

# BIOGRAPHIE NATIONALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE.

---

TOME VINGT-SIXIÈME.

VAAST — VYVERE



BRUXELLES,  
ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT,

*Société anonyme d'éditions juridiques et scientifiques,*

67, RUE DE LA RÉGENCE, 67.

---

1936-1938

# BIOGRAPHIE NATIONALE

# BIOGRAPHIE NATIONALE

PUBLIÉE PAR

L'ACADÉMIE ROYALE

DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES BEAUX-ARTS

DE BELGIQUE.

---

TOME VINGT-SIXIÈME.

VAAST — VYVERE



BRUXELLES,  
ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT,

*Société anonyme d'éditions juridiques et scientifiques.*

67, RUE DE LA RÉGENCE, 67.

---

1936-1938

## LISTE DES MEMBRES

DE LA COMMISSION ACADÉMIQUE CHARGÉE DE LA PUBLICATION  
DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

(31 JANVIER 1938.)

- M. Georges Hulin de Loo**, délégué de la classe des beaux-arts  
*président.*
- Auguste Lameere**, délégué de la classe des sciences, *vice-président*
- Herman Vander Linden**, délégué de la classe des lettres, *secrétaire*
- Pierre Nolf**, délégué de la classe des sciences.
- Paul Pelseneer**, délégué de la classe des sciences.
- Frédéric Swarts**, délégué de la classe des sciences.
- Marcel Dehalu**, délégué de la classe des sciences.
- Georges Cornil**, délégué de la classe des lettres.
- Joseph Cuvelier**, délégué de la classe des lettres.
- Alphonse Roersch**, délégué de la classe des lettres.
- Paul de Reul**, délégué de la classe des lettres.
- Jules Brunfaut**, délégué de la classe des beaux-arts.
- Victor Vreuls**, délégué de la classe des beaux-arts.
- Lucien Solvay**, délégué de la classe des beaux-arts.
- Gustave Van Zype**, délégué de la classe des beaux-arts.
-

## LISTE DES COLLABORATEURS

DU VINGT-SIXIÈME VOLUME DE LA BIOGRAPHIE NATIONALE.

(Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des collaborateurs décédés.)

**Ansiaux (Simone)**, docteur en philosophie et lettres.

Verschoot (Bernard), peintre et décorateur, col. 688-689.

**Averbeke (Emile van)**, architecte en chef de la ville d'Anvers.

Van Boghout (Jean-François), littérateur flamand, col. 216.

**\*Bergmans (Paul)**.

Vaelbeke (Louis van), musicien, col. 12-13. — Vaet, compositeur de musique, col. 29-30. — Vaillant (Florent), écrivain ecclésiastique, col. 53. — Vaincq (Nicolas), écrivain ecclésiastique, col. 40-41. — Valckenaere (Albert de), professeur, missionnaire, col. 42. — Valckenaere (Auguste-Cyprien), musicien, col. 43-45. — Valckenaere (Baudouin-Théophile-Marie), dramaturge flamand, col. 43-44. — Valckenaere (Jean-Baptiste), chanteur et professeur, col. 44. — Valckenborg (Nicolas), missionnaire, traducteur, col. 58. — Valerius (André), historien, poète et musicien, col. 91-93. — Van Avermaete (François Fidèle), professeur et compositeur de musique, col. 136-137. — Van Bockstaele (Jean), organiste et compositeur, col. 214-215. — Van Cauwenberghs (Edouard), prêtre et historien, col. 231-252. — Van Eename (Antoine-François), sculpteur, col. 394-396. — Verkerck (Charles-Alexandre-Joseph), pharmacien, auteur dramatique, col. 663-664.

**Bergmans (Simone)**, professeur à l'Institut des Hautes-Études, à Gand.

Vaillant (André), graveur, col. 31-32. — Vaillant (Bernard), peintre, col. 32-33. — Vaillant (Jacques), peintre, col. 33-34. — Vaillant (Jean), peintre, col. 34. — Vaillant (Wallerant), peintre et graveur, col. 35-40. — Van Dale (Hans ou Jan), peintre, col. 245. — Van den Bergh (Nicolas), peintre et graveur, col. 261-262. — Van den Broeck (Elias), peintre, col. 280-281. — Volsum (Jean-Baptiste van), peintre d'histoire, col. 821. — Voort (Corneille van der), peintre de portraits, col. 834-836.

**Boisée (Jacques)**, archiviste aux Archives générales du Royaume, à Bruxelles.

Valois (Jeanne de), comtesse de Hainaut, col. 104-108. — Van Raemdonck (Jean-Hubert), archéologue, col. 473-474.

**Borren (Charles van den)**, membre de l'Académie, à Bruxelles.

Vandenborre (Oscar-Louis-Hubert-Ghislain), compositeur de musique, col. 270-271. — Van den Broeck (Othon-Joseph), instrumentiste et compositeur de musique, col. 282-284. — Verdelot (Philippe), musicien, col. 393-601.

## LISTE DES COLLABORATEURS

**Breuer (Jacques)**, attaché aux Musées royaux, à Bruxelles.

Van Bastelaer (Désiré-Alexandre-Henri), pharmacien et archéologue, col. 144-150.

**Broeck (L. Van den)**, S. J.

Van Aken (Constantin), jésuite, col. 126-127.

**Brunfaut (Jules)**, membre de l'Académie, à Bruxelles.

Van Ysendyck (Jules-Jacques), architecte, col. 493-494.

**Charlier (Gustave)**, professeur à l'Université de Bruxelles.

Van Bemmel (Eugène-Paul-Philippe), professeur et homme de lettres, col. 163-173.

**Claeys Bouuaert (J.)**, professeur au Grand Séminaire, à Gand.

Van Horenbeke (François), évêque, col. 451-452. — Velde (Jean-François van de), évêque, col. 537-545. — Verhulst (Philippe-Louis), théologien, col. 654-658.

**Clercx (Suzanne)**, docteur en histoire de l'art, Liège.

Vieuxtemps (Henry), violoniste et compositeur, col. 722-729. — Vitzthumb (Ignace), musicien, col. 783-786. — Vivier (Albert-Joseph), musicien et théoricien de la musique, col. 805-804.

**Closson (Ernest)**, professeur honoraire au Conservatoire royal de Bruxelles.

Vaillant (A.), musicien, col. 50-51. — Van Buggenhout (Emile), compositeur et clarinetiste, col. 223-224. — Van den Ackere (Jean), violoniste et compositeur, col. 257-258. — Van den Bogaerde (Gisbert), facteur de clavecins, col. 266-267. — Van den Boorn (Edouard), pianiste et compositeur, col. 269-270. — Van den Boorn (Jean), pianiste et compositeur, col. 270. — Van den Dries (Jean), compositeur et journaliste, col. 295. — Van den Elsche (Jacques), facteur de clavecins, col. 299. — Van den Ghayn (Matthias), compositeur, organiste et claveciniste, col. 300-302.

**Coninckx (H.)**, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, Malines.

Valckenborch (Frédéric van), peintre, col. 44-46. — Valckenborch (Gilles ou Egidius van), peintre, col. 46-47. — Valckenborch (Luc van), peintre, col. 47-55. — Valckenborch (Martin I van), peintre, col. 55-56. — Valckenborch (Martin II van), peintre, col. 56. — Valckenborch (Martin III van), peintre, col. 57-58. — Valckx (Pierre), sculpteur, col. 61-65. — Vander Gracht (Gommaire), peintre, col. 336. — Vander Schueren (Gaspard), prémontré, peintre, col. 377-378. — Van Geel (Pierre-Corneille), prêtre, botaniste, polémiste, col. 407-409. — Veken (vander), famille de peintres verriers, col. 518-519. — Vekene (van der), famille de sculpteurs, col. 519.

**Cornette (A.-H.)**, conservateur en chef du Musée des Beaux-Arts, à Anvers.

Verlinde (Pierre-Antoine), peintre, col. 666-667.

**Cosemans (A.)**, archiviste aux Archives générales du Royaume, Bruxelles.

Van den Branden (François-Joseph-Pierre), érudit et littérateur flamand, col. 277-278.

**Debaive (Charles)**, bibliothécaire à l'Université de Gand.

Van Bavegem (Ignace), prêtre, col. 151-153. — Van Davegem (Jean-Baptiste), prêtre, col. 153-155. — Van Becelaero (Désiré-Joseph), linguiste et professeur, col. 156-159.

## LISTE DES COLLABORATEURS

**Demoulin (A.)**, membre de l'Académie, à Gand.

Verstraeten (Théodore), mathématicien, col. 695-696.

**Demoulin (Robert)**, aspirant au Fonds National de la Recherche scientifique, à Bruxelles.

Van de Kerckhove (Isidore), jésuite, col. 254-256.

**Devigne (Marguerite)**, conservateur aux Musées royaux, Bruxelles.

Van Assche (Auguste-Lambert), sculpteur, col. 130-131.

**Dony (Em.)**, préfet honoraire de l'Athénée royal de Liège.

Verchin (Joseph-François de), homme de guerre, col. 594-595. — Verreycken (Louis), secrétaire d'État, col. 682-685. — Verrier (Jean), amateur d'art, col. 683. — Villers (Denis de), collectionneur et généalogiste, col. 760-761. — Villers (Louis de), historien, col. 761-762. — Vin (Jean-Edmond vander), pédagogue et historien, col. 763-767.

**Doorslaer (Georges van)**, musicologue, à Malines.

Van Berchem (Eugène-Henri), brasseur, col. 193-194. — Van Berchem (Henri-Jean-Antoine), médecin, col. 194-195. — Van den Bossche (Pierre), dominicain, col. 276-277.

**Doutrepont (Georges)**, membre de l'Académie, à Louvain.

Van Lerberghe (Charles), littérateur, col. 447-452. — Verhaeren (Émile), littérateur, col. 623-653.

**Drumaux (P.)**, professeur à l'Université de Gand.

Vincent (Julien), directeur général des postes et télégraphes, col. 775-776.

**Eeghem (W. van)**, professeur à l'Athénée de Bruxelles.

Vaernewijck (Pierre-Henri van), gentilhomme et poète, col. 20-22. — Vallejo (Vincent-Michel de), rhétoricien, col. 101-103.

**Fairon (Emile)**, conservateur en chef des Archives de l'État, à Liège.

Van de Castele (Désiré), archiviste, col. 246-249.

**Firket (V.)**, professeur à l'Université de Liège.

Van Scherpenzeel-Thim (Jules-Hubert), directeur général des Mines, col. 479-481.

**Fransolet (Mariette)**, régente à l'École normale de l'État, Bruxelles.

Vuyck (Michel), sculpteur, col. 846-847.

**\*Fredericq (Léon).**

Valckgrave (Jean de), médecin et écrivain dramatique, col. 60-61. — Valérius (Antoine), médecin, col. 95-94. — Valerius (Hubert), physicien et professeur, col. 94-96. — Valérius (Jean-Benoit), professeur, mathématicien et chimiste, col. 96-99. — Van Aubel (Jean-Charles), médecin, professeur, col. 154-156. — Van Bauwel (Bernard-Joseph-Gommaire), pharmacien, col. 151. — Van Biervliet (Antoine-Louis), médecin et professeur, col. 199-201. — Van Biervliet (Auguste-Louis), médecin, col. 201-202. — Van Cauwenbergh (Charles-Joseph), médecin et professeur, col. 230-231. — Van Coetsem (Charles-Auguste), professeur et médecin, col. 232-234. — Van Cutsem (Pierre-Joseph), médecin

## LISTE DES COLLABORATEURS

et professeur, col. 240-241. — Van den Broeck (A.-Victor-Philippe), médecin et professeur, col. 278-279. — Vandenbroeck (Jean-Baptiste), médecin, col. 281-282. — Van den Corput (Edouard-Bernard-Henri-Joseph), médecin et professeur, col. 289-292. — Van den Corput (Henri-Joseph), pharmacien et professeur, col. 292-294. — Van den Driessche (Léon), médecin, col. 293-296. — Van der Donckt (Ignace-François), médecin militaire, col. 332-333. — Vander Haegen (Ferdinand-Charles), médecin, col. 338. — Van der Heyden (Antoine-Edouard-Jean), pharmacien et professeur, col. 346-347. — Vanderheyden (Jean-Michel), professeur de mathématiques, col. 350-351. — Vander Linden (Pierre-Léonard), médecin et professeur, col. 360-363. — Van der Meersch (Emile-Charles-Joseph-Désiré), médecin et botaniste, col. 366-367. — Van Ooren (Clément-Théodore-Joseph-Ghislain), médecin et publiciste, col. 387. — Van Esschen (Charles-Jean), médecin et écrivain, col. 397-398. — Van Hecke (Englebert-Théophile), médecin et publiciste, col. 425. — Van Honebrouck (Cornelle), médecin, col. 429-430. — Van Kempen (Etienne-Michel), professeur d'anatomie, col. 440-441. — Vantair (Constant), médecin et professeur, col. 442-445. — Van Leynseels (Charles), médecin et professeur, col. 432-433. — Van Meerbeek (Philippe-Jacques), médecin, *Supplément*, col. 849-851. — Van Mons (Charles-Jacques), médecin et professeur, *Supplément*, col. 851-852. — Van Oye (René), médecin, col. 468-469. — Vaust (Théodore), professeur de médecine, col. 511-512. — Velde (Guillaume-Charles van de), pharmacien et hygiéniste, col. 531-532. — Venneman (Emile-Charles-Louis), professeur de médecine, col. 583-586. — Verbeek (François-Egide), chirurgien et professeur, col. 588-589. — Verhaeghe (Louis), médecin, col. 621-623. — Verheyen (Pierre-Joseph-Séraphique), vétérinaire, col. 648-649. — Vottem (Ferdinand-Charles-Edouard), professeur de médecine, col. 840-842. — Vyvere (Ernest van de), pharmacien, col. 847-848. — Vyvere (Ernest-César-Auguste-Richard van de), pharmacien, col. 848.

**Froidcourt (Georges de)**, substitut du Procureur général, à Liège.

Varin ou Warin (Jean), graveur, col. 497-501. — Velbruck (François-Charles, comte de), prince-évêque de Liège, col. 523-531.

**Ganshof (François-L.)**, professeur à l'Université de Gand.

Vacquerie (Jean de la), juriconsulte, col. 7-12.

**Gevaert (Suzanne)**, docteur en histoire de l'art, à Jemeppe.

Vivier (Martin de), orfèvre liégeois, col. 804-806.

**Goemans (Léon)**, secrétaire de l'Académie royale flamande, à Bruxelles.

Van Ackere-Doolaeghe (Maria-Francisca), femme de lettres flamande, col. 111-122.

**Goffin (Léon)**, bibliothécaire à l'Université de Gand.

Van Acker (Eugène-Ferdinand), magistrat, col. 109-110. — Van Assche (Joseph), notaire, col. 134. — Van Biervliet (Paul-J.-L.), avocat, col. 202-205.

**Goyens (Jérôme)**, O. F. M.

Vaelt (Philippe van der), écrivain ascétique, col. 12. — Vaele (Pierre), chroniqueur, hagiographe, col. 13-15. — Valvekens (Martin), historiographe, col. 108-109. — Van Bogget (Jean), professeur et prédicateur, col. 218-216. — Van Costenobel (Pierre), missionnaire, col. 234-236. — Van Coudenhove (Charles), chroniqueur ecclésiastique, col. 236-237. — Van Cutsem (François), historiographe religieux, col. 237-238. — Van Dak (Jean), missionnaire, col. 242-243. — Vanden Berk (Godfroid, Ladislas), hagiographe franciscain, col. 265-266. — Van den Dycke (Bonaventure), théologien, col. 296-297. — Van den



LISTE DES COLLABORATEURS

Haute (Pierre), historiographe, col. 305-306. — Van den Kerchove (Laurent-Gaudence), canoniste, col. 308-310. — Van der Cruyce (Roger), écrivain ecclésiastique, col. 330-331. — Van der Donck (Adrien), musicien et ritualiste, col. 331-332. — Van der Eycken (Gomair), hagiographe, col. 334-335. — Van der Keele (Martin), écrivain ecclésiastique, col. 353-354. — Van Duyse (Gustave), publiciste, col. 393-394. — Van Geeraerdsbergen (Adrien), missionnaire, col. 409-410. — Van Goorlaecken (Guillaume), théologien, col. 416-417. — Van Gouthoven (Guillaume), calligraphe, col. 417-418. — Van Hove (Pierre), philologue et scripturiste, col. 454. — Van Huele (François), ritualiste, col. 455. — Van Loo (Julien-Jacques-Bernard), écrivain ecclésiastique, col. 455-456. — Van Loon (Mathieu), hagiographe, col. 456-457. — Van Orley (Jérôme), peintre, col. 466-467. — Velden (Henri, Pie Van der), théologien, col. 561-562. — Verbruggen (Jean), bachelier en théologie, col. 593-594. — Vergauwen (Jacques), franciscain, col. 610-612. — Verhaegen (Théotime), missionnaire, écrivain, col. 624.

**Halkin (Léon-E.)**, agrégé de l'Université de Liège.

Van der Gracht (Gédéon), évêque, col. 353-356.

**Hansay (Alfred)**, conservateur honoraire des Archives de l'État, Hasselt.

Van Neuss (Henri), archiviste, *Supplément*, col. 852-854.

**Houtte (H. van)**, membre correspondant de l'Académie, à Gand.

Vaes (Jean-Libert), magistrat et diplomate, col. 22-24.

**Jadin (L.)**, assistant à l'Université de Louvain.

Vaast (Saint), col. 1-7. — Valeric (Saint), col. 90. — Valéric (Sainte), col. 90-91.

**Jordens (Ernest)**, avocat, à Bruxelles.

Van Alstein (Jean-Ferdinand-Edouard), fonctionnaire, col. 127-128.

**Kalken (Frans van)**, professeur à l'Université de Bruxelles.

Van Gobbelschroy (Pierre-Joseph-Servais-Louis, baron), ministre, col. 412-416. — Van Humbeek (Pierre-Edouard), avocat, homme politique, col. 438-440. — Verhaegen (Pierre-Théodore), avocat, homme politique, col. 617-621. — Vilain XIII (Charles-Ghislain-Guillaume, vicomte), homme d'Etat et diplomate, col. 729-736. — Vilain XIII (Charles-Hippolyte, vicomte), homme politique et écrivain, col. 736-740. — Vilain XIII (Charles-Joseph-François, vicomte), officier et polémiste, col. 740-742. — Vilain XIII (Jean-Jacques-Philippe, vicomte), grand bailli de Gand, col. 742-749. — Vilain XIII (Philippe-Louis-Marie-Ghislain, comte), homme politique, col. 749-751.

**Kunel (Maurice)**, critique d'art, à Liège.

Viellevoye (Joseph-Barthélemy), peintre, col. 718-722.

**Laenen (J.)**, archiviste de l'archevêché, Malines.

Van Cauwelaert (Jean-Baptiste), ecclésiastique, col. 230.

**Laloire (Éd.)**, archiviste honoraire aux Archives générales du Royaume, Bruxelles.

Verheyen (Napoléon-Joseph), magistrat et fonctionnaire, col. 641-644.

**Lambotte (Paul)**, directeur honoraire des Beaux-Arts, Bruxelles.

Van Camp (Camille), peintre, col. 224-226. — Van der Hecht (Guillaume-Victor), peintre et aquafortiste, col. 343-344. — Van der Hecht (Henri), peintre, col. 344-345. — Van der Stappen (Pierre-Charles), sculpteur, col. 379-381. — Verboeckhoven (Joseph-Eugène),

## LISTE DES COLLABORATEURS

peintre, graveur et sculpteur, col. 591-592. — Verhas (Emmanuel-François), peintre, col. 637. — Verhas (Jean), peintre, col. 637-638. — Verstraete (Théodore), peintre, col. 695. — Verwée (Alfred-Jacques), peintre, col. 697-699. — Vogels (Guillaume), peintre, col. 817.

**Lameere (Auguste)**, membre de l'Académie, Bruxelles.

Van Beneden (Pierre-Joseph), zoologiste, col. 184-191.

**Lebeer (Louis)**, conservateur du Cabinet des Estampes, Bruxelles.

Valdor (Jean), famille de graveurs, col. 64-79.

**Leboucq (G.)**, membre de l'Académie royale de médecine, Gand.

Vallez (Pierre-Joseph), médecin, col. 103-104. — Varlez (Louis-Joseph), médecin, col. 501-502. — Vésale (André), médecin, anatomiste, col. 699-710.

**\*Leboucq (H.)**.

Van Bambeke (Charles-Eugène-Marie), naturaliste, professeur, col. 138-144. — Verheyen (Philippe), anatomiste, col. 644-647.

**Leconte (Louis)**, conservateur en chef du Musée royal de l'Armée, Bruxelles.

Van Maestricht (Philippe), navigateur, col. 438-459. — Van Maestricht (Philippe-Charles), navigateur, col. 459-460. — Van Maestricht (Philippe-François), navigateur, col. 460.

**Lefèvre (Joseph)**, archiviste aux Archives du Royaume, Bruxelles.

Van Volden (Jean-Pierre), chevalier, col. 491-493. — Velasco y Tovar (Inigo-Fernandez de), gouverneur des Pays-Bas, col. 521-522. — Vieilleuze (Martial-Joseph-Louis de le), chevalier, col. 717-718.

**Lefèvre (Plac.)**, O. P., archiviste aux Archives du Royaume, Bruxelles.

Vaes (Servais), abbé, col. 24-27. — Valentyns (Mathias), abbé, col. 86-89. — Vander Linden (Charles), abbé, col. 355-358.

**Leuridant (F.)**, directeur du secrétariat de l'Académie, Bruxelles.

Vasse (Abraham-Jacques-Antoine), artiste et homme de lettres, col. 509-510.

**Linden (Albert Vander)**, candidat en philosophie et lettres, Louvain.

Van Berchem (Auguste-François-Grégoire), magistrat, col. 191-193. — Van Duyse (Flori-mond), magistrat, compositeur et musicologue, col. 388-393. — Vautier (Jean-Baptiste-Dominique), professeur, col. 512-513. — Verhoeven (Abraham), imprimeur et gazetier, col. 649-651. — Verrimst (Victor-Frédéric), contrebassiste et compositeur, col. 683-686. — Verspeyen (Guillaume-Marie), journaliste, col. 691-693. — Veydt (Maximilien), professeur, écrivain, col. 710-712. — Vincent (Charles-Damas), architecte et archéologue, col. 770-771. — Vos (Isidore-Séraphin De), compositeur de musique, col. 838-839.

**Linden (H.-P. Vander)**, candidat en philosophie et lettres, Louvain.

Van der Beurse (Jean), marchand, col. 320-321.

**Linden (Herman Vander)**, membre de l'Académie, Louvain.

Van Andel (Thierry), prémontré, col. 128-129. — Van Bockel (Guillaume), bourgmestre, col. 212-214. — Van Brée (Philippe-Jacques), peintre, col. 220. — Van Bruyssel (Ernest-

## LISTE DES COLLABORATEURS

Jean), archiviste, consul, col. 221-223. — Van Camdonck (Pierre), chancelier, col. 224. — Van den Daele (Englebert), chancelier, col. 294-295. — Van der Calsteren (Henri), écrivain ecclésiastique, col. 323-324. — Van der Haer (Florent), historien, col. 339-340. — Van der Haert (Henri-Anne-Victoire), peintre et graveur, col. 340-342. — Van der Hulst (Jean-Baptiste), peintre, col. 353. — Van der Noot (Adolphe), chancelier, col. 371-372. — Van der Noot (Geldolphe), chancelier, col. 372. — Van der Noot (Jérôme), chancelier, col. 374-375. — Vanderspeeten (Prosper), écrivain ecclésiastique, col. 378-379. — Vasseur (Guillaume) ou Vasoris, évêque, col. 510-511. — Vasseur (Jean), évêque, col. 511. — Vaux (Léonard de) ou Vaut, écrivain ecclésiastique, col. 515-516. — Veldener (Jean), dessinateur, imprimeur, col. 567. — Volthem (Lodewijk van), chroniqueur, col. 568-570. — Veltwyck (Gérard van), orientaliste et homme politique, col. 570-575. — Ven (Jean-Jacques van de), magistrat, col. 575-576. — Vendeville (Jean de), juriste et évêque, col. 576-577. — Verbruggen (Henri-François), sculpteur, col. 592-593. — Vereecke (Jacques-Joseph-Jean), historien militaire, col. 605-604. — Verhoeven (Guillaume-Gommaire-François), érudit et littérateur, col. 651-655. — Viochant (François), annaliste, col. 772-773.

### **Lippens (P. Hugolin), O.F.M.**

Vervoort (François), écrivain ecclésiastique, col. 696-697.

### **Loo (G. Hulin de), membre de l'Académie, Gand.**

Van den Clite (Liévin), peintre, col. 288-289.

### **Maere (René), professeur à l'Université de Louvain.**

Valpoerten (Jean van der), orfèvre, col. 108. — Van Assche (Auguste), architecte, col. 131-132. — Van der Eycken (Jan), architecte, col. 333. — Veldener, famille de dinandiers, col. 368. — Verhaghen (Jean-Joseph), peintre, col. 653-654. — Verhaghen (Pierre-Joseph), peintre, col. 654-657. — Voorst (Jan van der), architecte, col. 834. — Vorst (Sulpice van), architecte, col. 837-838. — Vrijeels (Jean-Baptiste), architecte, col. 845.

### **\*Matthieu (E.).**

Van Gierdegom (Jean-Népomucène), architecte, col. 411-412.

### **Meyer (A. De), professeur à l'Université de Louvain.**

Van der Linden (Josse), théologien, col. 338-360. — Van der Moeren (Adolphe-Bernard), théologien, col. 368-370. — Varenacker (Jean) ou Vernacker, théologien, col. 494-497. — Velde (Henri van de), théologien, col. 532-536. — Viane (François van), théologien, col. 714-715.

### **Nève de Mévergnies (Joseph-E.), avocat, à Gand.**

Verhaegen (baron Arthur-Théodore), archéologue, homme politique, col. 612-617. — Virulus (Carolus), humaniste, col. 778-780.

### **Nowé (Henri), archiviste de la ville de Gand.**

Vaernewyck (Marc van), poète et historien, col. 17-20. — Van Beveren (Edmond), homme politique, col. 196-197. — Voituren (Paul-Eugène), avocat, homme politique, col. 819-820.

### **\*Paquay (Jean).**

Vaes-Valek (Henri), fondateur, col. 28-29. — Valentin (le Père), col. 81-82. — Van den Bosch (Jean-Mathieu-Louis), ecclésiastique, col. 272-275. — Van den Dael (Lambert), ecclésiastique, col. 294. — Van der Heyden (Jean-Marie-Barnabé), musicien, col. 350. —

## LISTE DES COLLABORATEURS

Van der Meer (Gérard-Joseph), ecclésiastique, col. 365-364. — Van der Meer (Gilles-Hubert, Père Hyacinthe), dominicain, col. 364-363. — Van der Meer (Guillaume-Joseph-Gérard), greffier, généalogiste, col. 363-366. — Van der Ryst (Lambert-Guillaume), ecclésiastique, col. 376-377.

### **Pelseoer (J.),** docteur en Sciences physiques et mathématiques, Bruxelles.

Vaerman (Jan), maître d'école, col. 15-17. — Van den Dycke (Martin), comptable, col. 297-298. — Van der Gucht (Adrien), maître d'école, col. 357. — Van Dycke (Martinus), mathématicien, sacristain, col. 594. — Van Ginderachter (Jean-Thibé), mathématicien, col. 442. — Velden (Martin-Etienne van), philosophe, mathématicien et professeur, col. 562-567. — Verhulst (Pierre-François), mathématicien, col. 658-663.

### **Pergameni (Charles),** archiviste de la ville de Bruxelles.

Van Cutsem (Joseph), officier, col. 239-240.

### **\*Pirenne (Henri).**

Valentin (Saint), sol-disant évêque, col. 80-81.

### **Poncelot (Edouard),** conservateur honoraire des Archives de l'Etat, président de la Commission royale d'Histoire, Liège.

Valentin (Emile), bourgmestre, col. 82. — Van den Berch (Henri), roi d'armes, généalogiste, col. 258-260. — Van den Berg (Jean-Baptiste), avocat, col. 260-261. — Van der Heetvelde (Jean), évêque, col. 545-546. — Ville (Gérard de), homme politique, col. 755-755. — Ville (Gérard de), dit Persant, chevalier, col. 755-757. — Vinchant (Gilles), écuyer, col. 775-775. — Vivien (Jean), religieux, chroniqueur, col. 803.

### **Puyvelde (Leo van),** conservateur en chef des Musées Royaux, Bruxelles.

Venius (Otto), peintre et graveur, col. 578-583.

### **Pynaert (Ch.),** président de la Chambre des horticulteurs, Bruxelles.

Van Damme-Sellier (Joseph), horticulteur, peintre, col. 244. — Van Houtte (Louis-Benoit), horticulteur, col. 452-455. — Verschaffelt (Ambroise), horticulteur, col. 686-687.

### **Roelandts (O.),** critique d'art, à Gand.

Van Beerlere (Ferdinand-François), peintre, col. 159-161. — Van Belle (Pierre-François), peintre, col. 165. — Van Biesbroeck (Jean-Baptiste), sculpteur, col. 203-204. — Van Biesbroeck (Jules-Evariste), peintre et professeur, col. 204-208. — Van Biesbroeck (Louis-Pierre), sculpteur, col. 208-212. — Van de Cappelle (Jean-Baptiste), architecte, col. 244-246. — Van den Abeele (Josse-Sébastien), peintre, col. 256-257. — Van den Bos (Georges-Pierre-Marie), peintre, col. 271-272. — Van den Bossche (Dominique-Ernest), sculpteur, col. 273-274. — Van den Bossche (Dominique-Jean), peintre, col. 274-276. — Vauhuffel (Pierre-Guillaume-Jean), peintre, col. 456-457. — Van Loo (Ernest-Valentin), peintre, col. 454. — Van Peurse (Adam), paysagiste, col. 471-472. — Venneman (Charles-Ferdinand), peintre, col. 583-583. — Venneman (Martin-Liévin-Prosper), sculpteur, col. 586-587. — Vermeersch (Yvon-Ambroise), peintre, col. 671-672. — Vermote (Liévin-François), peintre, col. 674. — Vermote (Séraphin-François), peintre et dessinateur, col. 674-675. — Vin (Henri-Pierre vander), peintre, col. 762-765. — Vin (Paul-Jean vander), peintre, col. 767-768. — Voituren (Albert-Joseph), tailleur de pierres, col. 817-819.

## LISTE DES COLLABORATEURS

### **Roersch (Alphonse),** membre de l'Académie, Louvain.

Valerius (Remmerus), chroniqueur, col. 99-100. — Van Borselen (Johannes-Becar), humaniste, col. 217-219. — Van de Castele (Pierre), helléniste et médecin, col. 219-254. — Vandelaicus (Pierre), helléniste, col. 254. — Van den Bundere (Jean), écrivain ecclésiastique, col. 285-288. — Van den Eeckhoute (Jean), écrivain ecclésiastique, col. 298-299. — Van den Eynde (Pierre), évêque, col. 299-300. — Van den Houte (Pierre), humaniste et juriconsulte, col. 307-308. — Van den Kerckhove (Josse), humaniste, col. 310. — Van der Beke (André), brodeur, col. 316. — Van der Beke (Guillaume), poète latin, col. 316-320. — Van der Cruyce (Jean), humaniste, col. 324-325. — Van der Cruyce Liévin), humaniste, col. 325-350. — Van der Cruyssen (Jean), poète latin, col. 331. — Van der Haeghen (Michel), humaniste, col. 338-359. — Van der Haghen (Jean), prédicateur, écrivain ecclésiastique, col. 342-345. — Van der Heyden (Cornelle), écrivain ecclésiastique, col. 347-350. — Vanderheyden (Josse), humaniste, col. 351-352. — Van der Kezel (Adam), humaniste, juriconsulte, col. 354-355. — Van Geffen (Jean), humaniste, col. 410. — Vasaeus (Jean), humaniste et historien, col. 504-508. — Vaux (Jean-Adolphe-Joseph de), inspecteur général des Mines, col. 515-515. — Velareus (Josse), humaniste, col. 519-521. — Velde (Laurent van de), humaniste, col. 533-537. — Verdonek (Rumoldus), humaniste, col. 601-602. — Verepaeus (Simon) ou Verrept, humaniste, col. 604-610. — Verhey (Pierre), juriconsulte et poète, col. 649. — Verlenius (Hieronymus), professeur et homme d'église, col. 661-666. — Vermeulen (Henri), théologien, col. 672-675. — Verspilt (Louis), humaniste, col. 695. — Vicq (Henri de) ou Vicus, juriconsulte et théologien, col. 716-717. — Villerius (Barthélemy), jésuite, col. 760. — Vincart (Jean), poète latin, col. 768-770. — Viron (Jean de), jésuite, col. 778. — Vitellius (Reynerus), polygraphe, col. 782-785. — Vivarius (Jacques), humaniste, col. 786-789. — Vivien (Georges), juriconsulte, col. 800-804. — Vivien (Jean), humaniste, col. 801-805. — Vladeraccus (Christophe), humaniste, col. 806-807. — Vladeraccus (Jean), humaniste, col. 807-808. — Vladeraccus (Pierre), humaniste, col. 808-809. — Vleeschouwer (Guillaume), humaniste, lecteur en théologie, col. 811-813. — Vliesberghe (Philippe de), écrivain, col. 813-814. — Vliet (Gauthier van den), écrivain ecclésiastique, col. 814. — Vlimmerius (Jean), humaniste et théologien, col. 815-817. — Volcart (Jean), humaniste, col. 820. — Volcart (Pierre-Martyr), dominicain, col. 821. — Vornius (Matthieu), humaniste, col. 837. — Vuelstekius (Denis), juriconsulte, col. 846.

### **\*Rutot (A.).**

Vincent (Gérard), naturaliste, col. 771-772.

### **\*Sabbe (Maurice).**

Valckenisse (André-Eugène de), généalogiste, historien, col. 58-59. — Valckenisse (Philippe de), généalogiste et collectionneur, col. 59-60. — Van Beers (Jean), poète flamand, col. 161-162.

### **Schmitz (dom Philibert),** bibliothécaire de l'abbaye de Maredsous.

Vale (Jean), cistercien, col. 79-80. — Valère de Sainte-Euphrosine, carme déchaussé, col. 89-90. — Verschueren (François), écrivain ecclésiastique, col. 689-690. — Verstockt (Gaspard), hagiographe, col. 693-695. — Vlanen (Mathieu van), écrivain ecclésiastique, col. 713-716. — Vinca (Jean de), ecclésiastique, col. 776-778. — Vliermael (Nicolas), bénédictin, col. 815.

### **\*Schoorman (Robert).**

Verbaere (Armand-Richard-Léopold-Joseph-Léonce), archiviste, col. 587-588.

## LISTE DES COLLABORATEURS

**Schrevel (A.-C. de)**, vicaire général, à Bruges.

Valcke (Pierre-François), écrivain ecclésiastique, col. 41-42. — Van Becelaere (Augustin-Joseph), écrivain ecclésiastique, col. 155-156.

**\*Simon (Armand)**.

Van der Monde (Charles-Augustin), médecin, col. 370-371. — Van Lierden (Daniel), médecin, col. 455.

**Smet (Jos. de)**, conservateur adjoint des Archives de l'État, Bruges.

Van Acker (Jean-Baptiste), miniaturiste, col. 110-111. — Varsenare (Jean de), chevalier, col. 502. — Varsenare (Josse de), chevalier, col. 502-504. — Vernachten (Guillaume-Fr.), chancelier, col. 675-676. — Verschelde (Karel-August), architecte, archéologue, col. 687-688.

**Solvay (Lucien)**, membre de l'Académie, Bruxelles.

Van Assche (Amélie), miniaturiste, col. 129-130. — Van Assche (Henri), peintre, col. 152-153. — Van der Donckt (François), peintre, col. 332. — Van der Donckt (Joseph-Octave), peintre, col. 353-354. — Van der Eycken (Charles), peintre, col. 354. — Van Hamme (Alexis), peintre, col. 422. — Van Loemputten (Frans), peintre, col. 446-447. — Verheyden (Isidore), peintre, col. 658-641.

**Strubbe (Eg.-J.)**, professeur à l'Université de Gand.

Vanden Berghe (Jean), littérateur et juriste flamand, col. 262-265. — Vandenhane (Laurent), avocat et jurisconsulte, col. 302-303.

**Swings (P.)**, professeur à l'Université de Liège.

Verbiest (Ferdinand), missionnaire, mathématicien et astronome, col. 589-501.

**Tassier (Suzanne)**, agrégée de l'Université de Bruxelles.

Verlooy (Jean-Baptiste-Chrysostome), avocat, publiciste, homme politique, col. 668-671. — Vonck (Jean-François), avocat, homme politique, col. 822-855.

**Tobac (E.)**.

Van Est (Guillaume), théologien, col. 508-402.

**Tourneur (Victor)**, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, Bruxelles.

Van den Broeck (Charles-Edouard), numismate, col. 279-280. — Veyrat (Adrien-Hippolyte), graveur en médailles, col. 712-714.

**Vannérus (Jules)**, membre de l'Académie, Bruxelles.

Van der Noot (Jean-Théodore), vicaire apostolique, col. 373-374.

**Vannes (René)**, musicologue, Bruxelles.

Verheyen (Pierre), compositeur, col. 647-648. — Verlit (Gaspard van), compositeur, col. 667-668. — Vermeeren (Antoine), musicien, col. 671.

**Van Zype (Gustave)**, membre de l'Académie, Bruxelles.

Vanaise (Gustave-Antoine-Marie), peintre, col. 123-126.

## LISTE DES COLLABORATEURS

### \*Vercoullie (Joseph).

Vanden Heude (Jean), prêtre et professeur, col. 307.

### Verhaegen (Paul), président honoraire de la Cour de Cassation, Bruxelles.

Van Camp (Mathieu-François), évêque, col. 226-230. — Van Cutsem (Guillaume), jurisconsulte, col. 238-239. — Van den Hecke (Edouard-Brunon-Ghislain), vicaire général, col. 306-307. — Van Dievoet (Jean-Auguste), jurisconsulte, col. 384-385. — Van Gansen (Emmanuel-Joseph), chef d'insurgés, col. 403-407. — Van Haesendonck (Pierre-Philippe-François), vicaire général, col. 421-422. — Velde (Hippolyte-François van de), jurisconsulte et littérateur, col. 536-537. — Velde (Philippe van de), jurisconsulte, col. 557-558. — Velde de Melroy (Jean-Baptiste-Robert, baron van), évêque, col. 558-561. — Verdussen (Edouard-Jean-Joseph), jurisconsulte, col. 602-603. — Verspecht (Jean), jurisconsulte et amateur d'art, col. 690-691. — Viry (François, comte de), diplomate, administrateur, col. 780-781. — Vlas (Thomas), humaniste et jurisconsulte, col. 810-814. — Vrecken (Gisbert-Jean-Alexandre van der), jurisconsulte, col. 842-843. — Vrecken (Paul-Mathias, comte de der), jurisconsulte et homme politique, col. 843-844.

### Vincent (Auguste), conservateur à la Bibliothèque royale, Bruxelles.

Valentin (Emile-Godefroid), professeur et homme de lettres, col. 82-86. — Vallée (Octave), professeur, col. 100-101.

### Vocht (Henri de), professeur à l'Université de Louvain.

Valdaura (Bernard), médecin et érudit, col. 63-64. — Velde (Jean-François van de), professeur et bibliothécaire, col. 543-553. — Vernulaeus (Nicolas), polygraphe, professeur et historiographe, col. 676-682. — Vives (Jean-Louis), humaniste, col. 789-800.

### \*Warichez (J.).

Vassonne (Jean de) ou Wazonius, évêque, col. 508-509.

### Wildeman (E. de), professeur à l'Université de Gand.

Van Haesendonck (Gérard-Constant), médecin et botaniste, col. 418-421. — Van Heurck (Henri-Ferdinand), botaniste et professeur, col. 423-428.

### Willaert (Léopold), S. J., professeur au Collège N.-D. de la Paix, à Namur.

Veken (François van der), théologien, col. 516-518.

### \*Wils (Joseph).

Vaes (Simon), théologien et professeur, col. 27-28. — Van Biervliet (Albert-L.-M.-J.), professeur, col. 197-199. — Van den Bogaert (Adam), médecin et professeur, col. 267-268. — Van den Bogaert (Jacques), médecin et professeur, col. 268-269. — Van den Broeck (Philibert), théologien et professeur, col. 284-283. — Vander Aa (Pierre), juriste et professeur, col. 314-313. — Vander Buecken (Martin-Geldolphe), écrivain ecclésiastique, col. 321-323. — Verhoeven (Marien), théologien, col. 653-654.

### Winiwarter (H. de), professeur à l'Université de Liège.

Van Beneden (Edouard-Joseph-Louis-Marie), biologiste et professeur, col. 174-184.

### Yans (Maurice), docteur en philosophie et lettres, Glain.

Van Dixmude (Jean), chroniqueur, col. 383-386. — Ville (Arnold de), avocat, ingénieur, diplomate, col. 751-752. — Villenfagne d'Ingihoul (Hilarion-Noël, baron de), chanoine, historien, col. 757-759.

**VAAST** (*Saint*), *Vedastus*, *Védaste* ou **GASTON**, évêque d'Arras (500-540), probablement originaire du Périgord, serait venu à Toul pratiquer la vie d'ermite à la fin du ve siècle. D'après sa *Vita*, c'est là qu'il rencontra Clovis au retour de son expédition victorieuse contre les Alamans. Le monarque, voulant accomplir la promesse de recevoir le baptême faite au cours de la bataille, lui aurait demandé d'être instruit dans la religion chrétienne. Tandis qu'il accompagnait Clovis rentrant dans sa patrie en 496, il passa à Rilly-aux-Oies et y guérit un aveugle. Clovis le recommanda à Remi, archevêque de Reims, qui l'admit dans son clergé. Quelques années plus tard, Remi, rétablissant la hiérarchie épiscopale, envoya le catéchiste de Clovis comme évêque à Arras. Vaast, plein de zèle, releva les ruines de l'ancienne église détruite par les invasions barbares, attira à lui les païens par des prodiges et en convertit un bon nombre par ses prédications. Il resta en relation avec la Cour, y combattit les usages païens, protégea la fondation du monastère de Baralle et établit solidement le christianisme dans les régions du Nord. Sa juridiction devait s'étendre depuis la mer et les Flandres jusqu'à Cambrai et Beauvais. On a relevé dans toute cette région de nombreuses églises dédiées à saint Vaast. Son diocèse réunit plus tard les deux sièges épiscopaux d'Arras et de Cambrai. Après quarante

années d'épiscopat, Vaast mourut le 6 février 540. Son corps fut inhumé dans l'ancienne église d'Arras restaurée par ses soins et des faveurs furent obtenues par son intercession. Saint Aubert, évêque de Cambrai (640-667), aurait, d'après le récit suspect d'Alcuin, fait transporter le corps de son prédécesseur hors des murs de la ville sur les bords du Crinchoy, dans un oratoire en bois où saint Vaast avait coutume de se retirer pendant son séjour à Arras. C'est en cet endroit que s'éleva quelques années plus tard l'abbaye de Saint-Vaast. Les moines prétendirent, sans soulever d'opposition, être les gardiens du corps. La châsse contenant les restes du saint resta en leur possession jusqu'à la révolution française. La châsse fut alors pillée, mais les ossements furent sauvés. Ils sont encore honorés à Arras dans l'ancienne église abbatiale de Saint-Vaast devenue cathédrale. Le saint a été proclamé le patron principal du diocèse; sa mémoire est rappelée aux offices du 6 février, date de sa mort et du 5 octobre, anniversaire de sa translation.

Saint Vaast nous est connu par deux biographies anciennes : la première, que von Schubert et d'autres faisaient remonter au vi<sup>e</sup> siècle, date probablement de 640; elle serait l'œuvre de Jonas de Bobbio ou de Suse, comme l'a montré Krusch. Le style et plusieurs épisodes montrent une étroite parenté



avec la *Vita Columbani* du même auteur. On sait d'autre part que Jonas a séjourné à Saint-Amand et qu'il put se rendre à Arras. On a prétendu que cette biographie aurait été écrite à la demande de l'abbé de Saint-Vaast; l'existence de ce monastère n'étant pas établie pour cette époque, il serait plus juste de dire que Jonas l'écrivit à la demande du clergé d'Arras ou de saint Aubert, le restaurateur du culte de saint Vaast.

La seconde *Vita Vedastis* est un remaniement de la première, exécuté par Alcuin à la demande de l'abbé Radon (780-808). Le second récit n'ajoute au premier que l'histoire confuse de la sépulture du saint au bord du Crinchon. Les *Miracula*, les chroniques et les mémoires des martyrologes ne donnent que quelques détails tardifs et permettent seulement de supposer que le saint était originaire de Périgueux.

Le récit de Jonas a été et est encore fort discuté. S'il faut en croire Krusch, la valeur historique de la *Vita* est quasi nulle; Jonas se serait inspiré du récit de la guerre des Alamans de Grégoire de Tours et y aurait greffé l'histoire du voyage du saint de Toul à Reims pour lui conférer le titre de catéchiste de Clovis. Grégoire, qui écrivit quelque soixante ans avant Jonas, ne souffle mot de saint Vaast. Son récit de la conversion de Clovis, d'ailleurs fort incohérent, attribue le mérite de la conversion du roi à Clotilde et à Remi; la victoire providentielle de Clovis vient s'intercaler d'une façon inattendue dans le récit. Krusch récuse d'autre part l'autorité de Grégoire de Tours pour son récit de la conversion de Clovis et, s'appuyant sur la lettre de saint Nizier à Clotilde datant de 562, s'attache à démontrer que Clovis fut baptisé à Tours. Après avoir soutenu que le baptême avait eu lieu vers 507, il a admis la date de 496, puis est revenu à 507-508. On comprend ainsi que, pour lui, la biographie de saint Vaast n'ait aucune valeur historique. L'intervention de saint Remi dans la désignation de l'évêque d'Arras lui paraît arbitraire et les faits mer-

veilleux légendaires. Il se range à l'avis de Hauck pour considérer saint Vaast comme un évêque sans siège fixe, prêchant l'évangile parmi les Francs du Nord. G. Kurth s'est efforcé de démontrer la valeur du récit de Grégoire de Tours et a défendu avec de bonnes raisons l'histoire traditionnelle du baptême de Clovis à Reims et l'autorité de la *Vita Vedastis*. M<sup>r</sup> L. Van der Essen fit remarquer que la *Vita* devait être basée sur les traditions locales de Rilly-aux-Oies et d'Arras et qu'on ne pouvait rejeter gratuitement les données de la *Vita*. Le rétablissement de l'évêché d'Arras ne suppose pas que le concours du clergé et du peuple ait été indispensable pour la nomination du nouveau prélat. M<sup>r</sup> E. Guilbert reprend ces idées et fait ressortir l'importance du rôle de saint Vaast à Arras. Le saint restaura le diocèse et la vie ecclésiastique; il transforma ces régions devenues païennes en pays chrétiens. A la fin du VI<sup>e</sup> siècle, le biographe de son successeur saint Géry pourra témoigner que l'évêché de Cambrai-Arras était solidement organisé; c'est à saint Vaast que cette transformation est due en grande partie.

Des études récentes sont venues donner un regain d'actualité au problème de saint Vaast, M<sup>r</sup> L. Saltet, étudiant l'histoire de la conversion de Clovis, rejette comme légendaire le récit de la bataille des Alamans. Celle-ci n'aurait eu lieu qu'après la conversion de Clovis; Grégoire de Tours l'aurait introduite maladroitement dans son exposé de l'influence de Clotilde sur l'adhésion de Clovis au christianisme. Renonçant à corriger les contradictions de Grégoire comme l'avait tenté G. Kurth, il s'appuie sur les lettres de saint Avit et de saint Nizier ainsi que sur les chapitres XXIX et XXXI de Grégoire de Tours pour établir que le baptême de Clovis eut lieu à Reims le 25 décembre 496. La lettre de Théodoric demandant, vers 507, à Clovis de laisser en repos les Alamans réfugiés en Rhétie, après sa victoire, lui permet de rejeter la bataille appelée parfois de Tolbiac au VI<sup>e</sup> siècle. Il lui reste à prouver que

l'épisode rapporté par Grégoire n'est qu'une légende et que Clovis n'a pu vers 496 remporter sa victoire providentielle. Il n'est d'ailleurs pas indispensable que cette victoire ait été remportée contre les Alamans visés par Théodoric en 507. Pour M<sup>r</sup> l'abbé Saltet, comme pour Krusch et Kurth, Jonas de Bobbio aurait emprunté à Grégoire de Tours son récit légendaire, mais il en aurait corrigé les incohérences en montrant l'empressement de Clovis à recevoir le baptême après sa victoire miraculeuse. La théorie de M<sup>r</sup> L. Saltet ne laisse que peu d'autorité au récit de Jonas présentant saint Vaast comme catéchiste de Clovis. Le R. P. D. Stracke a tenté récemment de réhabiliter le récit de Jonas. Il fait les mêmes considérations que M<sup>r</sup> Saltet au sujet de Grégoire de Tours. Il démontre l'interpolation du récit de la bataille dans une narration plus anciens concernant l'intervention de Clotilde. Grégoire se serait servi d'une source qu'il aurait mal utilisée, tandis que Jonas l'aurait mieux transmise et mériterait plus de confiance. Le P. Stracke combat ses devanciers qui admettaient l'influence de Grégoire sur Jonas et s'attache à montrer l'existence d'une source commune, dont il place la composition vers 550. Cette hypothèse est judicieusement défendue, mais se rattache à la série des problèmes quasi insolubles des sources de Grégoire de Tours. Le P. Stracke croit également à l'existence de mémoires écrits en langue francisque et concernant saint Vaast, sources que Jonas de Bobbio aurait utilisées pour rédiger sa *Vita*.

Plus récemment encore, B. Krusch a repris sa thèse du baptême de Clovis à Tours en 507-508 et a fait suivre la cérémonie du baptême d'un couronnement impérial. Il a défendu son interprétation avec énergie, s'appuyant sur les lettres des saints Avit et Nizier et de Théodoric. Cependant, si l'on peut lui concéder que le pèlerinage de Clovis à Tours a eu une influence sur la conversion, il est plus difficile d'admettre l'année, Nizier disant clairement que c'est seulement après son baptême que

Clovis a remporté ses victoires sur les Ariens de Bourgondie et de Toulouse. Il est aussi étrange que Grégoire, qu'il prétend suffisamment informé, ait pu par un scrupule apologétique antirien et erroné la circonstance du baptême de son héros à Tours, gloire insigne de son siège épiscopal, alors qu'il relate quelques années plus tard les relations de Clovis avec l'église de Saint-Martin. W. von den Steinen a tenté de réhabiliter le récit de Grégoire basé sur des traditions encore vivantes à Tours lorsqu'il fut promu évêque. Son récit aurait été transmis par l'entourage de Clotilde morte à Tours vers 544, après avoir séjourné une trentaine d'années dans la ville épiscopale. W. von den Steinen s'oppose à la thèse de Krusch et tire habilement parti de l'institution du catéchuménat, obligeant les convertis à un temps de probation avant le baptême. La conversion de Clovis, préparée par l'influence de Clotilde et le vœu du champ de bataille, aurait été décidée lors du pèlerinage de Tours. Le baptême aurait eu lieu à Reims, le 25 décembre 498-499. M<sup>r</sup> L. Levillain s'est rallié à cette conclusion.

En dépit de ces controverses, il nous paraît que l'on peut reprendre les conclusions de G. Kurth sur la valeur de la *Vita Vedastis* en la considérant comme « une tradition très ancienne sur un saint dont l'histoire est étroitement unie à celle de Clovis ». Il paraît incontestable que saint Vaast a exercé comme évêque une influence durable dans la région d'Arras et de Cambrai où sa mémoire a été fidèlement conservée.

L. Jadin.

Du Chesne, *Historiae Francorum scriptores coetanei*, t. I Paris, 1636), p. 523. — *Acta sanctorum february*, t. I, p. 792-814 (ed. G. Henschenius). — J. Chesquière, *Acta sanctorum Belgii*, t. II (Bruxelles, 1784), p. 390. — H. von Schubert, *Die Unterwerfung der Alamannen unter die Franken* (Strasbourg, 1884), p. 210-220. — Arbellot, *Dissertation sur le lieu de naissance de saint Vaast; l'ancienne vie du saint* (Paris, 1836), p. 50-75. — B. Krusch, *Zwei Heiligenleben des Jonas von Susa. Die ältere Vita Vedastis und die Taufe Chlodovechs* (Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung, t. XIV (Innsbruck, 1893), p. 427-448. — B. Krusch, *Vita Vedastis* (Mon. Germ. Hist.: SS. rerum merovingicarum, t. III (Hanovre, 1896), p. 399-427). — B. Krusch, *Jonas vita sanctorum Columbani*,

*Vedastis, Johannis*, dans *SS. rerum merovingicarum in usum scholarum* (Hanovre, 1903), p. 294-320. — *Bibliotheca hagiographica latina* (Bruxelles, 1901), p. 1228-1231.

Ouvrages principaux. — Pergol, *Saint Vaast, catéchiste du roi Clovis* (Périgueux, 1881-6). — A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, 1<sup>re</sup> éd. (Leipzig, 1887), p. 108-110. 2<sup>e</sup> éd., 1904, t. I, p. 593-599. — W. Levison, *Zur Geschichte des Frankenkönigs Chlodovech* (*Bonner Jahrbücher*, t. CIII, Bonn, 1893). — G. Kurth, *Clovis*, 1<sup>re</sup> éd. (Tours, 1896), p. 307, 310; 3<sup>e</sup> éd. (Bruxelles, 1923), t. I, p. 314-340, t. II, p. 294-310. — L. Domaison, *Le lieu du baptême de Clovis*, *ibid.* (1<sup>re</sup> éd., p. 616-628, 3<sup>e</sup> éd., p. 312-342). — F. Jubaru, *Clovis a-t-il été baptisé à Reims?* (*Études*, Paris, 15 février 1896). — W. et G. Sparrow Simpson, *The life and legend of S. Vedast* (Londres, 1896). — Dom Quentin, *La vie et les miracles de saint Vaast ou Gaslon, catéchiste de Clovis et évêque d'Arras* (Bruxelles, 1897). — L. Levillain, *Compte rendu des *Jonae Vitae* de B. Krusch* (*Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXVII, Paris, 1906, p. 100 et p. 472-488). — L. Van der Esson, *Étude critique et littéraire sur les *Vitae* des saints mérovingiens de l'ancienne Belgique* (Louvain, 1907), p. 211-219. — L. Duchesne, *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, t. III (Paris, 1915), p. 10-15 et 110. — G. Kurth, *Les sources de l'histoire de Clovis dans Grégoire de Tours et le Baptême de Clovis dans *Études franques**, t. II (Bruxelles, 1919), p. 203-276. — L. Duchesne, *L'Église au VI<sup>e</sup> siècle* (Paris, 1923), p. 492-494. — E. Guilbert, *Saint Vaast* (Arras, 1928). — P. Sejourne, art. *Baralle* dans *Dict. d'Hist. et de Géog. eccl.*, t. VI, 1931, col. 539. — D. A. Stracke, *Over bekeering en doopsel van koning Chlodovech* (Anvers, 1934), p. 7-187. — L. Sallet, *La conversion de Clovis* (*Bulletin de littérature ecclésiastique*, t. XXIII, Toulouse, 1932), p. 97-113. — B. Krusch, *Chlodovechs Taufe in Tours 507 und die Legende Gregors von Tours* (Reims, 496) (*Neues Archiv*, t. XLIX, Berlin, 1932, p. 457-469). — W. von den Steinen, *Chlodwigs Taufe Tours 507* (*Historisches Jahrbuch der Görres-Gesellschaft*, t. LIII, Cologne, 1933, p. 51-66). — W. von den Steinen, *Chlodwigs Uebergang zum Christentum* (*Mitteilungen des Instituts für österreichische Geschichtsforschung*, t. XII, Innsbruck, 1933, p. 417-501). — B. Krusch, *Nochmals die Taufe Chlodovechs in Tours (507-508) und die Legende Gregors von Tours* (Reims, 496-497) (*Historische Vierteljahrschrift*, t. XXVIII, Dresden, 1933, p. 360-367). — B. Krusch, *Die erste deutsche Kaiserkrönung in Tours, Weihnachten 508* (*Sitzungsberichte der Preuss. Akademie der Wissenschaften*, t. XXIX, Berlin, 1933, p. 1060-1066).

**VACQUERIE** (*Jean DE LA*) juriconsulte, né sans doute à Marchiennes (France; département Nord), dans le comté de Flandre (gouvernance de Douai), à une date inconnue, mais en tout cas avant 1430; décédé à Paris, le 21 juillet 1497. Sa famille était de condition modeste, mais prétendait avoir des origines nobiliaires; elle constituait, sans doute, une branche du lignage patricien lillois du même nom, que l'on

rencontre dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle et qui se rattache, peut-être, lui-même à une famille chevaleresque artésienne, attestée au XIII<sup>e</sup> siècle. Au XV<sup>e</sup> siècle, les de la Vacquerie étaient fixés en Pévèle et y portaient le surnom de Vairon. Le père de Jean, Michel de la Vacquerie, dit Vairon, avait en 1450 des biens à Beuvry-lez-Orchies et plaidait en 1455 contre l'abbaye de Marchiennes.

Jean de la Vacquerie fit des études universitaires; mais nous ignorons dans quel établissement. Elles lui valurent le grade de licencié-ès-lois. Il avait épousé à Lille, Marie Fremault, qui appartenait à une famille patricienne locale. En 1466, sans doute, il se fixa à Arras et fut reçu dans la bourgeoisie, le 16 août. Devenu veuf depuis peu, il y épousa, cette même année, Marguerite Le Roux, veuve elle-même, en 1465, de Robert de Bernicourt, second conseiller de la ville. Le surnom de Vairon paraît avoir été inconnu dans sa nouvelle résidence.

A la fin de 1466, La Vacquerie était nommé procureur général d'Artois, pour le duc de Bourgogne, comte d'Artois, près la Cour le Comte. Dès le 20 mars 1474, il abandonnait ces fonctions, ayant été élu par la bourgeoisie conseiller-pensionnaire de la ville d'Arras.

C'est en cette qualité qu'il fut mêlé aux événements graves qui suivirent en Artois la mort de Charles le Téméraire (5 janvier 1477). Le roi de France, Louis XI, avait immédiatement préparé des mesures propres à détruire l'état bourguignon. Tandis qu'il se disposait à occuper l'Artois, il avait envoyé en avant Philippe de Commines avec mission de lui assurer un accueil pacifique et la reconnaissance de son autorité. Vers le 20 janvier des conférences eurent lieu à Mont-Saint-Eloi; Jean de la Vacquerie, en qualité de représentant de la ville d'Arras, commença par proclamer les droits de Marie de Bourgogne sur l'Artois et par réclamer le respect de la trêve qui avait été conclue entre le duc Charles et le roi. Mais Commines réussit, par la promesse de faveurs, à le gagner secrètement à la

cause du roi. La Vacquerie s'employa, dès lors, à faire triompher celle-ci. Louis XI, ayant occupé la « Cité d'Arras », contiguë à la ville, mais distincte d'elle, y convoqua les États d'Artois et son chancelier leur exposa le 12 mars les raisons pour lesquelles son maître avait saisi le comté; ce fut Jean de la Vacquerie qui réclama, au nom des États, un exposé écrit de ces prétentions. Mais lorsque la session eut pris fin sans qu'un résultat fût atteint, le conseiller-pensionnaire fut l'un de ceux qui décidèrent les autorités d'Arras à conclure après le 17 mars, au nom des États d'Artois, un traité où figurait l'obligation pour ceux-ci de prêter serment de fidélité au roi.

L'attachement à l'état bourguignon ne tarda cependant guère à reprendre le dessus chez les habitants d'Arras et à rendre le séjour en ville dangereux pour les partisans du roi; lorsque, le 16 avril, le parti bourguignon fut redevenu maître, La Vacquerie quitta l'hôtel du Pavillon, qu'il habitait rue Saint-Jean en Ronville, pour se réfugier dans la Cité; il s'y fixa à la maison dite du Moulin d'Or. Après que le roi fut entré de force, le 5 mai, à Arras, il tint la promesse faite quelques mois auparavant, en son nom, par Commines : le lendemain, Jean de la Vacquerie, son « amé et féal conseiller », obtenait une reconnaissance de noblesse.

Il usa, d'ailleurs, de son crédit pour obtenir en faveur de ses concitoyens, durement traités par Louis XI, des adoucissements aux mesures de rigueur prises contre eux. Cette attitude indisposa même, à un moment donné, le roi, au point de valoir à La Vacquerie, comme à d'autres chefs du parti français, d'être, le 22 avril 1478, révoqué de ses fonctions. Disgrâce assez brève, d'ailleurs : le 12 novembre 1479, il était nommé conseiller au Parlement de Paris. Même après cette désignation, il ne cessa pas de s'occuper des affaires d'Arras. Lorsque Louis XI en eut exilé les habitants en 1479, et qu'il se fut efforcé de constituer à la ville, débaptisée et nommée « Franchise », une

population nouvelle appelée de diverses régions de la France, La Vacquerie collabora à son organisation. En 1482-83, on le rencontre, dans l'exercice de cette activité, associé à un autre agent de Louis XI, à Arras, Laurent Caignart, qui avait été promu maître des comptes le 7 avril 1480.

Au Parlement, Jean de la Vacquerie connut l'avancement rapide que Louis XI réservait à ses hommes de confiance. Conseiller depuis six mois, il fut nommé quatrième président le 31 mai 1480, en remplacement de Jean de Popincourt; le 27 juillet 1482, il était promu premier-président, à la suite du décès de Jean Le Boulanger. On prête à la Vacquerie des traits d'indépendance de caractère à l'égard de l'arbitraire royal; ils lui ont valu les éloges de Bodin, mais ils ne sont pas attestés par des sources contemporaines. On assure notamment qu'il aurait, prenant la tête de la Compagnie, refusé en 1482, malgré l'ordre du roi, de vérifier et d'enregistrer un édit sur le blé et le vin, qu'il estimait injuste; il aurait, au risque de perdre sa charge et, peut-être, au péril de sa vie, adressé de si vives remontrances au souverain que celui-ci aurait cassé son propre édit. On fait honneur également au premier-président de l'acquiescement par le Parlement, en 1481, contre le désir de Louis XI, de René d'Alençon, comte du Perche.

La Vacquerie conserva ses fonctions sous Charles VIII. Ce fut lui qui, le 17 janvier 1485, fit connaître le refus du Parlement d'accueillir les griefs du duc d'Orléans contre le gouvernement d'Anne de Beaujeu, régente pour le roi mineur. Plus tard, il eut un rôle important dans la préparation de l'ordonnance du 11 juillet 1493, sur la procédure; lorsqu'elle fut, ensuite, soumise au Parlement, il en dirigea les opérations de révision et d'amendement. Le roi semble avoir, d'ailleurs, employé également le premier-président à des missions diplomatiques : il paraît avoir été l'un des plénipotentiaires français dans les négociations qui aboutirent à la conclusion du traité d'Étaples en 1492. Il mourut

en fonctions et fut remplacé par Pierre de Contbardi.

Jean de la Vacquerie habitait à Paris, dans la paroisse de Saint-André des Arts, un hôtel (dit plus tard « de la Salamandre »), rue de l'Hirondelle. Il ne fut jamais fort riche. On lui connaît quelques biens dans les environs de Douai et d'Arras, d'autres dans le ressort du Parlement de Paris. Avant 1493, il avait obtenu le titre de chevalier; il portait *échiqueté d'argent et d'azur, au chef de gueules*.

De son premier mariage, il eut une fille, Marie, que Louis XI dota et maria à un gentilhomme de la Cour, Guillaume de Rouvroy, dit de Saint-Simon, seigneur de Rasse, au Rache lez-Douai, chevalier, qui était en 1491 échanson de Charles VIII et mourut en 1530; ce fut le quatrièmèul de l'auteur des *Mémoires*.

Jean de la Vacquerie avait un frère, Pierre de la Vacquerie, dit Vairon, écuyer, né à Marchiennes, qui servit, sans doute, dans les bandes d'ordonnance bourguignonnes. Il fut reçu bourgeois à Douai, le 28 janvier 1477, après l'avoir été à Arras, dès 1473. Premier lieutenant de Jean de Rosimbos, gouverneur de la province de Lille, celui-ci l'avait mis à la tête, en 1476, du tribunal de la gouvernance de Douai et d'Orchies. En 1481, il passa au service de la France et devint « maître d'hôtel » du roi; sa femme était Gilles Tasquet, d'Arras, dont il n'eut pas d'enfant. Son écu portait : *échiqueté sous un chef brisé d'un lambel de trois pendans*.

Il convient de ne pas confondre avec la famille de la Vacquerie, la famille douaisienne Tauvé, dont plusieurs membres portèrent le nom de la Vacquerie, du chef du fief de la Petite Vacquerie (à Moncheaux, Nord, arrondissement de Lille). François L. Gossof.

F. Aubert, *Histoire du Parlement de Paris de l'origine à François Ier* (Paris, 1894), 2 vol. — F. Brassari, *Le lieu de naissance du premier-président La Vacquerie et son rôle politique à Arras* (*Mem. Soc. Agricult. Douai*, 1885); *Note sur la famille Tauvé, dite de la Vacquerie* (ibid.). — L. Cayrois, *Jean de la Vacquerie* (Arras, 1872). — Philippe de Commines, *Mémoires*, éd. Calmette et Durville (Paris, 1924-1925), 3 vol. — C. Hir-

schauer, *Les Etats d'Artois* (Paris et Bruxelles, 1923), 2 vol. — E. Maugis, *Histoire du Parlement de Paris de l'avènement des rois valois à la mort d'Henri IV* (Paris, 1913-1916), 3 vol.

**VADDER** (*Louis DE*), peintre. Voir **DE VADDER** (*Louis*).

**VADDERE** (*Jean-Baptiste DE*), historien. Voir **DEVADDERE** (*Jean-Baptiste*).

**VAEDT** (*Philippe VAN DER*), alias **VERVAET**, écrivain ascétique, né à Malines, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce religieux franciscain paraît avoir appartenu à la Province de Flandre, érigée en 1523, sous le patronage de saint Jérôme. C'est pendant son séjour au couvent de son ordre à Gand, qu'il publia l'opuscule suivant : *Ben zonderlynghe devoot Boexken tot alle oprechte ghelooovighe Christen menschen om salich te moghen werdene : ghenaeamt de Werck-Clocke in eenwicks levens*. Ghendt, Ghileijn Manilius, 1570; petit in-8<sup>o</sup>; caractères gothiques; 9 planches sur bois.

Il avait pris comme devise : *Vander SIMPELHEIT vaedt*; simplicité qui ne l'empêcha point de se dévouer en 1569 aux pestiférés d'Alost, où cinq infirmiers franciscains avaient déjà succombé.

P. Jérôme Goyens, O. F. M.

P. Pholhan Naessen, *Franciscaansch Vlaanderen* (Mechelen, Dierickx-Boks, 1895), p. 448. — F. Vander Haeghen, *Bibliographie gantoise*, t. I, p. 493. — Catalogue de la Bibliothèque de Seruire, n<sup>o</sup> 2091.

**VAELANDE**, pseudonyme. Voir **DAELE** (*François-Donatien VAN*).

**VAELBEKE** (*Louis VAN*), musicien brabançon mort au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Il tire son nom de la petite commune de Vaalbeek près d'Héverlé, arrosée par le ruisseau du même nom, et n'est connu que par ce passage de la chronique dite des *Brabantsche Yeesten*, de Jan de Klerk ou Jan Boendale (livre V, vers 633-642) :

In desen tijt sterf menschelijc  
Die goede vedelare Lodewijc  
Die de beste was die voer dien  
In de werelt je was ghesien,  
Van makene ende metter hant.  
Van Vaelbeke in Brabant  
Alsoe was hi ghenant :  
Hi was d'eerste die vant  
Van slampien die manieren  
Die men noch hoert antieren.

Nous croyons pouvoir le traduire de la façon suivante : « En ce temps (soit le règne de Jean II de Brabant, 1294-1312), mourut le bon joueur de vièle Louis, qui était le meilleur que l'on eût vu dans le monde jusqu'alors pour la composition et pour l'exécution. Il était nommé : de Vaelbeke en Brabant. Il fut le premier qui trouva les genres d'estampies que l'on entend encore pratiquer aujourd'hui. »

Il est à noter que ce texte ne se trouve que dans un seul des manuscrits des *Brabantsche Yeesten*, et qu'il pourrait donc être une interpolation. Le mot *stampien* a donné lieu à une interprétation fantaisiste de la part de Des Roches qui le traduisit par « imprimer », dans un mémoire communiqué à l'Académie en 1777. Cette erreur fut rectifiée dans les *Bulletins de l'Académie* des 1836 par André Van Hasselt (qui en commit d'ailleurs une autre en faisant de *stampien* un genre de poésies), puis en 1837 par J.-Fr. Willems. Ce dernier fit remarquer qu'il s'agit en réalité de compositions musicales, soit chantées, soit jouées, notamment sur la vièle. Les « estampies » étant connues avant l'époque de Louis van Vaelbeke, celui-ci n'a pu en inventer que de nouvelles « manières » ou genres.

Paul Bergmann.

Jan de Klerk. *De Brabantsche Yeesten*, uitgegeven door J.-F. Willems, t. I (Bruxelles, Comm. royale d'histoire, 1839), p. 436-437. — Des Roches, *Nouvelles recherches sur l'origine de l'imprimerie*, 1777, dans *Mémoires de l'Académie*, t. I, 2<sup>e</sup> éd. (Bruxelles, 1780), p. 533-536. — *Bulletins de l'Académie royale*, t. III (Bruxelles, 1836), p. 253-255, et t. IV (Bruxelles, 1837), p. 240-242. — Jules Renouvier, *Histoire de l'origine et des progrès de la gravure dans les Pays-Bas*, dans *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale*, coll. in-8<sup>o</sup>, t. X (Bruxelles, 1860), p. 35, cité par Ch. Kramm et A. von Wurzbach.

VAELE (Pierre), chroniqueur, hagiographe et poète, né à Appels, non loin de Termonde, mort à Tongres, le 25 octobre 1676. Pierre Vaele ne cessa de se trouver en charges diverses dans la hiérarchie de l'ordre des Frères Mineurs de saint François. Nommé au poste de vice-gardien du couvent de

Saint-Trond en 1641, il fut transféré en la même qualité à Tongres, et y dirigea la Fraternité des Tertiaires séculiers, deux ans plus tard. En 1649, Saint-Trond semble avoir réclamé la rentrée de ce religieux ; il se vit placé à la tête de cette communauté en 1652. En même temps, sa dextérité lui attira l'attention des supérieurs qui lui confièrent la visite canonique du monastère de Saint-Jean *extra-muros* de la ville de Saint-Trond, près de la porte de Diest. Déchargé après un an et demi de la direction, il se vit de nouveau appelé au rang d'officier subalterne, d'abord à Anvers en 1653, ensuite à Louvain en 1665, pour retourner l'année suivante à Anvers, en qualité de directeur spirituel des Sœurs Grises.

Le chapitre du 18 mars 1668 décerna au P. Vaele le titre et les privilèges de *Chroniqueur* officiel de la Province. Malgré ses pérégrinations multiples et les soucis de charges diverses, ce religieux sut trouver le temps de s'appliquer à l'étude, et d'en publier les fruits. Voici la liste de ses ouvrages : 1. *Den Serafhienschen Medecijn tegen de zielkortsan dezer wereld*. T'Antwerpen, Guill. Van Parijs, 1658; in-12. Tweede druk te St Truiden, J.-B. Smits, s. d. Nouvelle édition par le P. Auguste Wuyts, Thielt, J. Lannoo, 1925, in-8<sup>o</sup> de 140 pages. — 2. *Lozungen van den Heylighen Vader Franciscus, onder den titel : Gheestelijcken Nachtegael*. T'Antwerpen, Petrus Bellerus, 1662. — 3. *Gheestelijcken Strijd van de Onbevelechte Ontfanghenisse van de Koningin van alle Heijlighen*. Brussel, Scheijbels, 1665. — 4. *Het eensaem Tortel-Duijfsken van den Ghekruislen, ofte Pratiyk van eene salighe eensaemheijt van acht dagen. Verciert met schoone copere figuren* (A. Collaert). Antwerpen, P. Bellerus, 1665. — 5. *Onze Lieve-Vrouw van Hasselt, ofte corte historie van haer H. beeldt. ende Broederschap, eerst in 't latijn beschreven door den E. P. Fr. Henricus Jonghen; Nu in 't neder-duyts vertaelt*. Antwerpen, Petrus Bellerus, 1660; in-8<sup>o</sup>, fig. de Bouttats. — 6. *Spiegel der Volmaektheijt in 't leven van den H. Petrus van*

*Alcantara*, Brussel, Willem Scheybels, 1668. — 7. *Leven van de H. Apollonia*. Brussel, Jan Vandevelde, 1669. — 8. *Gheestelijcke oefeningen van tien daghen*. — 9. *Annotationes pro prosecutione Annalium Waddingi*. — 10. *Conventus Trudonensis FF. Minorum Recollectorum brevi chronographia concinnatus*. 1676, Ms in-fol. 8 ff.

P. Jérôme Goyens.

Archiv. O. F. M., Bruxelles. Tablettes capitulaires. — Fr. Peri, *Chronographia Provinciae*, 1770, in-fol. expanso. — S. Birks, *Hist. litter. et bibliogr. des F. Mineurs*, p. 311-313. — Obituaire du couvent des FF. Mineurs à Tongres. Manuscrit des archives de l'ordre au couvent actuel de la même ville; la publication en est imminente.

**VAERE (Jean DE)**, sculpteur. Voir **DE VAERE (Jean)**.

**VAERMAN (Jan)**, né à Erembo-degem, entre Alost et Denderleeuw, le 26 avril 1653, s'établit à Bruges, où il enseigna en qualité de maître d'école française, puis fut nommé, le 19 octobre 1693, à Thielt, où il exerça la même fonction; il abandonna sa charge en 1717 pour retourner à Bruges prendre sa retraite; il est mort dans cette ville à une date inconnue.

On doit à Vaerman différents manuels d'enseignement, notamment : 1. *Bondig Tractaet van de Arithmetica bestaende in twee deelen, 't Eerste inhoudende de gemeyne Reken-Konst, Onder-mengelt met vele vermaeckelijcke ende scherpsinnige questien, 't sijnder plaetze op elcken Regel loegepast. Het tweede Handelende vande Progressien ende Proportien, ende vande Extractie der Quadract en Cubicq-wortel, Oock met verscheyde Exempelen daer op passende. In 't licht gebracht door J. Vaerman Mathematicus. Tot Brugghe, By Pieter vande Capelle, inden Naem Jesus. Voor den Auteur. Sans date; 74 p. + 20 p.* (Bibl. de l'Univ. de Gand). — 2. *Ontledingh der Fransche Spraeck-konst, Zeer Reghel-matigh en aerdighijck verthoont in eene Nieuwe Letter-konst-Tafel... L'Anatomie de la grammairre françoise... Recueilli et mis en lumiere par J. Vaerman, cy devant Maître d'Ecole Françoise à Bruges, et présen-*

*tement exerçant sa fonction à Thielt. Tot Brugghe, By Franciscus van Heurck. Men vindtze oock by den Auteur* (Bibl. de l'Univ. de Gand). 328 p. L'envoi est daté de mai 1699. L'ouvrage se compose de vingt-cinq dialogues rédigés dans les deux langues, les textes flamand et français en regard l'un de l'autre. — 3. *Nieuwen Nomenclator, vlaemach en fransch Van de ghemeynste en ghebruyckbaerste Woorden; Verdeelt in 43. Capitels, Waer van ieder sijnen titel voert... Nomenclature nouvelle, Flaman et Francois... Te Ghendt, By d'Brfghenamen van Maximiliaen Graet, inden Enghel. 1699.* (Bibl. de l'Univ. de Gand), 48 p. Les exemplaires de l'*Ontledingh* et du *Nieuwen Nomenclator* de la bibliothèque de l'Univ. de Gand sont reliés ensemble. — 4. *Academia Mathematica of Oeffenschool van de Wis-konst verdeelt in twee Boecken, Den Eersten inhoudende de Geometrie, verdeelt in vier Deelen, als de Beschrijving der Figuren, Trigonometrie, Planimetrie en Solidemetrie. Den tweeden verdeelt in vijf Deelen... door J. Vaerman Mathematicus in Brugghe. Tot Brugghe, By Pieter van de Cappelle, inden Naem Jesus. Ten koste van den Auteur, by wie de zelve oock te behomen zijn.* (Bibl. de l'Univ. de Gand; exemplaire à la Bibl. royale à Bruxelles, contenant un portrait de l'auteur et des planches). L'ouvrage ne porte pas de millésime et, ainsi qu'on vient de le voir, le titre n'indique que deux livres; toutefois les sujets annoncés dans le titre sont en réalité, dans le corps de l'ouvrage, répartis assez différemment en trois livres; la table des matières des deux premiers livres (146 p.) est suivie d'une préface datée de 1720. Le troisième livre (184 p.) porte la date de 1719. L'*Academia* embrasse un grand nombre de sujets, mais les considère toujours au point de vue de la pratique. C'est un ouvrage honnête, contre lequel un pamphlet, nul au point de vue scientifique mais intéressant dans la mesure où il donne des indications sur la profession de géomètre-arpenteur dans les Pays-Bas au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, a été publié en 1721 (voir l'article de

H. Bosmans mentionné ci-dessous). Le bref dictionnaire latin-flamand que donne Vaerman en tête du premier livre de l'*Academia* (pp. 2-4) est significatif des tentatives que l'on devait faire encore au commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle en vue de fixer la terminologie de la géométrie. Les deux premiers ouvrages cités ci-après contiennent des vers de Vaerman.

J. Pelteneer.

Renseignements fournis par M. Paul Bergmans. — *Tresoor van diverssch curieuse gheschriften...* door Erasmus Vanden Steene (Gand, 1687). — *Nieuwen Nederlandschen Voorschriftboek...* door A. Steven (Yper, 1744). — J.-G. Frederiks en F.-Jos. van den Branden, *Biographisch woordenboek*, 2<sup>e</sup>, omgewerkte druk, Amsterdam, p. 793. — *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 29<sup>e</sup> année (1904-1905), p. 134-139 (H. Bosmans). — *Isis, international review devoted to the History of Science and Civilization*, t. X, p. 31 et 384, 1928.

**VAERNEWYCK** (*Marc van*), poète et historien, né à Gand, le 21 décembre 1518, fils de Marc et de Catherine van Steenhout. Il était issu d'une ancienne famille patricienne gantoise qui depuis le XIII<sup>e</sup> siècle fournit maints fonctionnaires au prince et quantités d'échevins à la commune. Son instruction paraît avoir été assez négligée, car il avouait ne connaître ni le latin, ni même le français. A l'en croire, il n'aurait fréquenté l'école que durant quelques mois. Mais il était doué de beaucoup de curiosité d'esprit, et les voyages qu'il entreprit en 1550 en Italie, en traversant le Tyrol et la Suisse, et en 1556 dans les Pays-Bas et en Westphalie, accrurent considérablement ses connaissances.

Successivement gouverneur de la Chambre des Pauvres (1563), échevin de la Keure (1564), doyen de l'Étape (1568), échevin des Parcbons (1568), et aussi fabricant de la paroisse Saint-Jacques, chef-homme des sept métiers du bois, doyen de son quartier, il fut donc très mêlé à la vie publique de sa ville et bien placé pour connaître les différents aspects des événements dont elle fut le théâtre. Il mourut à Gand, le 20 février 1569. Il avait épousé Lievine Hallvyns en 1558.

Le poète fut des plus médiocres et

ses poèmes rhétoriques n'offrent pas le moindre intérêt. Quant à l'historien proprement dit, il n'a aucune valeur; le mémorialiste, par contre, en présente une très considérable.

A l'historien nous devons tout d'abord la *Vlaemache Audvremdigheyt, rhetoryckelicken ghestelt bij balladen* (Gand, G. van Salenson, 1560, in-8<sup>o</sup>), qui parut en deuxième et troisième édition sous le titre de *Nieu tractaet ende curle beschrijvinghe van dat edel graefscop van Vlaenderen* (Gand, G. Manilius, 1562 et 1563); seule la deuxième partie de ce poème historique est de quelque intérêt: c'est la relation du chapitre de la Toison d'Or tenu à Gand en 1559. L'autre œuvre historique de van Vaernewyck ne vaut guère mieux. *Den Spiegel der Nederlandscher audblyt* (Gand, G. van Salenson, 1568, in-fol.) dont les éditions suivantes portent le titre de *De Historie van Belgis* (Gand, V<sup>re</sup> Salenson, 1574, in-fol.; 6<sup>e</sup> édition (avec suppléments par Th. Schellinck), Gand, 1829, 2 vol. in-8<sup>o</sup>) est, ainsi que le dit V. Fris, « le plus incroyable fratrias d'inepties et de fadaïses, la compilation la plus désordonnée de fables et de faits apocryphes qu'ait put produire un historien de la Renaissance ». Cette fois encore, à la fin de l'ouvrage, l'auteur nous raconte ce qu'il a vu et ce sont là des détails qui pourront être utilisés avec profit.

On lui attribue également *De Cronycke van Vlaenderen int corte, melgaders van Brabant, Arthois...* (Gand, G. van Salenson, 1557, in-4<sup>o</sup>; 2<sup>e</sup> édit., 1563), compilation dénuée de valeur, et *Die warachtighe Historie van den... Keyser van Roomen Carulus de Vyfste* (Gand, G. van Salenson, 1561; 2<sup>e</sup> éd., 1564), œuvre plus sérieuse dont les sources sont indiquées. D'après F. van der Haeghen (*Bibliotheca Belgica*), l'auteur de ces ouvrages serait le libraire gantois Gérard van Salenson.

On l'a vu, van Vaernewyck n'est rien moins qu'un historien. Mais, en revanche, c'est un excellent mémorialiste, car si ses compilations farcies de fables absurdes doivent être écartées,



le journal qu'il tint des événements survenus à Gand de juin 1566 à novembre 1569 est capital pour la connaissance de cette époque troublée en Flandre et surtout à Gand. Découvert en 1869, le manuscrit de ce journal fut publié par Ferd. van der Haeghen sous le titre *Van die beroerticke Tijden in die Nederlanden en voornamelijk in Ghendt*, 1566-1568 (Gand, 1872-1881), 5 vol. in-8° (*Vlaamsche Bibliophilen*). — Traduct. franc. par H. van Duyse, publiés par M. de Smet de Naeyer : *Mémoires d'une patricienne gantoise sur les Troubles religieux en Flandre*, Gand, 1905-1906, 2 vol. in-4°. Ces mémoires ne sont pas seulement une source de tout premier ordre pour l'étude des événements politiques (année des Merveilles, début de la dictature du duc d'Albe), mais aussi pour l'histoire économique, sociale et morale du XVI<sup>e</sup> siècle.

L'information en est de tout premier ordre : non seulement l'auteur est un excellent observateur et parle le plus souvent *de visu*, mais de plus, les charges qu'il occupe dans sa ville lui permettent de connaître les diverses faces des événements. Sa bonne foi est complète et, quoique fervent catholique, il se montre, au milieu du violent antagonisme des partis religieux, d'une impartialité bien rare à cette époque. Certes, il ne cache pas son indignation envers la « gangrène » protestante, mais il s'efforce néanmoins de lui rendre justice et d'être pondéré dans ses jugements. On pourrait presque lui reprocher son excès de pondération, son manque d'opinion personnelle, qui l'empêchent, lorsqu'il raconte les faits ou rapporte les rumeurs, de dire ce qu'il croit en être la vérité. Comme le caractérise V. Fris, van Vaernewyck est le représentant d'une classe moyenne timorée dont le respect des pouvoirs constitués va jusqu'à la veulerie. Ceci oblige l'historien à se servir de ces Mémoires avec quelque précaution.

H. Nowé.

*Bibliotheca Belgica*, 1<sup>re</sup> s., v<sup>o</sup> Vaernewyck. — V. Fris, *Bibliographie de l'histoire de Gand depuis l'an 1500 jusqu'en 1850*, p. 42 à 52. — On pourra négliger tous les autres articles sur

van Vaernewyck. On en trouvera la liste dans l'ouvrage de Fris, cité plus haut.

**VAERNEWIJCK** (*Pierre-Henri VAN*), gentilhomme et poète bruxellois du XVII<sup>e</sup> siècle, probablement apparenté au précédent et décédé au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il nous reste de lui : 1. *La géographie de Medrano illustrée, Et traduite de l'Espagnol en vers francois Par P. H. V\*\*\**. (vignette). *À Bruzelles, Chez Jean Leonard, Libraire, rue de la Cour. M. DC. LXXXVIIII. Par ordre de son excellence. Avec Privilège du Roi* (104 p. in-8°). Cet ouvrage rare et curieux, resté inconnu aux bibliographes, et dont la dédicace, signée *Vaernewyck*, est suivie d'un avertissement (p. 4-11) et de 4 chants (p. 13-104), est la traduction de la *Breve descripción del mundo ó guia geographica*, que le capitaine Don Sebastian Fernandez de Medrano, professeur de mathématiques à l'académie militaire des états de Flandre, venait de publier à Bruxelles (108 p. in-12°, chez L. Marchant, en 1688). La Bibl. Royale à Bruxelles possède un exemplaire de l'original et un de la traduction. — 2. *Le duc de Montmouth. Tragédie par Monsieur de Vaernewyck* (Vignette). *À La Haye, chez Adrian Moeljens, Marchand Libraire près la Cour, à la Librairie Francoise. M. DCCI*. Encore plus rare que la publication précédente, cette pièce, qui comprend 75 p. pet. in-12, cinq actes et huit personnages (sans compter les gardes et les courtisans) et qui a échappé aux spécialistes du théâtre français en Belgique, met en scène, dans de vigoureux alexandrins, les derniers moments du malheureux prétendant à la couronne d'Angleterre, décapité à Londres, le 25 juin 1685, peu de temps après son séjour à Bruxelles (la Bibl. Royale possède également, dans le fonds Van Hulthem, un exemplaire de la rareté qui nous occupe). — 3. Une tragédie flamande, qui ne fut jamais imprimée, mais sur laquelle nous sommes à même de fournir des détails précis. Le prince de Berghes, gouverneur de Bruxelles, ayant accordé, le 25 janvier 1701, sa haute protection à la chambre de rhéto-

rique *De Wyngaerd*, les membres de celle-ci résolurent, en guise de remerciements, de représenter une tragédie nouvelle dont voici le titre exact : *Bartoldus | Graef van Grimbergh | Treurspel | opghedragen | Aen Sijne Excellentie den heere | Prince de Berghe | Ridder van het Gulde Vlies, Graef | van Grimbergh, Gouverneur van dese | Princelijcke Stadt brussel etc. | Schutheer | vande vrij Liefhebbers der Rym kunst | onder het schrift van | Groeijen en bloeijen | gherijmt door | Jo<sup>v</sup>. P. H. van Vaernewijck | 1701*. Cette pièce, jouée le 31 janvier, le 1<sup>er</sup> et le 11 février 1701 au « groot » Opera op de Vaert » (actuellement le n° 28 du Quai aux Pierres de Taille), chaque fois en présence des notabilités de la capitale, comporte, dans le manuscrit original, cinq actes, vingt et un personnages, des ballets et environ deux mille vers. L'auteur y dramatise le dernier épisode de la fameuse guerre de Grimbergh (1159), non sans y mêler une intrigue amoureuse de son invention et non sans y faire retracer, par une sorte de bohémienne, l'histoire de la glorieuse maison de Berghe. Détails curieux : à la fin du premier acte, on entend le jeune Godefroid, duc de Brabant, crier avec acharnement dans sa couchette ; au quatrième acte, par contre, ce nourrisson, dont le berceau vient d'être suspendu à un arbre, adresse de cet endroit des exhortations à ses soldats et à ses tuteurs. A part cette invraisemblance, sans doute imposée par la légende, la pièce de *Bartoldus*, déjà remarquable à titre de tragédie basée sur l'histoire nationale, présente en outre de réels mérites : l'action en est vive, tandis que la langue est d'une pureté et d'une sonorité toutes vénéraliennes ; enfin, s'il faut regretter la longueur démesurée de quelques monologues (défaut inhérent à l'époque), il y a lieu, d'autre part, de louer sans réserve plus d'un passage stichomythique, ainsi que l'absence quasi complète d'allusions mythologiques. Afin de récompenser ce labeur, le prince de la *Wyngaerd* accorda au poète (ainsi qu'en font foi deux quittances olographes de ce der-

nier), trente patagons pour la composition de la tragédie et cinq florins pour la distribution des rôles. En outre, à la suite de la réorganisation, par le prince de Berghe, de la société en question (23 septembre 1701), Vaernewijck fut le premier à être inscrit comme membre conformément au nouveau règlement (25 septembre 1701). La requête qu'il adressa à cette occasion au gouverneur précité figura longtemps parmi les documents précieux de la « compagnie », mais à l'heure présente, elle fait défaut, de même que le programme relatif à la représentation de *Bartoldus*.

Vaernewijck mourut sans doute à peu de temps de là, car sur une liste de membres, finissant en 1716, une croix figure vis-à-vis de l'année de son admission.

W. Van Eeghen.

Archives de la société royale *De Wijngaerd* (Bruxelles), gracieusement mises à ma disposition par le président actuel, M. J.-B. Van Cuyck. — *Mengel-werken van... Den Wyngaerd* (Brux., 1834), p. 47. — J.-F. Willems, *Verhandeling, enz.*, II (Anv., 1820-24), p. 168-169 (le titre de *Bartoldus*, reproduit en entier, mais avec des erreurs, aura sans doute été communiqué à l'auteur par le professeur hollandais Visscher, membre honoraire de la *Wyngaerd* et cité comme source dans la préface). — P.-G. Witsen Geysbeek, *Biogr., anthol. en crit. woordenb. der Nederl. Dichters*, V (Amst., 1821), p. 424 (copie Willems, avec ses erreurs, et prétend, bien qu'à tort, que *Bartoldus* a été imprimé). — T.-L.-H. Popeliers, *Précis de l'histoire des chambres de rhétorique, etc.* (Brux., 1844), p. 76-77 et 89. — X. Havermans et Fr. Luyten, *Verlag over Stroobant's Jubelfeest, enz.* (Brux., 1872), p. 80. — P. Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, XV (Par., 1876), p. 720 (cite la traduction, notre n° 1). — J.-G. Frederiks et F. J. Van den Branden, *Biogr. Woordenb.* (Amst., 1878 et 1892) : copient Willems et W. Geysbeek et prénomment le poète « Jan Philip ». — Fr. Faber, *Hist. du théâtre français en Belgique*, II (Brux., 1879), p. 57. — H. Lonchay, *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas* (Brux., 1896), p. 65 et note 4. — Antonio Palau y Dulcet, *Manual, etc.*, III (Barcel., 1925), p. 210-214. — H. Liebrecht, *Comédiens français d'autrefois à Bruxelles* (Brux., 1933), p. 145. — J. Peeters-Fontainas, *Bibliographie des impressions espagnoles des Pays-Bas* (Louv.-Anv., 1933), p. 34, n° 312.

**VAES** (*Jean-Libert*), magistrat et diplomate. On ne connaît pas la date de sa naissance. On sait seulement qu'il est né à Tongres, probablement entre 1635 et 1640. Par sa naissance il était donc sujet du prince-évêque de Liège.

Mais il fut naturalisé dans les Pays-Bas le 28 avril 1664. Dès le 2 juin de la même année, il fut investi de la charge de conseiller avocat fiscal de Flandre, et conserva ces fonctions pendant sept ans. Le 21 août 1671, il fut nommé conseiller extraordinaire au Conseil de Brabant à titre étranger, en remplacement de van Gutachoven. Il cumula, tout au moins pendant un certain temps (1676-1678), ses fonctions de conseiller au Conseil de Brabant avec celles de conseiller à la Chambre de l'amirauté de Bruxelles.

Lorsque, en 1678, au plus fort de la guerre de Hollande, le gouvernement français et le gouvernement espagnol des Pays-Bas tombèrent d'accord sur la nécessité de chercher un *modus vivendi* pour la perception réciproque des contributions de guerre, c'est le conseiller Vaes qui fut chargé de représenter le Duc de Villa Hermosa, gouverneur général des Pays-Bas, aux conférences de Deynze. Ces conférences durèrent, sauf deux interruptions, du 1<sup>er</sup> septembre 1676 au 16 février 1678. Vaes y défendit avec acharnement la cause du gouvernement des Pays-Bas. Le négociateur français, baron de Woerden, reconnaît que c'était un homme non seulement très zélé, mais d'un grand savoir; et effectivement les nombreux mémoires que nous possédons de lui dénotent un juriste érudit et retors. Le baron de Woerden assure également que c'était un homme très honnête, mais emporté et peu poli. Il le soupçonnait d'être l'auteur d'un libellé dirigé contre Louis XIV et intitulé *L'Europe esclave*. Après la fin des conférences de Deynze, Vaes retourna à Bruxelles, mais il fut bientôt chargé de nouvelles missions diplomatiques. Il représenta le gouvernement des Pays-Bas espagnols aux conférences qui eurent lieu en 1679 à Courtrai, à Lille et à Gand au sujet de l'évacuation de nos provinces par les troupes françaises et du payement des contributions arriérées, en exécution du traité de Nimègue. Il fut aussi un des principaux négociateurs espagnols aux fameuses conférences de Courtrai de

1680, relatives aux *réunions*. Nous n'avons pas retrouvé son nom dans les conférences ultérieures. Il reprit probablement, après 1680, ses fonctions de conseiller au Conseil de Brabant à Bruxelles, où il mourut le 28 avril 1693.

H. Van Houtte.

A. Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. III, (1902), p. 363. — H. Van Houtte, *Les Conférences franco-espagnoles de Deynze*, dans la *Revue d'histoire moderne*, mai-juin 1927, p. 193 et suiv. — Le même, *Les occupations étrangères en Belgique sous l'ancien régime* (fasc. 62, 63 et 64 du *Recueil des Travaux*, publiés par la Faculté de philosophie et lettres de l'université de Gand, 1930).

VAES (Servais), abbé d'Averbode de 1647 à 1698. Il naquit à Herck-la-Ville le 9 avril 1608, fit profession chez les Prémontrés d'Averbode en 1627 et, après avoir suivi des cours de théologie à l'Université de Louvain, devint successivement maître des novices et prieur de son monastère. Après la mort du prélat Nicolas Brosis, il fut préconisé comme abbé d'Averbode par l'élection de ses confrères au courant du mois d'août 1647. Ses patentes de nomination furent signées par Philippe IV, le 10 décembre de la même année. Il prit possession du siège prélatice le 31 mars 1648 et reçut la bénédiction abbatiale du suffragant de Liège le 3 mai suivant.

Au cours de sa prélature, la communauté d'Averbode fut contrainte, à diverses reprises, de se disperser à la suite des campagnes de Louis XIV en Belgique. Nonobstant ces difficultés, l'abbé Vaes fit de louables efforts pour promouvoir la restauration matérielle de sa maison, entreprise par ses deux prédécesseurs immédiats.

Peu de temps après son installation, il fit achever la construction du sanctuaire de Cortenbosch, une église dépendante de son abbaye où une dévotion mariale, encore célèbre aujourd'hui, avait été inaugurée sous le gouvernement de Nicolas Brosis. L'édifice fut consacré le 1<sup>er</sup> mai 1648 par le suffragant liégeois Richard Pauli.

Mais c'est dans sa propre abbaye surtout que le prélat déploya son zèle d'infatigable constructeur.

Durant les années 1651-1652, il fit élever dans la cour d'honneur, à gauche de l'entrée principale, un bâtiment en style flamand à l'usage des gens de service.

Après quoi, il consacra son attention à l'église abbatiale. Brûlé à diverses reprises, l'oratoire avait été restauré à la hâte au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Le prélat Mathieu 's Volders (1546-1565) avait voulu l'abattre et le remplacer par une construction plus spacieuse. Il ne put y réussir, faute de ressources suffisantes. L'abbé Vaes reprit le projet. Il consulta divers architectes, parmi lesquels le célèbre Fayd'herbe, dont le plan ne fut pas admis. En 1664, un accord fut conclu avec Jean van den Eynde d'Anvers et, le 31 juillet de la même année, on posait la première pierre du nouvel édifice. Celui-ci était tracé en forme de croix latine renversée dans le but d'assurer au chœur les proportions voulues pour le déploiement des offices liturgiques. On mena les travaux avec entrain et en 1670 la maçonnerie était complètement achevée. L'église s'ouvrit en 1672, mais ne reçut la consécration épiscopale que neuf ans plus tard, le 19 juin 1681. En ce moment, pourtant, la tour adossée au flanc nord du chœur ne s'élevait que jusqu'à la hauteur des voûtes du temple. C'est le successeur immédiat de Vaes, le prélat van der Steghen, qui en assura l'achèvement en 1700.

L'abbatiale d'Averbode conservée se range parmi les belles églises baroques du pays. De proportions imposantes, elle fut bâtie en matériaux ferrugineux de la contrée. L'intérieur richement décoré est blanchi à la chaux, légèrement nacrée; les murs extérieurs sont revêtus de pierres de Gobertange avec une décoration très sobre en pierre bleue de Quenast. Du mobilier somptueux qui retient l'attention du visiteur, signalons les stalles en chêne sculpté, œuvre d'Octave Herry d'Anvers (1670), ainsi qu'un autel en marbre blanc et noir placé devant le chœur du côté de l'évangile. C'est une réplique d'un autel plus ancien, s'élevant maintenant du côté

de l'épître, mais qui orna jadis l'église démolie. Aménagés par ordre du prélat Vaes, ces deux autels devaient servir d'amorce à un jubé, également en marbre, qui fermerait l'entrée du chœur des chanoines. Ce jubé fut achevé en 1670 et demeura en place jusqu'en 1750, lorsqu'on éleva le maître-autel à grande allure qui orne aujourd'hui encore l'abside. Primitivement, il y avait là un meuble plus modeste, exécuté en 1660 par le sculpteur Verbruggen et pour lequel Gaspar de Crayer peignit une *Nativité du Christ* entouré de saint Norbert et de ses premiers disciples. Le tableau décore à présent la salle capitulaire d'Averbode.

Le gouvernement de l'abbé Vaes offre moins d'intérêt quant à l'administration spirituelle de la communauté. Durant les longues années qu'il dirigea ses chanoines, la discipline claustrale ne se maintint pas au niveau qu'elle avait atteint au début du xvii<sup>e</sup> siècle. Le prélat toutefois encouragea le zèle, déployé à cette époque dans plusieurs abbayes belges, pour rehausser le culte des bienheureux de la famille norbertine. A Averbode même, on voulut tirer de l'oubli la mémoire du premier abbé André († 1166-67) et d'un saint religieux qui y aurait vécu au cours du xiii<sup>e</sup> siècle. Des biographies furent composées, se réclamant du xiv<sup>e</sup> siècle et mettant en relief les hautes vertus et les miracles éclatants de ces pieux personnages. Ce sont des faux hagiographiques dans le sens propre du mot, dont une critique élémentaire découvre facilement la naïve, mais réelle supercherie.

Nonobstant les frais entraînés par les multiples constructions, le prélat renforça le nombre et l'importance des aumônes que l'abbaye distribuait régulièrement aux pauvres de la contrée. Durant les longues calamités de la guerre, elles furent particulièrement bien accueillies. En 1657, plus de deux mille indigents venaient frapper chaque vendredi à la porte du monastère. En 1693, ce chiffre s'était élevé au delà de trois mille.

L'abbé Vaes mourut le 17 janvier 1698, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, après un gouvernement de dix lustres, le plus long que connut Averbode au cours de son existence bientôt huit fois séculaire. Sa dépouille mortelle repose dans le caveau des abbés creusé, sur ses ordres, sous le sanctuaire de la nouvelle abbatale.

Il a laissé un *Répertoire chronologique des chartes et documents dérivés en faveur de l'abbaye d'Averbode*, écrit de sa main et conservé aux archives de l'abbaye, parmi les manuscrits divers, section IV, n° 88.

Plac. Lefèvre, O. Praem.

Plac. Lefèvre, *L'abbaye norbertine d'Averbode pendant l'époque moderne*, t. I, p. 18-23 (*Recueil des travaux publiés par les membres des Conférences d'histoire et de philologie de l'Université de Louvain*, 2<sup>e</sup> série, 4<sup>e</sup> fascicule, Louvain, 1924).

**VAES (Simon) ou SERVATIJ**, docteur en théologie et professeur à l'université de Louvain, né à Beringen vers 1620, et mort à Louvain, le 6 janvier 1672. Fils de Chrétien et de Gertrude Pelsers, il fut admis, vers 1636, à la pédagogie du Porc de l'université de Louvain. Il y fit sa philosophie et au concours général de la faculté des arts de l'année 1638, il fut proclamé *primus* sur 186 concurrents. Nommé d'abord curé à Forest, puis transféré, en la même qualité, à Londerzeel, il fut rappelé à Louvain, en 1653, pour occuper la chaire de philosophie à la pédagogie du Porc et, le 4 mars 1656, les provinciaux du collège liégeois de Louvain lui confièrent la présidence de leur collège, charge qu'il remplit tout en conservant son enseignement et en continuant ses études théologiques. Il prit le grade de licencié en sciences sacrées en 1656. Le 26 octobre 1660, il reçut le bonnet de docteur. L'année suivante il renonça à son cours de philosophie, lorsqu'il obtint de la faculté des arts, en vertu de son privilège de nomination, un canonicat à l'église métropolitaine de Cambrai. Le 11 septembre 1668, il fut admis au strict collège de la faculté de théologie et fut nommé censeur apostolique et royal des livres, fonctions

auxquelles était attachée une prébende de la première fondation à la collégiale de Saint-Pierre, à Louvain. Il fut élu deux fois recteur de l'université : la première fois au mois de février 1663 et la seconde fois au mois de février 1667. Il avait deux sœurs, Gertrude et Anne ; celle-ci a épousé maître Pierre Mundelaers. Il a fondé une bourse d'études au séminaire de Liège en faveur des jeunes gens nés à Beringen et a choisi pour son exécuteur testamentaire Guillaume Pelsers, fils de Simon et de Claire Timmermans, chanoine de Cambrai, bachelier formel en théologie et qui, étant élève de la pédagogie du Porc, remporta la première place sur 190 concurrents, au concours général de la faculté des arts, en 1664.

Jos. Wils.

Bax, *Historia Universitatis Lovaniensis*, ms 17567-70 de la Bibliothèque royale à Bruxelles, fol. 368. — *Index promotorum ex Campinia Leod. et Trajecto ad Mosam*, ms 22177 conservé à la même bibliothèque, fol. 130. — J. Molanus, *Les quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain*, publiés par le P. F.-X. de Ram (Bruxelles, 1867), p. 488. — *Catalogus omnium primorum in generali et solemnibus philosophiae et artium promotione* (Mechliniae, 1824), p. 52, 58. — P. F.-X. de Ram, *De laudibus quibus veteres Lovaniensium theologi afferri possunt oratio* (Lovanii, 1847), p. 123. — C.-F.-A. Piron, *Algemeene levensbeschrijvingen der mannen en vrouwen van België* (Mechelen, 1860), p. 401. — E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain*, dans les *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* (Louvain), t. XIX (1883), p. 139; t. XX (1886), p. 253, 287, 312; t. XXVII (1898), p. 337 et suiv. — J. Wils, *Les professeurs de l'ancienne Faculté de théologie de l'Université de Louvain dans les Ephemerides theologiae Lovanienses*, t. IV (1927), p. 357.

**VAES-VALCK (Henri)**, né à Tongres vers 1550, mort le 28 octobre 1623. Fils de Nicolas Vaes et de Marguerite Symens et petit-fils de Denis Vaes et de Marie Caproens, il fut bourgmestre de Tongres en 1586, 1589, 1594, 1597, 1599, 1601, 1604, 1605, 1607, 1610, 1613, 1616, 1617, 1620, 1621 et 1622. Il épousa Elisabeth Moersmans laquelle mourut le 10 janvier 1618. Vaes convola en secondes noces avec Barbe de Meneux. Il confirma, le 27 octobre 1623, son testament déposé le 30 mai 1614 entre les mains du pléban Théodore Deckers. Par ce testament il fonda trois bourses

d'études de cent florins de Brabant en faveur de ses parents et des bourses de charité en faveur de douze personnes âgées appartenant à sa parenté. Les bourses Vaes-Valck furent rétablies par arrêté royal du 20 novembre 1819. L'arrêté royal du 3 novembre 1865 a remis la gestion de la fondation à la Commission provinciale des bourses d'études du Limbourg.

Le fondateur fut enterré au milieu de la grande nef de l'église Saint-Jean-Baptiste à Tongres. Sa pierre tumulaire est actuellement placée dans les cloîtres de l'église Notre-Dame près de la chapelle de Sainte-Anne.

J. Paquay.

Protocole Deckerius aux archives de l'église Notre-Dame à Tongres, reg. n° 96, fol. 187. — Lentz, *Fondations de Bourses d'études*, t. VII, 1896, p. 97-109.

**VAET** (*Jacques*), compositeur de musique, mort à Vienne le 8 janvier 1567. Il était originaire des Pays-Bas, mais on n'a aucune précision au sujet de son lieu de naissance, ni aucun renseignement sur sa jeunesse et sa formation. En 1562, il se qualifie de directeur de la musique du roi de Bohême, donc de la chapelle de l'empereur Ferdinand à Prague. Après la mort de Ferdinand et l'avènement de l'empereur Maximilien, il passa à la chapelle impériale à Vienne; il y occupa le poste de premier maître de chapelle depuis le 1<sup>er</sup> décembre 1564 jusqu'à sa mort, au traitement mensuel de 30 florins.

Ses œuvres musicales sont nombreuses, et le classent parmi les bons maîtres de la polyphonie vocale du xvi<sup>e</sup> siècle; elles furent exaltées dans plusieurs élégies écrites à l'occasion de sa mort. L'une de celles-ci, dont on ignore l'auteur, fut mise en musique par Jacques Regnard; une autre, due à Paul Melissus Schede, paraît, d'après les derniers vers, avoir été écrite par ce poète pour être mise en musique par Roland de Lassus; d'une troisième, par François Haemus, il résulte que Vaet, appelé *Vasius*, mourut en pleine santé : *firmus in annis*.

Deux de ses œuvres ont été imprimées

isolément de son vivant : 1. *Modulationes sex vocum, vulgo motecta nuncupatae*. Venise, Ant. Gardane, 1562; in-4°; deux recueils formant chacun six parties séparées. — 2. *Sex vocum canon : Sancte Petre, ora pro nobis*. Vienne, Raph. Hofhalter, s. d.; un placard in-fol.

Dans des publications collectives du xvi<sup>e</sup> siècle, éditées de 1553 à 1568, on rencontre une soixantaine de pièces dont Eitner a dressé la liste détaillée; elles comprennent 50 motets latins, dont 3 à trois voix, 12 à quatre, 15 à cinq, 16 à six et 4 à huit; 8 *Salve regina* à quatre, cinq et six voix; un *Te Deum* à huit voix en trois parties, et 3 chansons françaises à quatre voix : *Amour léal*, *En l'ombre d'unuy*, *Sans vous ne puis*.

Parmi les œuvres restées manuscrites, on cite six messes : *Disstimulare* (à six voix), *Ego flos campi* (à six voix), *J'ay mis mon cœur* (à huit voix), *Quodlibetica* (à cinq voix), *Si me tenes* (à six voix), *Tityre, tu patulae* (à six voix), huit *Magnificat* à quatre voix, divers motets et hymnes.

En réédition moderne, vingt motets ont été publiés par Fr. Commer dans sa *Collectio operum musicorum Batavorum* (t. II, IV, V et IX); on y trouve aussi deux motets erronément attribués à Jacques Vaet et qui appartiennent en réalité à Jacques de Wert avec qui notre musicien a parfois été confondu.

Paul Bergmans.

F.-J. Fétis, *Biographie universelle des musiciens*, 2<sup>e</sup> éd., t. VIII (Paris, 1865), p. 291-292. — E. Vander Straeten, *La musique aux Pays-Bas*, t. I (Bruxelles, 1867), p. 119-120; t. III (1876), p. 197-198. — R. Eitner, *Bibliographie der Musik-Sammelwerke des XVI. und XVII. Jahrhunderts* (Berlin, 1877), p. 886-888. — *Allgemeine deutsche Biographie*, t. XXXIX (Leipzig, 1895), p. 436 (notice de R. Eitner). — R. Eitner, *Biographisch-bibliographisches Quellen-Lexikon der Musiker*, t. X (Leipzig, 1904), p. 19-20. — H. Riemann, *Musik-Lexikon*, 11<sup>e</sup> Auflage (Leipzig, 1929), t. II, p. 1906. — P. Bergmans, *Deux amis de Roland de Lassus*, dans *Bulletin de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique*, 1933, p. 112.

**VAILLANT** (*A.*), musicien du magistrat de Valenciennes au début du xviii<sup>e</sup> siècle, fit jouer deux pièces à Mons : 1. *Les Plaisirs de Mariemont*,

pastorale représentée en 1708, devant l'électeur de Bavière, texte de Fouquier (Valenciennes, G.-F. Henry, 1708). La scène se passait dans une avenue du château de Mariemont, entre des bergers, le dieu Pan, Bacchus, l'Amour, une troupe de Sylvains, de Jeux et de Plaisirs. — 2. *Le Retour des Plaisirs*, opéra dédié au duc d'Arenberg à l'occasion de sa joyeuse entrée à Mons, comme grand-bailli du Hainaut, le 11 avril 1719 (Mons, Preud'homme). A Valenciennes même, Vaillant fit jouer en 1712, devant le chevalier de Luxembourg, *Le Gouvernement de Valenciennes*, concert-spectacle, texte de Fouquier (Valenciennes, 1712), comprenant trois scènes où intervenaient une troupe de génies, des gens du peuple, la Sagesse, la Félicité, etc.

Ernest Closson.

G. A. J. H\*\*\* (Hécart), *Recherches historiques sur le théâtre de Valenciennes* (Paris, Hécart, 1816). — Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*, t. I, p. 67; t. IV, p. 271. — Pougin, supplément à la *Biographie universelle* de Fétis.

**VAILLANT (André)**, graveur, né à Amsterdam de parents originaires de la Flandre, le 5 juillet 1655, mort à Berlin en 1693. Élève de son frère Wallerant, il travailla deux ans à Paris et épousa à 23 ans, le 11 juin 1678, Eva Hoen. On le trouve à Berlin à partir de 1699. Voici la liste de ses œuvres : Henri, comte de Bergh, *A. Van Dyck p.* — Aloïse Bevilaqua, patriarche d'Alexandrie, *B. Vaillant pinxit.* — Fr. Burman, 1680. — Esaias Clément, théologien de Rotterdam, *B. Vaillant p.* — J. Coccejus, *A. Palamèdes p.* — Frédéric-Guillaume de Brandebourg, *J. Vaillant p.*, 1686. — Dorothee, princesse de Brandebourg, *J. Vaillant p.*, 1686. — Magnus Gabriel de la Gardie, *D. Kloker p.* — J.-E. Schlander Schulmana in Berlin, 1689. — Mich. M. Smids, architecte à Berlin, *J. Vaillant p.*, 1685.

Simone Bergmans.

Wurzbach, *Künstler-Lexicon.* — Hoebraken, t. II, p. 102, 103. — Nagler, t. XIX, p. 293. — Immerzeel, t. III, p. 453. — Kramm, t. VI, p. 466. — Michiels, t. X, 255. — *Out Holland*, 1886, p. 443. — Descamps, t. II, p. 424. — Obreen, t. II, p. 8. — Blanc, *Manuel*, t. IV, p. 80. — *Collection d'œuvres des frères Vaillant, artistes lillois*,

*offerte à leur ville natale par la Société des sciences et des arts de Lille* (276 œuvres, peintures, dessins et gravures), Lille, Danel, 1887. Nous ne connaissons qu'un exemplaire de cet opuscule (Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer). Le catalogue est précédé de notices biographiques dues à A. Dinaux. Ce petit ouvrage annonce un catalogue raisonné de l'œuvre des Vaillant, préparé par un de leurs descendants : M. V. J. Vaillant, de Boulogne-sur-Mer. — Arthur Dinaux, *Iconographie lilloise*, graveurs et amateurs d'estampes. — *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, nouv. série, t. III (1841).

**VAILLANT (Bernard)**, peintre pasteliste, né à Lille (?) en 1627, d'après Wurzbach, en 1633, d'après Siret, mort à Leyde en 1675. Les archives municipales de Lille sont muettes quant aux frères Vaillant. Nous n'avons trouvé qu'une seule mention au registre bourgeois n° VII, fol. 193, qui se rapporte certainement à une autre famille : « Wallerant Vaillant, fils de François et de Catherine Dubosquet, ayant épousé Antoinette Grégois, fille de Guislain, bourgeois par relief le 29 de novembre 1650. » Élève et compagnon de voyage de son frère Wallerant, qu'il accompagna à Francfort, il y dessina le portrait de l'empereur Léopold, pendant que son frère le peignait. Il se fixa plus tard à Rotterdam et y épousa le 28 février 1670, à 35 ans, Agnès Meuton. Bernard Vaillant était avant tout dessinateur. Il semble s'être fort peu occupé de peinture. Il a été très estimé et très employé de son temps. De mœurs religieuses, il a occupé la place de diacre dans l'église wallonne de Rotterdam. Son frère Jacques a exécuté son portrait. Voici la liste de ses œuvres : *Peintures.* Amsterdam, *Johannes Parker*, sheriff de Middelbourg, s. Vaillant, 1670. — Amsterdam, *Comte Godefroid d'Estrades*, buste, pastel. — Mayence, cinq portraits à la craie de la famille d'Orville ; portrait d'artiste, vente Agnew, Londres 1925 (25 3/4 × 21 in.); portrait de Constantin Huyghens, gravé par Blooteling ; portrait de Jacob Vanderschoot ; portrait du comte d'Estrades ; portrait de Charles-Philippe, prince palatin ; princesse palatine Sophie, v. Goupil, 1903 ; portrait de Maximilien William, prince palatin, Herrenhauser,

vente Ward; portrait de Jérôme Sweerts; portrait d'homme (repr. Witt, Londres); portrait d'homme, pastel, vente Holstein und Puppel, Berlin, v. Kunstwanderer, 1920, t. II, p. 104; portrait de Nicolas Colvius, gravé par Gole; portrait d'homme, daté 1674, Kupfer Kabinett, Berlin. Vente Brieger, pastel; portrait de Constantin Huyghens à 90 ans, gravé par Blooteling; portrait d'homme âgé, pastel, signé B. Vaillant f. 1691, h. 44, l. 34, 5, Kompelsale, De Vries, Amsterdam, 14 avril 1908, n° 334; portrait d'homme, pastel, signé B. Vaillant fecit, 1665, 32 × 24,05, vente Erlanger, Prestel, Francfort a/M., 30 septembre 1919, n° 109; portrait d'homme, pastel, signé B. Vaillant, f., 1686, 44 × 35, Leyde inv. n° 2005; portrait de femme, rep. Witt, Londres; portrait d'homme, 39,1 × 30,1 British Museum, Londres; portrait de Bernard Vaillant, J. Vaillant p., J. F. Léonard fecit.

Simone Bergmans.

Hoebraken, t. II, p. 102, 106, t. III, p. 304. — Weyerman, t. II, p. 188. — Nagler, t. XIX, p. 339. — Kramm, t. VI, p. 466. — Michiels, t. X, p. 389. — Delaborde, *Man. noire*, p. 122. — Blanc, t. IV, p. 80. — *Oud Holland*, 1896, p. 443; 1894, p. 466. — Siret, *Dictionnaire*. — Wurzbach, *Künstler-Lexikon*. — Voir également la biographie de Vaillant, André.

**VAILLANT (Florent)**, écrivain ecclésiastique, né à Béthune, en 1591, mort dans cette ville, le 6 septembre 1652. Entré dans la Compagnie de Jésus, en 1609, il fut appliqué à l'enseignement, et chargé des cours de grec et de latin; pendant 17 ans il fut préfet des études. On lui doit des *Instructions spirituelles aux personnes dévotes et religieuses pour bien pratiquer les exercices journaliers*, dont le P. Sommervogel ne connaît que la deuxième édition, revue et augmentée. Lille, P. De Raabe, 1627; in-16, 581 p.

Paul Bergmans.

Chr. J. Jöcher, *Allgemeines Gelehrten-Lexikon*, t. IV (Leipzig, 1731), col. 4384. — C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII (Bruxelles, 1898), col. 366.

**VAILLANT (Jacques)**, peintre d'histoire et de portraits, né à Lille (?), après 1631, mort à Berlin, en 1691. Elève

de son frère Wallerant, il fit le voyage d'Italie en 1664. Il fut surnommé à Rome l'*Alouette*. Il travailla ensuite à Amsterdam et à Rotterdam. En 1670, il est inscrit comme peintre d'histoire dans la confrérie *Pictura* de La Haye. En 1672, il est peintre de la cour à Berlin. Il fut appelé à Vienne pour y faire le portrait de l'empereur qui lui donna une chaîne d'or et une médaille. Cet artiste eut une grande vogue en Allemagne. On trouve de ses tableaux dans les résidences de Berlin, de Postdam et de Charlottenburg. A Berlin, appartements de l'empereur, portrait de l'Électeur de Brandebourg; et portrait de sa femme, Louise-Henriette d'Orange; Brunswick, portrait du Grand Électeur; Prague, Nostitz, *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher*, J. Vaillant fecit, 1666; ibidem, *La Mort de Sénèque*; Brunswick, n° 264, Portrait d'un gentilhomme en cuirasse; Blocksale, Am. Art Ass. New-York, 4-5 février 1932. Portrait d'un jeune adolescent avec un chien, signé J. Vaillant (62 × 42 1/2 in.).

Simone Bergmans.

Mêmes sources que celles de André et de Bernard Vaillant. — Voir également Descamps, t. II, p. 408.

**VAILLANT (Jean)**, peintre, né à Lille (?), probablement vers 1630, mort à Frankenthal (Allemagne). Elève de son frère Wallerant, il s'établit à Francfort en 1652, où il se maria et abandonna la peinture pour le commerce.

On confond généralement ses œuvres qui semblent peu nombreuses, avec celles de son frère Jacques. Il paraît avoir peint surtout des paysages. La collection du peintre francfortois Franz Gogel contenait trente paysages de Jean Vaillant. On ne connaît actuellement de lui que le portrait du médecin Chr. Ozanne, signé *Jean Vaillant del.* Six paysages de Jean Vaillant ont été gravés par Paulus Furst.

Simone Bergmans.

Hoebraken, t. II, p. 102-104. — Immerzeel, t. III, p. 453. — Kramm, t. VI, p. 466. — Blanc, *Manuel*, p. 80. — Andresen, *Peintres graveurs*, V, p. 189. — Gwiner, t. I, p. 223. — Descamps, t. II, p. 380. — Voir également la biographie de Vaillant, André et Bernard.



**VAILLANT** (*Wallerant*), peintre de portraits, pastelliste et graveur, frère aîné des quatre peintres précédents, né à Lille, le 30 mai 1623 (Wurzbach), mort à Amsterdam, le 2 septembre 1677.

Il reste peu de chance d'ajouter de nouveaux renseignements aux biographies de Wallerant Vaillant parues jusqu'ici. Les papiers et les documents concernant les frères Vaillant avaient été déposés en 1914 dans les archives de la Société des sciences de Lille, à l'ancien Hôtel de Ville de cette ville. Celui-ci fut détruit de fond en comble par un incendie, pendant la guerre de 1914-1918. Les archives municipales de Lille mentionnent au registre bourgeois un Wallerant Vaillant qui ne paraît avoir aucun rapport avec l'artiste de ce nom. Il ne reste rien à Boulogne où habitait un descendant, V.-J. Vaillant. Celui-ci légua tout ce qu'il possédait au Musée de Lille moyennant une rente viagère. D'après Wurzbach, Vaillant est le fils aîné d'un commerçant, Jean Vaillant, qui fut baptisé à Lille le 24 octobre 1597, et qui mourut le 10 avril 1675 à Amsterdam. Il épousa à Lille, le 30 août 1619, Marie Warlop, mère de Wallerant, de Jean et d'une fille Catherine. Il épousa en deuxième noces Claire Bouchot qui lui donna Bernard, Jacques et André.

Wallerant Vaillant fit des études artistiques à Anvers où il fut l'élève d'Erasmus Quellin. On le trouve inscrit comme apprenti le 17 septembre 1639, moyennant 150 florins par an. En 1647, il entre dans la gilde de Middelbourg. Il paraît avoir été à Amsterdam en 1652. En 1656, il alla à Francfort où il apprit la gravure à la manière noire avec le prince Ruppert. Celui-ci avait obtenu de son inventeur, Siegen, la communication de sa méthode. C'est ce que les Anglais appellent le mezzo-tint.

Vaillant travailla ensuite pour l'empereur Léopold I<sup>er</sup>. Il revint la même année en France, et y répandit alors le secret de la gravure à la manière noire, en même temps que J. van Somer. Mais celle-ci réunit peu d'adeptes parmi les

artistes qu'attirait alors la maîtrise de Nanteuil.

Wallerant Vaillant résida quatre ans à Paris avec le marquis de Grammont, et fit de nombreux portraits. D'après Walpole, dont les assertions sont toujours sujettes à caution, il aurait été en Angleterre. Il vécut après 1662 à Amsterdam, où il fut peintre de la cour du prince Guillaume, stadhouder de Frise.

L'œuvre de Wallerant Vaillant garde avant tout une valeur iconographique. Ses meilleures toiles restent : *Le Jeune artiste*, de la National Gallery de Londres, et *le Jeune homme dessinant d'après le plâtre*, n° 776 du Musée de Lille, signé.

Je dois relever cependant que la technique de ces deux œuvres me paraît très différente. Celle de Lille est signée et n'offre aucun doute. Elle présente les caractéristiques du style propre à la manière de Wallerant Vaillant, qui allie le réalisme flamand à une composition rappelant les petits maîtres hollandais, alors que la technique de ses portraits est nettement française.

Ses œuvres sont en général mieux dessinées que peintes. Le coloris est rendu dans une technique assez plate, des fonds bruns, des étoffes noires; il flatte rarement l'œil. Ces remarques ne s'appliquent pas au très beau tableau de la National Gallery de Londres qui avait été attribué précédemment à Nollekens et qui ne me paraît pas devoir être attribué à Vaillant. Cet artiste est plus important pour l'histoire de la gravure que pour celle de la peinture, mais ses crayons rehaussés nous laissent une galerie de portraits de son époque probes et soignés qui lui assignent une place honorable dans l'histoire de l'art.

Œuvres : 1. *Le Jeune artiste*, toile. National Gallery, Londres, attribué précédemment à J.-N. Nollekens. — 2. *Le Jeune artiste*, mezzo-tint. British Museum, 1869, 6.12.619, signé W. Vaillant, *fecit et excudit*. — 3. *Idem*, *Leins-ter sale Christie*, 14 mai 1926, 50 × 39, in. exhib. Burlington H. 1878, 250 guinées. Schneider, 1932, l'attribue à J. Lievens. — 4. *Idem*. Gravé W. Vaillant,

*fecit et excudit.* — 5. *Idem.* York sale Christie, 6 mai 1927. Panneau 28 1/2 × 22 1/2 in. 16 guinées. — 6. *Le Jeune artiste*, même œuvre que les précédentes, mais avec d'autres accessoires. Musée de Lille. V. Benoit, t. I, p. 42. Toile 1,17 × 0,90, signé. — 7. *Le Dessinateur.* Sternberg sale Muller, Amsterdam, 25 octobre 1932. N° 517. H. 66 × 53. c. Voir *Burlington Magazine*, 1923, CCXLVI, p. 138. — 8. *Vieille femme remettant une lettre à une jeune femme.* Voir documentation Witt, Londres. — 9. *Deux jeunes dessinateurs.* Van Diemen, Berlin, 1923, attribué également à Sweerts. — 10. *Dr Gillis Valckenier*, gravé par Matham. — 11. *Portrait d'homme.* Collection A.-G.-H. Ward. Panneau signé, grandeur nature. — 12. *Le même.* Vente Fiévé, Bruxelles, 8 mai 1929, n° 120, signé et daté. H. 0,70 × 0,59. — 13. *Charles-Louis de Bavière.* Voir Radier. Fol. Wessely, 2. — 14. *Portrait présumé de Spinola*, attribution. Collection Sulzberger, Philadelphie. Voir *Connoisseur*, 1932, XC, 375, p. 319. — 15. *Gaston duc d'Orléans.* Chantilly. — 16. *Louis XIV*, gravé par Van Schuppen. — 17. *Portrait d'homme.* Albertina, Vienne. — 18. *Le duc de Grammont*, gravé par Pierre Lombart. — 19. *Philippe de France, duc d'Orléans.* Albertina, Vienne. — 20. *Portrait d'homme*, pierre noire, papier bleu. Vente Drouot, Paris, 11 avril 1924, n° 92, haut. 36,5 × 28. — 21. *Portrait d'homme*, Albertina, Vienne. — 22. *Portrait d'homme*, 39 × 32 cm., signé W. Vaillant, *fec.* 1650. Vente C.-G. Boerner, Leipzig, 1913, Mk. 650. — 23. *Portraits d'homme et de femme*, crayon noir et blanc au lavis d'encre de Chine, 39 × 32, signés et datés, 1653 et 1652. Vente De Vries, Amsterdam, 1929, 2.000 florins. — 24. *Portrait d'homme*, signé et daté, 1638. Albertina, Vienne. — 25. *Portrait d'homme*, P.-M. Barnard, Tunbridge, Welle, 1919. — 26. *Portrait d'homme*, signé W. Vaillant *fecit*, 1650. Craie noire et blanche, 37,0 × 33,3. Nagler, vente Berlin, no 1404. — 27. *Abraham Alewyn*, signé.

W. Vaillant, *fecit*, 1652. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 40,2 × 34,6. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1902, n° 650. — 28. *Jacob Bicker*, signé W. Vaillant, *fecit*, 1651. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 39,6 × 34,4. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, no 658. — 29. *Frédéric Alewyn*, signé W. Vaillant, *fecit*, 1652. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 39,8 × 34,1. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 652. — 30. *Portrait d'homme.* Amsterdam. — 31. *Portrait d'homme.* Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 40 × 33. Vente Drouot, Paris, 11 avril 1924, no 98. — 32. *Archevêque Maximilien-Henri de Cologne.* Dreaede. — 33. *Portrait de l'artiste.* Craie, 24 × 17,5, de la collection Klinkosch. Vente Goldschmidt, Prestel, Francfort, 4-5 octobre 1917, n° 582. — 34. *Dirk Alewyn*, d'après un tableau de Cornelis van der Voort, 1614. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 40,2 × 34,7. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 648. — 35. *Hendrik Bicker*, daté 1651. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 39,2 × 34,6. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, no 660. — 36. *Cardinal Jules Mazarin.* Albertina, Vienne. — 37. *Jacob Heibloq.* Witt. — 38. *Portrait d'un gentilhomme français.* Oldenbourg, 74,5 × 96. Vente Muller, 25 juin 1924, n° 163. — 39. *Louis XIV à 22 ans.* Collection comtesse de Montbron et J. Cochin. Vente Dacier, 1927, n° 4, 60 × 45. Pastel signé et daté 1660. Voir Exposition pastels français, 1927, n° 127. — 40. *Gentilhomme en cuirasse.* British Museum. 57,7 × 45,2 pouces. — 41. *Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de Monteville*, signé Vaillant *fecit*, 1656, 0,81 × 0,65. Vente Bever, St-Luc, Bruxelles, 10 mars 1884, n° 56. — 42. *Alida Bicker*, signé W. Vaillant, *fecit*, 1651. 41 × 33,9. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 659. — 43. *Agatha de Vla-*

*minck van Oudshoorn*, signé Vaillant *scit*, 1651. Pierre noire rehaussée de blanc, papier bleu, 40,6 × 34,8. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 657. — 44. *Portrait de femme*, pierre noire sur papier bleu, 37,0 × 2,85. Vente Drouot, Paris, 11 avril 1924, n° 91. — 45. *Portrait d'homme*. Dessin crayon noir rehaussé craie, signé. Vente Wyzowa, Drouot, Paris, 21-22 février 1919. — 46. *Portrait de femme*. Idem, n° 258. — 47. *Portrait de femme*. Albertina, Vienne. — 48. *Portrait de femme femme*, toile, 41 × 33. Vente Drouot, Paris, 19 novembre 1928, n° 51. — 49. *Portrait de femme*, collection duc de Saxe-Weimar. Weimar. — 50. *Portrait de femme*. Pastel noir et blanc, 16,5 × 13,5 pouces Collection Reitlinger, Londres, 1927. — 51. *Portrait de femme âgée*. Craie noire et blanche, lavis à l'encre de Chine, 39 × 32, signé et daté 1652. Vente De Vries, Amsterdam, 1929. — 52. *Portrait de femme*. Craie noire et blanche, 41,2 × 35,5, signé W. Vaillant, *fecit*, 1650. Vente Berlin, n° 1403. — 53. *Portrait de femme âgée*, 38,5 × 32,5, papier bleu. O. V. zur Muhlen, vente Berlin, juin 1912, n° 478. — 54. *Anna Roelofsdr*. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 42,2 × 34,5. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 655. — 55. *Maria van Schurman*, d'après un tableau de Corneille vander Voort, 1614. Pierre noire rehaussée de blanc sur papier bleu, 42,1 × 34,2. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 649. — 56. *Portrait de la femme de l'artiste et de ses enfants*, mezzo-tint, 14 3/4 × 11 3/4 pouces. C. 1660, Witt. — 57. *Portrait d'un petit garçon*. Craie noire et blanche, papier bleu, marqué W. Vaillant, 1647, 38,4 × 30,4, de la collection J.-J. Zurcher. Invent., n° 2006, Leyde. — 58. *Dirk Alewyn, garçon*, signé et daté 1651, haut, 40,6 × 36,3. Pierre noire rehaussée de blanc, papier bleu. Vente Muller, Amsterdam, 11-14 juin 1912, n° 662. — 59. *Briefhalter*, signé, Dresde, Musée. — 60. *Etude de vieillard*. Crayon papier brun, 10 3/4 ×

8 1/4. Vente Parsons, Londres, n° 272, — 61. *Portrait d'homme*. Craie noire, 240 × 194, signé W. Vaillant, 1650. Coll. de Grez, Bruxelles. — 62. *Portrait d'homme*, sur cuivre. N° 776 du Musée de Lille. — 63. *Portrait d'homme*, sur toile. N° 778 du Musée de Lille. — 64. *Portrait de femme*, pendant du précédent. N° 779 à Lille. — 65 à 75. *Dix portraits au crayon rehaussé*, N° 1638, 1689, 1690, 1691, 1692, 1693, 1694, 1695, 1699, et un portrait d'homme non numéroté. Musée de Lille. — 76. Gravures. Musée de Lille.

Ce catalogue a été dressé en complément du catalogue de l'œuvre de Wallerant Vaillant contenu dans la notice du *Niederländisches Künstler-Lexikon* de A. von Wurzbach, t. II, p. 734.

Simone Bergmans.

Voir notices de Bernard Vaillant, André Vaillant, Jean Vaillant. — *Collection d'œuvres des Frères Vaillant, artistes lillois*, offerte à leur ville natale par la Société des Sciences et des Arts à Lille (376 œuvres peintures, dessins et gravures) (Lille, imprimerie Danel, 1887). Opuscule rare dont il se trouve un exemplaire à la Bibliothèque de Boulogne-sur-Mer. Ce catalogue est précédé de notices biographiques dues à A. Dinaux, et annonce un catalogue raisonné des Vaillant, préparé par M<sup>r</sup> V.-J. Vaillant, de Boulogne. — Arthur Dinaux, *Iconographies lilloises, graveurs et amateurs d'estampes*. — *Archives historiques et littéraires du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, nouvelle série, t. III, 1841. — F. Bénézil, *Dictionnaire des peintres et sculpteurs*, t. III, p. 942. — Walpole, *Anecdotes of Painting*, t. III, p. 208. — F.-Jos. van den Branden, *Geschiedenis der Antwerpsche Schiederschool*, 1883. — Archives municipales de Lille : registres bourgeois, n° VII, fol. 193.

**VAILLANT DE LA BASSERIE** (Guillaume), poète, mathématicien. Voir LE VAILLANT (Guillaume).

**VAINCQ** (Gaspard), abbé, chroniqueur ecclésiastique. Voir VINCQ (Gaspard).

**VAINCQ** (Nicolas), écrivain ecclésiastique, né à Renaix, vivait au XVII<sup>e</sup> siècle. Il était depuis quarante-six ans chanoine de l'église collégiale de Saint-Hermès, dans sa ville natale, quand il écrivit, pour l'usage des participants au pèlerinage renaisien et à son célèbre cortège, un *Brief recueil des vies de S. Hermes, de S. Cornille,*

*S. Cyprian et de S. Celestin, patrons de Renaix*. Tournai, V<sup>e</sup> Adrien Quinqué, 1673; pet. in-8<sup>o</sup>, VIII-104 pages et 1 f. d'errata. L'approbation est datée de Tournai, 20 septembre 1672; lettre-dédicace adressée au président du Conseil de Flandre Errembault, parent de l'auteur, comme Pierre Errembault, alors prévôt de Saint-Hermès. Écrit en un style familier et aisé, l'opuscule demeure intéressant pour l'histoire du pèlerinage.

Paul Bergmans.

J.-Fr. Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II (Bruxelles, 1739), p. 922. — G.-L. B. [Bataille], *Recherches historiques sur la ville de Renaix* (Gand, 1856), p. 136. — E. Desmazières, *Bibliographie tournaienne* (Tournai, 1882), p. 147, n<sup>o</sup> 287.

**VALCKE (Pierre-François)**, écrivain ecclésiastique, né à Westroosbeke, le 18 mars 1708, décédé à Rumbek, le 28 janvier 1787. Il était fils d'Ignace et d'Anne-Marie Van Damme. Encore très jeune, il fut accepté comme enfant de chœur à la cathédrale de Saint-Martin d'Ypres. Doué d'une belle voix, il fit de grands progrès dans la musique sacrée. Sa piété attira l'attention du chapitre, en particulier de Pierre Danaes, pénitencier et président du séminaire, Valcke se plaisait à rappeler qu'il était chargé par Danaes de porter chez l'imprimeur les épreuves de la *Generalis temporum notio*. Après avoir terminé ses humanités à Ypres, il fit ses études de philosophie et de théologie comme élève du séminaire de la Torre, à Douai. Admis au séminaire de Bruges, restitué par Mgr van Susteren, il reçut la prêtrise le 27 septembre 1733. Après avoir exercé les fonctions de vicaire à Handzame et à Cortemarck, il devint curé d'Erneghem en 1738 et curé de Rumbek en 1742. En 1748, Mgr de Castillon le nomma doyen de la chrétienté de Roulers. Il fut un curé et un doyen modèles. À l'instar de la chambre des Pauvres (*Arm-Kamer*) érigée à Courtrai par l'abbé Joseph van Dale en 1774, le curé Valcke établit à Rumbek, en 1777, une institution similaire et fit supprimer la mendicité publique.

Nous avons de lui : 1<sup>o</sup> *Sermoenen*, en

7 volumes. Ces Sermons, dit De Feller, imprimés sous les auspices de Mgr Brenart, évêque de Bruges, se distinguent par une éloquence simple, touchante et pleine d'onction. Ils comptent quatre éditions : la première, 1784-1786 (Bruges, chez Joseph De Busschere); la seconde, 1787-1788 (chez le même); la troisième à Gand, chez A.-B. Steven, en 1802; la quatrième chez Hanicq, à Malines, en 1826. — 2<sup>o</sup> *Speculum et idea boni pastoris, in qua proponuntur virtutes quas bonum animarum pastorem exercere et vitia quæ fugere oportet ut se ipsum et oves sibi commissæ salvos faciat, in viginti adhortationibus*. Ces exhortations annuelles aux curés, lors de la distribution des saintes huiles, ont été imprimées chez De Busschere, à Bruges, en 1785; chez Hanicq, à Malines, en 1825 et en partie (une dizaine) en 1870, chez Pustet, à Ratisbonne, dans les *Lectiones quotidianæ*, du P. Schneider, S. J.

Pierre Valcke, d'une charité inépuisable, mourut pauvre, ne laissant que son modeste mobilier.

A. C. De Schrevel.

Tanghe, *Beschrijving der parochie Rumbek* (Rousselaere, David Vanhee, 1832).

**VALCKENAERE (Albert DE)**, professeur, missionnaire, né à Middelbourg (Flandre orientale), le 26 mai 1696, mort à Dokkum (Hollande), le 11 septembre 1751. Entré dans la Compagnie de Jésus, en 1719, il fut d'abord appliqué à l'enseignement, puis à la mission de Hollande. Pour le collège d'Alost, il a écrit une tragédie flamande, *Petrus van Luxemborgh een Kindt*, représentée le 16 juillet 1725, et dont l'argument fut imprimé à Gand, chez Pierre de Goesin.

Paul Bergmans.

G. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. I (Bruxelles, 1890), col. 204, n<sup>o</sup> 47, et t. VIII (1898), col. 373-374.

**VALCKENAERE (Auguste-Cyprien)**, musicien, né à Bruges, le 30 janvier 1809, mort à Thourout, le 9 octobre 1863. Il s'établit à Thourout où il fut chargé de l'enseignement de la musique

à l'École normale, tout en remplissant les fonctions de sacristain-organiste de l'église paroissiale et de directeur de l'harmonie communale *Ste-Cecilia*. Professeur distingué, il a écrit en flamand un manuel de théorie musicale, par demandes et réponses, suivi d'un dictionnaire musical : *Muzikael handboek of leerwijze der grondregelen der muziek* (1<sup>re</sup> deel); — *Muzikael woordenboek of duidelijke aenwijzing en verklaring van allerhande wetenswaerdige kennissen, welke, in de muziek, tot grondslag kunnen strekken* (2<sup>e</sup> deel). Bruges, Vande Casteele-Werbrouck, 1845; in-8°, 225 p. Une société chorale des Pyrénées, « les Montagnards de Ragnères de Bigorre », étant venue donner en Flandre, en 1839, des concerts qui firent sensation, Valckenaere créa une « Société des Chanteurs-campagnards de la vallée de Wynendale » qui prit part à divers concours, notamment à Bruxelles en 1841 et à Gand en 1842. Les membres se firent surtout remarquer par leur costume original, un surrau bleu avec col blanc et le béret basque.

Paul Bergmans.

J.-G. Frederiks en F. Jos. Vanden Branden, *Biographisch woordenboek der Noord- en Zuidnederlandsche letterkunde*, 2<sup>e</sup> druk (Amsterdam, s. d.), p. 800-801. — *Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910), p. 1. — A. Malfeyt, *Het Muziek-Conservatorium te Brugge. Geschiedenis en herinneringen* (Bruges, 1923), p. 14-15.

**VALCKENAERE** (*Baudouin-Théophile-Marie*), dramaturge flamand, né à Bruges, le 8 septembre 1832, mort à Nice, le 20 avril 1882. Quoique ayant fait ses études en français, il était Flamand de cœur et de pensée, et c'est dans sa langue maternelle qu'il écrivit notamment de petites comédies flamandes humoristiques dont les deux suivantes ont été imprimées : 1. *Pompier en rifseman*, kluchtspel, met zang, in een bedrijf. Antwerpen, Marchand, 1863; in-18, 44 p. (Bibliotheek van oorspronkelijke tooneelstukken, 4<sup>e</sup> jaargang, 6<sup>e</sup> aflevering), dédiée à Karel Versnaeyen et primée par le Gouvernement. — 2. *Koekeloer-koe*, blijspel in een bedrijf. Blankenbarghe, Lambrecht, 1875; in-12, 56 p. Représentée pour la

première fois à Bruxelles, le 25 octobre 1874, par la société « De Jonge Tooneelliefhebbers ».

Paul Bergmans.

*Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910), p. 1-2.

**VALCKENAERE** (*Jean-Baptiste*), chanteur et professeur, né à Bruges, le 27 novembre 1810, mort dans cette ville le 27 avril 1888. Il est le frère d'Auguste-Cyprien Valckenaere (voir plus haut). Après avoir fait sa première éducation musicale comme enfant de chœur, il partit pour Paris, à l'âge de dix-neuf ans, et y travailla au Conservatoire son remarquable organe de baryton. Il suivit pendant plusieurs années avec succès la carrière lyrique, puis retourna dans sa ville natale pour se livrer à l'enseignement du chant. Par son talent comme par la distinction et l'agrément de ses relations, il ne tarda pas à se créer une situation en vue dans le monde artistique brugeois. Au sein de la société *Kunstliedje*, fondée en 1841, il constitua une section chorale dont les auditions furent des plus appréciées. Sur ses instances, fut ensuite instituée en 1846, grâce à la généreuse intervention de Charles Serweyten, président de la *Kunstliedje*, une école publique de chant et de musique instrumentale, dont les cours s'ouvrirent en novembre 1847, et dont il fut le premier directeur; cette école devint plus tard conservatoire. De 1848 à 1854, il dirigea la chorale d'hommes brugeoise appelée *Société des chœurs*, en flamand *Chooristen*, puis en forma une nouvelle sous le titre de *Société de chant*. En 1857, il partit pour Londres, où il vécut chez sa belle-mère pendant trente ans. Rentré ensuite à Bruges, il finit ses jours dans l'institut des Frères de charité.

Paul Bergmans.

Aug. Thys, *Les Sociétés chorales en Belgique*, 2<sup>e</sup> éd. (Gand, 1881), p. 52. — A. Malfeyt, *Het Muziek-Conservatorium te Brugge. Geschiedenis en herinneringen* (Bruges, 1923), p. 28-30.

**VALCKENBORCH** (*Frédéric van*), peintre, né à Anvers, en 1566, décédé à Nuremberg, en 1623 (25), au dire de Doppelmayer. Il était fils de Martin I

van Valckenborch et de Luycken Vleminckx. A la requête de son père, avec lequel il émigra à Francfort, il y obtint le droit de bourgeois le 24 février 1597. Il avait épousé une certaine Marguerite...? et en eut, entre autres, des jumeaux, Frédéric et Guillaume, et un troisième enfant, nommé Maurice, tous les trois nés et baptisés à Francfort. En 1602, Frédéric, le père, alla habiter Nuremberg, où il postula le droit de bourgeoisie; dans cette intention son père Martin s'entremet pour qu'à Francfort on le relevât de cette qualité. Il se fixa définitivement à Nuremberg et y décéda. L'archiduc Mathias, en 1607, le chargea de copier, en collaboration avec le peintre Paul Jouvenel, l'*Ascension* d'Albert Dürer du couvent des Dominicains de Francfort. En 1612, il peignit des arcs de triomphe à l'occasion de l'arrivée de l'empereur Mathias, à Nuremberg. Ils furent reproduits en gravure par P. Iselburg. Le portrait de Frédéric van Valckenborch a été gravé par G. F. [Penitzer]. Peintre de genre, d'histoire et de paysages, il a moins de talent que les autres artistes de cette famille. Les personnages qu'il met en scène, toujours nombreux, ont moins de distinction et de noblesse, ont l'allure compassée et d'une certaine raideur. Le paysage ne rappelle pas la miniature parce que plus négligé. En revanche, ses compositions fourmillent de détails de toute nature qui en font de précieux documents folkloriques. On connaît de lui, au musée de Vienne : *Marché en Ville*, daté 1594 ; *Kermesse au Village*, datée 1595 ; *Paysage*, jadis attribué à Mathieu Merian le Vieux ; au musée d'Amsterdam : *Site montagneux*, daté 1601 et signé F. V. FALCKE =.

H. Coninx.

Chr. Krafft, *De levens en werken der Hollandische en Vlaamsche Kunstschilders...* — Nagler, *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Siret, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles*. — Emm. Neefs, *Histoire de la peinture et de la sculpture à Malines*. — H. Coninx, *Artistes malinois à l'étranger*. — *De vestlandsboom der familie van Valckenborch, 1933*. — Meyhofer, *Les réfugiés belges à Francfort*. — *Catologue du Musée de l'Etat à Amsterdam, 1904*. — *Katalog de gemälde Galerie des Aller*

*höchste Kaiserhauses; Alte Meister* (Wien, 1907). — Dr Zülch, *Die Künstlerfamilie van Valckenborch, Oud Holland 1932*.

**VALCKENBORCH** (Gilles ou *Aegidius VAN*), peintre, né à Anvers, en 1570, décédé à Francfort-sur-le-Main et y enterré au cimetière de Saint-Pierre, le 1<sup>er</sup> avril 1612. Il était fils de Martin I van Valckenborch et de Luycken Vleminckx et émigra avec ceux-ci à Francfort, en 1586. A l'occasion de son mariage avec Barbe, fille de Josse van Hilden de Francfort, son père sollicita pour lui, en 1596, le droit de bourgeoisie qu'on hésita à lui accorder. L'année suivante le père revint à la charge et demanda le même droit pour son fils Frédéric. Comme les deux frères étaient suspects au point de vue confessionnel, ils durent se soumettre à un examen sévère et ce n'est qu'après avoir donné satisfaction que, le 24 février 1597, la bourgeoisie leur fut accordée. Gilles van Valckenborch eut plusieurs enfants : Jacob, Gilles, Pierre, et des filles dont Barbe qui épousa, en 1634, un comptable suédois, Jean-Christophe Gabler. Gilles, le père, eut comme élève Henri Van der Borch, dont la mère, qui s'était remariée avec le joaillier Antoine Mertens de Francfort, habitait cette ville.

L'œuvre de ce Gilles n'est connue que par un tableau représentant la *Défaite de Sennacherib* provenant des collections duciales de Salzdahlum. Parmi celles qui restèrent dans les salles de ce château (1633-1714), on signalait un autre de ses tableaux, de vastes dimensions, représentant l'*Incendie de Troie*. La première de ces œuvres a été appréciée par Hermann Riegel comme la production d'un académiste et en possédant les particularités poussées à l'extrême. Le dessin en est maniéré. La couleur vise cependant à plus de clarté et de retenue, mais avec peu de résultat. Ce tableau est signé : *Gilis van Valckenborch* et paraît dater des environs de 1600 ou un peu plus tard.

H. Coninx.

Dr Zülch, *Die Künstlerfamilie van Valckenborch*. — Herman Riegel, *Beiträge zur Niederländischen Kunstgeschichte*. — Neefs, *Histoire*

de la peinture et de la sculpture à Malines. — H. Coninx, *Artistes malinois à l'étranger. — De oelachboom der familie van Valckenborch, 1935.* — Joris, *De Mechelache Kunstachilders van Valckenborch (Mechina, 1925).*

**VALCKENBORCH (Luc van)**, peintre, né probablement à Louvain comme ses frères Martin et Eustache, aux environs de 1530, décédé à Francfort-sur-le-Main et y enterré au cimetière Saint-Pierre, le 2 février 1597. Faute de documents probants, on avait dû se contenter jusqu'ici des renseignements fournis sur cet artiste par Karel van Mander et Joachim Sandrart. De récentes recherches ont prouvé que ces renseignements sont sujets à caution, et à rectifier d'après les données des archives de Malines, d'Anvers et de Francfort. Qu'il ait mené une vie errante est hors conteste et, à ce point de vue, son *curriculum vite*, au moins en ses détails épisodiques, se ramène sans plus aux récits des deux auteurs cités plus haut, malgré qu'on soupçonne toujours qu'ils y aient mis du leur. Luc van Valckenborch est certainement l'artiste le plus en vue et le plus talentueux de toute la lignée de ce nom. Il la domine de son ascendant artistique et elle a gravité dans son orbite. Le lieu d'origine de la famille est toujours inconnu. Il y eut des van Valckenborch (Valkenberge, Valkenberch, Valkenborch, Valkeborch, Valekenborgh) à Malines, renseignés dans les comptes communaux dès 1417 et dans les registres paroissiaux au début du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1457, un Thierry van Valkenborch, pâtissier, fils de Gauthier de Giffene, près de Bois-le-Duc, est reçu bourgeois à Malines. La mère de Luc est dite habiter vers 1568 Rensberch. La famille serait-elle donc originaire des Pays-Bas près des confins de l'Allemagne, aurait-elle émigré vers le sud par Louvain, Malines et Anvers, pour, au retour, se développer en pays teuton, sollicitée, peut-être par quelque mystérieux atavisme? Quoi qu'il en soit, un document d'archives à Anvers, daté de 1568, cite les noms des parents de Luc. Ce furent Laurent, décédé, et

Anne Meys, demeurant alors à Rensberch.

Luc van Valckenborch fut admis dans la corporation malinoise le 26 août 1560. Le 30 août 1564, on cite un, de ses apprentis, Jaspas van der Linden. Luc van Valckenborch vécut à Malines une époque troublée. Les adeptes de la Réforme y étaient extraordinairement nombreux et se recrutaient dans toutes les classes de la société, notamment dans les rangs des artistes. De graves excès y furent commis et furent sévèrement réprimés. Iconoclastes et Espagnols ont laissé des souvenirs sanglants dans les fastes de la cité. Les proscrits furent nombreux et parmi eux notre peintre. Dans le registre aux confiscations à Malines, de 1567 à 1579 (Archives générales du Royaume), à la suite de l'édit du duc d'Albe donné à Anvers, le 17 novembre 1567 et confirmé par lettre de Naples de Philippe II, le 5 février 1568, il est déclaré qu'on n'a trouvé ni biens meubles ni biens immeubles appartenant à Luc. Il s'ex-patria donc n'ayant ni sou ni maille. Il ne fut pas seul. Van Mander et Sandrart racontent qu'il s'en alla de compagnie avec son frère Martin et le dessinateur architecte Vredeman de Vries, qui habitait alors Malines où il collaborait à quelques ouvrages composés par Cornélius van Vianen, peintre de perspectives. Ensemble, ils firent les bords de la Meuse, s'arrêtant à Liège et à Aix-la-Chapelle, prenant force croquis de paysages et de sites intéressants, trompant les longueurs de la route grâce à la musique, art dans lequel Luc excellait. Sur ces entrefaites, le calme était revenu dans leur pays natal et les deux frères Luc et Martin en reprirent le chemin pour se fixer à Anvers. Luc ne doit pas y avoir séjourné longtemps, car ce fut sans doute dans cet intervalle qu'il entra au service de l'archiduc Matthias, qui gouverna les provinces belges de 1578 à 1581. Il accompagna le prince lors de son départ et se fixa avec lui à Linz, où il demeura jusqu'au moment où la ville fut menacée par les Turcs.

La santé de Luc paraît avoir été chancelante et avoir nécessité des cures thermales. C'est en effet pour motif de santé que l'archiduc sollicita du conseil de Francfort l'autorisation pour son peintre et la femme et l'enfant de celui-ci de séjourner en cette ville, où d'ailleurs ils avaient des parents (Martin, son frère, et sa famille). Il fut déféré à la demande de l'archiduc et Luc obtint permis de séjourner pour trois mois, renouvelé à deux intervalles, de février 1593 au printemps de 1594. Le 10 janvier 1594, l'archiduc Ernest, au service duquel Luc van Valckenborch avait passé, demanda pour celui-ci le droit de bourgeois et l'obtint. C'est ainsi que de 1593 à 1597, Luc résida sans interruption à Francfort où, en 1596, il fit venir son fils Martin II, qui devint bourgeois le 13 avril de cette année. L'année suivante, Luc mourut. Au temps de son séjour à Francfort, il travailla pour l'archiduc Ernest. Il y fournit également pour Hoefnagel des dessins représentant Linz et le lac de Gmunden, destinés à l'ouvrage de G. Braun et F. Hogenberg : *Civitates Orbis terrarum*. Il fit également un court séjour à Nuremberg, où il exécuta pour l'amateur connu Paul de Praun, une *Tempête* et une *Bataille*, grisailles sur toile (d'après le catalogue dressé en 1797 par C. T. De Mutt).

On est unanime à considérer Luc van Valckenborch comme un peintre des plus intéressants, un paysagiste de la période de transition entre les derniers représentants de l'école des maniéristes et les artistes qui rendirent la nature pour elle-même, entre Patinier, un des derniers des primitifs, et Gilles van Cooninxloo, qui annonce ceux qui saisiront le paysage sur le vif. À l'époque où Luc van Valckenborch résidait à Malines, la peinture à la détrempe y connaissait la plus grande vogue. Elle occupait bien des artistes et Luc en fit comme les autres, ainsi que le font ressortir Van Mander et Sandrart. Décor mural par essence, elle ne suffit cependant pas à expliquer la technique

magistrale de van Valckenborch qui doit avoir subi d'autres influences, celles de miniaturistes, par exemple. En général, ses productions sont de dimensions restreintes, mais brillent par le fini. Le paysage se distingue par le détail; les personnages par la distinction; le tout dénote un soin minutieux. Déjà, ce ne sont plus des sujets bibliques qui étoffent ses paysages, mais des scènes profanes empruntées au milieu où il vit. Quant à la couleur, elle est toujours caractéristique des principes régnants: bruno aux avant-plans, bleue et verte pour les suivants. En résumé, Luc van Valckenborch voyait déjà plus loin que ses contemporains et ses pérégrinations forcées, sa prise de contact avec la nature lui ont fait entrevoir combien plus intéressant serait le rendu fidèle des objets et des spectacles qui s'offraient à sa vue et qui s'imposaient à son imagination. Il eut une tendance à délaisser les clichés d'antan, le maniérisme de commande dont devaient triompher dans le paysage les Broughel, les Grimmer, les De Momper et d'autres. Ses paysages, fait remarquer le Dr Hoogewerff, témoignent d'une originalité remarquable, bien plus dans la composition que dans le rendu. Ils sont étonnamment vrais. La partie montagneuse du tableau du musée d'Amsterdam est vraiment sentie, et le tout semble non seulement dessiné d'après nature mais peint de même. La technique n'est pas encore libre, elle est sèche et prudente. Mais déjà s'annonce pour l'école néerlandaise l'émancipation qui la conduira à la reproduction sincère de la réalité.

Luc van Valckenborch influença ses homonymes, ses frères et ses fils, dont les œuvres connues témoignent de l'ascendant exercé par leur aîné. Son œuvre est peu répandue en Belgique et c'est dans les musées étrangers qu'il faut aller les retrouver. Elles sont du reste relativement nombreuses. Il y a d'abord celles signalées jadis comme se trouvant dans des monuments publics ou dans des collections particulières et dont on a perdu la trace :

A Nuremberg, hôtel de ville : *Combat*



*des Amazones*. Dans la même ville : la *Tour de Babel*, la *Destruction de Jérusalem*, le *Festin de Balhazar*, la *Chute de Troie*; pour Paul de Praun, une *Tempête*, une *Bataille*; collection Derschau : *Série d'épisodes de la vie aventureuse du voyageur Paul Bohaim*, peints sur le couvercle d'une épingle. — A Vienne, collection Liechtenstein : un *Site montagneux*; collection du comte Fürstenberg, à Herdringen, en Westphalie, trois tableaux dont deux de forme ovale; collection Boissens à Leyden, deux portraits en détrempe attribués à Brueghel; *Trois petites têtes* en possession de Rembrandt; collection Delebecque, à Bruxelles : *Paysage avec des forges*, signé et daté 1575; pour Guillaume Pourchaut, marchand, vivant à Anvers dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, le *Bon et le mauvais berger* acheté 8 florins, par le comte de Tierhom. Viennent ensuite les tableaux conservés dans les musées. En Belgique, Anvers : *Paysage* (attribution, quoique figurant au catalogue de 1905 sous le nom de Paul Brill); Bruxelles : *Paysage* signé et daté 1570; les *Possédés de Gérasa*, signé et daté 1597; collection L. Jacobs-Havenith, Anvers, *Paysage*. — A l'étranger, Amsterdam : *Site montagneux*, signé et daté 1582; Brunswick : *Paysage montagneux avec chasseur*, signé et daté 1598; *Paysage montagneux avec ouvriers*, *Paysage montagneux avec source thermale*, signés et datés 1596; Munich : *La Tour de Babel*, signé et daté 1568; Gotha : *Kermesse villageoise*, signé et daté 1574; Francfort : *Vue de Linz*, daté 1595 (au premier plan, le peintre est représenté dessinant); *Paysage d'hiver*, patinage sur l'Escaut, au fond, la ville d'Anvers, daté et signé 1559; Oldenbourg : *Vue de Linz*; Vienne : *Combat de paysans* (copie du tableau de Brueghel au musée de Dresde); *Paysage montagneux* signé et daté 1580; *Paysage boisé* (au premier plan est représenté l'archiduc Mathias pêchant à la ligne); *Charles, marquis de Burgau*, accompagné de son page, signé et daté 1580; *Paysage d'automne* et *Paysage d'été*, signés et datés 1585; *Paysage d'hiver*,

signé et daté 1586; *Paysage de printemps*, signé et daté 1587 (ces quatre saisons proviennent de la collection de l'archiduc Ernest); *Paysage d'automne*, signé et daté 1585; *Réyal champêtre*, signé et daté 1598; *Paysage montagneux*, avec voyageur poursuivi par des voleurs; *Paysage avec société de marque*; Madrid : *Deux paysages aux environs de Liège* et un troisième *paysage*; *Vue du Palais royal*, à Bruxelles (attribué à Brueghel); St-Petersbourg, *Ermitage*: *Fête de village*, attribué d'abord à Fr. Pourbus le Vieux, ensuite à J. Brueghel de Velours. Généralement, Luc van Valckenborch signa ses œuvres de son monogramme : deux *V* sommés d'un *L*, accompagnés de la date.

Un frère de Luc, Antoine-Henri van Valckenborch, fut inscrit le 25 août 1560 dans la corporation malinoise. Son œuvre est inconnu. Un homonyme était négociant et libraire à Cologne vers 1597. Il en est de même d'un Quentin van Valckenborch, le 4 juillet 1559, dont le degré de parenté est inconnu; celui-ci habita toutefois Francfort où il paya des impôts en 1587-88, sans avoir été bourgeois de cette ville. Les van Valckenborch paraissent avoir eu des armoiries, rapporte le Dr Zuleh. Elles ont été reproduites par deux fois : par Hans Jacob van Valckenborch en 1651 dans le Livre de maîtrise des orfèvres à Francfort, et en 1675 sur la plaque de couverture en argent. Elles étaient : *coupé, en chef d'or au lion de gueules tourné à senestre; en pointe d'azur*.

H. Contockx.

Carel Van Mander, *Le livre des peintres*, trad. Henri Hymans. — Joachim Sandrart, *Teutsche Academie der Bau-Bild und Malerei-Kunste*. — Hein.-Seb. Aüßen, *Nachrichten von Franckfurter Künstler*. — Ad. Siret, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles*. — Herm. Riegel, *Beiträge zur Niederländischen Kunstgeschichte*. — Nagler, *Neues Allgemeines Künstler Lexicon*. — Wurzbach, *Niederländischen Künstler Lexicon*. — C.-H. Immerzeel, *De Levens en Werken der Hollandsche en Vlaamsche Kunstschilders*. — Christ. Kramm, *De Levens en Werken der Hollandsche en Vlaamsche Kunstschilders*. — P. F. Waagen, *Manuel de l'histoire de la peinture, écoles allemande, flamande et hollandaise*, traduction Hymans et J. Petit. — Alf. Michiels, *Histoire de la peinture flamande depuis ses débuts jusqu'en 1864*. — Jul. Du

ardin, *L'Art flamand, les Gothiques et les Romantiques*. — E. Fois, *Les artistes belges à l'étranger*. — *Oud Holland*, t. V et XXIII. — A. J. Hoogewerff, *Nederlandsche Schilders in Italië in de XVI<sup>e</sup> eeuw*. — Alf. Woltmann und Karl Woermann, *Geschichte der Malerei*. — Ed. Michel, *Bulletin des musées de France*, déc. 1931. — Emm. Neefs, *Histoire de la peinture et de la sculpture à Malines*. — R. Coninx, *Artistes malinois à l'étranger*. — *De geslachtsboom der familie van Valckborch 1953*. — J. A. Goris, *De Mechelsche Kunstschilders van Valckenburg (Mechina, 1925)*. — Dr Zulch, *Die Künstlerfamilie von Valckenborch nach Urkunden in Frankfurter Stadt arch. (Oud Holland, 1952)*. — G. Willems, *Un brocanteur anversois au XVII<sup>e</sup> siècle*. — Archives de Malines, comptes et registres scabinaux, passim.

**VALCKENBORCH (Martin I van)**, peintre, né à Louvain en 1535, décédé à Francfort-sur-le-Main, et y enterré au cimetière St-Pierre le 27 janvier 1612. Des documents d'archives à Malines, à Anvers et à Francfort fournissent des données précises sur cet artiste, qui fut frère de Luc dont il partagea le renom. Un acte de 1568 (Anvers) révèle le nom de ses parents : Laurent van Valckenborch, décédé à cette date, et Anne Meys qui est dite habiter Rensberch. De son mariage avec Luycken (Lucie?) Vlominckx il eut plusieurs enfants dont l'année de naissance est à déduire de l'âge qui leur est assigné dans un acte de 1586 (Anvers). Ce furent : *Hedwige* (Heylwich), née en 1559, à Malines, qui épousa à Stolberg, près d'Aix-la-Chapelle, en 1573, le peintre Henri van Steenwijck, le vieux; *Frédéric*, peintre, né en 1566, à Anvers peut-être, qui eut pour épouse une certaine Marguerite, et qui mourut à Nuremberg en 1623 (25); *Gilles* ou *Egide*, peintre, né en 1570, qui épousa Barbs van Hilden et mourut à Francfort où il fut enterré au cimetière Saint-Pierre le 1<sup>er</sup> avril 1622; *Abigaël*, née en 1571, épousa Moritz Cartier à Cologne; *Sara*, née en 1574, décédée en 1612; *Luycken* (Lucie ou Louise), née en 1575, qui épousa en 1599 Iohan Soval de Cassel; *Suzanne*, née en 1580, qui épousa en 1599 le joaillier Franz Goyart; *Martin III*, peintre, né en 1583, qui épousa en 1609 Marie van Ninhoven de Francfort et mourut en cette ville en 1635. On lui connaît encore une fille nommée *Catherine*, qui épousa peut-être

Adrien Rueffs d'Aix-la-Chapelle, et une autre du nom de *Marie*. Martin van Valckenborch, outre son frère Luc, avait trois autres frères : *Eustache*, avocat et notaire, décédé en 1586, époux de Anne van Brussegheem, dont il eut trois enfants : Joachim, teinturier, Claire et Suzanne; *Gérard*, peintre, né à Louvain et auquel Martin enseigna son art dès 1563, donc du temps qu'il était encore à Malines; *Quentin-Henri*, peintre, inscrit à la gilde de Malines en 1560, seul détail connu.

Ce fut dans cette ville que Martin résida jusque vers l'année 1565, où il vendit un immeuble acquis en 1563 (archives de Malines). Dès ce moment, il semble donc se préparer à partir, et les comptes communaux de 1564-65 apprennent qu'il acquitta les droits « d'issue » pour son déménagement à Anvers. Probablement qu'il ne demeura dans cette ville que jusqu'au moment où, au dire des biographes contemporains, il aurait accompagné son frère Luc s'exilant vers 1566 avec Vredeman de Vries, pour se soustraire aux mesures répressives édictées contre les adhérents à la Réforme. A Malines, Martin van Valckenborch avait été admis dans la corporation des peintres et des sculpteurs le 13 août 1559; le 25 décembre 1563, il accepta comme apprenti un nommé Ghysbrecht Jaspers. Il y fut porté comme absent en 1586.

Revenu de son exode, il s'établit à Anvers. Il figure parmi les anciens de la Gilde de cette ville au cours de l'année 1584-85. Les registres le mentionnent de rechef l'exercice suivant comme ayant acquitté une somme de cinq livres, rétribution annuelle dite « keersgelden ». Mais alors il était à la veille de son départ définitif. Le 7 juin 1586, il acquiert le droit de bourgeois à Francfort en même temps que son gendre van Steenwyck. Ce ne fut toutefois qu'après des sollicitations répétées que les deux artistes parvinrent à Francfort à leurs fins. Ils ne tardèrent pas à acquérir une situation prépondérante dans la communauté néerlandaise fort nombreuse, et qui suscita l'envie par son étroite cohé-

sion et son esprit de solidarité. En 1597, Martin obtint à Francfort le droit de bourgeoisie pour ses deux fils Egide et Frédéric. En 1603, il songea à réaliser les biens qu'il possédait dans les Pays-Bas, et il donna pleins pouvoirs au conseiller D<sup>r</sup> Jur. Jean van Caster et au peintre Jean Schepper, à Malines, pour faire argent de son avoir à Anvers, à Malines et dans les Flandres. Son épouse recueillit l'année suivante la succession de sa sœur défunte Adrienne Vleminckx. Martin van Valkenborch et sa femme moururent à peu de jours d'intervalle, le premier le 27 janvier et la seconde le 11 février de la même année 1612.

On a fait remarquer, à propos du peintre Henri van Steenwyck le vieux, que son œuvre a des analogies avec celui d'Egide van Valkenborch. Du fait qu'un Henri van Steenwyck (le vieux), peintre, épousa la fille de Martin van Valkenborch, frère de Luc, il doit avoir subi l'influence de ce dernier et cela confirme une fois de plus que cette influence s'étendit aux tenants et aboutissants de cette génération de peintres. La personnalité, comme artiste, du peintre van Steenwyck s'éclaire ainsi d'un jour nouveau. L'œuvre de Martin van Valkenborch se ressent de l'influence de son frère Luc, au point que bien souvent elle prête à confusion. Leurs tableaux, dit H. Hymans, ont des analogies frappantes lorsqu'ils sont rapprochés comme au Musée du Belvédère à Vienne. Parfois Martin s'adjoignait un collaborateur, comme dans le tableau *La Volupté* qu'Husgen signale comme ayant existé à Francfort, et dont Georges Flegel a peint les accessoires : fleurs, fruits, vases, etc. Aucun musée de Belgique ne possède une œuvre de Martin van Valkenborch. Les collections privées semblent ne pas être mieux partagées. On ne les trouve qu'à l'étranger : Dresde, la *Construction de la Tour de Babel*, signé du nom en toutes lettres et du monogramme avec la date 1595. — Vienne, *Les Mois* (manque le mois de décembre), onze tableaux signés du monogramme, provenant de la collection

Ambras et passés au Belvédère; paysages avec sujet biblique approprié : Janvier, l'Adoration des Mages; février, la Fuite en Egypte; mars, l'Apologue du maître de la Vigne; avril, l'Apparition de Jésus à Marie-Madeleine; mai, l'Apologue des fleurs des champs; juin, le bon Pasteur; juillet, la Multiplication des pains; août, le Christ et le Pharisien; septembre, le Christ dans la barque enseignant; octobre, l'Apologue de la vigne; novembre, l'Enfant prodigue. — Poitiers, Paysage d'hiver. — Gotha, Paysage. A l'instar de Luc, Martin signait d'un monogramme : deux V sommés d'un M, ou bien du nom en toutes lettres. On trouve des gravures, par Crispin de Pas, d'après des œuvres de Martin van Valkenborch, dans une publication de 1625, intitulée : *• Tranen Jesu Christi gestort over den • onderganck Hierusalem •* (Amsterdam). Ce sont les quatre prophètes : Elie, Isaïe, Daniel et Ezechiel, sur fond de paysage. Le portrait de Martin van Valkenborch, gravé par J. l'Admiral, figure dans la petite édition de Carel Van Mander.

H. Coninx.

*Katalog der Königlichen Gemäldegalerie zu Dresden, 1905, et tous les ouvrages et articles signalés à la notice sur Luc van Valkenborch.*

**VALCKENBORCH (Martin II VAN)**, peintre, fils de Luc, né à Malines, avant 1566. Le 13 avril 1596, son père sollicita le conseil de la ville de Francfort d'accorder à son fils Martin le droit de bourgeoisie, ce qui lui fut octroyé le 28 du même mois. Martin venait de Nuremberg où il épousa, le 18 mai 1596, Elizabeth van Quickelenberg, fille de Michel. De cette union naquit, en 1596, le 28 décembre, un fils, Luc, qui s'en alla à Vienne, avec son père, et vécut plus tard à Nuremberg. Il fut également peintre. Martin II van Valkenborch mourut en 1597, à Vienne, où sa femme se remaria. Il paraît ne pas avoir laissé de biens. Son œuvre est inconnu.

H. Coninx.

Dr Zulch, *Die Künstlerfamilie van Valkenborch nach den Urkunden in Frankfurter Stadtarchiv, dans Oud Holland, 1932.*

**VALCKENBORCH (Martin III VAN)**, peintre, né à Anvers, en 1583, décédé de la peste à Francfort, le 5 septembre 1635. Fils de Martin I van Valckenborch et de Luycken Vleminckx. Le 6 novembre 1609, il épousa à Francfort Marie van Ninhoven, fille d'un riche commerçant de ce nom. Du fait de cet union il fut apparenté à des familles notables, et comme il était surtout peintre de portraits, il put en retirer le plus grand profit. Ce fut, en effet, dans cette branche de l'art qu'il excella, au dire de Sandrart. Comme il était en outre de commerce agréable, il jouissait d'une grande considération. Ce ne fut qu'en 1611, le 28 avril, qu'il fut admis comme bourgeois de Francfort. Sa femme l'avait précédé dans la tombe le 6 juillet 1631. Deux filles naquirent de leur mariage : Abigaïl et Barbe. Martin van Valckenborch a dû jouir d'une certaine aisance. Un inventaire de 1585 en témoigne. Propriétaire d'une grande maison au Hirschgraben, il y avait réuni une collection importante de portraits, de nombreux instruments et des livres de musique. Il s'adonnait spécialement à la miniature et il y eut comme collaborateur Johan Elsheimer avec qui il décora de portraits les couvercles des boîtes en argent confectionnées par les orfèvres Adam Pick et Paul Birchenholz. On attribue à Martin III le *Portrait de l'Empereur Ferdinand II*, gravé en 1619, par J. Van der Heyden. En 1633, il exécuta pour la décoration de l'Hôtel de ville de Francfort l'*Histoire de Sesostris*. Son portrait a été dessiné par Lucas Kilian, en 1602, au cours d'un voyage en Italie où, en 1604, on le retrouve à Rome.

H. Coninx.

Joach. Sandrart, *Teutsche Academie der Bau, Bild- und Malerei Kunst*. — H.-S. Hüsgen, *Nachrichten von Frankfurter Künstlern*. — A. Bertolotti, *Artisti Belgi ed Olandesi a Roma nei Secoli XVI-XVII* (Florence, 1780). — Chr. Kramm, *De levens en werken der Hollandsche en Vlaamsche kunstschilders*. — Nagler, *Allgemeines Künstlerlexicon*. — Emm. Neefs, *Histoire de la Peinture et de la Sculpture à Malines*. — H. Coninx, *Artistes malinois à l'étranger*. — *De gastichtsboom der familie van Valckenborch, 1933*. — D' G.-A. Goris, *De Mechelsche kunstschilders Van Valkenburg* (Mechlinia, 1925). —

D<sup>r</sup> Zulch, *Die Künstlerfamilie Van Valckenborch, dans Oud Holland, 1932*.

**VALCKENBORG (Nicolas)**, missionnaire, traducteur, né à Maestricht, le 6 décembre 1681, mort en mer, le 9 août 1717. Entré dans la Compagnie de Jésus en 1699, il professa les humanités à Dunkerque en 1710, et fut envoyé, en 1716, à Séville, afin de se préparer à partir pour la mission du Chili; il s'embarqua l'année suivante, mais périt dans un naufrage. Il a traduit en flamand la relation espagnole, due au P. Mathias de Tapia, du voyage et du martyre du P. Ignace Toebast (voir ce nom) : *Treurich Verhael van het menighvuldigh heydenom wyt breet verapreyt aen den oever van de riviere Orinoco in Terra firma...* Ruremonde, P. Vallen (1717); in-4°. Une réédition en fut donnée au XIX<sup>e</sup> siècle par l'imprimeur gantois J.-F. Vander Schueren.

Paul Bergmans.

C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII (Bruxelles, 1898), col. 374.

**VALCKENISSE (André-Eugène DE)**, seigneur de Monchy, généalogiste, historien, né à Anvers, le 2 novembre 1630, mort dans cette ville, le 12 octobre 1701. Fils de Philippe (voir la notice suivante), il fit ses études chez les Jésuites à Anvers, puis à l'université de Louvain, où il fut promu docteur en droit. Il revint s'établir à Anvers et y succéda à son père comme secrétaire du conseil en 1664. En 1657, il avait épousé Josine-Marie van Bueren, fille de Gabriel, greffier d'Anvers. Par ordre de la corporation de Saint-Luc, son portrait fut peint par Gaspard-Jacques van Opstal (musée d'Anvers). Il mourut à Anvers, le 12 octobre 1701 et fut enterré à Homixem, dans la tombe de son père.

André de Valckenisse s'est appliqué avec zèle aux recherches généalogiques et historiques. Tous ses travaux sont restés inédits. La bibliothèque de la ville d'Anvers possède un exemplaire de l'ouvrage de J.-B. Christijn : *Sensus populique Antverpiensis Nobilitas, sive septem tribus Patriciae Antverpienses*

(Leyde, P. Heghius, 1672), interfolié et muni d'abondantes notes et corrections d'André de Valckenisse. Les archives de la ville d'Anvers possèdent son ouvrage le plus important : *Noblesse et autres familles patriciennes et considérables de la ville d'Anvers et marquisat du St-Empire* (3 vol. in-fol.). On y trouve les arbres généalogiques de nombreux magistrats qui exercèrent leurs fonctions à Anvers depuis les temps les plus reculés. La Bibliothèque Royale conserve 5 volumes in-fol. : *Annales rerum Antverpiensium*, contenant des notes de Valckenisse sur bon nombre d'événements survenus à Anvers entre 1650 et 1673 (catal., n° 5330). Ce recueil fut une des sources principales des *Annales Antverpienses* de Papebrochius. Sous le titre d'*Annales Antverpienses* nous trouvons aux Archives d'Anvers deux volumes de documents relatifs à cette ville, réunis par le même secrétaire actif. A la Bibliothèque principale d'Anvers se conserve le manuscrit *Index Bibliothecae publicae Antverpianae* (*Inscriptus* 19 Aug. 1677), le second catalogue de cette collection publique, dont A. de Valckenisse fut pendant quelques années le dévoué gardien. Ce catalogue continue celui d'A. Miraeus, qui date de 1609. A. de Valckenisse se chargea de surveiller la copie des inscriptions tombales à la cathédrale d'Anvers, faite par ordre de l'administration de cette église. Chaque feuille de cette copie a été authentiquée par lui. Ce travail a rendu de grands services à la Commission provinciale pour la publication des *Inscriptions funéraires et monumentales de la province d'Anvers* (voir tome I, Préface).

Maurice Sabbe.

P. Génard, *Vlaamsche School*, 1886, p. 177.

**VALCKENISSE (Philippe DE)**, généalogiste et collectionneur, né à Anvers, le 22 janvier 1596, mort dans cette ville le 17 février 1665, et enterré à l'abbaye de St-Bernard, à Hemixem. Il était le fils aîné de Philippe, capitaine commandant du fort de Stekene, seigneur d'Hemixem. Licencié en droit, il

devint premier secrétaire du conseil de sa ville natale. Il épousa Françoise Gerardi, fille d'André, bourgmestre d'Anvers. Ils eurent vingt-deux enfants dont plusieurs entrèrent dans les ordres. Après la mort de de Valckenisse, sa femme devint carmélite à Moll.

La Bibliothèque royale de Belgique possède un manuscrit rédigé par lui (catal. n° 5269) : *Beschrijvinge van de Borch ende het Borchgraefschap van Antwerpen beneffens de naemen ende toenamen van de Borchgraven*. Un autre manuscrit, conservé à la même bibliothèque (catal. n° 6505), comprend outre le *Miroir des nobles de la Hesbaie* de Jacques de Hemricourt, la copie de *Eentge extracten uijt sekeren gescreven boek inhoudende genealogien berustende onder H. Eug. Flacchio roy d'armes in Luzemburg*. Cette dernière partie du manuscrit a été authentiquée par Philippe de Valckenisse, et contient quantité d'annotations de sa main. Cet ouvrage donne l'arbre généalogique de la famille de Valckenisse. En 1633, le magistrat d'Anvers chargea son secrétaire de revoir et de classer les *Rechten en Costumen van Antwerpen*. Il fut aidé dans ce travail par Jean de Pape, l'ancien bourgmestre Robert Tucher et le pensionnaire Albert Roose. Le catalogue de la Bibliothèque royale (n° 5381) signale un recueil de documents anversoïsi copiés en 1637 par Philippe de Valckenisse à la demande de N. Rockoex.

Philippe de Valckenisse était un éminent archéologue et collectionneur. Lors de son passage à Anvers, Christine de Suède honora son cabinet d'antiquités d'une visite. L'attention de la reine fut particulièrement attirée par une urne, des lampes et d'autres antiquités romaines provenant de fouilles faites en 1608 à Anvers près de l'abbaye de Saint-Michel.

Maurice Sabbe.

*Annales de l'Académie d'archéologie*, 1874.

**VALCKGRAVE (Jean DE)**, médecin et écrivain dramatique, vivait à Courtrai dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il écrivit pour la Chambre de rhétorique des Antonistes, dite de la Fontaine, une

tragédie en cinq actes en vers flamands : *Mariamne*, représentée le 18 octobre 1634 et dédiée aux magistrats communaux de Courtrai; elle fut imprimée dans cette ville, par la veuve de J. van Gemmert, en 1635. J.-Fr. Willems a fait ressortir son mérite dramatique.

Des vers latins de Jean de Valckgrave se rencontrent dans les *Apophtegmata* de Roger Braye (1631).

Léon Fredericq.

J.-Fr. Willems, *Belgisch Museum*, t. III (1839), p. 30; t. IX (1848), p. 291-292, 328-330. — Frederiks en V. d. Branden, *Biographisch Woordenboek* (1892), p. 809.

**VALCKX (Pierre)**, sculpteur, né à Malines le 1<sup>er</sup> mars 1734, de Jean-Baptiste, peintre-marbreur, et de Marguerite Daans, y décédé le 3 mai 1785. Il avait épousé Marie Cokelbergh, dont il eut cinq enfants, trois fils et deux filles. Quatre de ces enfants moururent en bas âge. Sa veuve se remaria avec J.-B. Turner, sculpteur, élève de Vaickx. Celui-ci fut l'élève le plus talentueux de Théodore Verhaegen dont, avec un rare bonheur, il continua les traditions. Il fréquenta encore l'Académie d'Anvers et les ateliers de J.-B. Moorriaen, Mannen et Alex. Schobbens. Le 21 avril 1761, il fut admis dans la corporation des peintres et sculpteurs de sa ville natale et en devint doyen plus tard. Il fit également partie de la Chambre de rhétorique « La Pivoine », et en fut élu facteur ou doyen en 1780. On dit qu'à l'occasion il pratiqua l'art de l'ingénieur-constructeur, à l'instar de son premier maître Verhaegen; mais c'est à celui-ci qu'il faut rapporter les projets de ponts destinés aux Alliés et au maréchal Maurice de Saxe, que d'aucuns attribuent à Valckx.

Valckx était d'humeur inquiète, indécis quant à sa carrière et à sa vocation. Son apprentissage terminé, on le voit se présenter chez les Carmes déchaussés à Malines et y devenir frère-lai; il n'y reste que treize mois, le temps d'éprouver l'ambiance; ne pouvant s'y faire, il abandonne la partie, et se marie en 1762. Quant à ses aptitudes artistiques, Valckx continua la lignée

des grands sculpteurs malinois du XVIII<sup>e</sup> siècle. Héritiers et continuateurs de Luc Fayd'herbe, ils en perpétuent la technique, le brio et l'harmonie des draperies, la distinction du port et de la physionomie, le tout tempéré par une grâce un peu mièvre, mais toujours élégante, de l'attitude et des formes. Valckx profita des dessins délaissés par Verhaegen, qu'il eut l'occasion de voir chez la veuve, et il en réalisa quelques-uns en sculpture, tels : la chaire de vérité de l'église Sainte-Catherine, quelque peu modifiée dans l'exécution (le dessin original, signé par l'auteur, se conserve au musée de Malines), la statuare du maître-autel de l'église Saint-Jean, le buffet d'orgue et les bancs d'œuvres en dessous, des proviseurs de la Confrérie de la Sainte-Trinité et des maîtres des pauvres en la même église. Il s'occupait aussi de sculpture industrielle et fournit des planches sculptées pour la confection des cuirs dorés, fabrication de terroir, qui jetait son dernier éclat à Malines.

C'est surtout en cette ville que se rencontrent les œuvres de Pierre Valckx. Les églises et établissements religieux furent ses meilleurs clients, au moins ne connaît-on guère d'œuvres qui aient été fournies à des particuliers. Tout d'abord il conçut la décoration de l'église métropolitaine de Saint-Rombaut en vue des fêtes jubilaires de 1775, et en exécuta la meilleure partie. Le buffet d'orgues, son ordonnance générale et la partie ornementale sont son œuvre. Dans cette même église, on trouve de lui les statues de *saint Luc* et de *saint Marc*; quatre médaillons en marbre blanc représentant *saint Augustin*, *saint Norbert*, *saint Antoine de Padoue* et *saint Louis de Gonzague*, exécutés pour l'église du Prieuré de Leliëndael; l'ancienne chaire de vérité. Eglise Notre-Dame : *saint Philippe*, dans la série des douze apôtres, les statues de *saint Blaise* et les *deux anges* en pied de l'autel consacré à ce saint, placé jadis à l'entrée du chœur; un catalogue sculpté des noms des membres de la confrérie de Notre-Dame des sept Douleurs. Eglise Saint-

Jean : buffet d'orgue et banc d'œuvres en dessous; *Aaron et Melchisedech*, les sculptures du maître-autel. Eglise Sainte-Catherine : les sculptures de l'autel de saint Laurent, les stalles et boiseries du chœur représentant des *épisodes de la vie de sainte Catherine*, la chaire de vérité. Séminaire archiépiscopal : la *sainte Vierge et l'Enfant Jésus, saint Joseph avec l'Enfant* (attribués). Hospice d'Olivet : deux médaillons de la série exécutée pour le Prieuré de Leliëndaël représentant *deux Saintes norbertines*. Ancienne église des Dominicains : saint *Hyacinthe*. Eglise d'Assche : un confessionnal. Eglise de Bonheyden : les sculptures des boiseries du chœur et la chaire de vérité. Ville de Malines : travaux divers, restaurations, maquettes en terre cuite pour les chars du jubilé de 1775, l'exécution du char représentant les premiers évêques missionnaires envoyés par le Pape en Belgique et dont deux *têtes ailées du Temps* sont conservées au musée de la ville. Une statue de *Vénus* exécutée pour un concours en vue de rétablir la fontaine dite des Trois Déeses, au Marché aux Poulets, à Bruxelles, n'ayant pu être utilisée, revint à Malines où elle fut acquise par M. Husmans de Merbois. Parmi les élèves de Pierre Valckx se distinguèrent surtout François Laurent et Jean-François van Geel.

#### H. Coninx.

Emm. Neefs. *Histoire de la Peinture et de la Sculpture à Malines*. — Piron. *Levensbeschrijving*. — Nagler. *Allgemeines Künstler-Lexicon*. — Wurzbach. *Künstler-Lexicon*. — Chev. Marchal. *Memoire sur la sculpture belge pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. — A. Goovaerts. *Œuvres de sculptures de l'église de Leliëndaël à Malines*. — Cam. Poupeya. *Théodore Verhaegen, sculpteur malinois du XVIII<sup>e</sup> siècle*. — H. Rousseau. *La sculpture aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles*. — *Mechelsch Bericht*, 1786.

**VALDAURA (Bernard)**, né à Bruges au début du xvi<sup>e</sup> siècle, était le fils d'un marchand espagnol du même nom, qui s'y était établi en 1498 et y avait épousé Claire Cervent; sa sœur Marguerite devint en 1525 la femme de l'humaniste Jean-Louis Vives, qui a éternisé dans ses écrits les membres de sa famille adoptive. Comme son frère

Nicolas, Bernard étudia dans des universités françaises, et devint médecin; il pratiqua son art pendant quelque temps à Bruges et aussi en Italie. En 1553, Hubert Goltzius, au cours de son voyage d'études, le rencontra à Naples, et trouva auprès de lui à la fois un encouragement moral dans ses recherches, une aide financière pour l'édition de son *C. Iulius Cæsar, sive Historia Imperatorum Cæsarumque Romanorum*, à Bruges, en septembre 1563, et une coopération intellectuelle. puisque, au dire du bibliographe G.-M. König, Valdaura aurait récolté une série d'inscriptions trouvées sur des marbres, et écrit un traité *De Numis Antiquis*.

H. De Vocht.

S. Augustin. *De Civitate Dei*, cum Commentariis J. L. Vives (Paris, 1630), p. 1837. — Georgius Matheus Konigius. *Bibliotheca Fetus et Nova* (Auldorf, 1678), p. 826. — A. Sanderus. *De Brugensibus Eruditionis Fama Claris Libri Duo* (Anvers, 1624), p. 21. — G. Mayans. *Juannis Ludovici Vives Valentini Vita*, dans *Vivis Opera Omnia* (Valence, 1782-1790), t. VIII, p. 67. — A. Bonilla y San Martín. *Clarorum Hispaniensium Epistolæ Ineditæ*, dans *Revue hispanique* (Paris, 1901), t. VIII, p. 90. — Id., *Luiz Vives y la Filosofia del Renacimiento* (Madrid, 1903), p. 173, 643. — E. van den Busche. *Luiz Vives, célèbre philosophe du XVI<sup>e</sup> siècle*, dans *La Flandre* (Bruges, 1876), t. VIII, p. 313. — H. de Vocht. *Litteræ Vivorum Eruditorum ad F. Craneveldium* (Louvain, 1928), p. 273.

**VALDOR (Jean)**, ou WALDOR. Dans son étude sur « Les Waldor, graveurs liégeois », J. Renier distingue trois artistes du xvii<sup>e</sup> siècle ayant porté le même nom. Tour à tour il découvre dans leurs œuvres des caractéristiques qui lui ont semblé justifier la classification suivante : 1. Les gravures les plus anciennes, celles de Jean Valdor I, « d'un faire énergique et d'un effet « fortement prononcé, rappelant les « maîtres de la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, tels « qu'Adrien Collaert d'Anvers et les « Galle, père et fils » ; 2. Les œuvres de Jean Valdor II, « images et portraits « d'une grande finesse d'exécution « révélant une parenté étroite avec celles de Jérôme Wierix, qu'on présume dès lors avoir été le maître de ce deuxième Valdor qui fut jadis surnommé l'ancien ; 3. Les illustrations de l'ouvrage

• *Les Triomphes de Louis-le-Juste*  
• [Louis XIII] dues à Jean Valdor III •.

Les œuvres datées de Jean Valdor I seraient comprises entre 1603-1613 et comporteraient une *Vue de Spa*, des sujets religieux, quelques portraits et une série de compositions allégoriques illustrant • *Le Grand palais de la miséricorde* orné et tapissé de belles et • riches pièces des VII œuvres de l'aumosne corporelle pour esguillonner • un ohacun à la charité envers les • nécessiteux et malades. Divisé en • deux parties. Par F. Nicolas Gazet, • religieux de S. François. A Douay, de • l'imprimerie Baltazar Bellère, 1606 •. C'est ce livre, comportant un frontispice et des illustrations gravés par J. Valdor, qui a révélé à J. Renier l'existence d'un troisième artiste du nom de J. Valdor, qu'il place le premier en date et qu'on n'avait pas soupçonné avant lui. Il estime, en effet, que les estampes ornant cet ouvrage sont dues à deux mains différentes, et il s'efforce de le démontrer par des arguments qui ne constituent que des interprétations subjectives. Il ne se dissimule pas, d'ailleurs, l'objection qu'on pourrait faire à sa thèse et qui tendrait à considérer les différences qu'il a cru pouvoir constater comme étant simplement le fait de deux manières de graver d'un seul et même maître. Avouons que les preuves les plus objectives sur lesquelles J. Renier appuie sa thèse, à savoir le soin relatif de la calligraphie, les variantes dans l'orthographe et les différences de signature (monogrammes et signatures en toutes lettres) n'apportent guère de clarté. Ni la calligraphie ni l'orthographe n'offrent de constantes suffisantes dans ces gravures qui suivent encore fidèlement la tradition du XVI<sup>e</sup> siècle, pour qu'elles puissent donner lieu à des classements rigoureux, et les différences de signature s'appliquent aussi bien à Jean Valdor II qu'à celui que J. Renier considère comme son aîné. En effet, Jean Valdor II qui, tout comme son aîné, aurait signé certaines planches du *Grand palais de la miséricorde* d'un

monogramme W (le même que celui qui figure sur la *Vue de Spa*, 1603, attribuée à Jean Valdor I), a signé de Valdor toutes ses autres œuvres de 1604-1613; à partir de 1614, il aurait adopté l'orthographe Valdor. N'empêche qu'en 1616, par exemple, nous rencontrons encore la signature Joannes Waldor et que son prénom reçoit durant toute sa carrière les formes les plus différentes: Joāns, Jos, JS, Joannes, Joanes, Jo, Is, tandis que la mention de son lieu d'origine est orthographiée tantôt Leodii, tantôt Leody.

Chose invraisemblable, la plus ancienne gravure datée de Jean Valdor I (1603) ne précéderait que d'un an la plus ancienne estampe due au burin de Jean Valdor II (1604), alors que cependant Renier veut y constater une véritable différence de style graphique.

Nous ignorons toujours la date du décès de celui que nous considérons comme Jean Valdor I, ou l'ancien. La dernière planche datée porte 1630. C'est le *Saint Remi*, signé: *Joāns Valdor Nancej fec. 1630*, qu'il grava pendant son séjour à Nancy (1627-1632) C'est là également qu'il grava d'après J. Callot la *Conversion de saint Paul* (Ren. 52) et le *Calvaire* (Ren. 53), ainsi que le *Saint Benoit*, d'après Cl. Deruet que Renier n'a pas plus connu que le saint Remy précité. Jusqu'en avril 1632, Jean V est à Nancy; le 21 juin de la même année il signe une quittance notariée à Paris, après quoi nous perdons toute trace directe de son existence (voir E. Mellier, *Un graveur liégeois à Nancy: Jean Valdor*. Mém. de la Soc. d'Arch. Lorraine, 1884).

La distinction entre deux graveurs J. Valdor ayant travaillé sensiblement à la même époque nous semble, d'ailleurs, scientifiquement insoutenable. À cet effet, il n'existe, somme toute, aucune donnée biographique précise. D'autres éléments sont, en outre, si peu constants qu'ils peuvent s'appliquer aussi bien aux œuvres de l'un que de l'autre de ces deux artistes prétendument différents.



Le document le plus explicite que nous possédions à leur sujet est le texte d'un privilège que le prince-évêque de Liège Ferdinand de Bavière accorda à Jean Valdor, le 11 octobre 1621, et qui fut publié dans le *Bulletin archéologique de Liège*, t. I, p. 463. Nous ne voulons en relever ici qu'un bref passage parce qu'il est de nature à mettre en doute, une fois de plus, l'existence de deux graveurs Jean Valdor ayant travaillé simultanément au début du xvii<sup>e</sup> siècle :

« Jean Valdor entretailleur d'images  
 • douces...; et qu'il auroit vingt ans  
 • et plus, que le remontrant, embel-  
 • lissant l'art, serve le publique de son  
 • pouvoir, non sans detrimement toutefois  
 • de ses biens et santé... » Voilà donc que le présumé Jean Valdor II avait déjà travaillé depuis plus de vingt ans en 1621. Où sont alors restées les œuvres de Jean Valdor I dont la plus ancienne ne daterait que de 1603, et dont la dernière — un portrait de Chapeauville — porte une inscription qui la rend postérieure à 1617? Le privilège visant en outre à empêcher que  
 • plusieurs contrefaisans ses œuvres,  
 • présumeroyent les vendre icy à  
 • meilleur marché qu'il ne les pourroit  
 • bonnement donner », ne faut-il pas mettre cette disposition légale en regard des signatures accompagnées de l'*excu-  
 debat* que comportent aussi bien les estampes attribuées à Jean Valdor I que celles répertoriées par J. Renier sous le nom de Jean Valdor II? Ne négligeons cependant pas de consulter les registres de baptêmes de la chapelle Notre-Dame-aux-Fonds, à Liège. Entre les années 1605 et 1616, nous n'y rencontrons pas moins de quatre Jean Valdor. Le premier fut parrain le 17 octobre 1605 au baptême de « Petronilla  
 • Waldoir, fille de Gilet et de Françoise  
 • sa femme ». Le second fut le père de deux fils nommés successivement Jean (probablement parce que le premier était mort en bas âge) et baptisés respectivement les 28 avril 1614 et 3 juin 1616. Il est très probable que ce second Jean Valdor fut également le père des trois filles qui furent baptisées

successivement les 14 décembre 1608, 2 septembre 1610 et 19 juillet 1612. Si, comme semble le prouver l'examen des œuvres dont il est question ici, mie en regard du privilège de 1621, il n'y a qu'un seul graveur Jean Valdor au début du xvii<sup>e</sup> siècle, ce serait vers ce second qu'irait notre préférence. Les dates fournies par les premières œuvres comportant un millésime (1603, 1604, etc.), la date du privilège accordé par Ferdinand de Bavière, prince-évêque de Liège (1621) et la date de la naissance du premier enfant de celui que nous considérons comme le seul Jean Valdor, l'ancien (1608), semblent nous permettre de conclure, par déduction, que celui-ci serait né vers 1585, marié vers 1607 et, comme nous l'avons indiqué, décédé après 1629. Un de ces deux fils (celui qui est né en 1616) serait dès lors vraisemblablement Jean Valdor II, celui dont Renier fait Jean Valdor III, c'est-à-dire l'auteur de l'ouvrage *Les Triomphes de Louis-le-Juste*, publié en 1649.

Tel que l'a décrit J. Renier, l'œuvre de Jean Valdor I comporte vingt numéros et celui de Jean Valdor II quatre-vingt-douze (sujets religieux, estampes allégoriques et portraits), auxquels il faut ajouter six estampes que l'auteur ne décrit pas, mais qu'il signale simplement parce qu'il les a trouvées mentionnées dans le *Künstler-Lexicon* de Nagler. Un examen minutieux nous a fait découvrir qu'un certain nombre de ces gravures, autant celles attribuées à Jean Valdor I que celles décrites parmi les œuvres de Jean Valdor II, ne sont, en dernière analyse, que des copies serviles d'œuvres dues à un des graveurs Wierix. Cette constatation, tout en présentant une certaine importance pour la valeur de l'œuvre de Valdor, donne une portée bien plus précise à la réflexion de J. Renier :

« Les [gravures] suivantes en date sont  
 • des images et des portraits en taille  
 • douce d'une grande finesse d'exéc-  
 • tion; leur analogie avec la manière de  
 • Jérôme Wierix fait soupçonner que  
 • celui-ci fut le maître du deuxième

« *Waldor, qui a été surnommé l'ancien* ».

Voici le relevé complet de ces copies mises en concordance avec le catalogue de J. Renier.

Jean Valdor I, Renier n° 15, *La Vierge et l'Enfant Jésus* (signé : Leody Joannes Waldor *fecit et excudit*) = copie dans le même sens de Wierix, Alvin n° 541.

Jean Valdor II, Renier n° 5, *Ecco Homo* (signé : Leody Joannes Waldor *fecit* 1609) = copie libre de Wierix, Alvin n° 285.

Jean Valdor II, Renier n° 9, *La Nativité* (signé : Leody Joannes Waldor *fecit et excudit*) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 253 et 254.

Jean Valdor II, Renier n° 11, *La Vierge et saint Dominique* (signé : Leodij I Waldor *fecit et excud.* 1611) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 864 (*La Vierge et saint Bernard*).

Jean Valdor II, Renier n° 17, *Saint Pierre* (signé : Joannes Valdor *fecit et ex.*) = copie, dans le même sens, de Wierix, Alvin n° 1065 (avec deux légères différences : dans la gravure de Valdor la fenêtre à droite est ronde, dans celle de Wierix elle est carrée, dans la gravure de Valdor on voit au fond à gauche une colonne qui manque dans la gravure de Wierix).

Jean Valdor II, Renier n° 18, *Saint Paul* (signé : Joannes Valdor *fa. et ex.*) = copie, dans le même sens, de Wierix, Alvin n° 1061 (comportant les mêmes différences signalées dans la gravure représentant saint Pierre).

Jean Valdor II, Renier n° 23, *Saint François* (signé : Leody Is. Valdor *fecit.* 1619) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 914.

Jean Valdor II, Renier n° 35, *Sainte Françoise Romaine* (signé : Is. Valdor *dedicavit*, daté de 1621) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 936.

Jean Valdor II, Renier n° 73, *Crucifiement* (signé : Leodij Joannes Waldor *fecit et exc.*) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 354.

Jean Valdor II, Renier n° 74, *Saint Jérôme* (signé : Leody Joans Waldor

*fecit et excud.*) = copie libre de Wierix, Alvin n° 935.

Jean Valdor II, Renier n° 82, *Le Miroir du Pécheur* (signé : Joa<sup>n</sup> Waldor *fecit. et ex.*) = copie libre de Wierix, Alvin n° 1238.

Jean Valdor II, Renier n° 90, *Saint Paul, ermite* (signé : Leody Joa<sup>n</sup> Waldor *fecit et excudit*) = copie en contre-partie (avec un encadrement différent) de Wierix, Alvin n° 1356.

A cette liste, il faudrait ajouter quatre gravures qui ont échappé à J. Renier et que nous décrirons ci-après avec les autres estampes et illustrations par lesquelles nous complétons le répertoire des œuvres de J. Valdor :

*La Vierge Monstra te esse Matrem* (signé : J. Waldor Leodii, daté 1609) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 596.

*La Vierge Ave Regina cœlorum...* signé : Leodij Joa<sup>n</sup>s Waldor *faciebat*, 1613 = copie, dans le même sens, de Wierix, Alvin n° 527.

*Promenade de la Sainte Famille* (signé : Leodij Joa<sup>n</sup>s Valdor *faciebat* 1614) = copie, dans le même sens, de Wierix, Alvin n° 1268.

*La Vierge sur un croissant* (signé : Leodij Joa<sup>n</sup> Waldor *fecit et exc.*) = copie en contre-partie de Wierix, Alvin n° 529.

Cette liste comparative met clairement en lumière la dépendance directe de l'art de Valdor vis-à-vis de celui des Wierix. Des signatures trompeuses l'ont tenue cachée jusqu'à ce jour. J. Renier qui l'ignorait et qui prétendait que les Valdor ont eu soin de citer leurs sources, vante plus d'une fois les mérites de gravures qui ne sont que des copies. Nous n'en voulons pour exemple que la réflexion qu'il joint à la description de la planche représentant *Sainte Françoise Romaine* (Renier n° 35 = Wierix, Alvin n° 936) : « cette gravure est « l'une des plus complètes comme mo- « delé; le clair-obscur y est très bien « entendu, les draperies très riches et « le groupe supérieur parfait de senti- « ment ».

Si ces constatations sont de nature

à nous renseigner sur la place exacte qu'il faut assigner aux Valdor dans l'histoire des arts graphiques dans nos contrées, elles nous forcent en même temps à revenir sur l'existence trop peu prouvée de deux Jean Valdor, I et II. J. Renier appuyait sa thèse sur l'analogie des œuvres de Jean Valdor II avec celles de Wierix, opposée au rapprochement qu'il établissait entre les gravures de Jean Valdor I avec celles d'artistes comme les Collaert et les Galle. Voilà cependant que, sans le savoir, il a attribué à Jean Valdor I une œuvre qui n'est qu'une copie directe et dans le même sens d'une estampe due à J. Wierix, alors que, par leur date, d'autres de ces copies ont été réalisées à une époque coïncidant aussi bien avec la carrière du présumé Jean Valdor I qu'avec celle de Jean Valdor II. Tout cela se compénètre d'une telle façon que, sans d'autres preuves, une attribution à des maîtres différents reste problématique.

Complétons cette notice par la description des gravures qui n'ont jusqu'à présent pas été relevées dans les répertoires consacrés aux œuvres des graveurs Valdor I et II, que nous sommes porté à attribuer à un seul artiste.

*Sainte Wilgefort.* — Vêtue d'une longue robe et la tête couronnée, la sainte est représentée en croix sur un autel sur la table duquel reposent un calice et une des chaussures. Au pied de l'autel un jeune personnage joue d'un instrument à corde. Dans le mur, à gauche, est percée une fenêtre. La composition est entourée d'un encadrement à fleurs, comportant dans l'angle droit des armoiries. Au bas de la composition se lit une inscription en sept lignes : S. WILGEFORTIS, aliàs LIBERATA, quam Belya a depellen curis, ONT | COMMERAM nominant... *Vide Martyrolog : Rom : et Molan : ad Usuard.* Suit la dédicace en deux lignes : R. et Ampl<sup>mo</sup> Dño. D. Jōi Cholino Præp<sup>to</sup> Bonnen. et Archid<sup>mo</sup> Hannoniæ | in Eccl<sup>ia</sup> Leodiens<sup>i</sup>. Dedic<sup>o</sup>, 1622, J Valdor cū Prigi<sup>o</sup>. Au t. c. 62 × 108 mm.

*La Vierge et l'Enfant Jésus.* — La

Vierge couverte du grand voile des madones byzantines, est assise sur des nuages, les pieds reposant sur un grand croissant. L'Enfant Jésus assis sur ses genoux et la main droite appuyée sur celle de la Vierge, tient auprès de lui un livre fermé. Deux rangées de têtes d'anges surplombent la composition; à droite et à gauche sont agenouillés respectivement quatre et cinq anges, tandis que de chaque côté, aux pieds de la Vierge, un ange est assis sur un nuage. Inscription : Ave regina cælorum. Ave domina angelorum. Leodij Joāns Waldor faciebat 1613. Au t. c. 101 × 145 mm. — Copie de Wierix. Alvin, n° 527.

*Promenade de la Sainte Famille.* — À gauche, la Vierge tient de la main droite un livre ouvert; elle donne la main gauche à l'Enfant Jésus, conduit de la main droite par saint Joseph qui tient une branche de lis de la main gauche. Au-dessus de Jésus plane la Colombe surmontée de Dieu le Père. La composition est inscrite dans un ovale entouré d'ornements comportant aux quatre angles un médaillon avec les scènes suivantes : la Nativité; la Fuite en Egypte; la Sainte Famille au travail et la Mort de saint Joseph. Inscription : Iesus Matris deliciæ, Jesus Patris solatium. Leodij Joanes valdor faciebat 1614. Au t. c. 63 × 91. — Copie de Wierix. Alvin, n° 1268.

*Sainte Aldegonde.* — La sainte, richement vêtue, est assise devant une colonne. Elle est tournée vers la gauche où un ange debout lui montre un texte dans un livre posé sur un lutrin. (I Cor. 7. De Virginibus preceptum...), Inscription : S. Aldegondis Malbodiensium patrona. | Rumpe moras, Virgo : Iesum tibi nec te maritum | Hoc paries thalamo pignora mille Deo. Iō Valdor fec. 1618. — Au t. c. 80 × 118 mm.

*Saint Hubert.* — Le saint évêque apparaît sur des nuages, entouré de têtes d'anges; dans le fond, à gauche, par une porte ouverte on voit le saint agenouillé devant le cerf; au premier plan, à gauche, le démon sort de la bouche d'une femme; à droite, au pied

d'un autel, trois moines bandent la tête d'un blessé, tandis qu'au bas, à droite, un homme enchaîné se débat. Inscription entrecoupée par un écusson à armoiries : *Adm. R<sup>o</sup> F<sup>i</sup> ac D<sup>o</sup> D<sup>o</sup> Nicolao De | Fanson. celeb<sup>mi</sup> Munij. S<sup>ti</sup> Huberti || in Ardenna, Ord<sup>is</sup> S<sup>ti</sup> Bened<sup>icti</sup> Abb<sup>atis</sup> dij | niss<sup>o</sup> eiusd. qz Reformatori zelantiss<sup>o</sup> || An<sup>o</sup> Sal. 1622 & Reformationis 4<sup>o</sup> | Ioannes Waldor D. C. Q. Cum gratia || et privilegio | Ser<sup>mi</sup> Princip. — Au t. c. 79,5 × 118 mm.*

*Saint Séraphin.* — Le saint est représenté à mi-corps, de trois quarts à gauche, tenant de la main droite un crucifix et un chapellet vers lesquels il porte la main gauche. L'angle supérieur droit comporte une fenêtre par laquelle on voit un paysage. Inscription : *B. F. Seraphinus a Monte Granario Capuccinus uerè | germanèq depictus. Obijt Asculi die XXVI octobris MDCIV | Multis marimisqz in Sodiernum usqz diem claret miraculis.* Suit une dédicace en trois lignes, coupée par un écusson à armoiries : *Admodum R<sup>do</sup> et Nobili D. | D. Ernesto de Miche S<sup>ti</sup> Pauli Leodien Can. et Scholast<sup>o</sup> | S<sup>mi</sup> Sepulcri D. D. Aequili &c. || Joanes Waldor Obseru. ergo dd. | Cum Privilegio Serenissimi. 1624. — Au t. c. 46 × 79,5 mm.*

*Sainte Odile.* — Représentée en pied, debout dans une niche, la sainte tient une palme de la main droite troussant simultanément sa robe, et de la main gauche une croix avec oriflamme. Elle est entourée de part et d'autre d'un moine en prière, tandis qu'à sa droite on voit une cruche d'où sort une banderole comportant le nom *ODILIA*. Inscription, dans le champ de la gravure : *Leodij Ioanes Waldor fecit, cum gratia et privilegio Serenissimi Principis. Año 1624. Au bas : Solidat. S. ODILIE Virginis et martyris. Hoiij institute et erectae | Dicabat Fr. Augustin, Neerius Generalis. Ord. S. Crucis Año D<sup>ni</sup> 1624. — Au t. c. 64,5 × 104 mm.*

*La Vierge assise sur un trône, adorée par deux Jésuites.* — La Vierge, assise sur un trône, porte sur les genoux

l'enfant Jésus qui tient une pomme de la main droite. À gauche sont agenouillés deux Jésuites. Dans le champ de la gravure, au bord inférieur du pavement, on lit la date 1609. Inscription : *Monstra te esse matrem, sumat per te preces | qui pro nobis natus, tulit esse tuus. Ex. hymno eccles. | AMPLISS<sup>as</sup> SOCIETATI IESU. I. WALDOR LRODII DD. — Au t. c. 51 × 82,5 mm. — Copie de Wierix. Alvin n° 596.*

*La Vierge et l'Enfant Jésus.* — La Vierge, debout sur un croissant, tient l'Enfant Jésus sur le bras droit. L'Enfant Jésus a les deux mains posées sur le cou de la Vierge. Inscription : *Dilectus meus mihi et ego illi qui pascitur inter ubera. Cantic. 2. | Leodij Ioun Waldor fecit et exc. — Au t. c. 61 × 100 mm. — Copie de Wierix. Alvin n° 529.*

*La Vierge et l'Enfant.* — La Vierge, à mi-corps, tient l'Enfant Jésus sur le bras gauche. Inscription : *Concepi, gessi, peperì, pia, fida, beata, lumen, Verbum, | agnum, filia, virgo, parens. | Dedyei Par I. Waldor. A honeste et vertuose Dame D. Marie de Lens. — Au t. c. 70 × 101 mm.*

Rectifions en outre quelques erreurs commises par J. Renier dans la description des œuvres de J. Valdor qu'il a connues.

Du n° 16 (*Sainte Thérèse*) il existe un second état, la planche usée ayant été complètement retravaillée.

La description du n° 22 (*Saint Augustin*) est restée incomplète, probablement parce que J. Renier n'a vu qu'une épreuve coupée. En effet, outre les textes signalés, l'estampe comporte, en dessous de la composition, une inscription en quatre lignes : *Augustine, tuus, tribuit ... leges quos statuere tuae.*

Du n° 25 (*Sainte Vierge*) daté 1620, il existe un second état entièrement repris et devant être postérieur à 1621, puisqu'il comporte la mention *cum Privilegio Sereniss.* — id. n° 27 (*Jésus adolescent*).

Les n° 36 et 43 représentant saint Nicolas, évêque de Myra, ne sont pas des gravures différentes, mais bien deux

états successifs, le n° 36 constituant le premier état et le n° 43 le second. En dehors des différences dans les inscriptions mentionnées par J. Renier, il faut signaler de multiples reprises dans le n° 43.

Il existe une gravure représentant le même sujet que celui décrit au n° 46 (*Sainte Lydwine*), mais traité en contrepartie. Cette estampe, qui n'est pas datée, comporte l'inscription suivante : *S. Lydwina virgo Schiedamensis. Absit mihi gloriari nisi in cruce dñi nri Jesu Chrti. Ad. Galat. 6. Leodij Is. Valdor inven. sculp. et excud.* Nous croyons pouvoir affirmer que cette estampe est l'originale et celle décrite par Renier la copie. En effet, cette dernière comporte la mention *Leodij Joanes Valdor fecit cum gratia et Privilegio seren<sup>mi</sup> 1624*, tandis que l'autre ne comportant pas le privilège doit, dès lors, être antérieure à 1621. Nous avons enfin relevé dans la *Bibliographie liégeoise*, par de Theux de Montjardin, un certain nombre d'ouvrages comportant des frontispices et illustrations non mentionnés dans le répertoire de J. Renier. En voici la liste : *Trésor ou reliquaire d'honneur de Jésus-Christ et de ses saints auquel est représentée l'institution et dignité de la confraternité des Corrugiates ou ceintures de N. P. S. Augustin, etc. Par F. George Maiyret, Buillonoy, doct. th. et prieur de l'ordre des ermites de S. Augustin lez-Liége, O. Ouwerz, 1611.* In-8°, titre-frontispice gravé par J. Valdor, 4 ff. lim., 320 pp. et 3 ff. table.

*Panegyricon poemation Bochohltiani culminis columini dicatum, ex quatuor virtutum cardinalium adyto desumptum. Auctore Amando Gilselio ludimoderatore Leodio. L. Streeel. 1620.* In-4° de 43 ff. Le verso du 5° feuillet est occupé par les armes de la famille de Bochohlt, gravées par J. Valdor.

*Le Chateau du moine opposé à la Babel de Hochedé Nembroth de la Vigne. C'est-à-dire Réplique de F. Louys du Chateau, Liégeois, docteur en théologie et provincial des frères mineurs conventuels de la province de Liège, pour un*

*sien lioret imprimé l'an 1619 sous le titre de la Religion prétendue des Provinces Beligiques Unies désunie contre la prétendue réfutation d'iceluy sortie de la plume d'un ignorant qui se dit pasteur des Wallons et François calvinisez à Dordrecht. En laquelle sont traictées plusieurs matières importantes et surtout touchant l'écriture, la foy et l'église. O. Ouwerz, 1622.* In-8° de 16 ff., 494 pp. et un f. errata. Au dernier f., la marque de l'imprimeur. Le titre est précédé du portrait, gravé par J. Valdor, d'Ogier de Loncin, abbé de S. Laurent, à qui le livre est dédié.

*Petits exercices de religion et briefves méthodes d'examen de conscience et d'oraison... Imprimez en faveur et pour l'usage des novices minimes et humbles enfans de S. François de Paule. J. Tournay s. d.* Petit in-12, de 2 ff., 156 pp. Avec approbation du 19 octobre 1623 et une gravure de Valdor sur le titre, représentant S. François de Paule.

*Les pleurs de Phylomèle contenant les odes pèlerines, les regrets et les pleurs de messire Remacle Mohy, assemblez par messire Jean Mohy son frère. Seconde édition dédiée au roy catholique. L. Streeel 1626.* Petit in-8°, frontispice gravé par Michel Noel, 2 ff. lim. et 112 pp. avec musique gravée. À la p. 85 se trouve une gravure de J. Valdor, datée de 1626, représentant Notre-Dame de la Sarte, près Huy.

*Le roman de la cour de Bruxelles ou les adventures des plus braves cavaliers qui furent jamais et des plus belles dames du monde [par Puget de la Serre]. Imprimé à Spa et à Aix, en Allemagne, par J. Tournay, 1628.* Petit in-8°, frontispice gravé par Valdor. (Le volume n'a pas été imprimé à Spa ni à Aix, mais bien à Liège).

*Iter Moguntinum illustrissimi ac reverendissimi Petri Aloysii Carafa episcopi Tricaricensis et legati apostolici ad nuperam electionem illustrissimi ac reverendissimi Anselmi Casimiri Wambolt archiepiscopi Moguntiae et S. R. I. electoris. Caetus Servilius illustrissimo et excell<sup>mo</sup> domino Tiberio Carafa principi Bisiniani ac Scyllae Hispaniae magnati,*

*equiti velleris aurei, dedicat. J. Ouwerx, 1629. In-4° de 3 ff. lim., 46 pp. Sur le titre se trouvent les armes de Carafa entourées du collier de la Toison d'Or, gravées par J. Valdor.*

*Ad jus civile Leodiensium observationum et rerum judiciarum pars prima (2. 3. 4.) A. D. Carolo de Mean serenissimo principi Maximiliano Henrico, archiepiscopo et electori Colonienst, episcopo et principi Leodiensi... a consiliis ordinariis et pritalis, ejusdemque in urbe Trajectensi ad Mosam commissario decessore ac civitatis Leodiensis olim consule. 1652-1663. 4 vol. in-fol°. Le premier imprimé en 1652 chez Léonard Streel, les deux suivants en 1654 et 1658 chez la veuve Streel et le quatrième en 1663 chez G.-H. Streel. Les trois premiers ont un même frontispice de J. Valdor et le portrait de Méan par Natalis; le premier est en outre orné du portrait de Maximilien-Henri par Natalis. Dans les liminaires, nous trouvons trois épîtres en prose de Bernard Heymbach, deux lettres de M<sup>r</sup> d'Audiguier, juriconsulte français, des poésies de J. Valdor, B. Heymbach...*

*Observationes et res judicatæ ad jus civile Leodiensium, Romanorum aliarumque gentium, canonicum et feudale. A nob. D. Carolo de Méan... Editio tertia. E. Kints, 1740-1741. 8 vol. in-fol°. Avec frontispice de Valdor et le portrait de l'auteur. Les liminaires des deux premiers volumes contiennent un sonnet de Valdor...*

Les sept premiers de ces ouvrages furent publiés à des dates se suivant d'assez près jusqu'en 1629, tandis que l'*Ad jus civile Leodiensium observationum et rerum judiciarum pars prima* datant de 1652 et la *Pars quarta* datant de 1663 sont respectivement de vingt-trois et trente-quatre années postérieures aux livres illustrés par un J. Valdor, celui que nous considérons comme J. Valdor l'ancien. Cette interruption relativement longue, doublée du fait que ce dernier ouvrage comporte des poésies signées de J. Valdor, semble indiquer qu'il doit être attribué à celui que J. Renier désigne comme Jean Valdor III

(calcographe de Louis XIV), et que nous pensons être le fils de Jean Valdor l'ancien, né en 1616. En effet, ce graveur nous est connu surtout grâce à l'ouvrage *Les Triomphes de Louis le Juste*, Paris, 1649, qui comporte non seulement un grand nombre de ses compositions graphiques, bien souvent gravées par d'autres artistes, mais aussi des poèmes. Il doit avoir quitté Liège pour Paris en 1637. La publication de son ouvrage sur Louis XIII lui aurait valu, de la part de Louis XIV, un titre de noblesse, puisqu'il s'y nomme lui-même : *sieur de Valdor*. D'autre part, le prince-évêque de Liège le nomma *Intendant des Messageries de Liège au Duché de Bouillon et vice-versa*. Ce titre, après lui avoir été accordé le 2 janvier 1651, fut renouvelé par le Roi de France en août 1662. Ayant perdu sa femme, dont il eut deux fils et une fille, il rentra à Liège et y devint chanoine de l'église Saint-Denis. Un de ses deux fils lui succéda dans sa charge d'Agent du prince-évêque de Liège à la cour de France; l'autre devint, comme son père, chanoine de l'église Saint-Denis.

Outre le grand nombre d'estampes illustrant *Les Triomphes de Louis le Juste*, nous connaissons encore trois gravures auquel le nom de Jean Valdor est lié et que ne signale pas J. Renier. La première représente un *Repos en Egypte* (fol. oblong) et est signalée par Le Blanc (*Manuel de l'amateur d'estampes*), qui, lui, n'a relevé que vingt-huit estampes qu'il attribue d'ailleurs toutes à un seul maître. En dessous de la composition, cette planche comporte une dédicace à Elisabeth de Choiseul, épouse de Guenegaud, signée *Joannes Valdor Leodiensis 1644*. Plus bas que cette dédicace, on lit : *J. Valdor excudit cum privilegio Regis*. Une autre gravure représente le catafalque érigé à l'occasion d'un service funèbre célébré à Rome pour les membres de la Société des Jésuites et leurs bienfaiteurs. Elle porte la date 1640, et dans une inscription en italien, au-dessous de la composition, Antoine Gérard, qui construisit le catafalque, dit qu'il l'a fait graver par Jean

Valdor le jeune : ... *questo da me fatto intagliare dal Sign<sup>r</sup> Giovanni Valdor giovanne...* Cette mention semble bien confirmer notre opinion qu'il n'y aurait eu que deux J. Valdor graveurs, le premier étant le père du second. Celui-ci doit avoir été également éditeur et, à cet effet, il doit avoir obtenu le privilège du roi de France que nous avons relevé sur les deux planches décrites ci-dessus, ainsi que sur un portrait de Mazarin gravé par Michel Lasne. A n'en pas douter, il doit exister encore bon nombre d'autres estampes qui comportent l'*excudebat cum privilegio Regis* de J. Valdor II.

Louis Lebeer.

**VALDOREAL**, bourgmestre de Liège. Voir WALDOREAL.

**VALE (Jean) ou VAN DER VALE**, cistercien, mort à Gand en 1459. On ne sait où ni quand il naquit. Il fit profession à l'abbaye des Dunes, près de Furnes, sous l'abbatit de Pierre van der Markt (Petrus de Foro, 1418-1442). Doué d'une vive intelligence, il avait été envoyé auparavant à l'Université de Paris où il prit le grade de licencié (sa pierre tombale à la Byloke, à Gand, dit : bachelier) en théologie. A Paris, dans la maison d'études de son ordre, le collège Saint-Bernard, il enseigna plus tard l'Écriture sainte. Rappelé dans sa patrie, il remplit la charge de *portarius* (hôtellerie et aumônerie) à Zande, dépendance des Dunes. La raison de ce rappel pourrait bien être un motif de santé; nous savons, en effet, qu'à Zande le chapitre général des cisterciens avait établi dès 1258 une infirmerie où l'usage de la viande était permis aux santés plus faibles. Après, Jean Vale remplit la charge de confesseur chez les Cisterciennes de la Byloke, à Gand, à une époque où la vie religieuse n'y était plus fort stricte. C'est là qu'il mourut le 5 juin 1459. Agathe Sersanders était alors abbesse de la Byloke, et Jean Crabbe abbé des Dunes (1457-1488). Son corps fut enseveli à Gand. Ses écrits sont perdus.

Ph. Schmitz.

C. de Visch, *Bibliotheca Scriptorum Ord. Cist.* 1686, p. 283. — A. de Rui, *Cronica et Cartula*

*rium monasterii de Dunis* (1864), p. 72, 82, 214, 290. — H. Denifle, *Chartularium Univ. Parisiensis*, IV, p. 268. — Froytier dans *Nieuw Nederlandsch Biografisch woordenboek*, VI (1924), p. 1295.

**VALENCIENNES (Henri DE)**, historien. Voir HENRI DE VALENCIENNES.

**VALENCIENNES (Herman DE)**, trouvère. Voir HERMAN DE VALENCIENNES.

**VALENRODE (Jean DE)**, évêque de Liège. Voir WALLENRODE.

**VALENTIN (Saint)**, soi-disant évêque de Tongres au commencement du IV<sup>e</sup> siècle. Son nom figure dans la liste épiscopale donnée par Heriger à la fin du X<sup>e</sup> siècle, après celui de Maximien et avant celui de saint Servais. Mais on sait que tous les prétendus évêques de Tongres antérieurs à saint Servais (c. 346) ont tout simplement été empruntés au catalogue des évêques de Trèves. Il n'y a donc pas lieu d'admettre que l'église de Tongres ait eu Valentin pour évêque. Heriger avoue d'ailleurs ne rien savoir ni de lui, ni de ses sept prédécesseurs immédiats, et il met cette ignorance sur le compte des Huns qui auraient ravagé les diocèses du nord de la Gaule. Au XIII<sup>e</sup> siècle, Gilles d'Orval rapporte, d'après une source inconnue, que Valentin mourut avant 308 et qu'il fut enterré à Tongres dans l'église de Sainte-Marie. Il est certain, en tout cas, que l'on vénérât à Tongres, dès le haut moyen âge, les reliques d'un saint Valentin dont la fête se célébrait le 7 juin. En 1039, Nithard, évêque de Liège, et Gérard, évêque de Cambrai, les transférèrent, ainsi que celles des évêques de Tongres, Monulphe et Gondulphe, et d'un certain saint Candide, évêque d'un diocèse inconnu, qui était venu mourir à Tongres ou à Maestricht à une date également inconnue, dans la crypte de l'église de Saint-Servais, à Maestricht, ainsi qu'il appert du récit de l'élévation de ces mêmes reliques en 1623.

H. Fierens.

Heriger, *Gesta episcoporum Leodiensium*, dans *Monumenta Germanica Historica, Scripta*, t. VII, p. 171. — Gilles d'Orval, *Gesta episcop. Leod.*,

*bid.*, t. XXVI, p. 19. — *Acta Sanctorum Boll.*, juin, t. II, p. 9-11. — F.-W. Reithberg, *Kirchen-geschichte Deutschlands*, t. I (1846), p. 204. — Dom Morin, *Un Saint de Maestricht rendu à l'histoire* (à propos de Candide), *Revue Bénédictine*, t. VIII (1891), p. 176-183.

**VALENTIN** (*le Père*), né Louis Paquay, né à Tongres, le 17 novembre 1828 et mort à Hasselt le 1<sup>er</sup> janvier 1906. Après avoir fait ses études au collège communal de sa ville natale et au Petit Séminaire de Saint-Trond, il entra au noviciat des Frères-Mineurs à Thielt et y reçut l'habit franciscain le 3 octobre 1849. Ordonné prêtre à Liège le 10 juin 1854, il célébra son jubilé cinquantième de religion le 18 octobre 1899 et de prêtrise le 26 mai 1904. Il fut élu gardien du couvent de Hasselt en 1889, et définitif de la province belge de son ordre en 1890 et 1899. Le Père Valentin était un vrai fils de saint François, un homme de prière, un modèle de régularité, de charité fraternelle, d'abnégation, d'humilité et d'obéissance. Pendant quarante-huit ans, la ville de Hasselt a été témoin des vertus de l'humble franciscain et la renommée de ce saint religieux, favorisé de lumières extraordinaires, s'est répandue en Belgique et au delà des frontières. Ils n'étaient pas rares les pénitents qui venaient de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France, de l'Italie et même de la lointaine Amérique pour chercher auprès du saint confesseur pardon, paix et réconfort. Du matin au soir le confessionnal de ce nouveau « Curé d'Ars » était littéralement assiégé, et, jusqu'au moment où la maladie le terrassa, le religieux ne cessa de se dévouer à ses innombrables pénitents. Il mourut comme il vécut, en saint, donnant à

(1) P. Ladislas Kerckhove, *Levensschets van den E. P. Valentinus Paquay* (Mechelen, 1905), 143 p. — P. Remachts Moonen, *Leven en deugden van den dienaar Gods den Z. E. Pater Valentinus Paquay* (Mechelen, 1<sup>ste</sup> uitgave, 1910, 398 p.; 2<sup>e</sup> uitgave, 1913), 400 p. — *Plechtige Onthulling van P. Valentinus praalgraf*, 1903, 80 p. — *De Bode van S. Franciscus*, 1906-1910, passim.

(2) P. Ladislas Kerckhove, *Le R. P. Valentin Paquay* (Malines 1905), 150 p. — R. P. Remacle Moonen et Leopold Quinot, *Aperçus sur la vie et*

ses frères, jusqu'au dernier moment, l'exemple de toutes les vertus professées à un degré héroïque.

Innombrables sont les articles nécrologiques consacrés à sa mémoire. La vie du Père Valentin a paru en langues néerlandaise (1), française (2), allemande (3) et croate (4). Depuis le 3 mai 1908 sa cause de béatification est introduite et, en 1920 et 1921, ont paru à Rome deux volumineux recueils in-4<sup>o</sup>, du procès canonique préliminaire à l'introduction de sa cause (5).

Jean Paquay.

**VALENTIN** (*Emile*), dit aussi VALENTIN-DECAT, bourgmestre de Houdeng-Goegnies, né à Houdeng-Goegnies, le 16 octobre 1825, décédé dans cette commune, le 9 janvier 1889. Mêlé très jeune aux discussions politiques, il publia, à l'âge de vingt-huit ans : *Une visite à mon ami Pierre ou causeries politiques*, Mons, impr. F. Levert, 1853; in-18, 159 p. Par un arrêté royal du 19 février 1884, il fut nommé bourgmestre de sa commune. C'était le couronnement d'une vie consacrée en grande partie aux affaires publiques. Il conserva ses fonctions jusqu'en février 1888, et mourut un an plus tard.

Eduard Poncet.

**VALENTIN** (*Emile-Godefroid*), professeur et homme de lettres, né à Namur, le 7 novembre 1849, mort à Uccle, le 30 mai 1913. Docteur en philosophie et lettres (spécialement en sciences métaphysiques), il fut professeur à l'Athénée de Mons (1873-1886), puis préfet des Athénées royaux de Chimay, de Tongres et enfin d'Ixelles (1895-1906). On lui doit des poésies, parfois satiriques, des comédies, des romans, des études sur

*les vertus du serviteur de Dieu le R. P. Valentin Paquay* (Malines, 1911), 446 p.

(3) El. Wörmann, *Um Seilen. Leben und Tugenden des Franziskaners Valentin Paquay* († 1905) (Wiesbaden, 1916), 231 pages.

(4) P. Prado Triplât, O.F.M., *P. Valentin Paquay* (Zagreb, 1921).

(5) *Summarium causæ beatificationis et canonisationis servi Dei Valentini Paquay, O. F. M.* (Roma, Typographia polyglotta vaticana, 1920), in-4<sup>o</sup>, 406 p.; *Litteræ postulatiæ ad introductionem eiusdem causæ*, 1921, in-4<sup>o</sup>.



des sujets variés. Il mit tous ses efforts à propager le goût des belles-lettres, et exerça une grande influence sur ses élèves. Son esprit pédagogique se manifeste aussi dans ses anthologies. Il entra prit très tôt de secouer l'apathie du public belge en matière littéraire; il fit notamment paraître dans ce but le *Journal* (ensuite *Revue*) *des Gens de Lettres belges* (1880 à 1902), où l'on trouve le nom de la plupart des écrivains belges de valeur. Il a employé exceptionnellement trois pseudonymes : *Godefroid*, *Le Vidame*, *La Flemintenie*.

Voici la liste de ses œuvres : 1. *Les hiboux de Crève-cœur*, roman historique (cité par lui en 1885). — 2. *Premiers essais*, recueil de poésies (cité par lui en 1885 sous le titre de : *Brises namuroises*) (Namur, P. Godenne, 1866); in-12, 47 p. — 3. *L'Elyséade*, poème en quatre chants (Namur, P. Godenne, 1867); in-18, 36 p. Seconde édition sous le titre : *La Champs-Elyséade*, boutade héroï-comique en quatre chants. Seconde édition entièrement refondue et considérablement augmentée (Namur, A. Wesmael-Charlier, 1870); in-18, 49 p. Troisième édition (Namur, P. Godenne, 1872). Réimprimé aussi dans *Éphémères et moustiques*, 1873. — 4. *La note du grillon. Trilogie à Pie IX*, poésies lyriques (Namur, Douxfils, 1869); in-8°, 8 p. Réimprimé sous le titre de : *Trilogie à Pie IX*, 2° édition (Louvain, Ch. Peeters, 1871); in-12, 16 p.; 3° édition (Namur, P. Godenne, 1873); in-8°, 16 p.; 4° édition (Namur, P. Godenne, 1877); in-8°, 16 p. Réimprimé aussi dans les *Nationales*, 2° édition, 1880. — 5. *Éphémères et moustiques*, poésies (Namur, P. Godenne, 1873); in-12, 287 p. Les meilleures pièces sont reprises dans les *Nationales*, 1873. — 6. *De la possibilité d'une poésie nationale en Belgique et des causes du préjugé qui la nie*. Essai lu en séance de la Société des Arts et des Lettres du Hainaut (Mons, Dequesne-Masquillier, 1877); in-8°, 23 p. Extrait des *Mémoires* de cette Société, 4° série, tome III, 1877. A été publié aussi comme préface (datée de 1875) des *Nationales*, 2° édition,

1880. Réimprimé dans le *Journal des Gens de Lettres belges*, I, 1881, sous le titre de : *Des causes de notre infériorité dans la poésie et le roman*. — 7. *Eaux-fortes et pastels*, poésies (Namur, P. Godenne, 1876); in-12, 100 p. Presque toutes les pièces de ce volume se retrouvent dans les autres recueils. — 8. *Les Nationales*, poésies belges (Namur, P. Godenne, 1878); in-12, 103 p.; 2° édition (Namur, P. Godenne, 1880); in-12, LV-196 p.; 3° édition, 1890. — 9. *Un médecin s. v. p. Mœurs ardennaises*, roman. A paru d'abord dans le *Journal des Gens de Lettres belges*, I, 1881, p. 62 et suiv., puis à part (Namur, P. Godenne, 1881); in-8°, 137 p.; 7° édition, illustrée de vingt dessins originaux de T'Sas, revue et augmentée (Namur, J. Godenne, 1910); in-12, 200 p. Les pages 157 à la fin forment une deuxième partie sous le titre de : *Croquis bruxellois*. — 10. *Carmen Sylva*, étude critique (Namur, P. Godenne, 1883); in-8°. Extrait du *Journal des Gens de Lettres belges*, III, 1882-83. — 11. *La genèse d'un crime*, poème, 1883; in-12; 2° édition (Liège, J. Godenne, 1889); in-12, 26 p. — 12. *Des droits de l'État moderne en matière d'enseignement*. Étude extraite du *Journal des Gens de Lettres belges*, 5° année, no 23 (Bruxelles, 1885); in-8°, 17 p. — 13. *Escapes et abordages* (Liège, J. Godenne, 1890); in-16, 122 p. — 14. *Ventriloque et sorcier*, comédie en un acte (en collaboration), 1891. — 15. *Le procès*, comédie en deux actes, traduits de l'allemand de R. Benedix, 1891. — 16. *M. Kneipp et nos médecins*, réflexions d'un kneippiste (Tongres, Theelen, 1892), in-8°. — 17. *La ruche belge* (Liège, J. Godenne, 1893), édition lilliputienne, in-64, 3 × 4 cm., 29 p.; avait d'abord paru dans les *Nationales*, 2° édition, 1880. — 18. *Rédemption*. Poème antiesclavagiste en six chants (Liège, J. Godenne, 1894), in-8°, 90 p.; 2° édition (ibid., 1894), in-16, 66 p.; 3° édition, avec le titre : *Rédemption*, poème en six chants (titre et texte français sur la page de gauche, titre et texte flamands sur la page

de droite) (Bruxelles, Lebègue, 1898), in-8°, 141 p. La traduction flamande avait paru seule : *Redemption*. In zez zangen. Verlossing Antislavernijsch gedicht in 't Nederlandsch vertolkt door J. Brouwers (Luik, J. Godenne, 1895), in-8°, 68 p. — 19. *Ventriloque et sorcier*, comédie en un acte (en collaboration avec Ad. Hameckers) (Namur, Wesmael-Charlier, 1897), in-8°. — 20. *Le voleur de bicyclettes*, comédie en un acte (en collaboration avec Lucien Varnès) (Namur, Wesmael-Charlier, 1897), in-8°. — 21. *Les petits couteaux*, poésies satiriques, 2<sup>e</sup> édition (Bruxelles, Castaigne; Namur, J. Godenne, 1897), in-16, 138 p.; avait paru sous ce titre dans les *Nationales*, 1878. — 22. *La formule*, comédie en un acte et en vers (Namur, J. Godenne, 1899), in-12, 48 p. — 23. *Pour les veuves et orphelins : plus de pension, un capital !* (Namur, J. Godenne, 1900), in-8°; 3<sup>e</sup> édition en 1908. — 24. Godefroid, du *Patriote illustré* : *Les clairons belges du Christ*, anthologie (Namur, J. Godenne, [1904]), in-8°, xii-634 p., portraits. — 25. *Dizi !*, comédie en trois actes et en vers (Namur, J. Godenne, 1906), in-8°, 62 p. — 26. *Rithmes Clementines*, poésies marotiques du sieur La Vlemin-tenie, ornaturées d'estampes anciennes et pour la première fois colligées par Jacques Godenne, maître imprimeur à Namur, 1908, in-12, 104 p., front. — Emile Valentin publia le *Journal des Gens de Lettres belges*. Poésies, morceaux choisis, nouvelles et critique littéraire : I, n° 1 (1<sup>er</sup> novembre 1880). — V, n° 24 (15 octobre 1885), (Bruxelles), in-f° — VI (1895) — IX, n° 23-24 (15-30 novembre 1899) (Liège), petit in-f°. Ce périodique devint ensuite *Revue des Gens de Lettres belges* — X (1899-1900) — XII (1901-1902) (Tournai); in-8°. Les trois séries renferment de nombreux morceaux d'Emile Valentin, notamment des articles de critique et de polémique littéraires. Valentin fournit régulièrement au *Patriote illustré*, depuis le 14 novembre 1897 (XIII, n° 46) jusqu'à sa mort, un choix de pièces d'auteurs belges qu'il intitulait : *Petite anthologie*

belge (au début, titre général : *Nos annales littéraires*), et qu'il signa Godefroid à partir de 1902; c'était la continuation de ce qu'il avait fait dans son *Journal* (puis *Revue*). E. Valentin collabora aussi au *Journal de Mons* et à l'*Echo de Namur*.

Auguste Vincent.

L. De Mulder, *Causeries littéraires. Esquisses. Critiques. Portraits* (Frameries, 1887), in-8°. — Jean Grignard, *Nos gloires littéraires. Causeries sur les écrivains belges. Poètes* (Bruxelles, Société belge de Librairie, 1889), in-8°, p. 269-290, avec portrait. — J. Renault, *Le Dr Godefroid-Emile Valentin, préfet honoraire de l'Athénée royal d'Ixelles, poète et critique littéraire. Notice bio-bibliographique*, dans *Revue bibliographique belge*, 20<sup>e</sup> année, n° 2, 29 février 1908, *Chronique*, p. ix-xv. — Fernand Bernard, *Emile Valentin. Notice bio-bibliographique*, dans *Revue bibliographique belge*, février-mars 1913, *Chronique*, p. xvii-xxii. — *Le Patriote illustré*, 8 juin 1913, p. 263 et 263 (avec portrait). — Listes données sur la couverture de la plupart des œuvres de Valentin. — Renseignements privés.

VALENTIN DE SAINT-AMAND, prédicateur. Voir BECKMANS.

VALENTYNS (*Mathias*), abbé d'Averbode de 1591 à 1635, né à Coersel, en Campine, de Valentin Aleyten et de Marie Meersel, mort le 12 mars 1635. Entré comme novice chez les Prémontrés d'Averbode le 1<sup>er</sup> janvier 1574, il fit profession l'année suivante et fut ordonné prêtre le 20 mai 1578. Tout jeune encore, il attira l'attention de ses confrères car, déjà en 1584, lors de l'élection du prélat Vander Heyden, il obtint un grand nombre de voix. Il alla résider comme curé à Cosen durant la même année, avec la mission de surveiller la gestion des propriétés foncières de l'abbaye situées sous Saint-Trond. En 1588 il devint curé de Brusthem, où il séjournait encore lorsqu'il fut promu à la dignité abbatiale. L'élection par laquelle on le proposa comme chef du monastère eut lieu du 21 au 26 novembre 1588. Toutefois, les troubles qui agitaient alors le pays arrêtaient le cours des négociations. Les patentes de nomination ne datent que du mois d'août 1591. Le nouvel élu fut installé en novembre suivant et reçut la bénédiction abbatiale à Liège, au monastère de Beurepart, le 24 mai 1592.

Au moment où il acceptait de prendre en main la direction de ses confrères, Mathias Valentyns ne pouvait se faire illusion sur les difficultés de la tâche qu'il aurait à remplir. On sait que depuis 1578 la communauté avait été bannie de son asile séculaire, pillé et saccagé par les sectaires casimiriens au cours des guerres de religion. Après avoir vécu dispersés pendant plusieurs années, les religieux reprirent, tant bien que mal, l'observance conventuelle dans leur refuge de Diest en 1584. Inutile d'épiloguer sur le sort réservé durant cette époque à la discipline claustrale. Prise dans son ensemble, la vie monastique subissait un recul très accentué. Les troubles extérieurs et les principes de vie facile mis en avant par la Renaissance et systématisés par les novateurs y avaient fait écho. Dans nos régions la plupart des monastères ont relâché leur ferveur de jadis. La vie commune n'existe plus, les pratiques d'austérité ont été abandonnées ou considérablement mitigées; plusieurs religieux ont déserté leur poste pour grossir les rangs des calvinistes ou des luthériens. Mais la réaction ne se fit pas attendre: le concile de Trente, réuni pour opposer un barrage efficace aux débordements, entreprit un examen minutieux de la situation des monastères. Sans doute, dans nos provinces, les mesures édictées ne sortirent pas immédiatement l'effet attendu. Toutefois, le branle était donné et il finit par atteindre les instituts dont les chefs d'ordre étaient situés à l'étranger. Dans la famille norbertine, par exemple, les abbés généraux de la maison-mère entreprirent une révision très sérieuse de l'observance dès la seconde moitié du xvi<sup>e</sup> siècle. Il fallut cependant qu'une cinquantaine d'années s'écoulassent avant que ce mouvement eut une répercussion dans les abbayes des Pays-Bas.

L'abbé Valentyns se constitua à Averbode le champion infatigable de cette rénovation salutaire.

Dans le but d'assurer le succès de son entreprise, il multiplia les efforts pour mettre fin à l'exil de ses confrères

et les ramener au bercail abandonné depuis tant d'années. Hélas! une première déception l'attendait: en 1594, le feu dévora la majeure partie des édifices conventuels, avec la bibliothèque et la maison abbatiale. Les auteurs inconscients du désastre étaient des soldats espagnols, envoyés contre une bande de mutins retranchés à Sichein, et qui avaient pris position sur les hauteurs d'Averbode, dans les bâtiments délaissés de l'abbaye. Les dégâts s'élevèrent à cent mille florins. Le gouvernement promit, il est vrai, un dédommagement, mais celui-ci fut très maigre. Quelques âmes généreuses aidèrent l'abbé à défrayer les restaurations qui se prolongèrent pendant cinq ans. L'exil ne prit fin qu'en 1604. Après avoir pourvu, dans la mesure du possible, aux nécessités matérielles des siens, Valentyns consacra toute sa sollicitude à la réforme spirituelle et disciplinaire. Sa fermeté triompha des obstacles et, déjà en 1610, quelques membres de son abbaye furent chargés par le provincial du Brabant de se rendre à Anvers, pour y entreprendre la restauration de l'observance chez les chanoines de Saint-Michel, abbaye-mère d'Averbode.

L'abbé n'oublia pas non plus ceux de ses conventuels qui dirigeaient des paroisses à l'extérieur du monastère. Forcés, à plusieurs reprises, d'abandonner leurs ouailles par suite de la persécution, appauvris par la soustraction de leurs revenus ou les exactions continuelles de la soldatesque, certains curés menaient — faut-il s'en étonner? — une vie très peu exemplaire. Le prélat les pressa de conseils. Il prévenait les uns, encourageait les autres et ne craignit point d'user de rigueur vis-à-vis des récalcitrants. C'est en partie grâce à son initiative que les autorités centrales de l'Ordre codifièrent des mesures précises et sévères pour l'exercice du ministère paroissial par les Prémontrés. Ici, encore, le zèle du réformateur eut raison du mal et, après quelques années, l'activité apostolique des chanoines d'Averbode put recueillir des éloges

flatteurs de la part des évêques diocésains.

Enfin, Valentyns intervint énergiquement dans la réorganisation des moniales norbertines de Keyserbosch. Ce prieuré, dépendant d'Averbode, payait lui aussi à cette époque un tribut à la décadence. Devant l'obstination des religieuses, soutenues par de puissants protecteurs dans la pratique d'abus invétérés, le prélat fit appel à des norbertines, déjà gagnées à la réforme, venues du prieuré de Gempe, non loin de Louvain. Grâce à cette tactique, Keyserbosch put retrouver sa prospérité d'autan et acquit bientôt un tel prestige de régularité, qu'on alla jusqu'à lui arracher de force quelques sœurs pour réintroduire la stricte observance dans d'autres maisons féminines.

Le gouvernement long et fructueux de Mathias Valentyns lui valut, dans les annales de son monastère, le titre de second fondateur d'Averbode. Ses restes furent inhumés dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste de l'ancienne église abbatiale. Après l'achèvement de la nouvelle basilique en 1670, on les transféra dans le caveau des abbés, creusé sous le maître-autel.

Plac. Lefèvre, O. Proem.

Plac. Lefèvre. *L'abbaye norbertine d'Averbode pendant l'époque moderne*, t. I, p. 4-11 (Recueil des travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie de l'université de Louvain, 2<sup>e</sup> série, 4<sup>e</sup> fascicule, Louvain, 1924).

**VALÈRE DE SAINTE-EUPHROSINE**, ou **VERIS**, carme déchaussé, mort à Liège en 1662. Il fut professeur de théologie dans la province de son ordre, et y remplit également les fonctions de prieur et de définité provincial avant d'en être nommé le visiteur général. On a de lui un ouvrage intitulé : *Les Excellences et Grandeurs de la très sacrée Vierge Marie, mère de Dieu, tirées des noms et des titres dont elle a été de tout temps honorée, principalement de celui de Notre-Dame de Miséricorde pour relever les espérances de tous les misérables dans ce temps affligé*. Imprimé par les soins

du R. P. Maurice de S. Mathieu (Liège, Streel, 1674); in-8°, 8 ff., 642 pages.

Ph. Schmitz.

Cosme de Villiers, *Bibliotheca Carmelitana* (reéd., 1927), t. II, col. 859. — Martial de Saint-Jean-Baptiste, *Bibliotheca scriptorum Carmelitarum*, 1730, p. 421. — Chev. de Theux, *Bibliographie liegeoise*, 1885, c. 279.

**VALERIC (Saint)**, **VAULRY** ou **VALERY**, originaire de nos régions, naquit à la fin du v<sup>e</sup> ou au début du vi<sup>e</sup> siècle. D'après les martyrologes et des sermons remontant au xi<sup>e</sup> siècle, il se rendit au tombeau de saint Martial à Limoges et mena une vie d'ermite dans les environs de la ville. Les clercs de Limoges lui auraient bâti une cellule et un oratoire dédié à saint Julien. Sa réputation de sainteté aurait attiré les foules, dès son vivant et après sa mort, survenue le 10 janvier, vers 575. Une ville s'éleva à l'endroit de sa solitude et prit le nom de Saint-Vaulry. Sa mémoire est honorée dans le diocèse de Limoges le 10 janvier.

L. Jadin.

*Vita S. Valerici confessoris dans Catalogus codicum hagiographicorum latinorum... in Bibliotheca nationali Parisiensi*, t. I (Bruxelles, 1889), p. 14-18, et *Vita S. Valerici eremite* (ibid.), p. 85-86. — *Acta SS. Januarii*, t. I (1643), p. 617. — Card. Bourret, *Documents sur les origines chrétiennes du Rouergue, Saint Martial* (Rodez, 1887), p. 181-182. — P.-F.-X. de Ram, *Hagiographie nationale*, t. I (Louvain, 1864), p. 127-128. — J. Ghesquière, *Acta Sanctorum Belgii*, t. II (Bruxelles, 1781), p. 205, 213-218. — J. Molanus, *Natales sanctorum Belgii* (Douai, 1616), p. 9. — J. Mousnier, *Vie de saint Valeric* (s. l., 1704), in-16. — L.-J. Rouzier, *Vie de saint Valeric, ermite, patron de la paroisse de Saint-Vaulry (Creuse), d'après les ouvrages manuscrits ou imprimés des auteurs anciens et modernes* (Limoges, 1877), 212 pages.

**VALÉRIE (Sainte)**, vécut au vii<sup>e</sup> siècle et aurait été, d'après la légende, abbesse d'Honnecourt, ancien monastère de bénédictines du diocèse de Cambrai. Ses reliques furent plus tard vénérées dans cette abbaye avec celles de sainte Polène. Au x<sup>e</sup> siècle, l'évêque de Cambrai Fulbert porta dans le même monastère le corps de saint Lifard ou Liephard, évêque anglais. Plus tard les trois corps furent placés dans l'église de Saint-Prix à Saint-Quentin. La châsse de sainte Valérie fut pillée lorsque cette ville fut

prise par les Espagnols en 1557. La légende a fait des deux saintes des Anglaises, sœurs de saint Lifard; pour de Saussaye elles ne sont plus que des compagnes de son pèlerinage à Rome. En réalité, on ne connaît rien de certain à leur sujet; la réunion de leurs corps à l'abbaye d'Honnecourt fut le point de départ du développement tardif de cette tradition. La mémoire de sainte Valérie est honorée dans le diocèse de Cambrai le 8 octobre.

L. Jodin.

*Acta SS. octobris*, t. IV, p. 289-292; *februarii*, t. I, p. 497-500. — Bulteau, *Etude historique et archéologique sur les abbayes d'Honnecourt et de Vaucelles*, dans *Bulletin de la commission historique du département du Nord*, t. XVI (Lille, 1883), p. 1-144. — P. F.-X. de Ram, *Hagiographie Nationale*, t. II (Louvain, 1867), p. 108. — C. Destombes, *Les vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras*, t. IV (Lille, 1888), p. 35-38. — G. Gazet, *Histoire ecclésiastique des Pays-Bas* (Arras, 1614), p. 71. — J. Ghesquière, *Acta Sanctorum Belgii*, t. II (Bruxelles, 1784), p. 373-379.

**VALERIUS (Adrien)**, historien, poète et musicien, né à Middelbourg (Zélande) dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, mort à Veere, le 27 janvier 1625. On a cru longtemps que son nom était une forme latinisée d'un patronyme néerlandais Waltersz ou Woutersz; en réalité il appartenait à une famille d'origine française, dont le nom était de Valéry, et qui s'était fixée à Veere au XVI<sup>e</sup> siècle, accompagnant peut-être les seigneurs bourguignons qui habitèrent le château de Zandenburg. En 1569, on trouve à Middelbourg un François de Valery ou Valerius qui occupe diverses fonctions, commis en 1581, notaire en 1592; amateur de musique, il achète en 1575 les petites orgues d'une église démolie (Westmonsterkerk). Ce François paraît être le père d'Adrien Valerius qui s'établit, en décembre 1606 comme notaire, à Veere, où il remplit aussi les fonctions d'échevin et de conseiller. Il passait l'été dans une maison de campagne à Sandijek, et l'hiver à Veere où il se délassait des occupations administratives en s'adonnant aux arts. Doyen de la Chambre de rhétorique de Veere, • In reynder jonste groeijende •, il a

collaboré à l'anthologie zélandaise *Zeeuwische Nachtegael* (le Rossignol zélandais), éditée à Middelbourg en 1623. Après sa mort seulement fut imprimée, par les soins de ses héritiers, une œuvre dont l'importance ne fut reconnue qu'au XIX<sup>e</sup> siècle : *Neder-landsche Gedenck-dianck. Kortelick openbarende de voornaemste geschiedenissen van de seventhiën Nederlandsche Provincien, 't sedert den aenvang der Inlandsche beroerten ende troublen, tot den Jare 1625*. Haerlem, voor d'Erigenamen van den Autheur, 1626; in-4<sup>o</sup> oblong, 4 ff. et 296 pp. C'est une très curieuse compilation historique, relative aux guerres religieuses entre les Pays-Bas et l'Espagne de 1555 à 1625, basée surtout sur la chronique d'Emmanuel van Meteren, mais originale et importante pour la période 1621-1625. Le récit est entrecoupé de poésies, de maximes ou d'extraits divers, de neuf gravures historico-allégoriques, ainsi que de septante-six chansons relatives aux principaux événements, accompagnées de la musique vocale et d'une transcription en tablature de luth et de cistre. Cette musique, monodique en général et parfois polyphonique, est empruntée à des sources diverses, et confère à l'œuvre une valeur musico-logique toute particulière; elle nous donne des mélodies populaires au début du XVII<sup>e</sup> siècle, mais remontant souvent beaucoup plus haut.

Après la réédition de Loman, en 1871, dans la collection de la Société de l'histoire de la musique des Pays-Bas (réimprimée en 1893), les chansons furent popularisées par les chorales néerlandaises et flamandes; elles restent encore au répertoire de celles-ci, notamment dans des transcriptions à quatre voix mixtes, de Daniel de Lange et Florimond van Duyse entre autres. En Allemagne certaines figurent dans les recueils de cantiques protestants actuels.

Adrien Valerius avait épousé Christina Adriaansz, de Brouwershaven, et, en secondes noces, Elisabeth de Munck.

Paul Borgmoss.

*Bibliotheca belgica*, 1<sup>re</sup> série (Gand, 1880-1890), t. XXV, 713, et les sources y indiquées. — Rob.

Eitner, *Biographisch-bibliographisches Quellen Lexikon der Musiker*, t. X (Leipzig, 1904), p. 26-27. — *Nieuw nederlandsch biographisch woordenboek*, t. V (Leiden, 1921), col. 990-992 (notice de L. Knappert, et les sources y indiquées. — Hugo Riemann, *Musik Lexikon*, 41<sup>e</sup> Aufl. bearbeitet von Alfred Einstein (Berlin, 1929), p. 1908.

**VALÉRIUS (Antoine)**, médecin, né à Diekirch (Grand-Duché de Luxembourg), le 20 mai 1823, mort à Arlon le 24 mars 1881. Frère de Jean-Benoît et d'Hubert (voy. ces noms), il était l'un des plus jeunes des douze enfants de Richard Valérius, géomètre du cadastre, et d'Anne Knell. Il fit des études de médecine à l'Université de Gand où il conquit le grade de docteur le 24 septembre 1850. Il s'établit à Arlon où il ne tarda pas à être apprécié par une nombreuse clientèle. Il était secrétaire de la Commission médicale du Luxembourg, membre correspondant de la Société royale des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles (2 juillet 1866) et de plusieurs autres sociétés savantes. Les services qu'il rendit lors de l'épidémie de choléra de 1866 furent récompensés par une médaille de la ville d'Arlon et par la médaille de 1<sup>re</sup> classe du Mérite civique. Le 19 février 1868, il fut décoré de l'Ordre de la Couronne de chêne des Pays-Bas.

Il a publié dans les *Annales et Bulletin de la Société de médecine de Gand* plusieurs notes sur le lupus, 1856-1857, 1860, sur un cas de polype utérin, 1861, mémoire sur l'épidémie de dysenterie d'Arlon, 1859; dans les *Annales de la Société de médecine d'Anvers*, des notes sur un cas de polype utérin, 1861, la non-contagiosité du choléra, 1869, la guérison d'un eczéma chronique par l'arséniate de fer, 1868, un cas de môle hydatique 1865, 1868, la vaccine, 1874, l'empoisonnement par le plomb, 1861; dans le *Journal de médecine*, publié par la *Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, plusieurs mémoires ou notes sur le choléra et son traitement, 1866, 1864, 1868, l'empoisonnement par le plomb, la vaccine, 1878, l'eczéma, 1865, une épidémie de dysenterie, 1869, un cas de môle hydatique, etc., et de nombreuses notices se

rapporant à la police sanitaire, l'hygiène, la réglementation médicale.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 4. — Douret, *Notice des ouvrages composés par des écrivains luxembourgeois*, dans *Ann. Inst. Arch. Lux.*, Arlon, 1881, III, p. 46.

**VALÉRIUS (Hubert)**, physicien et professeur, né à Diekirch (Grand-Duché de Luxembourg), le 29 août 1820, décédé à Gand, le 8 mai 1897. Il était l'un des plus jeunes des douze enfants de Richard Valérius, géomètre du cadastre, et d'Anne Knell. Il était frère d'Antoine et de Jean-Benoît Valérius.

Il fit ses études primaires et deux classes d'humanités au Collège de Diekirch, puis la quatrième latine au Collège de Luxembourg et acheva ses humanités à Bruxelles, sous la direction de son frère Jean-Benoît qui était devenu professeur de chimie appliquée à l'École militaire et qui l'avait recueilli.

En 1836, il passa une épreuve devant un jury chargé de procéder à l'examen des personnes qui se destinaient aux Ponts et Chaussées, mais il fut jugé trop jeune (à peine 16 ans) pour être admis dans l'administration. Il vint suivre les cours de sciences naturelles à l'Université de Gand. Son zèle et son application appelèrent sur lui l'attention de ses maîtres et en 1838 il fut nommé répétiteur des cours de physique et de chimie expérimentales et de physique et de chimie appliquées. Proclamé docteur en sciences naturelles en 1841, il put consacrer une partie de ses loisirs à donner des leçons particulières de mathématiques et d'allemand. En 1842, il fut chargé du cours de physique appliquée et d'une partie des cours de technologie, tout en conservant ses fonctions de répétiteur. En 1844, l'illustre physicien Plateau avait été frappé de cécité et obligé d'abandonner la chaire de physique générale qu'il avait illustrée par ses mémorables découvertes. Hubert Valérius eut l'honneur d'être chargé de son enseignement.

Son biographe Van der Mensbrugge nous dit que son débit trop lent fatiguait souvent ses élèves; il ne stimulait

guère leur ardeur scientifique, aussi n'éveillait-il pas chez eux quelque enthousiasme pour la physique.

Ce professeur de 24 ans était en même temps étudiant à la Faculté de médecine où il poursuivait ses études. Il subit les dernières épreuves du doctorat en 1850. Il avait été nommé professeur extraordinaire à la Faculté des Sciences en 1848 et reçut dans ses attributions les cours de physique générale, de physique mathématique, de physique appliquée et de technologie. Il ne conserva ce dernier cours que jusqu'en 1856. En 1857, il fut nommé professeur ordinaire.

En 1848, il publia en collaboration avec son collègue Mareska, la traduction du cours de chimie organique et inorganique de Wöhler. De 1844 à 1858, Valérius ne fit aucune publication relative à la branche qu'il enseignait. Pendant cette période, il s'est intéressé à des questions de médecine, notamment aux applications de l'électricité au traitement des maladies. On lui doit plusieurs notices publiées dans les *Annales* et *Bulletins de la Société de médecine de Gand* : sur le développement du bassin (14 janvier 1852), sur l'atrophie musculaire progressive (1853), sur les dangers que présente l'application de l'électricité au traitement des maladies nerveuses (1853), sur le traitement de l'asthme nerveux (1856), et plusieurs rapports et analyses. Il prit part à la Société de médecine de Gand aux discussions sur le traitement de l'eczéma (1853), l'action du seigle ergoté (1853), l'emploi du sulfate de quinine dans le traitement du croup (1854), le choléra (1854).

A partir de 1856, il semble ne plus s'intéresser à la médecine. En 1858, il publia la traduction en français de l'ouvrage allemand de Zimmermann : *Les phénomènes de la nature*, en deux volumes in-8°. Dorénavant il ne s'occupe plus que de physique.

En 1863, il fait connaître un nouveau procédé expérimental pour déterminer la distance focale principale des miroirs sphériques convexes et des lentilles divergentes. Puis les *Bulletins* et

*Mémoires de l'Académie royale* publient successivement des notes : sur la constitution intérieure des corps (1865), sur un nouveau chronoscope électrique à cylindre tournant fondé sur l'emploi du diapason (1865), sur les vibrations de fils de verre attachés par une de leurs extrémités à un corps vibrant et libres à l'autre (1865), sur un analyseur acoustique, sur l'avantage de la vision binoculaire (1872), sur un effet singulier du courant électrique (1877), sur les variations du calorique spécifique aux hautes températures (1879), sur une nouvelle illusion d'optique (1883), sur le mode d'action des paratonnerres du système Melsens (1883).

L'enseignement de la physique industrielle appelait l'attention de Valérius sur les conditions de la combustion des corps employés dans l'industrie, sujet de propos duquel il publia quatre notes de 1875 à 1879 et trois éditions d'un traité : *Applications de la chaleur* (la dernière de 1875).

Il fut deux fois rapporteur du jury du Concours quinquennal des Sciences physiques et mathématiques (*Moniteur belge*, 26 novembre 1874).

Après la mort de son frère Jean-Benoît, il se chargea en 1875 de la publication de la seconde édition du *Traité de la fabrication du fer et de l'acier*, dont il avait revu et annoté le manuscrit.

Hubert Valérius était grand amateur de musique.

Il avait été élu correspondant de l'Académie de Belgique (Classe des Sciences), le 15 décembre 1869 et membre titulaire en 1893. Il était officier de l'Ordre de Léopold. Il s'éteignit le 8 mai 1897, laissant à tous ceux qui l'avaient connu le souvenir d'un bon collègue, d'un confrère dévoué, d'un ami fidèle.

Léon Fredericq.

Notice (avec portrait) par G. Van der Mensbrugghe dans *l'Annuaire de l'Académie royale, Bruxelles, 1899*, LXX<sup>e</sup> année, p. 45-66. — Université de Gand. *Liber memorialis*, 1913, p. 94-100, notice par Van der Mensbrugghe. — *Bibliographie nationale*, t. IV, suppl., 1910.

**VALÉRIUS** (Jean-Benoît), professeur, mathématicien, chimiste, né à Diekirch

(Grand-Duché de Luxembourg) le 28 décembre 1807 et y décéda le 30 mai 1873. Il était fils de Richard Valérius, géomètre du cadastre, et d'Anne Knell, et frère d'Antoine et d'Hubert Valérius. Il fit ses études à l'Université de Liège, et fut deux fois couronné aux concours de la Faculté des Sciences de l'Université pour des mémoires de mathématiques. La dissertation inaugurale qui lui valut, le 14 juillet 1829, le titre de docteur en sciences mathématiques : *De Seriebus in infinitum progredientibus*, etc., 1828-1829, fut imprimée à Liège en 1829 chez H. Dessain.

Au sortir de l'Université, le jeune docteur eut à traverser une période pénible. A cette époque, la Belgique demandait des soldats, elle n'avait que faire de professeurs. Pour ne pas rester à la charge de son père, qui venait, par la Révolution, de perdre son emploi et son traitement, Benoît Valérius se trouva forcé de solliciter et il obtint, le 25 mars 1831, le modeste emploi d'expéditionnaire au Département de la Guerre. Le 21 mai suivant, après un concours public, il fut nommé à l'unanimité professeur de chimie à l'École industrielle de Gand qui faisait alors partie de l'Université. Chargé des fonctions d'examinateur à la candidature en sciences naturelles, il montra une sévérité qui contrastait avec l'indulgence exagérée de ses collègues. Il indisposa ainsi quelques personnes influentes et rancunières, qui mirent tout en œuvre pour entraver sa carrière. Son mandat à l'École industrielle ne fut pas renouvelé; il n'obtint de chaire dans aucune des deux universités de l'Etat que l'on réorganisait, et il fut mis en disponibilité avec un mince traitement d'attente. Il vécut alors de travaux littéraires, traduisant en français les œuvres des grands chimistes allemands Mitscherlich et Rose, le traité de Berzelius, le cours de mécanique de Bernouilli. En 1835, il fit avec Faure la description de l'exposition de Bruxelles (*L'Indépendant* de 1835). Ce fut à Bruxelles qu'il inventa son *Cercle stœchiométrique*, qui rendit des services aux chimistes et aux industriels.

BIOGR. NAT. — T. XXVI.

Vers 1837, les haines qui l'avaient suivi jusque dans sa retraite de Bruxelles s'étant un peu calmées, Benoît Valérius parvint à rentrer dans l'enseignement : il dut se contenter de l'emploi de répétiteur de mathématiques à l'École militaire de Bruxelles. Le 18 avril 1838, il fut nommé professeur de chimie appliquée dans le même établissement.

Rassuré dès lors sur son avenir, il put se livrer à des recherches scientifiques. En 1843, il publiait son grand *Traité... de la fabrication du fer et*, en 1850, son *Traité... de la fabrication de la fonte*, ouvrages remarquables remplis de vues originales et qui devinrent immédiatement classiques.

Il avait demandé et obtenu l'éméritat le 3 juillet 1862. Il ne profita de ses loisirs que pour se livrer à de nouvelles recherches sur l'industrie sidérurgique. Pendant huit ans, il fréquenta les usines, principalement celle de Seraing, recueillant des matériaux pour la publication d'une édition nouvelle de son *Traité de la fabrication du fer et de l'acier*. Il mourut le 30 mai 1873, laissant à son frère Hubert le soin d'annoter et de publier son manuscrit, ce qui fut fait en 1875.

Toute sa vie, Benoît Valérius se dévoua à sa famille, vivant avec la plus stricte économie, pour pouvoir subvenir aux frais des études de ses frères. L'avarice qu'on lui a reprochée était donc une forme de la générosité. Il mourut célibataire.

Outre les traductions dont il a été question plus haut, et les grands ouvrages sur la fabrication du fer et de la fonte, citons parmi ses publications : *Notice sur le projet d'usine spéciale à tôle forte et sur le nouveau laminoir de M. Sauvage-Marit*, Bruxelles, 1859. — *La Belgique industrielle* (en collaboration avec Gressin-Dumoulin). — Collaboration à *L'Indépendant* (Exposition de 1835) et au *Recueil médical* (1835).

Il était chevalier de la Couronne de chêne.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, (1910), p. 2.  
— J.-B. Douret, *Notice des ouvrages composés par les écrivains luxembourgeois*, 2<sup>e</sup> suppl.



dans *Annales de l'Institut archéologique du Luxembourg*, t. XIII (Arlon, 1881), p. 50. — *Annales Academiæ Leodiensis*, 1826, 1827, 1828. — Aug. Neyen, *Biographie luxembourgeoise*, III, suppl. (1876), p. 50. — Vandermaelen, *Dictionnaire des hommes de lettres, des savants et des artistes belges*. — A. Leroy, *Liber memorialis de l'Université de Liège* (1869), p. xiv et xv.

**VALERIUS** (*Remmerus*), de son vrai nom **WOUTERS** (*Remi*), chroniqueur, né à Berchem dans le doyenné d'Os (Brabant septentrional) en 1607, décédé à Muysen près de Malines, le 30 août 1687.

Il fut nommé curé de l'église Saint-Lambert à Muysen en 1636. Sa paroisse avait beaucoup souffert de la guerre. Il la desservit avec le plus grand zèle pendant plus d'un demi-siècle. En même temps, il étudiait l'histoire. Il rédigea en flamand, à l'intention du grand public, une série de chroniques malinoises, une chronologie générale et une chronique du Brabant qui furent insérées de 1675 à 1687 dans l'Almanach publié par l'imprimeur malinois Gisbert Lints.

De ces œuvres, les chroniques malinoises sont les plus originales et les plus intéressantes. Elles ont été réimprimées à Malines (en 1766), chez J.-F. Vander Elst : *Chronyke van Mechelen*, 1 vol. petit in-8° de 48-192-24 pages, non daté. On y trouve quantité de détails sur l'histoire politique, religieuse et militaire de Malines, sur le Grand-Conseil, son origine et sa composition, sur les événements heureux ou malheureux dont la ville a été le théâtre, sur ses institutions, ses fondations religieuses et charitables, ses corporations et ses lignages, ses mœurs et ses coutumes, ses fêtes et réjouissances, ses hommes célèbres, etc. L'ouvrage est accompagné de tables générales, d'une biographie de l'auteur et de quelques vers flamands de sa façon : charades et devinettes, poèmes sur les douze mois de l'année.

On doit également à R. Valerius les ouvrages suivants : 1. *Tabulæ horographica partim ad quamcumque latitudinem, partim ad latitudinem 51 Graduum supputata*, Malines, J. Jaye, 1662 ; 34 ff.

in-4°. Une édition en langue française parut sous ce titre : *Tables horographiques par lesquelles est enseigné à décrire et construire toutes sortes d'Horologes solaires sur toutes sortes des Plans*, Malines, ibid., 1664 ; 9 ff. in-4°. — 2. *Tractatus de computu paschali perpet. in quo ostenditur variis locis errasse Gavantus*, Malines, Gisbert Lints, 1673, 20 ff. in-8°. Le Père Barth. Gavantus avait publié semblable calendrier perpétuel dans son *Thesaurus sacrorum rituum... Breviarii romani*. — 3. Valerius avait également élaboré une Histoire complète du Grand-Conseil de Malines, avec blasons, portraits et costumes, qui ne vit jamais le jour et dont le manuscrit est perdu.

Notre chroniqueur fut inhumé dans l'église de Muysen à côté du maître-autel. On grava sur sa tombe quelques vers flamands, dont le texte nous a été conservé :

*Hier onder desen blauwen steen  
Light hij die vijftich jaer en een  
Bedient heeft met groot eer en lof  
Sijn Herders ampt...*

Sa vieille mère, Hélène Wouters, était morte dans le même village, le 16 janvier 1667, à l'âge de cent et un ans.

Le portrait de Valerius fut exécuté en 1649 par le peintre Jean Verhoeven, de Malines. Il était destiné à orner la bannière de la confrérie paroissiale du « Doux nom de Jésus ». Une reproduction sur cuivre en a été faite, en 1758, par un autre artiste malinois, le graveur A. Opdebeeck.

Alphonse Roersch.

Foppens, *Bibl. belg.* (Bruxelles, 1739), t. II, p. 1064-1066. — F.-V. Goethals, *Hist. des lettres*, t. IV (Bruxelles, 1844), p. 174-176, avec portrait. — Un recueil factice des œuvres historiques de Valerius se trouve à la Bibliothèque royale de Bruxelles (VH. 27839, in-16 oblong).

**VALESCART**, peintre liégeois du XVII<sup>e</sup> siècle. Voir **WÆLSSCHAERT**.

**VALLÉ** (*Jean DE*), peintre. Voir **VAN DALE** (*Hans ou Jean*).

**VALLÉE** (*Octave*), professeur, né à Rouen (Seine-Inférieure) vers 1832, mort à Ixelles en 1858. Son père avait

fondé à Ixelles le Collège de l'Union belge ; il laissa deux fils, Marie-Séverin, né à Rouen le 3 août 1827, et Octave, qui continuèrent son œuvre ; Marie-Séverin resta seul directeur après la mort d'Octave. Celui-ci a publié les deux ouvrages suivants : *Le guide des parents et des instituteurs dans l'éducation de la jeunesse, dédié à M. H. Defogères, ex-député de la Loire...* Bruxelles, B.-J. Van Dooren, 1853, in-8°. VIII-268 p. (certains exemplaires portent le titre : *La pédagogie des familles...*). — *Lectures pour les familles* (10 récits). Paris-Lyon, Librairie catholique Perisse frères ; Bruxelles et Leipzig, Émile Flatau, 1859, in-8°, 237 p.

Auguste Vincent.

*Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910), p. 5.

VALLEJO (*Vincent-Michel DE*), ou DE VALLEGO, rhétoricien nieupoirtais, baptisé à Nieupoirt le 16 août 1686, fils de Michel (natif de Madrid) et de Catherine Van Haelewyn (originnaire de Nieupoirt ou d'Ypres). On perd sa trace après 1726, date à laquelle il servit de témoin lors du mariage de son frère Charles (lui-même s'était marié à Nieupoirt en 1718). Il appartenait à la noblesse, car le blason de sa famille se trouvait encore à l'église de Nieupoirt vers 1843. Peut-être faisait-il partie, à un titre quelconque, de la magistrature ou du barreau, vu qu'il connaît à fond — ses pièces de théâtre le prouvent — les pratiques et les termes du palais.

En 1715 et en 1721, nous le rencontrons comme facteur de *Van Vroescepe dinne*, l'ancienne chambre de rhétorique de Nieupoirt et c'est sans doute en cette qualité qu'il composa, au rétablissement de la paix (1714), sa première œuvre, une farce, publiés l'année suivante sous ce titre : *Den | procureur | koop-man | ofte de | bedrogen praticke | Klucht-Spel. | Ghemaect op het aen-kommen | van dese Vrede. | Door V. de V.* | Vignette de l'imprimeur | *Tot Brugghe* | *Ghedrukt by Andries Wydts, woonende | inde Breydel-straele in 't Root Cruys*, 1715 (60 p. petit in-4°). Cet essai, dont nous

ne connaissons qu'un seul exemplaire et qui circula d'abord comme manuscrit, compte 1,040 alexandrins et est en outre précédé : 1° d'une dédicace (en vers) au maître Ant. Reynoudt, juge de l'amirauté à Nieupoirt et grand bienfaiteur de la gilde (pp. 3-4) ; 2° d'une adaptation d'une fable soi-disant de Phèdre ; 3° de la liste des personnages.

Vallejo traduisit, en outre, *Les Plai-deurs*, de Racine (1669), *De | Pleyters, | bly-spel. | Vertaelt nyt Mr. de Racine in onse | Neder-duytsche Tael | door Vincent de Vallejo.* | Vignette de l'imprimeur | *Tot Brugghe*, | *Gedruckt by Andries Wydts gezworeen | Boeck-drucker ende verkooper woonende in | de Breydel-strael in het Root Cruys*. Cette traduction qui, à l'encontre de celle d'A. Bogaert (Amsterdam, 1695), serre de très près l'original est déliée à M. Abraham Coppeters, bourgmestre de Nieupoirt et grand amateur de représentations théâtrales.

V. de Vallejo, qui avait la plume facile, a probablement composé ou traduit d'autres pièces : en 1716, en effet, la gilde monta, à l'occasion du mardi-gras, *Den Borger Edelman*, évidemment une version du *Bourgeois Gentilhomme* de Molière (1670), comédie qui n'a jamais été rendue en flamand, du moins sous le titre qui précède, sinon par notre auteur, facteur attiré de la compagnie et connaisseur avisé du théâtre français. D'autre part, dans la dédicace de ses *Pleyters*, il promet d'écrire l'éloge d'Abr. Coppeters, le restaurateur de Nieupoirt, mais ni l'un ni l'autre de ces deux ouvrages ne nous est parvenu.

W. Van Eeghem.

Renseignements écrits de MM. Th. Dobbe-laere, A. Coppens et G. de Vallejo, respectivement secrétaire communal de Nieupoirt, régisseur de *Van Vroescepe dinne* et régisseur de la *Rethorica de Furnes*. — P.-G. Witsen Geysbeek, *Biogr., Anthol. en Crit. Woordenb. der Nederd. Dichters*, V (Amst., 1824), p. 428. — Fr. De Potter et P. Borre, *Gesch. der Rederijkskamer van Veurna* (Gent, 1870), p. 80 et 85). — A. M(eynne), *Hist. de Nieupoirt* (Bruges, 1876), p. 133-136. — J.-G. Frederiks et F. Jos. Van den Branden, *Biogr. Woordenb.* (Amst., 1878). — *Catal. van de Mantsch. der Nederl. Letterk. te Leiden*, III (1889), col. 731 et II (1887), nos 6134 et 6197. — A. Merghelynek, *Fade-mecum, etc.* (Tournai, 1896-1897), no 42, fardé 196bis, contient la note manuscrite : « Nieupoirt 11 avril 1635,

D. Vincent Valjago », qu'il ne nous a malheureusement pas été possible de mettre au point. — R. de Beaucourt de Noortvelde, *Nieuport. Documents historiques*, II (Ostende, 1904), pp. 33, 62 et 69. — J.-A. Wurm, *Gesch. van het Drama*, etc., II (Gron., 1908), pp. 574b et 320.

**VALLENSIS (André)**, canoniste. Voir DELVAUX.

**VALLEZ (Pierre-Joseph)**, médecin, né à Russeignes (Flandre orientale), le 27 juin 1811, décédé à Schaerbeek, le 13 septembre 1891.

Vallez figure au nombre des médecins qui, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, ont contribué aux progrès de l'ophtalmologie en Belgique, avec Cunier, van Roosbroeck et quelques autres. Il a joué un rôle important dans la longue lutte contre l'ophtalmie granuleuse, ou trachome, qui a sévi d'une façon inquiétante dans la partie flamande de notre pays pendant le XIX<sup>e</sup> siècle. La longue expérience qu'il s'était acquise dans le domaine de l'ophtalmologie lui a permis de publier, en 1853, un traité théorique et pratique de médecine oculaire (*Traité théorique et pratique de médecine oculaire, comprenant l'histoire de l'ophtalmologie, l'anatomie descriptive, la physiologie, la physique, l'hygiène, l'ophtalmoscopie, la pathologie et la thérapie des parties constituantes de l'œil*, Bruxelles, Janssens-Defossé), puis, en 1858, un traité de chirurgie de l'œil et de ses dépendances (*Traité théorique et pratique de la chirurgie de l'œil et de ses dépendances*, Bruxelles, Janssens-Defossé), deux ouvrages qui ne sont pas dépourvus d'originalité et donnent une idée exacte du développement de cette branche de la médecine à cette époque. Outre ces deux ouvrages, Vallez a publié : *Dissertatio medico inauguralis de gastritide... defendet...* (Gandavi, 1829). — *De la maladie des pommes de terre en Belgique et des moyens d'en arrêter les progrès, dans le présent et dans l'avenir* (Bruxelles, 1845). — *Observation d'une brûlure dans la cornée occasionnée par un cigare, suivie de perte de l'œil*. — *Observation de rhumatisme des muscles de l'œil*. — *Observation de diplopie uni- et bioculaire* (*Ann. ocul.*, t. XIV, 1845). — *Nouvelle*

*méthode de guérir l'ophtalmologie purulente contagieuse, suivie d'une appréciation critique de l'emploi du nitrate d'argent* (Bruxelles, 1846). — *Lettre à Monsieur Florent Cunier, oculiste, en réponse à un article inséré dans les Annales d'ophtalmologie* (livraison de septembre 1846) (Bruxelles, 1846). — *Scléroticotomy sous-conjunctivale pour l'extraction des cristallins réclinés ou abaissés dans la chambre postérieure et déterminant des douleurs très vives* (*Ann. ocul.*, t. XVII, 1847). — *Essai sur l'anatomie et la physiologie des parties constituantes de l'appareil optique, ou organisation de l'œil et de ses annexes* (Bruxelles, 1852). — *Pierres anti-ophtalmiques* (Bruxelles, 1855, extrait du *Journal de médecine*, publié par la Société des sciences naturelles et médicales de Bruxelles, t. XXI). — *Palpebrostol à charnières* (Extrait du *Journal de médecine*, t. XXII). — *Jéquirity* (*Ann. ocul.*, t. LXXXI, 1884).

G. Lehoucq

*Bibliographie nationale*, t. IV.

**VALOIS (Jeanne DE)**, comtesse de Hainaut, de Hollande et de Zélande, fille aînée de Charles (frère de Philippe IV) et de Marguerite d'Anjou. Elle naquit vers 1290 et mourut à l'abbaye de Fontenelles, près de Valenciennes, le 7 mars 1353. Elle fut d'abord fiancée à Louis de Châtillon (âgé de 16 ans), fils aîné de Guy, comte de Blois, seigneur d'Avesnes et de Guise, et de Marguerite de Valois. Son père négocia son mariage avec Guillaume, fils du comte de Hainaut, Hollande et Zélande, Jean d'Avesnes. Il conclut son premier accord le 20 septembre 1303. Le 19 mai 1305, le contrat de mariage fut scellé à Chauny-sur-Oise.

Le mariage fut béni à Paris par l'archevêque de Rouen, le même jour, mais les noces ne furent célébrées que le 25 mai suivant à l'abbaye de Longpont, en Picardie, par l'évêque de Soissons. Jeanne recevait une dot de 35.000 livres tournois et un douaire de 8.000 livres de rente.

Jeanne résida d'ordinaire en Hainaut, à Valenciennes (à l'hôtel de Hollande)

ou au Quesnoy. Mais elle fit plusieurs séjours en Hollande (1320, 1326 et 1327).

Elle entretenait constamment des relations avec ses sœurs, entre autres Marguerite, comtesse de Blois, et surtout Isabelle, abbesse de Poissy et, plus tard, de Fontevrault. A différentes reprises, elle se rendit à la cour royale sous le règne de son cousin Charles IV le Bel, et sous celui de son frère Philippe VI de Valois. Elle fut très liée avec sa belle-sœur Madame de Beaumont, femme de Jean de Hainaut (frère de Guillaume I<sup>er</sup>), avec l'évêque de Cambrai, Guy d'Auvergne, et tout particulièrement avec Isabelle Taisnier, abbesse de Fontenelles, abbaye cistercienne soumise à l'abbé de Cambron et située près de Valenciennes. C'est dans cette abbaye que Jeanne devait se retirer après la mort de son mari.

En juillet 1328, Jeanne alla voir son frère Philippe VI qui venait d'être sacré à Reims (28 mai). Elle emmena avec elle son fils Guillaume, âgé d'une douzaine d'années.

Elle fit tous ses efforts pour conjurer le conflit entre son frère et son gendre, Edouard III, conflit qui allait amener la guerre de Cent Ans. Elle aurait voulu pousser Philippe VI à faire au roi d'Angleterre quelques concessions territoriales en échange de l'abandon par celui-ci de ses droits à la couronne de France. Au mois de juin 1336, elle alla trouver Philippe à Paris, accompagnée de son beau-frère Jean de Beaumont.

Ses démarches ne purent que retarder les hostilités, qui ne commencèrent effectivement qu'après la mort de son mari, Guillaume I<sup>er</sup> (7 juin 1337). Devenue comtesse douairière, elle ne put guère contrarier les projets de son gendre Edouard III, dont les prétentions furent énergiquement soutenues par le nouveau comte de Hainaut, Guillaume II (IV en Hollande).

Elle affectionnait surtout sa fille Philippine, reine d'Angleterre, qu'elle alla trouver à Louvain à la fin de 1339. D'après Froissart, « elle l'aimait de

« tout son cœur, plus tendrement que « nulles de ses filles ».

Lorsque, en septembre 1339, Edouard III eut réuni son armée aux environs de Valenciennes, il alla, avec Guillaume I<sup>er</sup>, voir sa belle-mère à Fontenelles. Cette abbaye allait être incendiée par les troupes du neveu de Jeanne, Jean, fils aîné de Philippe VI, qui envahirent Ostrevant au printemps de 1340 et contribuèrent à dégager la ville de Tournai. C'est grâce à elle que des négociations furent engagées en vue de la conclusion d'une trêve ou d'un traité de paix. Elle ne parvint pas à persuader son fils, le comte Guillaume II (IV), de la nécessité de cette suspension d'armes, mais elle fit plusieurs démarches auprès de son frère, le roi de France Philippe VI, et, d'autre part, auprès des princes de l'Empire, en particulier auprès du duc de Brabant et du comte de Juliers, mari de sa fille Jeanne.

Enfin, elle réussit à amener des conférences, à mi-chemin entre les deux camps ennemis, à la petite église d'Esplechin (au sud-ouest de Tournai), entre les délégués de Philippe VI, qui furent Jean, roi de Bohême, Adolphe de La Marck, évêque de Liège, Raoul, duc de Lorraine, Amé, comte de Savoie, Jean, comte d'Armagnac, et les envoyés d'Edouard III : Jean III, duc de Brabant, Renaud II, duc de Gueldre, Guillaume V, margrave de Juliers, et Jean de Hainaut, sieur de Beaumont. Ces conférences aboutirent finalement, grâce aux nombreuses démarches de Jeanne de Valois, à la stipulation d'une trêve jusqu'à la Saint-Jean 1341, qui fut conclue le 24 septembre 1340, signée le lendemain, et qui, sur les instances de la bonne comtesse — la « souveraine des bonnes », comme l'appelle le chroniqueur Jean le Bel — fut successivement prorogée jusqu'au 24 août, au 13 septembre 1341 et au 24 juin 1342.

En 1345, elle intervint avec son beau-frère Jean de Beaumont et Charles, comte d'Alençon et de Perche, pour régler un conflit entre la ville de Tour-

nai et la famille de Jean Dubois, dit Briseteste, qui avait été condamné à mort par le magistrat de cette ville.

Elle continua de s'occuper des intérêts de Jean de Beaumont, à qui elle avait transporté, après la mort de son mari, tous les revenus de son douaire, à la réserve de ce qu'elle avait cédé à son fils Guillaume, comte de Hainaut. Jean de Beaumont, à partir de cette époque, se montra un partisan résolu de la cause française. Elle ne parvint pas cependant à le décider à accepter la régence des comtés de Hollande et de Zélande (1351).

Jeanne eut sept enfants. Ses deux fils aînés, Jean et Louis, moururent jeunes; le troisième, Guillaume, succéda à son père. L'aînée des quatre filles, Marguerite, épousa Louis de Bavière; la seconde, Philippine, le prince de Galles, Edouard, qui devint roi d'Angleterre sous le nom d'Edouard III; la troisième, Jeanne, épousa Guillaume V de Juliers; la quatrième, Isabelle, Robert, comte de Namur.

Le portrait de Jeanne de Valois figure dans le Recueil d'Arras (n° 321).

J. Bolée.

H. S. Lucas, *The Low Countries and the Hundred Years' War 1326-1347*. Ann Arbor 1929. — J. Petit, *Charles de Valois (1270-1325)*, (Paris, 1900), p. 101, 102, 220, 240, 241, 339, 342, 344, 354. — S. A. Waller Zeper, *Jan van Henegouwen heer van Beaumont*, (La Haye, 1914). — H. J. Smit, *De rekeningen der graven en gravinnen uit het Henegouwsche huis* (Werken van het Historisch Genootschap gevestigd te Utrecht, 1924). — *Chroniques de J. Froissart*, t. II, p. 80, 83, éd. S. Luce; t. II, p. 366, 479, 530, et t. III, p. 7, 160, 305, 307, éd. Kervijn de Lettenhove. — *Chroniques de Jean le Bel*, éd. J. Viard et E. Déprez. — Du Chesne, *Histoire de la maison de Châtillon*, p. 139. — *Récits d'un bourgeois de Valenciennes* (éd. Kervijn de Lettenhove, Louvain, 1877). — L. Devillers, *Cartulaire des comtes de Hainaut*, t. I<sup>er</sup>, (1881), p. 12, 139, 577, 578, 693. — J. Viard, *Les Journaux du Trésor sous Philippe VI* (1900), no 473, p. 42. — G. Brom, *Bullarium Trajectense*, t. I<sup>er</sup>, p. 218, 234, 264, 322, 357, 361, 365, 383, 386, 463. — Le Waitte, *Historia Camberonensis*, pars II, p. 76. — Van Mieris, *Charterboek der graven van Holland en Zeeland*, t. II, p. 293, 378, 480. — Devillers, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, etc.*, t. III, p. 378, 379, 380, 465, 727, 729, 730, 730, 751, 755, 769. — Bulletin de la Commission royale d'histoire, 3<sup>e</sup> série, t. XII, p. 363, 421; 4<sup>e</sup> série, t. V, p. 426-435. — J. Th. de Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas (1897-1901)*, t. IV. — S. Lehoucq, *Histoire ecclésiastique de Valenciennes*, éd. Prignet, p. 292. — A. Dinaux, *Histoire de l'Abbaye de Fontenelles* (dans *Archives*

*du Nord de la France et du Midi de la Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. I<sup>er</sup>, p. 500). — Ph. Van Isacker et Dom U. Berlière, *Lettres de Clément VI*, t. I<sup>er</sup>, nos 360-362, 4784, 4788. — Dom U. Berlière, *Suppliques de Clément VI*, t. I<sup>er</sup>, n° 256 à 270, 572, 922 et 1262. — A. Fayen, *Lettres de Jean XXII*, t. I<sup>er</sup>, nos 378-382, 558, 559, 561 à 568, 571, 572, 574 à 577, 579, 916. — t. II, nos 2027, 2080, 2408, 2847, 2848, 3000, 3033, 3034, 3403.

**VALPOERTEN** (*Jean, VAN DER*), orfèvre à Louvain, chargé, en 1439, d'exécuter, pour le chapitre de l'église St-Pierre, huit statuettes en argent, dont une peut-être est conservée. Il était le père du peintre Michel Van der Valpoerten.

R. Maere.

E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent* (Louvain, 1895), pp. 324 et 349. — Le même, *L'ancienne école de peinture de Louvain* (Louvain, 1870), p. 73.

**VALVEKENS** (*Martin*), historio-  
graphe, religieux du couvent des Franciscains à Diest, né en 1604, mort à Diest le 2 mai 1682. Il se chargea de la rédaction définitive des notes historiques laissées inédites par feu Jean Verdonck, religieux de la même communauté, décédé le 29 juin 1672. Le manuscrit, achevé l'an 1680, constitue une chronique consciencieuse du couvent fondé à Diest par les premiers disciples de saint François d'Assise avant 1230. Le rédacteur loue la prudence et le discernement du compilateur Jean Verdonck, qui fouilla les archives de la cité et de sa banlieue; d'ailleurs, la notice nécrologique dans l'obituaire conventuel est de nature à inspirer pleine confiance. Martin Valvekens eut le temps de remanier et de compléter le fonds précieux laissé par le défunt; il y travailla jusqu'aux derniers loisirs de sa vie. Il mourut âgé de 78 ans, dont 53 de profession religieuse. Il avait été admis à célébrer son jubilé par décision capitulaire du 12 juin 1678. Le manuscrit en question est intitulé : *Ortus, progressus et modernus status conventus Fratrum Minorum Diestensis*. Soigneusement conservé par le dernier religieux expulsé de ce même couvent, le vénérable Père Daems, il fut confié au R. chanoine Raijmakers, Prémontré, qui cite textuellement un passage de la pré-

face de Valvekens, et lui emprunte les meilleures données concernant l'histoire des Franciscains à Diest, comme on peut le constater dans son ouvrage bien connu : *Het kerkelijk en liefdadig Diest*. 288 ss.

Le manuscrit, longtemps introuvable, est venu à la lumière en 1935, lors d'une exposition folklorique. Il est mentionné sous le titre : *Historisch handschrift over Diest van de eerste tijden tot 1680*. (Geschied- en oudheidkundige tentoonstelling : 11-25 oogst 1935 te Diest; Diest, E.-J. Uten, 1935).

P. Jérôme Goyens, O. F. M.

Archives de l'Ordre en Belgique : Obituaire des FF. Mineurs du couvent de Diest. Copie sous presse à Quaracchi-Florence (Typographie de St Bonaventura). — *Analecra franciscana*, t. X. — S. Dirks, *Histoire littér. et bibliogr. des FF. Mineurs* (1885), p. 284.

**VAN ABSEL (Guillaume)**, écrivain ascétique. Voir ABSEL (Guillaume VAN).

**VAN ABHOOVEN (Ferdinand)**, le vieux et le jeune, peintres. Voir ABHOOVEN (Ferdinand VAN).

**VAN ABHOOVEN (Thomas)**, peintre. Voir ABHOOVEN (Thomas VAN).

**VAN ACHELEN (Igram)**, président du Grand Conseil de Malines. Voir ACHELEN (Igram VAN).

**VAN ACHTER (Adrien-François)**, écrivain calviniste. Voir ACHTER (Adrien-François VAN).

**VAN ACKER (Eugène-Ferdinand)**, conseiller à la Cour d'appel de Gand, né à Gand le 26 juin 1807, mort dans cette ville le 21 mars 1877. Après des études à l'université de sa ville natale, il y conquiert le diplôme de docteur en droit, et se fit inscrire au barreau. Il ne vint que fort tard à la magistrature, car il exerça sa profession d'avocat pendant quarante ans. Travailleur modeste et persévérant, il acquit une vaste science dans toutes les parties du droit ancien et moderne. Successivement il devint, en 1867, juge au tribunal civil de Gand, en 1868, président du même tribunal, et, en 1872, conseiller à la Cour d'appel. Il était membre de la Commission insti-

tuée pour la publication des anciennes lois et ordonnances.

Il avait été nommé chevalier de l'ordre de Léopold le 27 décembre 1875.

Sa thèse, pour l'obtention de son diplôme universitaire, porte comme titre : *Tentamen inaugurale juridicum de hypothecarum inscriptionibus, secundum jus gallicum, in academia Gandavensi... die XV<sup>a</sup> julii MDCCCXXX*. Gandavi, De Busseher et filii (1830), in-4°, 108 p.

LEON GOFFIN.

*Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910). — *Journaux de l'époque*. — L. Losseau, *Bibliographie des discours de rentrée des cours et tribunaux de Belgique et de France*. — J.-G.-Ph. Würth, *De l'histoire de l'origine de l'appel* (Gand, 1877).

**VAN ACKER (Jean-Baptiste)**, miniaturiste, né à Bruges le 1<sup>er</sup> novembre 1794. Enfant de parents pauvres, il dut gagner très tôt sa vie, et il travailla jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans une fabrique de galons. Incorporé dans l'armée française, il participa à la bataille de Leipzig le 19 octobre 1813. Après la chute de Napoléon, il rentra à Bruges, où il suivit les cours de dessin à l'académie, qui, sous l'impulsion du gouvernement de Guillaume I<sup>er</sup>, avait abandonné le style classique et théâtral du français David, pour adopter un style plus naturel et plus vivant.

Van Acker débuta par le dessin à la plume d'après des gravures. Son talent fut découvert par une famille anglaise, grâce au portrait qu'il avait dessiné de leur domestique. En 1824, il partit pour Paris, où il fut bien accueilli par les peintres brugeois Kinsoen et Grégorius. Après une courte visite en Angleterre, Van Acker rentra à Bruges, où il exécuta les portraits de nombreux résidents anglais et hollandais, ainsi que de plusieurs membres de la noblesse.

Il mourut à Bruges, le 15 juin 1863.

Son portrait peint est conservé dans la salle des professeurs de l'académie de Bruges.

Le musée communal de Bruges possède de lui deux belles miniatures : le portrait d'un officier et le portrait d'une dame (nos 146 et 147).

En dehors de ces deux portraits,

quatre autres figurèrent à l'exposition de miniatures organisée à Bruxelles en 1912, par le baron Henri Kervyn de Lettenhove : nos 504 à 507 du catalogue.

J. De Smet.

Renseignements empruntés à un article que M. Floris Van Acker, directeur honoraire de l'Académie de peinture de Bruges, publiera dans les *Annales de la Société d'Emulation de Bruges*.

**VAN ACKERE-DOOLAEGHE** (*Maria-Francisca*), femme de lettres flamande, naquit à Dixmude, le 25 octobre 1803, et y mourut le 7 avril 1884.

Elle était fille de Jean-François Doolaeghe et d'Antonia Igodi. Son père exerçait le métier de potier, ce qui la fit appeler par le poète Prudens Van Duyse « de Vlaamsche Dubitade », du nom de l'artiste de Sicione, fille, elle aussi, d'un potier. Sa famille, fort honorable, mais modeste, comme on peut le conjecturer, vivait du commerce de poterie. J.-F. Doolaeghe étant mort, le 15 décembre 1818, le négoce fut continué par sa veuve jusqu'en 1834, date à laquelle celle-ci décéda à son tour. Maria Doolaeghe était l'aînée de quatre enfants, deux filles et deux garçons. L'un de ces derniers, Charles, engagé volontaire lors de la révolution de 1830, fut blessé grièvement au combat de Berchem. Guéri de ses blessures, il se fixa à Dixmude, où il contracta mariage en 1833, et, après le décès de sa mère, reprit à son compte le commerce familial. De son côté, ainsi que nous le verrons plus loin, Maria Doolaeghe garda à sa charge son second frère, qui était maladif et mourut d'ailleurs chez elle, ainsi qu'un vieil oncle, dont elle parle dans ses lettres sans le nommer.

L'enfance de « Mietje-Ciska », comme on l'appelait alors, ne faisait rien présager de ses dispositions pour les travaux de l'esprit. Elle en a laissé un bref et amusant récit dans une poésie de 1872 : *Mijn Kindertijd*.

Dès le début, elle révéla un goût d'indépendance et une vivacité d'allures qui, aux récréations de ses petites compagnes, lui faisaient préférer les jeux plus turbulents des garçons de son âge.

Sa première école fut celle de Maître Huyghe : mais elle « en eut bien vite assez » ; on la conduisit à l'école du sacristain, où elle ne voulut pas rester davantage. Elle acheva pourtant ses classes primaires chez Maître P.-J. Gheysen, le même qui devait lui fournir plus tard l'occasion de révéler son talent littéraire.

A douze ans, un changement radical s'opéra dans son esprit ; elle commença de prendre goût à l'étude. Ses parents l'envoyèrent au pensionnat des Dames de Rousbrugge à Ypres, où elle s'appliqua de tout son cœur et où elle apprit ce qu'on y pouvait apprendre : « un peu de français, point de flamand », ainsi que le rapporte un de ses biographes. A la fin de l'année 1818, la mort de son père interrompit brusquement ses études. Les conditions de vie de la famille Doolaeghe souffrirent cruellement de ce coup imprévu.

En sa qualité d'aînée, Maria dut assister sa mère dans les soins du négoce et du ménage. Le deuil et la rude discipline du travail mûrirent très tôt son caractère. Songeant à l'avenir, elle aspira davantage à s'armer pour la vie. Sa connaissance du néerlandais était restée rudimentaire. Sa mère qui n'était pas dénuée d'instruction, qui, en ses rares moments de loisir, aimait à lire et pratiquait la Bible et Cats, trouva naturel le vœu exprimé par sa fille de se remettre à l'étude sous la direction d'un maître. A cet effet, on fit de nouveau appel à Gheysen. Ce furent les leçons de cet instituteur, rimeur laborieux, féru de rhétorique, qui fournirent à la jeune fille l'occasion de révéler un goût et une aptitude bien inattendus pour les lettres.

Un jour, elle lui adressa un poème de près de cent alexandrins, intitulé : *Oogslag op de geboorte, het leven en het sterven onzes Zaligmakers*. Ce premier essai, qui date probablement de 1825, nous a été conservé en copie. Ce n'est guère plus qu'un exercice de versification. Mais l'écolâtre y vit les prémices d'un merveilleux talent. Aussi soumit-il ces vers à Louis Vanrooy, ancien secrétaire communal de Dixmude, devenu

notaire, qui avait fondé un cercle associé à la « Maatschappij tot Nut van 't Algemeen » d'Amsterdam, se trouvait en correspondance avec la plupart des écrivains flamands de cette époque et passait pour l'animateur de la vie intellectuelle flamande dans la petite ville. Vanroo lut le poème, y vit plus que des promesses et s'intéressa dès ce moment à Maria Doolaeghe. Il lui ouvrit sa bibliothèque, lui fit lire les poètes hollandais Helmers et Tollens, l'encouragea et, avec l'aide de David De Simpel, autre écolâtre et rhétoriqueur, la dirigea dans ses études littéraires. Il devait d'ailleurs la protéger non seulement dans sa carrière poétique, mais dans sa vie et dans son labeur quotidien. Il mourut en 1836, à l'âge de 51 ans, assurant par testament à sa protégée une modeste rente viagère.

La néophyte mit une grande ardeur à s'instruire et fut bientôt capable de rivaliser avec ce que la littérature flamande comptait alors de plus réputé en fait de poètes. Cela représente bien peu de chose au regard de nos exigences actuelles. C'était, en ce temps, de la part d'une jeune femme surtout, un effort et une réussite remarquables.

Au mois d'août 1826, — elle avait alors vingt-trois ans, — Maria Doolaeghe, sur le conseil de Vanroo, prit part à un concours organisé par la Chambre de Rhétorique d'Ypres « Ge'trouw van Herte ». Le sujet à traiter était conçu en ces termes : *Opkomst, groei en bloei der Dichtkunst*. Tandis que son maître De Simpel se classait second, la jeune débutante obtint le premier prix. Son succès fut salué avec enthousiasme. La Chambre de Rhétorique de Dixmude « Nu, Morgen niet » lui offrit le titre de membre d'honneur, exemple suivi, à quelque temps de là, par les Chambres de Bruges, d'Ypres, de Gand, d'Anvers. Émerveillé, Prudens Van Duyse lui adressa en hommage les œuvres qu'il avait publiées jusque là.

C'est depuis lors que le poète termondois devint son admirateur en même temps que son mentor littéraire. Il lui fit lire les poésies de Bilderdijk et de

composer pour elle, en manuscrit, une anthologie poétique néerlandaise en deux tomes richement reliés. Ce manuscrit périt à Dixmude en 1914 avec toutes les archives de la famille Van Ackere-Doolaeghe, comprenant entre autres environ deux mille lettres des correspondants littéraires de notre poète.

En 1828, la Chambre « Alpha en « Omega » d'Ypres couronna son poème *Leerdicht op Homeros*. Cette nouvelle victoire fut l'occasion pour elle d'entrer en relations épistolaires avec Conscience, Ledeganck, Rens, Blicck, Serrure et d'autres hommes de lettres.

En 1834, Blommaert, Serrure et Devos eurent l'idée de fonder une revue littéraire flamande. Ils l'intitulèrent *Nederduytsche Letteroefeningen*. C'est dans la première livraison de ce périodique plus que modeste, imprimé sans soin sur du papier médiocre, que Maria Doolaeghe fit paraître son ode aux poètes belges (*Aan de Belgische Dichters*), hommage en même temps qu'appel pressant à ses confrères flamands : elle vantait sur le mode dithyrambique leurs efforts et leurs succès, leur remettait en mémoire que les Flamands avaient eu des poètes et des peintres illustres avant les Hollandais, et les encourageait à ne pas se laisser dépasser dans la carrière des lettres par la Hollande. Ce poème eut un grand retentissement dans le monde littéraire flamand. Blommaert poussa l'exaltation jusqu'à appeler la jeune femme de lettres « la Corinne de ce siècle » et Rens surenchérisait encore en la nommant « la Sappho des rives d'Occident ». Sans doute, ces exagérations doivent être mises sur le compte de l'atmosphère particulière de l'époque ; il n'en reste pas moins que son œuvre était habilement construite, et que dans la partie exhortative du poème elle avait mis une force de persuasion toute virile. On peut dire que désormais la réputation de Maria Doolaeghe se trouvait consacrée. Son nom s'inscrivait parmi ceux des littérateurs flamands les plus connus de ce temps.

En cette même année 1834, la mort de sa mère, qu'elle avait entourée, pen-



dant des mois, des soins les plus tendres, la frappa cruellement. Il fallut aviser à l'arrangement définitif des affaires de la famille. Son frère Charles succéderait à sa mère dans le commerce de poterie, tandis qu'elle ouvrirait un magasin d'épicerie et de mercerie avec sa sœur. Elles subviendraient à deux à l'entretien de leur oncle et de leur frère cadet. L'entreprise réussit, mais au prix de mille soucis et des besognes les moins favorables à l'étude et à l'inspiration; notre poète ne trouvait plus le loisir de lire ni d'écrire, sinon le soir, les clients servis, les volets clos, à la clarté de la lampe.

La revue de Blommaert n'avait pas survécu à l'année qui l'avait vue paraître. Les temps n'étaient pas mûrs pour ce genre de publication. Mais Fr. Rens eut l'idée, qui s'avéra féconde, d'éditer, avec son ami F. De Vos, un petit annuaire littéraire (*Nederduitsch Letterkundig Jaarboekje*). Cet annuaire fut publié régulièrement de 1834 à 1875. Maria Doolaeghe, sollicitée vivement d'y collaborer, lui fut fidèle jusqu'au bout: il y parut de sa main plus de soixante poèmes, repris dans les divers recueils de ses œuvres.

Quant aux concours littéraires, elle y participa fréquemment, et la plupart du temps avec succès, jusqu'en 1857, année où elle fut couronnée par la « *Mantschap-pij van Schoone Kunsten en Letteren* » de Gand pour une cantate intitulée *De Schoone Kunsten in België*.

C'est à l'occasion d'un de ces concours (Courtrai 1835) qu'elle fit la connaissance du docteur Bruno Van Ackere, de Courtrai, qui l'épousa, le 26 avril 1836, et vint se fixer dans la maison de sa femme, d'où désormais les soucis matériels se trouvèrent bannis.

A côté de Vanroo et de Van Duyse, le docteur Van Ackere, qui était un homme cultivé, eut une large part dans l'éducation intellectuelle de Maria Doolaeghe. Mais, au témoignage de notre poète même, elle devait bien des lumières à l'amitié de J.-J.-F. Wap, docteur ès lettres, qui, tandis qu'il faisait ses études à l'Université de Gand, avait fondé *De Belgische Muzenalmank* (1824)

et entra en correspondance avec elle dès 1827. Lui aussi était poète. Il devint plus tard l'ami de Bilderdijk et de Lamartine, qui répondit par les strophes bien connues de ses *Recueils poétiques* à l'ode où Wap avait tenté de consoler l'illustre Français de la perte de sa fille.

Wap et Maria Van Ackere-Doolaeghe n'eurent jamais l'occasion de se voir, mais leur amitié « épistolaire » dura plus d'un demi siècle. C'est sous les auspices de Wap que s'est faite, de 1876 à 1878, l'édition Belinfante (La Haye), en trois volumes, des œuvres de son amie publiées jusqu'alors.

Son mariage assura pendant quarante-quatre ans à Maria Doolaeghe un bonheur qu'elle a chanté en des vers émus et dépouillés de toute rhétorique. Elle devint mère de trois enfants: Pharaïlde, née en 1837, qui devait épouser son cousin germain, Prudent Doolaeghe, fils de Charles, le potier; Fanny, née en 1840, devenue M<sup>me</sup> Haemers, dont une fille, M<sup>me</sup> Reynaert-Haemers, continue encore aujourd'hui le commerce de mercerie dans la maison familiale rebâtie à Dixmude; Robert, né en 1847. Le mariage lui donna de même l'aisance et la sécurité si propices aux travaux de l'esprit. Elle ne cessa pas d'écrire en vers et en prose sur les sujets les plus variés, au gré de ses préoccupations du moment, et cela malgré des besognes absorbantes, malgré des deuils répétés.

Car, sans compter ses excellents amis Vanroo, Van Duyse et Wap, qu'elle pleura amèrement, elle devait perdre l'un après l'autre son vieil oncle, son frère cadet, son beau-frère, le peintre Van Ackere (1841), son fils unique Robert (1867), sa fille cadette Fanny (1869) et, enfin le docteur Bruno Van Ackere lui-même (1880). Sa fille aînée, Pharaïlde, mourut sans enfants, en 1911. Ses joies et ses peines de famille lui fournirent la matière de ses meilleurs poèmes, de ceux que, grâce à la sincérité de leur accent, l'on peut relire encore aujourd'hui. Il n'y manque qu'une langue plus imagée, plus personnelle et plus sûre d'elle-même.

En 1840, elle édite un recueil de poèmes *Madelieven* (Pâquerettes). Dans sa préface, datée de 1838, elle rend hommage à Vanrooy et Van Duyse et cite son amie néerlandaise, l'écrivain aveugle Petronella Moens, en exemple à ceux qui voudraient refuser aux femmes de céder à l'appel des Muses. Le recueil eut du succès autant en Hollande que dans la Belgique flamande. Les écrivains néerlandais Heye, Tollens, Bogaers, Ter Haer s'intéressèrent vivement à l'auteur. On traduisit de ses poésies en Allemagne et en Angleterre. Des biographes racontent qu'une dame française apprit le flamand pour lire ses poèmes. L'engouement était dû sans doute à l'élévation des pensées, à la fraîcheur des sentiments qui s'expriment dans certaines pièces du volume.

Sur les instances de ses amis, notre poète consentit, en 1850, à faire un nouveau recueil de ses poésies imprimées ou écrites depuis 1840. Une de ses admiratrices lui suggéra de l'intituler *Avondlamp*, allusion aux rares heures du soir que notre poète pouvait réserver à son travail littéraire. Ce volume, précédé d'une préface de Van Duyse, qui s'était chargé de l'édition, et d'un poème de celui-ci à l'adresse de l'auteur, contient entre autres un éloge en vers de Palfijn, l'inventeur du forcept, le morceau *Vlaandrens Landbouw* et huit chansons de métiers que Mme Van Ackere composa à la demande du gouvernement.

Plusieurs de celles-ci furent mises en musique, dont deux par P. Benoit : *Soldatentied* et *Landmanslied*. La lecture du poème *Vlaandrens Landbouw* pendant une fête officielle à Dixmude, en présence des ministres Rogier et Rolin, avait été pour l'écrivain l'occasion d'hommages bien flatteurs. Les ministres voulurent lui faire visite dans sa demeure et, au cours d'une solennité organisée peu après par l'édilité de Dixmude, il lui fut remis de la part du gouvernement et de la ville elle-même un riche présent de livres. Ce détail, pensons-nous, caractérise assez curieusement l'époque.

Au cours de l'année 1862, Mme Van Ackere publia en plaquette, chez Eug. Vander Haeghe, à Gand, un poème : *Ste Godelieve, Vlaumache legende uit de XIde eeuw*, dont le tirage, à 300 exemplaires, — chose exceptionnelle pour des vers à cette époque, — fut rapidement épuisé. De nouveaux recueils de poésies suivirent : *Winterbloemen* en 1868, *Najaarsvruchten* en 1869. Comme nous l'avons vu plus haut, de 1876 à 1878, il parut, en trois volumes, une édition complète des œuvres de Mme Van Ackere chez les frères Belinfante à la Haye ; le premier volume est intitulé *Madelieven* et *Avondlamp*, le second *Najaarsvruchten* et *Winterbloemen*, le troisième *Nieuwste gedichten*, poésies nouvelles qui, pour la première fois, se trouvaient ainsi réunies.

Ce dernier volume s'ouvre sur un chapitre de souvenirs, où l'on rencontre quelques notes biographiques intéressantes et un hommage en vers de Wap à son amie.

La réputation de Mme Van Ackere avait crû avec les années. Bien que, vers 1850, une génération féconde de poètes se fût fait jour, qui devait servir de transition aux conceptions artistiques et littéraires du dernier quart du XIX<sup>e</sup> siècle, les lecteurs conservaient pour la vénérable doyenne des lettres flamandes un respect où se mêlait de l'attendrissement.

D'Ypres à Anvers, la plupart des sociétés littéraires flamandes l'avaient honorée du titre de membre.

Ses meilleures poésies figuraient désormais dans les anthologies classiques : traduites, elles trouvaient place dans diverses publications belges et étrangères ; les traductions allemandes de Louise von Ploennies et d'Ida von Dueringsfeld, les traductions françaises de L. Heuvelmans et de Caroline Decarpigny, les versions anglaises de Midicini avaient donné à notre auteur une notoriété enviable.

Le 5 novembre 1881, le gouvernement lui conféra la croix de chevalier de l'Ordre de Léopold. C'était la première fois que pareille faveur s'accordait à une femme de lettres. Le 8 novembre sui-

vant, le Conseil communal de Dixmude prit la résolution de donner le nom de Maria Doolaeghe à la rue où elle était née et de placer une plaque commémorative dans la façade de sa maison paternelle. La presse, le monde des lettres en Hollande et en Belgique, la ville de Dixmude tout entière applaudirent à ces hommages. En 1883, un comité se constitua afin de célébrer le 80<sup>e</sup> anniversaire de Mme Van Ackere. Vu l'état de santé de la jubilaire, on dut se borner à lui offrir une fête intime, qui eut lieu le 16 décembre.

Au cours de la cérémonie, Emanuel Hiel, l'un des deux présidents du comité, lui remit un album auquel la plupart des écrivains, des peintres, des sculpteurs, des compositeurs flamands et même des littérateurs hollandais, parmi lesquels Nicolaas Beets et Johan Bohl, avaient prêté leur collaboration. Ce fut le dernier triomphe de notre poète. Mais cette femme d'une vitalité si exceptionnelle ne dépose pas encore la plume. Elle date de ce même mois de décembre une poésie en réponse aux vers allemands que lui avait adressés, à l'occasion de son jubilé, Mme Edwine Nolet de Brauwere van Steenland; elle écrit en outre onze stances pour rendre grâce à tous ceux qui venaient de lui témoigner leur sympathie. En 1884, elle versifie encore : deux pièces en témoignent, l'une écrite pour le petit-fils de Prudens Van Duyse, l'autre, plus courte, pour le jeune enfant de son ami Edw. Van Bergen qui, en 1880, avait conféré en Hollande à son sujet. Bien plus, au mois de mars de cette année, elle rédige la préface de son ultime recueil *Jongste Dichtbundel*, son chant du cygne, comme elle l'appelle, dont les éléments principaux étaient réunis depuis 1882 et que Nolet de Brauwere l'aida à revoir.

Sur les cent et trente-trois pièces de vers que contient ce dernier volume on en trouve une cinquantaine composées avant 1878, que l'édition Belinfante n'avait pas insérées et qui ont parfois plus qu'une valeur documentaire.

Notre poète eut la satisfaction de

voir sa dernière œuvre imprimée : elle ne survécut que de quelques jours à cette publication. Elle s'éteignit le 7 avril 1884. Ses funérailles se firent le 12 avril, au milieu d'un grand concours de monde. De nombreux discours furent prononcés sur sa tombe au nom des autorités locales, de groupes littéraires et politiques du pays flamand (elle appartenait à l'opinion libérale et s'était mêlée plus d'une fois, en polémiste, aux luttes des partis à Dixmude même). On célébra à l'envi ses succès de poète, ses qualités de modestie, de bonté, de générosité, de courage, de labeur, son inlassable activité au service des causes qui avaient sollicité, pendant une longue carrière, l'ardeur d'un esprit qu'on eût dit viril : la cause de la langue, des lettres, de la culture flamandes; celle de l'instruction populaire, du relèvement des humbles; celle aussi de l'émancipation féminine, du droit de la femme à l'action au delà du foyer.

Pour une grande part, ces éloges étaient mérités : pendant plus d'un demi-siècle, elle a vécu d'une aspiration, celle de voir le pays flamand, fidèle au souvenir de sa grandeur passée, renaitre de ses ruines morales et matérielles, et reprendre, dans la patrie commune, sa part de progrès et de fierté; elle a vécu aussi de la pensée qu'elle pouvait remplir un rôle, si humble fût-il, dans cette renaissance. Il faut lui rendre cette justice : ce n'était pas là une illusion, elle a rempli ce rôle.

On a beau affirmer que son œuvre est presque tout entière tombée dans l'oubli, que son nom n'éveille plus qu'un faible écho dans la mémoire des générations nouvelles; on a beau ajouter que ses vers ont surtout dû leur valeur aux circonstances et leur succès au fait qu'elle était femme, qu'il lui a manqué cette originalité de pensée et d'émotion, cette fantaisie qui renouvellent les thèmes lyriques, cette forme qui assure la durée d'une œuvre littéraire. De quel auteur flamand de son époque ne peut-on pas parler à peu près de même? Les grands écrivains seuls souffrent une autre mesure que celle de leur temps. Les

talents ordinaires ont droit à cette mesure réduite. Et les jugements les plus sévères ne prévalent pas contre la constatation que le nom de M<sup>me</sup> Van Ackere-Doolaeghe fut longtemps populaire; que ses poèmes ont trouvé une foule de lecteurs sensibles, parfois enthousiastes; qu'en Hollande comme dans nos provinces, elle a connu des admirateurs parmi ceux qui semblaient les mieux placés pour la comprendre et la juger, les littérateurs. Il faut donc bien que les défauts qui, dans beaucoup de ses œuvres, nous choquent jusqu'à nous rebuter n'aient pas frappé ses contemporains, du moins les contemporains de la plus grande partie de sa carrière. On peut croire, d'ailleurs, que c'est à l'avocate obstinée de la culture flamande qu'est allée jusqu'au bout la meilleure part des applaudissements.

Au vrai, elle reste pour nous, avec quelques autres écrivains, dont les œuvres sont presque aussi oubliées que les siennes, une des personnalités les plus attachantes et les plus représentatives de la période où les lettres flamandes se dégagèrent avec effort du galimatias des Chambres de Rhétorique pour refaire le pénible et lent apprentissage, non seulement du naturel, mais encore d'une langue dont alors la Hollande gardait seule, d'ailleurs sans nul éclat, la tradition littéraires.

Que si l'on devait cesser de lui attribuer quelque rang dans l'histoire des lettres, on ne pourra jamais lui refuser sa place dans les annales du renouveau flamand au XIX<sup>e</sup> siècle.

Leon Goemans.

**BIBLIOGRAPHIE.** — Les œuvres de l'auteur : *Madelieven* (Diksmuide, Van Cuyck-Guyole, 1840). — *Avondlamp* (Gent, Gebr. De Buscher, 1850). — *Ter nageduchents van Eug. Zetternam* (Gent, E. Vanderhaeghen, 1857). — *Ste Godelieve, Vlaamsche legende uit de XI<sup>e</sup> eeuw* (Gent, E. Vanderhaeghen, 1862). — *Winterbloemen* (Gent, E. Vanderhaeghen, 1868). — *Najaarsvruchten* (ibid. id. 1869). — *Madelieven en Avondlamp door Vrouwe Maria Van Ackere, geboren Doolaeghe, te Diksmuide (België)* ('s Gravenhage, Gebr. Belmfante, 1876). — *Najaarsvruchten en Winterbloemen. Gedichten van Vrouwe Maria Van Ackere, geboren Doolaeghe, te Diksmuide (België)* (ibid. id. 1877). — *Nieuwste Gedichten. Gedichten van Vrouwe Maria Van Ackere, geboren Doolaeghe, te Diksmuide (België)* (ibid. id. 1878). — *Dankwoord aan de HH. Vrienden, Kunstbroeders, Artisten die mij 80en verjaardag wel geliefden te gedenken;*

*en op 16 December 1883 te Diksmuide mij met eene voortreffelijke betooging vereerden* (Diksmuide, Van Cuyck, 1883). — *Jongste Dichtbundel* (Roeselaere, De Seyn-Verhougstraete, 1884). Des poésies de l'auteur ont encore paru dans les publications suivantes : *Dichtwerken die medegedongen hebben in den prijskamp van 1824 te Veurne* (Veurne, 1824); *Prijskamp gegeven in 1835 door de Maatschappij Iver en Broedermin* (Brugge, 1835); *Bekroonde dichtwerken op het afsterven van J.-B.-J. Hofman* (Kortrijk, 1836); *Bundel der becroonde dicht- en prozastukken te Diksmuide in 1842* (Diksmuide, 1842). — Collaboration aux publications périodiques. Pour la Hollande : *Aurora*, *Cornelia-Almanak*, *Dames-Almanak*, *Euphonia*, *Evina*, *Familieblad*, *Stuiversmagazijn*. Pour la Belgique : *Almanak van de Maatschappij de Klauwaerts* (Gand), *Antwerpsche Muzenalmnanak*, *Belgische Muzenalmnanak*, *Jaarboek van het Kersowiken* (Louvain), *De Kunstbode* (Anvers), *Kunst- en Letterblad* (Gand), *Nederduitsch Letterkundig Jaarboek* (ibid.), *Nederduitsche Letteroefeningen* (ibid.), *Nederlandische Dicht- en Kunsthalle* (Anvers), *De Vlaamsche School* (ibid.), *Het Vlaamsch Museum* (Louvain), *De Vlaamsche Stem* (Bruxelles), *Het Vlaamsche Volk* (Gand). — Des traductions d'œuvres de l'auteur ont paru entre autres dans les études citées de Luise von Pionnies, d'Ida von Düringsfeld et dans : *Nos poètes flamands* (1830-1880), *Choix de morceaux traduits en vers français*. Préface de Stecher (Roulers, De Seyn-Verhougstraete, 1881). — Renseignements fournis par la famille et par M. Nap. Wilaert. — Étude inédite de M. V. Heirman, professeur à l'Athénée royal de Liège : *Mevrouw Van Ackere, geb. Maria Doolaeghe (1803-1884); Haar leven en hare werken in verband met haren tijd*. Cette étude très documentée date de 1910. — Luise von Pionnies, *Reise Erinnerungen aus Belgien* (Berlin, Verlag von Duncken und Humblot, 1848), pp. 99-101. — Ida von Düringsfeld, *Von der Schelde bis zur Maas. Das geistige Leben der Flamingen seit dem Wiederaufblühen der Literatur* (Leipzig, Ad. Lehmann; Brussel, Fr. Claassen, 1861), III, pp. 1-7. — G. De Breyne-Du Bois, *Poésies de Mme Van Ackere, née Maria Doolaeghe* (Gand Snoeck-Ducaju et C<sup>o</sup>, 1867). — Antoine Clesse, *De la littérature belge contemporaine. Mme Van Ackere et Mme Popp. Discours d'ouverture prononcé à la séance de la Société des Arts et des Lettres du Hainaut à Mons* (Mons, Jacques-Masquillier, 1874). — Edw. Van Bergen, *Eene Vlaamsche Dichteres* (Antwerpen, L. De la Montagne, 1883). — H. Keurvels, *Vrouwe Van Ackere, geboren M. Doolhaeghe (sic)* (Gent, W. Ghesels, 1884). — R. Pieters, *Geschiedenis van Diksmuide* (Diksmuide, E. De Smijter, 1885, pp. 304-313. — Id., *Maria Doolaeghe (Mevr. Van Ackere)*. Introduction à une anthologie des œuvres de l'auteur, à paraître. — Cfr. les différents ouvrages sur l'histoire des lettres néerlandaises ou spécialement des lettres flamandes, surtout : Th. Coopman et L. Scharpé, *Geschiedenis der Vlaamsche Letteren van het jaar 1830 tot heden* (Anvers, 1899) et Te Winkel, *De Ontwikkelingsgang der Nederlandsche Letterkunde* (Haarlem, 1926), ainsi que l'Anthologie des poètes flamands de Th. Coopman et V.-A. De la Montagne : *1830-1880. Onze Dichters* (Roulers, De Seyn-Verhougstraete, 1881).

**ICONOGRAPHIE.** — Deux bustes en marbre dont l'un, signé P. Braecke, dans un des salons de l'Académie royale flamande à Gand, l'autre à la maison communale de Dixmude; trois portraits gravés, dont un d'après un portrait peint par Cannoot.

**VAN AELBROECK** (*Jean-Louis*), agronome. Voir AELBROECK (*Jean-Louis VAN*).

**VAN AELST** (*Guillaume*), écrivain ecclésiastique. Voir AELST (*Guillaume VAN*).

**VAN AELST** (*Nicolas*), graveur. Voir AELST (*Nicolas VAN*).

**VAN AELST** (*Nicolas ou Jean*), graveur. Voir AELST (*Nicolas ou Jean VAN*).

**VAN AELST** (*Paul*), peintre. Voir AELST (*Paul VAN*).

**VAN AERDE** (*Joseph*), peintre. Voir VAN HAERDE.

**VAN AERSCHODT** (*François-Guillaume*), prédicateur et professeur. Voir AERSCHODT (*François-Guillaume VAN*).

**VAN AERTRYCKE** (*Simon*), bourgmestre. Voir AERTRYCKE (*Simon VAN*).

**VANAISE** (*Gustave-Antoine-Marie*), artiste peintre, né à Gand le 24 octobre 1854, décédé à Saint-Gilles-Bruxelles le 20 juillet 1902.

Il était le fils de Nicolaas-Joseph, patron pâtissier, et d'Antoinette-Séraphine De Vlieghe. Enfant, tout en suivant les cours de l'école primaire, il aidait son père, qui comptait l'associer à son commerce. Quand le fils eut 13 ans, le père consentit à renoncer à son projet, et Gustave Vanaise put suivre les cours de l'Académie des Beaux-Arts, que dirigeait Théodore Canneel.

L'artiste, affligé d'une difformité, était de santé très délicate. Il était intelligent, brûlé par toutes les curiosités et animé de l'ardente ambition d'accomplir de grandes œuvres. Il en exécuta plusieurs, au prix d'efforts presque désespérés, auxquels ne devait pas résister sa faible santé. On a de lui de vastes compositions décoratives : *Louis XI et Olivier le Daim*, *Saint Liévin en Flandre*, *Van Artevelde acclamé, assassiné et glorifié*, et *Pierre l'Ermitte prêchant la*

*roisade*. Ces trois dernières œuvres sont aujourd'hui au Musée de Gand.

C'est à Paris que Vanaise peignit la première de ces compositions. Il y avait fait déjà un séjour vers l'âge de 20 ans : les premières manifestations de son talent avaient attiré l'attention d'un négociant gantois nommé Dael, qui l'avait chargé d'exécuter des copies au Musée du Louvre ; et il s'était acquitté de cette tâche avec ferveur, avec la passion de l'apprenti heureux de pénétrer les secrets des grands maîtres. Après être rentré à Gand pour participer à un concours, Vanaise repartit pour Paris. Il y travailla, avec Jef Lambeaux, dans l'atelier du peintre anversois Jan Van Beers. On sait ce qu'était l'art minutieux, élégant et froid de Van Beers, qui conquérait à Paris la célébrité. Par cet exemple séduisant, Vanaise ne se laissa pas séduire. Son tableau *Louis XI et Olivier le Daim*, qu'il envoya au Salon d'Anvers de 1879, puis cette autre composition *Saint Liévin en Flandre*, exécutée à Gand où le jeune homme était revenu après avoir quitté Van Beers et vécu à Paris, avec Lambeaux, quelques mois de misère, s'ils se ressentent, dans la couleur uniformément claire, de certaines influences françaises, sont, dans la forme, énergiques et amples. Et dès lors, Vanaise est en possession d'un métier savant.

Ce métier, avec une inlassable volonté, avec une probité précise, Vanaise s'appliquera toujours à le compléter. Grâce à quelques travaux lucratifs accomplis à Bruxelles, dans l'atelier de Saint-Gilles où Lambeaux érige ses premières grandes œuvres de sculpture, il peut faire, en 1882-1883, un voyage en Italie, avec le peintre Rodolphe Wytsman, son ami fidèle ; et de ce voyage encore, il rapporte d'admirables copies. Mais c'est un dernier voyage, en Espagne (1887), qui exercera sur l'évolution de son art, de sa vision, une influence décisive. S'il admire au Musée du Prado les œuvres de Velasquez, pour leur vigueur et leur couleur grave, son instinct de Flamand reprend toute sa force en présence de Rubens. Et quand il

revient en Belgique et qu'il s'établit à Bruxelles, sa personnalité est désormais consciente. Ce chétif est épris de puissance, de vie intense, d'éclat. Sa vaste composition : *Van Artevelde* (1892), est d'une noble ordonnance et d'une couleur vibrante, aux ardeurs mesurées, flamande avec un peu de l'austérité espagnole. Plus tard son *Pierre l'Ermite*, au rythme pathétique, aura moins de richesse. En cette toile, on sent que déjà l'artiste, qui a trop exigé de ses forces, est atteint par la fatigue.

Mais entre-temps, Vanaise a donné, en grand nombre, des œuvres moins ambitieuses, de peinture solide, en lesquelles la vision traditionnelle de l'école flamande s'assourdit pour traduire des sensibilités nouvelles; la facture devient plus libre. Il a, pendant trois années, pris part aux expositions du cercle des XX, où sont accueillies les hardiesses du néo-impersonnisme; il a quitté le groupe où trop d'outrances le choquaient. Mais il a retenu des tentatives du néo-impersonnisme la volonté d'imprimer un accent personnel, un accent de son temps, à des œuvres au langage aussi clair, aussi complet que celui des maîtres du passé.

Il est mort à Saint-Gilles en 1902, épuisé par le labeur et par le grand chagrin qui l'avait atteint : la mort prématurée de sa femme.

Les œuvres principales de G. Vanaise sont, avec les grandes compositions que nous avons citées : *Quentin Metsijs*, la *Femme au perroquet*, les *Lagunes à Venise*, le *Dimanche soir*, le *Bon Samaritain*, *Portrait équestre*, *Saint Martin*, la *Bacchante*, la *Source*, *Mélancolie*, le *Samovar*, la *Chapelle Royale à la Cathédrale de Grenade*, *Dans l'Atelier*, *Plain-Chant*, les *Chrysanthèmes*, *Une Mère*, la *Femme au Miroir*, *Souvenir*, *Chloé*, la *Dame au chien*, les portraits du peintre et de sa femme, du compositeur Miry, du peintre César De Cock, de M. et Mme Hobé, du docteur de Saint-Moulin, de M. Vande Velde, de M. Van Swieten, de M. Van Hyfte, de M. Dael, de Juliette Wytsman, du prince Baudouin, du major Jungbluth, de M. Emile Braun, du

comte de Merode, de M. Boddaert, de M<sup>me</sup> Van Bambeke, du professeur Renard.

Gustave Vanzype.

E.-L. de Taeye, *Les artistes belges contemporains* (1894), p. 304-325. — G. Vanzype, *Nos peintres*. 1<sup>re</sup> série (1903). — *L'Art moderne*, 27 juillet 1902; 17 mai 1903.

VAN AKEN (*Arnould*), écrivain ascétique. Voir AKEN (*Arnould VAN*).

VAN AKEN (*Constantin*), jésuite, né à Anvers le 23 avril 1834, mort à Gand le 11 février 1889. Il fit ses humanités au Collège Notre-Dame à Anvers, tête de classe en seconde et en rhétorique, et entra au noviciat de Tronchiennes le 23 septembre 1852. En 1855, il fut envoyé au Collège Notre-Dame-de-la-Paix à Namur, où, après un an de sous-préfecture, il passa six ans dans l'enseignement des classes de grammaire, de la cinquième à la troisième. Trois ans de philosophie à Namur; puis, à Louvain (1865), les études théologiques, qu'il couronna par une brillante soutenance publique le 29 juin 1868. Le 15 septembre 1867, il avait reçu l'onction sacerdotale à Bruxelles, des mains de Mgr. Steins, vicaire apostolique du Bengale occidental. Après sa 3<sup>e</sup> année de probation à Tronchiennes, il revint à Louvain pour y enseigner la théologie dogmatique et y fit la profession solennelle des quatre vœux le 2 février 1870. Sa santé délicate ne supporta pas longtemps les fatigues du haut professorat; après quatre ans (1873) il fut nommé supérieur de la Résidence de Lierre. C'est là que, en 1876, à la demande d'un cercle de catholiques gantois, il inaugura ses huit années de conférences religieuses pour laïcs, « Cours de théologie », dont, les deux premières années, il fit bénéficier aussi les notables de Lierre. En 1878, les supérieurs lui avaient confié la direction spirituelle de ses frères en religion au Collège Sainte-Barbe. Il y mourut le 11 février 1889.

Outre une réfutation de la légende des *Monita Secreta*, parue dans les *Précis Historiques* (1881), le Père Van Aken a publié, dans cette même revue et dans les *Etudes Religieuses* de Paris

plusieurs articles sur le Jansénisme en France et dans les Pays-Bas. Jusqu'à la fin de sa vie, il a amassé une abondante collection de notes importantes relatives à l'histoire de cette hérésie dans nos provinces, mais sa mort a prévenu la naissance du livre projeté.

I. Van den Broeck S. J.

*Catalogi Provinciae Helicae* (1833-1889). — *Litterae annuae Provinciae Belgicae* 1888-89, p. 86 sq. — *Précis Historiques*, 1889, p. 143 sq. — *Sommervogel S. J., Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (Bruxelles 1890), t. I, col. 406 sq.

**VAN AKEN** (Guillaume), historien. Voir AKEN (Guillaume VAN).

**VAN AKEN** (Henri), poète flamand. Voir AKEN (Henri VAN).

**VAN AKEN** (Jérôme), peintre, graveur. Voir AKEN (Jérôme VAN).

**VAN AKEN** (Joseph), peintre. Voir AKEN (Joseph VAN).

**VAN AKEN** (Nicolas), copiste. Voir AKEN (Nicolas VAN).

**VAN AKEN** (Sébastien), peintre. Voir AKEN (Sébastien VAN).

**VAN ALSLOOT** (Daniel et Denis), peintres. Voir ALSLOOT.

**VAN ALSTEYN** (Jean-Ferdinand-Edouard), né à Gand le 6 mars 1795, décédé le 11 janvier 1870, fonctionnaire de l'administration des finances et propriétaire foncier important dans la zone poldérienne bordant la rive gauche de l'Escaut, en face d'Anvers. Il a, en cette dernière qualité, publié trois notices ou mémoires :

1° *Compagnie des polders de l'Escaut oriental : concession de terres à endiguer en Zélande, près d'Anvers*. (Bruxelles, J. Delfosse, 1851); in-8° de 109 p. — 2° *Indépendance commerciale de la Belgique. Mémoire sur la construction d'un canal maritime entre Anvers et la mer du Nord avec embranchement sur Bruges et Gand*. (Bruxelles, Guyot, 1857); in-4° de 8 p., — préconisant la jonction du port d'Anvers à la rade foraine située devant Heyst, par un canal maritime profond de cinq mètres, large de qua-

rante à la surface, creusé à travers les deux Flandres et s'amorçant à l'Escaut sous le fort Sainte-Marie [au travers du Polder Royal, dont il était le propriétaire, convient-il de dire], travail dont il demandait d'obtenir la concession au profit d'une compagnie. — 3° *La construction des forts sur les rives de l'Escaut occasionne la ruine des polders et du commerce littoral du fleuve. — Fermeture de l'Escaut occidental par suite d'envasements en aval et en amont de Bath. — Les fortifications de la ville d'Anvers et sur le littoral de l'Escaut n'ont plus de raison d'être : Termonde, place de refuge en cas de guerre*. (Bruxelles, Guyot, 1859); in-4° de 20 p.

Cette notice n'est autre chose que le texte de la pétition qu'il présenta à la Chambre des Représentants le 20 juin 1839 pour protester — en tant que propriétaire à Calloo des deux polders contigus «Royal» et du «Crankeloon» — contre le remaniement et l'agrandissement du fort Sainte-Marie par l'expropriation d'une parcelle du polder «Royal» à entreprendre dans l'aire du dit fort, en étendant sa protestation à l'encontre de tout le système fortificatif à exécuter autour d'Anvers et en étayant celle-là de cinq annexes, dont l'une prétend résumer l'histoire des opérations militaires dans les polders anversoises et de leurs suites de 1260 à 1809.

E. Jordens

*Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN ALTEN** (Jeanne), calligraphe. Voir REYNGOUT (Jeanne VAN ALTEN, alias).

**VAN AMEYDEN** (Chrétien), compositeur de musique. Voir AMEYDEN (Chrétien VAN.)

**VAN ANDEL** (Thierry), prémontré, mort à Bâle le 6 avril 1433. Il devint licencié en droit canon et fut nommé curé d'abord à Klein-Zundert (Brabant septentrional) et ensuite à Duffel. On ignore quand il entra dans l'ordre des Prémontrés. En 1410, il fut envoyé à Rome en qualité de procureur général de cet ordre. Revenu à Tongerlo en 1411,

il assista, l'année suivante, à un chapitre général de l'ordre. En 1418, il fut délégué par son ordre au concile de Constance, probablement en remplacement de Henri Van Oosterwijk. Il rédigea un compte rendu des travaux de ce concile, mais son manuscrit s'est perdu. Il fit partie de la commission qui, en 1424, désigna Bâle comme siège du nouveau concile, qui devait s'y tenir sept ans après.

H. Vander Linden.

W. Van Spilbeek, *De abdij van Tongerlo*, (Lier, 1888), p. 224. — *Necrologium ecclesiae B. M. V. de Tongerlo*, ed. W. Van Spilbeek, Tongerlo, 1902. — L. Goovaeris, *Ecrivains, artistes et savants de l'Ordre de prémontré*, t. IV, Bruxelles, 1917. — A. Heylen, *Historische verhandeling over de Kempen* (Turnhout, 1837), p. 156. — Ph. Labbens et G. Cossartius, *Sacrosancta Concilia*, t. XII (1672), 464.

**VAN ANTWERPEN (Rudolphe)**, peintre. Voir RUDOLPHE VAN ANTWERPEN.

**VAN ARENBERGH (Francois)**, poète flamand. Voir ARENBERGH (Francois VAN).

**VAN ARENBERGH (Pierre)**, maréchal. Voir ARENBERGH (Pierre VAN).

**VAN ARTEVELDE (Jacques)**, homme politique. Voir ARTEVELDE (Jacques D').

**VAN ARTEVELDE (Philippe)**, homme politique. Voir ARTEVELDE (Philippe D').

**VAN ARTEVELT (André)**, peintre. Voir ARTEVELT (André VAN) ou ARTEVELT.

**VAN ARTOIS (Jacques)**, peintre paysagiste. Voir ARTOIS (Jacques VAN).

**VAN ASPEL (Guillaume)**, écrivain ecclésiastique. Voir ASPEL (Guillaume VAN).

**VAN ASSCHE (Amélie)**, peintre miniaturiste, née à Bruxelles en 1804, fille d'Henri Van Assche. Elle fit ses études artistiques chez Louis-Marie Autissier, miniaturiste français établi à

Bruxelles, et peignit de nombreux portraits en miniature, à l'aquarelle et au pastel. Talent aimable et délicat.

Lucien Solway.

*L'Art flamand*, par Jules Du Jardin, t. IV.

**VAN ASSCHE (Auguste-Lambert)**, sculpteur, né (sourd-muet) à Bruxelles le 5 mars 1797, y mourut le 7 janvier 1864. Il suivit les cours de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, y fut l'élève de Godecharle et y obtint un premier prix en 1818. Ensuite, à Paris, il fut élève de l'Académie royale des Beaux-Arts et de Bosio. Après un séjour de près de trente ans en France, il revint à Bruxelles en 1848. Il participa aux Salons de Bruxelles de 1818, 1824 et 1836, et aux Salons de Gand de 1820 (il y obtint le prix de sculpture), 1832, 1835, 1844 et 1847.

Au cours des années qu'il a passées en France, il a exécuté des travaux qui nous échappent; peut-être a-t-il collaboré à quelques-unes des nombreuses œuvres du baron Bosio. En Belgique, il a fait surtout du portrait, notamment les bustes de plusieurs membres de la famille de Merode (château de Westerloo). Il a sculpté aussi deux bustes du gouverneur du Hainaut, Jean-Baptiste Thorn; l'un décore le monument funéraire de Thorn, au cimetière de Mons, l'autre est au palais provincial. Les bustes du duc d'Orléans, du général Belliard et le médaillon en bas-relief de Frédéric de Merode furent exposés à Gand en 1832, avec plusieurs autres portraits. En 1836, Van Assche exposait à Bruxelles un essai de grande sculpture: un fronton en plâtre, décoré des figures de la Vertu, du Vice, de la Justice et de la Loi. Il y reprenait plus ou moins l'idée de Godecharle pour le fronton du Palais de la Nation. Pourtant, il se glorifiait surtout de son passage dans les ateliers de Paris et l'année même de la mort de Godecharle, le maître auquel il devait sa première et difficile formation, il rappelle, en tête de son envoi au Salon de Gand, qu'il est l'élève de l'Académie royale et de Bosio.

Les catalogues des expositions aux-



quelles il a pris part mentionnent les bustes de Haydn, de Grétry, de l'acteur français Alphonse Kimo, d'un architecte français, du D<sup>r</sup> Morel, de Tournai, de M. Campbell, d'Edimbourg, d'un Martyr de la Révolution belge, d'un naturaliste belge, etc.; on y trouve aussi la mention de statuettes en terre cuite et de quelques sujets religieux.

Le Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles possède depuis 1849 un buste de Laurent Delvaux, en marbre, grandeur nature, exécuté d'après le modèle fait en 1824 par Godecharle et signé : A. L. V. HE 1845.

A.-L. Van Assche ne paraît avoir été qu'un bon praticien, de talent borné et sans inspiration.

Marguerite Devigne.

Immerzeel, *De Levens en werken der Hollandische en Vlaamsche Kunstschilders, Beeldhouwers, enz.*, t. 1<sup>er</sup> (1842), p. 15. — Catalogues des Salons de Bruxelles et de Gand. — Würzbach, *Niederländisches Künstler-Lexikon*, t. 1<sup>er</sup> (1906). — Prosper Claeys, *Les expositions d'art à Gand, 1792-1892* (publié par la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Gand), p. 51. — Ed. Marchal, *Les chefs-d'œuvre de la sculpture...* (1895), p. 620. — Thieme et Becker, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, t. II (Leipzig, 1908). — Marguerite Devigne, *Catalogue de la galerie de sculpture du Musée royal des Beaux-Arts de Bruxelles* (1922), no 3. — *Id.*, *Laurent Delvaux et ses élèves* (1923), p. 54, 100 (note 159) et 119.

**VAN ASSCHE (Auguste)**, né à Gand le 26 juillet 1826, y décédé le 24 février 1907. Ses rapports avec le baron Bethune l'orientèrent vers l'art du moyen âge et spécialement vers l'architecture du XIII<sup>e</sup> siècle. À partir de 1860 il s'occupa beaucoup de restaurations, en suivant les principes préconisés à son époque et en sacrifiant parfois au désir d'unifier le style. Il restaura des monuments anciens à Gand, à Audenarde, à Deynze, à Furnes, à Tirlemont, à Léau, à Dinant, à Liège, dans plusieurs communes, notamment de la Flandre orientale, et sauva plusieurs édifices menacés de destruction complète. Il publia des vues de Malines reprises à l'album de De Notere et ses propres dessins des églises de Saint-Nicolas à Gand, Notre-Dame de Pamele à Audenarde, Notre-Dame à Deynze (*Recueil des églises du moyen âge*),

Saint-Christophe à Liège; de l'hôpital de la Bijloke à Gand.

R. Maere.

*Bulletin de la Gilde des SS. Thomas et Luc*, t. XX, 41<sup>me</sup> réunion, 1908, pp. 78 et suiv.; *Bulletin des comm. roy. d'art et d'archéologie*, Bruxelles, 1907, t. XLVI, pp. 37 et suiv.; voir aussi *ibid.* *Table des matières (1862-1911)*, 1930, t. I (au nom Assche, van, Aug.).

**VAN ASSCHE (Henri)**, peintre-paysagiste, né à Bruxelles en 1775, mort dans cette ville le 11 avril 1841. Son père, peintre amateur, lui donna les premières leçons; puis, voyant ses grandes dispositions, il le confia à J. B. De Roy, qui compléta son instruction artistique. Van Assche se sentit attiré surtout par la nature pittoresque et mouvementée; les montagnes, les cascades, les lacs, lui semblaient des sujets particulièrement propices à des interprétations picturales, et lui valurent d'ailleurs de grands succès. Deux voyages en Suisse lui fournirent une ample moisson d'études, présages de productions nombreuses, exécutées avec une habileté et une science consommées, dans le goût des paysages classiques de cette époque. Ses succès furent rapides. En 1813, la Société des Beaux-Arts de Gand le nommait parmi ses membres, et il remportait, l'année suivante, au Salon de cette ville, la médaille d'honneur. En 1818, il était membre de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles; en 1822, de l'Académie d'Amsterdam; en 1823, de l'Académie d'Anvers. Enfin, il obtenait en 1833 une médaille à l'exposition des Beaux-Arts. La réputation de Van Assche toucha à la gloire; Navez disait « qu'il n'y avait pas son pareil en Europe. » En 1836, il était illustre. Le gouvernement acheta son grand tableau représentant *La Cascade formée par la Toccia*, exposé au Salon de cette année, et deux autres paysages. Il avait été décoré, avant 1830, par le roi Guillaume 1<sup>er</sup> des Pays-Bas; et, en cette année 1836, Léopold 1<sup>er</sup> lui conféra le grade de chevalier dans l'ordre nouvellement créé. Cette distinction souleva pourtant de vives protestations dans le monde des artistes et dans la

presse, motivées par le fait que, de son côté, Ferdinand De Braekeleer, qui avait exposé à ce même Salon la *Jurie espagnole*, n'avait obtenu qu'une médaille en argent... Mais, en le décorant, le Roi avait voulu surtout récompenser une longue et laborieuse carrière. De Braekeleer refusa sa médaille, et Van Assche garda sa croix.

Henri Van Assche fit partie, depuis 1827, d'un Triumvirat chargé, avec Navez et Odevaere, d'administrer le Musée de Bruxelles, complètement désorganisé avant cette date. Ce Musée appartenait alors à la Ville; ce n'est qu'en 1846 qu'il passa à l'Etat.

Le bagage de Van Assche est considérable. Il a traduit, avec une égale minutie, une égale ingéniosité dans l'arrangement artificiel des sujets, le Brabant, les Ardennes, la Suisse et l'Italie. La nature dans ses tableaux prend des aspects romanesques, tour à tour charmants et dramatiques; on voit les torrents s'élaner à gros bouillons entre des rochers que caresse le soleil ou que voile le brouillard; les arbres distribuent harmonieusement leurs rameaux; et tout cela fait de jolis décors de théâtre, fort agréables à voir. Les murées belges et étrangères possèdent plusieurs de ces toiles: la *Cascade de la Tootca* et la *Vue d'un moulin à eau* sont à Bruxelles, ce dernier au Sénat; un troisième, *Vue des environs de Bruxelles*, au Ministère de l'Intérieur depuis 1838; *Coup de foudre* est à Anvers; une *Vue du Rhin* et une *Cascade près de Rochefort* appartiennent au Musée de Haarlem. Plusieurs des paysages de Van Assche ont été étoffés de personnages et d'animaux par Ommeganck et par Eugène Verboeckhoven. Enfin, il en est un grand nombre qui ont été reproduits par la gravure et la lithographie.

Lucien Solvay.

*L'Art flamand*, par Jules Du Jardin, t. IV. — Adolphe Siret, *Dictionnaire des peintres*. — Louis Alvin, *Compte rendu du Salon d'exposition de Bruxelles* (1836). — G. Bougniet, *Les artistes contemporains, portraits lithographiés d'après nature, accompagnés de notices sur la vie et les ouvrages de chacun d'eux*; (Bruxelles, Société des Beaux-Arts, 1839). — *Messenger*, 1841, pp. 293-298.

**VAN ASSCHE (Joseph)**, notaire, né à Gand, le 7 septembre 1829, mort en cette ville, le 5 septembre 1896. Ancien président de la chambre de discipline des notaires de l'arrondissement de Gand, ancien président de la Fédération libre des notaires de Belgique, officier de l'ordre de Léopold et chevalier de la Couronne de chêne. Il fit paraître le premier manuel en langue flamande de droit notarial. L'ouvrage, qui fut publié de 1865 à 1871, eut tant de succès qu'une deuxième édition en parut en 1883-1884.

Voici la liste de ses œuvres :

1. *De minderjarigheid in haer gansch tijdvak voorgedragen*, Gent, Eug. Vanderhaeghen, 1855; in-8° de 225 p.
- 2. *Idem*, tweede uitgaf, Gent, W. Rogghé, 1862; in-8° de 208 p.
3. *Handboek van den notaris*, Gent, W. Rogghé, 1865-1871, 4 vol. in-8°.
- 4. *Idem*, Gent, Eug. Vanderhaeghen, 1883-1884; 4 vol. in-8°.

Van Assche collabora également aux revues littéraires flamandes : *De Bendoracht*, *Nederduitsch letterkundig Jaarboekje*, *De Vlaamsche School*, *Het Taalverbond* (1851-1852), *Leesmuseum*.  
Leon Goffin.

*Bibliographie Nationale*, t. IV, p. 11. — *Revue pratique du Notariat belge*, 1896. — Fonds de la Bibliothèque de l'Université de Gand. — Journaux de l'époque.

**VAN ASSELIERS (Jean)**, juriconsulte. Voir ASSELIERS (Jean VAN).

**VAN ASSELIERS (Robert)**, juriconsulte. Voir ASSELIERS (Robert VAN).

**VAN ASSENEDE (Diederick)**, poète flamand. Voir DIEDERICK VAN ASSENEDE.

**VAN AUBEL (Jean-Charles)**, professeur à la Faculté de médecine de Liège, né à Meerssen (Limbourg hollandais), le 4 février 1832, décédé à Etterbeek le 21 novembre 1904. Après avoir terminé ses études à l'Athénée royal de Maestricht, il suivit à l'Université de Gand les cours de candidature en sciences physiques et mathématiques. Il abandonna bientôt ces études et se rendit à

Liège, en 1854, pour y aborder les études de médecine. Il fut successivement professeur d'anatomie (30 octobre 1858), puis chef de la clinique des accouchements (28 septembre 1860), et fut proclamé docteur en médecine le 14 octobre 1861. Il obtint une bourse de voyage (27 février 1863), ce qui lui permit de visiter les cliniques de Paris et de Berlin; à son retour, il se fixa à Liège pour y pratiquer la médecine. Le 10 août 1863, il fut nommé préparateur de médecine opératoire et conservateur des instruments de chirurgie à l'Université de Liège.

Le 4 octobre 1866, il obtint le diplôme de pharmacien, grâce auquel il fut chargé, le 20 avril 1867, de suppléer son beau-père Peters-Vaust pour l'enseignement de la partie non chimique du cours de pharmacie qui lui fut définitivement attribué le 28 décembre 1868. Au décès de Peters-Vaust (1868), Van Aubel fut chargé des cours de pharmacie théorique et pratique et, à la retraite du professeur Vaust, de celui de la matière médicale. Il fut nommé professeur extraordinaire en septembre 1871, professeur ordinaire le 6 octobre 1873.

En 1877, il fut déchargé du cours de pharmacie et chargé des cours de médecine légale et de thérapeutique.

Il prit sa retraite en 1893, comme émérite, et se fixa à Bruxelles où habitait son fils aîné. Le 6 mai 1899, ses élèves et anciens élèves lui offrirent son portrait par Gillard.

Étant encore étudiant, J.-Ch. Van Aubel avait exposé à ses maîtres, les professeurs Simon et Hubert, un nouveau procédé d'opération césarienne qui fut le point de départ du procédé publié plus tard par Saenger. On lui doit une série d'autres publications parues dans les *Bulletins de l'Académie royale de médecine* : sur un procédé de céphalotripsie (1864), sur la désarticulation des doigts, des orteils et du genou (1873), sur la digitale, la digitoxine et la strophanthine (1893, 1894, 1895), sur le nitrate d'argent (1895), sur la fougère mâle (1895), sur les diurétiques dans le traitement de l'hydropisie des cardiaques (1896),

sur la bière à la kola (1897), sur le céphalotribe (1899), sur l'hémostase dans l'atonie utérine (1899).

Van Aubel avait obtenu la création à l'Université de Liège des Instituts de thérapeutique et de médecine légale, situés rue de Pitteurs, dans l'ancien bâtiment des Incurables. Il en dirigea les premiers travaux.

Van Aubel était membre de l'Académie de médecine de Belgique.

Léon Fredericq.

Notice sur la vie et les travaux du professeur Van Aubel, par le docteur Van den Corput, *Bull. ac. r. méd.*, 26 nov. 1906, p. 682. — Documents manuscrits déposés au Secrétariat de l'Académie royale de médecine. — Alph. Le Roy, *Liber memorialis* (1869), p. 967.

**VAN AUDENAERDE (Daniel)**, écrivain ecclésiastique. Voir AUDENAERDE (Daniel VAN).

**VAN AUDENAERDE (Robert)**, peintre. Voir AUDENAERDE (Robert VAN).

**VAN AUWEGHEM (Charles)**, poète flamand. Voir AUWEGHEM (Charles VAN).

**VAN AVERMAETE (François-Fidèle, dit Frans)**, professeur et compositeur de musique, né à Courtrai, le 13 mars 1845, mort à Gand, le 23 juillet 1918. Après avoir fait sa première éducation musicale dans sa ville natale, sous la direction de Pierre Vander Ghinale, il entra au Conservatoire de Gand, où il remporta, au bout de trois ans, les premiers prix dans les cours supérieurs de solfège, de piano et d'harmonie. Il se perfectionna ensuite au Conservatoire de Bruxelles dans les classes d'Aug. Dupont (piano), de Bosselet père (harmonie) et de Fétis (contrepoint et fugue), et comptait se présenter au concours de Rome quand son père le fit retourner à Courtrai pour accepter deux places vacantes à ce moment, celles d'organiste à Notre-Dame et de maître de chapelle de l'église des Carmélites. Il s'adonna alors avec ardeur à la composition, notamment de messes et de motets, et d'une opérette de collège en deux actes, « Roland ou la bataille de Courtrai en 1302 » (1865). En 1869,

il organisa la société chorale « les Mélodiphiles », qu'il dirigea jusqu'en 1876, année où il fut nommé pianiste-accompagnateur au Conservatoire de Gand. Dans ce dernier établissement, il fit une carrière aussi méritoire que longue dans les classes de clavier, d'harmonie pratique et de lecture et transposition au clavier. Il se fit apprécier tant comme virtuose que comme pianiste-accompagnateur dans de nombreux concerts, notamment à la Société royale des chœurs de Gand.

Ses œuvres, très nombreuses, sont d'une écriture correcte et d'une agréable mélodiosité. La plupart ont été publiées à Gand, chez Gevaert, Toerlinck et M<sup>me</sup> Beyer, à Bruxelles, chez Schott, à Paris, chez Durand, O'Kelly et Hamelle. Elles comprennent des pièces religieuses, des mélodies et des chœurs, surtout sur paroles françaises, des morceaux de genre, des études et un Concert-stuck pour piano, etc. Une collection importante, provenant de la mortuaire de l'artiste, en est conservée à la bibliothèque de l'Université de Gand.

Paul Bergmans.

C. Bergmans, *Histoire du Conservatoire royal de musique de Gand* (Gand, 1900), p. 219-222 (avec liste détaillée des œuvres). — Renseignements personnels.

**VAN AVONT (Pierre)**, peintre paysagiste. Voir AVONT (Pierre VAN).

**VAN AXELPOELE OU AXPOELE** artistes gantois. Voir AXPOELE (VAN).

**VAN AXELPOELE (Guillaume)**, ou **VAN AXPOELE**. Voir AXPOELE (Guillaume VAN).

**VAN BAERLAND**. Voir BAERLAND et BARLANDUS.

**VAN BAERLE (Gaspard)**, poète et érudit. Voir BAERLE (Gaspard VAN).

**VAN BAERLE (Jean)**, théologien. Voir JEAN VAN BAERLE.

**VAN BAERLE (Melchior)**, poète latin. Voir BAERLE (Melchior VAN).

**VAN BAERSDORP (Cornelle)**, médecin. Voir BAERSDORP (Cornelle VAN).

**VAN BALBIAN (Josse)**, alchimiste. Voir BALBIAN (Josse VAN).

**VAN BALEN**, peintre anversois. Voir BALEN (VAN).

**VAN BALEN (Henri)**, peintre. Voir BALEN (Henri VAN).

**VAN BALEN (Jean)**, peintre. Voir BALEN (Jean VAN).

**VAN BALLAER (Jean)**, écrivain ascétique. Voir BALLAER (Jean VAN).

**VAN BALLAERT (Henri)**, sculpteur. Voir BALLAERT (Henri VAN).

**VAN BAMBEKE (Charles-Eugène-Marie)**, naturaliste, professeur, né à Gand le 6 février 1829, mort dans cette ville le 14 mai 1918. Il y fréquenta l'école primaire dirigée par Em. Soudan-Léger, puis le collège S<sup>te</sup>-Barbe. Ses humanités terminées, et après avoir obtenu le grade d'élève universitaire (6 octobre 1849), il commença ses études médicales à l'Université de Gand. Comme étudiant, il remplit les fonctions d'élève adjoint, d'élève externe et d'aide de clinique à l'hôpital civil. Il fut reçu docteur en médecine, chirurgie et accouchements le 17 avril 1857.

De bonne heure il s'était senti attiré vers l'étude des sciences naturelles; ce fut de ce côté que s'orienta sa vie scientifique et jusqu'à ses derniers jours il y resta fidèle. Mais au début de sa carrière il ne pouvait consacrer que ses loisirs à ses études de prédilection, et il commença par faire de la pratique médicale. Il ne négligea pas cependant le côté scientifique de sa profession : observateur consciencieux de la nature, il sut tirer des cas pathologiques qu'il rencontrait des déductions intéressantes et d'une portée générale. Elles constituèrent le sujet des premières relations scientifiques qu'il eut avec la Société de Médecine de Gand, qui lui valurent le titre de

membre correspondant de cette Société (1858); en 1860 il en fut nommé membre résidant.

Dans l'exercice de sa profession il eut l'occasion d'appliquer les sentiments philanthropiques qui l'animent pendant toute sa vie, soulageant les misères des déshérités de la fortune en qualité de médecin des pauvres (1857 à 1863) et surtout pendant l'épidémie de choléra qui sévit dans cet intervalle. Son dévouement fut récompensé par la médaille des épidémies (1860). Il fut en outre chirurgien adjoint de l'hôpital St-Jean et de l'hospice des enfants trouvés et abandonnés, et après la suppression de ces hospices, chirurgien adjoint à l'Hôpital Civil, fonction qu'il résigna en 1880.

Déjà au cours de ses études, ses professeurs avaient remarqué les aptitudes qu'il manifestait pour les sciences naturelles. En 1863, le professeur Poelman, chargé des cours d'anatomie comparée et plus tard de physiologie, s'attacha Van Bambeke en qualité de préparateur. Poelman trouva dans l'ardeur juvénile de son préparateur un adjuvant précieux pour enrichir les collections auxquelles, depuis 15 ans, il se consacrait tout entier. De son côté, Van Bambeke se perfectionna dans ce milieu scientifique, au point de vue des connaissances et de l'habileté manuelle, et abandonnant les travaux du domaine de la médecine pratique, il publia plusieurs mémoires de science pure, notamment des études sur l'anatomie des céphalopodes et sur la tératologie, et son mémoire sur le développement du pélobate, fruit du travail de plusieurs années, qui parut en 1868 et fit connaître son nom au monde savant. Il décrit dans ce dernier travail les premiers stades du développement et les sillons à la surface de l'œuf vivant, et poursuit l'évolution embryonnaire sur des coupes jusqu'à l'apparition des branchies externes. Cet essai inaugura une série de recherches embryologiques sur d'autres batraciens et sur les poissons osseux.

Après avoir complété ses études dans des voyages scientifiques à Londres et à

Paris, en 1865, il débuta dans l'enseignement supérieur en 1869 comme suppléant du professeur Poelman au cours d'anatomie comparée, et fut chargé des cours d'anatomie générale et d'hygiène en 1871. Il fut nommé professeur extraordinaire l'année suivante, et promu à l'ordinariat en 1876.

Dès son entrée dans l'enseignement, il se consacra tout entier à ses nouvelles fonctions, et en 1884, pour pouvoir s'occuper plus complètement de l'histologie et de l'embryologie, il renonça au cours d'hygiène. Il s'attacha surtout à développer les études pratiques. Succédant à R. Boldaert, qui avait créé cet enseignement pour le cours d'histologie, et avait eu à lutter contre les difficultés que rencontrent toujours les novateurs, il suivit la voie tracée par son prédécesseur, continua à la débarrasser des obstacles qui l'obstruaient encore, et finit par réussir à la fondation d'un laboratoire convenable dans les nouveaux locaux de l'anatomie (1878).

Le cercle des recherches personnelles du professeur s'était élargi : à ses études sur le développement des vertébrés inférieurs (batraciens et poissons) et spécialement l'ovologie qui le conduisirent à l'examen approfondi de la cellule animale, vint nécessairement se joindre celui de la cellule végétale et il se spécialisa ainsi dans cette partie de la morphologie qui depuis un demi-siècle est devenue le pivot des études histologiques : la cytologie. C'est de cette époque que datent les débuts de cette série de mémoires sur la constitution de l'œuf, publiés dans les *Bulletins de l'Académie des Sciences de Belgique* et dans les *Archives de Biologie : Rapport médiat de la vésicule germinative avec la périphérie du vitellus* (1883), sur l'œuf ovarien du Scorpène (1893), sur l'ovocyte de *Pholcus phalangoides* (1898). Ces travaux ont contribué puissamment à résoudre des questions importantes et controversées, relativement à la connaissance de l'ovogénèse.

L'extension de ses recherches sur le terrain de la botanique ne lui fournit pas seulement les moyens de travailler

à la solution des questions générales de biologie, mais devint même un but : il se remit à faire de la botanique systématique, qu'il n'avait jamais négligée d'ailleurs.

C'est ainsi qu'en faisant heureusement alterner le travail au grand air dans les herborisations avec le travail de laboratoire, il conserva jusqu'à l'extrême vieillesse cette joie de vivre qui le caractérisait. Il restait jeune avec les jeunes, il relatait avec bonheur les excursions botaniques et zoologiques qu'il faisait jadis en compagnie de ses aînés, tous disparus mais dont le souvenir était resté bien vivant chez lui, et les incidents, parfois fâcheux, qui agrémentaient ces expéditions. Depuis une trentaine d'années, il s'occupait spécialement des champignons et tenait des journaux d'herborisation où il inscrivait le produit de ses récoltes avec tous les détails s'y rapportant. Ces notes qui ont été déposées au laboratoire de botanique de l'Université de Gand et dont les premières datent du mois d'août 1886, sont tenues à jour jusqu'au 2 avril 1918, sept semaines avant sa mort. Il y a consigné soigneusement des détails sur ses herborisations, sur les spécimens intéressants qu'il avait récoltés, et intercalé des figures à l'aquarelle représentant des champignons à l'état frais et des préparations microscopiques ; il passait encore des heures à sa table de travail peu de temps avant sa mort. Van Bambeke s'était acquis en mycétologie une réputation mondiale ; il était en correspondance avec les spécialistes de tous les pays. Il avait une habileté technique remarquable pour la préparation de ses spécimens, et son herbier de champignons, conservé au jardin botanique de notre université, est certainement un des plus beaux qui existent.

En 1880, il fonda avec son collègue Ed. Van Beneden de l'Université de Liège les *Archives de Biologie*, publication périodique de travaux scientifiques à laquelle collaborèrent encore actuellement de nombreux travailleurs du pays et de l'étranger, continuée sous la direction des professeurs Brachet de

Bruxelles et Vander Stricht de Gand, puis des professeurs Dustin de Bruxelles et de Winiwarter de Liège.

L'heure de la retraite fixée par la loi sur l'éméritat sonna pour lui en 1899 ; il était encore dans toute l'intégrité de ses facultés intellectuelles et physiques et ne songeait pas encore à se reposer de son travail. Ses élèves et anciens élèves avaient organisé une manifestation en son honneur à l'occasion de son admission à l'éméritat et lui offrirent comme livre jubilaire un recueil de travaux originaux. Dans une remarquable conférence qu'il fit à cette occasion à l'amphithéâtre d'anatomie, il passa en revue les progrès accomplis par l'histologie depuis vingt-cinq ans et montra ce qui restait encore à faire. C'était une promesse de continuer, comme par le passé, à marcher à la tête des chercheurs, et il tint parole.

La série de ses travaux sur l'embryologie lui valut en 1902 le prix décennal des Sciences zoologiques. Ce ne fut pas la seule distinction qui lui échet au cours de sa carrière. Le roi des Belges, voulant reconnaître son mérite, l'avait en 1912 promu au grade de commandeur de son Ordre. Il était membre titulaire des Académies royales des sciences et de médecine de Belgique. Pendant de nombreuses années, il fut un des commissaires directeurs de la Société de médecine de Gand. Il était membre d'un grand nombre de sociétés savantes du pays et de l'étranger, notamment de la Société zoologique de France qui, lors de sa 4<sup>e</sup> assemblée générale en 1897, le nomma président d'honneur, titre que ce corps savant n'avait jamais conféré à un étranger. Il était, en outre, correspondant de l'Institut national genevois, membre de l'Académie *Leopoldino-Carolea*, de la Société des naturalistes de Moscou, membre honoraire de la Société *Antonio Atzale*, correspondant de la Société des sciences de Bucarest, membre d'honneur de la Société royale de médecine publique de Belgique, membre honoraire de la Société royale zoologique et malacologique de Belgique, membre fondateur et

ancien président de la Société de botanique de Belgique, docteur *honoris causa* de l'Université de Bruxelles, membre honoraire de la Société royale des sciences médicales et naturelles de Bruxelles.

Van Bambeko possédait au plus haut degré les qualités qui distinguent le professeur savant et dévoué; les nombreuses générations d'étudiants qui se sont succédé jusqu'à sa retraite sont unanimes à le reconnaître. Il donnait l'exemple du travail et recommandait avant tout l'observation personnelle comme base de l'éducation scientifique des étudiants. C'est ce qu'il fit ressortir éloquemment dans un discours prononcé à l'occasion de la remise des récompenses aux lauréats du concours universitaire (1882). A ce point de vue, ce fut un initiateur. Son nom restera parmi ceux des hommes dévoués qui ont inculqué aux jeunes générations le goût des études biologiques et fait comprendre toute l'importance de celle-ci comme base de la médecine scientifique.

Il ne rechercha jamais ni les emplois lucratifs, ni les honneurs conquis dans les luttes politiques. Jamais il ne voulut s'aventurer sur ce terrain scabreux où l'on peut se trouver devant des personnes et non des idées à combattre. Sa philosophie sereine lui dictait la ligne de conduite qu'il suivit sans jamais s'en écarter : la recherche de la vérité. Bien que ses convictions philosophiques fussent profondes et inébranlables, il n'essayait pas de les faire partager par d'autres. En dehors de son enseignement, sa vie publique s'est limitée à la participation à des œuvres philanthropiques. Il était membre de la commission administrative du Bureau de bienfaisance, et après le décès de R. Boddaert, ses confrères l'avaient à l'unanimité appelé à lui succéder en qualité de président de la société de secours mutuels des médecins « l'Association médicale de prévoyance ». Il se considérait comme suffisamment récompensé de son travail par la satisfaction intime que donne le devoir accompli.

Il était surtout sensible à l'expression spontanée de la sympathie que ses élèves lui témoignèrent dans diverses circonstances : une société d'étudiants en médecine l'avait choisi comme président d'honneur. Jusqu'à la fin de sa vie, il resta valide d'esprit et de corps, mais ses dernières années furent attristées par la vue de la patrie foulée aux pieds par l'ennemi, et il n'eut pas la suprême consolation d'assister à la délivrance.

H. Leboeuf.

*Bulletin de l'Académie de médecine, 1921. — Bulletin de la Société de médecine de Gand (notice nécrologique). — Discours prononcés aux funérailles. — Bibliographie de Belgique, t. IV.*

**VAN BASEL (Nicolas)**, médecin. Voir **BASEL (Nicolas VAN)**.

**VAN BASELE (Pierre)**, prédicateur. Voir **BASELE (Pierre VAN)**.

**VAN BASSEVELDE**, peintres gantois. Voir **BASSEVELDE (VAN)**.

**VAN BASTELAER (Désiré-Alexandre-Henri)**, docteur en sciences, pharmacien et archéologue, né à Namur, le 30 avril 1823, mort à Saint-Josse-ten-Noode, le 16 mars 1907. Il était fils de Désiré-Joseph et de Dieudonnée-Josèphe Van Ringh. Son père, issu d'une famille gantoise fixée dans le Hainaut à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, était venu s'établir à Namur où il se maria; il retourna à Charleroi quand Désiré-Alexandre était encore enfant. Celui-ci fréquenta l'école communale puis, plus tard, fut envoyé au Petit Séminaire de Bonne-Espérance pour y faire ses humanités. Il ne quitta cet établissement qu'après avoir terminé sa première année de philosophie, afin d'entrer, en 1843, comme professeur de la classe de poésie dans une institution privée de Tournai. C'est là que, pendant ses loisirs et avec les conseils de son ami Tb. Gorinfol, pharmacien à Charleroi, il prépara l'examen de pharmacie qu'il subit avec succès en 1845. Deux ans plus tard, il obtenait le titre de docteur en sciences naturelles et, en 1848, il s'établissait à Charleroi. Sa curiosité universelle, son travail,

sa volonté tenace, lui firent bientôt une situation des plus enviabiles. Ses obligations professionnelles ne l'empêchaient point de s'occuper de questions bien diverses et, après son mariage avec Elisa van der Spiecke de Bruxelles, en 1864, il trouva, chez cette compagne d'élite, les encouragements et l'aide nécessaires pour mener de front tous les travaux qu'il ne cessait d'entreprendre.

Van Bastelaer avait, en même temps que son officine, installé un laboratoire où il faisait des analyses pour les industriels de la région; il fut, en 1850, nommé chimiste de la ville et du tribunal et se signala souvent par ses études sur des produits frelatés et par d'excellentes recherches toxicologiques. Pendant plus de vingt ans, il assura le fonctionnement d'un service local de surveillance des denrées alimentaires, en quoi il prépara la voie à l'organisme qui devait, plus tard, s'étendre sur tout le pays et dont il prit la direction en 1879. Nombreuses sont ses publications sur la méthode à suivre pour dépister les falsifications de tout genre.

« *Pharmacien je suis, pharmacien je serai, et j'en suis fier* », s'écriait-il, lors de la manifestation que lui firent ses amis en 1881. En effet, après avoir abandonné son officine pour s'occuper uniquement de laboratoire, il ne cessa cependant jamais de combattre, avec un absolu désintéressement, pour assurer la formation scientifique et la protection du corps pharmaceutique et afin d'empêcher que ses confrères ne devinssent de « simples boutiquiers ». Il attaqua avec vigueur le cumul médico-pharmaceutique, les prête-nom et les gérances, les empiètements des droguistes, tout en se préoccupant beaucoup du stage professionnel et de la constitution même des jurys chargés de délivrer le diplôme de pharmacien. Est-il besoin de dire que, à côté de nombreux opuscules de combat, Van Bastelaer publia de remarquables travaux sur la pharmacopée, où l'on peut juger de la profondeur de son savoir et de la netteté de ses idées.

Membre de l'Union pharmaceutique

de Charleroi depuis le 24 octobre 1848, Van Bastelaer en devint secrétaire en 1854, président en 1867, et président d'honneur en 1884, quand il quitta la province pour se fixer à Bruxelles. L'Association générale pharmaceutique de Belgique l'élut successivement secrétaire général (1867), vice-président (1871), président (1884); c'est ainsi qu'en 1885 il dirigea la session du Congrès international de Pharmacie réuni à Bruxelles. L'Académie royale de médecine de Belgique l'avait, en 1868, nommé membre correspondant; il devint, dans la suite, membre titulaire (1881), vice-président (1895) et président (1899). Il importe de signaler également son activité à la Commission médicale de la province de Hainaut et à celle d'hygiène et de salubrité publique de Charleroi.

Van Bastelaer fut un des fondateurs de la Société royale de médecine publique de Belgique; cette compagnie lui décerna, peu avant son décès, une médaille d'or en reconnaissance de ses longs et loyaux services. En effet, dès 1885, il avait organisé un Service ozonométrique, sous le patronage de cette société et avec le concours de correspondants bénévoles. Son ingéniosité et sa persévérance eurent raison de toutes les difficultés matérielles et techniques; on trouvera dans les *Bulletins de la Société Royale de Médecine publique* l'histoire de ce service et les tableaux périodiques qui résument les observations faites. Sans se bercer de vaines illusions sur les résultats que cette vaste enquête donnerait, au point de vue de l'état sanitaire en fonction de l'échelle ozonométrique, Van Bastelaer poursuivit ses travaux, malgré l'apathie et même l'hostilité de quelques collègues.

Plein de zèle et de dévouement quand il s'agissait du bien matériel et moral de ses semblables, il s'était distingué lors de l'épidémie de choléra en 1866. Il intervint dans les discussions soulevées par le dépôt de projets de lois sur le travail des femmes et des enfants dans les mines et les fabriques. Le Bureau de bienfaisance de Charleroi le compta parmi ses membres, et fut pré-



sidé par lui de 1873 à 1878. Van Bastelaer soutint et encouragea fréquemment les Petites Sœurs des pauvres de Charleroi dans leurs œuvres charitables; il fit également partie du comité directeur de la Caisse de pensions du corps médical belge.

Peu à peu les charges et les honneurs lui vinrent de tous côtés. Membre et président des jurys de l'enseignement supérieur (examens de pharmacie, concours et bourses universitaires, prix quinquennaux des sciences médicales), membre de la commission permanente de la Pharmacopée belge, de la commission instituée par le Ministère des chemins de fer pour reviser l'orthographe des noms des communes belges, Van Bastelaer reçut diverses distinctions scientifiques. La Société de pharmacie d'Anvers et la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles lui décernèrent chacune une médaille pour des mémoires soumis à leurs concours. De nombreux corps scientifiques belges et étrangers se firent un honneur de l'appeler en leur sein. Nommé chevalier de l'Ordre de Léopold, le 4 mai 1891, il fut l'objet de manifestations de sympathie dont on possède des comptes rendus détaillés.

Le 27 novembre 1863, se fondait, à Charleroi, la Société paléontologique et archéologique de l'arrondissement. Fortement épris de tout ce qui rappelait le passé, l'histoire de la ville et de ses institutions, Van Bastelaer fut, en 1864, inscrit sur les listes de la jeune compagnie; il devait bientôt en devenir l'âme. Elu secrétaire en 1869, président en 1872, il occupa ce poste pendant dix-huit ans au cours desquels il batailla sans cesse pour la sauvegarde des monuments de la région. Malgré l'insouciance des pouvoirs publics, il s'obstina et, après des vicissitudes sans nombre, il parvint à faire construire, aux frais de la ville, un musée destiné à abriter les collections de la société. Ce musée est vraiment son œuvre; il renferme, en ordre principal, le produit des fouilles qu'il a dirigées parfois au préjudice de ses affaires personnelles. Nommé membre

de la Commission royale des monuments (1878), de l'Académie d'archéologie de Belgique (correspondant en 1875, titulaire en 1895), il présida, en 1888, le Congrès historique et archéologique de Charleroi.

De 1868 à 1886, Van Bastelaer édita une *Collection des actes de franchises, de privilèges, etc., donnés à la Ville de Charleroi*; cette publication se compléta logiquement par les *Opuscules historiques* (3 vol. 1868-1900) et l'*Histoire métallique* (1899-1900) de la ville et de l'arrondissement. D'autres articles sur le même objet figurent aussi dans l'importante série des *Mémoires archéologiques* (8 vol., depuis 1868). Cet ensemble de notices et de documents constitue un fonds des plus précieux. Cependant ce ne furent pas ces travaux d'historien qui attirèrent le plus l'attention sur notre auteur. Bien armé par ses humanités, ayant, de son éducation de chimiste, une façon très originale d'envisager les faits et les choses, il devait consacrer une grande partie de son existence aux études archéologiques. Celles-ci donnèrent lieu à de nombreuses publications, réunies sous le titre déjà cité de *Mémoires*. Fouillant au bénéfice de la Société de Charleroi, l'attention toujours en éveil sur les moindres trouvailles, il ne cessa d'enrichir le musée et de publier de volumineux rapports sur ses découvertes. Les tendances de son époque l'ont parfois poussé à certaines exagérations, notamment quand, à propos d'un vase romain ou même d'un simple débris, il corse son texte de citations tirées d'auteurs classiques; le compte rendu de la petite fouille d'une villa romaine à Villé sous Montignies-sur-Sambre en est un exemple typique.

Néanmoins, cet abus est compensé par une grande précision dans la description des objets et leur classification. Le chimiste se révèle d'autre part dans la méthode qu'il adopta pour inventorier ses trouvailles; chaque pièce se range suivant la période, la matière, la forme, etc. et est indexée par une série de lettres, de chiffres et d'exposants d'aspect assez hermétique. Van

Bastelaer eut souvent l'occasion de faire l'examen chimique de documents archéologiques; nous devons, à ce propos, signaler des notes intéressantes sur l'ambre, les bois et corps organiques remontant à l'antiquité, enfin, sur la technologie céramique. La céramique! Un de ses adversaires irréductibles l'avait un jour surnommé *Potologus*. Avec le recul des événements, ce sobriquet peu révérencieux nous paraît être tout à l'honneur de notre archéologue. Celui-ci avait, en effet, compris que l'humble tesson de poterie a souvent autant de valeur documentaire que le bel objet de vitrine. De 1861 à 1865, il avait publié, dans le *Médecin des Familles* (Liège, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> années), une série de notices sur les *Vases vitrifiés ou vitrifères destinés à l'usage domestique*. Envisageant surtout la céramique au point de vue de l'hygiène, Van Bastelaer ne s'imaginait peut-être pas, à cette époque, que cette étude lui servirait plus tard dans ses travaux archéologiques. On peut dire qu'il fut un véritable précurseur quand, pour établir le synchronisme des tombes franques, il se basait sur l'identité des roulettes employées dans la décoration des vases qu'on découvrait dans ces sépultures. Un des premiers, il chercha à établir une chronologie acceptable de la céramique médiévale. Un jour, la découverte des anciens fours et fosses de déchets des céramistes de Bouffoulx et de Châtelet lui permit de faire, à l'aide des archives, l'histoire des grès céramiques fabriqués dans le Hainaut depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Dans ce dernier ouvrage, réalisé en peu de mois, certaines pièces d'origine étrangère se mêlent peut-être à celles de la région envisagée; l'ensemble de ce travail n'en constitue pas moins une source précieuse de matériaux pour les historiens de nos anciennes industries d'art.

*La question franque devant le Congrès de Charleroi* (1888), tel est le titre d'un des articles les plus connus de Van Bastelaer; il y relate, dans le détail, la discussion, presque la bagarre, qui mit aux prises des archéologues, Bequet

et lui-même, avec Godefroid Kurth. Ce dernier, tout imprégné de ses idées sur l'origine de la frontière linguistique dans notre pays, prétendait que les sépultures dites franques, découvertes dans la région wallonne, loin de renfermer les restes des Francs, avaient été laissées par des populations romanisées qui survivaient aux invasions germaniques. Van Bastelaer affirmait au contraire que ces tombeaux étaient uniquement dus aux Barbares; il émettait d'ailleurs l'opinion que la frontière linguistique pouvait remonter à une époque antérieure à la conquête romaine. Admettant l'existence de tombes franques caractéristiques à côté et contemporaines de tombes incontestablement romaines, il basait sa vigoureuse riposte sur une chronologie mal établie. La discussion ne pouvait donc que s'embrouiller et, si les travaux plus modernes ont fait avancer le problème, ils ne l'ont pas encore complètement élucidé. Cet incident du Congrès de Charleroi demeurera une étape mémorable de nos études d'histoire et d'archéologie nationales.

Jacques Bruwer.

Fr. Culot, *Compte rendu des manifestations des 24 avril et 25 mai 1881...* (Journal de Pharmacie d'Anvers, t. XXXVII, 1881, p. 361-398). — J. de Thibault, *Compte rendu de la manifestation de sympathie faite le 18 décembre 1881...* (Documents et rapports de la Société paléontologique et archéologique de Charleroi, t. XII, 1883, p. 461-473). — *Désiré Van Bastelaer* (Biographie et liste de travaux historiques et archéologiques) (Documents et rapports... Charleroi, t. XXXV, 1913-1914, p. 67-74 et p. 145). — *En mémoire de Van Bastelaer* [Recueil des discours prononcés à ses funérailles] (Bruxelles, 1907, av. portrait). — Notices dans les Documents et rapports... Charleroi, t. XXXIX, 1906, p. 315-318; Bulletin pharmaceutique de Charleroi, t. XI, mai 1907, p. 53-55; L'Œuvre, VIII<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 4, 20 avril 1907, p. 67, 68; Bulletin de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique, 1907, p. 44, 45. — S. Vreven, *Eloge de M. Désiré Van Bastelaer* (Mémoires couronnés, in-8<sup>o</sup>, publiés par l'Académie Royale de Médecine de Belgique, t. XXIII, 1928, p. 9-17). — Bulletin de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, 4<sup>e</sup> série, t. XXI, 1907, p. 188. — *Bibliographie nationale*, t. III (Bruxelles, 1910), p. 11-15. — D.-A. Van Bastelaer, *Opuscules historiques*, t. III (Bruxelles, 1900), *passim*. [On trouve, à la fin de ce volume, la liste des publications de Van Bastelaer.] — Renseignements de M. René Van Bastelaer.

VAN BATTELE (Jacques), peintre.  
Voir BATTELE (Jacques VAN).

**VAN BATTELE** (*Jean*), peintre. Voir **BATTELE** (*Jean VAN*).

**VAN BAUHUYSSEN** (*Bernard*), poète latin. Voir **BAUHUYSSEN** (*Bernard VAN*).

**VAN BAURSCHEIT** (*Jean-Pierre*), le Vieux et le Jeune, sculpteurs et architectes. Voir **BAURSCHEIT** (*Jean-Pierre*).

**VAN SAUVEL** (*Bernard-Joseph-Gommaire*), pharmacien, né à Lierre le 20 mai 1813, décédé à Anvers le 28 janvier 1892. Diplômé à Anvers le 7 septembre 1839, il fut un des pharmaciens les plus estimés d'Anvers : pharmacien en chef du Bureau de bienfaisance, membre du comité de publication du *Journal de Pharmacie* d'Anvers de 1856 à 1865.

Parmi ses publications, citons : *Geneeskundig handboek voor zeevarenden met behulp van eenen geneesheer* (Anvers, 1857; in-8°, 122 p.), une série de notices sur les procédés d'analyse et les propriétés des médicaments et des denrées alimentaires, des articles sur l'exercice de la profession de pharmacien, une notice sur le pharmacien Ch.-J. Franck, etc.

Il avait épousé le 19 février 1852 Jeanne Roele (décédée à Anvers le 15 juin 1883). De ce mariage étaient nés deux enfants : un fils, lapidaire, et une fille, religieuse.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 15. — Renseignements fournis par le D<sup>r</sup> Tricot-Royer, d'Anvers.

**VAN BAVEGEM** (*Ignace*), prêtre, né à Termonde, le 4 novembre 1827 et décédé en cette même ville le 1<sup>er</sup> décembre 1893. Il fut successivement professeur au collège de la Sainte Vierge à Termonde (de 1855 à 1865), curé à Meire (Flandre orientale) et, les deux dernières années de sa vie, curé du béguinage de sa ville natale.

Il a laissé tout une série de traductions néerlandaises des œuvres du religieux français Joseph Huguet, presque toutes éditées à Gand, chez Van der

Schelden, dont les deux suivantes seulement portent le nom du traducteur : *Schrikkelijke straffen der staatsomwelters, vijanden der kerk van 1789 tot 1800* (280 pp.) (1<sup>re</sup> édition, 1872; 2<sup>e</sup> édition 1877) et *Rampzalige einde der Godsdiensthaters sedert 1800 tot 1872* (304 pp.) (1<sup>re</sup> édition, 1872; 2<sup>e</sup> édition, 1879). Déjà *De Geest van Pius IX of de schoonste trekken uit het leven van dezen grooten Paus* (VIII, 5, 292 pp.) (1876) ne porte que la mention : « in het vlaamach overgebracht » ... door eenen priester van het bisdom « van Gent », et pour ce qui est des autres œuvres du père Huguet, il n'y est même plus fait allusion à la personnalité du traducteur. Il n'est cependant guère douteux que ce traducteur fût Ignace Van Bavegem ; et de la sorte, son œuvre en ce domaine nous apparaît comme assez considérable, car, en dehors des trois ouvrages cités plus haut, nous avons encore à mentionner : *Winteravonden der dienaren van den H. Joseph*, 1875 (372 pp.); *H. Joseph, voorspreker in hopelooze omstandigheden*, 1876 (328 pp.); *Roemruchtige bekeeringen dezer laatste tijden*, 1875 (259 pp.); *Lichtstraal van genade doorschijnende in de verandering van leven van vele uitstekende mannen dezer tijden*, 1875 (303 pp.); *Heerlijkheid en deugden van den H. Joseph, voorbeeld der ingetogen zielen*, Tournai, Casterman, s. d. (216 pp.), et *Maend van Maria voor de ingetogen zielen*, *ibid.*

Signalons enfin qu'Ignace Van Bavegem fut le cosignataire, avec le supérieur et quatre de ses collègues du collège de Termonde, d'une brochure, datée du 25 septembre 1860 et ayant pour titre : *Réponse à la brochure intitulée : Réorganisation de l'enseignement moyen à Termonde* (Termonde, F. J. Ducaju, père; 8 pp.); les auteurs s'y font les défenseurs de l'enseignement confessionnel en général et s'appliquent en particulier à justifier le Collège de la Sainte Vierge d'attaques et d'insinuations malveillantes auxquelles s'étaient livrés trois conseillers communaux libéraux de Termonde dans la brochure

citée (Termonde, Emile Ducaju fils; 41 pp.).

C. Debaive.

*Bibliographie nationale. 1830-1880.* Bruxelles, 1910, t. IV. — Œuvres de Ignace Van Bavegem.

**VAN BAVEGEM (Jean-Baptiste)**, prêtre, né à Baesrode (Flandre orientale), le 2 août 1801 et décédé à Beve-ron-Waes, le 21 mai 1877. Son père, Pierre-Joseph, ancien chirurgien militaire, médecin à Baesrode et maire de cette commune, jusqu'en 1804, occupa dans l'histoire de la médecine et des sciences naturelles en Belgique une place des plus honorables (voir ce nom : Baveghem, Pierre-Joseph Van; ainsi que la brochure de C. Broeckx : *Éloge de Pierre-Joseph Van Bavegem*, Anvers, 1845, 26 p., in-8°, non citée dans la bibliographie de cette notice); lorsqu'il mourut en janvier 1805, son fils, qui nous occupe ici, n'était encore qu'un enfant.

Ordonné prêtre à Gand le 19 décembre 1829, Jean-Baptiste Van Bavegem fut nommé, en mars 1832, aumônier de la prison de Termonde, fonctions que, à partir de septembre 1834, il cumula avec celles de supérieur du collège de cette ville. Bientôt devait, en effet, commencer pour lui cette partie de sa vie où, se consacrant à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, nous le verrons donner à cette œuvre, qu'il considérait comme un véritable apostolat, le meilleur de son activité et de ses talents. Déjà au début de 1834, dans le but de propager l'enseignement moyen libre dans le diocèse de Gand, Van Bavegem avait conçu et fondé avec Jean-Louis D'Hollander, aumônier des Carmélites de Termonde, la Congrégation des prêtres de la Sainte Vierge qui, si elle ne semble pas avoir été des plus florissantes en tant que congrégation, n'en a pas moins à son actif la fondation des collèges de Termonde (en 1834), d'Escloo (en 1840) et d'Audenarde (en 1844). En 1846, la Congrégation, visant à former elle-même les professeurs destinés à ces divers établissements, fonda à Gand un noviciat avec

école d'application; mais cette institution se révéla bientôt non viable et fut liquidée deux ans plus tard. Toutefois le collège de Termonde, dénommé Collège de la Sainte Vierge et existant encore aujourd'hui, resta toujours l'objet principal de la sollicitude de Jean-Baptiste Van Bavegem. Cette institution était en effet son œuvre à plus d'un point de vue : cela avait été le premier collège fondé par lui et sa congrégation; pour en assurer l'organisation matérielle, il n'avait pas hésité à engager sa fortune personnelle et, dès la première année de sa fondation, la direction lui en avait été confiée. Joignant à un profond dévouement une grande compétence que venait parfaire une vive piété, Van Bavegem s'y révéla un supérieur vraiment remarquable et il ne cessa de voir grandir et prospérer l'établissement à la tête duquel il se trouvait. En 1859, cependant, des difficultés d'ordre intérieur, qui devaient d'ailleurs aboutir à sa dissolution l'année suivante, surgirent au sein de la Congrégation des prêtres de la Sainte Vierge; Van Bavegem se désista dès lors des fonctions de supérieur général qu'il exerçait depuis 1834 et quitta bientôt après la direction du collège de Termonde.

Nommé curé à Zwijndrecht et promu presque en même temps au rang d'inspecteur de l'enseignement diocésain pour le 3<sup>e</sup> ressort de la Flandre orientale, Van Bavegem consacra à des travaux historiques les loisirs que lui laissaient les devoirs de son état. Il commença par publier la biographie d'un de ses prédécesseurs, sous le titre de : *Levensschets van den eerweerden heer Michaël-Fr. Cop, pastoor van Zwijndrecht, belyder van ons heilig geloof, in ballingschap overleden den 10 July 1799; met eenige aenmerkingen nopens zyne medegezellen te Cayenne en de naemlysten der belgische priesters in de gevangnissen der eilanden Rhé, Oléron, enz...*, door J.-B. V. B.; Aelst, 1860 (106 pp. in-8°, 1 pl.). Ce premier essai semble l'avoir orienté vers l'étude de la Révolution française. Une dizaine d'années plus tard, il en fit paraître une histoire anecdotique et

édifiante qu'il intitula : *Hansken de pakdrager, of dagregister der voornaemste voorvallen en decreten in Frankrijk en België van 1789 tot 1801*; Mechelen, 1869-70 (quatre petits volumes in-12, d'une centaine de pages chacun). Si cette publication doit être rangée dans la catégorie des ouvrages de vulgarisation populaire, il n'en est pas de même de son *Martelaarsboek der belgische geestelijkheid tijdens den inval en het bestuur der Fransche Jacobijnen in ons vaderland van 1792 tot 1802, benereus de marteldood van eenige fransche geestelijken. die eene schuilplaats in België gezocht hadden*; Borgerhout, 1872-73 (6 vol. in-8°), xvi-98, 96, 88, 104, 92 et 76-x pp.). Celui-ci peut à meilleur droit être qualifié de travail historique; une seconde édition, sensiblement augmentée et entièrement refondue, en fut publiée à Gand en 1875 (xvii-579 pp., in-8°), sous le titre de : *Het martelaarsboek of heldhaftig gedrag der Belgische geestelijkheid ten tijde der fransche omwenteling op het einde der achttiende eeuw*.

Mis à la retraite en 1874, Jean-Baptiste Van Bavegem alla s'établir à Beveren-Waes, où n'habitait, cependant, aucun membre de sa famille et où ne le rappelait, que nous sachions, aucun souvenir. Il y passa, retiré, les trois dernières années de son existence.

C. Debaire.

*Bibliographie nationale, 1850-1880*, t. IV, 1910. — Œuvres de J.-B. Van Bavegem. — Renseignements particuliers.

**VAN BAVEGHEM (Pierre)**, pharmacien. Voir BAVEGHEM (Pierre VAN).

**VAN BAVEGHEM (Pierre-Joseph)**, médecin. Voir BAVEGHEM (Pierre-Joseph VAN).

**VAN BECELAERE (Augustin-Joseph)**, écrivain ecclésiastique, né à Courtrai le 27 avril 1820, décédé à Cachtem le 18 janvier 1909. Après avoir fait ses études d'humanités au collège de Courtrai, et de philosophie au petit séminaire de Roulers, il entra au grand séminaire de Bruges en octobre 1841 et reçut la prêtrise le 19 juin 1848.

Dans l'intervalle, en octobre 1842, il fut nommé professeur au collège d'Ostende, qui venait de s'ouvrir. En octobre 1846, il devint professeur au collège St-Louis à Bruges. Le 18 février 1856, Mgr. Malou le nomma titulaire de la Prévôté de Viven, sous Sainte-Croix, nouvellement érigée. Il n'y avait qu'une chapelle bâtie par Henri Braderic. Le premier prévôt y construisit une église, en style gothique, d'après les plans du baron Jean de Bethune. Il fut nommé curé de Dranoutre le 30 avril 1875 et de Cachtem le 28 février 1881.

Augustin Van Becelaere utilisait les loisirs que lui laissait le ministère paroissial à écrire des ouvrages de piété. En dehors de sa collaboration au *Katholyke Zondagbode van Brugge*, nous avons de lui :

1. *Leven van gelukzalige Panasia, herderin, door Silvio Pellico; vertaald uit het Italiaansch door A. V. B., priester* (Brugge, Tremmery-Van Becelaere, 1857; in-12 de 42 p.). — 2. *Eenvoudige manier om met God gemeenzaem te verkeerem, door den Eero. Pater A. Franc; vryelyk vertaald naer het Fransch* (Brugge, Tremmery-Van Becelaere, 1860; in-12 de 128 p. Traduction anonyme). — 3. *Christelijke levenswijs voorgesteld aan de Congregantisten* (Brugge, W<sup>o</sup> Tremmery en zoon, 1872; in-16 de 16 p.). — 4. *Handboekje van den bedevaarder tot O. L. V. van Viven* (Brugge, W<sup>o</sup> Tremmery-Van Becelaere, 1870). — 5. *Geschiedenis van Onze Lieve Vrouw van Viven. Heerlijkheid, kapel, wonderbeeld, proosdie, kerk, pastorie, klooster, parochie, door A. Van Becelaere, eersten proost van Viven* (Rousselaere, Jules De Meester, 1901; gr. in-8° de 351 p.).

A. C. De Schrevel.

*Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN BECELAERE (Désiré-Joseph)**, né à Courtrai le 9 février 1827, décédé à Wyandotte (Michigan, États-Unis) le 10 octobre 1896. Il nous apparaît comme un linguiste distingué, un professeur de mérite et un fervent catholique. La période de sa vie digne surtout de notre attention va de 1874

à 1896, années durant lesquelles il occupa la chaire de langues modernes aux Facultés catholiques de Lille et où il prend figure de rénovateur en matière d'enseignement de cette branche. Van Becelaere était d'ailleurs particulièrement bien préparé à cette tâche. Malgré de lourdes charges de famille, son père, un perruquier originaire d'Ypres et totalement illettré, eut à cœur de donner à ses enfants une bonne éducation et une solide instruction. Aussi voyons-nous bientôt Désiré-Joseph au collège de Courtrai, y faisant ses humanités au cours desquelles il s'applique d'une manière toute spéciale à l'étude de l'allemand et de l'anglais. Après ses études moyennes, l'appui pécuniaire du gouvernement belge lui permet de se rendre à Bonn, où il se perfectionne dans la connaissance de la langue allemande et suit en même temps, à l'Université de cette ville, les cours d'anglais, d'italien, d'espagnol et de sanscrit; puis il fait un séjour à l'Université de Copenhague, où il s'initie aux langues scandinaves, à l'anglo-saxon et au frison; après quoi, il va passer une couple d'années en Russie, afin de s'assimiler la langue de ce pays. En 1865, nous le retrouvons à Hambourg, marié et dirigeant une maison d'éducation catholique. Rentré en Belgique trois années plus tard, il résida à Bruges et à Courtrai, sa ville natale, s'adonna toujours à l'œuvre de l'éducation. Enfin, en 1874, il quitta définitivement notre pays pour aller se fixer à Lille, où, dès leurs premiers essais d'établissement d'enseignement supérieur, les promoteurs des Facultés catholiques avaient tenu à l'associer à leur œuvre. Il resta attaché à cette institution jusqu'en juillet 1892, époque à laquelle il partit avec sa famille pour l'Amérique.

Il a laissé à Lille le souvenir d'un homme joignant à une large érudition linguistique toutes les qualités d'un bon maître, régulier, affable et paternel. Il pratiquait dans ses cours les méthodes, assez nouvelles pour l'époque, de l'enseignement par causeries et exemples, plutôt que par théories gram-

maticales; mais l'orientation principalement philologique de son esprit ne lui faisait cependant pas négliger l'étude de la littérature, qu'il aimait, savait goûter et à laquelle il eut toujours à cœur d'initier ses élèves.

Son frère Augustin-Joseph, de sept ans plus âgé que lui, le second intellectuel sorti de ce milieu si humble à tous points de vue, était prêtre et fut professeur au collège St-Louis à Bruges, avant de devenir curé de Cachtem (Fl. occid.); il nous a laissé une traduction de la vie de la Bienheureuse Panasia de Silvio Pellico (Bruges, 1867), une *Bevoudige manier van met God gemeenzaam te verkeerren, door Berw. P. A. Franc, vrijelijk vertaald naar het Fransch* (Bruges, 1860) et deux petits opuscules à l'usage des pèlerins et des congréganistes; de 1854 à 1875, il assumait la direction de l'hebdomadaire brugeois *De Katholijke Zondag* qu'il avait fondé et auquel collabora activement Désiré-Joseph. Quant à ce dernier, toujours il se montra pénétré des sentiments chrétiens qu'il avait puisés tant dans sa famille qu'au collège de Courtrai, où, dès ses premières années d'études, il s'était distingué par son esprit religieux et par sa conduite irréprochable. Nous le voyons plus tard parmi les membres les plus zélés des conférences de Saint-Vincent de Paul à Bruges et à Lille; et c'est, certes, pour une grande part à la solidité de ses principes qu'il dut d'être appelé par l'autorité épiscopale de Hambourg à y diriger la maison d'éducation dont nous avons parlé plus haut, d'avoir été choisi par le vicomte de Croeser, de Bruges, comme mentor de son fils au cours d'un long voyage qu'il entreprit vers 1870, et enfin d'avoir été invité à venir à Lille, aider à établir les premiers fondements d'un enseignement universitaire à base religieuse. En 1864, il épousa une Allemande de confession catholique, Isabelle-Mathilde Welebil, originaire de Bürglengenfeld (Bavière), qui lui donna cinq enfants, dont trois fils. Ceux-ci ayant passé avec lui aux Etats-Unis, persévérèrent tous trois dans la voie

qu'avait suivie leur père; l'aîné y devint un médecin éminent; les deux autres entrèrent dans les ordres; l'un se fit dominicain, l'autre trappiste.

Van Becelaere publia aussi une *Histoire de l'Eglise catholique en Danemark depuis le neuvième siècle jusqu'au milieu du seizième siècle, suivie d'un appendice sur l'expulsion des Franciscains, par l'abbé G. J. Karup...*; traduit du danois par D. Van Becelaere (Bruxelles, 1861; 344 p. in-8°), ainsi que *English language and literature. Historical outlines* (Lille-Paris, 1882; 99 p. in-8°), ouvrage destiné aux jeunes Français préparant leur baccalauréat; écrit en une langue claire, vivante et facile, donnant un aperçu aussi complet que succinct des origines et de l'évolution de la langue et de la littérature anglaises, ce petit volume, qui à l'époque venait combler une véritable lacune, nous reste comme un témoignage des qualités que possédait Désiré-Joseph Van Becelaere tant comme professeur que comme linguiste.

C. Debaive.

*Bibliographie nationale, 1830-1880, t. IV. — Œuvre de D.-J. Van Becelaere. — Archives des Facultés catholiques de Lille.*

**VAN BEDAFF** (*Antoine-A.-E.*), peintre. Voir **BEDAFF** (*Antoine-A.-E. VAN*).

**VAN BEDTSBRUGGHE** (*Gilles*), poète et juriconsulte. Voir **BEDTSBRUGGHE** (*Gilles VAN*).

**VAN BEERLERE** (*Ferdinand-François*), peintre, né à Gand le 3 mars 1807, mort dans cette ville le 30 septembre 1876. Fils de rentier, il se fait mentionner comme peintre-amateur dans les documents de l'époque. Après son mariage, en novembre 1835, son nom se rencontre parfois avec celui de son épouse: Van Beerlere-Casier. Il débute au Salon de Gand, en 1826, avec une série d'aquarelles: paysages et tableaux de genre, dont *La Leçon de harpe*, un sujet qui fut imposé à Gand au concours de peinture de 1820, et qui valut le prix à Joseph Geirnaert. Van Beerlere part ensuite pour l'Italie; en

1829, il s'intitule élève de Maes-Canini, le peintre gantois qui, depuis quelques années, s'était établi à Rome. Van Beerlere expose alors une *Pierge avec l'enfant Jésus*, d'après Le Titien. Les œuvres de l'artiste, destinées au Salon de Gand, parviennent tardivement à destination en 1832; elles sont exposées séparément dans le vestibule du Palais de l'Université: *Pêcheur napolitain, Napolitaine*, et un tableau d'histoire destiné au grand concours de peinture: *Le Christ et les Pharisiens*. Ce tableau n'est arrivé qu'après le jugement, qui attribua le prix à Gallait. Van Beerlere rentre à Gand en 1833; il est reçu avec le cérémonial d'usage par la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature: une délégation se rend à sa rencontre jusque Melle, un banquet de bienvenue l'accueille. Le peintre expose quelques toiles en septembre 1833, parmi lesquelles: *Repos de pèlerins aux environs de Rome; Ermite recevant l'aumône d'une jeune fille accompagnée d'un jeune homme*, etc. Quelques semaines après, il expose encore quelques portraits dans les locaux de la Société des Beaux-Arts et de Littérature. Puis il participe régulièrement aux salons gantois: portraits de genre en 1836; *Louise Delaporte évanouie dans la chaumière d'un bûcheron* (tiré du roman de Saintine: *Une maîtresse sous Louis XIII*), en 1838; *Les Bédouins* en 1841; portrait en 1844; genre en 1850; portraits et genre en 1853; souvenir de Naples, fleurs et nature-morte en 1856; fruits et nature-morte en 1859; fleurs en 1862, année qui semble marquer la fin de l'activité artistique du peintre. En 1874, cependant, il est encore cité comme membre de la Commission directrice de la Société royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts de Gand, fonction qu'il remplit depuis 1859.

Van Beerlere fut vice-directeur et secrétaire de la classe de peinture de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand, du 18 janvier 1835 au 17 mai 1842; en 1849, il partage les travaux du Cortège historique des Comtes de Flandre, en qualité de

membre du comité directeur; il fut président du Kunstgenootschap et prononça, comme tel, un discours sur la tombe du peintre Félix De Vigne, enterré le 8 décembre 1862.

Van Beerlers est à considérer comme un amateur d'art éclairé et actif. Sa carrière de peintre trace une courbe qui va de l'aquarelle à la peinture à l'huile, passe par le paysage avec figures, le portrait et le genre, pour aboutir à la nature-morte et aux fleurs.

O. Roelands.

Registres de l'Etat civil de Gand. — Catalogues des Salons de Gand de 1826 à 1874. — D. Des-tanberg, *Gent sedert 1851*. Eerste reeks 1831-1840 (Gent, Boekhandel J. Vuylsteke), 1903. — P. Claeys, *Notes et souvenirs*, t. III (Gand, Librairie C. Vyt, rue Basse-des-Champs, 13), 1907. — Edmond De Busscher, *Description du Collège historique des Comtes de Flandre* (Gand, Imprimerie et lithographie de De Busscher frères), 1849. — *De Eendracht*, veertiendaagsch tijdschrift, 1862-1863, n° 12, bladzijde 47. — Gazette van Gend, 26 Augusti 1835. — De Busscher, Edmond, *Précis historique de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand* (Gand, 1845, De Busscher frères, imprimeurs).

**VAN BEERS (Jean)**, poète flamand, né à Anvers le 22 février 1821. Il fit ses études au Petit Séminaire de Malines entre 1838 et 1841. Déjà au collège sa vocation littéraire se révéla. D. Claes a consacré une étude aux poèmes que Van Beers écrivit pendant ces années de classe et qui ne figurent pas dans le recueil des œuvres complètes (*Mededeelingen der K. Vlaamsche Academie*, Gand, 1905).

En 1841, Van Beers fut nommé professeur au Collège de Pitzembourg à Malines (actuellement Athénée royal). En 1843, il dut abandonner ses fonctions à cause d'une maladie des yeux dont il guérit heureusement assez tôt. Dans la joie de cette guérison, il compose le poème *Licht, wat is licht?* En 1844, il devint aide-bibliothécaire communal à Anvers. En 1849, on lui confia la chaire de langue et de littérature flamandes à l'École normale de Liège. En 1860, il fut chargé des mêmes cours à l'Athénée royal d'Anvers.

Son premier recueil de vers (*Jongelingsdromen*) parut en 1853. En 1859, il publia *Levensbeelden*, suivi en 1869 de

*Gevoel en Leven* et en 1884 de *Rijzende Blaren*. Ce dernier recueil obtint en 1885 le prix quinquennal de littérature flamande.

Les œuvres complètes de Van Beers furent publiées en 1884 (2 volumes) par A. Hoste, à Gand. En 1921, à l'occasion du centenaire de la naissance du poète, une nouvelle édition des œuvres complètes, revue, augmentée et préfacée par M. Sabbe, parut à Anvers chez L. Opdebeek.

L'œuvre poétique de Van Beers présente deux aspects bien différents. Les poèmes de jeunesse sont caractérisés par une mélancolie quelque peu malade qui le rattache au sentimentalisme romantique. Dans la seconde partie de sa carrière, il se distingue par plus de réalisme et par un humour populaire de très bon aloi.

Van Beers est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages didactiques qui eurent une grande vogue dans les écoles flamandes : *Nederlandsche Spraakleer* (Liège, 1852); *Handleiding tot het Onderricht der Nederlandsche Spraakleer* (Bruxelles, 1864); *Grondregels der Nederlandsche Spraakleer* (Bruxelles); *Oefeningen op de Grondregels der Nederlandsche Spraakleer* (Bruxelles); *Keur van Proza- en Dichtstukken* (Gand, 1872); *Voorhof der Letterkunde* (Gand, 1885).

Au conseil communal d'Anvers, dont Van Beers fit partie comme élu du parti libéral, il défendit en un discours sensationnel, prononcé le 16 mai 1876, le principe que la langue maternelle doit être la langue véhiculaire de l'enseignement.

Van Beers mourut le 14 novembre 1888.

Maurice Sabbe.

Max Rooses, *Schetsenboek*, p. 145; *Derde Schetsenboek*, p. 35; *Letterkundige Studiën*, p. 148. — L. Franck, *Een Levensschets* (Anvers, 1885). — J. Stecher, Notice sur *Jean Van Beers* (Bruxelles, 1889. Extrait de l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*). — Pol de Mont, *J. Van Beers* (Mannen van Betskonis, 1889). — M. E. Belpaire, *Bij het Eeuwfeest van Jan Van Beers* (*Dietsche Warande en Belfort*, 1921).

**VAN BEERVELDE (Pierre)** ou **BEERVELT**, peintre. Voir **BEERVELDE (Pierre van)**.



**VAN BEETHOVEN (Louis)**, musicien. Voir **BEETHOVEN (Louis VAN)**.

**VAN BELLE (Pierre-François)**, peintre, né à Gand le 3 mai 1798, mort à Paris le 25 mars 1875. Son père, d'après l'acte de naissance, était « ex-notaire de profession », et exerça ensuite celle d'avoué près le tribunal de première instance à Gand. Pierre-François n'est pas inscrit parmi les élèves de l'Académie de dessin de Gand; les renseignements au sujet de ses études artistiques font défaut. Il expose une première fois au Salon de Gand en 1823, avec un dessin : *La Vierge en méditation auprès de l'Enfant Jésus endormi* (d'après Guido Reni); en 1826, il expose *Vue d'un moulin à eau*, peint d'après nature, ajoute le catalogue, à Meillebeke, près d'Alost. L'artiste est renseigné à tort comme s'appelant Van Belle P.-J. Il se marie le 3 décembre 1828, et montre, au Salon de 1829, un *Intérieur de cuisine*, puis il s'efface, et reparait une dernière fois au Salon de 1838 avec : *Partie de l'intérieur de l'église paroissiale de St-Martin à Gand*.

Van Belle, auquel Siret donne les initiales F. J., figure dans son *Dictionnaire* comme peintre d'intérieurs d'église. Les indicateurs de la ville de Gand le classent parmi les peintres d'intérieurs, ainsi que parmi les restaurateurs de tableaux. Il quitta sa ville natale pour Hambourg en juillet 1853, et mourut plus tard à Paris.

O. Roelants.

Registres de l'Etat civil de Gand. — *Wegwijzers de l'époque*. — Catalogues du Salon de Gand (1823-1826-1829-1838). — Ad. Siret, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles*, 3<sup>e</sup> édition (Bruxelles, 1927).

**VAN BELLEGHEM (Perceval)**, érudit. Voir **BELLEGHEM (Perceval)** ou **VAN BELLEGHEM**.

**VAN BEMMEL (Charles-Maximilien-Philippe)**, poète, professeur. Voir **BEMMEL (Charles-Maximilien-Philippe VAN)**.

**VAN BEMMEL (Eugène-Paul-Philippe)**, professeur et homme de lettres, né à Gand le 16 avril 1824, mort à

Saint-Josse-ten-Noode le 19 août 1880. Il était issu d'une famille noble, originaire de la Gueldre, mais fixée en Brabant peu après 1600. Elle fournit, au XVIII<sup>e</sup> siècle, plusieurs officiers de cavalerie aux troupes autrichiennes. L'un d'eux, Pierre-Joseph de Bemmél, ancien capitaine aux dragons de Latour, reçut de François II le titre de baron par lettres-patentes du 4 octobre 1792. Son neveu, Charles-Maximilien-Philippe, né à Bruxelles le 26 février 1778 fut, dès 1805, membre de la Société de littérature de Bruxelles, dont il devint le secrétaire. Il inséra des chansons et des épigrammes dans l'*Almanach poétique* publié par ce cénacle et, ayant séjourné plusieurs années à Paris, il y collabora à ces recueils alors en vogue qui s'intitulaient le *Chansonnier des Grâces* et l'*Almanach des Muses*. Nommé, après 1815, professeur de grammaire au Collège royal de Gand, il épousait, le 27 septembre 1818, Julie-Josèphe Schuermans, née à Bruxelles le 9 avril 1791, et sœur de Henri Schuermans, qui fut procureur du Roi dans la capitale jusqu'à la révolution de 1830. C'est ainsi que son fils, le futur auteur de *Dom Placide*, vit le jour à Gand, bien que de souche doublement bruxelloise. Dès la fin de 1824, Charles Van Bemmél rentra, du reste, dans sa ville natale, où il venait d'être nommé juge de paix. Il y mourut le 23 septembre 1827. Sa veuve s'en fut alors habiter, rue du Poinçon, une maison voisine de celle qu'occupait son frère. Le 25 août 1830, les révolutionnaires vinrent briser les vitres de cette dernière, et les deux familles durent chercher un refuge provisoire dans la ville d'Alost.

Après de premières et excellentes études, poursuivies surtout au pensionnat de M. Hins, à Molenbeek-Saint-Jean, dont il suivait les cours comme externe, Eugène Van Bemmél entra, en octobre 1840, à la faculté de Philosophie et lettres de l'Université libre. A peine candidat, il prenait part au concours universitaire de 1843. La question qu'il choisit portait sur l'histoire de la langue et de la littérature

provençales. Il traita ce thème avec beaucoup de verve, en un copieux mémoire où il mettait l'accent sur son aspect philologique, et n'hésitait pas à défendre, contre Raynouard et Diez, la thèse, à coup sûr risquée, de l'origine celtique de la langue d'oc. Même en ce temps où la philologie romane était encore au berceau, son argumentation hardie parut plus ingénieuse que convaincante. Le jury s'en autorisa pour écarter son œuvre du concours. « Il est à regretter, déclara-t-il, que M. Van Bommel ait embrassé un système trop conjectural pour qu'il puisse être consacré par l'approbation du jury ; sans cela, ce concurrent eût mérité la palme ». Celle-ci fut, en fait, partagée entre Emile de Laveleye et A. de Closset.

Cet échec fit quelque bruit, et le concurrent éliminé trouva des défenseurs. Le conseil communal de Bruxelles considéra que la déclaration même du jury l'égalait aux vainqueurs, et il lui décerna, le 20 novembre 1844, une récompense de 800 francs, équivalente à celle qu'avaient reçue les lauréats. Encouragé, Van Bommel reprit et compléta son mémoire, qu'il publiait en 1846 sous le titre : *De la langue et de la littérature provençales*. Ce premier en date de ses ouvrages est aussi le seul qui mentionne son titre de baron, qu'il avait très tôt renoncé à porter. Encore ne le conserva-t-il ici que par déférence pour le baron de Stassart, auquel le livre se trouvait dédié. Ses recherches sur la Provence l'avaient, en effet, dès la fin de 1843, mis en rapports avec le moraliste des *Pensées de Circé*. Ce survivant de l'époque impériale se plaisait à encourager les jeunes talents. Il se prit d'affection pour Van Bommel, dont il avait connu le père, et il ne tarda pas à le considérer comme un fils adoptif. Grâce à lui, le premier livre du débutant lui valut des lettres élogieuses de Villemain, de Paulin Paris et même de Béranger. Il fut, sans doute, aussi pour quelque chose dans la notice du *Journal des Savants* de février 1847, qui, en dépit de sérieuses réserves, applaudis-

sait « aux efforts de ce jeune et ardent esprit » (p. 127). A sa mort, en 1854, de Stassart devait laisser en souvenir à son protégé une somme de 12.000 francs en valeurs industrielles, ainsi que ceux de ses livres que possédait déjà l'Académie Royale, légataire de sa riche bibliothèque. Et lorsque celle-ci mit au concours la biographie de son bienfaiteur, Van Bommel tint à acquitter sa dette de reconnaissance en la retraçant en un mémoire, qui fut couronné en 1856.

Sa vocation, cependant, restait encore assez indécise. Ses goûts studieux lui avaient fait suivre, en 1844, le cours de linguistique que l'abbé Chavée professait à l'École militaire, et, en 1848, les cours de chimie et de minéralogie de l'Université libre. Cette dernière année, il prenait son diplôme de docteur en droit. Le barreau, cependant, l'attirait peu. Il note dans ses *Souvenirs* au jour le jour, à la date de juillet 1849 : « Mes parents veulent me faire entrer comme stagiaire chez mon oncle Schuermans. Je veux partir pour aller me battre en Hongrie », où était fixée une autre branche de sa famille. Son ardeur démocratique ne l'entraîna cependant point dans cette lointaine aventure. Il songeait à accepter un poste de professeur de troisième à l'athénée d'Arlon, que lui proposait son ancien maître Altmeyer. Mais le baron de Stassart s'y opposa, escomptant mieux pour lui. Peu de mois plus tard, Auguste Baron quittait Bruxelles pour aller occuper à Liège la chaire d'histoire de la littérature française, que venait de délaïsser Sainte-Beuve. L'Université Libre offrit sa succession à Van Bommel, qui l'accepta. Le 24 novembre 1849, il y était nommé professeur d'histoire de la littérature française, aux émoluments de 1.500 francs par an. Il faisait sa première leçon le 4 décembre.

Ce fut le début d'une longue et brillante carrière professorale. Outre ce cours d'histoire de la littérature française, il se vit confier, en 1860, celui d'histoire politique moderne, et il les fit, l'un et l'autre, jusqu'à sa mort. Il

garda moins longtemps la chaire d'histoire politique du Moyen Age, qui lui fut attribuée en 1872. Mais s'il l'abandonna en 1876, ce fut pour se charger de toute une série d'enseignements nouveaux : histoire contemporaine, histoire de la littérature flamande, histoire comparée des littératures modernes et histoire des beaux-arts, auxquels vint encore se joindre, l'année suivante, l'histoire politique interne de la Belgique moderne. Il remplit, par surcroît, les fonctions de recteur en 1871-1872.

Ces multiples attributions indiquent assez la confiance qu'avaient placée en lui les dirigeants de l'Université Libre. Il la justifiait par sa grande conscience, par l'étendue et la variété de ses connaissances, ainsi que par des dons pédagogiques remarquables. « Sa voix douce, claire, a écrit Xavier Olin, avec des intonations presque féminines, avait le don de charmer. Exempt de pédantisme, son cours constituait une suite de causeries, vives d'allure, pleines de verve, parsemées de saillies gardant cette saveur littéraire, ce bon ton et cette élégance qui dénotent un commerce assidu avec les auteurs du grand siècle ». Ces qualités oratoires devaient faire de lui un conférencier apprécié, qui parut souvent à la tribune des principaux cercles littéraires du pays.

Van Bommel assumait aussi l'enseignement de la littérature aux écoles normales d'instituteurs (1874) et d'institutrices (1878) de la ville de Bruxelles. Il eut, en outre, de nombreux élèves privés, dont ses futurs collègues, Léon Vanderkindere et Leo Errera. C'est pour lui avoir donné des leçons qu'il s'éprit d'une jeune Parisienne, Félicie-Emilie Cousin. Il l'épousa le 3 février 1855. La mort prématurée de celle-ci (5 novembre 1864) devait assombrir ses dernières années. De cette heureuse union naquirent trois enfants, dont deux fils, Charles et Jules, survécurent à leur père.

Ses occupations professorales l'amènèrent à donner ses soins à divers ouvrages classiques : en 1861, une édition des *Œuvres poétiques* de Boileau re-

publiées en 1869, en collaboration avec son ami Ferdinand Gravrand, et plusieurs fois réimprimée ; en 1880, un *Traité général de littérature française et le premier volume d'une Histoire de Belgique, empruntée textuellement aux récits des écrivains contemporains*. Avec d'autres manuels annoncés, mais qui n'ont pas vu le jour, ces deux derniers ouvrages devaient constituer une « Bibliothèque de l'enseignement complémentaire ».

Ce n'est cependant là que la moindre part de son œuvre, car l'activité de Van Bommel débordait singulièrement les cadres étroits des préoccupations pédagogiques. Dès 1847, il collaborait à la première *Revue de Belgique*, celle d'Edouard Wacken. Aux environs de 1850, il était un des animateurs du petit groupe littéraire du « Lothoclo ». Il y retrouva son cousin Henri Schuermans et s'y lia avec Ernest Van Bruyssel, Louis Thooris, Florian Cloquet, avec Charles de Coster aussi, auquel il ne ménagea pas les encouragements. Sous la signature A. A., il inséra plus d'une page dans leur *Revue Nouvelle* (1851). Vers le même moment, il unissait ses efforts à ceux de Victor Capellemans et de Charles Lavry, qui venaient de fonder une « Société des gens de lettres belges », laquelle n'eut, du reste, qu'une brève existence. Sur sa proposition, elle publia un *Bulletin*, dont il s'occupa fort activement. C'est sous l'égide de cette association qu'il rassembla et préfaça les *Œuvres posthumes* de Charles Lavry (1851). Il devait rendre encore les mêmes soins pieux à son ancien élève et ami, l'écrivain luxembourgeois Félix Thyes, dont il publia le roman *Marc Bruno* (1856). Plus tard, Sylvain Van de Weyer lui légua 2.500 francs pour éditer les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> séries de son *Choix d'opuscules*, qui virent ainsi le jour en 1875 et 1876. À son ami, le sculpteur Eugène Simonis, il rendit un service d'un autre genre en décrivant, dans une notice imprimée en 1854, son fronton du théâtre de la Monnaie : « l'Harmonie des passions humaines ». Il donna aussi de nom-

breux articles à des quotidiens d'opinion libérale, notamment à l'*Etoile Belge*, au *Télégraphe* et à l'*Observateur belge*. De ce dernier journal il fut même le rédacteur en chef durant les six premiers mois de 1862. Il fondait encore, sur la fin de 1877, l'*Union littéraire*, nouvelle tentative, sans lendemain, de groupement professionnel de nos écrivains nationaux.

L'affluence à Bruxelles des réfugiés français du 2 Décembre lui avait permis d'étendre parmi ces hôtes de marque le cercle de ses relations. Il fréquenta surtout Madier de Montjau, Raspail jeune, Versigny et de Flottes, qu'il rencontrait chez son ami, le docteur Breyer. Il se lia, un peu plus tard, avec l'agitateur Blanqui et avec le socialiste allemand Maurice Rittinghausen. À Victor Hugo, il fut présenté la veille du fameux banquet des *Misérables* (1<sup>er</sup> septembre 1862).

En politique, Van Bommel se satisfît d'un rôle modeste, mais dans lequel il pouvait servir efficacement ses convictions : de 1857 à 1870, il fut conseiller communal à Saint-Josse-ten-Noode, où il s'attacha à développer l'enseignement populaire et où il dirigea une feuille locale, *La Commune*. Ces fonctions amenèrent à publier, en 1869, une *Histoire de Saint-Josse-ten-Noode et de Schaerbeek*, sujet qu'il avait étudié jusqu'aux époques les plus reculées, réunissant même une collection de fossiles de Schaerbeek, dont il fit don à l'Etat. On le retrouve aussi à l'origine de deux mouvements d'idées qui devaient prendre, par la suite, une notable extension. En 1858, il contribuait à la fondation du cercle « *Vlamingen vooruit* », dont il fut le premier président, et, en cette qualité, il rédigeait, la même année, la *Déclaration des droits des Flamands*. En 1864, d'autre part, il assurait, avec Henri Bergé et Paul Ithier, la rédaction du journal *Le Libre Beamen*, organe du groupe bruxellois de la Libre Pensée, dont il était membre fondateur.

Un autre aspect, plus constant, de l'activité de Van Bommel, c'est son

inlassable propagande en faveur de nos sites. Il a été vraiment chez nous un des initiateurs de ce que l'on a plus tard appelé le tourisme. Son vif sentiment de la nature s'était exalté au cours de deux voyages de jeunesse en Bretagne (1850 et 1853), dont il écrivit une longue relation, demeurée inédite. Il s'y était intéressé aux monuments druidiques, auxquels il consacra, en 1856, un copieux article, inséré, à Paris, dans la *Revue universelle des Arts*, que dirigeait le Bibliophile Jacob. Il parcourut, par la suite, les bords du Rhin, la Suisse et l'Italie, mais c'est aux aspects pittoresques de nos provinces qu'il réserva toujours le meilleur de son enthousiasme. Un site surtout l'avait ravi : celui qu'offraient les ruines de l'abbaye de Villers. Il ne cessa d'y revenir et de le vanter, et il a sûrement contribué plus que tout autre à sauver ces restes vénérables de la destruction et de l'oubli. En 1847 déjà, il publiait dans la *Revue de Belgique* une *Méditation sur les ruines de l'abbaye de Villers*. Et elles lui fournirent plus tard le cadre de son roman, *Dom Placide*. Il révéla aussi à ses contemporains les charmes des bords de la Meuse et de l'Ardenne, qu'il avait parcourue en tous sens. Avec Ferdinand Gravrand, il donna, en 1849, un *Voyage à travers champs* dans la province de Luxembourg, et il rédigea seul, dix ans plus tard, un *Guide de l'Excursionniste*, qui n'a pas eu moins de douze éditions. La mort le surprit alors qu'il dirigeait la publication d'un vaste ouvrage sur *la Belgique illustrée, ses monuments, ses paysages, ses œuvres d'art*, qui parut par livraisons de 1878 à 1882.

C'est toutefois comme directeur de revue que Van Bommel a exercé sur son époque l'influence la plus profonde et la plus utile. Il fondait en 1854 la *Revue Trimestrielle*, afin d'offrir, disait-il, « un centre d'action à l'esprit littéraire ». Pendant quinze ans, il se dévoua à cette tâche, et lorsqu'il l'abandonna, en 1869, il pouvait se rendre ce témoignage que les soixante volumes ainsi publiés constituaient « de véritables annales pour la littérature, les arts,

« les sciences politiques et les sciences naturelles ». Nul doute, en effet, que ce périodique a contribué pour une large part à hausser le niveau de notre public lettré. Aucune revue belge, a déclaré M. Maurice Wilmotte, n'a « réalisé avec autant de bonheur l'unanimité des talents ». De fait, Van Bemmél sut s'y entourer de collaborateurs judicieusement choisis. Ils sont plus de deux cents. Des noms comme ceux de Ch. de Coster, Caroline Gravière, Emile Greyson, Emile Leclercq, Eugène Gons, Max Veydt, parmi les écrivains; Houzeau, Delbœuf, de Laveleye, de Molinari, Ch. Rahlenbeck, Alphonse Willems et le jeune Godefroid Kurth, parmi les savants, attestent à la fois la valeur et le sérieux de cette œuvre collective, et la sagesse avertie de son directeur.

Van Bemmél avait tenu à donner à son recueil un caractère franchement national. Il n'y avait admis, par exception, qu'un petit nombre d'auxiliaires étrangers, presque tous réfugiés du 2 Décembre : Emile Deschanel, Edgar Quinet, Proudhon, Louis Ulbach. C'est l'effet d'une préoccupation patriotique que justifiait assez la politique du Second Empire. Van Bemmél eut l'occasion de s'en expliquer plus tard, quand le danger extérieur se fut déplacé, et qu'à la *Revue trimestrielle* eut succédé la *Revue de Belgique*, dont il partagea la direction, de 1873 à sa mort, avec Emile de Laveleye et Eugène Goblet d'Alviella. En pleine guerre franco-allemande, il y publia, sur Trochu et de Moltke, un article qui fit grand scandale outre-Rhin (n° du 15 déc. 1870). Et ripostant peu après, avec une calme fermeté, aux furieuses attaques d'un publiciste berlinois, il confessait toute sa perplexité : « Nous commençons à nous demander aujourd'hui, avec inquiétude, ce que nous aurons gagné au change, si la presse prussienne se substitue... à celle de Napoléon III, si les mêmes provocations nous viennent de l'est, si au lieu de nous venir du midi, et si notre mouvement flamand va devenir le point de mire des prétentions politiques de l'Allemagne, comme notre

« mouvement littéraire français donnait prise à celles de la France. » (N° du 15 mars 1871.)

Un même souci patriotique lui inspira le dessein d'un autre vaste ouvrage : sa *Patria Belgica*, dont les trois volumes parurent de 1873 à 1875. Cette « encyclopédie nationale », la première qui ait vu le jour chez nous, se proposait de « réunir, en un ensemble méthodique, toutes les connaissances relatives à la Belgique ». De fait, elle offre, en une série de chapitres groupés selon un plan judicieux, une synthèse, d'une objectivité relative, sans doute, mais vigoureuse et suffisamment complète, de tout ce que la nation avait produit jusqu'alors dans les domaines les plus divers. Pour ce large inventaire, Van Bemmél réussit de nouveau à s'assurer des collaborations brillantes. Parmi les chapitres dont il s'était réservé la rédaction, ceux qu'il a consacrés à l'« Histoire politique moderne » et à la « Littérature française contemporaine » (ce dernier en collaboration avec Ferdinand Gravrard) méritent encore d'être consultés aujourd'hui.

Dans le domaine purement littéraire, son époque apprécia surtout en lui le critique bienveillant qui, dans sa *Revue Trimestrielle* ou, plus tard, dans son « Bulletin » de la *Revue de Belgique*, jugeait avec une indulgente finesse les ouvrages de nos auteurs. À sa mort, Gustave Frédéric n'hésitait pas à déclarer que le pays venait de perdre « le principal critique de la littérature nationale ». C'est surtout à ce titre, semble-t-il, qu'il fut élu membre correspondant de la Classe des Lettres de l'Académie royale, le 14 mai 1877.

Ce critique se révéla sur le tard un attachant romancier. Il publiait en 1875 *Dom Placide, mémoires du dernier moine de l'abbaye de Villers*. Cette œuvre, longuement méditée, avait été conçue d'abord comme un récit historique aux péripéties parfois extravagantes. Elle s'est, chemin faisant, métamorphosée en une page d'autobiographie, où des sentiments vrais se trouvent finement notés sur un ton d'émotion contenue. On ne

peut douter, en effet, que dans la délicate passion de son héros pour l'exquise Berthe de Ramereu, Van Bommel a peint sa propre affection pour la jeune femme qui lui avait été enlevée après neuf ans d'heureux mariage. L'évocation historique de sa chère abbaye de Villers aux jours de la Révolution brabançonne et de l'invasion française a, peu à peu, passé à l'arrière-plan, et l'accent s'est trouvé mis sur l'analyse finement nuancée d'un amour que nimbe bientôt de mélancolie la lente approche de la mort. La simplicité dépouillée d'un style sans éclat s'accorde à merveille avec le caractère tout psychologique de cette confession déguisée.

En dépit de sa valeur singulière, ce livre semble avoir, tout d'abord, déçu les contemporains. D'un écrivain aux convictions accusées, on attendait une œuvre de combat, et *Dom Placide* n'est assurément rien de tel. Des réserves percent, par exemple, sous les éloges de Gustave Frédéric, lorsqu'il définit cet ouvrage « le roman d'un Philinte, indulgent aux choses, favorable aux hommes, et dont le talent distingué n'a point d'aspérités » (*Indépendance belge*, 4 septembre 1875). Aujourd'hui, au contraire, il apparaît, à distance, comme une des rares œuvres de qualité qu'aient produites nos lettres françaises d'avant 1880.

La bibliographie de Van Bommel a été établie dans la *Bibliographie de Belgique*, t. IV, pp. 19 et 20. Il y a lieu d'y ajouter une réédition de *Dom Placide*, donnée en 1934, avec une préface de M. Henri Liebrecht (Bruxelles, Office de Publicité, 243 pp. in-16).

Gustave Charlier.

*Souvenirs manuscrits* (Bibliothèque de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises). — *Papiers de famille et Brides littéraires inédites* (Bibliothèque de l'Université libre de Bruxelles). — Nécrologies par Gustave Frédéric (*Indépendance belge* des 21 et 22 août 1880) et Louis Hymans (*Office de Publicité* du 22 août 1880). — Xavier Olin, *Eugène Van Bommel* (*Revue de Belgique*, t. XXXVI, 1880, pp. 5-12). — Charles Potvin, *Eugène Van Bommel* (*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1882, pp. 239-306). — Léon Vanderkindere, *L'Université de Bruxelles*, Bruxelles, 1884, pp. 203-204. — Gustave Charlier, *La Métamorphose de « Dom Placide »* (*Bulletin de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises*, t. XIV, pp. 463-472).

VAN BEMMEL (*Gabriel*), écrivain. Voir BEMMEL (*Gabriel* VAN).

VAN BENEDEN (*Edouard - Joseph-Louis-Marie*), né à Louvain, le 5 mars 1846, décédé à Liège, le 28 avril 1910, est le fils de Pierre-Joseph Van Beneden, éminent zoologiste et professeur à l'Université de Louvain.

Dans ce milieu prédestiné, le fils montra tôt des aptitudes pour les sciences naturelles. D'abord attiré par les mathématiques et la physiologie, il s'orienta ensuite vers la zoologie et l'embryologie, fasciné qu'il était par les découvertes de Schwann sur la cellule et les idées de Lamarck et de Darwin sur l'évolution.

Il n'avait que vingt-deux ans lorsque au terme de ses études, en 1868, il présenta à l'Académie un volumineux mémoire sur : *La composition et la signification de l'œuf*. Van Beneden démontre, avec un luxe inouï d'exemples, que partout, dans toutes les classes et dans toutes les espèces, les œufs ne sont que des cellules et, comme telles, comportent un noyau et un corps protoplasmique. La variété qui distingue les divers œufs les uns des autres ne porte que sur des caractères secondaires, comme l'abondance de matières nutritives ou la complication d'enveloppes surajoutées. Tout être débute par conséquent par une cellule unique et son développement consiste en une multiplication de cette cellule primitive. Ces notions, familières à tout zoologiste aujourd'hui, n'ont été reconnues que tardivement et grâce aux recherches systématiques de Van Beneden. Ce premier travail important révélait déjà les qualités maîtresses de son auteur : une faculté d'observation peu commune, de la compréhension, mais surtout un remarquable esprit de synthèse qui lui faisait découvrir immédiatement des analogies imprévues et entrevoir l'unité sous l'extrême diversité.

Cette maîtrise précoce valut au jeune cytologiste, après un séjour à l'étranger, non seulement une chaire universitaire — il fut nommé chargé des cours de

zoologie et d'anatomie comparée à l'Université de Liège (1870), en remplacement du professeur Th. Lacordaire, décédé — mais encore son entrée à l'Académie royale de Belgique (classe des Sciences, 1872). Sa carrière professorale fut rapide : nommé extraordinaire en 1871, il fut promu à l'ordinariat en 1874. A la mort de Th. Schwann, le cours d'embryologie échet tout naturellement à Van Beneden qui, dès cette époque, avait déjà tant de découvertes embryologiques à son actif.

Jusqu'à sa mort, il conserva les cours de zoologie et d'embryologie de candidature en médecine et des candidatures et doctorat en sciences, mais il abandonna le cours d'anatomie comparée en 1883.

La zoologie faisant partie du programme de la première année d'études, ce cours était suivi par les futurs docteurs en sciences comme par tous les futurs médecins et pharmaciens. Van Beneden a de la sorte formé une quantité de générations d'étudiants et l'influence qu'il exerça pendant quarante ans fut énorme ; car il fut non seulement un savant, mais encore un incomparable professeur. Tous ceux qui eurent le privilège d'assister une seule fois à ses leçons n'oublièrent plus le prestige émanant de sa personne et de sa parole persuasive. Van Beneden était de haute stature et se tenait très droit ; sa physionomie virile était tempérée par des cheveux bouclés et une grande barbe prématurément blanchie, deux admirables yeux noirs, voilés et comme fatigués par l'abus du microscope, devenaient singulièrement brillants et scrutateurs lorsqu'il fixait l'auditoire comme pour en mesurer la réceptivité. Van Beneden parlait lentement ; très simplement il exposait une série de faits, en apparence isolés, en insistant sur l'importance d'une observation scrupuleuse. Peu à peu, des analogies ou des ressemblances se dégageaient. Puis, tout à coup, condensait tout ce qui venait d'être dit, il tirait quelques conclusions qui s'imposaient lumineuses et d'autant plus évidentes que l'auditeur avait l'impres-

sion d'avoir procédé lui-même à cette déduction. Et l'élève quittait le cours en ayant compris, mais aussi en gardant gravés dans sa mémoire les faits nouveaux et souvent compliqués qui venaient de lui être révélés.

Van Beneden n'avait ni le temps, ni l'intention de donner un cours de zoologie systématique ; ceux qui voulaient l'approfondir n'avaient qu'à poursuivre ces études au doctorat en zoologie. La portée du cours pour les futurs médecins était tout autre : en prenant comme exemples quelques chapitres plus particulièrement utiles à la pratique médicale (protozoaires, vers, etc.), il s'efforçait de démontrer la méthode scientifique, l'intérêt et la valeur de l'observation, la prudence dans les hypothèses ou les conclusions. Il voulait aussi inculquer au débutant le respect de la science et de ceux qui s'adonnent à la recherche en dehors de tout esprit utilitaire. Car Van Beneden plaçait très haut la mission de l'homme de science, celle-ci étant le but le plus élevé auquel l'intelligence puisse prétendre. Cette conviction développait en lui une dignité naturelle et explique le prestige, l'autorité qui émanaient de sa personne. L'impression de supériorité qu'il donnait à tous ceux qui l'approchèrent se manifestait même dans les domaines les plus éloignés de ses préoccupations personnelles : les questions qu'il posait ou les objections qui se présentaient d'emblée à ses yeux, alors qu'elles avaient échappé souvent à son interlocuteur, démontraient la lucidité de son raisonnement comme la sûreté de sa méthode.

Quant au cours d'embryologie, c'était assurément le plus bel enseignement de toutes nos études. Il avait cette particularité de reposer exclusivement sur des travaux personnels de Van Beneden, dont une partie n'a même été publiée qu'après sa mort. Le merveilleux enchaînement de l'exposé, l'intérêt même du sujet, les perspectives qui s'ouvraient devant nous, enfin l'enthousiasme contenu que l'on sentait chez le maître, entraînaient les auditeurs y compris les plus rétifs d'entre les élèves.

C'est à ce cours d'embryologie que se rattachent les souvenirs de tout universitaire de cette époque, souvenirs évocateurs de la figure du savant et du professeur.

Une telle personnalité devait attirer dans son sillage des disciples. Nombreux furent les élèves qui fréquentèrent son laboratoire et y publièrent d'importantes études. Bien que se destinant pour la plupart à une carrière médicale professionnelle, les élèves, sous l'égide de Van Beneden, se familiarisaient avec les techniques, apprenaient la méthode scientifique et leur métier d'homme de science, lequel est fait d'observation consciencieuse et de généralisation prudente. Il leur inculquait surtout une impitoyable critique envers eux-mêmes et leurs résultats. Trempés de la sorte, les élèves pouvaient aborder ensuite n'importe quel domaine différent, assurés qu'ils étaient d'y tenir un rang honorable et de fournir un travail fructueux.

Après avoir parlé de l'homme et du professeur, nous devons analyser son œuvre. Celle-ci est d'une parfaite unité; car Van Beneden a cherché toute sa vie la solution d'un certain nombre de problèmes qui se posèrent à lui dès son premier travail sur la composition et la signification de l'œuf. Le point de départ de tout être étant un œuf, il convenait d'approfondir les phénomènes de structure de cet œuf, de la cellule en général, d'ailleurs, puisque l'œuf n'était qu'une cellule. Van Beneden était persuadé que l'analyse des structures doit précéder l'expérience et que la physiologie ne peut progresser que grâce à la connaissance de la morphologie. Mais l'œuf est une cellule très spéciale, très particulière, puisqu'il ne peut se développer qu'après avoir été fécondé. Enfin, convaincu de la réalité de l'évolution, c'est l'homme qui l'intéresse à travers les mammifères qui seront un matériel de choix pour lui, avec le souci d'établir son ascendance et de le rattacher si possible à une forme inférieure. Toutes les recherches de Van Beneden se rapportent à ces questions et ne furent entreprises que

dans le but précis d'élucider tel ou tel point particulier du programme qu'il s'était tracé.

Dans un premier groupe de travaux, Van Beneden poursuit l'étude de l'œuf, de sa formation et de son comportement lors de la fécondation. Van Beneden a la chance de rencontrer un matériel particulièrement favorable, un ver parasite de l'intestin du cheval : l'*Ascaris mégalocéphale*. Chez cet animal, la glande génitale est un long tube où, contrairement aux autres espèces, les produits sexuels se développent dans l'espace, depuis l'extrémité aveugle du tube jusqu'à son débouché à l'extérieur. D'où sériation parfaite des stades. Van Beneden reconnaît que la formation des ovules comporte trois stades caractéristiques : un premier où les cellules-œufs se multiplient pour constituer une réserve; un second où elles s'accroissent, et enfin un dernier stade où elles se divisent coup sur coup deux fois et se débarrassent d'une partie de leurs constituants qui forment les globules polaires. Il suffit de comparer les travaux antérieurs au célèbre mémoire de Van Beneden pour reconnaître qu'à la confusion et à l'incohérence des travaux relatifs à l'ovogenèse, l'auteur substitue l'ordre et la compréhension. Car ces trois étapes se retrouvent dans la genèse des produits sexuels de tous les animaux, y compris les mammifères; et ce qui est vrai pour l'ovule, l'est aussi pour l'élément mâle. Il y a donc identité complète dans l'histoire des produits sexuels, à part la différence finale qui a trait aux globules polaires : des quatre cellules issues d'un ovule, une seule est destinée à poursuivre son évolution, les trois autres dégénérant, tandis que, chez le mâle, les quatre cellules sont toutes aptes à la fécondation.

Mais Van Beneden a fait en même temps une découverte d'une portée bien autrement capitale et qui plus que toute autre lui a valu une renommée universelle : le phénomène de la réduction caryogamique. En effet, chez l'*Ascaris*, toutes les cellules, en se divisant, forment aux dépens de leur noyau quatre



segments chromatiques ou « chromosomes ». Chaque chromosome se clive ensuite selon sa longueur et chaque moitié est reportée dans une des deux cellules-filles. Or, au moment où l'œuf se divise pour mûrir, il ne renferme plus que deux chromosomes. Van Beneden en conclut que l'œuf n'est plus qu'une demi-cellule. Comme il a reconnu d'autre part que le spermatozoïde de l'*Ascaris* renferme également deux chromosomes, qu'il n'est donc à son tour qu'une demi-cellule, le phénomène de la fécondation, jusqu'alors énigmatique, prenait une signification. En effet, le spermatozoïde apporte à l'œuf ce qui lui manque pour être une cellule complète et, grâce à cet apport, l'œuf peut recommencer un nouveau cycle. c'est-à-dire constituer un nouvel individu.

Du coup, Van Beneden venait de découvrir le mécanisme de l'hérédité sur lequel repose toute la génétique moderne. En effet, si les parents interviennent à titre égal dans l'édification du nouvel être, ils ne lui apportent cependant qu'une partie du matériel héréditaire respectif; c'est pourquoi l'enfant ressemble à la fois au père et à la mère, mais ne peut jamais leur ressembler complètement. Fait unique dans l'histoire des sciences : on avait reconnu le mécanisme de l'hérédité alors que l'on en ignorait les lois, car les travaux de Mendel à ce sujet, bien qu'antérieurs à ceux de Van Beneden, étaient passés inaperçus et furent littéralement redécouverts à la fin du siècle dernier.

Le matériel de l'*Ascaris* n'a pas permis à Van Beneden de se rendre compte du mécanisme de la réduction, ni du stade où elle se réalise; il avait reconnu le fait en soi au moment de la maturation; mais c'est dans le propre laboratoire de Van Beneden qu'une quinzaine d'années plus tard, un de ses élèves trouva la solution du phénomène.

À ces travaux se rattachent encore les recherches de Van Beneden sur la division cellulaire, la sphère attractive, l'individualité des chromosomes, la structure du protoplasme, la polarité de l'œuf et beaucoup d'autres ques-

tions que l'on ne peut que mentionner ici.

Un second groupe comprend les études sur l'ontogenèse des mammifères. La complexité du problème est telle que Van Beneden est obligé de déblayer le terrain par des travaux d'approche. En effet, l'œuf des mammifères se développe dans l'utérus et pour s'adapter à ce milieu est forcé d'édifier un placenta et des membranes ou annexes fœtales. Ce sont ces dernières qu'il étudiera, d'abord chez le lapin; mais il rencontre ensuite un matériel plus intéressant parce que plus proche des primates, les cheiroptères. Il réunit dès lors une série ininterrompue de stades qui constituent actuellement encore le matériel le plus complet qui ait servi à des recherches de ce genre. Il put ainsi suivre la division de l'œuf, c'est-à-dire sa segmentation; étudier l'épibolie, l'apparition du bouton embryonnaire et la constitution de l'embryon didermique. Van Beneden reconnut que ces deux couches ne procèdent pas de la gastrulation et ne peuvent par conséquent correspondre à l'ectoderme et à l'endoderme. Ses observations sur l'évolution ultérieure de l'embryon, qui justifient ces propositions initiales, ses vues originales sur ce qu'il faut considérer comme gastrulation chez les mammifères, les homologues qu'il établit entre ce développement et celui des autres vertébrés; enfin, sa conception de l'évolution de l'œuf des mammifères qui dériverait de celui des sauropsides par réduction du vitellus, toutes ces notions constituent un ensemble monumental qui a résisté à l'épreuve du temps, épreuve la plus redoutable pour un travail scientifique. De tout ceci Van Beneden n'a publié de son vivant que quelques notes préliminaires, contenant l'essentiel peut-être, mais dépourvues de la documentation et surtout de l'abondante illustration qui devaient figurer dans le travail définitif. Jusqu'à sa fin, il a poursuivi ces recherches, accumulant observations et matériel et rédigeant des notes, sans pouvoir se décider, peut-être par scrupule d'homme de science, à publier un

travail qui ne lui paraissait pas encore au point. Pourtant toutes les planches étaient prêtes et lithographiées; le manuscrit en grande partie imprimé et corrigé. De sorte que A. Brachet, chargé de la publication posthume du mémoire, put conserver au texte non seulement le fond entièrement personnel de Van Beneden, mais encore la forme que l'auteur avait cru devoir lui donner.

Dans un troisième groupe, on peut ranger les mémoires consacrés au problème de l'origine des vertébrés et par conséquent de l'homme. Comme tout penseur et biologiste dignes de ce nom, Van Beneden s'est préoccupé de la solution de ce problème et il crut un moment que ses études sur l'*ontogéné* des mammifères lui en fourniraient l'occasion. Il n'en fut rien et il dut s'adresser ailleurs. C'est ainsi qu'il fut amené à s'occuper des tuniciers, dont on venait de découvrir la parenté avec les vertébrés. Ici encore son espoir fut déçu; mais cependant les recherches sur les tuniciers lui permirent de récolter une si ample moisson de faits nouveaux que Van Beneden, une fois de plus, fit œuvre de précurseur. Tout d'abord, l'analyse de l'œuf et de la segmentation démontra que l'œuf est une cellule strictement polarisée dont les diverses parties possèdent un sort déterminé; dès la première division, avant même la séparation des moitiés, il est possible de reconnaître les moitiés droite et gauche de la future larve, le premier plan de division correspondant au plan médian du corps. En suivant les mitoses successives, Van Beneden précisa la destination des diverses parties de l'œuf et, de la sorte, il fut un des premiers à réaliser par la simple méthode morphologique ce que plus tard l'embryologie causale a obtenu par l'expérimentation. En s'occupant des localisations germinales, des « cell-lineage » et autres questions du même ordre, il faisait de la cinétique du développement à une époque où cette science nouvelle n'existait encore ni de nom, ni de fait. Aussi peut-on dire que le mémoire sur les tuniciers marque une date importante

dans l'histoire des sciences embryologiques.

Si ni l'étude des mammifères ni celle des tuniciers ne lui apportèrent des vues sur l'origine des vertébrés, il put au moins constater combien leur organisation se rapproche de celle de l'*Amphioxus*; à certains stades, l'aspect des coupes se superpose si exactement l'une sur l'autre, qu'il est impossible de décider à quel groupe se rapporte telle ou telle image. Encore une fois, la diversité apparente des types se ramène à un plan singulièrement identique. C'est par hasard, au cours de séjours à la station maritime d'Ostende, fondée par son père, que Van Beneden recueillit des cérianthes, animaux appartenant au groupe des anthozoaires; l'étude de préparations lui révéla de nombreuses ressemblances de structure avec l'*Amphioxus*, mais aussi, fait plus important encore, une étroite analogie de développement avec cette même forme. La segmentation de cette dernière se ramène à une segmentation du mésoblaste, à une résolution du mésoblaste en portions distinctes, s'effectuant dans un ordre déterminé et régulier. Or, chez le cérianthe, l'apparition des loges par un phénomène de cloisonnement présente les mêmes particularités; elles se combinent avec une disposition identique des muscles, du système nerveux, des rapports avec la cavité digestive, etc. Avec cette faculté géniale de synthèse à laquelle il a été fait allusion déjà, Van Beneden conclut de ces évidentes analogies à une identité d'origine: les animaux du type « Cérianthe » auraient donné naissance à toutes les formes segmentées, aussi bien aux articulés qu'aux vertébrés.

Les développements de cette théorie — elle n'a pas été publiée in extenso, bien qu'elle fût exposée à plusieurs reprises au cours des leçons de zoologie du doctorat — forment un ensemble imposant; de toutes les théories de la phylogénèse des vertébrés, et elle sont nombreuses, celle de Van Beneden est la plus cohérente, la plus fouillée jusque dans les moindres détails; et c'est

aussi la seule qui résiste à la critique.

Pour être complet, mentionnons encore les recherches sur les Dicyemides, parasites des Céphalopodes. Van Beneden crut trouver en eux les représentants d'un groupe intermédiaire entre les protozoaires et les métazoaires, d'où le terme de « mésozoaires » qu'il créa à leur intention.

Enfin, l'étude des tuniciers recueillis par l'expédition antarctique belge, étude complétée et publiée après la mort de Van Beneden par un de ses meilleurs disciples, M. de Sélys Longchamps.

Lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil l'œuvre de Van Beneden, on reste confondu devant l'importance et le nombre des problèmes qu'il aborda et la somme énorme de travail qu'il leur a consacrée; mais aussi, à la plupart des problèmes a-t-il apporté une solution définitive. Ses recherches se rattachent logiquement l'une à l'autre, car chacune représente une étape nécessaire de l'ensemble. Le but qu'il s'était assigné dès le début de sa carrière, il ne l'a pas seulement poursuivi in'assablement, mais on peut dire qu'il l'a pleinement réalisé. C'est à juste titre que Van Beneden doit être considéré comme le plus grand biologiste belge, et même comme l'un des plus grands de tous les temps. Il a dignement continué la lignée de von Baer, Schwann, Lamarck et Darwin. L'ampleur de ses résultats fut telle que de nombreuses générations de chercheurs continuent encore à explorer utilement les domaines qu'il a défrichés.

En 1880, il fonda avec Ch. Van Bambeke un recueil périodique, les *Archives de Biologie*, où parurent la plupart de ses travaux et ceux de ses élèves. Les Archives continuent à paraître et, conscientes de leur héritage, s'efforcent de conserver le rang où les avaient portées le prestige et l'autorité de leurs illustres fondateurs.

La renommée universelle de Van Beneden lui valut d'innombrables et importantes distinctions scientifiques et honorifiques. Il fut « docteur *honoris causa* » des Universités de Iena, Oxford,

Edimbourg, Leipzig et Bruxelles à une époque où ce grade envié n'était conféré qu'avec parcimonie et réservé aux personnalités réellement éminentes. Il appartient à de nombreuses sociétés savantes et obtint le prix Serres de l'Institut de France et plusieurs fois le prix quinquennal de l'Académie de Belgique.

À l'Institut zoologique de Liège, un superbe médaillon de Devreese fait revivre la physionomie du chef telle que ses élèves la connurent durant les belles années qu'ils passèrent dans son laboratoire, et une statue de P. Braecke rappelle aux générations futures que Van Beneden était un homme d'élite dont les travaux ont honoré la patrie et l'humanité tout entière.

H. de Winiwarter.

A. Brachet, *Anat. Anz.*, 1910. — *Bibl. Anat.*, 1910. — *Ac. Roy. Belg.*, 1922. — H. de Winiwarter, *Liege-Medic.*, 1910. — *Ann. Soc. Roy. Zool.*, Bruxelles, 1910. — *Le Perron*, 1930. — *Commémoration Van Beneden*, 1920. Discours de MM. Noif, Gravis, Lameere, Vander Stricht et Damas.

**VAN BENEDEN (Laurent)**, hagiographe. Voir **BENEDEN (Laurent van)**.

**VAN BENEDEN (Pierre-Joseph)**, zoologiste, né à Malines, le 19 décembre 1809, mort à Louvain, le 8 janvier 1894. Ses parents, Guillaume Van Beneden et Barbe-Marie Penninckx, appartenaient à la petite bourgeoisie. Ils lui firent faire ses humanités au collège des Récollets et, comme il montrait d'excellentes dispositions, ils le mirent en apprentissage chez un pharmacien de la ville très réputé, Stoffels (voir ce nom). Ce dernier était membre de plusieurs sociétés scientifiques belges et même étrangères; il avait réuni chez lui une collection comprenant surtout des minéraux et des fossiles. C'est là que le jeune Van Beneden prit goût à l'étude de l'Histoire naturelle et qu'il reçut ses premières leçons. En 1830, en bon patriote, il contribua à chasser les Hollandais du pays. « Je me souviens toujours, dira-t-il en 1877, qu'en combattant sous les murs d'Anvers, je me suis surpris plus d'une fois, une coquille fossile dans une main et une cartouche dans

« l'autre ». Encouragé par Stoffels, ayant été appelé à soigner des blessés et à faire un stage dans un hôpital, il décida de faire ses études de médecine à l'Université de Louvain et il reçut le diplôme de docteur en 1832.

Mais la Zoologie l'avait conquis, et grâce à une bourse de voyage que lui fit octroyer Quetelet, il alla compléter son instruction à Paris, au Muséum d'Histoire naturelle.

Cuvier venait de mourir; ses élèves accueillirent très favorablement ce néophyte qui se faisait remarquer par son flair de systématicien, par un véritable talent de dissection et par l'art de dessiner avec une scrupuleuse exactitude ce qu'il voyait.

En 1835, lors du rétablissement des Universités de Gand et de Liège par le nouveau gouvernement, il avait espéré obtenir l'une des chaires de Zoologie, mais le ministre de Theux nomma à Gand un naturaliste voyageur, Cantraine, qui s'était occupé de Mollusques, et à Liège l'entomologiste Lacordaire, frère du célèbre dominicain. P.-J. Van Beneden fut simplement désigné, avec le titre d'agrégé, comme subordonné de Cantraine, pour faire à Gand le cours d'Anatomie comparée, mais il n'y professa pas, car il se mit à la disposition de Mgr de Ram, recteur magnifique de l'Université de Louvain, qui l'avait connu au collège de Malines et qui avait pu l'apprécier : le 10 avril 1836, il était nommé professeur de Zoologie et d'Anatomie comparée; il enseigna ces matières, ainsi que la Paléontologie animale, à l'Université catholique pendant 57 ans. Sa première leçon, le 23 avril 1836, couverte d'applaudissements, lui permit de montrer toute sa valeur comme professeur; il conserva cette maîtrise jusqu'à la fin de sa vie.

C'est à partir de 1835 qu'il commença à publier la longue suite des travaux, au nombre de 350 environ, qui devaient l'illustrer. Il s'était adonné à l'étude des Mollusques et pendant ses premières années d'enseignement il voyagea beaucoup, explorant les côtes de la Méditerranée et de l'Océan, où il pouvait se

procurer les matériaux de ses recherches. Marchant sur les traces de Cuvier, il fut amené ainsi à faire de belles découvertes sur l'anatomie des diverses classes de Mollusques et principalement des Ptéropodes. Il eut en même temps l'occasion d'étudier le développement embryonnaire de certains d'entre eux, ce qui était une nouveauté pour l'époque : dès le début, il comprit l'importance de ce mode d'investigation et il reconnut que l'embryogénie pouvait éclairer le zoologiste sur les affinités des animaux; il fut en cela un véritable précurseur, soupçonnant déjà l'avenir merveilleux réservé à cette science.

Ses mémoires sur les Mollusques parurent pour la plupart dans les publications de l'Académie royale de Belgique, dont il avait été élu correspondant dès 1836 et membre titulaire en 1842.

Il épousa alors Mlle Rose Valcke, fille d'un Ostendais fortuné qui faisait le négoce avec l'Extrême-Orient. De ce mariage devaient naître un fils, Édouard Van Beneden, qui était l'aîné, et cinq filles.

En 1843, il avait installé à Ostende, à l'est du chenal, près d'une huître, qu'il exploitait avec son beau-frère, un modeste laboratoire, le premier laboratoire de Zoologie marine qui fut créé; des savants étrangers, Ehrenberg, Max Schulze, de Quatrefages, Liebig, Jean Müller, entre autres, vinrent y travailler à ses côtés.

A partir de ce moment, il délaisse les Mollusques, et il se propose une tâche considérable, celle d'étudier les animaux de la côte belge. Il réalisa ce programme pleinement, au prix d'un labour excessif, apportant presque à chaque séance de l'Académie une découverte et faisant paraître pendant les trente années qui suivirent, dans les *Mémoires* de cette compagnie, des travaux de premier ordre sur les Coelentérés, sur divers groupes de Vers, sur les Bryozoaires, les Crustacés, les Tuniciers, les Poissons et les Cétacés de la mer du Nord. Il ne se contentait pas d'une énumération des espèces qu'il avait rencontrées, il poussa, aussi loin que le lui permettaient

les procédés d'investigation de l'époque, des recherches anatomiques et embryologiques sur les matériaux qu'il eut à sa disposition, et il eut à cœur de s'élever constamment à des conceptions générales. C'est ce qui a fait dire que son nom était inscrit à toutes les pages de la Zoologie. Ses observations sont toujours d'une objectivité parfaite, et si ses premières interprétations sont parfois erronées, ce qu'il reconnaîtra dans la suite avec la meilleure grâce, il ne faut pas oublier que tout était à faire dans ce domaine en ces temps qui nous paraissent actuellement bien reculés, et que notre côté, très pauvre en réalité, ne pouvait pas lui fournir tous les éléments nécessaires pour arriver à des connaissances complètes. Ces recherches l'amènèrent à apporter à la science une contribution sensationnelle relative à la migration des Vers solitaires.

On sait aujourd'hui que ces Vers intestinaux sont hermaphrodites et qu'ils engendrent d'innombrables embryons; ceux-ci doivent passer par un animal d'une espèce différente, où ils attendent, sous la forme d'une larve, le cysticerque, que ce premier hôte ait été dévoré par leur hôte définitif. C'est ainsi que l'un des Ténias de l'Homme vit d'abord dans le Porc et un autre dans le Bœuf. Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on ne soupçonnait pas le rapport qui existe entre les cysticerques et les Ténias adultes, les cysticerques formant dans la classification la catégorie des Vers vésiculeux et les Ténias le groupe des Vers rubannés. Bien plus, on croyait que les uns et les autres naissent dans le corps des animaux qui les hébergent, par génération spontanée.

Dès 1847, P.-J. Van Beneden est préoccupé du problème; il fouilla, au point de s'en rendre malade, tous les viscères des Poissons abandonnés à la minque d'Ostende. Déjà le grand zoologiste français Dujardin avait remarqué la ressemblance du contenu de certains cysticerques du foie des Poissons osseux avec la tête des Tétrarhynques, Vers solitaires vivant dans l'intestin de Poissons cartilagineux qui se nourrissent

de Poissons osseux. P.-J. Van Beneden trouve dans l'intestin de Poissons cartilagineux qui avaient fait un repas depuis peu des cysticerques se transformant en Tétrarhynques rubannés. La migration des Vers solitaires était donc probable, et P.-J. Van Beneden n'hésite pas à proclamer, en janvier 1849, que *les vésiculaires ou cystiques (cysticerques, etc.) sont des Ténioïdes incomplets*. Le grand helminthologiste von Siebold, qui avait toujours prôné des idées tout à fait différentes, adopte cette manière de voir en 1850 et, en 1851, un autre savant allemand, Küchenmeister, apporta la preuve expérimentale de l'exactitude des vues de Van Beneden: il constata la transformation en Ténias de cysticerques du lapin qu'il avait fait avaler à des chiens.

En France cependant, des élèves de Cuvier restaient hostiles à l'idée nouvelle. P.-J. Van Beneden partit pour Paris avec quatre jeunes chiens nourris exclusivement de lait, dont l'un avait pris 32 cysticerques, le deuxième 70 et les deux autres aucun. On procéda à l'autopsie, et l'on trouva des Ténias dans les deux chiens qui avaient reçu des cysticerques et pas dans les deux autres.

La découverte du cycle biologique des Vers solitaires portait un coup droit au dogme aristotélien de la génération spontanée et ouvrait la voie à Pasteur qui devait démontrer définitivement qu'actuellement sur le globe il n'y a aucun être organisé qui prenne naissance autrement que d'un autre être organisé.

En 1852, l'Institut de France mettait au concours l'histoire du développement des Cestodes et discernait en 1853 à P.-J. Van Beneden le grand prix des sciences physiques.

Tout en approfondissant l'étude des Vers solitaires, P.-J. Van Beneden s'attacha à perfectionner nos connaissances sur les animaux parasites appartenant à bien d'autres groupes. Il fut amené ainsi à découvrir le développement des Linguatules et à faire maintes autres incursions dans des domaines où il ne s'agit plus d'animaux marins.

Il fut amené ainsi à publier en 1875, dans la *Bibliothèque scientifique internationale*, un livre célèbre, traduit dans toutes les langues, *Les Commensaux et les Parasites dans le Règne animal*. Ce ne fut pas d'ailleurs le seul ouvrage s'adressant à un grand public qu'il fit paraître. En 1852, il avait écrit un petit traité sur l'*Anatomie comparée* et en 1859, en collaboration avec le professeur français Paul Gervais, une *Zoologie médicale* en deux volumes.

Il prononça d'ailleurs, à maintes reprises, sur des sujets d'une portée générale, des discours aux séances publiques de la classe des sciences de l'Académie de Belgique; son langage est pittoresque et imagé; comme Linné, en croyant sincère, il exprime son admiration envers un Créateur auquel il attribuait la splendeur des merveilles de la nature.

En 1859, une nouvelle transformation se fait dans son existence de savant; il continue à s'occuper d'animaux marins, mais il revient à ses premières amours, abandonnant l'étude des animaux de nos côtes et son microscope, pour se livrer presque entièrement à celle des Cétacés vivants et fossiles. Il n'avait jamais cessé de s'intéresser à la Paléontologie, dérivant avec plaisir maint type nouveau quand l'occasion s'en présentait. Déjà en 1835, il avait publié une note sur des ossements de Cétacés qu'il avait récoltés aux environs d'Anvers. Lorsqu'un de ses élèves, Édouard Dupont, lui parla, vers 1865, de l'intérêt que pouvait présenter l'exploration des cavernes de la Lesse, il fit toutes les démarches nécessaires auprès du gouvernement pour que cette exploration pût avoir lieu, et lui-même s'occupa, au début, des fossiles qui avaient été découverts; ce fut lui encore qui détermina en 1880, comme appartenant au genre *Iguanodon*, les premiers ossements découverts au charbonnage de Bernissart. Aussi, lorsque furent décrétés les travaux des fortifications d'Anvers, P.-J. Van Beneden fit agir toutes les influences pour retirer de ces fouilles gigantesques tous les trésors

scientifiques qu'il en attendait. Anvers avait été, en effet, dans le passé un vaste estuaire où venaient s'échouer de nombreux mammifères marins. Des montagnes d'ossements fossiles furent ainsi récoltés et amenés au Musée royal d'Histoire naturelle de Bruxelles. P.-J. Van Beneden décida alors, par patriotisme, de se consacrer à les mettre en valeur, et il ne négligea rien pour y parvenir. Il dut commencer par étudier les Cétacés vivants dont la connaissance, encore fragmentaire, était dans le plus grand désordre, et il s'en fit le législateur; il alla visiter tous les musées d'Europe pour en comparer les squelettes, et il put s'en procurer un certain nombre qui vinrent enrichir le magnifique musée zoologique qu'il avait constitué à l'Université de Louvain. Le résultat fut la publication de toute une série de mémoires, d'un splendide ouvrage, fait en collaboration avec Paul Gervais, l'*Ostéographie des Cétacés vivants et fossiles*, ainsi qu'une œuvre magistrale, la *Description des ossements fossiles des environs d'Anvers*, qui parut de 1877 à 1886 dans les *Annales du Musée d'Histoire naturelle*.

C'est P.-J. Van Beneden qui, en 1859, signala à l'Académie la publication de l'ouvrage de Darwin sur l'origine des espèces, tout en déclarant que lui-même était partisan de leur fixité. Il est intéressant de constater que dans un certain nombre de ses dernières publications sur les Cétacés, il s'exprime cependant en un véritable langage transformiste.

Malheureusement, les fouilles d'Anvers ne tinrent pas ce qu'elles promettaient; le résultat scientifique fut médiocre, et P.-J. Van Beneden estimait lui-même qu'il avait perdu à ces recherches pénibles vingt ans de sa vie. Il retourna donc, dans ses dernières années, à l'étude des parasites.

Ce grand honnête homme était alors un superbe vieillard rappela l'image que les artistes se sont plu à donner de Dieu le Père. Il mourut à 85 ans, plein de gloire et chargé de tous les honneurs que l'on accorde aux savants; il

était de toutes les Académies et il avait été élu en 1892 associé étranger de l'Institut de France. En 1877, lors du cinquantenaire de son professorat, il avait été l'objet d'une manifestation grandiose à Louvain; une autre manifestation eut lieu en 1892 à l'occasion de son cinquantième anniversaire comme membre de l'Académie. En 1898, on lui a élevé une statue à Malines.

A. Lameere.

*Manifestation en l'honneur de M. le Professeur P.-J. Van Beneden, Louvain, 18 janvier 1877 (Gand, 1877). — Manifestation en l'honneur de Pierre-Joseph Van Beneden à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa nomination comme membre titulaire de la classe des sciences (1842-1892). (Bull. Acad. Belg., 3<sup>e</sup> série, t. XXIII, 1892).* — M. Mourlon, *Discours prononcé aux funérailles de P.-J. Van Beneden (Bull. Acad. Belg., 3<sup>e</sup> sér., t. XXVII, 1894).* — Lefebvre, *Discours prononcé aux funérailles de M. le Professeur Pierre-Joseph Van Beneden (Bull. Acad. de Médecine de Belgique, 1894).* — J.-B. Abbeloos, *Discours prononcé à la salle des promotions, le 20 février 1894, après le service funèbre célébré en l'église de St-Pierre pour le repos de l'âme de M. Pierre-Joseph Van Beneden (Louvain, 1894).* — P. Pelseneer, *P.-J. Van Beneden malacologue (Mem. Soc. Malacol. Belg., t. XXIX, 1894).* — J. Van Raemdonck, *Souvenir du Professeur Van Beneden (Ann. du Cercle archéol. du Pays de Waas, t. XIV, 1894).* — Ch. Van Bambeko, *P.-J. Van Beneden (Ann. Soc. belge de Microscopie, t. XX, 1896).* — Ad. Kemna, *P.-J. Van Beneden, la vie et l'œuvre d'un zoologiste (Anvers, 1897).* — *Souvenir de l'inauguration de la statue de P.-J. Van Beneden à Malines, 24 juillet 1898.* — *Inauguration de la statue de Van Beneden à Malines, le 24 juillet 1898. Discours de M. H. Filhol (Comptes rendus Acad. Sc. de Paris, 1898).* — A. Lameere, *Les sciences de la vie en Belgique (Liège, 1906).* — P. Dehaesieux, *Un siècle de Biologie à l'Université de Louvain (Revue des Questions scientifiques, 1907).*

**VAN BERCHEM (Antoine)**, prédicateur. Voir **BERCHEM (Antoine VAN)**.

**VAN BERCHEM (Auguste-François-Grégoire)**, magistrat, né à Bruxelles, le 20 décembre 1829, y décédé le 28 mars 1908. Reçu docteur en droit, le 16 avril 1852, il parcourut tous les échelons du parquet et de la magistrature. Substitut du procureur du Roi à Malines (28 mars 1858) et à Bruxelles (12 octobre 1858), il devint successivement procureur du Roi à Charleroi (5 octobre 1862) et substitut du procureur général (14 septembre 1867), puis conseiller (31 juillet 1870), avocat général (25 avril 1871) et premier avocat général (15 juillet

1877) à la cour d'appel de Bruxelles. Le 27 février 1879, van Berchem était appelé aux fonctions de conseiller à la cour de cassation, en remplacement de M<sup>r</sup> Corbisier. Investi de la présidence de chambre, le 18 juillet 1889, il fut élevé, le 21 janvier 1901, à la première présidence.

L'œuvre judiciaire d'Auguste van Berchem est considérable. Les arrêts rendus par lui, dont plusieurs tranchent définitivement les questions les plus difficiles, sont remarquables par leur clarté et leur intelligence du droit. Son activité ne se borna pas à l'étude des affaires jurisprudentielles : membre de plusieurs commissions gouvernementales, il prit une large part aux travaux de la commission instituée pour la révision du Code civil. Il est notamment l'auteur d'œuvres fortes et essentielles comme le rapport sur la révision du titre préliminaire et celui sur le titre *De la paternité et de la filiation*. Ses ouvrages se rattachent spécialement à ses travaux au sein de la commission de la révision du Code civil, où il fut nommé le 15 novembre 1884 : *De la liberté de la défense devant les cours et tribunaux au point de vue des lois qui punissent la calomnie et l'injure (Belg. jud., t. XIII, 1855, col. 1499-1508).* — *Responsabilité de l'Etat et des sociétés concessionnaires en matière de transport par chemin de fer (Belg. jud., t. XXXIV, 1876, col. 1153-1202)* (Rapport de la Commission instituée par arrêté royal du 1<sup>er</sup> février 1872 pour la préparation d'un projet de loi sur la police des chemins de fer et sur les conditions réglementaires des transports). — *Revision du Code civil : titre préliminaire* (Bruxelles, imprimerie du *Moniteur*, 1885) (Rapport de la Commission instituée par arrêté royal du 14 décembre 1884 pour préparer la révision du Code civil). — *Capacité civile des corporations étrangères, d'après le projet de révision du Code Napoléon soumis aux Chambres belges Rev. de droit international et de législation comparée, 1889.* — *Commission de révision du Code civil. — Des reconnaissances successives d'un enfant*

naturel par plusieurs hommes ou par plusieurs femmes. Reconnaissances par des personnes qui étaient impubères à l'époque de la conception. — Effets légaux de semblables reconnaissances. — Droits et devoirs des officiers de l'état civil (Belg. jud., 1891, col. 145-159).

Auguste van Berchem était grand officier de l'Ordre de Léopold (16 novembre 1901) et commandeur de la Légion d'honneur.

Albert Vander Linden.

Notes manuscrites de M. Armand Simon. — *La Belgique Judiciaire*, 1903, n° 23, col. 433-435. — *Pasticrie*, 1901, I, p. 9 et 1903, I, p. 1 (Cour de cassation, discours prononcé par M. Raymond Janssens, procureur général, à l'audience solennelle de rentrée, le 1<sup>er</sup> octobre 1903). — *Bibliographie générale du Droit belge*, t. II (Bruxelles, 1913). — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN BERCHEM** (*Eugène-Henri*), naquit à Willebroeck le 7 novembre 1834, de Henri-Jean-Antoine (*cf. infra*), et de Marie-Thérèse Van Berchem. Il épousa Jeanne-Juliette Selleslagh, qui mourut avant lui. Il décéda à Willebroeck le 29 novembre 1893.

Il exerça la profession de brasseur et ses observations dans ce domaine l'amènèrent à des considérations pratiques qu'il fit connaître en quelques brochures. Les intérêts agricoles furent aussi l'objet de ses soucis et il publia des études à leur sujet.

Homme de bien, il s'affilia à divers groupements philanthropiques, notamment à celui de Saint-Vincent de Paul et celui du Patronage des habitations ouvrières de l'arrondissement de Malines, dont il fut nommé président. Son activité et son esprit pondéré furent remarqués par les dirigeants de l'Association catholique de l'arrondissement de Malines, dont il devint secrétaire, et il assumait, en même temps, le mandat de vice-président de l'Association cantonale de Willebroeck.

Voici les titres de ses publications : 1. *Traité de la connaissance du sol, considéré dans ses rapports avec l'agriculture* (Malines, 1865). — 2. *Manuel populaire sur les soins à donner aux animaux appartenant aux races bovine, ovine et porcine* (Bruxelles, 1867). — 3. *Quel-*

*ques mots sur l'utilité du densimètre comme instrument de pesage pour les moûts de bière et sur le mode rationnel d'estimation du rendement en extrait d'un brassin* (Malines, 1872). — 4. *La question des bières et le rapport de M. le directeur du Musée sur l'Exposition de Vienne de 1873* (Bruxelles, 1875). — 5. *Moyen de raviver les bières. Rapport présenté au Cercle des brasseurs à la séance du 24 décembre 1876* (Malines, 1877).

Dr G. Van Doorslaer.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — *Mechelsch Nieuws en Aankondigingsblad*, 3 décembre 1893, n° 49. — *La Dyle*, journal du 3 décembre 1893, n° 49.

**VAN BERCHEM** (*Guillaume*), chroniqueur. Voir **BERCHEM** (*Guillaume Van*).

**VAN BERCHEM** (*Henri-Jean-Antoine*), médecin, né à Bruxelles le 5 mai 1801, de Jean et de Catherine-Jeanne Weelen, décéda à Willebroeck le 20 février 1878.

Après avoir obtenu son diplôme à l'Université de Louvain le 4 août 1825, il se fixa à Willebroeck pour y pratiquer son art. Il épousa Marie-Thérèse Van Berchem, qui décéda avant lui.

Praticien instruit et consciencieux, il observa avec méthode les malades qu'il eut à soigner et il publia les constatations faites sur l'évolution des cas les plus intéressants dans les revues de différentes sociétés de médecine, notamment celles de Willebroeck, dont il fut l'un des fondateurs, d'Anvers, de Malines et de Gand. La valeur scientifique de ces études attira sur lui l'attention des membres de l'Académie royale de médecine de Belgique, dont il fut nommé membre honoraire.

Son activité s'étendit à d'autres domaines, car il a rempli durant quelque temps les fonctions d'inspecteur cantonal des écoles primaires et celles de président de la Commission administrative de la Société des chemins de fer Malines-Terneuzen.

La politique, aussi, absorba une grande partie du temps de cet homme d'une activité débordante. Elu conseiller communal en octobre 1830, il occupa



successivement le poste d'échevin et celui de bourgmestre. Ce dernier lui fut confié le 20 février 1846. Il s'acquitta également du mandat de conseiller provincial qui lui fut conféré le 26 mai 1851 et ensuite, en 1862, et tout à la fois, de celui de député permanent de la province d'Anvers.

Le dévouement avec lequel il accomplit ces diverses fonctions lui valut des honneurs : chevalier de l'Ordre d'Isabelle la Catholique en 1844 et chevalier de l'Ordre de Léopold le 5 septembre 1850; le 30 novembre 1870, le gouvernement lui octroya la rosette d'officier du même ordre.

La liste de ses publications se trouve dans la *Bibliographie nationale*, t. IV.

Dr G. Van Doorslaer.

*Annales de la Société de médecine de Gand* (1840-46). — *Ann. de la Société de médecine pratique de la province d'Anvers, établie à Willebroeck* (1845-50). — *Ann. de la Société de médecine d'Anvers* (1851). — *Bull. et Mémoires de l'Académie royale de médecine de Belgique. — Annuaire médical* (1846). — *Mechelsche Courant*, du 3 mars 1878. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN BERCHEM** (*Henri-Ambroise*), écrivain ecclésiastique. Voir BERCHEM (*Henri-Ambroise VAN*).

**VAN BERCHEM** (*Jean*), voyageur. Voir BERCHEM (*Jean VAN*).

**VAN BERCKEL** (*Théodore-Victor*), graveur. Voir BERCKEL (*Théodore-Victor VAN*).

**VAN BERGEN** (*Adrien*), homme de guerre. Voir BERGEN (*Adrien VAN*).

**VAN BERGEN** (*David*), poète et écrivain protestant. Voir BERGEN (*David VAN*).

**VAN BERGEN** (*Gérard*), ou VAN BERGHEN, médecin. Voir BERGEN (*Gérard VAN*).

**VAN BESSEMERS** (*Marie*) ou MAYKE VERHULST, peintre. Voir BESSEMERS (*Marie VAN*).

**VAN BEUCKELAER** (*Alipe*), dessinateur et sculpteur. Voir BEUCKELAER (*Alipe VAN*).

**VAN BEUGHEN** (*Charles-Antoine-François*), écrivain ecclésiastique. Voir BEUGHEN (*Charles - Antoine - François VAN*).

**VAN BEUGHEN** (*Jean-Ferdinand*), évêque d'Anvers. Voir BEUGHEN (*Jean-Ferdinand DE ou VAN*).

**VAN BEVEREN** (*Charles*), peintre. Voir BEVEREN (*Charles VAN*).

**VAN BEVEREN** (*Edmond*), homme politique, né à Gand, le 15 décembre 1852 et décédé en cette ville le 3 décembre 1897. Il fut avec Éd. Ansele un des fondateurs du parti socialiste gantois. Issu d'une modeste famille d'ouvriers, ses ressources ne lui permirent pas de dépasser l'école primaire; mais tout en exerçant le métier de peintre en bâtiments, il s'efforce d'étendre sa culture, suit les cours de l'Académie de dessin, assiste aux conférences du Willemsfonds, fréquente assidûment les bibliothèques publiques. Dès l'âge de 18 ans, il se passionne pour le mouvement ouvrier naissant et adopte l'idée socialiste qu'avait consacrée en 1864 l'Association internationale des travailleurs. En juillet 1870, il offre ses services au journal *De Werker*, organe socialiste anversois. Il y collabore, il le répand à Gand; son activité est si fiévreuse que la publication de ce journal passe momentanément aux mains des Gantois. L'*Almanak voor 1870*, bourré de poésies et d'articles dus à Van Beveren, est la première brochure de ce genre éditée par les socialistes de Gand. Van Beveren consacre dès lors sa vie au développement du parti ouvrier de sa ville natale. En août 1871, il lance dans *De Werker* un énergique appel en faveur de l'union des deux fractions (les tisserands et les fileurs) de la « Broederlijke Weversmaatschappij ». Il tire au sort en 1872, et saisit cette occasion pour protester contre ce mode de recrutement. Doné d'une ténacité peu commune, il apprend l'allemand afin de se familiariser avec le marxisme et prend ensuite une part active à la

diffusion des théories socialistes venues d'Allemagne. Dès 1877, il est un de ceux qui, avec Anaele, préconisaient la formation d'un Parti socialiste belge (créé en 1885) et lors des incidents survenus cette année-là à Gand, à propos de la visite de Léopold II, on perquisitionna chez lui. La place qu'il occupe dans l'Association ouvrière gantoise est d'ailleurs considérable : on le compte parmi les fondateurs de la coopérative « Vooruit » ; il collabore au journal de ce nom ; il dirige la « Schildersvereeniging » et en novembre 1895 siège au Conseil communal. Si le rôle joué par Van Beveren dans le socialisme gantois fut marquant, il est néanmoins malaisé de discerner les mesures concrètes prises à son initiative. Ce fut surtout un animateur, et c'est au sein des réunions politiques, parmi ses ouvriers, qu'il donnait la mesure de son talent. Son éloquence fongueuse, sa stricte dialectique entraînaient les masses. Réaliste et autoritaire, il contribua fortement à répandre dans le socialisme belge l'esprit de sévère discipline qui y règne.

H. Nowé.

E. De Witte, *Geschiedenis van Vooruit*, Gand, 1898. — Avanti, *Een terugblik. Proeve eener geschiedenis der Gentsche arbeidersbeweging gedurende de XIX<sup>e</sup> eeuw*, Gand, 1908.

**VAN BEVEREN (Mathieu)**, sculpteur. Voir BEVEREN (Mathieu VAN).

**VAN BIERVLIET (Albert-L.-M.-J.)**, professeur à l'Université catholique de Louvain, fils d'Auguste-Louis, docteur en médecine, et petit-fils d'Antoine-Louis, professeur distingué de l'Université de Louvain. Il naquit à Bruges le 4 juillet 1861 et mourut à Ospedaletti (Italie), le 18 mars 1891. A l'âge de huit ans il perdit son père, et cinq ans après, en 1874, il entra au collège épiscopal Saint-Louis, à Bruges. Il y remporta, dès la première année, tous les prix de sa classe. Entré en 1879 à l'Université catholique de Louvain, il y suivit pendant quelque temps les cours des Ecoles spéciales des mines, mais sur le conseil de ses professeurs, il entreprit

les études conduisant au grade de docteur en sciences physiques et mathématiques. Il subit les trois premières épreuves, avec la plus grande distinction, devant les jurys de l'Université de Louvain. Puis il quitta le pays pour aller se perfectionner à l'étranger. Durant l'été 1883, il suivit à Lille les cours et les exercices de physique du professeur Aimé Witz. L'année suivante, il fut autorisé à travailler dans les laboratoires de l'École polytechnique de Paris sous la direction du professeur Cornu. C'est là qu'il prépara son travail sur la dilatation des cristaux par la chaleur, travail qu'il présenta d'abord au concours pour les bourses de voyage et ensuite au jury central pour l'obtention du grade de docteur en sciences physiques et mathématiques. Promu docteur, avec la plus grande distinction, il fut attaché à l'Université de Louvain en 1885, et chargé de diriger les exercices pratiques qu'on venait de créer en vue de compléter le cours théorique de physique. Il organisa un enseignement pratique complet avec atelier où il construisit lui-même une bonne partie de ses appareils. L'année suivante, en 1886, il fut nommé professeur agrégé et promu, en 1890, professeur extraordinaire. Le professeur Devivier, qui occupa la chaire de physique expérimentale, étant tombé malade dans le courant de l'année académique 1889-1890, Van Biervliet accepta de le remplacer dès la rentrée des vacances de Pâques. Mais le travail excessif que lui demandait cet enseignement minait sa santé si délicate, et il fut obligé de terminer ses cours avant la fin de l'année académique. Cependant il consacra encore ses vacances à la construction d'un nouvel auditoire de physique. Pendant l'année académique 1890-1891, il dut, après avoir donné ses leçons pendant quelque temps, se résigner à un repos complet. Il partit pour le Midi, et c'est là, au moment où l'on s'y attendait le moins, qu'il fut enlevé à l'amour des siens et à l'affection de ses collègues et de ses élèves.

La Société scientifique de Bruxelles

perdit en lui un de ses membres les plus actifs. Nommé, en 1883, secrétaire de la section de mathématiques et, en 1886, secrétaire de la section de physique, il assista régulièrement aux réunions, y communiqua les fruits de ses recherches qu'il fit paraître ensuite dans les *Annales* de cette Société. On y trouve les articles suivants :

1. Note sur quelques propriétés générales des fonctions  $X$ , t. VII (1882-1883), p. 402 et sv. — 2. Les indications fautives des galvanomètres, t. XI (1886-1887), p. 66 et sv. — 3. Détermination des temps de pose en photographie, t. XII (1887-1888), p. 72. — 4. Méthode de Poggendorf en goniométrie, t. XII (1887-1888), p. 74. — 5. Régulateurs de température, t. XII (1887-1888), p. 75 et sv. — 6. Contributions à l'étude des dilatations par la mesure du déplacement des franges d'interférence, t. XII (1887-1888), p. 215 et sv. — 7. Un nouvel aréomètre-balance de Joly, t. XIII (1888-1889), p. 61. — 8. Systèmes astatiques d'aiguilles aimantées, t. XIII (1888-1889), p. 64. — 9. Variations de température d'un noyau de fer dans l'aimantation, t. XIV (1889-1890), p. 60. — 10. Un aréomètre à poids et à volume variables, t. XIV (1889-1890), p. 60.

Il a publié dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain* (Louvain) :

1. Notice sur l'Institut de physique pratique, t. L (1886), p. LXVII, reproduit dans la *Revue médicale* (Louvain), t. V (1886). — 2. Notice sur les manipulations de physique, t. LI (1887), p. XXXVII.

Jos. Wils.

Mgr. Abbeloos, *Oraison funèbre... de M. Albert Van Biervliet*, dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain* (Louvain), t. LVI (1892), p. III. — F. de Walque, *Eloge funèbre de M. Albert Van Biervliet* dans le même volume, p. XI. — *Annuaire de l'Université catholique*, t. L (1886), p. XLVII; t. LI (1887), p. IX, XIV; t. LV (1891), p. LXXII; t. LVI (1892), p. 438, LXXI, LXXVI. — *Université catholique de Louvain. Bibliographie, 1884-1900* (Louvain, 1900), p. 314. — *Annales de la Société scientifique de Bruxelles* (Bruxelles), t. XV (1890-1891), p. 86.

**VAN BIERVLIET** (*Antoine-Louis*), docteur en médecine et professeur à

l'Université catholique de Louvain, naquit à Iseghem, le 20 août 1802, et mourut à Louvain, le 2 juin 1868. Il fit ses humanités au collège de Roulers, et étudia ensuite à l'Université de Gand, où il suivit les cours de la Faculté de médecine. Il y travailla sous la direction des professeurs J.-L. Kesteloot, Claeskens, Verbeek et Van Coetsem, et y fut proclamé, le 18 juillet 1827, docteur *summa cum laude*, après avoir défendu brillamment sa dissertation intitulée : *Dissertatio inqurguralis physiologico-practica de proprietatibus vitalibus* (Roulers, 1827, in-4°). Il s'établit d'abord à Iseghem, mais n'y trouvant pas le champ d'action qu'il désirait, il n'y resta que quelques mois, et alla se fixer à Courtrai. C'est surtout en 1832, lorsque le choléra fit des ravages terribles dans ces contrées, que Van Biervliet fit preuve de dévouement. Président de la Commission médicale, il donna, tant que dura l'effroyable épidémie, l'exemple du courage et de l'abnégation. Il fit gratuitement le service des malades et passa souvent des nuits entières près d'eux.

L'Université catholique, fondée à Malines en 1834 et installée à Louvain le 1<sup>er</sup> décembre 1835, était en voie d'organisation, lorsque le premier recteur, Mgr de Ram, apprit à connaître les talents de Van Biervliet. Il le proposa aux évêques, qui le nommèrent, en novembre 1835, professeur ordinaire à la Faculté de médecine, et lui confièrent la chaire de physiologie et celle de pathologie générale. Il commença son cours de physiologie quelques jours après, et celui de pathologie l'année suivante. En 1846, il ouvrit un laboratoire de physiologie.

En 1853, il fit paraître *Premiers éléments de physiologie humaine et comparée* (Louvain, in-12) et, en 1854, ses *Éléments de pathologie générale* (Louvain, in-12). Ces deux ouvrages constituent le résumé des matières qui faisaient l'objet de ses leçons. Sous le titre : *Causeries sur la santé* (Tournai, 1853), il publia les leçons d'hygiène, qu'il donna, en 1849 et les années suivantes, aux élèves

du pensionnat Sainte-Marie, de Thielt, dirigé alors par ses sœurs, les dames Van Biervliet. Dix ans plus tard, en 1863, il édita les *Préceptes de l'École de Salerne à l'usage du roi d'Angleterre* (Louvain, in-12). Le texte latin est accompagné d'une traduction élégante et de commentaires très étendus. Les mémoires qu'il envoya à l'Académie de médecine, et qui ont paru dans le *Bulletin*, lui valurent d'être élu, le 25 octobre 1862, membre honoraire de cette institution.

Van Biervliet a publié de nombreux articles dans la *Gazette médicale* du docteur Van Meerbeeck, et notamment, en 1843, il y a donné des feuilletons sur la grenouille et le physiologiste, le médecin de campagne, le médecin malade, etc. Il a collaboré, en 1852, au *Journal des sciences médicales* du docteur Fredericq.

Il avait épousé, en 1830, une fille du Dr Kesteloot, professeur à l'Université de Gand et ancien recteur. De ce mariage naquirent sept enfants, dont six fils. L'aîné, Auguste-Louis, fut médecin à Bruges, le second, Paul, fut avocat à la Cour d'appel de Gand (voyez ces noms), le quatrième, Joseph, professeur à l'Université de Louvain, et le sixième, Jules, premier Président honoraire de la Cour d'appel de Gand.

Léon Fredericq

*Bulletin de l'Académie royale de médecine de Belgique* (Bruxelles), 3<sup>e</sup> série, t. II (1868), p. 201 et 394. — N.-J. Laforêt, *Discours prononcé après le service célébré pour le repos de l'âme de A.-L. Van Biervliet dans l'Annuaire de l'Université catholique de Louvain* (Louvain), t. XXXIII (1869), p. 351. — E.-M. Van Kempen, *Discours prononcé après les obsèques de L.-A. Van Biervliet*, dans le même volume, p. 371. — *Université catholique de Louvain. Bibliographie, 1834-1900* (Louvain, 1900), p. 196. — *Bibliographie nationale* (Bruxelles), t. IV (1910), p. 36. — Gallet, *Histoire de l'Académie royale de médecine, mémoires couronnés*, 1904, t. XVI, p. 44. — *Bibliographie académique* (Louvain, p. 243). — Renseignements fournis par son petit-fils Jules-Jean.

**VAN BIERVLIET (Auguste-Louis)**, médecin, né à Courtrai le 13 décembre 1830, mort à Bruxelles le 25 octobre 1869. Fils du précédent, docteur en sciences naturelles en 1850, docteur en médecine en 1854, il fut l'un des méde-

cins les plus distingués de Bruges : médecin de l'hôpital Sainte-Elisabeth et de l'Institut ophthalmique, chirurgien de l'hôpital Saint-Jean, secrétaire de la Société médico-chirurgicale de Bruges et rédacteur des *Annales* de cette société. En 1863, il avait été élu correspondant de l'Académie royale de médecine de Belgique.

Citons, parmi ses publications : la traduction en français de l'« Histoire du développement de l'œil humain » du Dr V. Ammon, 1860, et de l'« Anatomie de l'oreille » du Dr V. Trœltseh, 1863; dans les *Annales d'oculistique* : « Ophthalmie périodique du cheval, ophthalmoscopie chez le cheval, nerf optique, développement de l'œil, auto-ophthalmoscopie »; dans les *Annales de la Société médico-chirurgicale de Bruges* : « Iris, ovariotomie, tympan, résection du maxillaire inférieur »; dans les *Bulletins de l'Académie royale de médecine* (1861), un discours sur la « Résection du maxillaire supérieur » et un mémoire sur la « Désarticulation métacarpo-phalangienne ».

Il avait épousé Mlle Emérence Van de Steene. De ses deux fils, l'un, Albert, professeur de physique à l'Université de Louvain, mourut prématurément à Ospedaletti en 1891, l'autre, Jules-Jean, est professeur de psychologie à l'Université de Gand et membre de l'Académie royale de Belgique (classe des Lettres).

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 36. — *Dictionnaire biographique belge. — Histoire de l'Académie de médecine* (Mémoires couronnés, 1904, t. XVI, p. 374). — Renseignements fournis par son fils Jules-Jean.

**VAN BIERVLIET (Paul-J.-L.)**, avocat près la Cour d'appel de Gand, né à Courtrai le 6 mars 1835, mort à Montzen le 30 août 1885. Après de brillantes études à l'Université de Louvain, il s'inscrivit au barreau de Gand, où sa promptitude et sa vigueur à la riposte lui firent une place en vue. Il était membre du conseil de discipline de l'Ordre.

Il publia : 1° *Études sur l'esclavage*

aux *Etats-Unis*. (Louvain-Bruxelles, C.-J. Fonteyn, 1857); in-8° de 144 p. — 2° *Des principes du Code civil sur les libéralités qui peuvent être faites par contrat de mariage*. (Bruxelles, Th. Lesigne, 1858); in-8° de 376 p. (Mémoire présenté sur la question de droit moderne mise au concours universitaire annuel 1856-57, et couronné par le jury. Extrait des *Annales des Universités de Belgique*, 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> années). — 3° *La vérité sur Grégoire XVI et son temps*. (Plaidoiries avec Léon Collinet devant le tribunal de 1<sup>re</sup> instance de Gand au procès intenté à la *Flandre libérale*.) (Bruxelles, Th. Lesigne, 1877); in-12 de 108 p.

Libon Goffin.

*Bibliographie Nationale*. t. IV, p. 31. — *Almanach royal*, 1835. — *Fonds de la Bibliothèque de l'Université de Gand*. — *Journaux de l'époque*. — L. Losseau, *Bibliographie des discours de rentrée*. — J. Lameere, *Importation du jury sur le continent*. Discours de rentrée à la Cour d'appel de Gand.

**VAN BIESBROECK (Jean-Baptiste)**, sculpteur, fils du tailleur Jacques-François et d'Anne-Marie-Adrienne Colyn, naquit à Gand le 23 octobre 1825. Il prit inscription à l'Académie royale de dessin de sa ville natale en 1840 et suivit, jusqu'en 1847, les cours de la section de sculpture, sous la direction de Parmentier. Il remporta la palme dans la classe de sculpture d'après le modèle vivant en 1846. Les registres de l'établissement le renseignent comme « témoignant de dispositions remarquables ».

En 1849, un journal gantois appelle l'attention sur le buste de feu le professeur Molitor, qu'il vient de terminer avec bonheur. En juin 1851, le même journal annonce l'ouverture, par Jean-Baptiste Van Biesbroeck, d'un cours dominical de sculpture à l'effet de « mettre l'exercice de sa profession à la portée de l'ouvrier. Un minerval de fr. 1.50 par mois est demandé aux élèves ordinaires; il s'élève à 2 francs lorsque les élèves désirent emporter leurs modèles ». Chose digne de remarque : l'organisateur annonce que les élèves ne doivent pas connaître le dessin pour suivre ses leçons. On ne

retrouve aucune trace d'une influence quelconque de ce cours sur la vie artistique de l'époque; elle aura été très faible.

Jean-Baptiste Van Biesbroeck exposa peu aux salons triennaux : en 1850, il montrait à Gand un vase représentant les travaux des champs, vase qu'il avait soumis, en 1849, au grand concours de l'Académie d'Anvers, et une statuette *Saint Joseph et l'Enfant Jésus*; en 1853, il exposait un buste. Sur dessin du peintre Vanderplaetsen, il avait achevé, en 1852, un tabernacle pour la cathédrale de Saint-Louis (Nouvelle-Orléans). Van Biesbroeck se spécialisa, d'ailleurs, dans la sculpture religieuse quoique, parfois, il signât quelque portrait. L'autel de la chapelle de la Vierge Immaculée, dans la cathédrale de Saint-Bavon, à Gand, est orné d'une statue en bois de la Mère du Sauveur, due à son ciseau; l'oratoire de l'ancien séminaire gantois, orné de petites arcades en plein cintre, possède de sa main un Christ, entouré des statuettes en marbre blanc des douze apôtres; l'autel de l'oratoire de l'Hospice Saint-Antoine, à Gand, est orné des statues de saint Vincent, de saint Joseph et de saint Idesbalde; dans l'oratoire des sœurs du même hospice, on trouve quatorze statuettes de saints, peintes et dorées; toutes ces sculptures sont l'œuvre de Jean-Baptiste Van Biesbroeck. L'artiste mourut à Gand le 22 juillet 1878.

O. Roelands.

Registres de l'Etat civil de la ville de Gand. — Archives de l'Académie royale de dessin de Gand. — *De Broedermin* (journal gantois), 12 octobre 1849, 6 juin 1851, 9-10 février 1852. — Catalogues des Salons gantois de 1850 et de 1853. — Kervyn de Volckaersbeke, *Les églises de Gand*, t. I et II.

**VAN BIESBROECK (Jules-Evariste)**, dessinateur, peintre, ciseleur, professeur d'art, né à Gand le 11 avril 1848. Son père, Jacques-Joseph, était ciseleur; sa mère portait le nom de Julie-Stéphanie Istas.

En 1859, il fut inscrit parmi les élèves de l'Académie royale de dessin de Gand, et en 1866 il avait parcouru, avec succès, toutes les classes de la section de dessin, s'était classé premier

dans la classe de dessin d'après le modèle vivant, placée sous la direction de Théodore Canneel; il suivit encore les leçons de l'institution jusqu'en 1868.

Déjà en 1862, Jules Van Biesbroeck était inscrit dans les registres de l'Académie comme exerçant la profession de ciseleur. Cependant, c'est comme peintre qu'il fait sa première apparition au Salon gantois de 1871; il expose une toile dont le sujet est emprunté à la tragédie grecque : *Œdipe et sa fille se rendant en exil*. Grâce à un subside, lui octroyé par la ville de Gand, il put séjourner une première fois en Italie; c'est à Portici que lui naquit un fils, le peintre et sculpteur Van Biesbroeck, junior, en novembre 1873. C'est encore de Portici qu'il envoia en 1874 sa participation au Salon gantois de la même année : *Le repas du berger*. Rentré à Gand, il devient un des organisateurs artistiques du grand cortège de la Pacification de Gand, en 1876. Ainsi que le mentionne l'album du cortège, rédigé par Paul Fredericq, « tous les costumes du cortège ont été étudiés et dessinés avec un soin scrupuleux, d'après les estampes du XVI<sup>e</sup> siècle, par MM. Den Duyts et Jules Van Biesbroeck ». Il fournit, en outre, cinq dessins à l'album même : le frontispice (la charte de la Pacification); Les comtes d'Egmont et de Horne devant le Tribunal de sang (char monumental de Louis Van Biesbroeck); L'entrée du prince d'Orange; Le retour des proscrits (gueux de mer et gueux des bois); La signature de la Pacification à l'hôtel de ville de Gand (char conçu par le peintre Jean Capeinick). Cette collaboration qui, par le grand succès du cortège, mit l'artiste en évidence, eut pour effet de l'introduire dans le monde de la bourgeoisie gantoise à laquelle, dans la suite, il fournit maints portraits qui, presque toujours, se distinguent par des caractères peu ordinaires de ressemblance physique et psychologique. Un premier de ces portraits parut au Salon de 1877, en même temps que la grande composition : *Oreste poursuivi par les Euménides*, d'après Euripide. En 1878, Jules-Evariste Van Biesbroeck

prend part au concours préparatoire pour le prix de Rome (peinture). Ce concours comprenait une tête d'expression : *Douleur d'Agar dans le désert près de son fils Ismaël* (Genèse, XXI-16); une composition : *L'apôtre saint Paul quittant Ephèse* (Actes des Apôtres, ch. XIX-XX), et une étude d'après le modèle vivant. Dans cette dernière épreuve, Jules Van Biesbroeck se classe premier avec 40 points sur 40; dans l'ensemble, il obtient 103 1/2 points sur 120. L'épreuve finale impose le *Retour de l'Enfant prodigue* (Evangile de saint Luc, ch. XV, v. 11 à 24). C'est E. De Jans, de Bruges, qui est proclamé lauréat le 9 août 1878; Jules Van Biesbroeck est classé second, mais le procès-verbal du jury mentionne que « le résultat est extrêmement satisfaisant » et « prie le Gouvernement d'accorder à M. Van Biesbroeck, le second, les moyens de compléter ses études par un voyage important à l'étranger ». Ce qui permet à l'intéressé de retourner en Italie.

En 1878, Jules Van Biesbroeck avait exposé la toile *Zampagnora* à Bruxelles; en 1879 il obtient la place de professeur de dessin à l'Académie de Gand, place délaissée par le peintre J. Dekeghel, et commence une carrière spécialement fructueuse dans l'enseignement, carrière qui ne se développera dans toute son ampleur que lorsque, en 1892, il prend la direction du cours de dessin d'après l'antique. En 1880, Jules Van Biesbroeck expose un portrait et une toile à allure décorative : *Echo*, tandis qu'il envoia à l'Exposition jubilaire de Bruxelles, inaugurant le Musée de la rue de la Régence, *Oreste poursuivi par les Euménides*, et *Femme grecque au frigidarium*, deux toiles reproduites par un dessin dans le catalogue. En 1883, le peintre montre deux portraits; son œuvre : *Heureux*, représentation idyllique, qui se distingue par une sérénité intense et se recommande par un dessin superbe, est acquise par le Musée de Gand. L'artiste exposera encore en 1886, en 1889 et en 1892, soit avec des portraits (1886 et 1889), soit avec des panneaux déco-

ratifs (*Iris* en 1886, *La paix* en 1892), soit avec des études de figures (*Un philosophe* en 1889), soit avec des compositions (*La cigale et la fourmi* en 1892). À partir de 1892, Jules Van Biesbroeck n'est plus peintre qu'incidemment; le professorat à l'Académie, auquel le cours d'anatomie artistique a été joint en 1886, l'absorbe; il consacre ses meilleures qualités à l'éducation de son fils; une légère atteinte de daltonisme le repousse vers le dessin qui, d'ailleurs, a toujours connu ses préférences. Les portraits en grisaille que nous possédons de lui s'expliquent surtout par son infirmité visuelle naissante. Artiste au sens très élevé du mot, il fut un éducateur hors ligne, un guide qui entraîna ses élèves, les assista de ses conseils, les éclaira de son érudition. Il gardait un respect pour la forme que la génération actuelle semble ne pas pouvoir partager; il forma une pléiade de talents solides qui vénèrent le souvenir du professeur. Celui-ci prit sa retraite en 1908, atteint par la limite d'âge. De bonne heure, Jules Van Biesbroeck s'était rapproché du Parti ouvrier belge. Tous ses efforts dans cette direction tendaient à l'éducation du peuple par les arts plastiques et par la musique; il consentit même à prendre place dans le Comité de surveillance du Conservatoire royal de musique de Gand, de 1899 à 1903; il poussa activement vers la décoration extérieure et intérieure des Maisons du peuple; à l'occasion des fêtes du Premier mai, des fêtes jubilaires de la coopérative *Vooruit* de Gand, il organisa des cortèges qui firent l'admiration de tous les juges objectifs, parce que leur organisateur avait le sens de la monumentalité, et savait ce que demande la rue et sa foule aux moments de liesse et d'abandon populaires. Aucun domaine de l'esprit humain ne le laissait indifférent. Au fur et à mesure qu'il devint plus âgé, ses voyages en Italie se firent plus nombreux et plus prolongés. Il finit par se faire construire un home à Bordighera, et il y retournait annuellement pour de longs séjours. Lorsque la guerre fut déclarée et que l'occupation de la ville

de Gand sembla imminente, Jules Van Biesbroeck s'en alla vers la Côte d'Azur; il ne revint plus en Belgique. Les dernières années de son existence se passèrent en Italie, qui lui était une seconde patrie. Il signa encore des dessins, mais il était revenu surtout à la ciselure de son adolescence, et cultiva avec distinction cet art si précieux, qui semble tombé en désuétude.

Jules Van Biesbroeck mourut à Bordighera le 19 juillet 1920.

En séance du 20 novembre 1933, le Collège des bourgmestre et échevins de la ville de Gand donna son nom à une des places publiques de la cité.

O. Roelants.

Registres de l'état civil de Gand et de Bordighera. — Archives de l'Académie royale de dessin de la ville de Gand. — P. Fredericq, *Album du Cortège historique de la Pacification de Gand*. — Catalogues des Salons gantois de 1871 à 1892. — Académie royale de dessin d'Anvers. Dossiers du concours de Rome de 1878. — Catalogue du Musée de la ville de Gand. — *Avant*. — *Een terugblik*, 1908 (2<sup>e</sup> édition, 1935). — Register der beraadslagingen van het schepencollege van Gent, 1933.

**VAN BIESBROECK (Louis-Pierre)**, frère du peintre Jules-Evariste, né à Gand le 17 février 1839, de Jacques-Joseph Van Biesbroeck, ciseleur, et de Julie-Stéphanie Ista. Après des études primaires, il prit place dans l'atelier du père, et se fit inscrire comme élève à l'Académie royale de dessin de Gand en 1852. Il parcourut les différents cours de la section de sculpture, placée sous la direction de Pierre De Vigne-Quyo, se classa premier, en 1861-1862, dans la classe de modelage d'après le modèle vivant, mais resta pensionnaire de l'établissement jusqu'à la fin de l'année scolaire 1863-1864. En 1864, il prit part à l'épreuve préparatoire pour le prix de Rome (sculpture), et parvint à se faire admettre à l'épreuve définitive, en même temps que Carbon, Deckers, Palinck, Dupuis et Samain. Il ne put obtenir de distinction à l'épreuve finale qui couronna J.-F. Deckers, d'Anvers.

Louis Van Biesbroeck exposa une première fois au Salon de Gand avec un *David triomphant* en 1865. Cette

œuvre marque déjà ses préférences pour un classicisme auquel il restera fidèle pendant toute sa carrière, et qu'il ne quittera parfois que pour modeler un portrait, ou pour se livrer à la sculpture de genre, alors en grand honneur dans certains milieux. Sa collaboration aux Salons triennaux ne s'interrompra qu'en 1902. En 1868, il expose *Ruth* ainsi qu'un portrait; en 1871, *Petit bouquetier napolitain* qu'il représentera, en marbre, en 1874, en même temps que *Mort de Saint-Joseph*, travail sculptural exécuté en pierre de Caen pour le monument funéraire de la comtesse Desmanet de Biesme à Cruyshautem (Flandre orientale), qu'un lion héraldique monumental pour le château du comte de Kerchove à Beirvelde, qu'un buste et quelques œuvres d'un caractère plus léger : *Préférence enfantine*, *Mignon*, *Tête d'enfant riant*. A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1872, il fut chargé du cours oral d'histoire et de théorie de l'art ornemental à l'École industrielle; cette désignation devient définitive par arrêté ministériel du 16 mai 1873. En 1875, recueillant la succession de Pierre De Vigne-Quyo, il est chargé du cours de sculpture à l'Académie de Gand. Lorsqu'il est décidé d'élever un mémorial aux trois directeurs qui, pendant un quart de siècle, sont à la tête de cet établissement, c'est Louis Van Biesbroeck qui se charge, conjointement avec Paul De Vigne et Wante, des médaillons à encastrier dans le monument. Il signe celui de Théodore Canneel, directeur de la section de dessin et, lors de la remise du souvenir à la ville, il prononce le discours exaltant le mérite des professeurs à l'honneur. En 1877, son envoi au Salon se compose de *Thusnelda captive* (d'après Tacite), d'un buste d'enfant et de *La leçon de musique*. Cette dernière statuette a été soumise en 1875 au jury du concours organisé par la Compagnie des Bronzes pour l'exécution, en plâtre, d'un groupe ou d'une figure pouvant servir séparément comme décoration d'intérieur ou comme ornement de pendule. Elle fut primée en même temps que les envois faits par J. Dillens,

J. Van Rasbourgh, P. Comein. En 1876, Louis Van Biesbroeck collabore, avec d'autres artistes gantois, au cortège de la Pacification de Gand, et se charge en ordre principal du char monumental représentant le Tribunal de sang. En 1878, il fournit la maquette de l'aiguille mortuaire à ériger sur la tombe du peintre Joseph Pauwels; en 1880, il expose au Salon de Gand le buste de M. le professeur Bureau et un *Prométhée enchaîné* qui, exécuté en marbre blanc, sera acheté par la ville de Gand et placé à demeure dans le parc communal. C'est également en 1880 qu'a lieu l'Exposition historique de l'Art Belge, inaugurant le nouveau Musée de Balat, rue de la Régence à Bruxelles. Louis Van Biesbroeck y envoie : *Thusnelda*, *Mignon*, *Bouquetier napolitain* et *Préférence enfantine*. Ce choix peut valoir, en quelque sorte, comme résumé des aspirations artistiques du sculpteur, au moment de sa participation.

En 1883, les œuvres exposées à Gand s'appellent : *Jeunesse de Moïse*, statue et un buste-portrait; en 1886, Louis Van Biesbroeck revient avec la statue *Mignon* et avec un bas-relief : *L'Histoire de la Sculpture* (Égypte, Grèce, Rome, Moyen-Âge), destiné à l'ornementation de son domicile privé. En 1889, le groupe conventionnel : *Douleur et espérance*, conservé à l'Académie de Gand, ne marque aucun changement dans la conception de l'artiste; en 1892, un buste et la statue *Excelsior*, d'un mouvement assez heureux, rappellent l'attention sur son nom; la ville de Gand s'assure l'*Excelsior* qui, coulé en bronze, orne encore un des parterres fleuris de la cité. En 1895, l'envoi de l'artiste comporte la statue *Jeunesse*, un buste de femme en terre cuite, un médaillon en cuivre ciselé : *Aurore*. En 1899, il se fait représenter par une étude pour un groupe *Idéal et pessimisme*, par deux bustes intitulés *Laboureur* et *Ophélie*. Son dernier envoi de 1902 ne comprend que les esquisses de deux figures pour l'attique du péristyle du nouveau Musée de Gand : *L'Inspiration* et *L'Étude de la nature*. Ces deux



œuvres, achevées plus tard, furent coulées en bronze et hissées sur l'attique en question; elles échappèrent aux réquisitions allemandes et conservent encore leur premier emplacement.

Louis Van Biesbroeck avait été chargé également, en 1882, du cours de Types et Costumes à l'Académie de Gand. Il prit sa retraite comme professeur en 1905. Comme autres œuvres accessibles du sculpteur, nous signalons la statue de Gérard Mercator au square du Sablon à Bruxelles, ainsi que les statues personnifiant les gantiers, les cordonniers et les doreurs sur la clôture du même square, des bustes et des médaillons, dont celui de sa fille, au cimetière communal de Gand; la statue *Heureux pêcheur*, véritable sculpture de genre, acquise par le Musée communal de Gand en 1910.

Louis Van Biesbroeck, homme consciencieux et sincère, ne peut être classé parmi les sculpteurs marquants de notre école. Ses œuvres soignées se tiennent scrupuleusement aux formes et aux techniques classiques, ne révèlent que rarement un élan plus nerveux, une audace artistique. Les anatomies sont bien étudiées, les ressemblances des portraits recherchées avec obstination. Mais l'artiste ne participa jamais à l'évolution qui poussa nos meilleurs modelers vers un réalisme plus vigoureux; il resta l'adepte inébranlable d'un classicisme plutôt froid et trop souvent guindé. Par arrêté royal du 14 mai 1884, il fut nommé membre correspondant de la Commission royale des monuments; de 1887 à 1910, il fut membre de la Commission des monuments et des sites de la ville de Gand; en sa qualité de membre de la Société d'histoire et d'archéologie de la ville de Gand, il collabora à l'inventaire archéologique de Gand, auquel il fournit dix-sept notices se rapportant à des œuvres sculpturales intéressantes conservées à Gand. Lorsque son fils Georges, ingénieur-astronome, fut attaché à l'Observatoire d'Uccle, il alla habiter cette commune; il y mourut, octogénaire, le 11 mars 1919.

O. Roelandis.

Registres de l'état civil de Gand et d'Uccle. — Archives de l'Académie royale de dessin à Gand. — Catalogues des Salons de Gand de 1885 à 1902. — Académie royale de Belgique, Règlements et documents concernant les trois classes (2<sup>e</sup> édition, 1905). — *De Vlaamsche school*, années 1864, 1875 et 1878. — Paul Fredericq, *Album du Cortège historique de la Pacification de Gand* (Gand, 1876). — Catalogue de l'Exposition historique de l'Art belge en 1880. — F. G. Dumas, *Inventaire archéologique de Gand, 1897-1906*.

**VAN BIVOORDE (Louis)**, écrivain ecclésiastique. Voir BIVOORDE (Louis VAN).

**VAN BLITTERSWYCK (Guillaume)**, juriconsulte. Voir BLITTERSWYCK (Guillaume VAN ou DE).

**VAN BLITTERSWYCK (Jean)**, écrivain ascétique. Voir BLITTERSWYCK (Jean VAN ou DE).

**VAN BLOEMEN (Jean-François)**, peintre. Voir BLOEMEN (Jean-François VAN).

**VAN BLOEMEN (Norbert)**, peintre. Voir BLOEMEN (Norbert VAN).

**VAN BLOEMEN (Pierre)**, peintre. Voir BLOEMEN (Pierre VAN).

**VAN BOCHAUTE (Charles)**, médecin. Voir BOCHAUTE (Charles VAN).

**VAN BOCK (BOEKEL ou BOUCK)**, peintre. Voir BOCK (VAN).

**VAN BOCKEL (Guillaume)**, bourgmestre de Louvain, né à Louvain le 24 avril 1789, mort dans la même ville le 10 mars 1863. Il était le fils de Jean-Baptiste, brasseur-distillateur (mort le 6 novembre 1830), et de Marie-Elisabeth Huygens. Il entra au barreau en 1815 et fut nommé notaire en 1827.

En 1830, il prit part au mouvement révolutionnaire. Le commissaire du district de Louvain, Adolphe Roussel, le désigna, au mois d'octobre de cette année, pour constituer la Commission de sûreté avec Beckx, D'Elhougne et Hollanders. Cette commission fut installée à l'hôtel de ville le 18 octobre et surveilla les élections des membres de la Régence (25 octobre). Van Bockel

fut élu premier échevin et installé comme tel le 1<sup>er</sup> novembre.

Après la mort du bourgmestre Jean De Noeff, il fut élu, le 7 mai 1833, à la première magistrature de la ville par le corps des Notables, constitué en vertu d'un arrêté du Gouvernement provisoire du 2 décembre 1830. Sur plus de 700 notables, il n'y eut que 277 votants, dont 223 pour Van Bockel. Celui-ci fut installé dans ses nouvelles fonctions le 30 mai 1833. Il les exerça jusqu'en 1842, lorsque les élections furent défavorables au parti catholique.

Au cours de sa magistrature, il eut à s'occuper de la question du maintien ou de la suppression de l'université d'État à Louvain. Il intervint auprès du gouvernement en faveur du maintien de cette institution. Mais, lorsque les Chambres eurent décidé l'installation des universités de Gand et de Liège (1835), il fit des démarches auprès de l'archevêque de Malines Sterckx, son ancien condisciple de collège, en vue du transfert à Louvain de l'université catholique créée à Malines. Lors de l'établissement de cette université à Louvain (1<sup>er</sup> décembre 1835), Van Bockel prononça un discours, dans lequel il rappelait le rôle de l'ancienne université brabançonne, mais insistait surtout sur les conditions avantageuses dans lesquelles était créée l'institution nouvelle, placée sous la direction de l'épiscopat.

Il s'intéressa au développement économique de Louvain : il contribua entre autres à faire voter par le Conseil communal l'approfondissement du canal. Mais les frais de cette entreprise obèrent le trésor communal, et ses adversaires profitèrent de ce fait pour critiquer sa gestion. Aux élections communales d'octobre 1842, le parti catholique fut mis en minorité. Van Bockel ne fut pas réélu et résilia ses fonctions de bourgmestre.

En 1836, il avait été élu conseiller provincial. Il siégea au Conseil provincial du Brabant jusqu'en 1844. Il s'occupa alors activement de la réorganisation du parti catholique à Louvain. Il prit part à la création d'écoles

dominicales dans les différentes paroisses, notamment dans la paroisse Saint-Pierre, dont il devint président du Conseil de fabrique.

Lorsque, en 1854, fut instituée l'Association catholique, il fut l'un des membres du comité organisateur, et prononça comme tel un discours qui fut publié sous le titre : *Redevoering wylgesproken in den naem van het provisioneel Komiteyt tijdens de vorming der constitutionneele en bewaernde Vereeniging van het arrondissement Loven* (Leuven, Ickx en Geets, 1854).

Le 10 septembre 1861, il fut élu membre de la Chambre des représentants. Il n'y joua, semble-t-il, qu'un rôle assez modeste.

Il avait épousé en premières noces Marie-Catherine Hollanders, et en secondes noces Barbe Vander Maelen.

Il possédait une assez riche collection d'antiquités, gravures et dessins, qui fut vendue après sa mort par Heussner, place Sainte-Gudule, à Bruxelles.

Son portrait, peint par H. Otto, en 1864, figure dans la salle des mariages, à l'hôtel de ville de Louvain.

Herman Vander Linden.

*Moniteur de Louvain*, dimanche 15 mars 1863.  
— *Journal des petites affiches de l'arrondissement de Louvain*, 25 et 30 octobre 1842 et 18 décembre 1863, p. 154-157 et 173. — M. Dieu. *Louvain pendant la révolution belge de 1830 et la campagne du mois d'août 1831* (Louvain, 1930), p. 94-95, 97, 132. — *Bulletin de la Commission royale d'art et d'archéologie*, 1872, p. 39. — *Bibliographie nationale*, t. IV. — E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, p. 55 et 606. — G. J. Servranckx, *Mémoire historique et statistique sur les hospices civils et autres établissements de bienfaisance de la ville de Louvain* (Louvain, 1843-1844), p. 71.

**VAN BOCKHORST (Jean)**, peintre. Voir BOECKHORST (Jean VAN).

**VAN BOCKSTAELE (Jean)**, organiste et compositeur, né à Gand, le 16 septembre 1818, mort dans cette ville, le 5 septembre 1867. Après avoir reçu sa première éducation musicale à l'école des enfants de chœur de l'église Notre-Dame-Saint-Pierre, il entra en 1835 au Conservatoire, au moment de la fondation de cet établissement, et y étudia l'harmonie sous la direction de

Mongal, ainsi que le piano avec Edouard De Somere (voir ces noms). Il succéda, en 1846, à ce dernier comme organiste de la cathédrale Saint-Bavon, où il acquit une grande réputation à la fois comme virtuose et comme improvisateur. Plus porté vers l'improvisation que vers la composition, il a laissé relativement peu d'œuvres, mais ses pièces d'orgue, *Offertoire*, *Communion*, *Elevation*, etc., sont d'une bonne écriture.

P. Bergmans.

*Le Bien public*, Gand, 6 septembre 1867. — *Le Guide musical*, 19 septembre 1867. — Ed. Grégoir. *Les Artistes-musiciens belges au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle* (Bruxelles, 1885), p. 412.

**VAN BODEGHEM** (*Louis*), ou VAN BOEGHEM, architecte. Voir BODEGHEM (*Louis VAN*).

**VAN BOECKEL** (*Jean*), médecin. Voir BOECKEL (*Jean VAN*).

**VAN BOECKHOUT** (*Jean-Joseph*), publiciste. Voir BOECKHOUT (*Jean-Joseph VAN*).

**VAN BOEGHEM** (*Louis*), architecte. Voir BOEGHEM (*Louis VAN*).

**VAN BOEKEL**, peintre. Voir BOEK (*VAN*).

**VAN BOEXELAER** (*Pierre*), écrivain ecclésiastique. Voir BOEXELAER (*Pierre VAN*).

**VAN BOGGET** (*Jean*), professeur et prédicateur, né à Weert (duché de Limbourg), en 1728. Il se voua à la vie franciscaine l'an 1749.

Répétiteur de théologie morale à la résidence d'Hoogstraeten, transféré à Turnhout le 15 septembre 1771, il revient à Hoogstraeten dix ans après pour gouverner pendant quinze ans cette maison et son collège d'humanités gréco-latines. Il dirigea ensuite la communauté d'Herenthals depuis le 17 septembre 1796 jusqu'au jour de la suppression, suivie de l'expulsion *manu militari*.

Jean Van Bogget prononça l'oraison

funèbre de Nicolas-Léopold de Salm-Salm, duc d'Hoogstraeten, dans l'église paroissiale d'Hoogstraeten : *Oratio funebris Nicolai Leopoldi de Salm Salm, Ducis Hoogstrateni, dicta in ecclesia Hoogstratae a R. P. Van Bogget*, Antverpiæ, van Parijs, s. d. [1770]; in-4°.

P. Jérôme Goyens O. F. M.

Archives de l'ordre des FF. Mineurs en Belgique : *Nomina FF. viventium A. 1727-1797*. — *Ibid., defuncti ab A. 1789-1816*. — *Ibid., Tabulae Capitulares*. — S. Dirks, *Histoire littéraire et bibliographique des FF. Mineurs* (Anvers, 1885), p. 405.

**VAN BOSSUYT** (*Jacques-Ignace*), théologien. Voir BOSSUYT (*Jacques-Ignace VAN*).

**VAN BOGHOUT** (*Jean-François*), littérateur flamand, né à Anvers, le 6 mars 1830, mort à une date qu'il ne nous a pas été possible de déterminer. Fils d'un marchand de vitres et de glaces, il exerça la profession d'architecte, mais nous n'avons trouvé aucune trace de ses travaux dans ce domaine. Elu conseiller provincial le 27 mai 1872, sur la liste catholique, il se représenta en 1876, mais ne fut pas réélu. Le 5 janvier 1881, il alla habiter Hemixem, où l'on perd sa trace. Il s'occupa activement de littérature flamande, et écrivit de nombreuses pièces de théâtre, publiées à Anvers : *Zij was moeder* (1851); *Joncker van Roderycke* (1856); *Jan Bertrand* (1859); *De Mand en de Korf* (1860); *Walter de toonkunstenaar* (1860; 2<sup>e</sup> éd. 1869; 3<sup>e</sup> éd. 1886; musique d'Al. Fernau); *De Dahlialiefhebbers*, naar Conscience (1864); *De Tweelingbroeders* (1865); *Zonderlinge toevallen* (1868); *Meester Knorrepot* (1869); *Zonneschijn na regen* (1869); ainsi que diverses poésies. Il retraça aussi l'histoire de la manifestation anversoise de 1872 en l'honneur du ministre Victor Jacobs.

Emile Van Averbek.

*Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910), p. 39. — Frederiks en Vanden Branden, *Biographisch woordenboek der nederlandsche letterkunde* (Amsterdam, 1891), p. 84. — Renseignements particuliers.

**VAN BOISSCHOT** (*Charles*), prédicateur. Voir BOISSCHOT (*Charles VAN*).

**VAN BOLSWERT** (*Boëce*), graveur. Voir BOLSWERT (*Boëce VAN*).

**VAN BOLSWERT** (*Schelle*), graveur. Voir BOLSWERT (*Schelle VAN*).

**VAN BOMMEL** (*Corneille-Richard-Antoine*), évêque de Liège. Voir BOMMEL (*Corneille-Richard-Antoine VAN*).

**VAN BONT** (*Guillaume*), homme politique. Voir BONT (*Guillaume VAN ou DE*).

**VAN BONT** (*Jean*), ambassadeur. Voir BONT (*Jean VAN ou DE*).

**VAN BORSELEN** (*Johannes Becar ou Becker*), humaniste, plus connu sous le nom de BORSALUS, naquit en Zélande, pendant le dernier quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Selon toute probabilité, il vit le jour, sinon dans la bourgade de Borselen, tout au moins dans l'île de ce nom, située au sud-ouest de l'île de Zuid-Beveland, et qui fut, pour la plus grande partie, engloutie par les flots en 1532.

On a souvent dit qu'il appartenait au lignage des seigneurs de Borselen : nous avons la conviction qu'il n'en est rien et c'est en vain que nous avons cherché sa trace dans la généalogie de cette illustre maison que M. H. Obreen a dressée avec une précision toute scientifique (*Maandbl. van het genealog.-herald. Genootschap - De Nederl. Leeuw*, 1927). Tout ce que nous savons des origines et de la parenté de notre personnage, c'est qu'il appartenait à la bourgeoisie aisée, que son père s'appelait Jacques et qu'il était lui-même l'oncle du savant médecin Hubert Barlandus (voir ce nom).

Borsalus fut immatriculé, le 30 avril 1495, à l'Université de Louvain, en qualité d'élève payant au collège du Lys. Reçu bachelier ès-arts, le 8 avril 1497, il fut admis à la licence, le 10 avril 1498, avec la 23<sup>e</sup> place sur 77 concurrents. Le 22 décembre 1501, il entra au Conseil de la Faculté des Arts.

Dès cette époque, il fut attaché comme régent au collège du Lys, qui sous l'impulsion de professeurs tels que Nevius,

Dorpius, Despautère et Amerot, était devenu un brillant foyer d'humanisme. Borsalus y fut promptement apprécié comme un excellent maître et comme un latiniste de première valeur. Aussi Jérôme de Busleyden n'hésita-t-il pas à lui confier l'éducation de son neveu Corneille Erdorf, dont le caractère difficile réclamait une direction à la fois énergique et sagace.

En 1515, Borsalus partit avec son élève pour le Luxembourg. La façon dont il s'acquitta de sa mission lui valut les attestations les plus élogieuses et la faveur du célèbre conseiller. En 1517, il revint à Louvain et vécut dans l'intimité d'Érasme avec lequel il échangea par la suite de nombreuses lettres. Le grand homme prisait fort les qualités morales et intellectuelles de notre humaniste : dans un de ses Colloques (*Epithalamium Petri Ægidii*), il le cite comme un des hommes les plus érudits de Louvain.

En 1517 et en 1518, il le recommanda tout spécialement à Jean de Berghe, conseiller de Marguerite d'Autriche, qui cherchait un gouverneur pour un gentilhomme de son entourage, et à Jean Robbys, doyen de Malines, qui s'occupait de recruter le personnel du collège des Trois-Langues récemment institué. Ce fut dans ces conditions que la chaire de latin à la fondation de Busleyden fut offerte à Borsalus. Toutefois, celui-ci déclina cette flatteuse invitation et rentra en Zélande, où il avait été nommé doyen du chapitre de Sandenburch à Veere. Dès 1513, il avait été pourvu d'une prébende de chanoine à Middelbourg. Élu doyen de cette ville en 1521, sans que cette désignation pût toutefois sortir ses effets utiles, il obtint, en 1522, le bénéfice de Brouwershaven près de Zierikzee.

En 1522, Borsalus fut attaché à la personne du jeune Maximilien de Bourgogne, fils du seigneur de Veere, et par la suite amiral de Flandre, *stadhouder* de Hollande et de Zélande et chevalier de la Toison d'Or. Il accompagna celui-ci à Louvain et ailleurs, pendant plusieurs années. En 1529, il rentra défi-

nitivement en Zélande. La date de sa mort ne nous est pas connue. Il était encore doyen de Veere en 1536.

Borsalus n'a laissé aucune œuvre imprimée, mais les rapports qu'il eut avec Busleyden, avec Adrien Barlandus et avec Érasme ont sauvé son nom de l'oubli. C'est à son instigation qu'Érasme écrivit son *Ecclesiastes sive de ratione concionandi* qu'il commença en 1519 et ne fit paraître qu'en 1535. Gérard Geldenhouwer lui dédia deux des huit satires qu'il publia à Louvain en 1515. Adrien Barlandus mit sous son patronage son *Opusculum de amplificatione oratoria* (Louvain, 1536).

Ces faits établissent l'influence que Borsalus exerça sur les esprits, et parfois sur les meilleurs esprits, de son temps.

Alphonse Roersch.

M. Dorpius, *Dialogus in quo Venus...*, 1514 (1<sup>re</sup> lettre de Borsalus). — Adr. Barlandus, *Libelli tres*, 1520 (t. I. de Barl. à B.). — Adr. Barlandus, *Plusculae Esopi fabulae*, 1512 (t. I. de B. à Barl. et t. I. de Barl. à B.). — Paquot, *Mémoires*, 1765, éd. in fol., t. I, p. 9 et auteurs cités. — F. Neve, *Mémoire sur le collège des Trois-Langues*, 1856, p. 130, 132-139; *Annuaire de l'Un. cathol. de Louvain*, 1873, p. 403 et 1874, p. 397-412 (3 l. de J. de Busleyden à B.); *La Renaissance des Lettres*, 1890, p. 180, 197-199. — E. Reusens, *Documents relatifs à ... l'Un. de Louvain*, t. IV, 1886, p. 114. — Förstemann-Günther, *Briefe an D. Erasmus*, 1904, p. 65 et 306 — P. S. Allen, *Opus epistolae D. Erasmi*, t. I-VII, 1906-1928, lettres 291, 320, 370, 432, 1321, 1787, 1851, 1898, 1984 (lettres de B. à Er.), ép. 352, 1880 (l. d'Er. à B.); ép. 737, 794, 803, 849, 1005 et t. I, p. 537 (détails sur B.). — H. de Vocht, *Litterae ad Craneveldium*, 1928, p. 28-29, 460 et *passim* (v. table p. 739).

**VAN BOSSUYT (Jacques-Ignace)**, théologien. Voir BOSSUYT (Jacques-Ignace VAN).

**VAN BOTERDAEL (Augustin)**, historien et poète. Voir BOTERDAEL (Augustin VAN).

**VAN BOTERDAEL (Jean-Baptiste)**, écrivain ecclésiastique. Voir BOTERDAEL (Jean-Baptiste VAN).

**VAN BOTERDAEL (L.)**, grammairien flamand. Voir BOTERDAEL (L. VAN).

**VAN BOUCHAUTE (Liévin)**, poète flamand. Voir BOUCHAUTE (Liévin VAN).

**VAN BOECK**, peintre. Voir BOECK (VAN).

**VAN BOURGOINGNE (Nicolas)**, historien. Voir BOURGOINGNE (Nicolas DE).

**VAN BRACLE**, ancienne famille. Voir BRACLE (DE OR VAN).

**VAN BRANTEGHEM (Guillaume)**, écrivain ecclésiastique. Voir BRANTEGHEM (Guillaume VAN).

**VAN BRECHT (Liévin)**, poète latin. Voir BRECHT (Liévin VAN).

**VAN BREDAEEL (Pierre)**, peintre. Voir BREDAEEL (Pierre VAN).

**VAN BREDAEEL (Jean-Pierre)**, peintre. Voir BREDAEEL (Jean-Pierre VAN).

**VAN BREDAEEL (Jean-François)**, peintre. Voir BREDAEEL (Jean-François VAN).

**VAN BRÉE (Mathieu-Ignace)**, peintre. Voir BRÉE (Mathieu-Ignace VAN).

**VAN BRÉE (Philippe-Jacques)**, artiste-peintre, frère cadet de Mathieu, né à Anvers, le 1<sup>er</sup> janvier 1786, décédé à Bruxelles, le 16 février 1871. Il fut d'abord l'élève de son père, André, puis de son frère. Il alla ensuite à Paris, où il fréquenta l'atelier de Girodet. Il fit le voyage d'Italie et séjourna quelque temps à Rome. En 1818, il retourna à Paris et y resta jusque vers 1835, lorsqu'il revint définitivement en Belgique.

Nagler énumère un grand nombre de ses œuvres, qui la plupart appartiennent au genre dit historique, sauf le tableau représentant l'*Atelier de Van Daël*. Il acquit une grande réputation en s'attachant à reproduire différentes scènes de la vie de Rubens (*Rubens peignant le portrait de Marie de Médicis*; *Rubens peignant dans son jardin*) et surtout en exécutant une grande toile, *L'abdication de Charles-Quint*, qui fut placée au Musée moderne à Bruxelles.

H. Vander Linden.

Nagler, *Neues allgemeines Künstler Lexicon*, t. II (1835). — H. Hymans, *De Vlaamsche school*. — Hippert et Linnig, *Les peintres graveurs*. — Thieme-Becker, *Künstlerlexikon*, t. IV (1910).

**VAN BREUGEL (Pierre)**, ou **VAN BRUEGEL**, médecin. Voir **BRUEGEL (Pierre VAN)**.

**VAN BRUHESEN (Pierre)**, médecin. Voir **BRUHESEN (Pierre VAN)**.

**VAN BRUSSEL (Antoine)**, peintre. Voir **BRUSSEL (Antoine VAN)**.

**VAN BRUSSEL (Louis)**, peintre. Voir **BRUSSEL (Louis VAN)**.

**VAN BRUSSEL (Philibert)**, jurisconsulte. Voir **BRUXELLES (Philibert DE ou VAN BRUSSEL)**.

**VAN BRUYSSSEL (Ernest-Jean)**, érudit, archiviste et ensuite consul, né à Bruxelles le 1<sup>er</sup> juillet 1827, décédé à Rome le 2 mai 1914.

Au cours des voyages qu'il eut l'occasion de faire dès sa jeunesse, il montra une grande prédilection pour les recherches historiques. Ses deux premiers livres (*Trois mois en Sicile et Malonia, épisode du Bas-Empire*, publiés à Bruxelles en 1852) marquent déjà une orientation en ce sens. En 1856, il fit paraître une brochure : *De l'organisation des bibliothèques publiques en Belgique* et en 1857, il adressa au ministre de l'Intérieur une demande en vue d'obtenir une mission scientifique en Angleterre. La Commission royale d'histoire, consultée, émit un avis favorable et lui donna quelques instructions. Au cours des années 1858 et 1859, Van Bruyssel envoya à cette commission deux rapports sur les archives et les bibliothèques d'Angleterre. De 1859 à 1862, il composa en outre une *Liste analytique des documents concernant l'histoire de Belgique qui sont conservés au State-Paper Office et au Record Office*. En 1862, il fournit en outre une note sur la bibliothèque de sir Thomas Phillipps à Middle-Hill (Worcestershire).

L'organisation d'un bureau paléographique à la Commission royale d'histoire (23 juillet 1861) lui permit de faire de nouvelles recherches. Il fut nommé chef de ce bureau, qui fonctionna jusque 1868. La principale œuvre qu'il com-

posa au cours de cette période et où il dénote de sérieuses qualités d'érudit, est l'*Histoire du commerce et de la marine en Belgique* (1861-1864), 3 volumes. Il continua toutefois de s'intéresser aux sources de l'histoire de Belgique qui se trouvent en Angleterre. En 1862, il publia dans le Bulletin de la commission d'histoire (3<sup>e</sup> série, t. II) une *Étude bibliographique sur les chroniqueurs anglais, écossais et irlandais depuis les temps plus reculés jusqu'à l'invention de l'imprimerie*, et des *Documents tirés des archives et des bibliothèques d'Angleterre* (3<sup>e</sup> série, t. III). En 1863, il donna dans le même bulletin une *Analyse de quelques documents originaux, relatifs à l'histoire de Belgique, qui sont conservés dans la collection dite des chartes additionnelles, au Musée britannique* (3<sup>e</sup> série, t. IV) ainsi qu'une *Table générale des documents appartenant aux Archives du royaume de Belgique, dont il existe des copies au Public Record Office à Londres* (3<sup>e</sup> série, t. IV) et, en 1864, *Documents tirés du Musée historique et du State Paper Office* (3<sup>e</sup> série, t. VI). Dans l'intervalle, il composa une *Histoire politique de l'Escaut* (1864).

Il fournit en outre une contribution à l'inventaire des sources de l'histoire des villes et des abbayes en composant une *Table des documents relatifs à l'histoire des villes, communes, abbayes, etc... de Belgique, qui existent à la Bibliothèque royale, section des manuscrits* (3<sup>e</sup> série, t. VII et IX, 1865 et 1867). En 1865, il publia la *Table générale du Recueil des Bulletins de la Commission royale d'histoire* (2<sup>e</sup> série). Quatre ans après, il fournit à la même commission une *Table générale des notices concernant l'histoire de Belgique publiées dans les revues belges de 1830 à 1865*.

Le Bureau paléographique fut supprimé en 1863 (14-21 août) et Van Bruyssel commença alors une nouvelle carrière : il fut successivement nommé consul à Washington (avec résidence à New-York, 1868, puis à la Nouvelle-Orléans, 1871). En 1879, il fut nommé consul à Caracas (pour la Colombie, le Venezuela et l'Équateur) et, en 1883,

à Buenos-Ayres. Le 27 février 1899, il passait en qualité de consul général à Tunis. Il fut mis à la pension de retraite en 1906 (20 décembre). Il consacra surtout son activité à l'étude des problèmes économiques et sociaux actuels. Dès 1868, il publie *L'industrie et le commerce en Belgique, leur état actuel et leur avenir*. Il composa en 1877, un volumineux *Rapport sur l'Exposition internationale de Philadelphie*, en 1879, un *Rapport sur les Etats-Unis mexicains*, qui eut une seconde édition l'année suivante. Il fut chargé de diverses exploitations commerciales.

En 1880, il fournit à la collection *Patria belgica* une vue générale de l'*Histoire du commerce* (en Belgique).

En 1882 parut son rapport sur *La République Argentine*; en 1889, celui sur *La République Orientale de l'Uruguay*. Dans la « Bibliothèque de philosophie scientifique » du Dr G. Lebon, il publia, en 1907, *La vie sociale et ses évolutions*, esquisse dans laquelle il essaya de mettre en relief l'importance des facteurs économiques dans la transformation des sociétés.

Il avait épousé, le 15 novembre 1880, Charlotte-Béatrice-Eugénie de Tallenay.

H. Vander Linden.

*Bibliographie nationale*, t. IV, — *Bulletin de la commission royale d'histoire*, 2<sup>e</sup> série, t. XI et XII; 3<sup>e</sup> série, t. I, II, III, IV, VII et IX; 5<sup>e</sup> série, t. VIII.

**VAN BUGGENHOUT (Emile)**, compositeur et clarinettiste, né à Bruxelles en 1825, y décédé avant 1885. Fit ses études musicales au Conservatoire de Bruxelles, où il obtint, en 1841, le prix de clarinette. Tint pendant quelques années la partie de clarinette solo dans la musique du Roi. Dirigea pendant un certain temps la Société philharmonique d'Arlon et fut inspecteur des sociétés de musique de la province de Luxembourg. À partir de 1852, il dirigea un journal musical d'harmonie et de fanfares, le *Métronome*. Disciple de Fétis pour la composition, Van Buggenhout écrivit des chœurs pour voix d'hommes, une centaine de morceaux pour harmonie dont quelques-

uns bénéficièrent d'une vogue persistante, un opéra en trois actes, *Marguerite*, ainsi qu'une cantate *Le XX<sup>e</sup> anniversaire* (1856), pour laquelle le Roi lui offrit une médaille d'or.

Ernest Closson.

Fétis, *Biogr. univers.* — Grégoir, *Artistes musiciens belges*.

**VAN BUKENTOP (Henri)**, exégète. Voir BUKENTOP (Henri DE ou VAN).

**VAN BUSCOM (Guillaume-E.)**, sculpteur. Voir BUSCOM (Guillaume-E. VAN).

**VAN BUSCUM (Pierre)**, écrivain ecclésiastique. Voir BUSCUM (Pierre VAN).

**VAN CAELEN (Henri)**, théologien. Voir CAELEN (Henri VAN).

**VAN CALBERG (G.-F.)**, poète flamand. Voir CALBERG (G.-F. VAN).

**VAN CAMDONCK (Pierre)**, chancelier de Brabant, né vers 1355, mort en 1412. Il étudia à l'Université de Paris, où il passa au moins six années. Il y conquist les grades de maître ès arts (avant 1378) et de docteur en droit canon (vers 1380). Il avait obtenu à cette époque, les chapellenies de Notre-Dame du Béguinage à Anvers et de la paroisse de Deurne. En 1378, il reçut en outre une prébende de l'évêché de Cambrai. Le duc de Brabant Antoine lui confia, le 5 mars 1408, les fonctions de chancelier, et lui laissa le gouvernement du duché pendant son absence. Cette mesure rencontra l'opposition des nobles et des villes du Brabant. En 1409, Van Camdonck fut délégué par le duc, avec d'autres ecclésiastiques, au concile de Pise.

H. Vander Linden.

Archives du royaume, Cour des comptes, *Recette générale du Brabant*, 1407-1408; *Cartulaires et manuscrits*, n° 881a. — A Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. I (1898), p. 8. — Mansi, *Amplissima Collectio Conciliorum*, t. 27, p. 322. — K. Hanquet, Documents relatifs au Grand schisme (*Analeccta Vaticano-Belgica*, t. VIII (1924), n° 1105 et 1161).

**VAN CAMP (Camille)**, peintre, né à Tongres, le 3 juin 1834, mort à Montreux (Suisse), le 16 novembre 1891.

La famille Van Camp est d'origine anversoise. Le père du peintre, Pierre-Joseph (Anvers, 1806-Bruxelles, 1871), y débuta au barreau; en 1830, il fut nommé substitut du procureur du Roi près le tribunal d'Audenarde; en 1832 il devint échevin d'Anvers, en 1833 procureur du Roi à Tongres (c'est là que naquit Camille Van Camp), d'où il revint à Anvers en la même qualité. En 1836, il fut nommé substitut du procureur général près la cour d'appel de Bruxelles, en 1840 conseiller à la cour d'appel et en 1865 conseiller à la cour de cassation. Sa mère, Antoinette-Jeanne-Caroline Asselberghs (1810-1908), était bruxelloise. Camille Van Camp avait un frère, Alphonse, né en 1836, qui fit sa carrière au barreau, dans la presse et dans l'administration, et fut directeur au ministère de l'Instruction publique sous Van Humbeek.

Camille Van Camp montra de bonne heure des dispositions artistiques. Sa carrière s'orienta tout naturellement vers la peinture, sans rencontrer la moindre résistance de la part de sa famille. Il reçut ses premières leçons de Louis Huard, artiste délicat, dessinateur de goût, dont l'influence fut considérable sur lui. Il entra à l'Académie de Bruxelles le 9 octobre 1848, âgé donc de 14 ans, et en suivit les cours jusqu'en 1853. Il y remporta une série de distinctions et fut classé premier au concours de composition historique au cours de sa dernière année d'études (1852-1853). Il fréquenta ensuite l'atelier de Louis Gallait et reçut les conseils du maître pendant quelque temps. Il débuta aux expositions par des portraits (Anvers, 1860, portrait d'une dame âgée assise).

Il fut bientôt l'un des membres en vue du groupe d'artistes promoteurs de « L'Art Libre » qui comprenait Hipp. Boulenger, Louis Dubois, Charles Degroux, Eugène Smits, Louis Artan, Ed. Agneessens, Constantin Meunier, Félicien Rops, Alf. Verwée, Ch. Hermans, L. Speekaert, etc., tous adversaires de l'académisme et luttant pour l'émancipation de la peinture dans le

sens de la lumière et du plein air. Le portrait de Camille Van Camp figure dans la grande toile d'Ed. Lambrichs qui réunit les effigies des membres du groupe (Musée de Bruxelles). Nature fine, discrète, empreinte de distinction et de douceur, pourvu de fortune, Camille Van Camp fut au nombre des novateurs qui se réclamaient du réalisme alors à ses débuts, mais sans y mettre aucune outrance.

Sa production fut variée : portraits, tableaux d'histoire, scènes de genre, natures-mortes, paysages. Il exécuta aussi un très grand nombre d'aquarelles. Citons, parmi ses œuvres principales : portraits du père et de la mère de l'artiste (Musée d'Anvers), de Mme Couteaux, du président de Gerlache, de M. Olin, de Mme Montefiore-Lévy, de Mme Gislain de Vertron (Musée de Bruxelles), de Mme de Harven, de MM. Lequime, Bourson (directeur du *Moniteur*), baron de Haulleville (directeur du *Journal de Bruxelles*); nombreux portraits d'enfants; *La Faunesse* (Musée de Namur, tableau brûlé lors de l'invasion allemande en 1914); *La Mort de Marie de Bourgogne* (1878, Musée de Bruxelles), en dépôt à l'hôtel de ville de Bruges; une série d'études aux hauts fourneaux de Monceau s/Sambre (1878), faisant pressentir les œuvres de peinture de Constantin Meunier; *La Fête patriotique de 1890* au Parc du Cinquantenaire, grande composition très intéressante de mouvement et de coloris, comprenant un grand nombre de portraits, d'une allure très libre sans aucun aspect officiel. Ce document historique fut confié à la Chambre des Représentants par la veuve du peintre.

Le 16 mai 1878, Van Camp épousa à Bruxelles Louise-Marie-Pauline Van Overbeke (1845-1917); deux enfants naquirent de ce mariage : Elisabeth, née en 1879, et Jacques-Pierre-Louis, né en 1881.

Paul Jambotte.

**VAN CAMP (Mathieu-François)**, évêque nommé de Bois-le-Duc.

Né à Anvers, le 10 décembre 1750, M.-F. Van Camp obtint le grade de



licencié en théologie à l'Université de Louvain et devint curé de la paroisse St-Jacques à Anvers. En cette qualité, il intervint courageusement pour disputer à des émeutiers en furie le malheureux Dieltjens, son paroissien, que l'on voulait pendre non loin de son église paroissiale (16 novembre 1792). Lors de la seconde entrée des troupes françaises en cette ville, il fut arrêté en qualité d'otage, le 18 octobre 1794, et conduit à Paris où il demeura en prison jusqu'au 1<sup>er</sup> avril 1795.

Quand la loi du 7 Vendémiaire an IV, exigeant des prêtres une promesse de fidélité aux lois républicaines, fut mise en vigueur en Belgique, au printemps de 1797, tout le clergé d'Anvers adressa aux autorités une protestation où il réclamait la liberté garantie aux autres citoyens, tout en affirmant sa soumission au pouvoir établi (5 mai 1797). Le curé de St-Jacques s'associa à cette démarche. Comme celle-ci semblait devoir aboutir, il revendiqua la liberté du culte en portant publiquement le saint-sacrement aux malades de sa paroisse (20 juin 1797). Escorté par ses paroissiens, entouré de démonstrations de piété de la part des habitants, le prêtre rencontra des gendarmes qui tentèrent de disperser la foule et finirent par tirer des coups de feu. De ce chef, le curé fut emprisonné, pour avoir contrevenu aux lois qui interdisaient l'exercice public du culte. Il fut relâché provisoirement, le lendemain, sous caution de l'avocat Nanteuil. Mais le fait lui valut plus tard une condamnation à deux ans d'emprisonnement et à 500 francs d'amende.

Le coup d'Etat du 18 Fructidor ayant renforcé le système de terreur employé par le gouvernement, Van Camp fut l'objet, comme beaucoup de membres du clergé, d'un arrêté du Directoire prescrivant sa déportation (15 décembre 1797). Après de vaines recherches de la police dans sa paroisse, il finit par être découvert, mis en prison à la citadelle, et finalement déporté au delà du Rhin.

Pendant son séjour à Munster, où il rencontra, parmi d'autres exilés belges,

le chanoine Van Helmond, de Malines, il acquit une certaine autorité qui lui valut d'être signalé aux gouvernements de Londres et de Vienne dans les circonstances suivantes. Lorsque la guerre, un instant suspendue, reprit en 1799 entre les puissances coalisées et la France, un négociant d'Anvers, nommé Rottiers, vint trouver à Londres l'ambassadeur d'Autriche, qui était alors le comte de Starhemberg. Il venait proposer une entente entre les Belges désireux de s'insurger contre la France et les souverains coalisés. Renvoyé en Belgique, pour chercher des détails précis sur les moyens dont disposaient les insurgés et sur leur but, Rottiers revint à Londres, le 2 août 1799, avec le rapport demandé. Il proposait que le gouvernement anglais envoyât un agent à MM. Van Camp et Van Helmond qui étaient en relation avec leur patrie et prêts à donner tous les renseignements souhaités. Cette indication semble n'avoir pas eu de suite.

La paix religieuse étant rétablie, à la suite du Concordat de 1801, le curé Van Camp fut réintégré dans la possession de son église paroissiale par le maire Werbrouck, le 17 juillet 1802, malgré la résistance que tenta de lui opposer un prêtre assermenté qui s'était mis à la tête de la paroisse pendant la déportation du pasteur légitime.

Entouré de considération à cause de la fermeté dont il venait de faire preuve, Van Camp avait su conquérir l'estime des autorités par suite de sa réputation d'éloquence et de savoir et aussi d'attachement au régime nouveau. Il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 16 mai 1810. Ce premier pas franchi dans la voie des dignités officielles amena une erreur qui gâta sa vie. Napoléon, qui venait de réunir la Hollande à l'Empire et le Brabant septentrional au département des Deux-Nèthes, voulut rétablir l'évêché de Bois-le-Duc, supprimé depuis plus d'un siècle. Sans attendre l'approbation du Saint-Siège, il nomma au siège de Bois-le-Duc un vicaire général de Gand, qui mourut à Paris le 19 septembre 1810, quatre

mois après sa désignation. Le 22 octobre 1810, un décret impérial appela Van Camp à remplacer De Pauw à Bois-le-Duc. N'ayant pas obtenu du Pape le bref nécessaire, le nouvel évêque n'entreprit pas moins de se mettre en possession du siège épiscopal (15 janvier 1811). Il se heurta au refus des principaux ecclésiastiques du diocèse, notamment de Van Alphen, vicaire apostolique, et de Van Gils, président du Séminaire. Ces deux opposants, qui ne voulurent pas se prêter même à l'artifice proposé par Van Camp et consistant à lui donner les pouvoirs de vicaire général, furent punis par la déportation en France. Le même sort atteignit d'autres membres du clergé encors.

Ce fut en vain que l'évêque nommé demanda à M<sup>sr</sup> Van Velde de Melroy, ancien évêque de Ruremonde, chargé du gouvernement spirituel de la Hollande catholique, de lui donner la consécration épiscopale. M<sup>sr</sup> Van Velde refusa d'intervenir et fut puni également de la peine de la déportation. Néanmoins, Van Camp se rendit à Paris, en juin 1811, pour assister au concile convoqué par ordre de Napoléon. Quand il revint à Bois-le-Duc, il ne put y obtenir plus de succès qu'auparavant. Les fidèles refusaient d'assister à la messe célébrée par lui et les séminaristes se rendaient en Allemagne pour y recevoir l'ordination sacerdotale.

Le 13 août 1811, Van Camp fut créé baron de l'Empire. Son blason portait : *coupé, au chef de gueules chargé d'une croix pattée d'argent, et en pointe d'argent chargé d'une bêche de sable et d'une branche d'olivier de sinople posée en sautoir, au franc quartier de baron de l'Empire (de gueules à un dextrochère d'argent tenant une épée haute du même).*

Dès l'apparition des armées alliées vers le Rhin, l'évêque de Bois-le-Duc crut devoir quitter son siège. Il s'éloigna de Bois-le-Duc le 4 décembre 1813, pour n'y plus revenir.

À la suite de la création du royaume des Pays-Bas, il se fixa à Anvers où il décéda le 14 juin 1824. Le roi Guillaume lui avait alloué une pension

modeste qui lui permit de vivre dans la retraite.

P. Verhaegen.

De Smet, *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle*, pp. 206 et suiv. — Thys, *La persécution religieuse en Belgique sous le Directoire exécutif*, pp. 12, 14, 20, 21. — Thys, *Historiek der straten en openbare plaatsen van Antwerpen*, pp. 242, 247. — *Annalectes joints à l'Annuaire ecclésiastique de l'archevêché de Malines*, 1860, p. 144, 1870, p. 83. — Colenbrander, *Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland, 1810-1813*, t. 1<sup>er</sup>, pp. XXII, 331, 730. — P. Verhaegen, *Le baron d'Hartemberg*, p. 452. — De Hana, *Synopsis actorum ecclesiae antverpiensis*, p. 119. — *Revue belge de numismatique*, t. LXI, p. 332. — V. Pierre, *La déportation ecclésiastique sous le Directoire*, p. 86. — Gebruers, *Eenige aanteekeningan over den besloten tijd en den boerenkrijg*, t. II, p. 213.

**VAN CAMPENE** (Cornelle), chroniqueur. Voir CAMPENE (Cornelle VAN).

**VAN CAMPENHOUT** (François), compositeur. Voir CAMPENHOUT (François VAN).

**VAN CAUKERCKEN** (Cornelle), graveur. Voir CAUKERCKEN (Cornelle VAN).

**VAN CAUWELAERT** (Jean-Baptiste), né à Lennick-Saint-Quentin, le 23 novembre 1809, mort à Bruxelles, le 14 avril 1879. Fils de François et de Marie-Anne Sterckx, il appartient à la première entrée générale au séminaire de Malines lors de la réouverture des cours après les difficultés sous le régime hollandais.

Van Cauwelaert fut professeur au collège d'Enghien (16 avril 1832), vicaire à Sainte-Croix à Ixelles (1<sup>er</sup> mai 1833), à Sainte-Gudule (30 juin 1837) et curé de Saint-Nicolas (19 septembre 1855), se montrant pasteur dévoué et généreux. Il publia quelques travaux d'histoire religieuse, notamment des biographies de François de Reye, de Bruxelles, martyr de Gorcum, et de François van Outers, de Bruxelles, ermite de Saint-Augustin.

J. Laenen.

*Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910).

**VAN CAUWENBERGHE** (Charles-Joseph), professeur d'obstétrique à l'Université de Gand et à l'École des sages-

femmes, né à Wortegem, le 9 juillet 1841, mort à Gand, le 12 février 1911. Il fit de brillantes études de médecine à l'Université de Gand de 1862 à 1867, au cours desquelles il fut proclamé lauréat du Concours universitaire (1865-1866) pour les sciences obstétricales (mémoire couronné *Sur les grossesses extra-utérines*). Il alla se perfectionner à Paris et à Vienne. Il fut rappelé à Gand par la maladie et la mort de Van Leynsele (1868), et fut appelé à succéder à son maître dans l'enseignement théorique et pratique des accouchements, qu'il conserva jusqu'à sa mort. En 1871, il fut proclamé docteur spécial en sciences chirurgicales avec une *Dissertation sur la structure du placenta*. Il fut recteur de l'Université de Gand pour la période 1894-1897. Il était correspondant de l'Académie de médecine depuis 1882, membre titulaire depuis 1897. Au moment de sa mort, il venait d'être nommé président de l'Académie pour 1911. On lui doit plusieurs mémoires sur des questions d'obstétrique, un *Handboek der verloskunde*, à l'usage des élèves sages-femmes, un précis d'*Obstétrique opératoire*, des discours rectoraux sur le *Mysticisme médical*, le *Mesmérisme*, l'*Hypnotisme*.

Léon Fredericq.

Discours de M. Masoin avec portrait (*Bulletin Acad. royale de méd.*, 1911, p. 92). — Discours prononcés aux funérailles, par de Brabantere, H. Lehoucq, Masius, Verachueren, Van Bambeke, Picard (*Bull. Soc. méd. Gand*, février 1911). — Notice par Ch. van Bambeke dans *Liber memorialis Univ. Gand*, p. 534. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN CAUWENBERGHS (Edouard)**, prêtre et historien, né à Sichem, le 14 avril 1828, mort à Hérinnes, le 5 avril 1909. Ordonné prêtre à Malines, le 21 décembre 1850, il eut toute sa carrière sacerdotale dans la paroisse d'Hérinnes, où il fut successivement vicaire (1851), curé (1870) et doyen (1874). La fondation en 1878 d'un cercle archéologique à Enghien, dont il devint vice-président en 1895, l'amena à s'occuper de recherches historiques sur la région d'Hérinnes. Au Congrès d'Enghien, en 1898, il fit une commu-

nication intéressante sur le *Stévenisme dans les environs de Hal, d'Enghien et de Lennik-Saint-Quentin*, inséré dans les *Annales du Cercle d'Enghien* (t. VI), où il publia aussi plusieurs autres notices historiques sur Hérinnes et l'ancien doyenné de Hal.

Paul Bergmaes.

*Annales du Cercle archéologique d'Enghien*, t. VII (1909-1913), p. 537-543.

**VAN CEULEN (Daniel)**, théologien. Voir CEULEN (Dantel VAN).

**VAN CEULEN (Pierre)**, théologien. Voir CEULEN (Pierre VAN).

**VAN CHRISTYNEN (Paul)**, jurisconsulte. Voir CHRISTYNEN (Paul VAN).

**VAN CLEEF ou VAN CLEVE**, famille d'artistes. Voir CLEEF (VAN).

**VAN CLEEF (Guillaume)**, peintre. Voir CLEEF (Guillaume VAN).

**VAN CLEEF (Henri)**, peintre. Voir CLEEF (Henri VAN).

**VAN CLEEF (Jean)**, peintre. Voir CLEEF (Jean VAN).

**VAN CLEEF (Josse)**, peintre. Voir CLEEF (Josse VAN).

**VAN CLEEF (Martin)**, peintre. Voir CLEEF (Martin VAN).

**VAN CLEVE**, famille d'artistes. Voir CLEEF (VAN).

**VAN CLICHTOVE (Josse)**, théologien. Voir CLICHTOVE (Josse VAN).

**VAN COETSEM (Charles-Auguste)**, professeur de clinique médicale à l'Université de Gand, né à Gand, le 30 mai 1788 et y décédé le 14 octobre 1865. Fils d'un médecin distingué de Gand, fit de bonnes études à l'École de médecine départementale, puis obtint (13 octobre 1814), le diplôme de docteur en médecine à l'Université de Leyde, après un brillant examen. Il s'établit d'abord à Melsele, mais, après quelques mois de pratique, il revint à Gand, où il fut nommé professeur à l'École de méde-

cine. Lors de la création de l'Université de Gand en 1817, il fut, sur la recommandation de van Rotterdam, nommé lecteur et chargé de rédiger les feuilles de clinique sous la direction du professeur. En 1819, il fut chargé en outre du cours de pathologie générale. Il enseigna ensuite, comme professeur extraordinaire (1820), l'anatomie comparée, l'histoire naturelle, la botanique et la zoologie dans la Faculté des sciences. Le Conseil académique, sur la proposition de la Faculté des sciences, lui avait décerné le diplôme de *Matheseos magister et scientiarum naturalium doctor*. En 1824, il quitta la Faculté des sciences et fut chargé d'enseigner à la Faculté de médecine la pathologie générale, l'hygiène et la médecine légale, puis les maladies des enfants et des femmes. C'est alors qu'il publia ses *Medicinæ forensis elementa*, qui devinrent le manuel de médecine légale classique de l'époque. Quelque temps après (1825), il fit paraître un ouvrage beaucoup plus important : *Medicinæ theoreticæ conspectus sive pathologiæ generalis compendium, ad usum Academicum accommodatum*. Dans cet écrit, il formula les idées de philosophie médicale qui furent toujours la base de sa pratique. En 1835, à l'occasion de la réorganisation de l'Université de Gand, il fut promu à l'ordinariat et les cours les plus importants lui furent confiés : les maladies internes et la clinique médicale, qu'il conserva jusqu'en 1862. Dès lors, son enseignement eut une influence considérable sur la formation d'une longue succession d'élèves. Il appartenait à la vieille école, qui s'attachait de préférence à l'étude des troubles fonctionnels et ignorait jusqu'à un certain point les nouveaux modes d'exploration physique, permettant de préciser le diagnostic anatomique. Citons parmi ses publications, outre les deux manuels indiqués précédemment : *Oratio inauguralis de summa utilitate anatomie comparatæ*, etc., 1822; divers mémoires : *Sur l'inflammation aiguë de l'arachnoïde*, 1830; *La pneumonie par poussière de charbon*, 1836; *L'helminthiase*, etc.

Il fut, en 1835, l'un des fondateurs de la Société de médecine de Gand et prononça le discours d'installation de la Société. Il était membre de l'Académie royale de médecine depuis sa fondation (1841), membre, puis président de la Commission médicale provinciale, médecin en chef de l'hôpital civil; il fut recteur de l'Université en 1843. Il fut déclaré émérite en 1863.

Quelques mois avant sa mort, le 8 juin 1865, ses élèves et anciens élèves se réunirent pour fêter son cinquantième médical et lui offrirent son portrait peint par Pauwels.

Léon Fredericq.

Nécrologie Van Coelsem. Discours prononcés aux funérailles, extr. *Bull. Soc. méd. Gand*, 1865, in-8°. — Discours de Tallois, *Bull. Acad. royale Méd. Belg.*, 1865, VIII (2<sup>e</sup> s.), p. 709. — *Histoire Acad. royale Médec.*, 1903, I, 403. — Notice de R. Boddaert dans *Liber memorialis, Université Gand.* — *Bibliographie de Belgique*, t. IV, p. 46. — Pauwels de Vis, *Dict. biogr. belge*, 1848, p. 251. — Gallez, *Histoire Acad. medec.*, mémoires couronnés, 1907, t. XVI, 403. — *Dict. des hommes de lettres, etc. de Belgique*, 1837, p. 201.

**VAN CONINXLO (Gilles)**, peintre. Voir CONINXLO (Gilles VAN).

**VAN CONINXLO (Jean)**, peintre. Voir CONINXLO (Jean VAN).

**VAN CONINXLOO (Cornille SCHERNIER, dit)**, peintre. Voir SCHERNIER (Cornille), dit VAN CONINXLOO.

**VAN CONINXLOO (Pierre SCHERNIER, dit)**, peintre. Voir SCHERNIER (Pierre), dit VAN CONINXLOO.

**VAN COORENHUYS (Guillaume)**, jurisconsulte. Voir COORNHUYS (Guillaume VAN).

**VAN COPPENOLE (François-Bernard)**, chirurgien. Voir COPPENOLE (François-Bernard VAN).

**VAN CORTBEMDE (Balthasar)**, peintre. Voir CORTBEMDE (Balthasar VAN).

**VAN COSTENOBEL (Pierre, en religion Antoine)**, missionnaire en Orient, né à Ypres, le 23 octobre 1652, mort

à Smyrne, le 28 novembre 1686. Malgré sa noble extraction, il entra au noviciat des Franciscains de sa ville natale : il y reçut les livrées de la pénitence la plus austère le 19 août 1672, pour faire profession solennelle l'année suivante. Ses études supérieures terminées, il reçut la prêtrise, et fut admis à l'exercice de la juridiction le 2 mai 1677. En même temps, on lui assigna la chaire de philosophie au couvent de Gand. Peu de temps après, on entendit promulguer en Flandre un pressant appel du ministre général de l'Ordre en faveur de certaines contrées d'Italie, ravagées par les malheurs des temps. De nombreux religieux flamands sollicitèrent la faveur d'y répondre, notamment le jeune Van Costenobel, qui fut envoyé à Smyrne. Arrivé en 1680, le jeune missionnaire y trouva un immense champ d'action parmi la population cosmopolite qui s'y rencontrait. À côté des colonies italienne et grecque, beaucoup de marchands flamands affluaient dans ce port international. Pour suffire à la besogne, Van Costenobel recourut au général, le suppliant de vouloir envoyer des aumôniers flamands en bon nombre. La supplique fut entendue, et bientôt notre zélé missionnaire put donner l'accolade fraternelle à deux coadjuteurs, Amand de Buschere, de Courtrai, et Alexis Ally, de Gand ; un troisième le P. Pacifique Smidt, du couvent de Waas, avait débarqué à Chio. Ce dernier écrivit plus tard la relation précise de leur voyage, avec un coup d'œil sur les travaux apostoliques dans la mission franciscaine (voir plus haut sa notice). Intelligence claire et souple, Van Costenobel maniait déjà avec facilité les langues usuelles ; il prêchait en italien, comme aussi en roumain ou grec moderne. Ses succès le désignaient comme supérieur de l'importante maison de Smyrne, mais l'humble religieux, redoutant les graves responsabilités, n'occupa cette charge que pendant une année. Il projetait un voyage en Terre-Sainte, quand il fut une des premières victimes de la peste qui venait d'éclater à Smyrne, en 1686. Si la plupart des

lettres de Van Costenobel ont été dispersées dans la tourmente révolutionnaire française, on connaît de lui un *Caléchisme en grec moderne*, certains écrits en langue arabe envoyés au P. Smidt et des *cartes géographiques* tracées de sa main.

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Ordre à Bruxelles. — Stephanus Deneef, *Chronologia Provinciae comitatus Flandriae, ad annum 1680*. ms (copie). — S. Dirks, *Hist. lit. et bibliogr. des FF Mineurs* (1885), p. 296-300. — Ph. Naessen, *Franciscaansch Vlaanderen* (Mechelen; Dirickx, 1893), p. 112-113.

VAN COUDENHOVE (*Charles*), chroniqueur ecclésiastique, né à Tongerlo en 1625, mort le 19 novembre 1696. Il fut reçu dans l'ordre franciscain le 31 janvier 1655. Promu à la prêtrise en 1656, il fut entériné aux fonctions sacrées le 13 janvier 1658. Il n'est pas à confondre avec son homonyme Jacques, son contemporain, ancien officier d'armée, puis religieux discipliné, qui mourut au couvent de Turnhout le 16 novembre 1693. Les qualités intellectuelles et morales de Charles Van Coudenhove le firent monter rapidement en grades administratifs. Proposé à la maison de Leedberg-Pamel, près de Ninove, dès l'an 1660, il passa à la direction des couvents d'études supérieures de Bruxelles, en 1666, et d'Anvers, en 1681. Dans l'entretemps, il fut membre du conseil provincial, sous les noms honorifiques de définiteur et de custode, en 1672, 1678 et 1684. C'est en cette dernière qualité qu'il assista au chapitre général de l'ordre, célébré à Tolède en 1682. Il en revint après avoir géré à Rome les intérêts supérieurs de la nation belge, dont il se vit chargé par la confiance générale. Pendant quelques années, où il fit l'office de chroniqueur officiel de sa province, de 1678 à 1681 et de 1684 à 1690, il rédigea une *Compilatio chronologica Provinciae Germaniae Inferioris*, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Académie royale d'histoire à Madrid.

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Ordre franciscain en Belgique. Tablettes capitulaires. — A. Sanderus, *Chorographia conv. Antwerp*, p. 223; *Bruxell.* 121 ;

*Boetendael*, 128. — Francisc. Peri, *Chronographia Provinciae* (Bruxelles. T'Serstevens, 1774). — Bibliothèque royale à Bruxelles. ms 91, du fonds Goethals, fol. 208.

**VAN COUWERVEN** (*Norbert*), écrivain ecclésiastique. Voir **COUWERVEN** (*Norbert VAN*).

**VAN COXCIE** (*Jean-Antoine et Jean-Michel*) ou **VAN COXIE**, peintres. Voir **COXCIE** (*Jean-Michel VAN*).

**VAN COXCIE** (*Michel*) ou **VAN COXIE**, peintre. Voir **COXCIE** (*Michel VAN*).

**VAN COXCIE** (*Raphaël*) ou **VAN COXIE** (*Raphaël VAN*).

**VAN CRAEN** (*Gommaire*), poète latin. Voir **CRAEN** (*Gommaire VAN*).

**VAN CRAESBEECK** (*Josse*), peintre. Voir **CRAESBEECK** (*Josse VAN*).

**VAN CRAYWINCKEL** (*Jean-Ludolphe*), écrivain ecclésiastique. Voir **CRAYWINCKEL** (*Jean-Ludolphe VAN*).

**VAN CROMBEECK** (*Jean*), écrivain ecclésiastique. Voir **CROMBEECK** (*Jean VAN*).

**VAN CROMBRUGGHE** (*Joseph-Jean*), magistrat. Voir **CROMBRUGGHE** (*Joseph-Jean VAN*).

**VAN CULICK** (*Rumold*), homme politique, dit **STAMPAERT VAN UDEN**. Voir **UDEN** (*Rumold VAN CULICK*, dit **STAMPAERT VAN**).

**VAN CUTSEM** (*François*), religieux franciscain, historiographe, baptisé à Bruxelles (paroisse de Saint-Nicolas), le 15 avril 1677, mort dans cette ville le 23 septembre 1753).

Entré dans l'ordre de Saint-François d'Assise, Van Cutsem émit les vœux de religion au couvent de Louvain en 1697; il exerça les fonctions de vicaire du couvent de Hal (22 avril 1722), puis à Boetendal (18 avril 1728) et fut supérieur de la résidence de Pamel-Ninove (5 mai 1737). Il reprit les fonc-

tions de vicaire du couvent de Boetendal-Uccle le 27 août 1741 et le 28 avril 1743.

Il est l'auteur du manuscrit n° 16581 de la Bibliothèque royale à Bruxelles, sous la cote 521 du fonds Van Hulthem : *Korte historie van de vrouwelijke abdij van Roosendael van het order van den H. Bernardus*, paginé 479-494, fut exécuté en 1734. L'auteur laisse deviner son nom dans un passage de la liste des abbesses de Roosendael : « 37° *Norberta van Diependael, die onder andere oock heeft ontfangen tot 't religieus leven, mijne beminde suster in Christo, joeffer Florentia van Cutsem* »

P. Jérôme Goyens.

**VAN CUTSEM** (*Guillaume*), juriconsulte, né à Leeuw-Saint-Pierre (Brabant) le 17 novembre 1749, mort à Bruxelles le 19 novembre 1825. Fils de Philippe Van Cutsem et de Catherine Nerinx, il fit ses études à l'Université de Louvain, où il obtint le rang de *Primus* le 21 août 1770. Bachelier en théologie, diacre, professeur de philosophie au Collège du Lis (6 juillet 1775), licencié en droit civil et en droit canon, le 11 août 1780, il fut nommé le 17 juillet 1783 professeur ordinaire de droit canon et le 28 novembre 1783 président du Collège de Sainte-Anne ou de Namur. Par lettres patentes du 7 septembre 1793, il fut appelé aux fonctions de conseiller au Grand Conseil de Malines, lesquelles conféraient la noblesse. En sa qualité de conseiller, il refusa de siéger à partir du moment où, en 1794, les armées de la Convention conquièrent la Belgique. D'accord avec ses collègues demeurés à Malines, il soutint que, fonctionnaire de l'Empereur, il n'avait plus aucun pouvoir quand son souverain avait perdu le gouvernement du pays. Et, malgré les menaces des autorités françaises, il persévéra énergiquement dans son attitude. Quand le Consulat donna à la magistrature des formes nouvelles, fort rapprochées de l'organisation actuelle, il créa à Bruxelles un tribunal d'appel pour cinq départements (Dyle, Deux-

Nèthes, Escaut, Jemappes, Lys) et y appela Van Cutsem en qualité de juge (17 messidor an VIII). Comme c'étaient les juges du tribunal d'appel qui présidaient les tribunaux criminels dans chaque département, Van Cutsem fut désigné pour aller à Anvers présider le tribunal criminel des Deux-Nèthes. Il exerça cette présidence pendant dix ans, sauf durant les périodes où un mandat législatif l'appela à séjourner à Paris. Le 14 janvier 1801, il avait été, en effet, nommé membre du Corps législatif pour les Deux-Nèthes par le Sénat et son mandat fut renouvelé le 2 mai 1809. Il devint chevalier de la Légion d'honneur le 14 juin 1804. Lors de la réorganisation de la magistrature par Napoléon, il fut nommé conseiller à la Cour impériale de Bruxelles, le 30 avril 1811. Il fut également présenté comme candidat au Sénat par le collège électoral.

Le Gouvernement néerlandais lui conserva ses fonctions sous le titre de conseiller à la Cour supérieure de justice de Bruxelles et lui décerna la croix de chevalier de l'Ordre du Lion belge (27 décembre 1817). Le conseiller Van Cutsem décéda à Bruxelles et fut inhumé à Lecuw-Saint-Pierre, sous une dalle dont l'inscription résume la vie du défunt. La famille de celui-ci blasonnait : *écartelé aux 1 et 4 de sinople à deux faucilles affrontées d'argent, emmanchées d'or, accompagnées de trois étoiles de même, deux en chef et une entre les faucilles; aux 2 et 3, de sable à quatre pals d'or et au chef d'argent chargé de trois merlettes de sable.*

P. Verbaegen.

Chibert et Colin, *Guillaume Van Cutsem. Bulletin du Cercle archéologique de Malines*, t. XX (1910) pp. 241 et suiv. — Voir aussi *ibid.*, 1894, pp. 210 et suiv.

**VAN CUTSEM (Joseph)**, officier, né à Bruxelles le 8 février 1773, mort à Valls (Catalogne) le 26 février 1809. Il était le quatrième enfant d'Adrien Van Cutsem, né à Pepinghen le 18 février 1726, mort à Bruxelles, le 24 juin 1810, qui avait acquis la bourgeoisie en cette ville le 15 juin 1764 et d'Elisabeth Van

Passel. Lieutenant au 2<sup>e</sup> bataillon de chasseurs belges, le 27 décembre 1792, il passa successivement au 5<sup>e</sup> bataillon de tirailleurs (23 janvier 1794), à la 14<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie légère (20 avril 1795), à la 1<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie (28 février 1796), et fut promu capitaine le 19 avril 1797. Il accomplit les campagnes de 1792 à 1797 aux armées du Nord et de Batavie; il participa à celles de 1798, 1799, 1800, 1801, dans les armées de Mayence, du Danube, du Rhin, d'Italie et d'observation du Midi; en 1805-1806 et 1807, il guerroya à Naples et en Italie; enfin, en 1808-1809, il prit part à la funeste guerre d'Espagne.

En maintes conjonctures, il se conduisit avec bravoure. Il obtint la légion d'honneur (14 juin 1804). Il prêta le serment de légionnaire le 8 août de la même année, à Aquaviva (royaume de Naples). La proposition dont il devait être l'objet fut établie à Tarente, le 19 ventôse an XII (10 mars 1804), et libellée par le colonel Bourgeois et le conseil d'administration du 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie légère dans des termes élogieux.

Joseph Van Cutsem mourut à l'hôpital militaire ambulancier de la division de Souham, le 26 février 1809.

Charles Pergameni.

Archives du Ministère de la guerre de France. — Archives de la ville de Bruxelles (registres paroissiaux et registres des droits de bourgeoisie). — Papiers appartenant à la famille Van Cutsem. — E. Gruyplants et W. Aerts : *Dunouriez dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens*, t. II.

**VAN CUTSEM (Pierre-Joseph)**, médecin et professeur, né à Bruxelles le 13 juin 1768, mort à Bruxelles le 5 mars 1845. Il commença ses études à Bruxelles et, à l'âge de dix-sept ans, fut envoyé à Louvain pour les continuer dans un des collèges de cette ville, qu'avait fondé son grand-oncle Jean Van Malder, évêque d'Anvers. Il y fut le condisciple du futur prince de Metternich. Il aborda l'étude de la médecine en 1789 à l'Université de Louvain et y obtint le grade de licencié en médecine le 27 juin 1794. Il vint habiter Bruxelles et accepta de ses concitoyens

la charge de membre de l'administration municipale de la commune et du canton de Bruxelles. C'est en cette qualité qu'il sanctionna avec ses collègues le règlement du 16 floréal an VII que la Commission de santé, présidée par le professeur Lengrand, avait porté pour l'exercice des différentes branches de l'art de guérir.

En 1801, il se démit de ses fonctions publiques pour se vouer entièrement à la pratique de la médecine. Il fut nommé médecin de plusieurs établissements de bienfaisance et médecin consultant des hôpitaux Saint-Pierre et Saint-Jean. En 1806, il fut nommé médecin de l'hospice des Enfants trouvés et vaccinateur du département de la Dyle. En 1812, il fut chargé de la direction d'un hôpital temporaire, où il se consacra aux soins des soldats malades que les désastres de la campagne de Russie faisaient refluer vers la France. Trois ans après, il montra le même dévouement pour les blessés de la bataille de Waterloo, qu'il soigna à l'hôpital Saint-Jean, dont il était devenu médecin en chef. Van Cutssem fut nommé professeur à l'Université de Bruxelles le 22 octobre 1832 et chargé de la clinique interne à l'hôpital Saint-Jean. Il avait été nommé membre honoraire de l'Académie royale de médecine lors de sa fondation (19 septembre 1841); il était président de la Commission médicale locale de Bruxelles, membre du Collège médical de la province et du Conseil supérieur de santé. A ses funérailles, des discours furent prononcés par Graux (Académie de médecine), Uytterhoeven (Commission médicale provinciale), George (famille), Simonart (élèves).

Léon Fredericq

*Bull. Acad. royale de médecine de Belgique*, 1842, t. p. 11. — *Ibid* 1843, Discours de Sauveur. — *Hist. Acad. royale de médecine*, 1903, p. 440. — Vanderkindere, *L'Université de Bruxelles*, p. 201. — *Journal de médecine, etc.* Bruxelles, 1845, p. 288.

**VAN CUYCK (Henri)**, évêque de Ruremonde. Voir CUYCK (Henri VAN).

**VAN CUYCK VAN MIEROP (François)**, peintre. Voir CUYCK VAN MIEROP (François VAN).

**VAN DAEL (Jean-François)**, peintre. Voir DAEL (Jean-François VAN).

**VAN DAELE (François - Donatien)**, médecin. Voir DAELE (François-Donatien VAN).

**VAN DAELHEM (Donatien)**, théologien. Voir DAELHEM (Donatien VAN).

**VAN DAK (Jean)**, missionnaire au Mexique au XVII<sup>e</sup> siècle. Il occupa durant quatorze ans la chaire de théologie à l'Université de Paris, avant d'assumer la charge de la direction du nouveau couvent franciscain à Bruges. Il enseigna aussi les sciences sacrées à Gand, où l'empereur Charles-Quint l'avait pris comme confesseur. Fernand Cortès ayant conquis le Mexique en 1521, Charles-Quint obtint du Pape la faculté d'y envoyer des religieux de plusieurs ordres, surtout des franciscains espagnols et belges. Parmi ces derniers, on connaît surtout les PP. Glapion, Jean d'Auwers, Pierre De Muer et Jean Van Dak. Les trois derniers débarquèrent en Nouvelle-Espagne en 1522, et s'établirent provisoirement à Tlascala. Les succès des apôtres flamands dépassèrent les espérances. Dès 1524, le pape Adrien VI envoya un renfort de douze moines franciscains. Une place d'honneur revient, certes, au P. Jean Van Dak, appelé officiellement *De Tecto* par les Espagnols, ou *Dutoit* par les Français, par d'autres aussi *Couvreur*. A peine installé à Tezcucio, où il s'appliqua à l'étude de l'idiome indien, il partit comme aumônier militaire avec les troupes de Cortès, marchant à la conquête du Honduras. Parmi maintes déceptions, le missionnaire eut celle de devoir assister au supplice du dernier empereur aztèque, fausement accusé de trahison. Epuisé par les fatigues et les privations, il mourut en route. Le séjour relativement court passé au pays de sa mission avait suffi au zélé prêtre pour rédiger deux opuscules en langue aztèque, restés manuscrits, dont nous connaissons les titres en espagnol : 1. *Primeros rudimentos de la doctrina cristiana en lengua mexicana*. — 2. *Apologia del*



*bautismo administrado a los gentiles mexicanos con solo el agua y la forma sacramental.*

P. Jérôme Goyens.

Prescott, *History of the conquest of Mexico*, t. III, p. 192. — *Cartas de Indias* (Madrid, 1877). — S. Gonzaga, *De orig. seraph. religionis*, t. III. — P. Benignus Fremont, *De Geestelijke Palmboom* (Gent, Dankaert), p. 493. — P. Naessen, *Franciscaansch Vlaanderen*, p. 113-117.

**VAN DALE** (*Hans* ou *Jan*), peintre anversois du xvi<sup>e</sup> siècle. Un « Hans Van Dale, schilder » est inscrit en 1545 à la Gilde d'Anvers, parmi les francs-maîtres. Les Liggeren mentionnent encore, en 1552, un « Hans Van Dale, schilder » dans une liste d'apprentis. Guichardin, dans sa *Description de tout le Pays-Bas* (1567), édition française due à l'auteur lui-même, cite « Jan de Dal, bon sculpteur et élégant poète ». Les éditions successives et les traductions ont modifié ce texte. L'édition de 1641, avec additions de Pierre du Mont, en fait un architecte, tailleur d'images excellent et encore bon poète. Vasari donne la même version, tandis que Descamps reprend un texte de Van Mander concernant Corneille Van Dalem et assimile Jean à deux Corneille van Daelen différents, lui ajoutant ainsi, par surcroît, la qualité de « bon peintre de rochers », qui appartient à Corneille, mauvaise version reprise par Nagler.

On ne connaît que deux œuvres de Van Dale : une vue perspective gravée de l'Escorial, signée J.V.D.F. et un Calvaire votif de François Buxsiden, polychromé par Van Dale à Bruxelles, d'après Duclos, calvaire qui se trouve encore actuellement à la chapelle des Aveugles de Bruges. Il lui fut légué en 1812 par le docteur Fisco de Louvain. Nous n'avons pas retrouvé l'origine de l'orthographe « Johannes de Valle », donnée par Thieme-Becker qui dit également que le Calvaire est signé *pinxit me.*

Simone Bergmans.

Guicciardini, *Description de tout le Pays-Bas*, édition de 1567; *Idem*, édit. 1641. — Vasari. — Van Mander. — Descamps. — Nagler. — Thieme-Becker. — Duclos, *Onze Lievé Vrouwe van Blinden*, p. 33. — *Idem*, *Bruges, Histoire et Souvenirs*, p. 376.

**VAN DALE** ou **VAN DALEN**, peintres. Voir DALE (VAN).

**VAN DALEM** (*Corneille*) ou **VAN DALEN**, peintre. Voir DALEN ou DALEM (*Corneille* VAN).

**VAN DAMME** (*Jacques*), écrivain ecclésiastique. Voir DAMME (*Jacques* VAN).

**VAN DAMME-SELLIER** (*Joseph*), horticulteur, architecte de jardins, peintre de fleurs, né à Gand le 3 septembre 1814, mort dans cette ville le 13 septembre 1868. Il fut élève de Mussche, aide-préparateur des professeurs Van Bréda et Morren. En 1836, il devint directeur des jardins de la Société royale d'agriculture et de botanique de Gand (Casino) et conservateur de ses collections. Il reçut, en 1856, la décoration de première classe de l'ordre des Travailleurs horticoles, et fut aussi couronné comme horticulteur dans soixante-deux concours différents. Il est l'auteur d'une *Flore ou l'herbier des Flandres*, ouvrage qui reçut à deux reprises la haute approbation du roi Léopold I<sup>er</sup>. Il a publié, en 1861, l'*Histoire de la Société royale d'Agriculture et de Botanique de Gand depuis sa fondation* (1808), qui est en même temps l'histoire des horticulteurs gantois. C'est un résumé éloquent des services rendus par la puissante société.

Ch. Fyonert.

*Bibliographie nationale*, t. IV (1910).

**VAN DAMME** (*Pierre-Bernard*), bibliophile. Voir DAMME (*Pierre-Bernard* VAN).

**VAN DE CAFFELLE** (*Jean-Baptiste*), architecte, né à Gand le 23 octobre 1772, mort dans la même ville le 3 décembre 1833. Il était fils de l'architecte Adrien Van de Cappelle, qui, après avoir été couronné par l'Académie de dessin de Gand en 1767, y fut professeur adjoint d'architecture à partir de la réorganisation de l'établissement, le 16 juin 1770, jusqu'au 16 octobre 1774. Jean-Baptiste Van de Cappelle fut

admis à suivre les cours de l'Académie de Gand en 1788. A la fin de ses études scolaires, en 1794, il remporta le premier prix d'élevation dans la section d'architecture; il continua ensuite son apprentissage sous la direction de l'architecte Jean-Baptiste Pisson, et s'installa dans sa ville natale, tant comme architecte que comme entrepreneur. En 1805, la direction de l'Académie de Gand, institution privée, décida de compléter la liste des directeurs par l'adjonction de quatre nouveaux directeurs, « choisis parmi les artistes principaux de la ville ». Jean-Baptiste Van de Cappelle fut un des élus. Il resta un des directeurs de l'Académie de Gand jusqu'à sa mort; il s'occupa spécialement de la section d'architecture.

Dans *Choix des monuments, édifices et maisons les plus remarquables du royaume des Pays-Bas*, Goetghebuer cite, comme travaux fournis par l'architecte Jean-Baptiste Van de Cappelle : « Maisons à Gand; restauration et agrandissement des églises de Somergem, de Vinderhaute — ceci en 1821 — et de Lovendegem; Maison communale à Ninove; maison Grand-place à Saint-Nicolas; maison à Alost; châteaux à Oostacker et à Moerbeke; agrandissement du château à Vinderhaute et à Cluysen; construction et amélioration d'une maison de campagne à Destelbergen et d'une maison de plaisance à Nevele (ce dernier travail en collaboration avec l'architecte Jacques Goetghebuer). Le château de Vinderhaute et la maison de campagne de Destelbergen sont reproduits dans le volume.

Il figura parmi les membres de la Commission de sûreté publique nommée par le Gouvernement provisoire belge le 5 février 1831; mais il n'assista à aucune séance de cette commission, qui resta en fonctions jusqu'au 20 août 1831.

O. Roelands.

Registres de l'Etat civil de Gand. — Procès-verbaux des séances des directeurs de l'Académie de dessin de Gand. — Archives du même établissement. — « Wegwijzers » de l'époque. — Edmond De Busscher, *Précis historique de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature*

de Gand (Gand, De Busscher, 1845). — P. Claeys, *Mémorial de la ville de Gand 1792 1830* (Gand, J. Vuylsteke, 1902). — D. Destanberg, *Genesedert 1851, Eerste reeks 1831-1840* (Gand, J. Vuylsteke, 1903). — P.-J. Goetghebuer, *Choix des monuments, édifices et maisons les plus remarquables du royaume des Pays-Bas* (Gand, A.-B. Steven, 1821). — *Messenger des Sciences historiques*, 1842. — *Registre des séances de la Commission de sûreté publique* (Archives de la ville de Gand). — Paul Bergmans, *Le Campanile du Beffroi de Gand* (Gand, C. Vyl, 1908).

VAN DE CASTERLE (*Désiré*), architecte, né à Bruges, le 23 mai 1839, mort à Liège, le 20 janvier 1917. Il était le fils d'un imprimeur brugeois que l'atelier paternel mit en relations avec les nombreux archéologues et amateurs d'antiquités que comptait la vieille cité flamande. C'est au contact et avec l'encouragement de ces érudits que Van de Castele s'adonna, dès sa jeunesse, aux recherches sur l'art ancien et les anciennes industries d'art, domaine dont il s'écarta rarement pendant toute sa carrière. Il débuta cependant par un gros travail de publication de sources : *La chronique et le cartulaire du monastère des Dunes*, énorme volume in-4° de 1054 pages, commencé en 1864 et dont l'élaboration lui demanda trois ans. Avant son achèvement, il fit paraître, en 1866, *Les Keures, le livre d'admission et autres documents inédits concernant la gilde de Saint-Luc à Bruges*. Ces travaux, très appréciés à leur parution, mais que l'érudition moderne, devenue plus exigeante, juge avec moins d'indulgence, ainsi que d'autres opuscules communiqués à la Société d'Emulation de Bruges le mirent en évidence et lui valurent sa nomination, le 30 janvier 1871, d'attaché aux archives du Conseil des Flandres à Gand. Il n'y resta pas longtemps. Le 23 janvier 1873, il recevait sa nomination d'archiviste adjoint au dépôt des Archives de l'Etat à Liège. Désormais, toute la carrière du jeune archéologue flamand se déroulera en terre wallonne. On peut le regretter pour ce déraciné qui avait puisé dans l'amour enthousiaste qu'il gardait à sa contrée natale, si riche en souvenirs historiques de tous les temps, une ardeur au travail peu commune, qu'il ne manifesta plus guère sur les bords de la

Meuse. Son départ de Gand tarit presque aussitôt sa verve d'écrivain. Pourtant, durant les premières années de son séjour à Liège, il acheva son *Histoire d'Oudenbourg* suivie du *Cartulaire* et de nombreux extraits des comptes communaux de cette ville, qui parut à Bruges, de 1873 à 1878, en deux volumes in-4<sup>o</sup> de 724 et 549 pages. Ce fut sa dernière œuvre de longue haleine. Il se consacra désormais au passé de sa ville d'adoption, Liège, qu'il ne devait jamais plus quitter, sauf le court séjour qu'il fit à Namur de 1882 à 1885 comme conservateur des Archives de l'Etat dans cette ville. Il se montra, d'abord à l'Institut archéologique liégeois, puis à la Société archéologique de Namur, un membre aussi zélé qu'il l'avait été à la Société d'Emulation de Bruges.

Il s'était spécialisé dans de courtes recherches concernant des artistes ou d'habiles artisans établis dans le pays de Liège. On lui doit ainsi diverses communications concernant la verrerie liégeoise, les grès liégeois, wallons, namurois, l'ancienne faïence liégeoise, les tapisseries, les cuirs dorés, les meubles, etc. Un jour pour lui mémorable fut la découverte, parmi de filandreux papiers de procédure de la Chambre Impériale, du dessin authentique du retable en argent doré de l'abbaye de Stavelot que l'abbé Wibald fit exécuter entre 1130 et 1153.

Il dirigea pendant vingt et un ans le dépôt des Archives de l'Etat à Liège. Les premiers conservateurs de cet important dépôt s'étaient avant tout consacrés à la mise en ordre des différentes collections. Puis Schoonbroodt et surtout S. Bormans avaient multiplié les inventaires permettant au public de consulter avec fruit les fonds les plus importants du grand dépôt liégeois. L'activité de Van de Casteele se déploya dans un domaine tout différent. Comme historien ou juriste, il était beaucoup moins bien formé que ses prédécesseurs, mais on doit lui reconnaître de solides qualités d'administrateur. Il prit donc à cœur de marquer son passage à la direction des Archives de l'Etat à Liège

en améliorant autant que possible les installations assez rudimentaires de son dépôt et en travaillant à enrichir les collections confiées à sa garde. Dès son arrivée à Liège, il avait été investi d'une mission d'inspection des archives communales de la province et il fit ainsi rentrer au dépôt de l'Etat d'importants lots d'archives scabinales, que beaucoup de communes conservaient encore indûment. Il obtint de la Ville de Liège la remise des rares archives antérieures à la Révolution que le temps avait épargnées et celles, beaucoup plus riches, des Hospices et du Bureau de bienfaisance; beaucoup de notaires lui confièrent leurs anciens protocoles. Il eut enfin, au terme de sa carrière, la joie de négocier le rachat des précieux cartulaires de la cathédrale de Saint-Lambert dont on ne possédait qu'un double du premier livre. La *notice sur les LIBRI CARTARUM de l'église de Liège*, insérée dans le tome LXXII de la Commission royale d'histoire fut sa dernière publication. Il fut moins heureux dans ses instances répétées pour contraindre les communes à céder aux Archives de l'Etat les registres paroissiaux, qui restent toujours à l'heure actuelle exposés à la disparition par suite de l'incurie de certains détenteurs de ces importantes archives. Il constata aussi que le local des Archives de l'Etat aménagé en 1863 dans l'aile nord du palais des Princes-Evêques deviendrait, dans un avenir rapproché, absolument incapable de recevoir les importantes remises d'archives modernes qui étaient attendues et fut le premier à préconiser le désencombrement légendaire du palais par la construction, pour les archives, d'un nouveau local beaucoup plus spacieux. En attendant la réalisation de ce plan, qui ne fut exécuté que trente ans plus tard, il s'ingénia à tirer le meilleur parti des locaux étriqués dont il disposait, et y réussit complètement grâce à l'emploi de nouveaux rayons métalliques.

Mais il rédigea peu d'inventaires. Il n'avait pas l'esprit synthétique et se laissait trop distraire par le détail et

l'anecdote. C'est pourquoi ses travaux préférés étaient la lecture et l'annotation des anciens protocoles des notaires, mine inépuisable de renseignements de toute espèce; il y glana surtout les documents qui révélaient des détails inédits sur les artistes et les industries d'art du pays mosan. On trouvera la communication de ses trouvailles dans les Bulletins de l'Institut archéologique liégeois et de la Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège, les Annales de la Société archéologique de Namur, le Messager des sciences historiques, les Bulletins de l'Académie royale d'archéologie et des Commissions royales d'art et d'archéologie.

On lui doit enfin l'organisation très réussie de l'exposition rétrospective des Gildes et Corporations tenue à Liège de mai à juillet 1900 et l'édition de l'album commémoratif de cette intéressante évocation.

Quand l'Administration des archives décida la publication des inventaires sommaires des principaux fonds de tous les dépôts d'Etat de Belgique, il se réserva pour son dépôt la part du lion et fit paraître sous son nom les inventaires sommaires du Conseil privé, des Trois Etats, du Grand greffe et des greffes des Echevins de Liège, des greffes scabinaux de la province, du Bureau de bienfaisance et des hospices civils de Liège. Malheureusement, ces inventaires élaborés hâtivement avant que ne fût terminé le classement de ces fonds importants, sont actuellement périmés et ne peuvent rendre les services qu'en attendaient les promoteurs des inventaires sommaires.

Em. Fajon.

Dossiers administratifs aux Archives de l'Etat à Bruges et à Liège.

**VAN DE CASTEELE (Pierre)**, CASTELLANUS, de son vrai nom A CASTELLO, helléniste et médecin, naquit à Grammont le 7 mars 1582 et mourut à Louvain le 23 février 1632. Il était fils de François à Castello qui fut, dit-on, chambellan d'Alexandre Farnèse. Il appartenait à une famille nombreuse et considérée. Un Christophe à Castello fut

échevin de Grammont, au cours du second quart du XVII<sup>e</sup> siècle.

Après avoir fait ses humanités à Mons et à Gand, Castellanus fréquenta pour un temps l'Université de Douai, où il fut l'élève d'André Hoyus; puis il partit pour Orléans, où il étudia le droit et enseigna le grec (probablement en qualité de maître libre ou de tutelle). En 1609, il fut nommé professeur de philologie grecque au Collège des Trois-Langues à Louvain en remplacement du célèbre jurisconsulte Henri Zoesius.

Tout en remplissant ces fonctions avec le plus grand zèle, il s'adonna également aux études médicales, lesquelles s'appuyaient alors, pour une large part, sur la connaissance des grands traités médicaux de l'antiquité. Il fut proclamé licencié en médecine en 1612 et docteur le 23 octobre 1618; il était le 88<sup>e</sup> docteur sorti de la Faculté. Le premier grade conférait le droit de pratiquer l'art de guérir; le second, l'aptitude à enseigner à l'Université.

En 1620, à la mort de François Sassenus, notre helléniste fut chargé de faire à la Faculté le cours d'Institutes de la médecine; disons plutôt qu'il y professa, d'après le Canon d'Avicenne, ce qu'on appelle aujourd'hui la pathologie générale.

Dans les deux chaires assez différentes qui lui furent confiées et qu'il occupa conjointement jusque peu avant sa mort, Castellanus fit preuve des qualités les plus sérieuses. Il possédait une érudition peu commune et avait lu, la plume à la main, tous les auteurs grecs et latins. Ce faisant, il avait pour but, nous dit-il, non moins d'apprendre les langues classiques que d'augmenter ses connaissances. De bonne heure, il lut ces auteurs et il les dépouilla en ayant l'attention particulièrement attirée sur certaines recherches déterminées. C'était déjà pratiquer la méthode qui fut usitée, au XVIII<sup>e</sup> siècle, dans les Universités hollandaises et qui, sous Ruhnkenius et Wyttenbach, produisit de si brillants résultats.

Plus tard, Castellanus mit à profit les notes qu'il avait recueillies de la sorte et

il en tira la matière de plusieurs des savants travaux qui ont sauvé son nom de l'oubli. On lui doit les publications suivantes :

1° *Ludus sive Convivium Saturnale*, Louvain, J. Masius, 1616, 46 pages in-8°. Dialogue à la manière des Saturnales de Macrobe, dédié à François de Kinshot, conseiller du roi d'Espagne. Les interlocuteurs sont Borlutius, jeune patricien gantois ; Sestius (Jean van t'Sestigh), chanoine de Saint-Pierre à Louvain et professeur de décrets ; enfin, Castellanus lui-même. Les trois amis discutent fort agréablement *inter pocula* une foule de sujets et tournent en ridicule, de la façon la plus plaisante, les prétentions des faux savants et l'arrogance des parvenus. Ecrite dans une langue riche et pure, avec une verve tout érasmiennne, cette spirituelle fantaisie a été reproduite par J. Maire dans les *Elegantiores praestantium virorum satyrae* (Leyde, 1655, t. II, pp. 409-462) ainsi que par de Nélis dans sa *Collectio opusculorum ad historiam litt. belgicam pertinentium* (Louvain, c. 1767, t. I, pp. 95-139, avec une introduction très flatteuse pour Castellanus). Félix Nève en a traduit fort exactement quelques passages et en a donné une piquante analyse.

2° *Ortologion sive de Festis Graecorum syntagma*, Anvers, Jérôme Verdussen, 1617, 303 pages in-8°. Dédié à Balthazar de Robiano, trésorier général des domaines et des finances. L'auteur avait projeté d'écrire, d'après tous les textes connus, un traité complet des institutions religieuses, politiques, judiciaires et privées de la Grèce ancienne. Il en donne ici une première partie, dans laquelle il étudie, en les classant par ordre alphabétique, quatre-vingt-onze fêtes religieuses de l'Hellade, laissant toutefois de côté les plus connues telles que les quatre Grands Jeux. Encore que notre compatriote n'ait pas fait état des textes épigraphiques, les renseignements qu'il fournit sont nombreux et précis : pour chaque fête, il s'efforce d'indiquer exactement quand, où, par qui et en l'honneur de qui elle était

célébrée ; il en retrace, dans la mesure du possible, l'historique et les cérémonies. A l'appui de ses assertions, l'auteur reproduit de nombreux passages des auteurs grecs en les accompagnant d'une traduction fidèle et en les corrigeant au besoin. L'*Ortologion* a certainement fait avancer la science ; de même que les recueils similaires de Sigonius et de Meursius, il a servi de base à tous les travaux ultérieurs. Il a été reproduit par Gronove dans le *Thesaurus antiquitatum graecarum* (Leyde, 1701, t. VII).

3° *Vitae illustrium medicorum qui toto orbe ad haec tempora floruerunt*, Anvers, Guill. à Tongris, 1617, 255 pages in-8°. Dédié à François de Paz, médecin du roi d'Espagne et des Archiducs. Reproduit pour la partie ancienne (jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle) par Gronove, *op. cit.*, t. X. Suite de biographies de tous les médecins célèbres depuis l'antiquité jusqu'à l'époque contemporaine (en tout 184) ; compilation sans valeur spéciale et qui n'est intéressante pour nous que par les détails qu'elle renferme sur de nombreux médecins belges.

4° *Laudatio funebris Alberti Belgarum principis*, Louvain, H. Hastenius, 62 pages in-4°. Oraison funèbre de l'archiduc Albert, prononcée au Collège des Trois-Langues à Louvain : il s'agit d'un morceau de rhétorique élégamment écrit, sans plus. — Un autre discours d'apparat fut lu par Castellanus, le 8 septembre 1626, lors des fêtes du deuxième centenaire de l'Université de Louvain ; cette œuvre qui célébrait le glorieux passé de l'Alma Mater paraît aujourd'hui perdue.

5° *Κρωμαγία sive de usu carniū librī I*, Anvers, Jérôme Verdussen, 296 pages in-8°. Reproduit dans Gronove, *op. cit.*, t. IX. Dédié aux Etats de Brabant, protecteurs de la chaire détenue par Castellanus. Ce curieux traité, fruit d'observations personnelles et d'une longue fréquentation avec les auteurs grecs, latins et arabes, constitue une véritable encyclopédie de l'alimentation carnée dans l'antiquité et dans les temps modernes. Quelle est la valeur nutritive et curative de la viande ; dans quelle

mesure les anciens en ont-ils usé; quels sont les différents animaux dont l'homme peut se nourrir; leur chair doit-elle être mangée chaude ou froide, rôtie ou bouillie; autant de questions auxquelles l'auteur répond en historien, en médecin et en gastronome. Toutefois, ce livre est aussi d'un naturaliste, qui connaît d'innombrables quadrupèdes et quarante espèces d'oiseaux comestibles, et d'un folkloriste, qui sait que le lièvre rosit les joues des jeunes filles et que le becfigue chasse l'humeur noire. Tout cela est attrayant et pittoresque et atteste le contact direct avec les sources et avec la réalité.

6° Sweertius attribue également à notre auteur un traité *De Legibus atticis*, qui aurait été imprimé à Anvers chez Bellère en 1626. Nous ne savons si ce volume a jamais vu le jour: toute autre trace en est aujourd'hui perdue. On a pourtant donné comme étant de Castellan les opuscules *De Mensibus atticis et De Graecorum et praecipue Atheniensium mensibus et anno*, qu'il joignit à son *Bortologion*. En réalité, ces travaux sont de Guillaume Hilander et de Michel Beuthens.

Notre personnage jouit de son temps d'une grande renommée. Il était en relations avec les savants les plus distingués. M. Th. Simar a retrouvé à Paris, à la Bibliothèque nationale (f. lat., ms. 8599), une partie importante de sa correspondance, notamment des lettres à Gérard de Coursèle; il en a publié une qui traite avec compétence de chronologie biblique.

Castellanus résigna sa chaire de philologie au Collège des Trois-Langues, en faveur de Pierre Stockmans, le 17 janvier 1632. Il abandonna peu après son enseignement à la Faculté de médecine. Il y fut remplacé par Plempius. Bien qu'il n'eût pas encore atteint l'âge de cinquante ans, il était vaincu par l'excès de travail et la maladie. Il mourut à Louvain, le 23 février suivant, et fut inhumé en l'église Saint-Pierre. Avec lui disparaissait un des meilleurs humanistes que la Belgique possédât au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à une époque où la

pénurie du Trésor rendait précaire la position des hommes de science et où les moyens d'encouragement faisaient souvent défaut.

De son union (7 février 1614) avec Anna van Exaerde, de Grammont († 1671), Castellanus eut cinq enfants, dont deux fils, Gérard et Thomas, qui furent prêtres et chapelains de Saint-Pierre, à Gand. Une de ses filles était aveugle-née; une autre épousa François Typoets, d'une famille patricienne de Louvain.

La bibliothèque de Castellanus, qui était fort importante, fut vendue aux enchères à Louvain, le 17 janvier 1634, par le libraire H.-J. Oliverius; le catalogue imprimé comporte 25 feuillets in-4<sup>o</sup>, dont neuf renseignent des ouvrages de philologie et de littérature.

Alphonse Roersch.

Valère André, *Bibl. belg.*, 1623, p. 685; 1643, p. 729. — Le même, *Fasti*, éd. de 1630, pp. 223, 238, 283, 396. — Sanderus, *De Scriptorib. Flandriae*, 1624, p. 131. — Sweertius, *Athenae*, 1628, n. 607. — Foppens, *Bibl. belg.* 1739, p. 963. — Er. Poteanus, *Epistol. attic.*, 1614, ep. 78. — C. Broeckx, *Essai sur l'hist. de la médec. belge*, 1838, p. 236. — Ferd. Lefebvre, *Ann. de l'Un. de Louvain*, 1857, pp. 300-316. — Felix Neve, *Messenger des Sc. histor.*, 1837, pp. 403-445; *Mémoire sur le Collège des Trois Langues*, 1836, pp. 214-217 et 382; *La Renaissance des Lettres en Belgique*, 1890, pp. 343-374. — de Portemont, *Recherches histor. sur la ville de Grammont*, 1870, t. II, pp. 149-181. — Th. Simar, *Lettres inédites d'humanistes belges*, Musée belge, t. XII, 1908, pp. 243-253.

**VANDECLAEUS (Pierre)**, helléniste, né à Douai, vécut au XVI<sup>e</sup> siècle et fut directeur de collège à Gand et à Aire. Il publia en 1566, à Gand, chez Ghislain Manilius, des *Formulae declinandi et conjugandi graece ex N. Olenardo* (in-4<sup>o</sup>), dont le célèbre pédagogue Simon Verrepaeus recommanda l'emploi pour les élèves de troisième latine, dans ses *Institutiones scholasticae*.

Alphonse Roersch.

S. Verrepaeus, *op. cit.*, 1573, pp. 36 et 116. — Sanderus, *De Scriptoribus Flandriae*, 1624, p. 138. — Valère André, *Bibl. belg.*, éd. de 1643, p. 763. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 1010. — Ferd. van der Haeghen, *Bibliogr. gantoise*, 1838, t. I, p. 187.

**VAN DE KERCKHOVE (Isidore)**, père jésuite, fils de Michel Van de Kerckhove, tisserand et de Maria-Anna

Ghysse, né à Ingelmunster le 15 juin 1790, mort à Gand le 24 janvier 1871. Il fit au collège de Roulers de bonnes études et se destina au sacerdoce. Il était séminariste à Gand en 1813, lors des conflits entre Napoléon et l'évêque Maurice de Broglie. Des mesures de rigueur furent prises contre les séminaristes qui refusèrent de reconnaître le prélat désigné par l'empereur. Enrôlé le 5 août 1813 dans la garde départementale à Bruges, Van de Kerckhove prit la fuite et se réfugia à Courtrai dans la famille Goethals-Vercruyse.

Le 31 juillet 1814, le père jésuite H. Fonteyne, supérieur de Hollande et de Belgique, ouvrait un noviciat à Rumbeke, près de Roulers. Van de Kerckhove fut un des onze premiers novices. Aux Cent jours, le noviciat fut déplacé à Destelbergen. Le 16 juillet 1816, en exécution d'un arrêté royal du 25 avril 1816, la congrégation était dissoute. Les membres furent recueillis par Mgr de Broglie. A l'automne 1817, Van de Kerckhove partit faire sa théologie à Hildesheim, où il fut consacré prêtre le 13 juin 1818. A son retour en Belgique en novembre 1819, mis à la disposition des pères Bruson et Leblanc, restés secrètement à Gand, il fut chargé du remplacement de prêtres malades et de prédications; en 1827, il est vicaire à Saint-Nicolas. Le régime de liberté réglé par la constitution de 1830 permit la rentrée des jésuites en Belgique. Van de Kerckhove se fixa à la résidence de Gand. Dès lors commence une série ininterrompue de missions à travers toute la Belgique. Doué d'un réel talent d'orateur populaire, issu du peuple, il en connaît la langue et les habitudes mentales, il prêchera pendant trente ans avec l'ardeur d'un polémiste.

Il prit une part active à la fondation de maisons religieuses, d'écoles dominicales et de bibliothèques gratuites. Il dressa des catalogues de livres recommandables qui connurent un large succès (notamment *La quintessence ou la moelle du bibliographe catholique*, Gand, 1870, in-8°, t. XII, 245 p.), A la fin de

sa carrière, il rédigea deux manuels, le *Memorialis libellus Isidori Van de Kerckhove, presbyteri Societatis Jesu, oblatus collegis suis exercitia spiritualia explicantibus clero parocchiali*, Bruxelles, 1864, in-8°, xiv-278 p. et le *Manuale missionum...*, Gand, 1866, in-18, viii-419 p., destiné aux prédicateurs de missions populaires.

Fermement attaché aux doctrines ultramontaines de son ordre, il combattit les théories de Lamennais, très répandues dans le clergé belge aux alentours de 1830.

R. Demoulin.

R. Butaye. *Leven van den Eerw. Pater Is. Van de Kerckhove, Apostel van Vlaanderen*, Gand, 1895. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. IV, c. 1002-1006. — R. Spitaels, *Une page des mystères de Grammont, pendant la mission des Jésuites*, Bruxelles, 1844. — de Schrevel, *Histoire du Petit Séminaire de Roulers*, 1806. — F. Claeys Bonnaert, *Le Diocèse et le Séminaire de Gand pendant les dernières années de la domination française (1811-1814)*, Gand, 1913. — A. Poncelet, *La Compagnie de Jésus en Belgique*, p. 41, Bruxelles, 1908. — Kieyntjens, *De Jesuïtensichting te Destelbergen dans les Bijdragen tot de Geschiedenis*, t. XXV.

**VAN DE KERCKHOVEN** (*Jean-Baptiste*), homme politique. Voir KERCKHOVEN (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN DELEN** (*Jean*), sculpteur. Voir DELEN (*Jean VAN DE*).

**VAN DELFT** (*Gérard*), poète flamand. Voir DELFT (*Gérard VAN*).

**VAN DEN ABEELE** (*Josse-Sébastien*), peintre, né à Gand le 20 janvier 1797, mort dans cette ville, le 21 février 1855. Élève de l'Académie royale de dessin de sa ville natale, il remporte la médaille d'argent en 1814 et la première médaille (classe du modèle) en 1818. Il se forma d'abord, comme peintre, à l'atelier de Pierre Van Huffel (élève de Herreyns) à Gand; il exposa une première fois au Salon de Gand, en 1817, avec des peintures à titre grandiloquent : *État d'Orphée après la mort d'Euridice*; *Un jeune artiste grec, dans son atelier, contemplant la Gloire*; *Napoléon Bonaparte, au Capitole, méditant sur le néant des grandeurs humaines*. Il travailla ensuite à l'atelier de Gros, pendant quatre

années; il y fit des études d'après les maîtres italiens, français, flamands et peignit des toiles dans le goût de l'époque : *Homère abandonné*; *La réponse de l'oracle* (reproduit par une gravure au trait de C. Normand dans L. De Bast, *Annales du Salon de Gand*, 1823).

Vers la fin de l'année 1823, il partit pour l'Italie; il ne rentra dans sa ville natale qu'au début de 1837. Parmi ses élèves italiens, on cite la princesse Charlotte Bonaparte et Louis Napoléon, plus tard empereur des Français.

Malgré l'influence davidienne, à laquelle Van den Abeelen n'échappa pas plus que la plupart de ses contemporains, il sut introduire quelque personnalité dans son œuvre. Il laissa de bonnes aquarelles, des paysages poétiques avec figures, et quelques portraits qui ne manquent pas de tenue. Son coloris est chaud et harmonieux. Le Musée de Gand possède une de ses toiles : *Vue du Colisée romain* (H. 0.73, L. 1.10), don du gouvernement.

Oscar Roelandts.

Archives de l'Académie royale de dessin de Gand. — L. De Bast, *Annales du Salon de Gand et de l'École moderne des Pays-Bas* (Gand, 1823). — C.-F.-A. Piron, *Algemene levensbeschrijving der mannen en vrouwen van België* (Mechelen, 1860). — Edmond De Busscher, *Précis historique de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand* (Gand, 1843). — Adolphe Siret, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles*, 3<sup>e</sup> édit. (Bruxelles, 1927). — *Galerie des tableaux du chevalier Théodore De Coninck à Gand*. — H. Vander Vin, *Catalogue des collections de tableaux, aquarelles, etc.*, formant le cabinet de feu M. le chevalier De Coninck de Merckham (Gand, 1856). — *Revue de la numismatique belge*, t. IV (Bruxelles, 1848). — Isabella Errera, *Répertoire des peintures datées*, t. II (Bruxelles, 1921).

**VAN DEN ACKERE (Jean)**, violoniste et compositeur, né à Anvers vers 1828, mort à Rotterdam, le 18 août 1881. Fut pendant quelques années chef d'orchestre de l'Opéra flamand d'Anvers, où il donna les ouvrages suivants : *Vijf jaar gewacht* (1855); *Een avontuur van Keizer Karel* (1856); *De Dorpsmeeting*, *De Zinnelooze van Ostade*, et *Jacob Bellamy* (1857); *Moor en Crispijn* (1858); *Romeo en Marielle* et *Hel lied van Margot* (1859); *Hageroos de geilenwachtster* et *Baas Pekdraad* (1862); *Van Dyck te*

*Saventhem* (1863); *Koppen en letteren* (1866).

Ernest Clossoo.

Fétis, *Biogr. univers.*, supplément par Pougin. — Grégoir, *Artistes musiciens belges*. — *Notes manus- crites* de F. Delhassé.

**VANDEN AVONT (Pierre)**, peintre paysagiste. Voir AVONT (*Pierre VAN* ou VANDEN).

**VAN DEN BERCH (Henri)**, roi d'armes, généalogiste, né à Liège, le 31 mai 1592, d'une famille de la Gueldre, mort au début de l'année 1666. Il était fils de Henri van den Berch et d'Idélette Notulera. Dès sa jeunesse, il fut pris de la passion de l'antiquité. Chercheur infatigable, il parcourait le pays, visitait les églises, chapelles, châteaux et abbayes, copiait les épitaphes avec leurs blasons, et notait tous les souvenirs du passé. Alors que les archives des administrations publiques, aussi bien que celles des institutions religieuses et celles des familles, étaient strictement fermées aux érudits, il parvenait souvent, par son obstination et sa bonne grâce, à faire fléchir la règle et à obtenir l'accès de trésors diplomatiques jalousement gardés. Maître de la place, il transcrivait inlassablement les diplômes, avec le fac-simile des sceaux dont ils étaient munis.

À une époque inconnue, mais qui peut être fixée à l'année 1630 environ, van den Berch obtint un canonicat et une prébende en l'église de la Très-Sainte-Trinité et de Tous les Saints en la ville impériale de Spire; il était doyen de ce chapitre en 1650 et résidait fréquemment au siège de ses fonctions ecclésiastiques. Le 20 février 1636, il fut créé comte palatin et chevalier doré, ce qui lui conférait le droit de nommer des notaires publics et de légitimer les bâtards.

Lorsque le prince-évêque de Liège Ferdinand de Bavière, voulut pourvoir à l'office de héraut d'armes de la principauté, il ne trouva aucun candidat plus qualifié que Henri van den Berch; ses lettres patentes sont datées du 14 août 1640. La formule de l'acte de



nomination a fait croire à Bormans et à d'autres historiens que van den Berch avait été le plus ancien héraut d'armes du pays de Liège ; c'est une erreur que nous avons rectifiée dans un article qui sera mentionné dans la bibliographie placée à la suite de la présente notice. Peut-être fut-il le premier fonctionnaire officiellement chargé, par suite de l'établissement d'une législation sur la matière, de surveiller l'usage des titres et des insignes nobiliaires, et armé du pouvoir d'agir contre les usurpateurs. En 1658, van den Berch fut appelé à cumuler, avec ses fonctions de héraut d'armes de Liège et de Looz, celles de roi d'armes des provinces du Rhin, Souabe et Franconie.

Henri van den Berch est l'un des érudits du XVII<sup>e</sup> siècle à qui les historiens et les héraldistes doivent le plus de reconnaissance. Son œuvre est prodigieuse. Le comte de Beudelièvre, dans sa *Biographie Liégeoise*, donne l'analyse de trente-sept ouvrages historiques ou généalogiques rédigés ou annotés par notre roi d'armes ; acquis par l'échevin de Louvrex, ces volumes passèrent dans la bibliothèque du comte de Méan, prince-évêque de Liège en 1792, et, plus tard, entrèrent dans les collections de l'Université de Liège. Il faut ajouter à ces travaux un manuscrit appartenant à la bibliothèque du comte d'Oultremont, à Warfusée (Bulletin de la Société des Bibliophiles Liégeois, t. I, p. 175), plusieurs recueils conservés à la Bibliothèque royale de Belgique, et une grande quantité de généalogies détachées, attestations, mémoires, etc., disséminés parmi les documents héraldiques de la collection Ulysse Capitaine, des Archives de l'Etat à Liège et à Namur et de nombreux particuliers.

De l'œuvre de van den Berch, deux compositions émergent ; c'est tout d'abord, son recueil de diplômes en deux parties : la première existe, en original autographe, à la Bibliothèque de l'Université de Liège ; la seconde, dont l'original est perdu, nous est connue, comme c'est le cas pour plusieurs autres, par la copie très fidèle qu'en a faite le héraut

d'armes Le Fort (2<sup>e</sup> partie, t. XVIII). Gachet et Bormans en ont respectivement publié l'inventaire analytique dans les Bulletins de la Commission royale d'Histoire, 1<sup>re</sup> série, t. IX, p. 8, et 3<sup>e</sup> série, t. II, p. 276. C'est, ensuite, le précieux recueil d'épithames, joyau de la bibliothèque du château de Hamal, et dont la publication a été menée à bonne fin par les soins de M. Léon Naveau de Marteau et du chevalier Arnold Pouillet (Publications in-4<sup>o</sup> de la Société des Bibliophiles Liégeois, t. I, 1925 ; t. II, 1928).

Le héraut d'armes Le Fort, appréciant la valeur des œuvres de son prédécesseur, transcrivit textuellement plusieurs des recueils de van den Berch ; ainsi en est-il des vol. XII, XIII, XV, XVIII, XXI, XXVI, de la deuxième partie des manuscrits historiques et héraldiques conservés aux Archives de l'Etat à Liège. Les copies présentent d'autant plus d'intérêt que souvent les originaux sont perdus et que de nombreux actes d'un haut intérêt pour l'histoire nous seraient restés inconnus sans les travaux des rois d'armes.

Van den Berch mourut, âgé de soixante-quatorze ans, alors qu'il se proposait de faire imprimer quelques-unes de ses œuvres. Il eut comme successeur, en qualité de héraut d'armes du pays de Liège, Bartholomé Hannus, dont les lettres patentes portent la date du 27 mars 1666.

Edouard Poncelet.

Beudelièvre, *Biographie Liégeoise*, t. II, p. 172. — Naveau et Pouillet, *Recueil d'épithames de Henri van den Berch, héraut d'armes Liège-Looz de 1640 à 1666* (publications in-4<sup>o</sup> de la Société des Bibliophiles Liégeois). — Louis Abry, *Les hommes illustres de la nation liégeoise*, édité par la Société des Bibliophiles Liégeois, par MM. H. Helbig et St. Bormans, pp. 148 et 149. — Paris, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège*, xv<sup>e</sup> siècle, t. I, p. 330. — De Villenfagne, *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*, t. II, pp. 464 et 465. — Ed. Poncelet, *Réception d'un héraut d'armes du pays de Liège sous Gérard de Groesbeek* (Mélanges de Borman, p. 431).

**VAN DEN BERG (Jean-Baptiste)**, avocat à la cour d'appel de Liège, né à Liège, le 10 juillet 1830, y décédé le 8 mars 1894. Issu d'une vieille famille de la bourgeoisie liégeoise, Van den

Berg partagea son activité entre son cabinet d'avocat, l'étude et la politique. Comme avocat, il se spécialisait dans les affaires industrielles où la haute autorité de ses consultations était connue; son éloquence était caractérisée par la précision, la clarté, le dédain des périodes et des gestes à effet. Les suffrages de ses confrères l'appelèrent, en 1886, à la dignité de bâtonnier de l'Ordre. Dans les fonctions de juge suppléant au tribunal de première instance de Liège, qu'il occupa durant de longues années, il apporta les qualités de travail et de calme sérénité qui faisaient sa force au barreau.

En politique, Van den Berg appartenait au parti catholique. A la suite de la publication d'une brochure qui rectifiait en détail le budget de la ville, il fut, le 22 mai 1867, élu conseiller communal de Liège, dans une élection partielle; à l'Hôtel de ville, il traitait surtout les questions financières, dans lesquelles il était fort entendu. Pendant un quart de siècle, et jusqu'à son dernier jour, il fut un des porte-fanion de la cause au service de laquelle il s'était mis dès ses jeunes années. Publiciste de talent, il est l'auteur d'articles très étudiés, qu'il a réunis en brochure, sur la thèse socialiste et la revision de la Constitution belge. Deux ans avant sa mort, il publia *Le catéchisme raisonné de l'homme fait*, un des meilleurs résumés apologétiques que l'on ait faits de la foi chrétienne.

Dans tous ses actes, Van den Berg se faisait remarquer par sa sincérité, sa modération, sa largeur de vues. Comme homme privé, comme avocat, comme homme politique, comme publiciste, il forçait l'estime et la sympathie : tous ceux qui l'ont connu en ont gardé le souvenir comme celui d'un modèle de bonté, de probité et de désintéressement. Van den Berg fut nommé chevalier de l'ordre de Léopold par arrêté royal du 21 juillet 1889.

Edouard Poncelet.

**VANDEN BERGH (Nicolas)**, peintre de genre et graveur, né à Anvers le 25 juin 1725, mort le 14 août 1774.

Elève de Balthasar Beschey et de l'Académie d'Anvers, où il obtint un troisième prix en 1745, il est mentionné par les *Liggeren* à différentes reprises de 1753 à 1772. Vanden Bergh semble avoir fait surtout carrière professorale. Il jouissait d'une certaine renommée, fut doyen de la Gilde de Saint-Luc, professeur et directeur de l'Académie. Il eut de nombreux élèves : Petrus Peeters, Théodore De Bruyn, Frans Cruysmans, Isaac Henniczen, Joseph Meckelmans, F. de Sweert.

Il laissa à sa mort une belle collection de tableaux. Ses œuvres sont d'une rareté extrême. Florence possède aux Offices le portrait du peintre par lui-même, sous le nom de « Nicolas van den Braach de Messine ». Van den Branden cite une copie faite par Vanden Bergh en 1750 d'une toile de Teniers réquisitionnée par Louis XV. On connaît de lui une série de six gravures d'après Rubens, signées N. V. D. B. Kramm, De Meyer et Le Blanc relèvent ces mêmes œuvres, qui sont difficiles à trouver.

Simone Bergmans.

J.-B. Van der Straelen, *Jaarboek der Gilde van St-Lucas*. — Rombouts et Van Lerius, *Les Liggeren*. — Hymans, *Près de sept cents biographies d'artistes belges*. — Le Blanc, *Manuel*. — De Meyer, Kramm, Bénézit.

**VANDEN BERGHE (Gérard)**, poète latin. Voir MONTANUS (Gérard) ou VANDEN BERGHE.

**VANDEN BERGHE (Guillaume)**, maître d'œuvres. Voir RUYSBROEK (Guillaume DE) dit VANDEN BERGHE.

**VANDEN BERGHE (Jean VAN RUYSBROECK dit)**, maître d'œuvres. Voir RUYSBROECK (Jean DE ou VAN), dit VANDEN BERGHE.

**VANDEN BERGHE (Jean)**, littérateur et juriste flamand, né probablement à Handzaeme (Fl. Occ.) dans le troisième quart du quatorzième siècle, mort le 7 octobre 1439. Il appartenait par son père Josse à une famille d'échevins du Franc de Bruges et par sa mère, Germaine de Lichtervelde, à la plus ancienne noblesse de Flandre.

En 1394, il fut nommé échevin du Franc de Bruges. On ignore si déjà à ce moment il était châtelain et bailli de la cour de Winendale, qui pour lors appartenait en apanage à la lignée namuroise des Dampierre. Il l'était sans doute avant la fin du quatorzième siècle, puisqu'en 1399 il fut bourgmestre du Franc et que le, 15 août 1401, il entra au service du comte de Flandre, en qualité de bailli des Quatre Métiers. Successivement bailli de Courtrai et de Furnes, il resta échevin du Franc et cette double qualité lui permit sans doute de jouer un rôle dans les commotions qui accompagnèrent le retrait du Calvel au profit des métiers de Bruges. C'est lui, en effet, qui fut chargé, en 1411, de rapporter de Lille à Bruges le fameux parchemin pour le remettre aux doyens des métiers. La même année, il fut commis écoutète de Bruges, où en cinq mois il réussit à rétablir l'ordre et la tranquillité. Après avoir été bailli de l'eau à l'Ecluse, il fut promu membre du Conseil de Flandre à Gand. Déjà en 1407, il avait été nommé conseiller du duc. Ayant continué sa charge d'échevin, il fut, en 1401 et en 1419, bourgmestre du Franc et s'occupa jusqu'à la fin de sa vie activement de l'administration de ce terroir. Inhumé à Handzaeme, son épitaphe figure encore aujourd'hui à l'extérieur du côté sud de l'église de Handzaeme; seules les premières lignes en sont lisibles.

Il doit sa notoriété aux écrits qu'il a laissés. Son œuvre est essentiellement juridique; elle compte parmi les premières productions de ce genre en langue néerlandaise.

Le premier travail qu'il entreprit est un formulaire pour baillis qu'il commença en 1405, lorsqu'il était bailli à Courtrai et qu'il compléta dans les années suivantes. C'est un ensemble de 96 actes recueillis dans sa propre pratique, et dont un petit nombre seulement sont des textes de droit autres que des formules d'actes. Tant la diversité des formules recueillies que leur consciencieuse transcription en font une source importante pour l'étude de l'ad-

ministration de la justice flamande au début du quinzième siècle.

Ce n'est qu'un quart de siècle plus tard, vers la fin de sa vie, que Jean Vanden Berghe s'est mis à la rédaction de vrais traités juridiques. Encore, sa première œuvre dans ce domaine tient tout autant des belles lettres que de la science du droit. Connue dans l'histoire de la littérature néerlandaise sous le titre : *Dat Kaetspel ghemoralizeert*, elle fut rédigée en 1431. C'est un exposé allégorique de la procédure flamande. Les joueurs de paume servent à figurer les parties et les juges. Suivant les règles de l'art, l'allégorie est entrecoupée d'innombrables exemples, qui doivent en faire l'ornement littéraire et qui donnent à l'ensemble un caractère nettement médiéval. Il ne s'agit donc pas d'un traité classique de droit, dans lequel l'auteur cherche à enseigner les règles du droit coutumier, mais d'une œuvre de critique, dans laquelle les observations morales et les conseils ne manquent pas. Pour ce motif, on aurait tort d'y voir une source sûre d'information pour l'étude de l'état du droit flamand au quinzième siècle, mais l'œuvre de J. Vanden Berghe est précieuse pour connaître la mentalité de l'administration supérieure flamande, à laquelle l'auteur appartenait.

Ce ne fut sans doute que dans les toutes dernières années de sa vie que J. Vanden Berghe composa ses *Juridictiën van Vlaenderen*. Dans une forme classique et concise qui en fait un véritable traité de droit coutumier flamand, l'auteur cherche à exposer objectivement l'état du droit en vigueur à ce moment. Il l'a rédigé sous forme de questions posées par un jeune homme et de réponses faites par un homme d'âge. Ces questions ne touchent que des points de controverse et se succèdent logiquement; elles concernent successivement l'organisation judiciaire et la compétence, la procédure pénale, le droit féodal et le droit urbain. Les réponses sont faites dans un style concis et nerveux, sans les hors-d'œuvre littéraires qui allongent outre mesure son

*Kaetspel ghemoralizeert* et également chez J. Matthijsen.

L'œuvre de J. Vanden Berghe connut du succès et exerça une certaine influence. Le juriste brabançon Guillaume van der Tanerijen, lui emprunta presque toute la troisième partie de son *Kaetspel ghemoralizeert*, dont la première édition date de 1477 à Louvain, tandis que ses *Juridictien* transcrites un peu partout en Flandre, furent vers la fin du quinzième siècle l'objet d'un remaniement et d'une mise à jour.

Ég. I. Strubbe.

J. Gaillard, *Bruges et le Franc*, t. I et V. — L. Gilliodts van Severen, *Inventaire des Archives de la ville de Bruges*, t. IV. — Ég. I. Strubbe, *Jean Vanden Berghe, écrivain et juriste flamand (13... 1439)* dans le *Bull. de la Comm. des anc. lois*, Bruxelles, t. XII. — N° 12 du Fonds de la ville de Gand aux Archives de l'État à Gand et n° 5 du Fonds Mercy-Argenteau aux Archives générales du royaume à Bruxelles. — Rég. B 4025 aux Archives départementales du Nord à Lille. — Reg. n° 1243 des Cartul. et Manusc. aux Archives générales du royaume à Bruxelles. — D. Berten, *Un document de vieux droit coutumier flamand dans le Bull. de la Comm. des anc. Lois*, Bruxelles, t. IX. — J. A. Roelert Frederikse, *Das Kaetspel ghemoralizeert* (Leids, Sijthoff, s. d. vers 1917), L. Willems, *Lexicografische Sprokkelingen* dans les *Versl. en Med. van de K. Vl. Acad.* Gand, 1922.

VANDEN BERGHE (*Gérard*), médecin. Voir BERGEN (*Gérard VAN*) ou VANDEN BERGHE.

VANDEN BERK (*Godfroid*, en religion *Ladislav*), religieux franciscain, hagiographe, né à Weert (Limbourg hollandais) le 24 août 1824, mort à Gand le 4 février 1886. A l'âge de 20 ans il embrassa la vie franciscaine au noviciat de Thielt, où il émit ses vœux le 3 juin 1844. Ordonné prêtre à Liège le 18 décembre 1847, il débuta avec succès dans la carrière apostolique; mais des infirmités précoces le condamnèrent bientôt à une vie quasi sédentaire. Il mit à profit ses loisirs forcés pour entreprendre une refonte complète de l'immense recueil hagiographique publié par le P. Benigne Frémaut, à partir de l'année 1698, sous le titre *Den Seraphienschen Palmboom*. La toilette littéraire achevée, le P. Vanden Berk ajouta les biographies des personnages remarquables morts depuis la première édition, qui

comprenait douze volumes in-8°. En outre un volume supplémentaire resté inédit est déposé aux archives de la Province (section VI, B.). Voici le titre de l'édition nouvelle : *De Seraphiensche Palmboom of Levens van de heilige en vermaerde mannen en vrouwen uit de drij orden van H. Franciscus. Uitgegeven en vermeerderd met de levensschetsen der Heiligen en Gelukzaligen, die na de dood des schrijvers in het getijdenboek geplaatst zijn door de Minderbroeders-Recollecten van de Provincie van St-Joseph in België*. Sint-Truiden, Vanwest-Pluymers, 1861-1872; in-8°, 12 vol. Une traduction française abrégée se répandit aussitôt, intitulée : *Le Palmier séraphique ou vies des Saints et Bienheureux et des hommes et femmes illustres des trois ordres de Saint-François d'Assise; sous la direction de Myr Paul Guérin*, Bar-le-Duc, Louis Guérin, 1872-1874, in-8°, 12 vol.

Les recherches hagiographiques pour l'édition précitée engagèrent l'auteur à éditer à part le martyre des héros de Gorcum : *Beschrijving der marteldood van de Gelukzalige Nicolaus Pieck en zijne medegezellen, martelaren van Gorcum, volgens P. Benignus Fremaut op nieuw uitgegeven en vermeerderd, Gevolgd van een levensschets van Pontus Heuterus, oeggetuige der gemelde marteldood, met het gedicht dat hij over dezelve gemaakt heeft*. Sint-Truiden, Vanwest-Pluymers, 1866, in-8°.

Le P. Vanden Berk publia encore une réfutation caustique d'une revue hollandaise, où l'auteur d'un article essaya de ravir à la commune de Saint-Trond l'honneur d'avoir donné à l'Eglise un martyr glorieux, nommé Godfroid Coart, originaire du hameau de Melveren : *De heilige Godefridus van Melveren*. Gent, J.-B. D. Hemelsoet, 1861, in-8°.

P. Jérôme Goyens, O. F. M.

*Catalogus Religiosorum Provinciae St-Joseph-Belgii Fratrum Minorum* (Mechliniae, typogr. Provinciae, 1886), n° 53. — S. Dirks, *Hist. littér. et bibliogr.*, p. 369 et 424-425.

VAN DEN BOGAERDE (*Gisbert*), facteur de clavecins, né à Gand, établi à Anvers, reçu dans la gilde de Saint-

Luc en 1558, l'année même où les facteurs de clavecins étaient admis à constituer une section spéciale de la gilde, avec leurs règlements particuliers. L'année suivante, il fut reçu dans la bourgeoisie d'Anvers.

E. Closson

De Burbure, *Recherches sur les facteurs de clavecins et les luthiers anversois*. — Pougin, Supplém. à la *Biogr. univers. des music.*, de Féris. — Closson, *La Facture des instruments de musique en Belgique*

**VANDEN BOGAERDE (Henri)**, écrivain ecclésiastique. Voir POMERIO (*Henri DE OU A*).

**VAN DEN BOGAERDE (Jean)**, imprimeur. Voir BOGARD (*Jean*).

**VAN DEN BOGAERT (Adam)**, docteur en médecine et professeur à l'Université de Louvain, troisième fils de Jacques (voir ce nom), né à Louvain vers 1486, mort dans la même ville le 23 mars 1557, Il fut promu docteur en médecine le 25 mai 1512. Devenu veuf il embrassa l'état ecclésiastique. Le 27 janvier 1523, à la démission de Gilles de Pape, il fut pourvu d'un canonicat de la seconde fondation à l'église collégiale de Saint-Pierre, à Louvain, auquel était attachée une chaire ordinaire de médecine. Il la conserva jusqu'au 23 novembre 1525, lorsqu'il y renonça pour entrer au couvent des Récollets de Louvain. Il y prononça ses vœux, en 1526, et y remplit plus tard les fonctions de gardien.

Il fut recteur de l'Université de Louvain depuis le mois d'août 1524 jusqu'au mois de février 1525 et a laissé une lettre adressée à Pierre Brubsius, dans laquelle il traite de la guérison de la goutte. Elle est insérée dans les *Consilia variorum de arthritidis praeservatione et curatione* de Henri Garet, Francfort, Joh. Wechelus, 1592, in-8°.

Jos. Wils.

Bax, *Historia Universitatis Lovaniensis*, p. 376. — Valerius Andreas, *Fasti academici studii generalis Lovaniensis* (Lovanii, 1650), pp. 41, 222, 230, 231. — J. Molanus, *Les quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain*, publiés par P. F. X. de Kam (Bruxelles, 1861, pp. 257, 477, 564. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas* (Louvain), t. XII

(1768), p. 73. — M. Delvenne, *Biographie du royaume des Pays-Bas* (Bruxelles), I (1829), p. 92. — Becdelievre, *Biographie liégeoise*, t. I (1836), p. 208. — C. Broeckx, *Essai sur l'histoire de la médecine belge* (Gand, 1837), p. 232. — F. Didot, *Nouvelle biographie générale*, t. VI (1835), col. 378. — C. Broeckx, *Rodrome de l'histoire de la Faculté de médecine et de l'ancienne Université de Louvain* (Anvers, 1868), p. 27. — E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain dans les Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. XXVII (1898), p. 312, 317 et 312.

**VAN DEN BOGAERT (Jacques)**, médecin et professeur à l'Université de Louvain, petit-fils de Guillaume, écuyer de Dordrecht, et fils d'Adam, professeur de médecine à l'Université de Louvain, naquit en cette ville, en 1440, et y mourut le 17 juillet 1520. Il suivit les cours de la Faculté de médecine de l'Université de cette ville. Il y prit le grade de bachelier et de licencié, s'établit ensuite médecin à Anvers où il résida jusqu'en 1480, lorsque le magistrat de Louvain lui offrit une chaire de médecine à l'Université. Le 24 mai de cette année, il accepta celle à laquelle Jean Inchy venait de renoncer. Le 13 juin suivant, il obtint le grade de docteur. Ayant perdu son épouse, en 1501, il embrassa l'état ecclésiastique, fut ordonné prêtre et succéda comme chanoine à la collégiale de St-Pierre, à Louvain, au docteur Gaspar Ægidii, canonicat de la seconde fondation auquel était attachée une chaire de médecine. Ses collègues lui confièrent cinq fois la charge de recteur de l'Université : au mois de février 1502, au mois d'août 1504, au mois de février 1507, au mois d'août 1509 et au mois de février 1512.

Il fut inhumé à l'église Saint-Pierre devant l'autel de Sainte-Lucie. Son portrait, gravé sur cuivre, se trouvait dans cette chapelle. Il avait épousé Adrienne Lathouwers, qui lui donna sept enfants dont cinq fils et deux filles : Guillaume, qui devint prêtre ; Arnold, licencié ès droit, nommé conseiller au Parlement de Malines, en 1520 ; Adam, docteur en médecine, à qui une notice est consacrée ci-dessus ; Jean ; Jacques ; Marie qui épousa Everard van Winghe et Marguerite, épouse de Jean de Winckele,

docteur en médecine, qui fonda à Louvain le collège qui porta son nom.

Il a laissé en manuscrit : *Collectorium in Avicenna practicum*, 5 vol. in-fol., conservés à la bibliothèque publique d'Anvers.

Jos. Wils.

Bax, *Historia Universitatis Lovaniensis*, ms. p. 857. — Valerius Andreas, *Fasti academici studii generalis Lovaniensis* (Louvain, 1650), p. 40 sv., 221 sv., 226 sv., 229, 231. — J. Molanus, *Les quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain* publiés par P.-F.-X. de Ram (Bruxelles, 1861), pp. 116, 476, 563. — J.-F. Foppens, *Bibliotheca belgica* (Bruxelles), t. I (1739), p. 502. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas* (Louvain), t. XII (1768), p. 69 sv. — G.-F.-A. Piron, *Algemeene levensbeschrijving der mannen en vrouwen van België* (Mechelen, 1860), p. 32. — Becdelièvre, *Biographie liégeoise*, t. I (1836), p. 182. — N.-F.-J. Eloy, *Dictionnaire historique de la médecine ancienne et moderne* (Paris), t. I (1778), p. 387. — M. Delvenne, *Biographie des Pays-Bas* (Bruxelles), t. I (1829), p. 92. — C. Broeckx, *Essai sur l'histoire de la médecine belge* (Gand, 1837), pp. 20, 262. — E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain dans les Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique* (Louvain), t. XXVII, (1898), pp. 309 sv., 415 sv.; publication continuée par J. Wils, t. XXXVIII (1912), p. 294.

**VAN DEN BOORN (Edouard)**, pianiste, compositeur et musicographe, né à Gronsveld (Limbourg hollandais) le 28 avril 1828, mort à Liège, le 14 août 1896. Il fit ses études au Conservatoire de Liège, où il remporta le premier prix de piano en 1851. Il se consacra plus particulièrement à la pratique de l'harmonium (instrument peu cultivé en Belgique, en dehors des communautés religieuses), pour lequel il écrivit quelques morceaux, ainsi que des transcriptions. Il accompagna son frère Jean (voir ci-dessous), plus virtuose que lui, dans des tournées de concert, jouant alternativement de l'orgue et du piano. Mais il s'affirma surtout comme musicographe, publiant de nombreux articles de critique musicale dans l'*Europe artiste* et le *Ménestrel* (Paris), la *Revue musicale* et la *Fédération artistique* (Bruxelles), la *Meuse* et le *Courrier de la Meuse* (Liège). La Société d'Emulation de Liège ayant mis au concours la question de l'*Influence réciproque de l'industrie sur les beaux-arts et des beaux-arts sur l'industrie*, il obtint le prix avec un mémoire publié

sous ce titre (1861). Il publia également des poèmes en l'honneur de Meyerboer, Rossini, Adelina Patti, etc., ainsi qu'un commentaire poétique de la symphonie *Im Walde* de Raff et un grand poème intitulé l'*Alpenhorn*, qu'il lut lui-même en public.

Ernest Clouson.

Pougin, Supplém. à la *Biographie universelle des musiciens* de Fétis. — Grégoir, *Les Artistes néerlandais*. — Id., *Les Artistes musiciens belges*.

**VAN DEN BOORN (Jean)**, pianiste et compositeur, frère du précédent, né à Gronsveld (Limbourg hollandais) en 1826, mort à Liège en 1906.

Il étudia au Conservatoire de Liège, où il remporta le premier prix de piano en 1848. Après un séjour à Paris, il revint se fixer à Liège, où il se consacra au professorat. Il s'y fit entendre dans des concerts et il organisa des séances de musique de chambre avec Jehin Prume, Massart et d'autres. On l'entendit également à Bruxelles et il fit avec succès des tournées en Hollande, Allemagne, Suisse et Angleterre. Il publia enfin quelques compositions, notamment des duos pour harmonium et piano.

Ernest Clouson.

Pougin, Supplém. à la *Biographie universelle des musiciens* de Fétis.

**VAN DEN BORRE (Jean BEYAERT, dit)**, sculpteur. (Voir BEYAERT (Jean), dit VANDEN BORRE.)

**VANDENBORRE (Oscar-Louis-Hubert-Ghislain)**, compositeur de musique, né à Enghien, le 2 janvier 1846, mort à Charleroi, le 31 janvier 1904. Ordonné prêtre en 1869, il remplit successivement les fonctions de professeur de musique au séminaire de Bonne-Espérance et, à partir de 1883, de directeur de l'École normale d'instituteurs dépendant de cet établissement. Il termina sa carrière comme curé de Saint-Antoine, à Charleroi, à partir de 1898. On connaît de lui, outre des *Romances pour pensionnats*, un certain nombre de pièces de musique religieuse : motets *Ave Maria*, *Benedictus*, *O salutaris*, *Pie*

*Jesu, Sub tuum praesidium, Chant latin en l'honneur de Marie, Fleurs à Marie*, recueil de 20 cantiques.

Ch. Van den Borren.

Ernest Mathieu, *Biographie du Hainaut*, (Enghien, 1902-1905), t. II, p. 384.

**VAN DEN BOS** (*Georges - Pierre-Marie*), peintre, né à Gand, le 6 mai 1853, mort dans la même ville, le 22 octobre 1911. Il suivit d'abord les cours de l'Académie royale des Beaux-Arts de sa ville natale; son nom se retrouve parmi ceux des élèves des années 1871 à 1873, 1874 à 1876. Pendant l'année scolaire 1873-1874, il fréquenta l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles (dessin d'après nature, classe Stallaert). Il débuta au Salon triennal de Gand en 1877 avec deux tableaux : *Roses* et *Une visite chez l'amateur d'antiquités*. La même année, il va s'établir à Paris, où il suit les leçons de Bouguereau, puis de Jules Lefebvre (1878-1879). Depuis lors, il habita tantôt Paris, tantôt Gand.

A partir de 1880, il expose au Salon des Champs-Élysées à Paris. Plus d'une de ses œuvres connut l'honneur d'une reproduction schématique dans le catalogue de ce dernier Salon : *Les trois sœurs* en 1884; *Ève* en 1887; *Fleur de Noël* en 1891; *Emigrées* en 1892; *Pierrette* en 1894; *Constantin Brancovici* et *Militza* en 1895; *Regrets* en 1896; *Elvira* en 1897; *Blonde en plein air* en 1899.

En 1883, il obtint la médaille d'or à l'Exposition triennale de Gand, et la même année, une mention au Salon des Artistes français, et une médaille au Salon d'Amiens; un diplôme d'honneur à l'Exposition de Barcelone lui fut décerné en 1891. Sa production artistique se compose avant tout de portraits et de compositions fantaisistes, généralement à une seule figure, dans lesquelles la femme joue un rôle capital. Ses œuvres de la dernière main s'intitulent : *Le peignoir japonais*; *La femme aux tourne-soleils*; *La femme au chien*; *Femme directrice*; elles marquent une préférence très nette pour le genre auquel Alfred Stevens devait ses succès. Il peignit égale-

ment quelques paysages; mais sa facture à empâtements et surcharges ne pouvait rivaliser avec celle des impressionnistes de l'époque. Sa plus grande toile est *La châtelaine*; elle représente une amazone faisant l'aumône à une pauvre qui porte un enfant sur les bras et qu'une fillette accompagne. *La femme au chien*, qui figura au Salon triennal de Gand en 1909, appartient au musée de Gand depuis 1914.

Parmi ses portraits, signalons : les quatre filles de M. le gouverneur baron de Kerchove d'Exaerde; Monseigneur de Kerchove de l'abbaye bénédictine du Mont-César à Louvain; M. de Kerchove d'Ousselghem; M<sup>me</sup> Léon Feyerick; M<sup>me</sup> de Lendonck; M. Prosper Claeys; M. Metdepenninghen; M<sup>me</sup> Gaëtan de Somzée (Bruxelles); la baronne et le baron Herry; la baronne Verhaeghen; M. Ligy, général de la garde civique; M<sup>me</sup> Pussemier; etc.

O. Roelants.

Documents des Académies royales des Beaux-Arts de Gand et de Bruxelles. — Registres de l'état-civil de Gand. — Catalogues des triennales de Gand et du Salon des Champs-Élysées à Paris. — Indications notées par M. Frédéric de Smet, critique d'art, chargé de dresser l'inventaire de l'atelier de l'artiste après son décès.

**VAN DEN BOSCH** (*Jean-Mathieu-Louis*), fils de Jean-François et d'Anne-Isabelle Lemmens, petit-fils de Mathieu Van den Bosch et de Marie-Catherine Huygen, naquit à Tongres le 16 novembre 1797, et mourut le 30 avril 1885. Ordonné prêtre à Liège en 1820, il fut recteur de la chapelle d'Offelken à Tongres et aumônier de l'hôpital civil.

Il publia : *Handboek voor lijdenden of genezing zonder geneesheer*, imprimé une première fois à Liège, (Meyers, 1855, in-8°, 338 pp.), réimprimé chez le même en 1856 et réimprimé neuf fois à Louvain chez Fonteyn, 359 pp. En 1887, quand parut la 11<sup>e</sup> édition, 40.000 exemplaires avaient déjà été écoulés. La traduction de cet ouvrage : *Manuel des malades ou Guérison sans médecin* parut une première fois à Liège, en 1856 et fut réimprimée à Tongres, en 1881.

*Huishouding en landbouw of raadgevingen en voorschriften vooral dienstig voor*

*huishouders en landbouwers*, Louvain, Fonteyn, 1857, in-8°.

La traduction *Economie domestique et agricole ou Conseils et instructions utiles surtout aux ménagères et cultivateurs* parut la même année, à Louvain. On possède du même auteur : *Kort Verhaal van het leven en den dood van den eerwaerdigen pater Johannes Baptista Janssens*, imprimé à Tongres chez Collée, 1868, in-12 de 24 pp.

J. Paquoy.

*Bibliographie de Belgique*, t. IV.

**VAN DEN BOSSCHE** (*Dominique-Ernest*), sculpteur, né à Gand, le 11 février 1854, y décédé le 30 octobre 1906. Son père, tailleur de pierres, le mit de très bonne heure à la tâche; dès l'âge de dix ans il travailla sur les chantiers. Elève de l'Académie royale de dessin de Gand, sous la direction de Th. Canneel et de Pierre De Vigne-Quyo, il y suivit les cours de dessin et de sculpture. En 1877, il expose au Salon de Gand : *L'amour de Faust et la ruse de Méphistophélès* et le buste du docteur L. De Lorge. Bientôt il multiplie les motifs agréables, badins, légers, les sujets attrayants qui plaisent au public parce que ne demandant aucun effort de compréhension; il multiplie les reproductions de chaque œuvre, reproductions qui, exécutées surtout en terre cuite, se rencontrent encore dans maint intérieur bourgeois de la ville de Gand. Ce sont de petits groupes : *Nymphé et Pan*, *Mes Favoris*, *Fides*; des bustes : *Le Printemps*, *Rieuse*, *Nègre*, *Coquette*; des statuettes : *Seul*, et autres sujets puisés à la même veine. Il exécuta des bustes de M. E. Morel, du Dr D. Van Monckhoven (1886); de M<sup>me</sup> Pauli et du professeur Boddaert-Van Cutsem (1889); de M. Delanier (1895); du P. Amédée Stockmans, supérieur des Frères de la Charité (1902); du prince Albert pour le Gouvernement provincial de Gand. Le Musée de Gand achète la figure *Veuve*, marbre blanc (1892); les cimetières communaux gantois ornent quelques sépultures de ses productions : médaillon en marbre de Henri de Brouckère (1890); médaillon en marbre du

musicien Julien Van der Syppen (1897); buste en bronze de Charles Verbessem (1900); le monument funéraire, de la famille Droebek-Vanderheyden, avec le médaillon en marbre de dame Fanny Vanderheyden, et la grande figure voilée éplorée qui dépose une couronne d'immortelles sur le sarcophage, motif qu'il répéta.

Dans sa jeunesse, il travailla avec Charles Dekesel à la restauration de la façade du Marché-aux-Poissons, à Gand, et coopéra à l'achèvement de la façade de l'abattoir de Lille. Il fut chargé de sculpter les statues et motifs décoratifs en pierre blanche de la façade de la nouvelle Université de Gand (vers 1892). Ces figures et motifs représentent ou symbolisent les Facultés. Il exécuta le monument élevé à Moerbek-Waes à la mémoire de l'ancien bourgmestre Aug. Lippens. Après l'achèvement du pont du Pain perdu, à Gand (1899), il modèle les deux figures symboliques-lampadaires : *Le Commerce* et *L'Industrie*. Ces deux figures, coulées en bronze, servaient en même temps à l'ornement et à l'éclairage de l'œuvre d'art; elles furent déboulonnées et enlevées par les troupes allemandes pendant la guerre mondiale.

O. Roslands.

Archives de l'Académie royale des Beaux-Arts de la ville de Gand. — Catalogues des Salons de Gand de 1877 à 1902.

**VAN DEN BOSSCHE** (*Dominique-Jean*), peintre, né à Grammont le 29 mars 1808, mort à Gand le 29 juin 1860. Il figure en 1824 parmi les élèves de l'Académie royale de dessin de Gand; il semble avoir quitté l'établissement après l'année scolaire 1827-1828. Il s'est destiné de bonne heure à la carrière de peintre-décorateur. Un mécène de sa ville natale crut devoir encourager ses études, lorsqu'il constata avec quelle facilité le jeune ouvrier, certain jour, copia un tableau de Van Thulden sur le mur qu'il devait orner. Van den Bossche témoigna plus tard sa reconnaissance à son bienfaiteur, en peignant à son intention la toile : *Retour d'Idoménée en Crète*.



En exposant une première fois deux portraits au Salon de Gand, en 1832, il se désigna comme élève de Pierre Vanhuffel, président de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand. A une exposition organisée le 15 octobre 1833 par la même société, Van den Bossche envoie *Le massacre des mamelucks au Caire*, copie d'une toile d'Horace Vernet. Il habitait alors Paris, où il fréquentait l'École royale de dessin et des beaux-arts en 1833, 1834 et 1835; il se classait parmi les 14 premiers, sur 600 élèves, à l'examen de sortie.

Il resta en France pendant plusieurs années, peignant des portraits, des toiles d'église, parmi lesquelles un *Saint Etienne* pour une église de Montpellier (Hérault), et de nombreuses copies au Musée du Louvre. Un portrait du roi Louis-Philippe va orner la Cour royale de Caen (Calvados) vers 1844. Van den Bossche reparait aux Salons gantois de 1844 et de 1847, la première fois avec six portraits, la seconde fois avec le portrait du bourgmestre de Heusden, près de Gand. Il fait hommage à la Société des Anciens Frères d'Armes de l'empire français, à Gand, de la copie d'un portrait en pied de Napoléon, qui se trouve aux Invalides. A cette occasion, une fête fut offerte au peintre le 29 mars 1846, et la Société lui remit une médaille en or, gravée par Ch. Onghena, portant d'un côté le portrait de l'empereur, avec la légende : A. D. J. Van den Bossche, de Grammont, peintre; en exergue : Gand XV décembre MDCCCXLV, et au revers un aigle déployant ses ailes, tenant dans son bec un rouleau avec cette inscription : « En reconnaissance de l'hommage qu'il a fait à la Société des Frères d'Armes, établie à Gand, du portrait en pied de l'Empereur Napoléon. » Ce portrait fut vendu aux enchères lors de la dissolution de la société, vers 1870.

Van den Bossche se fixa de nouveau à Gand en 1847. En 1848, le gouvernement lui acheta, au prix de 1500 francs, la copie du portrait en pied de S. M. le Roi Léopold, de Winterhalter, portrait

destiné à la décoration du nouveau palais de justice de Gand. En 1848, il peignit également le tableau *l'Assomption*, destiné à la même église de Montpellier, qui possédait déjà son *Saint Etienne*. En 1849, il peignit un *Christ en croix* pour l'église de Heusden. En 1851, il termina le portrait de M. Robert Helias d'Huddeghem, président de la Cour d'appel de Gand. La gravure de Ch. Onghena, reproduisant ce portrait, parut en 1851 dans le *Messenger des Sciences et des Arts*. En 1852, l'artiste fournit un *Saint Vincent de Paul reçu au ciel par les enfants trouvés*, à la chapelle du couvent des Pénitentes, à Gand. Un chemin de la croix est inauguré à l'église Saint-Barthélemy, à Grammont, en 1850. L'artiste fut nommé professeur de dessin, à l'Académie royale de dessin de Gand, le 17 avril 1858; le 16 décembre de la même année, il fut chargé de la décoration commémorative du xxv<sup>e</sup> anniversaire de l'inauguration du roi Léopold I<sup>er</sup>. Un de ses tableaux, *La fuite de Caïn*, orne le vestibule de l'hôtel de ville de Grammont. Son propre portrait et une copie du portrait de Rembrandt, conservé au Louvre, appartiennent aux descendants de l'artiste.

O. Roelandts.

Registres de l'état civil de Gand et de Grammont. — Archives de l'Académie royale de dessin de Gand. — *Mercurius Belgicus* du 20 septembre 1856. — *Messenger des Sciences historiques* 1846 et 1851. — *De Eendracht*, derde jaer, 16 july 1848; vierde jaer, 30 december 1849; vijfde jaer, 20 april 1851; zesde jaer, 4 april 1852; derdiende jaer, 4 july 1853; vyftiende jaer, 29 july 1860. — Catalogues des Salons de Gand en 1832, 1844 et 1847. — D. Destenberg, *Gent sedert 1834*, p. 112. — Van der Vin H., Catalogue des collections de tableaux, aquarelles, gravures, lithographies, médailles et antiquités, formant le cabinet de feu M. le chevalier De Coninck de Merckem (1856).

**VAN DEN BOSSCHE (Jean)** dit **LONAEUS**, médecin. Voir **BOSCHE (Jean)** ou **BOSCIUS**.

**VAN DEN BOSSCHE (Pierre)**, dominicain, fils de Pierre et de Elisabeth van Loven, né à Malines le 6 juin 1634, et y décédé le 19 mars 1690.

Il prit l'habit de Dominicain au couvent de Bois-le-Duc; il fut ensuite transféré à celui de Malines, vers 1651,

et y prononça les vœux de religion, le 19 mars 1653. Ayant achevé ses études et reçu la prêtrise, il se consacra tout entier au ministère de la chaire et du confessionnal. Il se chargea du soin des âmes en diverses paroisses qui manquaient de curés et déploya son activité particulièrement dans le village de Woonsele lez-Bois-le-Duc, où il exerça ces fonctions quatorze ans. Il fut nommé, en 1674, curé-missionnaire à l'église Saint-Jacques de Bois-le-Duc, mais son zèle pour la foi et la publication de son livre, intitulé le *Pédagogue catholique*, l'ayant rendu odieux aux hérétiques, il fut banni de cette ville en 1685. Ce livre : *Den Catholijken Pedagogue of Christelijcken onderwijser in den Catechismus, verdeelt in vijf deelen... bijeen vergaedert ende voorghestelt door den eerweirdighen pater Petrus Van den Bossche, Praedicator generalis ende Missionaris van het Heylich Predickheeren orde*. T'Antwerpen, bij Hendrick van Dunwalt MDCLXXXV, connut huit éditions, qui parurent à Gand ou à Anvers.

Revenu à Malines après son bannissement de Bois-le-Duc, il fut élu prieur de son couvent. À son titre de Prédicateur général, il ajouta celui de Définitiveur de sa province.

G. Van Doorslaer.

Archives de l'Archevêché, *Manuscrit attribué à Baz*, t. I, 26. — Pagnot, *Memoires*, t. XI (1768), 160. — (Cuyper de Rymenam et chanoine Vanden Eynde), *Mechelen opgehieldert in haere kercken*, enz., t. II, 93. — A. J. Van der Aa, *Biographisch Woordenboek der Nederlanden* Haarlem, J. J. Van Brederode, 1851, p. 4046. — *Catalogue de la vente des collections Delafaille, décembre 1894*, Malines, P. Rijkmans, n° 239. — De Jonghe, *Belgium Dominicanum*, pp. 301 et 310. — Echard, t. II, p. 127.

**VANDEN BOSSCHE (Pierre)** ou **PETRUS SILVIUS**, écrivain ecclésiastique (1534-1571). Voir **SILVIUS (Pierre VANDEN BOSSCHE, ou PETRUS)**.

**VANDEN BOSSCHE (Pierre)** ou **PETRUS SILVIUS**, écrivain ecclésiastique (1561-1610). Voir **SILVIUS (Pierre VANDEN BOSSCHE, ou PETRUS)**.

**VAN DEN BRANDEN (François-Joseph-Pierre)**, historien, archéologue, archiviste et littérateur flamand, né à

Anvers le 14 juin 1837, mort dans la même ville le 22 mars 1922. Au début il s'intéressa spécialement à la mécanique. En 1863, il entra à l'administration des Archives de la ville d'Anvers; le 1<sup>er</sup> mai 1864, il fut nommé archiviste-adjoint; en cette qualité il s'occupait surtout de la publication de l'*Antwerpsch Archievenblad*, qui a déjà rendu tant de services aux historiens. De 1876 à 1906, il exerça aussi les fonctions de professeur de déclamation flamande au Conservatoire de sa ville natale; il fut en même temps membre de la commission du Steen et du Vleeschhuis, et trésorier-bibliothécaire de la Commission provinciale pour l'encouragement de l'art dramatique. Il publia des poésies, des pièces de théâtre, des critiques littéraires et artistiques, s'intéressant surtout à l'histoire de sa ville natale. Citons, parmi ses principaux ouvrages : *Biographisch Woordenboek der Noord- en Zuidnederlandse Letterkunde*, Deventer, 1873; 2<sup>e</sup> édition (avec J.-G. Frederiks), Amsterdam, 1888; *Geschiedenis der Academie van Antwerpen*, Anvers, 1867; *Geschiedenis der Antwoerpsche Schilderschool*, Anvers, 1883; *Geschiedenis der Stadsbibliotheek van Antwerpen*, Anvers, 1908.

A. Cosmaus.

L. Verriest, *Annuaire des Archives de Belgique* (Roulers, 1913), p. LXXXVIII. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN DEN BROECK (A.-Victor-Philippe)**, docteur en médecine et professeur de chimie, né à Tournai le 17 mars 1821, mort à Cannstadt (Wurtemberg) le 6 août 1871.

Il était fils du médecin principal de l'armée J.-B. Van den Broeck (voir ce nom) qui se consacra à son éducation et à son instruction d'après une méthode dont il était le promoteur. Il fut professeur de chimie et de métallurgie à l'École des mines du Hainaut, professeur agrégé à l'Université de Gand, docteur en médecine, membre des comités de salubrité publique de Mons et de Liège, membre de l'Académie royale de médecine de Belgique (correspondant depuis 1853).

Outre un *Traité de Docimasie* (1842), résumé des leçons données à l'École des mines du Hainaut, il a publié de très nombreux travaux concernant surtout les expertises médico- et chimico-légales, l'hygiène des ouvriers mineurs et métallurgistes, la falsification des denrées alimentaires, la chimie, la chimie médicale, l'agriculture, etc. Il a contribué à implanter et à propager dans nos campagnes la distillation agricole de la betterave. Il était collaborateur des *Annales médicales belges*, des *Annales médico-légales* et de plusieurs autres journaux scientifiques. Dans une brochure publiée à Bruxelles, en 1859, sur *La constitution et l'unionisme en Belgique, leurs racines dans le passé, antérieurement à la révolution française de 1789*, il se plaint qu'une destitution injuste lui ait créé des loisirs inattendus.

Leon Frédéricq.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — Gallez, *Histoire de l'Académie royale de médecine*, t. XVI, 1904, p. 372. — *Bull. Acad. royale de médecine de Belgique* (Rapport de Didol), 28 octobre 1883, p. 123.

**VANDEN BROECK (Barbe)**, graveur au burin. Voir PALUDANUS (*Barbe*).

**VANDEN BROECK (Crispin)**, peintre. Voir PALUDANUS (*Crispin*).

**VAN DEN BROECK (Charles-Edouard)**, numismate, né à Bruxelles, le 20 septembre 1820 et décédé dans la même ville, le 1<sup>er</sup> mars 1912. Commerçant, puis agent de change près la Bourse de Bruxelles, jusqu'en 1889, collectionneur et numismate, il avait réuni une vaste collection générale de monnaies, médailles, jetons et méreaux, qui comptait au delà de 30,000 pièces et qu'il dispersa lui-même pendant les dernières années de sa vie, sans en dresser le catalogue.

Depuis 1855, il s'attacha à rassembler les documents numismatiques bruxellois. Il réussit à constituer une série de 330 jetons bruxellois qui, en 1897, fut acquise par l'État pour le Cabinet des médailles de la Bibliothèque royale de Belgique. Il a consacré à ces jetons une bonne trentaine d'articles

qui ont paru de 1865 à 1906 dans la *Revue belge de Numismatique* et dans la *Gazette numismatique*. Il fut trésorier de la Société royale de Numismatique de Belgique de 1864 à 1897, puis contrôleur de 1897 à 1911. Il existe de lui un bon portrait en médaille par G. Devreese (1904).

V. Tourneur.

A. de Witte, *Charles-Edouard Van den Broeck* (*Revue belge de Numismatique*, t. LXVIII (1912), p. 338-347). — *Médailles historiques de Belgique*, publiées sous les auspices de la Société royale de Numismatique, t. II, p. 153.

**VANDEN BROECK (Elias)**, peintre, né à Anvers d'après Hymans, à Amsterdam d'après Brédius, mort à Amsterdam en 1708. Il fut franc-maître à la Gilde de Saint Luc d'Anvers en 1673-74, sous le doyen de Jacobus Bruynel. Les *Liggeren* mentionnent encore un paiement le concernant la même année. Vanden Broeck travailla d'abord à forfait pour un marchand de tableaux, Bartholomé Floquet, au prix de 150 florins par an, du 10 octobre 1674 au 5 octobre 1677. Il épouse à cette date Maria Lenaerts, dont il eut trois enfants : Jean-Baptiste, le 13 août 1678, Francisca-Maria, baptisée le 22 décembre 1679, et Elias, le 5 juillet 1685. Il alla se fixer à Amsterdam, au Molenpad, en dehors de la porte d'Utrecht. Il mourut en 1708, et non en 1711 comme le dit Houbraken, et fut inhumé le 6 février.

J.-B. Descamps, qui dit qu'il travailla sous Abraham Mignon, signale la rareté de ses ouvrages, mieux connus actuellement. Ce peintre de fleurs et d'insectes était fort soigneux et délicat dans l'exécution de ses œuvres; on lui reprocha même de ne point peindre ses papillons, mais de les coller vivants sur ses toiles. La tonalité rougeâtre de ses tableaux, coloration caractéristique de l'école d'Anvers de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle permet de l'identifier assez facilement. Ses œuvres signées sont assez rares : Rotterdam, *Fleurs*, signé « Elias V. D. » Broeck »; Vienne, Musée de l'État : *Panier avec fleurs; Bouquet; Homard*. Galerie Lichtenstein : *Feuillage et ronces avec limaces; Léopard et Papillons*. Une

nature morte représentant *Une table dressée*, signée « V. D. Broeck », dans la collection Figdor. Schwerin possède plusieurs natures mortes, toutes signées. Anvers, Musée Mayer van den Bergh : *Fleurs, fruits et légumes*. Amsterdam, *Fleurs*. Hanovre, *Fleurs*. Ypres, *Fleurs, fruits, insectes*. Le musée de Copenhague, l'Hermitage à Léningrad, l'Ariana à Genève, à Stockholm, le Musée national et une collection privée; Orléans, Quimper possèdent également des œuvres de ce maître. Les fiches manuscrites de M. Hofstede de Groot mentionnent un grand nombre de tableaux du peintre lors de leur passage dans les ventes publiques. La collection actuellement dispersée du bourgmestre de Hoorn Dirk van Foreest contenait trois tableaux de fleurs de Van den Broeck. Signature : « Elias Den. » ; « El. v. d. Broeck » ; « Broeck ».

Simone Bergmans.

Houbraken. *De groote schouwburg...* — Thieme-Becker. — Hymans, *Prés de 700 biographies*. — B. J. van den Branden, *Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool*. — A. D. De Vries, *Biographische aantekening...* — J. B. Descamps. — *Oud Holland*, XXIII (1903), article de Brédius, et XXIV (1906), article de H. E. Van Gelder. — Bénézit.

**VANDEN BROECK (François)**, écrivain ecclésiastique. Voir PALUDANUS (François) ou VANDEN BROECK.

**VANDEN BROECK (Guillaume)**, sculpteur. Voir PALUDANUS (Guillaume), ou VANDEN BROECK.

**VANDEN BROECK (Henri)**, peintre. Voir PALUDANUS (Henri), ou VANDEN BROECK.

**VANDEN BROECK (Henri)**, écrivain ecclésiastique. Voir PALUDANUS (Henri), DES MARETS, VANDEN POEL ou VANDEN BROECK.

**VANDEN BROECK (Jean)**, théologien. Voir PALUDANUS (Jean), ou VANDEN BROECK.

**VANDENBROECK (Jean-Baptiste)**, médecin principal de l'armée, né à Bruxelles, le 29 juillet 1795, mort d'apoplexie foudroyante à Mons, le 15 mars 1858. Il a publié, en 1833, à

Liège, un volume de 345 p. : *Réflexions sur l'instruction, suivies de l'exposition d'un mode d'enseignement méthodique, etc.* et des notices dans les *Annales d'ophtalmologie* et les *Archives de médecine militaire*. Sa principale œuvre médicale est une dissertation : *De l'efficacité du baume Opodeldoch*. (Mons 1855, 2<sup>e</sup> éd., 200 p.). Il défendit cette efficacité contre les attaques dont elle avait été l'objet (voir aussi *Arch. de la méd. belge*, II, p. 184, 1840). Il est l'auteur d'une trousse-giberne pour médecin militaire en campagne (*Arch. méd. mil. belge*, 1855, XV, p. 182) et d'un article sur le *Traitement des fièvres intermittentes par l'emploi des pédiluves* (*Arch. méd. mil. belge*, 1854, XIV, p. 522). Dans un article paru dans la *Bibliothèque médicale nationale et étrangère*, il appelle les vers ascarides des insectes intestinaux (I, p. 237).

Il fut mis à la retraite à l'âge de 60 ans, par arrêté royal du 18 avril 1855. Cette mesure fut critiquée à la Chambre des représentants les 1<sup>er</sup>, 11, 19 mai 1855 et au Sénat le 25 mai 1855.

Léon Frédéricq.

*Bibliographie nationale*. t. IV. — *Arch. de méd. milit. belge*, 1840, 1854, 1858.

**VAN DEN BROECK (Othon-Joseph)**, instrumentiste et compositeur de musique, né à Ypres, en 1759, mort à Passy, en 1832.

D'ascendance hollandaise, Van den Broeck manifeste dès l'enfance d'heureuses dispositions pour la musique. Il apprend le cor sous la direction de F. Banneux, 1<sup>er</sup> cor de la musique de Charles de Lorraine, ensuite, à La Haye, sous celle de Standau, 1<sup>er</sup> cor de la musique du prince d'Orange. Il est initié à l'harmonie par Fuchs, directeur de la musique de ce prince; plus tard, au contrepoint, par un musicien allemand, Schmidt, établi à Amsterdam. Installé à Paris, à partir de 1788, il obtient des succès de virtuose aux concerts de la Loge olympique, et fait représenter au Théâtre de Beaujolais les petits opéras-comiques *La ressemblance supposée* et *Colin et Colette* (cette dernière pièce aurait été composée dès

1787, pour les Petits-Comédiens, d'après Gerber). Engagé à l'orchestre du Théâtre de l'Opéra bouffe italien (Théâtre de Monsieur), il y demeura jusqu'en 1795, pour passer ensuite à l'orchestre de l'Opéra, où il resta jusqu'en 1816, date de sa mise à la pension. En 1793, il donne au Théâtre Montansier son opéra-comique en un acte *Le Codicille ou les Héritiers*. A la fondation du Conservatoire de Paris, en 1795, il avait été nommé professeur de cor dans cet établissement, mais la réduction du corps enseignant amènera sa retraite en 1802. Sa production théâtrale ne chôma pas durant les années révolutionnaires, au cours desquelles il fait jouer, en 1796, l'opéra en un acte *La Fille Hermite* (1) au Théâtre Louvois; en 1797, *Les Incas ou les Espagnols dans la Floride*, mélodrame, au Théâtre de la Cité; en 1798, au même théâtre, *Le Génie Aouf*; le 30 ventôse an VI, à l'Ambigu-Comique, *L'Anniversaire ou la Fête de la Souveraineté*. C'est pour le même Ambigu-Comique qu'il écrit la musique des mélodrames *Le Diable ou la Bohémienne* et *La Fontaine merveilleuse*. Sous l'Empire, il porte, à partir de 1812, le titre d' « attaché à la chapelle de l'Empereur et Roi ». En dehors de ses œuvres de théâtre, il a composé : 1° Symphonie concertante pour deux cors (Paris, Naderman); 2° Symphonie concertante pour clarinette, cor, basson (Naderman, 1793); 3° *La Prise de la Bastille*, symphonie à grand orchestre (exemplaire au Conservatoire de Bruxelles); 4° Premier concerto pour clarinette (Naderman); 5° Concertos pour cor n°s 1 et 2 (Naderman, 1788); 6° Trois duos concertants pour clarinette et cor (Paris, Hentz); 7° Trois quatuors pour cor, violon, alto et basse, op. 1 (Paris, Leduc); 8° Duos pour deux cors, op. 1 et 2 (Naderman); 9° Six quatuors pour flûte, violon, alto et basse (Paris, 1788) (2); 10° Trois quatuors pour cla-

(1) La bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles en possède le libretto.

(2) Exemplaire à la bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles, éd. Boyer, s. d.; d'après Fétilis, il existerait aussi, de cet opus, une édition Gaviaux.

rinette et flûte, cor et basson. extraits des nouveaux quintettes de Boucherini; 11° Différents airs sur de nouveaux instruments. 1817 (d'après Grégoir). Ouvrages pédagogiques : 1° Méthode nouvelle et raisonnée pour apprendre à donner (*sic*) du cor (Naderman); 2° Traité général de tous les instruments à vent, à l'usage des compositeurs (Naderman, 1793).

Ch. Van den Borren.

E.-L. Gerber, *Neues Lexikon der Tonkünstler*, 1812-1814. — Fétilis, *Biographie universelle des Musiciens* (1844, t. VIII, p. 430); Pougin ajoute quelques éléments dans le supplément de la 2<sup>e</sup> édition (1890). — E.-G.-J. Grégoir, *Les artistes-musiciens belges au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle* (vol. I, p. 418), Bruxelles, 1883. — Eitner, *Quellen-Lexikon*, t. X, p. 33, article *Vandenbroeck* (*sic*).

**VAN DEN BROECK** (*Philibert*), docteur en théologie et professeur à l'Université de Louvain, naquit à Beggijnendijck, le 20 août 1820, et mourut à Louvain, le 15 août 1862. Après avoir terminé ses études préparatoires au petit séminaire de Malines et sa théologie au grand séminaire de cette ville, il fut ordonné prêtre le 1<sup>er</sup> avril 1843 et envoyé à l'Université de Louvain pour y poursuivre ses études théologiques. Il conquit le grade de bachelier, le 29 juillet 1844, et celui de licencié, le 27 juillet 1846, puis il partit pour Rome, où l'épiscopat de Belgique venait de fonder le Collège ecclésiastique belge destiné à recevoir les élèves d'élite. Van den Broeck en fut un des premiers pensionnaires; il y arriva à la fin de l'année 1846. Tout en vaquant à ses occupations ordinaires, il remplit à Rome les fonctions de recteur de l'église Saint-Julien des Flamands, suivit les cours des professeurs les plus renommés et fut admis à l'Étude de la Congrégation du Concile. Il y prépara, sous la direction du préfet de la Congrégation, des rapports sur des questions à mettre en discussion. A la fin de l'année 1849, il revint à Louvain, où il fut promu docteur en théologie le 28 juillet 1851. Sa dissertation inaugurale, intitulée : *Dissertatio theologica de theophaniis sub veteri Testamento* (1851), est consacrée à l'étude des apparitions divines dans

l'Ancien Testament. Il succéda (août 1851) au professeur Tits, titulaire du cours de dogmatique générale. Il a publié en outre : *Ruardi Tapperi vita et scriptis oratio et De Joannis Driedonis vita meritique oratio*, parus dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, t. XVIII (1854), p. 178 et t. XXIII (1859), p. 241.

Jos. Wils.

P. F. X. de Ram, *Discours prononcé après le service funèbre pour Philibert Van den Broeck*, dans l'*Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, t. XXVII (1863), p. 239. — J.-B. Lefebvre, *Discours prononcé après les obsèques de M. Van den Broeck*, dans le même volume, p. 253. — *Annuaire de l'Université catholique de Louvain* (Louvain), t. IX (1845) p. 79 ; t. XI (1847), p. 93 ; t. XXVII (1863), p. 184. — *Université catholique de Louvain, Bibliographie, 1834-1900* (1900), p. 62. — *Biographie nationale*, t. IV (1910), p. 60.

**VAN DEN BROECKE** (*Raphaël*), sculpteur. Voir PALUDANUS (*haphaël*), ou VAN DEN BROECKE.

**VAN DEN BUNDERE** (*Jean*), appelé aussi BUNDERUS ou BUNDERIUS, écrivain ecclésiastique, lecteur en théologie, naquit en 1481, à Gand, où son père fut chef-doyen (*beleerder, opperdeken*) des métiers. Il mourut en cette ville, le 8 juin 1557.

Il entra avant 1507 dans l'ordre des Frères-Prêcheurs et, après avoir fait ses études au monastère de Louvain, fut chargé d'enseigner la théologie à Gand. Il le fit avec un éclatant succès pendant de longues années. Il fut trois fois prieur du couvent de Gand, deux fois prieur de celui de Bruges et deux fois définiteur. En 1540, à Valenciennes, le chapitre des Dominicains le nomma prédicateur général et lui confia les fonctions d'inquisiteur général de la Foi dans le diocèse de Tournai, fonctions dans lesquelles il fut confirmé par le pape Paul III. Il fut élu, en 1550, vicaire du provincial de son ordre pour les couvents de Bergues-Saint-Winoc et de Saint-Omer.

Le P. van den Bundere fut un savant religieux et un grand prédicateur. Il combattit l'hérésie avec énergie et avec succès. Toute son activité se résume en ce distique :

*Informes domuit sectas, et atra Lutheri  
Contudit impavidus dogmata Bunderius.*

Il a laissé les ouvrages suivants :

1° *Compendium dissidii quorundam hæreticorum atque theologorum* (Paris, Jean Foucher et Vivant Gautherot, 1539); pet. in-8°, 191 ff. Nombreuses rééditions en Belgique et à l'étranger (Venise, Paris), sous le titre : *Compendium concertationis hujus sæculi sapientium ac theologorum* ou *Compendium rerum theologiarum quæ hodie in controversiam agitantur*, dédié à Gérard Cuelbroeck, abbé de Saint-Pierre à Gand.

Sous la forme d'un dialogue entre un hérétique et un théologien, l'auteur expose et réfute les principales propositions hérétiques de Luther et de ses sectateurs Cicolampadius, Buter et Melancthon. Il attaque également certaines assertions d'Erasmus (*Enchiridion*). L'argumentation simple, claire et objective (*sine dente livido, sine fuco rhetorico*) est basée sur l'enseignement de l'Écriture, des Pères de l'Église et des Conciles. D'ailleurs, pour notre écrivain, la doctrine de Luther reproduit des erreurs qui ont été, maintes fois, condamnées avant lui, celles des Vaudois, de Jean Huss, de Wiclef, de Jean de Wesel, etc.

Sanderus et d'autres biographes attribuent à Bunderius un autre traité qui est joint à certaines éditions du *Compendium rerum theologiarum* et qui est intitulé : *Collatio quatuor doctorum Ambrosii, Hieronymi, Augustini et Gregorii super XXX. articulis ab Hæreticis modernis disputatis*. Cette œuvre est, en réalité du P. Noël Taillepiéd, cordelier de Pontoise ;

2° *Een schoon ende seer gheleert onderwijs ghenomen wt de heylighe scrifluere ende wt die heylighe Leeraars hoe Christen menschen ghelooenen ende leuen sullen* (Anvers, S. Cock [1547]); pet. in-8°, 92 ff. Autre éd., *ibid.*, Claes van den Wouwere. — Dialogue entre le Maître et le Disciple, simple A B C, dit l'auteur, des vérités de la foi et des devoirs de la vie chrétienne. Les rubriques, au nombre de vingt-cinq, sont rangées par ordre alphabétique : *Aenbieden, Beelden, Berou, Biechte*, etc.

Cet opuscule n'a été signalé par aucun biographe;

3° *Delectio nuggerum Lutheri cum declaratione veritatis catholicae et confutatione dogmatum Lutherianorum* (Louvain, Barth. Gravius, 1551); pet. in-8°, 107 ff. Dédié à Ruard Tapper, doyen de Saint-Pierre à Louvain. Dialogue entre Philomathes et Orthodoxus. Exposé historique et doctrinal des erreurs de Luther et des conséquences qu'elles ont eues en Allemagne. L'ouvrage prend parfois le ton de la polémique la plus ardente;

4° *De vero Christi baptismo, contra Mennonem, anabaptistorum principem* (Louvain, Martin Rotarius, 1553); in-12, 119 ff. Réimprimé à Paris en 1574;

5° *Scutum fidei orthodoxæ adversus venenosa tela Joannis Anastasii Veluani, fidem, sacramenta, ritumque ecclesiasticum explodere contendentis* (Gand, Corn. Manilius, 1556); in-8°, 585 pages. Dédié à Georges d'Égmont, évêque d'Utrecht. Réfutation détaillée des propositions hérétiques de Jean Anastasius, curé dans la région de la Veluwe, récemment condamné par l'évêque d'Utrecht. Cet ouvrage a été traduit en flamand par le dominicain gantois Pierre de Backere (1517-1601), sous le titre : *Den scilt des gheloofs ghemaect by broeder Jan van den Bundere... teghen tfeninich ghescut Joannis Anastasii Veluani* (Louvain, 1567).

Utilisant les notes délaissées par son confrère, le P. Guillaume Vleeschouwer (voir ce nom), Bunderius rédigea également le catalogue des manuscrits existant en 1500 dans les différentes bibliothèques de Belgique et des régions voisines. Ce précieux répertoire, qui était conservé en 1609 à la Bibliothèque d'Anvers et dont Miræus fit des extraits, n'a jamais été imprimé. Valère André en vit une copie aux mains du juriconsulte Lucas Opmeer, de Delft, et Paquot en a suivi la trace aux Pays-Bas jusque 1660. Cet ouvrage paraît aujourd'hui irrémédiablement perdu.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *De Gandavensibus*, 1624, p. 67 et *Bibl. belg. man.*, 1641, t. I, p. 250. — Sweertius, *Athenæ belg.*, 1628, p. 403. — V. André, *Bibl.*

*belg.*, éd. de 1623, p. 470. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 595. — Paquot, *Memoires*, éd. in-4, 1765, t. I, p. 391. — Bern. de Jonghe, *Belgium dominic.*, 1749, p. 72. — Quéatif et Echarde, *Scriptores ord. Praed.*, t. II, p. 348. — Ferd. van der Haeghen, *Bibliogr. gantoise*, 1858, t. I, p. 116 et VI, p. 330. — Harter, *Nomenclator lit. theol. cathol.*, t. IV, 1899, p. 1233. — Vacant et Mangenot, *Dict. de théol. cath.*, t. II, 1905, c. 1263.

**VAN DEN CLITE (Lievin) ou DE LE CLITE**, peintre gantois. Par un acte passé devant les échevins des Parchons, le 17 janvier 1386 (1387 n. st.), nous apprenons que *Liefkin van den Clite*, fils de *Clais*, orphelin de père et de mère, avait hérité d'une somme de dix livres de gros, dont la garde est confiée à son grand-père *Mathijs de Groete*. Une addition à cet acte, faite le 5 juin, ajoute que le dit orphelin est mis en apprentissage du métier de peintre et que, à cet effet, les échevins consentent au prélèvement de trois livres de gros sur la somme susmentionnée. On peut en conclure que Liévin van den Clite était de famille gantoise et encore fort jeune en 1387, vu qu'il ne faisait alors que commencer son apprentissage.

En 1413, par contre, « *Lievin de le Clite* » devait être déjà un peintre notable, puisqu'un travail fort important lui fut commandé pour la salle de justice du Conseil de Flandre, à savoir un *Jugement dernier*, ornement habituel des tribunaux, destiné à rappeler aux juges, comme aux témoins, qu'à leur tour ils auraient à répondre de leurs actes devant la Justice suprême et infaillible de Dieu. Ce tableau devait être d'un mérite peu commun, car le registre de la Chambre des Comptes le qualifie « *très bel tablet tout doré et de fin aisur, du Jugement de Nostre-Seigneur Jhesu-Crist* ». Cette appréciation élogieuse émane d'un homme averti, Guy de Boeye, qui était non seulement receveur des exploits du Conseil de Flandre, mais aussi notaire de Jean sans Peur.

Il semble qu'on puisse conclure des termes employés qu'il s'agissait d'une peinture sur fond d'or, selon l'usage du temps.

Si la seule couleur citée est l'azur, c'est, sans aucun doute, à cause du prix

élevé de ce pigment : lapis lazuli broyé. Comme l'accord portait à la fois sur le travail de l'artiste et sur la fourniture des matériaux, il importait de mentionner les plus coûteux, l'or et l'azur. Le prix global payé à « *Lievin de le Clite* » était de soixante-quatre livres parisis, somme provenant en majeure partie d'une amende infligée à *Joss de Palmerbeque*, bailli de Hulst et Axel.

Une preuve plus convaincante encore du mérite reconnu à l'œuvre nous est fournie par le fait qu'en 1482, alors que l'art préeyckien était tombé dans un profond discrédit, le Conseil de Flandre s'occupait de la faire restaurer par le peintre gantois *Meester Augustin de Brune*, lequel reçut à ce propos la somme de trente livres parisis.

Ce double témoignage nous fait particulièrement regretter que la peinture ait ensuite disparu sans laisser de traces : il eût été d'un haut intérêt de voir quels étaient le caractère et le niveau de l'art pratiqué à Gand une dizaine d'années avant le moment où Hubrecht van Eyck allait y créer son chef-d'œuvre, et tout juste la même année que son nom se trouve pour la première fois cité en Flandre.

Huisin de Lee.

Archives de la Ville de Gand : Etats de biens 1386-1387, fol. 29. — Archives du Royaume : Registre de la Chambre des Comptes n° 21.795 ; id. n° 21.852. — Alexandre Pinchart : *Notice sur Lievin van den Clite*, dans *Bulletins de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 1854, 1<sup>re</sup> partie. — Edmond de Busscher : *Recherches sur les peintres gantois du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle* (Gand, L. Hebbelynck, 1859). — Victor van der Haeghen : *Mémoire sur des documents faux...* dans *Mémoires couronnés et autres mémoires publiés par l'Académie royale de Belgique*, 1859.

**VAN DEN CORPUT** (*Edouard-Bernard-Henri-Joseph*), professeur de clinique médicale et de thérapeutique à l'Université de Bruxelles, né à Bruxelles le 20 avril 1821, mort à Bruxelles brusquement le 22 février 1908. Il était fils de Henri-Joseph Van den Corput, pharmacien et professeur à l'Université de Bruxelles, et descendait d'une ancienne famille patricienne. Il comptait parmi ses ancêtres des magistrats éminents, d'illustres capitaines, des conseillers d'Etat. La mère des

frères Jean et Corneille de Witt était Anna Van den Corput. Après de brillantes études classiques, il était étudiant en philosophie à l'Université de Bruxelles quand la mort de son père (28 avril 1841) l'obligea à abandonner la voie où l'appelaient alors ses goûts et ses aptitudes, pour aborder des études qui lui permettraient de reprendre l'officine paternelle. En possession du diplôme de pharmacien (1845), il n'hésita cependant pas à compléter sa formation scientifique en suivant en Allemagne (Université de Bonn) des cours de chimie sous des maîtres universellement réputés.

Au retour d'Allemagne, il exerça la profession de pharmacien, tout en continuant des études universitaires qui lui valurent, en 1848, le grade de docteur en sciences. A la même époque, il fondait avec des confrères la *Société de pharmacie*, à laquelle il communiquait d'intéressants travaux ; il publiait des mémoires de technologie, des notes chimiques et pharmacologiques en divers recueils ; il obtenait, en 1846, le prix d'un concours de la Société des Sciences médicales et naturelles pour une étude sur les « Eaux minérales et leur analyse ».

En 1845, il était préparateur des cours de pharmacologie, de toxicologie et de matière médicale à l'Université de Bruxelles, et chimiste du Musée de l'Industrie.

En 1850, il s'inscrivit à la Faculté de médecine et en 1856 conquérait, à l'âge de trente-cinq ans, le diplôme de docteur en médecine. Mais il n'était pas pressé d'aborder la pratique médicale. Lorsque le chirurgien Seutin lui proposa de l'accompagner dans un voyage d'études, il n'hésita pas à accepter. Avec le maître qui propageait sa fameuse méthode de traitement des fractures par l'appareil amovo-inamovible, il parcourut la France, l'Espagne, le Portugal, étudiant l'organisation des Universités, visitant les laboratoires et les hôpitaux, fréquentant les cours, recueillant de précieux documents, et, son âme d'artiste le poussant, il visita l'Algérie et le Maroc.



Le retour de ce voyage marque une phase nouvelle dans la carrière de Van den Corput. La vie d'étudiant (non la vie d'études) est finie; la vie de professeur et de médecin commence.

Formé à l'école de Troussseau, Van den Corput se révéla clinicien hors ligne dans ses leçons à l'hôpital Saint-Pierre (1860 à 1874). À partir de 1871, il professa à l'Université de Bruxelles, avec un succès non moins éclatant, la thérapeutique générale, y compris la pharmacodynamie. Ce fut un des plus brillants professeurs de la Faculté de médecine et un des médecins les plus renommés de la capitale.

Pendant de longues années, il fut l'âme du *Journal de médecine, de chirurgie et de pharmacologie de Bruxelles*, qu'il dirigea jusqu'en 1887. Il a d'ailleurs collaboré à un grand nombre de revues, dans lesquelles il a publié d'innombrables articles de *Chimie, de Pharmacie, de Technologie* (acier, papier, incrustations des chaudières, utilisation des féculs), de *Médecine* (cancer, maladie du sommeil, maladie d'Addison, fièvre jaune, fièvre récurrente, fièvre typhoïde, trichine, phthisie pulmonaire, méningite cérébro-spinale), de *Thérapeutique* (podophylline, eaux minérales, cyanhydrate de morphine, oxyiodure d'antimoine, citrate de caféine, lavage de l'estomac, thoracentèse); de *Histoire de la médecine* (thérapeutique et hygiène des Arabes, biographies de Rega, Van Mons, Kluykenskens, histoire des pestes, thérapeutiques brésiliennes, éphémérides médicales); de *Hygiène* (climat de l'Espagne, climat de Nice, épidémies, baraquements, poison des viandes fumées, bulletins mensuels de l'état sanitaire, alcoolisme, hygiène publique de l'Allemagne); de *Déontologie* et même d'*Horticulture*.

Citons aussi un nouveau *Système de Pessaires* et une *Note sur un nouveau Trocart* (trocart aspirateur universel) dans le *Bull. Acad. Méd.*, t. XV. Cette publication établit que treize ans avant Dieulafoy, il avait inventé le *trocart-aspirateur*.

On lui doit d'intéressantes notices

historiques et artistiques dans l'*Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, des *Croquis artistiques et historiques sur Bruxelles*, une étude sur les *Gilles de Binche*.

Enfin, il a publié des poésies diverses dans le *Globe*, la *Revue de Bruxelles*, etc., de 1841 à 1845, réunies en volume *Lapea folia*, 1880, in-8°, 66 pages.

Van den Corput était depuis 1871 membre de l'Académie de médecine, qu'il présida en 1886.

Il était membre d'un grand nombre d'autres Académies et Sociétés savantes, président de la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles, membre de la Commission médicale du Brabant, de la Commission de l'École vétérinaire, etc.

Il avait été sénateur libéral pour l'arrondissement de Bruxelles.

La Faculté de médecine l'avait élu président en 1886 et l'avait délégué au Conseil académique. Il y fut le promoteur de la création de cours de déontologie, d'histoire de la médecine, et d'un cours d'hydrologie et de climatologie.

Amateur passionné d'objets d'art, archéologue érudit, il avait accumulé en son home une incomparable collection de tableaux anciens et modernes, des œuvres de sculpture, des meubles, des antiquités de toutes les époques.

Outre son voyage dans le midi en société de Seutin, il avait parcouru la plupart des pays d'Europe.

Leon Fredericq.

Cousot. *Eloge de M. Van den Corput* (*Bull. Acad. Méd.*, 1912, p. 166-184, avec portrait). — *Bibliographie nationale*, t. IV. — *Dict. des hommes de lettres*..., 1837, p. 402. — Vanderkindere, *L'Université de Bruxelles*,

**VAN DEN CORPUT** (*Henri-Joseph*), pharmacien et professeur, né à Anvers en 1790 (en 1791 d'après Vanderkindere), mort à Bruxelles le 28 avril 1841. Il descendait d'une vieille famille patricienne de Hollande à laquelle appartenait la mère des frères de Witt, l'anatomiste Ruysch, etc. Après de brillantes études classiques, il s'appliqua à l'étude des sciences naturelles. En 1812,

le préfet des Deux-Nèthes l'envoya à Paris pour y suivre les leçons de Barruel et d'autres chimistes célèbres. Van den Corput y conquit le diplôme de pharmacien. Rentré dans son pays, il épousa la fille du célèbre *kruidmenger* Lambert de Roover. Il fonda une distillerie, mais l'abandonna bientôt pour se vouer entièrement à la science et à la pharmacie. Il s'établit à Bruxelles. En 1830, il fut placé à la tête du service de pharmacie de l'armée belge. Il fut secrétaire de la Commission de revision de la loi sur l'exercice de la médecine, secrétaire, puis président de la Commission médicale de Bruxelles, membre de la Commission chargée de la rédaction d'un nouveau codex de la pharmacopée belge. Il enseigna la pharmacie et la toxicologie à l'Université de Bruxelles de 1834 jusqu'à sa mort (1841), il publia un cours de pharmacologie et de toxicologie.

En 1832, lors de la première apparition du choléra en Belgique, van den Corput combattit le fléau avec le plus grand dévouement; il provoqua la création d'un hôpital spécial dans les bâtiments qui furent plus tard affectés au musée de l'Industrie et contribua efficacement à enrayer les ravages du fléau.

C'était un naturaliste passionné. Dès le début, la Commission administrative du Musée des sciences naturelles de Bruxelles fit appel à son précieux concours. Il contribua à rassembler la magnifique collection de spécimens d'histoire naturelle qui forme aujourd'hui une des richesses de la capitale. Il a introduit en Belgique plusieurs espèces végétales nouvelles. Il avait fait construire dans les jardins de son beau-père de Roover de vastes serres, où il rassembla une précieuse collection de plantes exotiques. Dès 1827, il obtint le premier sur notre sol des fruits du vanillier.

Ajoutons qu'il était doué d'un remarquable talent de pianiste. Dès l'âge de 12 ans il se signalait comme virtuose.

Léon Frédéricq.

L. Vanderkindere, *L'Université de Bruxelles*, p. 206. — Piron, *Levensbeschrijving*. — Dictionn.

*des hommes de lettres*. 1837, p. 202. — Notice biographique, par Gorissen, dans le *Journal de Pharmacie*, Anvers, 1861, t. XVII, in-8°, avec portrait.

**VAN DEN DAEL (Lambert)** ou **DE VALLE**, licencié en droit canon, né à Bois-le-Duc, mort à Tongres en 1582. Il fut nommé pléban de Tongres le 6 juillet 1566 par le prince-évêque Gérard de Groesbeek. Il laissa un livre intitulé *Conceptus seu locos theologicos* qui ne fut jamais imprimé et dont le manuscrit fut conservé dans la bibliothèque des chanoines réguliers de Saint-Augustin à Tongres. Il testa le 26 septembre 1581. Son protocole de 1569 à 1581 repose aux archives de l'église Notre-Dame à Tongres, n° 89.

Jean Paquey.

Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 616. — Devaulx, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique du pays de Liège*, t. V, fol. 80, ms n° 823 de l'Université de Liège.

**VAN DEN DAELE (Englebert)**, chancelier de Brabant, seigneur de Leefdael et de Wilderen, né à Malines en 1496, mort à Bruxelles le 21 décembre 1556. Il appartenait à une famille noble établie à Malines, mais originaire sans doute de Flandre. Après avoir étudié à l'Université de Louvain, où il obtint le diplôme de docteur en droit, il fut nommé membre du Grand Conseil de Malines, le 17 janvier 1523.

Charles-Quint lui confia, le 18 octobre 1540, les fonctions de chancelier du Conseil souverain de Brabant, en remplacement d'Adolphe Van der Noot. Les États de Brabant refusèrent d'abord de le reconnaître, parce qu'il n'était pas Brabançon, mais il leur opposa l'article 9 de la Joyeuse Entrée, qui assimilait aux Brabançons les étrangers possesseurs d'une baronnie brabançonne. Or, il venait d'acquérir, le 3 octobre précédent, la baronnie de Leefdael.

Avant de prêter serment à la Joyeuse Entrée, il ne se contenta pas de l'autorisation que lui avait accordée à cet effet la gouvernante, Marie de Hongrie (26 août 1541), il déclara qu'il lui fallait *ordonnance, permission et consentement de Sa réginale Majesté*.

Il fut chargé, en octobre 1541, de négocier, avec d'autres délégués de Charles-Quint, le mariage de Christine de Danemark, duchesse de Milan, avec François I<sup>er</sup>, duo de Lorraine.

Il épousa en premières noces Marie Ruffault, fille de Jean, chevalier, seigneur de Neufville, trésorier général des finances, et en secondes noces Françoise de Sauvage, fille du chancelier de Bourgogne.

Il fut enterré, ainsi que sa seconde femme, dans le chœur de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles.

H. Vander Linden.

A. Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. I (1898), p. 95 et t. III, p. 338. — A. Henne, *Histoire de Charles-Quint*, t. VII, p. 303. — *Registre du Grand Conseil de Malines*, n<sup>o</sup> 347, f. 233-269 (Archives générales du royaume). — *Actes et affaires traités par les Etats de Brabant* (Archives du royaume, Chambre des Comptes, n<sup>o</sup> 672, f. 218). — J. Laenen, *Les Archives de l'Etat à Vienne au point de vue de l'histoire de Belgique*, p. 224, 236 et 243. — *Bulletins de la Commission royale d'histoire*, 4<sup>e</sup> série, t. X, p. 147.

**VAN DEN DRIES (Jean)**, compositeur, instrumentiste, journaliste et musicographe, né à Anvers le 26 avril 1829, y décédé le 2 septembre 1891. Il fit partie pendant plusieurs années, comme flûtiste, de l'orchestre du Théâtre royal d'Anvers. Il composa un certain nombre de motets avec orchestre, une cantate patriotique, des mélodies avec piano et des morceaux divers. Il fut quelque temps rédacteur en chef de *l'Escaut* et critique musical et théâtral de divers journaux.

Ernest Closson.

Pougin, Supplément à la *Biographie universelle* de Fétis.

**VAN DEN DRIESCHKE (Jean)**, **DRUYS** ou **DRUSIUS**. Voir **DRUYS (Jean)** ou **DRUSIUS**.

**VAN DEN DRIESCHKE (Léon)**, médecin, né vers 1810, mort à Bruges en 1852. Il obtint le diplôme de docteur en médecine à l'Université de Gand le 26 février 1835. Il fut nommé en 1840 secrétaire de la *Société des sciences naturelles de Bruges*. Il publia une série de notes dans les *Mémoires et Bulletins de la Société de médecine de Gand* : Cours

des maladies des voies urinaires, d'après les leçons du prof. Marjolin à Paris; recueil d'observations des maladies des yeux (clinique de Sichel); appareils pour le traitement des fractures dans les hôpitaux de Londres; cas rares de chirurgie observés dans les hôpitaux de Londres. On lui doit aussi une Note sur un nouvel instrument pour l'extraction des corps étrangers du conduit auditif.

Léon Frédéricq.

*Dict. des hommes de lettres de Belgique*, p. 208. — *Ann. méd. de la Flandre Occid.*, 1882-83, t. II, p. 228.

**VANDEN DYCK (Daniel)**, peintre. Voir **DYCK (Daniel VAN ou VANDEN)**.

**VAN DEN DYCKE (Bonaventure)**, théologien, né à Bruxelles le 3 novembre 1652, mort à Louvain le 16 juin 1722. Fils de Jean et de Catherine Uyttenhove, il appartenait à la noblesse brabançonne. Dès son enfance, il montra de sérieuses qualités intellectuelles, qui lui valurent dans sa famille le surnom de *Petit prophète*. A l'âge de 17 ans, il entra au couvent des Franciscains de Louvain (15 octobre 1669); il fit un second noviciat à Bruxelles et suivit le cours de philosophie à Turnhout; il réussit à merveille sa thèse finale, ce qui le désigna au cours supérieur de théologie à Louvain. Promu à la prêtrise le 19 août 1676, il fut chargé bientôt d'enseigner la philosophie à Turnhout (1677) et plus tard les sciences sacrées à Ruremonde et à Louvain.

Il fit preuve d'un profond savoir théologique. Sa doctrine anti-janséniste, exprimée dans sa thèse sur la vie et les enseignements de saint Jean Capistran et de saint Pascal Baylon, lui valut les attaques des Baianistes, Jansénistes et Gallicans. Il déjoua les manœuvres de ses puissants adversaires au sein du Conseil de Brabant et s'adressa par voie diplomatique au roi Charles II qui, par décret du 10 mars 1692, condamna le pamphlet lancé en faveur du Gallicanisme. Le 24 mars suivant, le P. Bonaventure présida la défense publique de sa thèse. Le chapitre provincial, réuni

le 30 août 1693, lui décerna le titre de *Lecteur jubilé*.

Préposé à l'instruction des novices, il fut appelé à siéger au sein du conseil supérieur et ensuite nommé secrétaire du provincial; la direction des maisons de Malines et de Louvain lui fut confiée, ainsi que la visite canonique de toute la province de Saxe de Sainte-Croix. Il fut élu provincial, par le chapitre d'Anvers, le 2 septembre 1708. Cependant le nouvel élu portait depuis vingt ans les germes d'une grave infirmité, contractée au chevet de son ancien supérieur à Louvain, le P. Henri De Pape.

Le chanoine Antoine Sanderus étudia tous ses écrits et projeta d'en former une grande publication; on trouve l'énumération de ses nombreuses thèses théologiques dans la biographie composée par son frère puîné, François :

1° *Epistola familiaris ad Joannem Christianum Erckelium, juris utriusque Licentiatum, pastorem Delphis... scripta per Eustachium Jansenium Insulensem, Lovaniensem Theologum*. Coloniae, Wilh. Friassem, MDCCXI. 2° *Epistola familiaris secunda...* Coloniae, MDCCXIII. 3° *Weechschaale tusschen den briefvoan Eustachius Janssens ende de antwoort van Johan Christian van Erckel*. Ceulen, 1713. 4° *Epistola tertia ad Joan. Christian. Erckelium...* *De Summi Pontificis, vicarii Christi, jurisdictione in omnes fideles, ubique locorum degentes, ejusdemque infallibilitate definiendi ea qua ad Fidem et mores pertinent. Scripta per Eustach. Janssen. Insulen. theolog.* Lovaniensem, opusculum posthumum. Coloniae, A° MDCCXXIII, in-12, 319 pages.

P. Jérôme Goyens O. F. M.

*Tabulae Capitulares Prov. Germ. Infer.* (Archives de l'ordre des Freres Mineurs à Bruxelles. II. — P. Carolus Van Goudenhove. *Compend. chronolog.* Prov. ms. ibid. p. 314-321. — A. Sanderus, *Chorographia sacra Arab.* conv. Lovan. p. 163-164. — Franciscus Van den Dycke, *Compend. exemplar. vitae P. Bonav. Van den Dycke*, ms. in-22, aux archives de l'ordre à Bruxelles. VI. — F. Dirks, *Hist. littér. et bibliogr.*, p. 364-367.

VAN DEN DYCKE (Martin), comptable, mort à Anvers vers la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Il fut probablement maître

d'école et enseigna la comptabilité à Anvers. Il publia : 1° *Claer ende cort bewijs om te leeren Boeck-houden nae de maniere van Italien...* *Gheprint Thantwerpen, by Anthoni de Ballo...* 1598 (biblioth. de l'Univ. de Gand). L'auteur semble avoir tout d'abord rédigé un bref traité théorique de tenue des livres à la manière italienne, traité pour lequel il aurait obtenu un privilège dès 1585; il y ajouta dans la suite, à titre d'exemple, ses propres livres à partir de 1596. La plus grande partie du volume est la reproduction, très précieuse à consulter pour l'érudition locale, du journal de Van den Dycke (du 2 août 1596 au 3 septembre 1598) et de son grand-livre ou livre des dettes. A la fin du volume, on trouve un portrait de l'auteur (1583) et des vers d'Adrien de Schepper.

2° *Instructie om de Wijn-roede ende Peghelstock te maken...* *M. D. C.* (bibl. de l'Univ. de Gand), 104 pages, avec le même portrait.

On attribue aussi à Van den Dycke un *Chyfer-Boeck*, (2° éd., Antwerpen, A. de Ballo, 1600); in-8° et *La vraye reigle d'Arithmétique* (Anvers, 1600; in-8°), peut-être une traduction du précédent.

J. Pelseeneer.

*Bollettino di bibliografia e storia delle scienze mate fis.*; t. XIV, 1881, p. 397. — D.-E. Smith, *Rara Arithmetica*, Boston, 1908, t. II, p. 427. — Eug. de Seyn, *Dictionnaire des Ecrivains belges*, Bruges; t. II, 1931, p. 1788.

VANDEN ECK (N.), peintre. Voir ECK (N. VAN OU VANDEN).

VAN DEN EECKHOUTE (Jean) ou DE ECOUTE, écrivain ecclésiastique, né à Enghien, décédé le 17 février 1471. Cet auteur, à qui l'on donne le titre de professeur de théologie et de trésorier du chapitre de Saint-Pierre à Lille, a laissé le traité suivant, dont le manuscrit était conservé à l'abbaye du Parc-lez-Louvain : *Scriptum... contra dicentes S. Joannem Evangelistam factum fuisse filium Virginis verum et naturalem, per transubstantiationem corporis Joannis in corpus Christi, vi verborum à Christo in cruce pendente dictorum : « Mulier, ecce filius tuus ». Item super materid*

*ffiliationis Joannis Evangelistæ contra Bonetum et Franciscum de Maronis*. Gilles Carlier, doyen de Cambrai, a reproduit cet ouvrage dans sa *Sportula fragmentorum*, Bruxelles, 1479, impression des Frères de la Vie commune.

J. Van den Beckhoute mourut au retour d'un voyage en Terre-Sainte et fut enterré à Zara.

Alphons Roersch.

Sanderus, *De scriptor. Flandr.*, 1624, p. 94. — Sweertius, *Athenæ*, 1628, p. 422. — Sanderus, *Bibl. belg. manuscr.*, 1641, t. II, p. 169. — Valère André, *Bibl. belg.*, 1643, p. 498. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 634. — Paquot, *Mémoires*, ed. in-fol., 1768, t. II, p. 223.

**VAN DEN ELSCHÉ** ou **VAN ELSÉN** (*Jacques*), facteur de clavecins, un des derniers représentants de la grande lignée des facteurs anversois. Entré dans la gilde de Saint-Luc en 1717, il fut chargé, en 1731, de réparer le clavecin de la cathédrale. Une barre d'adresse à son nom, datée 1715, est au Musée du Conservatoire de Bruxelles (n° 2943).

E. Closson.

Burney, *The present state of music in Germany, the Netherlands, etc.* — De Burbure, *Recherches sur les facteurs de clavecins et les luthiers anversois.* — Van der Straeten, *La Musique aux Pays-Bas*, t. I et II. — Pougin, Supplém. à la *Biogr. univers. de Fétis.* — Closson, *La Facture des instruments de musique en Belgique.*

**VAN DE NESSE** (*Guillaume*), prêtre. Voir NESSE (*Guillaume VANDE*).

**VAN DEN EYNDE** (*Pierre*), dit aussi **VAN DEN HENDE** ou **A FINE**, évêque de Darie, auxiliaire de Liège, né à Eecloo, décédé à Liège, le 27 juillet (ou peut-être le 27 juin) 1537. Issu d'une ancienne famille, dont le nom figure dès 1341 dans les comptes de la ville d'Eecloo, il fit sa profession religieuse à Bruges au couvent des Ermites de Saint-Augustin et reçut le bonnet de docteur en théologie à Paris en 1516. Désigné successivement en qualité de visiteur provincial de son ordre (28 juin 1517) et de définiteur au chapitre général (1523), il fut nommé provincial au chapitre tenu à Wesel en juillet 1524. En 1525, il devint le suffragant d'Erard

de la Marck, évêque de Liège, avec le titre d'évêque de Darie (7 juin 1525) et fut sacré à Bruges.

En tant qu'évêque auxiliaire, P. Van den Eynde consacra notamment l'église de l'abbaye d'Aulne (1525), l'église des Célestins d'Héverlé (1526), celle des Augustins de Liège (1527) et le nouveau chœur de Saint-Martin à Liège (1530). Il bénit Arnold Streysters, abbé de Tongerlo (1530) et résida à différentes reprises à Bois-le-Duc, au cours des années 1535-1537. Il fut inhumé à Liège dans le chœur de l'église des Augustins « sous une tombe noire », où il était représenté revêtu de ses habits pontificaux.

Ce prélat distingué possédait une belle bibliothèque, dont il légua une moitié aux Augustins de Bruges et la moitié aux Augustins de Liège. Il fonda également deux bourses en faveur d'étudiants sans fortune.

Alphonse Roersch.

Beedelièvre, *Biogr. liégeoise* (Liège, 1836), t. I, p. 196. — Dom U. Berlière, *Les évêques auxiliaires de Liège* (Bruges et Paris, 1919), p. 87-89.

**VAN DEN GHEYN** (*Matthias*), compositeur, organiste et claveciniste, né à Tirlemont le 7 avril 1721, décédé à Louvain le 22 juin 1785. Il fut un des derniers descendants d'une famille de fondateurs de cloches qui, à partir du xvii<sup>e</sup> siècle, compte dix générations. Il fit probablement son éducation musicale sous la direction de l'abbé Raick (voir ce nom), organiste de l'église Saint-Pierre à Louvain, dont il prit la place en 1741. En 1748, il épousa Marie-Catherine Lints, dont il eut dix-sept enfants. La même année, à la suite d'un concours qui fit sensation, il fut nommé carillonneur de la ville de Louvain, fonctions qu'il occupa jusqu'à sa mort, donc pendant quarante ans. La virtuosité de Matthias Van den Gheyn paraît avoir été remarquable; on le voit notamment, à la suite d'un pari, reproduire sur son primitif instrument, avec la même rapidité, des traits exécutés sur le violon par Kennis, virtuose liégeois réputé. Il excellait également dans l'art de l'improvisation et les

séances de ce genre, données par lui tous les dimanches, attiraient dans les environs une foule d'auditeurs. Il fut aussi un compositeur fécond. On lui doit : 1° *Douze petites sonates pour l'orgue et le clavecin et violon*, etc. (Louvain, antérieurement à 1764); 2° *Six divertissements pour clavecin* (Londres, chez Welcker). Il est aussi l'auteur de Préludes pour le carillon qui paraissent avoir été gravés. Enfin, Van den Gheyn s'occupa également de théorie musicale avec un petit ouvrage intitulé : *Fondements de la basse continue*, etc. (Louvain, s. d.), un *Traité d'harmonie et de composition*, travail plus important, rédigé en flamand, demeuré inédit. X. van Elewyck s'est particulièrement attaché à mettre en lumière la figure de Matthias Van den Gheyn, auquel il consacra une brochure (voir ci-dessous), ainsi que tout le premier volume de sa publication *Les clavecinistes flamands* (six suites, op. 3, et six Divertissements pour clavecin; deux Préludes pour orgue et deux pour carillon), ainsi qu'un recueil de « Pièces légères pour piano ou pour orgue ». Van Elewyck attribuait à l'organiste-carillonneur de Louvain une importance considérable et apparemment exagérée, ne craignant même pas de l'appeler (d'après un propos de Lemmens que nous croyons, en l'espèce, s'être moqué de l'auteur) le « Jean-Sébastien Bach de la Belgique ». Van den Gheyn occupe, il est vrai, une place importante dans le groupe intéressant des clavecinistes belges du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais davantage par sa fécondité que par les qualités de son inspiration et de son style. L'écriture est assez pauvre et l'idée nous paraît notablement inférieure à celles de Raick et d'Hector Fiocco. Le musée du Conservatoire de Bruxelles possède (n° 274) une épinette d'André Ruckers, d'Anvers, datée 1613, ayant appartenu à Matthias Van den Gheyn, lequel grava sur la table son nom, avec la date de 1740.

E. Closson.

X. van Elewyck, *Matthias Van den Gheyn, le plus grand organiste et carillonneur belge du XVIII<sup>e</sup> siècle, et les célèbres fondeurs de cloches*

*de ce nom depuis 1450 jusqu'à nos jours* (Paris, 1868). — Fétis, *Biogr. univ. des musiciens*, et Pougin, Supplément. — Van der Straeten, *La Musique aux Pays-Bas*, t. I. IV, V. — Van Doorslaer, *Les Van den Gheyn, fondeurs à Malines*. — Closson, *La Fabrication des instruments de musique en Belgique*, p. 88.

VANDENHANE (Laurent), avocat et jurisconsulte, né à Gand, où il fut baptisé en l'église Saint-Michel, portion nord, le 10 janvier 1617, mort à Gand le 6 août 1683. Sa mère, Marie Raverick, ainsi que son père, Guillaume, appartenaient, semble-t-il, à des familles d'origine modeste. Son parrain, Laurent Vandenhane, fut peut-être le brasseur gantois de ce nom, qui mourut en 1620 et dont on conserve aux archives communales de Gand l'état de biens. Laurent Vandenhane conquiert probablement le grade de licencié ès lois à l'Université de Louvain. Il s'établit avocat postulant près le Conseil de Flandre et s'y distinguait assez tôt par son activité et sa science. Il fut échevin de la keure en 1678, l'année de l'occupation française. Sa sœur Anne, avec laquelle il avait fait ménage commun, mourut le 20 novembre 1691.

On conserve à la bibliothèque de l'Université de Gand quelques mémoires et consultations imprimés, sortis de sa plume. Prolixes, comme tous les mémoires de cette époque, ils s'appliquent surtout à la casuistique du droit, considérée à cette époque comme la fleur de la science pratique. Cette même casuistique se rencontre dans les deux premiers volumes d'une vaste collection que notre auteur s'était formée pour son usage professionnel. Ces deux volumes, conservés à la même bibliothèque de l'Université de Gand, et intitulés *Motiven van Rechten*, appartiennent à cette littérature juridique spéciale qui, née des tables des matières et devenue un genre autonome avec le *Vocabularius Juris* du Moyen Age, donna, dans le droit coutumier du xv<sup>e</sup> siècle, l'essor à ce genre de compilation qui réunit les éléments de doctrine à la jurisprudence des cours et tribunaux. Elargissant un objet déjà très vaste, les juristes du xvii<sup>e</sup> siècle y comprirent, non plus des sommaires,

mais le texte intégral des arrêts et jugements, pour bientôt y joindre tout le dossier juridique de l'affaire. Les deux volumes conservés de Vandenhane ne comprennent que les lettres A-D, d'une collection qui, se répartissant sur tout l'alphabet, devait être considérable. Elle fut rassemblée de 1667 à 1681, après la première édition de son recueil des coutumes, et comprend un ensemble quelque peu hétéroclite de mémoires et avis, d'ordonnances, de jurisprudences et d'extraits d'auteurs, classés sous des mots d'appel, dont le dernier du second volume est formé du mot *Douarie*. Vandenhane en a fait usage pour la seconde édition de son recueil.

Aboutissant à cette proportion monumentale, ce genre de compilations devenait indigeste et finit par manquer son but véritable, qui était de permettre au praticien de repérer rapidement la solution exacte d'un cas déterminé. Il fallait, en effet, plus de temps et de perspicacité que n'en avait le praticien ordinaire pour se retrouver dans ce labyrinthe, où les principes les plus évidents étaient masqués par des considérations dont les déductions spécieuses faisaient bien souvent oublier l'inanité.

Le *Flaems Recht* est une œuvre de pratique, conçue et exécutée par un praticien, parfaitement au courant des nécessités du barreau et des exigences de l'étude d'avocat. Avocat au Conseil de Flandre, où à chaque instant il était fait application en dernier ressort des différentes coutumes de Flandre, il réunit en une seule édition les différents textes sur lesquels il pouvait à chaque instant être consulté. L'éditeur, lui aussi, y trouva son profit, car l'ouvrage était par là susceptible de trouver une clientèle dans le pays entier. Il fut le premier, dans l'Europe entière, à commenter, d'une façon succincte et complète à la fois, les textes de droit coutumier. Vandenhane ordonne ses notules de la façon la plus succincte. Il se borne à commenter d'une manière complète la coutume de la ville de Gand, considérée comme le type de la coutume urbaine, celle du Franc de Bruges, comme le

type de la coutume rurale et celle du Bourg de Bruges comme celui de la coutume féodale. Les coutumes des villes de Bruges et d'Ypres en tant que chefs de leur quartier bénéficiaient de notules relativement nombreuses, tandis que les autres coutumes doivent se contenter presque uniquement de renvois aux notules sous les articles similaires de ces cinq coutumes. De cette façon, l'auteur contribue à l'exégèse des textes par les textes. Ces notules mêmes exposent brièvement sous chaque article le principe de droit, et citent la doctrine d'un auteur dont une ou deux phrases lapidaires sont transcrites dans la langue de l'original. Cet exposé est complété par de nombreux renvois aux auteurs indiquant chaque fois d'un seul mot si l'auteur est adversaire ou partisan de sa solution. Car, quoique Vandenhane ne formule guère lui-même une solution, quoiqu'il affecte de se réfugier prudemment derrière la phrase d'un auteur, il a une opinion à lui qu'il était de nombreuses références.

La première édition de son recueil parut en 1664, munie d'un privilège de dix ans, sous le titre : *Flaems Recht, dat is Costumen ende Wetten ge decreeteert by de graven ende gravinnen van Vlaenderen, met d'Interpretation, Concessien Caroline, Ordonnantien..., mitsgaders Notulen van Recht ende Pratycke*, 2 vol. in-fol. (Gand, Max Graet). Vers 1673, l'auteur préparait une seconde édition augmentée de quelques ordonnances complémentaires des coutumes, lorsque l'éditeur Knobbaert d'Anvers eut l'audace de requérir, à l'insu de l'auteur, un privilège pour une nouvelle édition. Le Conseil Privé le lui accorda le 1<sup>er</sup> décembre 1673. Lorsque Vandenhane sollicita à son tour le renouvellement de son privilège du même Conseil Privé, il l'obtint sans difficulté, en date du 28 février 1674. Cette situation équivoque devait amener des conflits. Une procédure fut entamée; elle traîna évidemment en longueur. Le très volumineux dossier en est actuellement conservé aux archives de l'Etat à Gand. L'édition de Knobbaert datée de 1674

et intitulée comme quatrième, n'est en réalité que la seconde, celle d'Erckel, datée de 1676, formant la troisième. Un certain nombre d'exemplaires de cette édition portent également le nom de l'éditeur Maes. En 1719, A. Le Grand traduisit l'ouvrage de Vandenhane en français à l'usage du Conseil de Flandre. De 1765 à 1780, l'éditeur de Goesin à Gand réimprima toute l'œuvre en 12 volumes, sous la direction de l'avocat De Wulf. L'avocat gantois J.-E. Deronghe compléta cette édition d'une longue table analytique en deux volumes parus chez le même éditeur en 1780.

Eg.-l. Strabbe.

Britz, *Ancien Droit Belgique*, I. — F.-V. Goethals, *Histoire des Lettres, des Sciences et des Arts en Belgique*, t. III (Brux., 1842). — Archives communales de Gand. — Archives de l'Etat à Gand, *Conseil de Flandre, Procès*, 2<sup>e</sup> sér. n° 10024. — Biblioth. de l'Univ. de Gand, mss 836 et 837. — Vander Haeghen, *Bibliographie gantoise*, t. II, III et V. — *Memorieboek der stad Ghent*, Gand, 1834.

**VAN DEN HAUTE (Pierre)**, historien, né à Denderleeuw le 1<sup>er</sup> mars 1731, mort à Louvain, le 8 juin 1793. Il fut reçu au noviciat des Franciscains à Louvain le 16 septembre 1751, et fit sa profession solennelle l'année suivante. Il reçut la prêtrise à vingt-quatre ans. Chargé à son tour d'enseigner la philosophie aux nouvelles recrues du couvent de Saint-Trond dès 1759, il monta, après trois ans, à la chaire de théologie à Malines et en 1768 à Louvain. La direction de l'importante communauté de Malines lui fut confiée par le chapitre du 6 mai 1770. Nommé agent belge à la curie romaine, il y travailla, durant le terme sexennal, à glaner quantité de documents relatifs à l'histoire franciscaine.

Rentré dans sa patrie, il fut nommé supérieur de la maison d'études supérieures de Louvain le 22 août 1790, après avoir siégé au sein du conseil provincial, en qualité de définitif, à partir du 31 août 1783.

Son portrait gravé se trouve au frontispice de son ouvrage : *Brevis historia Ordinis Fratrum Minorum* (Rome, s. d. [1777]), 348 pages.

Il dirigea aussi la publication du

recueil intitulé : *Expositio Textuum Evangeliorum* (Louvain, s. d. [1768]).

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Ordre en Belgique : Registre des vœux et des professions au couvent de Louvain, A° 1741-1796, mss. in-8°. — Tablettes capitulaires de la Province. — *Elencus defunctorum FF.*, 1789-1844 et 1791-1832. (Mss.). — L. Dirks, *Hist. litt. et bibliogr.*, p. 403-405.

**VAN DEN HECKE (Edouard-Brunon-Ghislain)**, vicaire général, né à Gand, le 23 septembre 1792, y décédé le 25 mars 1866.

Entré au séminaire épiscopal de Gand, il s'associa à la presque unanimité de ses condisciples quand ils refusèrent d'obéir au prélat intrus que l'empereur Napoléon prétendait installer à la tête de l'évêché en remplacement de Mgr de Broglie, mis en prison le 12 juillet 1811. L'abbé de la Brue de Saint-Bauzille, vicaire général de Malines, avait accepté sa nomination à l'évêché de Gand, sans que le pape eût agréé la démission du titulaire. Les séminaristes et leurs maîtres refusèrent de se trouver aux offices de la cathédrale avec M. de la Brue. Edouard van den Hecke fut d'abord interné à la prison d'Etat de Gand, avec le président du séminaire, deux chanoines et quatre de ses condisciples. Il avait été porté sur la liste des gardes d'honneur, mais un ordre de Napoléon le fit rayer le 17 août 1811. Le 19 août, il était conduit comme un malfaiteur à Paris et interné dans la prison de Sainte-Pélagie, où il fut mis au secret. Le 30 septembre, il fut envoyé comme simple soldat dans un régiment tenant garnison à Perpignan. La chute de l'empire lui ayant rendu la liberté, il s'empressa de rentrer au séminaire, où il reçut la prêtrise le 23 décembre 1815.

Il devint successivement vicaire à l'église de Saint-Pierre à Gand, licencié en théologie à la Sorbonne le 30 juin 1826, grand vicaire de l'évêque de Versailles (12 août 1827), chanoine et vicaire général honoraire du diocèse de Gand (30 août 1848), protonotaire apostolique (29 août 1853).

P. Verhaegen.

Clæys-Bouhaert, *Le diocèse et le séminaire*



de Gand pendant les dernières années de la domination française. — Van der Moere, *De Jonge levieten van het Seminarie van Gent te Wezel, te Partis*, enz. — De Smet, *Coup d'œil sur l'histoire ecclésiastique pendant les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle*.

**VANDEN HENDE (Jean)**, prêtre et professeur, né à Alost le 13 décembre 1750, décédé à Louvain le 4 août 1824. Il étudia à Louvain, où il fut successivement professeur et principal du Collège de la Sainte-Trinité et membre de la Faculté de théologie. Le régime français interrompit sa carrière professionnelle.

Il écrivit un copieux recueil de sermons. Il mourut curé du Grand Béguinage à Louvain.

J. Vercauthe.

Fr. de Potter, *Gesch. van Aalst*, t. VI.

**VANDEN HOECK (Jean)** ou **VANDEN HOECKE**, peintre. Voir **HOECKE (Jean VAN DEN)**.

**VANDEN HOECK (Robert)**, ou **VANDEN HOECKE**, peintre. Voir **HOECKE (Robert VAN DEN)**.

**VAN DEN HOECKE (Gaspard)**, peintre. Voir **HOECKE (Gaspard VAN DEN)**.

**VANDEN HOECKE (Jean)** ou **VANDEN HOECK**, peintre. Voir **HOECKE (Jean VAN DEN)**.

**VANDEN HOECKE (Robert)**, ou **VANDEN HOECK**, peintre. Voir **HOECKE (Robert VAN DEN)**.

**VAN DEN HOUTE (Pierre)** ou **LIGNEUS**, humaniste et juriconsulte, naquit à Gravelines vers 1520. Il fréquenta les cours de l'Université de Louvain, puis rentra pour un temps dans sa ville natale, d'où il fut chassé par la guerre, après avoir perdu tout son avoir. Il revint à Louvain en 1546, y prit en 1554 le grade de licencié en droit et y vécut, pendant plusieurs années, en donnant des leçons particulières aux étudiants en droit. Il se rendit ensuite à Anvers et y exerça jusqu'à sa mort la profession d'avocat.

On lui doit : 1<sup>o</sup> *Annotationes in libros quatuor Institutionum juris civilis* (An-

vers, J. Bellère, 1558, in-12°), notes sur les Institutes de Justinien. L'auteur en restitue, en corrige et en commente le texte. Il critique vivement les travaux des glossateurs et bartolistes, dont l'œuvre fut néfaste et auxquels il faut dénier toute compétence. Une édition moins complète de ce traité avait paru en 1556 (et non en 1656 comme l'imprime Bayer, ce qui pourrait faire croire que l'édition de 1558 fut réimprimée partiellement au XVII<sup>e</sup> siècle);

2<sup>o</sup> *Dido, tragœdia nova ex quatuor prioribus libris Aeneidos desumpta* (Anvers, Jean Withagius, 1559, in-8°), tragédie suivie de notes sur les quatre premiers chants de l'*Énéide*. La pièce fut représentée avec grand succès à Louvain, le 6 mai 1550, à l'occasion de la licence en théologie de David Sexagius (van 't Sestigh), chanoine de Saint-Pierre à Louvain.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *De scriptoribus Flandriae*, 1624, p. 134. — Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 623. — Valère André, *Bibl. belg.*, éd. de 1613, p. 746. — Foppens, *Bibl. belge*, 1739, p. 987. — Paquet, *Mémoires*, éd. in-fol., 1763, t. I, p. 250. — G. Beyerus, *Auctorum juridicorum notitia*, 1726, spec. II, p. 103. — W.-D.-H. Suringar, *Dido*, 1880, p. IX. — A.-C. De Schrevel, *Les gloires de la Flandre maritime*, 1904, p. 47 et 149.

**VANDEN HOUTE (Werner)**, dit le **GÉNÉRAL DUBOIS**, homme de guerre. Voir **DUBOIS (Werner VAN DEN HOUTE)**, dit le **GÉNÉRAL**.

**VAN DEN KERCKHOVE (Josse)**. Voir **KERCHOVE (Josse)**.

**VAN DEN KERCHOVE (Laurent-Gaudence)**, canoniste, né à Gand le 22 avril 1642, baptisé en l'église de Saint-Nicolas le surlendemain, sous le nom de Laurent, mort à Bruges le 23 mars 1703. Fils de Simon, il avait comme aïeux Antoine et Josse, et comme neveu le chanoine de Saint-Bavon Norbert Van den Kerchove; sa mère s'appelait Elisabeth Van der Vicht.

Il fit ses études latines sous la conduite d'un parent qui dirigeait une institution florissante d'éducation, puis entra au noviciat franciscain de Courtrai; il y émit les vœux après un an

et prit le nom de Gaudence, le 19 juin 1662. Ses supérieurs l'approuvèrent pour les fonctions du ministère le 15 septembre 1669, et le chargèrent d'emblée d'enseigner la philosophie successivement à Nieuport, à Courtrai, à Dixmude. Durant douze années consécutives, il occupa la chaire de théologie scholastique à Gand d'abord, puis à Bruges; préposé ensuite à la direction de cette maison jusqu'au 6 février 1689, il y reprit l'enseignement théologique. La confiance de ses confrères l'avait appelé en même temps au conseil provincial, en qualité de custode. Le 17 avril 1695, il fut élu provincial. Le triennat habituel révolu, la même charge lui fut derechef imposée en 1699.

Son portrait se voit au réfectoire de la maison actuelle de l'ordre à Gand.

Il publia : 1. *Korte verklaringhe op den Reghel der Minder Broeders, Uyt de Declaratiën van verscheyden Pausen, ende Uytleggingen van veel Leeraers*, Ghendt, 1680, in-8° (ouvrage traduit en allemand et publié à Fulda, chez Siméon Zeiler, 1692). — 2. *Commentarii in Generalia Statuta Ordinis S. Francisci Fratrum Minorum, Provincijs Nationis Germano-Belgicae. In Capitulo Generali Toletano anno 1633 accommodata, ac posterioribus Ordinis decisionibus illustrata*, Gandavi, 1700, in-folio. Item *Colonise Agrippinæ*, 1709 (nouvelle édition à Ravenne en 1743). — 3. *Methodus corrigendi Regulares, seu Praxis Criminatis Fratribus Minoribus Propria Omni Regulari Judici Accomodata*, Colonise, MDCCXII, in-8°, Item Brugis, 1701. — 4. *Reflexiones breves ad triginta et unam propositiones nupero decreto de VII Decembri 1690 SS. D. N. Alexandri Papæ VIII per Hilarium a S<sup>to</sup> Sepulchro, theologum*, Colonise, 1691, Ibid., iterum, 1692, in-4°. Addita est epistola contra scriptum cui titulus : *Inscription en faux des Prêtres de l'oratoire de Jeau*. — 5. *De Oratione* (traité cité par E. De Grave dans sa *Chronologia Provinciæ Comitatus Flandriae*, p. 80.

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Ordre en Belgique, cote VI. Schedæ mort. ad calcem, A° 1769, n° 6. —

S. Birks, *Hist. littér. et bibliogr. des FF. Mineurs en Belgique*, p. 323-324. — Ph. Naessen, *Franciscanaansch Vlaenderen*, p. 241-242. — A. Heyssse, *Tabulæ Capitulares Prov. Comitatus Fl.*, t. XX, p. 2, 26, 28, 67, 68, 121, 137.

**VANDEN KERCKHOVE (Josse)**, tisserand. Voir KERCKHOVE (Josse) ou VANDEN KERCKHOVE.

**VANDEN KERCKHOVE (Jean-Antoine)**, généalogiste. Voir KERCKHOF (Jean-Antoine), dit VANDEN KERCKHOVE.

**VANDEN KERCKHOVEN (Jean-Polyander)**, descendant de la famille), ministre protestant. Voir POLYANDER (Jean).

**VAN DEN KERCKHOVE (Josse)**, humaniste, vécut à Gand au xv<sup>e</sup> siècle et y dirigea pendant de longues années, avec les meilleurs résultats, le collège d'humanités qui avait été tenu précédemment par les Hiéronymites. C'était, au dire de Sanderus, un homme de beaucoup de lecture et de profonde érudition. Il publia des *Rudimenta grammaticæ*, dont nous avons vainement cherché un exemplaire. Il écrivit également de nombreuses pièces de théâtre, qu'il fit représenter avec grand succès par ses élèves et qui ne furent probablement jamais imprimées.

Il eut comme collaborateur et comme successeur son fils Simon qui devint, par la suite, curé de Saint-Bavon à Gand.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *de Gandavensibus*, 1624, p. 81. — Valère André, *Bibl. belg.*, éd. de 1643, p. 594. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 769.

**VANDEN LEENE (Joseph)**, généalogiste. Voir LEENE (Joseph VANDEN).

**VANDEN MALE (Rombaut)**, écrivain ecclésiastique. Voir MALE (Rombaut VANDEN).

**VANDEN NAENHOVE (Jean)**, fondateur de laiton. Voir THIENEN (Jean VAN) ou VANDEN NAENHOVE.

**VANDEN NEST (Charles-Joseph)**, écrivain flamand. Voir NEST (Charles-Joseph VANDEN).

**VANDEN NIEULANDE** (*François*), humaniste. Voir NIEULANDE (*François VANDEN*).

**VANDEN NIEUWENHUYSEN** (*Gérard*), fondateur. Voir NIEUWENHUYSEN (*Gérard VANDEN*).

**VANDEN NITZEN** (*Charles*) magistrat. Voir NITZEN (*Charles VANDEN*).

**VANDEN NOUWELANDT** (*Henri*), ou **VANDEN NOUWELANT**, poète latin. Voir NOULANTIUS (*Henri*).

**VANDEN OOSTENDE** (*Jean*), prédicateur. Voir OOSTENDE (*Jean VANDEN*).

**VANDEN PEEREBOOM** (*Alphonse*), homme d'État. Voir PEEREBOOM (*Alphonse VANDEN*).

**VANDEN PERRE** (*Chrétien*), peintre. Voir PERRE (*Chrétien VANDEN*).

**VANDEN PERRE** (*Jean*), graveur de médailles. Voir PERRE (*Jean VANDEN*).

**VANDEN PERRE** (*Jean*), peintre. Voir PERRE (*Jean VANDEN*).

**VANDEN PERRE** (*Nicolas*), peintre. Voir PERRE (*Nicolas VANDEN*).

**VANDEN PERRE** (*Pierre*), évêque de Namur. Voir PERRE (*Pierre VANDEN*).

**VANDEN POEL** (*Augustin-Eugène*), poète flamand. Voir POEL (*Augustin-Eugène VANDEN*).

**VANDEN POEL** (*Guillaume*), sculpteur. Voir PALUDANUS (*Guillaume*), VANDEN BROECK ou VANDEN POEL.

**VANDEN POEL** (*Henri*), écrivain ecclésiastique. Voir PALUDANUS (*Henri*), DES MARETS ou VANDEN POEL ou VANDEN BROECK.

**VANDEN POELE** (*Placide*), écrivain religieux. Voir POELE (*Placide VANDEN*).

**VANDEN PRIEELE** (*Gilles*, en religion *Dominique*), écrivain ecclésiastique. Voir PRIEELE (*Gilles VANDEN*).

**VANDEN QUEECKBORNE** (*Chrétien*), le Vieux, peintre. Voir QUEECKBORNE (*Chrétien VANDEN*), le Vieux.

**VANDEN QUEECKBORNE** (*Chrétien*), le Jeune, peintre. Voir QUEECKBORNE (*Chrétien VANDEN*), le Jeune.

**VANDEN QUEECKBORNE** (*Daniel*), peintre. Voir QUEECKBORNE (*Daniel VANDEN*).

**VANDEN QUERCKBORNE** (*Jean*), peintre. Voir QUEECKBORNE (*Jean VANDEN*).

**VANDEN RADE** (*Gilles*), imprimeur. Voir RADE (*Gilles VANDEN*).

**VANDEN REYNE** (*Thomas*), orateur. Voir RINUS (*Thomas*) ou VANDEN REYNE.

**VANDEN RIELE** (*Rombaut*), chroniqueur. Voir RIELE (*Rombaut VANDEN*).

**VANDEN RYE** (*Ernest*), généalogiste. Voir RYE (*Ernest VANDEN*).

**VANDEN SANDE** (*Jean-Baptiste-Augustin*), pharmacien. Voir SANDE (*Jean-Baptiste-Augustin VANDEN*).

**VANDEN SANDE** (*Jean-Georges*), écrivain militaire. Voir SANDE (*Jean-Georges VANDEN*).

**VANDEN SCHOERE** (*Jean* ou *Jacques*), graveur au burin. Voir SCHOORE (*Jean* ou *Jacques VAN*), ou VANDEN SCHOERE.

**VANDEN SCHOORE** (*Jean* ou *Jacques*), graveur au burin. Voir SCHOORE (*Jean* ou *Jacques VAN*), ou VANDEN SCHOORE.

**VANDEN SCHRIECK** (*Jacques-Félix*), médecin. Voir SCHRIECK (*Jacques-Félix VANDEN*).

**VANDEN SCOORE** (*Jean* ou *Jacques*), graveur au burin. Voir SCHOORE (*Jean* ou *Jacques VAN*), ou VANDEN SCOORE.

**VANDEN SOMPELE** (*Liévin-Ignace*), magistrat et rhétoricien flamand. Voir SOMPELE (*Liévin-Ignace VANDEN*).

**VANDEN SPIEGEL** (*Adrien*), médecin botaniste. Voir SPIEGEL (*Adrien VANDEN*).

**VANDEN SPIEGEL** (*Jean*), ministre protestant. Voir SPIEGHELE (*Jean VANDEN*), ou VANDEN SPIEGEL.

**VANDEN SPIEGHEL** (*Marinus*), médecin, botaniste. Voir SPIEGEL (*Adrien VANDEN*), ou VANDEN SPIEGHEL.

**VANDEN SPIEGHELE** (*Jean*), ministre protestant. Voir SPIEGHELE (*Jean VANDEN*).

**VANDEN STEEN** (*Jacques*), peintre. Voir STEENE (*Jacques VANDEN*) ou VANDEN STEEN.

**VANDEN STEEN** (*Jean*), sculpteur. Voir STEEN (*Jean VANDEN*).

**VANDEN STEENE** ou **LAPIDANUS**, famille d'éditeurs et imprimeurs. Voir STEEN (*VANDEN*).

**VANDEN STEENE** (*Auguste*), peintre. Voir STEENE (*Auguste VANDEN*).

**VANDEN STEENE** (*Bruno*), écrivain ecclésiastique. Voir STEENE (*Bruno VANDEN*).

**VANDEN STEENE** (*Erasmus*), maître d'école, graveur. Voir STEENE (*Erasmus VANDEN*).

**VANDEN STEENE** (*François*), peintre. Voir STEENE (*François VANDEN*).

**VANDEN STEENE** (*François-Bernard-Jacques*), peintre. Voir STEENE (*François-Bernard-Jacques VANDEN*).

**VANDEN STEENE** (*Guillaume*), écrivain ecclésiastique. Voir LAPIDANUS (*Guillaume*), ou VANDEN STEENE.

**VANDEN STEENE** (*Jacques*), peintre. Voir STEENE (*Jacques VANDEN*).

**VANDEN STOCK** (*Ignace*), peintre et graveur. Voir STOCK (*Ignace VANDEN*), ou VANDEN STOCK.

**VANDEN TEMPEL** (*Marc*), théologien. Voir TYMPEL (*Marc VANDEN*), ou VANDEN TEMPEL.

**VANDEN TEMPEL** (*Olivier*), homme de guerre. Voir TYMPEL (*Olivier VANDEN*), ou VANDEN TEMPEL.

**VANDEN TYMPEL** (*Marc*), théologien. Voir TYMPEL (*Marc VANDEN*).

**VANDEN TYMPEL** (*Olivier*), homme de guerre. Voir TYMPEL (*Olivier VANDEN*).

**VANDEN VELDE** (*François*), dit **SONNIUS**, théologien, évêque. Voir **SONNIUS** (*François VANDEN VELDE*, dit).

**VANDEN VLIET** (*Gauthier*), écrivain ecclésiastique. Voir VLIET (*Gauthier VANDEN*).

**VANDE PERRE** (*Gautier* ou *Wautier*), chirurgien. Voir PERRE (*Gautier VANDE*).

**VANDE PLAS** (*Pierre*), peintre. Voir PLAS (*Pierre VANDE*).

**VANDE POELE** (*Florimond*), architecte. Voir POELE (*Florimond VANDE*).

**VANDE POELE** (*Jean*), ou de **LACU**, écrivain ecclésiastique. Voir LACU (*Jean de*), ou VANDE POELE.

**VANDE POELE** (*Robert*), juriconsulte. Voir POELE (*Robert VANDE*).

**VANDE PUTTE** (*Ferdinand*), historien. Voir PUTTE (*Ferdinand VANDE*).

**VANDE PUTTE** (*Jean*), peintre. Voir PUTTE (*Jean VANDE*).

**VANDE PUTTE** (*Jérôme*), juriconsulte. Voir PUTEANUS (*Jérôme*).

**VANDE PUTTE** (*Joachim*), écrivain ecclésiastique. Voir PUTTE (*Joachim VANDE*).

**VANDE PUTTE** (*Othon*), sculpteur. Voir PUTTE (*Othon VANDE*).

**VANDER AA** (*Pierre*) ou **VANDEMANUS**, docteur en l'un et l'autre droit, professeur à l'Université de Louvain, né à Louvain, en 1530, mort à Luxembourg en 1594. Il appartenait à une famille patricienne de Louvain, et était fils de Jean et de Elise Bloex. Il

fit ses études à l'Université de sa ville natale, y prit part au concours de la Faculté des arts en 1553, suivit ensuite les cours de droit et fut promu docteur en l'un et l'autre droit, le 3 octobre 1559. Lors du départ du professeur Jean Ramus pour l'Université de Douai, en 1562, Vander Aa fut appelé à lui succéder et chargé du cours de droit romain, trois ans plus tard, le 13 décembre 1565, il devint conseiller ordinaire surnuméraire au conseil de Brabant, en remplacement de Van Hamme. Le 13 septembre 1571, il fut nommé président du conseil de Luxembourg et le 31 octobre 1583 il fut créé chevalier. C'est en grande partie à la protection de Viglius qu'il dut ces honneurs. Il se fit remarquer par son ardeur à soutenir le parti opposé à Philippe II, roi d'Espagne.

Il épousa, avant le 8 octobre 1565, Marguerite ou Marie Vanden Broeck, fille de Gérard et de Christine Scribaens.

On a de lui : 1. *Prochiron sive Enchiridion iudicarium libri IV, cum ampla et utilissima præfatione de ordine iudicario apud veteres usitato*. Louvain, Etienne Valerius, 1558, in-8° (ouvrage très rare). — 2. *Commentarii de privilegiis creditorum*. Anvers, Jean Beller, 1560, in-8°, reproduit dans le t. XVIII, p. 110 et suiv., de la collection *Tractatus tractatum juris* et dans le *Novus thesaurus juris civilis et canonici* de Gerard Meerman, t. II, p. 671 et suiv. — 3. *De iudiciis veterum*.

J. Wils.

Bax, *Historia Universitatis Lovaniensis*, ms. p. 612. — M. Blum, *Bibliographie Luxembourgeoise*, p. 1. — *Annuaire de l'Université catholique de Louvain* (Louvain, 1844), t. VIII, p. 491. — J. Britz, *Code de l'ancien droit de Belgique* (Bruxelles, 1847), t. I, p. 108. — M. Delvenne, *Biographie du royaume des Pays-Bas* (Bruxelles, 1823), t. I, p. 1. — F. Didot, *Nouvelle biographie générale* (Paris, 1857), t. I, col. 1. — J.-F. Foppens, *Bibliotheca belgica* (Bruxelles, 1739), t. II, p. 1016. — A. Gaillard, *Le conseil de Brabant* (Bruxelles, 1902), t. III, p. 354. — J. Molanus, *Les quatorze livres de l'histoire de la ville de Louvain*, publiés par P.-F.-X. de Ram (Bruxelles, 1861), p. 581, 687. — C.-F.-A. Piron, *Algemeene levensbeschrijving der mannen en vrouwen van België* (Mechelen, 1860), p. 1. — Valerius Andreas, *Fasti Academici studii generalis Lovaniensis* (Lovanii, 1630), p. 198 et suiv. — A.-J. Van der Aa, *Biographisch woordenboek der Nederlanden* (Haarlem, 1882), t. I, p. 10.

**VANDER ALPHENE** (*Jean SIRE JACOB* dit), abbé d'AFFLICHEM. Voir *SIRE JACOB* (*Jean*), dit *VANDER ALPHENE*.

**VAN DER BEKE** (*André*), brodeur, naquit et vécut à Gand, où il était encore en pleine activité en 1624. Au dire de Sanderus, cet artiste, qui était également versé dans les lettres latines, avait une réputation européenne et ses œuvres, où se voyaient des fleurs et des oiseaux, étaient de la plus rare élégance. Sanderus l'appelle *artis acu pictoriae scientissimus*. Par une mauvaise interprétation de ces mots, on a voulu voir en Van der Beke un artiste peintre. En réalité, *acu pingere* signifie broder.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *De Gandavensibus*, 1624, p. 15. — Th. Schellinck, dans M. van Vaerneuyck, *De historie van België*, 1829, p. 13 des notices à la fin du tome II.

**VAN DER BEKE** (*Guillaume*) ou **VERBEKE**, plus connu sous le nom de Becanus, poète latin, prêtre de la Compagnie de Jésus, naquit à Ypres, le 8 février 1608 et mourut à Louvain, le 12 décembre 1683. Il était fils de Jacques Van der Beke, négociant à Ypres, et d'Anna de Visch, et eut deux frères, Georges et Josse, qui comme lui, appartinrent à l'ordre des Jésuites.

Après avoir fait de brillantes humanités au collège de sa ville natale, Becanus entra le 30 septembre 1624 au noviciat de Malines. Il y eut comme condisciples le poète flamand Adrien Poirters et le poète néo-latin Louis Lauwenbach. Puis, ayant suivi, pendant deux ans (1627-1628), des cours de philosophie au collège de Louvain, il fut nommé en 1629 professeur d'humanités au collège de Gand et y enseigna successivement dans les quatre classes supérieures, jusqu'en 1635. Le 26 mai 1631, il y fit représenter par les élèves de la troisième latine un drame sacré intitulé *Joannes Oalybita*, dont le programme, rédigé en langue flamande, fut imprimé à Gand chez Servais Manilius (1631, 2 ff. in-4°) : on y trouve l'analyse de la pièce, avec un résumé de chaque scène.

Becanus revint ensuite à Louvain pour étudier la théologie; il fut ordonné prêtre le 19 septembre 1637, et fit, en 1641, sa profession solennelle des quatre vœux. Il professa la philosophie, dans la maison de son ordre, de 1639 à 1644. En 1644, il fut affecté spécialement à la prédication et chargé de diriger des congrégations d'étudiants. Il s'acquitta de cette tâche, pendant de longues années, avec un succès toujours croissant, tout en détenant dans le même établissement, à partir de 1652, la chaire d'Écriture-Sainte et, à partir de 1655, également la chaire d'hébreu.

Le 28 août 1659, le P. Van der Beke fut appelé à diriger le collège d'Alost. Il le fit avec beaucoup de distinction jusqu'en 1662, époque à laquelle il regagna définitivement Louvain. Il y occupa de nouveau pour un temps la chaire d'Écriture-Sainte. Enfin, en 1665, il abandonna celle-ci pour s'adonner exclusivement à la prédication et à l'apostolat, s'attachant notamment à combattre vigoureusement les doctrines jansénistes.

Il mourut à Louvain, à l'âge de soixante-quinze ans, après cinquante-neuf ans de profession religieuse, ayant donné jusqu'au dernier jour l'exemple de toutes les vertus sacerdotales. Ce saint prêtre fut également un savant latiniste et un poète de grande valeur. Il a laissé les œuvres suivantes :

I. *Serenissimo Ferdinando Hispaniarum Infanti S. R. E. Cardinali... Gandæ vota*, Anvers, Plantin, 1635, 31 p. in-4°. Ouvrage publié à l'occasion de la joyeuse-entrée du cardinal-archevêque, gouverneur des Pays-Bas, à Gand, le 27 janvier 1635. On y trouve, outre un poème de Sidronius Hosschius, cinq pièces de circonstance de Becanus. Elles célèbrent de la façon la plus heureuse : les péripéties de la traversée de Ferdinand d'Espagne en Italie; les épisodes de son séjour en Italie; la victoire de Nordlingen remportée sur les Suédois, en 1634, par Ferdinand IV, roi de Hongrie et par le nouveau gouverneur de nos provinces; la mission confiée à ce dernier par le roi Philippe IV, et enfin

sa visite dans la capitale des Flandres.

II. *Sereniss. Principis Ferdinandi Austriaci... triumphalis introitus in Flandriæ metropolim Gandavum*, Anvers, J. Meursius, 1636, 68 p. in-folio et 42 planches gravées par J. Neefs, P. de Jode, Corn. Galle, A. Vanden Droes et J. Van Schoon, reproduisant les tableaux de Corn. Schut, G. de Crayer, N. Roose et Th. Rombaut, qui contribuèrent à la décoration de Gand, lors de la visite de Ferdinand. Cette somptueuse publication, qui fut tirée à cent cinquante exemplaires, fut entreprise par le Magistrat de Gand en souvenir de ce grand événement. Par contrat du 25 avril 1635, reposant aux Archives de la ville, l'illustration en fut confiée à Corn. Schut, moyennant 5.500 florins. Un contrat spécial fut passé avec J. Meursius, le 16 janvier 1636, pour l'impression et la reliure : cette fois, le devis était de 7.340 florins. Toutes ces pièces, de même que de nombreuses indications sur cet ouvrage, ont été données par Prud. Van Duyse dans un article intitulé : *Wat een boek met twee-en-veertig platen in groot folio eerlyds kostte* (Annales de la Soc. roy. des Beaux-Arts et de Littérature, Gand, I, 1844-1845, p. 88-109). Le texte du volume — vers et prose, — rédigé par Becanus, constitue le commentaire perpétuel, fort abondant, de toute l'illustration. Aux cinq pièces de circonstances mentionnées au n° I, l'auteur a ajouté : 1° une pièce fort bien venue célébrant la naissance de Charles-Quint et ses exploits; 2° le texte, avec nombreuses explications, de toutes les inscriptions composées par notre érudit à l'occasion de la visite du prince-cardinal.

III. *Idyllia et Elegiæ*, Anvers, Balth. Moretus, 1655, 102 p. in-12°. Recueil de toutes les œuvres poétiques de Becanus, comprenant : 1° Une élégie dédiée à la reine Christine de Suède, protectrice des sciences et des lettres, à l'occasion de son abdication. Cette pièce a été traduite en français par Coupé. — 2° Neuf idylles sacrées. Sur le mode virgilien, qu'il s'est assimilé avec une surprenante virtuosité, l'auteur traite

des sujets d'inspiration chrétienne. Il chante S. Joseph, S. Isidore, David, Moïse exposé sur le Nil et sauvé des eaux, Natalis Rondinino, secrétaire d'Alexandre VII, la jeune bergère Thesylis qui a relevé le culte de la Vierge (à Testelt?) en Brabant. Le David a été traduit en français par Brunet d'Arles (*Nouveau Parnasse français*, p. 29-37); les deux pièces consacrées à Moïse, et qui comptent parmi les meilleures, ont été mises en vers flamands par Prudens Van Duyse. — 3° Deux livres d'élégies. Le premier, dont il existe une version italienne par Giov. Giovannardi (Faenza, 1795), célèbre avec autant de charme que d'émotion dix épisodes de l'enfance du Christ; à mettre hors pair le dixième: Marie et son époux cherchent Jésus à Jérusalem et le trouvent au milieu des docteurs. Le deuxième livre, dédié à Justinien Triest, seigneur de Ruddershove, est intitulé *Austriaca*. On y retrouve les pièces concernant le cardinal-infant. Les autres, pleines de souffle poétique, sont consacrées à la gloire de la maison d'Autriche, aux dignitaires de la cour; l'une commémore la pose de la première pierre de l'église des jésuites à Louvain.

Ce recueil, d'une latinité très pure, nourrit surtout de la lecture de Virgile, Sénèque, Ovide et Tibulle, classe Becanus au nombre des meilleurs poètes de la Compagnie de Jésus au XVII<sup>e</sup> siècle. Il a été très fréquemment réimprimé, à la suite des œuvres poétiques du P. Sidronius Hosschius; les dernières éditions en ont été publiées à Alost en 1822 et à Bruxelles en 1839, par le P. Charles Valentyns.

IV. *Laudatio funebris sereniss. Leopoldi Guilielmi, Austriae archiducis*, Ratisbonne, 1664, 30 p. in-4°. Éloge funèbre de l'archiduc Léopold-Guillaume, ancien gouverneur des Pays-Bas, prononcé à Louvain, au nom de la sodalité des étudiants nobles et des élèves en droit et en médecine; seul discours qui nous reste du P. Becanus, qui eut la réputation d'être un orateur fort distingué.

V. *Constituenda vita statuque deli-*

*gendi ratio*, Louvain, 1668, in-12. Conseils aux jeunes gens sur le choix d'un état. 2<sup>e</sup> édit. Douai, M. Serrurier, 1676, 29 p. in-12.

VI. Becanus écrivit également un traité de l'amour divin qui, sans doute, ne fut jamais publié: c'était, au dire du Nécrologe de la Compagnie de Jésus, un ouvrage aussi savant qu'édifiant.

Alphonse Roersch.

Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 391. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., 1765, t. I, p. 127. — Coupé, *Soirées littéraires*, 1789, t. XVII, p. 103-108. — Hofmann-Peerlkamp, *De Vita*, 1822, p. 396. — Prud. Van Duyse, Notice dans: *Belgisch Museum*, t. III, 1839, p. 392-407. — Goelhals, *Hist. des Lettres*, 1842, t. III, p. 165-169. — Biographia... de la Flandre occidentale, 1843, t. I, p. 13. — De Backer-Sommervogel, *Bibl. de la Compagnie de Jésus*, 1890, t. I, c. 1088 et suiv. — Jean Levaux, *Étude biographique et littéraire sur le jésuite Guill. Van der Beke*, Annales de la Société d'Emulation de Bruges, 4<sup>e</sup> s., t. IX, 1886, p. 207-230 et auteurs cités (importante notice avec pièces justificatives, notamment l'*Elogium R. P. G. Becani*, d'après le *Necrologium Soc. J.*, VI, ff. 197-203, ms. 6487 de la Bibl. roy. de Bruxelles).

VAN DER BEKE (*Liécin*), humaniste. Voir TORRENTIUS (*Lacvinius*), ou VANDER BEKE.

VANDER BEKE (*Pierre*), cartographe. Voir TORRENTIUS (*Pierre*) ou VANDER BEKE.

VANDER BEKEN (*Pierre*), théologien. Voir RIVO (*Petrus de*).

VAN DER BEURSE (*Jean*), marchand brugeois, né dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, mort au début du XVe siècle, probablement fils de Henri. Le nom de sa famille est mentionné dès 1257. Il joua un rôle important dans l'administration de sa ville natale. Dès l'année 1384, il est mentionné comme échevin, s'occupant activement de politique en même temps que de commerce. Il fit partie des députations envoyées au comte de Flandre et contribua à activer les rapports entre Bruges et la Hanse teutonique.

La maison nommée au XVII<sup>e</sup> siècle d'*Oude Buerze ofte de Venetsche Loidge* (parce que les Vénitiens l'ont occupée un certain temps), est celle construite en 1473 par un Jean Van der Beurse sur l'emplacement de celle de Henri Van

der Bourse. Les réunions de marchands se tenaient habituellement devant, et sur l'offre de Henri Van der Bourse elles se firent dans la maison même de la famille. Elle est située au coin de la rue des Grisons et de la place du Théâtre (anciennement place de la Bourse, qui tenait son appellation du nom de la famille Van der Bourse).

Sur la façade de la « Bourse » on voit encore l'enseigne : une grande lettre S à laquelle sont pendus un grand et un petit fer à cheval. Dans le corps de la grande lettre sont gravées les lettres Y. H. V. qui ont été interprétées : S(meden), Y(zer), H(oudt), V(ast).

On y voit également les armoiries de la famille Van der Bourse : *écu à la bande chargée de trois bourses, timbré d'un heaume, taré de front et couronné, cimé d'une tête et col d'aigle entre un vol; tenants, deux sauvages. Sceau de Jean Van der Bours : écu à trois quintefeuilles posées deux et une, et un bâton en bande sur le tout, tenu par un homme sauvage à mi-corps et supporté par deux lions léopardés, adossés et accroupis.*

H.-P. Vander Linden.

J. Gailliard, *Ephémérides brugeuses*. — Giltiodts van Severen, *Inventaire des archives de Bruges*, t. II et III. — Comptes communaux de Bruges : 1384, 1391, 1398. — L. Guicciardinus, *Totius Belgii descriptio*, Amsterdam, 1652, p. 141-142. — J.-Th. de Raadt, *Sceaux armoriés des Pays-Bas*. — R. Ehrenberg, *Makler, Hostetters und Borse in Brügge vom 13. bis zum 16. Jahrhundert* (*Zeitschrift für das gesammte Handelsrecht*, t. XXX, 1888, p. 408-438). — H. van Werveke, *Les origines des bourses commerciales Revus belge de philologie et d'histoire*, t. XV (1936), p. 139.

**VANDER BRUGGE (Pierre)**, PONTANUS ou DE PONTE, humaniste. Voir PONTANUS (*Petrus*).

**VANDER BUECKEN (Martin-Geldolphe)**, écrivain ecclésiastique, fils de Geldolphe et de Marie-Thérèse Bollens, né à Louvain le 23 novembre 1711 et y décédé le 15 septembre 1759. Etant élève à la pédagogie du Château, il commença ses études théologiques au mois de mars 1732 et fut ordonné prêtre le 16 mars 1737. Il fut d'abord attaché, comme confesseur, à l'église paroissiale Saint-Jacques à Louvain, où il resta

pendant trois ans, puis il passa, en la même qualité, à l'église abbatiale Sainte-Gertrude. Le 23 juin 1745, il fut nommé curé à Campenhout, fonctions qu'il remplit jusqu'au 16 avril 1750, lorsque le magistrat de Louvain lui confia les fonctions de pléban de Saint-Pierre. Son installation eut lieu le 24 avril 1750. L'année suivante, le 20 avril, il obtint le grade de licencié en théologie et fut admis, le 28 mai suivant, au conseil de la Faculté de théologie. Le prince Charles de Lorraine le nomma, en 1752, à un canonicat de la première fondation à Saint-Pierre et les provisaires du Collège des Trois Langues l'éluèrent président de ce collège le 18 avril 1752. Le 28 octobre suivant, il fut admis au nombre des patriciens de Louvain. Ses armoiries étaient *d'argent au chevron de sinople, accompagné de trois feuilles de fan ou hêtre de même, avec la devise Candide et confidenter*. Il fut nommé, en 1759, président du Collège de Houterlé. Il fut enterré au petit cimetière de l'église Saint-Pierre devant la porte de l'autel Notre-Dame.

Vander Buecken a publié les ouvrages suivants :

1. *Korte verhandeling van de aerdbevingen, tot bekeeringe der sondaeren ende volherdinge der rechtaerdigen*. Lovon, Vander Haert, 1756, In-12, 61 p.
2. *Wonderen bystandt van de alderheylighste Maeght ende Moeder Godts Maria, behoont aen haere getrouwe Dienaers, in de vermaerde collegiaele ende parochiaele hooftkercke van den heyligen Petrus, binnen Lovon, hoofstadi van Brabant; met den list der H. reliquien*. Lovon, Th.-C.-J. de Zangré, 1757. In-12, 64 p.
3. *Vijllegginge van de H. Vruchten der afaeten, H. Sacramenten, H. Sacrificie der Misse ende alle andere goede wercken, als hulpmiddelen tot ontlastinge der tydelijke pynen voor de geloovige van de strydende ende lydende Kercke; met eenige regels der Oanoniecke poenitentie*. Lovon, Th. de Zangré, 1758. In-12, 253 p. et 7 p. non num.
4. *Sermoon oft lyck-reden op het solemneel wytvaert gehouden, tot laeffnisse der geloovige zielen in het vage-*



*vuur van alle degene dewelcke in desen Oorlogh overleden zyn ten dienste van haere konincklyke ende keyserlycke Majesteyt, door het vermaert broederschap van den zielen-dienst in de collegiale ende parochiale kercke van St.-Peeter, tot Loven, uytgesproken... op den 11 November 1758.* Loven, H. Vander Haert. In-12, 48 p.

J. Wils.

Souvenir mortuaire. — Resolutieboek der stad Loven, 1750, fol. 1120 v<sup>o</sup> (manuscrit 347 aux archives de la ville de Louvain). — Petrus Divaeus, *Opera varia, scilicet rerum Lovaniensium libri IV.* Lovanii, 1757, p. 40. — *Wekelyks nieuws uyt Loven*, t. I. (1773) p. 580. — *Annuaire de l'Université de Louvain*, t. VI (1842), p. 177. — Ed. Van Even, *Le pleban Martin-Geldolphe Vander Buecken* (Messager des sciences historiques, 1889, p. 467-472). — F. Neve, *Mémoire historique et littéraire sur le collège des Trois Langues* (1856), p. 394. — C.-F.-A. Piron, *Algemeene levensbeschryving* (1860), p. 409. — E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain* (Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique), t. XVIII (1883), p. 82; t. XXI (1888), p. 221.

**VANDER BURCH (Adrien)**, homme politique. Voir BURCH (Adrien DE LE OU VAN DER).

**VANDER BURCH (Adrien)**, poète latin. Voir BURCH (Adrien VANDER).

**VANDER BURCH (Charles-Albert)**, général. Voir BURCH (Charles-Albert VANDER).

**VANDER BURCH (François-Henri)**, archevêque de Cambrai. Voir BURCH (François-Henri VANDER).

**VANDER BURCH (Jean)**, homme politique. Voir BURCH (Jean VANDER).

**VANDER BURCH (Lambert)**, historien. Voir BURCH (Lambert VANDER).

**VAN DER CALSTEKEN (Henri)**, écrivain ecclésiastique, né vers le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, mort au début du XIV<sup>e</sup> siècle. Après avoir fait son noviciat au couvent des dominicains à Louvain, il alla étudier à Paris, puis se rendit à Cologne, où il expliqua l'Écriture Sainte. Il fut ensuite lecteur en théologie à Wimpfen (Souabe). Il résida à Louvain à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle; il est mentionné comme prieur du couvent des

dominicains de cette ville en 1292. Sa famille était l'une des plus importantes familles patriciennes de Louvain et plusieurs de ses membres avaient leur sépulture dans ce couvent.

Il est l'auteur d'une *Epistola de sex quibusdam, quae faciunt hominem immobiliter in divinâ unione persistere*, qui a paru dans les œuvres de Jean Tauler, publiées par Surius (Cologne, 1548). Cette lettre fut rééditée par le P. Andreas à Turri sous le titre : *Epistola aurea B. M. Henrici de Calstris Lovaniensis... omnem vitae spiritualis doctrinam continens* (Louvain, 1647).

H. Vander Linden.

De Jonghe, *Belgium Dominicanum*, 142. — Quétif et Échard, *SS. Ordines Praedicatorum*, t. 1, 602. — Paquet, *Mémoires*, t. IX (1767), p. 227-230.

**VANDER CASTELEN (François)**, peintre. Voir CASTELLO (François de) ou VANDER CASTELEN.

**VAN DER CRUYCE (Jean)** ou **CRUCIUS**, humaniste, né à Bergues-Saint-Winoc, vécut au XVII<sup>e</sup> siècle. Il fut immatriculé à l'Université de Louvain, le 31 août 1514, en qualité d'élève riche de la Pédagogie du Lis et obtint la troisième place à la promotion de la Faculté des Arts en 1517. Sur la recommandation d'Érasme, avec lequel il entretenait des relations d'amitié, il fut attaché durant cinq ans en Angleterre à la maison de lord Mountjoy. Il résida notamment dans la famille de ce dernier, à Bedwell dans le Hertfordshire, et connut intimement Richard Pace, ambassadeur et secrétaire de Henri VIII. Il revint à Louvain, en octobre 1527, et se fixa auprès de Pierre Curtius, depuis évêque de Bruges, qui était à cette époque régent de la Pédagogie du Lis. Crucius fut alors nommé professeur de grec dans cet établissement et commença ses leçons en janvier 1528.

Les renseignements qui précèdent sont tirés d'une lettre fort intéressante que notre érudit envoya à Érasme à Bâle, de Louvain, le 28 janvier [1528]. Cette épître a été publiée en 1906 par M. K.-L. Enthoven, d'après le *cod. Rehdigeranus* 254 de la Bibliothèque de

la ville de Breslau. C'est par erreur que l'éditeur la considère comme ayant été écrite en 1522.

Alphorse Roersch.

Reusens, *Documents relat. à l'hist. de l'Université de Louvain*, 1886-1888, t. IV, p. 246. — Enthoven, *Briefe an D. Erasmus*, 1906, p. 14-18 et 194. — H. De Vocht, *Excerpts from the register of Louvain Un.*, *The engl. hist. rev.*, t. XXXV II 1922, p. 98. — H. De Vocht, *J. Naevius*, dans *Mélanges Ch. Moeller*, 1914, t. II, p. 83. — Preserved Smith, *Erasmus*, 1923, p. 38.

VAN DER CRUYCE (*Lévin*), plus connu sous le nom de Crucius, humaniste, né vers 1485, décédé à Gand vers 1555, vit probablement le jour à Eenaeme près d'Audenarde. Il se qualifiait lui-même indifféremment de *Enomius* ou d'*Aldinardinus*. Il fit ses études d'humanités à Nieuport, à l'école de Baudouin Lamsam, depuis curé et chanoine de Messines. Il y eut comme condisciple et comme ami intime Jérôme Clichtove, théologien distingué, qui devait devenir par la suite professeur en Sorbonne et recteur de l'Université de Paris et qui était à sa mort, en 1555, curé de Saint-Donatien à Bruges.

Nous ne savons si Crucius suivit les cours de la Faculté de Louvain; mais une chose est certaine, c'est qu'il demeura pendant toute sa vie en relations avec plusieurs des humanistes qui, au début du XVI<sup>e</sup> siècle, fréquentèrent le Collège du Lys : notamment le grammairien Despautère, Pierre de Cranevelt, membre du Grand-Conseil de Malines, et le célèbre théologien Jacques Latomus.

Ayant été ordonné prêtre, notre personnage exerça, pendant de longues années, le ministère paroissial, tout en enseignant les belles-lettres à la jeunesse. Il fut d'abord professeur à Bailleur, où nous le trouvons établi dès 1505; puis, il fut curé et directeur de collège à Boeschepe, où nous suivons sa trace de 1528 à 1548. Il forma de nombreux élèves, notamment les neveux de Jean de Carondelet, archevêque de Palerme, et ceux de Philippe Négri, chancelier de la Toison d'or. Plusieurs de ses disciples parvinrent à de hautes situations. Au nombre de ses correspondants et de ses amis, on peut citer :

Jacobus Jaspardus, secrétaire de Marie de Hongrie; Frédéric Nausea, évêque de Vienne; le chartreux L. Ammonius; Pierre Megang, de Ninove; Jean Vlemming, seigneur de Wynegem; Jean de Lange, secrétaire de Charles-Quint, et le savant imprimeur Badius Ascensius.

Dans une page curieuse de ses *Flandricarum rerum tomus X* (Bruges, Crocus, 1531, f. 41-42), Jacques de Meyere énumère les principaux humanistes flamands de l'époque. Il cite en bonne place Crucius parmi ceux que leurs écrits ont menés à la notoriété et à la célébrité. L'activité déployée par le curé de Boeschepe ne conduisit cependant pas celui-ci à la fortune : à la fin de ses jours, épuisé par le travail, par l'âge et par la maladie, il songeait à se retirer à Gand auprès de sa famille, n'ayant pour vivre qu'une modeste pension de 8 à 9 livres de gros, tout en escomptant néanmoins les libéralités de puissants protecteurs. Il finit ses jours à Gand et fut enterré au Grand-Béguinage.

Sweertius et Valère André nous ont conservé son épitaphe, conçue en termes assez vagues. D'après celle-ci, il aurait atteint l'âge de 90 ans. Le même texte a été reproduit avec des variantes (70 au lieu de 90 ans) par A.-L. van Hoorbeke dans son *Recueil* (manuscrit) *des épitaphes de la ville de Gand* (Gand : Bibl. univ., III, p. 28). A cette inscription, cet érudit en a joint une autre concernant un second Laevinus Crucius, décédé à Gand le 16 août 1619, à l'âge de 73 ans, après avoir été, pendant quarante-sept ans, chapelain du Grand-Béguinage. Ce personnage était, sans doute, un proche parent et peut-être le neveu de celui qui nous occupe.

Crucius a laissé les ouvrages suivants qui sont intéressants à plus d'un titre : ils dénotent une connaissance étendue de la langue et de la littérature latines et fournissent de nombreux renseignements sur les humanistes flamands de la première génération; ils nous font mieux connaître Crucius et nous initient aux méthodes qu'il employait.

1. *Collectanea in Syntaxim Badianam ex optimis quibusque authoribus*; Paris,

Josep Bade et J. Petit, 15 janvier 1512, 45 ff. in-4° (exemplaire unique à Séville : Bibl. Colombine). — Deuxième édition, Anvers, M. Hillenius, 1521, 38 ff. in-4° (exempl. unique à Gand : Bibl. univ.). — L'auteur réunit ici plusieurs traités de syntaxe en vers latins de Josse Badius Ascensius, traités qu'il a expliqués à ses élèves au cours de sept années d'enseignement. Il y a ajouté un commentaire perpétuel, basé sur les œuvres des grammairiens anciens et modernes, dont il compare et critique les assertions avec érudition et sagacité. L'épître dédicatoire à J. Badius, datée « ex ludo nostro Batiolano apud Flandros occidentales », a été reproduit par Ph. Renouard (*Bibl. de J. Badius*, t. II, p. 355).

2° *Orthographica multo absolutiss. grammatici Ioannis Despauterii nunc primum... aedita. Additis caeteris omnibus grammaticarum institutionum Despauterii operibus hactenus ubilibet impressis*, Anvers, J. Graphaeus pour Franç. Birkmann de Cologne, décembre 1529, 251-14 ff. in-4°. — Crucius a retrouvé par bonheur et publié ici un traité inédit d'Orthographe latine de Despautère, décédé à Comines en 1521. Il y a joint tous les autres traités de l'illustre grammairien, y compris une Orthographe beaucoup plus succincte, datée de 1506, et qui avait paru pour la première fois chez Badius à Paris en 1515 (jointe à l'*Ars epistolica*). Le présent volume constitue le premier recueil complet des œuvres originales de Despautère et précède de quelques années le recueil bien connu qui fut imprimé en 1537-1538 par Robert Estienne, en un superbe in-folio.

3° *Catonis Disticha moralia, cum graeco, gallica et flandrica interpretatione. Cumque scholiis auctis D. Livini Crucii*; Gand, Josse Lambrecht, 1541, 56 ff. in-8°. Edition des célèbres *Dicta Catonis* avec la traduction grecque du moine byzantin Maxime Planudes (c. 1260-1310), la traduction française par l'imprimeur Josse Lambrecht et la traduction en vers flamands par Crucius. Le commentaire de Crucius contient de

nombreux rapprochements avec des textes de l'antiquité, des livres saints et de la Renaissance.

Josse Lambrecht fit paraître en 1546 (72 ff. in-8°) une autre édition des distiques de Caton et d'autres auteurs de sentences de l'antiquité, d'après les éditions publiées par Erasme chez Th. Martens à Louvain, en septembre 1514, et chez Froben à Bâle, en juin 1526 : cette fois, la traduction des *Disticha* a disparu et les explications de Crucius ont été jointes à celles d'Erasme.

4° *Paraenesis ad Potentatus christianos ut percusso inter se foedere, ferrum in Turcam ac Lutherum. illiusq. coniuratos ac pertinaces aseolus convertant : insertis aliquot de rebus orthodoxae fidei dissertationibus*; Anvers, Gilles Coppens de Diest, 1543, 44 ff. in-8° (en exemplaire unique à Utrecht : bibl. ville). Contient : I. La *Paraenesis*, poème latin de 826 distiques défendant l'orthodoxie catholique et demandant aux Princes de s'unir contre les Mahométans et les Protestants. — II. *Elegia votiva ad Deum Patrem et filium eius unicum Iesum, pro mutua Regum ac Principum concordia*. Soixante-douze distiques dédiés à Jean de Lange, secrétaire de Charles-Quint; de Boeschepe, janvier 1542. — III. Toute une série de pièces supplémentaires, imprimées au début et à la fin du volume, notamment : des vers grecs et latins des protecteurs, correspondants et amis de l'auteur, et des épîtres échangées entre Crucius et Jérôme Clichtove, Jacques Latomus et Jacques Jaspardus d'Aarhus. Nous y apprenons que ce fut à la demande de notre personnage que Latomus écrivit son *Epistola in libellum de ecclesia Phil. Melanchthoni inscriptum* (J. Latomi, *Duae epistolae*; Anvers, Hillen, 1544). Adversaire résolu de Luther, Crucius s'inquiétait en 1540 des progrès que faisait la Réforme dans les villes et les villages de la Flandre.

5° *Viridarium florum seu florilegium procerum linguae latinae, necnon divinae scripturae in rem studiosae juventutis*; Anvers, Sim. Cock, 1548, 192 ff. in-8°.

Recueil de citations, sentences et proverbes tirés des œuvres d'un grand

nombre d'auteurs latins et grecs, que l'auteur classe dans l'ordre suivant : Virgile, Isocrate, Publilius Syrus, les philosophes grecs, Salluste, Quinte-Curce, les sages de la Grèce, Plutarque, Lucrèce, Homère, Aristophane, Grégoire de Nazianze. Viennent ensuite les *Adagia sacra* de Polydore Virgile. L'ordre adopté prouve déjà, à lui seul, que Crucius a largement mis à profit les travaux de ses devanciers et particulièrement Barlandus, Erasme, Thomas Venator, Lorenzo et Nicolas Valla. Les adages, traduits pour la presque totalité en français et en flamand, sont accompagnés de notes, paraphrases et commentaires destinés à en faciliter l'intelligence aux élèves et à les exhorter au bien tout en leur apprenant la langue latine.

Au volume sont jointes des pièces supplémentaires fort intéressantes : vers grecs et latins de l'auteur et de ses amis; deux lettres échangées par Crucius et François de Cranevelt; une *Exhortatio fraterna ad candidos praeceptores*, conseils de pédagogie et de méthodologie en prose; une épître à Jérôme Clichtove; un poème latin de 283 distiques intitulé : *Threnodia in temeraria criticorum quorundam indicia, et non ferendam arrogantiam, vanamque curiosorum hominum superstitionem, nimis religiose in verba aliorum iurantium*. Dans le dernier morceau, Crucius venge la mémoire de Despautère qui, tout comme lui d'ailleurs, a été en butte à la rivalité et à la jalousie.

Notre humaniste a également écrit les ouvrages suivants qui sont demeurés inédits : 1° *Tractatus de sanctorum cultu et invocatione; de laudibus, rosario et sodalitatibus B. M. Virginis; gazophylacium praecconiorum nominis Iesu, crucisque dominicae*. — 2° *Eruditorium exorcistae*. Ce traité était conservé autrefois chez les Jésuites de Bruges. Tout en rendant hommage à l'érudition et à l'expérience de son auteur, M.-A. Delrio dit qu'il faut s'en servir avec prudence (*Disquisition. magic. libri sex*; Lyon, 1608, p. 243).

On trouve une lettre de Crucius,

datée de Boeschepe, 12 avril 1540, dans la correspondance de Frédéric Nausea, évêque de Vienne, Bâle, 1550, p. 273; et une lettre adressée à Crucius par Laevinus Ammonius, de la chartreuse de Bois-Saint-Martin, près Grammont, le 24 janvier 1528 (Ms. 699 de la Bibl. de Besançon, p. 158-161).

Alphonse Roersch.

Sanderus, *De script. Flandriae*, 1624, p. 116. — Sweerlius, *Athenae*, 1628, p. 508. — Valère André, *Bibl. belg.*, éd. de 1663, p. 607. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 791. — Edm. Van der Straeten, *Notice sur L. vander Cruyce*, Annales du Comité flamand de France, t. VI, 1864-1865, p. 423-442. — Ferd. van der Haeghen, *Bibliotheca belgica*, 1<sup>re</sup> série, fiches Cato et Crucius. — Ph. Renouard, *Bibliographie de J. Badius Ascensius*, 1908, t. I, p. 114 et t. II, p. 355.

**VAN DER CRUYCE (Roger)**, écrivain ecclésiastique, né à Menin en 1609, mort à Gand le 16 juin 1673; il était fils de Ghislain.

A peine âgé de 18 ans, il embrassa la vie franciscaine au noviciat de Gand, où il reçut l'habit le 11 octobre 1627, et émit les vœux le 12 octobre 1628. Il reçut la prêtrise le 9 octobre 1638.

Il occupa la chaire de philosophie à Gand, à partir du 6 mai 1637; dès 1640, il enseigna la théologie morale, successivement à Ypres et à Audenarde. Il fut aussi directeur spirituel des monastères des Tertiaires Pénitentes de cette dernière localité et de Bruges, ainsi que des Annonciades de Bruges. Il fut à la tête des communautés de Dixmude en 1642, de Courtrai en 1651, de Gand en 1663.

Admis au sein du conseil provincial en 1644, il y revint en 1656, et fut élu ministre provincial le 23 mars 1659.

Il publia : 1. *Brevis et suavis directio spirituum, sive animarum scrupulosarum*. Antverpiae, Joh. M. Parijs, 1656, in-12. — 2. *Concinnavit Cophinos duodecim fragmentorum panis Verbi Dei, collectos ex concionibus R. P. Fr. Petri Marchant, ministri provincialis*. Gand, M. Praet, 1664, 2 vol. in-4°.

P. Jérôme Goyena.

Bibliothèque royale de Bruxelles, Manuscrit 17607 : Supplément de Foppens : Lettre C. — A. Heysse, *Tabulae Capitulares Provinciarum Comitatus Flandriae*, p. 41, 44, 48, 63, 64, 65, 92, 93, 98, 119, 138. — S. Dirks, *Hist. littér. et biblio*

graphie des FF. Mineurs aux Pays-Bas, p. 221-228. — Ph. Naessen, *Franciscoansch Vlaanderen*, 122-123. — Archives de l'Ordre en Belgique : *Chronologia Provinciae Comitatus Flandriae*, 1629-1678. Manuscrit d'Alphonse Coen, ministre provincial, p. 52-53.

**VAN DER CRUYSSSEN (Jean)**, ou **CRUCIUS**, poète latin, né à Alost, décédé à Stabroeck (prov. d'Anvers), au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il était docteur en théologie et fut successivement curé à Saint-Laurent, Saftingen et Stabroeck. Ayant dû quitter cette dernière paroisse, lors d'une épidémie de peste, il exerça son ministère à Hoevenen, à trois quarts de lieue de sa résidence. Quand il était à Stabroeck, il desservit également les cures de Berendrecht et de Santliet qui se trouvaient alors sans titulaire. Il fut inhumé en l'église de Stabroeck, où, sur son épitaphe, en partie effacée, on lit qu'il était fils de François et qu'il mourut à plus de soixante et un ans.

Crucius a laissé un recueil poétique, dont, malgré tous nos efforts, nous n'avons pu jusqu'ici rencontrer aucun exemplaire : *In horum temporum calamitate et in miserrimam caedem Petri et Nic. a Londerceele Alosti a lastrunibus trucidatorum anno 1564*; Anvers, Arn. Coninx, 1604, in-8°. Le même volume renferme également de notre auteur : *Epitaphia aliquot piorum hominum*.

Alphonse Roersch.

Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 488. — Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 416. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1789, p. 623. — F. de Potter et J. Broeckaert, *Gesch. van Aelst*, Gand, t. IV (1876), p. 333-336. — Renseignements fournis par M. l'abbé Aerts, curé de Stabroeck.

**VAN DER DONCK (Adrien)**, musicien et ritualiste, né à Anvers, mort à Bruxelles le 15 décembre 1668. Ce religieux franciscain composa à l'usage de ses confrères l'ouvrage intitulé : *Seraphim choralis ad alterum clamans et dicens : Gloria Sanctissimae Trinitatis*, auctore Adriano Vander Donck, Ant-Verpiae, apud Petrum Bellerum, 1661, in-12. Une traduction néerlandaise reçut l'approbation officielle le 22 février 1663.

L'auteur, pour lors de résidence à Lichtenberg, au couvent de Slavanten,

c'est-à-dire des Frères Mineurs de l'Observance, aux portes de Maestricht, dédie son opuscule à la Dame Marie-Madeleine Van der Cruyce, abbesse des Clarisses Urbanistes à Bruxelles.

P. Jérôme Goyens.

Fr. Peri, *Chronographia provinciae*. Placard aux archives de l'Ordre des F. M. — S. Dirks, *Hist. litt. et bibliogr.*, p. 212.

**VAN DER DONCKT (François)**, peintre d'histoire et de genre, né à Bruges dans les premières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Fils de Joseph-Octave. Un de ses tableaux, représentant *Van Dyck faisant le portrait d'une dame*, figure au musée de Haarlem. On cite encore de lui : *Christine de Suède et Le Guerchin*. Le *Dictionnaire des hommes de lettres de Belgique* (1837) a donné la liste de ses œuvres.

Lucien Solvay.

A. von Wurzbach, *Niedert. Künstler-Lexikon*. — J. Immerzeel, II, 188.

**VAN DER DONCKT (Ignace-François)**, médecin militaire, né à Gand le 10 mars 1839, mort à Gand le 11 septembre 1868. Il fit des études brillantes à l'Université de Gand : lauréat au concours universitaire de 1861 pour les sciences naturelles et au concours de 1863 pour les sciences médicales (avec un mémoire : *Des convulsions puerpérales*, 1864). Elève médecin soldé à l'hôpital militaire de Gand, il publia dans les *Archives belges de médecine militaire* (XXX, p. 39, 1862) un travail *Sur la présence du sucre dans les urines normales*. Il collabora aux mêmes *Archives* en y publiant de 1864 à 1867 divers articles traduits de l'allemand. Reçu docteur en 1863, il fréquenta pendant deux ans les Universités de France, d'Allemagne et d'Italie. Il y recueillit partout des matériaux qu'il mit à profit pour la publication en 1865 d'un *Traité d'auscultation et de percussion*, à l'usage des étudiants en médecine, traité qui eut les honneurs de la traduction en italien (par le D<sup>r</sup> Visconti de Milan). Rentré en Belgique, il ne tarda pas à conquérir une place honorable parmi ses confrères tant par ses travaux que par son caractère. Il était membre

des sociétés de médecine de Berlin, Milan, Bruxelles, Gand, Liège.

Léon Fredericq.

*Presse médicale belge*, 1868, p. 332. — *Archives belges de médecine milit.*, 1868, p. 216, VIII, (2). — *Bibliographie nation.*, IV, p. 81.

**VAN DER DONCKT** (*Joseph-Octave*), artiste-peintre, né à Alost le 30 juillet 1757, mort à Bruges le 18 mai 1814. Il n'avait que six mois quand son père, greffier de la ville, mourut. Sa mère, née Caroline Janssens, appartenant à une famille brugeoise, vint s'établir à Bruges avec son fils. Après avoir fait ses études complètes chez les Jésuites, il fut envoyé à Marseille, pour y apprendre le commerce. Mais sa vocation artistique était irrésistible; il passait le meilleur de son temps à dessiner, et ne prenait aucun goût pour le négoce. La nostalgie et le surmenage le rendirent malade au point qu'il dut revenir en Belgique, où, cette fois, sa famille ne fit plus de difficulté à lui laisser suivre son penchant pour les arts. Van der Donckt fut l'élève successivement de Jacques de Rycke, de Suweyns et de Jean Gaeremyn. Il partit ensuite pour Paris, où il resta trois ans, puis revint à Bruges. Il peignait des portraits au pastel et en miniature avec une habileté qui rappelait les meilleurs artistes dans ce genre du XVIII<sup>e</sup> siècle. La révolution française l'obligea à quitter un moment Bruges; après un court séjour en 1789 à Dunkerque, il retourna à Paris, puis s'en fut voyager en Italie pendant deux ans, après quoi il réintégra, en 1791, sa résidence habituelle, Bruges, qu'il ne quitta plus, si ce n'est pour aller faire, à Gand, de nombreux portraits dans les vieilles familles de cette ville. Parmi les meilleurs qu'il ait signés, celui de M<sup>lle</sup> Delarue, qui est charmant, mérite une mention spéciale; on cite aussi ceux de Paul-J. de Cock, d'un enfant de lui-même, et du baron de Croeser, que la mort l'empêcha d'achever. Tous ces portraits, au pastel ou en miniature, font partie du Musée de Bruges.

Joseph-Octave Van der Donckt réussissait beaucoup moins bien dans la peinture à l'huile. Il tenta cependant

d'aborder le genre historique; une toile ayant pour sujet *Raphaël et la Fornarina* fut exposée au salon de Gand de 1820.

Lucien Solvay.

Jules Du Jardin, *L'Art flamand*, t. III. — Sirel, *Dictionnaire des peintres*. — U. Thieme, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler*, t. IX. — A. von Wurzbach, *Niederländisches Künstler-Lexikon*.

**VANDER EYCKEN** (*Charles*), peintre paysagiste, né à Aerschot en 1809. Fut élève de son père, François Vander Eycken, peintre décorateur. Puis il travailla à Louvain dans la galerie de tableaux vanden Schrieck. Des voyages en Allemagne, en Hollande et dans les Ardennes développèrent rapidement son talent harmonieux et « plein de douceur », qui s'affirma pour la première fois à Bruxelles en 1833 et lui valut bientôt d'être considéré comme un des meilleurs paysagistes belges de cette époque. Une toile représentant une *Allée d'arbres* lui mérita une médaille à Valenciennes. On cite encore de lui *Une cascade à Fribourg; dans la Forêt noire; l'Hiver* (salon de 1848), etc.

Lucien Solvay.

Sirel, *Dictionnaire des peintres*. — Immerzeel, *De levens en werken der hollandsche en vlaamsche Kunstchilders*, I, 223.

**VANDER EYCKEN** (*Gomair*), hagiographe, né à Anvers en 1576, mort dans la même ville le 22 avril 1632.

Sa mort prématurée l'empêcha de mettre la dernière main à une série d'opuscules concernant l'histoire de sainte Jeanne de Valois et de l'Ordre des Annonciades fondé par elle. Ces écrits furent publiés par le P. Adrien Hoebrechts (alias Huberti), sous le titre : *Regula Ordinis Beatæ Mariæ Virginis Annuntiatæ, et elogium Beatæ Joannæ Valesiæ, Ordinis fundatricis, cum privilegiis pontificiis eidem Ordini concessis. Antverpiæ, in officina Plantiniana, 1644, in-12.*

P. Jérôme Geyens.

*Liber recommendationis conventus Antwerp. FF. Minorum (Antiquitates franciscanæ)*, t. III, p. 83. — *Grafschriften der Provincie Antwerpen*, 227. — P. Stephanus Schoutens, *Het voormalig Minderbroedersklooster van Antwerpen*, 2<sup>e</sup> uitg., 1908, blz. 146 + 130. — P. Servais Dirks, *Hist.*

littér. et bibliogr. des FF. Mineurs, p. 196 et 193-4. — M. Schweistal, *Marie Van der Eycken et les ancêtres belges du Roi. (Annales de la soc. roy. d'archéol. de Bruxelles, t. XXIX, 1920, p. 181-206.*

**VAN DER EYCKEN (Jan)**, architecte brabançon de la fin du xve et du commencement du xvi<sup>e</sup> siècle. Il est cité comme architecte de l'église Sainte-Gudule, à Bruxelles, de 1491 à 1494 et travailla au collatéral nord et aux tours. En 1495, il figure comme architecte de la tour dans les comptes de construction de l'église Sainte-Walburge à Audenarde. Cette tour est apparentée à celles de Sainte-Gudule.

En 1505, il exécute pour le magistrat d'Audenarde deux modèles en bois de la tour de l'hôtel de ville de Bruxelles. Son homonyme Jan Van der Eycken, nommé aussi Anequin de Egas, Egas Cueman ou Coman, avec lequel on l'a parfois confondu, se retrouve à Tolède dès 1458 et y mourut en 1494.

R. Maere.

Heene et Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles, Bruxelles, 1845, t. II, p. 390 et t. III, p. 233.* — L. Van Lerberghe et J. Ronse, *Audenaardsche Mengelingen, Audenarde, 1846-1852, t. II, p. 24.* — Thieme, t. X, p. 364.

**VANDER EYCKEN (Lenaerts)**, théologien. Voir HASSELIUS (*Jean-Leonard*), ou *Lenaerts VANDER EYCKEN*.

**VANDER GOES (Hugues)**, peintre. Voir *GOES (Hugues VANDER)*.

**VANDER GRACHT (Gédéon)**, évêque de Castoris, suffragant de Liège, né à Gand en 1491, mort à Cambroun le 15 octobre 1554.

Religieux de l'ordre des Ermites de Saint Augustin à Gand, Gédéon Van der Gracht prit ses grades en théologie à Louvain, devint prieur de son couvent et directeur spirituel de Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Suffragant de l'évêque de Liège, Erard de la Marck, Gédéon fut promu au siège de Castoris le 10 janvier 1536. Le 29 mai de la même année, il conféra le sacrement de confirmation à Hasselt. On connaît un assez grand nombre de ses fonctions épiscopales. En 1544, il était à Herckenrode pour les confir-

mations. En 1551, Charles-Quint le nomma abbé du monastère de Cambroun.

L.-E. Halkin.

U. Berlière, *Les évêques auxiliaires de Liège, p. 89-92, Paris, 1919 (avec tous les détails utiles).* — S.-P. Ernst, *Supplément à l'histoire du pays de Liège, contenant l'histoire des co-évêques ou suffragants de Liège, p. 162-168, Liège, 1823.* — L.-E. Halkin, *Réforme protestante et Réforme catholique au diocèse de Liège. Le cardinal de la Marck, prince-évêque de Liège (1505-1538), p. 206, 225, 263, Liège, 1930.* — *Chronique de Munster, ms. II, 1893, de la Bibliothèque royale à Bruxelles, f<sup>o</sup> 31, 163 vo.* — Archives de l'État à Liège : *Sainte-Croix. Recès, vol. 61, f<sup>o</sup> 153 vo, 184; Conseil privé. Dépêches, vol. 1, f<sup>o</sup> 453 vo.*

**VANDER GRACHT (Gommaire)**, alias **VAN AELST**, peintre de genre et de paysages. né à Malines vers 1590, mort en 1639. Dans le livre des apprentis de la Corporation des peintres et des sculpteurs de Malines, il figure comme ayant été admis auprès de Michel Coxie (III) le 1<sup>er</sup> février 1602. On le dit fils de Gommaire, décédé en 1603, et de Anne Darts, et avoir eu un parent ou un frère, Jacques, né en 1593, peintre de figures, décédé à La Haye en 1647. La seule œuvre connue à ce jour de Gommaire Van der Gracht se trouve au musée de Malines. C'est une toile de grandes dimensions représentant un assemblage de fleurs et de fruits et des accessoires, tels que : vases, verres, etc., deux ou trois petits génies se mouvant parmi le tout, et comme repoussoir un vaste paysage. L'exécution en est soignée. La tonalité est caractéristique de l'époque; les plans se différencient par des bruns, des verts et des bleus. Jadis deux autres de ses tableaux étaient signalés : *Un homme et une femme devant un étalage de verdure* (vente Parasiers, échevin de Malines, en 1777); *Oiseaux dans un grand paysage* (vente P. Pieters, curé du Béguinage, à Malines, 19 octobre 1756). Au point de vue généalogique, on connaît un Francus Van der Gracht, alias Van Aelst, prêtre, décédé en 1552, 26 novembre, enterré à Saint-Rombaut.

H. Coeninx.

Immerzeel, *De levens en werken der hollandsche en vlaamsche Schilders, I, 291.* — Emm. Neefs, *Histoire de la peinture et de la sculpture à Malines, I, 434.* — Ad. Siret, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres, etc.* — Inventaire du musée de Malines.

**VAN DER GUCHT (Adrien)**, XVI<sup>e</sup> siècle, né à Bruges, où il dirigea une école; il a laissé divers ouvrages, la plupart didactiques. Je n'ai pu voir de cet auteur que son *Cijferbouck* (1569, exemplaire de la bibliothèque de Bruges). La page de titre porte une intéressante vignette, digne de figurer dans les *Rara Arithmetica* de D.-E. Smith où l'ouvrage est simplement mentionné; cette image, assez grossièrement dessinée d'ailleurs, représente un personnage symbolique maniant l'abaque. Le privilège, de 1567, énonce les titres de six ouvrages de Van der Gucht; c'est cette liste qui est reproduite dans les deux titres de la bibliographie ci-dessous. La lettre d'envoi, en flamand, est suivie d'une épître en français. L'ouvrage (123 folios) a surtout un caractère utilitaire. Il tient un peu de l'almanach et du memento, et fait aussi songer à l'*Arithmétique* que Barrême devait donner plus d'un siècle après; on y trouve notamment un exposé détaillé des rapports entre les diverses unités de mesures. À noter, à propos de la multiplication, un problème (bas du folio 30) analogue au problème 79 du papyrus Rhind. Les règles de trois et de proportions font l'objet de longs développements; elles sont expliquées autant de fois qu'il y a d'unités de diverses natures, ou plus précisément, les problèmes posés sont toujours concrets; l'auteur ne résout que des exemples particuliers. On puiserait dans l'*Arithmétique* de Van der Gucht de nouvelles preuves — s'il en fallait encore — qu'entre la pensée mathématique des primitifs et celle des civilisés il n'y a pas de différence irréductible. L'ouvrage se termine par des vers de Jan de Clerck, maître d'école à Bruges (folios 110 verso et sv.) et par des notions sommaires de géométrie (folios 118 sv.).

J. Pelseuer.

*Biographie des hommes remarquables de la Flandre occidentale*, t. IV, Bruges, 1849, p. 266-267. — C.-F.-A. Piron, *Algemeene Levensbeschrijving...* Mechelen, 1860, p. 149. — *Bollettino di bibliografia e di storia delle scienze mat. e fis.*, t. XIV, 1881, p. 630. — D.-E. Smith, *Rara Arithmetica*, Boston, 1908, vol. II, p. 338.

**VAN DER HAEGHEN (Ferdinand-Charles)**, médecin, anatomiste, né à Gand le 7 janvier 1818, mort à Gand le 28 janvier 1858. Au cours de brillantes études médicales à l'Université de Gand, il fut proclamé lauréat en sciences anatomiques au concours universitaire de 1842, avec un mémoire : *du système lymphatique des membranes séreuses* (Bruxelles, Lesigne, 1844). Il avait été nommé successivement chef des travaux anatomiques, puis professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'Université de Gand et s'était fait connaître par des publications scientifiques de valeur, notamment : *Revue topographique générale du corps humain. Cours d'études anatomiques*, 1<sup>re</sup> partie, 1853, in-8°, quand il succomba prématurément aux suites d'une piqûre anatomique due à ses fonctions de prosecteur.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 88. — *Liber memorialis de l'Université de Gand*.

**VAN DER HAEGHEN (Michel)**, seigneur de Meire, humaniste, né à Anvers, décédé en cette ville le 27 août 1617. Il appartenait à l'aristocratie anversoise, et passa sa vie, au dire de Paquot, « dans un loisir studieux ». Ce personnage à qui Juste Lipsa rendit hommage dans les termes les plus amicaux (*Flores*, 1620), était lié avec des savants, des littérateurs et des artistes belges et étrangers, tels que Dorat, Paul Melissus, J. Monawius, J. Bochius, Gruterus, Sweertius, A. Canonherius, Vrientius, Ortelius, Claude de Bassecourt et Otto Venius. Il était lui-même un bon latiniste et un versificateur habile. Malheureusement les recueils de ses *Poemata* qu'il avait préparés pour l'impression et qui passèrent après sa mort entre les mains de ses héritiers et de Sweertius ne virent jamais le jour et paraissent irrémédiablement perdus.

De son savoir-faire, il ne nous reste aujourd'hui que quelques maigres spécimens. Ce sont : 1<sup>o</sup> quelques pièces qu'il inséra dans des *album amicorum* ou qui furent jointes aux productions de ses amis; 2<sup>o</sup> sept courts poèmes reproduits par Gruterus dans les *Delitiae*



*poetarum belgicorum*; 3<sup>e</sup> une épigramme, fort bien tournée, vengeant les Flamands de l'imputation qu'ils manqueraient de cœur. Cette dernière nous a été conservée par Sweertius.

Quelques pièces adressées à M. van der Haeghen et une lettre que Lipsé lui écrivit de Louvain, le 30 août 1601, ont également contribué à sauver son nom de l'oubli.

M. van der Haeghen mourut à un âge fort avancé et fut inhumé à Anvers en l'église Saint-Georges. Sa devise, contenant une allusion au nom qu'il portait, était : *Durant connera*.

Alphonse Roersch,

Sweertius, *Athenae*, 1628, n. 568. — Valère André, *Bibl. belg.*, 1643, p. 673. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1733, p. 898. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., 1763, t. I, p. 331. — Hofmann Peerkamp, *De vita Belg.*, 1822, p. 240. — J. Lipsius, *Cent. III ad Belgas*, ep. 90. — J. Gruterus, *Deliciae poet. belg.*, 1614, t. IV, p. 434. — J. Van den Cheyn, *Album amicorum de Otto Venius*, 1911, p. 35 et 67 (autographe de M. v. d. H. et facsimilé).

**VAN DER HAER (Florent)** ou **HAERENS**, historien, né à Louvain vers 1547, mort en février 1634. Son père, Lambert, médecin, descendait d'une famille noble d'Utrecht, et sa mère, Marie van der Borch, appartenait à une famille patricienne de Louvain. Il étudia au Collège des Trois Langues à Louvain jusqu'au delà de l'année 1567; il y suivit surtout les leçons de Cornelius Valerius. Ensuite, il se consacra à l'étude de la théologie, qu'il enseigna à l'abbaye de Sainte-Geترتude à Louvain. Il voyagea en Italie, où il se trouvait en 1591 au moment de la mort de son ami Philibert-Emmanuel de Lalaing, marquis de Renty.

Il fut nommé chanoine et trésorier de l'église collégiale de Saint-Pierre à Lille et il exerça, dans cette ville, les fonctions de commissaire royal chargé de désigner les membres du magistrat. Une partie de sa correspondance avec les États de Lille se trouve aux Archives départementales du Nord à Lille (B. 19287).

Il prit une part importante aux négociations qui amenèrent la réconciliation des membres de la Confédération d'Arras avec Philippe II.

1. *De Initiis tumultuum Belgicorum ad Serenissimum D. D. Alexandrum Farnesium... Libri duo... à Caroli F. Caesaris morte usque ad Ducis Albani adventum imperante Margareta Austria...* Duaci, 1537, in-8<sup>o</sup> (2<sup>e</sup> édition augmentée, Louvain, 1640).

2. *Antiquitatum Liturgicarum Arcana. Concionatoribus et Pastoribus uberrimum promptuarium : Sacerdotibus serium exercitium : Religiosis Meditationum Speculum : Nobilibus spiritualis Venatio : Laicis Literatis sancta devotio.* Duaci, 1605 (3 vol.), dédié à la mémoire du marquis de Renty.

3. *Onpartijdighe verklaringhe der oorsaken des Nederlantschen oorloghs* (1566-1608). Anvers, 1612, in-8<sup>o</sup>.

4. *Les Chastelains de Lille, leur ancien Etat, Office, et famille. Ensemble l'Etat des anciens Comtes de la République et Empire Romain, des Goths, Lombards, Bourguignons, François, et au règne d'iceux des Forestiers et Comtes anciens de Flandre. Avec une particuliere Description de l'ancien Etat de la Ville de Lille...* Lille, 1611.

Il est aussi l'auteur d'une histoire de l'abbaye de Sainte-Geترتude, citée par J.-G. de Ryckel.

H. Vander Linden,

Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, 1763, t. I, p. 279. — J.-G. de Ryckel, *Hist. S. Gertrudis*, 1637, p. 623 et 633. — Sweertius, *Athenae* p. 236. — Valère André, *Bibl. belg.*, p. 247. — *Archives du Nord de la France*, t. III.

**VAN DER HAERT (Henri-Anne-Victoire)**, peintre et graveur, né à Louvain, le 26 juillet 1790, mort à Gand le 8 octobre 1846. Fils de Jean-Baptiste-Chrysostome (qui le 26 juillet 1790, se trouvait à Saint-Hubert dans l'armée des patriotes en qualité de capitaine d'un régiment de chasseurs) et de Jeanne-Catherine-Philippine de Hurtebise, il fréquenta l'école privée de l'instituteur Pinard, puis celle de l'instituteur Ansiau. A neuf ans, il suivit les cours de l'académie dirigée par J.-P. Geedts, où il resta jusqu'en 1805.

De bonne heure, il s'essaya à la peinture sous la direction de Geedts et du

portraitiste P.-X. Jacquin (1756-1826).

Ayant perdu son père en 1804, il alla se fixer avec sa mère à Bruxelles. Vers 1817, il copia le célèbre tableau de Rubens *Le Chapeau de paille*, qui appartenait alors à M<sup>r</sup> Stiels, d'Anvers. En 1817, il accompagna son ami, le peintre de fleurs Jean Van Dorne, à Paris, où il étudia surtout les œuvres de l'école flamande. Revenu à Bruxelles, il entra en relations avec David et Rude, qui s'étaient installés dans cette ville et qui exercèrent — surtout le second — une grande influence sur son développement. Il fréquenta les cours du soir de Rude, où l'on dessinait d'après nature. Vanderstraeten, architecte du roi Guillaume 1<sup>er</sup>, lui confia l'exécution de quelques dessins d'architecture (motifs décoratifs), entre autres pour le palais de Tervueren, la salle du Concert noble et le palais du Roi à Bruxelles (1822-1826).

En 1825, il épousa Victorine Frémiet, belle-sœur de Rude, femme très distinguée qui devait exercer sur lui une heureuse influence, mais cette union fut courte (sa femme mourut en 1839, après lui avoir donné deux filles et un fils).

En 1834, il exécuta un tableau de la famille Hambrouck, de Louvain, et peu de temps après, il fonda, dans un estaminet d'Ixelles, une école du soir, qui fut appelée l'Académie Vander Haert. En 1836, le gouvernement le nomma professeur de dessin d'après l'antique à l'école royale de gravure fondée à Bruxelles. Il collabora avec L. Alvin à l'exécution de lithographies reproduisant des tableaux de Raphaël et, en 1836, à celle de planches pour le *Compte rendu de l'Exposition nationale des Beaux-Arts*.

Il sollicita vainement la place de directeur de l'Académie de Bruxelles devenue vacante en 1839, par suite du décès de J. Paelinck (1781-19 juin 1839). Mais le conseil communal de Gand l'appela à la direction de l'Académie de cette ville.

Il exécuta un grand nombre de portraits : comtesse Vilain XIII, des

esquisses de ceux de Léopold I<sup>er</sup> et de Marie-Henriette (1845), et peignit les portraits de presque tous les membres de la famille d'Arenberg, mais son indolence, due en partie à son état maladif (il souffrait de la goutte), l'empêcha de produire un nombre d'œuvres considérable.

Son cénotaphe posé en 1850 dans l'église Saint-Étienne (ancien oratoire des Augustins), à Gand, aux frais de quelques amis et admirateurs, est orné du buste de l'artiste par P. De Vigne-Quyo et de deux figures représentant la Peinture et la Sculpture (par le même sculpteur).

H. Vander Linden.

E. Van Even, *Hendrik-Anna-Victoria Vander Haert*, Diest, 1847 — L. Alvin, *Notice sur Henri Vander Haert*, dans *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1854, pp. 91-124, avec une liste de ses œuvres. — *Revue nationale*, p. 253. — *Messager des sciences historiques*, 1846. — Thieme-Becker, *Künstler-Lexikon*, t. XV.

**VAN DER HAGHEN (Jean)**, ou **DUMAEOS**, prédicateur, écrivain ecclésiastique, né à Renaix vers 1520, décédé en cette ville le 14 avril 1578. Il fit sa profession religieuse chez les Dominicains de Gand, le 13 août 1540, et fut successivement lecteur de théologie au couvent de La Haye, prieur à Leeuwarden et sous-prieur à Rotterdam. A partir de 1566, il prêcha avec tant d'ardeur et de succès, aux Pays-Bas, contre les calvinistes que ceux-ci, au dire des historiens de son ordre, l'auraient fréquemment attaqué à main armée et que, n'ayant pas réussi à l'intimider, ils auraient cherché ensuite — tout aussi vainement, d'ailleurs — à l'empoisonner. Le vaillant religieux dut bientôt toutefois renoncer à la prédication, ayant contracté, après deux ans d'incessants efforts, une grave affection des cordes vocales.

Van der Haghen a laissé, en manuscrit, les œuvres suivantes qui sont aujourd'hui perdues :

1. *Sermones quadragesimales*. — 2. *Sermones in Psalmos graduales* (1570). A péri, en 1695, dans l'incendie de la bibliothèque de la maison de Bruxelles.
- 3. *Compendium doctrinae christianae*.

L'auteur y avait ajouté des fragments de l'Instruction chrétienne de son ancien maître Pierre Zotins ou Zoltius.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 421. — Valère André, *Bibl. belg.*, 1643, p. 467. — Quétil et Échard, *Scriptores ord. Praedicatorum*, 1719, t. II, p. 227. — B. de Jonghe, *Belg. dom.*, 1719, p. 75. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 633. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., 1765, t. I, p. 390.

**VANDER HAGHEN** (*Honoré-Henri d'ESBEECK*, dit), magistrat. Voir *ESBEECK* (*Honoré-Henri d'*).

**VAN DER HECHT** (*Guillaume-Victor*), artiste peintre et aquafortiste, né à Bruxelles, le 30 juin 1817, et y décédé le 10 septembre 1891. Son père était forgeron; constatant les dispositions de Guillaume, il le poussa vers la carrière artistique et lui fit donner des leçons de dessin. A 20 ans, Guillaume Van der Hecht passa en Angleterre où il collabora à de nombreux journaux illustrés et produisit ses premières œuvres. Après un séjour de plusieurs années à Londres, il revint à Bruxelles et s'y fixa. Il y fit carrière à la fois comme peintre et comme professeur. Au nombre de ses élèves, il eut l'insigne honneur de compter S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre, dont les belles gravures ont été très goûtées; S. A. R. la Princesse Stéphanie de Belgique et les quatre enfants de LL. AA. le Comte et la Comtesse de Flandre, LL. AA. le Prince Baudouin, les Princesses Joséphine et Henriette, et S. M. le Roi Albert auxquels il enseigna les premiers éléments du dessin. Professeur à l'école militaire, il fut créé chevalier de l'Ordre de Léopold.

Parmi les œuvres principales de Guill. Vander Hecht, qui collabora souvent avec son ami Louis Dubois, on cite les panneaux qui décorent les hôtels ministériels des Affaires étrangères et de la Justice, des fusains importants et un album de modèles d'après les maîtres (animaux et paysages) commencé en 1847 et publié après sa mort en 1895.

En 1858, il épousa M<sup>lle</sup> Antonia Pitsch, dont il eut deux filles: Antonia,

qui épousa M. Louis Fonsny, et Marguerite.

Paul Lambotte.

Thieme-Becker, *Künstler-Lexikon*, t. XVI.

**VAN DER HECHT** (*Henri*), artiste peintre, né à Bruxelles, le 26 août 1841, et y décédé, le 11 octobre 1901. Fils de Adrien Van der Hecht, ciseleur, et de Magdeleine Franken, et neveu de Guillaume Van der Hecht, peintre paysagiste et professeur de dessin à l'école militaire (voir plus haut). Henri Van der Hecht fit preuve de bonne heure de dispositions artistiques. Il fut élève de l'Académie de Bruxelles, puis de Jean Portaels. Dès qu'il fut maître de la technique de la peinture, il se mit exclusivement à copier et à interpréter la nature. Emule de Boulenger, de Verwée, de Louis Dubois, il fit partie de la société libre des Beaux-Arts et fut un des promoteurs du mouvement d'indépendance et de rénovation de la peinture en Belgique. Il fut, en 1875, un des fondateurs de la Société internationale des aquafortistes sous la présidence de S. A. R. Mme la Comtesse de Flandre.

Il séjourna souvent aux environs de La Hulpe où il trouvait d'innombrables motifs d'études et de tableaux. Il fit aussi plusieurs voyages à l'étranger, entre autres à Chicago (États-Unis), d'où il rapporta beaucoup de documents (aspects de ville, de la savane, etc.). Il peignit un diorama de la grotte miraculeuse de Lourdes qui, après une brève exposition à Bruxelles, fut détruit par un incendie.

Henri Van der Hecht se vit décerner une médaille d'or à l'exposition générale des Beaux-Arts de Bruxelles en 1881, une médaille de bronze à Vienne, une mention honorable à Paris. Après sa mort une exposition d'ensemble de son œuvre fut organisée au Cercle artistique à Bruxelles. La préface du catalogue de cette exposition fut écrite par Théo. Hannon.

Parmi les œuvres principales d'Henri Vander Hecht, retraçant des aspects des diverses contrées de la Belgique, de la Hollande, des Pyrénées, etc., le Musée

de Bruxelles conserve : 1) les *Marais de Rotterdam*. 2) l'*Arc en ciel*, 3) la Meuse aux environs de Dordrecht. Un paysage important, *Vue du Midi*, fait partie des collections de S. M. le Roi des Belges. Trois grands panneaux, *Bruzelles, Louvain, Nivelles*, décorent l'hôtel du Gouvernement provincial du Brabant, rue du Chêne. D'autres œuvres appartiennent aux musées d'Anvers, *Vue de la Tamise, de Tiriamont*, etc., et à de nombreuses collections particulières.

Il avait épousé en 1867, Mlle Léonie Hastière, dont il eut quatre enfants : Léon, ingénieur, Jeanne, Louise (Mme Paul Artot) et Henri, ingénieur.

Paul Lambotte.

*Onze Kunst*, 1902. — Thieme-Becker, *Künstler-Lexikon*, t. XVI.

**VAN DER HEETVELDE (Jean)**, évêque suffragant d'Utrecht et de Cambrai, né à Enghien, en 1482, mort à Bruges, le 30 septembre 1528. Il était fils de Josse van der Heetvelde, écuyer, maire de Gammerages, et de Catherine de Halmale. Entré, vers l'an 1500, au couvent des Carmes de Saint-Jean en sa ville natale, il y dit sa première messe le dimanche 3 mai 1506. Après avoir exercé, dans la même maison, la charge de lecteur en théologie, il fut, le 17 juillet 1515, nommé prieur du couvent de Bruges. Alors qu'il exerçait ces fonctions, il revint à Enghien, le 19 avril 1517 et le 7 mars 1518, porteur d'importants pardons ou indulgences en faveur de la ville; le magistrat, reconnaissant, lui offrit, chaque fois, le vin d'honneur. Le chapitre provincial des Carmes de la Basse-Germanie l'ayant autorisé à prendre le grade de docteur, Heetvelde fut, en 1519, déchargé du priorat de Bruges; cependant, en 1518, on le qualifie déjà docteur commissaire. Rentré au couvent d'Enghien, il y enseigna la théologie. Il fut élevé au siège d'Hierapolis, le 7 janvier 1523, comme suffragant de l'évêque d'Utrecht, et reçut la consécration épiscopale, à Enghien, le dimanche 22 mars suivant; le prélat consécrateur était Jules de Médicis, cardinal, archevêque de Flo-

rence et abbé de Saint-Martin de Tournai, qui, quelques mois plus tard, fut élevé à la papauté sous le nom de Clément VII; il était assisté du suffragant de Tournai, Nicolas Bureau, évêque de Sarepta, et d'un autre évêque suffragant. Le mardi suivant, 24 mars, le nouvel évêque porta le Saint Sacrement à la procession générale qui parcourut les rues de la petite ville d'Enghien. Van der Heetvelde fut suffragant d'Utrecht jusqu'à la mort de l'évêque Philippe de Bourgogne, c'est-à-dire jusqu'au 7 avril 1524. Il remplit aussi les fonctions d'évêque auxiliaire auprès de l'évêque de Cambrai, Robert de Croy; le 6 juillet 1523, il fut présent à la réception de Marguerite d'Autriche, gouvernante générale des Pays-Bas, à Cambrai, et, le 8, il assista à la procession générale ordonnée en la même ville pour le succès des négociations, et chanta la messe à la cathédrale.

Il revint une dernière fois dans sa ville natale, le 15 août 1526. A la suite des troubles qui surgirent lors de la nomination de Henri de Bavière au siège d'Utrecht, Jean van der Heetvelde se retira à Bruges où il mourut le 30 septembre 1528, et où il fut enterré dans l'église des Carmes, devant le maître-autel.

Edouard Povelet.

Dom Ursmer Bertière, *Les évêques auxiliaires de Cambrai*, dans la *Revue bénédictine*, t. XXI, p. 443. — Le Glay, *Cameracum christianum*, p. 85. — Mathieu, *Un évêque enghiennois au XVII<sup>e</sup> siècle*, dans les *Annales du Cercle archéologique d'Enghien*, t. VI, p. 212. — Eubel, *Hierarchia catholica*, t. III, p. 226. — Manuscrits de Le Fort, aux archives de l'Etat, à Liège, 3<sup>e</sup> partie, t. XXXIX.

**VAN DER HEYDEN (Antoine-Edouard-Jean)**, pharmacien et professeur, né à Anvers le 12 mai 1829, mort à Anvers le 18 octobre 1883. Fils de Jean-Antoine Van der Heyden (voir ce nom). Après des études classiques très brillantes, il avait conquis, en 1851, le diplôme de candidat en philosophie et lettres et se destinait à l'enseignement des lettres. Il était entré à l'Athénée royal d'Anvers comme maître d'études, quand une grave maladie de son père l'engagea à abandonner la carrière de l'enseignement pour commencer les étu-

des de pharmacie, afin de ne pas laisser périliter la pharmacie paternelle. Il reçut le grade de pharmacien en mai 1860. Le rétablissement de la santé de son père rendit bientôt inutile le dévouement filial du jeune Van der Heyden et lui permit de rentrer dans l'enseignement, après un court passage dans la pharmacie. Il enseigna à l'Athénée royal d'Anvers le flamand (en 1860), puis les humanités latines d'abord en 7<sup>e</sup>, ensuite en 6<sup>e</sup>.

Mais la science pharmaceutique et surtout les questions se rapportant à la dignité et à la considération de la profession de pharmacien (déontologie) devinrent bientôt le centre de ses préoccupations et de son activité. Il prit la direction du *Journal de pharmacie d'Anvers* dont il devint l'âme et où il fit paraître un grand nombre d'articles destinés à relever le prestige de la profession. Il publia dans ce recueil une quantité de traductions, de résumés et d'extraits de travaux scientifiques parus à l'étranger, sans compter un certain nombre de travaux originaux se rapportant principalement à l'hygiène publique ou privée. Fait curieux, ce professeur d'athénée, qui ne pratiquait pas la pharmacie, acquit une telle autorité et un tel prestige parmi les pharmaciens d'Anvers qu'il fut appelé le 6 mai 1879 à la présidence effective de la *Société de Pharmacie d'Anvers* et à la vice-présidence de l'*Association générale pharmaceutique de Belgique*. Léon Fredericq.

Notice biographique avec portrait et discours de MM. Malchair, Anneessens, Daenon, Van de Vyvere, Fretin, Cauterman, dans le *Journal de Pharmacie d'Anvers*, 1884, p. 249. — Art. nécrologique, *ibid.*, 1883, p. 446. — *Journal de méd. Bruxelles*, 1883, vol. 77, p. 462.

**VANDER HEYDEN** (*Balthazar*), prédicateur. Voir **MÉRICA** (*Balthazar* DE) OU **VANDER HEYDEN**.

**VAN DER HEYDEN** (*Corneille*), écrivain ecclésiastique, vécut en Flandre au **XVII<sup>e</sup>** siècle.

On ne sait rien de ce personnage, si ce n'est qu'il fut prêtre et maître ès-arts. Mais il est l'auteur d'un petit volume que Pyper considère comme une perle

de la littérature religieuse néerlandaise et qui est intitulé : *Corle instructie ende onderwijs hoe een ieghelic mensche met God ende zynen evennaesten schuldi gh es ende behoord te leven* (Gand, Josse Lambrecht, 1545, petit in-8<sup>o</sup>, 67 pages. — Deuxième édition, *ibid.*, 1545, 70 pages. — Traduction française, *ibid.*, 1545).

L'ouvrage, qui est orné de 65 gravures sur bois tout à fait caractéristiques, n'est pas moins intéressant par le fond que par la forme. Il est divisé en trois parties qui contiennent respectivement : I. L'explication des commandements de Dieu, du Symbole des apôtres et de l'Oraison dominicale; ainsi que des leçons sur le baptême et sur l'eucharistie. — II. Des instructions concernant la manière dont les chrétiens de toutes classes et de toutes conditions auront à se comporter vis-à-vis de leur prochain. — III. Des conseils sur la façon de passer chrétiennement la journée. Le tout entremêlé de prières et de citations et préceptes tirés de l'Écriture-Sainte.

L'auteur s'adresse, en ordre principal, à la jeunesse parvenue au seuil de l'existence et prête à jouer son rôle dans la vie. Il a su traiter son sujet de la façon la plus originale et sa doctrine revêt un caractère absolument personnel. Dans ces pages, C. Van der Heyden n'apparaît ni comme un protestant, ni comme un mennonite, ni comme un papiste. Il n'est influencé ni par Rome ni par Luther. Tout en ayant des tendances réformatrices, il est avant tout lui-même.

Il voit dans l'Église la société des fidèles et dans le Christ le seul chef de l'Église. Il ne se prononce ni contre les prêtres et les évêques, ni contre les statues des saints et les images religieuses, ni contre la confession et la vie monastique. D'un autre côté, il ne parle ni du pape, ni du purgatoire, ni de l'intercession des saints et il ne cite que deux sacrements. Il place au premier plan la « justification par la foi ».

À bien des égards, et par ce qu'il enseigne et par ce qu'il omet, cet opus-

cule est d'une orthodoxie bien inquiétante. Il avait à peine paru, au début de l'année 1545, qu'il suscita une vive émotion dans les milieux catholiques et qu'on s'étonne qu'il ait été revêtu régulièrement du Privilège (daté de Bruxelles, le 1<sup>er</sup> mars 1544).

Dès avril 1545, la reine Marie de Hongrie prescrivit une enquête à ce sujet. Elle écrivit au chancelier de Brabant : « Nous vous envoyons joint certain livret intitulé : *Corte instructoye*, dont se réclame aucteur maistre Cornille Van der Heyden, prestre, imprimé à Gand par Josse Lambrecht, et ce comme semble en vertu de certain privilège ou acte dépesché en Brabant par J. Facuwez. Et pour ce que n'entendons endurer telles et semblables impressions, vu que en ce livret se retrouvent aucuns erreurs, nous vous requérons, et de par l'empereur mon seigneur, ordonnons bien expressément nous advertir si ledict acte et privilège soit esté accordé et dépesché en Brabant, et sur ce oijs si besoing est le secrétaire Facuwez, aussi si la minute dudict livret adonement aparavant ladicte concession esté veu au conseil ou par commis, et audict cas les faire collationner l'un contre l'autre, pour savoir s'ils se trouveront conformes et accorder, en outre de la cognoissance que pourez avoir de l'auctorité et de tout ce qu'en pourrez entendre, pour après y ordonner comme sera trouvé convenir, et en ce ne faictes faulte ». (Papiers d'Etat et de l'Audience, liasses, Archives du royaume. Texte cité par F. van der Haeghen).

Le volume fut condamné peu après par la Faculté de Louvain. Il fut porté en 1550 au *Catalogue des livres réproutez* par l'Université et en 1569 sur la Liste des livres prohibés par Philippe II. Les exemplaires en sont devenus depuis lors d'une insigne rareté.

La *Corte Instructoye* a été reproduite avec une introduction et des notes, en 1906, par Pyper dans la *Bibliotheca reformatoria neerlandica* (La Haye, t. IV, p. 1-77).

Alphonse Roersch.

Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. II (1768), p. 652. — J.-F. Willem, *Verhandeling over de nederduytsche letterk.*, 1819, t. I, p. 233. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.*, t. VIII (1887), I, p. 772. — F. Van der Haeghen, *Bibl. gantoise*, 1858, t. I, p. 82 et t. VI, p. 9.

**VANDER HEYDEN (Gaspard)**, théologien. Voir HEIDANUS (Gaspard).

**VANDER HEYDEN (Henri DE MERICA ou)**, historien. Voir DE MERICA (Henri) ou VANDER HEYDEN.

**VANDER HEYDEN (Henri)**, dominicain. Voir MYRICA (Henri DE), ou VANDER HEYDEN.

**VAN DER HEYDEN (Jean-Marie-Barnabé)**, musicien, né à Tongres le 11 juin 1823, mort à Schaerbeek en 1889. Il est fils de Corneille et d'Isabelle Grégoire. Son père, organiste de Notre-Dame, lui inculqua de bonne heure le goût de la musique. Après avoir obtenu des distinctions au conservatoire de Liège en 1843, il publia, à Paris chez Richault et à Mayence chez Schott, les œuvres suivantes : *Les Regrets*; fantaisie sur *Rooze uit de dalen de Volckerick*; *Bolero*, dédié au roi de Hollande; *Le Désir*; *Séparation*; *Rondo fantastique*; *Mélancolie* et fantaisie sur *Le Barbier*. Les compositions musicales sont mélodieuses et agréables. En 1854, il dédia sa composition *Un Caprice* à Ferdinand Hiller, directeur de l'école de musique de Cologne; En 1862, il s'établit à Schaerbeek.

Jean Paquay.

**VANDERHEYDEN (Jean-Michel)**, professeur de mathématiques à l'Université de Liège, né à Maeseyck en 1767, mort à Liège le 2 septembre 1836. Élève de l'ancienne Université de Louvain, il y fut proclamé *Primus* en 1786, dans la Faculté de philosophie et des arts. En l'an X de la République, il était professeur de physique expérimentale et de chimie à l'École centrale du département de l'Ourthe. Il figura ensuite au programme du Lycée impérial de Liège comme titulaire des cours supérieurs de mathématiques; il conserva ces fonctions au Collège royal,

sous le gouvernement des Pays-Bas jusqu'en 1817.

Lors de la création de l'Université de Liège, il fut nommé professeur d'algèbre élémentaire, de géométrie, de géométrie analytique, de calcul différentiel et intégral et d'astronomie physique et théorique. Charles Delvaux de Fenffe faisait les autres cours : physique, chimie, métallurgie de la Faculté des sciences. En novembre 1818 un troisième professeur, Galde, fut chargé des sciences naturelles.

En 1821, Vanderheyden fut déchargé d'une partie de ses cours qui furent confiés à Van Rees. Il avait été secrétaire du Sénat académique en 1817 et recteur en 1818-1819. En juin 1828, il fut admis l'éméritat et continua à habiter Liège. Il fut membre de la Chambre des représentants (pour Ruremonde) du 30 mai 1833 au 9 juin 1835.

Il avait été en 1808 un des membres fondateurs de la Société des Sciences physiques et médicales de Liège.

Il a publié un mémoire sur l'électromagnétisme dans le *Journal de physique de Duorotay de Blainville* (mai-juin 1822).

Léon Fredericq.

Leroy, *Liber memorialis de l'Université de Liège*, p. 388, 667, 414. — *Dictionnaire des hommes de le titres*, 1837, p. 204.

**VAN DER HEYDEN** (*Josse*) ou **MYRICA**, humaniste, né à Calmpthout (Anvers) au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. Ayant suivi à l'Université de Louvain les cours de la pédagogie du Château, il fut reçu en qualité de maître ès-arts et proclamé le second de sa promotion en 1570. Il enseigna ensuite avec beaucoup de succès, pendant un certain temps, à la dite pédagogie; puis, il passa à Hasselt, où il fut placé à la tête du collège. Il mourut probablement en cette ville.

Ce maître, qui avait une exacte connaissance de la littérature classique et de l'histoire ancienne et qui était un bon helléniste, publia à Hanau, chez Wechel en 1615, une édition des trente-quatre discours de Lysias, avec traduction latine, arguments et notes. Cette

œuvre fut réimprimée à Marbourg en 1683 par les soins de Joh. Burchard, chez J.-H. Stocken, pour Louis Bourgeat : *Lysiae oratoris Graeciae disertissimi orationes XXXIV, Antehac à Jodoco Vanderheidio, Graecè ac Latinè simul editæ, nunc verò in gratiam ac commodum studiosa juventutis recusa* (in-8°, 555 pages, et 16 ff. n. ch. au début et à la fin du volume).

Elle est d'une lecture fort intéressante. Van der Heyden y apparaît pénétré de la valeur éducative des humanités. Les textes qu'il publie lui fournissent matière à mainte réflexion philosophique et à mainte exhortation morale, dont ses élèves pourront faire leur profit : *discere hinc licet* (p. 121 de l'éd. de 1683); *licet hinc colligere* (p. 364). Son commentaire renferme de fréquentes allusions aux événements contemporains : la politique du roi de France (p. 337); l'accaparement des vivres, les pêcheurs en eau trouble (p. 142); les luttes religieuses en Belgique (p. 387 et 429), le gouvernement paternel des Archiducs (p. 468); la nécessité de la concorde et de la paix (p. 487). Comme on peut s'y attendre, notre auteur enseigne le détachement des biens et ecommande la mesure et la modération, et il prêche d'exemple : *sed nos in commentando servemus modum, quem aliis in divitiis accumulandis servendum præcipimus* (p. 352).

Van der Heyden est un humaniste attachant et peu connu.

Alphonse Roersch.

Swearius, *Athene*, 1628, p. 493. — Valère André, *Bibl. belg.*, éd. de 1643, p. 593. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 768. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.*, t. VIII (1867), p. 774. — Reusens, *Documents*, t. IV, 2 (1886-1888), p. 36.

**VANDER HEYDEN** (*Martin*), écrivain ecclésiastique. Voir **MYRICANUS** (*Martin*) ou **VANDER HEYDEN**.

**VANDER HEYDEN** (*Pierre*), graveur. Voir **MERICIA** (*Pierre A.*) ou **VANDER HEYDEN**.

**YDEN** (*Pierre*), ou **A. THIMO**, historien. Voir **THIMO** (*Pierre A.*) ou **VANDER HEYDEN**.

**VAN DER HEYDEN (Serrais)**, écrivain ecclésiastique. Voir MYRICANUS (*Serrais*) ou VANDER HEYDEN.

**VANDER HOFSTADT (Adrien)**, théologien. Voir HOFSTADT (*Adrien VANDER*).

**VAN DER HULST (Jean-Baptiste)**, peintre, né à Louvain le 2 mars 1790, mort à Bruxelles le 16 mai 1862. Il fut l'élève de J.-P. Gaedts et alla compléter ses études à Paris (1819) et à Rome (1825-1827). Le roi Guillaume I<sup>er</sup> le nomma peintre de la Cour. Lors de la révolution de 1830, il alla s'installer à La Haye, où il resta jusqu'à la mort de Guillaume II (1849). Il vint ensuite s'installer à Bruxelles.

L'une des œuvres qui fondèrent sa réputation est le tableau représentant le *Miracle de l'hostie dans la bouche de Jean de Cologne*, tableau exécuté pour le chœur de l'église Saint-Jacques à Louvain.

Il exécuta un grand nombre de portraits de membres de la famille royale et de la Cour des Pays-Bas : Guillaume I<sup>er</sup> et la reine Wilhelmine, Guillaume II, le comte Adam-Fr.-J.-A. van der Duyn van Maasdam (1771-1848), van Leyenburgh, Jean van Hoogenhouck.

H. Vander Linden.

Immerzeel, t. II. — H. Hymans, *Œuvres*, t. II, (1920), p. 600. — E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, p. 389 et 436. — Thieme-Becker, *Künstler-Lexikon*, t. XVIII. — E. Bénézit, *Dictionnaire des peintres*.

**VAN DER KEFLE (Martin)**, écrivain ecclésiastique, né à Turnhout vers la fin du x<sup>v</sup>e siècle, mort à Louvain le 13 mars 1540. Fils d'un haut conseiller du duc de Brabant et de noble lignée, il entra dans l'ordre des Franciscains. Formé à la mystique de saint Bonaventure, grâce aux leçons de son ancien maître, Thiéri Coelde, il forma à son tour de nombreux élèves, entre autres François Titelmans.

On a de lui trois manuscrits inédits : 1) Commentaires sur les prophéties d'Isaïe ; 2) Dissertations sur l'opuscule du docteur séraphique : *Itinerarium mentis in Deum*, etc. ; 3) L'arithmétique

divine, ou traité des nombres mystiques dans la Bible ; et un commentaire sur le quatrième livre des sentences de Pierre Lombard.

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Ordre franciscain, *Origo, progressus... Provinciae*, 1647, ms. in-fol. — Valerius Andreas, *Bibliotheca belgica*. — Paquot, *Mémoires*, IX, 290. — A. Sanderus, *Chorographia Brab.* 131, 143, 157. — P. Schlager, *Jahrbuch der Sächsischen Franziskaner Provinz.*, Düsseldorf, 1907, 10-33. — Vernataeus, *De Academia Lovaniensi*, lib. III, cap. VIII.

**VANDER KETHULLE (François)**, homme politique. Voir KETHULLE (*François DE LA OU VANDER*).

**VANDER KETHULLE (Louis)**, homme de guerre. Voir KETHULLE (*Louis DE LA OU VANDER*).

**VAN DER KEZEL (Adam)**, humaniste, juriste, né à Bréda en 1500. Tout ce que nous savons de lui nous est donné par ses œuvres poétiques, en tout trente-six pièces rédigées en latin, qui occupent les pages 7 à 58 d'un recueil aujourd'hui presque introuvable : *Poemata aliquot insignia recentium poetarum hactenus à nullis fermè cognita aut visa*, Bâle, s. n. d'impr., 1557, 167 p. in-8° (Bâle, Bibl. univ., DH III, 62; Munich, Staatsbibl., P. O. lat. 1180).

Ces productions ne sont pas sans mérite. L'auteur y entremêle les poèmes d'inspiration religieuse et les pièces de circonstance, et le tout se lit avec agrément. Citons des éloges décernés à Erasme, dont le secrétaire Gilbert Cousin, de Nozeroy, fut l'ami intime de Van der Kezel, ainsi qu'une touchante épitaphe d'Antoinette de Montmartin, épouse de Jean de Popet, décédée à la cour de Bruxelles en 1553.

Van der Kezel eut, dit-il, une jeunesse orageuse, passionnée et remplie de tribulations et ne trouva le repos que dans le « havre des études » :

*Quis memorare queat casus quot Kezel iniquos  
Quot mala pertulerit, quot sit iactatus ab undis.*

Il nous apprend aussi qu'alors qu'il était à Bourges le disciple du fameux François Duarenuis, il en fut chassé par la guerre, en même temps que ses compatriotes ; Godefroid Luchtenberg,



Arnold de Malines (van Mechelen ou Mechelynck), Herman Coten, Henri Lupus et Baudouin Vrelantius. Il se réfugia avec eux à Dôle, en octobre 1552, et put y continuer ses études à l'Université, dont le recteur était, à cette époque, Théodore Van der Kerek, d'Utrecht, ancien élève de Stratus et de Macropedius et qui avait enseigné à Louvain.

Nous perdons la trace de Van der Kezel après 1557.

Alphonse Roersch.

Sweetius, *Athenae*, 1628, p. 90. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 3. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 5. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.*, t. IV (1862), p. 162.

**VANDER KINDERE (Pierre)**, écrivain ecclésiastique. Voir PUEBORUM (*Pierre*) ou VANDER KINDERE.

**VANDER LEEPE (Jean-Antoine)**, peintre. Voir LEEPE (*Jean-Antoine VANDER*) ou VANDER LEEPE.

**VANDER LEEPE (Laurent)**, théologien. Voir LEEPE (*Laurent VANDER*) ou VANDER LEEPE.

**VANDER LEEUW (Guillaume)**, graveur. Voir DE LEEUW (*Guillaume*).

**VANDER LEEPE (Jean-Antoine)**, peintre. Voir LEEPE (*Jean-Antoine VANDER*).

**VANDER LEEPE (Laurent)**, théologien. Voir LEEPE (*Laurent VANDER*).

**VANDER LINDEN (Charles)**, né à Louvain en 1523, mort à l'abbaye de Parc le 22 décembre 1576. Son père, Jean, fut plusieurs fois échevin, conseiller et bourgmestre de Louvain. Sa mère était Catherine de Marneffe, dame de Bomelette et de Seraing. On lui connaît trois frères : Jean, dans la suite abbé de Sainte-Gertrude à Louvain, Antoine, prieur à l'abbaye de Villers, et Philippe, maître des eaux et forêts de Brabant. Charles Vander Linden fit profession à l'abbaye norbertine de Parc en 1544, devint prêtre en 1549, fréquenta l'Université de sa ville natale, où il conquit le grade de bachelier en théologie, et il figure depuis 1556 comme

prieur de son monastère. A la mort de l'abbé Louis Van den Berghe (octobre 1558), on procéda à Parc, suivant les règles ordinaires, au choix des candidats à présenter au souverain en vue de la collation à la dignité vacante. La majorité des religieux porta son suffrage sur Charles Vander Linden. Ses confrères vantent les talents montrés par le prieur dans l'exercice de sa charge, la part prise par lui à la restauration de la vie religieuse au sein du monastère, ses qualités individuelles. L'élection s'était faite sous la présidence de l'abbé de Tongerlo, Arnould Streysters et du doyen de Saint-Pierre à Louvain, Ruard Tapper. En faisant rapport au souverain, ceux-ci indiquent nettement leur préférence pour le concurrent de Vander Linden, Ambroise Loots. Ils ne dissimulent pas que ce dernier a rencontré moins de succès auprès de ses confrères, quoiqu'il fût plus qualifié. Philippe II écarta la suggestion des commissaires et, suivant l'indication donnée par les suffrages des religieux, il désigna pour la dignité abbatiale Charles Vander Linden. Au moment où il prend possession de ses fonctions, la situation du monastère est satisfaisante. On a connu à Parc, comme ailleurs, une période de régression due à l'influence des doctrines humanistiques, mais, vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, la discipline et la vie commune ont été restaurées, les études y sont en honneur, on y fait appel au concours de certains éléments universitaires, des religieux fréquentent les leçons théologiques des jésuites; le personnel monastique compte plusieurs gradés universitaires. Le nouvel abbé compte à peine trente-cinq ans; il a été élevé comme un noble; il a de multiples relations dans le monde aristocratique; passablement arriviste, il n'entend nullement se confiner entre les murs de son abbaye, mais veut figurer sur la scène politique. Sa carrière abbatiale est relativement courte: elle ne dure pas vingt ans. Elle correspond à la première moitié du règne de Philippe II.

L'érection des nouveaux évêchés souleva la plus vive opposition auprès des

abbés du Brabant. Comme plusieurs de ses collègues, Vander Linden soutient noirement le parti des grands seigneurs qui désavouent Granvelle, considéré comme l'initiateur de la création des nouveaux évêchés. Un correspondant du cardinal, le conseiller de la Chambre des comptes Viron, prétend formellement que les Vander Linden et consorts se préoccupent bien plus du parti des nobles que du maintien de l'Église.

Sous les gouvernements autoritaires du duc d'Albe et de Requesens, l'abbé de Parc demeura tranquille, subissant sans doute l'influence du régime terroriste inauguré par le premier et à peine atténué par le second. Il n'en demeure pas moins connu comme opposant noire au régime espagnol.

On connaît la crise gouvernementale ouverte en mars 1576 par le décès inopiné de Requesens. La direction des affaires passa aux mains du Conseil d'État qui s'avéra rapidement inférieur à sa tâche. Le 4 septembre de cette même année, tous les membres du Conseil furent emprisonnés. Ce coup de force fut l'œuvre du prince d'Orange. Il n'y a pas de doute qu'il ait été favorisé par les députés aux États de Brabant, en particulier les deux prélats Charles et Jean Vander Linden. Les Pays-Bas sont depuis ce moment en pleine révolution. L'abbaye de Parc est abandonnée par les religieux qui se réfugient à Louvain. C'est là que l'abbé Charles Vander Linden meurt, âgé à peine de cinquante-trois ans. Les correspondants de l'époque, en particulier ceux de Granvelle, affirment que cette mort prématurée est due aux remords causés par la participation de l'abbé à l'attentat du 4 septembre. Il ne faut accepter cette affirmation que sous les plus strictes réserves. A diverses reprises, les mêmes correspondants rapportent des indications sur le mauvais état de santé de l'abbé. Un de ses frères, Philippe, était mort en 1570. Peut-être n'y a-t-il entre le décès de Charles et l'arrestation du Conseil d'État qu'une simple coïncidence.

Plac. F. Lefèvre, O. Praem.

Raph. Van Waefelghem, *Le nécrologe de l'abbaye de Parc* (Bruxelles, 1908). — Em. Valvekens, *De Zuid-Nederlandsche norbertijner abdijen en de opstand tegen Spanje, Maart 1576-1585* (Louvain, 1929). — Poulet-Pot, *Correspondance de Granvelle* (collection de la Com. roy. d'histoire) (Bruxelles, 1877-1896). — Archives générales du royaume, papiers d'État et de l'audience...

**VANDER LINDEN (David)**, historien. Voir LINDANUS (David) ou VANDER LINDEN.

**VANDER LINDEN (Guillaume)**, orateur. Voir LINDEN (Guillaume VANDER).

**VANDER LINDEN (Guillaume-Damase)**, évêque de Gand. Voir LINDANUS (Guillaume-Damase) ou VANDER LINDEN.

**VANDER LINDEN (Jean)**, ecclésiastique et homme politique. Voir LINDEN (Jean VANDER).

**VANDER LINDEN (Jean)**, voyageur. Voir LINDEN (Jean VANDER).

**VAN DER LINDEN (Josse)**, théologien, né à Bruxelles et mort dans cette ville le 22 janvier 1684. Licencié en théologie de l'Université de Louvain, il entra, en 1631, dans la congrégation de l'Oratoire. Nommé professeur de théologie au séminaire de Malines par l'archevêque Jacques Boonen, il obtint de celui-ci plusieurs dignités. Il devint en effet chanoine de la métropole Saint-Rombaut, censeur des livres, membre du conseil de l'archevêque, archiprêtre de la ville de Bruxelles. Il fut aussi élu assistant de sa congrégation et plus tard, à l'assemblée générale tenue à Saint-Nicolas-Waes en 1656, supérieur ou « prévôt » de la province de Flandre.

Partisan convaincu quoique prudent du jansénisme, le P. Van der Linden montra du zèle à répandre cette doctrine. Cette propagande discrète lui a valu sans doute, au moins en partie, les multiples honneurs dont Jacques Boonen l'a gratifié. Mais elle lui a aussi attiré les nombreux et graves ennuis dont, dès 1658 et surtout après la mort de Boonen, il a été l'objet. Dans une lettre de l'internonce, datée du 4 octo-

bre 1653, il est accusé de favoriser le jansénisme, de s'opposer à la réception des bulles pontificales, d'exercer par ses conseils une influence néfaste sur Boonen et sur l'évêque de Namur, Jean de Wachtendonck. Les mêmes plaintes se retrouvent dans des écrits adressés vers la même époque à l'archiduc Léopold. Cette première attaque eut pour résultat la démission forcée du P. Van der Linden comme conseiller de l'archevêque. Celle-ci fut exigée de la part de Boonen comme condition de sa propre réconciliation avec Rome, après qu'il eut encouru la suspension par son refus d'accepter la condamnation de Jansénius.

En 1655, sous le successeur de Boonen, André Creusen, le P. Van der Linden eut à soutenir une attaque plus humiliante. Cette fois on ne l'accusait plus à l'ombre de soutenir des erreurs; on voulait lui ravir, devant l'opinion publique, sa réputation de prêtre, voire d'honnête homme. Ce fut tout un roman que des ennemis peu scrupuleux composèrent et colportèrent à son sujet: sollicitation au confessionnal, séduction de pénitentes, violation de religieuses, tout ce qu'on put imaginer de plus vil et de plus lâche fut mis sur son compte. Les autorités, trop crédules parce qu'intéressées, ajoutèrent foi à ces racontars. Sans attendre le résultat d'une enquête impartiale, elles n'eurent rien de plus pressé que d'enlever à l'accusé les dignités d'archiprêtre et de censeur des livres. On lui retira même la juridiction nécessaire pour entendre les confessions des religieuses. Ce ne fut qu'en 1660 que fut terminé le procès du P. Van der Linden. Il établit d'ailleurs d'une façon éclatante son innocence et la mauvaise foi de ses adversaires. Dans son *Chronicon Oratorii*, le P. de Swert nous rapporte l'écho de la profonde indignation qu'éprouvèrent les membres de l'Oratoire devant cette basse calomnie dont leur supérieur fut la victime. Aussi s'est-il attaché à accumuler en annexe de son ouvrage tous les documents — on en compte une vingtaine — qui attestent l'innocence de son confrère.

A partir de cette date, le P. Van der Linden n'a plus joué qu'un rôle plutôt effacé. Sous l'archevêque Jean de Wachtendonck, il eut encore une influence réelle, qui n'a cependant donné lieu à aucune attaque. En 1681, il fut dénoncé à Rome comme ayant approuvé un écrit anonyme publié en flamand, dans lequel on niait l'immaculée conception de la S. Vierge. Il se défendit encore ici avec honneur et parvint même à dissiper les soupçons.

Homme d'œuvres avant tout, le P. Van der Linden ne nous a guère laissé beaucoup d'écrits. Le P. de Swert lui attribue deux opuscules anonymes: *De perpetua adorationis Salvatoris in qua vivere debet homo christianus* (sermon prêché devant les dames de Berlaymont) et *Vir dolorum sive Jesus Christus continuo pro homine patiens et moriens*. Ce dernier, composé en 1649, aurait eu plusieurs éditions tant en flamand qu'en français. De Swert mentionne encore de lui un *Commentaire sur les psaumes*, resté à l'état manuscrit. Enfin, en 1668, Van der Linden prononça et publia l'éloge funèbre de Jean de Wachtendonck: *Oratio funebris in exsequiis Ill<sup>ma</sup> D<sup>ni</sup> Joannis a Wachtendonck, archiep. Mechlin., dicta in metropoli die 31 julii 1668*. Bruxelles. In-8°.

A. De Meyer.

P. de Swert, *Chronicon congregationis Oratorii D. Jesu per provinciam archiepiscopatus mechliniensis diffusae, ab anno Domini 1626 usque ad finem anni 1729*. Insulis Flandrorum, 1740; [Gerberon], *Histoire générale du jansénisme*, t. II, Amsterdam, 1700. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. II, Bruxelles, 1739. — R. Rapin, *Mémoires sur l'Eglise et la société, la cour, la ville et le jansénisme*, éd. L. Aubineau, t. II, Paris, s. d. — P. Claessens, *Histoire des archevêques de Malines*, t. I, Louvain, 1881. — H. Reusch, *Der Index der verbotenen Bücher*, t. I, Bonn, 1885. — *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1913, t. LXXVI, p. 406 (ici sont mentionnées quelques pièces d'archives du musée Bellarmin de Malines, se rapportant au P. Van der Linden).

**VANDER LINDEN (Pierre-Léonard)**, naturaliste, médecin, professeur, né à Bruxelles le 12 décembre 1797, mort à Bruxelles le 5 avril 1831. Fils aîné d'un médecin et destiné à la carrière médicale, le jeune Vander Linden montra dès son enfance un goût des

plus vif pour les sciences naturelles. Elève du lycée de Bruxelles il eut comme professeurs Bachelier, Lallemand et Lesbroussart. Dès cette époque, il chassait aux papillons dans la forêt de Soignes en société de compagnons dont plusieurs se sont fait un nom dans la science : Wesmael, Schuremans, etc. En 1817 il obtint au concours une des bourses de la fondation Jacobs à l'Université de Bologne. Ce succès le combla de joie; il allait étudier la nature en Italie! Il partit le 2 octobre 1817 et lors de son passage à Paris il fit la connaissance de l'illustre entomologiste Latreille. Tout le long du voyage de Paris à Bologne, notre jeune naturaliste collectionna insectes, coquilles, roches et plantes.

À Bologne, Vander Linden, dès les premiers mois de son cours de philosophie, obtint la faveur de suivre les leçons de médecine et fut reçu docteur le 17 avril 1821. Il se lia avec le zoologiste Ranzani dont il devint l'ami et le collaborateur. C'est alors qu'il publia un mémoire sur les libellules des environs de Bologne. En société d'autres étudiants belges, il parcourut une grande partie de l'Italie, visitant Florence, Rome, Naples et la Sicile et nouant des relations durables avec les savants italiens.

Pendant son séjour à Bologne, il avait été distingué par le célèbre clinicien Tommasini. Ce dernier ne se doutait pas que l'année suivante ce jeune Belge devait se faire le champion de ses droits scientifiques en faisant connaître l'antériorité de sa doctrine sur celle de Broussais à l'École de médecine de Paris.

En effet Vander Linden, arrivé à Paris vers la fin de 1821, y fréquenta les cours scientifiques pendant neuf mois et eut l'occasion de s'entretenir avec Broussais qui n'avait pas suffisamment rendu justice à Tommasini. Vander Linden se décida à publier une traduction française du livre du savant italien, qui parut à Paris chez Crevot en 1822, sous le titre : *Précis de la nouvelle doctrine médicale*, etc., avec une préface

et des notes. Il traita le même sujet dans plusieurs articles parus dans la *Bibliothèque médicale*, Bruxelles, t. I, p. 67 (1824); t. II, p. 77, 93, 149 (1825).

De retour à Bruxelles après cinq ans d'absence, Vander Linden fut reçu docteur en médecine à l'Université de Louvain le 15 juillet 1823. Au moment de la création du Musée des sciences et des lettres, il y fut nommé professeur de zoologie. Il était professeur de sciences naturelles à l'Athénée. Il fut également nommé membre de la Société des sciences médicales et naturelles qui venait de se fonder et en devint successivement secrétaire adjoint et secrétaire perpétuel. Il était membre de la Société d'horticulture de Flore. En 1826, il avait accepté de faire connaître aux lecteurs de la *Bibliothèque médicale nationale et étrangère* la marche des sciences médicales en Italie et de donner dans le même recueil un compte rendu des travaux de la Société des sciences naturelles et médicales de Bruxelles. Il s'occupait activement d'entomologie. Outre deux mémoires publiés en Italie sur les Libellules des environs de Bologne, on lui doit des observations sur les Hyménoptères fouisseurs d'Europe, un essai sur les insectes de Java, une notice sur une empreinte d'insecte de Solenhofen, une monographie des Libellules d'Europe (1825), une notice sur le squelette du Balénoptère d'Europe (qui a donné lieu à une polémique assez vive avec Ch. Morren dans le *Messenger des sciences et des arts*, t. VI, 1829-30, p. 126, 218).

Il travaillait avec ardeur à une entomologie générale au moment de sa mort. Après onze jours de maladie, il succomba à l'âge de trente-trois ans à une gastro-céphalite.

Son mémoire sur les Libellules est resté classique. Le genre *Lindenia* lui a été consacré.

Léon Fredericq.

Notice nécrologique, par Marchal, *Nouv. Mém. Acad.*, Bruxelles, 1832, t. VII. — Dr Meissier, *Notice biographique sur Pierre-Léonard Vander Linden, docteur en médecine* (*Ann. méd. belge*

et str., 1837, t. III, p. 75. — C. Morron, *Eloge historique de Pierre-Léonard Vander Linden, naturaliste belge (Messager des sciences et des arts, 1833, t. I, 69), avec portrait.* — Notice dans le *Journal de la Belgique*, 1831. — Notice nécrologique, *Bulletin des sciences naturelles de de Ferrussac*, avril 1831. — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 90. — *Wauters, Histoire de Bruxelles.* — *Dictionnaire universel d'histoire.* — *Oettinger, Bibliographie universelle.*

**VANDER LORE (Baudouin)**, poète flamand. Voir **LORE (Baudouin VANDER)**.

**VANDER MAELEN (Philippe-Marie-Guillaume)**, géographe. Voir **MAELEN (Philippe-Marie-Guillaume VANDER)**.

**VANDER MAESEN (Gérard)**, écrivain ecclésiastique. Voir **MAESEN (Gérard VANDER)**.

**VAN DER MAUDE (Jean)**, écrivain ecclésiastique. Voir **MAUDE (Jean VAN DER)**.

**VAN DER MAUDE (Lévin)**, philologue. Voir **MAUDE (Lévin VANDER)**.

**VAN DER MEER (Gérard-Joseph)**, né à Tongres le 18 mars 1684, mort à Maestricht le 7 août 1730, fils de Chrétien et d'Elisabeth Somers. Il fit ses études d'humanités chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin à Tongres et ses études supérieures au séminaire de Liège, où il suivit les cours de philosophie donnés par Jacques Buecken et ceux de théologie professés par le jésuite Stephani. Il fut ordonné prêtre le 14 juin 1710. Il résida pendant une demi-année comme missionnaire à Woggenom en Hollande, après quoi il devint vicaire de Saint-Mathias à Maestricht. Il y eut une polémique avec son collègue le vicaire de Sainte-Catherine qui professait des théories jansénistes.

Il éditait contre lui en 1713 un écrit satirique : *Maestrichter-Jan of het Jansenismus van den heer Franciscus Peeters, onderpastoor van Sinte-Catharina tot Maestricht*, 91 semi-folio.

Nommé curé à Ulbeek en 1713, il éditait, l'année suivante, à Liège, chez Beauduin Broncart, un in-4° de 176 p. intitulé : *Le misereere d'un janséniste*

*pénitent qui se reproche devant Dieu ses iniquités janséniennes, avec une lettre de G.-J. Van der Meer Tongrius et quelques remarques sur la Bulle Unigenitus contre le Nouveau Testament du P. Quesnel.*

Le 6 décembre 1714, il fut promu à la cure de Mall-lez-Tongres. À la suite de doctes controverses religieuses, il écrivit en 1717 et 1718 deux traités manuscrits : *Commentarium continuum in textum Pauli, capite VIII ad Romanos et Tractatus historico-canonicus de licitis et illicitis dispensationibus, signanter in bannis matrimonialibus.*

En 1719, il publia à Maestricht chez Bertus un mémoire intitulé : *Rubrum sigillum noxium* contre l'abus des dispenses des bans matrimoniaux données par la chancellerie épiscopale sous cette dénomination. Il écrivit encore deux opuscules sur la même matière en 1721 et en 1722. Ce curé, très distingué par ses talents et ses connaissances, écrivit l'histoire de sa paroisse : *Acta pastorum de Mull et Sluysen*, manuscrit de 177 fol. conservé à la cure de Mall et édité en partie par Daris en 1893.

Jean Paquay.

*Daris, Notices historiques, t. XIV (Liège, 1893), p. 75-101.*

**VAN DER MEER (Gilles-Hubert)**, en religion *Père Hyacinthe*, né à Tongres, le 7 octobre 1675, y décédé en 1748. Fils de Gilles et d'Elisabeth Vaes, il entra dans l'ordre des Dominicains à Tongres.

Il éditait les ouvrages suivants :

1. *Oratio panegyrica in laudem prae-nobilis D<sup>ni</sup> Francisci de Hinnsdael praepositi Tunyrensis*, Leodii, U. Ancion, 1721, placard in-fol. (*Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg*, t. XVI, 1884, p. 60).

2. *De doot der rechtveerdige oft een verhael der laetste wercken ende woorden van eenige uytmuntende personen vermaert in heyligheyt van de oude ende nieuwe wet door den E. P. H. Van der Meer*. (Luik, J.-P. Gramme, 1731), in-12 de 238 pages (traduction de l'ouvrage français du P. Lallemand.)

3. *Oratio panegyrica in laudem S. P.*

*N. Dominici eiusque ordinis cuius religiosi a centum annis in antiqua urbe Tungroni firmum fixerunt habitaculum. Item in honorem B. M. Virginis de Rosario.* (Leodii, G.-J. Broncart, 1744), in-4°.

On a de lui les manuscrits suivants :

Au couvent des Pères Dominicains à Tirlsmont : *Origo et progressus cœnobii FF Prædicatorum in civitate Tungroni conscriptus per F. Hyacinthum Van der Meer eiusdem cœnobii alumnum*, in-4° de 512 fol., commencé par Van der Meer en 1715 et continué par lui jusqu'en 1748.

Dans les archives particulières de la famille Schaetzen à Tongres : *Boek verzamelt uit verscheyden contracten, testamenten, oudheden mij toegeroycht door Joannes Van der Meer, mijn oom, en gescreven in ons clooster van de E. Paters Predikheeren den 17 July 1715.* P. *Hyacinthus Van der Meer, religiosus van hetselfste orden*, in-fol. de 138 fol (Bibliothèque royale de Bruxelles, n° 17639); *Bibliotheca patria Leodiensis, sive series virorum qui vita et scriptis ad nostra usque tempora in patria Leodiensi claruere, auctore P. Hyacintho Van der Meer; Legia Sancta, sive historia ecclesiastica episcopatus Leodiensis*, 4 vol. in-fol.; *Bibliotheca dominicana*, 2 vol. in-fol.; *Theatrum cruentum dominicanorum, sive series omnium martyrum ordinis nostri*, in-fol.; *Conciones tam de tempore quam de sanctis*, 22 vol. in-4°.

Jean Paquay.

Gh. M.-T. THYS, *Essai de biographie tongroise* p. 272. — Archives particulières appartenant à la famille Schaetzen à Tongres.

**VAN DER MEER** (*Guillaume-Joseph-Gérard*), né à Tongres le 11 octobre 1777, de Chrétien et d'Anne-Catherine Cours; étudia au collège des chanoines réguliers de sa ville natale et fut nommé en 1799 greffier de la justice de paix du canton de Tongres, fonctions qu'il résigna en 1803. Il s'appliqua à l'étude de la numismatique; il chercha aussi à appliquer les procédés des anciens verriers à la fabrication des vitraux modernes et fit plusieurs essais d'un coloris intense qui ne manquent pas de mérite.

Van der Meer s'occupa très activement de recherches généalogiques. Il rédigea différents recueils généalogiques des familles tongroises et des inventaires des registres et documents reposant dans ses archives. Il compléta ainsi l'œuvre des autres généalogistes tongrois qui l'avaient précédé : Michel-Jean-Népomucène Van der Maesen, Arnold-Jacques-Joseph Rubens et Léon-Joseph de Fastré. Van der Meer mourut au château de Jongenbosch le 31 mai 1864.

Jean Paquay.

Archives particulières appartenant à M. Jacques Claes d'Erckentael à Hasselt.

**VANDER MEERE** (*Corneille*), juriconsulte. Voir MEERE (*Corneille VANDER*).

**VANDER MEERE** (*Jean*), peintre. Voir MEIRE (*Jean VANDER*), ou VANDER MEERE.

**VANDER MEERE** (*Jean*), traducteur. Voir MEEREN (*Jean VANDER*), ou VANDER MEERE.

**VANDER MEEREN** (*Corneille*), imprimeur. Voir MEEREN (*Corneille VANDER*).

**VANDER MEEREN** (*Gérard*), peintre. Voir MEIRE (*Gérard VANDER*), ou VANDER MEEREN.

**VANDER MEEREN** (*Jean-Baptiste*), peintre, ou VANDER MEIREN. Voir MEIREN (*Jean-Baptiste VANDER*).

**VANDER MEERSCH** (*Auguste-Théodore*), biographe. Voir MEERSCH (*Auguste-Théodore VANDER*).

**VANDER MEERSCH** (*Désiré-Joseph*), médecin. Voir MEERSCH (*Désiré-Joseph VANDER*).

**VANDER MEERSCH** (*Emile-Charles-Joseph-Désiré*), médecin légiste et botaniste, né à Ypres le 17 janvier 1840, décède à Gand le 18 avril 1889.

Explora méthodiquement, en société d'un petit groupe de membres de la Société de botanique de Belgique, la

flore phanérogamique des environs de Gand.

On lui doit le compte rendu de la XIII<sup>e</sup> herborisation de la *Soc. roy. de Botanique* dans la Flandre Zélandaise (*Bull.*, 1874, t. XIII, p. 322), et une intéressante notice sur la *Florule du Kraene-Poel* (*Bull.*, 1874, t. XIII, p. 228), dans laquelle il donne la distribution géographique en Europe et en Amérique de la rarissime *Lobelia Dortmania*, L., et signale la présence de *Myrica gale*, L., *Juncus squarrosus*, L., et des *Drosera*.

Leon Frede iq.

*Bull. Soc. roy. botan., nécrologie*, 1889, t. XXVIII, p. 143. — *Bibliographie nationale*, t. IV. — Souvenirs personnels.

**VANDER MEERSCH** (*François-Winoc-Augustin*), auteur dramatique. Voir MEERSCH (*François-Winoc-Augustin* VANDER).

**VANDER MEERSCH** (*Léopold*), médecin. Voir MEERSCH (*Léopold* VANDER).

**VANDER MEERSCH** (*Nicolas*), peintre. Voir MEERSCH (*Nicolas* VANDER).

**VANDER MEERSCH** (*Philippe*), peintre. Voir MEERSCH (*Philippe* VANDER).

**VANDER MEERSCH** (*Polydore-Charles*), historien. Voir MEERSCH (*Polydore-Charles* VANDER).

**VANDER MEIRE** (*Gérard*), peintre. Voir MEIRE (*Gérard* VANDER).

**VANDER MEIRE** (*Jean*), peintre. Voir MEIRE (*Jean* VANDER).

**VANDER MEIREN** (*Jean-Baptiste*), peintre. Voir MEIREN (*Jean-Baptiste* VANDER).

**VANDER MEIREN** (*Jean*), peintre. Voir MEIREN (*Jean* VANDER), ou VANDER MEIREN.

**VANDER MEERSCH** (*Jean-André*), homme de guerre. Voir MEERSCH (*Jean-André* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Adam-François*), peintre. Voir MEULEN (*Adam-François* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*André*), poète. Voir MEULEN (*André* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Guillaume-François-Dominique*), historien. Voir MEULEN (*Guillaume-François-Dominique* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Jean*), avocat. Voir MEULEN (*Jean* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Jean*), humaniste. Voir MOLANUS (*Jean*), ou VANDER MEULEN.

**VANDER MEULEN** (*Jean-Baptiste*), écrivain flamand. Voir MEULEN (*Jean-Baptiste* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Jean-Désiré*), écrivain. Voir MEULEN (*Jean-Désiré* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Laurent*), sculpteur. Voir MEULEN (*Laurent* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Pierre*), peintre. Voir MEULEN (*Pierre* VANDER).

**VANDER MEULEN** (*Servais*), organiste. Voir MEULEN (*Servais* VANDER).

**VANDER MEULENE** (*Jean*), professeur. Voir MEULENE (*Jean* VANDER).

**VANDER MOERE** (*Joseph*), bollandiste. Voir MOERE (*Joseph* VANDER).

**VAN DER MOEREN** (*Adolphe-Bernard*), théologien, né à Zele (Flandre orientale), le 27 janvier 1836, mort dans cette commune, le 30 mars 1913. Il fit ses humanités au petit séminaire de Saint-Nicolas (Waes) et étudia la théologie successivement au séminaire de Gand, à l'Université de Louvain et au collège belge à Rome. Le 11 juillet 1864, il fut promu docteur en théologie de l'Université de Louvain à la suite de la publication d'une dissertation sur la procession du Saint-Esprit. Le même jour, il fut nommé professeur de théologie morale au séminaire de Gand. Chanoine honoraire de la cathédrale de Saint-Bavon de Gand, depuis 1869, il devint, en 1877, tout en conservant ses cours au séminaire, directeur géné-

ral des sœurs de la Sainte-Enfance. A la mort du chanoine d'Hollander, en novembre 1880, Van der Moeren fut appelé à prendre sa succession comme professeur de théologie morale à l'Université de Louvain et comme président du collège du Saint-Esprit. En 1898, il renonça à cette double fonction et se retira dans son village natal.

L'ouvrage le plus remarquable de Van der Moeren est sans aucun doute sa dissertation doctorale; fruit de patientes recherches, elle contient la doctrine des Pères et de nombreux autres écrivains ecclésiastiques sur une question toujours pendante entre Grecs et Latins, malgré des controverses séculaires: la procession du Saint-Esprit. D'autre part, Van der Moeren a laissé des manuels de théologie morale, écrits à l'usage des séminaristes, et qui se distinguent par la simplicité et la clarté de l'exposé et par la pondération du jugement: qualités maîtresses pour un moraliste, qui ont valu à l'auteur d'être compté, à côté de Mgr Haine et de Mgr Waffelaert, parmi ceux qui ont assuré chez nous le triomphe des idées modérées en théologie morale.

Voici la liste de ses œuvres:

1. *Dissertatio theologica de processione Spiritus sancti ex Patre Filioque... pro gradu Doctoris in S. Theologia... consequendo*. Louvain, Van Linthout, 1864, in-8°, VIII-226 pages. — 2. *Compendium theologiae moralis Petri Dens, complectens tractatus de actibus humanis, de peccatis, de conscientia, de legibus, de virtutibus in generali, de virtutibus theologis et de virtutibus cardinalibus*. Gand, Poelman, 1881, in-8°, IV-315 pages. — 3. *Introductio in studium theologiae moralis, in gratiam juniorum seminarii alumnorum*. Gand, Poelman, 1880, in-8°, 24 pages; deuxième édition, *ibid.*, 1883, in-8°, 28 pages; troisième édition, *ibid.*, 1887, in-8°, XXXIX pages. — 4. *Fête jubilaire du 18 juin 1883, souvenir de la remise solennelle du portrait lithographié à M. le chanoine Van der Moeren, professeur, etc. Discours prononcé par M. l'abbé Lafort; Réponse de M. le chanoine Van der Moeren*. Lou-

vain, Ch. Peeters, 1883, in-8°, 36 pages. — 5. *Tractatus de justitia, ad mentem S. Thomae et ad normam legis civilis*. Gand, Poelman, 1887, in-8°, 190 pages. — 6. *Introductio in studium theologiae moralis. Theologia moralis generalis, seu tractatus de actibus humanis, de peccatis, de conscientia et de legibus*. Gand, Poelman, 1887, in-8°, XXXIX-161 pages. — 7. *Meditatiën over het lyden van O. H. Jesus-Christus en sermoen over de verryzenis*. Gand, Poelman, 1888, in-8°, IV-131 pages. — 8. *Sermoen onder de eerste mis van den Kero. Heer Emilius Vercouteren, in de Kerk van Zogge (Hamme) den 28 Mei 1888, uitgesproken door Adolff-Bernard Van der Moeren, doktor...* Gand, Poelman, 1888, in-8°, 24 pages. — 9. *Tractatus de sacramento Poenitentiae, ad mentem S. Thomae et S. Alphonsi de Ligorio*. Gand, Poelman, 1888, in-8°, 152 pages. — 10. *Tractatus de sponsalibus et matrimonio*. Gand, Poelman, 1888, in-8°, 196 pages. — 11. *Tractatus de virtutibus in generali, de virtutibus theologis, de virtute religionis et de virtute temperantiae, ad mentem S. Thomae*. Gand, Poelman, 1890, in-8°, 204 pages. — 12. *Tractatus de sacramentis in genere, de sacramentis Baptismi, confirmationis, eucharistiae, extremae unctionis et ordinis, ad mentem S. Thomae*. Gand, Poelman, 1891, in-8°, 212 pages. — 13. *Tractatus de sacrificio missae; de indulgentiis; de censuris et irregularitatibus; de statutis particularibus*. Gand, Poelman, 1892, in-8°, 190 pages. — 14. *Manuale alumnorum collegii Sancti Spiritus in Universitate catholica Lovaniensi*. Louvain, Ch. Peeters, 1897, in-24, 126 pages (c'est une nouvelle édition légèrement modifiée du Manuel composé autrefois par J.-M. Van den Steen).

A. De Meyer.

*Bibliographie de l'Université catholique de Louvain*, p. 67-68 (Louvain, 1908). — *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, t. LXXVIII, p. 4 et suiv. (Louvain, 1914).

**VAN DER MONDE** (Charles-Augustin), né à Macao (Chine) en 1727, mort à Paris en 1762, fils de Jacques-



François Vander Monde, de Landrecies. Il vint fort jeune à Bologne où, après de brillantes études il prit le bonnet de docteur de l'Université de cette ville. Il se fit une grande réputation par son habileté dans l'art de guérir; il publia de nombreux ouvrages, notamment :

1° *Recueil d'observations de médecine et de chirurgie*, publié en 1755, ouvrage périodique qui fut le commencement du *Journal de médecine*;

2° *Essai sur la manière de perfectionner l'espèce humaine*, 1756, 2 volumes;

3° *Dictionnaire portatif de santé*, en 2 volumes, publié en 1761. Il y a eu plusieurs éditions de ce livre qui a eu un très gros succès : c'est un cours complet de médecine pratique.

Il fut censeur royal et membre de l'Institut de Bologne. Armand Simon.

Notes de feu le Dr Jean-Baptiste Simon. — *Dictionnaire universel*.

**VANDER MONDE** (*Dieudonné*), ou **VANDER MONT**, peintre. Voir **MONT** (*Dieudonné VANDER*).

**VANDER MOTEN** (*Jean*), poète et maître d'école. Voir **MOTEN** (*Jean VANDER*).

**VANDER MUELEN** (*Servais*), organiste. Voir **MUELEN** (*Servais VANDER*) ou **VANDER MUELEN**.

**VANDER MUYDEN** (*Gabriel*), jurisconsulte. Voir **MUDÉE** (*Gabriel*).

**VANDER NEER** (*Jacques-Jean*), sculpteur. Voir **NEER** (*Jacques-Jean VANDER*).

**VANDER NEER** (*Jacques-Joseph*), sculpteur. Voir **NEER** (*Jacques-Joseph VANDER*).

**VANDER NEER** (*Servais-Jean*), théologien protestant. Voir **NEER** (*Servais-Jean VANDER*).

**VANDER NESTE** (*Pierre*), instituteur et poète dramatique flamand. Voir **NESTE** (*Pierre VANDER*).

**VAN DER NOOT** (*Adolphe*), seigneur de Waudregnies, chancelier de Brabant,

puis lieutenant de la Cour féodale de Brabant, né vers 1480, mort le 31 mars 1543. Il était fils de Pierre, gruyer de Brabant (qui étudiait le droit à Bologne en 1473) et petit-fils du chancelier de Brabant Geldolphe (1477-1481). Après avoir étudié le droit à l'Université de Louvain, il fut nommé au Conseil de Brabant, d'abord comme conseiller enquêteur (17 août 1512), puis comme membre ordinaire (2 juillet 1515). Le 17 janvier 1532, il obtint les fonctions de chancelier de Brabant, qu'il exerça jusqu'au 18 octobre 1540, lorsqu'il fut nommé lieutenant de la Cour féodale de Brabant.

Il épousa Philippotte, fille du conseiller de Brabant Jean de Watermael.

H. Vander Linden.

Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. III, p. 338. — M. Gachard, *Voyages des souverains des Pays-Bas*, t. II, p. 523. — Knod, *Deutsche Studenten zu Bologna* (1837), p. 377.

**VANDER NOOT** (*Charles*), homme de guerre. Voir **NOOT** (*Charles VANDER*).

**VANDER NOOT** (*Geldolphe*), seigneur de Risoire, chancelier de Brabant, né vers 1425, mort le 14 septembre 1492.

Après avoir obtenu le diplôme de licencié ès-droits, il fut nommé membre du Conseil souverain de Brabant le 9 septembre 1451 et obtint de Marie de Bourgogne l'office de chancelier le 6 juin 1477, fonctions qui lui furent confirmées par Maximilien d'Autriche (14 janvier 1478). Pour cause de maladie, il résigna ces fonctions le 12 octobre 1481, mais fut maintenu avec les mêmes gages en qualité de premier conseiller et chef du Conseil en l'absence du chancelier Jean de la Bouverie.

Il fut admis dans l'Ordre de la Toison d'Or.

H. Vander Linden.

Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. I, p. 45, 54, 63; t. III, p. 336. — Archives communales de Louvain, n° 2883ter.

**VANDER NOOT** (*Henri-Charles-Nicolas*), homme politique. Voir **NOOT** (*Henri-Charles-Nicolas VANDER*).

**VANDER NOOT** (*Jean-Baptiste*), poète flamand. Voir **NOOT** (*Jean-Baptiste VANDER*).

**VAN DER NOOT (Jean-Théodore)**, vicaire apostolique, né à Luxembourg le 6 avril 1769, mort le 19 avril 1843. Fils de Jean-Nicolas, marchand, et de Madeleine Herman, il appartenait à la célèbre famille patricienne de Bruxelles, par une branche qui, fixée à Melin (Brabant) au début du XVII<sup>e</sup> siècle, alla s'établir dans le Luxembourg au siècle suivant.

Après avoir terminé ses études à l'Université de Louvain, où il passa *primus* en philosophie, il reçut les ordres sacrés à Trèves, puis revint dans ses foyers, sans accepter de bénéfice; n'ayant pas voulu prêter le serment exigé par les autorités républicaines, il fut condamné à la déportation, mais parvint à se cacher chez ses parents. En novembre 1797, toutefois, échappant aux agents du pouvoir exécutif, il se sauva à Trèves, où il séjourna toute une année; retourné dans la maison paternelle, il continua à y vivre clandestinement, jusqu'au 13 janvier 1800, jour où il fut déclaré absous de la peine de la déportation.

Nommé à la petite cure d'Itzig après la conclusion du concordat du 18 avril 1802, Jean-Théodore Van der Noot fut promu à l'église primaire de Bettembourg en 1823, puis fut, en décembre 1832, envoyé à Luxembourg, comme curé de Saint-Pierre. Dès l'année suivante, ses mérites le firent nommer vicaire apostolique pour la ville de Luxembourg, qui relevait toujours du roi des Pays-Bas, alors que le reste du pays, occupé par les autorités belges, dépendait de l'évêché de Namur.

Tout le Grand-Duché ayant fait retour à la maison d'Orange-Nassau, par le traité de 1839, Jean-Théodore Van der Noot vit étendre ses pouvoirs de vicaire apostolique sur l'ensemble du pays, par bref papal du 2 juin 1840, agréé par le roi des Pays-Bas le 13 juillet suivant. Sa carrière vicariale fut courte, car il fit ses adieux au clergé et au peuple luxembourgeois dès le 20 février 1842, ayant été, sur sa demande, admis à la retraite. Du 30 décembre 1840 au 26 janvier 1842,

il avait publié différents mandements, lettres et circulaires, se distinguant, a-t-on pu dire « par leur style simple et naïf, autant que par la profondeur des pensées », caractéristiques qui se retrouvent dans ses *monita ad clericum* du 8 décembre 1841.

Son portrait à l'huile se trouve encore à la cure de Notre-Dame à Luxembourg; on connaît de lui, en outre, un portrait lithographié, dessiné, peu après sa mort, par Denis.

J. Vannérus.

Neyen, *Biographie luxembourgeoise*, t. II (1876), p. 186 à 188. — Arendt, *Porträtgalerie*, t. I (1904), p. 77. — Revue *Ons Hemecht*, Luxembourg, t. XXV (1919), p. 15; t. XXVII (1921), p. 169 et t. XXXII (1926), p. 160-161.

**VAN DER NOOT (Jérôme)**, seigneur de Lutiaux, Risoire et Wuestwezel, chancelier de Brabant, né vers 1450, mort le 17 février 1541.

Il était fils de Wautier, membre du Conseil de Brabant et neveu du chancelier de Brabant Geldolphe Van der Noot (voir ce nom). Devenu licencié ès-droits, il fut nommé au Conseil souverain de Brabant, d'abord en qualité de membre expectant (10 février 1495), puis en qualité de membre ordinaire (11 août 1499), après la démission de son père. Il fut désigné à l'office de chancelier le 19 janvier 1515.

En 1525, la gouvernante générale Marguerite d'Autriche lui interdit d'accorder des lettres de grâce. Il en référa à l'empereur qui se trouvait alors en Espagne. Charles-Quint donna raison à la gouvernante. Dans la suite, Marguerite s'adressa encore à l'empereur pour restreindre la compétence du chancelier : le 20 août 1527, Charles-Quint adressa, de Valladolid, une lettre au chancelier, lui défendant « itérativement » de concéder grâces ou octrois sans l'autorisation du souverain ou de la gouvernante générale. Marguerite lui fit certaines concessions (11 janvier 1528). Il résigna ses fonctions en janvier 1531.

Il épousa Marie de Nassau.

H. Vander Linden

Gaillard, *Le Conseil de Brabant*, t. I, p. 81, 82, 170; 171; t. III, p. 338. — A. Henne, *Histoire du*

*régne de Charles-Quint en Belgique*, t. I, p. 63, n. 2; t. IV, p. 124, 127, 208-209; t. VII, p. 303.

**VANDER NOOT** (*Maximilien-Antoine*), évêque. Voir NOOT (*Maximilien-Antoine VANDER*).

**VANDER NOOT** (*Philippe-Erard*), évêque. Voir NOOT (*Philippe-Erard VANDER*).

**VANDER NOOT** (*Thomas*), imprimeur. Voir NOOT (*Thomas VANDER*).

**VANDER PHALIESEN** (*Antoine*), organiste. Voir PHALIESEN (*Antoine VANDER*).

**VANDER PHALIESEN** (*Arnould*), peintre. Voir PHALÈSE (*Arnould*).

**VANDER PHALISEN** (*Pierre*), imprimeur. Voir PHALÈSE (*Pierre*).

**VANDER PIEDT** (*Baudouin*), juriconsulte. Voir PIET (*Baudouin VANDER*).

**VANDER PIEDT** (*Liévin*), orientaliste. Voir PIET (*Liévin VANDER*).

**VANDER PIET** (*Baudouin*), juriconsulte. Voir PIET (*Baudouin VANDER*).

**VANDER PIET** (*Liévin*), orientaliste. Voir PIET (*Liévin VANDER*).

**VANDER PLAETSSEN** (*Jean-Gilles*), peintre. Voir PLAETSSEN (*Jean-Gilles VANDER*).

**VANDER PLAETSSEN** (*Julien-Bernard*), peintre. Voir PLAETSSEN (*Julien-Bernard VANDER*).

**VANDER PLANCKE** (*Joseph*), trésorier de la ville de Bruges. Voir PLANCKE (*Joseph VANDER*).

**VANDER PLANCKEN** (*Corneille*), violoniste. Voir PLANCKEN (*Corneille VANDER*).

**VANDER POORTEN** (*Arnold*), ou DE LA PORTE, lexicographe. Voir POORTEN (*Arnold VANDER*).

**VANDER POORTEN** (*Henri-Joseph-François*), peintre. Voir POORTEN (*Henri-Joseph-François VANDER*).

**VANDER REST** (*Jean-François*), administrateur. Voir REST (*Jean-François VANDER*).

**VANDER REST** (*Lambert-François-Jean*), fonctionnaire. Voir REST (*Lambert-François-Jean VANDER*).

**VANDER RIT** (*Jean-Frédéric*), architecte. Voir RIT (*Jean-Frédéric VANDER*).

**VANDER RIVIERE**, famille de peintres. Voir RIVIERE (*VANDER*).

**VANDER RIVIERE** (*Gilles*), sculpteur. Voir RIVIERE (*Gilles VANDER*).

**VANDER ROOST** (*Jean*), hautelicier. Voir ROST (*Jean*) ou VANDER ROOST.

**VANDER ROSEN** (*Jean*), orfèvre. Voir ROSEN (*Jean VANDER*).

**VANDER RYE** (*Gilles* ou *Egide*), peintre. Voir RYE (*Gilles VANDER*).

**VANDER RYST** (*Herman*), musicien. Voir RYST (*Herman VANDER*).

**VAN DER RYST** (*Lambert-Guillaume*), né à Tongres le 10 février 1814, mort à Liège le 12 août 1878. Il était fils de Henri et de Marguerite Daenen, petit-fils de Lambert-Martin et d'Anne-Marguerite Peters. Il étudia au collège communal de sa ville natale et au petit séminaire de Rolduc; il fut ordonné prêtre à Liège en 1837; il fut promu bachelier en droit canon à l'Université de Louvain en 1839. Nommé professeur de philosophie au petit séminaire de Saint-Trond, il fut appelé, en 1846, aux fonctions de secrétaire de l'évêché de Liège, fonctions qu'il remplit sous l'épiscopat de Mgr van Bommelet et de Mgr de Montpellier.

Il collabora aux statuts diocésains du diocèse de Liège, publiés à Liège le 15 août 1851. La même année, il publia un recueil de *Mandements, lettres pas-*

*lorales, circulaires et autres documents publiés dans le diocèse de Liège depuis le Concordat de 1801 jusqu'à 1830.* Il donne dans l'avant-propos des détails très intéressants sur les évêques Zaepffel et Lejeans ainsi que sur les vicaires capitulaires qui ont administré le diocèse de Liège depuis 1801 jusqu'au 12 janvier 1829, date de la nomination de Mgr van Bommel. Trois autres volumes de *Mandements* de Mgr van Bommel furent édités en 1852.

Nommé inspecteur diocésain de l'enseignement primaire et chanoine honoraire de la cathédrale de Liège le 1er octobre 1853, il fut appelé le 2 juillet 1863, aux fonctions de curé-doyen de Hasselt. Il remplit cette charge jusqu'au moment où les infirmités le forcèrent de se retirer à Liège où il devint chanoine titulaire de la cathédrale.

Jean Paquay.

**VANDER SANDE (Barthélemi-Louis)**, historien. Voir SANDE (Barthélemi-Louis VANDER).

**VANDER SANDEN (Jacques)**, auteur flamand. Voir SANDEN (Jacques VANDER).

**VANDER SAREN (Quentin)**, menuisier. Voir SAREN (Quentin VANDER).

**VANDER SCHELDEN (Liévin)**, peintre. Voir SCHELDEN (Liévin VANDER).

**VANDER SCHELDEN (Pauwels)**, sculpteur. Voir SCHELDEN (Pauwels VANDER).

**VANDER SCHUERE (Jacques)**, poète flamand. Voir SCHUERE (Jacques VANDER).

**VANDER SCHUERE (Nicaise)**, écrivain. Voir SCHUERE (Nicaise VANDER).

**VANDER SCHUEREN (Gaspard)**, prémontré, peintre, né à Malines vers 1550, décédé à l'abbaye de Grimbergen le 18 janvier 1624. Il y fit profession vers 1572, fut prévôt de Nieuwrhode, curé de Strombeek le 24 mai 1588,

sous-prieur de son monastère le 13 mai 1594, en fut momentanément absent pour y rentrer vers 1615. Il vécut les troubles religieux du dernier quart du xv<sup>e</sup> siècle et eut à en souffrir dans l'exercice de son ministère. Au dire de Sweertius, un portrait de Vander Schueren se voyait dans la maison paternelle d'Aubert le Mira, chanoine et écolâtre d'Anvers.

Il peignit, en 1615, le portrait de l'abbé Gérard van Campenhout († 20 avril 1577), qui se trouve à l'abbaye de Grimbergen.

On lui attribue une fresque représentant *La famille van Immerzeel vénérant la Vierge*, à l'autel de la Vierge de l'église de Meysse.

H. Cosinckx.

Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae*. — Franc. Sweertius, *Selectae orbis Christiani deliciae, id est Monumenta Inscriptiones et Epitaphia*. — Piron, *Levensbeschrijvingen der Mannen en Vrouwen van België*. — L. Goovaerts, *Ecrivains, artistes et savants de l'Ordre des Prémontrés*. — Chan. Pl. Lefèvre. O. P., *Répertoire de documents graphiques relatifs à l'histoire nationale : les portraits conservés dans les abbayes norbertines de Belgique*. — Archives générales du Royaume. Audience, reg. 927 (Protocole de l'élection abbatiale de 1577).

**VANDER SLOOTEN (Jean)**, écrivain ecclésiastique. Voir SLOOTEN (Jean VANDER).

**VANDER SLUYS (Gilles)**, sculpteur. Voir SLUYS (Gilles VANDER).

**VANDER SLUYS (Paul)**, écrivain ecclésiastique. Voir SLUYS (Paul VANDER).

**VANDER SMISSEN (Alfred-Louis-Adolphe)**, homme de guerre. Voir SMISSEN (Alfred-Louis-Adolphe VANDER).

**VANDER SMISSEN (Théodore, dit Michel)**, abbé de Saint-Trond. Voir SMISSEN (Théodore, dit Michel VANDER).

**VANDER SPEETEN (Arnold)**, homme de guerre. Voir SPEETEN (Arnold VANDER).

**VANDERSPEETEN (Prosper)**, écrivain ecclésiastique, né à Alost le 3 mars

1835, mort à Bruxelles le 5 août 1889. Il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus le 24 septembre 1852. Il professa la grammaire à Gand et à Liège et fut préfet des études à Alost.

Il composa une *Vie du B. Jean Berchmans S. J.* qui parut à Louvain en 1865 et fut traduite en latin, en anglais et en flamand et dont une deuxième édition parut à Bruxelles en 1868. Il publia, en 1888, le premier fascicule d'une *Histoire généalogique de la famille de S. Jean Berchmans*.

Il collabora à la *Petite Bibliothèque chrétienne*, où il publia les œuvres ascétiques du P. Crassot, et aux *Précis historiques* du P. Terwagne, au *Messenger des sciences historiques* et aux *Analecta Bollandiana* (t. IV, p. 252).

En 1875, il commença, sous le patronage de l'épiscopat, la publication mensuelle *Petite bibliothèque des âmes pieuses* qui prit, deux ans après, le titre de *Petite bibliothèque chrétienne* : il y réédita un grand nombre d'œuvres ascétiques.

H. Vander Linden.

De Backer, *Biblioth. des Ecrivains de la Compagnie de Jésus*, t. III, 1280. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII, c. 435.

**VANDER SPURT (Jean)**, musicien. Voir SPURT (Jean VANDER).

**VANDER STADT (Henri-François)**, médecin. Voir STADT (Henri-François VANDER).

**VANDER STAPPEN (Pierre-Charles)**, sculpteur, né à Steenockerzeel (Brabant), le 19 décembre 1843, décédé le 21 octobre 1910, à Bruxelles, avenue de la Joyeuse Entrée.

Fils de Pierre-Jean Vander Stappen, maître plafonneur, et d'Anne-Catherine Paternoster, il entra le 15 novembre 1859, à l'Académie de Bruxelles, où il fut élève de Jean Portaels. Par la suite, Charles Vander Stappen devint à son tour professeur de sculpture (1883), puis directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles (1898). Il fit de nombreux voyages en France et en

Italie. A Paris, il étudia les œuvres de Rude, Mercié et Carpeaux.

Statuaire de talent, il avait débuté comme ornemaniste. Esprit cultivé, collectionneur avisé, Vander Stappen fut une personnalité marquante dans le monde artistique de Bruxelles. Il fut l'ami intime d'Edmond Picard et de Camille Lemonnier. Il collabora avec Constantin Meunier à la direction des travaux de décoration sculpturale du Jardin Botanique de Bruxelles. Il eut des collaborateurs et des élèves nombreux, plusieurs venus de l'étranger pour recevoir ses enseignements, Jules Lagae, Paul Dubois, G. De Vreesse, E. Rombaux, Ch. Samuel, V. Rousseau, G. Charlier, etc.

Le portrait de Charles Vander Stappen par Van Strydonck appartient au Musée de Bruxelles. Ce Musée possède plusieurs sculptures de Vander Stappen : *Jeune homme à l'épée* (marbre), acquis en 1881, le *Sphinx* (marbre), acquis en 1899, trois esquisses pour le monument *A l'Infinie Bonté* (non réalisé), l'esquisse du groupe *Ompdrailles, Baigneuse*, statuette en bronze (ces cinq œuvres acquises en 1911), *Mon oncle le juriconsulte* (Edmond Picard), un buste de J.-Fr. Portaels, un buste du peintre Emile Sacré, *Saint Georges* (esquisse), esquisses pour le groupe *L'Enseignement de l'Art* décore la façade du Musée ancien, rue de la Régence. Le groupe illustrant le roman de Léon Cladel, *Ompdrailles*, se trouve au rond-point de l'avenue Louise, à Bruxelles. La statue d'Alexandre Gendebien fut érigée à Bruxelles en 1875. *David*, statue en bronze, collection Philippon; il fit aussi les bustes de M. Philippon, de Mme Vander Stappen, du peintre H. Agneessens, du peintre Emile Sacré, etc. Il exécuta un surtout de table en argent (*Saint Michel terrassant le Dragon*), commandé par le collège échevinal pour les banquets donnés à l'hôtel de ville de Bruxelles.

Vander Stappen aimait l'emploi des matières différentes; il a utilisé le marbre, la pierre, le bronze, l'ivoire, l'argent, l'or, les mariant souvent pour des effets polychromes. C'est dans les

applications de l'art à l'industrie que son talent trouve son véritable domaine. Vander Stappen a relevé, comme l'a dit Camille Lemonnier, l'ancienne déchéance de l'art ornemental et décoratif en le prouvant l'égal de l'art purement figuratif.

La collection d'œuvres et d'objets d'art ancien et moderne laissée par Vander Stappen fut vendue publiquement dans son atelier après son décès.

Le 27 décembre 1892. il avait épousé Cornélie-Marguerite-Jeanne Van Hoofe.

Paul Lambotte.

A. Goffin, *Karel Vander Stappen* (Revue de l'Art flamand et hollandais, t. XIX-XX, 1911). — E.-L. de Taeye, *Les artistes belges contemporains* (Bruxelles, 1894), p. 127-141.

**VANDER STEEGHEN** (*Jean-Guillaume*), écrivain ecclésiastique. Voir STEEGHIUS (*Jean-Guillaume*), ou VANDER STEEGHEN.

**VANDER STEEN** (*Jean*), écrivain ecclésiastique. Voir LAPIDE (*Jean A*) ou VANDER STEEN.

**VANDER STEGEN DE PUTTE** (*Joseph-François-Philippe*), magistrat, naturaliste. Voir STEGEN DE PUTTE (*Joseph-François-Philippe* VANDER).

**VANDER STEGHEN** (*Elienne-Pierre*), prâlat d'Averbode. Voir STEGHEN (*Elienne-Pierre* VANDER).

**VANDER STERRE** (*Jean-Chrysostome*), écrivain ecclésiastique. Voir STERRE (*Jean-Chrysostome* VANDER).

**VANDER STERREN** (*Richard*), écrivain ecclésiastique. Voir STERREN (*Richard* VANDER).

**VANDER STICHELEN** (*Jules-Edmond*), homme politique. Voir STICHELEN (*Jules-Edmond* VANDER).

**VANDER STOCK** (*Antoine*), écrivain ecclésiastique. Voir STOCK (*Antoine* VANDER).

**VANDER STOCK** (*Ignace*), peintre et graveur. Voir STOCK (*Ignace* VANDER).

**VANDER STOCK** (*Jean*), peintre. Voir STOCK (*Jean* VANDER).

**VANDER STOCK** (*Josse*). Voir BASTON (*Josquin* ou *Josse*).

**VANDER STOCKT** (*Francken*), ou **VANDER STOCK**, peintre. Voir STOCKT (*Francken* VANDER).

**VANDER STRAELEN** (*Jean-Baptiste*), historien. Voir STRAELEN (*Jean-Baptiste* VANDER).

**VANDER STRAET** (*Jean*), peintre. Voir STRADAN (*Jean*) ou VANDER STRAET.

**VANDER STRAETEN** (*Antoine-Joseph-Adrien*), député. Voir STRAETEN (*Antoine-Joseph-Adrien* VANDER).

**VANDER STRAETEN** (*Bernard*), généalogiste. Voir STRAETEN (*Bernard* VAN) dans l'Addendum de la lettre S, au t. XXIV.

**VANDER STRAETEN** (*Charles*), architecte. Voir STRAETEN (*Charles* VANDER).

**VANDER STRARTEN** (*Edmond*), musicologue. Voir STRAETEN (*Edmond* VANDER).

**VANDER STRAETEN** (*Eugène-Charles-François*), architecte et homme politique. Voir STRAETEN (*Eugène-Charles-François* VANDER).

**VANDER STRAETEN** (*Ferdinand*), économiste. Voir STRAETEN (*Ferdinand* VANDER).

**VANDER STRAETEN** (*Georges*), peintre. Voir STRAETEN (*Georges* VANDER).

**VANDER STRAETEN** (*Jacques*), écrivain mystique flamand. Voir STRATIUS (*Jacques*) ou VANDER STRAETEN.

**VANDER STRAETEN** (*Jean*), écrivain religieux. Voir STRAETEN (*Jean* VANDER).

**VANDER STRAETEN** (*Jean*), voyageur. Voir STRAETEN (*Jean VANDER*).

**VANDER STRAETEN** (*Thancmar*), chevalier flamand. Voir STRAETEN (*Thancmar VANDER*).

**VANDER STRATE** (*Jean*), voyageur. Voir STRAETEN (*Jean VANDER*) ou VANDER STRATE.

**VANDER STRATEN** (*Adrien*), juriconsulte et poète. Voir STRATEN (*Adrien VANDER*).

**VANDER STRATEN** (*Antoine-Joseph-Adrien*), député. Voir STRAETEN (*Antoine-Joseph-Adrien VANDER*), ou VANDER STRATEN.

**VAN DER SYPEN** (*Charles*), publiciste. Voir SYPEN (*Charles VANDER*).

**VANDER TAELEN** (*Félix-Jean-Joseph*), historien. Voir TAELEN (*Félix-Jean-Joseph VANDER*).

**VANDER TOMBE** (*Gabriel*), tapisserie. Voir TOMBE (*Gabriel VANDER*).

**VAN DERTON** (*Charles-François-Pierre-Arnould PIRON*), homme politique. Voir PIRON (*Charles-François-Pierre-Arnould*), mieux connu comme PIRON VAN DERTON.

**VANDER VOORT**, artiste. Voir VOORT (*VANDER*).

**VANDE SANDE** (*Félix*), auteur dramatique flamand. Voir SANDE (*Félix VANDE*).

**VANDE STEENE** (*Edouard-Adolphe*), bibliographe. Voir STEENE (*Edouard-Adolphe VANDE*).

**VANDE STEENE** (*Erasmus-Jean*), prêtre et agitateur politique. Voir STEENE (*Erasmus-Jean VANDE*).

**VAN DEYNUM** (*J.-B.*), peintre. Voir DEYNUM (*J.-B. VAN*).

**VANDEVELDE** (*Guillaume-Charles*), pharmacien. Voir VELDE (*Guillaume-Charles VANDE*),

**VANDE VYVERE** (*Ernest*), pharmacien. Voir VYVERE (*Ernest VANDE*).

**VANDE VYVERE** (*Ernest-Césur-Aug.-R.*), pharmacien. Voir VYVERE (*Ernest-C.-A.-R. VANDE*).

**VAN DICKELE** (*Gilles*), sculpteur. Voir DICKELE (*Gilles VAN*).

**VAN DIEPENBEECK** (*Abraham*), peintre. Voir DIEPENBEECK (*Abraham VAN*).

**VAN DIEPENDALE** (*Jean*), peintre. Voir DIEPENDALE (*Jean VAN*).

**VAN DIEST** (*Corneille-Norbert*), humaniste. Voir DIEST (*Corneille-Norbert VAN*).

**VAN DIEST** (*Jean-Baptiste*), peintre. Voir DIEST (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN DIEVE** (*Pierre*), historien. Voir DIEVE (*Pierre VAN*).

**VAN DIEVOET** (*Jean-Auguste*), juriconsulte, né à Bruxelles le 3 mai 1803, y décédé le 31 octobre 1865. Fils de Jean-Louis Van Dievoet, secrétaire du Parquet de la Cour supérieure de justice de Bruxelles (1815-1830), puis secrétaire du Parquet de la Cour de cassation (1832-1854), Jean-Auguste Van Dievoet fut inscrit au barreau et entra dans la magistrature en qualité de juge suppléant au tribunal de première instance de Bruxelles. Le 9 août 1848, il devint avocat à la Cour de cassation, mais il délaissa ces fonctions le 19 janvier 1859 pour celles de greffier en chef du tribunal de commerce de Bruxelles.

Sa thèse de doctorat portait sur l'origine des coutumes en vigueur autrefois en Belgique : *Dissertatio inauguralis juridica de origine diversarum consuetudinum localium regni nostri*, 1827. Cette étude fut reprise par lui dans *La Bel-*

*gique judiciaire*, t. VI : *De l'origine des diverses coutumes du royaume de Belgique* (Bruxelles, L. Briard, 1848).

P. Verboegen.

*Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN DIEVOET** (*Pierre*), sculpteur. Voir DIEVOET (*Pierre VAN*).

**VAN DIXMUDE** (*Jean*), chroniqueur, né à Bruges vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, mort en 1436 ou 1440. D'après J.-J. Lambin, Jean Van Dixmude était religieux et chanoine régulier de Saint-Martin à Ypres. Il serait mort en 1436 comme le prouve l'interruption brusque de son récit à cette date. De Smet a rapporté cet événement à 1440, en se basant sur le manuscrit qu'il a édité. (Voir plus loin.)

Il passe pour être l'auteur de *Dits de cronike ende genealogie van den prinsen ende graven van den foreeste van Buc, dat heet Vlaenderlant, van 868 tot 1436*. La plus grande partie de cette œuvre est une reproduction plus ou moins servile de la *Chronique des comtes de Flandre*, écrite à Bruges vers 1440, considérée elle-même comme la traduction de la rédaction *Ç* de la *Flandria Generosa* ou *Chronicon Comitum Flandrensiū*, se terminant en 1428. L'œuvre originale de Jean Van Dixmude consiste dans la continuation de cette chronique jusqu'en 1436. J.-J. Lambin en a donné une édition, tandis que De Smet, dans le *Corpus Chronicorum Flandriae*, t. III, reproduit un autre manuscrit se terminant en 1440, ce qui fait supposer que Van Dixmude est l'auteur ou le copiste d'une chronique plus étendue, s'arrêtant au moins à 1440. L'original de ce travail, perdu, aurait été transcrit partiellement dans le manuscrit édité par J.-J. Lambin.

Si, au contraire, on prétend que ce dernier constitue un tout, interrompu dans sa rédaction par la mort de l'auteur ou tout autre événement fortuit, on devra admettre qu'il a été continué par une autre main jusqu'en 1440. La similitude de style et de conception des deux œuvres rend cette hypothèse invraisem-

blable. Elle tend cependant à se confirmer par l'examen d'autres productions, apparentées à l'œuvre de Van Dixmude, à savoir : 1<sup>o</sup> la *Kronijk van Vlaenderen* éditée par C. P. Serrure et Jhr. Ph. Blommaert (se termine en 1468); 2<sup>o</sup> *Dits die Excellente Chronike van Vlaenderen*, publiée à Anvers chez Guillaume Vorsterman (1531) (finissant en 1530); 3<sup>o</sup> les manuscrits, que l'on peut mettre en rapport avec l'*Excellente Chronike* (Bruges n<sup>o</sup> 436, Douai n<sup>o</sup> 884, Biblioth. Royale de Bruxelles nos 6047 et 7384).

Toutes ces chroniques reproduisent, avec quelques variantes, le même texte que l'œuvre de Van Dixmude et, comme elle, ne commencent à devenir originales qu'à partir du règne de Philippe le Bon. Elle apparaissent comme la prolongation du manuscrit primitif, perdu, que Van Dixmude a eu sous les yeux pour conduire son récit jusqu'à la fin de 1428.

On peut affirmer que Jean Van Dixmude était contemporain de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, il est permis de mettre en doute sa qualité d'Yprois, par le fait qu'il n'accorde guère d'attention aux annales de sa ville natale, ou d'adoption. Sollicité vivement par le moindre incident de la vie brugeoise, Jean Van Dixmude semble être un membre du lignage de ce nom, que l'on rencontre à Bruges, au XV<sup>e</sup> siècle.

Les critiques qu'il adresse au clergé (p. 255, éd. Lambin) témoignent en faveur de la laïcité de cet auteur, honnête travailleur, qui a bénéficié, devant la postérité, de la gloire de son homonyme, Olivier Van Dixmude.

M. Yans.

*Dits de cronike ende genealogie van den prinsen ende graven van den foreeste van Buc, dat heet Vlaenderlant, van 868 tot 1436*, Ypres 1839. — De Smet, *Corpus Chronicorum Flandriae*, t. III. — V. Fris, *Ontleding van drie vlaamsche kronijken*, dans *Handelingen der maatschappij van Geschied- en Oudheidkunde te Gent*, t. III, 1838, p. 135. — V. Fris, *Les idées politiques d'Olivier Van Dixmude* (*Acad. B., Cl. Let.*, 1901, p. 295). — Gilliodts-Van Severen, *Inventaire des archives de la ville de Bruges. Table analytique de Gailliard*, 1885. — C. P. Serrure et Jhr. Ph. Blommaert, *Kronijk van Vlaenderen van 580 tot 1467*, 2 deelen, Gent, 1839-40. — J.-J. De Smet, *Notice sur une chronique de Flandre manuscrite* (*Bull. Comm. Roy. Hist.*, t. XI, 1816, p. 5).



**VAN DOEVEREN** (*Walther*), médecin. Voir DOEVEREN (*Walther VAN*).

**VAN DOEVERYN** (*Anne*), poète flamand. Voir DOEVERTN (*Anne VAN*).

**VAN DOREN** (*Clément-Théodore-Joseph-Ghislain*), né à Bruxelles, le 19 mars 1828, mort à Bruxelles, le 23 avril 1892, fils de P.-F. Van Doren, qui était ébéniste du roi des Pays-Bas. Docteur en médecine et publiciste catholique (sous le pseudonyme de Théodore Abner). Il est l'auteur d'une série d'études religieuses de la plus pure orthodoxie et d'articles de polémique dirigés contre le catholicisme libéral. Dans la brochure *La Constitution belge est-elle condamnée?* (publiée en 1879 sous le pseudonyme de Théodore Abner), il jette l'anathème contre les libertés modernes, condamnées par le Syllabus de Pie IX et reproche aux politiciens catholiques de la Chambre belge l'approbation qu'ils donnent à la Constitution belge.

Dans le même esprit, citons : *Etudes sur le catholicisme libéral et le serment constitutionnel*, 1878; *Histoire du peuple de Dieu, envisagé au point de vue des idées modernes*, 1877.

Parmi ses œuvres religieuses et mystiques, citons : *Les Anges considérés dans leur nature, leur hiérarchie, leur chute et leur ministère suivant la doctrine de Saint Thomas d'Aquin*, Bruxelles, 1880, 521 p.; *Les apparitions du diable et ses communications avec l'homme*, 1879; *Les deux Tobie*, 1879; *Aperçu de l'Apocalypse de St-Jean*, 1880.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, pp. 129-130.

**VAN DORNE** (*François*), peintre. Voir DORNE (*François VAN*).

**VAN DORNE** (*Jean-Baptiste*), peintre et musicien. Voir DORNE (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN DORNE** (*Martin*), peintre. Voir DORNE (*Martin VAN*).

**VAN DORP** (*Martin-Barthélemy*), humaniste. Voir DORPIUS (*Martinus*).

**VAN DUN** (*Pierre-Jean-Charles*), écrivain ecclésiastique. Voir DUN (*Pierre-Jean-Charles VAN*).

**VAN DUVENEDE** (*Marc*), peintre. Voir DUVENEDE (*Marc VAN*).

**VAN DUVENVOORDE** (*Guillaume*), chambellan du comte de Hainaut et de Hollande. Voir SNIKKERIEME (*Willem*), alias *Guillaume VAN DUVENVOORDE*.

**VAN DUYNEN** (*Isaac*), peintre. Voir DUYNEN (*Isaac VAN*).

**VAN DUYSE** (*Florimond*), magistrat, compositeur de musique et musicologue, fils de Prudens Van Duyse (voir à Duyse), naquit à Gand le 4 août 1843 et y mourut, le 18 mai 1910. A 7 ans, il commença l'étude du violon avec un professeur particulier et, à 10 ans, il entra au Conservatoire. Eloigné pendant deux ans de sa ville natale pour aller faire ses humanités au collège communal, il revint à Gand et y recommença ses études musicales : solfège, violon et harmonie. Elève de Charles Miry pour l'harmonie, Van Duyse remporta, en 1859, année de la mort de son père, un deuxième prix. En 1861 et 1862, il obtint des prix de contrepoint.

En 1860, il fait jouer sur la scène du théâtre Minard, à Gand, une opérette en un acte : *Teniers te Grimbergen*, dont le livret est dû à son père et dont une grande partie de la partition allait servir à un lever de rideau français de Vital Waldack : *Le Médaillon de Mariette* (1861). De cette époque datent plusieurs mélodies, d'une inspiration assez banale et d'une écriture souvent naïve, et des partitions pour vaudevilles en un acte destinés au « Nationaal Tooneel » d'Anvers : *Dichter en soldaat*; *Een dief in huis*; *De zoete inval*. Le 17 janvier 1864, Van Duyse fit représenter à Anvers un opéra-comique en trois actes : *Rosalinde*, sur un scénario d'Emmanuel Rosseels, œuvre qui obtint un succès populaire mérité par son naturel et sa simplicité. A ce moment, il s'était fait inscrire à l'Université de

Gand, où il allait conquérir son diplôme de docteur en droit (30 juillet 1867). A l'Université, Florimond Van Duyse se mit à la tête d'une chorale d'étudiants pour laquelle il composa une *Chanson des Etudiants*, sur des paroles d'Alfred Motte. A la suite d'un concert de charité, le 26 janvier 1867, où fut jouée une ode-symphonie (*De Nacht*) de Van Duyse, la jeune société prit une importance de plus en plus grande sous le nom de « Cercle musical ». Le 5 mars 1867, à l'occasion de la célébration du cinquantenaire de la fondation de l'Université, le « Cercle musical » joua une *Marche triomphale* pour grand orchestre et des *Couplets de circonstances* (paroles de C. Bruneel), de Van Duyse.

Après son stage d'avocat, il fut inscrit au tableau de l'Ordre, le 19 octobre 1870. Le 24 février 1869, il avait été attaché au Parquet de la Cour d'appel de Gand, où il resta jusqu'au 5 juillet 1876, date à laquelle il fut nommé auditeur militaire adjoint à Anvers. Mais ses fonctions judiciaires n'entravèrent pas sa production musicale. En 1872, Van Duyse composa une cantate : *Feest-Cantate*, à grand orchestre, sur des paroles de Gustave Coryn, destinée à célébrer l'amitié anglo-belge à l'occasion d'un concours de tir international. En 1873, il se présenta au grand concours de composition musicale pour le Prix de Rome. Il obtint un second prix avec sa cantate *Torquato Tasso's dood* (paroles de Jean Van Droogenbroeck). Exécutée au Palais ducal, le 26 septembre 1874, cette œuvre fut saluée favorablement par la presse qui, tout en notant son manque d'originalité, insiste sur son caractère mélodique.

En 1876, Van Duyse est donc auditeur militaire adjoint à Anvers. Successivement auditeur militaire délégué à Namur (15 juin 1879) pour les provinces de Namur et de Luxembourg, auditeur militaire du Hainaut (22 octobre 1879) à Mons, il revint se fixer à Gand comme auditeur de la Flandre Orientale (14 janvier 1882). Dans ses fonctions, il favorisa le droit des Flamands à être jugés dans leur langue, et

il eut une part influente et anonyme dans les amendements au Code militaire, déposés en 1893 à la Chambre, et qui accordaient aux Flamands certaines garanties. En 1882, il entra dans la Commission administrative des prisons de Gand dont il fut nommé vice-président, le 24 juillet 1899.

Vers 1880, Florimond Van Duyse entreprit de publier, avec l'aide d'Emmanuel Hiel et de Jan Van Beers, les œuvres posthumes de son père : *Prudens Van Duyse's nagelatene gedichten in 't licht gegeven door Florimond Van Duyse onder toezicht van Jan Van Beers en Emmanuel Hiel*. Il s'intéressa activement à l'impression ou à la réédition de plusieurs œuvres de Prudens Van Duyse et assura un concours diligent au comité qui fit ériger à celui-ci une statue à Termonde, en 1893.

La production musicale de Florimond Van Duyse, après 1880, comporte des cantates et des mélodies. Parmi les plus belles des premières (*O Schelde*, 1881 ; *Gent*, 1882), il faut citer *Gent's ontwaaking*, sur des paroles de Th. Coopman, exécutée le dimanche 4 septembre 1881, à l'occasion du cinquantenaire de l'Indépendance nationale, et *Feest-Koor*, écrite pour le jubilé d'Henri Conscience, sur des paroles d'Emmanuel Hiel, et interprétée le 25 septembre 1881, dans les jardins du Musée Wiertz, dont Conscience était conservateur. Ces deux cantates, d'un caractère nettement populaire, d'un rythme entraînant, se distinguent par leur mélodie probe et leur allure grandiose. Quant aux mélodies, Van Duyse en publia une série de fort jolies, en 1886, dans un recueil *Zes Loveliken, oudnederlandsche liederen*, sur des vers de son père.

En 1889, on représenta au Théâtre flandrais d'Anvers un opéra-comique en deux actes de Van Duyse : *Blandina*, sur un livret d'Emile Van Goethem. On trouve dans cette œuvre un tour archaïsant dénotant l'intérêt que porte le compositeur à la musique médiévale. C'est sa connaissance de cette musique qui lui valut l'organisation de plusieurs concerts de musique ancienne lors de

réceptions officielles ou de manifestations historiques. Paul Bergmans (voir bibliographie) détaille les différents arrangements et transcriptions de Van Duyse. A côté de ceux-ci, il compose de nombreuses mélodies originales, pleines de fraîcheur et d'harmonie. Citons, entre autres, la berceuse *En als ons kindeke braaf wil zijn* (paroles de G. Antheunis, 1898), *Mijne moedertand* (Frans De Cort, 1904), *En toch zal 't lente worden* (Emmanuel Hiel, 1907), et le recueil *Liedekensalbum*, naïf et sentimental, sur des poésies d'Herman Broeckaert.

Deux chœurs datent de cette époque : *Rust zacht, o lieve Meester*, dédié à la mémoire de son ami Edouard Nevejans (1896), et *Meienuchtend*, sur des vers de Pol De Mont (1908).

Florimond Van Duyse occupe une place fort honorable parmi les compositeurs flamands contemporains, mais il mérite toute notre attention et notre admiration pour ses travaux de musicologue, et tout particulièrement pour ses études sur la chanson populaire flamande. Ami de Gevaert, du chanoine Van Damme et d'Edgar Tinel, Van Duyse profita de leurs conseils pour s'attacher à la découverte et à la transcription des chansons anciennes éparpillées dans les bibliothèques, les archives et les collections particulières. Dès 1886, il publia des articles sur la matière, publiant avec les chansons découvertes un accompagnement destiné à faire valoir la tonalité ancienne. Un des chansonniers religieux les plus importants du XVI<sup>e</sup> siècle, connu sous le nom de *Souterliedekens*, fut publié en notation moderne par Van Duyse, en 1889, avec une introduction critique savante consacrée à la métrique, à la notation, à la tonalité : *Oude nederlandse liederen*.

En 1890, il publia une étude sur l'*Hildebrandslied*, chant flamand fort répandu au XV<sup>e</sup> et au XVI<sup>e</sup> siècles; en 1891, une dissertation sur le chant des Gueux : *Wilhelmus Van Nassouwe*. En 1891 et 1892, le « Willemsfonds » édita de lui les deux volumes d'un chansonnier flamand : *Nederlandsch liederboek*. En 1893, il envoya à l'Académie, en réponse

à une question de concours, un mémoire étendu, imprimé en 1896, sous le titre : *Het eenstemmige fransch en nederlandsch wereldlijk lied in de belgische gewesten van de XIe eeuw tot heden uit een muzikaal oogpunt beschouwd*, et qui est un excellent tableau de la question et une précieuse base de recherches. En 1899, il édita pour le compte de la « Vereeniging voor Noord-Nederlands Muziekgeschiedenis », un pendant à ses *Oude nederlandse liederen*, sous le titre : *Dit is een suyetlijk Boecxken inhoudende oude nederlandse geestelijke liederen*, recueil de chansons religieuses, pour la plupart du XV<sup>e</sup> siècle. Un nouveau mémoire, primé par l'Académie en 1898, parut en 1902 : *De melodie van het nederlandse lied en hare rythmische vormen*, ouvrage fort documenté dans lequel l'auteur met à profit sa connaissance des mélodies médiévales liturgiques et profanes tant conservées en manuscrit que par la tradition orale.

En 1903, Van Duyse s'occupa de la publication d'un recueil de musique polyphonique vocale sur des paroles flamandes : *Een dnytsch musyck boeck* (1572). En 1908, il édita un recueil similaire de date antérieure : *Het ierste musyck boecxken* (1551, chez Tielman Susato). Et dans l'intervalle de la publication de ces deux recueils, il fit paraître les différents fascicules de son œuvre principale : *Het oude nederlandse lied*, véritable *corpus* de la chanson néerlandaise, comprenant l'inventaire critique de 714 chansons profanes ou religieuses.

Van Duyse fut nommé, en 1886, membre du « Comiteit ter bevordering van den Nederlandschen Zang » institué par le « Willemsfonds ». En 1889, il devint membre de la « Vereeniging voor Noord-Nederlands Muziekgeschiedenis » et, en 1890, de la Société de littérature néerlandaise de Leyde. En 1891, un arrêté royal le nomma membre de la Commission de surveillance du Conservatoire de Gand dont il devint secrétaire, le 29 décembre 1894, et où il s'occupa surtout d'enrichir les collections de la bibliothèque. Le 11 janvier 1894, Van Duyse fut élu correspondant de la Classe

des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique, dont il devint membre titulaire le 6 janvier 1908. La Commission de la Biographie nationale l'accueillit le 1<sup>er</sup> décembre 1898 et, en 1899, il devint membre du jury des cantates pour le concours de composition musicale.

La liste complète des œuvres de Florimond Van Duyse a été publiée par Paul Bergmans (v. *infra*).

Albert Vander Linden.

Paul Bergmans, *Notice sur la vie et les travaux de Florimond Van Duyse*. (Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1915-1919, pp. 185-310.) — C. Bergmans, *Le Conservatoire royal de musique de Gand*, pp. 147, 157, 204. — *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique*, 1910, pp. 389-391. — *Journaux de l'époque* (21-31 mai 1910). — *Zondagsblad de Gand*, nos des 16, 23, 30 décembre 1917, 6 et 13 janvier 1918. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN DUYSE (Gustave)**, publiciste. Né à Lokeren, le 13 janvier 1853, mort le 2 mai 1906. Gustave Van Duyse fonda, de concert avec son frère Henri, échevin de la ville, la feuille hebdomadaire *De Vrije Stem*.

Reçu dans l'ordre franciscain, il prit le nom de François de Sales. Il reçut la prêtrise le 23 octobre 1892.

Il publia : 1. *Étude sur la période révolutionnaire, et sa répercussion sur la vie religieuse dans l'Ordre franciscain en Belgique*, dans la Revue mensuelle *De Bode van den H. Franciscus van Assisië*. Mechelen, t. XXIII, 1897-98; t. XXIV, 1898-99. — 2. *Redevoering uitgesproken in de kerk van den H. Laurentius te Lokeren, den 15 Augusti 1898, bij de plechtige herdenking van den Boerenkrijg* (Bijvoegsel aan *De Vrije Stem* van 27 Augustus 1898). — 3. *Lofrede van den E. P. Victorinus Delbrouck, Minderbroeder, voor het Geloof ter dood gebracht te Che-Keou-Chan (China), den Zondag 11 December 1898*, Antwerpen Van Os-Dewolf, in-8°. — 4. *Vijf Wenschen van het Congres der Katholieke werken van het Arrondissement Mechelen, betreffende de Derde-orde van den H. Franciscus van Assisië*, 22 en 23 December 1902 [1903]. — 5. *De schoolstrijd. Voordracht gehouden bij het feestelijk herdenken van het XXV jarige be-*

*staan* (1879-1906) *der katholieke school te Moerbeke-Waes* (1904).

P. Jérôme Goyens.

*Catalogus Religiosorum O. F. M. Mechliniae, 1902*. — *De Bode van den H. Franciscus van Assisië*. Mechelen, St. Franciscus drukk., Jg. XXXI, 1903-06, blz. 372. — Archives de la Province belge des Frères Mineurs, au couvent de Bruxelles.

**VAN DUYSE (Prudent)**, poète flamand. Voir DUYSE (*Prudent VAN*).

**VAN DYCK (Antoine)**, peintre. Voir DYCK (*Antoine VAN*).

**VAN DYCK (Daniel)**, peintre. Voir DYCK (*Daniel VAN*).

**VAN DYCKE (Martinus)**, mathématicien, sacristain à Moerbeke au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. On lui doit un ouvrage intitulé : *Preuve der Landt-Meters* (Brugghe, Pieter van de Cappelle, MDCCXIV; exemplaire à la bibl. de l'Univ. de Gand), tiré en grande partie des écrits de J.-B. Doemen. C'est un traité à l'usage des arpenteurs. Un premier chapitre initie le lecteur à la numération décimale d'après Stevin et Van Schooten. Puis viennent des définitions géométriques, des applications au terrain, des problèmes (l'auteur a l'occasion de critiquer le *Cijfferboek* (1685) de J.-F. Herrebertus), des éléments de trigonométrie, la résolution des triangles, la construction des cartes et enfin des applications usuelles. L'ouvrage se termine par un long supplément (une quarantaine de pages) en français, donnant les mesures employées dans des villes et villages du Hainaut (rangés par ordre alphabétique); il s'agit d'un extrait du *Recueil de plusieurs Placcarts fort utiles au Pays de Haynau*. Une autre édition du *Preuve der Landt-Meters* a paru sans date, à Gand, chez B. Poelman; elle contient des planches (exemplaire à la bibl. de l'Univ. de Gand).

J. Pelseuer.

**VAN ECK (N.)**, peintre. Voir ECK (*N. VAN*).

**VAN EENAEME (Antoine-François)**, sculpteur, né à Gand, le 25 novembre

1827, mort dans cette ville le 5 février 1873. Issu d'une famille très modeste, il ne fréquenta que l'école primaire, mais s'efforça de compléter son instruction par des lectures étendues. Comme il manifestait des dispositions artistiques, ses parents lui permirent de suivre les cours de l'Académie des beaux-arts où il fut l'élève des sculpteurs Philippe Parmentier, de 1842 à 1850, puis de P. De Vigne-Quyo en 1851-1852; il remporta plusieurs distinctions dans les concours annuels, et fut deux fois de suite premier dans la classe de modelage d'après le modèle vivant (1848-1849 et 1849-1850).

Grâce au dévouement de ses sœurs, il put se consacrer à l'art. Un jour cependant il se rendit compte que les sacrifices qu'elles s'imposaient étaient par trop durs, et il alla travailler dans une carrière du pays wallon comme simple tailleur de pierres. Il y acquit l'expérience nécessaire pour installer à Gand un atelier de sculpture qui assura son existence, et continua à faire de l'art pendant ses loisirs.

Parmi ses principaux ouvrages, on peut citer la chaire de vérité de l'église de Vinderhaute et le maître-autel de l'église Saint-Jean-Baptiste à Gand (porte de Bruges); le buste du théologien Martin Steyaert surmontant la pompe publique de Somergem; les monuments funéraires, ornés de bustes ou de médaillons, de l'archiprêtre Ambroise Goethals et de l'archidiacre Josse Goethals à la cathédrale Saint-Bavon à Gand, du poète Prudens van Duyse au cimetière de Mont-Saint-Amand, du dramaturge Van Peene au cimetière de la porte de la Collins; les bustes des professeurs de l'Université Manilius, Guislain, Callier, Burggrave, de Saint-Genois (réplique à l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles), N. de Pauw; des statuettes et des groupes conservés dans des collections particulières, notamment de jolis groupes d'enfants. Il avait fait la maquette d'un grand bas-relief destiné à décorer l'entrée du nouveau cimetière de Gand, à la porte de Bruges, et représentant Dieu récompensant

les bons et punissant les méchants, mais ce projet ne fut pas exécuté.

Un réalisme sain, une expression juste, un métier probe et sûr caractérisent les productions d'Antoine Van Eenaeme qui mourut célibataire, avant d'avoir conquis la renommée à laquelle il pouvait aspirer. Homme loyal et affable, esprit généreux, il fut un des membres les plus actifs et les plus aimés du *Kunstgenootschap* qui précéda à Gand le Cercle artistique et littéraire. Son élève, Isidore Du Brucq, a reproduit ses traits dans le médaillon en marbre qui orne sa tombe au cimetière communal.

Paul Bergmans.

**VAN EDINGEN** (*François*), théologien. Voir ENGHEN (*François D'*).

**VAN EERSEL** (*Govard-Gérard*), évêque de Gand. Voir EERSEL (*Govard-Gérard*).

**VAN EGMONT** (*Juste*), peintre. Voir EGMONT (*Juste VAN*).

**VAN EHRENBURG** (*Guillaume*), peintre. Voir EHRENBURG (*Guillaume VAN*).

**VAN ELBURG** (*Jean*), peintre. Voir ELBURG (*Jean VAN*).

**VAN ENCKEVOORT** (*Guillaume*), cardinal. Voir ENCKEVOORT (*Guillaume VAN*).

**VAN ENGELEN** (*Guillaume*), théologien. Voir ENGELEN (*Guillaume VAN*).

**VAN ENGELEN** (*Roeland*), poète flamand. Voir ENGELEN (*Roeland VAN*).

**VAN ERPE** (*Gérard*), peintre. Voir ERPE (*Gérard VAN*).

**VAN ERPE** (*Henri*). Voir HERP (*Henri DE*), HERPHIUS, HARPHIUS ou CITHAROEDUS.

**VAN ERPE** (*Jean*), dessinateur, enlumineur. Voir ERPE (*Jean VAN*).

**VAN ERTBORN** (*Florent-Joseph*), amateur d'art. Voir ERTBORN (*Florent-Joseph VAN*).

**VAN ERTBORN** (*Joseph-Charles-Emmanuel*), fonctionnaire. Voir **ERTBORN** (*Joseph-Charles-Emmanuel VAN*).

**VAN ERTVELT** (*André*), peintre. Voir **ERTVELT** (*André VAN*).

**VAN ES** (*Jacques*), peintre. Voir **ES** (*Jacques VAN*).

**VAN ESPEN** (*Félix*), peintre. Voir **ESPEN** (*Félix VAN*).

**VAN ESPEN** (*Zeger-Gérard*), juriconsulte. Voir **ESPEN** (*Zeger-Gérard VAN*).

**VAN ESPEGHEM** (*François*), peintre. Voir **CRABBE** (*François*), alias **VAN ESPEGHEM**.

**VAN ESSCHE** (*Nicolas*), théologien. Voir **ESSCHE** (*Nicolas VAN*).

**VAN ESSCHEN** (*Charles-Jean*), médecin et écrivain, né à Bruxelles le 27 mai 1832, mort à St-Josse-ten-Noode le 20 novembre 1866. Médecin de bataillon de 1<sup>re</sup> classe au régiment d'artillerie, Van Esschen dès ses débuts s'était fait connaître par des publications attestant un esprit judicieux et un savoir sérieux. En août 1861 il succéda à Vleminecx comme principal rédacteur des *Archives médicales belges*. Les chroniques, les analyses, les polémiques souvent acerbes, toujours originales, les fantaisies littéraires qu'il y fit paraître de 1861 jusqu'à sa mort, occupèrent tous les instants de calme de sa lente agonie. « Comme journaliste, il était agressif et souvent mordant, mais si l'on réfléchit aux longues souffrances qu'il a endurées, on lui pardonnera aisément ces petits écarts. » (*Archives médicales belges*). Il succomba à la tuberculose pulmonaire à l'âge de 34 ans.

Citons, outre les nombreux articles parus de 1862 à 1866 dans les *Archives médicales belges* :

*Essai sur la liberté d'enseignement et les jurys universitaires*, Bruxelles, 1861, 223 p.; *Coup d'œil sur l'enseignement de la médecine en Belgique*, Bruxelles, 1861; *Cours clinique d'hydrothérapie du profes-*

*seur L. Fleury*, Bruxelles, 1864; *La Charité en campagne et les ambulances de guerre*, Bruxelles, 1865; *Histoire populaire des trichines*, Bruxelles, 1866; et un *Manuel du service sanitaire de l'armée* (en collaboration avec V. Vleminecx).

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 144. — *Scalpel*, 17 décembre 1863. — *Journal de médecine*, novembre 1866, p. 508. — *Presse médicale belge*, 1866, p. 408, nécrologie. — *Archives médicales belges* 1866, t. IV (2<sup>e</sup> série), p. 355.

**VAN ESSCHEN** (*Pierre-Josse*), médecin. Voir **ESSCHEN** (*Pierre-Josse VAN*).

**VAN ESSEN** (*Jacques*), peintre. Voir **ES** (*Jacques VAN*) ou **VAN ESSEN**.

**VAN EST** (*Guillaume HESSELS* ou **ESTIUS**), né à Gorcum (Hollande méridionale) en 1542, mort à Douai le 20 septembre 1613. Ses parents, le conseiller Hessels Van Est et Elisabeth Piek (sœur de Nicolas Piek, un des dix-neuf Martyrs de Gorcum) passèrent de Gorcum à Utrecht en 1572 et de là à Louvain. Guillaume était l'aîné de cinq fils dont le second devint norbertin, un troisième franciscain. Il fit ses humanités chez les Hiéronymites à Utrecht et vint suivre les cours de philosophie à la pédagogie du Faucon à Louvain. Il obtint la septième place dans la promotion de 1561; sans tarder, le jeune maître ès arts commença ses études théologiques. Il eut comme professeurs Josse Ravesteyn, Jean Hessels, Michel de Bay (Baius) et Cornelius Janssenius, le futur évêque de Gand. En 1570, il fut nommé professeur de philosophie à la pédagogie du Faucon; en 1574, il entra au Conseil de l'Université et devint professeur au Collège Royal que Philippe II venait de fonder à Louvain. En 1580, après vingt années d'études, il conquiert brillamment le grade de docteur en théologie. Durant ces années, Estius avait étudié à fond saint Augustin et préparé le tome IX de l'édition plantinienne de ses œuvres (Anvers 1577, 11 vol. in-fol.). En 1582, il fut appelé à Douai en qualité de professeur de théologie; il y était en même temps directeur du Séminaire du Roi. Il occupa

d'abord la chaire de controverse; ensuite il fut chargé de commenter le manuel classique de théologie : le *Livre des Sentences* de Pierre Lombard. C'est sous son professorat que Lombard dut céder sa place séculaire à la Somme de saint Thomas. Dans cette période aussi l'Université de Douai parvint à son apogée; Estius et ses nombreux et savants collaborateurs occupent une place remarquable parmi la pléiade de docteurs qui illustrèrent l'Eglise après le Concile de Trente.

Estius fut mêlé à deux reprises aux disputes théologiques contre les Jésuites. Le 9 septembre 1587, sous l'inspiration de Baius, la Faculté de théologie de Louvain censura 34 propositions tirées de l'enseignement de Lessius sur la grâce, la prédestination, la réprobation, l'inspiration. Estius, sur les instances de ses anciens maîtres, travailla de son mieux pour provoquer également la censure de l'Université de Douai. De fait, le 20 février 1588, Douai porta sur les propositions de Lessius un jugement plus accentué encore que celui de Louvain. — La même année, une nouvelle dispute éclata entre l'Université et les Jésuites. Le P. Deckers, du collège de Douai, enseignait le molinisme comme étant la doctrine de saint Thomas et de la plupart des théologiens de marque; de plus, il identifiait la doctrine de la prédestination physique avec la théorie de Calvin. Estius et Baudouin Rythovius répondirent immédiatement. La réponse d'Estius (reproduite dans Serry, *Historia Congregationis de Auxiliis*, appendix XV) respire la modération. Cependant la lutte continua; on publia des mémoires de part et d'autre : un de ceux-ci est encore dû à Estius (Serry, *ibid.*, appendix III). L'intervention du nonce apporta l'apaisement : les deux écoles purent enseigner leurs opinions à condition d'éviter les controverses.

Estius passa ensuite à la chaire d'Écriture Sainte qu'il occupa jusqu'à la fin de sa vie. Pendant ces années, il élabora son ouvrage capital : le *Commentaire sur les épîtres des Apôtres*. Il fut élu recteur de l'Université à deux

reprises : en 1592 et 1602. En 1595, il devint prévôt du chapitre de Saint-Pierre et en cette qualité chancelier de l'Université, fonction qu'il occupa jusqu'à sa mort. En 1613, l'évêque d'Arras le présenta pour le siège épiscopal d'Ypres : il ne fut pas élu, peut-être à cause de son âge avancé. Il mourut à Douai la même année, le 20 septembre, à l'âge de 71 ans.

Son ami et collègue Andreas Hoins apposa sur le tombeau l'épithaphe suivante :

TER DENIS SPARTAM GEMINAM, HAUD INGLORIUS,  
ANNIS,  
DOCTOR UTI ET PRÆSES REGIUS, EXCOLUIT.  
DOCTRINÆ INGENUÆ HEI MONUMENTA RELINQUO  
UNDE MIHI, INVITA MORTE, PERENNET HONOR.

Son calice est conservé comme une relique au Séminaire académique de l'Université catholique de Lille.

Quoiqu'il fût entraîné parfois à admettre dans son enseignement des idées moins conformes à la doctrine traditionnelle, il fut toujours prêt à réfracter ses erreurs : dans ses papiers on trouva, écrite de sa main, une *Protestatio auctoris* où il déclare son entière soumission.

Voici la liste complète des ouvrages de Van Est :

1. Exégèse. — *Commentarium in omnes divi Pauli et septem catholicas apostolorum Epistolas*, Douai, 1614-1615, 2 vol. in-fol. Cette édition posthume de l'ouvrage capital d'Estius fut soignée par un de ses élèves, Barthélemy Peeters, qui continua le Commentaire à partir de I Joh. 5, 6. Cette édition fut reproduite à Paris en 1623, 1640, 1653, 1659, 1666. En 1631, le savant et laborieux Jacobus Merlo Horstius fit paraître à Cologne une édition revue, corrigée et augmentée d'après les notes manuscrites d'Estius. De plus, Merlo substitua au texte de la *Castigatio Lovaniensis*, suivi par Estius, celui de la revision Sixto-Clémentine. Cette édition très soignée fut reproduite à Cologne 1679, à Louvain 1778 (chez J.-P.-G. Michel, 12 vol. in-8°); elle servit de base aux éditions plus récentes de F. Sausen (Mayence 1841-1845, 7 vol. in-8°) et

Holzammer (Mayence, 1858-1860, 3 vol.). Un bon résumé de cet ouvrage fut édité par Johannes a Gorcum : *Medulla Paulina seu Epitome Commentarii Guilielmi Estii... in omnes epistolas divi Pauli*. Anvers 1619; Lyon 1623; Louvain 1754 et 1776. — *Annotationes in praecepta sacrae Scripturae loca*. Cet ouvrage est de moindre valeur. Estius, comme président du Séminaire royal à Douai, commentait pour ses élèves les versets de la lecture réglementaire au réfectoire; un de ses disciples, Gaspar Nemius, futur archevêque de Cambrai, a rassemblé et édité ces notes : Anvers 1621, un vol. in-fol.; Cologne 1622; Douai 1623. Une édition plus soignée fut donnée par B. Peteers : Douai 1629; Anvers 1652; Paris 1663, 1683; Mayence 1667. L'ensemble des œuvres exégétiques a été édité à Venise, 1759, 3 vol. in-fol.

2. Théologie. — *Commentarii in libros quattuor Sententiarum Petri Lombardi*. Cologne 1615, 2 vol. in-fol. Paris 1638, 1676 et 1680. Naples 1720, 4 vol. in-fol. : édition corrigée quant à la doctrine de l'Immaculée Conception. — *Orationes theologicae XIX*, éd. B. Peteers, Douai 1614. Les plus remarquables de ces discours sont : *De fugienda lectione librorum haeticorum*; *De Magdalena evangelica*; *An Scripturae sacrae plures sunt sensus litterales*.

3. Hagiographie. — *Martyrium R. P. Edmundi Campiani Societatis Jesu e gallico sermone in latinum translatum*. Louvain, 1582. — *Novorum in Hollandia constantissimorum Martyrum passionis historia anno 1572 a D. G. Estio Heselio Gorcom. S. Theol. Lic. descripta ac amico Coloniam transmissa*. — *Historiae Martyrum Gorcomiensium, majori numero Fructum Minorum, qui pro fide catholica a perduellibus interfecti sunt a. D. MDLXXII, libri quatuor*. Douai, Bellerus, 1603, Namur, 1655, Louvain, 1867 (avec notes de E. Reusens). Édité dans les *Acta Sanctorum*, t. II, Julii, die IX<sup>a</sup> (col. 751-835). Traductions flamandes : par Guillaume Spoelberch, gardien des Frères Mineurs à Malines, Anvers, Moerentorf (Plantin) 1604; par A. Vande

Kerckhove, Courtrai 1841, reproduite sans date à Gand (A. Snoeck) et Anvers (J.-P. Van Dieren). Traduction française par M. L. D. B., Douai 1606, Mons 1606, Douai 1608, Cambrai 1618, Namur 1655, Louvain 1688. La louange qu'Estius, au livre IV de cet ouvrage, adresse à Balthasar Gérard, meurtrier du prince d'Orange, lui a souvent été reprochée. — Les écrits polémiques d'Estius dans la controverse avec le P. Deckers ont été indiqués ci-dessus; la première réponse d'Estius se trouve encore dans *Mémoires importants pour servir à l'histoire de la Faculté de Douay*, s. l. 1696, pp. 98-106. — La correspondance d'Estius avec le savant François Lucas, conservée aux archives du Musée Plantin à Anvers, a été éditée dans *Documents pour servir à la biographie de François Lucas*.

E. Tohe.

L. Salembier, art. *Estius* in *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. V (1913), col. 871-896 (donne la bibliographie détaillée du sujet). — H. Hüter, *Nomenclator Litterarius*, t. III (Innsbrück 1907), col. 484-489. — Th. Leuridan in *Revue des Sciences ecclésiastiques*, t. LXXII (1895). — J. Fruytier in *Nieuw Nederlandsch Biographisch Woordenboek*, t. IV (Leiden 1924), col. 493 : art. *Adrien Van Est* (frère d'Estius, norbertin). — A. C. De Schrevel, *Notice sur la vie et les travaux de François Lucas, dit Lucas Brugesis*, 1893. — S. Dirks, *Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs*, Anvers 1885. — F. De Potter, *Vlaamse Bibliographie*, Gand 1893. — H. Meuffels, *Les Martyrs de Gorcum*, Paris 1908.

**VAN EUPEN** (Pierre-Jean-Simon), homme politique. Voir EUPEN (Pierre-Jean-Simon VAN).

**VAN EVERGHEM** (Henri), architecte. Voir EVERGHEM (Henri VAN).

**VAN EYCK** (Gaspard), peintre. Voir EYCK (Gaspard VAN).

**VAN EYCK** (Hubert, Jean et Marguerite), peintres. Voir EYCK (Hubert, Jean et Marguerite VAN).

**VAN EYCK** (Nicolas), peintre. Voir EYCK (Nicolas VAN).

**VAN EYCKEN** (Jean-Baptiste), peintre. Voir EYCKEN (Jean-Baptiste VAN).

**VAN FALENS** (Charles), peintre. Voir FALENS (Charles VAN).



**VAN FORNENBERGH (Alexandre)**, peintre. Voir FORNENBERGH (*Alexandre VAN*).

**VAN GAMEREN (Hannardus)**, humaniste. Voir GAMEREN (*Hannardus VAN*).

**VAN GAMEREN (Henri-Gabriel)**, évêque d'Anvers. Voir GAMEREN (*Henri-Gabriel VAN*).

**VAN GANSDAEL (Rombaut)**, architecte. Voir GANSDAEL (*Rombaut VAN*).

**VAN GANSEN (Emmanuel-Joseph)**, chef d'insurgés en 1798, né à Westerloo le 25 décembre 1766, y décédé le 17 mai 1842. Fils de Jean-Baptiste Van Gansen, échevin et brasseur à Westerloo, il fit des études d'humanités au collège de Gheel et entra au noviciat des capucins. Il prit part à la révolution brabançonne de 1789-1790, en s'engageant dans le régiment d'Anvers n° 5, où il fut lieutenant et peut-être même capitaine. Il écrivait facilement en latin et en flamand. On conserve des vers composés par lui dans ces deux langues et un récit latin des événements survenus à Tongerloo en 1791-1792, après la restauration du gouvernement autrichien.

La conquête française trouva en lui un adversaire décidé. En septembre 1796, lors de la suppression des abbayes, il rédigea et fit signer à Westerloo et dans ses environs la pétition faite en faveur du maintien de l'abbaye de Tongerloo. Quand, en octobre 1797, les bois de l'abbaye, saisis par les agents des domaines de la République, furent exposés en vente publique, une bande de paysans dirigée par Van Gansen assaillit le receveur, le mit en fuite et dispersa les gendarmes.

En octobre 1798, la levée de la conscription militaire vint mettre le comble à l'exaspération populaire. Sur la nouvelle, controuvée plus tard, du débarquement des Anglais, les jeunes gens de Westerloo décidèrent de résister à l'exécution de la conscription et d'imiter l'exemple donné à Overmeire (département de l'Escaut), où l'insurrection avait éclaté le 12 octobre 1798.

Réunis dans les bois vers le 20 octobre, ils mirent Van Gansen à leur tête et résolurent d'entrer en campagne. C'était le signal de la « Guerre des Paysans ».

Sous la direction de Van Gansen, la petite troupe envahit le village de Westerloo le 21 octobre, chasse les gendarmes et le juge de paix qui occupent le château des comtes de Merode, et détruit les papiers destinés à favoriser la levée de la conscription. La troupe de Van Gansen marcha sur Tongerloo, où elle est le 23, puis sur Gheel, où elle est incorporée dans le corps appelé « armée de Gheel » commandé par Stelman, ancien soldat de la maréchaussée de Stocquart. En route, le nouveau capitaine parvient à reprendre à une bande de soldats français l'ostensoir de l'église de Westerloo.

Pendant plus d'un mois, Gheel et les paroisses voisines, défendues par les bras de la Nèthe, et ayant comme fort avancé la puissante abbaye de Tongerloo, allaient servir de camp retranché à l'armée paysanne. Elle sort de ses lignes une première fois pour répondre à l'appel de l'armée de Corbeels, de Turnhout, menacée d'une attaque française par le nord. Ensemble, les bandes paysannes descendent sur Herenthals, d'où l'incendie les force à la retraite le 24 octobre. Van Gansen regagne Gheel, d'où il se porte vers Louvain, qu'assiègent les insurgés du Hageland, conduits par Gelen. La levée du siège, causée par l'arrivée inopinée du corps français commandé par Durutte, force les assiégés à se retirer et les troupes de Gheel à rentrer de nouveau dans les lignes de la Nèthe (26 octobre). Le général Colaud, envoyé de Paris pour commander en chef les forces françaises et unifier la répression de l'insurrection, prend des mesures destinées à cerner Gheel, le centre de la révolte. Le général Jardon, parti de Diest et arrivé le 11 novembre au soir, devant l'abbaye de Tongerloo, la trouve en état de défense. Le lendemain 12, quand Jardon veut attaquer la position, il la trouve évacuée et il poursuit sa route vers le

nord, sans rencontrer d'adversaires. Par un habile mouvement, Van Gansen et les autres chefs de paroisses ont mis la nuit à profit pour passer entre les colonnes françaises. Ils se jettent subitement dans Diest, où ils espèrent trouver des canons, des munitions, des armes et des recrues.

Cernés bientôt dans Diest, les insurgés se défendent héroïquement. Van Gansen réussit à enfoncer les républicains sur la colline de Tous-les-Saints et à s'emparer de leurs canons. Mais, blessé gravement, il est transporté à l'hôpital de Diest. Le bruit de sa mort décourage les paysans, qui se débandent et rentrent dans la ville en abandonnant les canons conquis.

Les chefs de l'armée assiégée décident de sauver leurs soldats. Pendant la nuit, ils évacuent la ville en gagnant, au milieu des inondations du Démer, un chemin de halage resté libre et ils arrivent ainsi à passer entre les divers corps français qui entourent la petite ville. Colaoud écrit aux autorités que Van Gansen est mort à l'hôpital et qu'il a été enterré dans le cimetière de la ville.

Le bruit recueilli par Colaoud était le résultat d'une ruse. On avait inhumé un cercueil rempli de pierres et on avait déclaré qu'il renfermait les restes de Van Gansen. En réalité, caché à l'hôpital, le blessé avait été, au bout de peu de jours, transporté dans un tonneau chez son parent Meyskens, fermier à Testelt.

Momentanément dispersés, mais non défaits, les insurgés ont regagné leurs cantonnements et se reforment.

Colaoud les poursuit : il livre bataille à la fin de novembre aux insurgés réunis à Meerhout et réussit à les mettre en déroute. Toutefois les insurgés profitent de ce que leur agresseur s'est avancé vers le nord. Le 3 décembre, toutes les compagnies, réunies à Alken, acclament en qualité de général Van Gansen, qui, à peine rétabli, est venu reprendre son commandement.

Van Gansen et ses soldats marchent sur Hasselt, où ils arrivent le 4 décembre. Des corps français, accourus de

trois côtés, cernent la ville et y entrent le 5. Après une longue résistance dans les rues principales, les insurgés se décident à la retraite à la fin du jour. Ils prennent à la porte de Liège la route de Saint-Trond. Leurs colonnes, assaillies en flanc et en queue par la cavalerie, puis par l'infanterie françaises, sont taillées en pièces à une demi-lieue de Hasselt. Van Gansen réussit à se sauver.

Retré à Westerloo, il continua pendant une année environ sa propagande patriotique.

Au printemps de 1799, une nouvelle levée de la conscription vient désoler les familles. En même temps, les Cours étrangères s'efforcent de s'attirer des sympathies en Belgique pour le cas où leurs armées pourraient y pénétrer. Il n'en faut pas davantage pour amener les organisateurs des soulèvements de 1798 à faire des préparatifs pour reprendre les armes et reconstituer leurs corps paroissiaux. Van Gansen passa à Sichein pour y faire des prosélytes.

L'échec de l'expédition anglo-russe au Texel et de la marche de l'archiduc Charles vers le Bas-Rhin mit fin à ces perspectives de nouvelles prises d'armes. Van Gansen disparut de la scène politique et ne se montra en public que quand une amnistie complète eut couvert les faits de 1798. Il vécut encore quarante ans à Westerloo, où il dirigeait l'exploitation de la ferme de ses parents, le « Heyligen-Geest Huys ».

P. Verhaegen.

*Notice biographique sur E.-J. Van Gansen*, manuscrit de 11 pages par L. Van Gansen, de Westerloo, 1889. — Lettre du commissaire du canton de Montaigu, du 14 floréal an VII (carton 48, Correspondance du commissaire du directeur dans le département de la Dyle, Arch. gies du Royaume). — Lettre du C<sup>te</sup> de Starhemberg, ambassadeur à Londres, au baron de Thugert, du 28 juin et du 5 août 1799 Archives du ministère des Affaires Etrangères, Vienne). — Lettre du C<sup>te</sup> Bentinck, à Hammand, du 8 mai et du 15 mai 1799 (*Frontiers of Holland*, t. IV, Public Record Office, Londres). — *L'Ancien pays de Loos*, t. II, pp. 6, 20, 21. — Colenbrander, *Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland*, derde deel, tweede stuk, 926. — Di Martinelli, *Diest in den Sans-Culottentijd*, p. 161 et *passim*. — Di Martinelli, *300 namen uit den boerenkrijg*, p. 5 et *passim*. — Gebruers, *Eenige aanteekeningen over den besloten tijd en de boerenkrijg in de Kempen*, t. I, pp. 16, 27 et

*passim*, t. II, pp. 9, 26 et *passim*. — Kempisch Museum, 3<sup>e</sup> année. — Muyldermans, *Sans-Culotte en Brigand, Beul en Slachtoffer*, p. 121 et suiv. — A. Orts, *La guerre des paysans*. — A. Sniiders, *Onze boeren*, p. 38. — A. Thys, *Les Conscrits belges 1798 et 1799*. — L. Liekens, *Portrait de E. J. Van Gansen*, reproduit dans Van Laiken, *De Sans-Kulotten in Vlaenderen of de Heldenstrijd der Boeren in 1798*, p. 217.

**VAN GEEL (Jean-François)**, sculpteur. Voir **GEEL (Jean-François VAN)**.

**VAN GEEL (Jean-Louis)**, sculpteur. Voir **GEEL (Jean-Louis VAN)**.

**VAN GEEL (Pierre-Corneille)**, prêtre, botaniste, polémiste, né à Malines le 12 octobre 1796, décédé à Paris en mars 1838. Il était fils de Jean-François Van Geel et frère de Jean-Louis Van Geel, tous les deux sculpteurs connus. Entré au Grand-Séminaire de Malines le 23 septembre 1814, Van Geel reçut la tonsure et les ordres mineurs des mains de Mgr van de Velde de Melrey, ancien évêque de Ruremonde, le 20 décembre 1815; fut ordonné sous-diacre par le prince de Méan, archevêque de Malines, en la chapelle du Grand-Séminaire le 20 décembre 1817 et reçut la prêtrise le 6 mars 1819. Il fut nommé vicaire de la paroisse de Notre-Dame au Finistère à Bruxelles le 31 mars 1819, et résigna ces fonctions le 9 novembre 1826.

Aux termes du procès-verbal de la séance du 5 octobre 1825 de la Société d'Horticulture de Bruxelles, Van Geel est signataire, avec Drapiez et consorts d'un projet de création d'un établissement d'Horticulture à Bruxelles, institution qui devait se transformer en 1870 en Jardin Botanique de l'Etat. Van Geel devint administrateur de la Société, devenue en 1826 Société Royale d'Horticulture des Pays-Bas, et y remplit les fonctions de secrétaire adjoint. Il donna sa démission d'administrateur par lettre du 10 février 1831 et fut remplacé par M. Dansaert-Engels.

Van Geel a collaboré au *Sertum Botanicum* de Drapiez, ouvrage en 6 volumes in-4° et 600 planches coloriées, collection de plantes remarquables par leur utilité, leur élégance, leur éclat et

leur nouveauté, etc. (par une Société de Botanistes. Bruxelles, Etablissement encyclographique 1828-1831). On attribue même à Van Geel le texte de l'ouvrage *Encyclographie du genre végétal I. M.*, publié par Drapiez.

L'activité littéraire de Van Geel ne se borna pas à des publications scientifiques. Il fut polémiste à ses heures. C'est ainsi qu'il se rangea aux côtés du vicaire général Verheylewegen à l'occasion du fameux sermon sur « le Triomphe de la Croix de Jésus-Christ », prêché en l'église St-Rombaut le 4 mars 1821, et qui, par la thèse exposée, eut un si profond retentissement dans les milieux catholiques des Pays-Bas. Celle-ci menait à admettre que le non-catholique, du moment qu'il était de bonne foi, ne serait pas exclu de la félicité éternelle. La thèse fut âprement combattue comme non conforme aux enseignements de l'Eglise. En outre, prétendait-on, le vicaire-général n'avait agi qu'à l'instigation d'agents officiels, soucieux de favoriser une meilleure entente dogmatique entre les sujets catholiques et les sujets protestants du roi Guillaume, et inciter les premiers à s'incliner en la question du Serment. Bref, Verheylewegen était accusé d'orangisme et ainsi ses partisans, dont Van Geel. Celui-ci avait publié à cette occasion un opuscule flamand qui fut traduit en français sous le titre de *Le Vicaire-général Verheylewegen considéré dans son vrai jour par un jeune théologien catholique* (Bruxelles, G. Picard, 1822). Le sermon et tous ouvrages parus pour sa défense avaient été mis à l'index. Les événements de 1830 fournirent à Van Geel un nouveau prétexte pour affirmer ses préférences pour le régime orangiate, en même temps qu'il vilipendait les hommes et les choses des débuts de l'indépendance de la Belgique. Il fit paraître un opuscule intitulé *La politique du guet-apens ou Lord Ponsonby à Bruxelles* (La Haye, Van Weelden, octobre 1831, in-8°, t. II, 86 pages).

Ce diplomate, beau-frère du ministre anglais lord Grey, avait été un des principaux artisans de l'accession au

trône de Belgique du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Dans ce libelle, Van Geel dénonça les manœuvres de lord Pousonby et de la diplomatie anglaise et française. Il vitupéra contre les auteurs de la Révolution, les membres du congrès, le clergé, et contre les nouvelles institutions.

Ses attaques ont dû lui attirer bien des inimitiés, en même temps que son hétérodoxie a dû le mettre en suspicion parmi ses confrères en sacerdoce. C'est sans doute pour ces raisons qu'il crut prudent de mettre la frontière entre lui et ses compatriotes, qu'il se fixa d'abord à La Haye, pour finir par échouer à Paris, où il termina ses jours ignoré et oublié.

H. Coninckx.

Archives de l'archevêché. — Archives du Jardin Botanique de l'Etat, à Bruxelles. — Piron, *Levensbeschrijving van Mannen en Vrouwen van België*. — *Bibliographie de Belgique*, t. IV, supplément. — *Catalogue de la vente de la Bibliothèque de l'abbé Buelens*, à Anvers, 10 août 1868.

**VAN GEEN** (*Jean-Jacques*, baron), homme de guerre. Voir **GEEN** (*Jean-Jacques*, baron **VAN**).

**VAN GEERAERDSBERGEN** (*Adrien*), missionnaire en Turquie. Né dans la ville flamande dont il porte le nom, Adrien, disent les chroniques, reçut l'habit franciscain des mains de saint Jean Capistran, lors de son passage en Flandre en 1440, envoyé cette année par le Saint-Siège pour engager le duc de Bourgogne à la croisade contre le Croissant.

Il est avéré qu'Adrien Van Geeraerdsbergen partit vers cette époque pour le Levant, et qu'il gouverna la communauté de ses confrères à Constantinople. Après la prise de la ville par les Turcs, le 29 mai 1453, et après avoir réussi à échapper à mille dangers, il rentra en Flandre avant la fin de l'année 1453. Envoyé à la résidence de Bruges, *extra muros*, l'ancien missionnaire déploya son zèle durant de longues années. Enfin, déjà jubilaire de profession religieuse et de prêtrise, il décéda au même couvent de Bruges, le 25 octobre 1498.

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Etat à Bruges, *Acta diurna conventus F. Minorum Brugis*, à la date citée. — M. Michaux, *Histoire des Croisades* (Bruxelles, Grégoire, 1841), t. VIII, pp. 197-200. — Ph. Naessen, *Franciscaansch Vlaanderen* (Mechelen, Dirix-Beken, 1896), p. 176.

**VAN GEFFEN** (*Jean*) ou **GEFFENSIS**, humaniste, originaire des environs de Bois-le-Duc (xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> s.). Au dire de Sweertius, Valère André et Foppens, il publia des *Carmina et Proverbia cum nonnullis moralibus Dialogidiis*, qui parurent à Anvers, chez de Trogney, en 1617. Bien que nous nous soyons adressé à ce propos aux principales bibliothèques d'Europe et d'Amérique, nous n'avons réussi à découvrir aucun exemplaire de cet ouvrage.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 427. — Valère André, *Bibl. belg.*, éd. de 1643, p. 505. — Foppens, *ibid.*, 1739, p. 645. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.*, t. VII, p. 70.

**VAN GELDER** (*Jean*), philologue. Voir **GELDER** (*Jean VAN*).

**VAN GELDER** (*N.*), peintre. Voir **GELDER** (*N. VAN*).

**VAN GELDORP** (*Henri*), humaniste. Voir **GELDORP** (*Henri VAN*).

**VAN GELEEN** (*Godefroid*), homme de guerre. Voir **GELEEN** (*Godefroid VAN*).

**VAN GELEEN** (*Godefroid HUYN*), homme de guerre. Voir **HUYN VAN GELEEN** (*Godefroid*).

**VAN GELRE** (*Godefroid*), orfèvre. Voir **GELRE** (*Godefroid VAN*).

**VAN GELUWE** (*Arnold*), écrivain flamand. Voir **GELUWE** (*Arnold VAN*).

**VAN GEND** (*Josse* ou *VAN GHENDT*), peintre. Voir **GEND** (*Josse VAN*).

**VAN GESTEL** (*Corneille*), historien. Voir **GESTEL** (*Corneille VAN*).

**VAN GESTEL** (*Marc*), peintre. Voir **MARC VAN GHISTELE** ou **VAN GESTEL**.

**VAN GHEER** (*Thomas*), graveur. Voir **GHEER** (*Thomas VAN*).

**VAN GHEESDAEL (Jean)**, poète latin. Voir GHEESDAEL (Jean VAN).

**VAN GHEIRTS (Michel)**, hagiographe. Voir GHEIRTS (Michel VAN).

**VAN GHENDT (Josse)**, peintre. Voir GEND (Josse VAN) ou VAN GHENDT.

**VAN GHISTELE (Josse)**, voyageur. Voir GHISTELE (Josse VAN).

**VAN GHISTELE (Kornelis)**, rhétoricien anversois. Voir GHISTELE (Kornelis VAN).

**VAN GHISTELE (Marc)**, peintre. Voir MARC VAN GHISTELE.

**VAN GHIZEGHEM (Heyn)**, compositeur. Voir GHIZEGHEM (Heyn VAN).

**VAN GIERDEGOM (Jean-Népomucène)**, naquit à Bruges le 13 mai 1785 et mourut à Mons le 22 mai 1865. Sa carrière le fixa dans la capitale du Hainaut où la place d'architecte de la ville lui fut confiée en 1825. Son activité professionnelle ne trouva, en dehors des travaux administratifs courants, qu'à s'employer à dresser les plans de la grande boucherie et de la caserne de cavalerie ou caserne Léopold, rue de May, constructions sans caractère qu'il entreprit en 1836 et en 1838 avec la collaboration de Ch. Sury (voir ce nom), ouverte l'une le 1<sup>er</sup> juin 1838 et l'autre occupée dès 1841. L'étude et l'élaboration de projets pour la construction d'un escalier monumental pour la collégiale de Sainte-Waudru à Mons, réclamèrent son attention pendant plus de trente ans, à raison des difficultés que présentaient l'emplacement et le développement insuffisant qu'on pouvait donner à la construction.

La Commission royale des monuments écarta le projet de Van Gierdegom et confia à un de ses membres, l'architecte Alexandre Depraene, la confection et l'exécution d'un autre plan.

Voici le titre des publications de Van Gierdegom :

1. *Sur l'escalier de l'église de Sainte-*

*Waudru* (sans titre). Bruxelles, Gambart et C<sup>ie</sup>, 1837, in-8<sup>o</sup> de 11 p.

2. *A. M. Sarment, au sujet de son croquis d'escalier pour l'église cathédrale de Sainte-Waudru à Mons, et du mur qui existait bien longtemps auparavant.* Bruxelles, 1837, in-8<sup>o</sup> de 12 p.

3. *Avant-projet d'escalier pour le grand portail de l'église de Sainte-Waudru à Mons, présenté au Conseil provincial du Hainaut en session ordinaire de juillet 1837.* Pl. in-fol.

4. *Mémoire sommaire contenant des explications sur le projet définitif destiné à l'église de Sainte-Waudru à Mons, 4 août 1859.* In-fol., 4 p. et 3 pl. (autographiés).

E. Mathieu.

Ch. Rousselle, *Biographie montoise du XIX<sup>e</sup> siècle*, Mons, 1900. — L. Devillers, *Le grand escalier de l'église de Sainte-Waudru à Mons*, Mons, 1839 (*Annales du Cercle arch. de Mons*, t. II). — J. Hubert, *Comité provincial de la Commission royale des Monuments. Rapport annuel, 1897* (avec un plan offrant le parallèle des projets présentés de 1838 à 1892). — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 149.

**VAN GINDERACHTEN (Jean-Thibéd)**, mathématicien, né à Bruxelles le 25 mai 1811, y décédé le 9 novembre 1888. Après avoir fait ses études à l'Athénée royal de Bruxelles et à l'Université de Bologne, il fut attaché à l'Observatoire de cette dernière ville. Revenu en Belgique, il entra en 1837, en qualité de professeur et de membre du conseil des études, à l'École centrale de commerce et d'industrie de Bruxelles. Nommé professeur extraordinaire à l'Université de Bruxelles le 30 juillet 1840 et professeur ordinaire le 7 novembre 1844, il y enseigna différentes branches des mathématiques et de la mécanique. Il fut aussi professeur à l'École militaire de 1846 à 1876 et à l'Athénée royal de 1851 à 1858. L'Université l'admit à l'éméritat le 30 juin 1864.

J. Pelencier.

L. Vanderkindere, *L'Université de Bruxelles* (Bruxelles, 1884), p. 208. — *Université libre de Bruxelles. Année académique 1889-1890; rapport annuel* (Bruxelles, 1889), p. 7. — Goblet d'Alviella, *L'Université de Bruxelles 1864-1909* (Bruxelles, 1909), p. 88 et 240. — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 149.

**VAN GOBBELSCHROY (Pierre-Joseph-Servais-Louis, baron)**. Ministre de

l'Intérieur sous Guillaume I<sup>er</sup>, né à Louvain, le 10 mai 1787; décédé à Woluwe-Saint-Lambert, le 3 octobre 1850.

Il était fils de Michel-Joseph (1745-1825), professeur d'Institutes à l'Université de Louvain. Il fit ses premières études sous la direction de son père. En 1807, il défendait sa thèse de licence en droit avec la plus grande distinction; en janvier 1810, il était nommé auditeur de première classe au Conseil d'Etat.

Successivement sous-préfet à Gand (1812) et à Deventer (1813), il passa en 1814 au service du royaume des Pays-Bas. Secrétaire de la secrétairerie d'Etat à Bruxelles, en 1815, secrétaire du cabinet du Roi, il gagnait bientôt l'entière confiance de Guillaume I<sup>er</sup>. Il devint l'agent le plus actif de la politique religieuse josphiste du roi Guillaume.

En 1821, il coopéra à l'élaboration d'un projet de Concordat, avec MM. van Ghert, référendaire, et Goubau d'Hovorst, chef du département du culte catholique. Cette œuvre resta vaine par suite de l'action de plus en plus marquée de Guillaume I<sup>er</sup> en vue de créer un « catholicisme national » et de subordonner le clergé à son autorité personnelle.

Le 18 juin 1825, au moment où paraissaient les fameux décrets supprimant les petits séminaires et créant un Collège philosophique à Louvain, Van Gobbelschroy était nommé ministre de l'Intérieur en remplacement du chevalier de Coninck. Son département comprenait l'industrie et, depuis 1823, l'instruction publique. Les intentions du Roi étaient claires : il voulait, du même coup, s'assurer l'appui d'un homme de confiance et plaire aux libéraux belges, De Potter, Levae et autres, dont le nouveau ministre était l'ami.

Le nouveau ministre s'efforça de rallier les libéraux belges à la politique du Roi en faisant preuve de calme et de modération. Quoi qu'en aient dit ses adversaires, il ne fut ni déloyal ni indélicat. Certes, il joua un rôle de premier

plan dans toutes les affaires religieuses, mais il agit constamment dans l'excellente intention de rapprocher les vues de son souverain de celles de la Cour de Rome. Son influence sur le monarque devint telle que l'on peut dire qu'il avait « presque exclusivement les affaires de Rome entre les mains ». En juillet 1826, il parvint à faire réunir à son département la direction du culte catholique, jusqu'alors aux mains de l'exalté Goubau. L'année suivante, lors des négociations en vue d'un Concordat, il défendit la tactique modérée de son ami le comte de Celles, représentant du gouvernement néerlandais à Rome, et parvint à éloigner le fougueux Van Maanen de toute intervention dans les pourparlers.

On sait combien la signature du Concordat, le 18 juin 1827, inquiéta les libéraux belges. Van Gobbelschroy eut le tort de vouloir les ménager en envoyant, le 5 octobre 1827, une circulaire confidentielle aux gouverneurs de provinces, pièce par laquelle la signature du Concordat perdait beaucoup de sa signification. Il communiqua ensuite cette circulaire à De Potter afin qu'il commît l'« heureuse indiscretion » de la publier dans le *Courrier des Pays-Bas* (numéro du 14 octobre). Ce manque de sincérité et ces petites manœuvres indisposèrent à juste titre les catholiques. Cependant ce ne fut là qu'une erreur passagère du ministre, due surtout à son désir exagéré d'épargner des soucis au Roi. Dès octobre 1828, il reprenait son rôle favori de conciliateur et — nommé plénipotentiaire par le gouvernement néerlandais en vue de la mise à exécution du Concordat, — consacrait tout l'hiver à de longues et subtiles négociations avec monseigneur Capaccini, délégué du Saint-Siège à Bruxelles.

Dans la seconde moitié de l'année 1829 et au début de 1830, Guillaume I<sup>er</sup> fit à l'opposition belge plusieurs importantes concessions. Parmi celles-ci figura la séparation de la direction des affaires du culte catholique du département de l'Intérieur et sa transformation en un département spécial, confié à un catho-

lique belge, le baron de Pélichy. Peu auparavant, le 25 décembre 1829, Van Gobbelschroy avait quitté l'Intérieur pour prendre la direction du nouveau département des Colonies, de l'Industrie et du *Waterstaat*.

Pendant toute la révolution, son attitude fut dynastique. Le 13 septembre 1830, il quitta Bruxelles, ainsi que son collègue le duc d'Ursel, dans la suite du prince Guillaume d'Orange. Il fit ensuite partie de l'éphémère gouvernement du dit prince, établi à Anvers par un arrêté du 4 octobre. On retrouve son influence dans toutes les mesures tardives prises pour apaiser les Belges : contresignature ministérielle (10 octobre), liberté de l'enseignement (12 octobre), etc. Mais lorsqu'il vit les députés belges de l'entourage princier, Le Hon et de Brouckère, pousser Guillaume à prendre la tête du mouvement révolutionnaire et l'amener à lancer, à l'insu du roi, la fameuse proclamation du 16 octobre, il donna sa démission, ainsi que ses collègues La Coste et le duc d'Ursel.

Dès lors, la carrière politique de Van Gobbelschroy était terminée. Jusqu'à sa mort, il vécut dans la retraite en son château de Woluwe. Son rôle antérieur le plaçait dans une fausse situation vis-à-vis de toutes les institutions belges dont il avait fait partie jadis et notamment vis-à-vis de l'Académie, dont il avait été élu membre associé le 20 août 1825. Il ne laissa aucun travail à la postérité, si ce n'est un factum anonyme, datant de 1839, dans lequel il se révèle orangiste impénitent, partisan non seulement de la restauration de l'ex-royaume des Pays-Bas sous le sceptre du roi Guillaume, mais aussi de la « fusion intime et complète », formule dont l'inanité avait cependant si clairement été démontrée.

F. van Kalken.

*Galerie historique des contemporains, imprimée à Bruxelles de 1817 à 1820. Supplém., t. I (Mons, 1826). — Pauwels-De Vis, Dictionnaire biographique des Belges (Bruxelles, 1848). — Dictionnaire universel et classique d'hist. et de géogr. par une société de professeurs, t. II (Bruxelles, 1853). — G.-F.-A. Piron, Algemeene levensbeschrijving der mannen en vrouwen van België*

(Malines, 1860). — *Bibliographie nationale (1830-1880)*, t. I, p. 4497. — Sur le rôle de V. G. dans la politique religieuse de Guillaume I<sup>er</sup>, cf. Th. Juste, *La révolution belge de 1830*, t. I (Bruxelles, 1872). — P.-J. Blok, *Geschiedenis van het Nederlandsche volk*, t. VII, livre XII (1907). — Delplace, *La Belgique sous Guillaume I<sup>er</sup>* (Louvain, 1899). — P. Albers, *Geschiedenis van het herstel der hiërarchie in de Nederlanden*, 2 vol. (Nimègue, 1903-1904). — H.-T. Colenbrander, *De Belgische omwenteling* (La Haye, 1905). — Ch. Terlinden, *Guillaume I<sup>er</sup> et l'Église catholique en Belgique (1814-1830)*, t. I (Bruxelles, 1906). — F. van Kalken, *Histoire du royaume des Pays-Bas et de la révolution belge de 1830* (Bruxelles, 1910). — Aux Archives du Royaume figure un fonds, intitulé *Papiers de v. G.*, qui comprend onze registres et trois liasses (1814-1829). Il ne contient guère que de la correspondance et des pièces adressées au ministre.

**VAN GODSENHOVEN (Laurent)**, ou **VAN GOIDSENHOVEN**, poète et chroniqueur. Voir GODSENHOVEN (*Laurent VAN*).

**VAN GOETHEM (Jeanne-Catherine)**, poète flamand. Voir GOETHEM (*Jeanne-Catherine VAN*).

**VAN GOETSENHOVEN (Gérard)**, homme politique. Voir GOETSENHOVEN (*Gérard VAN*).

**VAN GOIDSENHOVEN (Laurent)**, poète et chroniqueur. Voir GODSENHOVEN (*Laurent VAN*) ou **VAN GOIDSENHOVEN**.

**VAN GOOR (Pierre-Gautier)**, graveur. Voir GOOR (*Pierre-Gautier VAN*).

**VAN GOORLAECKEN (Guillaume)**, théologien, né à Malines en 1648, mort en cette ville le 14 juin 1706; profès dans l'ordre franciscain le 8 juillet 1669, il reçut le caractère sacerdotal en 1673. La première approbation officielle pour le saint ministère lui fut octroyée le 8 septembre 1673. Homme de lettres et d'étude. Guillaume Van Goorlaecken occupa longtemps les chaires des sciences sacrées dans les maisons centrales de Louvain et d'Anvers à partir de 1682.

Chargé par ses supérieurs de pourvoir à l'édition nouvelle des œuvres du savant Guillaume Herinckx, mort récemment évêque d'Ypres († 1678), Van Goorlaecken fit diligence, et publia bientôt l'ouvrage sous le titre :

*Anatomia carnis ac spiritus, simul et*

*antagonia inter virtutes et vitia, iuxta monitum seraphici Patris Francisci Assisiensis, proposita cum brevitate sermonis, per Fr. Guillelmum van Goorlaecken, Provinciae Inferioris Germaniae P. Minorum Recollectorum Theologum.* Coloniae Agrippinae, apud Johannem Wilhelmum, Friessem, 1692, in-8o.

Le savant éditeur paraît avoir répondu à l'attente générale. L'assemblée capitulaire du 17 avril 1692 lui décerna les titres de *Lecteur jubilé* et de *Chroniqueur provincial*.

Le zèle dignitaire se vit appelé, le 30 août 1705, à siéger au conseil provincial, avec le titre de définiteur.

P. Jérôme Goyens.

Les tablettes capitulaires de la province, aux Archives de l'Ordre. II. — S. Dirks, *Hist. littér. et bibliograph. des Frères Mineurs* (1883), p. 326. — Fr. Peri, *Chronographia Provinciae*, in-fol. plano.

**VAN GORKOM** (*Melchior-Lambert*), historien. Voir GORKOM (*Melchior-Lambert VAN*).

**VAN GOUTHOVEN** (*Guillaume*), calligraphe. Né à Dordrecht, ce religieux avait déjà dirigé l'importante maison d'études supérieures de Louvain, avant d'y assumer la charge de maître des novices. Il se trouve désigné pour ce dernier office par les chapitres provinciaux connus, pendant une période d'une douzaine d'années au moins, à partir de 1641 à 1652.

Le zèle pour la discipline ne paraît point avoir fléchi chez ce maître dans la vie spirituelle : il rédigea les plus belles allocutions entendues de la bouche des vénérables directeurs des âmes vers cette époque, Balthasar Van der Heyden (alias Myricanus, a Merica, Mericanus) et Jean Van Thienen.

La magnifique copie des *Gulde Sermoenen* de Vander Heyden fut terminée le 31 octobre 1620, et dédiée aux Annonciades de Bruxelles; les sermons de Jean Van Thienen furent achevés le 2 avril 1622 pour les Annonciades de Louvain.

Guillaume Van Gouthoven mourut à Malines le 27 septembre 1655.

P. Jérôme Goyens.

BIOGR. NAT. — T. XXVI.

A. Sanderus, *Chronogr. Conv. Lovaniens.*, p. 152. — Tablettes capitulaires aux Archives de l'Ordre, au couvent de Bruxelles. — Fr. Peri, *Chronographia Provinciae*, 1770, placards in-folio. — J. Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. III, nos 2019, 2023, 2024.

**VAN GORP** (*Jean*), médecin. Voir GORP (*Jean VAN*).

**VAN GRAVE** (*Barthélemy*), typographe. Voir DE GRAVE (*Barthélemy*).

**VAN GRAVE** (*Henri*), professeur de théologie. Voir DE GRAVE (*Henri*).

**VAN GRUYTERE** (*Jean*), philologue. Voir GRUYTERE (*Jean*) ou JANUS GRUTERUS.

**VAN GUTSCHOVEN** (*Gérard*), philosophe. Voir GUTSCHOVEN (*Gérard VAN*).

**VAN HAAKEN** (*Alexandre*), graveur. Voir HAECKEN (*Alexandre VAN*).

**VAN HABBEECK** (*Jean*), poète latin. Voir HABBEECK (*Jean VAN*).

**VAN HABBEKE** (*Gaspard-Maximilien*), poète latin. Voir HABBEKE (*Gaspard-Maximilien VAN*).

**VAN HACKEN** (*Alexandre*), graveur. Voir HAECKEN (*Alexandre VAN*).

**VAN HAECHT** (*Guillaume*), poète flamand. Voir HAECHT (*Guillaume VAN*).

**VAN HAECHT** (*Jean*), professeur. Voir HAECHT (*Jean VAN*).

**VAN HAECKEN** (*Alexandre VAN HAAKEN* ou *VAN HACKEN*), graveur. Voir HAECKEN (*Alexandre VAN*).

**VAN HAEFTEN** (*Jacques*, en religion *Benôit*), écrivain ecclésiastique. Voir HAEFTEN (*Jacques VAN*).

**VAN HAEMSTEDÉ** (*Adrien*), théologien. Voir HAEMSTEDÉ (*Adrien VAN*).

**VAN HAESENDONCK** (*Gérard-Constant*), médecin et botaniste, né à Aerschot le 25 septembre 1810 et mort à Tongerlo le 4 juillet 1881.

Van Haesendonck fit des études mé-



dicales à Anvers, où il devint chirurgien-accoucheur et pharmacien interne de l'hôpital civil de Sainte-Elisabeth. Il pratiqua ensuite pendant de nombreuses années la médecine générale à Tongerlo où il s'était fixé. Bien que membre de plusieurs associations médicales : Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles, Société de médecine d'Anvers, Société de médecine pratique de la province d'Anvers (Willebroek), il ne semble pas avoir pris part par des publications médicales à l'activité de ces groupements; mais, dès le début de sa carrière, probablement sous l'influence du Dr Westendorp, le cryptogamiste belge, il s'intéressa à la flore de Belgique et en particulier à celle de la Campine.

Sa première publication date de 1838; elle fut faite en collaboration avec le Dr G.-D. Westendorp et s'occupe de dresser un catalogue des cryptogames observés depuis 1835 dans le Brabant et la province d'Anvers par les deux auteurs. Cette notice parut dans les *Annales de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles*. Elle fit connaître la présence de 186 espèces dont beaucoup n'avaient pas été renseignées dans les limites de notre territoire.

En 1841, il reprit dans une autre brochure l'étude de la flore des environs d'Anvers et d'une partie de la Campine dans un mémoire de 64 pages comportant 1010 noms de plantes classées d'après le système de Linné. Les rapporteurs de ce travail MM. Broeckx, Matthyssens et Pypers, firent au sujet de cette classification quelques objections et regrettèrent que l'auteur n'eût pas fourni la liste des cryptogames de la province d'Anvers, annonçant que ce Prodrôme serait suivi par la publication d'une flore qui ne parut jamais.

Dans ces études, Van Haesendonck fut aidé par plusieurs confrères et entre autres par Barthélemy Dumortier, dont on retrouve le nom partout à cette période de l'histoire de la botanique en Belgique.

Van Haesendonck fit partie du petit groupe de fondateurs, en 1862, de la

Société royale de Botanique de Belgique, qui devait avoir sur le développement de cette science une si grande influence dans notre pays; il fut appelé par ses confrères à siéger pendant plusieurs années dans son conseil d'administration.

Comme certains autres botanistes de cette époque, Van Haesendonck chercha à faire connaître la flore de son pays en publiant un *exsiccata* qui comportait 200 plantes réunies en 4 fascicules; il collabora d'ailleurs aussi au célèbre « Herbarium cryptogamicum » de Westendorp et Wallays, qui comporta 28 fascicules, et parut de 1845 à 1860.

En 1869, il publia dans les *Bulletins de la Société royale de Botanique de Belgique* une notice sur la Florule de Westerlo et sur une plante intéressante décrite par B. Dumortier.

L'Herbarium belge du Jardin botanique de l'État à Bruxelles, dans lequel a été fusionné l'Herbarium de la Société, renferme de nombreux documents des récoltes du botaniste de Tongerlo; nous n'avons malheureusement pu savoir ce qu'est devenu l'herbarium personnel de cet auteur.

Voici la liste de ses publications :

*Catalogue des Cryptogames observés depuis 1835, dans le Brabant et la province d'Anvers* (en collaboration avec G.-D. Westendorp). Bruxelles, 1839 (*Annales de la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles*, année 1838, p. 69-74.) Un tiré à part avec pagination spéciale ne porte pas la mention du périodique, mais : Bruxelles. Société encyclographique des sciences médicales, ce qui a fait commettre à des bibliographes l'erreur de citation : *Annales de la Société encyclographique des sciences médicales*, prenant la société d'édition pour la société scientifique. — *Prodrôme de la Flore des environs d'Anvers et d'une partie de la Campine*, 1841 (*Annales de la Société de médecine d'Anvers*, 1841, p. 339-399). (Un tiré à part avec titre et pagination différents porte : Bruxelles. Société encyclographique des sciences médicales.) — *Herbarium médical belge ou collection de*

plantes médicinales et nuisibles qui croissent ou sont cultivées en Belgique, 1863. 4 fascicules de 50 plantes desséchées. — *Florule des environs de Westerlo*. (Bull. Soc. royale de Botanique de Belgique), t. VII, 1868 (1869), 36 pages. — *Quelques notes sur le Thalictrum princeps Dumont, espèce inédite*. (Bull. Soc. royale de Botanique, t. VIII, 1869, 2 pages.

E. De Wildeman.

Bibliographie nationale, t. IV.

**VAN HAESENDONCK** (Jean-Jacques-Joseph), médecin. Voir HAESENDONCK (Jean-Jacques-Joseph VAN).

**VAN HAESENDONCK** (Pierre-Philippe-François), vicaire général, né à Leeuw-St-Pierre le 15 octobre 1723, y décédé le 14 mars 1813.

Licencié en théologie à l'Université de Louvain le 2 juillet 1749, curé de Rollegem le 26 mai 1766, cet ecclésiastique fut nommé chanoine théologal à Tournai le 19 novembre 1768 et devint le 15 juillet 1778 vicaire général du prince de Salm, évêque de Tournai. Quand ce dernier échangea son diocèse contre celui de Prague, en 1794, Van Haesendonck fut appelé par le chapitre aux fonctions de vicaire général capitulaire, avec Goese et de Preud'homme d'Hailly. En cette qualité, il s'associa aux protestations que souleva en Belgique, en 1796, la suppression des monastères. De ce chef, il fut mis en prison durant plusieurs mois, de septembre 1796 à février 1797. Lorsque, à la suite du coup d'Etat du 18 fructidor, on imposa aux ecclésiastiques, la prestation du serment de haine à la royauté, il estima ce serment illicite et se trouva ainsi en opposition avec son collègue, le vicaire général Bonnier, et il dut se cacher pour se dérober aux poursuites des agents de la République. La nomination de Mgr Hirn à la dignité épiscopale en 1802 amena le rétablissement de l'entente entre les vicaires-généraux. A la fin de 1802, Van Haesendonck se retira dans sa famille.

P. Verhaegen.

Vos, *Le clergé du diocèse de Tournai, depuis le Concordat de 1801 jusqu'à nos jours*, t. V, p. 459 et suiv. — Piron, *Algemeene levensbeschrijving*. — Biographie manuscrite par le P. Pruvost, bibliothèque des R. P. Bollandistes à Bruxelles.

**VAN HAL** (Jacques), peintre. Voir HAL (Jacques VAN).

**VAN HALEN** (Don Juan), homme de guerre. Voir HALEN (don Juan VAN).

**VAN HALEN** (les MIRABELLO dits), famille d'hommes politiques. Voir MIRABELLO (les) dits VAN HALEN.

**VAN HALMALE** (Henri), évêque d'Ypres. Voir HALMALE (Henri VAN).

**VAN HAM** (Jacques), jurisconsulte. Voir HAM (Jacques VAN).

**VAN HAMILTON** (Charles-Jean-Phil.), peintre. Voir HAMILTON (Charles-Jean-Phil. VAN).

**VAN HAMME** (Alexis), peintre d'histoire et de genre, né à Bruxelles le 12 juillet 1813, décédé dans la même ville le 9 octobre 1875. Elève de N. De Keyser et de F. Leys, il exposa en 1838 au Salon de Gand et se spécialisa dans les sujets représentant l'histoire anecdotique des peintres célèbres : *Marie de Médicis, le Dauphin, etc... faisant visite à Rubens, au Louvre, pendant qu'il peint son tableau « Henri IV délibérant sur son futur mariage »* (1839). Le roi Léopold I<sup>er</sup> acquit son tableau : *Entrée d'Albert et Isabelle à Bruxelles*. Il peignit de nombreux sujets de genre dans le style de Florent Willems, de De Block, etc... L'Etat belge possède de lui *La vieille dentellière* (confié aux Amis du Palais).

Lucien Solvay.

Immerzeel, *De Levens en Werken der hollandsche kunstschilders*, 1842. — Siret, *Dictionnaire des peintres*, 1883. — *De Vlaamsche School*, 1875, p. 169. — *La Renaissance*, t. IV (1842-1843), p. 413. — Thieme-Becker, *Künstler-Lexikon*, t. XV.

**VAN HAMME** (Antoine-Fernandès), généalogiste. Voir HAMME (Antoine-Fernandès VAN).

**VAN HANSELAERE** (Pierre), peintre. Voir HANSELAERE (Pierre VAN).

**VAN HAREN** (*Adam*), homme de guerre. Voir HAREN (*Adam VAN*).

**VAN HASSELT** (*André-Henri-Constantin*), écrivain. Voir HASSELT (*André-Henri-Constantin VAN*).

**VAN HASSELT** (*Augustin*), imprimeur. Voir HASSELT (*Augustin VAN*).

**VAN HASSELT** (*Jean*), théologien. Voir HASSELT (*Jean VAN*).

**VAN HAUWAGEN** (*Jean*), sculpteur. Voir HAUWAGEN (*Jean VAN*).

**VAN HAVE** (*Arnold*), historien. Voir HAVENSUS (*Arnold*), ou VAN HAVE.

**VAN HAVRE** (*Jean*), magistrat. Voir HAYRE (*Jean VAN*).

**VAN HECKE** (*Englebert-Théophile*), médecin et publiciste, né à Oost-Eecloo le 19 juillet 1809, mort à Bruges en février 1867, médecin à Eecloo puis à Bruges (depuis 1840).

On lui doit un mémoire sur la carie vénérienne (1835) et des notes d'hygiène sur la ventilation et le chauffage, le danger de l'emploi de certaines substances minérales dans la confection des liqueurs (1835), la transformation de divers quartiers de Bruxelles. Il a publié des considérations sur le théâtre, les droits d'auteur, le théâtre et la civilisation, la main-morte, l'organisation de l'armée. On lui doit également des feuilletons et des articles de journaux.

*Léon Fredericq.*

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 160. — *Dict. des hommes de lettres*, 1837, p. 211.

**VAN HECKE** (*Jean*), sculpteur. Voir HECKE (*Jean VAN*).

**VAN HECKE** (*Joseph*), hollandiste. Voir HECKE (*Joseph VAN*).

**VAN HECKE** (*Michel*), écrivain ecclésiastique. Voir HECKE (*Michel VAN*).

**VAN HEEDE** (*Guillaume*), peintre. Voir HEEDE (*Guillaume VAN*).

**VAN HEEDE** (*Victor ou Vigor*), peintre. Voir HEEDE (*Vigor VAN*).

**VAN HEEU** (*Jean*), chroniqueur. Voir HEEU (*Jean VAN*).

**VAN HEIL** (*Daniel*), peintre. Voir HEIL (*Daniel VAN*).

**VAN HEIL** (*Jean-Baptiste*), peintre. Voir HEIL (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN HEIL** (*Léon*), peintre. Voir HEIL (*Léon VAN*).

**VAN HELDERBERG** (*Jean-Baptiste*), sculpteur. Voir HELDERBERG (*Jean-Baptiste*).

**VAN HELMONT** (*Adrien-Joseph*), musicien. Voir HELMONT (*Adrien-Joseph VAN*).

**VAN HELMONT** (*André*), humaniste. Voir HELMONT (*André VAN*).

**VAN HELMONT** (*Charles-Joseph*), musicien. Voir HELMONT (*Charles-Joseph VAN*).

**VAN HELMONT** (*François-Mercure*), chimiste. Voir HELMONT (*François-Mercure VAN*).

**VAN HELMONT** (*Jean-Baptiste*), chimiste. Voir HELMONT (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN HELMONT** (*Mathieu*), peintre. Voir HELMONT (*Mathieu VAN*).

**VAN HELMONT** (*Pierre-Joseph*), écrivain ecclésiastique. Voir HELMONT (*Pierre-Joseph VAN*).

**VAN HELMONT** (*Sieger-Jacques*), peintre. Voir HELMONT (*Sieger-Jacques VAN*).

**VAN HEMBYZE** (*Jean*), homme politique. Voir HEMBYZE (*Jean VAN*).

**VAN HEMEL** (*Jean-Baptiste*), écrivain ecclésiastique. Voir HEMEL (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN HEMEL** (*Pierre-Joseph*), théologien. Voir HEMEL (*Pierre-Joseph VAN*).

**VAN HEMERT** (*Antoine*), écrivain ecclésiastique. Voir HEMERT (*Antoine VAN*).

**VAN HEMESSEN** (*Catherine*), peintre. Voir SANDERS (*Catherine VAN HEMESSEN*).

**VAN HEMESSEN** (*Jean*), peintre. Voir SANDERS (*Jean VAN HEMESSEN*).

**VAN HERDEGOM** (*Gérard*), historien. Voir HERDEGOM (*Gérard VAN*).

**VAN HERENBEECK** (*Jean*), hagiographe. Voir HERENBEECK (*Jean VAN*).

**VAN HERP** (*Gérard*), peintre. Voir ERP (*Gérard VAN*), ou VAN HERP.

**VAN HERPE** (*Jean*), dessinateur, eulmineur. Voir ERPE (*Jean VAN*), ou VAN HERPE.

**VAN HESE** (*Jean*), voyageur. Voir HESE (*Jean DE*, ou VAN).

**VAN HESE** (*Jean*), polémiste. Voir HESE (*Jean VAN*).

**VAN HESSEN**, sculpteur. Voir HESSEN (*VAN*).

**VAN HEURCK** (*Henri-Ferdinand*), docteur en sciences naturelles, professeur de botanique et directeur du Jardin botanique d'Anvers, professeur à l'École industrielle d'Anvers, né à Anvers le 28 août 1838 et décédé dans la même ville le 13 mars 1909.

Après des études moyennes irrégulières, dues à un état de santé précaire, pendant lesquelles il avait montré un penchant très vif pour l'étude de la botanique, il se rendit à l'Université de Louvain pour y suivre les cours de sciences, à une époque où la spécialisation n'existait pas.

L'ensemble de connaissances qu'il acquit sur les bancs de l'Université lui permit de mener de front l'étude de questions de pure science et de sciences appliquées à la fabrication de laques et de vernis dont il se préoccupa jusqu'à la fin de sa vie.

Pour parfaire ses études universitaires, H. Van Heurck se rendit à l'étranger, et d'abord à Bonn où il s'intéressa particulièrement à la microscopie sous la direction du professeur H. Schacht, qui venait de publier son traité de microscopie spécialement appliqué à l'étude des végétaux. L'impression qu'il reçut des cours de Schacht avec lequel il resta en correspondance, et dont il écrivit une notice nécrologique, eut une influence notable sur la carrière de Van Heurck. Il visita ensuite Lyon où il fit ample connaissance du célèbre botaniste Jordan, le créateur des petites espèces, des « Jordanons », avec lequel il conserva des rapports suivis. Ayant ensuite passé par les grands herbiers de Londres, Paris, Genève, il s'y créa des amitiés, trouvant en C. de Candolle, en Muelle d'Argovie et bien d'autres savants des collaborateurs pour les publications qu'il entreprit plus tard sur les matériaux qu'il accumula dans son musée.

L'œuvre de Van Heurck se répartit en quatre groupes principaux : le microscope, les Diatomées, les végétaux supérieurs et les algues, les drogues principalement d'origine végétale.

Sa riche documentation en microscopie l'amena à écrire un *Traité du microscope*, dont la première édition date de 1865.

L'étude du microscope et de tous les appareils accessoires : éclairage, dessin, photographie, avait fait de H. Van Heurck un spécialiste, peut-être mieux connu à l'étranger qu'en Belgique, et ce fut surtout avec des constructeurs anglais qu'il travailla au progrès de l'optique et de l'éclairage.

Ces progrès, il les appliqua en particulier à l'étude des Diatomées, et dans les comptes rendus des séances des sociétés scientifiques belges, comme dans les périodiques étrangers, il publia de très nombreuses notices.

Parmi ses travaux sur les Diatomées, il faut citer en première ligne le célèbre *Synopsis des Diatomées de Belgique*, qu'il publia à Anvers de 1880 à 1885, avec la collaboration d'un confrère étranger, le Dr Grunow. Cet ouvrage, devenu très

rare, valut à Van Heurck le Prix Desmazières de l'Académie des sciences de Paris.

Quelque temps après la publication de ce « synopsis », Van Heurck publia un *Traité des Diatomées*.

A la fin de sa carrière il collabora aux travaux de l'expédition antarctique belge, par l'étude des Diatomées recueillies par le D<sup>r</sup> Racovizza.

Dans le domaine de la botanique pure ou appliquée, rappelons en outre : *Flore médicale belge*, *Antwerpse analytische Flora*, rédigées avec l'aide de collaborateurs, son travail sur les *Algues marines des îles anglo-normandes et côtes de la France* où il se rendait régulièrement en bateau, vrai laboratoire flottant, et surtout ses *Observationes botanicæ et descriptiones plantarum novarum Herbarii Van Heurckiani*, qu'il publia avec la collaboration de botanistes étrangers et belges : J. Muelle d'Argovie, C. de Candolle, Fr. Crépín, Spring, etc. Deux fascicules virent le jour à Anvers en 1870 et 1871.

A. Martinis, successivement conservateur de l'Herbier Van Heurck et de l'Herbier du Jardin botanique de l'Etat à Bruxelles, dans une étude sur les collections Van Heurck, placée en tête des *Observationes*, a fait connaître la composition de cette collection formée en majeure partie de l'Herbier Sieber qui, ayant passé aux mains de Reichenbach, fut cédé par ce dernier en 1867 à Van Heurck; de l'Herbier personnel de Reichenbach, dont Van Heurck se fit l'acquéreur, et enfin de l'herbier constitué par les récoltes du botaniste anversoïis lui-même et par les plantes qu'il reçut en don ou en échange de collègues étrangers et belges.

Comme beaucoup de botanistes belges de la période, Van Heurck, avec l'aide de Martinis, édita, un *exsiccata* qui parut en 8 fascicules de 50 numéros chacun, et était consacré aux plantes rares de Belgique.

Il avait épousé M<sup>lle</sup> Jeanne Collignon; il eut plusieurs enfants dont l'un, Émile Van Heurck, hérita des qualités de collectionneur de son père et publia sur

le folklore des recherches intéressantes.

Il fut un des membres fondateurs de la Société royale de botanique de Belgique et de la Société de microscopie dont il occupa la présidence, membre honoraire de la Société de microscopie de Londres, des Sociétés de microscopie de New-York et de Chicago.

Voici la liste de ses principales publications : 1. *Antwerpse analytische Flora*, Anvers, 1861 (en collaboration avec J. J. De Beucker. — 2. *Flore médicale belge*, Louvain, 1864, in-8°, 450 pages (en collaboration avec le D<sup>r</sup> V. Guibert). — 3. *Le Microscope, sa construction, son maniement et ses applications aux études d'anatomie végétale*, 1865 (quatre éditions successives; la dernière, anglaise, parue en 1893). — 4. *Observationes botanicæ et descriptiones plantarum novarum Herbarii Van Heurckiani*, Anvers, in-8°, fasc. I, 1870, 117 pages; fasc. II, 1871, 249 pages (avec la collaboration de divers botanistes belges et étrangers). — 5. *Notions succinctes sur l'origine et l'emploi des drogues simples de toutes les régions du globe*, Bruxelles, 1876, in-8°, 259 pages. — 6. *Synopsis des Diatomées de Belgique*, Anvers, 1880-1885, gr. in-8°, 1 vol. texte, 135 pages; un atlas de 134 planches; une table de 120 pages. — 7. *Traité des Diatomées*, Anvers, 1899, gr. in-8°, 570 pages, 290 figures, 35 planches. — 8. *Prodrome de la Flore des Algues marines des îles anglo-normandes et des côtes nord-ouest de la France*, Jersey, in-4°, 1908, 120 pages.

E. De Wildeman.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — D<sup>r</sup> Libotte in *Journal de Radiologie*, 1909. — J. Chalon in *Bull. Soc. roy. de Botanique de Belgique*, t. XLVI (1909), avec portraits, p. 230-278 et p. 436. — Vict. Hamels, *Notice sur les collections botaniques de H. Van Heurck* (Anvers, 1867). — Martinis, *Notice sur les collections botaniques du D<sup>r</sup> H. Van Heurck* (Anvers, 1870). (Cette notice est une réédition complétée de celle de V. Hamels; elle est l'introduction des « Observations »). — G. Planchon, *Sur le musée Van Heurck* (*Bull. Soc. botanique de France*, t. XX, 1873). — Fr. Crépín, *Guide du Botaniste en Belgique* (Bruxelles, 1878, p. 294, 299, 482).

VAN HEURCK (Jean-Charles), économiste. Voir HEURCK (Jean-Charles VAN).

**VAN HEURNE** (*Christophe*), ou **VAN HUEURNE**, historien. Voir **HUERNE** (*Christophe VAN*), ou **VAN HEURNE**.

**VAN HEUSDEN** (*Pierre-Antoine*), poète flamand. Voir **HEUSDEN** (*Pierre-Antoine VAN*).

**VAN HEYLEN** (*Gonzalès*), graveur. Voir **HEYLEN** (*Gonzalès VAN*).

**VAN HEYLERHOFF** (*Martin-Jean*), archéologue. Voir **HETLERHOFF** (*Martin-Jean VAN*).

**VAN HEYLWEGEN** (*Louis*), magistrat. Voir **HETLWEGEN** (*Louis VAN*).

**VAN HIER** (*François*), écrivain ecclésiastique. Voir **HIER** (*François VAN*).

**VAN HILLE** (*Corneille-Josse*), théologien. Voir **HILLE** (*Corneille-Jean VAN*).

**VAN HILLE** (*Martin*), chirurgien. Voir **HILLE** (*Martin VAN*).

**VAN HINGENE** (*Jean*), mécanicien. Voir **JEAN VAN HINGENE**.

**VAN HOOSWINCKEL** (*Philippe*), historien. Voir **HOOSWINCKEL** (*Philippe VAN*).

**VAN HONDEGHEM** (*François*), écrivain ecclésiastique. Voir **HONDEGHEM** (*François VAN*).

**VAN HONSEBROECK** (*Corneille*), médecin, né à Werken (Flandre occidentale) le 1<sup>er</sup> janvier 1803, obtint le 7 novembre 1829 le diplôme de docteur en médecine à l'Université de Gand. Après un stage dans le service de santé de l'armée, il se fixa à Anvers et dirigea pendant d'assez longues années un établissement hydrothérapique à Berchem près d'Anvers. Il figure jusqu'en 1853 sur la liste officielle des médecins de Berchem. Il alla ensuite s'établir à Bruxelles.

Il était membre des Sociétés de médecine d'Anvers, Gand, Bruxelles, Bordeaux, Evreux, Nancy. On lui doit plusieurs mémoires : sur l'ophtalmie de l'armée, sur le traitement hydrothérapique des maladies, sur la prophylaxie

laxie du choléra, sur les abus médicaux, etc. Citons encore de lui *Uromantes of de pisbezienders; De la Physiologie appliquée à la peinture* et une pétition adressée aux membres de la Chambre des représentants en 1848 : *Du droit au travail*.

Sa proposition de traitement préventif du choléra par l'eau froide fut l'objet d'un rapport peu favorable à l'Académie de médecine de Belgique en 1848.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 168. — *Diction. des Hommes de lettres belges*, 1837, p. 241. — Broeckx, *Coup d'œil sur les inst. méd. belges*, 1841, in-8°. — Renseignements fournis par le Dr Tricot-Royer, d'Anvers.

**VAN HONTSUM** (*Zeger*), écrivain. **HONTSUM** (*Zeger VAN*).

**VAN HOEBROECK** (*Charles-François-Joseph*), dit **TE WALLE**, homme de guerre. Voir **HOEBROECK-TE WALLE** (*Charles-François-Joseph VAN*).

**VAN HOEBROECK** (*Constantin-Ghislain-Charles*), dit **D'ASPER**, général. Voir **HOEBROECK** (*Constantin-Ghislain-Charles VAN*), dit **D'ASPER**.

**VAN HOOGSTADT** (*Gérard*) ou **VAN HOOGSTADT**, peintre. Voir **HOOGSTADT** (*Gérard VAN*).

**VAN HOOFF** (*Herman*), homme de guerre. Voir **HOOFF** (*Herman VAN*).

**VAN HOOGTEN** (*Jean-Gérard*), magistrat. Voir **HOOGHTEN** (*Jean-Gérard VAN*).

**VAN HOOGSTADT** (*Gérard*) ou **VAN HOOCHSTADT**, peintre. Voir **HOOGSTADT** (*Gérard VAN*).

**VAN HOOL** (*Jean-Baptiste*), sculpteur. Voir **HOOH** (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN HOORDE** (*Grégoire*), hagiographe. Voir **HOORDE** (*Grégoire VAN*).

**VAN HOORDE** (*Joseph*), horticulteur. Voir **HOORDE** (*Joseph VAN*).

**VAN HOOREBEKE** (*Augustin-Liévin*), archiviste. Voir **HOOREBEKE** (*Augustin-Liévin VAN*).

**VAN HOOREBEKE** (*Ch.-J.*), pharmacien. Voir HOOREBEKE (*Ch.-J. VAN*).

**VAN HOOREBEKE** (*Emile*), professeur. Voir HOOREBEKE (*Emile VAN*).

**VAN HOOREBEKE** (*J.-Fr.*), pharmacien. Voir HOOREBEKE (*J.-Fr. VAN*).

**VAN HOORN** (*Charles*), prédicateur. Voir HOORN (*Charles VAN*).

**VAN HOREN** (*Jacques*), peintre. Voir HORNES (*Jacques DE*) ou VAN HOREN.

**VAN HORENBEKE** (*François*), évêque de Gand, né à Bruxelles le 22 janvier 1629, mort à Gand le 4 janvier 1679. Son père était François van Horenbeke, natif de Termonde, avocat au conseil de Brabant, qui avait reçu de Philippe IV des lettres de noblesse, le 25 janvier 1651; sa mère était Claire van Vossum, fille de Jean, greffier de la ville de Bruxelles.

François van Horenbeke fit ses études à l'Université de Louvain, où il conquit le grade de licencié *utriusque juris*. Il embrassa l'état ecclésiastique et devint, vers 1657, chanoine du chapitre de l'église Saint-Pierre à Louvain; il fut nommé, le 2 janvier 1668, doyen du même chapitre. Il fut aussi président du collège de Craendonck, à Louvain. Examineur et juge synodal, il se distingua rapidement par sa piété et son éloquence. Le 23 septembre 1673, il fut désigné par les vicaires capitulaires de Ruremonde comme candidat pour le siège épiscopal de cette ville; le 25 juin 1675, une désignation analogue lui échut de la part des vicaires capitulaires de Saint-Omer. Le roi d'Espagne Charles II le présenta en 1676 pour l'évêché de Gand. Il reçut la consécration épiscopale des mains de l'archevêque de Malines, Alphonse de Berghes, assisté de l'évêque de Bruges, François de Baillencourt et de l'évêque de Ruremonde, Réginald Cools, dans l'église des Augustins, à Bruxelles, le 25 juillet 1677. Il fut intronisé à Gand le 5 août suivant.

La guerre vint troubler l'exercice de son ministère. Les armées françaises,

dès septembre 1677, envahirent la Flandre. Le 1<sup>er</sup> mars 1678, une armée française vint mettre le siège devant Gand. Louis XIV essaya de gagner van Horenbeke au parti français. Les archives de la ville de Gand conservent une copie authentiquée d'une lettre du roi à l'évêque, datée du 25 mars 1678. Il continua la construction de son séminaire; il acheva l'aile contiguë à la cathédrale et compléta l'organisation des cours théologiques, qui furent confiés à des professeurs hostiles aux théories jansénistes. L'inauguration solennelle eut lieu le 14 novembre 1678.

F. Claeys Bouwert.

Sanderus, *Flandria illustrata*, t. I (La Haye, 1732). — [Foppens], *Chronologia sacra episcoporum Belgii* (Bruxelles, 1761). — [Mellin], *Histoire chronologique des évêques et du chapitre exempt de l'église cathédrale de S. Bavon, à Gand* (Gand, 1772). — Van de Velde, *Synopsis monumentorum collectionis proxime edendae...* (Gand, 1821). — F. van der Haeghen, *Bibliographie gantoise*, t. II (Gand, 1860). — *Het bisdom en de bischoppen van Gent, dans Oud en nieuw* (Gand, 1865). — *Memorieboek der stad Ghent*, t. III (Gand, 1854). — [Lavant], *Het bisdom en de bischoppen van Gent* (Gand, 1881). — Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain, dans les Analectes...*, t. XVIII (Louvain 1882). — V. van der Haeghen, *Lettre de Louis XIV à l'évêque de Gand, le 25 mars 1678, dans le Messager des Sciences historiques* (Gand, 1891). — Archives de l'évêché de Gand.

**VAN HORICKE** (*Baudouin*), calligraphe. Voir HORICKE (*Baudouin VAN*).

**VAN HORT** (*Aart*), peintre verrier. Voir HORT (*Aart VAN*).

**VAN HOUCKE** (*Charles*), traducteur. Voir HOUCKE (*Charles VAN*).

**VAN HOUCKE** (*Eloi*), poète latin. Voir HOOCKAERT (*Egidius*).

**VAN HOUT** (*T.*), peintre. Voir HOUT (*T. VAN*).

**VAN HOUTHEM** (*Libert*), poète latin. Voir HOUTHEM.

**VAN HOUTTE** (*Louis-Benoît*), horticulteur, né à Ypres, le 29 juin 1810, décédé à Gentbrugge, le 9 mai 1876. Il fit ses études à Paris, à l'École centrale du Commerce. Après avoir résidé pendant deux ans à Clermont-Ferrand, où il prit un emploi de commis pour

subvenir à ses besoins et à ceux de sa mère, il vint, en 1828, habiter Bruxelles où il prit une part active aux événements qui préparèrent notre indépendance nationale. Il fut un des premiers employés du gouvernement provisoire. C'est lui qui rédigea l'énergique avis placardé à Bruxelles à l'adresse des boulangers : « Quiconque refusera du pain à la troupe, sera fusillé ».

Van Houtte entra ensuite comme fonctionnaire au Ministère des finances, mais il résilia bientôt cet emploi peu conforme à ses goûts. Désireux de voyager, il accepta l'offre que lui fit Parthon-Devon d'Anvers, grand amateur de plantes, qui aurait défrayé son voyage au Brésil, à condition de recevoir de lui, des Cactées brésiliennes. Il parcourt le Brésil, le Guatemala, le Honduras, les îles du Cap Vert, et envoie au Jardin Botanique de Bruxelles de nombreuses caisses de richesses végétales. Avec Ch. Morren, il fonda le journal *L'Horticulteur belge* (1833). En 1836, il fut attaché au Jardin Botanique de Bruxelles pendant deux ans. En 1839, il vint s'établir à Gentbrugge, où il fonda les établissements grandioses qui portent son nom.

En 1845, il créa la *Flore des Serres et des Jardins de l'Europe*, recueil qui fut rapidement placé au premier rang parmi les journaux horticoles du monde. Il fonda aussi l'École d'horticulture qui porta son nom et qui fit accourir une jeunesse studieuse et attentive, de tous les coins du monde. Il fut, durant plus de vingt ans, bourgmestre de Gentbrugge, où se dresse aujourd'hui sa statue.

Van Houtte est considéré comme le véritable promoteur de l'horticulture belge au XIX<sup>e</sup> siècle.

Ch. Pynaert.

Renseignements personnels. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN HOVE (Laurent)**, dit ALLEYNS, instituteur. Voir ALLEYNS (*Laurent*), dit VAN HOVE.

**VAN HOVE (Nicard)**, écrivain ecclésiastique. Voir HOVE (*Nicard VAN*).

**VAN HOVE (Pierre)**, philologue et scripturiste, né à Rethy le 25 août 1726, mort à Anvers le 21 septembre 1790. Reçu dans l'ordre de Saint-François, à Louvain, le 26 septembre 1745, il y émit les vœux le 27 septembre de l'année suivante. Il étudia ensuite la philosophie à Tirlemont et la théologie à Anvers, sous la direction de l'ex-Provincial Herman Janssens. Il enseigna d'abord les humanités à Hoogstraeten, et bientôt après la philosophie à Venloo. En 1759, il occupa la chaire de théologie à Bruxelles et enfin à Anvers, pour y devenir le collaborateur puis successeur de Guillaume Smits, le traducteur de la *Pulgate*, à l'institut philologico-biblique érigé au couvent d'Anvers. Il recueillit la succession et le titre de préfet du Musée le 12 septembre 1771. Il obtint le titre honorifique de *Scriptor generalis ordinis*, le 12 août 1778. Il fut en même temps premier conseiller officiel dans sa province, sous le nom de *custode*.

Voici la liste de ses œuvres : 1. *Imago polemica sacra primi cœculi Religionis Jesu-Christi, seu Fidei, doctrinæ et morum disciplina ecclesiæ apostolica è divinis, potissimum S. Pauli scriptis delineata, cum exercitationibus exegeticis in scripta ejusdem* (Bruxellis, Franciscus T'Serstevens, 1765, in-8°). — 2. *Sacra iconographia a pictorum erroribus vindicata...* (Antverpiæ, J. Grange, 1768). — 3. *Chanaan, seu regnum Israël theocraticum* (Antv., J. de Roveroy, 1770). — 4. *Messias, seu Pascha nostrum* (Antv., J. Grangé, 1771).

Il édita *Liber Numeri vulgatæ editionis... auctore Wilh. Smits, opus posthumum*. (Antv., J.-B. Carstiaenssens, 2 tomes, 1772 et 1775, in-8°); *Liber Deuteronomii...* (*ibid.*, 1777-1780, 2 vol. in-8°), auquel il adjoignit *Apologismus polemicus ad Deuteronom. XVII* (*ibid.*, 1782, in-8° de 745 p.).

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'Ordre au couvent de Bruxelles, VI. Lettre mortuaire. — S. Dirks, *Histoire littér.*, p. 397-399. — *Archivum Franciscano-historicum*, vol. XII, an. 4919, p. 4, notef.

**VAN HOVE (Pierre)**, théologien. Voir HOVE (*Pierre VAN*).



**VAN HOYBERGEN** (*Jean*), historien. Voir HOYBERGEN (*Jean VAN*).

**VAN HOYE** (*André*), poète latin et historien. Voir HOYE (*André VAN*).

**VAN HOYE** (*Timothée*), poète. Voir HOYE (*Timothée VAN*).

**VAN HUELE** (*François*), ritualiste, né à Ypres vers 1614, mort à Courtrai, le 9 février 1691. Fils de Bertrand, et d'Antoinette Navegbeer, il entra à Courtrai au convent franciscain, le 26 décembre 1632, et y prononça les vœux l'année suivante. Dès 1651, il fut préposé à la direction de la communauté de Dixmude et passa à celle de la maison du noviciat à Ypres en 1656. Appelé à siéger au conseil de la province en 1659, il eut à remplacer le provincial défunt, à partir du 6 janvier 1667.

Les chapitres de 1662 et de 1671 lui imposèrent un double triennat de ministre de la province. Les supérieurs majeurs lui confièrent la visite canonique d'autres provinces de l'ordre. Il entreprit, de plus, le voyage pour l'Italie et l'Espagne en vue des intérêts de son ordre. Il termina sa carrière au convent de Courtrai.

Il publia : 1. *Expositio Regulae Fratrum Minorum, auctore fr. Petro Manero, totius Ordinis Minorum Ministro Generali*. Gandavi, Max. Braet, 1664, in-12, 215 pages. — 2. *Coeremoniale Fratrum Minorum Recollectorum Provinciae S. Joseph in Comitatu Flandriae*. Brugis, L. Kerchovius, 1674. — 3. *Rituale Romano-Seraphicum ad usum Fratrum Minorum Recollectorum Provinciae Comitatus Flandriae S. Joseph*. Brugis, L. Kerchovius, 1674.

P. Jérôme Goyens.

Archives de l'ordre franciscain en Belgique : *Liber Defunctorum conventus Cortracensis O. F. M.* — A. Heysse, *Tabulae Capitulares Prov. Comitatus Flandriae* (Bruges, 1910). — Photian Naessen, *Franciscaansch Vlaanderen* (Mechelen, 1895), p. 226. — F. van der Haeghen, *Bibliographie gantoise*, t. VI, p. 96.

**VAN HUERNE** (*Christophe*), historien. Voir HUERNE (*Christophe VAN*), ou VAN HEURNE.

**VANHUFFEL** (*Pierre-Guillaume-Jean*), peintre, né à Grammont le 17 avril 1769, décédé à Gand le 12 août 1844. Il est le fils d'Ambroise-Thomas, écolâtre, et de Caroline Sergeant, et le neveu du peintre Pierre Canivez et du musicien Samuel Hausseur. Il apprit les premiers éléments du dessin à Grammont et accompagna son oncle et parrain Canivez dans les voyages entrepris par celui-ci pour restaurer les tableaux des églises, puis à l'Académie de Gand. Il passa ensuite sept années à Anvers et à Malines chez le peintre G. Herreyms.

Mais les premières années du régime français l'empêchèrent de continuer sa carrière artistique et pendant quelque temps il tint un magasin d'étoffes à Grammont. Il exposa une première fois au Salon de Gand, en 1796, un *Jésus-Christ mourant* et une *Sainte Agnès*. Après le 18 Brumaire, il s'établit à Gand et y tint également un magasin d'étoffes. Il coopéra, avec d'autres artistes, au compartiment des beaux-arts de l'Exposition nationale de Gand en 1803. Il participa aux Salons de Gand jusqu'en 1832. Il exposa, entre autres, quatre portraits de famille et un groupe de famille.

Le 3 août 1805, les directeurs de l'Académie de Gand le choisirent comme un des « directeurs-artistes » de l'institution.

La « Société des Arts », formée à Gand le 27 septembre 1808, l'élut président. Il exécuta un grand nombre de portraits : en 1808, ceux du préfet Faipoult et du baron Pycke, maire de Gand; ensuite, ceux de M. d'Houdetot, préfet du département de l'Escaut, et de M. Van der Haeghen, maire de Gand. A l'occasion du congrès en vue du traité anglo-américain, conclu à Gand en 1814, il dessina les portraits des ministres américains, peignit celui du plénipotentiaire américain John Quincy Adams; il exécuta aussi ceux de l'évêque de Broglie, des chanoines Triest et De Meulenaere.

En 1819 (juin), son atelier reçut la visite du prince et de la princesse d'Orange qui lui accordèrent le titre de peintre honoraire.

Vers la fin de 1820 parut un almanach pour 1821, contenant un poème burlesque : *Den Bespeurder der nationale feestten, of de Beschrijvinge van het aenzicht van Gend geduerende de maend Augusti 1820, in koddige vlaemache verzen, gemeene stil, dienstig voor alle man*. Vanhuffel était l'auteur de cette poésie anonyme.

En 1836, il expose à l'Académie de Gand deux tableaux destinés à l'église de Willebroeck ; *Le Couronnement de la Pierge* et *La Résurrection*. Vanhuffel fut membre de la Régence sous le gouvernement hollandais et titulaire d'une suppléance des États provinciaux.

L'Académie royale de dessin de Gand possède un portrait de Vanhuffel, peint par Vanhanselaere, son élève; des lithographies de Burggraaf et de J. Eeckhout ont reproduit ses traits.

O. Roelandt.

Documents et archives de l'Académie royale de dessin de Gand. — Catalogues des Salons de Gand de 1796 à 1832. — *Historie en inrichting der koninglijke Akademie van teeken-, schilder- en bouw-kunden opgerecht binnen de stad Gend, Gend, 1794*. — *Hommage au Salon de la ville de Gand, MDCCCXII*, par un membre de la Société des Beaux-Arts. — *P. Van Huffel, membre de la Régence, Esquisse historique*, peinte en 1818 par Mr Van Huffel, président de la Société royale des Beaux-arts, un des directeurs de l'Académie royale et conservateur du Museum à Gand, Gand, 10 octobre 1818. — L. De Bast, *Annales du Salon de Gand et de l'École moderne des Pays-Bas* (Gand, 1823). — *Verzameling van de merkwaardigste voortbrengselen der heiden-daagsche Nederlandsche kunstschool* (Gent, 1824). — *Messenger des Sciences et des Arts*, années 1827-1828 et 1838. — J. Immerzeel jr., *De levens en werken der hollandsche en vlaemache kunstschilders* (Amsterdam, 1843). — E. De Busscher, *Précis historique de la Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand* (Gand, 1845). — *Messenger des sciences historiques et Archives des arts de Belgique*, 1851 et 1854. — H. Van der Vin, *Catalogue des collections de tableaux, aqua-relles, gravures, lithographies, médailles et anti-quités formant le cabinet de feu Mr le Chevalier De Continc de Merckem* (Gand, 1836). — A.-P. Sinaert, *Catalogue descriptif du Musée de la ville de Gand* (Gand, 1870). — P. Claeys, *Mémorial de la ville de Gand, 1792-1830* (Gand, 1902). — *Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand*, 16<sup>e</sup> année, 1908. — Koninklijk Museum van Schoone Kunsten te Antwerpen : *Moderne meesters. Catalogus 1925*.

**VAN HULLE** (*Anselme*), peintre.  
Voir HULLE (*Anselme VAN*).

**VAN HULLE** (*Baudouin*), poète latin.  
Voir HULLE (*Baudouin VAN*).

**VAN HULST** (*Jean*), poète flamand.  
Voir JEAN VAN HULST.

**VAN HULTHEM** (*Charles-Joseph-Emmanuel*), bibliophile. Voir HULTHEM *Charles-Joseph-Emmanuel VAN*.

**VAN HUMBEECK** (*Pierre-Edouard*), avocat, homme politique, né à Bruxelles le 17 mai 1829, décédé dans la même ville le 6 juillet 1890.

Pierre Van Humbeeck était issu d'une excellente et ancienne famille libérale de la ville basse. Son père, Jacques-Joseph, dit Corneille Van Humbeeck, banquier vivant dans une large aisance, était né à Ixelles, le 14 août 1796. Il avait épousé, le 7 juillet 1828, Anne-Marie Anuemans, née le 18 messidor an XII (décédée en décembre 1876) et appartenant à une famille qui avait compté parmi ses membres plusieurs conseillers communaux et députés permanents. Van Humbeeck père habitait un hôtel de belle apparence, 12, rue du Rempart des Moines; à ses occupations, il joignait celles de membre de la Chambre de commerce et, depuis 1848, de conseiller communal.

D'esprit vif et ardent, Pierre Van Humbeeck fit de bonnes études juridiques à l'Université libre de Bruxelles. En 1851, il débuta au barreau de Bruxelles et fut toujours un avocat estimé. Ses plaidoiries, un peu emphatiques et visant au sentiment, plaisaient fort à cette époque plus ou moins adonnée aux sonorités verbeuses. Plusieurs fois ses collègues l'éluèrent bâtonnier.

Tout jeune, Pierre Van Humbeeck fut séduit par la politique. Il fit ses premières armes dans les rangs du groupe libéral avancé sécessionniste qui siégeait à la « Louve » (Grand'Place), puis (après la réconciliation momentanée de 1857 entre doctrinaires et avancés) dans le groupe dit « rouge » de l'Association libérale.

En 1860, la nuance avancée l'emportait à l'Association, dont Van Humbeeck devenait président; cette même année il était élu député de Bruxelles.

Sans doute, le jeune et actif député s'intéressait aux problèmes sociaux et démocratiques; en 1859, il avait écrit une dissertation bien construite : *Révision du code pénal. Des coalitions de maîtres et d'ouvriers (La Belgique judiciaire, 1859, art. de 32 pages)*. Après le congrès ouvrier de 1863, il avait été fier d'être nommé président du Comité parlementaire d'enquête. On se tromperait cependant si on le considérait comme un vrai radical. A la Chambre comme à l'Association, Van Humbeek visait à la « prépondérance des nuances » intermédiaires ». Il voulait être « le plus avancé des modérés et le plus modéré des avancés! ».

Vice-président de la Chambre, de 1869 à 1870, Van Humbeek entra, le 19 juin 1878, dans le cabinet Frère-Orban, comme ministre de l'Instruction publique. Il fit aussi l'intérim du département de la Guerre, entre les ministères des généraux Renard et Liagre. Il devait y représenter l'élément libéral partisan de l'extension du droit de suffrage. La loi du 1<sup>er</sup> juillet 1879, créatrice de l'école primaire laïque et neutre, fut en grande partie son œuvre. On sait avec quel loyal enthousiasme il s'attela à cette tâche, mais aussi combien il y était peu préparé, tant à cause de son incompetence sur la matière que par suite de son manque de souplesse et d'esprit de suite.

Il ne convient pas ici d'insister sur la « guerre scolaire » ni sur l'effondrement de la politique libérale en 1884. Remarquons cependant qu'à côté des créations éphémères de Van Humbeek, une œuvre durable survécut : celle de la réorganisation, par le directeur général de l'enseignement primaire Germain, de l'enseignement frâ-belien d'une part et normal primaire de l'autre.

L'infortuné ministre ne put néanmoins se consoler de l'échec d'ensemble de son œuvre. La fin de sa vie fut également assombrie par la maladie et des chagrins d'ordre privé. Il se retira presque complètement de la vie publique.

Ses funérailles, de même que l'inauguration d'un monument commémoratif en son honneur, le 27 juillet 1902, près de la porte de Gand, furent l'occasion de grandes et touchantes manifestations de sympathie populaire.

F. van Kolken.

Aug. Scheler, *Annuaire statistique et historique belge, XI<sup>e</sup> année, 1864*. — *Bibliographie Nationale (1830-1880)*, t. IV, p. 176. — *Journaux : Indépendance belge, Étoile belge, etc.*, des 6-7 juillet 1890 et 28 juillet 1902. — *Journal des tribunaux* du 40 juillet 1890, article d'Edmond Picard. — Sur l'activité parlementaire de Van Humbeek, cf. L. Hymans, *Histoire parlementaire de la Belgique, années 1860 à 1884, passim*.

**VAN HUMBEEK (Pierre)**, prédicateur. Voir HUMBEEK (Pierre VAN).

**VAN HUSSEL (François)**, sculpteur. Voir USEL (François VAN) ou VAN HUSSEL.

**VAN HUYSEN (Hyacinthe)**, écrivain ecclésiastique. Voir HUTSEN (Hyacinthe VAN).

**VAN HUYSSSE (DE SMET)**, inspirateur de prophéties. Voir SMET (DE-) VAN HUYSSSE.

**VAN IERSELE (Pierre)**, poète flamand. Voir PIERRE VAN IERSELE.

**VAN ISEGHEM (André)**, grammairien. Voir ISEGHEM (André VAN).

**VAN ISEGHEM (André-Jean)**, administrateur. Voir ISEGHEM (André-Jean VAN).

**VAN ISEGHEM (Liévin-Josse)**, officier de marine. Voir ISEGHEM (Liévin-Josse VAN).

**VAN KEERBEECK (Antoine)**, écrivain ecclésiastique. Voir KEERBEECK (Antoine VAN).

**VAN KEMPEN (Elienne-Michel)**, professeur d'anatomie à l'Université de Louvain, né à Diest le 2 novembre 1814, mort à Louvain le 26 septembre 1893. Il fit ses études médicales à l'Université catholique à Malines, puis à Louvain. Prosecteur et élève favori de l'anatomiste Windischmann, il fut appelé, quoique encore étudiant, à suppléer son maître

dans l'enseignement de l'anatomie dès 1838. Ce professeur-étudiant présenta en 1841, pour l'obtention du titre de docteur en médecine, une thèse remarquable sur les fonctions du nerf pneumogastrique. Il partit ensuite pour l'étranger, visita successivement Berlin (laboratoire de Jean Müller), Leipzig et Paris.

En 1844, il fut rappelé à Louvain auprès de l'illustre Schwann, dont il devint l'assistant et le prosecteur, et quelques années plus tard le successeur dans la chaire d'anatomie (1849), chaire qu'il conserva jusqu'à ce qu'une longue et douloureuse maladie l'obligeât à prendre une retraite précoaturée. On lui doit un manuel d'anatomie générale (trois éditions : 1851, 1860, 1870), qui lui valut (avec un travail sur la transmission de la sensibilité et du mouvement dans la moëlle épinière), le prix quinquennal des sciences médicales, un traité d'anatomie descriptive et d'histologie spéciale (1854, 1864, 1883), qui fut pendant longtemps le manuel classique des étudiants en candidature en médecine, un mémoire : *Nouvelles recherches physiologiques sur les racines des nerfs pneumogastrique et spinal*, un discours sur l'ophtalmie militaire et un travail sur les granulations palpébrales.

Léon Fredericq.

*Bibliogr. acad. Univ. Louvain*, 1887, p. 249. — Notice de C. Ledresseur dans *Annuaire de l'Université de Louvain*, 1894, p. XLVIII-LXV. — Discours feroce aux funérailles (*Bull. Acad. roy. méd.*, 1893, 4<sup>e</sup> sér., t. VII, p. 653. — Notice de Masoin dans *Bull. Acad. roy. méd.*, 1893, 4<sup>e</sup> sér., t. IX, p. 737. — Liste des œuvres (*Bull. Acad. roy. méd.*, 1893, 4<sup>e</sup> sér., t. IX, n. 747 — Gallez, *Hist. Acad. roy. méd.*, 1903, p. 441.

**VAN KERCKHOVEN** (*Pierre-François*), poète flamand. Voir KERCKHOVEN (*Pierre-François VAN*).

**VAN KESSEL** (*Barthélemy*), peintre et sculpteur. Voir KESSEL (*Barthélemy VAN*).

**VAN KESSEL** (*Ferdinand*), peintre. Voir KESSEL (*Ferdinand VAN*).

**VAN KESSEL** (*Jean*), peintre. Voir KESSEL (*Jean VAN*).

**VAN KESSEL** (*Jean*) II, peintre. Voir KESSEL II (*Jean VAN*).

**VAN KESSEL** (*Jean-Thomas*), peintre, ou KESSEL. Voir KESSEL (*Jean-Thomas*).

**VAN KESSEL** (*Jérôme*), peintre. Voir KESSEL (*Jérôme VAN*).

**VAN KIEFFELT** (*Henri*), poète latin. Voir KIEFFELT (*Henri VAN*).

**VAN KIEL** (*Cornéille*), philologue. Voir KIEL (*Cornéille* ou *VAN KIEL*).

**VAN KIEMDONCK** (*Jacques*), philologue. Voir KIEMDONCK (*Jacques VAN*).

**VAN KOYE** (*Paul*), écrivain ecclésiastique. Voir KOYE (*Paul VAN*).

**VAN KRIEKENBORCH** (*Jean*), calligraphe et miniaturiste. Voir KRIEKENBORCH (*Jean VAN*).

**VAN LAEKE** (*François*), juriste. Voir LAEKE (*François VAN*).

**VANLAIR** (*Constant*), médecin, professeur à l'Université de Liège, né à Créteil (France), le 21 janvier 1839, mort à Liège, le 23 mars 1914. Fils d'un père belge et d'une mère française, il fit de brillantes études à l'Athénée de Namur et à l'Université de Liège. Encore étudiant, il entre en 1857, en qualité d'élève médecin, dans le service de santé de l'armée. Médecin en 1862, il était chargé, en 1865, de faire le cours d'hygiène à l'École militaire, où il nouait des relations avec le chimiste Stas. Il publiait une série de notes et d'analyses dans la *Presse médicale belge* et les *Archives belges de médecine militaire*. Le 8 février 1868, il était nommé professeur extraordinaire d'anatomie pathologique et de médecine légale à l'Université de Liège.

A cette occasion, il fit en Allemagne et spécialement à Berlin, chez Virchow, un séjour d'études. Il revint d'Allemagne pénétré de la nécessité de développer dans nos universités le côté pratique de l'enseignement scientifique. Avec son ami et collaborateur Masius,

avec son beau-frère Edouard Van Beneden, appelé en 1870 à succéder à Th. Lacordaire dans la chaire de zoologie et d'anatomie comparée, il s'appliqua à la création et à l'organisation de laboratoires de recherche et d'instruction, laboratoires bien modestes au début, qui ont été comme les embryons des superbes Instituts qui sont aujourd'hui l'honneur et l'ornement de l'Université de Liège. L'amitié de ces trois savants, jeunes, actifs et pleins de zèle, qu'un étudiant d'alors avait nommés les Trois Mousquetaires, fut un élément puissant du développement des sciences biologiques à l'Université de Liège. Ils surent grouper autour d'eux des disciples de plus en plus nombreux, auxquels ils communiquaient le feu sacré. A cette époque Ed. Van Beneden créait avec Ch. Van Bambeke, de l'Université de Gand, les *Archives de Biologie*.

Vanlair fut nommé professeur ordinaire en 1872 et chargé la même année de l'enseignement de la pathologie interne, auquel il joignit en 1873 la clinique des maladies des vieillards. Il abandonna en 1872 la médecine légale et en 1886 l'anatomie pathologique. En 1898, il fut promu à l'éméritat.

De 1870 à 1876, il exécute, en collaboration avec Masius, une série d'importantes recherches : sur *La situation et l'étendue des centres réflexes de la moelle épinière de la grenouille; la régénération anatomique et fonctionnelle de la moelle épinière; Ueber einen neuen Abkömmling des Gallenfarbstoffs im Darminhalt; la Microcytémie; les Fonctions de la moelle lombaire du chien; des Nerfs vasomoteurs et de leur mode d'action*. La nomination de Masius à la clinique interne interrompit cette collaboration si fructueuse. Vanlair continua seul ses recherches sur la physiologie du système nerveux central et périphérique. De 1882 à 1896, il consacre toute une série de travaux à l'étude de la dégénérescence et de la régénération des nerfs périphériques. (Prix Lallemand à l'Académie des Sciences de Paris, 1887).

Il avait également publié une série de travaux d'anatomie pathologique et

de médecine : tumeur tuberculeuse du cervelet, lymphadénite viscérale, les névralgies et leur traitement, le chloral, l'éléphantiasis des Arabes, l'herpès tonsurant, l'endartérite gangréneuse, le lichénoïde lingual, granulôme du corps vitré, l'actinomycose, abcès sous-diaphragmatiques, etc.

Mais Vanlair, qui avait épousé une sœur d'Edouard Van Beneden et était devenu père de famille, avait dû bientôt reléguer au second plan les recherches de laboratoire, pour se consacrer aux soins d'une pratique médicale de plus en plus absorbante. Il n'est pas étonnant que son activité s'orientât vers la médecine proprement dite.

En collaboration avec Masius, il avait assuré l'achèvement de la *Symptomatologie* de Spring. Lui-même réalisa une œuvre de longue haleine, le *Cours de Pathologie interne*, dont trois éditions n'épuisèrent pas le succès et qui lui valut le prix quinquennal des Sciences médicales pour la période 1886-1890.

C'est, dit P. Nolf, un livre vraiment remarquable pour la sûreté de la méthode, l'abondance de la documentation, la clarté de l'exposition. C'est aussi l'exposé le plus complet de toutes les méthodes usitées en thérapeutique médicale dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Vanlair était un écrivain d'une rare élégance. Vers la fin de sa carrière, surtout de 1899 à 1914, il a donné à la *Revue bleue*, à la *Revue des deux mondes* et surtout à la *Revue de Belgique* une série d'articles de philosophie scientifique et de vulgarisation qui eurent un légitime succès.

Citons encore de lui les notices biographiques de Spring, de Gluge et de Masius et une lecture sur la *Physiologie du rire*, faite à la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences de Belgique.

Il était membre de la classe des Sciences de l'Académie royale de Belgique et de l'Académie royale de Médecine de Belgique, associé de l'Académie de Médecine de Paris, etc.

Leon Fredericq.

*Bibliographie de Belgique, L. IV.* — Notice sur Constant Vanlair par P. Noll, *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1923, p. 123-130, avec portrait. — *Une vie médicale; Constant Vanlair*, par Ch. Firket, dans *Le Scalpel*, 1914. — *L'Université de Liège, Liber memorialis*.

**VAN LAMZWEERDE** (*Jean-Baptiste*), médecin. Voir LAMZWEERDE (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN LANGENDONCK** (*Chrétien*), écrivain ecclésiastique. Voir LANGENDONCK (*Chrétien VAN*).

**VAN LANGENDONCK** (*Jean-Michel*), juriconsulte. Voir LANGENDONCK (*Jean-Michel VAN*).

**VAN LANGHECRUYS** (*Jean*), canonic. Voir LANGHECRUYS (*Jean VAN*).

**VAN LANGHEMEERSCH** (*Jacques*), généalogiste. Voir LANGHEMEERSCH (*Jacques VAN*).

**VAN LANGREN** (*Michel-Florent*), cosmographe et mathématicien. Voir LANGREN (*Michel-Florent VAN*).

**VAN LANSBERGE** (*François*), théologien. Voir LANSBERGK (*François VAN*).

**VAN LANSBERGE** (*Jacques*), médecin. Voir LANSBERGE (*Jacques VAN*).

**VAN LANSBERGE** (*Philippe*), ministre protestant. Voir LANSBERGE (*Philippe VAN*).

**VAN LANSBERGE** (*Pierre*), théologien protestant. Voir LANSBERGE (*Pierre VAN*).

**VAN LAREN** (*Josse*), le Vieux, ministre réformé. Voir LAREN (*Josse VAN*).

**VAN LATHEN** (*Jacques*), peintre. Voir LATHEN (*Jacques VAN*).

**VAN LATHEN** (*Liévin*), peintre. Voir LATHEN (*Liévin VAN*).

**VAN LATHEN** (*Liévin*), orfèvre. Voir LATHEN (*Liévin VAN*).

**VAN LEDE** (*Maximilien-Louis*), sculpteur. Voir LEDE (*Maximilien-Louis VAN*).

**VAN LEEMPUT** (*Remi*), peintre. Voir LEEMPUT (*Remi VAN*).

**VAN LEEMPUTTEN** (*Frans*), artiste peintre, né à Werchter le 29 décembre 1850, mort à Anvers le 26 novembre 1914. Fils de Jean-Frans et de Marie-Catherine Van Cleynenbreugel. Son père, tout d'abord agriculteur à Werchter, vint s'établir à Bruxelles en 1852 pour y exercer la profession de restaurateur de tableaux, vers laquelle son goût naturel pour les arts et quelque pratique de peindre l'entraînaient irrésistiblement. Ses enfants, Frans et Corneille, partageaient sa passion : Frans suivit les cours de l'Académie de Bruxelles, où il eut la chance de rencontrer un maître qui, bien que fidèle aux conventions régnant encore à cette époque en matière de paysage, aimait sincèrement la nature et la faisait aimer à ses élèves; ce maître, dessinateur et aquarelliste de réel talent, s'appelait Paul Lauters : il conseilla au jeune homme de travailler en plein air, au lieu de copier de vieilles estampes; et ainsi se forma peu à peu un talent aimable, consciencieux et sincère, épris de belle lumière. L'influence de Constantin Meunier et du paysagiste hollandais Gabriel, qui habitait Bruxelles, s'exerça de façon particulièrement heureuse; elle se combina avec l'enthousiasme que produisit sur l'esprit du jeune peintre la lecture des romans d'Henri Conscience, décrivant les mœurs des paysans de la Campine; si bien que l'artiste en arriva à se vouer presque entièrement à la peinture de ce pays et de ses habitants. Dans une atmosphère fluide et blonde, très douce et très caressante, les scènes rustiques qu'il interprète, les types qu'il y fait vivre, les êtres et les choses qui y sont représentés ont un charme fait de simplicité et de gracieuse émotion.

Il avait débuté, vers 1872, par la *Chrysalide* et *Cheroux dans un verger*, que suivirent l'année suivante, à Anvers, le *Verger*, puis la *Barrière* (1874) et le *Peintre* (1875). Depuis lors, se succédèrent un grand nombre de toiles où s'affirmaient de plus en plus des qualités

de coloriste distingué, plutôt que puissant, et d'observateur attentif de la réalité. Un sentiment poétique les préserve de toute rudesse, en les parant même çà et là d'un peu de mélancolie. Les paysans de Van Leemputten n'ont rien de fruste ni de brutal; pour un peu ils seraient conventionnels; mais la conscience de l'artiste ne permet pas à sa tendresse des flatteries imméritées; s'il choisit ses sujets, il les respecte assez pour les accorder scrupuleusement avec la vérité. Et, sur tout cela, le peintre délicat met la grâce de sa palette toujours fraîche et harmonieuse.

Plusieurs collections publiques possèdent de ses œuvres: les *Paysans allant au travail* (1887) et le *Dimanche des Rameaux en Campine* (1889) sont à Bruxelles; le *Bas-Escaut*, à Louvain; les *Tourbières de Postel* (1886), à Gand; *En passant* (1880), à Prague; le *Bonjour* (1890), à Middelbourg; la *Distribution de pains* (1893), à Anvers. Citons encore la *Fenaison* (1882), *Mélancolie* (1883), *Un beau jour d'avril* (1888), *Lisière de bois* (1889), appartenant au Cercle artistique de Bruxelles, l'*Attente, retour de pèlerinage* (1892), *Attelage brabançon*, le *Carrusel* (1894) et *Une procession en Campine* (1895).

En 1892, Frans Van Leemputten fut nommé, à l'Institut supérieur des beaux-arts d'Anvers, professeur du cours de peinture d'animaux, en remplacement de Charles Verlat.

Lucien Solvay.

E. De Tacye, *Les artistes belges contemporains*. — J. De Jardin, *L'art flamand*, t. VI. — Ad. Siret, *Dictionnaire des peintres*. — Henri Hymans, *Die Meister der Farbe*. — Comptes rendus de Salons.

**VAN LKEST** (*Antoine*), graveur. Voir LEEST (*Antoine VAN*).

**VAN LEEUWEN** (*Jean*), écrivain ecclésiastique. Voir LEEUWEN (*Jean VAN*).

**VAN LERBERGHE** (*Charles*), littérateur français, né à Ledeborg (près de Gand) le 21 octobre 1861, mort à Bruxelles le 26 octobre 1907. Il était, disait-il, le fils d'un Flamand de vieille roche, hommes d'études et

d'archives, et grand amateur d'estampes (Albert Mockel). Il n'avait que sept ans lorsque son père mourut. Sa mère « femme très religieuse, d'une piété grave et passionnée » (Fernand Severin) lui fut enlevée alors qu'il atteignait l'âge de quatorze ans. Le jeune orphelin eut pour tuteur l'oncle de Maurice Maeterlinck. Au collège Sainte-Barbe de Gand, dirigé par les Jésuites, il fut le condisciple de ce dernier, ainsi que de Grégoire Le Roy. Pendant un séjour qu'il fit à Paris en compagnie de ses deux amis, il publia des vers dans la revue d'avant-garde symboliste, la *Pléiade*, en 1886. A l'époque de ses débuts, il collabora, parallèlement, à la *Jeune Belgique* et à la *Wallonie*, qui reçut son drame des *Flaireurs* (trois actes en prose, 1889), lequel fut représenté par le Théâtre d'Art, en 1892, ensuite par le théâtre de l'Œuvre, en 1895. Cette composition scénique, si remarquablement originale, précéda d'un an l'*Intruse* de Maeterlinck, contrairement à une affirmation qui souvent a circulé dans le monde des lettres et qui attribue la priorité, dans l'histoire de la dramaturgie symboliste, à la pièce de son ancien camarade de collège.

Vers 1890, Van Lerberghe s'était installé à Schaerbeek (faubourg de Bruxelles). Il y mena une vie retirée et tranquille. Il fréquenta les cours de l'Université de Bruxelles, où il rencontra Severin, et il obtint, en juillet 1894, le grade de docteur en philosophie et lettres. Quatre ans plus tard, il fit paraître un recueil de poèmes dont presque tous ont la forme classique, et dont quelques-uns sont en vers libres: *Entrevues*. Il voyagea et séjourna en Angleterre (Londres), en Allemagne (Berlin, Munich) et en Italie (Rome, Florence). Par la suite, il revit ces deux derniers pays, et puis il se fixa dans la jolie petite cité du sud du Luxembourg, Bouillon, où il acheva la *Chanson d'Ève* (1904, avec des vers libres et assonancés). Il y travailla à sa comédie lyrique, ou à son poème dramatique, de *Pan* (trois actes, en prose) que joua le théâtre de l'Œuvre en 1906.

Ses œuvres sont peu nombreuses. À son recueil d'*Entrevisions* et à la *Chanson d'Éoe*, à ses deux pièces, il faut joindre : les *Contes hors du temps*, une publication posthume, mais dont la revue *Vers et en prose* avait déjà donné, en 1906, les *Aventures merveilleuses du prince de Cynthie et de son serviteur Saturne* (pour parler plus exactement, deux chapitres du récit fantaisiste qui porte ce titre); les *Contes d'après Minuit*, histoires burlesques que l'écrivain avait imaginées avec G. Le Roy, mais qui furent rédigées, après sa mort, par le second (Bruxelles, De Nobele, 1913, sans nom d'auteur); *Mademoiselle Faucheur ou l'Araignée bleue*, tragédie en deux actes et en prose (parue dans le *Flambeau*, février 1921); *Lettres de Charles Van Lerberghe à Fernand Severin* (Bruxelles, Renaissance du Livre, 1924).

On doit aussi rappeler sa collaboration à des revues et des journaux qui ont imprimé certains de ses poèmes et de ses contes, ainsi que des articles de critique. Nous avons déjà mentionné la *Pléiade*, la *Jeune Belgique*, la *Wallonie*. Les autres revues et journaux sont : *L'Almanach de l'Université de Gand*; *L'Indépendance Belge*; *La Plume*; *L'Ermitage*; *La Semaine illustrée* (Bruxelles); *La Roulotte* (Bruxelles); *Le Samedi* (Bruxelles); *La Belgique artistique et littéraire*; *Le Malin* (Bruxelles).

Des vers de lui ont également paru dans le *Parnasse de la Jeune Belgique* (Paris, L. Vanier, 1887) : on y trouve la plupart de ses pièces insérées dans la *Pléiade* et un fragment de poème inédit en alexandrins, *Solayne*, qui n'a pas été republié.

Ses lettres à Mockel et à Severin présentent un vif intérêt pour la connaissance de son esthétique, ainsi qu'en raison des considérations qu'elles renferment sur l'art en général. De plus, elles ont le mérite de nous fournir des indications sur son caractère d'homme ombrageux que nous révèlent aussi les confidences de ses intimes. Malgré son air assuré d'officier, il était craintif, « timide jusqu'à la gaucherie... d'un naturel farouche » (Severin). Il avait

cependant un tempérament porté à la gaieté, quelquefois à la grosse gaieté, mais, à tout prendre, il vivait essentiellement de rêves, d'aspirations distinguées et hautaines. Ce Belge, qui s'était absenté de son pays, portait bien en lui l'âme délicate, sensible, éprise d'idéal qu'il faut pour se laisser séduire par la peinture de primitifs ou de pré-raphaélites, tels que Botticelli, Burne-Jones, Walter Crane. Sa culture était étendue, et il possédait de riches informations sur les littératures étrangères. Il a lu, avec une particulière attention, les œuvres de Keats, Shelley, Hood, D.-G. Rossetti, Swinburne. Il a subi l'influence de Shelley et de Rossetti. Quand à la France, elle l'a attiré par la voix d'auteurs favoris, entre autres Sully Prudhomme, François Coppée, Heredia qui eurent d'abord ses prédictions, Stéphane Mallarmé qui vint ensuite. Poète, il fut parussien avant d'être symboliste.

La critique a souvent résumé son idéal littéraire par ces vers qu'il a mis dans sa *Chanson d'Éoe* :

Ne pense pas, chante.  
Toute science est vaine.  
N'aime que la beauté,  
Et qu'elle soit pour toi toute la vérité.

Lui-même a défini son esthétique dans une lettre à Severin : « Une âme d'ange ne me ferait pas détourner la tête si elle n'était pas enveloppée de beauté. Un ange pour moi, ce n'est qu'une pure forme, une jolie fille dont je revêts mes pensées. Je suis très flamand sous ce rapport » (5 septembre 1894). Il estime, suivant les mots d'Edgard Poë, mots repris par Baudelaire, qu'« il n'y a pas de beauté sans une certaine étrangeté ». Cet écrivain, qui est profondément poète, l'un des plus poètes de la génération nommée la *Jeune Belgique*, dit, en outre, qu'« il voit en images, en symboles », mais, par une conséquence fatale ou nécessaire de cette façon de se représenter la vie et ses entours, il n'est pas toujours très clairs dans ses *Entrevisions*, livre de douces songeries, de fines impressions, qui ne sont que des « entrevisions »



(un néologisme original et très expressif), ni dans son chef-d'œuvre, *La Chanson d'Eve* : ici, nous avons tout un poème symboliste sur un seul sujet (chose rare dans l'Ecole symboliste). Le nom d'Eve est une désignation allégorique : « C'est la divine enfance de la première femme ; mais c'est aussi la légende éternelle de la jeune fille qui s'éveille de l'innocence à l'amour, à l'ivresse de comprendre et à la tristesse de savoir » (Mockel). L'œuvre ne s'éloigne pas absolument de ce qui pourrait s'appeler la réalité historique et religieuse, mais elle est marquée de tendances panthéistiques, tendances qui se rencontrent en d'autres compositions littéraires de Charles Van Lerberghe. Mais, en dépit de son crédo philosophique, elle est d'un art qui ne se conteste pas. Le lecteur ne saurait s'empêcher d'être séduit par les descriptions et les analyses de tout ce qui s'y rattache au domaine de l'esprit.

Dans la *Chanson d'Eve*, comme aussi dans *Entrevues*, les idées et les impressions sont rendues en des images subtiles, fluides, vaporeuses, avec une grâce légère qui tire particulièrement son charme de l'harmonie souple et caressante du vers. Severin fait remarquer que l'un des traits caractéristiques de ce révélateur délicat de la vie intérieure et supérieure est son culte de la beauté féminine : ses poèmes sont comme éclairés de visions qui témoignent de ce culte. On y sent le penseur, le méditatif, mais on y découvre, en même temps, le peintre ou le poète au crayon d'or suivant les termes d'Albert Giraud. Sans doute, il se complait dans le mystérieux et l'imprécis, dans les régions du rêve et de l'inconnaisable, mais ses regards ne se détachent pas de la terre : c'est ainsi qu'il arrive à si bien parler au moyen d'images. Nous regrettons de ne pouvoir en donner des preuves, même très courtes ; par exemple dans *Entrevues* : Barque d'or (Jeux et songes) ; dans la *Chanson d'Eve* : De mon mystérieux voyage (Prélude) ; C'est le premier matin du monde, Ma sœur la pluie (Premières

paroles) ; Je l'ai cueilli ! Je l'ai goûté (La Faute). Tels de ses *Contes* mériteraient également les honneurs de la citation.

Par ses *Fleurs*, il a peut-être engagé davantage Maeterlinck dans la voie du théâtre du frisson et de l'angoisse. Mais il n'a pas ajouté à sa gloire par sa comédie de *Pan*, qui est une violente satire d'une religion à laquelle il a cessé de croire.

Uni d'amitié à Maeterlinck et à Severin, il forme, avec eux et les autres Belges, Georges Rodenbach, Emile Verhaeren, G. Le Roy, Max Elskamp, un groupe singulièrement brillant dans l'ensemble du mouvement de rénovation artistique dénommé Symbolisme.

Georges Doutrepoint.

A. Mockel, *Charles Van Lerberghe, Mercure de France*, avril-juin 1904, pp. 5 à 34. — Numéro spécial de *La Roulotte*, 1903. — G. Le Roy, *Charles Van Lerberghe, La Belgique artistique et littéraire*, décembre 1907, pp. 331 à 347. — F. Severin, *Charles Van Lerberghe, Esquisse d'une biographie, Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique*, Bulletin, n° 1, mars 1922, pp. 73 à 103. — *Lettres à Albert Mockel (Entrevues)*, édit. de 1923, Paris, Cres. — Numéro spécial de *La Nervie*, 1924. — *Charles Van Lerberghe. Lettres à Fernand Severin*, Bruxelles, Renaissance du Livre, 1924.

**VAN LERIUS (Joseph)**, peintre.  
Voir LERIUS (Joseph VAN).

**VAN LEYNSEELE (Charles)**, médecin et professeur à l'Université de Gand, né à Avelghem le 26 octobre 1827, mort à Edelaere le 13 juillet 1868.

Van Leynseele obtint en 1852 le diplôme de docteur en médecine et en 1855 celui de docteur spécial en sciences chirurgicales à l'Université de Gand ; il fut nommé en 1854 adjoint à la clinique des accouchements et chargé, en 1863, comme professeur extraordinaire, des cours d'obstétrique et de clinique obstétricale. Outre un ouvrage sur l'hygiène de la femme (1860-61) et un cours autographié (1866), il a publié un certain nombre de mémoires sur les adhérences du placenta, l'art des accouchements chez les Hébreux, la fièvre miliaire épidémique, l'accouchement dans les présentations de la face, etc.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — H. Lehoucq, Notice dans *Liber memorialis de l'Université de Gand*, p. 511. — Lesseliers, Notice nécrologique, *Bull. Soc. méd. Gand*, 1868.

**VAN LIENHOUT** (*Gérard*), poète flamand. Voir GÉRARD VAN LIENHOUT.

**VAN LIERDEN** (*Daniel*), né à Bruxelles en 1518. Après des études à Bruxelles, il prit le bonnet de docteur en médecine à l'Université de Bologne, mais il revint bientôt dans sa ville natale, où il acquit une très grande renommée. Ses études et son talent le portèrent à la cour de Marie de Hongrie dont il devint le médecin. On a de lui plusieurs ouvrages et notamment : *Epistola theologica atque medica*, etc., Basilee, 1544, in-8°.

Armand Simon.

Notes de feu le Dr J.-B. Simon. — *Dictionnaire universel*.

**VAN LIERE** (*Josse*), peintre. Voir LIERE (*Josse VAN*).

**VAN LIEROP** (*Matthias*), écrivain ecclésiastique. Voir LIEROP (*Matthias VAN*).

**VAN LIESVELD** (*Thierry*), jurisconsulte. Voir LIESVELD (*Thierry VAN*).

**VAN LIESVELT** (*Jacques*), imprimeur. Voir LIESVELT (*Jacques VAN*).

**VAN LIMBOURG** (*Guillaume*), médecin. Voir LIMBOURG (*Guillaume VAN*).

**VAN LINDHOUT** (*Jean*), médecin. Voir LINDHOUT (*Jean VAN*).

**VAN LINGE** (*Abraham*), peintre. Voir LINGE (*Abraham VAN*).

**VAN LINGE** (*Bernard*), peintre. Voir LINGE (*Bernard VAN*).

**VAN LINT** (*Henri*), peintre. Voir LINT (*Henri VAN*).

**VAN LINT** (*Pierre*), peintre. Voir LINT (*Pierre VAN*).

**VAN LISEBETTEN** (*Pierre*), graveur. Voir LISEBETTEN (*Pierre VAN*).

**VAN LOCHEM** (*Michel*), dessinateur. Voir LOCHEM (*Michel VAN*).

**VAN LOEMEL** (*Gaudence*), poète flamand. Voir LOEMEL (*Gaudence VAN*).

**VAN LOKEREN** (*Auguste*), archéologue. Voir LOKEREN (*Auguste VAN*).

**VAN LOMBEKE** (*Guillaume*), peintre. Voir RITSERE (*Guillaume DE*), de son vrai nom Guillaume Van Lombeke.

**VAN LONDERSEEL** (*Assuérus*), graveur. Voir LONDERZEEL (*Assuérus VAN*).

**VAN LONDERSEEL** (*Jean ou Hans*), graveur. Voir LONDERSEEL (*Jean ou Hans VAN*).

**VAN LOO** (*Adrien*), écrivain religieux. Voir LOO (*Adrien VAN*).

**VAN LOO** (*Ernest-Valentin*), peintre, né à Gand, le 4 avril 1823, mort dans cette ville, le 30 mars 1860. Il ne fut pas élève de l'Académie de Gand; le nom de son maître n'est pas connu. En 1844, il expose un *Paysage* au Salon de Gand et est indiqué au catalogue comme « amateur ». A partir de 1853, il devient membre effectif de la commission directrice de la Société royale pour l'encouragement des Beaux-Arts de Gand, spécialement chargée de l'organisation des Salons. En 1855, lors de la réorganisation de la commission directrice de l'Académie royale de dessin de Gand, il est parmi les membres-directeurs nommés par le Conseil communal. Il reparait aux Salons de Gand en 1856 et en 1859, la première fois avec *Vue prise à Lungezza, campagne de Rome, Le Cap Circé, Vue de la Villa Doria à Albano*; la seconde fois avec *La Villa Borghèse à Rome et L'Acqua Cetosa, campagne de Rome*.

O. Roelants.

Registre des séances de la Commission directrice de l'Académie royale de dessin de Gand. — Catalogue des Salons de Gand de 1844 à 1859. — Siret, *Dictionnaire historique et raisonné des peintres de toutes les écoles* (1927). — *De Kenragt*, 8 April 1860.

**VAN LOO** (François), sculpteur. Voir LOO (François VAN).

**VAN LOO** (Jacques), peintre. Voir LOO (Jacques VAN).

**VAN LOO** (Jean), poète latin. Voir LOO (Jean VAN).

**VAN LOO** (Julien-Jacques, en religion Bernard), écrivain ecclésiastique, né à Gand, le 23 juillet 1818, mort à Malines, le 14 janvier 1885. Issu d'une famille bourgeoise, il fit, avec succès, ses humanités au collège de Grammont, avant d'entrer au séminaire diocésain. Envoyé à l'Université de Louvain, il y remporta le grade de bachelier en théologie. Promu au sacerdoce le 18 septembre 1841, il fut nommé vicaire à la paroisse Saint-Sauveur à Gand, en 1843; le 9 septembre 1844, il revêtit la bure franciscaine au noviciat de Thielt, et y prononça les vœux le 25 octobre de l'année suivante, sous le vocable de Bernard. Il fut chargé d'enseigner la théologie au couvent de Saint-Trond.

Dès 1850, les supérieurs majeurs lui confièrent la visite canonique de la province franciscaine de Hollande.

A peine installé premier supérieur de la fondation d'Anvers en octobre 1855, il fut appelé à Rome lors du chapitre général en 1856 et y fut élu procureur de l'ordre auprès du Saint-Siège.

Rentré en Belgique en 1861, il se vit appelé à diriger la province. Il fonda définitivement la double publication mensuelle intitulée *Le Messager de Saint François d'Assise* et *De Bode van den H. Franciscus van Assisië*.

Chargé à deux reprises de la visite canonique de la province d'Aquitaine, au cours des années 1876 et 1879, il dépensa ses dernières forces à la prospérité de son ordre.

Sa correspondance parue dans la *Revue Catholique de Louvain* (t. XVIII, p. 681-683), à l'occasion de son ouvrage théologique, diversement jugé, fut favorablement apprécié par le cardinal Bilio.

Voici la liste de ses publications :

1. *Specimen doctrinae speculativae de*

*justa et sapienti permissione mali, sive peccati, ad mentem S. Bonaventurae, Doctoris seraphici, auctore R. A. P. Bernardo (Juliano) van Loo, ordinis Fr. Minorum Provinciae S. Joseph in Belgio, S. theologiae lectore et bachelareo, provinciae Germaniae Inferioris visitatore apostolico. Lovanii et Bruxellis, 1856, in-8°, 76 pp.*

2. *Stimulus seraphicae conversationis, auctore Fr. Bernardo van Loo, ordinis Fratrum Minorum Recollectorum. Romae, 1861, in-8°.*

3. *Brevis conspectus praecipuarum Missionum ordinis Francisci, auctore Fr. Bernardo van Loo. Lovanii, 1862 in-12.*

4. *Introductio in Theologiam Dogmaticam à variis auctoribus de prompta, cura et studio Fr. Bernardi van Loo, ord. FF. Minorum Recollectorum. Romae, 1859, in-8°, 200 pp.*

P. Jérôme Goyens O. F. M.

*Acta Ordinis Minorum*, t. IV, 1885, p. 47. — *Le Messager de Saint François*, t. IV, 1878, 25-30, 49-54; t. X, 1884-1885, p. 292-292. — *De Bode van den H. Franciscus van Assisië*, t. II, 1878, 25, 49. — P. Stephanus Schoutens, *Levensschets van den Z. E. P. Bernardus van Loo*, Mechelen (1885). — S. Dirks, *Histoire littéraire et bibliographique des Frères Mineurs en Belgique*, in-8°, p. 221-224. — *Revue catholique*, t. XIV, 1836, p. 270-277; t. XVIII, 183-186, 607-613, 681-683. — *Journal historique et littéraire*, janvier 1861. — *Catalogus Religiosorum Provinciae S. Joseph Belgii FF. Minorum*, Mechliniae, 1885, in-8°, no 59. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAN LOO** (Thomas-Jean), pharmacien et poète flamand. Voir LOO (Thomas-Jean VAN).

**VAN LOON** (Jean), alias TURNHOUT, médecin. Voir TURNHOUT (Jean VAN LOON, alias).

**VAN LOON** (Mathieu), hagiographe, mort à Bruxelles, le 7 janvier 1640. Religieux de l'Ordre franciscain, il est mentionné de résidence au couvent d'Anvers le 29 mars 1637.

Il paraît avoir été le collaborateur du P. Jean Heemsen, qui gouverna les communautés de Weert de 1625 à 1628, puis de Hasselt (1641-1642), et fut plus tard préposé à la direction spirituelle des Clarisses d'Anvers, et ensuite de celles de Malines (depuis

1647). C'est avec lui qu'il traduit en néerlandais le *Martyrologium franciscanum* d'Arthur Du Moustier, de Rouen ; *Martelaeren-Boeck der oorden van de Minderbroeders*, achevé en 1644 et resté à l'état de manuscrit.

P. Jérôme Goyens.

Bibliothèque royale à Bruxelles : MS. 1613 du fonds Goethals. — Catalogue des collections de Vanderstraeten, Moons, Van Lerijs, vol. V, n° 224. — Gevelers, *Park's maandschrift*, t. XIV, 1914, p. 233. — Registre de la confrérie de Notre-Dame aux Sept Douleurs, Ms. aux archives de l'église St-Charles, à Anvers.

**VAN LOON (Pierre)**, peintre. Voir LOON (*Pierre VAN*).

**VAN LOON (Théodore)**, peintre. Voir LOON (*Théodore VAN*).

**VAN LOVENDEGEM (Daniel)**, sculpteur. Voir RUTAERT (*Daniel*), alias VAN LOVENDEGEM.

**VAN LOY (François)**, sculpteur. Voir LOO (*François VAN*) ou VAN LOY.

**VAN LUMMEN (Jean-Frédéric)**, écrivain ecclésiastique. Voir LUMMIUS (*Jean-Frédéric*) ou VAN LUMMEN.

**VAN LYERE (Adrien)**, prédicateur. Voir LYERE (*Adrien VAN*).

**VAN MAELCOTE (Jean)**, jurisculte. Voir MAELCOTE (*Jean VAN*).

**VAN MAELCOTE (Odon)**, astronome. Voir MAELCOTE (*Odon VAN*).

**VAN MAELCOTE (Robert)**, écrivain ecclésiastique. Voir MAELCOTE (*Robert VAN*).

**VAN MAELCOTE (Thierry)**, écrivain ecclésiastique. Voir MAELCOTE (*Thierry VAN*).

**VAN MAELDERGEM (Adrien)**, ministre calviniste. Voir MAELDERGEM (*Adrien VAN*).

**VAN MAELE (Siger)**, chroniqueur. Voir MAELE (*Sigrr VAN*).

**VAN MAELSAECKE (Jacques)**, écrivain ecclésiastique. Voir MAELSAECKE (*Jacques VAN*).

**VAN MAERE (Wauthier)**, peintre. Voir MAERE (*Wauthier VAN*).

**VAN MAERLANT (Jacques)**, poète flamand. Voir MAERLANT (*Jacques VAN*).

**VAN MAESTRICHT (Philippe)**, navigateur, né à Zuydschoote en 1635, mort à Ostende, le 13 février 1691. En 1660, il servit sous les ordres de Pasquier de Moor, capitaine de convoyeur et ensuite capitaine de frégate, avec lequel il alla croiser sur les côtes d'Espagne.

Le 27 juillet de cette année, il épousa, à Ostende, Adrienne Aberlins. Peu après, il alla se fixer à Bruges, où il acquit le droit de bourgeoisie. Le 7 mars 1666, il fut nommé « maistre » à bord de la flûte *Le Saint-Jean* appartenant à Rogier Verbeke et Lucas Vandermeere.

Son engagement expiré et sa jeune femme étant décédée, il retourne à Ostende. Pendant la guerre de la Dévolution, les Ostendais courent aux armes et les Anglais jettent des renforts dans leur ville. Van Maestricht se fit corsaire à leur service. Il ramena entre autres des navires hollandais, *De Vergulde-Sonne* et *Sint-Jan*, en 1668. Il passa en 1676 comme lieutenant à bord de la frégate *La Justice*, commandée par son beau-père. L'année suivante, il obtint le commandement d'une frégate, la *Sainte-Marie*. Le 31 janvier 1688, il reçut le commandement de la frégate *Karel-den-II*, l'un des plus importants bâtiments des Etats. Mais il céda bientôt cette charge à son fils Philippe-François.

Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, les Ostendais réarmèrent leurs corsaires, qui se joignirent aux Anglais et aux Bataves.

Il épousa en secondes nocces Adrienne de Moor, qui lui donna trois filles : Adrienne, Anne et Marie. La première, née le 31 mai 1671, épousa le 21 janvier 1687 le capitaine de marine Jacques Gerrebrantz, qui commanda tour à tour plusieurs convoyeurs du roi.

L. Leconte.

R. de Beaucourt de Noortvelde, *Biographie ostendaise*. — Archives communales d'Ostende. — Archives du royaume, à Bruxelles. Amiralité, nos 49, 85, 88 et 94, B. 183, 195, 226, 290. — M. Huisman, *La Compagnie d'Ostende* (1902). — J.-N. Pasquini, *Histoire de la ville d'Ostende* (1842). — J. Bowens, *Nauwkeurige Beschrijving der stad Oostende* (1792).

**VAN MAESTRICHT** (*Philippe-Charles*), navigateur, né à Ostende, le 20 janvier 1692, mort à Moka (Arabie) avant le 17 juin 1723.

Il était déjà en apprentissage dans la marine en 1706, lorsque Ostende fut assiégée par le général Ouwerkerke. A la suite de la reddition d'Ostende, ses corsaires passèrent dans l'escadre française de Dunkerque, commandée par le chevalier de Forbin; le capitaine Bestenbustel, ami de la famille Van Maestricht, avec sa frégate *Reine-d'Espagne*, était du nombre.

Il obtint des grades à bord de bâtiments armés dépêchés aux Grandes-Indes pour le compte de certains négociants qui s'étaient constitués en société. En 1718 et 1719, le *Wirttemberg* fut placé sous ses ordres.

Il rentra de Canton, le 4 août 1720, chargé de soieries, de porcelaines, de gingembre et de thé. Ayant probablement changé de propriétaire, ce bâtiment prit le nom de *Comte-de-Lalaing*. Van Maestricht en était resté capitaine; sa patente lui fut délivrée en 1721. Le 11 du même mois, sa frégate quitta le port à destination de Moka et Comorandel.

Le *Comte-de-Lalaing* rentra à Ostende le 19 juin 1723, sous le commandement du second, Michel Caïphas. On apprit alors que Van Maestricht était mort à Moka et y avait été inhumé.

Un service funèbre fut célébré, à sa mémoire, le 19 septembre suivant.

Il laissait quatre enfants en bas âge : Philippe-Pierre, Marie-Thérèse, Jean-Laurent et Isabelle-Claire. Le premier de ses fils mourut, à l'âge de 62 ans, sans postérité; Jean-Laurent, né le 9 août 1718, fut enterré le 13 août 1799; il semble avoir laissé au moins un fils puisqu'en 1787, un capitaine nommé également Philippe Van Maes-

tricht, commandait la *Jeune-Marie-Thérèse* navigant sous pavillon impérial.

L. Lecoste.

Robert de Beaucourt de Noortvelde, *Bibliographie ostendaise*. — J.-N. Pasquini, *Histoire de la ville d'Ostende et du port...* (Bruxelles, 1842). — Jacobus Bowens, *Nauwkeurige Beschrijving der oude en bergende zee-stad Oostende gelegen in Oostenrijksch Vlaanderen* (Bruges, 1792). — Archives de l'Etat à Bruxelles, Amiralité, liasses 49, 85, 88, 64, A. 83, 85, 109, 201, 290, 292, 293, B. 183, B. 195, B. 226.

**VAN MAESTRICHT** (*Philippe-François*), navigateur, né à Ostende, le 19 février 1664, mort en mer, entre Dunkerque et Brest, le 14 novembre 1691. Il succéda à son père à bord de la frégate *Karel-den-II* à la fin de 1688 ou au début de 1689.

Le 8 décembre 1688, il épousa à Ostende Anne-Françoise, fille du capitaine Frans de Schot. Pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg, il se distingua par plusieurs prises importantes. Mais le 14 novembre 1691, il fut surpris et entouré par une escadre de sept navires de guerre français allant de Dunkerque à Brest. Harcelé, abordé de toutes parts, il lutta en désespéré et finit par tomber blessé. Les vainqueurs le jetèrent à la mer où il se noya. Son bâtiment, pavillon abattu, criblé de glorieuses blessures, fut conduit au Havre.

L. Lecoste.

**VAN MALDEGEM** (*Adrien*), ministre calviniste. Voir MAELDERGEM (*Adrien VAN*) ou VAN MALDEGEM.

**VAN MALDER** (*Pierre*), violoniste. Voir MALDER (*Pierre VAN*).

**VAN MALE** (*Aurèle-Augustin*), homme d'Etat. Voir MALE (*Aurèle-Augustin VAN*).

**VAN MALE** (*Charles*), diplomate. Voir MALE (*Charles VAN*).

**VAN MALE** (*Guillaume*), écrivain. Voir MALE (*Guillaume VAN*).

**VAN MALE** (*Jean-Pierre*), poète et historien. Voir MALE (*Jean-Pierre VAN*).

**VAN MALE** (*Siger*), chroniqueur. Voir MALE (*Siger VAN*) ou VAN MALE.

**VAN MALLERY** (*Charles*), graveur. Voir MALLERY (*Charles VAN*).

**VAN MANDEU** (*Adam*), médecin. Voir MANDER (*Adam VAN*).

**VAN MANDER** (*Adam*), poète et peintre. Voir MANDER (*Adam VAN*).

**VAN MANDER** (*Charles*), peintre, poète. Voir MANDER (*Charles VAN*).

**VAN MANDER** (*Charles*), le Jeune, peintre. Voir MANDER (*Charles VAN*).

**VAN MANS** (*Arnold*), peintre. Voir MANS (*Arnold VAN*).

**VAN MANSDALE** (*Jean*), sculpteur. Voir MANSDALE (*Jean VAN*).

**VAN MARCKE** (*Jean-Baptiste*), peintre. Voir MARCKE (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN MARISSSEN** (*Jean*), professeur et poète. Voir MARISSSEN (*Jean VAN*).

**VAN MAUDEN** (*David*), médecin. Voir MAUDEN (*David VAN*).

**VAN MECKEREN** (*Gérard*), amiral. Voir MECKEREN (*Gérard VAN*).

**VAN MEENEN** (*François-Joseph*), publiciste et philosophe. Voir MEENEN (*François-Joseph VAN*).

**VAN MEEVEN** (*Josse*). Voir JOSSE DE MENIN.

**VAN MEENEN** (*Pierre-François*), publiciste et magistrat. Voir MEENEN (*Pierre-François VAN*).

**VAN MEETKERCKE** (*Adolphe*), homme d'Etat. Voir MEETKERCKE (*Adolphe VAN*).

**VAN MERBEKE** (*Etienne*). Voir MYLBEKE (*Etienne VAN*).

**VAN MERCHTENEN** (*Jean*) ou **DE MERCHTEM**, historien. Voir MERCHTEM (*Jean DE*) ou VAN MERCHTENEN.

**VAN MERLEN**, famille d'artistes. Voir MERLEN (*VAN*).

**VAN MERLEN** (*Jean-Baptiste*, baron), général. Voir MERLEN (*Jean-Baptiste*, baron *VAN*).

**VAN METEREN** (*Emmanuel*), écrivain. Voir METEREN (*Emmanuel VAN*).

**VAN MEULUWE** (*Henri*), peintre. Voir MEULUWE (*Henri VAN*).

**VAN MEUNINCKHOVE** (*Jean-Baptiste*), peintre. Voir MEUNINCKHOVE (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN MIERBEQUE** (*Etienne*). Voir MYLBEKE (*Etienne VAN*).

**VAN MIEROP** (*François VAN CUYCK*). Voir CUYCK VAN MIEROP (*François VAN*).

**VAN MIGEM** (*Eugène*), poète flamand. Voir MIGEM (*Eugène VAN*).

**VAN MIGRODE** (*Jean*), théologien. Voir MIGRODE (*Jean VAN*).

**VAN MILAENEN** (*Nicolas-Horace*) ou **DE MILAN-VISCONTI**, jurisculte. Voir MILAENEN (*Nicolas-Horace VAN*) ou DE MILAN-VISCONTI.

**VAN MILAENEN** (*Mathias-Horace*), avocat. Voir MILAENEN (*Mathias-Horace VAN*).

**VAN MINDERHOUT** (*Henri*), peintre. Voir MINDERHOUT (*Henri VAN*).

**VAN MOER** (*Jean-Baptiste*), peintre. Voir MOER (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN MOERBEECK** (*Adrien*), écrivain ecclésiastique. Voir MEERBEECK (*Adrien VAN*).

**VAN MOERBEKE** (*Pierre*), ou **DE MOERBEKE**, médecin. Voir MOERBEKE (*Pierre VAN*).

**VAN MOL** (*Pierre*), peintre. Voir MOL (*Pierre VAN*).

**VAN MOLD** (*Juan*), peintre. Voir MOLD (*Jean VAN*).

**VAN MOLDER** (*Jean*), peintre. Voir MOLD (*Juan*) ou JEAN VAN MOLDER.

**VAN MOLENBEKE** (*Jean*), peintre. Voir MOLENBEKE (*Jean VAN*).

**VAN MOLLE** (*Ambroise*), poète. Voir MOLLE (*Ambroise VAN*).

**VAN MONCKHOVEN** (*Désiré*), chimiste. Voir MONCKHOVEN (*Désiré VAN*).

**VAN MONKHOVEN** (*Jean*), capitaine flamand. Voir MONKHOVEN (*Jean VAN*).

**VAN MONS** (*Jean-Baptiste*), médecin, chimiste. Voir MONS (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN MONS** (*Louis-Auguste*), homme de guerre. Voir MONS (*Louis-Auguste VAN*).

**VAN MONS** (*Théodore-Joseph*), magistrat. Voir MONS (*Théodore-Joseph VAN*).

**VAN MOOR** (*Jean-Baptiste*) ou **VAN MOUR**, peintre. Voir MOOR (*Jean-Baptiste VAN*) ou VAN MOUR.

**VAN MOUR** (*Jean-Baptiste*). Voir MOOR (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN MUSSEM** (*Jean*), rhétoricien. Voir MUSSEM (*Jean VAN*).

**VAN MUYSSEN** (*Pierre-Guillaume*), avocat. Voir MUYSSEN (*Pierre-Guillaume VAN*).

**VAN MYEROP** (*François VAN CUTCK*). Voir CUTCK VAN MIEROP (*Franç. VAN*).

**VAN MYLBEKE** (*Elienne*), maître d'école. Voir MYLBEKE (*Elienne VAN*).

**VAN NEDERLAANT** (*Joete*), femme poète. Voir NEDERLANT (*Joete VAN*).

**VAN NEGHEN** (*Josse*), théologien. Voir NEGHEN (*Josse VAN*).

**VAN NEGRE** (*Mathien*), peintre. Voir NEGRE (*Mathien VAN*).

**VAN NERUM** (*Charles-Jérôme*), écrivain. Voir NERUM (*Charles-Jérôme VAN*).

**VAN NERVEN** (*Corneille*), architecte. Voir NERVEN (*Corneille VAN*).

**VAN NETHENEN** (*Jean*), poète flamand. Voir NETHENEN (*Jean VAN*).

**VAN NIEPE** (*Melchior*) ou **NEIPIUS**, humaniste. Voir NEIPIUS (*Melchior*).

**VAN NIEBS** (*Mathias*). Voir NIRSANUS.

**VAN NIEULANDE** (*Jean*), écrivain ecclésiastique. Voir NIEULANDE (*Jean VAN*).

**VAN NIEULANDT** (*Adrien*). Voir NIEUWELANDT (*Adrien VAN*).

**VAN NIEULANDT** (*Constance*). Voir NIEUWELANDT (*Constance VAN*).

**VAN NIEULANDT** (*François*). Voir NIEULANDE (*François VANDEN*).

**VAN NIEULANDT** (*Jean*), peintre. Voir NIEULANDT (*Jean VAN*).

**VAN NIEULANDT** (*L.*), peintre. Voir NIEULANDT (*L. VAN*).

**VAN NIEULANT** (*Adrien*), peintre. Voir NIEUWELANDT (*Adrien VAN*).

**VAN NIEUWELANDT**, famille de peintres. Voir NIEUWELANDT (*VAN*).

**VAN NIEUWENHOVE** (*François*) ou **A NOVA CURIA**, prédicateur. Voir NIEUWENHOVE (*François*).

**VAN NIEUWENHUYSEN** (*Jean-Niolas-Gustave*), auteur dramatique. Voir NIEUWENHUYSEN (*J.-N.-G. VAN*).

**VAN NISPEN** (*Balthazar*), prévôt. Voir NISPEN (*Balthazar VAN*).

**VAN NOORT** (*Adam*), peintre. Voir NOORT (*Adam VAN*).

**VAN NOORT** (*Jean*), graveur. Voir NOORT (*Jean VAN*).

**VAN NOORT** (*Lambert*), peintre. Voir NOORT (*Lambert VAN*).

**VAN NOUHUYS** (*Herman-Jacques*), littérateur. Voir NOUHUYS (*Herman-Jacques VAN*).

**VAN NOYE** (*Sébastien*). Voir OYEN (*Sébastien VAN*).

**VAN NYMMEGEN** (*Jean*). alias **VAN VLIERDEN**, orfèvre. Voir NYMMEGEN (*Jean VAN*).

**VAN OCKEGHEM** (*Jean*), compositeur. Voir OCKEGHEM (*Jean VAN*).

**VAN OESBROECK** (*Daniel*), poète flamand. Voir OESBROECK (*Daniel VAN*).

**VAN OEVELEN** (*Mathieu-Edouard*), littérateur flamand. Voir OEVELEN (*Mathieu-Edouard VAN*).

**VAN OEYENBRUGGHEN** (*Jean-Georges*), écrivain ecclésiastique. Voir OEYENBRUGGHEN (*Jean-Georges VAN*).

**VAN OEYENBURCH** (*Henri*), prédicateur. Voir OEYENBURCH (*Henri VAN*).

**VAN OISTEYNDER** (*Jean*), ou **VANDEN OOSTENDEK**, prédicateur. Voir OOSTENDE (*Jean VANDEN*).

**VAN OLMEN** (*Pierre*), martyr protestant. Voir *Pierre DE WERVICQ*.

**VAN ONSENOORT** (*Antoine-Gérard*), médecin. Voir ONSENOORT (*Antoine-Gérard VAN*).

**VAN OONSEL** (*Guillaume*), prédicateur. Voir OONSEL (*Guillaume VAN*).

**VAN OOST** (*François*), peintre. Voir OOST (*François VAN*).

**VAN OOST** (*Guillaume*), peintre. Voir OOST (*Guillaume VAN*).

**VAN OOST** (*Jacques*), dit **LE JEUNE**, peintre. Voir OOST (*Jacques VAN*), dit le JEUNE.

**VAN OOST** (*Jacques*), dit **LE VIEUX**, peintre. Voir OOST (*Jacques VAN*), dit le VIEUX.

**VAN OOSTEN** (*Jean*), peintre. Voir OOSTEN (*Jean VAN*).

**VAN OOSTENRIJK** (*Louis*), lexicographe. Voir OOSTENRIJK (*Louis VAN*).

**VAN OPBERGHEM** (*Norbert*), écrivain ecclésiastique. Voir OPBERGHEM (*Norbert VAN*).

**VAN OPHEM** (*Charles-André*), sculpteur. Voir OPHEM (*Charles-André VAN*).

**VAN OPHEM** (*Michel*), médecin. Voir OPHEM (*Michel VAN*).

**VAN OPHEM** (*Michel*), Frère mineur. Voir OPHEM (*Michel VAN*).

**VAN OPHOVENS** (*Michel*), archevêque. Voir OPHOVENS (*Michel VAN*).

**VAN OPRODE** (*Joachim*), écrivain ecclésiastique. Voir OPRODE (*Joachim VAN*).

**VAN OPSTAL** (*Antoine*), peintre. Voir OPSTAL (*Antoine VAN*).

**VAN OPSTAL** (*Augustin*), écrivain flamand. Voir OPSTAL (*Augustin VAN*).

**VAN OPSTAL** (*Gaspard-Jacques*), peintre. Voir OPSTAL (*Gaspard-Jacques VAN*).

**VAN OPSTAL** (*Gérard*), ivoirier. Voir OPSTAL (*Gérard VAN*).

**VAN ORDONIE** (*Edouard*), graveur. Voir ORDONIE (*Edouard VAN*).

**VAN ORLEY** (*Bernard*), peintre. Voir ORLEY (*Bernard VAN*).

**VAN ORLEY** (*Jean*), peintre. Voir ORLEY (*Jean VAN*).

**VAN ORLEY** (*Jérôme*), artiste peintre, né à Bruxelles, l'an 1642, y décédé le 8 juin 1715. Il était fils de François et frère germain du paysagiste Pierre, né le 7 mai 1638.

Reçu dans l'ordre de Saint-François, le 19 août 1665, on le trouve membre de la communauté des Récollets, à Bruxelles, vers 1683, en qualité de frère convers.

Il fut l'auteur de certains dessins



reproduits en gravure par R. Collin, pour la *Bibliotheca Belgica* de Poppens; par exemple, l'effigie de Guillaume Herincx, ancien Provincial des Frères Mineurs, élevé sur le siège épiscopal d'Ypres († 1678), (t. II, 1165).

P. Jérôme Goyens.

Archives du royaume à Bruxelles, Ms. 91, fol. 31v et 211v. — Bibliothèque royale à Bruxelles, Ms. 1613, à la date du 8 juin 1715. — A. Siret, *Dictionnaire des peintres*, t. I, p. 144. — A. von Wozzbach, *Niederl. Künstler Lexikon*, t. II, 268. — A. Wauters, *Les Van Orley, cinq biographies*. Bruxelles, 1902, p. 52. — Mansaert, *Inventaire des richesses artistiques*, 1762.

**VAN ORLEY (Pierre)**, paysagiste. Voir ORLEY (Pierre VAN).

**VAN ORLEY (Richard)**, peintre. Voir ORLEY (Richard VAN).

**VAN ORLEY (Valentin)**, peintre. Voir ORLEY (Valentin VAN).

**VAN ORSAEGHEN (François)**, écrivain ecclésiastique. Voir ORSAEGHEN (François VAN).

**VAN ORSSAGHEN (Jean)**, rhétoricien. Voir ORSSAGHEN (Jean VAN).

**VAN OS**, famille d'imprimeurs. Voir OS (VAN).

**VAN OSTAEYEN (Antoine)**, instituteur. Voir OSTAEYEN (Antoine VAN).

**VAN OTTEREN (Hubert)**, graveur. Voir OTTEREN (Hubert VAN).

**VAN OUCLE (Dominique)**, écrivain flamand. Voir OUCLE (Dominique VAN).

**VAN OUDENAERDE (Jean)**, architecte. Voir OUDENAERDE (Jean VAN).

**VAN OUTERS (Emmanuel)**, écrivain ecclésiastique. Voir OUTERS (Emmanuel VAN).

**VAN OUTERS (François)**, ermite. Voir OUTERS (François VAN).

**VAN OVERLOOP (Eugène-Jean-Isidore)**, homme politique. Voir OVERLOOP (Eugène-Jean-Isidore VAN).

**VAN OVERLOOP (Guillaume-Marie-Auguste)**, écrivain ecclésiastique. Voir OVERLOOP (Guillaume-Marie-Auguste VAN).

**VAN OVERSCHEE (Pierre)**, peintre. Voir OVERSCHEE (Pierre VAN).

**VAN OVERSTRAETEN (Henri-Désiré-Louis)**, architecte. Voir OVERSTRAETEN (Henri-Désiré-Louis VAN).

**VAN OVERSTRAETEN (Pierre-Isidore)**, diplomate. Voir OVERSTRAETEN (Pierre-Isidore VAN).

**VAN OYE (Félicien)**, écrivain flamand. Voir OYE (Félicien VAN).

**VAN OYE (René)**, médecin, né à Thielt, le 18 mai 1813, mort à Thourout, le 30 novembre 1894. Après avoir fait de brillantes études à l'Université de Gand, il prit le grade de docteur en médecine, à Bruxelles, le 13 septembre 1837.

Ses premiers travaux scientifiques parurent de 1839 à 1847, dans les *Annales de la Société des sciences naturelles de Bruges*, puis dans les *Annales de la Société de médecine de Bruges* : sur les organismes du lait, la hernie étranglée, une production confervoïde, tumeur de la langue, gangrène des bronches, gangrène de la bouche, tartre émétique. On lui doit aussi une brochure sur la maladie des pommes de terre (1845) et un mémoire sur le défrichement de la bruyère du Vry-Geweed, près de Thourout.

En 1844, il aida M. Dieryckx, bourgmestre de Thourout, à créer la *Société Agronomique*, dont il fut secrétaire, et contribua à la fondation de l'*Ecole d'Agriculture de Thourout* (arrêté royal du 8 juin 1849). Il y enseigna la botanique, la zoologie, la chimie et l'hygiène. Il fut également secrétaire des conseils de salubrité de Thourout et d'Aertrycke.

A la tête d'un groupe de huit médecins de Thourout, Courtrai, Menin, Lichtervelde, Iseghem, Meulebeke, il fonda à Roulers, le 8 décembre 1846, la *Société médicale d'émulation de la*

*Flandre occidentale*, dont il fut président et dont il dirigea les *Annales*.

En 1851, cette publication prit le titre d'*Annales médicales de la Flandre occidentale*, publiées par les docteurs René Van Oye, de Thourout, et Joseph Ossieur, de Roulers. Au vol. VI et dernier de 1858, le nom du D<sup>r</sup> Hubert Boëns, de Charleroi, figure également sur la couverture. Van Oye y a publié un très grand nombre (plus de 300) de notices et de comptes rendus bibliographiques et quelques mémoires sur les sujets médicaux les plus variés : urine dans la pneumonie, opération du bec de lièvre, séné, mort par décapitation, choléra, pulsations abdominales, sel ammoniac, sulfate de quinine, colique de cuivre, arsenic, acétate de plomb, éclampsie, élixir acide de Haller, éclampsie puerpérale, iode et maladies de la peau, productions cornées, marteau de Mayor, fièvres pernicieuses et intermittentes, vésicatoires, asthme de Millar, calomel, hémorragies, pertes utérines, suc de racine de sureau, chlorate de potasse, nitrate de potasse, éruption dans la diarrhée, urticaire intermittente, crampes, gangrène infantile, épistaxis, usage médical du lait, céphalématome, constipation opiniâtre, glandes mammaires des enfants nouveau-nés, dento-chlorure de mercure, aménorrhée par suite de vers intestinaux, salivation et grossesse, nouveau fébrifuge, prophylaxie des maladies contagieuses, typhus des Flandres, etc.

Son fils, le D<sup>r</sup> Eugène Van Oye (né à Thourout, le 3 juin 1840, mort à Ghistelles, le 4 juin 1926), s'est fait un nom dans les lettres flamandes.

Léon Fredericq.

*Bibliographie de Belgique*, t. IV, p. 206. — *Annales de la Société médicale de la Flandre occidentale et Annales médicales de la Flandre occidentale*. — *Prospectus de l'École d'agriculture de Thourout* (Bruxelles, Lesigne, 1849). — Renseignements fournis par son petit-fils, le Dr Paul Van Oye.

**VAN OYEN (Florent)**, écrivain ecclésiastique. Voir OYEN (Florent VAN).

**VAN OYEN (Jean-Henri)**, savant. Voir OYEN (Jean-Henri VAN).

**VAN OYEN (Sébastien)**, architecte. Voir OYEN (Sébastien VAN).

**VAN PAESSCHEN (Jean)**, prédicateur. Voir PAESSCHEN (Jean VAN).

**VAN PAESSCHEN (Thierry)**, navigateur. Voir PAESSCHEN (Thierry VAN).

**VAN PALERME (Antoine)**, peintre. Voir PALERME (Antoine VAN).

**VAN PANDEREN (Egbert)**, graveur. Voir PANDEREN (Egbert VAN).

**VAN PANHAUSEN (Jacques)**, écrivain ecclésiastique. Voir PANHAUSEN (Jacques VAN).

**VAN PANHUYSEN (Jacques)**, écrivain ecclésiastique. Voir PANHAUSEN (Jacques VAN), ou PANHUYSEN.

**VAN PAPERBROECK (Daniel)**, hagiographe. Voir PAPERBROCHUS (Daniel), ou VAN PAPERBROECK.

**VAN PAPERHOVEN (Alexandre)**, architecte. Voir PAPERHOVEN (Alexandre VAN).

**VAN PAPERHOVEN (Gilles)**, sculpteur. Voir PAPERHOVEN (Gilles VAN).

**VAN PARYS (Guillaume)**, imprimeur. Voir PARYS (Guillaume VAN).

**VAN PARYS (veuve Guillaume)**, imprimeur. Voir PARYS (veuve Guillaume VAN).

**VAN PARYS (Jacques-Ignace)**, chanoine. Voir PARYS (Jacques-Ignace VAN).

**VAN PARYS (Jean)**, écrivain ecclésiastique. Voir PARYS (Jean VAN).

**VAN PARYS (Jean-Baptiste)**, chanoine. Voir PARYS (Jean-Baptiste VAN).

**VAN PARYS (Silvestre)**, graveur. Voir PARYS (Silvestre VAN).

**VAN PAS (Henri)**, architecte. Voir PAS (Henri VAN).

**VAN PASCHEN (Henri)**, architecte. Voir PAS (Henri VAN), ou VAN PASCHEN.

**VAN PEDE (Henri)** ou **VAN PEE**, architecte. Voir PEDE (Henri VAN).

**VAN PEE (Engelhart)**, peintre. Voir PEE (Engelhart VAN).

**VAN PEE (Henri)**, architecte. Voir PEDE (Henri VAN) ou VAN PEE.

**VAN PEE (Jean)**, peintre. Voir PEE (Jean VAN).

**VAN PEENE (Henri)**, architecte. Voir PEENE (Henri VAN).

**VAN PEENE (Jacques-Hubert)**, médecin. Voir PEENE (Jacques-Hubert VAN).

**VAN PEENE (Hippolyte-Jean)**, médecin et auteur dramatique. Voir PEENE (Hippolyte-Jean VAN).

**VAN PEENE (Jean-Bernard)**, poète flamand. Voir PEENE (Jean-Bernard VAN).

**VAN PEENE (Mathilde)**, poète flamand. Voir PEENE (Mathilde VAN).

**VAN PEGHEM (Adrien)**, peintre. Voir PEGHEM (Adrien VAN).

**VAN PELT (Théodore-Antoine)**, théologien. Voir PELT (Théodore-Antoine VAN).

**VAN PETEGHEM**, famille de facteurs d'orgues. Voir PETEGHEM (VAN).

\***VAN PEURSE (Adam)**, paysagiste, né à Dordrecht, le 28 octobre 1814, de Hendrik et de Anna-Magdalena Gimberg. Immerzeel rapporte qu'après avoir été élève de L. de Koningh, en sa ville natale (où son père mourut le 13 mars 1831), il partit pour le Portugal où il défendit, en qualité de volontaire, la cause de Don Pedro, et fut présent au siège d'Oporto. Puis l'artiste vint se fixer à Gand. Les registres de la population de cette ville mentionnent, en effet, l'arrivée, en 1835, du « *fijnschilder* », et son nom figure au catalogue du Salon de Gand de la même année (*Vue de Flandre avec figures et animaux*). Au Salon de 1838, il expose deux *Paysages*; à celui de 1841, un *Paysage*

*boisé* (qui fut acquis pour la tombola et échut au Roi); une *Vue prise aux environs de Gand* au Salon de 1844. D'après le *Wegwijzer van Gent*, Van Peurse aurait habité la ville de Gand de 1837 à 1845. En 1838, son nom est inscrit au crayon en marge de la liste des élèves de la classe du modèle vivant à l'Académie royale de Gand.

O. Roelodis.

Registres de l'état-civil de la ville de Dordrecht. — Registres de la population de la ville de Gand. — Documents de l'Académie royale de dessin de Gand. — *Wegwijzer van Gent*, années 1838 à 1846. — Catalogues des Salons de Gand, de 1835 à 1844. — J. Immerzeel, *Levens en werken der Hollandsche en Vlaamsche kunstchilders, enz.*, 2<sup>e</sup> deel (1843).

**VAN PLATTENBERG (Mathieu)**, peintre et graveur. Voir PLATTENBERG (Mathieu VAN).

**VAN POTTELSBERGHE (Liévin)**. Voir POTTELSBERGHE (Liévin VAN).

**VAN POTTELSBERGHE (Richard)**, poète latin. Voir POTTELSBERGHE (Richard VAN).

**VAN POUCKE (Charles-François)**, sculpteur. Voir POUCKE (Charles-François VAN).

**VAN PRAET (Joseph-B.-B.)**, bibliothécaire. Voir PRAET (Joseph-B.-B. VAN).

**VAN PRAET (Joseph-Ignace)**, imprimeur. Voir PRAET (Joseph-Ignace VAN).

**VAN PRAET (Jules)**, ministre d'Etat. Voir PRAET (Jules VAN).

**VAN PUERSSE (Jean)**, peintre verrier. Voir PUERSSE (Jean VAN).

**VAN PULAER (Félix et Pierre)**, sculpteurs. Voir PULAER (Félix et Pierre VAN) ou PULLAIRE.

**VAN PULLEN (Pérégrin)**, écrivain ecclésiastique. Voir PULLEN (Pérégrin VAN).

**VAN QUAILLE (Jacques)**, théologien. Voir QUAILLE (Jacques VAN).

**VAN QUICKENBORNE (Charles-Félix)**, missionnaire. Voir QUICKENBORNE (Charles-Félix VAN).

**VAN RADTLOO** (*Reinhard*), magistrat. Voir RADTLOO (*Reinhard VAN*).

**VAN RAEMDONCK** (*Jean-Hubert*), archéologue, né à Saint-Nicolas (Waas), le 12 juillet 1817, mort dans cette ville, le 12 juin 1899. Il était le fils de Ignace-Jacques, faiseur de flèches, et de Anne-Marie Van Damme.

De 1832 à 1837, il fit ses humanités au collège de Saint-Nicolas, où il se fit remarquer par des aptitudes intellectuelles précoces. Il se rendit à l'Université de Louvain pour y étudier la médecine dont il acheva les études à l'Université de Gand. Le 26 août 1845, il conquit avec distinction le diplôme de docteur en médecine. Le 18 novembre 1845, l'administration du Bureau de Bienfaisance de Saint-Nicolas le nomma médecin des pauvres. Plus tard (1873), elle lui reprocha sa trop grande compassion pour les pauvres, l'engageant à limiter le nombre de ses permis d'entrée à l'hôpital. Il finit par donner sa démission, alléguant que son état maladif ne lui permettait pas de soigner les indigents comme il le désirait (1878).

Le 16 mai 1861, Van Raemdonck fonda, avec le concours de quelques personnages du pays de Waes, le « Cercle archéologique de Saint-Nicolas ». Grâce à son étonnante activité, il rassembla au Musée les monuments historiques relatifs au pays de Waes : tombes, sculptures, dessins, médailles, manuscrits... A partir de la fondation de ce cercle, il s'appliqua à l'étude de la paléontologie, de l'archéologie, du folklore et de l'histoire de son pays natal. Il était aidé dans ses travaux par le savant Van Beneden, professeur à Louvain. Par ses recherches, il créa la préhistoire du pays waesien. Avec l'aide du docteur De Rijck, de Tamise, et de Louis de Pauw, conservateur général des collections de l'Université de Bruxelles, il put reconnaître des restes de mammouths, de rhinocéros et de mégathères. Il entreprit lui-même des fouilles pour retrouver des vestiges des temps préhistoriques et de l'époque gallo-romaine. Grâce à d'importantes découvertes faites

à Tamise et à Belcele, il composa de belles collections de silex, de fossiles, de monnaies romaines et d'urnes funéraires.

En 1862, il publia *Levensbeschrijving van Philip Verheyen (1647-1710)*, qui fait connaître la vie de ce grand anatomiste, professeur à l'Université de Louvain. Mais son œuvre principale est *Gérard Mercator : sa vie et ses œuvres* (1869). Il avait édité, en 1868, un opuscule inédit du célèbre géographe (*Declaratio insigniorum utilitatum quae sunt in globo terrestri, celesti et annulo astronomico...*). La biographie de Mercator souleva une violente polémique entre Van Raemdonck et Breusing, directeur de l'École de Navigation de Brême, qui mettait en doute la nationalité du célèbre cartographe flamand (v. *Bibliographie et Biogr. Nat.*, v<sup>o</sup> *Mercator*, t. XIV, col. 372-420).

Van Raemdonck dota le musée de Saint-Nicolas de riches collections des œuvres et des ouvrages de Mercator. Il continua de s'intéresser à tout le passé de son pays natal. En 1878, il fit paraître un livre sur *Le pays de Waas préhistorique*.

J. Bolsée.

*Annales du Cercle archéologique du pays de Waas* (t. 18, 1898-1900), pp. 229-232, 421-447, avec liste des publications de Van Raemdonck.— *Bibliographie Nationale*, t. IV.

**VAN RAEPHORST** (*Barthélemy*), sculpteur. Voir RAEPHORST (*Barthélemy VAN*).

**VAN RANDENRAEDT** (*Jeanne*), fille dévote. Voir RANDENRAEDT (*Jeanne VAN*).

**VAN RANST** (*François*), écrivain ecclésiastique. Voir RANST (*François VAN*).

**VAN RAVESTEYN** (*Josse*), théologien. Voir RAVESTEYN (*Josse VAN*).

**VAN RAVELINGEN** (*François*), imprimeur. Voir RAPHELENGIEN (*François*) ou VAN RAVELINGEN.

**VAN REES** (*Richard*), mathématicien. Voir REES (*Richard VAN*).

**VAN REESBROECK** (*Jacques*), peintre. Voir REESBROECK (*Jacques VAN*).

**VAN REETH** (*Pierre-Jean-Baptiste*), graveur. Voir REETH (*Pierre-Jean-Baptiste VAN*).

**VAN REGEMORTER** (*Ignace-Joseph-Pierre*), peintre. Voir REGEMORTER (*Ignace-Joseph-Pierre VAN*).

**VAN REGEMORTER** (*Pierre-Jean*), peintre. Voir REGEMORTER (*Pierre-Jean VAN*).

**VAN REKENDAELE** (*François*), archiviste. Voir REKENDAELE (*François VAN*).

**VAN REMONDE** (*Christophe*), imprimeur. Voir REMONDE (*Christophe VAN*) ou VAN REMONDE.

**VAN REMOORTERE** (*Guillaume-Eugène-Adolphe*), officier. Voir REMOORTERE (*Guillaume-Eugène-Adolphe VAN*).

**VAN REMUNDE** (*Christophe*), imprimeur, ou **VAN REMIND**. Voir REMUNDE (*Christophe VAN*).

**VAN REMUNDE** (*Berard*), peintre. Voir REMUNDE (*Berard VAN*).

**VAN RENINGHEN** (*Jacques*) ou **OUTERMAN**, théologien protestant. Voir OUTERMAN (*Jacques*) ou VAN RENINGHEN.

**VAN RENTERGHEM** (*A.-F.-G.*), poète flamand. Voir RENTERGHEM (*A.-F.-G. VAN*).

**VAN REYSSCHOOT** (*Anne-Marie*), femme peintre. Voir REYSSCHOOT (*Anne-Marie VAN*).

**VAN REYSSCHOOT** (*Emmanuel-Pierre-François*), peintre. Voir REYSSCHOOT (*Emmanuel-Pierre-François VAN*).

**VAN REYSSCHOOT** (*Jean-Baptiste-Emmanuel*), peintre. Voir REYSSCHOOT (*Jean-Baptiste-Emmanuel VAN*).

**VAN REYSSCHOOT** (*Pierre-Jean*), peintre. Voir REYSSCHOOT (*Pierre-Jean VAN*).

**VAN REYSSCHOOT** (*Pierre-Norbert*), peintre. Voir REYSSCHOOT (*Pierre-Norbert VAN*).

**VAN RHENI** (*Remi*), peintre. Voir RHENI (*Remi VAN*).

**VAN RIEDT** (*Jean*), théologien. Voir RIEDT (*Jean VAN*).

**VAN RIET** (*Jean*), écrivain flamand. Voir RIET (*Jean VAN*).

**VAN RILLAER** (*Jean*), peintre et graveur. Voir RILLAER (*Jean VAN*).

**VAN RILLAER** (*Jean*) dit le JEUNE, peintre. Voir RILLAER (*Jean*).

**VAN RINGELBERG** (*Joachim-Sterck*), polygraphe. Voir RINGELBERG (*Joachim-Sterck VAN*).

**VAN RIVIEREN** (*Eustache*), écrivain ecclésiastique. Voir RIVIEREN (*Eustache VAN*).

**VAN RIVIEREN** (*Jean*), écrivain. Voir RIVIVS (*Jean*) ou VAN RIVIEREN..

**VAN RODE** (*Jean*), traducteur flamand. Voir RODE (*Jean VAN*).

**VAN RODEN** (*Mathieu*), rhétoricien flamand. Voir RODEN (*Mathieu VAN*).

**VAN ROEL** (*Conrad*), poète latin. Voir ROEL (*Conrad VAN*).

**VAN ROESTHOVEN** (*Gauthier*), scribe et enlumineur. Voir ROESTHOVEN (*Gauthier VAN*).

**VAN ROEY** (*Jean-Joseph*), libraire. Voir ROY (*Jean-Joseph VAN ROEY* dit VAN).

**VAN ROMUNDE** (*Christophe*), imprimeur. Voir REMUNDE (*Christophe VAN*) ou VAN ROMUNDE.

**VAN ROMUNDE** (*Berard*), peintre. Voir REMUNDE (*Berard VAN*) ou VAN ROMUNDE.

**VAN RONSE** (*Adrien*), sculpteur. Voir RONSE (*Adrien VAN*)

**VAN ROO** (*Jean-Barthélemi*), philanthrope. Voir ROO (*Jean-Barthélemi VAN*)

**VAN ROO** (*Louis-François-Emmanuel*), écrivain. Voir ROO (*Louis-François-Emmanuel VAN*).

**VAN ROO** (*Mathieu*), rhétoricien flamand. Voir RODEN (*Mathieu VAN*) ou VAN ROO.

**VAN ROOME** (*Jean*), peintre. Voir ROOME (*Jean VAN*).

**VAN ROOMEN** (*Adrien*), mathématicien. Voir ROMAIN (*Adrien*) ou VAN ROOMEN.

**VAN ROOSBROECK** (*Jean-Julien*), médecin-oculiste. Voir ROOSBROECK (*Jean-Julien VAN*).

**VAN ROOST** (*Guillaume*), écrivain ecclésiastique. Voir ROOST (*Guillaume VAN*).

**VAN RORMUNDE** (*Ecrard*) ou **VAN ROURMONDE**, peintre. Voir REMUNDE (*Ecrard VAN*) ou VAN RORMUNDE.

**VAN ROSSEM** (*Martin*), homme de guerre. Voir ROSSEM (*Martin VAN*).

**VAN ROSSUM** (*Adrien-Charles-Joseph*), médecin. Voir ROSSUM (*Adrien-Charles-Joseph VAN*).

**VAN ROSSUM** (*Jean*), sculpteur. Voir ROSSUM (*Jean VAN*).

**VAN ROSSUM** (*Martin*), homme de guerre. Voir Rossem (*Martin VAN*) ou VAN ROSSUM.

**VAN ROTTERDAM** (*Jean-Baptiste-Antoine*), romancier flamand. Voir ROTTERDAM (*Jean-Baptiste-Antoine VAN*).

**VAN ROTTERDAM** (*Jean-Charles*), médecin. Voir ROTTERDAM (*Jean-Charles VAN*).

**VAN ROY** (*Daniel*), musicien. Voir ROY (*Daniel VAN*).

**VAN ROY** (*Jean-Joseph*), libraire. Voir ROY (*Jean-Joseph VAN*).

**VAN ROYE** (*Barthélemi*), sculpteur. Voir ROYE (*Barthélemi VAN*).

**VAN ROYE** (*Daniel*), musicien. Voir ROY (*Daniel VAN*) ou VAN ROYE.

**VAN ROYEN** (*Pierre*), écrivain ecclésiastique. Voir ROYEN (*Pierre VAN*).

**VAN RUREMUND** (*Christophe*), imprimeur. Voir REMUNDE (*Christophe VAN*) ou VAN RUREMUND.

**VAN RUUSBROEC** (*Jan*), écrivain mystique. Voir RUTSBROECK (*Jean DE*).

**VAN RUYSBROECK** (*Jean*), dit **VANDEN BERGHE**, maître d'œuvres. Voir RUTSBROECK (*Jean DE* ou *VAN*).

**VAN RUYSBROECK** (*Jean*), le *Jeune*, dit **VANDEN BERGHE**, maître d'œuvres. Voir RUTSBROECK (*Jean VAN*), **VANDEN BERGHE**, fils de *Jean DE* ou *VAN RUYSBROECK*.

**VAN RYCKEL** (*Joseph-Geldolphe*), hagiographe. Voir RYCKEL (*Joseph-Geldolphe VAN*).

**VAN RYNSBERGE** (*Laurent*), peintre. Voir RYNSBERGE (*Laurent VAN*).

**VAN RYSEN** (*Jean*), canoniste. Voir RYSSINGEN (*Jean VAN*), ou *VAN RYSEN*.

**VAN RYSELBERGHE** (*François*), électricien. Voir RYSSELBERGHE (*François VAN*).

**VAN RYSSELE** (*Colyn*), rhétoricien flamand. Voir RYSSELE (*Colyn Keyaert*, dit *VAN*).

**VAN RYSSINGEN** (*Jean*), canoniste. Voir RYSSINGEN (*Jean VAN*).

**VAN RYSWYCK** (*Jean*), littérateur flamand. Voir RYSWYCK (*Jean VAN*).

**VAN RYSWYCK** (*Jean-Théodore*), poète flamand. Voir RYSWYCK (*Jean-Théodore VAN*).

**VAN RYSWYCK** (*Lambert*), littérateur flamand. Voir RYSWYCK (*Lambert VAN*).

**VAN SACEGHEM** (*Thadée-Joseph-Antoine-Hyacinthe*), sénateur, amateur d'art. Voir SACEGHEM (*Thadée-Joseph-Antoine VAN*).

**VAN SALENSON** (*Gérard*), éditeur. Voir SALENSON (*Gérard VAN*).

**VAN SALENSON** (*Jan*), imprimeur. Voir SALENSON (*Jan VAN*).

**VAN SALLAKEN** (*Jean*), maître d'œuvres. Voir SALLAKEN (*Jean VAN*).

**VAN SAMBEECK** (*Jean*), écrivain ecclésiastique. Voir SAMBEECK (*Jean VAN*).

**VAN SAMBIX** (*Félix*), homme de lettres. Voir SAMBIX (*Félix VAN*).

**VAN SANTVOORT** (*Godefroid*), écrivain ecclésiastique. Voir SANTVOORT (*Godefroid VAN*).

**VAN SAVOYEN** (*Charles*), peintre et graveur. Voir SAVOYEN (*Charles VAN*).

**VAN SAVOYEN** (*Philippe*), peintre. Voir SAVOYEN (*Philippe VAN*).

**VAN SCHAUWENBURG** (*Guillaume SNOUCKAERT*), juriconsulte. Voir SNOUCKAERT VAN SCHAUWENBURG (*Guillaume*).

**VAN SCHAUWENBURG** (*Martin SNOUCKAERT*), juriconsulte. Voir SNOUCKAERT VAN SCHAUWENBURG (*Martin*).

**VAN SCHELLE** (*Antoine*), architecte. Voir SCHELLE (*Antoine VAN*).

**VAN SCHELVEN** (*Aart*), prédicateur. Voir SCHELVEN (*Aart VAN*).

**VAN SCHERPENZEEL THIM** (*Jules-Hubert*), Directeur général des mines, né à Venloo, le 5 septembre 1822, mort à Liège, le 31 mai 1903.

Ayant opté pour la nationalité belge, il fut admis, le 16 octobre 1839, à l'École des mines de Liège et il fut attaché, dès le 29 juin 1841, à l'ingénieur en chef de la 2<sup>e</sup> division, pour la confection de la carte minière de la province de Liège. Il prit part au concours

universitaire de 1842-1843 avec un mémoire : « Essai sur l'hygrométrie ».

En 1847, il fut un des membres fondateurs de l'Association des Ingénieurs sortis de l'École de Liège. Nommé conducteur de 3<sup>e</sup> classe des mines le 21 mars 1852, il fut promu ingénieur de 3<sup>e</sup> classe le 12 octobre 1856.

Vers 1863, il fut chargé du service spécial de la carte des mines, dont il fut le créateur et l'organisateur. Il en établit les bureaux à Liège, Mons et Charleroi, et publia des plans types en six feuilles et une note explicative. Il conserva la haute direction du service qu'il avait créé, lorsqu'il remplaça, en juin 1872, l'ingénieur en chef Rucloux à la tête de la 2<sup>e</sup> division des mines, comprenant les provinces de Liège, Namur et Luxembourg.

Il publia, en 1873, un avant-projet de loi pour l'abrogation de l'art. 15 de la loi du 21 avril 1810. Il fut chargé, le 29 décembre 1879, de faire à l'École des mines de Liège le cours de législation minière et industrielle et le conserva jusqu'au 9 mai 1890.

Le 2 décembre 1883, il avait été nommé directeur général des mines. A cette époque, M. Rolin-Jaequemyns, ministre de l'Intérieur, détacha l'administration des mines de celle des ponts et chaussées.

Le 2 novembre 1887, en prenant sa retraite, il resta toutefois chargé de surveiller l'achèvement de la carte générale des mines.

Il publia :

1. *Catalogue des roches constitutives et des produits minéraux du sol de la Belgique, classés suivant les divisions géologiques établies par feu le professeur Dumont* (Exposition de Londres 1862).

2. *Note sur les travaux de la carte générale des mines de Belgique, mémorial du XXV<sup>e</sup> anniversaire de l'Association des Ingénieurs de Liège et Annuaire de cette association*, t. XV, 1873.

3. *Mines. Avant-projet de loi pour l'abrogation de l'article 15 de la loi du 21 avril 1810*. Bruxelles, Callewaert père, 1873.

4. *Rapports annuels sur la situation*

de l'industrie minérale et métallurgique de la province de Liège, publiés de 1873 à 1883.

5. *Plan en six feuilles des travaux exécutés dans la couche von Decken (Concession André Dumont)*, Bruxelles, Decq et Dubent, 1875.

6. *Note pour servir à l'intelligence des plans types des travaux de mines* (Ibidem).

7. *Réponse aux protestations des Associations charbonnières du Couchant de Mons, du Centre et de Liège, contre le projet d'organisation par l'Etat d'un service des plans de mines.*

8. *Note sur les câbles d'extraction employés en Westphalie*. R. U. M., 2<sup>e</sup> série, t. II, 1877.

9. *Comité du Jardin botanique. Instituts universitaires. Lettre adressée à Messieurs les membres du Collège des bourgmestre et échevins de la ville de Liège*, de Thier, 1881.

V. Pirket.

Archives de l'Administration des Mines. — *Bibliographie nationale*, t. IV. — *Tables de la Revue universelle des Mines*. — Souvenirs d'un ancien fonctionnaire du corps des Mines.

**VAN SCHILLE** (*Jean* ou *Hans*), peintre. Voir SCHILLE (*Jean* ou *Hans* VAN).

**VAN SCOENENBERGE** (*Henri*), verrier. Voir SCOENENBERGE (*Henri* VAN).

**VAN SCOENENBERGE** (*Jean*), verrier. Voir SCOENENBERGE (*Jean* VAN).

**VAN SCOENENBERGE** (*Tilman*), verrier. Voir SCOENENBERGE (*Tilman* VAN).

**VAN SCHONENBERG** (*François*), écrivain ecclésiastique. Voir SCHONENBERG (*François* VAN).

**VAN SCHOONBEKE** (*Gilbert*), financier. Voir SCHOONBEKE (*Gilbert* VAN).

**VAN SCHOONBROECK** (*Thierry*), homme de guerre. Voir SCHOONBROECK (*Thierry* VAN).

**VAN SCHOONE** (*Guillaume*), poète latin. Voir SCHOONE (*Guillaume* VAN).

**VAN SCHOONE** (*Laurent*), humaniste. Voir SCHOONE (*Laurent* VAN).

**VAN SCHOONENBERGH** (*François*), écrivain ecclésiastique. Voir SCHONENBERGE (*François* VAN) ou VAN SCHOONENBERGH.

**VAN SCHOOR** (*Charles-Paul*), magistrat. Voir SCHOOR (*Charles-Paul* VAN).

**VAN SCHOOR** (*Joseph-Victor-Clément-Ghislain*), avocat, sénateur. Voir SCHOOR (*Joseph-Victor-Clément-Ghislain* VAN).

**VAN SCHOOR** (*Luc*), peintre. Voir SCHOOR (*Luc* VAN).

**VAN SCHOOR** (*Nicolas*), peintre. Voir SCHOOR (*Nicolas* VAN).

**VAN SCHOORE** (*Étienne*), graveur sur métaux. Voir SCHOORE (*Étienne* VAN).

**VAN SCHOORE** (*Jean* ou *Jacques?*), graveur au burin. Voir SCHOORE (*Jean* ou *Jacques?* VAN).

**VAN SCHORE** (*Étienne*), graveur sur métaux. Voir SCHOORE (*Étienne* VAN) ou VAN SCHORE.

**VAN SCHORE** (*Louis*), magistrat. Voir SCHORE (*Louis* VAN).

**VAN SCHORQUENS** (*Jean*), graveur. Voir SCHORKENS (*Jean*) ou VAN SCHORQUENS.

**VAN SCHORRENBERGH** (*Henri*), peintre. Voir SCHORRENBERGH (*Henri* VAN), dans les Addenda du t. XXII.

**VAN SCHRIECK** (*Adrien*), linguiste. Voir SCHRIECK (*Adrien* VAN).

**VAN SCHRIECK** (*Anne*), béguine. Voir SCHRIECK (*Anne* VAN).

**VAN SCHUPPEN** (*Pierre*), graveur. Voir SCHUPPEN (*Pierre* VAN).

**VAN SCOENENBERGHE** (*Henri*), verrier. Voir SCOENENBERGE (*Henri* VAN) ou VAN SCOENENBERGHE.



**VAN SCOENENBERGHE** (*Jean*), verrier. Voir **SCHOENENBERGE** (*Jean VAN*) ou **VAN SCOENENBERGHE**.

**VAN SCOENENBERGHE** (*Tilman*), verrier. Voir **SCHOENENBERGE** (*Tilman VAN*) ou **VAN SCOENENBERGHE**.

**VAN SECLEERS** (*Jooris*), sculpteur et architecte. Voir **SICLEER** (*Jooris VAN*) ou **VAN SECLEERS**.

**VAN SECLIERS** (*Ingelbert-Liévin*), peintre. Voir **SICLERS** (*Ingelbert-Liévin VAN*), dit **SECLIERS**.

**VAN SEMENS** (*Balthazar*), peintre. Voir **SEMENS** (*Balthazar VAN*).

**VAN SEMMENS** (*Balthazar*), peintre. Voir **SEMENS** (*Balthazar VAN*) ou **VAN SEMMENS**.

**VAN SEVENBERGEN** (*Jean*), orfèvre et graveur. Voir **SEVENBERGEN** (*Jean VAN*).

**VAN SEVENDONCK** (*Mathieu*), médecin. Voir **SEVENDONCK** (*Mathieu VAN*).

**VAN SEVERDONCK** (*Joseph*), peintre. Voir **SEVERDONCK** (*Joseph VAN*).

**VAN SEVERNE** (*Daniel*), menuisier, architecte. Voir **SEVERNE** (*Daniel VAN*).

**VAN SICHEM** (*Guillaume*), écrivain ecclésiastique. Voir **SICHEM** (*Guillaume VAN*).

**VAN SICKELEERS** (*Pierre*), graveur. Voir **SICKELEERS** (*Pierre VAN*).

**VAN SICKELER** (*Jooris*), sculpteur et architecte. Voir **SICLEER** (*Jooris VAN*) ou **VAN SICKELER**.

**VAN SICLEER** (*Jooris*), sculpteur et architecte. Voir **SICLEER** (*Jooris VAN*).

**VAN SICLERS** (*Ingelbert-Liévin*), peintre. Voir **SICLERS** (*Ingelbert-Liévin VAN*).

**VAN SLOOTEN** (*Cyprien*), philanthrope. Voir **SLOOTEN** (*Cyprien VAN*), dans les Addenda du t. XXII.

**VAN SOLTEM** (*Laurent-Jacques*), religieux et poète flamand. Voir **SOLTEM** (*Laurent-Jacques VAN*).

**VAN SOMER** (*Bernard*), ou **VAN SOMEREN**, peintre. Voir **SOMER** (*Bernard VAN*).

**VAN SOMER** (*Paul*), ou **VAN SOMEREN**, peintre. Voir **SOMER** (*Paul VAN*).

**VAN SOMEREN** (*Bernard*), peintre. Voir **SOMER** (*Bernard VAN*) ou **VAN SOMEREN**.

**VAN SOMEREN** (*Guillaume*), écrivain ecclésiastique. Voir **SOMERS** (*Guillaume*) ou **VAN SOMEREN**.

**VAN SOMEREN** (*Jacques*), écrivain ecclésiastique. Voir **SOMEREN** (*Jacques VAN*).

**VAN SOMEREN** (*Paul*), peintre. Voir **SOMER** (*Paul VAN*) ou **VAN SOMEREN**.

**VAN SOMPEL** (*Pieter*), graveur. Voir **SOMPEL** (*Pieter VAN*).

**VAN SOMPELEN** (*Pieter*), graveur. Voir **SOMPEL** (*Pieter VAN*) ou **VAN SOMPELEN**.

**VAN SON** (*Georges*), peintre. Voir **SON** (*Georges VAN*).

**VAN SON** (*Jean-François*), peintre. Voir **SON** (*Jean-François VAN*).

**VAN SOUST DE BORKENFELDT** (*Adolphe-Ferdinand-Joseph*), directeur des beaux-arts. Voir **SOUST DE BORKENFELDT** (*Adolphe-Ferdinand-Joseph VAN*).

**VAN SPAENDONCK** (*Corneille*), peintre. Voir **SPAENDONCK** (*Corneille VAN*).

**VAN SPAENDONCK** (*Gérard*), peintre. Voir **SPAENDONCK** (*Gérard VAN*).

**VAN SPAIGNIEN** (*Henri*), peintre. Voir **SPAIGNIEN** (*Henri VAN*).

**VAN SPIERE** (*Richard*), poète flamand. Voir SPIERE (*Richard VAN*).

**VAN SPILBECK** (*Désiré-Pierre*), publiciste. Voir SPILBECK (*Désiré-Pierre VAN*).

**VAN SPILBERGEN** (*Barthélemy*), voyageur. Voir SPILBERGEN (*Barthélemy VAN*).

**VAN SPILBERGEN** (*Georges*), voyageur. Voir SPILBERGEN (*Georges VAN*).

**VAN SPOELBERCH** (*Ferdinand*), homme de guerre. Voir SPOELBERCH (*Ferdinand VAN*).

**VAN SPOELBERCH** (*François-Philippe-Benoît*), homme politique. Voir SPOELBERCH (*François-Philippe-Benoît VAN*).

**VAN STALBEMT** (*Adrien*), peintre et graveur. Voir STALBEMT (*Adrien VAN*).

**VAN STALBURCH** (*Jean*), graveur. Voir STALBURCH (*Jean VAN*).

**VAN STALLE** (*Léopold-Charles-Frédéric*), bibliothécaire. Voir STALLE (*Léopold-Charles-Frédéric VAN*).

**VAN STANDONCK** (*Jean*), religieux. Voir STANDONCK (*Jean VAN*).

**VAN STAVEREN** (*Thierry*), orfèvre et graveur. Voir STAVEREN (*Thierry VAN*).

**VAN STEEBROECK** (*Pierre DE SMET*, dit), voyageur. Voir DE SMET (*Pierre*).

**VAN STEELAND** (*Jean-Charles-Hubert NOLET DE BRAUWERE*), littérateur flamand. Voir NOLET (*Jean-Charles-Hubert*) DE BRAUWERE VAN STEELAND.

**VAN STEELANT** (*Jan*), peintre. Voir STEELANT (*Jan VAN*).

**VAN STEELANT** (*Philippe*), organiste, compositeur. Voir STEELANT (*Philippe VAN*).

**VAN STEENBERGEN** (*Pierre*), professeur, écrivain ecclésiastique. Voir STEENBERGEN (*Pierre VAN*).

**VAN STEENEMEULEN** (*Josse*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Josse VAN*), ou VAN STEENEMEULEN.

**VAN STEENLANT** (*Jan*), peintre. Voir STEELANT (*Jan VAN*) ou VAN STEENLANT.

**VAN STEENMOLEN** (*Josse*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Josse VAN*).

**VAN STEENMOLEN** (*Pierre*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Pierre VAN*).

**VAN STEENWINCKEL** (*Gérard*), peintre. Voir STEENWINCKEL (*Gérard*) ou VAN STEENWINCKEL.

**VAN STERBEECK** (*François*) ou **VAN STERBEEK**, botaniste. Voir STERBEECK (*François*).

**VAN STERREBEECK** (*François*), botaniste. Voir STERBEECK (*François VAN*) ou VAN STERREBEECK.

**VAN STERTHEM** (*Josse*), médecin. Voir STERTHEM (*Josse VAN*).

**VAN STEVEN** (*Étienne-Joseph-Marie-Corneille*), écrivain ecclésiastique. Voir STEVEN (*Étienne-Joseph-Marie-Corneille VAN*).

**VAN STEYNEMEULEN** (*Godefroid*), orfèvre. Voir STEYNEMEULEN (*Godefroid VAN*).

**VAN STEYNEMEULEN** (*Josse*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Josse VAN*) ou VAN STEYNEMEULEN.

**VAN STEYNEMEULEN** (*Pierre*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Pierre VAN*) ou VAN STEYNEMEULEN.

**VAN STEYNEMEULEN** (*Segeer* ou *Sohier*), orfèvre. Voir STEYNEMEULEN (*Segeer VAN*).

**VAN STEYNEMOLEN** (*Josse*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Josse VAN*) ou VAN STEYNEMOLEN.

**VAN STEYNEMOLEN** (*Godefroid*), orfèvre. Voir STEYNEMOLEN (*Godefroid VAN*) ou VAN STEYNEMOLEN.

**VAN STEYNEMOLEN** (*Josse*), graveur de monnaies. Voir STEENMOLEN (*Josse VAN*) ou VAN STEYNEMOLEN.

**VAN STICHEL** (*François*), médecin. Voir STICHEL (*François VAN*).

**VAN STOCHEN** (*Jean*), maître des œuvres. Voir STOCHEN (*Jean VAN*).

**VAN STRALEN** (*Jean-Antoine-Emmanuel*), publiciste. Voir STRALEN (*Jean-Antoine-Emmanuel VAN*).

**VAN STRALEN** (*Antoine*), administrateur et homme politique. Voir STRALEN (*Antoine VAN*).

**VAN STRALEN** (*Jean*), homme politique. Voir STRALEN (*Jean VAN*).

**VAN SULPER** (*Marie*), béguine et poétesse flamande. Voir SULPER (*Marie VAN*).

**VAN SUSTEREN** (*Henri-Joseph*), évêque. Voir SUSTEREN (*Henri-Joseph VAN*).

**VAN SWIETEN** (*Bertholde*), dame T'SERCLAES, femme politique. Voir T'SERCLAES (*Bertholde VAN SWIETEN*, dame).

**VAN SWYGENHOVEN** (*Charles*), médecin, poète. Voir SWYGENHOVEN (*Charles VAN*).

**VAN SYNGHEL** (*Henri-Alexandre*), musicien. Voir SYNGHEL (*Henri-Alexandre VAN*).

**VAN THEMSEKE** (*Louis*), cavalier. Voir THEMSEKE (*Louis VAN*).

**VAN THENTE** (*Pierre-Jacques*), chirurgien. Voir THENTE (*Pierre-Jacques VAN*).

**VAN THIELDEN** (*Thomas*), théologien protestant. Voir THIELT (*Thomas VAN*) ou VAN THIELDEN.

**VAN THIELEN** (*Jean-Philippe*), peintre. Voir THIELEN (*Jean-Philippe VAN*).

**VAN THIELEN** (*Marie-Thérèse*), peintre. Voir THIELEN (*Marie-Thérèse VAN*).

**VAN THIELT** (*Thomas*), théologien protestant. Voir THIELT (*Thomas VAN*).

**VAN THIENEN** (*Cyrille*), canoïste. Voir THIENEN (*Cyrille VAN*).

**VAN THIENEN** (*François*), écrivain ecclésiastique. Voir THIENEN (*François VAN*).

**VAN THIENEN** (*Jacques*), architecte. Voir THIENEN (*Jacques VAN*).

**VAN THIENEN** (*Jean*), écrivain ascétique. Voir THIENEN (*Jean VAN*).

**VAN THIENEN** (*Jean*), fondateur de laiton. Voir THIENEN (*Jean VAN*).

**VAN THIENEN** (*Pierre-Jean*), médecin. Voir THIENEN (*Pierre-Jean VAN*).

**VAN THIENEN** (*Regnier*), fondateur en cuivre. Voir THIENEN (*Regnier VAN*).

**VAN THIENEN** (*Regnier*), fils du précédent, fondateur en cuivre. Voir THIENEN (*Regnier VAN*), fils.

**VAN THULDEN** (*Théodore*), peintre graveur. Voir THULDEN (*Théodore VAN*).

**VAN THUYLT** (*Lambert*), médecin, professeur. Voir THUYLT (*Lambert VAN*).

**VAN THUYNE** (*Lambert*), géomètre-arpenteur. Voir THUYNE (*Lambert VAN*).

**VAN TICHEL** (*Jean-Baptiste-Marie*), sculpteur. Voir TICHEL (*Jean-Baptiste-Marie VAN*).

**VAN TIEGEN** (*Jan*), tapissier. Voir TIEGEN (*Jan VAN*) dans l'addendum de la lettre T du t. XXV.

**VAN TIEGHEM** (*Josse*), dessinateur et graveur. Voir TIEGHEM (*Josse VAN*).

**VAN TIELT** (*Jean*), peintre. Voir TIELT (*Jean VAN*).

**VAN TIERENDORF** (*Jérémie*), peintre. Voir TIERENDORF (*Jérémie*) ou VAN TIERENDORF.

**VAN TICHEM** (*Josse*), graveur. Voir TIEGHEM (*Josse VAN*).

**VAN TIL** (*Thomas*), théologien protestant. Voir THIELT (*Thomas VAN*), ou VAN TIL.

**VAN TILBORCH** (*Gilles*), l'ancien, peintre. Voir TILBORCH (*Gilles VAN*).

**VAN TILBORCH** (*Gilles*), le jeune, peintre. Voir TILBORCH (*Gilles VAN*).

**VAN TILBORGH** (*Gilles*), l'ancien. Voir TILBORCH (*Gilles VAN*) ou VAN TILBORGH.

**VAN TILBORGH** (*Gilles*), le jeune, Voir TILBORCH (*Gilles VAN*) le jeune, ou VAN TILBORGH.

**VAN TILBURG** (*Gilles*), peintre. Voir TILBORCH (*Gilles VAN*), le jeune, ou VAN TILBURG.

**VAN TOERS** (*Ignace*), avocat. Voir TOERS (*Ignace VAN*).

**VAN TOMBE** (*Jean*), fondateur et écrivain ecclésiastique. Voir TOMBE (*Jean VAN*) ou THOMME.

**VAN TONGEREN** (*Pierre*), imprimeur. Voir TONGEREN (*Pierre VAN*).

**VAN TONGERLOO** (*Corneille*), médecin. Voir TONGERLOO (*Corneille VAN*).

**VAN TONHEKEN** (*Henri*), orfèvre. Voir TONGHEREN (*Henri VAN*).

**VAN TONGHERLOO** (*Corneille*), médecin. Voir TONGERLOO (*Corneille VAN*) ou VAN TONGHERLOO.

**VAN TOROUT** (*Martin*), poète flamand. Voir MARTIN VAN TOROUT.

**VAN TORRE** (*Antoine*), humaniste. Voir TORRE (*Antoine VAN*).

**VAN TORRE** (*Jean*), juriconsulte. Voir TORRE (*Jean VAN*).

**VAN TOURS** (*Armand*), peintre. Voir TOURS (*Armand VAN*).

**VAN TRICHT** (*Victor*), jésuite, écrivain. Voir TRICHT (*Victor VAN*).

**VAN TRIEST** (*Michel*), jésuite, théologien. Voir TRIEST (*Michel VAN*).

**VAN TROÏEN** (*Jean*), graveur. Voir TROYEN (*Jean VAN*).

**VAN TROYEN** (*Jean*), graveur. Voir TROYEN (*Jean VAN*).

**VAN TSESTICH** (*Antoine*), juriste et orthographe. Voir TSESTICH (*Antoine VAN*).

**VAN T'SESTICH** (*Didier*), conseiller. Voir T'SESTICH (*Didier VAN*).

**VAN T'SESTICH** (*Jean*), professeur. Voir T'SESTICH (*Jean VAN*).

**VAN TULDEN** (*Henri*) prédicateur. Voir TULDEN (*Henri VAN*).

**VAN TULDEN** (*Nicolas*), juriconsulte. Voir TULDEN (*Nicolas VAN*).

**VAN TULDEN** (*Théodore*), juriconsulte. Voir TULDEN (*Théodore VAN*).

**VAN TULDEN** (*Théodore*), peintre, graveur. Voir THULDEN (*Théodore VAN*) ou VAN TULDEN.

**VAN TURNHOUT** (*Jean-François*), sculpteur. Voir TURNHOUT (*Jean-François VAN*).

**VAN UDEN** (*Lucas*), peintre. Voir UDEN (*Lucas VAN*).

**VAN UDEN** (*Peeter*), peintre. Voir UDEN (*Peeter VAN*).

**VAN UDEN** (*Rumold VAN CULICK*), dit **STAMPAERT**, homme politique. Voir UDEN (*Rumold VAN*).

**VAN UFFEL** (*Jean*), juriscodulte. Voir UFFEL (*Jean VAN*).

**VAN URSEL** (*François*), sculpteur. Voir URSEL (*François VAN*).

**VAN USSEL** (*François*), sculpteur. Voir URSEL (*François VAN*) ou VAN USSEL.

**VAN UTENHOVE** (*Martin*), architecte. Voir UTENHOVE (*Martin VAN*).

**VAN UTRECHT** (*Adrien*), peintre. Voir UTRECHT (*Adrien VAN*).

**VAN VLIERDEN** (*Jean*), alias **VAN NYMMEGEN** orfèvre, graveur. Voir NYMMEGEN (*Jean VAN*), alias VAN VLIERDEN.

**VAN VOLDEN** (*Jean-Pierre*), chevalier, né à Malines en 1714, fils de Pierre van Volden, chef-président du Grand Conseil de Malines, et de Marie-Thérèse van Weerde, baronne de Lombeek.

Jean-Pierre van Volden fit toute sa carrière dans la magistrature. Il fut nommé d'abord conseiller au Conseil de Flandre, par patentes de l'archiduchesse Marie-Elisabeth, gouvernante des Pays-Bas, datées du 3 mai 1741. Il prêta le serment requis en mains du président de ce tribunal, le 29 juin suivant. Le 25 juin 1754, Charles de Lorraine le désigna pour occuper la charge de premier échevin de la Keure de Gand, tout en lui conservant son siège au Conseil. Peu de mois après, par patentes signées à Vienne, le 5 avril 1755, Jean-Pierre van Volden fut désigné comme conseiller ordinaire du Conseil privé. Cette promotion ne s'était pas faite sans peine. En plaçant van Volden à la tête de l'administration de la capitale flamande, le gouvernement avait eu en vue de s'assurer le concours d'une personnalité capable de réorganiser cette administra-

tion selon ses vues. Il répugnait visiblement à la Cour de Vienne de l'en retirer si rapidement. Aussi, les premières propositions faites dans ce sens par Charles de Lorraine et Cobenzl se heurtèrent-elles à un refus absolu. Le gouverneur général finit pourtant par lever cet obstacle; ce furent ses instances personnelles qui eurent raison des dernières résistances.

Au Conseil privé, van Volden fit une carrière de dix années environ. En 1764, la mort du marquis de Chasteler-Courcelles laissait vacante la présidence du Conseil de Hainaut. La candidature de van Volden fut chaudement recommandée par le Conseil privé et le gouvernement de Bruxelles. Cette fois, les choses se passèrent sans encombre. Le chancelier de Cour et d'Etat Kaunitz, dans son rapport du 21 février 1765, rappelle que le Conseil de Hainaut souffre de la dissension qui règne entre ses membres. Van Volden paraît l'homme approprié au redressement de cette situation. On peut se promettre de sa douceur, de sa modération, de son caractère conciliant, qu'il saura rétablir la bonne harmonie entre ses subordonnés. Une objection se présentait du fait que le candidat n'était pas originaire de la province. Les Etats prétendaient couramment que le président du Conseil de Hainaut devait être né dans le comté ou au moins y avoir dix ans de résidence. Pareille prétention était inadmissible et en nommant Van Volden on faisait acte d'autorité.

Les patentes du nouveau président furent expédiées à Vienne le 18 octobre 1764. Van Volden s'en fut à Mons. A peine avait-il pris possession de son siège qu'il mourut prématurément, le 22 janvier 1765.

Jean-Pierre van Volden se maria deux fois. Il épousa en premières noces, dans la ville de Saint-Nicolas, Catherine Amelberge van Landeghem, morte à Bruxelles, sans enfants, le 27 avril 1759. Sa seconde femme, qui s'appelait Marie Huens, était sa cousine.

Lui-même fut enterré dans la collégiale de Sainte-Waudru, à Mons.

Les armes de van Volden sont d'argent au chef de sable, chargé de trois poissons d'or.

J. Laffitte.

Archives du Conseil privé et de la Chancellerie autrichienne aux Archives générales du royaume.

**VAN VOLSUM** (*Jean-Baptiste*), peintre d'histoire. Voir **VOLSUM** (*Jean-Baptiste VAN*).

**VAN WAUCQUIER** (*Martinez*), érudit. Voir **MARTINEZ VAN WAUCQUIER**.

**VAN YSENDYCK** (*Jules-Jacques*), architecte, né à Paris, le 17 octobre 1836, décédé à Uccle, le 17 mars 1901. Fils d'Antoine Van Ysendyck, le peintre réputé, auteur de la *Messe d'A. Willeaert* du Musée de Bruxelles, J.-J. Van Ysendyck fit ses premières études à l'Académie de Mons, dont son père était directeur, puis à Bruxelles, où il suivit les cours de Tilman Suys, enfin à Paris, guidé par Viollet-le-Duc, Lebas et Lesueur. Revenu à Bruxelles, en 1851, il fit un stage chez l'architecte Cluysenaar et, dès ses débuts dans la pratique, dirigea la restauration des églises St-Jean à Poperinghe et St-Quentin à Tournai, rétablit la flèche de l'église St-Pierre à Ypres et reconstruisit la coupole de l'église abbatiale de Grimberghen, en même temps qu'il élevait nombre de presbytères, d'écoles et de châteaux. Partisan, avec Beyaert et Janlet, de la résurrection de l'architecture de la Renaissance flamande, Van Ysendyck composa différents édifices dans ce style. En 1877, il créa l'hôtel communal d'Anderlecht, remarquable par sa robustesse. L'hôtel de ville de Schaerbeek, plus important d'ordonnance, est à signaler par la grande allure des salles du conseil et des mariages réunies en salle des fêtes. Puis vinrent l'hôtel du Gouvernement provincial à Gand, le Salon royal de l'exposition de Bruxelles en 1880 et le marché de St-Josse-ten-Noode. La souplesse du talent de l'auteur se manifeste par des conceptions plus modernistes dans les instituts scientifiques du Parc Léopold, aux larges baies éclairant les

salles de cours et les laboratoires. Ses deux dernières œuvres sont caractérisées par une puissance des masses et des détails peu ordinaire : la gare du Sud, à Anvers, et la caserne des grenadiers, à Bruxelles.

Van Ysendyck se passionna pour la restauration d'édifices anciens qu'il réussit en tous points. Citons : les halles d'Ypres, la salle des mariages de l'hôtel de ville de Louvain, les églises de St-Bertin et de Notre-Dame à Poperinghe, etc... La création de la place de Brouckère, à Bruxelles, nécessita la démolition du temple des Augustins : Van Ysendyck le reconstitua à Ixelles et le compléta pour en faire l'église de la Trinité.

Sa réputation fut définitivement consacrée par l'achèvement de la restauration de l'église N.-D. des Victoires au Sablon, commencée par Schoy et à laquelle il ajouta les arcs-boutants et contreforts de la nef ainsi que les tourelles ajourées du portail ouest. Il dégagait le chœur, mit en belle lumière le merveilleux et délicat Sacramentarium et construisit de nouvelles sacristies.

Malgré ce labeur énorme, Van Ysendyck trouva encore le temps de rassembler les éléments de son important ouvrage *Documents classés de l'Art dans les Pays-Bas du X<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle*, comportant dix volumes grand in-folio.

Van Ysendyck était membre de l'Académie royale de Belgique (1896), de la Commission royale des Monuments (1892) et du Conseil supérieur de l'hygiène.

Jules Brunfaut.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — *Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, 1911, p. 165-175.

**VARENACKER** (*Jean*) ou **VERNACKER**, théologien du xv<sup>e</sup> siècle, originaire de Ruysselede, près de Bruges. Il fut immatriculé à l'Université de Louvain en 1429, promu licencié ès arts en 1432, admis à la *legentia* et au conseil de la Faculté des arts le 5 mars 1433, reçu au conseil de l'Université le 29 juillet 1433. Il enseigna comme régent des arts au moins jusqu'à l'année scolaire 1433-1434. Le 8 octobre 1442,

il fut élu professeur de morale et président des *Questiones quodlibeticæ*. Il fut doyen des arts en 1436 et en 1440, doyen de la Faculté de théologie en 1451, 1453, etc., recteur de l'Université en 1440, 1450, 1460 et 1470. En 1443, il obtint la plébanie de Saint-Pierre, à laquelle était attachée une chaire de théologie. Son nom figure dans le *Rotulus*, adressé au Saint-Siège par l'Université en 1449. Il mourut le 4 janvier 1475 et fut enterré en l'église Saint-Pierre devant l'autel de la Sainte-Croix.

Les contemporains ont porté sur Varenacker un jugement très favorable. Le procès-verbal de la séance du conseil de l'Université du 27 novembre 1450 l'appelle « *famosus magister noster* », et P. Impens, dans son *Chronicon Bethleemiticum*, retrace de lui un portrait flatteur que tous les historiens de l'Université, de J. Molanus à E. Reusens, ont reproduit.

On peut souscrire, dans une certaine mesure, aux éloges que décernent à Varenacker ses collègues et le chroniqueur Impens. Les travaux qu'il a composés nous le montrent, en effet, comme un travailleur honnête qui fit honneur à l'Université naissante; il prit position, avec netteté et beaucoup de bon sens, dans les questions soulevées par Wiclif et Huss concernant l'extension du pouvoir de l'Église, notamment de la juridiction du pape; il condamna avec énergie l'usage abusif que firent de leurs revenus certains ecclésiastiques; il s'adonna avec goût à l'étude de la Bible qui était revenue, avec le xv<sup>e</sup> siècle, à l'avant plan de la théologie.

Les œuvres de Varenacker sont restées pour la plupart manuscrites. Certaines parties d'ailleurs en ont été perdues à la fin du xv<sup>e</sup> ou au commencement du xvii<sup>e</sup> siècle. En effet, déjà Sanderus, dans sa *Bibliotheca Belgica manuscripta*, et V. André, dans ses *Fasti academici*, avouent n'avoir pu retrouver certains ouvrages que J. Molanus disait être conservés à son époque dans différentes bibliothèques. Nous reconstituons ici la liste des œuvres de

Varenacker, d'après les indications que nous avons pu recueillir chez les historiens et chez les bibliographes.

#### A. Manuscrits :

1. *Lectura in psalmum Beati immaculati, in librum sapientiæ et in quatuor evangelia*. J. Molanus ajoute concernant ce manuscrit : « est in Carthusia ». Sanderus l'ignore, tandis que V. André et Foppens disent de lui : « lecta fuit in Carthusia ». Une partie de ce commentaire nous est conservée à la Bibliothèque royale de Bruxelles, sect. des mss. 5172 anc. c., sous le titre : « *Lectura super psalmum Beati immaculati* ».

2. *Lectura in Matthæum*, manuscrit cité par J. Molanus comme appartenant au petit collège des théologiens.

3. *Monolessaron*, ignoré par Molanus, si toutefois il était distinct de la *Lectura in quatuor evangelia*, citée sous le n<sup>o</sup> 1, ou des *Lectura in Matthæum*, mentionnées sous le n<sup>o</sup> 2. V. André et, après lui Foppens déclarent qu'il se retrouve au collège des théologiens et ajoutent : « *absolutius quidem eo quod Joannes Gerson edidit, magna tamen ex parte illi simile* ».

4. *Sacramentale*, ou *Tractatus de sacramentis*, mentionné par Molanus et V. André comme appartenant à la Bibliothèque du couvent de Bethléem. À l'époque de Foppens, il y avait disparu. La bibliothèque royale de Bruxelles (mss 2187, f. 50-57, anc. c. 4418) possède un *Tractatus compendiosus de septem sacramentis ecclesie editum per... Joh. Varenacker*. La question se pose si l'on peut identifier avec l'ouvrage cité par Molanus, André et Foppens, ce traité résumé, qui donne en quelques pages la doctrine de l'Église sur les sept sacrements en général et sur chacun d'eux en particulier, telle qu'on la trouve à peu près exposée dans nos catéchismes.

5. *Tractatus de remediis contra concupiscentias carnales*, conservé à la bibliothèque royale de Bruxelles, mss 2187, f. 27<sup>v</sup>-37, anc. c. 4415. Ce traité n'est pas mentionné dans les répertoires.

6. Un *Quodlibetum* : *Utrum ab homine possit dispensari in preceptis*

*juris naturalis et divini*, conservé également à la bibliothèque royale mss 2244, f. 53-69<sup>v</sup>, anc. c. 2388. Ce *quodlibetum* a été imprimé deux fois au XVI<sup>e</sup> siècle. Voir n<sup>o</sup> 8.

B. Imprimés :

7. *Notabilis tractatulus de indulgentiis, circa Clementinam Abusionibus § Adhuc, cum aliquibus additionibus de penis et remissionibus, tractans de materia indulgentiarum qualiter scilicet sunt concedendæ et quibus et quibus non. Circa quam materiam ponuntur aliquæ breves questiones solis utiles.* Cet écrit fut imprimé, d'après Campbell, aux Pays-Bas, avant la fin du XV<sup>e</sup> siècle, avec le premier *quodlibetum*, mentionné au n<sup>o</sup> suivant.

8. Deux *Quodlibeta* : 1. *Utrum clerici et ecclesiarum prelati mortaliter peccent si quod eis de præbendis superest in eleemosynam non elargiantur.* 2. *Utrum ab homine possit dispensari in præceptis juris naturalis et divini.* Ils furent imprimés d'abord à Louvain, d'après Paquot, à Paris, d'après Molanus, en 1512, puis à Paris en 1544. Comme nous l'avons dit, le premier *quodlibetum* fut imprimé avec le traité sur les indulgences, et le second est conservé en manuscrit.

A. De Meyer.

P. Impens, *Chronicon Bethlemiticum*, mss in-fol. de l'abbaye d'Averbode, AA, sect. IV, n<sup>o</sup> 15, f. 233. — J.-N. Paquot, *Fasti academici Lovanienses*, mss de la Bibl. royale de Bruxelles, nos 17367-17368. — J. Molanus, *Les quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain*, éd. P. F. X. de Ram, t. I, Bruxelles, 1864 (collection des Chroniques belges inédites). — V. André, *Bibliotheca Belgica*, Louvain, 1623. — Idem, *Fasti academici studii generalis Lovaniensis*, Louvain 1633. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. II, Bruxelles, 1739. — Campbell, *Annales de la typographie néerlandaise au XV<sup>e</sup> siècle*, n<sup>o</sup> 1726, p. 492, La Haye, 1874. — Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain*, t. III. — Idem, *Matricule de l'Université de Louvain*, t. I (1426-1453), Bruxelles, 1903. — Idem, *Actes ou procès-verbaux des séances tenues par le conseil de l'Université de Louvain*, t. I, Bruxelles, 1903. — A. Van Hove, *Actes ou procès-verbaux*, t. II, Bruxelles, 1919. — Van den Gheyn, *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. III, Bruxelles, 1903. — H. De Jongh, *L'ancienne Faculté de théologie de Louvain au premier siècle de son existence (1432-1540)*, Louvain, 1911.

**VARIN** ou **WARIN** (Jean), né à Liège et y baptisé le 6 février 1607 à

l'église de N.-D. aux Fonds, décédé à Paris le 26 août 1672. Il était fils de Jean Varin, lequel était originaire de Sedan, et de Catherine, fille de Guillaume Hovius, bourgeois de Liège; il avait deux frères et trois sœurs; son père peut être identifié avec Jean Varin, graveur de coins et de poinçons qui, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, travaillait à Liège et à Bouillon pour l'évêque de Liège, puis à Rochefort et à Cugnon pour le comte de Lowenstein-Rochefort auquel il donna son fils comme page alors que celui-ci était encore enfant. Le jeune Jean Varin ne tarda pas à se faire remarquer par sa précocité et son habileté à dessiner, à graver et à sculpter. Le comte de Lowenstein, dans ses ateliers de Cugnon et dans ses caves de Rochefort, fabriquait de la fausse monnaie; le père et les fils Varin furent compromis dans une grave affaire sur laquelle il plane encore bien des obscurités; ils furent condamnés comme faux-monnayeurs. Notre Jean Varin, banni, se réfugia en Angleterre, quand le Cardinal de Richelieu, informé de ses talents dans l'art de la gravure, de la peinture et de la sculpture, de même que du fait que Varin avait inventé certaines machines ingénieuses pour monnayer les médailles qu'il avait gravées, l'appela à Paris vers 1626-27. Peu de temps après, Varin fut admis comme *conducteur* pour partie de la *Monnaie du Moulin* et pour cela il dut abjurer la religion protestante qu'il avait adoptée alors qu'il était au service du calviniste notoire qu'était le comte de Lowenstein; le 6 mars 1629, Varin fit profession de foi catholique. Il reçut la mission de présider à une refonte de tout le système monétaire; types, moyens de fabrication, rapport du titre avec la valeur énoncée, tout changea par son initiative; le Roy et ses conseillers savaient que Varin avait coopéré à des travaux de faux monnayage, mais ils savaient aussi que nul mieux que lui ne connaissait toutes les manœuvres ayant pour but la fabrication des monnaies, et que nul mieux que lui n'était à même de prendre des mesures propres



à prévenir la fraude. Le 11 février 1630, Varin épousa Jeanne Desjours, veuve de René Olivier, conducteur de la Monnaie du Moulin, auquel il avait succédé dans ses fonctions. En 1639, Varin devint seul *Conducteur de la Monnaie du Moulin* et en 1642, il fut désigné comme *Graveur et Conducteur général*; en 1646, il fut nommé *Graveur des sceaux du Roy et des juridictions du royaume et Tailleur général des monnaies de France*, et en 1647, *Contrôleur général des poinçons et effigies*. Parvenu presque au faite des honneurs, le liégeois Varin estima que le moment était venu de demander à être naturalisé français; c'est dans sa requête au Roy qu'il dit qu'il est né à Liège, ville d'où il est sorti pour venir à Paris en 1626. Ses lettres de naturalisation sont datées d'août 1650. En 1656, Varin reçut le titre de *Conseiller et secrétaire du Roy, intendant et ordonnateur des bâtiments royaux, jardins, tapisseries et manufactures*; en 1660, il fut nommé *Conseiller du Roy en ses Conseils d'Etat et privé*, et en 1655, l'Académie royale de peinture et de sculpture le reçut dans son sein; c'était la récompense méritée de toute une vie de labeur. Ses contemporains déjà étaient d'accord pour reconnaître qu'il avait un grand talent, qu'il avait renoué en France l'art de la médaille tombé dans la médiocrité et qu'il lui avait fait atteindre les sommets. Nous possédons presque toutes les médailles, pièces de monnaie et jetons dont Jean Varin a gravé les coins et les poinçons; près de deux cent cinquante pièces ont été identifiées et cataloguées, toutes sont admirables; signalons spécialement les grandes médailles à l'effigie de Mazarin, de Richelieu, de Louis XIII et de Louis XIV.

Varin grava aussi des matrices de divers sceaux parmi lesquels celui de l'Académie française portant le profil de Richelieu et daté de 1635, qui est un chef-d'œuvre.

On n'a conservé que cinq sculptures de Jean Varin statuaire, mais il faut reconnaître que ce sont des œuvres maîtresses: le buste en bronze de Louis XIII,

celui en marbre de Louis XIV, le buste en bronze de Henry IV et celui de Richelieu, et enfin la statue en marbre de Louis XIV jeune en costume de guerrier antique; ces œuvres, qui se trouvent au Musée du Louvre, à Versailles, à la Bibliothèque Mazarine et dans la collection du marquis de Chaponay, suffisent pour classer Varin parmi les plus beaux sculpteurs du Grand siècle.

Il ne nous est malheureusement rien resté de l'œuvre peinte de Varin, nous savons seulement par le témoignage de ses contemporains qu'il a fait de beaux portraits, bien ressemblants.

De son mariage avec Jeanne Desjours, Varin eut six enfants dont Henri, né en 1637, qui fut *Intendant des bâtiments du Roy* et François, né vers 1640, qui fut comme son père graveur en médailles et *Conducteur de la Monnaie, Tailleur général des monnaies et Contrôleur général des poinçons et effigies*. Il existe un beau portrait de Jean Varin montrant une médaille antique à Louis XIV enfant, peint en 1645 par F. Lemaire; c'est le seul qui ait été fait d'après nature.

Varin mourut en 1692 étant d'une constitution à vivre encore plusieurs années, ce qui fit naître la légende qu'il avait été empoisonné: il fut enterré à Saint-Germain-l'Auxerrois, en face du Louvre.

Liège a honoré Varin en donnant son nom à une rue en 1863 et en lui érigeant une statue au parc de la Boverie en 1929.

Georges de Friedcourt.

F. Mazerolle, *Jean Varin*, 2 vol., Paris, 1932. — Idem, *Les Médailleurs français*, t. I, Paris, 1902. — L. Abry, *Les hommes illustres de la nation liégeoise*, Liège, 1867. — Natalis Rondot, *Claude Varin*, Paris 1888 (*Revue de numismatique*). — Bron de Chestrol, *Numismatique de la Principauté de Liège*, t. I, Bruxelles, 1890. — A. Wittert, *Ecole liégeoise, les graveurs*. — Ed. Fétis, *Les artistes belges à l'étranger*, Bruxelles, 1837. — A. Pinchart, *Quelques particularités sur les ateliers de fausse monnaie au XVII<sup>e</sup> siècle*, 1848 (*Revue belge de numismatique*). — F. de Villenoisy, *Les médailleurs belges et surtout liégeois ayant travaillé pour la France*, Liège, 1909. — Ch. Perrault, *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, Paris, 1696. — A. Micha, *Les graveurs liégeois*, Liège, 1908. — Becdelieuvre, *Biographie liégeoise*, 1837. — J.-A. Blanchet, *Jean Varin*, 1888, Soc. fr.

de numismatique). — L. Courajod, *Jean Varin*, Paris, 1881 (L'Art). — Th Gobert, *Liège à travers les âges*, t. V. — Richard, *Jean Warin de Liège* (Arch. de l'art fr., t. I, 1861). — A. Barre, *Graveurs généraux*, 1867 (Soc. fr. de numismatique). — Ad. Varin, *Notice sur la famille Varin*, Chalons, 1870. — V. Tourneur, *Les origines de Jean Varin*, 1882 (*Revue belge de numismatique*). — G. de Froidcourt, *Les origines liégeoises de Jean Varin*, Liège, 1934. — A. Bourgeois, *Les frères Varin*, 1894. — Jallemaët des Reaux, *Les Historiettes*, 1834. — Jal, *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, Paris, 1867.

**VARLEZ** (*Louis-Joseph*), médecin, homœopathe, né à Lens (Hainaut), le 23 juillet 1792, mort à Bruxelles, le 9 octobre 1874.

Varlez fait ses humanités au collège des Oratoriens de Soignies, puis apprend la médecine chez le chirurgien de son village. Incorporé dans les armées de Napoléon, il devient officier de santé militaire. Après Waterloo, il passe un examen à Utrecht et devient chirurgien-major : puis il fréquente pendant deux ans l'Université de Louvain, où il conquiert le diplôme de docteur. On lui confie la direction médicale de l'hôpital de Mons et, en 1826, celle de l'hôpital militaire de Bruxelles. Membre de la Société des sciences médicales et naturelles, il y publie un opuscule sur les phénomènes d'un accès de fièvre intermittente, expliqués d'après les lois de la physiologie. Il publie également une série d'études sur le trachome ou ophthalmie granuleuse, qui faisait des ravages dans l'armée. Sa femme, atteinte de tuberculose pulmonaire et abandonnée des médecins allopathes, est guérie par l'homœopathie ; à partir de ce moment, Varlez devient un partisan enthousiaste des théories d'Hahnemann et en est le premier promoteur en Belgique. Il ouvre chez lui, à Bruxelles, un dispensaire, où il soigne gratuitement les indigents par l'homœopathie. Élu, en 1842, correspondant de l'Académie royale de Belgique, il y défend avec énergie, mais sans succès, les théories d'Hahnemann. En 1848, il publie un travail sur le choléra morbus asiatique et son traitement préventif et curatif dans lequel il démontre, par des statistiques, la supériorité des méthodes homœopathiques. Sa grande réputation le fait

nommer membre de plusieurs sociétés de médecine de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Espagne et d'Amérique.

G. Leboucq.

*Dictionnaire des hommes de lettres, etc., de Belgique* (Brux., 1887). — *Revue homœopathique belge*, 1<sup>re</sup> année, n° 8, novembre 1874. — *Bibliographie nationale*. t. IV.

**VARSENARE** (*Jean DE*), chevalier, seigneur de Varsenare et de Meetkerke, né vers 1370, mort le 20 avril 1443. Il était fils d'Iwain, seigneur de Varsenare et de Houtave, qui fut échevin du Franc de Bruges, et de Marguerite Bonin. Il fut au célèbre tournoi de Gruuthuze qui fut donné à Bruges par Jean de Bruges et Jean de Gisteltes, le 11 mars 1393. En 1396, il participa avec le comte de Nevers, Jean sans Peur, à la croisade contre les Turcs et fut fait prisonnier ensemble avec le comte de Nevers, le 25 septembre de la même année, après la bataille de Nicopolis. Leur rançon fut payée par l'intermédiaire du banquier italien Dino Rapondi.

En 1410, Jean de Varsenare entra au magistrat du Franc de Bruges comme échevin, il exerça cette fonction de 1410 à 1412, en 1416, 1418, 1420-1422, 1424, 1426-1429, 1432, 1434, 1436-1439 et 1441 ; il fut bourgmestre des échevins du Franc en 1413-1415, 1417, 1419, 1423, 1425, 1430, 1431, 1433, 1435, 1442 et 1443.

Il fut chargé de plusieurs négociations diplomatiques. En 1411, il participa à la négociation du traité de paix entre la France et la Flandre ; en 1412, il fut envoyé à Paris pour la signature du traité de Senlis et, en 1419, il assista aux négociations relatives aux trêves commerciales entre la Flandre et l'Angleterre.

Jenny de Varsenare avait épousé Cathérine Barbesaen, fille de Nicolas et de N. de Rapondis.

Jos. De Smet.

Ch. Piot, *Notice historique et généalogique de la Maison de Straten* (Bruxelles, 1877). — F. Priem, *Documents des Archives de la Flandre occidentale*, 2<sup>e</sup> série, t. VII (Bruges, 1880).

**VARSENARE** (*Josae DE*), chevalier, seigneur de Varsenare, mort à

Bruges le 7 mars 1490. Il fut conseiller et chambellan de Philippe le Bon et de Maximilien. Il était le fils de Josse et d'Elisabeth le Fèvre. Il avait épousé Catherine de Rye ou van den Riede. Il est signalé la première fois au tournoi qui eut lieu à Bruges en 1462. Du 12 février 1466 au 11 février 1468, il exerça les fonctions de bailli de Courtrai et, du 1<sup>er</sup> mars 1473 au 31 décembre 1476, celles d'écoute de la ville de Bruges. De 1477 à 1478, il fut adjoint comme lieutenant au seigneur de Gruuthuze qui était alors capitaine de la ville, pendant les troubles qui suivirent la mort de Charles le Téméraire. Lors de la mort de Marie de Bourgogne en 1482, il était bourgmestre de la commune à Bruges. Le 11 avril 1482, à la demande des États de Flandre, il fut déposé, ensemble avec le bailli, l'écoute et le bourgmestre des échevins de Bruges, par le roi des Romains, Maximilien. Ce dernier espérait se concilier ainsi la faveur des États et être désigné comme tuteur de son fils mineur. Mais ces concessions encouragèrent la résistance, les Brugesois refusèrent à Maximilien l'entrée de leur ville. Ils emprisonnèrent ou bannirent les partisans du roi des Romains. Pendant ces troubles, en 1483, la femme de Josse fut condamnée à restaurer à ses frais le frontispice de l'hôtel de ville; le 6 mars 1484, elle fut bannie pour cinquante ans. La paix fut rétablie le 23 juin 1485 et Maximilien put prêter serment comme tuteur de son fils. Josse de Varsenare rentra en ville, on lui remboursa 200 livres parisis à la suite de la condamnation injuste de sa femme. Josse fut un des commissaires chargés de reviser les condamnations prononcées pendant la rébellion. En 1485-1486, il était bourgmestre des échevins de Bruges; à cause de la situation troublée, la ville lui paya une garde du corps de six hommes. En 1487, de nouveaux troubles éclatèrent à Bruges, où les États de Flandre étaient rassemblés; Maximilien s'y rendit et descendit chez Josse de Varsenare. L'année suivante, Maximilien fut emprisonné par les Brugesois,

qui arrêterent également Josse de Varsenare; ce dernier exerçait alors les fonctions de gouverneur de Damme; il parvint à s'enfuir.

On ne trouve aucune trace qu'il aurait encore exercé une fonction publique entre la signature de la paix entre Maximilien et les États, le 12 mai 1488, et sa mort qui arriva deux ans plus tard.

Jos. De Smet.

Ch. Piot, *Notices historique et généalogique de la Maison de Straten*, Bruxelles, 1877. — L. Gachard, *Inventaire des Archives des Chambres des Comptes*, t. II, Bruxelles, 1848. — L. Gilliodts van Severen, *Inventaire des Archives de la ville de Bruges*, t. VI, Bruges, 1876.

**VASAEUS (Jean)**, humaniste et historien, né à Bruges en 1511 ou 1512, décédé à Salamanque, le 21 octobre 1561. Après avoir fait ses premières classes dans sa ville natale, où son entourage qui était pauvre rêvait de faire de lui un maître d'école, il fut envoyé, à l'âge de dix-huit ans, à l'Université de Louvain. Il y demeura chez Rutger Rescius qui lui apprit le grec et reçut des leçons d'hébreu de Nicolas Clénard. Il s'y adonna également à l'étude du droit, qui avait, nous dit-il, toutes ses prédilections.

En 1531, il se mit, pour trois ans, à la disposition de Fernand Colomb, le fils du célèbre explorateur. Ce personnage, qui était fort riche, était venu en Belgique pour y recruter le personnel scientifique de l'importante bibliothèque qu'il avait fondée à Séville.

Vasaeus partit pour la Péninsule, en octobre 1531, en compagnie de Don Fernand et de son maître Clénard, qui demeura toujours son conseiller et son ami. Il séjourna d'abord, pendant un an, à Medina del Campo et y fut attaché, auprès de son protecteur, à la chancellerie du vice-roi des Indes occidentales. Il se rendit ensuite à Séville, en novembre 1532, et prit son service à la Bibliothèque colombine.

À l'expiration du contrat qui le liait à Colomb, Vasaeus se fixa pour un temps à Salamanque : il y fut chargé de l'éducation du jeune prieur de l'église de Salamanque, fils de Francisco de

Vaylle, opulent financier espagnol, qui avait été « aman » de la ville d'Anvers. Son élève étant mort au bout d'une année, Vasaeus obtint une chaire dans un des collèges qui dépendaient de l'Université. Il y enseigna avec beaucoup de succès le grec et la rhétorique. Il y fonda aussi un foyer : il épousa, en 1537, une jeune espagnole de Ségovie qui lui donna deux fils, Agoslin et Jeronimo, dont nous avons suivi la trace et qui firent tous deux en Espagne une carrière honorable.

En 1538, Vasaeus fut appelé au Portugal. Il y fut placé à la tête du collège de Braga, qui venait d'être institué par le cardinal-infant Don Henrique, archevêque de Braga et, dans la suite, roi de Portugal.

En 1541, notre compatriote passa au collège d'Evora et s'y distingua si bien que, le 9 août 1547, le roi Jean III lui accorda tous les droits et privilèges qui étaient réservés aux professeurs de l'Université de Coimbra.

Le 14 juillet 1550, Vasaeus fut rappelé définitivement en Espagne par les autorités académiques de Salamanque ; il y fut nommé professeur titulaire, en août 1552, et investi de la chaire de « prima de gramática ». Il occupa celle-ci jusqu'à sa mort, se consacrant exclusivement à ses fonctions professorales et à des travaux d'érudition qui lui ont valu une juste notoriété.

En 1552, il fit paraître un grand ouvrage historique, qui lui avait coûté quatorze ans de recherches dans les principales bibliothèques et dépôts d'archives de l'Espagne et du Portugal : *Chronici rerum memorabilium Hispaniae tomus prior*, Salamanque, J. Junta, 168 pp. in-4° (avec dédicace, contenant de nombreuses indications autobiographiques, au cardinal Don Henrique).

L'ouvrage, qui fournit la reproduction en fac-simile de nombreuses inscriptions antiques, se divise en deux sections. La première constitue un manuel fort pratique, avec références précises, de l'histoire de la Péninsule, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'époque d'Auguste. Mais on y trouve

aussi des indications sur la géographie et l'historiographie du pays, l'administration romaine en Espagne, les invasions et les royaumes barbares, ainsi que des listes des magistrats et empereurs romains, des rois goths et suèves, des rois de Léon, de Castille, de Navarre, d'Aragon et de Portugal jusqu'à l'époque contemporaine. La seconde section est consacrée à la chronique proprement dite. Celle-ci retrace les principaux événements qui se sont passés en Espagne, depuis l'ère chrétienne jusqu'au règne de Ferdinand 1<sup>er</sup> de Castille, au début du XI<sup>e</sup> siècle. Le tout est traité avec beaucoup d'ordre et de méthode, dans une langue concise qui ne sacrifie rien à la phrase, l'auteur ayant visé, nous dit-il, non à l'agrément du style, mais avant tout à la vérité historique.

Il y a, d'ailleurs, pleinement réussi et recueillit les suffrages de ses contemporains et de la postérité. En 1602, Aubert le Mire le plaçait, avec Philippe de Comines, Robert Gaguin et Jacques de Meyere au premier rang des historiens belges. Vasaeus fut l'un des premiers à s'occuper, dans un esprit vraiment scientifique, d'histoire du moyen âge, à une époque où cette étude trouvait peu de crédit. Ce fut là, sans doute, son principal mérite.

Le *Chronicon Hispaniae* fut réimprimé à Cologne en 1579 et 1603. Notre compatriote en avait promis l'achèvement : toutefois, il ne put mettre ce projet à exécution, encore qu'il s'y soit efforcé jusqu'à son dernier jour. De même, il ne put, comme il se l'était proposé, publier des éditions critiques avec commentaires des chroniques d'Eusèbe, de saint Jérôme et de Prosper d'Aquitaine, ainsi que des œuvres d'Idace, de Jean de Biclaro, de saint Isidore et de saint Ildephonse. Il avait trouvé les dernières dans un précieux *codex* du monastère d'Alcobaca ; manuscrit qu'il mit au demeurant largement à profit et dont il ne reste plus aujourd'hui que deux feuillets, conservés à Londres au « British Museum ».

Vasaeus fit de plus paraître quelques

petits volumes pour les besoins de son enseignement. Ce sont : 1° *Collectanea rhetorica*, Salamanque, in *alma Academia*, 1538, 63 pp. in-8°; simple manuel scolaire sans portée scientifique, dédié au prince Henri. — 2° *Index rerum et verborum copiosissimus ex Erasmi Chiliadibus. Item alter Index locorum ex autoribus quibusdam, quibus Erasmus videitur lucis aliquid addidisse*, Coïmbre, J. Barrerius et J. Alvarez, 1549, 252 pp. in-4°; dédié à Martin de Azpilcueta, le docteur navarrais.

Sans doute aussi faut-il voir en notre humaniste l'auteur d'un recueil de *Conciones* empruntées à Tite Live et d'une édition de la première Verrine qu'on trouve joints aux *Collectanea rhetorica* et qui furent imprimés dans la même officine (in *alma Academia*) en 1538 (31 et 20 pp. in-8°).

Après la mort de Clénard à Grenade en 1542, Vasaeus réédita à Coïmbre en 1546, la grammaire latine de son maître (celle-ci avait paru tout d'abord à Braga en 1538). Il l'envoya avec une épître fort curieuse datée d'Evora le 16 août 1546, au magistrat et aux habitants de Diest, concitoyens de l'illustre linguiste. Une troisième édition du même ouvrage qui vit le jour à Salamanque en 1551 contient en outre quelques préceptes de *Orthographia* de la main de Vasaeus. On doit enfin à celui-ci l'éloge funèbre en prose des docteurs Andris López et Pero López de Ribera (Salamanque, A. à Portonariis, 1556). Toutes ces productions sont aujourd'hui rarissimes : nous en avons donné la description détaillée dans la *Bibliotheca Belgica*.

Vasaeus mourut à Salamanque le 21 octobre 1561. Il eut comme successeur Franc. Sanchez de Aguilar et fut inhumé en l'église des Mathurins. Aux termes de son épitaphe qui nous a été conservée, il fut la « gloire » de l'Université de Salamanque. Ceci nous montre en quelle estime il était tenu par ses pairs.

Alphonse Roersch.

*N. Clenardi epistolæ*, éd. d'Anvers, 1866, pp. 109-183 et *passim*. — Miraeus, *Elogia*, Anvers, 1602, p. 176. — Sanderus, *de Brugen-sibus*, Anvers, 1624, p. 53. — Sweertius, *Athenæ*,

Anvers, 1628, p. 479. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> édit., Louvain, 1643, p. 575. — Foppens, *Bibl. belg.*, Bruxelles, 1739, p. 743. — Nic. Antonio, *Bibl. hisp. nova*, Madrid, 1783, t. II, p. 369. — Sousa Viterbo, *Estudos sobre D. de Goes*, O Instituto, Coïmbre, t. XLVI, 1899, p. 1067 et suiv. et t. XLVII, 1900, p. 380. — G. Cirot, *Les histoires générales d'Espagne*, Bordeaux-Paris, 1904, pp. 59-60, 89, 158-168. — A. Huarte y Eche-nique, *Apuntes para la biografía d. Juan Vasco*, Revista de Archivos, Madrid, 1920 (t. à p. 17 pages). — A. Roersch, *Un historien belge oublié : Johannes Vasaeus*, Acad. r. de Belg., *Bull. de la cl. des lettres*, 5<sup>e</sup> série, t. XV, pp. 164-185) contient la liste de nombreux documents manuscrits et imprimés concernant Vasaeus et l'inventaire de sa correspondance).

**VASON**, évêque. Voir WAZON.

\* **VASONNE** (*Jean DE*) ou **WAZONNIUS**, évêque de Tournai, de 1292 à 1300. Il était certainement d'origine française; Guillaume Gazet (1554-1611) le croit issu du sang royal de France.

Il fut d'abord avocat au Parlement de Paris et ensuite garde des sceaux. Il devint chanoine de Tournai et archidiacre de Bruges (1285), grâce au roi Philippe le Bel.

A la mort de Michel de Warenguien (15 novembre 1291), la faveur royale porta le chapitre de Tournai à lui donner pour successeur Jean de Vasonne (1292), qui fut sacré par l'archevêque de Reims en 1293 et fit son entrée à Tournai le 22 juillet suivant.

Gilles Li Muisis trace de lui ce portrait flatteur : « c'était, dit-il, un homme aimable, un jurisconsulte de talent et plein d'expérience, un chef avisé ». De son séjour dans la West-Flandre, Jean de Vasonne emporta l'idée d'ériger à Ardembourg un collège de chanoines (1296).

A Tournai même, il s'attacha à promouvoir le culte de saint Louis, mort en 1272 et déjà canonisé par la voix populaire. Les Tournaisiens avaient gardé un grand souvenir de la visite que Louis IX fit en 1257 dans leurs murs et à leur cathédrale. Dans les processions générales, on portait « son image enluminée en un comphanon de damas de soye rouge », au milieu de celles de saint Piat, premier apôtre du Tournais, et de saint Eleuthère, premier évêque de Tournai.

En 1299, Jean de Vasonne fit construire, dans sa cathédrale, en bordure de la nef romane, une élégante chapelle en hors-d'œuvre, qui s'y voit encore aujourd'hui et qui figure parmi les premiers hommages religieux rendus à la mémoire du saint roi. L'évêque fonda à cet autel de Saint Louis deux chapellenies. Lui-même à son décès, en 1300, voulut y être inhumé sous un mausolée, qui brava l'injure des siècles, jusqu'au sac des Huguenots en 1566. Ce jour-là (23 août), sa tombe fut violée, en même temps que celle du duc Adolphe de Gueldre, enterré à ses côtés depuis 1477.

J. Warichez.

J. Cousin, *Histoire de Tournai*, livre IV, chap. XVIII, Donai, 1620. — J. Le Maître d'Anstang, *Recherches sur l'histoire de l'Église cathédrale de Tournai*, t. II, Tournai, 1843. — J. Vos, *Les dignités et les fonctions de l'ancien chapitre de Tournai*, t. I, Bruges, 1898.

**VASORIS.** Voir VASSEUR.

\* **VASSE** (Abraham-Jacques-Au-toine), artiste et homme de lettres, né à Dieppe le 20 janvier 1800, et y décédé le 20 décembre 1859.

Fils d'un armateur, après avoir terminé ses humanités au collège de sa ville natale, il entra dans l'administration des douanes en 1818. Il dut démissionner en 1838 et il vint se fixer à Namur. Dépourvu de situation, il consacra tout son temps à des recherches historiques et héraldiques et à dessiner les sites et les monuments du pays mosan. Il publia en 1840 *La province de Namur pittoresque ou Vues des châteaux anciens et modernes, des sites pittoresques, des ruines et des monuments, avec des notes historiques*, ouvrage dédié au Roi.

Il se mit en rapport avec le baron de Stassart et, avec la collaboration du major de Pellaert, il voulut étendre le plan de sa publication aux provinces de Liège et de Hainaut. De 1844 à 1859, il édit 109 planches lithographiées, mais faute d'un nombre suffisant de souscripteurs, le texte ne parut jamais.

Il publia encore, en 1840, un joli album : *Excursions en Belgique. Voyage à Rochefort et à la grotte de Han, par le cours de la Lesse, le domaine de Sa*

*Majesté le roi des Belges, et retour de Dinant ou de Givet*, dont il existe deux éditions. Il continua son entreprise de topographie historique par *Spa, ses fontaines, ses promenades, ses salons, ses fêtes, ses jeux* (1855). Puis ce furent encore d'autres albums : *Le château de Teruweren* (s. d.), *Le domaine de Duras* (1855), *Le domaine et la chapelle de Sainte-Bremelinde, à Maillart* (1855), *Souvenir de Belœil* (1853).

Il voulut publier une nouvelle édition du *Miroir des Nobles en Hesbaye*, de Jacques de Hemricourt. La première partie seule parut en 1852. L'insuccès de cette publication de texte ancien ne rebuta pas Vasse qui s'occupa ensuite d'éditer des *Episodes historiques extraits des chroniques de Jean d'Oultremont* (1855).

Vasse a également publié divers travaux se rapportant à l'administration et à l'économie politique.

Félicien Leuridan.

*Bibliographie Nationale*, t. IV, 293, 610. — U. Capitaine, *Nécrologe liégeois*, t. IX, 81-83. — A. Bouteiller, *Biographie dieppoise*. — F. Leuridan, *Galerie Belvalloise*, 109-121.

**VASSEUR** (Guillaume) ou **VASORIS**, évêque de Sarepta, suffragant des évêques de Tournai et de Théroouanne. Né à Saint-Omer vers 1415, mort à Gand le 19 novembre 1475. Il entra au couvent des dominicains de Saint-Omer. Le 21 octobre 1448, le pape Nicolas V le nomma évêque de Sarepta en l'autorisant à exercer les fonctions pontificales dans les diocèses de Tournai et de Théroouanne. Il fut chargé par l'évêque d'Utrecht de réformer le couvent des dominicains à Haarlem, où il procéda à cette réforme le 16 février 1450. Il fut appelé à Dordrecht pour y vérifier l'authenticité de la relique de la vraie croix. Il put en emporter un fragment pour en doter son monastère à Gand, où il mourut et où il fut enterré dans la chapelle Sainte-Madeleine, à l'intérieur de ce monastère.

H. Vander Linden.

*Revue bénédictine*, 1904, pp. 345-349; 1907, p. 72. — de Jonghe, *Desolata Batavia Dominicana*, p. 58. — Idem, *Belgium Dominicanum*, pp. 67 et 116. — Sanderus, *Flandria illustrata*,

t. III, p. 462. — Melhuysen en Blok, *Nieuw Nederlandsch biografisch woordenboek*, t. VI, 1296.

**VASSEUR** (*Jean*), évêque de Dschebaïl, suffragant de Théroouanne, né à Saint-Omer vers 1450, mort dans cette ville le 18 janvier 1508. Entré au couvent des dominicains de cette ville, il étudia la théologie à Paris, où il exerça les fonctions d'inquisiteur. Le 30 janvier 1488, il fut promu par Innocent VIII à l'évêché de Dschebaïl, devenu vacant par suite de la mort de Jean de Bousies; il fut autorisé en même temps à exercer les fonctions pontificales comme suffragant de l'évêque de Théroouanne. Le 2 octobre 1502, il consacra l'église du couvent des dominicains de Saint-Omer, couvent qu'il avait fait transférer à l'intérieur de cette ville. C'est dans cette église qu'il fut enterré et qu'un monument fut érigé à sa mémoire.

H. Vonder Linden.

*Revue Benedictine*, 1907, pp. 75-78. — G. Ségurier, *Insulae belgicae*, pp. 73-74. — *Bullarium ordinis Praedicatorum*, t. IV, p. 81. — Sanderus, *Flandria illustrata*, t. II, p. 409.

**VAULX** (*Baudouin DE*), juriconsulte. Voir DELVAUX (*Baudouin*) ou DE VAULX.

**VAULX** (*Remacle DE*), écrivain ecclésiastique. Voir DE VAULX (*Remacle*).

**VAUST** (*Théodore*), professeur de médecine, né à Liège le 4 avril 1805, mort en 1880. Il soutint, en 1828, une thèse de *hæmorrhagia per exhalationem oris* pour l'obtention du diplôme de docteur en médecine. En 1830, il rendit d'utiles services comme chirurgien-major de la garde civique liégeoise. Nommé agrégé à l'Université de Liège, le 5 décembre 1835, il fut chargé du cours de thérapeutique générale et de pharmacodynamique. En 1837, il fut en outre nommé chef des travaux anatomiques et conservateur du cabinet d'anatomie en remplacement de son parent François Vaust (1794-1840). On lui doit un certain nombre de belles dissections conservées au cabinet d'ana-

tomie. Professeur extraordinaire le 5 octobre 1839, il fut promu à l'ordinariat le 24 septembre 1855 et prit sa retraite en 1868.

Léon Fredericq.

Leroy, *Liber memorialis, Université de Liège*, col. 980; suppl., p. CXLV. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

**VAUTIER** (*Jean-Baptiste-Dominique*), professeur, né à Dieuze (Meurthe) le 14 avril 1792, mort à Ixelles le 23 février 1846. Son père, pharmacien militaire, mourut à Saint-Domingue à la suite du général Leclère en 1802 ou 1803. Sa mère, Adèle Vaudemont, l'amena avec elle à Lunéville et obtint du gouvernement impérial la faveur de pouvoir placer son fils au lycée de Bruxelles (décret du 18 janvier 1803) et l'octroi au jeune homme d'une pension entière (4 janvier 1806). Celui-ci se montra très appliqué et fit preuve d'abord d'une prédilection pour les sciences exactes. Le 21 septembre 1811, il fut nommé deuxième maître élémentaire au lycée et désigné pour l'École normale, section des mathématiques.

En 1814, à l'approche des armées étrangères, il reçut l'ordre d'évacuer le plus d'élèves possible vers Paris. Il ne put exécuter cet ordre qu'en partie. Lui-même se rendit à Paris, où il ne resta que quatre jours. A son retour, il fut nommé au cours de sixième et fut promu régent le 13 décembre 1817. Deux ans après, il fut chargé du cours de cinquième à l'établissement transformé en athénée, puis (27 septembre 1824) du cours de seconde. Passant pour l'un des meilleurs professeurs, il fut nommé également titulaire de la chaire de littérature française créée pour lui le 4 juillet 1824. Il occupa cette chaire jusqu'à sa retraite (27 août 1845).

Il avait collaboré, dès la fin de 1817, au *Mercur belge*, où il fit la chronique théâtrale et écrivit des articles pour défendre dans l'enseignement les traditions classiques. Il collabora ensuite à la *Revue belge* créée en 1830 et composa, lors de la révolution de Septembre, des *Chants patriotiques*. Le gouvernement provisoire le nomma administrateur de

l'instruction publique (27 septembre 1830).

Il collabora également à *L'Indépendant*, *Le Libéral*, *L'Artiste* et le *Trésoir national*.

Le 5 août 1836, il fut chargé des fonctions de secrétaire-trésorier de l'Université libre. L'intérêt qu'il portait à l'enseignement en général le fit désigner comme membre de la Commission administrative de l'école primaire modèle créée en 1840. Le 27 août 1845, il fut nommé inspecteur des athénées et collèges, mais sa mort survint quelques mois après.

Il avait ouvert chez lui un petit pensionnat, où il n'admettait que des élèves d'élite. Cette institution naquit, entre autres motifs, de la nécessité qu'il éprouva de se créer de nouvelles ressources après son mariage avec Clémence-Eugénie Duchéné, qui fut célébré le 19 septembre 1829.

Albert Vander Linden.

de Reiffenberg, *Oeuvres choisies de J.-B.-D. Vautier, précédées d'une notice*, portrait par Ch. Billoin (1847). — *Bibliographie nationale*, t. IV. — Colenbrander, *Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland 1795-1840*, t. VIII<sup>e</sup>, *Rijks geschiedkundige publicatiën*, t. XXX, pp. 256 et 262.

**VAUX (Jean-Adolphe-Joseph DE)**, inspecteur général des Mines, professeur à l'Université de Liège, né à Neuss (Prusse rhénane), le 15 septembre 1794, décédé à Ixelles, le 21 avril 1866. Il appartenait à une ancienne famille noble au service des ducs de Lorraine. Né à l'étranger pendant l'émigration, il passa les premières années de son existence à Vienne en Autriche et ne revint en Belgique qu'en 1801. Après avoir fait ses humanités au Lycée de Douai, il fut admis, le 1<sup>er</sup> novembre 1812, à l'École polytechnique de Paris, prit part à la défense de la ville en 1814 et sortit de l'École, le 1<sup>er</sup> août de la même année.

En 1815, il se rendit à Rome auprès de son oncle le baron Charles de Vaux, consul de France, avec l'intention d'entrer ensuite dans la diplomatie. Il y resta quatre ans. Puis, se sentant décidément plus d'aptitudes pour les mathé-

matiques que pour les sciences politiques, il rentra définitivement au pays et sollicita son admission dans le corps du génie militaire. Il obtint son brevet d'officier, à Delft, le 19 mars 1819, et fut chargé de collaborer aux travaux de fortification de la place de Mons. Toutefois, il ne demeura que peu de temps à l'armée. Le gouvernement des Pays-Bas ayant réorganisé en 1823 l'administration des mines, de Vaux entra à ce moment dans les cadres de cette administration. Il devait s'y élever jusqu'au plus haut degré de la hiérarchie. Nommé ingénieur du corps des mines le 10 juillet 1823, il fut nommé ingénieur en chef de la troisième division à Liège en 1836, et promu au grade d'inspecteur général, avec résidence dans la capitale, en 1844.

En même temps, de Vaux participait activement à la création et à l'organisation des Écoles spéciales des mines et des arts et manufactures annexées à la Faculté des sciences de l'Université de Liège. De 1836 à 1844, il y remplit les fonctions d'inspecteur des études et il y fit, de la façon la plus brillante, le cours d'exploitation des mines.

Dès 1835, il s'était signalé à l'attention des spécialistes par un mémoire sur *l'épuisement des eaux dans les mines au moyen de l'air*, qui fut couronné par l'Académie royale de Belgique et qui lui ouvrit les portes de cette savante compagnie. Élu correspondant de l'Académie le 15 décembre 1836, et membre titulaire le 16 décembre 1846, il fut directeur de la classe des sciences pour l'année 1863. Il prononça en cette qualité un important discours sur une question d'intérêt national : *les richesses minérales de la Belgique et les moyens de les extraire* (16 décembre 1863).

Ses publications sont nombreuses. Elles témoignent tout autant de la sûreté et de l'étendue de ses connaissances que de la tournure pratique de son esprit.

Nous citerons : l'étude que le savant ingénieur fit paraître en 1852 *concernant l'emploi de l'air échauffé au lieu de vapeur d'eau comme moteur dans les*



machines; ses *Observations sur le régime des eaux souterraines de Bruxelles et des environs* (1852); ses *Instructions pratiques concernant l'aérage et l'éclairage des mines à grisou* (1839) et concernant la *lampe de l'ingénieur Mueseler* (1846); ses *notices sur les moyens propres à soustraire les ouvriers mineurs au danger d'asphyxie à la suite des coups de feu* (1855), *sur la théorie des lampes de sûreté* (1860), *sur la division de l'aérage dans les mines* (1863), *sur le jaugeage et le frottement des courants dans les mines* (1864), *sur les dégagements instantanés de gaz dans les houillères* (1865).

Les titres seuls de ces derniers travaux indiquent à quel point de Vaux fut toujours préoccupé de la sécurité de nos ouvriers mineurs. Il prit également une large part à l'élaboration des règlements concernant la surveillance des appareils à vapeur. Et ce fut enfin à son intervention toute personnelle que le gouvernement belge décréta la confection d'une carte générale des mines du pays, vaste entreprise, appelée à rendre les plus grands services, et à laquelle l'actif fonctionnaire put mettre encore la première main.

Alphonse Roersch.

*Bibliographie académique*, éd. 1884, p. 23-26. — *Annales des travaux publics*, t. XXIV, octobre 1866. — *Bulletin trimestriel de l'Association des ingénieurs sortis de l'École de Liège*, 1866. — *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, 2<sup>e</sup> série, t. XXI, 1866, p. 306-308. — Alph. Le Roy, *L'Université de Liège*, 1869, col. 208-216. — *Recueil nobiliaire belge*, t. I, 1911, p. 191-209. — Un beau portrait de J.-A. J. de Vaux est conservé à Liège par son petit-fils, M. Jean de Vaux; il est l'œuvre de Liévin De Winne.

**VAUX** (**Léonard DE**) ou **VAUT**, écrivain ecclésiastique, né à Liège le 31 mars 1628, mort dans la même ville le 15 juin 1704. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1645 et fit sa profession le 4 juin 1662. Il fut appliqué à la prédication.

Il composa en 1635 : *Nouvelles manières de vaincre les Turques, Dédié à Jésus, Marie et Joseph, Desquels l'association est à l'église de St-Nicolas Outre-Meuse*. Liège, Hoyoux; puis en 1695 (?) : *Bellum sacrum ecclesie militantis contra Turcum communem hostem christiano-*

*rum. Tessera sacre militiae crucigerorum. Deus vult*. Leodii, apud G. H. Stroel.

Herman Vander Linden.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII. — E. M. Riviere, *Corrections et additions à la Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*. — X. de Theux, *Bibliographie liégeoise* (1867), p. 152.

**VAUZONNE** (**Claux DE**). Voir **CLAUX DE VERNE** OU **DE VAUZONNE**.

**VÉDASTE**, évêque d'Arras. Voir **VAAST** (**Saint**) OU **VÉDASTE**.

**VEDASTUS**, évêque d'Arras. Voir **VAAST** (**Saint**) OU **VEDASTUS**.

**VEEN** (**Otto VAN**), peintre. Voir **VENIUS** (**Otto**).

**VEERENDAEL** (**Nicolas VAN**), peintre. Voir **VERENDAEL** (**Nicolas VAN**).

**VEERT** (**Adrien DE**), peintre. Voir **DE WEERT** (**Adrien**) OU **VEERT**.

**VEKEN** (**François VAN DER**), **FEKEN**, **WEKEN** OU **VEKENUS**, théologien, né à Anvers le 21 juillet 1596, mort à Rome le 28 avril 1664. Fils d'un pelletier, il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus à Malines le 31 octobre 1613, étudia la philosophie au Collège d'Anvers (1615-17) et la théologie à Louvain (1621-24), où il fut ordonné prêtre le 23 avril 1624. Il enseigna la poésie au Collège d'Anvers (1618-20) et la philosophie à Louvain (1624-27); après la troisième année de noviciat (1628), il fut envoyé à Cologne dès 1629 et y enseigna la philosophie à ses jeunes collègues (février 1630). Le 30 janvier 1631, il conquit la licence et, le 26 février, le doctorat en théologie. Il enseigna à la Faculté pendant vingt-huit ans. Il en fut le doyen en 1652 et le vice-doyen en 1657.

Il composa plusieurs traités ascétiques, notamment sur le canon de la messe (achevé en juillet 1643 et publié en 1645) et un ouvrage considérable, *Disputationes theologicae de Deo uno et trino*, qui suivent la *Somme* de St-Thomas jusqu'à la 44<sup>e</sup> question de la *prima primæ*; on y trouve sur le problème

de la grâce une solution que la théologie a retenue. L'ouvrage, prêt en 1648, reçut l'imprimatur en 1651 et fut publié à Anvers par Balthazar Moretus, en 1655.

Quoique éloigné de ses confrères flamands et détaché de leur province, il restait en contact étroit avec eux par une correspondance hebdomadaire. Aux écoutés de l'Allemagne et de l'Europe orientale à une époque fertile en événements décisifs, bien informé par d'illustres correspondants, il centralisait et transmettait à ses collègues d'Anvers les nouvelles qu'il recevait de presque tous les coins de l'Europe. Ainsi, ses lettres sont des sources précieuses pour l'histoire politique, militaire et religieuse.

Devenu le confident du nonce à Cologne Fabio Chigi, il lui écrivait fréquemment : lettres de direction spirituelle, recommandations en faveur de solliciteurs de prébendes, mais aussi nouvelles reçues de Belgique, notamment par le courrier régulier des célèbres bagigraphes d'Anvers, les PP. Bollandus et Henschenius.

Quand la querelle janséniste éclata en Belgique, c'est-à-dire dans la juridiction du nonce de Cologne, Fabio Chigi fut appelé à intervenir; il se servit du P. Van der Veken pour imposer ses directives. Il recourut encore à lui en juin 1643, lors de la publication de la bulle *In eminenti*, qui devait soulever tant de polémiques ardentes et dont les jésuites avaient obtenu le texte avant le nonce. Chargé par celui-ci de surveiller l'impression de la bulle, il introduisit les deux corrections de forme dont les jansénistes tirèrent bruyamment argument pour rejeter comme fausse la condamnation de l'*Augustinus* : la date et la virgule fatidique, le *comma pianum*, qui déjà au temps de Baſus avait défrayé la discussion. Antoine Arnauld en France et, en Belgique, les « anti-bullistes », théologiens et évêques, se remparèrent dans une tenace opposition juridique.

Chigi, blâmé à Rome, semble avoir mis quelque temps à accepter les justifications de son conseiller. Au reste,

l'incident ne gâta pas leurs bonnes relations.

En 1644, les supérieurs de l'ordre avaient décidé de renvoyer le P. Van der Veken en Belgique. Il rendait, il est vrai, d'éminents services comme professeur d'université; mais ses fonctions mêmes, surtout quand il devint doyen de la faculté, l'entraînèrent à vivre parfois en marge de la discipline et de l'ascèse religieuses. Des heurts fréquents se produisirent *propter linguæ licentiam*. Quand le P. général envoya l'ordre de le rapatrier, il dut battre en retraite devant l'intervention protectrice du nonce.

Fabio Chigi, qui s'était distingué comme légat du pape au Congrès de Westphalie, élu pape sous le nom d'Alexandre VII (7 avril 1655) lui continua son amicale bienveillance et, en septembre 1659, l'appela près de lui à Rome, où il fut attaché à la Pénitencerie.

Ses œuvres sont indiquées dans : C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (Bruxelles, 1898), t. VIII, col. 537; voir aussi L. von Pastor, *Geschichte der Päpste* (Fribourg, 1930) t. XIV, 1, p. 495, n° 5, et Bibliothèque nationale à Paris, Nouv. Acq. latines, n° 2165.

Leopold Willaert, S. J.

Correspondance de Van der Veken avec Chigi à la Bibliothèque du Vatican. — Fonds Chigi, A, II, 38 et A, I, 34-36. M. le chanoine A. Legrand en a préparé la publication. — Bibliothèque royale à Bruxelles, nos 8241, 8337, 4698, 6316, 6730, 8228, 8922, 8935, 8963, 8987; II, 1220. — Archives de l'Archevêché de Malines, *148 littærae... de jansenismo*. — Archives de la Compagnie de Jésus : Album novitiorum; Catalogi triennales; Epistolæ Generalium Prov. Rhen. Infer.; Stadtarchiv à Cologne : Jesuiten-Akten Universität Köln. — Hartzheim, *Bibliotheca coloniensis* (Cologne 1747), p. 85. — L. von Pastor, *Geschichte der Päpste*, ut supra. — B. Dühr, *Geschichte der Jesuiten in den Ländern Deutscher Zunge* (Fribourg, 1913), t. II, 1, pp. 489, no 2, 534 sv; t. III, p. 338. — J. Kuckhoff, *Die Geschichte des Gymnasium Tricornatum* (Cologne, 1931), pp. 284, 431 sv., 439 sv. — A. Legrand, *Notice sur le ms. II 1220 de la Bibliothèque royale de Belgique*, dans *Mélanges... Moeller* (Louvain, 1914), t. II, p. 327. — A. Poncelet S. J., *Nécrologe des jésuites de la province flandro-belge* (Wetteren, 1931), p. 85.

**VEKEN (VANDER)**, famille de peintres verriers malinois. Un Jean

Vander Veken fut admis dans la corporation des peintres à Malines le 25 décembre 1581. Il y est signalé comme absent de Malines en 1585. Peut-être fut-il mêlé aux troubles politiques de l'époque comme maint autre de ses confrères. Il avait épousé Anna Dierickx dont il eut un fils du prénom de Laurent, maître à Anvers en 1604 et qui eut comme apprenti en 1605 Jean Broukhorst.

Un frère présumé de Jean Vander Veken, Pierre, entra dans la corporation le 17 octobre 1581, séjourna aussi à Anvers, où il exécuta en 1622, une verrière pour l'église Saint-Jacques, représentant *Abraham et Melchisédech*. Il eut comme apprenti, en 1607, Philippe Ségers.

Un Jean Vander Veken fut franc-maître à Anvers depuis 1550, et son fils, du même prénom, franc-maître en 1596. Celui-ci exécuta, en 1620-1621, un vitrail à l'église Notre-Dame de la Noël, qui représentait la Vierge et le portrait du Roi d'Espagne, Philippe III. Henri Van Balen en avait dessiné le carton.

H. Coninckx.

E. Neefs, *Histoire de la Peinture et de la Sculpture à Malines*, t. I, p. 315. — Rombauts et Van Lierus, *Les liggeren et autres archives historiques de la Gilde anversoise de Saint-Luc*.

**VEKENE (VAN DER)**, famille de sculpteurs malinois.

Un Pierre Vander Vekene est probablement un ancêtre de Nicolas, né le 20 octobre 1637 et mort en 1704. Celui-ci fut, en 1647, élève de Maximilien Labbé et plus tard de Faidherbe. Il exécuta des génies et des anges pour la plupart des églises de Malines.

H. Coninckx.

E. Neefs, *Histoire de la peinture et de la sculpture à Malines*, t. I, p. 481; t. II, p. 214.

**VEKENUS (François)**, théologien. Voir VEKEN (François VAN DER) ou VEKENUS.

**VELAREUS (Josse)**, humaniste (XVI<sup>e</sup> siècle), vit le jour à Verrebroeck, près de Beveren (Flandre orientale). Nous ignorons la date de sa naissance et celle de sa mort. Il appartenait à une

ancienne famille du Pays de Waes, qui comptait au nombre des siens Jean Duysens, abbé de Baudeloo, et qui avait toujours joui de la faveur des seigneurs de Veere. Il fut régent d'humanités à Anvers, durant le second quart du XVI<sup>e</sup> siècle. Parmi ses disciples, on remarque le fameux Guicciardin, qui vante son exacte connaissance du latin, du grec et de l'hébreu et qui parle de lui avec beaucoup de reconnaissance et d'affection. Grand éloge également de notre humaniste dans la bouche de l'imprimeur anversoise Jean Grapheus qui fut son ami.

On doit à Velareus la traduction latine de :

1. *Homeri hymni deorum XXXII*. — *Homeri vita per Dionem philosophum*, Anvers, Jean Grapheus, avril 1528, in-8°. Dédicace, datée du 11 avril 1528, à Maximilien, prince de Veere, fils d'Adolphe de Bourgogne, amiral de Flandre. (Plusieurs éditions, jointes à la traduction latine des œuvres homériques par Lor. Valla, Raphaël de Volterra et Alde Manuce).

2. *Palaephatos, De non credendis historiis*. — *Phurnutus, De natura deorum*. — *Pseudo-Lucianus, De astrologia*. Anvers, J. Grapheus pour Grégoire de Bont, octobre 1528, in-8°. Dédicace, datée d'Anvers, septembre 1528, à Jean Duysens.

3. *Quintus Calaber, Derelictorum ab Homero libri XIV*. — *Colutus Thebanus, Raptus Helenae*. Anvers, J. Steelsius, 1539, in-8°. Dédicace, datée du 22 juillet 1539, à Grégoire Hagis, abbé de Saint-Michel à Anvers, ami et ancien élève de l'auteur.

4. *Plutarchus, Libelli tres* : I. *De superstitione*. — II. *De futili loquacitate*. — III. *Quo pacto se quis citra invidiam laudare possit*. Anvers, J. Steelsius, 1540, in-8°. Dédicace à Fr. van der Dilst, non datée.

Dans toutes ces œuvres, Velareus ne montre pas la moindre prétention scientifique. Ses traductions ne sont accompagnées d'aucune espèce de notes ni de commentaires. Il écrit, nous dit-il, pour se dérouiller, pour épurer son style et

aussi pour être utile à la jeunesse. Il eut toutefois ce grand mérite, ne l'oublions pas, de révéler au grand public toute une série d'œuvres de la littérature grecque qui n'avaient jamais été mises en latin et qui étaient fort intéressantes.

Enfin, en vue de faciliter à ses élèves l'étude du grec, il traduisit en grec les trente-sept dialogues constituant la *Pædologia* de Petrus Mosellanus, professeur à l'Université de Leipzig; Anvers, J. Grapheus pour Grégoire de Bont, février 1532, in-8°. Dédicace à Pierre Gomès.

Alphonse Boersch.

Sanderus, *De scriptoribus Flandriae*, 1624, p. 112. — Swaertius, *Athenae*, 1628, p. 493. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 593. — Foppens, *Bibl. Belg.*, 1739, p. 771. — Ed. van Even, *Loth. Guicciardini (Ann. de l'Acad. d'arch.)*, Anvers, 3<sup>e</sup> série, t. III, 1876, p. 258. — Nous avons donné dans la *Bibliotheca Belgica*, 3<sup>e</sup> série, la description complète de toutes les éditions, aujourd'hui rarissimes, des œuvres de Velareus.

**VELASCO Y TOVAR** (*Inigo Fernandez DE*), duc de Frias, connétable de Castille, gouverneur fédéral des Pays-Bas de 1668 à 1670.

Son arrivée se place au lendemain de la guerre de dévolution. La régente, Marie-Anne, qui dirige les affaires pendant la minorité de Charles II veut renvoyer à Bruxelles, comme gouverneur général, Don Juan d'Autriche. Mais le superbe bâtard prétend jouer son rôle dans la capitale même de la monarchie et refuse obstinément de s'en aller en Flandre.

Le 7 août 1668, Marie-Anne avoue ingénument aux États de nos provinces qu'elle est impuissante à contraindre Don Juan et qu'elle a désigné le connétable de Castille.

Le nouveau gouverneur s'installe à Bruxelles en septembre 1668.

Il est lui aussi convaincu du caractère essentiellement précaire de la paix d'Aix-la-Chapelle. Les Français, ce cesse-t-il de déclarer, chercheront un prétexte de rupture. Dans l'application du traité récemment conclu, ils font preuve d'une mauvaise foi insigne. Des conférences se tiennent à Lille pour trancher les questions demeurées en sus-

pens; chaque jour les délégués de Louis XIV formulent de nouvelles exigences. Dès le printemps 1669, le gouverneur général est affolé à la vue des mouvements de troupes qui ont lieu à Paris. Il multiplie les démarches à La Haye pour obtenir éventuellement l'assistance hollandaise. A Madrid, il déclare sans réticence qu'il est incapable de résister à une attaque soudaine.

Dans le gouvernement intérieur du pays, le connétable fait preuve d'une grande faiblesse. On peut en voir la preuve dans une démarche curieuse faite à Madrid par les États de Brabant. En 1669, ceux-ci envoient à la Cour le baron de Goyek pour réclamer l'abolition des douanes. Ils allèguent la détresse financière du duché. Il n'y a pas à insister sur le côté chimérique de ce projet, dont la réalisation eût signifié pour le gouvernement la privation de la plus importante de ses ressources et eût livré le pays sans défense à l'invasion des produits étrangers. Le seul fait de l'envoi d'une délégation à Madrid pour une affaire de ce genre, était un indice manifeste du discrédit du gouverneur général. A Madrid, on délibéra plusieurs mois. La gouvernante chargea le connétable de faire donner aux États une réponse dilatoire.

Déjà au printemps de 1669, il sollicite l'autorisation de rentrer à Madrid. Il allègue comme raison l'état de sa santé. En mai 1670, il se prétend incapable de s'occuper d'affaires diplomatiques. Il se dit en danger de mort et va constituer une jointe intérimaire pour l'éventualité de son décès.

Le 25 juillet 1670, la régente signifiâ aux États qu'elle avait accordé la retraite du connétable et le remplaçait *ad interim* par le comte de Monterey.

Revenu à Madrid, la santé du connétable se rétablit. On le retrouve quelques années encore au Conseil d'État, où il semble spécialisé dans les questions diplomatiques de l'Europe septentrionale, puis à la présidence du Conseil suprême.

J. Lefèvre.

J. Cuvelier et J. Lefèvre, *Correspondance de la Cour d'Espagne*, t. V, Bruxelles 1936.

**VELBRUCK** (*François-Charles*, comte DE), prince-évêque de Liège de 1772 à 1784, né près de Dusseldorf le 11 juin 1719, mort à Hex près de Tongres le 30 avril 1784. Il était fils du comte Maximilien-Henri von Velbruck et de la baronne Marie-Anne von Wachtendonck; la famille de Velbruck portait d'or à la face d'azur.

François-Charles fut, tout jeune, page à la cour de Vienne; il faisait ses études dans une université allemande quand il fut, en 1735, à l'âge de 16 ans, pourvu de la charge de chanoine de la cathédrale Saint-Lambert à Liège que son frère aîné, Adam de Velbruck, venait de résigner en sa faveur, mais il ne vint résider à Liège qu'en 1745. Grâce à l'influence du comte de Horion, grand-mayeur, mari de sa sœur, Velbruck entra au conseil privé du prince-évêque Jean-Théodore de Bavière l'année suivante.

En 1756, à l'âge de 37 ans, il fut nommé archidiacre de Hesbays; l'office du Seal des grâces lui fut donné le 18 novembre de la même année. Peu après, le prince Jean-Théodore le nomma son premier ministre et grand-maitre du palais. En cette qualité, Velbruck accompagna plusieurs fois son prince en Allemagne et à la cour de France. Pendant le règne de Jean-Théodore, lequel, en fait, résidait presque tout le temps en Allemagne et se préoccupait fort peu de son évêché de Liège, la direction des affaires de la principauté appartint à Velbruck qui avait la confiance entière des ministres de Versailles.

En 1759, après la mort du comte de Horion, chef de la faction française, ce fut en Velbruck que s'incarna l'influence française au Pays de Liège. Lors de la mort du prince Jean-Théodore en 1763, on songea déjà à la candidature de Velbruck, mais ce fut le comte Charles d'Oultremont qui fut élu prince-évêque; celui-ci ayant renouvelé le personnel de sa cour, Velbruck dut abandonner ses fonctions au palais de Liège.

En 1765, il fut pourvu par le roi de France de l'abbaye de Cheminon au diocèse de Châlons-sur-Marne. Après le

décès de Charles d'Oultremont, Velbruck, par une diplomatie à laquelle il faut rendre hommage, parvint à obtenir l'unanimité des voix du chapitre et fut élu prince-évêque de Liège, le 16 janvier 1772; ordonné prêtre le 26 avril, il fut sacré évêque le 3 mai de la même année.

Le règne de Velbruck fut un grand règne et pour s'en rendre compte il faut se reporter à son époque; ce règne, qui peut être considéré comme un prélude du grand mouvement d'émancipation de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, s'écoule au milieu du choc des idées; il embrasse à la fois les premiers assauts de la révolution et les premières résistances de l'ancien régime.

Nous sommes à l'époque de la « philosophie », marquée tout d'abord par le goût d'une morale laïque plus large que celle que l'on pratiquait; rejetant l'ascétisme et les mortifications, on veut vivre pour jouir de l'existence terrestre et non plus vivre pour mourir. Au point de vue religieux, on croit encore en Dieu, mais on écarte l'idée de révélation pour adopter l'idée de raison, on ne veut plus que la religion naturelle, on lutte contre le fanatisme, on aspire à la tolérance religieuse, à la liberté de pensée. Au point de vue social, on combat le despotisme, la tyrannie, les privilèges, on désire le bien public, on veut plus de bien-être, principalement pour les classes inférieures, plus de justice dans la répartition de l'impôt, plus d'organisation dans la vie courante, on cherche à fixer les règles d'une bonne administration; la bonté, la pitié, la bienfaisance, l'humanité sont à l'ordre du jour. Au point de vue intellectuel, on prend goût au raisonnement, on fait des observations scientifiques, des recherches, des expériences, on n'admet plus une chose parce qu'elle est, on veut une démonstration expérimentale de son existence, démonstration basée sur la raison; on se préoccupe des choses de l'intelligence, on développe l'instruction du peuple, on fonde des écoles, des bibliothèques, des académies, des sociétés de libre-examen, on achète des

livres, des journaux, le goût des lettres et de la littérature se répand, on s'occupe d'agriculture, d'économie politique aussi bien que l'on étudie les formes de gouvernement. Telle est la portée du mouvement. Le pays de Liège, principalement ecclésiastique, était particulièrement arriéré au point de vue intellectuel, les études scientifiques et littéraires étaient tombées dans une décadence profonde; aussi, les idées des philosophes français furent-elles accueillies avec faveur à Liège dès le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Malgré les prohibitions officielles, les ouvrages des Encyclopédistes se répandent largement dans le pays. Et nous voyons Velbruck dès 1760, alors qu'il n'est encore que grand-maître du palais, protéger le *Journal encyclopédique* qui avait été lacéré et brûlé par ordre du synode; dès alors Velbruck désirait l'émancipation intellectuelle du peuple liégeois; pendant tout son règne, guidé par les doctrines de la philosophie ainsi que de la franc-maçonnerie dont il faisait partie, Velbruck travailla à l'amélioration du sort matériel et moral de ses sujets; comme Joseph II, il avait suivi le mouvement et en avait apprécié l'intérêt; loin de combattre inutilement les idées de progrès qui se manifestaient de toute part, il les encourageait et marchait avec elles.

Velbruck était un bel homme, séduisant, distingué, la figure reflétant la bonté et la joie de vivre; il aimait la bonne chère, le bon vin et les femmes, la chasse et le jeu, le théâtre, la musique, la littérature et les beaux-arts; il était simple, cordial; se laissant approcher de ses sujets, il était également ami du riche et du pauvre; il était bon, conciliant, généreux et tolérant, pitoyable pour les malheureux; il accordait toujours la grâce aux condamnés à mort et on l'a vu souvent intervenir pour la libération des prisonniers, même de son argent personnel.

Au contraire de ce que l'on constate chez les princes et les souverains de son époque, Velbruck possédait une bibliothèque bien garnie aussi bien à son châ-

teau de Hex qu'à Liège; en 1780, un voyageur indiscret pénétra au palais de Liège en l'absence du prince et y trouva, à son grand étonnement, dans le bureau et dans la chambre à coucher, quantité de livres choisis: littérature, économie politique aussi bien qu'agriculture; au chevet du lit, il découvrit l'*Esprit des lois* de Montesquieu. Lorsque Velbruck fit peindre son portrait en costume de grand apparat, il posa avec un livre en main: *L'Ami des hommes* de Mirabeau père. Le titre d'*Ami des hommes* ou d'*Ami de l'humanité* restera à Velbruck qui fut toujours, même avant son accession au trône, extrêmement populaire.

Aussitôt qu'il fut élu prince-évêque, Velbruck fonda l'*Hôpital général de Saint-Léonard*, maison de correction et d'éducation en même temps qu'asile pour la vieillesse; on y hébergeait les orphelins et les enfants sans gîte, auxquels on apprenait un métier, les mendiants, les vagabonds, les vieillards et les filles-mères; le but du prince était de combattre la fainéantise, la mendicité et le vagabondage; il était en effet vraiment préoccupé de la tranquillité et du bonheur de son peuple; Velbruck voulut voir dans le morcellement des terres incultes, leur vente et leur location, un moyen de donner du travail aux chômeurs et aux mendiants et de développer l'agriculture; mais dans la réalisation de son projet il se heurta à l'opposition des Etats arrêtée par la crainte de porter atteinte à l'idée de propriété privée; dans sa générosité, Velbruck fonda deux lits de 4.000 florins chacun à l'Hospice des vieillards.

En 1773, après avoir remplacé par des établissements séculiers les établissements dirigés par les jésuites, dont l'ordre venait d'être supprimé par le pape, il fonda à Liège et dans plusieurs villes et villages du pays des *écoles gratuites* pour garçons et pour filles, ayant constaté combien l'éducation des enfants pauvres était négligée; il fonda en 1775 une vaste *bibliothèque publique* dans laquelle il fit rassembler les livres des bibliothèques de la cité ainsi que ceux des collèges des jésuites supprimés dans

tout le pays et il imposa aux imprimeurs l'obligation de fournir gratuitement pour cette bibliothèque un exemplaire de chaque ouvrage imprimé en vertu d'un octroi. Velbruck chercha, dès le début de son règne, à établir plus d'égalité dans la répartition des impôts, estimant que tout impôt ne pouvait avoir qu'une raison et qu'un but, l'utilité publique; il se heurta évidemment à l'opposition des ordres privilégiés. Préoccupé toujours du bien de ses sujets, il dressa de sa main un *plan d'éducation pour la jeunesse du Pays de Liège*, aussi bien pour les filles pauvres que pour les garçons, car il estimait indispensable de donner aux filles des pauvres une sorte d'éducation qui les mette en état d'instruire leurs enfants si elles deviennent un jour mères de famille: il ne s'agit pas de multiplier les convents, « il y a assez de bonnes religieuses, dit-il, et pas assez de bonnes mères de famille; les grandes vertus, au lieu d'être renfermées dans des cloîtres, doivent aussi servir à sanctifier le monde ».

Velbruck semble avoir été déiste, c'est-à-dire, rejetant toute idée de révélation, n'avoir cru qu'en l'existence d'un Être suprême et cela sans que jamais son ministère ni son zèle pour la religion n'en souffrent aucunement. Il n'a jamais été beaucoup attiré vers la carrière ecclésiastique et il insiste à ce sujet dans ses correspondances; il n'a d'ailleurs que fort peu de sympathie pour les prêtres et les religieux de son temps. Il est en éternelle contestation avec son chapitre, l'état noble et le clergé; il ne s'entend pas avec son synode, d'esprit étroit et intolérant. L'affaire Raynal en est un exemple: l'abbé Raynal, philosophe français dont l'ouvrage très violent, *l'Histoire philosophique et politique de l'établissement des Européens dans les Indes*, avait été condamné par la Sorbonne et brûlé en place de Grève, s'était réfugié à Spa en 1781. Il y fut accueilli par Velbruck qui le reçut même à sa table; bien plus, lorsque le Liégeois Bassenge, dans un poème intitulé *La Nymphé de Spa à l'abbé Raynal*, louangeant « l'amant sacré

de la philosophie », attaque l'intolérance et le fanatisme, Velbruck protège et défend avec acharnement le jeune poète contre les foudres et les persécutions du synode, qui doit finir par céder. A la mort du prince, dans sa bibliothèque au palais de Liège on retrouvera les œuvres de l'abbé Raynal à côté du *Dictionnaire encyclopédique* de Diderot et d'Alembert, comme on retrouvera au château de Seraing, encadrés et exposés, les portraits de Voltaire, de Jean-Jacques Rousseau et de Lalande.

En 1779, Velbruck contribua à la fondation d'une société de pensée et de libre discussion, la *Société d'Emulation* qui, dès sa naissance, a le caractère philosophique bien net des académies de province françaises qui préparèrent le mouvement révolutionnaire de la fin du siècle. Velbruck donne les premiers fonds, 4.000 florins, qui en permettent l'établissement; il s'occupe personnellement des statuts et de l'organisation, fonde des prix d'éloquence et de littérature, propose des sujets de concours, assiste aux séances publiques où les idées des Encyclopédistes sont développées, il écoute sans sourciller les discours et les poèmes où l'on clame la souveraineté du peuple, l'amour de la liberté et de l'égalité, la haine de la tyrannie et du despotisme politique comme de l'intolérance religieuse; il visite les expositions d'art et de produits divers de l'industrie liégeoise organisées par la société, il s'entretient familièrement, cordialement avec les artistes, il intervient de sa cassette personnelle pour organiser des loteries à leur profit; il offre des machines et des instruments d'expériences pour le cabinet de physique et d'histoire naturelle qui est installé à la société; alors que le *Dictionnaire encyclopédique* est mis à l'index, honni et rejeté par le clergé aux idées étroites, Velbruck, non seulement en place un exemplaire dans sa bibliothèque personnelle au palais, mais il offre les 39 volumes de l'édition de Genève de 1779 à la bibliothèque de l'Emulation où ce livre, à côté de tous les journaux d'inspiration philosophique

y compris le *Journal encyclopédique* expulsé de Liège, est mis à la disposition des membres de la société; c'est d'ailleurs sur ses presses d'imprimeur de l'évêché que Plomteux réimprimera en 1782, sous le titre d'*Encyclopédie méthodique*, le dictionnaire encyclopédique. Velbruck encourage les artistes par l'achat d'œuvres, et l'inventaire de 1778 des tableaux du château d'Hex en est la preuve, d'Hex où Velbruck a fait construire dans le bois un pavillon qu'il appelle le *Temple de la philosophie*. Jusqu'à sa mort, il ne cessera de protéger l'Emulation, centre de réunion des esprits avancés de l'époque, à tendance rationaliste, anticléricale et révolutionnaire. Velbruck donne à l'Emulation la surveillance de tous les établissements qu'il a fondés : l'*Académie de peinture, de sculpture et de gravure*, l'*École gratuite de dessin pour les arts mécaniques*, le *Cours gratuit de mathématiques*.

Ayant fait la constatation qu'un grand nombre d'enfants mouraient peu de temps après leur naissance, mort qui entraînait parfois celle de la mère, il fonda une *École gratuite sur l'Art de l'accoucheur* sous la direction d'un chirurgien célèbre; enfin, Velbruck pourvut encore à un établissement qui n'était pas moins utile : il avait pour objet la guérison d'un mal fort commun dans le peuple, les hernies; non seulement on y donnait des soins gratuits aux malades, mais on y faisait de la part du prince des distributions de bandages et de remèdes.

En lisant l'inventaire de ce que Velbruck possédait chez lui, on voit combien il était pénétré de l'esprit de l'époque, de ce désir d'étude, de recherches scientifiques expérimentales; on trouve chez lui, outre ses bibliothèques remplies de livres, de brochures, de publications, de cartes, des collections de pierres et de pétrifications, d'oiseaux et d'animaux empaillés, de papillons et d'insectes, d'instruments de physique et d'électricité, télescopes, baromètres, miroirs ardents, etc. Disons enfin, que Velbruck avait aussi à cœur le développement de l'industrie dans le

pays, notamment de l'industrie du fer.

Les succès diplomatiques de Velbruck ne se comptent pas; c'est en diplomate qu'il dirigea, on sait avec quel succès, son élection à la principauté. Il agit avec la même diplomatie pour arranger les affaires des Franks-maçons d'Aix-la-Chapelle, diocèse de Liège, persécutés par deux moines prêcheurs; ne désirant pas que Rome sût qu'il faisait partie de la Franc-maçonnerie, laquelle était défendue par deux bulles papales, Velbruck manœuvra avec une telle habileté qu'il mérita les félicitations aussi bien de l'Eglise que des Franks-maçons; c'est son action personnelle qui assura le succès de la politique étrangère de la principauté, aussi bien du côté des Pays-Bas que du côté de la France, et c'est grâce à la diplomatie de Velbruck que, jusqu'à la fin de l'ancien régime, les relations de la principauté de Liège avec la France furent toujours excellentes.

Velbruck mourut d'une embolie cérébrale, presque subitement, en son château de Hex, le 30 avril 1784. Son corps fut ramené à Liège et exposé au Palais où le peuple vint lui rendre un dernier hommage; on lui fit des funérailles imposantes et le 3 mai il fut inhumé dans le chœur de la cathédrale Saint-Lambert. Le comte de Hoensbroech lui succéda. Des éloges funèbres de Velbruck, prince philosophe et prélat libéral, furent prononcés et écrits où sont proclamées ses qualités de bonté et d'humanité. Un mausolée lui fut élevé en pleine tourmente révolutionnaire, en janvier 1790; mais un hommage de reconnaissance et d'attachement aurait été particulièrement cher à Velbruck, père de son peuple : en 1794, lors de l'entrée des troupes françaises à Liège, le 10 thermidor an II, le peuple vengeur envahit le palais du ci-devant prince de Liège Hoensbroech; on pille, on saccage, on lacère à coups de couteau les portraits des « tyrans mitrés »; lorsque le flot populaire se fut retiré, parmi les décombres, on constata que seuls les portraits de Velbruck avaient été respectés.



Henkart, membre de l'administration centrale, dans son rapport du 26 septembre 1794, dit que « nul portrait de Velbruck n'a été attaqué; tandis que les images de Ferdinand et de Maximilien de Bavière ont été frappées du couteau de la vengeance, celle de Velbruck est intacte encore et semble dire aux Liégeois qu'il a tant aimés : je fus prince, mais je fus honnête homme ». L'ombre de Velbruck aura dû tressaillir d'émotion devant cette manifestation du sentiment populaire; par ce seul geste, il était récompensé de sa vie de dévouement à la cause de progrès et d'émancipation du peuple liégeois.

Georges de Froidcourt.

Jos. Daris, *Histoire du diocèse et de la principauté de Liège* (Liège, 1868), t. I : *François-Charles de Velbruck*, p. 261 et suiv. — Reynier, *Eloge de feu Son Altesse Celcissime Monseigneur François-Charles des comtes de Velbruck* (1785). — J. de Theux, *Le chapitre de Saint-Lambert* (Bruxelles, 1872), vol. IV, p. 49. — Paul Harsin, *Velbruck, sa carrière politique et son élection à l'épiscopat liégeois* (La Vie wallonne, déc. 1924 et janvier 1925). — Paul Harsin, *Velbruck, le prince, l'évêque* (La Terre wallonne, mai 1923, p. 70). — Ophoven, *Continuation du Recueil héraldique des Seigneurs bourgmestres de Liège* (1783), p. 207 et suiv. — Th. Gobert, *Liège à travers les âges*, vol. V, p. 499 et s. — J. Kuntziger, *Essai historique sur la propagande des Encyclopédistes français en Belgique au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Bruxelles, Hayez, 1878). — Henri Francotte, *La propagande des Encyclopédistes français au Pays de Liège* (Bruxelles, Hayez, 1880). — Nic.-Jos. Devaux, *Histoire civile et ecclésiastique du Pays de Liège* (manusc. à l'Université de Liège). — Jules Helbig, *Eloge académique du Prince Velbruck* (1881). — Georges de Froidcourt, *François-Charles, comte de Velbruck, prince-évêque de Liège, Franc-maçon* (Liège, 1936).

**VELDE** (*François VAN DEN*), évêque d'Anvers. Voir SONNIUS (*François VAN DEN VELDE*, dit).

**VELDE** (*Guillaume-Charles VAN DE*), pharmacien et hygiéniste, né à Bruxelles le 19 juillet 1825, mort à Anvers le 23 décembre 1901. Après avoir conquis le diplôme de pharmacien en 1849, il vint s'établir à Anvers, où il rendit de grands services à l'hygiène publique, comme secrétaire de la *Commission médicale d'Anvers*, membre de la *Commission sanitaire de l'Escaut*, vice-président de la *Commission administrative de la prison*, etc. Il a publié de

nombreux mémoires sur des questions de chimie, d'hygiène et de pharmacie.

Membre du *Willems Fonds*, il donna à cette société une série de conférences populaires sur l'hygiène et sur les sciences naturelles (1864 à 1866).

Leon Frédéricq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 419. — Frederiks et Vandenbranden, *Biogr. Woordenboek*. — Discours et article nécrologique dans le *Journal de pharmacie d'Anvers*, 1901.

**VELDE** (*Henri VAN DE*), ou **HEIMERICUS DE CAMPO**, théologien, né à Zon près de Bois-le-Duc, vers la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, mort à Louvain en 1460. Il était maître ès arts de l'Université de Paris lorsque, le 27 juin 1422, il fut immatriculé à l'Université de Cologne, et nommé professeur de philosophie au collège dit « Laurentianum », dont il devint ensuite régent. En même temps qu'il enseignait à la faculté des arts (1422-29), — dont il fut élu doyen (1424), — il prit ses grades en théologie, y compris le doctorat (1428). Nommé professeur de théologie le 22 avril 1428, il recueillit la succession de son promoteur Rutger de Tremonia, décédé en 1429. Il commença ses cours par l'explication de l'Apocalypse. Il jouissait déjà alors d'une grande réputation de philosophe subtil et de théologien savant et avait pris part aux controverses qui agitaient le monde universitaire. En 1431, il devint vice-chancelier de l'Université et, la même année, il fut désigné, avec Lambert van den Langenhove, docteur en droit, pour représenter le Studium de Cologne au concile de Bâle. Il avait fait un voyage à Rome (1425), reçut la prêtrise à Liège; cette même année, il obtint un canonicat aux Douze-Apôtres de Cologne.

Il resta à Bâle jusqu'en 1435. Il s'y lia d'amitié avec le cardinal Nicolas de Cuse, qui l'engagea à composer plusieurs mémoires relatifs aux questions débattues au concile : hérésie des hussites, relations entre le pape et le concile, réforme de l'Église.

En 1435, il revint à Cologne; mais il quitta bientôt cette ville pour Lou-

vain, où il se fit immatriculer à l'Université le 23 avril 1435. Le 9 juillet suivant, il fut élu recteur, — il assumait cette charge six fois, — et c'est en cette qualité qu'il complimenta le cardinal Hugues de Lusignan, dit cardinal de Chypre, lors de sa visite au Studium brabançon. Professeur ordinaire de la faculté de théologie et chanoine de la collégiale Saint-Pierre, Van de Velde jouissait aussi à Louvain d'un grand prestige : il prit une large part à la rédaction des statuts de la faculté de théologie, qui s'inspirent de ceux de la faculté de théologie de Cologne ; il intervint dans les controverses relatives aux indulgences et à la clôture des chanoines réguliers ; le 5 juin 1445, il accepta, avec Jean Varenacker, une fondation *in honore septem donorum Spiritus sancti* qui allait provoquer l'érection du collège du Saint-Esprit. Ajoutons qu'il séjournait souvent au prieuré de Bethléem, à Herent lez-Louvain, où il expliqua aux jeunes religieux les arts libéraux.

Du 8 au 10 octobre 1440 eut lieu à Cologne un concile provincial pour examiner la situation de l'Eglise : le concile de Bâle avait provoqué un schisme et opposé au pape Eugène IV un anti-pape, Félix V. Jean de Heinsberg, évêque de Liège, assista à ce concile avec six théologiens dont Van de Velde fut le porte-parole. Dans un discours remarqué, celui-ci exposa les motifs qui le poussaient à se rallier au parti d'Eugène IV ; il provoqua une riposte de son ancien disciple, Jean Tinctoris, alors recteur de l'Université de Cologne, qui s'éleva avec tant de véhémence contre ce qu'il appelait les volte-face de l'ancien ambassadeur de l'Université de Cologne à Bâle, qu'une émeute se produisit et que Van de Velde dut être protégé contre l'Université par le magistrat de la ville.

Comme philosophe, Van de Velde a joui, au xv<sup>e</sup> siècle, d'une réputation assez considérable. D'après Grabmann, il appartenait à ce groupe de philosophes qui, sous l'influence des mystiques, cherchaient à faire dans leurs spécula-

tions une place plus grande au néoplatonisme. Mais son influence n'a guère été durable : de ses nombreux ouvrages, trois seulement ont été imprimés à la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Il est probable que la Réforme protestante et la réaction contre le nominalisme qui l'a suivie ont contribué le plus à le faire tomber dans l'oubli complet à partir du xvii<sup>e</sup> siècle.

Il publia : 1. *Problemata inter Albertum Magnum et S. Thomam ad utriusque opinionis intelligentiam multum conferentia, edita a disertissimo viro Heimerico de Campo, artium et theologie Professore ezimio. Opera et impensis Joannis Landensis, civitatis Coloniae incolae... impressa*, 1496. Nouvelle édition, *ibid.*, 1517. — 2. *Promptuarium argumentorum disputatorum inter Liliam albertistam et Spinam thomistam*, Cologne, 1492. — 3. *Reparationes naturalis philosophiae secundum processum Albertistarum et Thomistarum*, Cologne, 1492. — 4. Le mémoire présenté au concile de Cologne (10 octobre 1440) est publié, d'après un manuscrit du Vatican, dans les *Deutsche Reichstagsakten*, t. XV, Gotha, 1914, pp. 468-470. — 5. Bianco (*Die alte Universität Köln*, t. I, Cologne, 1855, Appendices, pp. 169-197) a édité quelques lettres adressées de Bâle à l'Université de Cologne.

Tous les bibliographes anciens, depuis Jean Trithemius jusqu'à Paquot, énumèrent de nombreux ouvrages restés manuscrits. Ces listes présentent des différences assez notables, même chez des auteurs consciencieux tels que Valère André, Sanderus et Paquot.

Voici la liste des manuscrits actuellement conservés : 1. *Lectura super Apocalypsim*, ms. 561 (f. 1-342) de la Staatsbibliothek de Berlin (voir *Die Hss.-Verz. der kön. Bibl. zu Berlin*, vol. XIII : *Verz. der lat. Hss.*, par V. Rose, t. II, 1<sup>re</sup> section, Berlin, 1901, p. 480). — 2. *Disputatio de incomposito statu et haeresi Bohemorum ad Martinum papam*, *Cim.* 14346 (f. 51-59) (cfr. *Cat. cod. lat. Bibl. reg. monacensis*, t. IV, pars 2, Munich, 1876, p. 160). Copie du même traité à Bruxelles, Bibl. royale, ms. 1677, n<sup>o</sup> 15 (*Cata-*

logue, t. III, p. 72). Voir plus loin, n° 20. — 3. *Summarius Dominice passionis epilagus*, ms. 105 (f. 1-32<sup>v</sup>) de la bibliothèque de l'hôpital de Cues (cfr. *Verz. der Hss.-Sammlung des Hospitals zu Cues*, par J. Marx, Trèves, 1905, p. 105). — 4. *Determinacio casus aliquis [super peregrinatione nullorum iuvenum et adullorum utriusque sexus catervatim confluentium ad sanctum Mi-thaelem in Francia, A. 1458]*, ms. 105 (f. 33-34<sup>v</sup>) de la bibl. de Cues (cfr. Marx, *o. c.*, p. 105). — 5. *Sermo factus Basilee in synado in die S. Augustini*, ms. 106 (f. 1-6<sup>v</sup>) de la bibliothèque de Cues (cfr. Marx, *o. c.*, p. 105). Ce même ms., qui porte le titre *Heymerici de Campo Opera*, contient en outre les ouvrages suivants : 6. *Quadripartitus questionum supra libros sententiarum* (f. 13-22); 7. *Questiones supra philosophie rationalis, realis et moralis* (f. 25-55<sup>v</sup>); 8. *Theoremata totius universi fundamentaliter doctrinalia* (f. 63-65<sup>v</sup>); 9. *Ars demonstrativa* (fol. 65<sup>v</sup>-76<sup>v</sup>); 10. *Tractatus de sigillo eternitatis omnium arcium scienciarum exemplari basilee tempore concilii editus* (f. 77-85); 11. *Disputacio de potestate ecclesiastica in concilio basiliensi collata* (f. 88-188<sup>v</sup>); un traité, sans titre, sur le pouvoir qu'avait le concile de Bâle d'accorder des indulgences (f. 189-194); 12. *Collectio posicionum iuris naturalis divini et humani philosophice doctrinalium* (f. 195-273<sup>v</sup>).

Le ms. 2177 de la Bibliothèque royale à Bruxelles (*Catalogue*, t. III, pp. 327-328) porte le titre de *H. de Campo Opera*. Il contient : 13. *Centheologicon, primus quidem tractatus continens centum theologias* (f. 1<sup>v</sup>-74<sup>v</sup>); 14. *Tractatus... contra quosdam articulos erroneos contentos in duobus libellis comparatis apud quendam Bogardum reclusum circa Renum* (f. 75-118<sup>v</sup>) (largement utilisé par W. Preger, *Beiträge zur Geschichte d. relig. Bewegungen in den Niederlanden in d. 2. Hälfte d. 14. Jhts*, dans *Abh. d. Bayr. Acad.*, 1894, t. XXI, 1. Abh.); 15. *Alphabetum doctrinale cuiuslibet vere scibilis* (f. 120-122<sup>v</sup>); 16. *Speculare enigma universi sigillum eternitatis anthen-*

*tice appellatum* (f. 123-136); 17. *Testamentum doctrinale* (f. 137-187<sup>v</sup>); 18. *Summaria minoris Donati, philosophi, theologiae confirmata* (f. 188-197); 19. *Summaria Cathonis ethica* (f. 197-231<sup>v</sup>). — 20. *Epistola missa summo Pontifici a. D. 1425*, ms. 1135, n° 11 (f. 67-74<sup>v</sup>) de la Bibliothèque royale (*Catalogue*, t. II, p. 168). A identifier avec le ms. 2? — 21. *Scriptum cuiusdam contra clausuram canonicorum regularium, cum marginali glosa M. H. de Campo*, ms. 1135, n° 12 (f. 75-79) de la Bibliothèque royale. — 22. *Scriptum super clausuram, ibid.*, f. 82-96. — 23. *De formis intentionabilibus in lumine rationis, nature, gratie et glorie*, ms. 1368, n° 4 (f. 95-149<sup>v</sup>) de la Bibliothèque royale (*Catalogue*, t. II, p. 301).

A. De Meyer.

J. Trithemius, *Catalogus scriptorum eccl.*, Mayence, 1494, n° 786. — Foppens, *Bibliotheca belgica*, t. I, p. 433. — N. Sanderus, *Bibliotheca belgica manuscripta*, t. II, pp. 69, 216, 231. — Paquot, *Memoires*, etc., t. V, pp. 131-133. — H. De Jongh, *L'ancienne faculté de théologie de Louvain*, Louvain, 1911 (voir table). — H. Keussen, *Die Matrikel der Universität Köln*, t. I, Bonn, 1928, pp. 62<sup>v</sup>, 240, n° 124; *Die Stellung der Univ. Köln im grossen Schisma u. zu den Reformkonzilien des XV. Jhts*, dans *Annalen d. hist. Vereins f. d. Niederrhein*, t. CXV (1929), p. 226 et suiv. — Prantl, *Geschichte der Logik*, t. IV, pp. 182-184. — Preger, *art. cit.* — M. Grabmann, *Neu aufgefundenen lat. Werke deutscher Mystiker*, dans *Sitzungsber. der bayer. Akademie der Wissenschaften*, philol.-philos.-hist. Kl., 1921, Abh. 3, p. 64. — Fr. Ehrle, *Der Sentenzenkommentar Peters von Candia (Franziskanische Studien, Beiheft 9)*, Münster, 1925 (voir table).

**VELDE (Hippolyte-François VAN DE)**, juriste et littérateur, né à Termonde le 16 février 1805, mort à Furnes le 6 juillet 1872.

Après avoir fait les études d'humanité au collège Saint-Nicolas à Termonde, il obtint le grade de docteur en droit à Gand le 15 mars 1828. Il fut successivement nommé substitut du procureur du roi à Furnes (30 décembre 1835), procureur du roi au même lieu (13 novembre 1837), président du tribunal au même lieu (13 août 1849), juge d'instruction à Bruxelles (1857) et procureur du roi à Anvers (5 novembre 1859). Ayant donné sa démission, le 3 septembre 1867, il se retira à Furnes, où il décéda le 6 juillet 1872.

Il avait fondé à Termonde, avec son frère Jacques-François, le *Courrier de la Dendre* (1835). Il a publié à Furnes une étude sur la célèbre procession qui a lieu chaque année en cette ville, le dernier dimanche de juillet (*Geschiedenis der Furnsche processie, van dezelfde oorsprong tot heden*, 1 vol. in-12 de 82 pages, Furnes, P. Ryckeboer et fils, 1835).

P. Verhaegen.

Frédéricks en Van den Branden, *Biografisch Woordenboek. — Bibliographie nationale*, t. IV.

**VELDE** (*Jean-François VAN DE*), évêque de Gand, né à Boom le 8 septembre 1779, décédé à Gand le 7 août 1838. Il était issu d'une famille de condition modeste (son père était un petit entrepreneur de bâtiments). Après avoir fait ses humanités au collège de Merxem (province d'Anvers), il étudia la philosophie et la théologie au séminaire d'Anvers. La fermeture de cet établissement, en 1797, l'obligea à poursuivre ses études théologiques en particulier. Peu après la promulgation du concordat de 1801 et le rétablissement du culte catholique (avril 1802), il fut ordonné prêtre à Emmerich (Allemagne), par van Velde de Melroy, évêque de Ruremonde. Il exerça d'abord pendant quelques mois, à Anvers, les fonctions de catéchiste et de confesseur; le 7 juin 1803, il fut nommé vicaire de l'église Saint-Laurent dans la même ville. Promu le 30 mars 1813 à la cure de Ruybroeck lez-Puers, il se distingua par sa charité lors des inondations qui, en 1816, dévastèrent cette commune. Il passa le 30 septembre 1820 à la cure d'Edegem (province d'Anvers) et fut nommé, le 13 avril 1825, curé-doyen de Lierre.

Il y vivait paisiblement dans l'exercice de ses fonctions, sans se mêler aux polémiques ardentes de cette époque, lorsque, le 5 février 1829, une lettre du ministre de l'Intérieur Van Gobbelschroy le convoqua à Bruxelles. Avant même de s'y être rendu, il fut tiré de sa perplexité par un envoyé de l'archevêque de Malines qui lui annonça, à son grand étonnement, qu'il avait été désigné pour

occuper le siège épiscopal de Gand. L'évêché de Gand était vacant depuis plus de sept ans. Le dernier évêque, prince Maurice de Broglie, condamné en 1817 par la haute cour de justice, était mort à Paris le 24 juillet 1821. Depuis cette date, le diocèse était administré par deux vicaires capitulaires. Les bulles de nomination du nouvel évêque furent signées par le pape Pie VIII le 18 mai 1829; elles mentionnent que l'évêque a été désigné sans présentation préalable de la part du roi; en vertu du concordat conclu, le 18 juin 1827, entre le Saint-Siège et les Pays-Bas, il était loisible au pape de pourvoir à la première vacance dans chaque diocèse, sans attendre la présentation d'un candidat par le roi. Néanmoins, la bulle de nomination devait encore être placetée par le gouvernement. Cette formalité se fit attendre jusqu'au 4 octobre 1829. Van de Velde arriva à Gand le 7 novembre suivant et fut sacré, le lendemain, dans sa cathédrale par Mgr Delplanck, évêque de Tournai. Le 9 novembre, il se rendit à La Haye pour prêter le serment de fidélité au roi prescrit par le concordat. Le 18 du même mois, il fit son entrée solennelle à Gand. Quoique prévue et annoncée par le concordat de 1827, l'érection du diocèse de Bruges n'avait pas encore été réalisée, à cause des obstacles qu'y mettait le gouvernement. L'évêque fut solennellement reçu à Bruges le 7 décembre 1829.

Un arrêté royal du 14 juin 1825 avait rendu obligatoire pour les futurs ecclésiastiques la fréquentation du Collège philosophique de Louvain. Après l'abrogation de cet arrêté (20 octobre 1829), Van de Velde s'empressa de reconstituer le grand séminaire (2 décembre 1829). La réouverture fut célébrée le 3 février 1830.

Cette concession du gouvernement, toute bien venue qu'elle fût, n'avait pas d'autre signification que celle d'une trêve. Vers la même date, le baron de Pélichy, qui venait de succéder à Goubeau comme directeur général des affaires du culte catholique, s'étonnait

que de nombreux membres du clergé eussent signé ou engagé à signer des pétitions en faveur des libertés de la presse et de l'enseignement. L'évêque de Gand lui répondit qu'il ne fallait voir dans ces faits aucun acte contraire aux sentiments que le clergé devait professer pour le roi; mais, ajoutait-il, « des imprudences ont été commises par les autorités civiles, et les prêtres ont cru devoir céder aux sollicitations de leurs concitoyens et se joindre à eux pour faire parvenir à la connaissance de Sa Majesté les vœux de ses sujets des provinces méridionales ». Il constatait d'ailleurs qu'un certain apaisement s'était déjà produit. « L'espoir surtout de voir l'instruction publique dégagée des entraves qui contraignent les droits du père de famille et de la religion ont singulièrement apaisé l'effervescence des esprits » (janvier 1830). Sur ces entrefaites, l'internonce Capaccini engagea l'évêque de Gand à agir, dans ses rapports avec le gouvernement, de concert avec le prince de Méan, archevêque de Malines, et les autres évêques belges (20 avril 1830). Une dépêche ministérielle du 5 mars avait prescrit aux évêques d'envoyer au gouvernement la copie de tous leurs mandements et ordonnances. Van de Velde répondit qu'il enverrait le texte de ses mandements, mais que la liberté de son ministère lui interdisait de soumettre toutes ses autres ordonnances au gouvernement.

Par un arrêté du 7 août 1830, il fut signifié aux évêques que les vicaires généraux nouvellement nommés ne pourraient entrer en possession de leur traitement avant d'avoir obtenu l'agrégation royale. L'évêque de Gand demanda conseil au prince de Méan et celui-ci l'engagea à notifier au gouvernement ces nominations, d'après une formule qu'il lui envoya (24 août 1830).

Par une dépêche du 3 septembre 1830, le directeur général du culte catholique annonça à l'évêque la démission du ministre de la justice, van Maanen, et le pria de donner à cet événement toute la publicité possible. Peu de

jours après, le directeur général pria l'évêque « de continuer à faire usage de tous les moyens qui sont en son pouvoir pour entretenir parmi tous les membres de son clergé les sentiments de fidélité au roi, d'amour de l'ordre et de la paix qui le distinguent si éminemment » (8 septembre). Le 9 octobre, l'internonce Capaccini, qui se trouve avec le prince d'Orange, écrit à l'évêque de Gand pour l'engager à envoyer une députation de son clergé présenter ses hommages au prince. Il lui expose les bons sentiments du prince à l'égard de la religion, l'importance des serments prêtés par les ministres du culte, les aléas et les dangers d'une révolution. Mais il était trop tard. L'irréparable s'était produit. Les troupes hollandaises avaient été expulsées de Bruxelles. A Gand, la garnison était bloquée dans la citadelle. Malgré les sympathies orangistes qu'affichait une notable partie de la population gantoise, l'évêque n'hésita pas à se ranger sous l'autorité du gouvernement provisoire. Quand celui-ci lui annonça (18 octobre) l'abrogation de « toutes les dispositions qui entravaient la liberté absolue de conscience », y compris celle qui imposait la priorité du mariage civil, l'évêque exprima toute sa joie.

Après la révolution, l'évêque s'attacha à utiliser les avantages que le nouveau régime assurait à la religion catholique. Il se rendit à Ostende pour congratuler le futur roi des Belges (17 juillet 1831). Un de ses premiers actes (9 mai 1831) fut de demander au gouverneur de la Flandre orientale, baron de Lamberts, la restitution des archives de l'évêché, qui, au début de la domination française, avaient été transférées à la préfecture. Il fut fait droit à cette demande. Quand le Congrès national eut voté, dans sa séance du 5 mars 1831, le texte du serment de fidélité que les fonctionnaires auraient à prêter, certains chefs d'administration voulurent étendre aux curés de 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe l'obligation de ce serment. Van de Velde estima que ces curés ne pouvaient être compris parmi les

fonctionnaires civils et que pareille obligation serait contraire à la liberté des cultes proclamée par la Constitution. Ces remarques furent adressées au régent Surlat de Chokier, qui entra complètement dans ces vues (15 avril 1831). On sait que le Congrès national, revenant sur la décision prise par le Gouvernement provisoire, décréta que le mariage civil devait précéder le mariage religieux. L'évêque de Gand s'adressa au ministre de la justice, Raikem, pour lui représenter les motifs de conscience qui pouvaient être invoqués contre l'obligation absolue de cette priorité et pour lui demander de fixer des exceptions. Sur ce point, il se heurta à un refus. « Le gouvernement, répondit le ministre, ne peut autoriser les curés à marier devant l'église avant l'acte civil, parce qu'aux termes de l'article 16 de la Constitution, il faudrait une loi pour l'autoriser » (7 janvier 1832).

En plusieurs autres matières concernant le temporel du culte et les fabriques d'églises, l'établissement du nouveau régime souleva de délicates questions d'application ou d'adaptation des lois civiles conformément à l'esprit et à la lettre de la Constitution de 1831.

En 1834, le gouvernement déposa un projet de loi mettant l'entretien des tours d'églises et des clochers à la charge des fabriques d'églises. Craignant que cette charge ne devint ruineuse pour beaucoup de fabriques, Van de Velde demanda que le projet fût retiré et qu'on se contentât de maintenir le statu quo, ce qui fut de fait réalisé. En 1835, consulté par le ministre de l'intérieur, de Theux, sur le point de savoir s'il importait de soumettre les budgets et comptes des fabriques d'églises au contrôle de l'autorité provinciale, il répondit négativement. « Ce serait, écrit-il, mettre des entraves à l'administration, en demandant pour les budgets de nos églises plus que ne demande le décret du 30 décembre 1809 ». En fait, le contrôle dont il s'agissait ne fut établi que par une loi votée en 1870.

Van de Velde réalisa la division de son vaste diocèse, division déjà annoncée par le concordat du 18 juin 1827. La bulle *Apostolatus officium*, du 17 décembre 1832, nomma le chanoine Boussem auxiliaire de l'évêque de Gand, avec le titre d'évêque de Ptolémaïde. Mgr Boussem alla résider à Bruges et fut chargé, dès ce moment, de l'administration ecclésiastique de la Flandre occidentale. Cette situation dura jusqu'à l'érection du diocèse de Bruges (27 mai 1834).

Pour suppléer aux synodes diocésains, dont la convocation avait été rendue impossible sous les régimes français et hollandais, il rétablit les réunions annuelles des doyens, dites *réunions synodales*. La première de ces réunions eut lieu en 1836. Il prit également l'initiative de convoquer annuellement les curés de chaque doyenné en des assemblées appelées *capitula pastorum*, où l'on délibérait sur des points de discipline ecclésiastique. Il obtint du gouvernement que l'ancienne chapelle de Saint-Macaire, établie à Gand dans la citadelle dite des Espagnols, fût rendue au culte. Sous ses auspices, les Dominicains décidèrent de revenir se fixer à Gand (octobre 1835) et la procession dite de saint Macaire fut rétablie, à l'occasion d'une épidémie de choléra (1832).

Dans le domaine de la bienfaisance, quelques-unes de ses initiatives méritent d'être notées; il approuva (27 juillet 1835) les règles de la congrégation dite des « Frères des bonnes œuvres », fondée à Renaix par l'abbé Glorieux, dans le but de se dévouer à l'éducation de la jeunesse et au service des malades. Van de Velde fut l'un des fondateurs de la nouvelle Université de Louvain. Les évêques belges, réunis à Malines au cours de l'été de l'année 1833, délibérèrent d'abord sur la fondation d'une école supérieure de théologie à Malines. Ce fut Van de Velde qui proposa d'étendre ce premier projet à la création d'une université complète, avec cinq facultés; puissamment soutenu par l'archevêque de Malines, le futur cardinal Sterckx, il put triompher des hésitations de ses

collègues. L'Université fut inaugurée à Malines le 4 novembre 1834 et transférée à Louvain en novembre 1835. Il présida à la reconstitution ou à la fondation de deux petits séminaires et de plusieurs collèges épiscopaux.

Sous son épiscopat furent aussi fondés ou rétablis des collèges ecclésiastiques à Gand, Alost, Audenarde, Grammont, Termonde, Furnes, Menin, Poperinghe, Thielt. L'établissement du collège de Termonde est lié à l'institution d'une congrégation religieuse, celle des Prêtres de la B. Vierge Marie, dont les statuts furent approuvés canoniquement le 2 juin 1835. En 1833, les Jésuites obtinrent l'autorisation de créer le collège Sainte-Barbe, à Gand. Les écoles paroissiales se multiplièrent. Par une circulaire du 7 mars 1831, il engagea les curés à fonder dans chaque paroisse une école dominicale.

En 1836, il demanda au Saint-Siège un coadjuteur en la personne de son vicaire général, le chanoine Guillaume De Smet. Grégoire XVI décida de le décharger plutôt complètement de la charge de l'épiscopat, en le transférant à un évêché *in partibus infidelium*. La mort de l'évêque (7 août 1838) devança l'exécution de ce projet.

La devise de Mgr Van de Velde était : *Aurilium meum a Domino*. Il portait d'or, à une croix de gueules, chargée d'une ancre d'argent et cantonnée de quatre arbres de sinople (allusion à son lieu d'origine, Boom).

F. Claeys-Bouvaert.

*Acta et statuta Rmi Domini J.-F. Van de Velde, XXI<sup>e</sup> episcopi Gandlvensis (Gand 1829-1838)*. — [J.-L. Declercq], *Levensschets van Mgr J.-Fr. Van de Velde, bisschop van Gent (1838)*. — [Lavaul], *Het bisdom en de bisschoppen van Gent (1889)*. — S. Balau, *Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique (1815-1884) (1890)*. — [Brants], *L'Université de Louvain. Coup d'œil sur son histoire et ses institutions (1900)*. — R. Claeys, *Mémorial de la ville de Gand, 1792-1832 (1902)*. — E. Rembry, *Les remaniements de la hiérarchie épiscopale en Belgique au XIX<sup>e</sup> siècle (1904)*. — A.-G. De Schrevel, *Histoire du petit séminaire de Roulers (1906)*. — G. Paellens, *Histoire du petit séminaire de Saint-Nicolas (1908)*. — Archives de l'évêché de Gand.

**VELDE (Jean-François VAN DE)**, professeur et bibliothécaire de l'Université de Louvain, né à Beveren (Waes)

le 6 mars 1743, y décédé le 9 janvier 1823. Fils de Mathieu, négociant, et de Catherine Van Boyenacker, il fit ses humanités aux collèges de Herenthals et de Ghesl. En 1761, il entra au Collège du Porc à Louvain et obtint la deuxième place à la promotion de la Faculté des arts en 1763. Il étudia la théologie au Collège du Saint-Esprit, et fut ordonné prêtre par l'évêque d'Anvers H.-G. Van Gameren le 18 février 1769. Licencié en théologie (12 février 1772), il succéda (30 janvier 1772) à J.-N. Paquot comme bibliothécaire et termina le catalogue que celui-ci avait commencé. Grâce aux ressources qu'il sut trouver, il enrichit grandement le dépôt; aussi il profita des ventes des livres provenant des Jésuites, qui eurent lieu du 30 mars 1778 au mois d'octobre 1780. Il augmenta la collection d'environ 16.600 volumes. Un mémoire donnant l'état de la bibliothèque, que van de Velde soumit en 1786 au conseiller Leclerc, lui permit d'esquisser une histoire critique des systèmes employés jusqu'à son époque.

Le 21 novembre 1772, il fut nommé *lector* au Collège de Hollande, où l'on préparait de jeunes prêtres pour la mission hollandaise et au vicariat apostolique de Bois-le-Duc. Son succès fut tel que, le 14 novembre 1774, à la mort de J.-J. Guyaux, il fut chargé d'occuper provisoirement la chaire d'Écriture Sainte, puis définitivement (28 novembre 1778). Il fut élu vice-président du Collège de Savoie le 31 mars 1773, puis président du Petit Collège du Saint-Esprit (14 octobre 1773) et ensuite du Collège de Hollande (1<sup>er</sup> mai 1776). Il fut élu recteur le 28 février 1773 et, le 12 mai 1783, président du Collège du Saint-Esprit.

Lorsque, le 12 novembre 1781, l'édit de tolérance ordonna d'admettre les protestants aux études et aux grades, il devint l'âme de l'opposition : il amena l'Université, les évêques et certains des États à faire des représentations. Les différents décrets statuant sur les empêchements du mariage religieux et les dispenses, en excluant la juridiction de

la Cour de Rome, furent vivement critiqués. Les partisans des réformes dénoncèrent à Bruxelles les menées de van de Velde. A son instigation, ses élèves défendirent, le 18 juin 1784, des thèses diamétralement opposées à celle du gouvernement : aussi, le 7 juillet 1784, fut-il suspendu de ses fonctions. Il se justifia dans un mémoire avec tant de succès qu'il fut rétabli dans ses attributions le 4 novembre 1784. Il composa alors un mémoire adressé au Conseil de Brabant pour protester contre les empiétements du gouvernement sur la juridiction ecclésiastique en matière de mariage. Le conseiller Leclerc, agent du gouvernement à Louvain, ne cessa de l'accuser dans ses rapports comme le fauteur de toutes les difficultés, et le prince de Kaunitz décida de l'écartier le plus tôt possible à cause de son « ultra-montanisme opiniâtre ». L'organisation du Séminaire général fournit une excellente occasion : le décret du 16 octobre 1786 qui le créa, omit le nom de van de Velde parmi les professeurs ; en outre, il ordonna d'évacuer sans tarder le Collège du Saint-Esprit et il supprima la place de bibliothécaire.

Privé d'un seul coup de toutes ses ressources, van de Velde s'adressa en vain au Souverain en lui rappelant les services rendus. Il s'installa au Collège de Namur et continua, comme membre du Conseil universitaire, ses protestations contre les mesures qui devenaient de plus en plus vexatoires. Le 11 juillet 1787, van de Velde put reprendre la présidence du Grand Collège et sa chaire de professeur.

Mais Joseph II désavoua ses gouverneurs (16 août 1787) et ordonna au comte de Trautmansdorff de rétablir à Louvain le régime antérieur au 1<sup>er</sup> avril 1787. Privé de nouveau de ses cours, van de Velde composa un mémoire revendiquant le droit de nomination pour l'Université. Il fit des démarches auprès des évêques pour prévenir l'envoi des jeunes lévites au Séminaire général ; il amena les États de Brabant à réclamer pour l'Université les privilèges de corps

brabançon et s'opposa à ce que, contrairement aux règlements, le recteur G.-W. van Leempoel, partisan de l'autorité impériale, pût continuer indéfiniment sa charge.

Le 23 février 1788, il fut exclu de la Faculté de théologie et du Conseil de l'Université par décret du gouvernement. Cité comme fauteur de troubles devant le tribunal du soi-disant recteur van Leempoel (mars 1788), il se réfugia à Malines chez son ami le chanoine Al. de Broux.

Il publia alors en six brochures : *Recherches historiques sur l'érection, constitution, droits et privilèges de l'Université de Louvain, relatives à la contestation actuelle. Correspondance épistolaire* (in-8°, [Louvain], 1788-1789). Il fut l'un des dix-sept professeurs condamnés, le 22 juillet 1788, à un exil de dix ans.

Réfugié à l'abbaye d'Aulne, il y enseigna la théologie aux novices. Il commença des recherches sur l'histoire des synodes belges ; il entreprit même un voyage à Paris pour y consulter des documents. De retour à l'abbaye vers la fin de juillet 1789, il trouva sa patrie en pleine effervescence.

En décembre 1789, les professeurs exilés rentrèrent à Louvain et van de Velde reprit la direction de son Grand Collège. Comme il avait été le grand artisan de l'opposition au despotisme de Joseph II, il fut aussi celui de la restauration. Il administra les collèges — tel celui de Namur — dont les présidents étaient absents.

Grâce aux efforts de van de Velde, les États de Brabant cédèrent provisoirement aux demandes de l'*Alma Mater* et réservèrent leur réponse définitive jusqu'après une étude approfondie de la question. Van de Velde rédigea un mémoire historique et juridique à ce sujet et le soumit déjà aux États en octobre 1789. A l'approche des armées autrichiennes, van de Velde quitta Louvain ; il s'empressa de revenir dès qu'il apprit que le gouvernement autrichien offrait un pardon général. Il arriva encore à temps pour être dépêché à La Haye, le 17 décembre 1790, pour y aider les



délégués, envoyés auparavant, à obtenir la reconnaissance des privilèges de l'Université.

Le 5 janvier 1791, il formula tous les griefs de l'Étroite Faculté, qui inspirèrent le manifeste présenté par l'Université le 12 janvier à Meroy d'Argenteau. Il reprit aussi ses pourparlers avec les États de Brabant; grâce à son intervention, ils oublièrent leurs propres prétentions et, de concert avec l'évêque, ils soutinrent l'Université dans toutes ses revendications. En cette même année, van de Velde commença à rebâtir une partie considérable du Grand Collège.

L'entrée des Français en novembre 1792 à Louvain n'empêcha pas van de Velde de continuer ses leçons. Au retour des Autrichiens (20 mars 1793), van de Velde sollicita la confirmation des privilèges, au sujet desquels il eut plusieurs entrevues avec le prince de Metternich (24 juin 1793); il obtint la reconnaissance de l'Université comme corps brabançon autonome et la confirmation de tous les privilèges dont elle jouissait avant le décret du 14 novembre 1783.

Mais, lorsque les Français réoccupèrent Louvain (15 juillet 1794), van de Velde avait quitté la ville, emportant les trésors de l'Université confiés à sa garde, ainsi que les archives les plus importantes (28 juin 1794); il les convoya d'abord à Bergen-op-Zoom, puis à Rotterdam, d'où il gagna Osnabrück et Brême au printemps de 1795. Dans cette dernière ville, il résida quelque temps et y étudia la fameuse collection de documents de Goldast au cours de recherches sur l'histoire du début de la Réforme. Les caisses de l'Université furent dirigées vers le Danemark et cachées dans les magasins d'un commerçant d'Altona. Dans l'entre-temps l'autorité française avait, le 30 septembre 1794, ordonné de reprendre les cours; van de Velde était gravement malade: il ne rentra à Louvain que le 24 août 1795. Il reprit sa place au corps professoral et devint, en quelques jours, le centre de résistance aux mesures vexatoires de

l'occupant: telles, la saisie des sources de revenus; l'occupation des principaux collèges; la spoliation de la bibliothèque, en plus des impôts exorbitants.

L'administration des domaines avait enlevé à la Faculté de théologie les dîmes de Bierbeek: van de Velde démontra, dans un mémoire adressé à l'administration départementale de la Dyle, qu'elles étaient nécessaires pour payer le travail des professeurs et il invoqua la protection de la République pour les cours de théologie. Ce mémoire eut un tel effet que la Faculté fut remise en possession de cette ressource par l'arrêté du 18 avril 1796, et même indemnisés pour les revenus qui avaient été perçus indûment. Mais quand la municipalité enjoignit à l'Université, le 27 octobre 1796, d'abolir les dimanches et d'observer le calendrier républicain, celle-ci accepta comme sa profession de foi et comme son symbole de ralliement l'*Avisamentum in materia Fidei et Morum*, composé par lui en qualité de doyen.

Quand la République, le 7 vendémiaire an IV, exigea de tous les prêtres une promesse de soumission et d'obéissance à ses lois, sous peine de ne plus pouvoir célébrer la messe, la Faculté de théologie, sur l'inspiration de van de Velde, se prononça contre la licéité d'une telle promesse, malgré les avis favorables émis à ce sujet par les vicaires généraux de quelques diocèses. Comme plusieurs collègues, il avait dit la messe sans faire cette promesse, et il fut en conséquence mis en prison le 16 mai 1797; il ne recouvra la liberté que moyennant une caution pécuniaire.

Il publia un *Avis à un curé du diocèse de Tournay, relatif à la lettre-circulaire émanée du Vicariat du dit diocèse le 13 mai 1797* (Louvain, 1797), et ensuite, avec son collègue A. Van Gils: *Motifs de conscience qui empêchent les ministres du culte catholique de faire la déclaration exigée par la loi du 7 vendémiaire an IV* (s.l.n.d.).

Le 25 octobre 1797, l'Université fut supprimée, et le 12 novembre suivant, les collègues furent accaparés avec tout

ce qu'ils contenaient, comme biens de l'État.

Le 22 novembre, le Directoire condamna van de Velde à la déportation à Cayenne. Il se réfugia en Hollande, et passa le Rhin en février 1798. Il fit des séjours assez considérables à Leipzig, à Dresde et à Gotha, à Breslau et à Francfort-sur-l'Oder et dans d'autres villes, au cours de ses recherches de documents relatifs à l'histoire des premiers temps de la Réforme. Il se rendit utile, pendant quelque temps, comme professeur de théologie, aux Polonais des territoires récemment annexés à la Prusse. En outre, il prépara la publication de l'*Apparatus Epistolarum Melancthoniarum*.

Après la conclusion du concordat de 1802, van de Velde s'empressa de regagner sa patrie; il reprit le chemin de l'Allemagne, l'année suivante, pour exprimer sa gratitude à ses anciens hôtes, et rapporter les trésors de livres et de documentation qu'il s'était acquis au cours de ces quatre années d'exil. Son ancien collègue, le prêtre assermenté G.-W. van Leempoel, devenu régisseur des biens de l'ancienne Université, essaya de rendre l'intégration de van de Velde dépendante de la rentrée des archives emportées en 1794, dont il disait avoir besoin. Aussi, une quantité de papiers, se rapportant à la gestion des biens de la Faculté ou du Collège de théologie, lui furent cédés en 1803, à diverses époques, après le 20 mai. Toutefois, il savait que ces documents ne représentaient aucunement le contenu des vingt-deux caisses dont il avait trouvé la description sommaire, et à plusieurs reprises il essaya d'incommoder van de Velde, qui s'était installé à Beveren et y studiait. Sur ses demandes répétées, une visite domiciliaire fut faite en novembre 1808, mais elle n'aboutit à rien. Non pas que van de Velde s'attribuât la propriété de ces documents; comme ils n'avaient qu'un intérêt purement historique, il voulait soustraire aux ennemis ces souvenirs du grand passé, pour les rendre à l'Université, dès qu'elle serait rétablie. Quelques caisses furent confiées au séminaire de Herlaer, où

enseignaient ses anciens collègues, les professeurs G. Moser et A. van Gils. Une autre partie du fonds était, sans doute, à Beveren, et lui servait dans ses études et ses recherches. Une troisième partie était commise à la garde de son ancien économiste J.-L. Bax, qui résidait à Kessel, et plus tard à Wommelghem, et s'y occupait de l'histoire de l'Université. Le dernier quart, composé de sept caisses, resta quelques années à Rotterdam et allait être joint au fonds de Herlaer, quand il fut saisi, en janvier 1811, à Bois-le-Duc et envoyé à Bruxelles; il se trouve à présent aux Archives du Royaume. Le fonds confié au séminaire de Herlaer, transféré dans la suite à Haaren, y repose encore. Les documents qui se trouvaient entre les mains de van de Velde furent confiés au séminaire de Gand, sans doute dans le but de les y faire garder jusqu'au rétablissement de l'Université, mais rien ne fut restitué. Seuls les documents gardés par Bax furent remis au premier recteur de Louvain, P.-F.-X. de Ram; par une ironie du sort, ils furent vendus, en février 1866, par la famille au gouvernement belge, qui en conserve une partie aux Archives du Royaume et une autre à la Bibliothèque royale.

Quoique absorbé par l'étude dans sa paisible retraite, van de Velde prodiguait à tous ceux qui la demandaient, l'aide de ses précieux conseils et de sa vaste érudition. Quand, en 1809, Napoléon encourut l'excommunication, il déclara à son évêque qu'il était licite et même opportun de continuer les prières publiques pour Sa Majesté. Quand, au contraire, on voulut forcer les séminaires de conformer leur enseignement aux doctrines gallicanes de 1682, ce fut encore lui qui en démontra l'inadmissibilité. Lorsque, en juin 1811, l'évêque de Gand, le prince M.-J.-M. de Broglie, fut invité au concile national convoqué par Napoléon à Paris, pour se faire appuyer dans sa lutte contre le pape, il pria van de Velde de l'accompagner et de l'aider de ses lumières. La réunion allait donner raison à l'empereur contre son auguste prisonnier; de Broglie re-

vendiqua les droits du Souverain Pontife, et lut à l'assemblée l'avis de van de Velde : *Mémoire sur l'incompétence du concile national à changer la discipline générale de l'Église, en vertu de laquelle le pape seul donne l'institution canonique aux évêques nommés, et pour prouver également l'incompétence du concile à cet égard, même le concordat étant déclaré aboli.* Ce mémoire n'était qu'un extrait d'un travail plus étendu que van de Velde avait écrit dans le but de se familiariser avec la matière. Aussi put-il aider son évêque à réfuter toutes les objections et à déjouer toutes les intrigues. Il fut un vrai « conseiller » de l'assemblée, et contribua puissamment à raffermir les chancelants et les peureux, de façon à faire tourner le concile national contre son auteur et en faveur de l'autorité pontificale. Avec de Broglie et quelques autres prélats, van de Velde paya le prix de cette victoire. Il fut emprisonné, le 12 juillet 1811, dans la forteresse de Vincennes; le 28 décembre suivant, on l'envoya à Réthel, où, sous la surveillance de la police, il jouissait d'une liberté relative. Ce ne fut qu'à la chute de Napoléon qu'il put rentrer à Beveren; il y fut accueilli, le 6 mai 1814, par une allégresse générale.

Quelques jours plus tard, il se rendit à Louvain, où il avait convoqué les survivants du corps professoral. Au cours de la réunion plénière du 27 mai, il fut choisi, avec le professeur de droit canon J.-T. van Audenrode, pour faire les démarches nécessaires en vue d'obtenir le rétablissement de l'Université. Ils s'adressèrent au pape comme à l'empereur François II, au prince de Metternich comme au cardinal-légit Consalvi; ils soumièrent des mémoires détaillés aux membres du Congrès de Vienne. Voyant que même des créations napoléoniennes eurent la fortune d'être rétablies, van de Velde employa l'argument *ad hominem*, et composa ses *Observations critiques et historiques sur un écrit ayant pour titre : « Exposé des motifs qui militent en faveur du rétablissement du siège central de l'instruction publique pour les départements de la Belgique dans la ville de*

*« Louvain » (Bruxelles, 1816, in-8°).*

Cruellement déçu dans ses plus chères espérances, van de Velde tâchait de trouver une consolation dans ses études et dans le calme bienfaisant de son village natal. Depuis des années déjà, il avait rassemblé des documents relatifs à l'histoire des synodes de Belgique, de 1560 jusqu'à ses jours; il projetait une édition complète, un *Synodicon Belgicum*, appelé à devenir la source la plus riche pour l'histoire ecclésiastique de notre pays. Comme les années avançaient, il en publia une introduction, comprenant, outre la nomenclature des sources et leur critique historique, une histoire sommaire de la hiérarchie et de la discipline religieuse dans les différents diocèses, avec un aperçu des difficultés que l'Université avait traversées au cours des quinze dernières années de son existence. Cet ouvrage fut édité sous ce titre : *Synopsis Monumentorum Collectionis proxime edendæ Conciliorum omnium Archiepiscopatus Mechliniensis, quæ, præter horum conciliorum historiam, cum provinciæ, tum maxime archidioceseos Mechliniensis hierarchicus status ab anno 1559 ad an. 1802, necnon pro re nata etiam politicus, summatim exhibetur. Inseruntur per occasionem observationes circa ecclesiasticam disciplinam et historiam litterariam, cum indicibus et notis* (Gand, 1821-22, 3 vol. in-8°). Les tables des matières promises sur le titre et sur la dernière page du troisième volume ne parurent jamais : l'auteur mourut dans sa quatre-vingtième année, le 9 janvier 1823, et fut enseveli dans la tombe qu'il s'était fait préparer à Beveren en 1808.

*L'VX Ingens theo Logor VM 'oCCIDI.*

À part les pamphlets cités, on n'a de lui qu'une *Oratio in.... basilica Bruzellensi SS. Michaelis et Gudulæ die XIX Julii MDCCLXXXV* (Louvain, 1785, in-4°), quelques discours académiques et quelques études sur des publications hétérodoxes de son temps, qui sont restés en manuscrit.

Les circonstances l'ont empêché de mener à bonne fin les grands travaux qu'il avait entrepris : les résultats de

ses recherches sur les premiers réformateurs ne furent jamais publiés, et de l'immense matériel rassemblé pour l'histoire des Synodes il n'a pu éditer que les prolégomènes. Ses efforts ne sont cependant pas perdus : P.-F.-X. de Ram publia une grande partie de ses documents commentés dans les quatre volumes du *Synodicon Belgicum* (1828-1858); l'*Apparatus Melancthonianus* fut un apport précieux aux éditeurs de la correspondance du grand réformateur; et comme, déjà en 1784, le cardinal Étienne de Borgia incorpora les notes critiques de van de Velde dans les *Opera Sancti Maximi*, les renseignements recueillis par le grand savant pour une histoire de son village natal, Beveren, furent utilisés pour la rédaction d'une monographie sur le pays de Waes.

H. De Vocht.

E. Reusens, *Autobiographie de J.-Fr. van de Velde, professeur et bibliothécaire de l'Université de Louvain* (*Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, Louvain, 1867), t. IV, p. 6-49. — J.-L. Bax, *Historia Universitatis Lovaniensis* (Ms 22172/3 de la Bibl. royale, Bruxelles), t. III, p. 172-178. — P.-F.-X. de Ram, *De Laudibus quibus Veteres Lovaniensium Theologi efferi possunt Oratio* (Louvain, 1848), p. 152-158. — E. Reusens, *De Joannis Francisci van de Velde Vita et Meritis Oratio* (*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1865), p. 313-342. — Th. de Decker, *Jan-Frans van de Velde, de Eximius van Beveren 1743-1823* (Saint-Nicolas, 1897). Avec portrait.

Archives générales du royaume à Bruxelles, Fonds de l'Université de Louvain : nos 218 à 227 (administration de la Bibliothèque); no 539 (Faculté de théologie); nos 1432, 1468, 1480, 1490 à 1492, 1499, 1570-74, 1613, 1619, 1623-24, 1631-32, 1636, 1639, 1776 (administration du Grand Collège); no 2887 (administration du Collège de Savoie); nos 2901, 2914 (administration du Collège Sainte-Anne); no 3958 (Coll. de Hollande); nos 7, 49, 149, 150, 395, 614, 5433 (soins pris des Archives); nos 87 et 88 (Registres aux actes de l'Université pour les années 1773 à 1793); nos 477-478 (difficultés au sujet des thèses relatives au mariage); nos 336 à 383, 386 (lutte contre Joseph II. réaction, restauration et suppression de l'Université). — P.-F.-X. de Ram, *Les Quatorze livres sur l'histoire de la ville de Louvain de Jean Molanus* (Bruxelles, 1861), p. 492, 1014-13, 1042-50, 1070-88, 1148 à 1181. — A. Verhaegen, *Les cinquante dernières années de l'ancienne Université de Louvain, 1740-1797* (Liège, 1884). — E. Reusens, *Documents pour servir à l'histoire de l'Université de Louvain* (1881-1902), t. I, p. 737 à 754; t. III, p. 31, 96, 241, 467-58; t. IV, p. 484. — F. Claeys-Bouuaert, *J.-F. van de Velde et l'ancienne Université de Louvain, 1772-1797* (*XXIII<sup>e</sup> Congrès de la Fédération archéologique et historique de Belgique*, Gand, 1914), t. II, p. 348-373.

P. Namur, *Histoire des Bibliothèques publiques de la Belgique* (Bruxelles, 1844), t. II, p. 69-131. — E. Neve, *État de la Bibliothèque de l'Université de Louvain en 1786* (*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1850), p. 238-313. — [P. J. Marani], *Relation fidèle de la dispute élevée entre les docteurs de théologie de Louvain à l'occasion d'une thèse « de impedimentis matrimonii »* (Lille, 1786). — *Mémoire pour l'Université de Louvain, présenté à Son Excellence le Ministre-plénipotentiaire, du 18 janvier 1788* (Louvain, 1788). — *Refutation d'une brochure qui a pour titre : Mémoire pour l'Université de Louvain* (s. l., 1788). — *Recueil de quelques mémoires curieux et intéressants présentés au Gouvernement général des Pays-Bas par l'Université de Louvain* (s. l., 1788). — de Franckenberg, *Déclaration sur l'enseignement du Séminaire général de Louvain* (Malines, 1790), p. 188-201. — A. Verhaegen, *Le Cardinal de Franckenberg, 1726-1804* (1889), p. 91, 223, 376, etc. — H. Schlitter, *Die Regierung Josefs II in den österreichischen Niederlanden* (Vienne, 1900), p. 17, etc. — *Annaires de l'Université de Louvain* : 1839, p. 249-271 : Documents relatifs à la reconnaissance de l'Université de Louvain comme corps brabançon, en 1793; 1841, p. 175-177 : Protestation de l'Université, à l'occasion de l'ouverture du temple de la Raison à Louvain en 1795; 1842, p. 192-211 : Documents relatifs aux mesures prises en 1796 pour forcer l'Université de chômer les fêtes républicaines; 1844, p. 212-220 : Documents relatifs à la dispersion de l'Université en 1797. — H. de Vocht, *Le Fonds van de Velde à la Bibliothèque de l'Université de Louvain incendiée en août 1914* (*L'Université de Louvain à travers cinq siècles*) (1927), p. 245-289. — *Discours qui était destiné à être prononcé devant le tribunal correctionnel de Louvain, par le défenseur officieux de M. Smalen* (Louvain [1797]), p. 55. — *Breve ad Cardinalem Archiepiscopum Mechliniensem de die 30 Julii 1798 super juramento odii, praemissa praefatione*, édité par J.-F. van de Velde (Leipzig, 1799). — *Documents concernant la persécution religieuse dans le diocèse de Malines, 1794-1799* (*Analectes de l'Annuaire de l'archevêché de Malines*, Malines, 1863), p. 285-288. — H.-J. Allard, *Antonius van Gils en de kerktelijke gebeurtenissen van zijn tijd* (Bois-le-Duc, 1876), p. 344, etc. — *Notice sur Gaspard Moser* (*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1842), p. 132-140. — de Lanzac de Laborie, *La domination française en Belgique* (1896), t. I, p. 85, etc., 134, etc. — H. de Vocht, *Inventaire des Archives de l'Université de Louvain, 1426-1797, aux Archives générales du Royaume à Bruxelles* (Louvain, 1927). — F. Claeys-Bouuaert, *J.-F. van de Velde et les Archives de l'ancienne Université de Louvain* (*Mélanges Hoeller*) (1914), t. II, p. 502-518.

*Lettre de M. van Gils, professeur en théologie à Louvain, sur les sentiments de l'ancienne Faculté de théologie, par rapport à la déclaration gallicane de 1682* (*Annuaire de l'Université de Louvain*, 1845), p. 151-168. — Archives de l'évêché de Gand, C, vi, A, 16, 18. — Van der Moere, *Récit de la persécution des séminaristes de Gand* (Gand, 1863), p. 275, etc. — F. Claeys-Bouuaert, *Le Diocèse et le Séminaire de Gand pendant les dernières années de la domination française, 1811-1814* (1914). — Comte d'Haussonville, *L'Eglise Romaine et le premier Empire* (Paris, 1869), t. IV, p. 300. — H. Welschinger, *Le Pape et l'Empereur* (Paris, 1905), p. 197, etc.

*Documents concernant les démarches faites en 1814 et 1815 pour le rétablissement de l'Université de Louvain* (Annuaire de l'Université de Louvain, 1838), p. 199-234. — Card. Etienne de Borgia, *Sancti Maximi Episcopi Taurinensis opera* (Rome, 1784), p. xxxii. — A. Scholer, *Der Apparat Melanchthonianus des löwener professors van de Velde, nebst 37 unedirten Briefen Melanchthons* (Leipzig, 1867). — H.-E. Bindseil, *Philippi Melanchthonis Epistolae, Judicia, Consilia, Testimonia aliorumque ad eum Epistolae quae in Corpore Reformatorum desiderantur* (Halle, 1874), p. vii, 10, 98, 111, 113, 116, 123, 125, 162, 188, 205, 284, 391, 392, 317, 320, 325, 331, 334, 386, 392, 406, 435, 443, 491, 494, 497, 528. — O. Clemen, *Melanchthon Briefwechsel* (Leipzig, 1926), t. I, p. 82. — P.-F.-X. de Ram, *Synodicon Belgicum, sive Acta omnium Ecclesiarum Belgii a celebrato Concilio Tridentino usque ad Concordatum 1801. Nova et absoluta collectio synodorum tum provinciarum quam diocesanarum Archiepiscopatus Mechliniensis (1828-1858)*. — *L'Université de Louvain à travers cinq siècles. Etudes historiques* (Bruxelles, 1927), p. 261-272. — E. Van Cauwenbergh, *Inventaire d'un fonds d'archives de l'ancienne Université de Louvain conservé au Séminaire diocésain de Bois-le-Duc, à Haaren*, p. 275-308. — F. Claeys-Boutaert, *Inventaire de documents relatifs à l'ancienne Université de Louvain (Faculté de théologie) conservés au Grand Séminaire de Gand*. — P.-F. de Goësin-Verhaeghe, *Catalogue des livres rares et précieux, au nombre de 14435 lots, de la bibliothèque de feu M. Jean-François van de Velde, rédigé d'après le catalogue manuscrit du défunt* (Gand, 1834-32 (2 tomes), la bibliothèque de l'Université de Gand possède un exemplaire avec des annotations de de Goësin, indiquant, entre autres, la provenance de la plupart des manuscrits et des incunables.

**VELDE** (*Laurent VAN DE*), plus connu sous le nom de **CAMPESTER**, humaniste, né à Diest au début du xvi<sup>e</sup> siècle. Il commença ses études sur les conseils et sous la direction de son compatriote Nicolas Clénard. Ceci dut se passer entre 1522 et 1531, époque à laquelle le célèbre grammairien fut président, à Louvain, du Collège de Houterlé.

Les biographes belges nous apprennent que Campester ouvrit ensuite un collège d'humanités dans sa ville natale; puis, qu'étant devenu veuf, il se retira à Louvain, où il enseigna les lettres anciennes à l'école des Pères Augustins, à l'abbaye de Sainte-Gertrude. En 1550, il habitait chez Jean Sexagius ou van Tsestich, avocat au Conseil de Brabant. Ce grand personnage, protecteur éclairé des humanistes, lui avait confié l'éducation de ses nombreux enfants, dont l'aîné, Didier, devint chancelier de Brabant et le second, Antoine, avocat au Grand-Conseil de Malines.

Campester, qui avait étudié tout spécialement les moralistes de l'antiquité, composa à l'intention de ses élèves un recueil de dialogues ou colloques scolaires sur des questions de morale pratique et courante : *Dialogi ethici sive morales, ex quibus adolescentia non solum literas discat, sed et morum vitaeque formanda rationem*, Louvain, Reyn. Velpius pour Martin Rotarius, octobre 1551, 44 ff. in-8°. Dédié à Jean Sexagius. De nombreuses éditions, qui parurent de 1551 à 1577, attestent le succès de ces dialogues, dont le nombre fut porté par la suite de vingt-deux à vingt-huit et dont le texte fut légèrement remanié.

On doit également à Campester :

1. *Syntaxeos propædeumata*. Nous n'avons pu retrouver aucun exemplaire de ce manuel qui fut imprimé à Louvain par Rutger Velpius en 1555.

2. *Sophronismus*, Louvain, Reyn. Velpius pour Jean Waen, 15 février 1557, 36 ff. in-8°. Dédié à François Paulius, régent d'humanités à Malines. Conseils à un jeune prêtre, ayant mené une vie assez dissipée et désireux de reprendre le chemin de la piété et de la vertu. Quand il écrivit cet opuscule, Campester se considérait comme un vétéran de l'enseignement. Il mourut sans doute à Louvain, mais nous ignorons la date de sa mort.

Les biographes belges attribuent également à notre humaniste l'ouvrage suivant : *Oratio laudatoria pro Francisco Valesio Rege Francorum christianissimo per L. Campestrum (sic) (Germano-Gallum), canonicum regularem Pres.* In-4°. s. n. (Lyon?, 1538), 30 pages ch. Daté de Riom, le 5 août 1533, et dédié à Anne de Montmorency, connétable de France. Un examen de ce discours nous a laissé la conviction que son auteur ne peut être confondu avec Laurentius Campester, de Diest. Il s'agit d'un Lambertus Campester qui vécut à Paris et à Riom, qui fut en relations avec Symphorien Champier, et qui écrivit encore d'autres travaux sur l'histoire de France.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenæ*, 1628, p. 341. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 620. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 305. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., 1763, t. 1, p. 388. — A. Roersch, *Un contrefacteur d'Erasmus, Lambertus Campester*, dans *Gedenkschrift zum 400. Todestage des Erasmus* (Bâle, 1936), p. 113-129. — Nous avons donné dans la *Bibliotheca Belgica*, 3<sup>e</sup> série, la description détaillée des différentes éditions des œuvres de Laurent Campester (voir à ce nom).

**VELDE (Philippe VAN DE)**, jurisconsulte, né à Gand, le 18 juillet 1796, y décédé le 31 mars 1871.

Docteur en droit le 17 juin 1818, il entra dans la magistrature le 16 avril 1825 en qualité de substitut du procureur du roi à Gand. Maintenu dans les fonctions de juge par arrêté du Gouvernement provisoire du 10 octobre 1830, il fut promu à la présidence du tribunal de première instance de Gand, le 4 octobre 1832. Au bout de peu d'années, la cour d'appel de Gand l'appela dans son sein. Il y fut nommé conseiller en 1837 et président de chambre le 1<sup>er</sup> août 1864. Lorsque, conformément aux lois nouvelles, il fut admis à l'éméritat, le 18 juillet 1868, il fut élevé au grade de commandeur de l'ordre de Léopold. À l'occasion de sa mort, le procureur général Wurth a rappelé la profonde connaissance que le défunt avait de l'ancien droit flamand. Cette compétence particulière avait été attestée par une publication que fit paraître le conseiller Van de Velde, en 1852, sous le titre de *Annotations, Consultations et Avis sur le droit coutumier, émanés des avocats les plus distingués au Conseil en Flandre et au grand Conseil de Malines aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (1 vol. in-8<sup>o</sup> de 322-xii pages, Gand, Gyselinck, 1852, sans nom d'auteur). C'étaient, disait la préface, des extraits de manuscrits nombreux concernant l'ancien droit et possédés par l'auteur. Ces notes peuvent être consultées avec fruit encore aujourd'hui. À côté de points de droit dénués d'intérêt, on y rencontre des questions de portée générale qui soulèvent de vives discussions à notre époque. Par exemple, aux numéros XX et XXI, des consultations débattent le point de savoir si les règles

sur les testaments et notamment sur la portion disponible, telles que les consacraient la coutume du comté de Flandre, s'appliquent à une succession ouverte dans le duché de Brabant. Ailleurs, on recherche dans quels cas des arbres croissant sur un fonds sont considérés comme immeubles (numéros LXXIX, LXXX et CXVI). Sous le numéro CVI, une suite de 93 notes résume les règles générales sur la portée, la force obligatoire et l'interprétation des coutumes. Enfin, d'importantes consultations rapportées sous le numéro CVII discutent en détail la question du statut réel et du statut personnel.

Pendant près de onze années. Van de Velde avait appartenu au conseil communal de sa ville natale. Il fut élu conseiller communal le 28 octobre 1845, réélu le 23 août 1851 et le 31 octobre 1854. Il donna sa démission le 3 septembre 1856.

P. Verhaegen.

*La Belgique judiciaire*, 1871, p. 464. — *Bibliographie nationale*, t. IV. — Registres de la cour d'appel de Gand.

**VELDE (Pierre VAN DE)**, peintre. Voir CAMPANA (*Pierre DE KEMPENEER* dit) ou VAN DE VELDE.

**VELDE DE MELROY (Jean-Baptiste-Robert, baron VAN)**, évêque de Ruremonde, né à Bruxelles, le 9 juillet 1743, mort à Ruremonde le 22 janvier 1824. Il suivit d'abord la carrière du droit et obtint le 9 juillet 1743, à Louvain, le grade de licencié en droits canon et civil. Entré au séminaire de Malines, il fut ordonné prêtre le 23 septembre 1769 et obtint un canonicat à Saint-Rombaut. Il fut nommé conseiller ecclésiastique au Grand Conseil de Malines (25 mars 1774). Successivement chanoine gradué noble de l'église métropolitaine (5 novembre 1780) et prévôt du chapitre (20 juin 1782), il fut nommé évêque de Ruremonde le 27 février 1794 et consacré par le cardinal de Montmorency Laval, à Dusseldorf, le 17 août 1794. Il avait quitté Malines à l'approche des armées de la Convention victorieuses à Fleurus. Il se fixa

dans la partie de son diocèse située sur la rive droite du Rhin. Il y fut rejoint en 1797 par le cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines, et par Mgr d'Arbey, évêque d'Ypres. Pendant cet exil, il publia une lettre pastorale censurant les prêtres qui prêtaient serment de fidélité aux lois républicaines et leur imposant une rétractation (25 juin 1799).

Quoique demeurant attaché à l'empereur François II, son ancien souverain, dont il recevait une pension, il crut que l'Autriche avait définitivement renoncé à la possession des provinces belges par le traité de Campo-Formio (1797). Aussi, en 1799, il accepta d'entrer en pourparlers avec les représentants des États belgiques et avec le baron d'Yvoy, agent du prince d'Orange, pour discuter les conditions dans lesquelles le prince pourrait réunir sous son sceptre les anciennes XVII provinces des Pays-Bas. Il insista sur les libertés qu'il fallait garantir aux catholiques, tant en Belgique que dans les Provinces Unies. Une lettre de sa main, datée du 17 août 1799, énonça les grandes lignes de sa politique. Guillaume V et le prince héréditaire lui donnèrent par écrit satisfaction. Mais ces négociations furent brusquement rompues par suite de l'intervention du gouvernement impérial qui fit savoir aux évêques belges qu'il entendait reprendre tous ses droits sur la Belgique (15 septembre 1799).

Au moment du Concordat, il se démit du siège de Ruremonde à la demande du pape. Il fut néanmoins l'objet d'une mesure de proscription de la part du gouvernement français qui exigea que le roi de Prusse interdît aux évêques belges de séjourner sur son territoire (21 mai 1801).

Conservant l'exercice de la juridiction sur cinquante-trois paroisses du diocèse qui étaient situées hors du territoire français, il reçut du Saint-Siège la mission de suppléer les évêques dans toute la république batave (1802). Il se fixa à Grave, près de Nimègue. Le roi de Hollande, Louis Bonaparte, lui demanda de rédiger un mémoire sur la situation

faite au catholicisme par les lois de la Néerlande. Cet exposé fut rédigé par l'évêque le 28 juin 1806 et envoyé au souverain, qui conféra à son correspondant le titre d'aumônier de la cour.

A la suite de l'annexion de la Hollande à l'Empire français (1810), la situation de van Velde devint difficile. Comme Napoléon faisait appliquer les lois françaises dans le diocèse de Bois-le-Duc et y suscitait d'épineuses controverses religieuses, van Velde refusa d'accepter des mains du gouvernement la dignité épiscopale.

En 1811, un curé d'Anvers ayant accepté de monter sur le siège vacant, voulut être consacré par Mgr van Velde, qui refusa son intervention parce que le pape n'avait pas ratifié le choix de l'empereur. Appelé à Paris pour expliquer sa conduite, van Velde y fut retenu par la police pendant près d'une année, et finalement il obtint l'autorisation de se rendre à Bruxelles, en s'engageant à n'avoir aucune communication avec son ancien diocèse (22 décembre 1811).

Il employa ses dernières années à suppléer son collègue de Malines, que les circonstances tenaient éloigné de son diocèse. En cette qualité, il conférait le sacerdoce aux séminaristes et distribuait la confirmation à Bruxelles et dans les environs. Mgr de Méan se félicitait, en 1817, d'une aussi précieuse collaboration, et écrivait au roi Guillaume le 11 octobre 1819 pour se plaindre qu'elle eût pris fin à cause des infirmités de Mgr van Velde.

En 1814, il fut invité par le ministre van de Cappellen, au nom du prince d'Orange, gouverneur des Provinces belges, à rédiger un mémoire exposant les principaux griefs des catholiques contre les lois françaises. Ce document, daté du 8 juin 1814, constituait en réalité un programme de gouvernement.

Le 14 août 1814, il fut appelé à faire partie du Conseil privé.

Son portrait, conservé à la cathédrale de Ruremonde, périt dans un incendie. Il en existe une lithographie faite par Giele, de Louvain.

P. Verhaegen.

*Annuaire ecclésiastique de l'archevêché de Malines*, 1870, p. 135, 145. — Albers, *Geschiedenis van het herstel der hiërarchie in de Nederlanden*. — Habets, *Histoire de l'évêché de Buremonde*. — Baeten, *Verzameling van naamrollen betrekkelijk de kerkelijke geschiedenis van het Aartsbisdom van Mechelen*. — Bax, *Supplementum historiae ducatus Gelriae*. — Bouquie, *Almanach du clerge*, 1826. — Piron, *Algemeene levensbeschrijving*. — Schutjes, *Geschiedenis van het bisdom s'Hertogenbosch*. — Colenbrander, *Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland 1798-1801*, II<sup>e</sup> vol., p. 4024, 4033; *Ibid.*, 1806-1810, 1<sup>o</sup> deel, p. 489; *Ibid.*, 1813-1825, 1<sup>o</sup> deel, p. 513, II<sup>e</sup> deel, p. 220. — Claessens, *La Belgique chrétienne*, t. II, p. 126. — Lettres de Mgr van Velde de Melroy, 11 septembre 1802 et 11 août 1814, correspondance de Mgr Magis (Archives générales du royaume). — Mémoire de Mgr van Velde de Melroy, du 8 juin 1814. — *Frontiers of Holland*, vol. 73 (Public record Office, Londres).

**VELDEN** (*Henri*, en religion *Pie VAN DER*), théologien, né à Boeckel (duché de Brabant) le 5 juillet 1798, mort à Thielt le 30 mai 1857. Il reçut l'onction sacerdotale à Malines le 10 août 1822.

Après avoir enseigné la philosophie pendant une année, il professa pendant seize ans les sciences sacrées à Uden. Le 17 avril 1839, il fut nommé vicaire général; le 21 mai 1840. Grégoire XVI l'éleva à la dignité de vicaire apostolique pour les districts de Ravensteyn et de Megen. L'administration de ce double district et de celui de Graven lui fut confiée officiellement le 28 novembre 1840.

Il fut désigné à l'évêché d'outre mer en 1842, mais il se retira au noviciat des Croisiers, dont il avait géré le commissariat général jusqu'à l'avènement du prévôt Henri Van den Wijmelenberg.

Il passa ensuite au noviciat des Récollets à Megen, où il émit les vœux le 18 janvier 1844, sous le nom de *Piz*. Poursuivant sans relâche ses études théologiques, il fut transféré le 25 avril 1847 au couvent de l'ordre à Saint-Trond, où il occupa la chaire doctorale jusqu'au moment où il se retira au couvent de Thielt.

Il publia : 1<sup>o</sup> *Principia Theologiae Moralis theoreticè exposita*. St-Trond, 2 vol., 1854; 2<sup>o</sup> *Praxis administrandi Sacramentum Poenitentiae, Principia Theologiae Moralis accommodata*. Saint-Trond, 1858, in-8<sup>o</sup>. P. Jérôme Goysse.

*Vita auctoris ipsius operis Praxis-prae fixa*. — *Catalogus Religiosorum Provinciae S. Joseph Belgii Fratrum Minorum Recollectorum*. Saint-Trond, 1861, in-12, p. 4, n<sup>o</sup> 50. — S. Dirks, *Hist. liter. et bibliogr. des FF. Mineurs*. Anvers, 1885, p. 409-410.

\***VELDEN** (*Martin-Etienne VAN*), philosophe et mathématicien, professeur à l'Université de Louvain, baptisé à La Haye selon le rite catholique le 27 décembre 1664, mort à Liège le 13 novembre 1724. Il est difficile d'apprécier la valeur scientifique de van Velden, car on ne connaît aucun écrit important qui puisse lui être attribué. Il « n'a paru bien scavant en Philosophie, » écrivait Huygens. Depuis peu il a publié et soutenu des Thèses, où il n'avance pas seulement les sentiments de Des Cartes, et la mobilité de la Terre suivant le Système de Copernic mais il reprend outre cela un peu librement l'inutilité de la Philosophie Scolastique....

Van Velden étudia à l'Université de Louvain à la pédagogie du Faucon; proclamé en 1683 « Primus de l'Université » à l'âge de dix-huit ans, il prit bientôt rang parmi les maîtres du Faucon, en qualité de professeur primaire de philosophie, puis comme professeur royal de mathématiques; cette dernière nomination eut lieu vraisemblablement en 1687. Le 15 janvier 1691, van Velden suscitait un vif émoi parmi ses collègues en annonçant qu'à l'occasion des exercices prescrits par les statuts de la Faculté, il ferait développer, notamment, la thèse suivante : « On ne peut mettre en doute le système de Copernic concernant le mouvement des planètes autour du soleil; et parmi les planètes, c'est à bon droit qu'on range la Terre. » En dépit des instances pressantes de ses collègues, et négligeant les avertissements de la Faculté, convoquée à deux reprises par le doyen Léonard Quyten, van Velden, le 22 janvier, exposait à son cours, devant ses auditeurs habituels et en présence d'élèves des autres pédagogies, le système astronomique qu'il était le premier à défendre à l'Université. Dès le lendemain, le doyen et la Faculté



enjoignirent au professeur d'avoir à supprimer la thèse du système de Copernic et à lui en substituer une autre en vue des exercices suivants. En outre, une enquête fut ouverte parmi les élèves étrangers au collège du Faucon; il en résultait que si van Velden n'avait rien avancé qui fût contraire à l'Écriture sainte, il s'était permis, cependant, de donner une interprétation personnelle du texte sacré et avait adopté à propos d'Aristote un ton qui ne pouvait que blesser les docteurs de Louvain et qui rappelle singulièrement le langage irrévérencieux de Roger Bacon à l'égard du Stagirite. Van Velden refusant de se soumettre à l'ordre de la Faculté des Arts, celle-ci, au cours d'une séance extraordinaire, le condamna, pour désobéissance, à l'amende stipulée par les statuts, amende qui devait être payée dans les trois jours sous peine d'exclusion. Le jeune professeur, opiniâtre dans sa résistance, laissa s'écouler le délai fixé; aussi, le 29 janvier, le voit-on exclu pour trois mois de la faculté et privé de tous les honneurs, privilèges et émoluments de la dite faculté, tout en restant obligé au paiement de l'amende. En outre, le recteur, apostillant une lettre de Quytten, datée du 31, enjoignait provisoirement à van Velden de s'abstenir de défendre sa thèse et de prendre part aux réunions publiques de la Faculté; de plus, une commission de huit membres était nommée, chargée de s'occuper spécialement de l'affaire.

Van Velden, toutefois, avait dans l'entretemps porté sa cause devant les tribunaux civils, en l'occurrence le Conseil de Brabant, qui, dès le 31, rendait un arrêt interdisant aux parties de rien préjuger. Pendant que l'Université se mettait en campagne pour amener le Conseil à se dessaisir de l'affaire, van Velden accourait exposer sa doctrine à Piazza, internonce à Bruxelles; celui-ci parut satisfait des explications qui lui étaient fournies, encore que, peu de jours après et grâce à ses efforts, la cause était retirée des mains du Conseil de Brabant pour être soumise à la seule

juridiction de l'Université. Le but du nonce : empêcher l'exercice normal de la juridiction royale et laïque, était atteint. Finalement, van Velden, « ce membre trop peu soumis » du corps académique, réduit à la merci de ses adversaires, était absous d'avoir proposé « une thèse plus conforme que de droit » au système de Copernic, et par cela même pas assez conforme aux décrets « des Sacrées Congrégations ». La Faculté, d'autre part, enregistrait dans ses actes « tout ce qui a été fait en la cause susdite, comme une confirmation de l'autorité de la Vénérable Faculté, et en exemple perpétuel contre les insoumis ».

Telle était l'issue de cette première affaire, plus de trois ans après la publication des *Principia* de Newton (juillet 1687). En fait, on avait toujours évité soigneusement d'affirmer la fausseté de la théorie copernicienne; on s'était contenté d'en faire remarquer l'opposition aux décrets de Rome. Dès juillet, van Velden saisit une nouvelle occasion de manifester ses opinions. Escomptant cette fois l'appui du nouveau recteur, le prêtre irlandais Thomas Stapleton, et du nouveau régent du Faucon, — ce dernier tout récemment nommé, — il rédigea à l'intention des aspirants au second degré du baccalauréat en philosophie une triple thèse, « dont la Logique est pleine d'invectives contre la manière d'enseigner, la manière d'examiner et d'argumenter, usitée jusqu'ici dans les Ecoles — c'était, dit van Velden, jeu de personnes oisives — et dont le second corollaire de Physique touche de nouveau la matière du système de Copernic ». Le recteur, le doyen, la Faculté des Arts et la Faculté de Théologie réitérèrent les interdictions; mais van Velden, bien qu'ayant rallié à sa cause tout le corps professoral du Faucon, au lieu d'en appeler au Tribunal des Cinq Juges, cour d'appel qui existait en permanence au sein même de l'Université, s'adressa une fois de plus au Conseil de Brabant, qui appuyait notoirement alors jansénistes et cartésiens. L'affaire fut acti-

vement menée. Après maintes péripéties, — on vit notamment le recteur menacer van Velden de le mettre en lieu sûr, puis solliciter l'intervention du nonce et donner un ordre formel de prise de corps (à exécuter le 18 juillet), — Stapleton et « autres de l'Université de Louvain » prirent leur recours au Conseil Privé, ce qui en fin de compte n'empêcha pas le Conseil de Brabant de rendre, le 30 juillet, un arrêt en vertu duquel van Velden sortait impuni de ses rébellions; ceci, en dépit du nonce qui avait pris à tâche de s'interposer « auprès de quelques membres du Gouvernement pour renverser, si on ne peut l'empêcher, le recours au Conseil de Brabant » et qui ne manquait pas d'insister « pour que l'on imposât silence » à cette Cour, dont l'Université avait constamment eu soin d'éviter de reconnaître la juridiction.

Van Velden avait écrit à Huygens une lettre fort touchante (19 juillet 1691) : « Au nom de tous les amants de la Vérité et de la Liberté, implorait-il, je vous prie et vous supplie de bien vouloir recommander cette cause à Monsieur votre très noble Frère, secrétaire du Très Puissant Roi d'Angleterre ». Il était évidemment possible à Constantin Huygens, frère du grand Huygens, d'être par sa situation en fréquentes relations avec de Gastanaga, gouverneur général des Pays-Bas. « Le temps me manque, ajoutait van Velden, pour expliquer plus longuement cette indigne façon de procéder, que je hais plus que l'Inquisition Espagnole ou Romaine... Si l'on n'oppose pas tout de suite un remède efficace à ce malheur, c'en est fait ici de la Philosophie des Modernes, car si moi je succombe (ce qui en soi est peu de chose), personne ne se sentira assez sûr de l'avenir pour oser faire mention de Copernic, de Descartes, ni de votre très illustre nom ou de celui de quelque nouveau et savant philosophe ». Huygens ne tarda pas à envoyer à van Velden la recommandation souhaitée (26 juillet), mais on ignore si elle eut des suites

décisives. Stapleton s'efforça en toute hâte de faire casser l'arrêt du 30 juillet, qui mettait en confit les deux tribunaux. Cependant les choses traînèrent en longueur, jusqu'au moment où Piazza prit lui-même l'affaire en main. L'Université adressa une supplique au roi d'Espagne (6 janvier 1692).

Le 14, le Conseil Privé décidait enfin de casser l'arrêt du Conseil de Brabant et de renvoyer van Velden devant les Cinq Juges; en concédant cet appel au professeur inculpé, bien que les délais fussent expirés, il laissait les Cinq Juges libres de ne pas en accorder l'effet suspensif; de la sorte, van Velden pouvait craindre de voir exécuter toutes les mesures décrétées par le Recteur. Toutefois, le nonce avertit Stapleton de se montrer facile à pardonner au professeur vaincu. Celui-ci renonça à en appeler aux Cinq Juges, se doutant bien que c'eût été aller au devant d'une condamnation, et fit sa soumission. Ainsi s'achevait cette affaire, qui montre de quelle façon l'Eglise et l'Etat exerçaient leur censure sur les travaux de l'esprit à la fin du siècle de malheur. Il convient de remarquer qu'aucune décision doctrinale n'intervint jamais; les deux affaires van Velden eurent surtout pour objet la répression d'une violation de la discipline académique; la lutte emprunta toute son ardeur au fait que la plus grande sincérité n'avait pas cessé de régner dans les deux camps. A partir de ce moment, van Velden semble désormais avoir évité de faire parler de lui. Dans une thèse philosophique défendue en 1695 sous sa présidence par un élève du Faucon, on exposait que « les planètes sont douées de deux mouvements : l'annuel et le diurne ». Il n'était question de notre monde que dans cette phrase : « La Lune est-elle autre chose que la compagne et la suivante de la Terre? ». Il ressort cependant du contexte que le professeur avait toujours les mêmes idées qu'en 1691. Van Velden reçut la tonsure en 1706; un canonicat et une prébende de la cathédrale Saint-Lambert à Liège lui ayant été conférés par la faculté des

arts (31 janvier 1707), il fut reçu solennellement au sein du chapitre, le 16 avril 1709. Dans la suite, il se rendit utile dans diverses missions, notamment auprès des Etats-Généraux des Provinces Unies. La fin de sa vie se passa obscurément et le silence se fit sur son nom jusqu'en 1871, date de l'apparition du travail de A. Stévant sur les affaires van Velden.

J. Pelsoneer.

Manuscrits de la Bibliothèque de Belgique, fonds de Ram et Bax. — Archives de la cathédrale Saint-Lambert, Liège. — Armand Stévant, *Procès de Martin-Etienne van Velden* (Bruxelles, Société de l'histoire de Belgique, 1871). Une réimpression de cet ouvrage, avec d'importants compléments, a paru en 1890-91 dans la bibliothèque Gilon sous le titre : *Copernic et Galilée devant l'Université de Louvain*. — G. Monchamp, *Histoire du Cartésianisme en Belgique* (1886). — A. Favaro, *Miscellanea Galileiana inedita. Studi e ricerche* (Venezia, 1887), p. 102. — G. Monchamp, *Galilée et la Belgique* (Saint-Trond, 1892). — Christiaan Huygens, *Œuvres complètes*, publiées par la Société hollandaise des sciences, t. X (La Haye, 1905), p. 106-108, 113-114. — Molhuysen en Blok, *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, t. III (Leyden, 1914), p. 1277-78.

**VELDENER** ou **VELDENAER** (*Jean*), dessinateur, imprimeur et relieur de la seconde moitié du xv<sup>e</sup> siècle. Sa famille est sans doute originaire de la Basse-Rhénanie. Il se trouve en 1473 à Cologne, où il apprit probablement la typographie. De 1474 à 1477, il travailla à Louvain. C'est dans cette ville qu'il composa le *Fasciculus temporum*, traduction néerlandaise de l'œuvre de Werner Rolewinck van Laar, chartreux westphalien (terminée en 1470 et imprimée en 1474). Une seconde édition du livre de Veldener parut à Utrecht en 1480 avec deux additions : une *Kroniek van Holland* et une *Kroniek van Utrecht*.

Il travailla à Kuilenburg (Gueldre) entre 1478 et 1483. C'est dans cette localité qu'il publia, en 1483, une *Historia Sanctae Crucis* et *Die Spiegel onser Behoudnisse*. Mais en 1484, il retourne à Louvain, où on le trouve encore l'année suivante.

H. Vonder Linden.

A. Pinchart, *Archives des arts, sciences et lettres* (Gand, 1860), II, 497. — M. Conway, *The Woodcutters of the Netherlands* (1884), 322. — *Allgemeine Deutsche Biographie*. — Wurzbach, *Niederländisches Künstlerlexikon*, II, 787

**VELDENER**, famille de dinandiers louvanistes.

Jérôme Veldener, établi à Louvain dès 1501, peut être apparenté à Jean Veldener, typographe, qui travaillait à Louvain entre 1474 à 1485 (voir la notice ci-dessus). En 1507, il livrait neuf canons à la ville, et réparait à Averbode un chandelier pascal, œuvre de Renier Van Thienen (1484), endommagé par l'incendie (1499). Deux ans plus tard, il exécutait pour l'église Saint-Michel un tabernacle en cuivre qu'on retrouve en 1524 à l'église Saint-Pierre. Il mourut avant 1539.

Son fils Jean livra six chandeliers en laiton à la confrérie du Saint-Sacrement à l'église Saint-Pierre en 1535 et mourut en 1559. Cette même année, Jean Veldener junior se mariait à l'église Sainte-Gertrude. Il exécuta en 1568 la balustrade de l'église Saint-Jacques et signa son œuvre, qui existe encore.

R. Maere.

E. Van Even, *Renseignements inédits, etc.* dans *Bull. des Comm. roy. d'art et d'arch.*, 1877). — Idem, *Louvain dans le passé et le présent*. Louvain, 1885, p. 248, 392. — Pl. Lefèvre, *Les relations d'un fondeur bruzellois avec l'abbaye d'Averbode au XV<sup>e</sup> siècle* (dans *Bull. de l'Acad. roy. d'arch.*, 1913, p. 233).

**VELTHEM** (*Lodewijk van*), chroniqueur, né en Brabant vers 1270, mort après 1326. Contrairement à ce que l'on a cru, il n'était pas d'origine noble. S'il s'intitule *heer* à la fin de sa chronique, c'est en qualité de curé.

Il séjourna à Paris en 1293 ou 1294, probablement comme étudiant en théologie. A la même époque, il assista à une entrevue secrète tenue par Jean de Brabant avec les sires de Fauquemont et de Kuik.

A la fin de 1297, il était de passage à Gand, où il vit la troupe des Gallois, qui avaient été amenés dans cette ville par Edouard 1<sup>er</sup> pour faire la guerre à Philippe le Bel.

En 1304, il est mentionné comme chapelain à Sichem, près de Diest.

En 1313, il fut nommé curé à Velthem. Après avoir achevé la quatrième partie du *Spiegel historicael* (août 1315), il se rend à Anvers pour la présenter à

Marie de Berlaer; il y assiste aux fêtes qui y sont données en l'honneur de Guillaume III, comte de Hollande et de Hainaut, qui y avait amené une grande flotte.

C'est à la sollicitation de Marie de Berlaer qu'il avait continué l'œuvre de Maerlant. Il acheva d'abord la traduction de la quatrième partie du *Speculum historiale*, que Maerlant avait interrompue à l'endroit où Vincent de Beauvais abordait le règne de l'empereur Henri V. Puis il composa la cinquième partie (1243-1316) qu'il dédia au sire de Vorne, au service duquel il aurait voulu entrer et avec lequel il s'était trouvé en rapports par l'intermédiaire d'un certain Jean Visier. Il acheva cette cinquième partie du *Spiegel* le 14 août 1316. Cette œuvre comprend un grand nombre de chapitres originaux formés de témoignages de première main, notamment pour ce qui concerne cet événement capital de l'histoire de Flandre : la bataille de Courtrai (11 juillet 1302). Elle a été éditée à Amsterdam en 1727, par I. Le Long. Une nouvelle édition des deux premiers livres, préparée par H. Vander Linden et W. De Vreese, a paru en 1906; celle des livres III et IV a été publiée en 1931 par les mêmes avec la collaboration de P. De Keyser; les quatre derniers livres parurent en 1937 (avec la collaboration de A. Van Loey).

Dans la suite, Velthem s'intéressa surtout aux romans de la Table ronde. Il acheva entre autres (20 mars 1326) le *Merlyn* de Maerlant, qui s'était arrêté au couronnement du roi Arthur; il utilisa le *livre du roi Artus* et traduisit le roman de Lancelot. Pour un homme d'église, il affecte des tendances très peu « cléricales ». A différentes reprises, il exalte l'idéal chevaleresque et critique l'esprit bourgeois, il se déclare ennemi « der onselige comenscap ». C'est ce qui a pu faire croire qu'il appartenait à une famille de la noblesse brabançonne.

Herman Vander Linden

J. te Winkel, *Ontwikkelingsgang der Nederlandsche Letterkunde*, 2<sup>e</sup> druk, I (Haarlem, 1922), 490, 497, etc. — M. de Vries en E. Verwijs,

*Maerlant's Spiegel Historiae*, I, p. LXXVII-LXXXII. — Jonckbloet, *Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde* (1883), II, 402. — Martin, Notice sur Lodewijk van Velthem dans *Allgemeine deutsche Biographie*, t. 39, 506-507. — *Tijdschrift voor Nederlandsche taal- en Letterkunde* (Leiden, 1890). — N. Marais Hoogenhout, *Untersuchungen zu Lodewijk van Velthem's Spiegel historiae* (Leiden, 1902). — P. Paris, *Les romans de la Table ronde*, t. II (1888), p. 99. — G. Huet, *Les traditions arturiennes chez le chroniqueur Louis van Velthem* (Le Moyen-âge, 2, XVII, 1913). — *De Roman van Lancelot*, éd. Jonckbloet (1846), p. XXXIV-LVII. — H. Pirronne, *Note sur un passage de van Velthem relatif à la bataille de Courtrai* (*Bulletin de la Commission royale d'histoire*, 3<sup>e</sup> s., t. IX [1899], p. 202). — Polhast, *Bibliotheca historica medii aevi*, 744-5. — Brugmans, *Historische avondstonden* (Groningen, 1907), t. II, p. 180.

VELTZYCK (Gérard VAN), orientaliste et homme politique, né probablement à Utrecht ou à Velswijk (près de Zutphen), vers 1505, mort à Bruxelles le 5 ou 6 janvier 1555. Il était d'origine juive, mais il fut élevé dans la religion catholique (il fut probablement baptisé à Ravenstein, où certains auteurs le font naître). Il étudia à l'Université de Louvain, à la pédagogie du Porc; il y fut proclamé *primus* à la Faculté des arts le 19 mars 1528.

Il s'appliqua spécialement à l'étude de la langue hébraïque et des autres langues orientales (syriaque et arménien). Il put se rendre à Rome, vers 1532, et travailla à la bibliothèque Vaticane, où il rencontra Widmannstetter. Ses recherches portèrent sur les traductions syriaque et arménienne de la Bible (les Targumim) et le mirent en rapport avec A. Masius et d'autres orientalistes comme Jona ibn Garach, juif d'origine espagnole, très versé dans la littérature arabe et excellent philologue hébraïsant.

En 1539, il publia chez Daniel Blomberg, à Venise, *Ch'bhilê thôhâ — Itinera deserti, De Judaicis disciplinis et earum vanitate*, poème hébraïque où il magnifie la foi chrétienne et à la suite duquel il montre, sous forme de long appendice, les points de connexion entre le judaïsme et le christianisme : *Addita etiam nonnulla quae ex illorum libris eruta cum fide christiana consentiunt*. Incidemment, il montre aussi ce qu'il considère comme les erreurs des écrits rabbiniques, car son but essentiel est

d'amener des conversions de juifs au christianisme.

Il devint secrétaire de Granvelle, qu'il accompagna à Worms en 1540. Il le suivit à Rome et y participa aux discussions diplomatiques qui améliorèrent momentanément les relations entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint, et qui précédèrent les négociations entamées avec l'empire ottoman. Le 7 octobre 1541, il se trouvait avec Nicolas Perrenot de Granvelle et Charles Boisot à Valladolid et, cette même année, il fit partie du Conseil privé de Charles-Quint.

En 1542, il accompagna celui-ci en Espagne. De Valladolid, il écrit une lettre (8 mai), à Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas.

Avec Granvelle, il assiste, en avril 1543, à la diète de Nuremberg et se rend ensuite à Gênes, où il se trouve notamment le 18 mai, c'est-à-dire huit jours avant l'arrivée de Charles-Quint revenant d'Espagne.

En 1544, il fut chargé d'une mission importante qui avait pour but de parer au danger turc. Muni de deux instructions datées du 8 novembre, il partit de Bruxelles dans les derniers jours de novembre ou le 1<sup>er</sup> décembre, et arriva à Vienne dix jours après. Le 10 décembre, il fut reçu par Ferdinand, qui se l'adjoignit pour l'accompagner à Prague (il s'y trouve notamment le 8 janvier 1545). Il assista à la diète hongroise tenue à Tirnova (février 1545), où il constata que les magnats étaient fort mécontents des négociations de paix entamées avec les Turcs, puis revint à Augsbourg pour y recevoir des instructions (datées de Worms 22 mars), concernant la politique à suivre à Constantinople et à Venise, et l'attitude à prendre à l'égard de François I<sup>er</sup> et de son ambassadeur. Outre des instructions secrètes ostensibles, il en reçut d'autres qui ne pouvaient être communiquées à personne et où l'on voit que sa mission consistait à sonder le représentant du roi très chrétien et, d'autre part, à ménager Venise. A Trente, il eut une entrevue avec don Diego de Mendoza,

ambassadeur du pape, avec lequel il combina la politique à suivre à l'égard de Venise. Il se rendit ensuite à Venise, où il rencontra l'ambassadeur français, mais où, à cause d'une fièvre contractée par celui-ci, il dut rester, malgré lui, vingt-deux jours (du 1<sup>er</sup> au 22 juin). Il s'embarqua ensuite avec Montluc pour Raguse, qu'il atteignit le 28 juin. Puis il entreprit, le 12 juillet, le voyage par terre vers Constantinople. Il franchit le Trebinjica, passa par Novibazar, Sofia, Philippopoli (6 août), Andrinople et arriva à Constantinople le 7 septembre. Il fut l'un des négociateurs de la trêve d'Andrinople (10 novembre 1545), qui devait aboutir à la conclusion de la paix au mois de juin 1547. Son rôle fut particulièrement difficile à cause de la politique différente de Ferdinand, qui avait envoyé au sultan un ambassadeur avant l'arrivée de Veltwyck et de Montluc, et aussi à cause des menées tortueuses de celui-ci.

Le 13 janvier 1546, il est de retour à Vienne; puis il s'empresse (19 janvier) de se rendre auprès de l'empereur à Utrecht, où il arrive vers la fin du même mois. Au cours de cette année, il composa un mémoire : *Les raisons et signes par lesquels l'on peut comprendre que les Turcs sont enclins plutôt à faire paix que guerre.*

Il fut bientôt chargé d'une nouvelle mission auprès du sultan, cette fois de la part du roi Ferdinand; il eut à subir de nouveau le contrôle d'un diplomate français. Muni d'instructions rédigées le 13 juillet 1546 à Augsbourg, il quitta cette ville le 22 du même mois, accompagné de son secrétaire Mathieu Laurin. Il s'arrêta quelque temps à Vienne, d'où il partit le 12 août. Deux jours après, il franchit la frontière turque et passa par Buda. Il rencontra l'ambassadeur français Aramont, chargé de négocier également avec le sultan, à Tatarbasar (9 octobre) et se rendit avec lui à Constantinople. Lorsque Soliman alla séjourner à Andrinople pour y guérir, sous un climat plus favorable, la fièvre dont il souffrait, Veltwyck, qui était atteint du même mal, s'empressa

de le suivre. Il obtint une audience particulière du sultan, qui consentit à conclure la paix avec Ferdinand moyennant le paiement d'un tribut de 30.000 ducats. Cependant le territoire hongrois fut de plus en plus menacé par les Turcs, de sorte que ces négociations n'aboutirent qu'à un mince résultat.

La fièvre « tierce » retint Veltwyck plusieurs mois en Turquie. Il ne revint à Augsbourg, pour y rejoindre l'empereur, que le 12 août 1547. Il semble y avoir séjourné longtemps : il adresse de cette ville des lettres à Schore (1<sup>er</sup> novembre 1547) et à Marie de Hongrie (11 août 1548).

En récompense de ses services, Charles-Quint l'avait nommé dès 1545 (12 octobre) conseiller et maître des requêtes et, le 21 avril 1549 (jour de Pâques), il l'éleva à la dignité de chevalier de la Toison d'Or, puis de trésorier de cet ordre, à l'assemblée qu'il présida à Bruxelles.

Pour établir l'autorité de Charles-Quint en Gueldre, Veltwyck fut chargé de se rendre à Nimègue, muni d'instructions spéciales de la part de Marie de Hongrie rédigées le 21 mars 1549. Mais bientôt il eut à se rendre dans le Palatinat pour déjouer les menées des princes protestants.

Lors de la coalition de Henri II et des princes protestants d'Allemagne, Veltwyck fut envoyé par Marie de Hongrie auprès de l'archevêque de Cologne, pour lui représenter que la convention d'Augsbourg avait placé les Pays-Bas sous la protection de l'empire et qu'aux termes « du commun langage », si un des États du dit Empire fut envahy, les autres princes et États voisins lui doivent loyalement assister. Veltwyck quitta Bruxelles le 22 mai 1549, trouva l'archevêque bien disposé, mais il se heurta à l'opposition de son conseil, qui refusa de prendre une décision définitive. Le duc de Clèves et les autres princes rhénans que Veltwyck alla solliciter prirent une attitude analogue à celle de l'Électeur de Cologne.

En 1551, il fut chargé, avec Jean Baert, d'une mission auprès du duc de Clèves; puis il se rendit à Augsbourg par Bobbenheim et Reynhausen (26 mai 1551). Il séjourne à Augsbourg du 28 mai jusque vers la fin de juin. Le 3 juillet, il se trouve à Spire, accomplissant la mission que Charles-Quint et Ferdinand lui ont confiée : agir sur les Électeurs en faveur de l'élection de ce dernier en qualité de roi des Romains.

En 1552, Marie de Hongrie utilisa encore ses services pour négocier avec les princes rhénans et Hans de Brandebourg. Il séjournait alors dans les provinces orientales des Pays-Bas, où il avait beaucoup de relations. Le 15 mars 1552, il écrit, aux environs de Maastricht, une lettre urgente à la gouvernante. La même année, il est encore chargé d'une mission auprès de l'archevêque de Cologne, qu'il rencontre à Bruel, près de Cologne, le 27 avril.

A partir de ce moment, son activité diminue considérablement, sans doute à cause des atteintes de gravelle, auxquelles il devait succomber en 1555.

Il avait épousé une fille de l'humaniste Maximilien Tansylvan, Jeanne, dont la mère, Catherine de Moll, était d'origine juive.

Il avait acquis, sans doute lors de son mariage, la seigneurie de Bouchout (près de Meisse). Il portait *de gueules à trois étoiles d'or, au chef de même, chargé d'un aigle de sable*.

La fille (unique?) de Veltwyck, Marie, épousa Philippe de Thoyre, seigneur de Placques, et hérita du château de Bouchout.

H. Vander Linden.

Valerius Andreas, *Bibliotheca Belgica*, 2<sup>e</sup> éd., 1634. — Le même, *Fasti academici studii generalis Lovaniensis* (1650), p. 244. — K. Lanz, *Staatspapiere*, p. 477, 498, 501. — Le même, *Correspondenz des Kaisers Karl V*, t. II, 419, 422, 428, 430, 434, 464, 467, 471, 474. — A. von Druffel, *Briefe und Akten zur Geschichte des 16. Jahrhunderts*, München, t. I (1873). — Fraknoi-Vilmos, *Monumente comitalia regni Hungariae*, t. II, Budapest, 1878, p. 633 et 639. — Weiss, *Papiers d'Etat du cardinal Granvelle*, t. II (1841), p. 669. — *Venetianische Depeschen vom Kaiserhofe* (Histor. Comm. der Kaiserl. Academie der Wissenschaften, Wien, I, 1889). — Smith, *Oppidum Batavorum seu Noviomagnum*, Amsterdam (1645), p. 91. — C. Piot, *Relations diplomatiques de Charles-Quint avec la Perse et la Turquie*, dans *Messager des sciences histo-*

riques, 1843, p. 59. — A. Henne, *Histoire du règne de Charles-Quint en Belgique*, t. V et X. — Molhuysen en Blok, *Nederl. Biogr. Woordenboek*, VII. — M. Rosenberg, *Gerhard Veltwyck*, Inaugural Diss. Göttingen, 1935.

**VEN, VENN ou VENNE** (*Jean-Jacques VAN DE*), magistrat louvaniste, né vers 1660, mort à Louvain ou à Linden le 19 février 1722. Il appartenait au lignage des van Redinghen et, par sa mère, il était petit-fils du juriconsulte Pierre Stockmans. Il devint seigneur de Lathuy, puis vicomte de Louvain.

Le 27 septembre 1704, il fut élu membre du Conseil des jurés, fonctions qu'il occupa jusqu'au 21 mai 1713.

Le 9 mars 1707, le Conseil de la Décanie le désigna pour succéder comme premier bourgmestre à Jean de Stembor, seigneur de Hauthem († 7 mars 1707). Le 27 avril suivant, les membres de la Chambre de rhétorique de Brabant et de Malines, *De Rose*, le nommaient premier président de cette société. Le 14 août, les États de Brabant le désignèrent comme leur receveur dans le quartier de Louvain.

Au cours de la guerre de la Succession d'Espagne, il se montra un ardent défenseur de la cause de Charles III, qui, en 1711, devint empereur sous le nom de Charles VI. Cette même année, Van de Ven rassembla les milices communales au son du tocsin pour repousser le partisan français Dumoulin, qui était parvenu à installer ses soldats dans la ville et leur avait permis d'en commencer le sac. Par lettres patentes du 5 mai 1711, Van de Ven fut créé vicomte en récompense des services rendus à Charles III. En d'autres circonstances, il fit preuve encore de sentiments de fidélité à l'égard de celui-ci. Lorsque le Conseil d'État eut été transformé sous l'action des puissances maritimes, il soutint indirectement l'opposition manifestée par les États de Brabant à l'égard de ce Conseil. Il fut, de même que d'autres membres du magistrat louvaniste qui siégeaient comme lui à ces États, l'objet de poursuites de la part du Conseil d'État (24 mars 1713). Mais, le 31 mai de cette année, il ne fut plus

réélu aux fonctions de bourgmestre.

En 1721, il fut élu en qualité d'échevin (27 mars). Il ne devait guère survivre à cette nomination.

Il fut enterré à l'église de Linden.

Il adopta ce blason : *de gueules à une clef d'or posée en pal, le penneton en bas fascé d'argent, chargé de trois marquettes de sable brochantes sur le tout, avec la devise : Fortiter et fideliter.*

H. Vonder Linden.

Résolutions magistrales (aux Archives de la ville de Louvain, 1704-07, 1720-21 (nos 336, 337, 338, 344, 345). — L. Galesloot, *La commune de Louvain, ses troubles et ses émeutes au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle* (1871), p. 140-150 et 205. — E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, p. 343. — *Nobiliaire des Pays-Bas et du comté de Bourgogne* (1770), t. II, p. 632. — *Description des sept lignages de Louvain* (Ms. de la bibliothèque des Archives de Louvain).

**VENDEVILLE** (*Jean DE*) ou **VENDILLIUS**, juriste et évêque de Tournai, né à Sainghin-en-Mélantois le 27 juin 1527, mort à Tournai le 15 octobre 1592.

Il étudia d'abord à Paris, où il se trouvait dès l'âge de quinze ans. Puis il se rendit à Louvain et y conquit le diplôme de docteur en droit, le 27 août 1553. Dans l'entre-temps il avait été attaché au Conseil d'Artois et avait obtenu un canonicat à Saint-Pierre de Lille.

Dès 1553, il fut nommé professeur ordinaire de droit civil à l'Université de Louvain.

Il épousa une patricienne louvaniste, Anna Roelofs.

Lorsqu'il fut question d'ériger une université à Douai, il se montra particulièrement favorable à ce projet. Du 10 au 12 août 1562, il assista dans la maison de Hopperus à Bruxelles, à la discussion des « Poinctz et articles » advisez sur le fait de la nouvelle « Université de Douay » qui furent publiés immédiatement après. Il arriva à Douai à la mi-juillet et donna sa leçon d'ouverture à cette Université, le 9 octobre. Bien que le magistrat de Douai eût renoncé à ce projet d'érection d'une université, Vendeville avait publié le *Premier Projet et Sommaire de la Remontrance* (adressée au magistrat de Douai

en faveur de l'érection d'une université). Il fut nommé deux fois recteur : le 5 avril 1563 et le 5 avril 1571.

Pendant les années critiques 1576 à 1578, il se montra un zélé défenseur de la cause de Philippe II et favorisa l'établissement des jésuites à Douai. Au début de l'année 1578, il dut s'enfuir de Douai pour échapper aux poursuites exercées contre lui par les révolutionnaires. Il se rendit à Paris, mais n'accepta pas d'y enseigner. Il fut rappelé dans les Pays-Bas par don Juan, qui le nomma membre du Conseil privé. En 1579, il participa avec les autres délégués des États d'Artois aux négociations entre le Hainaut, l'Artois et la Flandre gallicane, qui aboutirent à la confirmation de l'Union d'Arras par la conclusion du traité de Mons (13 septembre 1579).

Après la mort de sa femme (24 juillet 1587), il entra dans l'ordre ecclésiastique et il fut désigné par Philippe II pour succéder à l'évêque de Tournai Maximilien Morillon († 27 mars 1586). Il fut consacré le 29 mai 1588.

Il s'occupa beaucoup des réformes à apporter dans la discipline ecclésiastique. Il continua de favoriser l'œuvre des jésuites, qu'il fit notamment introduire à Lille. Il contribua à l'établissement de séminaires à Louvain et à Douai. Il se rendit deux fois à Rome : en 1587, auprès de Sixte V; en 1591, auprès de Clément VIII, et devint l'ami des cardinaux Baronius et Frédéric Borromée.

Ce n'est qu'après sa mort que furent publiés ses traités juridiques : le *Commentarius de principiis et œconomia librorum juris canonici* (par les soins de Valère André) et le *De principiis et œconomia librorum juris universi ad proœmium Pandectarum*.

H. Vander Linden.

Nic. Zoesius (secrétaire de Vendeville et officiel de Tournai), *De Vita Joh. Vendevilli*, 1698. — Foppens, *Bibliotheca belgica* (1739), 1149. — *Bull. de la Commission royale d'histoire*, 3<sup>e</sup> s., t. VII, p. 220. — Duthilleul, *Galerie douaïtienne*, p. 385. — G. Cardon, *La fondation de l'Université de Douai* (1892), p. 65-71, 376-381. — A. Possoz, S. J. *Monsieur Vendeville, évêque de Tournai, 1587-1592* (*Bull. de la Soc. histor. et littér. de Tournai*, t. VI. — Mgr Voisin, *Notice*

sur Jean Vendeville dans *Bull. de la Soc. hist. et litt. de Tournai*, t. VI. — de Ram, *Lettres de Laevinus Torrentius au docteur Jean Vendeville, évêque de Tournai* (*Bull. Comm. d'hist.*, 3<sup>e</sup> s., t. IV, p. 307 (1863). — P. Collinet, *L'ancienne Faculté de droit de Douai (1562-1793)* dans *Travaux et mémoires de l'Université de Lille*, t. IX, p. 25 (Lille, 1900). — Jean Vendeville dans *Souvenirs de la Flandre wallonne*, t. II, 1862, p. 4-22. — Ch. Hirschauer, *Les États d'Artois* (1923), t. I, p. 289; t. II, p. 175, 185.

\* **VENIUS** ou **VÆNIUS** (*Otto*), nom latinisé de OTTO VAN VEEN, artiste-peintre et graveur, né à Leyde en 1558, mort, d'après les uns, à Anvers en 1628, d'après d'autres, à Bruxelles en 1629 ou 1630. La date la plus vraisemblable de sa naissance, discutée, est celle de 1558, gravée sur son portrait par Égide Ruchol, édité dans Meyssens. L'artiste prétendit être de souche noble. Il descendrait d'un bâtard de Jean III de Brabant. Son père, Corneille van Veen, fut, à Leyde, bourgmestre en 1560 et régent des orphelins en 1570 et 1571. À l'âge de 14 ans, il entra, à Leyde, en apprentissage chez Isaac-Claesz Swanenbourg. Lorsque son père dut quitter Leyde, le 20 octobre 1572, le jeune homme l'accompagna à Anvers, et, en 1573, à Aix-la-Chapelle et à Liège, où il fréquenta l'atelier de Lampsonius. Ce dernier, plus poète humaniste que peintre, doit avoir engagé le jeune homme à aller se perfectionner en Italie. Le jeune artiste se trouve à Rome en 1576. Il y resta cinq années et y travailla notamment chez Federigo Zuccherro, le grand maniériste. F.-J. van den Branden dit, sans citer ses sources, qu'au retour de Rome, Otto van Veen devint page chez le prince-évêque de Liège Ernest de Bavière, et qu'il fit partie d'une mission chez l'empereur Rodolphe II; qu'il s'établit, en 1584, à Leyde. C'est possible. Toujours est-il qu'aux dires de Garel van Mander, vers 1584, Joos van Winghen, attaché alors à la cour d'Alexandre de Parme à Bruxelles, quitta le pays pour Francfort et fit accepter Otto van Veen comme son successeur. Il s'y montra peintre de cour exemplaire. Ne représente-t-il pas Alexandre Farnèse conduit au temple de la Gloire par la Vertu ? Cette



composition fut répandue par la gravure. Après la mort d'Alexandre Farnèse, le 3 décembre 1592, van Veen s'établit à Anvers. Il y est inscrit comme maître en 1593. Le 7 mai 1594, il y épouse Marie Loots. Il eut deux enfants, dont Gertrude, qui devint peintre. Sa femme atteignit l'âge de 90 ans : elle mourut à Bruxelles, où ses biens furent partagés entre ses enfants, le 19 août 1666. A Anvers, l'artiste se fit bien vite apprécier. Déjà, en 1594, il reçoit des commandes multiples : de cette année date notamment le *Martyre de saint André*, à l'église Saint-André, à Anvers, une de ses meilleures œuvres; en 1596, il dirige l'ornementation de la ville à l'occasion de l'entrée de l'archiduc Ernest; le 16 juillet 1596, il est envoyé par le magistrat d'Anvers à Saint-Nicolas, avec une délégation, pour y féliciter l'archiduc de sa victoire sur les Français, et y peindre le portrait de celui-ci; au mois d'août de la même année, le portrait était placé dans le « Statenkamer », actuellement la salle de réunion du conseil communal d'Anvers. Le 3 novembre 1597, le magistrat d'Anvers lui paye 650 florins pour les patrons de tapisseries exécutées par Martin Reynbouts et destinées à être offertes à l'archiduc. Lorsque, le 8 décembre 1599, les archiducs Albert et Isabelle font leur joyeuse entrée à Anvers, Otto van Veen dirige de nouveau l'ornementation de la ville, et les archiducs, par reconnaissance, le nomment peintre de leur cour. Il continue cependant d'habiter Anvers. Il devient doyen de la corporation de Saint-Luc, le 30 septembre 1602, et il fait alors, pour le local de la corporation, le *Saint Paul devant le consul Félix, à Césarée*, actuellement au Musée d'Anvers; le 21 juillet de la même année, la ville lui paye 300 florins pour une *Assomption*. A la cour, il doit avoir peint plusieurs portraits des archiducs. Mais lorsque Rubens, revenu d'Italie, devient également peintre de la cour, le 23 septembre 1609, celui-ci paraît avoir éclipsé son maître. Déjà, le 12 octobre 1608, Otto van Veen reçoit un règle-

ment de compte de 600 livres. L'artiste continue à produire à Anvers. Il s'y fait inscrire à la confrérie des Romanistes en 1609. La cour ne l'abandonne pas : le 30 avril 1612, il devient garde de la Monnaie, et plus tard, le 13 mai 1617, il obtient la même charge pour son fils Ernest; le 22 mai 1621, il reçoit 1.000 livres pour les portraits de l'archiduc et de l'archiduchesse destinés à la Chartreuse de Marlagne. En décembre 1617, il exécuta pour la ville de Bruxelles un triptyque de Saint Georges. M. P. Nève a montré que l'artiste était un adepte de l'hermétisme.

Otto van Veen a publié différents recueils d'emblèmes annotés par des textes : *Q. Horatii Flacci Emblemata* (1<sup>re</sup> éd. 1607); *Amorum Emblemata* (1<sup>re</sup> éd. 1608); *Amoris divini Emblemata* (1615); *Emblemata amatoria* (1618).

Formé à Liège par l'humaniste Lampsonius, il a latinisé son nom en Octavius Vænius. Il apprit la littérature latine, l'art de l'ingénieur, l'art de la peinture. Il s'appliqua surtout au langage emblématique des formes et à la présentation classique du sujet.

Son art n'est pas cependant une simple imitation de l'art italien. Il ne s'écarte pas autant qu'on l'a cru de l'art flamand de son temps. Il appartient au mouvement des Romanistes, qui continuaient à appliquer la technique picturale flamande, mais qui cherchaient à introduire une grâce plus souple et une forme plus régulière et plus large. Ni van Veen ni aucun des Romanistes n'a introduit dans nos contrées l'art de Raphaël, de del Piombo, du Corrège dans notre peinture. Ils ont suivi le mouvement général de leur temps, et van Veen l'a fait comme la plupart de ses contemporains. Sa renommée a éclipsé celle de peintres romanistes plus doués que lui. Son titre de peintre de la Cour lui a servi, et aussi, auprès de la postérité, son titre de maître de Rubens.

Les œuvres de cet artiste sont très soignées. Les formes sont aussi correctes que l'exigent les règles de l'Académie. La composition est habile, mais

souvent établie sur un système fait de trucs d'atelier, qu'on découvre au premier coup d'œil. Le coloris est généralement d'une richesse recherchée : les tons froids et métalliques y sont nombreux.

Dès ses débuts, il s'est montré un artiste honnête, aux dons naturels limités : une de ses premières œuvres, son *Portrait de famille*, au Louvre, daté de 1584, est un agglomérat de portraits réalistes. A force d'études et d'emprunts, l'artiste a fini par connaître des secrets féconds de la composition et de la facture : son chef-d'œuvre, *Le Mariage mystique de sainte Catherine*, aux Musées royaux à Bruxelles, présente une composition bien agencée ainsi qu'une délicatesse de modelé qui tempère la dureté du coloris.

Il paraîtra inutile d'ergoter au sujet de l'influence d'Otto van Veen sur Rubens. Celui-ci a passé deux ou trois années à l'atelier de van Veen. Les quelques œuvres, que nous nous hasardons à considérer comme étant exécutées par Rubens avant son départ pour l'Italie, ne trahissent pas plus l'influence de van Veen que celle des peintres anversois contemporains. Le fait que Rubens aurait pu copier une œuvre de son maître, l'*Allégorie des tentations du jeune homme*, ou aurait pu se souvenir, tard encore, de l'ordonnance du *Martyre de saint André* d'Otto van Veen, ne permet pas d'affirmer que celui-ci ait eu une réelle influence sur Rubens. On peut cependant supposer que van Veen a poussé le grand artiste à faire le voyage d'Italie.

Une quantité de tableaux ont été attribués, souvent à la légère, à van Veen. On peut lui attribuer les suivants :

*Adoration des bergers*, Saint-Martin, Alost; *La Guerre des Romains et des Bataves* (12 petits tableaux), Musée, Amsterdam; *Saint Paul devant le proconsul Félix à Césarée*, *Zachée dans le figuier*, *La Charité de saint Nicolas*, *Saint Nicolas sauvant ses ovailes de la famine*, *Vocation de saint Mathieu*, Musée, Anvers; *Dernière Cène*, *Résurrection de Lazare*, Notre-Dame, Anvers;

*Martyre de saint André*, Saint-André, Anvers; *Le Christ et Véronique sur le chemin de la croix*, église, Assche; *Allégorie de la Rédemption*, galerie Bamberg; *Le Christ chez Simon*, église, Bergues-Saint-Winoc; *Assomption*, Musée, Brunswick; *Mariage mystique de sainte Catherine*, *Le Portement de Croix*, *Le Calvaire*, *Portrait d'Alexandre Farnèse*, Musées royaux, Bruxelles; *Portrait d'homme* et *Portrait de femme*, collection Cousebant d'Alkemade, Bruxelles; *Résurrection de Lazare*, Saint-Bavon, Gand; *Résurrection de Lazare*, Saint-Michel, Gand; *Portrait de l'archiduchesse Isabelle*, Hampton Court; *La Descente du Saint-Esprit*, St-Gommaire, Lierre; *Salomon et la Reine de Saba*, Musée, Lille; *Portrait de Lamponius*, collection M. A. Roersch, Louvain; *Résurrection*, Hôtel de ville, Louvain; *Christ parmi les pécheurs repentis*, Musée, Mayence; *Christ guérissant un paralytique*, Sainte-Waudru, Mons; *Saint Sébastien*, Saint-Aubiu, Namur; *Calvaire*, église, Ninove; *Portrait du peintre et de sa famille*, Louvre, Paris; *Le Rosaire* (15 compositions), *La Vie et la Passion du Christ* (16 compositions), *Le Triomphe de la religion catholique* (6 compositions), château, Schleissheim; *Allégorie des tentations de la jeunesse* (copie à Cologne), Musée, Stockholm; *Portrait de l'archiduc Albert*, *Portrait de l'archiduc Ernest*, *Sainte Famille*, Musée, Vienne.

C. van Mander et Descamps citent plusieurs œuvres de lui, dont on a perdu la trace.

DESSINS : *Le Peintre et le Poète*, British Museum, Londres; *Allégorie sur l'amour divin*, *Portrait de Jules Romain*, Albertina, Vienne.

GRAVURES : On trouvera dans le lexique de A. von Wurzbach la nomenclature de trente-quatre gravures faites d'après des œuvres d'Otto van Veen.

*Portraits d'Otto van Veen* : *Portrait de jeunesse*, par lui-même, par le *Portrait de famille*, Paris, Louvre (gravé par Hondius); *Portrait à l'âge de 72 ans*, par Gertrude van Veen, Musées royaux, Bruxelles (gravé par Paul Pontius, Gilles

Ruchol et Larmessin). Autres portraits gravés dans les livres de C. de Bie, Sandrart, Bullart, d'Argenville et C. van Mander, édition J. de Jonghe.

Leo van Puyvelde.

Carel van Mander, *Het Schilderboek*. — Descamps, *Le Voyage pittoresque*. — A. von Wurzbach, *Künstlerlexikon*. — F.-J. van den Branden, *Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool*. — Max Rooses, *Geschiedenis der Antwerpsche Schilderschool*. — Pinchart, *Archives des Arts*, t. I, p. 284, t. II, p. 470. — Rombouts et van Lerius, *Liggenen*, passim. — R. Elsevier dans *Navorscher*, 1871, p. 489. — Hymans (éd. C. van Mander), t. II, p. 271 et suiv. — Dilis, *Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique*, 1922, p. 466 et suiv. — P. Neve, *Van Helmont et l'Hernéisme*.

**VENLOE (Simon DE)**, liturgiste. Voir SIMON DE VENLOE.

**VENNE (Jean-Jacques VAN DE)**, magistrat louvaniste. Voir VEN (Jean-Jacques VAN DE) ou VAN DE VENNE.

**VENNEMAN (Charles-Ferdinand)**, peintre, né à Gand le 7 janvier 1802, mort à St-Josse-ten-Noode, le 22 août 1875. Il était fils du menuisier Jean Venneman qui, pendant quelque temps, avait suivi les cours de l'Académie royale de dessin de Gand, et avait été couronné à la Fête de la jeunesse du 10 germinal an IV (30 mars 1796), comme lauréat de la seconde classe d'architecture de l'établissement. Dans son dictionnaire, Immerzeel donne une description passablement romantique des débuts de Charles Venneman. Sunaert, de qui les renseignements sont généralement exacts, et qui fut contemporain du peintre, rapporte qu'il exerça le métier de peintre-décorateur de 1821 à 1836. Entre-temps il avait déjà paru à plusieurs salons gantois avec des essais de nature variée. En 1820, il figura dans le catalogue parmi les élèves du peintre J. De Cauwer, avec *Grande tête d'étude*, dessinée d'après le Rubens du beau cabinet de M. Van Rotterdam à Gand; en 1829, il exposait *Paysage, avec figures et animaux*, ainsi qu'un portrait; en 1835, une *Marée basse, avec figures*. Il quitta sa ville natale vers 1836 sur les instances du chevalier Soenen, et se rendit à Anvers à l'atelier de Ferdinand

De Braekeleer, le peintre de genre. En 1837, il exposait à Anvers : *Marché aux Poulets*, et *Intérieur, avec figures*; en 1838, à Gand (il se faisait encore inscrire comme élève de De Braekeleer) un *Intérieur, avec figures*.

Charles Venneman a trouvé sa voie. Très actif, il multipliera des tableaux de genre qui connaîtront bientôt une vogue spéciale. En 1839, paraissent *Fête de famille et Partie musicale*, à l'exposition de Bruxelles; en 1840, *Le Mendiant*, à l'exposition du char de Rubens à Anvers; *Le Jeu de cartes*, et *Rat en piège taquiné par quelques assistants*, à la Triennale de la même ville.

Dans l'art de Venneman vibre parfois un écho très lointain, très affaibli de la conception des Teniers, des Van Ostade, et dont les productions se désignaient couramment par l'appellation « Venne-mannekens » lorsqu'elles étaient en pleine faveur. Le Salon gantois eut la primeur du *Concert burlesque*, en 1844; du *Jeu du bout de chandelle*, en 1847; de la *Fête flamande*, du *Jeu de cartes*, de la *Récréation flamande*, d'un *Intérieur*, en 1850 (le *Jeu de cartes* est acquis pour le Musée de la ville); du *Musicien ambulante*, en 1856; de l'*Amour à soixante-quinze ans* et d'un *Intérieur flamand*, en 1859; de l'*Épargne*, en 1865; du *Jeu de cartes*, en 1868. Ce sont des compositions agréables, mais dont le charme lassait rapidement.

Les succès du peintre avait été nombreux. En 1845, il avait obtenu une médaille d'honneur à Bruxelles, il avait été nommé membre du « Künstlerverein » de Cologne. D'autres sociétés artistiques se firent un honneur de l'admettre parmi leurs membres. Outre la toile acquise pour le Musée de Gand en 1850, un *Intérieur flamand*, daté 1847, était passé à la Neue Pinakothek de Munich; le *Docteur de Village*, daté 1850, à la Washington Corcoran Gallery; même, en 1891, le Musée d'Anvers crut encore devoir acheter une *Foire flamande*, datée 1847.

Un portrait de Charles Venneman, gravé sur bois par Ad. Nett vers 1841, figure dans le Dictionnaire des peintres

d'Immerzeel; Hubert Meyer a lithographié deux autres portraits de l'artiste, dont un en 1860.

O. Roelands.

Documents et archives de l'Académie royale de dessin de Gand. — J. Immerzeel, *De levens en werken der Hollandsche en Vlaamsche kunstschilders, beeldhouwers, graveurs en bouwmeeesters*, Amsterdam, 1843. — A.-P. Snaert, *Catalogue descriptif du Musée de la ville de Gand*, Gand, 1870. — Catalogues des Salons de Gand 1820-1874, et des Salons d'Anvers 1837-1873. — *De Vlaamsche School*, 1875. — *Koninklyk Museum van Schoone-Kunsten, Antwerpen, Moderne meesters, Catalogus* (1925). — Isabella Errera, *Repertoire des peintures datées* (Bruxelles, 1921), t. II.

**VENNEMAN (Emile-Charles-Louis)**, professeur d'anatomie puis d'ophtalmologie à l'Université catholique de Louvain, né à Zele (Flandre orientale) le 23 juin 1850, mort à Louvain le 13 novembre 1906.

Encore étudiant, il avait attiré l'attention du professeur d'anatomie Van Kempen, qui se l'attacha comme prosecteur de la salle de dissection et préparateur du cours d'anatomie de texture. Aussitôt après avoir conquis le grade de docteur, il fut envoyé à l'étranger avec mission spéciale de se consacrer aux études et aux travaux anatomiques. Il se rendit à Berne où il travailla sous la direction du professeur Aeby qui exerça sur le jeune Venneman une influence profonde.

Revenu à Louvain, Venneman devint d'abord suppléant du professeur Ledresseur pour l'anatomie descriptive, puis devint titulaire du cours d'histologie. Cette science fut pendant plusieurs années l'objet exclusif de ses pensées et de ses travaux dont les principaux furent publiés dans la nouvelle revue *La Cellule* que J.-B. Carnoy venait de fonder. De cette époque datent aussi un manuel d'ostéologie et des leçons d'histologie.

En 1882, la chaire d'ophtalmologie de l'Université de Louvain, devenue vacante par le départ du professeur Nuel, fut confiée à Venneman. Il devint aussitôt un spécialiste passionné et orienta son activité scientifique dans une nouvelle direction, celle de l'étude de la pathologie oculaire et aussi de l'ana-

tomie de l'œil. On lui doit un grand nombre de travaux d'ophtalmologie parus dans la *Revue médicale de Louvain*, *Mémoires de la Société française d'ophtalmologie*, les *Archives d'ophtalmologie*, le *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, etc., parmi lesquels nous citerons des recherches sur le Jequirity, sur une épidémie d'héméralopie, sur l'organisation du caillot sanguin dans l'œil, l'ophtalmie du Congo, un grand mémoire sur l'iris, sur la nutrition de l'œil, sur la membrane hyaloïde du corps vitré, etc.

Enfin, il a publié dans l'*Encyclopédie française d'ophtalmologie* une importante monographie de près de 500 pages in-8° sur les maladies du tractus uvéal.

Il était membre de l'Académie royale de médecine de Belgique et de plusieurs sociétés savantes.

Venneman avait toujours été d'une santé délicate. Il succomba à l'âge de 56 ans à une exacerbation de la bronchite et de l'asthme dont il souffrait depuis tant d'années. Léon Fredericq.

Discours de Mgr Hebbelynck, p. xc, avec portrait. — Eloge funèbre par G. Verriest, *Annuaire de l'Université de Louvain*, 1908, p. xciv. — *Bibliogr. de l'Université de Louvain*, p. 251. — Discours de M. Masoin, *Bull. Acad. roy. méd. Belg.*, 1906, p. 814.

**VENNEMAN (Martin-Lévin)**, en religion *Prosper*, sculpteur, né à Gand le 31 juillet 1819, mort dans cette ville, le 27 novembre 1878. Il était fils de Jacques-Jozse, employé de l'octroi et de Jeanne-Marie Wante. Il fréquenta les cours de l'Académie royale de dessin de Gand de 1832 à 1840 : classe d'après l'ornement jusqu'en 1836 (classé premier au concours); classe de sculpture jusqu'en 1838 (prix d'encouragement); dessin d'après la bosse jusqu'en 1840. Les registres de la population le renseignent comme « beeldhouwer », mais aucune œuvre de l'époque n'est signalée. En 1841, Venneman entra au couvent des Pères Augustins, à Gand. Dans son histoire de ce couvent, A. Keelhoff rapporte que lors de l'achèvement de la reconstruction de l'église Sainte-Etienne, attenante au couvent et incendiée dans

la nuit du 19 au 20 janvier 1838, on y plaça, en 1841, huit confessionnaux provenant de l'église de l'ordre supprimé des Carmes chaussés; ces confessionnaux furent surhaussés et agrandis par le père Prosper Venneman; il ajouta également quatre panneaux au banc de communion, sauvé lors de l'incendie. Le même historien signale, en outre, qu'une sculpture, représentant Notre-Dame de la Consolation, due à P. Venneman, fut bénite par l'évêque de Gand, dans la même église, en mai 1842.

O. Roelandts.

Registres de l'Académie royale de dessin de Gand. — Ambrosius Keelhoff, *Geschiedenis van het klooster der Eerw. Paters Eremiten Augustijnen te Gent* (Gent, 1864).

**VENTADOUR (Guillaume DE)**, évêque de Tournai. Voir GUILLAUME DE VENTADOUR.

**VER AGHTEN (Guillaume)**, chancelier de Flandre. Voir VERNACHTEN (Guillaume) ou VER AGHTEN.

**VERBAERE (Armand-Richard-Léopold-Joseph-Léonce)**, archiviste, né à Gand le 12 mars 1851, mort dans cette ville le 8 février 1881. Fils d'un conseiller à la Cour d'appel de Gand, il fit ses humanités à l'Athénée royal de sa ville natale. Doué d'une passion fort vive pour l'histoire nationale, il entra au Dépôt des archives de l'Etat à Gand et y fut définitivement attaché le 22 juillet 1874. Très intelligent, travailleur assidu, il n'eut pas de peine à se mettre au courant de sa besogne et à se familiariser avec la pratique du travail historique. Le gouvernement reconnut ses capacités en le nommant, le 22 août 1878, à titre personnel, conservateur du Dépôt de Gand.

On conserve de lui peu d'inventaires manuscrits, car sa carrière fut arrêtée prématurément par une grave maladie. Il avait donné au *Messenger des Sciences historiques* des articles sur un diplôme du roi de France, Thierry III, daté de 682, et sur les sceaux de la ville de Nieuport, ainsi que des notes sur le dépôt auquel il était attaché. Il collabora aussi à la publication du tome III des

*Coutumes de Flandre* (quartier de Gand) et publia une notice sur la gilde de Saint-Sébastien de Nieuport dans le *Nieuportische jaarboekje* de 1880.

Robert Schoormaa.

Renseignements personnels. — *Messenger des sciences historiques de Belgique*, 1881, p. 307. — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 236-237.

**VERBEECK (François-Égide)**, chirurgien et professeur à l'Université de Gand, né à Malines, le 6 novembre 1779, mort à Gand le 14 novembre 1848.

Après avoir terminé ses humanités, il vint à Gand pour y étudier la médecine. Il y fit tant de progrès qu'on lui fournit les moyens d'aller achever ses études à Paris où il obtint le titre de docteur en chirurgie, le 13 novembre 1806.

Il revint se fixer à Gand; il fut adjoind en qualité de prosecteur au professeur d'anatomie de Block. Il fit, en 1809, au Jardin botanique un cours, public et gratuit, de botanique et enseigna ensuite la botanique et la chimie pharmaceutique à l'École de médecine de Gand. Il devint, en 1813, secrétaire perpétuel de la Société d'agriculture et de botanique de Gand. Lors de la création de l'Université de Gand, le 25 septembre 1816, il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de médecine et chargé des cours d'anatomie et de physiologie. Il fut recteur pendant l'année académique 1821-1822.

Après la révolution, Verbeeck remplit les fonctions rectorales en 1832-1833. Lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur en 1835, il fut maintenu comme professeur à la Faculté de médecine et chargé des cours de pathologie chirurgicale et de médecine opératoire. Il fut nommé une troisième fois recteur en 1847-48. Il était membre titulaire de l'Académie de médecine depuis sa fondation (19 septembre 1841). Lors de la création du royaume des Pays-Bas, il fut nommé membre puis secrétaire de la Commission médicale de la Flandre orientale. Il avait été membre du conseil municipal, chirurgien adjoint de l'hôpital civil et chirurgien de la ville.

On lui doit des discours rectoraux, des rapports, des notices biographiques, une dissertation de *morbo cozarico*, un travail de tératologie, un mémoire sur *le sarcome du sinus maxillaire*, etc.

Léon Fredericq.

Notice de L. van Bambeke dans le *Liber Memorialis de l'Université de Gand*, t. II, p. 419. — Gallez, *Hist. Acad. Méd.*, 1904. — Discours de Fallot dans *Bull. Acad. Méd.*, 1848, t. VIII, p. 66-68. — Kluyckens, *Hommes célèbres*, t. II, p. 363. — Van Damme-Sellier, *Hist. Soc. roy. agricult. et botan.*, Gand, 1867, p. 28.

**VERBIEST (Ferdinand)**, missionnaire, mathématicien et astronome, né à Pitthem, près de Thielt, le 9 octobre 1623, mort à Peking le 28 janvier 1688. Fils de Judocus, administrateur des biens de don Ferdinand et Elisabeth de Zuniga, seigneurs de Pitthem, il fit ses humanités chez les jésuites à Bruges, puis à Courtrai, où il les termina en 1640. Il étudia la philosophie à Louvain, où il se consacra surtout aux mathématiques, sous la direction du P. Tacquet.

Reçu novice à Malines (2 septembre 1641), il professa au collège de Bruxelles (1647). Après avoir étudié la théologie à Rome (1652), il présenta ses thèses à Séville (avril 1655), où il fut proclamé docteur en théologie.

Dès 1617, il s'était senti la vocation de missionnaire et avait failli partir pour les missions espagnoles de l'Amérique. L'occasion de se faire missionnaire en Chine se présenta en 1659. Il obtint l'autorisation d'accompagner le P. Couplet dans la province de Chan-Si. Le P. Adam Schall von Bell le fit venir à Peking et l'associa à ses travaux astronomiques. En 1661, il fut accusé, avec ses confrères, d'imposture à la suite de menées de traditionalistes chinois. Il parvint à confondre ses adversaires dans une série d'épreuves astronomiques contradictoires, dont il triompha brillamment. Après avoir montré les fâcheuses erreurs dont ses détracteurs avaient affligé le calendrier chinois, il entra en complète faveur auprès du jeune empereur K'ang-Hi. Il fut nommé, en 1669, président de la Cour suprême des sacrifices impériaux (que lui-même désignait

sous le nom de « Tribunal suprême des mathématiques »), vice-président de l'Observatoire de Peking (1673), président de la Cour suprême pour la réception des communications adressées à l'empereur (1678) et vice-président du ministère des travaux publics (1682). En 1681, il fut chargé de diriger la fabrication de canons de fonte pour remplacer les anciennes pièces.

Il s'attacha surtout à renouveler l'équipement scientifique de l'Observatoire de Peking. Sous sa direction, les éphémérides chinoises pour deux siècles et demi furent révisées; les éléments anticipatifs des éclipses de soleil et de lune pour l'empire chinois furent établis.

En 1682, il accompagna l'empereur dans sa grande randonnée dans la province de Liao-Tung, avec des instruments astronomiques et géodésiques. L'année suivante, il l'accompagna également au nord de la « grande muraille ».

Malgré ses refus, l'empereur l'éleva à la dignité de mandarin sous le nom de Nan-hoai-jin (qui signifie « cordialement humain ») et le surnom de Thun-pe. D'autre part, en 1677, il avait été nommé vice-provincial de son ordre et, le 3 décembre 1681, le pape Innocent XI l'avait félicité, dans un bref, pour les services qu'il avait rendus dans l'œuvre d'évangélisation.

Il avait composé pour l'empereur (avant 1669) une *Réfutation des astrologues*; puis, en 1669, un *Mémoire sur l'Occident*, en collaboration avec les PP. Buglio et Magalhaens; en 1674, des *Notions de géographie et de sciences naturelles*; dans la suite, il avait présenté à l'empereur un *Précis méthodique de la Religion*, qui fut inscrit dans le catalogue de la bibliothèque impériale. Tous ces ouvrages furent écrits en chinois, avec l'aide de mandarins du pays.

La liste de ses ouvrages se trouve dans le *Recueil de Sommervogel*, t. VIII et IX, et son complément par E.-M. Rivière.

P. Swings.

Van Hoo, *Ferdinand Verbiest, écrivain chinois* (*Société d'émulation de Bruges, Mélanges*, t. VII 1913). — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII, p. 374-386; t. IX, p. 900. — E.-M. Rivière, *Corrections et additions à l'ou-*

vrage précédent (1914), 288. — H. Bosmans, *Le problème des relations de Verbiest avec la Cour de Russie (Annales de la Société d'émulation de Bruges, 1913, p. 193-223.* — H. Bosmans, *Les écrits chinois de Verbiest (Revue des questions scientifiques, juillet 1913).* — H. Bosmans, *Sur les lettres manuscrites des PP. Verbiest et Thomas analysées dans le catalogue n° 445 de la librairie Moggs Bros de Londres. (Annales de la Société scientifique de Bruxelles, t. XLVII, 1<sup>re</sup> partie, 1927. Ocum. et comptes rendus, p. 14).* — J. Dahlmann, *Die Sprachkunde und die Missionen, 1891, p. 30.*

**VERBOECKHOVEN** (*Joseph-Eugène*), peintre, graveur et sculpteur, né à Warneton le 9 juin 1798, mort à Schaerbeek le 19 janvier 1881. Fils de Barthélemy Verboeckhoven (dit Fickaert, nom de son beau-père), sculpteur qui fréquenta les ateliers de Duray à Bruxelles, de Rousseau et de Pajou à Paris, il fut élève de son père pour le dessin. Dans l'atelier paternel, à Gand, il fit un apprentissage pratique en collaborant à l'exécution de tout une série de moulages. Il suivit les leçons de l'Académie de Gand et fit beaucoup de lithographie et de modelage avant de se mettre à la peinture. M. Albert Voituron lui donna ses premières couleurs, broses et toiles. En 1820, le jeune peintre débute au Salon de Gand où il expose deux peintures. En 1821, il y expose une *Hébé* (statue, plâtre). La famille Voituron a conservé une collection de plus de deux mille dessins (en 1824, Verboeckhoven donne à son protecteur M. Voituron un album de ses dessins d'après nature), études, modelages, tableaux du maître.

Le peintre fit, en 1824, un premier voyage à Londres et, en 1827, il s'installa à Bruxelles. En 1830, il prit part comme volontaire aux journées de Septembre. Enrôlé dans les chasseurs de Chasteleer, il porta la blouse et le fusil pendant neuf mois. Après les événements de 1830, il est le premier peintre belge qui s'affirme « maître animalier flamand ». Nommé par le Gouvernement provisoire directeur des Musées de Bruxelles, il prend diverses mesures de conservation des œuvres d'art. A Anvers, il fait mettre en sûreté, pendant le bombardement, les grands Rubens de la Cathédrale.

Le peintre connu de grands succès, ses œuvres furent recherchées par les collectionneurs et par les musées. Plusieurs furent vendues en Angleterre et aux États-Unis. Il est représenté aux Musées de La Haye, Berlin, Amsterdam, Stockholm, Munich, Francfort, Hambourg, Leipzig, etc.

Le musée de Bruxelles possède un *Berger ramenant son troupeau à l'approche d'un orage* (1839), *Bœufs dans la campagne romaine* (1833). Les musées d'Anvers et de Gand conservent aussi des œuvres d'Eug. Verboeckhoven. Il peignit pour Polydore De Keyzer, né en Belgique et établi à Londres, propriétaire du Royal Hotel, devenu sheriff puis lord-maire de la Cité, un portrait équestre du Roi Léopold 1<sup>er</sup> (grandeur naturelle). Puis il fit son propre portrait pour le Musée des Académiciens à Anvers. La collection du Roi des Belges contient plusieurs œuvres d'Eugène Verboeckhoven. L'artiste obtint de nombreuses médailles à Paris (médaille d'or, 1824), Douai, Lille, Bruxelles, Gand, etc.

Il était membre de l'Académie royale de Belgique, de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers, de l'Académie Impériale de Saint-Petersbourg, etc.

Le 19 juillet 1822, Eugène Verboeckhoven avait épousé Apolline Hebbelincq, née en 1798, qui lui donna trois enfants. La fille d'un de ses fils, M<sup>lle</sup> Marguerite Verboeckhoven, a conquis la notoriété comme peintre de marines.

Paul Lambotte.

Notice de Louis Alvin dans l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique, 1883.* — Articles d'Herman van Duyse dans le *Journal de Gand.*

**VERBRUGGEN** (*Henri-François*), sculpteur, né à Anvers en 1655, y décédé le 12 décembre 1724. Il était fils de Pierre, sculpteur, qui avait été élève d'Artus Quellin le Vieux, et qui avait épousé la sœur de celui-ci, Cornélie. Il travailla dans l'atelier de son père et fut nommé doyen de la gilde de Saint Luc en 1689. Parmi ses nombreuses œuvres, il faut citer la statue de saint Bavon pour la cathédrale de Gand, la statue du prophète Élie à

l'église des carmélites à Anvers, la chaire de vérité de la cathédrale d'Anvers et la chaire de vérité, exécutée de 1699 à 1702, qui orna l'église des jésuites à Louvain (actuellement église Saint-Michel) et qui, après la suppression de cet ordre, fut, sur l'ordre du gouverneur général Charles de Lorraine, transférée (15 mai 1776) à l'église Sainte-Gudule à Bruxelles.

Il exécuta également des mausolées, entre autres celui qui fut élevé à la mémoire de Claude-François de la Vieville, abbé de Sainte-Gertrude à Louvain († 17 juillet 1697), dans la chapelle du Saint-Sacrement à l'église de cette abbaye; celui de Marie Kipholt, à la cathédrale d'Anvers; l'autel de la Vierge à l'abbaye de Val-Notre-Dame.

Il épousa Suzanne-Marie Verhulst († 1702).

H. Vander Linden.

Rombouts et Van Lérius, *Liggeren der Sinte Lucasgilde*. — Immerzeel, *De levens en werken...*, III, 171. — E. Marchal, *La sculpture et les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie belges*. — E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent*, pp. 376 et 410. — A.-J.-L. Jacobs, *L'abbaye de Sainte-Gertrude*, p. 79. — M. F. Pelckmans, *Lovens chronycksken*. (Archives communales de Louvain, n° 37, année 1776). — Rombaut, *Bruxelles, illustré*, t. I, p. 373. — Carus, *Paris und die Rheingegend*, II, 132.

\***VERBRUGGEN (Jean)**, bachelier en théologie. Jean Verbruggen, alias DE PONTE, originaire de la Picardie, avait déjà rempli plusieurs charges honorifiques avant l'année 1490, dans l'Ordre, si populaire, de Saint-François. Accompagné de cinq confrères prêtres, nommément Oste, Coppenolle, Antoine de Hevet, Jean d'Oudewater et André Serract, le grand religieux se rendit à Bois-le-Duc, durant le carême de l'année 1490, et grâce à son tact exquis et sa réputation d'austérité, parvint à réformer ce couvent dès le 25 mars. Ce succès engagea le provincial de Cologne à confier plein pouvoir au réformateur, qui réussit à faire abdiquer définitivement toutes possessions foncières par une dizaine de communautés, celles notamment de Louvain, Maastricht, Delft, Saint-Trond, Aix-la-Chapelle, Bruxelles, Utrecht, Middelbourg, Zie-

rixzee et d'autres du ressort de la même province de Cologne. Le P. Jean Verbruggen se disposait à rentrer à Courtrai, lorsqu'il fut surpris par la mort au couvent de Louvain, le 18 décembre 1503.

P. Jérôme Goyens.

Franciscus Gonzaga, *De origine Seraphicæ Religionis*, Romæ, 1587, in-fol., p. III, p. 998. — Archives de l'Ordre à Schaarbeek : Origo et progr. Prov. MS. 1647, f. 63v. — Naessen, Ph., *Franciscanisch Vlaanderen*, Mechelen, Dirckx-Beke, 1896, n. 234. — A. Van Puymbrouck, *Klooster van Kortrijk : De Bode van den H. Franciscus van Assisië*, IX, 1883-84, 67-68.

**VERCHIN (Joseph-François DE)**, homme de guerre, né à Eugies lez-Mons le 25 avril 1746, mort à Frameries le 27 juin 1807. Héritier d'un nom qu'avaient illustré les sénéchaux héréditaires de Hainaut, Gérard et Jean 1<sup>er</sup> de Verchin au XIV<sup>e</sup> siècle et après eux Jacques, Jean II et autres preux chevaliers des XI<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles, J.-F. de Verchin naquit en 1746, de Jean-François et de Marie-Antoinette Bernier. Il entra d'enthousiasme dans la carrière des armes, où il se signala dans les premières mêlées de la Révolution de 1789. Il obtint le brevet de lieutenant dans la 9<sup>e</sup> compagnie franche le 15 août 1792 et celui de capitaine à la 10<sup>e</sup> compagnie le 26 août suivant. A Jemappes (6 novembre 1792), il combattit avec vaillance dans les rangs de l'armée républicaine; lieutenant-colonel au 1<sup>er</sup> bataillon des chasseurs du Hainaut deux jours après cette journée mémorable, il fut promu général de brigade en 1793 et employé à l'armée française des Ardennes. Mis en arrestation comme suspect, sur l'ordre du représentant Perrier, le 21 octobre 1793, le général J.-F. de Verchin resta incarcéré à Arras jusqu'au 27 août 1794. Relâché, il fut réintégré dans ses grades et attaché durant quelques mois, comme adjudant-général, à l'armée de Sambre-et-Meuse (à dater du 30 juillet 1795). Il fut réformé sous le Directoire, le 5 février 1797; rappelé en service l'année suivante, il commanda la place de Bruxelles pendant quelques jours à peine (du 29 novembre au 7 décembre); suspendu par ordre du général Carteaux, il fut derechef placé



au traitement de réforme, le 5 septembre 1800. Le général *Gaillotte* — c'est le surnom familial que ses concitoyens du Borinage donnaient à J.-F. de Verchin — fut au nombre des Belges qui servirent fidèlement la France républicaine.

Em. Dony.

F. Bernaert (Général), *Fastes militaires des Belges au service de la France (1789-1815)*, Bruxelles, Lamertin, 1898. — *Cruyplants (Major), Dumourtes dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens*, Bruxelles, 1912, t. II. — E. Matthieu, *Biographie du Hainaut*, p. 201.

**VERDELOT** (*Philippe*), musicien. Rien de bien précis n'est connu concernant son existence. Tout ce que l'on suppose, c'est qu'il a dû passer la plus grande partie de sa vie en Italie, pendant la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il est cité, en 1563, parmi les musiciens « *décédez* » dans l'édition française de la *Description des Pays-Bas* de Lodovico Guicciardini. Un an plus tôt, Bartoli, qui dit avoir été son ami intime, en parle au passé, dans ses *Raggionamenti accademici*. D'autre part, on trouve déjà l'une de ses œuvres dans une publication de Junta, à Rome, que l'on date avec quelque certitude de 1526. Dans l'intervalle entre 1526 et 1567, il aurait d'abord été chantre à la chapelle de Saint-Marc, à Venise, d'après ce qu'affirment Canal et Caffi; chantre, mais non maître de chapelle, comme le dit erronément Vasari. De là, il aurait passé à Florence. Sa présence dans cette ville est expressément attestée par Bartoli : *qui in Firenze Verdelotto era mio amicissimo*. Quand s'est-il fixé dans la cité des Médicis? On l'ignore. Quelle situation y a-t-il occupée? D'après Vasari, il y aurait rempli les fonctions de maître de chapelle de S. Giovanni (le Baptistère).

Vasari le dit Français (*franzese*), Bartoli le classe parmi les *Fiamminghi*, Guichardin parmi les musiciens célèbres des Pays-Bas; mais l'on sait que les auteurs italiens du XVII<sup>e</sup> siècle n'avaient que des notions assez vagues sur la signification précise de ces mots. Verdelot, village de la Brie (Seine-et-Marne) est vraisemblablement le lieu d'origine des familles qui portent ce nom. Que d'aucunes aient essaimé vers

le nord, c'est ce dont on peut se convaincre par la présence à Bruges, de 1535 à 1556, d'une famille Torret, Touret ou Toureel, dont le membre le plus âgé s'appelle Jean Torret, dit *Verdeloot*. Van der Straeten mentionne, d'autre part, vers la même époque, un certain Gilles de May, aussi nommé Verdelot, renseigné dans les comptes de l'hôtel de Charles-Quint. Il n'est donc nullement impossible que, bien que portant un nom de l'Ile-de-France, notre musicien ait vu le jour dans les Pays-Bas.

M. Prunières a émis, dans la *Revue musicale* du 1<sup>er</sup> juin 1922 (pp. 193 et suiv.) une hypothèse assez séduisante et qui n'est peut-être pas dénuée de tout fondement. Dans sa biographie de Sebastiano del Piombo, Vasari fait allusion à un tableau de ce maître, dans lequel est représenté Verdelot (qui se trouvait alors à Venise) en compagnie du chantre Ubretto. Ce tableau, que Verdelot aurait emporté à Florence, lors de son départ de Venise, M. Prunières croit pouvoir le reconnaître dans un panneau du Palais Pitti, attribué à Lorenzo Lotto, et qui est censé représenter les trois âges de l'homme. (M. F. Vatielli note, dans *Cultura musicale*, 1922, t. III, p. 103, qu'il existe à Rome, dans la Galerie Corsini, un tableau d'aspect fort semblable, à propos duquel les mêmes conjectures pourraient être faites.) Le vieillard serait Jacob Obrecht, l'adulte Verdelot, l'enfant étant un jeune « page de musique » qui s'appête à chanter selon les instructions de l'adulte. Il ne semble point y avoir d'obstacle chronologique à ces identifications, même si l'on admet, comme on le fait généralement, qu'Obrecht est mort de la peste, à Ferrare, en 1505. Que ce maître ait eu l'occasion de passer par Venise, vers cette époque, rien de plus naturel, vu que l'éditeur Petrucci y a publié, précisément au début du siècle, nombre de ses œuvres. Que Seb. del Piombo, alors âgé d'environ vingt ans, ait pu peindre ce tableau à ce moment, rien non plus ne s'y oppose. Qu'enfin Verdelot, mort vraisemblablement vers 1560, ait pu

avoir, vers 1505, l'aspect du jeune homme d'environ vingt ans qui représente l'âge adulte, dans l'interprétation traditionnelle du panneau, c'est là encore une supposition qui peut hardiment se soutenir. Que si l'Ubretto dont parle Vasari s'identifie véritablement avec Obrecht au soir de sa vie, on peut même aller, avec M. Prunières, jusqu'à imaginer que cet illustre contrapuntiste avait amené le jeune Verdelot avec lui, pour y faire carrière en Italie. En tout cas, même si l'on met Obrecht hors de cause (Ubretto étant, dans cette hypothèse, un homonyme plus jeune, portant un nom qui n'est autre qu'une déformation d'Hubert, Uberto en italien), un fait paraît clairement établi : c'est que Verdelot a dû quitter sa patrie à un âge fort peu avancé, car, en dehors de deux ou trois chansons françaises publiées à Paris en 1560, sa production profane est uniquement vouée au madrigal italien, ce qui ne peut raisonnablement s'expliquer que par une perte de contact particulièrement rapide avec les pays du nord. Sans doute, l'étude de ses œuvres révèle-t-elle une connaissance parfaite de la technique polyphonique néerlandaise. Mais comme l'Italie était, durant le premier quart du *xv<sup>e</sup>* siècle, presque entièrement sous la coupe des musiciens des Pays-Bas, pour ce qui est de l'apprentissage des finesses du contrepoint, on peut aisément supposer que c'est dans ce pays même (l'Italie) qu'il a reçu le plus clair de sa formation.

Dans l'index d'un recueil collectif de psaumes, paru chez Petrejus, en 1542, l'une des pièces publiées est indiquée comme ayant pour auteur *Lerithier, alias Verdelot*. Il y a lieu d'admettre, avec Ambros, qu'*alias* doit être pris ici dans le sens d'une alternative, l'éditeur hésitant entre les deux maîtres pour l'attribution du morceau. D'où il résulte qu'aucune confusion n'est possible entre Philippa Verdelot et Jean Lhéritier ou les autres musiciens de la première moitié du *xv<sup>e</sup>* siècle (Isaac et Antoine) qui portent ce nom de famille.

La production de Verdelot est relativement nombreuse. Elle consiste principale-

ment en madrigaux italiens à quatre, cinq et six voix, rassemblés dans des recueils où ils occupent ordinairement le premier rang par le nombre, parmi ceux d'auteurs moins connus ou aussi célèbres que lui, comme Willaert et Arcadelt. En dehors de cela, il a composé une seule messe (*Missa Philomena*), parue dans un recueil collectif de Scotto, en 1544, un nombre infime de chansons françaises et d'assez nombreux motets qui figurent dans des éditions ou des manuscrits du temps. Les grandes publications bibliographiques d'Eitner et de Vogel permettent de se rendre compte de l'ensemble et du détail de cette importante production.

Verdelot était très apprécié de ses contemporains. Longtemps après sa mort, l'éditeur Angelo Gardano, de Venise, annonce encore ses livres de madrigaux à quatre, cinq et six voix, dans un catalogue de 1591. Publiant, en 1541, un livre de madrigaux à six voix de notre musicien, Antonio Gardano l'intitule : *la più divina e più bella musica, che si udisse giammai delli presenti madrigali a sei voci composti per lo eccellentissimo Verdelot*. En 1567, Bartoli parle du nombre infini des compositions de son ami Verdelot, « lesquelles pro-  
voquent encore aujourd'hui l'émer-  
veillement des musiciens dont le juge-  
ment est le plus digne d'être écouté ;  
car elles ont de l'aisance, de la gra-  
vité, de la noblesse, de la sensibilité,  
de la prestesse, de la lenteur, de la  
douceur, de l'emportement, de la mai-  
trise dans le style imitatif (*del fu-  
gato*), en accord constant avec le carac-  
tère des paroles mises en musique ;  
et j'ai entendu dire par beaucoup de  
personnes averties que, depuis Jos-  
quin, nul ne s'est rencontré qui ait  
conçu la composition musicale d'une  
manière plus parfaite ». Enfin, Zarlino cite en exemple le motet *Si bona suscepimus* de Verdelot dans le chapitre XXX de ses *Istitutioni harmoniche* (1558), et Vincenzo Galilei le loue dans son *Pro-nimo* (1565).

La fréquence avec laquelle ses compositions ont été mises en tablature de

luth, tant en Espagne qu'en Allemagne et en Italie, est un indice particulièrement probant de leur expansion et du cas que l'on en faisait tant après sa mort que de son vivant. Dès 1536, l'illustrissime Willaert, maître de chapelle de Saint-Marc, à Venise, témoigne de son admiration pour Verdelot en arrangeant lui-même, pour une voix et accompagnement de luth, tout une série de madrigaux à quatre voix du maître (Venise, Scotto).

De nos jours, ce sont les motets de Verdelot qui ont tout d'abord attiré l'attention des musicologues. Ambros en cite plusieurs avec avantage, insistant non seulement sur leur maîtrise technique mais encore sur le sens raffiné de la beauté sonore et expressive qui s'y fait jour.

Mais il apparaît comme certain que c'est surtout dans le domaine du madrigal qu'il a fait preuve des initiatives les plus hardies. Il est, en effet, parmi les tout premiers qui l'ont cultivé, et son nom figure, en 1533, dans le *Libro primo della Serena* (Rome, Valerio Dorico) où se rencontre, pour la première fois, le mot *madrigale*, dans le sens entièrement nouveau que lui a donné la Renaissance. Avec ses compatriotes Willaert et Arcadelt et l'Italien Costanzo Festa, il peut être considéré comme le principal champion de cette tendance modernisante qui, prenant le madrigal pour champ d'expérience, vise à réaliser, dans le domaine de la polyphonie, une plus grande liberté de forme et d'expression. Sans doute il ne pénètre encore qu'assez timidement sur le terrain du chromatisme qui triomphera après 1550; mais, comme le dit fort justement M. Kroyer, il n'en représente pas moins le genre à ses débuts, avec le maximum de maturité et d'élégance.

Les pièces suivantes de Verdelot ont paru en éditions modernes : A. Motets : 1. *Sancta Maria succurre miseris*, quatre voix, dans le *Trésor musical* de van Maldeghem, 1866 et dans *Treize livres de motets parus chez Attaingnant, réédités par A. Smijers, II<sup>e</sup> livre* (Paris, L'Oiseau Lyre, 1937); 2. *Tanto tempore*

*vobiscum sum*, quatre voix, dans le *Trésor musical*, 1887; 3. *Si bona suscepimus*, cinq voix, dans *Id.*, 1892; 4. *Gabriel archangelus*, dans *Treize livres de motets parus chez Attaingnant, réédités par A. Smijers, I<sup>er</sup> livre* (Paris, L'Oiseau Lyre, 1934); 5. *Salve Barbara*, quatre voix, dans *Id.*; 6. *Ave sanctissima*, six voix, dans Schering, *Geschichte der Musik in Beispielen*, 1931; 7. *Ave sanctissima Maria*, quatre voix, dans *Treize livres... Attaingnant, II<sup>e</sup> livre* (1937); 8. *Gaudemus omnes*, quatre voix, dans *Id.*; 9. *Victimae paschali laudes — Sepulchrum Christi*, quatre voix, dans *Id.* — B. Madrigaux : 1. *Divini occhi sereni*, quatre voix; 2. *Donna leggiadr' e bella*, quatre voix; 3. *I vostr' acuti dardi*, quatre voix, dans *Publikationen alterer Musik* (recueil d'Ott) de R. Eitner, 1873; 4. *Dormend' un giorno a Baia*, cinq voix, et 5. *Quant' àhi lasso' l morir*, cinq voix, dans *Vierteljahrchrift für Musikwissenschaft*, 1892, pp. 461 et suiv.; 6. *Con lagrime e sospir* (arrangement pour luth et voix seule de Willaert), dans *Sang und Klang aus aller Zeit*, de Tappert, 1906; 7. *Se liel' e grata morte*, quatre voix, dans *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft*, janvier-mars 1907, p. 249; 8. *Ultimi miei sospiri*, six voix, à la suite de la *missa parodia* de Philippe de Monte composée sur ce madrigal, dans l'édition de cette messe par le Comité de Monte, en 1928 (N. B. — Van Maldeghem avait publié le même madrigal dans le *Trésor Musical* de 1875, mais sous le travestissement flamand *Ik wil de valsche wereldt haten*, pris au sérieux par Riemann et reproduit tel quel pp. 391 et suiv. de son *Handbuch der Musikgeschichte*, II, 1, 1907); 9. *Madonna, per voi ardo*, dans Schering, *Geschichte der Musik in Beispielen*, 1931; 10. *Madonna, non so dir tante parole*, cinq voix, dans le fascicule 5 de *Chorwerk* (éd. Kallmeyer, à Wolfenbüttel).

La bibliothèque du Conservatoire de Bruxelles possède une mise en partition de provenance italienne, datée de 1859, des *Motetti del Frutto a quattro* (Venise, Gardano, 1539), dans laquelle figurent

les motets : *In te Domini speravi et Sancta Maria, succurre*, de Verdelot.

Ch. Van den Borren.

Caffi, *Storia della musica sacra nella già cappella ducale di S. Marco in Venezia* (Venise, 1854-55). — Bartoli, *Ragionamenti accademici* (Venise, 1567), p. 36 — Canal, *Osservazioni* (t. X, Ser. 3, des *Atti del R. Ist. veneto*), p. 5. — Vasari, *Vite de' piu eccellenti pittori...* (1550). — *Revue de Musicologie* (février 1930), p. 7 et suiv. — Fétis, *Biographie universelle des musiciens* (2<sup>e</sup> éd., 1865). — Eitner, *Bibliographie der Musik-sammelwerke* (Berlin, 1877). — Ambros, *Geschichte der Musik*, III, p. 293 et suiv. (2<sup>e</sup> éd., 1881). — Van der Straeten, *La Musique aux Pays-Bas*, vol. IV. — Vogel, *Bibliographie der gedruckten weltlichen Vocalmusik Italiens* (Berlin, 1892). — P. Wagner, *Der Madrigal und Palestrina*, dans *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*, 1892, p. 423 et suiv. — Th. Kroyer, *Die Anfänge der Chromatik im italienischen Madrigal...* (Leipzig, 1902). — Eitner, *Quellen-Lexikon* (Leipzig, 1904). — A. Einstein, *Claudio Merulo's Ausgabe der Madrigale des Verdelot*, dans *Sammelbände der Internationalen Musikgesellschaft*, janvier-mars 1901, p. 220 et suiv. — G. Cesari, *Die Entstehung des Madrigals im 16. Jahrh.* (Cremona, 1908). — Riemann-Einstein, *Musik-Lexikon*, 1929. — G. Benvenuti, introduction aux *Istituzioni e Monumenti dell' arte musicale italiana*, vol. I (1931), p. XXXVI, note 2.

**VERDONCK** (*Rumoldus*), humaniste, né à Eerselen en 1541, décédé à Anvers en 1620. Il débuta dans l'enseignement vers 1572 et fut d'abord régent d'humanités à Lierre. C'est de cette ville, *in aula Ranstana*, qu'il envoya à Simon Verrepæus une pièce de vingt-six vers latins qui furent insérés dans les feuillets liminaires des *Institutiones scholasticæ* de cet auteur (Anvers, J. Bellère, 1573).

En 1579, Verdonck prit la direction à Anvers du collège de Notre-Dame, dit *Papenschool*, situé derrière la cathédrale, au Marché au Lait actuel. Il y eut notamment comme élèves Pierre-Paul Rubens et Balthazar Moretus. Ce dernier lui adressa un court poème — *ad Rectorem* — qui est conservé dans le ms. CCII, f<sup>o</sup> 7, des Archives du Musée Plantin. Les mêmes archives contiennent également de nombreuses indications sur les frais d'écolage qui furent payés à Verdonck, de même que sur les commandes de livres classiques que celui-ci fit à la célèbre imprimerie.

Le 1<sup>er</sup> août 1602, J.-B. Gramaye dédia à notre humaniste la huitième

partie de son *Asia*, qui parut à Anvers chez la veuve J. Bellère en 1604.

Alphonse Roersch.

Ouvrages cités. — Maurits Sabbe, *De humanistische opleiding van Plantin's Kleinkinderen*, *Verst. en mededeel. der K. Vl. Akademie*, Gand, 1923, p. 7 du tirage à part.

**VERDUN** (*Henri DE*), évêque de Liège. Voir HENRI DE VERDUN.

**VERDUSSEN** (*Edouard-Jean-Joseph*), juriconsulte, né à Malines le 1<sup>er</sup> novembre 1821, mort à Bruxelles le 22 octobre 1884.

Nommé auditeur militaire suppléant à Gand, le 25 novembre 1854, il entra au parquet civil en qualité de substitut du procureur du roi à Arlon, le 21 mai 1855. Il passa à Anvers en la même qualité, le 31 juillet 1857. Devenu procureur du roi à Mons le 21 août 1862, il fut appelé au parquet de la cour d'appel de Bruxelles en qualité de substitut du procureur général le 15 avril 1865. La charge éminente de procureur général lui fut conférée le 27 mai 1876. Il ne l'exerça que pendant huit années. Il prononça en cette qualité quatre mercuriales ou discours de rentrée qui furent remarqués : *l'extradition* (15 octobre 1876), *la réforme pénitentiaire* (15 octobre 1877), *la libération préparatoire* (15 octobre 1879) et *l'histoire du Palais de justice* (15 octobre 1883).

Parmi les affaires criminelles dans lesquelles il prit la parole au nom du ministère public, il faut citer l'affaire Mandel, qui eut un retentissement considérable. L'inculpé, journaliste de profession, s'était signalé par une bruyante campagne de presse dirigée contre un financier en vus, Lengrand-Dumonceau. Il dénonça, comme coupable de ne pas s'associer à ses accusations et de refuser de poursuivre Lengrand, le procureur général de Bavay. Mis en demeure par le ministre de poursuivre son calomniateur, M. de Bavay le fit assigner en cour d'assises, où, après des plaidoiries retentissantes, Mandel fut acquitté (25 mai 1870). La conséquence de ce verdict fut que le procureur général de

Bavay, le procureur du roi Hody et le juge d'instruction M. de le Court, furent révoqués (7 juin 1870). Mais peu de jours après, des élections générales renversèrent le ministère qui avait pris la responsabilité de cette grave mesure.

P. Verheegen.

*Belgique Judiciaire*, 1883, col. 1343, et 1884, col. 1349. — *Journal des Tribunaux*, 1884, pp. 1226, 1230. — S. Balau, *Soixante-dix ans d'histoire contemporaine de Belgique*, pp. 225 et suiv. — L. Pietinck, *Biographie du baron Jules-Joseph d'Anethan*, pp. 287 et suiv.

**VEREECKE** (*Jacques-Joseph-Jean*), historien militaire, né à Ypres le 2 juillet 1802, décédé à Gand, le 22 avril 1875. Fils de Jacques-Constantin et de Marie-Eugénie Lefebvre, il fut attaché comme garde du génie au service de la 1<sup>re</sup> direction des fortifications, le 27 août 1832.

Le 10 avril 1860, cette direction fut établie à Gand et, à la même date, il devint garde principal du génie. Il s'intéressa particulièrement à l'histoire militaire de la West-Flandre. Il publia à Gand, en 1858, chez I.-S. Van Doosselaere une *Histoire militaire de la ville d'Ypres, jadis place forte de la Flandre occidentale* (458 p. in-8°) avec un atlas petit in-fol. de 37 pages.

En 1870, il fit paraître dans les *Annales de la Société historique, archéologique et littéraire de la ville d'Ypres et de l'ancienne West-Flandre*, t. IV, une *Notice sur l'histoire militaire de la ville de Menin* (47 pages, avec trois planches représentant les fortifications de 1578, 1680 et 1830).

Il a laissé, concernant l'histoire d'Ypres et de Menin, plusieurs ouvrages manuscrits qui furent acquis, après sa mort, par un bibliophile. Celui-ci les légua probablement à la bibliothèque de la ville d'Ypres. C'est du moins ce que l'on peut inférer d'une note anonyme trouvée dans les archives de la « Biographie nationale ». On y relève que les manuscrits suivants étaient destinés à cette bibliothèque : 1° Chronique de la ville d'Ypres, in-fol. avec 23 appendices; 2° Atlas historique de la ville d'Ypres, 17 cartes in-fol.; 3° Monu-

ments et bâtiments publics de la ville d'Ypres, 37 planches; 4° Atlas des bâtiments militaires de la ville d'Ypres, 16 planches; 5° Résumés des ventes des terrains et bâtiments militaires des villes d'Ypres et de Menin, en 1782 et en 1856, 4 cahiers in-fol. avec plans.

Il avait épousé, le 5 octobre 1825, Amélie-Fidèle Victoor (née le 17 août 1805).

H. Vander Linden

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 242. — Note manuscrite aux archives de la Commission de la Biographie nationale. — Renseignements fournis par M. Leconte, conservateur du Musée royal de l'armée.

**VEREPÆUS** ou **VERREPEUS** (*Simon*), alias **VERREFT**, humaniste, né à Dommelen (Brabant septentrional) vers 1522, décédé à Bois-le-Duc le 10 novembre 1598. Après avoir étudié les lettres, la philosophie et la théologie à l'Université de Louvain, où il s'était fait inscrire à la Pédagogie du Porc, il fut ordonné prêtre et devint aumônier des Augustines du Mont-Thabor aux environs de Malines.

Obligé d'abandonner ces fonctions, lors des troubles religieux, il se rendit d'abord à Cologne, puis à Hilvarenbeek (diocèse de Bois-le-Duc), où nous constatons sa présence pendant quelques années, à partir de 1567. A Cologne, il résida au Collège des Trois-Couronnes, s'y familiarisa avec les méthodes pédagogiques des jésuites et y écrivit une bonne partie de ses *Institutiones scholasticæ*. A Hilvarenbeek, il fut attaché au collège que dirigeait Nicolas Busius, doyen du chapitre, et qui était fréquenté par les enfants des meilleures familles de la contrée. Notre régent y professa les humanités avec le plus grand succès et y composa, pour les besoins de son enseignement, plusieurs des manuels qu'il publia dans la suite, notamment les *Progymnasmata*, le *de Figuris* et le *de Epistolis latine conscribendis*.

Vers 1572, il reprit son poste à Malines, auprès des religieuses du Thabor. Celles-ci, ne se sentant pas en sûreté dans le plat pays, avaient transporté leur domicile à l'intérieur de la ville.

Malheureusement, là aussi la tempête fit rage : leur couvent fut ruiné de fond en comble le 2 octobre 1572, et Verepaeus dut s'occuper de sa reconstruction, au cours des années qui suivirent. En même temps, et bien que sa bibliothèque eût été anéantie, il continuait ses travaux personnels et faisait preuve d'une inlassable activité scientifique.

Il demeura à Malines jusqu'en 1578. En 1580, il résidait à Helmont, ainsi que l'atteste la préface de son *Art épistolaire*. Enfin, en 1585, il se fixa définitivement à Bois-le-Duc, où il fut nommé chanoine et placé à la tête du Collège d'humanités, établissement renommé, dont il sut accroître singulièrement encore la réputation. Il mourut en cette ville, à l'âge de soixante-seize ans, et fut inhumé dans la cathédrale. On plaça sur sa tombe l'inscription suivante qui correspondait à l'exacte vérité :

*Sepulcrum venerab. Presb. M. Simonis Verepaei, hujus dum vixeret Ecclesiae canonici dignitas, et multorum insignium, omnique hominum aetate valde conducibilium librorum elucubratione clari : qui non solum rara formationis dexteritate, verum etiam annuis eleemosynis (quas Bursas vocant) de rudiori juventute quam optime meritus, obiit anno MDXCVIII. X. Novebr. aetat. LXXVI.*

On trouvera ci-après la liste complète des publications de ce fécond humaniste. Mais il nous faut, au préalable, faire connaître celles de ses œuvres qui furent le plus répandues et qui lui valurent une juste notoriété : nous voulons parler de ses traités grammaticaux, de ses *Institutiones scholasticae* et de son *Enchiridion precarum*.

Et, tout d'abord, sa Grammaire latine, grammaire complète en cinq parties : *Rudimenta, Etymologia, Syntaxis, Prosodia et Supplementa* (5<sup>e</sup> livre ajouté en 1577). C'était l'époque où Despautère régnait en maître. Un synode tenu à Malines en 1570 ayant prescrit l'emploi exclusif dans nos écoles d'un abrégé des traités du fameux grammairien, Verepaeus, qui en avait déjà élaboré une excellente adaptation (1<sup>re</sup> éd. perdue; 2<sup>e</sup> éd. en quatre vol., Anvers, Antoine

Tilenius, 1568 et années suiv.), en donna chez Plantin, en 1571, un remaniement fort intelligemment conçu et strictement conforme aux exigences de l'autorité. L'ouvrage parut à Anvers, à l'enseigne du « Compas d'or », sous le titre : *Grammaticae Despauterianae recens in epitomen... redactae... libri IV* (4 vol. in-4<sup>o</sup>; voir *Bibliotheca Belgica*, 211<sup>e</sup> livr., Bruxelles, 1936, fiches D 460 et suiv.). Le nom de Verepaeus ne s'y trouvait pas mentionné. Ce ne fut que plus tard, à partir de 1577 (2<sup>e</sup> remaniement), que celui-ci figura sur le titre de toutes les éditions subséquentes, titre ainsi libellé : *Epitomes novae grammaticae Despauterianae... libri V. Opera Simonis Verepaei*. Ces éditions furent nombreuses (Anvers, Wurzbourg, Ingolstadt, voire une édition polonaise) et la chose s'explique aisément, car l'œuvre de Verepaeus, toujours améliorée et tenue à jour (3<sup>e</sup> remaniement, 1591) répondait aux besoins de l'enseignement. Pour faciliter le travail des élèves, l'adaptateur a multiplié les tableaux des déclinaisons et des conjugaisons, simplifié et amélioré les règles et supprimé bien des complications inutiles. De plus, la disposition typographique est fort bien comprise, le texte est de la plus grande clarté et les caractères, de corps différents, sont gradués suivant l'importance des règles. Cet ouvrage, qui fut adopté dans nos collèges d'Augustins et de Dominicains, demeura classique dans nos provinces, à travers tout le XVII<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècle; il fut fréquemment réimprimé, à cette époque, à Anvers, Bruxelles, Gand, Liège, Mons et Tournai. Nous en avons relevé plus de vingt éditions, sans préjudice des traductions qui en furent faites en langue française et en langue flamande : *Le nouveau Despautère revu par Vérépée* ou les *Fundamenten van de latijnsche tale... van Simon Verepaeus*.

Les *Institutiones scholasticae* que Verepaeus publia chez Jean Bellère à Anvers, en 1578 (349 pages in-8<sup>o</sup>) présentent un caractère beaucoup plus original et constituent un traité complet de pédagogie. Le volume, dédié à Max. Morillon

vicaire général de Granvelle (de Malines, 31 octobre 1573), est divisé en trois parties.

La première formule des principes généraux : but et utilité de l'enseignement; qualités requises chez les éducateurs; devoirs des maîtres et des élèves; causes de la décadence des études et façons d'y remédier; moyens de stimuler le zèle des enfants; punitions; jeux et récréations, etc. On relève dans ces pages, qui sont d'une lecture attachante, de curieux traits de mœurs : si le niveau de l'enseignement a baissé, la faute n'en est pas seulement aux élèves qui manquent de piété et de discipline, qui tiennent des propos stupides ou déshonorés et qui, à l'école, apprennent à se battre, à mentir, à jurer et à se parjurer. La faute en est aussi et surtout aux maîtres qui s'occupent de mille choses étrangères à la classe. L'un rédige des testaments pour les malades, fait des copies pour les avocats et ne cherche qu'à gagner de l'argent. Un autre s'amuse à jouer à la balle et aux dés ou à tirer à l'arc. Un troisième s'enivre et ne pense qu'à l'amour. Il en est enfin qui passent leur temps à parler des événements du jour, de la guerre contre les Turcs ou la France et de la politique des Gueux ou des Huguenots. Presque tous manquent de méthode et enseignent en dépit du bon sens : la grammaire sans les auteurs ou les auteurs sans la grammaire !

Le second livre fournit un plan des études et des programmes détaillés. Il y aura sept classes d'humanités, la classe inférieure, la septième, étant destinée aux enfants qui ne connaissent pas encore les lettres et qui doivent apprendre à lire en latin. Viennent ensuite, et pour chaque classe, des indications précises : répartition des matières; auteurs grecs et latins à expliquer et à lire; manuels à employer; exercices de traduction, d'imitation, de récitation et de rédaction; examens, concours, « disputes », représentations dramatiques; sans oublier la calligraphie et l'hygiène scolaire. Rien n'échappe, on le voit, à ce pédagogue singulièrement averti.

Le troisième livre s'occupe avec le même soin de l'éducation religieuse, et le volume se termine par une série de règlements scolaires : règlements d'un collège italien, de deux collèges allemands, d'un collège belge et de deux collèges hollandais.

L'accueil qui fut fait aux *Institutiones scholasticae* fut des plus favorable. Dès leur apparition, un bon juge, le Père Rhetius, S. J., régent de la maison de Cologne, s'empressa d'en féliciter l'auteur et de recommander chaudement sa méthode à ses confrères de Trèves, de Vilna et de Vienne. De son côté, Verepaeus admirait les succès remportés dans leurs classes par les Jésuites. Alors qu'ils n'enseignaient que depuis vingt ans à peine, il les considérait comme les premiers éducateurs de France, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne.

Sous le titre de *Preces liturgicae, Preces scholasticae, selectissimae, piae*, etc., Verepaeus publia, d'autre part, plusieurs formulaires de prières. L'un d'eux jouit spécialement de la faveur du public. Il s'agit de l'*Enchiridion precationum piarum* que notre auteur fit paraître, en 1565, à la demande de Jean Bellère, et dont il offrit, en août 1567, une nouvelle édition améliorée à Gérard de Groesbeeck, prince-évêque de Liège. On connaît quarante éditions ou traductions de ce recueil clair et pratique (dont plusieurs sont ornées de fort jolies gravures). Il fut traduit en français (deux traductions différentes), par Jean Bellère et par René Benoist, curé de Saint-Eustache à Paris; en néerlandais (même observation), par God. Vanden Berghe, curé d'Oosterwaele, et par Govaert Boschmans-van Zoemenen; en espagnol, par l'imprimeur Pierre Bellère I, fils de Jean; et en portugais, à Coïmbre, en 1577, par Sim. Varejao. La réputation de notre compatriote, on le voit, s'était répandue au delà de nos frontières.

Indépendamment des ouvrages que nous avons cités, on doit à Verepaeus les ouvrages suivants :

1.  *Latinae linguae progymnasmata*,

Anvers, Ant. Tilenius Brechtanus, *typis Joann. Withagii*, 1572, 55 ff. in-8°. Dédicace au jeune Philippe de Bie, d'Anvers, parent de l'auteur (de Hilvarenbeek, le 1<sup>er</sup> décembre 1571). Recueil en cinq livres comprenant un vocabulaire latin-flamand (ou français); quelques colloques scolaires fort concis; des phrases données comme des modèles de bonne latinité; un recueil de locutions à éviter; un traité des synonymes. Plusieurs rééditions à Anvers, Bois-le-Duc, Liège. — 2. *Selectiores epistolae clarorum virorum*, Anvers, J. Bellère, *typis G. Smits*, 1574, 148 pages in-8°. Dédicace aux six fils de Jean Bellère, de Malines, le 1<sup>er</sup> avril 1574. Lettres de Longueil, Bembo, Sadolet, Paul Manuce adressées à Charles d'Utenhove, Érasme, Dam. de Goes, Granvelle et Laev. Torrentius. Plusieurs éditions: Constance, Cologne, Dillingen. — 3. *De epistolis latine scribendis*, Anvers, A. Tilenius Brechtanus, 1571. Traité de l'art épistolaire d'après les bons auteurs. Les exemples donnent les noms de nombreux parents, amis, protecteurs et élèves de l'auteur. Nombreuses éditions: Anvers, Cologne, Lyon, éd. polonaise. L'édition d'Anvers, Veuve Chr. Plantin et Jean Moretus, 1596, 174 pages in-8°, est augmentée et dédiée à Materne Cholinus, de Cologne (de Bois-le-Duc, le 20 décembre 1585). — 4. *De ingenuis scolasticorum moribus libellus*, Anvers, J. Bellère, avant 1580; 2<sup>e</sup> éd. *ibid.*, 1582, in-8°. — 5. *De utriusque verborum et rerum copia*, Cologne, Gerv. Calenius, 1582, in-12. — 6. *Fraeceptiones de figuris seu de tropis et schematibus*. Nombreuses éditions, dès avant 1580; celle de Cologne, Gerv. Calenius, 1590, 159 pages in-8° est dédiée à Lambert Schenckelius, ami de l'auteur (de Bois-le-Duc, janvier 1590). — 7. *Epistolarum selectarum Oiceronis libri III*, Bois-le-Duc, 1599, in-4°. — 8. *Selectiores epistolae J.-L. Pivis* (cité par Verepneus, *Inst. schol.*, p. 81). — 9. *Selectiores sermonis latini phrasae a Nicolao Busio... collectae... operâ S. Verepaei in X classes reductae*, Anvers, J. Moretus, 1597, 80 pages in-8°. Dédicace (de Bois-

le-Duc, le 23 janvier 1597) à Jean Goessens, chanoine à Hilvarenbeek. — 10. *Dialogistica Societatis nominis Jesu illustratio* (en manuscrit). — 11. *Selectiores epistolae Pauli Manutii ineditae* (en manuscrit chez Gasp. Bellère, au dire de Sweertius). — 12. Différents très courts écrits de notre auteur ont été insérés dans ses œuvres principales.

Henri Verepaeus, frère de Simon, fut doyen du chapitre d'Hilvarenbeek et l'un des bienfaiteurs du Collège du Porc à Louvain.

Alphonse Roersch.

Les œuvres de Verepaeus. — Corn. Loos, *Illustr. German.-scriptor. catalogus* (1581), verbo Simon V. — Sweertius, *Select. christ. orbis delict.* (1625), p. 693, et *Athenae* (1623), pp. 677-678. — Valere André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., pp. 814-815, et *Pastis* (1650), p. 260. — Foppens, *Bibl. belg.* (1739), pp. 1103-1104. — Jücher, *Allg. Gelehr. Lex.*, t. IV (1751), col. 1526-1527. — Paquot, *Mémoires*, éd. in fol., t. I (1765), pp. 124-126. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.*, t. XIX (1876), pp. 145-146. — Reusens, *Documents*, t. IV (1886), pp. 93, 122, 164. — A. Roersch, *Correspondance inéd. de Loaeus* (1898), pp. 66, 103, 107, 135, 139, 154. — J.-B. Herman, *La pédagogie des Jésuites au XVI<sup>e</sup> siècle* (1914), pp. 75-77. — L. Le Clercq, *Requête de J. Bellère pour l'impress. de l'Enchiridion p. p. ecat.*, *Antv. typogr.*, dans *Le Compas d'or*, t. XIV (1936), n° 1.

**VERGAUWEN** (*Jacques*), religieux franciscain, restaurateur de son ordre en Belgique, et promoteur des études classiques, né à Verrebroeck (Waas) le 19 février 1759, mort à Thielt le 16 avril 1842. Il eut comme parents Corneille et Catherine van Hoeck. Au sortir de l'école primaire, il commença ses humanités au collège de Moll, et les poursuivit, après trois ans de succès, au collège des Augustins à Gand. Agé de 20 ans, Jacques Vergauwen sollicita l'admission chez les Récollets, et fut envoyé, le 11 septembre 1779, au noviciat d'Audenarde. Il se vit bientôt frustré de l'espoir d'émettre ses vœux, l'empereur Joseph II ayant sévèrement défendu de recevoir les candidats à la profession avant l'âge de 24 ans. Les supérieurs permirent à Jacques Vergauwen de poursuivre ses études de philosophie à Saint-Nicolas (Waas), et de théologie à Bruges. Enfin, la profession solennelle, émise le 19 février 1784, l'achemina



vers la prêtrise, qu'il reçut à Gand le 18 décembre suivant.

Placé définitivement au couvent de Thielt, le jeune prêtre y trouva un champ très large ouvert à son zèle. Il rayonnait sans relâche dans les paroisses voisines, surtout dans le district de Meulebeke, spécialement confié à son apostolat.

Cependant, une longue série d'orages s'amoncelaient. Dès 1792, la tourmente révolutionnaire expulsait quantité de prêtres français : trente-quatre parmi eux étaient franciscains et furent reçus charitablement dans la communauté de Thielt.

La suppression des ordres religieux ne tarda pas à atteindre la Belgique. A la suite de plusieurs de nos couvents, celui de Thielt fut évacué *manu militari*, le 17 février 1797. De tous les religieux dispersés, seul le P. Jacques parvint à dissimuler sa cachette, d'où il surveillait les abords du couvent, pour le faire racheter bientôt par tierce personne. Le collègue attendant au monastère ne fut point mis aux enchères, mais confié à la municipalité, qui s'empressa de remettre l'institut à la direction des anciens professeurs, Jacques Vergauwen, Albin, Henri de Crick et Henri Gallant. Les mesures impériales toutefois ne tardèrent pas à faire fermer les locaux, fréquentés par trois cents élèves, et frapper de poursuites judiciaires la direction. Tant de circonstances fâcheuses ne purent abattre le courage de Vergauwen. Trop peu en sûreté aux environs de Thielt, il vint offrir ses services à l'évêque de Gand, qui l'agréa comme auxiliaire à Somerghem, le 25 septembre 1811. Tout adonné aux œuvres de zèle, le P. Vergauwen s'occupait de créer une congrégation nouvelle de sœurs de charité, dont il avait déjà rédigé le règlement organique, lorsque la police aux abois le contraignit à fuir : la famille Nève le recueillit à Merendré.

La chute de Napoléon à Waterloo le fit sortir de sa cachette, et il se hâta de rentrer à Thielt et d'y rouvrir son collège. Néanmoins, le gouvernement tra-

cassier supprima derechef l'établissement, le 25 décembre 1825. Dès lors, l'orphelinat de Thielt réclama la direction clairvoyante du P. Jacques.

Enfin, l'avènement de Léopold I<sup>er</sup> réveilla l'ardeur du P. Vergauwen qui, dès le 1<sup>er</sup> novembre 1830, rouvrit pour la quatrième fois ses cours d'humanités, et revêtit le même jour l'habit franciscain. Le 24 janvier 1834, il fut nommé supérieur provincial et chargé de rétablir les communautés en Belgique. Le rêve de l'infatigable vétéran commençait à se réaliser : les survivants de l'expulsion rentraient à Thielt, un couvent s'était reconstitué à Gand, celui de Saint-Trond sollicitait la réunion ; enfin, la nouvelle province de Saint-Joseph se présentait pleine d'avenir.

P. Jérôme Goyens.

Archives de la Province belge O.F.M. Registr. Prov., t. III, p. 250. — A. Heysse, *Tabulae Capitulares Provinciae Comitatus Flandriae, Brugis* (Plancke, 1910), p. 133<sup>a</sup>. — L. Vanden Berk, *De seraphiensche Palmboom* (S. Truiden), 1862, t. IV, p. 532-565. — Ph. Naessen, *Franciscanaansch Vlaanderen* (Mechelen, 1896), p. 454-456. — *Catalogus Religiosorum Provinciae S. Joseph Belgii Fratrum Minorum Recollectorum* (Trudonopolis, 1864), p. 2-3. — J. D. M[innaert], *Een held uit den Franschen tijd, of levenscheit van Pater Jacobus Vergauwen, volgens den « Seraphienschen Palmboom »* (Thielt, 1899), 72 blz.

**VERHAEGEN** (baron *Arthur-Théodore*), archéologue, homme politique et homme d'œuvres, né à Bruxelles le 31 août 1847, y décédé le 12 septembre 1917.

Il avait débuté comme ingénieur des ponts et chaussées à Charleroi. Mais, après son mariage avec Claire Lammens en 1872, il vint s'établir à Gand et se consacra à l'archéologie et à la renaissance de l'art médiéval. C'était l'époque où l'art gothique reprenait faveur sous l'influence de Pugin en Angleterre, de Montalembert en France et de Béthune en Belgique.

Sous la direction de ce dernier et à l'exemple des artistes médiévaux, Arthur Verhaegen pratiqua toutes les branches des beaux-arts et s'initia à toutes les techniques, guidé dans ses travaux par un tempérament artistique prononcé et un goût très sûr. Son action fut d'ailleurs purement désinté-

ressée et ne poursuivit que la réalisation d'un haut idéal par la restauration des monuments anciens et la construction d'édifices nouveaux en style médiéval, spécialement d'édifices religieux.

Artiste complet, Arthur Verhaegen s'adonna en même temps à l'architecture et à la peinture sur verre. Il fut ici l'élève direct, puis le collaborateur et enfin le successeur de Béthune dans l'atelier de vitraux que celui-ci avait fondé. Il s'adonna encore à des travaux de peinture murale, à des projets de mobiliers, à des modèles pour l'orfèvrerie, la broderie, la ferronnerie, etc.

Sa première grande œuvre fut la construction du béguinage de Mont-Saint-Amand, dont il fit les plans d'ensemble et des maisons. Seule l'église fut l'œuvre de Béthune. Il dressa les plans de restauration de nombreux édifices anciens, parmi lesquels nous citerons la collégiale de Nivelles, la collégiale de Soignies, le château de Gérard le Diable à Gand, le Pont des Trous à Tournai. Membre de la commission de restauration du château des Comtes à Gand, il prit une part importante aux travaux de celle-ci.

Parmi les édifices nouveaux dont il dressa les plans, nous citerons notamment les églises Saint-Joseph et Saint-Macaire à Gand, l'église et les locaux de l'œuvre des Flamands à Paris.

Dans le domaine archéologique, on doit à Arthur Verhaegen, outre de nombreux articles de revues, deux publications importantes :

*Monographie de l'église cathédrale du Saint-Sauveur à Bruges.* Bruges, 1888 ;

*L'hôpital de la Biloke à Gand.* Gand, 1889.

Tout en se livrant à ses travaux artistiques, Arthur Verhaegen entreprit deux études historiques :

*Les cinquante dernières années de l'ancienne université de Louvain (1740-1797).* Liège, 1884.

*Le cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines (1728-1804).* Bruges, 1889.

Ces œuvres lui valurent le titre de docteur en philosophie *honoris causa*,

qui lui fut décerné par l'Université catholique de Louvain.

Arthur Verhaegen avait été frappé de la misère de la classe ouvrière. Il se forma bientôt la conviction que la classe ouvrière, pour obtenir l'amélioration de son sort, devait s'organiser politiquement et que cette organisation pour les ouvriers catholiques devait se faire en dehors des cadres du parti catholique traditionnel. Les sanglantes grèves de Charleroi en 1886 appelèrent l'attention générale sur la gravité de la situation de la classe ouvrière. Le premier ministre d'alors, M. Beernaert, dans un rapport retentissant, aux conclusions duquel s'était rallié le roi Léopold II, amena le parlement à entrer dans la voie de la législation sociale. L'évêque de Liège, Mgr Doutreloux, réunit les catholiques belges en des congrès, où ils mirent à l'étude les problèmes qu'imposaient les difficultés de l'heure. Désigné avec M. Schollaert, futur premier ministre, comme secrétaire de ces congrès, Arthur Verhaegen y joua un rôle marquant et y traça le devoir des catholiques en matière sociale : créer, d'une part, des œuvres destinées à panser les plaies sociales et, d'autre part, en confier la direction aux ouvriers eux-mêmes, les intellectuels n'y intervenant que comme conseillers. Ce programme, il entendait le réaliser en même temps sur le plan social et sur le plan politique.

A ses yeux, l'une des premières œuvres à créer, c'était la presse. Sans doute, il existait des journaux populaires catholiques, mais Arthur Verhaegen les estimait très inférieurs à leur tâche, parce qu'ils se bornaient à donner des nouvelles et ne défendaient aucun programme de réformes sociales. En novembre 1890, il réussit à fonder à Gand, au milieu de graves difficultés matérielles et de l'hostilité de beaucoup de catholiques, le journal *Het Volk*. Il y défendait un programme de réformes sociales aujourd'hui presque toutes réalisées et qui, à cette époque, paraissaient, aux yeux de beaucoup de gens, comme marquées au coin d'une dangereuse témérité.

A cette même époque, Arthur Verhaegen réussit à grouper diverses sociétés ouvrières gantoises non inféodées au socialisme en une *Ligue ouvrière antisocialiste*, qui proclamait que la religion, la famille et la propriété étaient les bases nécessaires de la société. Dès le début, elle compta plus de 6,000 membres. En janvier 1891, Arthur Verhaegen en fut élu président. L'un de ses premiers actes fut de s'adresser à G. Helleputte, qui avait fondé à Louvain une Gilde des métiers, pour lui proposer l'institution d'une fédération de toutes les sociétés chrétiennes du pays. Cette idée fut adoptée d'enthousiasme et la nouvelle fédération, qui prit le nom de *Ligue démocratique belge*, fut définitivement constituée le 2 février 1891.

La *Ligue ouvrière antisocialiste* de Gand eut comme première tâche le soutien et le développement du journal *Het Volk*. Elle s'attacha ensuite à créer des œuvres consacrées à l'amélioration du sort de l'ouvrier et notamment une coopérative de boulangerie, d'épicerie, de vêtements, une bourse de travail, un organisme de secours aux sans travail, un cercle d'études sociales, des cours professionnels, une bibliothèque populaire, et diverses œuvres de mutualité.

Il restait à fixer l'attitude de la Ligue ouvrière antisocialiste dans un dernier domaine, celui de la politique. Beaucoup de chefs catholiques estimaient que les ouvriers devaient entrer dans les cadres du parti et s'abstenir de réclamer leur autonomie. Tel n'était pas l'avis d'Arthur Verhaegen, qui croyait que la ligue ouvrière devait conserver son indépendance, ce qui n'excluait nullement l'alliance sur le terrain électoral avec le parti catholique traditionnel. Dès que la révision constitutionnelle de 1893 eut accordé aux ouvriers le droit de suffrage, la Ligue ouvrière antisocialiste s'adressa à l'Association catholique et constitutionnelle de Gand pour obtenir que des candidats désignés librement par elle figurassent dorénavant sur les listes présentées au suffrage des

électeurs catholiques. Après de longues négociations, un accord fut conclu sur ces bases entre les deux associations en 1894. Aux élections législatives qui suivirent, deux sièges furent réservés sur la liste catholique aux représentants de la Ligue ouvrière antisocialiste. Celle-ci s'empessa d'en offrir un à son président. Verhaegen refusa, estimant que les futurs députés devaient appartenir à la classe ouvrière.

Mais une personnalité comme celle d'Arthur Verhaegen devait figurer au parlement belge. Quelques années plus tard, les électeurs catholiques de l'arrondissement d'Eecloo lui offrirent un mandat de député que, cette fois, il accepta. Dès qu'il pénétra à la Chambre des représentants, Arthur Verhaegen y joua un rôle important, qui s'accrut du jour où il fut nommé président de la *Ligue démocratique belge* qu'il avait contribué à fonder. Il n'est pas une question importante où il ne fit connaître son avis et celui-ci était toujours écouté et souvent suivi. Son intervention fut spécialement énergique en matière militaire. Résolument partisan du service personnel général, il n'hésita pas à défendre ses idées à la Chambre en dépit de l'hostilité d'une partie importante de ses électeurs et mit même son mandat à leur disposition plutôt que de sacrifier ses convictions.

Pendant sa carrière politique et sociale, Arthur Verhaegen publia un nombre considérable — plus d'une centaine — de brochures et d'articles de revues. Nous nous bornerons à mentionner deux œuvres importantes :

*Jules Lammens et les œuvres catholiques.*  
Gand, 1909;

*Vingt-cinq années d'action sociale.*  
Bruxelles, 1911.

Cette belle activité devait être interrompue par la guerre, en 1914. Arthur Verhaegen se mit à la disposition de l'autorité militaire belge, qui utilisa ses connaissances d'ingénieur à la surveillance des travaux exécutés pour la défense d'Anvers. Quand les Allemands occupèrent le pays, il ne put renoncer à lutter pour sa patrie et transmit aux

autorités belges d'importants renseignements d'ordre militaire. Une de ses lettres, interceptée par l'envahisseur, le fit envoyer en Allemagne. Sa santé prématurément ébranlée par son trépidant labeur ne put résister aux duretés du régime auquel il fut soumis. Quand les Allemands s'en aperçurent, ils le renvoyèrent en Belgique et Arthur Verhaegen mourut à Bruxelles.

Quelques jours avant sa mort, le roi Albert, voulant reconnaître les services qu'il avait rendus, lui avait octroyé le titre de baron et la croix de grand-officier de l'Ordre de Léopold.

Joseph E. Nève de Mévergnies.

Georges Goyau, *Un initiateur catholique, Arthur Verhaegen*, dans la revue *Le Correspondant* (Paris, 10 août 1918)

**VERHAGEN** (*Pierre-Théodore*), avocat, homme politique, né à Bruxelles le 5 septembre 1796 (19 fructidor an IV), décédé dans la même ville le 8 décembre 1862.

Par son père, l'avocat au Conseil de Brabant Pierre Verhaegen (1767-1835), descendant d'une famille noble brabançonne, connue dès le xv<sup>e</sup> siècle dans le pays d'entre-Dyle-et-Démer, de même que par sa mère Jeanne-Françoise Schuermans (1773-1853), Pierre-Théodore était d'excellente origine. Studieux et appliqué, il fit ses études au sein du milieu familial; il les termina à l'École de droit de Bruxelles et devint avocat, le 28 juillet 1815. Très rapidement, il se spécialisa comme avocat d'affaires et conquist au barreau une place en vue. Personnellement riche, il renforça encore sa situation sociale par son mariage avec Mlle Jeanne Barbanson, fille du président du tribunal de première instance de Bruxelles, reçu au lignage des Sweerts en 1786.

Un procès de caractère politique, celui des grands-vicaires Goethals et Maertens, poursuivis par la justice royale pour avoir obéi aux ordres de Mgr de Broglie, à ce moment en exil, mit pour la première fois le nom de Verhaegen en vedette. Avec plusieurs avocats en renom, il plaida la cause des

prévenus devant la cour d'assises du Brabant et obtint leur acquittement, le 25 mai 1821.

Bien qu'ayant été élevé dans un milieu très pieux, Verhaegen évolua bientôt vers un libéralisme spiritualiste, qui fit de lui un admirateur de la politique de laïcisation et de centralisation de Guillaume I<sup>er</sup>. Bourgmestre de la commune de Watermael-Boitsfort depuis 1825, il refusa, en 1828, d'adhérer à l'Union des Oppositions qui, selon lui, faisait des libéraux les dupes du « parti prêtre ». Lors de la révolution de 1830, il se tint à l'écart des événements et refusa de siéger au Congrès national.

Le rapprochement entre les catholiques et les libéraux reçut un coup très dur du fait de l'encyclique *Mirari vos* de 1832, condamnant le catholicisme libéral de Lamennais et les libertés constitutionnelles. Lorsque, en 1834, l'épiscopat créa l'Université de Malines (bientôt transférée à Louvain) en vue de maintenir dans le domaine scientifique et social l'unité de la doctrine catholique, Verhaegen mit en branle les milieux libéraux et, plus spécialement, les Loges maçonniques, afin de créer un enseignement supérieur complet basé sur des méthodes rationnelles et expérimentales (bientôt après, on allait prendre coutume de dire : sur les principes du libre examen). Ainsi naquit, le 20 novembre 1834, l'œuvre capitale de son existence : l'Université libre de Bruxelles. Il ne cessa de s'y intéresser et lui apporta un soutien pécuniaire appréciable. Membre permanent du Conseil d'administration, administrateur-inspecteur (depuis 1841), professeur de droit commercial, il resta toujours sur la brèche. Lorsque les âpres luttes politiques du temps provoquèrent la critique de l'Université et de son enseignement par les catholiques, il prononça des discours ardents et convaincus pour les défendre (14 octobre 1839, 6 octobre 1856, etc.). Verhaegen hésita avant d'accepter un mandat politique. Soudain, il se laissa élire membre du Conseil provincial du Brabant en 1836 et député de Bruxelles en 1837.

Désormais, il allait prendre part à tous les grands débats parlementaires. En matière de politique extérieure et de défense nationale, il fit preuve d'un grand patriotisme et n'hésita jamais à combattre les « économies irréfléchies et imprudentes », dût-il par là exposer sa popularité. Il était partisan des solutions sages, conseilla l'acceptation des XXIV Articles (6 mars 1839) et prit position contre le projet d'union douanière franco-belge de 1842.

En matière de politique intérieure, il fut en revanche un véritable homme de parti, profondément pénétré de la justesse de sa cause et ingénûment partial envers l'adversaire. Longs, emphatiques, hérissés d'incorrections et encombrés de redites, ses discours « portaient » néanmoins, à cause de la flamme qui les animait et de leur tour caustique. Il cribla d'attaques le chevalier de Theux, chef du cabinet qui tomba le 14 mars 1840, puis J.-B. Nothomb, animateur de la dernière combinaison unioniste, de 1841 à 1845, puis encore le jeune chef du « cabinet des six Malous » en 1846-1847. Plus l'esprit de tolérance mutuelle, prêché par les leaders catholiques et libéraux du mouvement de 1830, s'affaiblissait de part et d'autre, plus Verhaegen prenait figure de chef. Toutefois, ne l'imaginons pas inféodé à une tactique. Verhaegen avait un tempérament très individualiste. Lors du vote de la première loi scolaire, le 30 août 1842, il fut au nombre des trois opposants, sur soixante-dix-huit votants.

Après le célèbre Congrès libéral du 14 juin 1846 et les élections triomphales pour la gauche du 8 juin 1847, Verhaegen devint vice-président de la Chambre. Non sans une certaine recherche de l'effet, car il ne manquait ni d'orgueil, ni de flair politique, Verhaegen avait toujours refusé de faire partie d'une combinaison ministérielle. En revanche, il jouissait, comme président de l'*Association libérale* (qu'il avait fondée en 1847, après son départ de l'*Alliance libérale*, jugée trop démocratique), d'une réelle omnipotence au

sein du parti doctrinaire. Il appuya de toute son autorité et contrôla avec vigilance la politique orientée vers les réformes, mais strictement limitée aux règles constitutionnelles, du cabinet Rogier-Frère. Pour lui, un enseignement public indépendant, laïque, et l'indépendance du pouvoir civil devant l'épiscopat, restaient les questions essentielles.

Champion « de l'indépendance et de la nationalité » lors de la crise de 1848, Verhaegen fut élu président de la Chambre des représentants, le 28 juin 1848, par les libéraux et les catholiques. Il remplit ses fonctions avec un beau souci d'impartialité. Aussi le grand banquet offert par les députés à leur président, le 13 mars 1849, prit-il le caractère d'une sorte d'apothéose.

Jugé trop « radical » pour avoir défendu les deux projets Frère d'impôt sur les successions (1849, 1851) par une Chambre de plus en plus réactionnaire, Verhaegen préféra donner sa démission de président, le 29 septembre 1852. Redevenu député, il soutint sans enthousiasme le ministère libéral modéré présidé par Henri de Brouckère (1852-1855) et combattit la convention d'Anvers de 1854, concernant l'application de la loi Rogier de 1850 sur l'enseignement secondaire. Sous le dernier cabinet unioniste, celui de Pierre De Decker (1855-1857), son caractère combatif s'affirma en deux occasions célèbres : l'affaire des professeurs à l'Université de Gand, Brasseur et Laurant, attaqués par l'épiscopat en 1856 ; la discussion de la loi de 1857 sur les fondations charitables, cette fameuse « loi des couvents » qui, en octobre, provoqua la chute du ministère.

Une seconde période doctrinaire s'ouvrait. En dépit de l'opposition de quelques libéraux ultra-moderés, Verhaegen fut réélu président de la Chambre en décembre 1857. Mais l'entrée en scène du libéralisme progressif, lors des élections de 1858, les attaques cruelles des jeunes contre les « vieux libéraux », l'attristèrent. Il ne pouvait — étant donné sa formation — admettre, ni le

suffrage universel, ni l'instruction obligatoire. Le 17 mai 1859, il renonçait à la vie politique et quittait même le comité de l'Association libérale.

Peut-être se fût-il cependant adapté à la « politique nouvelle » de Jules Guillery, si la mort ne l'avait soudain terrassé. Revenant d'un grand congrès des Loges maçonniques d'Italie, il prit froid au passage du Saint-Gothard, en décembre 1862. Rentré à Bruxelles, il s'alita immédiatement, dicta ses dernières volontés à ses amis Hochsteyn, Van Schoor et Thiéfry, et mourut, le 8 décembre, fidèle aux principes qui avaient guidé toute son existence. Ses funérailles eurent lieu le 10, au milieu d'une affluence de monde extraordinaire.

Frans van Kalken.

Frans van Kalken, *Théodore Verhaegen* (Revue de l'Université de Bruxelles, nos 1 et 2, 1927-1928, 63 pages). — *Moniteur Belge, Annales parlementaires*. — Archives de l'Université de Bruxelles. — Louis Hymans, *Types et silhouettes* (Bruxelles, 1877), passim. — Tielemans, *Étude sur le legs de M. Verhaegen* (Bruxelles, 1863). — La plupart des discours de Verhaegen ont été publiés en brochures, conservées à la Bibliothèque royale.

**VERHAEGEN** (*Théotime*), missionnaire, écrivain, né à Malines le 19 février 1867, mort à Cha-tse-ti (Chine) le 19 juillet 1904. Il fit ses humanités au collège de Saint-Rombaut, reçut l'habit franciscain le 3 octobre 1883, enfin la prêtrise à Liège, le 22 mars 1890.

Après de zélés débuts comme professeur au collège Séraphique à Lokeren, il obtint de partir pour la Chine.

Il publia : 1. *Op reis naar China*; 2. *Les derniers jours d'un martyr. Relation de la persécution de 1898, dans laquelle périt le R. P. Victorin Delbrouck, de l'ordre des Frères-Mineurs*. Malines, imprimerie S. François (1903), in-8° de 125 p., pl.

P. Jérôme Gozens.

*Elenchus Religiosorum Defunctorum Prov. Belg., Mechl., typ. Prov., 1902, no 336.* — Noël Gubbels, *La vie et le martyre de Mgr Verhaegen*. Malines. — *Acta ordinis Fratrum Minorum* aux archives de l'Ordre.

**VERHAEGHE** (*Louis*), médecin, né à Ypres le 9 septembre 1811, mort à Ostende le 10 mai 1870.

Il fit ses humanités à Ypres et obtint, après un brillant examen à l'école de médecine de Bruges, le diplôme de chirurgien. Il alla perfectionner ses études médicales à Paris et vint s'établir à Ostende. Quoique lancé depuis plusieurs années dans une pratique médicale absorbante, il se soumit à l'épreuve du doctorat en médecine instituée par la loi de 1849, épreuve qu'il subit avec grande distinction. Auparavant il avait pris le grade honorifique de docteur en médecine de l'Université de Louvain, avec une dissertation sur *Les bains de mer* (1841).

Praticien instruit et estimé, très au courant de la médecine étrangère, dont une connaissance parfaite des langues allemande et anglaise lui permettait de suivre les rapides progrès, le Dr Verhaeghe avait acquis par de sérieux travaux et par une pratique étendue une grande réputation. Il avait eu l'occasion de nouer des relations personnelles avec nombre de collègues étrangers éminents. Il était chirurgien en chef des hospices civils d'Ostende, correspondant de l'Académie de médecine de Belgique depuis 1853, élu titulaire le 21 juin 1862, 2<sup>e</sup> vice-président en 1863 et 1<sup>er</sup> vice-président en 1869. Depuis le début de 1870, il avait occupé le fauteuil de la présidence à l'Académie de médecine quand une occlusion intestinale l'enleva en quelques jours. En 1850, le gouvernement lui avait décerné la médaille d'honneur pour les services qu'il avait rendus pendant l'épidémie de choléra de 1849.

On lui doit plusieurs mémoires sur *L'action des bains de mer d'Ostende*, sur *Les marées*, sur *La phosphorescence de la mer*, sur *L'action de l'air de la mer*; des notices relatives à la médecine et à la chirurgie : *Réduction des luxations métacarpo-phalangiennes*; *Procédé d'opération du bec-de-lièvre*; *Essai de chirurgie plastique*; *Les résections osseuses*; *Les ruptures du périnée*; *Traitement de la teigne*; *L'uranoplastie*; *Les injections sous-cutanées*; *Le choléra*, etc., et la traduction d'un ouvrage du Dr Jenner sur *Le typhus et la fièvre typhoïde*. Il a publié

également une intéressante étude sur *L'enseignement médical en Prusse (1857)* et des *Observations météorologiques faites à Ostende de 1854 à 1855*.

Leon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 245. — *Histoire de l'Acad. roy. de méd. de Belg.*, 1904, t. XVI, p. 403. — *Bull. Acad. roy. méd. Belg.*, 1870, t. IV (3<sup>e</sup> sér.), p. 362, Discours de Marinus.

**VERHAEREN (Émile)**, littérateur, n le 21 mai 1855 à Saint-Amand (lez-Puers), un gros bourg sis au bord de l'Escaut, à cinq lieues au sud d'Anvers, mort le 26 novembre 1916, dans la gare de Rouen où, par suite d'une fatale imprudence, il fut écrasé par un train.

Il avait fait ses humanités à Gand (1869-1877) au Collège Ste-Barbe tenu par les jésuites, où il eut entre autres pour condisciple Georges Rodenbach, et où commença son culte des lettres françaises, dès la quatrième, par ses lectures et des essais poétiques. Il aimait particulièrement Hugo et Musset. Ses humanités terminées, il rentra à Saint-Amand, et, se conformant aux désirs de sa famille, il prit un emploi chez son oncle qui possédait une huilerie dans le village natal. Il devait recueillir sa succession, mais, au bout d'un an, il renonça à une charge pour laquelle il ne se sentait pas de dispositions, et il se rendit à l'Université de Louvain pour des études de droit. Il y resta six ans (1875-1881), mais il s'y occupa autant de littérature que de science juridique. Il y devint un des collaborateurs principaux de la *Semaine des Étudiants* (1879-1881), un journal qui mérite d'être signalé pour le rôle qu'il tint dans l'œuvre de rénovation littéraire alors en préparation. Le *Type*, autre journal universitaire fondé dans le même milieu intellectuel par Max Waller, est digne d'une mention analogue. Les deux feuilles estudiantines se livrèrent bataille, mais c'est de là que sortit, en partie, le *Renouveau poétique*, ordinairement désigné : *Mouvement de 1880* ou de la *Jeune Belgique*.

De Louvain, Verhaeren, muni du diplôme de docteur en droit, passa à Bruxelles où il devint le stagiaire

d'Edmond Picard, le grand avocat bien connu, qui était un passionné d'art et de littérature, un excitateur d'initiatives audacieuses, un meneur d'hommes, surtout d'hommes jeunes et novateurs. Mais Verhaeren ne montra point de goût pour les luttes du barreau. Il quitta la maison du maître réputé et il se prononça définitivement pour la carrière d'écrivain.

Il avait déjà fréquenté les bureaux de revues et les cénacles lorsqu'en 1883 il publia les *Flamandes*. C'est le premier recueil lyrique d'une imagination qui allait se manifester singulièrement féconde et produire une trentaine de volumes de l'espèce. Les *Flamandes* sont d'un réalisme intense et même brutal, mais l'inspiration n'en est pas toujours personnelle ou « de visu ». L'auteur développe trop ses sujets d'après la suggestion des toiles d'ardente tonalité des musées, ou, pour mieux dire peut-être, il les voit trop, ces sujets, à travers les peintures de Jordaens, des Teniers, Breughel et autres artistes du Nord. Toutefois, il s'annonce comme un écrivain d'un brillant avenir : il porte dans les mains une palette riche des plus séduisantes couleurs en même temps qu'un instrument d'une merveilleuse sonorité. Il continue par les *Moines* (1886), où le sensualisme de ses chants de début s'adoucit et, si l'on veut, se teinte de mysticisme, encore que ses figures de reclus ne soient pas, toutes, strictement vraies. Mais, dans ce recueil, le puissant manieur de mots et de rythmes que promettaient les *Flamandes* s'affirme nettement.

Au cours d'une crise morale et religieuse, compliquée d'une pénible maladie, il jette, comme fiévreusement, sur le papier, les *Soirs* (1887), les *Débâcles* (1888) et les *Flambeaux noirs* (1890) qu'on a qualifiés de « trilogie noire », en raison des pensées sombres dont ils sont remplis. Parmi les brumes qui enveloppent ces pensées, et parmi les recherches d'expression qui les obscurcissent au lieu de les éclairer, on discerne une autobiographie, de nature à la fois intellectuelle et physiologique, ainsi

qu'un état d'esprit très hostile à la vie et aux hommes. Toutes les relations antérieures du poète avec le monde sont brisées. Ses croyances sont ruinées. Il se plaît à souffrir, ou à se faire souffrir :

Le soir, plein de dégoût du journalier mirage,  
Avec des dents, brutal, de folie et de feu,  
Je mords en moi mon propre cœur et je l'outrage  
Et ricane, s'il tord son martyre vers Dieu.

(Les Soirs : *Insatiablement.*)

Faisons observer, dès l'instant, que, dans cette « trilogie noire », il essaie de marteler le rythme conformément à l'allure de l'idée, mais, pourtant, il n'en est pas encore au « vers libre ».

Un autre Verhaeren que celui des Soirs apparaîtra bientôt, un Verhaeren rasséréiné, s'intéressant à tout ce qui vit fortement, à la nature féconde, à la puissante civilisation industrielle de son temps, aux « forces tumultueuses » qui s'agitent autour de lui. C'est un thème poétique qu'il a souvent traité avant la Grande Guerre. Mais les événements formidables de 1914 à 1916 vont le décevoir cruellement. Il s'en inspirera pourtant. Au reste, il a écrit jusqu'à sa dernière heure.

Si, maintenant, nous reprenons l'énumération de ses recueils lyriques, nous aurons à dresser cette longue liste : *Au Bord de la Route* (1890; réimpression en 1895 dans les POÈMES, sous le titre : *Les Bords de la Route*); *Les Apparus dans mes chemins* (1891); *Les Campagnes hallucinées* (1893); *Almanach : Les Douze mois* (1895); *Les Villages illusoirs* (1895); *Les Villes tentaculaires* (1896); *Les Heures claires* (1896); *Les Visages de la vie* (1899); *Petites Légendes* (1900); *Les Petits Vieux* (1901); *Les Forces tumultueuses* (1902); *Toute la Flandre* (en cinq parties : *Les Tendresses premières*, 1904; *La Guirlande des Dunes*, 1907; *Les Héros*, 1908; *Les Villes à pignons*, 1910; *Les Plaines*, 1911); *Les Heures d'après-midi* (1905); *La Multiple Splendeur* (1906); *Les Rythmes souverains* (1910); *Les Heures du soir* (1911); *Les Blés mourants* (1912); *Poèmes légendaires de Flandre et de Brabant* (1916); *Les Ailes rouges de la Guerre* (1916.) —

Posthumes : *Les Flammes hautes* (1917); *À la vie qui s'éloigne* (1924); *Chants dialogués* (1927).

Mais ce n'est pas toute son œuvre. On lui doit encore des pièces de théâtre : *Les Aubes*, drame en quatre actes, en prose (1898); *Le Cloître*, drame en quatre actes, en vers mêlés de prose (1900); *Philippe II*, intitulé : épisode dramatique, trois actes, prose et vers (1911); *Hélène de Sparte*, tragédie lyrique en quatre actes (1912); d'abord publiée en russe, traduction de Valère Brussov (1908), ensuite traduite en allemand par Stephan Zweig; — les *Contes de Minuit* (1885); — des études d'art : *Joseph Heymans* (1885); *Fernand Knopff* (1887); *Rembrandt* (1905); *James Ensor* (1908); *Pierre-Paul Rubens* (1910); *Notes sur l'Art* (1928); — des livres de guerre, en prose : *La Belgique sanglante*, recueil d'études et d'articles de guerre; *Parmi les Cendres : La Belgique dévastée* (1916); *Villes meurtries de Belgique : Anvers, Malines et Liège* (1916); — *Impressions* (trois séries d'études diverses : 1926, 1927, 1928); — *Sensations* (1928); — *España negra* (l'Espagne noire, impressions de voyage traduites du manuscrit par Dario de Regoyos, 1899, mais non publiées en français); — de nombreuses études, préfaces, collaborations à des revues et à des journaux.

Beaucoup d'œuvres de Verhaeren ont été traduites en langues étrangères.

Dans son abondante production lyrique, il n'y a pas que des développements sur le thème indiqué : la glorification des grandes énergies humaines. On y trouve de tout, mais cet ensemble varié ne saurait s'expliquer sans un rappel de ses origines ou des éléments constitutifs de son tempérament ethnique. Il est né Flamand. Peu d'hommes du Nord de la Belgique ont porté davantage les signes extérieurs qui révèlent leur race, bien qu'il n'ait jamais possédé qu'une connaissance sommaire de la langue flamande. Camille Lemonnier le décrit ainsi, lui lisant les épreuves des *Flamandes* : « Cassé, saccadé, rué la tête « en avant..., en trois coups de talon il « franchissait la distance du palier à ma



• table de travail... La voix à présent  
 • était coupante, nerveuse, scandant les  
 • mots, entrechoquant les rimes comme  
 • les gas du Bas-Escut cognant leurs  
 • sabots aux bourrées des frairies du pays  
 • natal. (*Souvenirs littéraires* : LA BEL-  
 GIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, 15 fé-  
 vrier 1913, pp. 289-290.)

Verhaeren lui-même s'évoque en ces  
 vers :

Mais je suis né, là-bas, dans les brumes de  
 (Flandre,  
 En un petit village, où des murs goudronnés  
 Abritent des marins pauvres mais obsédés  
 Sous des cieus d'ouragan, de fumée et de cendre.  
 (LES PLAINES, *Épilogue*.)

Mais c'est un Flamand qui a par-  
 couru maintes contrées de l'Europe et  
 visité ses immenses cités, qui a con-  
 templé « toute la Flandre », les régions  
 industrielles de son pays noir, qui s'est  
 intéressé aux divers spectacles d'art  
 (monuments et musées), aux diverses  
 manifestations d'activité économique qui  
 s'offraient à sa curiosité. On le défini-  
 rait volontiers : « une nature essen-  
 tiellement spontanée qui semble aller  
 vers les hommes et les choses avec les  
 yeux émerveillés ou stupéfaits d'un  
 enfant ou d'un barbare criant sa joie,  
 son étonnement, ses tristesses ». Les  
 quartiers populaires, les fabriques, les  
 docks l'attirent spécialement. L'atmos-  
 phère de Londres exerce sur lui une  
 sorte de fascination parfois malade et  
 débilitante.

Nombre de pièces de la trilogie des  
*Soirs*, des *Débâcles* et des *Flambeaux*, lui  
 ont été suggérées par la grande « ville  
 tentaculaire » dont l'âme « multiple »  
 semble se confondre avec la sienne  
 propre. Remarquons, à ce propos, que  
 d'abord il a maudit son époque dans les  
*Campagnes hallucinées* et les *Villes tenta-  
 culaires*. Il y prononce, en somme,  
 l'éloge de l'ordre « naïf et primitif ».  
 Son cerveau de penseur s'effare devant  
 le terrible phénomène social qui consiste  
 dans l'absorption des campagnes par les  
 villes, et c'est ce que dépeignent, en des  
 vers si pittoresques, les deux derniers  
 poèmes des CAMPAGNES HALLUCINÉES :  
*Le Départ* et *La Béche*. L'idée revient,

mais élargie ou plutôt transposée, dans  
 les *Aubes*. Nous y voyons l'avenir en  
 marche, l'avenir tel que le poète se  
 l'imagine, c'est-à-dire débarrassé du  
 poids du présent ou, pour mieux nous  
 exprimer, le passé, le présent et l'avenir  
 mis d'accord, bref la réconciliation finale  
 entre la campagne et la ville. Ainsi  
 l'ancien désespéré glorifie la vie, ainsi  
 en devient-il le chantre exalté dans les  
*Visages de la vie*, les *Forces tumultueuses*,  
 la *Multiple Splendeur*, les *Rythmes sou-  
 verains*. En vertu de la même évolution  
 de son esprit, il en vient à dégager, du  
 monde laborieux du siècle, une poésie  
 qu'on avait à peine discernée jusqu'alors.  
 C'est même là une des particularités de  
 son lyrisme. Il n'estime pas, à la façon  
 de beaucoup de poètes, que les mani-  
 festations de l'industrie et les applica-  
 tions de la science sont laides, antipoé-  
 tiques, pour le motif qu'elles détruiraient  
 les beaux sites, les beaux rêves, les  
 beaux lointains. Il juge, au contraire,  
 que les usines, les fabriques, les activités  
 hardies, bruyantes, sont des « matières  
 lyriques », qu'elles peuvent être évo-  
 quées poétiquement, qu'elles contiennent  
 leur beauté propre quand ce ne serait  
 qu'en ce sens : leur rendu est susceptible  
 d'être un produit artistique de haut prix.

Mais Verhaeren fait plus que commu-  
 nier, par là, avec son temps. Il montre  
 que la splendeur artistique de l'être  
 humain n'est pas uniquement dans sa  
 plastique corporelle, qu'elle réside aussi  
 dans son énergie et sa puissance intel-  
 lectuelles. En d'autres termes, il prouve  
 que la beauté peut être dans l'homme  
 d'affaires qui réfléchit et qui lutte, ou  
 même que la laideur peut devenir su-  
 perbe, esthétiquement, prendre l'allure,  
 la figure séduisante d'un spectacle que  
 l'on contemple pour lui-même et en  
 lui-même.

Admirateur de tout ce qui s'agit ou  
 se meut dans la vie, l'histoire et la  
 légende, il l'est également de la nature  
 terrestre dans son bouillonnement oc-  
 culte, dans ses gigantesques et téné-  
 breuses germinations. Passant du pes-  
 simisme à l'optimisme, il conseille aux  
 hommes de travailler, de s'aimer et de

s'admirer les uns les autres, de s'appliquer à découvrir le bonheur dans leur orgueil d'exister, et même de chercher Dieu en eux-mêmes. C'est alors, chez le poète, le panthéisme qui triomphe : il a commencé déjà de s'exprimer dans les *Villages illusaires*, de 1895 (le Forgeron), mais il se déploie surtout dans les *Visages de la vie*, les *Forces tumultueuses*, la *Multiple Splendeur* et les *Rythmes souverains*.

Ainsi Verhaeren a-t-il célébré « la Terre ». On voudrait ajouter, pour être bien compris, qu'il a semblablement célébré « sa terre », son pays belge. Il a représenté ce pays en peinture directe ou en traduction indirecte, si l'on ose dire. D'une part, il le décrit tel qu'il le voit ou croit le voir : *Les Flamandes*, *Les Moines*, *Toute la Flandre*. Mais, d'autre part, il en fait des traductions indirectes ; ou bien il tire des agrandissements symboliques de ce qui s'est déroulé devant ses regards tandis qu'il était enfant ou qu'il avait atteint l'âge d'homme (LES VILLAGES ILLUSAIRES : *Le Passeur d'eau*, *Le Forgeron*, *Le Menuisier*, *Les Cordiers*). On songe également à son pays lorsqu'on considère l'attraction qu'ont exercée sur lui les grandes forces de la nature, l'air, le vent, la mer, la tempête, les rafales, lorsqu'on l'entend crier son amour pour tout ce qui bruit, lorsqu'il évoque les horizons brumeux et tourmentés (par exemple : *A la gloire du vent* dans la MULTIPLE SPLENDEUR).

Mais des vues reposantes se rencontrent dans ses œuvres (*Toute la Flandre*, *Les Rythmes Souverains* : LE PARADIS). Des notes de tendresse, de joie calme, de mélancolie y résonnent aussi. Verhaeren a su se faire un doux lyrique, particulièrement dans les *Heures claires*, les *Heures d'après-midi*, les *Heures du soir* : il y est poète intimiste et chanteur supérieur de l'amour du fiancé et de l'époux. Ces trois recueils passeront sans doute au premier rang de sa féconde production lyrique.

Mais, poète intimiste, poète patrial et poète universel (ces deux inspirations se fondent assez souvent l'une dans

l'autre), il est partout un peintre très vivant de la matière et de la pensée. Réaliste, Naturaliste, Parnassien, il est, en maints endroits, le plus audacieux et le plus heureux des Symbolistes. A l'école nouvelle qui s'organise entre 1880 et 1885, au Symbolisme, il apporte des trésors brillants et durables. Son cerveau se prête d'ailleurs, au mieux, à ce genre de lyrisme : c'est un merveilleux « appareil d'agrandissement ». Les visions extérieures s'y transforment artistiquement, mais, parfois, elles s'y déforment au point qu'on les dirait la création d'un visionnaire. Or, le visionnaire se fait place d'autant plus facilement chez Verhaeren qu'il a une tendance marquée à l'exagération et à l'emphase. C'est alors l'écrivain qu'Albert Mockel a si justement qualifié de « poète du paroxysme ».

Mais son paroxysme est à base de Romantisme. En réalité, le grand poète belge est tour à tour Romantique, Naturaliste, Parnassien, Symboliste. Il est Symboliste, il fut Symboliste naturellement, ou sans avoir l'air de réaliser une doctrine ou de s'imposer un effort d'école littéraire. Il le fut de diverses manières : par l'agrandissement des objets reproduits, par l'indéterminé qu'il prêtait aux contours de ses dessins, par la délocalisation des milieux évoqués, par la personnification des choses inertes et matérielles, par l'espèce de physionomie tourbillonnante qu'il conférait aux sensations éprouvées. Voilà pourquoi les villes qu'il a visitées (Berlin, Londres, Paris, etc.) ne sont pas ces villes, mais *des villes*, des masses géantes, bruyantes, agissantes. Voilà pourquoi, d'un autre côté, le poète a l'air, par moments, de vivre au sein d'une humanité toute proche des phénomènes de la nature livrée à elle-même, de se mêler à ces phénomènes comme s'il en constituait une de ses parties. Il s'apparente alors, par un mouvement tout spontané, à l'aède primitif ou épique que fut Hugo. Il relève d'ailleurs de lui par sa façon de prêter à ses portraits et à ses tableaux des proportions et des colorations énormes. Il en relève également

par son goût pour la poésie-discours, soit une poésie qui démontre, entraîne, convainc.

Il s'est, en outre, essayé dans le genre dramatique; il en a conçu la forme suivant un rythme spécial: en vers mêlés de prose. Il réserve la prose à ce qui pourrait s'appeler les simples observations et récits de la conversation, et ce mode de langage cède la place au verbe rimé lorsque le dialogue passe ou s'érige au plan supérieur des idées élevées et vraiment poétiques. Mais ses pièces sont plus statiques que dynamiques, ce qui n'empêche pas le *Cloître* d'avoir un accent, très prenant, de théâtre.

Verhaeren est aussi un écrivain de pure prose puisqu'il est à l'occasion conteur, critique littéraire et critique d'art. Malgré les mérites qui le distinguent dans ces autres manifestations de son activité intellectuelle, il semble bien devoir rester, pour la postérité, un Lyrique. C'est surtout à propos de ses poèmes qu'il y a lieu de parler de son évolution philosophique. Parti du credo religieux de sa famille, il l'abandonne et il se laisse gagner par la désespérance morale, l'athéisme, le panthéisme. Glorifiant la Science, il glorifie l'Homme: il l'invite à ne plus quérir Dieu qu'en lui-même ou à se sentir, à *se vouloir* Dieu. Le culte de l'être humain le conduit à un culte éperdu des choses, lequel se traduit en de véritables cantiques d'ébriété panthéistique ou d'autolâtrie païenne:

Tout m'est caresse, ardeur, beauté, frisson, folie,  
Je suis ivre du monde et je me multiplie  
Si fort en tout ce qui rayonne et m'éblouit  
Que mon cœur en défaille et se délivre en cris.

LA MULTIPLE SPLENDEUR: *La Joie*.

Verhaeren a de même son évolution littéraire et rythmique. Ayant d'abord observé dans ses points généraux l'esthétique parnassienne (*Les Flamandes*, *Les Moines*), il s'en est allé, et cela par un développement naturel ou presque fatal de son tempérament poétique, vers le Symbolisme dont il a brillamment appliqué les principes sur la représentation de la vie par des images amplificatrices et sur les libertés

qu'il convenait de laisser au rythme français (*Les Bords de la Route*, *Les Apparus dans mes chemins*, *Les Villages illusoires*, un recueil intéressant à considérer du point de vue symboliste). Il est versilibriste comme d'instinct ou de naissance. En dépit des violentes saccades qui, par moments, secouent sa phrase, il est sans conteste l'un des écrivains français chez qui la métrique indépendante est la plus justifiée ou chez qui la pensée commande ou engendre le mieux le rythme. Mais il y a en lui autre chose encore qu'un Parnassien et un Symboliste: par bien des liens il se rattache au Romantisme, surtout au Romantisme fougueux et sonore de Hugo. C'est, comme le narrateur effréné de la *Légende des siècles*, un « visionnaire », ainsi que nous l'avons déjà noté. Son imagination, qui joue très souvent en lui le rôle de « faculté maîtresse », nous apparaît comme étant poussée, par une tension irrésistible de sa volonté, vers une espèce de contemplation hallucinatoire de la réalité. La recherche de sensations ainsi portées à un maximum d'intensité l'entraîne à la recherche d'images portées à un maximum d'expressivité (les *Villes tentaculaires*, les *Forces tumultueuses*). Dans sa surexcitation mentale et presque physique, il ne s'arrête devant aucun réalisme vital, sinon animal.

Il a des procédés de style ou des vocables favoris dont il abuse (tels *rouge*, *ardent*, *clair*, *roux*, *l'or*, l'interjection *dites!* l'emploi des adverbes, dont beaucoup ont une espèce de signification exaspérée). Dans sa langue d'un éclat farouche, de fréquentes audaces de grammaire se rencontrent; il va parfois jusqu'au barbarisme et au solécisme, mais au barbarisme et au solécisme conscients. Sa poésie, c'est souvent le premier jet dans toute sa rudesse spontanée, mais souvent aussi dans toute sa splendide beauté.

En résumé, cet homme du Nord, dont l'œuvre ne renferme pourtant pas le germanisme que Mlle Frets s'efforce d'y découvrir, a pénétré dans la littérature française avec des allures de réfractaire

à l'endroit de nombre de lois jusqu'ici reçues. Il y a apporté des façons de sentir et des manières de peindre qui constituent la marque des Maîtres suprêmes. Il est le poète d'une poésie presque inaperçue avant lui : la poésie de la science et de l'énergie humaine. C'est un étonnant créateur d'expressions imagées et de symboles représentatifs (voyez, par exemple, *Sur la mer* dans les *FORCES TUMULTUEUSES*). Sa supériorité s'affirme non moins grande dans le rythme vigoureux et l'ample déroulement de sa phrase versifiée :

Mais au dehors  
 La meute innombrable des vents  
 Aboie autour des seuils et des auvents ;  
 Ils viennent d'au-delà des vagues effarées,  
 Dieu sait pour quelle atroce et nocturne curée ;  
 L'horizon est battu par leur course et leur vol,  
 Ils saccagent la dune, ils dépeçant le sol ;  
 Leurs dents âpres et volontaires  
 Ragent et s'acharnent si fort  
 Qu'elles mordraient jusqu'au fond de la terre  
 Les morts.

(LA GUIRLANDE DES DUNES : *Un toit là-bas.*)  
 Georges Doutrepoint

Stefan Zweig, *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, traduit de l'allemand par P. Morisse et H. Chervet, Paris, Mercure de France, 1910. — G. Buisseret, *Evolution idéologique d'Emile Verhaeren*, Paris, 1910. — Georges Doutrepoint, *Les débuts littéraires de Verhaeren à Louvain*, Bruxelles, van Oest ; Paris, G. Crès, 1919. — Jos. De Smet, *Emile Verhaeren, 1<sup>re</sup> partie, 1855-1893*, réédition, 1922 ; *2<sup>e</sup> partie, 1894-1916*, 1920, Malines, Ryckmans. — L. Charles Baudouin, *Le Symbole chez Verhaeren, essai de psychanalyse de l'art*, Genève, 1924. — René Golstein, *Emile Verhaeren, la vie et l'œuvre, l'évolution des idées*, Paris, La Pensée latine, 1921. — Emile Verhaeren, *Choix de Poèmes*, avec une préface d'Albert Heumann, Mercure de France, 1926. — Edmond Estève, *Un grand poète de la vie moderne, Emile Verhaeren (1855-1916)*, Paris, Boivin, 1928. — P. Mansell Jones, *Emile Verhaeren, a study in the development of his art and ideas*, Londres, 1926. — Enid Starkie, *Les sources du lyrisme dans la poésie d'Emile Verhaeren*, Paris, de Boeckard, 1927. — André Fontaine, *Verhaeren et son œuvre*, Mercure de France, 1929 (volume contenant la bibliographie des articles publiés par Verhaeren dans les revues et dans les journaux d'art). — Ad. van Bever et P. Léautaud, *Poètes d'aujourd'hui*, t. III, Mercure de France, 1929. — A. Mahille de Poncheville, *Promenades avec Emile Verhaeren*, Mercure de France, 1930. — Albert Mockel, *Emile Verhaeren, poète de l'énergie*, Mercure de France, 1933. — Huberta Frels, *L'élément germanique dans l'œuvre d'Emile Verhaeren* (BIBLIOTHEQUE DE LA REVUE DE LITTÉRATURE COMPARÉE (CVI)), Paris, Champion, 1935.

**VERHAGEN (Jean-Joseph)**, peintre, né à Aerschot le 23 août 1726, mort à Louvain le 29 septembre 1795.

Il apprit le dessin à Anvers, à l'école de Gaspar Moens, sculpteur et professeur à l'Académie, et la peinture chez son frère Pierre-Joseph. Resté célibataire, il travaillait dans l'atelier de son frère, dont il adopta le coloris. L'église Saint-Quentin à Louvain conserva de lui des tableaux religieux, mais il se spécialisa dans le genre et adopta la manière de Teniers, en agrandissant un peu les personnages. Ses œuvres, où la vaisselle en poterie se fait remarquer, lui valurent le surnom de *Potkens* Verhagen. On conserve de ses peintures à l'abbaye du Parc (lez-Louvain) et dans des collections particulières.

Rt. Maere.

Voir bibliographie sous la notice concernant son frère Pierre-Joseph.

**VERHAGEN (Pierre-Joseph)**, peintre, né à Aerschot le 19 mars 1728, mort à Louvain le 3 avril 1811. Son père, Guillaume, chirurgien, fut receveur et échevin de la ville d'Aerschot. Un peintre local, van den Kerckhoven, remarqua chez Pierre-Joseph, âgé alors de 11 ans, des aptitudes pour le dessin et le prit dans la suite pour disciple. De 1744 à 1747, il fréquenta l'Académie d'Anvers, dirigée par Balthazar Beschey, et dans l'entre-temps se procurait des ressources par ses dessins pour dentelles. Ce séjour à Anvers contribua sans doute à faire naître chez son frère aîné, Jean-Joseph, la vocation de peintre. Appelé à Louvain le 6 mars 1749, Pierre-Joseph y trouva un gagne-pain et épousa, le 29 septembre 1753, Jeanne Hensmans, dont il eut sept enfants. Son épouse dirigeait un commerce de merceries, tandis que lui-même exécutait des décors pour salons, des dessus de cheminées et peignait des bannières et des blasons que les étudiants appendaient à certaines occasions à la porte des maisons où ils avaient leur logement. Dans l'entre-temps, il se forma à la peinture des tableaux, en copiant des œuvres de de Crayer, de Rubens et de Van Dyck. Au début de sa carrière artistique, il trouva un protecteur en Guillaume Van Linthout, président du collège Viglius, qui lui commanda

notamment deux copies de de Crayer pour l'église Saint-Quentin à Louvain. La même église possède sa première œuvre plus personnelle (1753), représentant le *Purgatoire*. Deux grands tableaux, l'*Offrande de Melchisédech* et la *Cène*, qu'il exécuta pour le chœur de l'abbatiale d'Averbode en 1765 et 1766, peuvent être cités parmi ses œuvres les plus importantes. Un amateur bruxellois, le banquier Daniel Danoot, appela sur Verhaghen l'attention du comte de Cobenzl, ministre plénipotentiaire des Pays-Bas autrichiens, qui lui commanda une toile représentant *Saint Étienne, roi de Hongrie, accueillant le légat du pape* (musée de Vienne). A la mort de Cobenzl, Charles de Lorraine envoya le tableau à Marie-Thérèse qui, outre le prix d'achat, fit remettre au peintre cinq médailles d'or. Bientôt après, il reçut un subside pour un séjour de deux ans en Italie et fut nommé peintre ordinaire de Charles de Lorraine, le 13 mai 1771. Il quitta Louvain le 22 mai et se rendit à Rome par Paris, Versailles, Turin, Milan, Parme et Bologne. Il y demeura jusqu'au 24 avril 1773 et, avant de quitter, offrit au pape Clément XIV une réplique de son tableau représentant les *Disciples d'Emmaüs*, qu'il comptait offrir à Marie-Thérèse. Après avoir visité Naples et la Sicile, il se rendit à Vienne en passant par Florence et par Venise. Il reçut bon accueil à la cour impériale et repartit pour les Pays-Bas le 29 septembre 1773, par Dresde, Leipzig et Dusseldorf. La tabatière en or massif, que Marie-Thérèse lui offrit avant son départ, figure dans la suite sur certains de ses tableaux. A son retour, le peintre s'arrêta à Averbode et Aerschot, où habitaient sa mère et ses sœurs, et fut reçu triomphalement à Louvain. Les peintres d'Anvers lui réservèrent, eux aussi, une réception. Mais Verhaghen reprit bientôt son existence provinciale. Ses voyages, que, d'après sa correspondance, il semble avoir fait en touriste plus qu'en peintre, n'ont guère exercé de l'influence sur sa manière, qui pourtant révèle parfois de lointains rapports

avec Tiepolo. Dorénavant les commandes affluèrent : dix grandes toiles pour l'abbaye norbertine de Parc (1774-1781), d'autres pour celle d'Averbode, où son ami Trudo Salé fut abbé de 1778 à 1782, pour les Alexiens de Louvain, etc., datent de cette époque. Citons parmi les œuvres assez inégales du peintre, l'*Adoration des Mages* (1781) du musée et l'*Ascension* de l'hôtel de ville de Louvain.

La suppression des couvents et la révolution vinrent entraver l'activité de Verhaghen en arrêtant les commandes faites par les églises. Désormais, il n'exécuta plus que de petits tableaux pour les particuliers et des portraits, d'ailleurs moins remarquables. Le 9 décembre 1799, il faillit périr victime d'une agression. L'année suivante se fonda à Louvain une école des beaux-arts, dont il fut président d'honneur. Ses dernières œuvres, notamment la *Contenance de Scipion* (musée de Louvain), dont le sujet, beaucoup plus que le style, rappelle le classicisme et David, datent de 1803. Il mourut des suites d'une attaque d'apoplexie (1811) et fut enterré à Wilsela. Son œuvre, considérable, mais fort inégale, est demeurée en grande partie dans les abbayes du Parc et d'Averbode et dans les églises de Louvain et des environs. Mais on trouve aussi de ses tableaux dans les églises Sainte-Catherine à Bois-le-Duc (*Noce de Oana, Repas chez Simon*), Saint-Martin à Courtrai, etc., dans les musées de Louvain, Bruxelles, Gand, Anvers, Vienne, et dans les collections particulières (De Munter à Louvain, Bautier à Bruxelles, etc.). Des expositions furent consacrées à Verhaghen à Louvain en 1883, en 1900 et en 1932, à Aerschot en 1928. La famille Bourdeaux possède les lettres écrites par P.-J. Verhaghen, son parent, durant son voyage à Rome, et les archives de l'abbaye du Parc conservent les notes biographiques publiées par Van Even, et rédigées par Georges-Joseph Verhaghen, prévôt des Prémontrés du Parc (1840-1841) et fils de Pierre-Joseph. Celui-ci fut avant tout

peintre d'histoire biblique. Les sujets repris à l'antiquité classique et les portraits sont accessoires dans son œuvre, comme sont accessoires aussi les rappels qu'on y trouve du classicisme français ou même de l'art de Tiepolo. Il est avant tout rubénien et prolonge la lignée des maîtres flamands du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aurore du XIX<sup>e</sup>. Malgré des faiblesses de dessin et un manque de distinction, voire une certaine vulgarité, dans le choix des types, il reste un peintre remarquable, par la facilité de la composition, par la somptuosité de la mise en scène et un coloris très personnel.

R. Maers.

Stas, *Louvain Nieuws*, Louvain, 1773 (p. 526-537, liste des œuvres). — Ch. Piot, dans *Messager des Sciences historiques*, 1839, p. 433. — E. Van Even, *De Schilder P.-J. Verhaghen, zijn leven en zijne werken*, 1873 (extrait du *Museum*), 2<sup>e</sup> édition, 1903 (extrait de *Vlaamsche Kunstbode*, Anvers). — Id., *Louvain dans le passé et dans le présent* (Louvain, 1895). — *Catalogue de l'exposition de dessins, esquisses et tableaux de Pierre-Joseph Verhaghen et de son frère Jean-Joseph Verhaghen ouverte à Louvain du 2 au 3 septembre 1883* (précédé d'une notice biographique, éd. [E. Van Even], Louvain). — P. Baulier, *Le peintre Pierre-Joseph Verhaghen* (1728-1811) dans *Bulletin de la Société royale d'archéologie de Bruxelles* (1932), p. 187-191. — V. De Munter, *Pierre-Joseph Verhaghen* (Bruxelles, 1932), in-4<sup>o</sup>, 497 p. et LXXX pl.

**VERHAS** (Emmanuel-François), peintre, né à Termonde en 1799, y décédé en 1864. Il fut directeur de l'Académie de Termonde, où ses fils Frans et Jan commencèrent leurs études; il fut leur premier maître. Il publia une *Anatomie appliquée aux Beaux-Arts, à l'usage des Académies de dessin, de sculpture et de peinture* (1838).

Son fils aîné, Frans, se fixa à Schaerbeek, où il mourut le 22 novembre 1897. Il exécuta de nombreux tableaux de genre, à l'imitation de ceux d'Alfred Stevens. La notice suivante est consacrée à son second fils.

Paul Lambotte.

A. von Wurzbach, *Niederländisches Künstlerlexikon*, t. II, p. 760.

**VERHAS** (Jan), peintre, né à Termonde le 9 janvier 1834, décédé à Schaerbeek (Bruxelles) le 31 octobre 1896. Elève de son père Emmanuel, il

passa par l'Académie d'Anvers, où il fut l'élève de Nicaise De Keyser, et voyagea en France et en Italie, séjournant notamment à Venise (1862).

Verhas, qui s'installa à Bruxelles en 1867, fut un peintre de figures très distingué. Après avoir peint de grandes compositions historiques (*Bataille de Calloo* (1863), etc.), il se spécialisa dans les portraits d'enfants, les scènes enfantines. Il subit l'influence d'Alma Tadema, qui avait été son condisciple à l'Académie d'Anvers. En 1880, son grand tableau de la *Revue des Écoles* (Musée de Bruxelles) lui valut un vif succès. Cette composition réunit un très grand nombre de portraits d'enfants et de personnalités diverses. Le musée de Gand possède de J. Verhas une toile également très populaire, groupant divers enfants autour d'une table, et intitulée *le Maître peintre*. Vers la fin de sa carrière, l'artiste se consacra à la représentation d'aspects animés de la plage de Heyst : *Promenade à ânes sur la plage* (Musée d'Anvers), *Procession à Heyst*, etc.

De son mariage, contracté à Binche, où il résida de 1864 à 1867, est née une fille, qui épousa le peintre Gisbert Combaz.

Paul Lambotte.

*Chronique des arts*, 1896, p. 331. — *Kunstkrönik*, 1896, p. 84. — E.-L. de Teyss, *Les artistes belges contemporains* (1894), p. 229-245.

**VERHEYDEN** (Isidore), artiste-peintre, un des grands paysagistes et figuristes de l'école belge de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, né à Anvers le 24 février 1846, décédé à Ixelles le 1<sup>er</sup> novembre 1905. Fils de Jean-François Verheyden, peintre estimable de l'école de 1830, il entra à 16 ans à l'Académie de Bruxelles, dans la classe du bon paysagiste Quinaux, au talent honorable, respectueusement classique, sans originalité. C'est là qu'il apprit les premiers éléments de l'art de dessiner correctement et de composer un tableau suivant les meilleures formules. Mais son tempérament le portait vers des horizons moins sages. A vingt ans, il quitte l'Académie et entre à l'atelier-libre

Portaels. Il se mêle au groupe de jeunes artistes, peintres et sculpteurs, qui devait bientôt composer le renouveau de notre art, menacé d'assagissement après la période, plus stérile que tumultueuse, du romantisme. Avec Agneessens, Emile Wauters, Verdyen, Van der Stappen, Licot, Frédéric, il continue la belle lignée de peintres qui, avec Louis Dubois, les Stevens, Eugène Smits, Leys, De Groux, etc., rajeunit la tradition en la fortifiant de liberté et d'apports personnels, au contact de l'impressionnisme naissant. C'est à l'appel de ce mouvement nouveau, d'abord inconscient chez la plupart de ses recrues, que fut fondé alors le groupe des XX, à l'initiative de trois artistes revenus d'un voyage en Espagne et au Maroc, Franz Charlet, Van Rysselberghe et Van Strydonck. L'un des premiers Vingtistes fut Isidore Verheyden. Il y forma ce que l'on pourrait appeler dans le langage politique la « droite », avec Théodore Verstraete, Jof Lambeaux et quelques autres, plus attachés aux traditions nationales que les exaltés du groupe. Ceux-ci écoutaient volontiers les échos des luttes parisiennes; le jeune talent de Verheyden, retenu par des racines profondes au sol patrial, peignait le paysage et le portrait.

Ses paysages ont la vigueur, l'éclat, la solidité de la nature campinoise et des forêts brabançonnées, qui font l'habituel sujet de ses tableaux; la matière en est superbe et luxuriante. Ses portraits semblent d'une autre main: ils ont la sobriété de coloris, la souplesse de facture, la calme puissance de figures sculptées. Ainsi, cet artiste, dans la forte conscience des nécessités de son art, adaptait intelligemment ses interprétations au caractère et à la vie propre de ses modèles. La nature, sous son pinceau, était toute lumière et toute adoration; la figure humaine, enveloppée d'ombre et de mystère, il la voulait grave, étant avant tout la forme d'une âme.

Toute l'activité d'Isidore Verheyden, toute son existence se partage entre ces deux expressions artistiques, où il

dépense une admirable maîtrise et un enthousiasme communicatif. Il ne fit partie des XX que pendant trois ans, sans cesser pourtant d'être en contact avec tous ceux de ses confrères qu'enchantaient les recherches tapageuses et les luttes audacieuses; il les suivait avec l'intérêt d'un esprit généreux et sensible; mais cet esprit était trop indépendant pour accepter aucune servitude ou pour suivre une route que sa clairvoyance devinait périlleuse. Tour à tour, ou le vit se retirer à la campagne, à Baesrode, à Hoeylaert, ou bien s'enfermer, à Bruxelles, dans son atelier de la chaussée de Vleurgat, et travailler là, avec l'ardeur, la foi, la belle santé dont son corps robuste, non moins que son art, donnait à tous l'impression. Il s'était marié en 1874; il avait eu de sa femme, Rosalie Gérôme, cinq enfants, dont l'un, François, fut peintre également, tandis qu'une de ses filles épousait un peintre aussi, Jean Vanden Eeckhoudt. Nul homme ne fut aussi sympathique, par sa franchise, son enthousiasme, sa bonté. Il obtint, aux salons belges et étrangers, tous les succès. Dans les dernières années de sa vie, il s'était intéressé à certaines formules d'écoles nouvelles; il avait voulu, en assouplissant sa manière, voir ce qu'elles pouvaient lui rapporter; il s'installa à la mer et y peignit des marines vigoureuses, heurtées, où le soleil éclaire violemment les voiles des embarcations et se joue parmi les flots... Ce ne fut qu'un essai. En 1900, l'Académie des beaux-arts de Bruxelles l'appela à diriger la classe de peinture d'après nature, où avaient professé Navez et Portaels. Il n'y resta que quatre ans: la mort l'enleva brusquement; ce fut une grande perte. Malgré ses succès, sa réputation, l'admiration dont il bénéficia pendant toute sa vie, Isidore Verheyden n'a pas encore obtenu, au moment où nous écrivons ces lignes, la consécration que méritait son talent. Une sorte de malchance l'a poursuivi après sa mort. A l'heure où sa mémoire aurait dû être fêtée, dans quelque exposition rétrospective, comme tant d'autres

le furent avec parfois moins de raison, un faussaire s'empara d'un nombre considérable de ses études, les signa, les vendit à vil prix. Une saisie, un procès, une condamnation, tout cela inquiéta le public et retarda l'hommage qu'il méritait.

Le Musée de Bruxelles possède de lui le *Verger en fleurs*, les *Scieurs de long*, la *Bûcheronne*, le portrait de Constantin Meunier et celui d'un jeune homme; le Musée d'Anvers, le *Pèlerinage en Campine*; le Musée de Gand, la *Chapelle en Campine* et les *Cerisiers en fleurs*; le Musée de Liège, les *Vieux chênes à Genck* et un *Paysage d'hiver*; le Musée d'Ostende, une *Matinée de septembre* (pêcheur); le Musée d'Ixelles, le *Braconnier sous bois*; le Musée Charlier, le *Clos du moulin, à Genck*; le Musée de Mous, la *Forêt de Soignes*; le Musée de Namur, un *Automne*; le palais du Roi *Vaches dans un verger*, les *Rochers de Namèche* et la *Moisson*. Parmi ses portraits, il faut citer surtout, outre celui de Constantin Meunier, ceux du père de l'artiste, de Marie Verheyden, du peintre Gillard, de François Vanden Beekhoudt, de Jacques Wiener et de Harveng, des peintres Binjé, Frans Courtens et Stacquet, de M<sup>me</sup> Verheyden, et plusieurs portraits d'enfants. De nombreux paysages appartiennent à des collections particulières.

Lucien Solvay.

Isidore Verheyden, notice par Gustave Van Zype, *Annuaire de l'Académie royale*, année 1928. — Souvenirs personnels.

**VERHEYDEN** (*Pierre*), graveur. Voir **MERICIA** (*Pierre A*), **VANDER HEYDEN** ou **VERHEYDEN**.

**VERHEYEN** (*Napoléon-Joseph*), magistrat et fonctionnaire, — administrateur de la sûreté publique et des prisons, — né à Anvers le 29 décembre 1807, mort à Bruxelles le 14 février 1869.

Il venait d'achever ses études de droit à l'Université de Gand lorsque surgirent les événements de septembre 1830. La situation d'Anvers était alors autrement grave que celle de Gand,

de Liège, voire de Bruxelles. La ville venait d'être bombardée, les patriotes belges y étaient entrés le 27 octobre, les incendies se multipliaient. Beaucoup d'habitants, la plupart d'opinion orangiste, voyaient dans la révolution la fin des transactions commerciales, l'anéantissement du port, leur ruine prochaine; de nombreux ouvriers, licenciés, réclamaient du travail et du pain; leurs attroupements et leurs manifestations menaçaient grandement la sécurité publique et étaient de nature à compromettre le succès de la libération de la Belgique.

C'est pour porter remède à ce déplorable état de choses que le colonel Stevenotte, commandant de la place d'Anvers, institua, le 28 octobre 1830, une *commission de sûreté publique*: composée de quatre membres, avec pouvoirs très étendus, elle était chargée du service de la police en général et du soin de donner de l'occupation aux ouvriers chômeurs.

La tranquillité fut par là ramenée dans la métropole belge, qui vécut, dès lors, aussi dans une atmosphère plus patriotique. Et lorsque cet organisme de sûreté publique fut dissous en 1831, ses membres reçurent les plus élogieux remerciements des autorités constituées.

Mais le calme ne fut pas de longue durée. La ville connut bientôt les horreurs du siège et fut menacée de destruction par les canonniers des vaisseaux hollandais et les obus de la citadelle. Les ouvriers recommencèrent à manifester et bien des habitants désertèrent leur cité. De nouvelles commissions furent créées: elles avaient pour but de prendre toutes les mesures utiles à la sauvegarde de l'ordre public, elles devaient empêcher ou enrayer les incendies et aussi surveiller les étrangers dont les menées apparaissaient dangereuses. Et il en fut ainsi jusqu'en fin janvier 1833.

Le rôle joué par ces « commissions de sûreté publique et d'incendie », — on en compte sept, — fut considérable; les services qu'elles rendirent à la métropole et conséquemment au pays, furent



de grande importance. L'histoire de ces organismes n'a guère été étudiée, c'est regrettable, car elle est très intéressante.

Napoléon Verheyen fit partie de toutes ces commissions, il fut le seul à avoir cet honneur. La première comprenait avec lui H. Colins, avocat, Ch. Devleeschoudere et Aug. Cambier, officier. Il en était le membre le plus jeune : il n'avait que 22 ans. Il en fut un des agents les plus actifs, et son attitude zélée et patriotique fut d'autant plus méritoire que la bourgeoisie qu'il devait protéger était hésitante, plus disposée à contrecarrer son œuvre qu'à l'aider ou l'encourager.

Dans le rapport officiel qu'il adressait, le 12 août 1832, au Ministre de la Justice, Charles Rogier, alors gouverneur de la province d'Anvers, disait : « Verheyen est membre de la commission des ouvriers, de la commission des incendies, officier de la garde civique de 3<sup>e</sup> ban et en même temps membre de la commission de sûreté publique. Personne plus que lui n'a rendu des services aussi signalés à la cause de la révolution; son étonnante activité, son énergie, ses talents et les dangers qu'il a courus lui donnent des titres à la bienveillance du gouvernement. »

Mais là ne se borna pas son rôle. Travailleur infatigable et intelligent, N. Verheyen entra, jeune encore, dans la magistrature, à une époque et dans une ville où les fonctions du parquet offraient bien des difficultés. Le Gouvernement provisoire le nomma substitut du procureur du roi le 5 novembre 1830, donc à l'âge de 22 ans. Il réalisa si bien ce qu'on attendait de lui, que, le 4 octobre 1832, il fut confirmé dans ce poste par le gouvernement du Roi, et le 24 avril 1836, à 29 ans, il était nommé procureur du Roi, passant en la même qualité, le 9 avril 1842, d'Anvers à Bruxelles. Jugeant sa carrière juridique, un journal, *L'Écho du Parlement*, rapportera plus tard les paroles de M. Putzeys, secrétaire général du ministère de la Justice : « L'esprit de modération et d'équité dont les actes de

Verheyen étaient empreints, la loyauté et le tact qui dirigeaient sa conduite, lui ont fait éviter tous les écueils, et la considération générale dont il était entouré n'a fait que grandir au milieu de circonstances parfois bien pénibles et bien délicates. »

Par arrêté royal du 8 janvier 1852, il fut nommé administrateur de la sûreté publique et des prisons, chargé ainsi de la lourde tâche de rétablir, au sein d'une administration négligée, l'ordre et la discipline indispensables à la sécurité nationale. Il dirigea ce service pendant plus de dix-sept ans avec un talent hors ligne et un tact remarquable.

Édouard Laloire.

Archives de la ville d'Anvers. — Archives du Ministère de la Justice. — Archives de la Société Nationale des Chemins de fer belges. — *Le Moniteur belge* de 1869. — *L'Écho du Parlement* de 1869, e c.

**VERHEYEN (Philippe)**, anatomiste, né à Verrebroeck, petit village du Pays de Waas, le 23 avril 1648, mort à Louvain le 28 janvier 1710. Ses parents, modestes cultivateurs, l'employèrent aux travaux des champs jusqu'à l'âge de vingt-deux ans. En 1670, le curé du village, ayant remarqué chez ce jeune homme des dispositions intellectuelles remarquables, entreprit de lui enseigner les éléments de la langue latine, pendant les saisons de chômage des travaux agricoles; son élève fit des progrès si extraordinaires, qu'il le fit admettre en 1672 au Collège de la Sainte Trinité à Louvain. Il y fit ses humanités en trois ans. En 1675, il fut admis comme étudiant en philosophie à la Pédagogie du Lis. Là encore il se distingua au point qu'après trois années d'études, il fut proclamé *primus* au concours général des quatre collèges de philosophie de Louvain.

Verheyen se destinait à l'état ecclésiastique, et il avait déjà commencé ses études de théologie, lorsqu'il fut atteint d'une inflammation grave de la jambe qui dégénéra en gangrène et nécessita l'amputation du membre. Guéri de cette opération, mais ne se trouvant plus dans les conditions requises pour rem-

plir les fonctions sacerdotales, il se fit inscrire à la Faculté de médecine.

Il aborda ces nouvelles études, avec le zèle et les aptitudes dont il avait déjà donné des preuves, et bientôt ses condisciples, rendant hommage à sa supériorité, lui conférèrent la dignité de président de leur Collège.

En 1681, il obtint le grade de licencié en médecine et montra des connaissances si approfondies que le jury inséra au procès-verbal la mention : *mirabiliter omnibus satisfecit*. La même année, il se rendit à l'Université de Leyde pour s'y perfectionner et retourna ensuite à Louvain pour terminer ses études, il y obtint le grade de docteur en 1683. À cet effet, il soutint trois thèses (*sine praeside*) suivant l'usage admis à l'Université de Louvain, mais il différa jusqu'en 1695 la cérémonie de remise du bonnet doctoral (*actus celebratio*). La cause de ce retard n'est que vaguement indiquée dans sa biographie (*propter varias rationes, est-il dit*).

Déjà en 1689, il l'avait emporté sur plusieurs concurrents pour la place de lecteur du cours d'anatomie à Louvain, et, en 1693, il ajouta à ce cours celui de chirurgie. Sa nomination de professeur fut unanimement approuvée et Verheyen justifia pleinement la bonne opinion qu'on avait de lui. L'Université de Louvain le compte à juste titre au nombre des savants qui portèrent au loin la renommée de l'*Alma Mater Lovaniensis*.

Verheyen se consacra tout entier à son enseignement; il voulut vérifier par lui-même les faits anatomiques et physiologiques qu'il était chargé d'enseigner, et fit dans ce but de nombreuses dissections, expériences physiologiques et même vivisections.

Il publia à Louvain en 1693 son *Anatomia corporis humani*, qui eut beaucoup de succès. Une nouvelle édition fut publiée après sa mort, par les soins de sa veuve et sous les auspices du Conseil de Brabant. Elle comprend deux volumes, le premier : *Corporis humani anatomiae liber primus*; le second : *Supplementum anatomicum, sive*

*Anatomiae corporis humani liber secundus* (Bruxellis, ap. fratres 't Serstevens, 1710). Le premier volume renferme la description détaillée, avec figures, de toutes les parties du corps humain; le second est consacré à des données générales sur les fonctions organiques et l'étude spéciale de certains organes, basées sur des recherches personnelles. Cet ouvrage jouit d'une grande réputation; il en parut plusieurs éditions : à Naples, 1717; Bruxelles, 1726; Leipzig, 1731; Amsterdam, 1731. Une traduction en allemand parut à Königsberg.

On signale encore de lui des traités variés de pratique et de controverse médicales : un *Compendium* théorique et pratique des maladies de la tête et de la poitrine; un traité d'hygiène : *De valetudine tuenda*. Peu de temps avant sa mort, il avait commencé à écrire un grand ouvrage traitant de la pratique médicale basée sur les études anatomiques. Il ne lui fut pas donné de mettre la dernière main à ce travail. Ce fait est rapporté par son biographe dans le langage précieux de l'époque : « *Viro, « vita longiori dignissimo, non licuit per « Parcae non parcensis inclementiam, ele- « gantissimo ingenii sui foetui manum « ultimam imponere.* »

Lorsqu'il mourut à Louvain, le 28 janvier 1710, il laissait une veuve et quatre enfants de son second mariage contracté en 1693. Il avait épousé en premières noces, en 1683, la sœur du professeur d'anatomie de Louvain Zypæus (van den Zijpe); celle-ci mourut en 1689. Il fut universellement regretté, à preuve les nombreuses élégies en vers latins, dans lesquelles ses collègues et ses élèves ont exprimé leurs condoléances, et qui sont reproduites en tête du 1<sup>er</sup> volume de son grand ouvrage.

D'après son désir, il fut inhumé dans le cimetière de Saint-Michel, sa paroisse. Dans son épitaphe, qu'il composa lui-même, il indique les motifs, dictés par des sentiments d'humilité et des scrupules d'hygiène, pour lesquels il ne désirait pas être enterré dans l'intérieur

de l'église : *• ne templum deshonoretur, aut noxiis habitibus inficeret. •*

H. Lehoucq

Une biographie de Verheyen sous le titre de *Compendium vitae clarissimi auctoris*, sans nom d'auteur, se trouve en tête du premier volume de son traité d'anatomie (1710). La notice publiée dans l'*Histoire de l'anatomie* de Portal (Paris, Didot, 1770 t. IV, p. 430) reproduit les données principales de cette biographie. Cette notice est suivie d'une analyse critique des principaux ouvrages de Verheyen. L'article consacré à Verheyen dans l'*Essai sur l'histoire de la médecine belge avant le XIX<sup>e</sup> siècle*, par C. Broeckx (Gand, 1837), p. 160, est une reproduction abrégée de celui de Portal.

**VERHEYEN (Pierre)**, compositeur, né à Gand vers 1750, mort en cette ville le 11 janvier 1819, fils d'un chanteur de Saint-Bavon, élève de Boutmy à cette cathédrale, placé ensuite par son père dans une école à Maestricht pour y faire ses études. Il revint à Gand où il fut de nouveau inscrit à Saint-Bavon. Le 9 octobre 1778, le chœur de cette église exécuta un *Salve regina* et un motet du jeune Pierre Verheyen, pour lesquels il reçut en récompense 20 gulden du Chapitre. Le 31 juillet 1779, il avait quitté Saint-Bavon pour entrer comme premier ténor à la cathédrale de Bruges, mais, attiré par le théâtre, il fit ses débuts comme chanteur sur les scènes du nord de la France et de la Hollande. Attaché ensuite par Vitzthumb au théâtre de Bruxelles, ce fut sous la direction de ce maître qu'il se perfectionna dans l'harmonie et la composition, et qu'il termina plus tard près de F. Kraft, maître de chapelle de la cathédrale de Gand, lequel le fit engager comme ténor solo de cette église en 1786. Il devint dans sa ville natale le compositeur ordinaire de la musique du prince de Lobkowitz, évêque de Gand. Deux ans plus tard, il accepta la place de chef d'orchestre à Maestricht, et de nouveau à Gand, il y obtint, en 1790, la place de maître de chapelle de l'église Sainte-Pharaïlde. Après l'invasion de la Belgique par les armées françaises, il embrassa les opinions révolutionnaires et se fit nommer en 1793 organiste du Temple de la Raison. On lui connaît plus de vingt messes à grand orchestre et à petit orchestre avec

orgue, et un nombre considérable de musiques religieuses; des pièces pour orgue ou piano, des ariettes d'opéra arrangées pour le clavecin, un divertissement lyrique exécuté à Sammerghem le 25 août 1788; un opéra : *De jaght-partij van Hendrick IV*; l'opéra comique français : *Le jardin d'amour*; un *Hymne à l'Être suprême*; des pantomimes, des quatuors à cordes, des romances, etc.

R. Vannes.

Félls, *Biogr. Unis.*, t. VIII, p. 325-326. — Pougis, t. II, p. 616. — Grégoire, *Panth.*, t. V, p. 88. — Vander Straeten, t. III, p. 412; t. IV, p. 393.

**VERHEYEN (Pierre-Joseph-Séraphique)**, vétérinaire, né à Vilvorde le 22 septembre 1806, mort à Cureghem le 20 octobre 1864. Directeur de l'École vétérinaire et président de la Commission provinciale d'agriculture.

Il obtint en 1828 le diplôme de vétérinaire de 1<sup>re</sup> classe à l'école vétérinaire d'Utrecht. En 1829, il était vétérinaire adjoint de l'armée à Bréla et professeur d'hippiatrique à l'Académie de cette ville. Le 25 mars 1831, il entra au service de l'armée belge comme vétérinaire de 1<sup>re</sup> classe et devint, la même année, inspecteur vétérinaire de l'armée belge. Il fut nommé professeur à l'École vétérinaire en 1840 et directeur en 1850, fonctions qu'il occupa de 1850 à 1854 et de 1862 à 1864. Il fut nommé membre de l'Académie de médecine dans sa séance de fondation, et élu second vice-président de la compagnie en 1847.

On lui doit de nombreuses publications : des manuels d'hippiatrique militaire (1844), de médecine vétérinaire (1857), de zootechnie (1857), des dissertations sur la vie et la force vitale (1859), sur les doctrines médicales et leur influence sur le développement de la médecine vétérinaire (1860), des notices et mémoires dans le *Journal vétérinaire et agricole de Belgique*, les *Annales de médecine vétérinaire*, les *Archives belges de médecine militaire* (1848), les *Bulletins de l'Acad. de méd. de Belgique* : albuminurie du cheval, sections tendineuses, vaches stériles,

inoculation de la pleuro-pneumonie exsudative, charbon, congestion, inflammation, chorée, vaccination, morve, farcin, usage de la viande de cheval, emploi du sel, auscultation, calculs, ergotisme, épizootie, gale, cholestéatome.

Léon Frederica.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 249. — *Bull. Acad. med. Belg.*, 1864, t. VI, 2<sup>e</sup> sér., p. 751. Discours de MM. Delwart et Tallois. — *Gallez, Mém. couronnés Acad. méd.*, 1904, t. XVI, p. 404.

**VERHEYL (Pierre)**, juriconsulte et poète latin, vécut à Bruges au XVI<sup>e</sup> siècle. Il laissa, écrit Sanderus, des épigrammes et des épîtres, élégantes et variées, que Denis Harduyn avait vues et dont il parlait avec éloge dans son *Enchus illustrium scriptorum Flandriæ*. Le tout paraît aujourd'hui irrémédiablement perdu.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *de Brugensibus*, 1624, p. 68 — Paquot, *Memoires*, éd. in-fol., t. II, 1768, p. 593. — *Biographie des hommes célèbres de la Flandre occidentale*, t. IV, 1849, p. 283.

**VERHOEVEN (Abraham)**, imprimeur et gazetier, né à Anvers, en 1575, mort en cette ville, le 13 octobre 1652. Fils d'Abraham Verhoeven le vieux, maître-graveur dans la gilde de Saint-Luc à Anvers, et de Catherine Zegers, mariés le 21 février 1575, Abraham Verhoeven perdit son père en 1585. Il fut mis en apprentissage, suivant Goovaerts, chez Antoine Spierinx, suivant van den Branden — et c'est plus vraisemblable —, chez son parrain Henri Wouters, graveur et imprimeur, qui possédait une boutique à l'enseigne « In de gulde Sonne ». Wouters mourut en 1590, mais son beau-fils Jan van Keerbergen continua l'imprimerie où Verhoeven resta jusqu'à l'âge de 29 ans. Le 15 février 1604, il épousa Susanna Spierinx, fille d'Antoine, imprimeur de cartes à jouer qui tenait un magasin d'estampes. Il en eut six enfants, dont deux moururent en bas âge : Abraham naquit en 1605, Isaac en 1607, Paul en 1613 et Jean en 1615.

Dès le début de son mariage, Verhoeven fut en butte à de continuelles embarras pécuniaires et à des ennuis fami-

liaux. Son activité d'imprimeur fut très grande : plans de guerre, images pieuses, « boeckkens », almanachs, etc., sortirent de son atelier. En automne 1604, il fut reçu franc-maître à la gilde de Saint-Luc en qualité de « cunstdrucker ».

Au commencement de l'année 1605, Verhoeven demanda aux archiducs Albert et Isabelle un privilège pour la publication de nouvelles de la guerre qu'ils menaient contre les Provinces-Unies. De là naquirent les *Nieuwe Tijdinghen*, qui parurent d'abord très irrégulièrement, mais dont la publication ne fut pas interrompue malgré la Trêve de douze ans (1609).

Au début de la guerre de Trente ans (1618), Verhoeven voulut être le mieux à même d'informer le public des événements de la guerre : *Alsoo daer veel Curieuse | ende Nieuwghierighe menschen zijn allen de wereldt door | soo salmen den Leser hier int corte verhalen van t' principaeltste nu in Duytslant | soo van d'eent en d'ander zijde ghepasseert is* (n<sup>o</sup> du 22 septembre 1618). Il ne voulut toutefois pas négliger les autres manifestations de la vie sociale et politique, telles que les querelles protestantes de Hollande entre Arminiens et Gomaristes. L'attitude prise par l'imprimeur devant celles-ci lui fut dictée par Miraens.

Le 28 janvier 1620, les archiducs octroient à Verhoeven le renouvellement de son privilège. A dater de 1621, les *Nieuwe Tijdinghen* — qui changent souvent de titre : *Diversche Tijdinghen, Onbegrijpelijcke Post Couranten, Cort Verhaal, Gazette Vniversele*,... — prennent un caractère de périodicité plus régulière, paraissant jusqu'à trois fois par semaine. Mais c'est le 27 juin 1629 seulement que la gazette de Verhoeven paraîtra régulièrement, chaque semaine, sous le titre : *Wekelijcke Tijdinghe*. Acculé à la ruine, Verhoeven céda son entreprise, en 1637, à Guillaume Verdussen qui donna à l'hebdomadaire le nom de *Gazette. Extraordinarisse Post-tijdinghen*.

On a voulu, à la suite de Goovaerts, attribuer à Verhoeven la paternité de la première gazette en Europe et l'invention

du premier journal illustré : les travaux de van den Branden et d'Emmanuel de Rom font tomber les affirmations de Goovaerts à ce sujet.

Albert Vander Linden.

Alphonse Goovaerts. *Origine des Gazettes et Nouvelles périodiques. Abraham Verhoeven d'Anvers, le premier gazetier de l'Europe* (Anvers, 1880). — F. Jos. van den Branden, *Ontstaan van het nieuwsblad te Antwerpen. Abraham Verhoeven, zijn leven, 1575-1632* (Antwerpen, 1902). — Emm. de Bom, *Abraham Verhoeven de eerste courantiër van Europa?* (in *Tijdschrift voor Boeken- en Bibliothekwezen*, 1<sup>o</sup> jaar, 1903, blz 27-31). — Idem, *Van den Branden's Abraham Verhoeven* (*Ibid.*, blz 178-184). — Idem, *Nog Antwerpse Almanakken* (*Ibid.*, blz 188-193). — *Bibliotheca Belgica*, 2<sup>e</sup> sér., t. XXIV et XXV (V, 244). — Dr Maurits Sahbe, *La Typographie anversoise au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle* (in *Histoire du livre et de l'imprimerie en Belgique*, Brux., 1924-1926, t. III et IV). — Idem, *De Moretus en hun kring. Verspreide opstellen* (Antwerpen, 1928, pp. 123-126). — Idem, *Brabant in 't verweer* (Antwerpen, 1933), *passim*. — P. Genard, *Snijperingen van biografischen aard, Abraham Verhoeven* (in *Verst. en Mededeel. der Kon. Vlaamsche Academie*, 1890, blz 338). — B.-C. De Ridder, *Aubert Le Miré, sa vie, ses écrits*. (*Mémoires de l'Acad. roy. de Belgique*, t. XXXI), p. 61. — Warzée, *Essai historique et critique sur les journaux belges* (in *Messager des scienc. histor.*, 1884-1885). — Ph. Bourson, *Histoire de la Presse* (in *Patria Belgica*, t. III, pp. 360-361). — Robert Fruin's *verspreide geschriften* (S'Gravenhage, 1901), deel III, blz 352 sq. — V. Brants, *Le régime légal des journaux dans les anciens Pays-Bas belges* (in *Revue générale*, Janvier 1925). — W.-P. Sautijn Kluit, *Nagelaten geschriften*, blz 406-408.

**VERHOEVEN** (Guillaume-Gommare-François), érudit et littérateur, né à Lierre, le 24 juillet 1738, mort à Malines, le 16 mai 1809. Fils de François-Gérard, bourgeois de Bruxelles, et de Jeanne-Jacqueline Huygens (de Lierre), petite-nièce de Gommare Huygens; il étudia au collège des Dominicains de Lierre et ensuite à celui des Jésuites de Malines; il eut le P. Joseph Ghesquière comme professeur de rhétorique.

Vers la fin de 1758, il épousa Anne-Françoise Penninckx et s'établit à Malines comme marchand de draps et de merceries. En 1760, il fut élu doyen de la corporation des merciers et, en 1771, il fut nommé surintendant des pauvres.

Il consacrait ses moments de loisir aux arts et aux lettres. Il composa des pièces de théâtre, entre autres un opéra : *D'Ongeleerden*, qui fut représenté à Lierre en 1772.

En 1778, il fut nommé secrétaire

de l'Académie de peinture instituée cette année à Malines. Après Pleurus, il n'hésita pas à se prononcer pour le régime français; le 22 septembre 1794, il fut désigné comme échevin par les représentants du Peuple français et, le 30 janvier 1795, comme officier municipal de la commune de Malines. Il rentra dans la vie privée au mois de septembre 1796.

Le mémoire qu'il écrivit en flamand sur l'état des manufactures et du commerce des Pays-Bas pendant le XIII<sup>e</sup> et le XIV<sup>e</sup> siècle, fut couronné, en 1777, par l'Académie des sciences et des lettres de Bruxelles. Mais il entra en conflit avec Des Roches, secrétaire de cette compagnie, qui formula des critiques au sujet des travaux de Verhoeven, à propos d'un mémoire envoyé par celui-ci à l'Académie et qui n'obtint qu'un second accessit : *Algemeene Inleyding tot de al-oude en midden-tydsche belgische historie...* (mémoire que Verhoeven publia lui-même en 1781, à peu près en même temps qu'un mémoire couronné en 1780 en réponse à la question *Aen te wyzen de soorten van visschen van de kusten en rivieren van Vlaenderen*.

En 1781, son mémoire sur les serments ou gildes militaires ne fut couronné qu'en seconde ligne.

En 1782, il n'obtint qu'un accessit pour un mémoire en réponse à une question relative à l'histoire de la réception du droit romain en Belgique.

Au début du règne de Joseph II, il se montra partisan des réformes introduites par ce prince, mais bientôt il évolua vers le parti des « patriotes », tout en essayant de se tenir en dehors des luttes politiques. Il composa une *Ode aen den doorlugtigen Heer Hendrik Vander Noot, als zyn edele zich stelt aen het hooft van de vrywillige hulpbenden* (1790) et il publia, la même année, *De Grond-Wet of Constitutie van Mechelen met de nederduytsche overzettinge en aenmerkingen*, ainsi que *Mémoire historique et critique sur les Constitutions, la Religion et les Droits de la nation belge, avec des recherches sur l'origine des villes qui doivent leur existence et leur accrois-*

sement au clergé séculier et régulier... dédié à MM. les États des différentes Provinces de la Belgique Australe... (Liège, 1790). Verhoeven désavoua plus tard être l'auteur de cette publication.

M.-F.-V. Goethals donne la liste des œuvres non imprimées de Verhoeven.

Herman Vander Linden.

M.-F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique*, t. III (1838), p. 294-308. — *Journal des séances de l'Académie... de Bruxelles*, t. III, p. 27-32. — Frederiks et Vanden Branden, *Biographisch Woordenboek*.

\***VERHOEVEN** (*Marien*), théologien, né à Uden (Brabant septentrional), le 10 décembre 1808, mort à La Haye, le 18 janvier 1850. Ayant terminé ses études d'humanités et se sentant attiré vers l'état ecclésiastique, il se vit obligé de s'expatrier, les petits séminaires étant fermés par ordre du roi Guillaume. Il étudia la théologie à Mayence sous la direction du docteur Raess, devenu plus tard évêque de Strasbourg, et y fréquenta les cours du professeur Klee. Il suivit celui-ci à Bonn. Ordonné prêtre à Cologne, en 1831, il partit pour Rome où, à l'Université de la Sapienza, il conquist (22 août 1834) le grade de docteur ès droits. Le 10 mars 1835, il fut nommé protonotaire apostolique. Sur la proposition de Mgr de Ram et sur la recommandation de Mgr Capaccini, le corps épiscopal belge lui confia (octobre 1835) la chaire de droit canon à la Faculté de théologie de l'Université de Louvain et le chargea de la direction du collège du Saint-Esprit. En 1842, il publia une *Disertatio canonica de sacrosancto Missae sacrificio* (Lovanii, Ickx et Geets, 1842, in-8°, VII-96 pages), qui fut suivie en 1846, de : *De regularium et saecularium clericorum juribus et officiis. Liber singularis* (Lovanii, C.-J. Fonteyn, 1846, in-8°, IV-160 pages), et en 1849, de : *De praxi a parochis observanda in celebratione Missae pro populo cum animadversionibus in Miscellanea theologica* (*Mélanges théologiques*). (Haseletti, P.-F. Milis, 1849, in-8°, VIII-134 pages). Il eut une controverse avec

le procureur général de Bavay sur la vie et les travaux de Van Espen, parue dans la *Revue catholique* de Louvain (t. IV, 1846-1847, p. 497 et suiv.), à laquelle de Bavay répliqua par : *De l'appel comme d'abus dans ses rapports avec la Constitution belge*, mais Verhoeven publia à son tour : *Défense des libertés religieuses, compromises dans une brochure intitulée : De l'appel comme d'abus dans ses rapports avec la Constitution belge; Réponse à M. de Bavay*. Brux., Soc. typogr. belge, 10 mars 1847, in-8°, 52 pages.

J. Wils.

Discours prononcé aux funérailles par P.-F.-X. de Ram, dans *Annuaire de l'Université de Louvain*, t. XV (1851), p. 498. — *Bibliographie nationale*, IV, 231.

**VERHULST** (*Mayke*), peintre. Voir BESSEMERS (*Marie VAN*) ou MAYKE VERHULST.

**VERHULST** (*Philippe-Louis*), théologien, né à Gand à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, mort à Amersfoort (Hollande), en avril 1753. Il appartient à la catégorie des écrivains jansénistes de second plan. Il fut de ceux qui, à côté et sous la direction des van Espen, des Barchman et des van der Croon, consacrèrent leur érudition et leur verve à la défense du jansénisme hollando-belge, ainsi que des petites sectes schismatiques qui s'y rattachaient. Son activité se rapporte à la période du jansénisme finissant. Les coryphées de la secte, condamnés par Rome et les évêques, traqués par les gouvernements, tant en France qu'en Belgique, se réfugièrent en Hollande, à la faveur du schisme d'Utrecht et sous la tolérante protection des États Généraux calvinistes. C'est sans doute ce séjour dans les Provinces Unies qui amena Verhulst à tourner sa plume, non seulement contre la cour de Rome et les jésuites, mais aussi contre les protestants. Le principal de ses ouvrages est une apologie du dogme catholique de l'eucharistie.

Le père de Verhulst était médecin à Gand. Lui-même embrassa l'état ecclésiastique, mais il ne semble pas qu'il fut promu au sacerdoce.

Il dirigeait à Diest le collège, nouvellement fondé, de St-Denis l'Aréopagite, lorsque son refus de se soumettre à la bulle *Unigenitus* le força à se démettre de ses fonctions (fin 1718 ou 1719). Il se rendit alors à Louvain, où il y avait un petit noyau de jansénistes impénitents, avec van Espen à leur tête. Il s'y livra à l'étude et particulièrement à la composition de différents travaux de polémique. En avril 1723, le chapitre d'Utrecht, se séparant de la communion du Saint-Siège, avait élu évêque Corneille Schoonhoven, lequel avait été sacré par un évêque janséniste français agissant sans mandat de Rome et sans évêques assistants. Van Espen se prononça pour la validité tant de l'élection que de la consécration. Verhulst prêta son concours à la même thèse, dans un *Mémoire* qu'il publia en août 1725. Pendant son séjour à Louvain, il polémiqua aussi en faveur de jansénistes notoires, tels que l'abbé de Vlierbeek, ainsi que contre plusieurs tenants de l'orthodoxie, tels que J.-B. De Smet, président du séminaire de Malines, et H. Damen, membre de la Faculté de théologie de l'Université. A partir de 1728, le cardinal de Boussu d'Alsace, archevêque de Malines, décida de procéder avec rigueur contre les ecclésiastiques opposants.

Sur son refus de rétracter l'appui qu'il donnait au schisme d'Utrecht, van Espen fut contraint de s'exiler (février 1728). Il se réfugia au séminaire d'Amersfoort. En avril 1729, les curés de Louvain, en tant que délégués de l'archevêque de Malines, furent chargés d'interroger un certain nombre d'opposants à la bulle *Unigenitus*. Nous trouvons parmi ceux-ci les noms de Philippe Verhulst et de son frère, Jean-Christien, licencié en droit. Le 21 juin 1729, il fut cité à comparaître, avec douze autres membres ou suppôts de l'Université, devant le tribunal de l'official de Malines, siégeant au collège de Viglius. Ayant excipé de l'incompétence de ce tribunal, les treize opposants furent cités à comparaître devant le recteur, comme suspects de jansénisme.

Le 4 juillet, ils signèrent une requête au Conseil souverain de Brabant. Dans l'entretemps ils furent, par un décret du recteur, exclus de l'Université, exclusion contre laquelle ils adressèrent un nouvel appel au Conseil de Brabant.

Le 17 juillet, ils présentèrent une requête à l'archiduchesse Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas. Enfin, un décret de la gouvernante elle-même confirma la sentence d'exclusion. Tous les moyens de droit étaient épuisés. Pour éviter des traitements plus rigoureux, la plupart des opposants se résolurent à prendre le chemin de l'exil. Verhulst se retira au séminaire d'Amersfoort, où van Espen venait de mourir, en octobre 1728. Cette affaire eut un épilogue l'année suivante. Dans une assemblée générale de l'Université, il fut décidé d'imposer la signature d'un nouveau formulaire à tous les membres et gradués de l'Université.

Verhulst s'attacha, dans un de ses derniers écrits de polémique janséniste, à justifier l'attitude des opposants. (*Expositio super edicto academiae Lovaniensis, dato 20 decembris 1730.*)

Réfugié en Hollande, Verhulst consacra les vingt dernières années de sa vie à l'enseignement de la théologie, ainsi qu'à la composition de son grand ouvrage sur le dogme de l'eucharistie. L'occasion de cet ouvrage lui fut donnée par une attaque dirigée contre le dogme de la transsubstantiation, par Jean van der Honert, ministre calviniste à Leyde. En réponse à l'ouvrage de van der Honert, Verhulst publia en 1738, sous le pseudonyme de L. Zeelander, un livre intitulé : *De vaste gronden van het catholyk geloove wegens het H. Sacrament des Altaers*. Van der Honert ayant répondu par une nouvelle attaque, Verhulst y opposa, en 1743, la première partie de son *Vervolg der vaste gronden*. A une nouvelle réplique de son adversaire, il opposa, en 1747, la deuxième partie de son *Vervolg*. Une troisième partie suivit en 1751, quoique van der Honert se fût abstenu de renouveler ses attaques. La mort empêcha Verhulst de terminer son ouvrage. Un supplément à la troi-

sième partie fut publié en 1762 au moyen des notes qu'il avait laissées. Il se termine par cette déclaration de l'éditeur : *Tot hier toe was L. Zeelander gekoomen, wanneer de dood den draed zyns levens en zyner verhandelingen heeft onderbrooken*. Tout cet ouvrage est une adaptation hollandaise du grand traité d'Antoine Arnauld, *La perpétuité de la foi de l'Église catholique sur l'eucharistie*. Les travaux de Renaudot y sont également utilisés. Verhulst établit que la croyance au dogme de la transsubstantiation remonte jusqu'aux temps apostoliques; il examine successivement les témoignages des églises d'Occident et d'Orient, ceux des Pères des six premiers siècles, les textes de l'Écriture Sainte et les prétendues impossibilités tirées du témoignage des sens. Tous ces volumes parurent avec les approbations des censeurs de livres de Louvain et de Gand.

Voici la liste des écrits de Verhulst :

1. *Imposturae et errores jesuitarum Lovaniensium contra 17 theses PP. Martin et Leonardi Grinsreu*, s. l., 1711, in-4°, 8 p. — 2. *Grinsceus male defensus ab erroribus et imposturis*, s. l., 1712, in-4°, 16 p. — 3. *Epistolae Doctorum, eloquentium... virorum ad varia membra et supposita sacrae facultatis Colonienis*, s. l., 1715. — 4. *Avertissement touchant les prétendus Avis salutaires à Messieurs les protestans et délibérans de Louvain, avec un avis aux censeurs et un aux jésuites*, s. l., 1719, in-12, 143 p. — 5. *Lettre aux RR. PP. Jésuites de Flandres au sujet d'un feuillet qui a pour titre : Portrait du janséniste*. — 6. *De auctoritate Romani Pontificis dissertatio tripartita*, s. l., 1719. — 7. *Réponse d'un jurisconsulte des Pays-Bas à un avocat de Paris, au sujet de quelques calomnies avancées par M. Gocarts, vicaire apostolique de Bois-le-Duc et par M. le cardinal de Bissy, contre M. van Espen, docteur en droit à Louvain*, s. l., 1724, in-4°, 31 p. — 8. *Lettre à un avocat... et remontrances à M. D.-B., D<sup>e</sup> en Th... à l'occasion de la visite de l'abbaye de Vlierbeeck*, s. l., 1725. — 9. *Confutatio orationis de dog-*

*matica bulla Unigenitus habitae 24 aug. 1724, per Hermannum Damen S.T.D.*, s. l., 1725, in-4°, 39 p. — 10. *Mémoire apologétique pour les jurisconsultes qui se sont déclarés pour la cause du chapitre et du clergé d'Utrecht*, s. l., 1725, in-4°, 10 p. — 11. *Quinqué epistolae de consecratione archiepiscopi Ultrajectensis adversus doct...* Damen, s. l., 1725 et 1726. — 12. *Considerationes ad epistolam sextam D. Hoynck van Popenrecht*, s. l., 1730. — 13. *Expostulatio super edicto academiae Lovaniensis, dato 20 dec. 1730*, s. l., 1731. — 14. *De Vaste Gronden van het Catholyk Geloove wegens het H. Sacrament des Aulcers beweert door L. Zeelander tegen een boek in Holland uitgegeven met dit opschrift : Verhandeling van de Transsubstantiatie der Roomsche Kerke Door Joan. van der Honert, D<sup>r</sup> en Prof. der H. Godgeleerdheid, en predicant te Leiden*, 1738. 1 vol. in-12. Gendt, van der Ween, 1739; 2<sup>e</sup> édition, Gendt, van der Ween, 1740; 3<sup>e</sup> édition, *ibidem*, 1746. — 15. *Vervolg der Vaste Gronden...*, *Tegen het Antwoord van der Heer J. van der Honert, dieneude om deselvs Verhndeling van de transsubstantiatie te verdedigen. Eerste deel*. 2 vol. in-12. Gendt, van der Ween, 1743. — 16. *Vervolg der vaste gronden... tegen de Aanmerkingen van der Heer J. van der Honert verschenen in het tijdschrift : De Boekzaal. Tweede deel*. 2 vol. in-12. Gendt, van der Ween, 1747. — 17. *Vervolg der vaste gronden... Derde deel*. 1 vol. in-12. Gendt, J. Meyer 1751. — 18. *Vervolg der vaste gronden... Derde deel, tweede stukje*. Gendt, Jan Meyer, 1762.

Le dictionnaire de Moreri donne en français la liste de ses écrits flamands.

F. Claeys-Douaert.

[G. du Bac de Bellegarde], *Mémoires historiques sur l'affaire de la bulle Unigenitus dans les Pays-Bas autrichiens* (Bruxelles, 1755). — Moreri, *Grand Dictionnaire historique...*, 1752. — *Nouvelles ecclésiastiques*, 1759. — Claessens, *Histoire des archevêques de Malines* (Malines, 1884). — *Etat statistique du clergé janséniste de la Hollande vers 1732*, dans *Analectes pour servir à l'histoire eccl. de la Belgique*, t. XI, 1874.

VERHULST (Pierre-François), mathématicien, né à Bruxelles le 28 oc-



tobre 1804, y décédé le 15 février 1849. Après de brillantes études, d'ailleurs inachevées, à l'Athénée de Bruxelles, il put obtenir son inscription en 1822 à l'Université de Gand, où il fut l'élève de Dandelin et Quetelet; il y conquit (3 août 1825) le titre de docteur en sciences, après moins de trois années d'études, « plus tôt, dit Quetelet, que son intérêt ne semblait l'exiger ». Rentré à Bruxelles, Verhulst, calculateur infatigable, s'occupe de la théorie des nombres, des probabilités et de leurs applications à la statistique sociale. « Sans mes prières, je puis le dire, » écrivait Quetelet à propos de Verhulst « et Nerenburger, dans une lettre inédite, tous deux seraient déjà dans une autre carrière ». Après avoir songé à publier les œuvres complètes d'Euler, il donne (1829) une traduction du *Traité de la lumière* de J. Herschel. Malade, il part en Italie (1830).

A Rome, sous l'influence des nouvelles qu'il recevait de France et de Belgique, il « conçoit l'idée d'opérer une réforme dans les États pontificaux et de persuader au Saint-Père de donner une constitution à son peuple. Il ne s'en tint pas au projet... Il rédigea le pacte constitutionnel, et alla le communiquer à des cardinaux dont il avait été bien accueilli... Ce projet fut pris en considération et renvoyé confidentiellement à l'avis de plusieurs ministres étrangers. Mais l'affaire passa des mains de la diplomatie à celles de la police : il reçut brusquement l'ordre de quitter Rome. Des avis officieux lui avaient fait craindre déjà que des émissaires ne vinssent l'attaquer dans sa demeure. Verhulst résolut de se barricader; et, le cas échéant, de soutenir un siège; il avait pourvu à tout, même à la retraite, si ses premiers remparts étaient forcés...

Verhulst a fait, dans l'*Indépendant*, le récit de l'incident de Rome. Rentré en Belgique, il tâta sans succès de la politique, écrivit un essai historique et, sous l'influence de Quetelet, revint à la physique sociale. Nommé professeur ordinaire à l'Université libre de Bruxelles le 28 septembre 1835, il y fit,

à la Faculté des sciences, les cours d'astronomie, mécanique céleste, calcul différentiel et intégral, calcul des probabilités, géométrie et trigonométrie. Vers 1840, il abandonne l'Université pour l'École militaire, à laquelle il avait été attaché dès 1834 et où il enseigna l'analyse. L'acquisition, dans une vente publique, des œuvres de Legendre, avait incité Verhulst à s'occuper des fonctions elliptiques; il publia sur ce sujet, en 1841, un *Traité élémentaire*, œuvre de longue haleine où il résumait les travaux de Legendre principalement; cet ouvrage lui valut son élection à l'Académie. Toutefois, le mauvais état de sa santé obligea Verhulst à renoncer presque entièrement aux mathématiques; d'ailleurs, nous dit Quetelet, « son attention » s'était plus particulièrement tournée « vers les sciences politiques et vers la » théorie de la population. Voici à quel » sujet. On admet, en général, que la » tendance de la population à se multi- » plier suit une progression géométrique; c'est la loi de Malthus. Cependant » de nombreux obstacles s'opposent à ce » que cette loi mathématique se confirme » par l'expérience. Le célèbre économiste » anglais, qui s'était occupé avec soin » de l'énumération et de l'examen de » ces obstacles, avait gardé le silence » sur leur mode d'action. Dans mon » *Essai de physique sociale*, j'avais cru » pouvoir avancer que la résistance ou » la somme des obstacles opposés au » développement indéfini de la popula- » tion, augmente proportionnellement » au carré de la vitesse avec laquelle la » population tend à croître. Une propo- » sition analogue avait été avancée par » Fourier, l'illustre auteur de la *Théorie » de la chaleur*, dans son introduction » au tome 1<sup>er</sup> des *Recherches statistiques » sur Paris*. Je priai M. Verhulst de » soumettre ce principe à un calcul » approfondi et d'en faire l'application » aux meilleurs documents connus sur » la population. Notre confrère voulut » bien se prêter à ma demande, et pu- » blier les résultats de ses recherches » dans le tome X de la *Correspondance » mathématique et physique*. Il fut con-

• duit à cette conclusion, que les don-  
 • nées de l'observation étaient encore  
 • trop peu nombreuses pour que le  
 • principe énoncé pût être vérifié, de  
 • manière à ne laisser aucun doute sur  
 • son exactitude; ou, en d'autres termes,  
 • que la théorie avait devancé l'obser-  
 • vation et qu'il était prudent de s'arrê-  
 • ter. Cependant il ne s'en tint pas à  
 • ces sages conclusions; et, l'année  
 • suivante (1844), il nous présenta un  
 • mémoire intitulé : *Recherches mathé-*  
 • *matiques sur la loi d'accroissement de la*  
 • *population (Mém. de l'Acad. roy. de*  
 • *Belgique, t. XVIII)*; on trouve dans ce  
 • travail, remarquable du reste sous  
 • différents rapports, quelques conclu-  
 • sions qu'on peut considérer tout au  
 • moins comme hasardées. Aussi, l'au-  
 • teur reprit-il son travail avec cette pa-  
 • tience et cette bonne foi qui le carac-  
 • térisaient; et, en 1846, il présenta  
 • un second mémoire sur le même sujet  
 • (*Mém. de l'Acad. roy. de Belg., t. XX*).  
 • En recherchant, à son tour, le mode  
 • d'action des obstacles au développe-  
 • ment de la population, notre confrère  
 • a cru pouvoir établir en principe qu'ils  
 • augmentent proportionnellement au rap-  
 • port de la population surabondante à la  
 • population totale. Dans cette hypothèse,  
 • il a cherché les limites entre lesquelles  
 • la population belge doit toujours se  
 • trouver resserrée, et il a fixé la limite  
 • supérieure à 9.400.000 habitants.  
 • Dans son mémoire précédent, il avait  
 • fixé cette même limite à 6.600.000 ha-  
 • bitants, en partant, cette fois, du  
 • principe que les obstacles croissent  
 • exactement dans la même proportion  
 • que la population surabondante. •  
 Ajoutons que le mémoire de 1846  
 surtout est intéressant à cause des vues  
 profondes et, pour l'époque, auda-  
 cieuses (1) de son auteur sur le pau-  
 périsme. La critique de Quetelet, sui-  
 vant laquelle le principe posé par

(1) Le courage intellectuel de Verhulst se  
 manifeste aussi dans le *Mémoire sur les abus*  
*de l'enseignement supérieur actuel* (1831). On  
 conçoit que Quetelet, chez qui les fonctions offi-  
 cielles avaient développé un souci de dignité  
 assez superficielle, ait été jusqu'à passer sous  
 silence ce rapport de son ancien élève dans la  
 notice qu'il lui a consacrée.

Verhulst n'a pas de fondement dans la  
 réalité, n'était pas justifiée en fait. Ce  
 n'est pas ici le lieu de rechercher les  
 raisons des objections de Quetelet, mais  
 il convient de dire que l'avenir a donné  
 raison à Verhulst, à qui l'on attribue  
 même, aujourd'hui, plus de profondeur  
 et une attitude plus scientifique en  
 statistique, dans cette science alors nais-  
 sante où la théorie était délicate et les  
 observations peu nombreuses. Deux sa-  
 vants, spécialistes de ce domaine, Yule  
 et Delevsky, se sont exprimés récemment  
 en termes très nets sur les mérites de  
 Verhulst. Yule, qui base en grande  
 partie son mémoire sur l'œuvre de Ver-  
 hulst, accuse Quetelet d'obscurité; en  
 outre, l'auteur de la *Physique sociale*  
 n'a pas donné de forme mathématique  
 à ses assertions. Les trois mé-  
 moires de Verhulst sont, au contraire,  
 qualifiés de très importants : • *Probably*  
*owing to the fact that Verhulst was*  
*greatly in advance of his time, and that*  
*the then existing data were quite inade-*  
*quate to form any effective test of his*  
*views, his memoirs fell into oblivion;*  
*but they are classics on their subject...* •  
 Ce n'est qu'en 1920 que R. Pearl et  
 L.-J. Reed redécouvrirent les résultats  
 de Verhulst, qu'ils ignoraient; Pearl a  
 montré, en expérimentant sur une  
 mouche, *Drosophila*, que la courbe de  
 Verhulst représentait bien les obser-  
 vations. La formule de Verhulst, d'autre  
 part, n'est qu'un cas particulier d'une  
 formule générale due à Delevsky.

Les dernières années de Verhulst  
 furent marquées par une aggravation  
 de la maladie qui devait l'emporter à  
 44 ans. En 1848, il avait été directeur  
 de la classe des sciences et président de  
 l'Académie.

J. Pelsencer.

Renseignements fournis par MM. Aug. Col-  
 lard, C. Lurquin et G. Smets. — Lettres de  
 Verhulst à Quetelet (propriété de M. l'avocat  
 G. Quetelet). — Archives de l'Observatoire royal  
 de Belgique (déposées à la bibliothèque de  
 l'Observatoire). — *L'Indépendant*, Bruxelles,  
 vendredi 29 novembre 1883, n° 333, 3<sup>e</sup> année,  
 édition du matin. — Notice sur Pierre-François  
 Verhulst, par A. Quetelet, *Annuaire de l'Acadé-*  
*mie royale de Belgique*, 1850, p. 97-124 (por-  
 trait). Cette notice a été reproduite, avec quel-  
 ques modifications, dans l'ouvrage de Quetelet :  
*Sciences physiques et mathématiques chez les*  
*Belges au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle* (Bru-

xelles, 1866), où Verhulst est cité à différentes reprises. — J.-C. Poggendorff, *Biogr. lit. Handw. zur Gesch. der exakt. Wiss.*, 2<sup>e</sup> éd., M.-Z., 1863, col. 1198. — *Académie royale de Belgique. Centième anniversaire de la fondation (1772-1872)*, t. II, 1872; rapport de de Tilly, p. 78, 79, 133. — L. Vanderkindere, *L'Université de Bruxelles*, 1884, p. 36, 67, 68, 212. — *Bibliogr. nationale*, t. IV, 1910, p. 251-252. — Article de G. Udny Yule, dans *Journal of the Royal Statistical Society*, vol. 88, 1925, p. 1 et suiv. — Article de J. Delevsky, dans *Métron*, vol. 7, n<sup>o</sup> 4, 1928, p. 78 et suiv. — *Ciel et Terre*, XLIV<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 2, 1928, p. 68. — John R. Miner, P.-F. Verhulst, *the discoverer of the logistic curve*, dans *Human biology*, vol. 5, 1933, p. 673 et suiv. (presque entièrement constitué par la traduction anglaise de la notice par Quételet).

**VERIS**, crame déchaussé. Voir **VAILÈRE DE SAINTE-EUPHROSINE** OU **VERIS**.

**VERKERCK** (*Charles-Alexandre-Joseph*), pharmacien, auteur dramatique, né à Mons le 25 janvier 1811, mort à Anderlecht le 18 décembre 1881. Commissionné comme pharmacien de 3<sup>e</sup> classe de l'armée belge, le 28 mai 1831, il fut attaché à la compagnie d'ambulance de la campagne de cette année, puis aux hôpitaux militaires d'Anvers, de Bruges et de Mons; dans cette dernière ville, où il vécut longtemps, il fut un des fondateurs du cercle dramatique *La Renaissance*, établi en 1840. Il s'adonna à la poésie et écrivit plusieurs pièces de théâtre en vers, tout en faisant preuve aussi d'un talent musical.

Voici la liste de ses œuvres imprimées : 1. *Les cantharides, Essais de poésie nationale* (Bruxelles, A. Verreyen, 1853); in-32, 32 pages. — 2. *Le droit d'aïnesse*, drame historique en vers, en trois actes et un tableau (Bruxelles, J.-B. Lelong, 1855); in-32, 50 pages, représenté au théâtre de Mons le 5 février 1858. — 3. *La Protectrice*, comédie en deux actes, en vers, représentée au théâtre du Vaudeville, à Bruxelles, le 13 mars 1860 (Bruxelles, Lelong, 1855); in-32, 48 pages. — 4. *Une heure de république à Bruxelles*, drame historique en vers, en trois actes (Bruxelles, Lelong, 1857); in-12, 32 p.

Verkerck a fait jouer aussi au théâtre du Parc, à Bruxelles, le 25 septembre 1858, *Les voleurs*, mélodrame burlesque, en deux actes et en vers, qui est resté inédit.

Paul Bergmanns.

Fr. Faber, *Histoire du théâtre français en Belgique*, t. V (Bruxelles, 1880), p. 273. — E. Mathieu, *Biographie du Hainaut* (Enghien, 1902-1905), t. II, p. 392-393. — *Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910), p. 253.

**VERLENIUS** (*Hieronymus*), alias **VAILLENIUS** OU **VERLENNIS**, professeur et homme d'église, né à Bois-le-Duc en 1511, décédé à Haarlem en 1589. Il apprit le grec et le latin, dans sa ville natale, chez les Frères de la Vie commune. Puis, il se rendit à l'Université de Louvain, où il étudia la philosophie et prit le grade de licencié en théologie. Rentré à Bois-le-Duc, il professa, pendant quelques années, les humanités au collège où il avait fait ses premières classes.

De cet enseignement sortirent deux publications :

1<sup>o</sup> Une traduction latine, avec notes, du Manuel d'Épictète (Bois-le-Duc, J. Schoeffer, 1543, in-12); deuxième édition : *Epicteti Enchiridion... cui accessit magna pars ex Graecanicis Jo. Stobaei collectariis per Hieron. Verlenium* (Louvain, Barth. Gravins, 1550, in-8<sup>o</sup>), Vienne : Bibl. nat. Autre édition : Anvers, J. Loëus, 1550, in-12. 2<sup>o</sup> Une troisième édition de la *Syntaxe latine* de Jacques Marinus, de Weert (voir ce nom), excellent traité qui avait été imprimé, pour la première fois, à Anvers en 1526 (Bois-le-Duc, J. Schoeffer, 1550, in-4<sup>o</sup>).

Vers 1552, Verlenius fut chargé d'expliquer l'Écriture-Sainte à Utrecht, à la Commanderie des Chevaliers de Malte ou de Saint-Jean de Jérusalem. Il remplit cet office jusqu'en 1557. Il fit paraître à cette époque :

1<sup>o</sup> Un commentaire en flamand des psaumes 118, 136 et 153 : *Ben schoone verclaryughe des 118<sup>en</sup> psalms beginnende int latijn: Beali immaculati in via...*, etc. (Utrecht, Herm. van Boreuloo, 1553, in-8<sup>o</sup>), Amsterdam : Bibl. Un.

2<sup>o</sup> Un commentaire, fort estimé en ce temps, des psaumes de David : *Commentariorum libri tres in omnes psalmos Davidicos* (Louvain, A.-M. Bergaigne, 1558, in-folio); Bowdoin college, Brunswick, U. S. A.; Vienne : Bibl. nat.

De 1557 à 1566, notre personnage fut curé de Saint-Jacques à Utrecht. Tout en vaquant aux devoirs du ministère, il y donna ses soins à une traduction, avec commentaire, des lettres de saint Ignace d'Antioche qu'il dédia à Guillaume Lindanus, évêque de Ruremonde (26 janvier 1566) : *D. Ignatii, archiepiscopi Antiochiæ et martyris, epistolarum, prorsus apostolicarum : Hieron. Vairlenio Syloio interprete, cum breviss. in easdem scholiis* (Anvers, Chr. Plantin, 1566), pet. in-8°, nombreuses bibl.; la Bibliothèque Sainte-Geneviève, Paris, possède un exemplaire d'une édition datée par erreur : 1556. Joint à l'édition grecque des *Epistolæ* qui parut, sans nom d'auteur, chez Plantin, en 1566, même format.

Cette traduction marquait un grand progrès sur les travaux antérieurs. Dans ses notes, Verlenius explique le sens des mots difficiles, corrige de-ci de-là le texte et rectifie les bévues de ses devanciers. Son œuvre fut réimprimée à plusieurs reprises de 1566 à 1624.

En 1566, le savant ecclésiastique fut appelé aux fonctions de vicaire-général et d'official de l'évêque de Haarlem; il fut nommé chanoine gradué, le 1<sup>er</sup> mai 1571, et pénitencier, le 2 juillet de la même année. En des temps difficiles, il se distingua par son zèle, son courage et son énergie. Il eut à lutter à la fois contre l'hérésie et les funestes conséquences de la guerre, notamment le paupérisme. Il fut alors le bras droit de l'évêque Godefroid van Mierlo. Et il advint même qu'en l'absence forcée de ce prélat — en 1572; puis, de 1578 à 1587 — il eut à pourvoir à l'administration du diocèse. Le tout n'alla pas sans danger : Verlenius fut grièvement blessé, le 29 mai 1578, par les soldats de la garnison des États, alors qu'il participait à la procession du Saint-Sacrement.

L'évêque van Mierlo étant mort, le 28 juillet 1587, Verlenius se retira à Duerstede. Toutefois, il finit ses jours à Haarlem et fut inhumé dans le chœur de la cathédrale. L'année de son décès n'est pas exactement connue. Par une

erreur manifeste, Valère André et Foppens placent celui-ci en 1586 (le 17 août); Sweertius en 1587 (même jour). Hensen se prononce, avec quelques réserves toutefois, pour 1589, avant le 4 novembre. C'est, nous paraît-il, la date qu'il conviendrait d'adopter.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, 1623, p. 316. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 389. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1789, p. 483. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. II (1768), p. 494. — Van der Aa, *Biogr. woordenb.*, t. XIX (1876), p. 177. — *Allgem. d. Biogr.*, t. XL (1896), p. 338. — Hensen dans *Nieuw nederl. biograf. woordenb.*, t. III (1914), col. 1263-1266, et auteurs cités dans cette notice. — S. Verrepaens, *Inst. scholast.*, 1873, p. 77, parle de Verlenius comme d'un excellent calligraphe.

**VERLENSIS** (*Hieronymus*), professeur et homme d'église. Voir VERLENIUS (*Hieronymus*) ou VERLENSIS.

**VERLINDE** (*Pierre-Antoine*), peintre, né en janvier 1801, à Berguez-Saint-Winoc, décédé à Anvers le 29 mars 1877. Il reçut son premier enseignement de J.-F. Ducq à l'Académie de Bruges et se perfectionna ensuite à l'Académie d'Anvers chez Mathieu van Brée, et à Paris chez Guérin. Il débuta comme peintre de portraits et de genre. Un *Intérieur d'atelier* exposé à Bruxelles en 1827 fut acquis par le Gouvernement hollandais. Fidèle au genre en vogue dans sa jeunesse, il cultiva surtout la peinture d'histoire religieuse, où l'on retrouve l'influence de Guérin dans le genre froid et théâtral. En 1828, il exposa une *Gloire des anges*; il peignit aussi une *Fuite en Égypte*, *Le Christ et la femme samaritaine*, le *Mendiant aveugle conduit par sa fille*; une *Sainte Philomène* orne l'autel d'une église à Dunkerque. En 1827, il se fixa à Anvers et assumait pendant un an les fonctions de professeur adjoint. En 1840, à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de Rubens, il peignit un arc de triomphe de dimensions monumentales, dont l'esquisse fut longtemps conservée dans une des salles de l'hôtel de ville d'Anvers et qui se trouve actuellement au Musée royal (cat., n° 1175). Il s'appliqua surtout à la

restauration de tableaux et y acquit une grande réputation de technicien.

A.-H. Cornette.

Immerzeel, *De levens en werken...*, t. III, p. 173. — Nagler, *Künstler-Lexikon*, t. XX, p. 116. — Warzbach, *Niederländisches Künstler-Lexikon*, t. II, p. 774.

**VERLIT** (*Gaspard VAN*), ou **VARLI**, compositeur de musique, né à Mons vers 1624, figure sur un état officiel de 1641 comme « muchacho de coro » (enfant de chœur) de la chapelle royale depuis dix ans.

Devenu habile dans l'art d'enseigner la musique, il fut nommé maître de chapelle de l'église Saint-Nicolas à Bruxelles. En 1658, il obtint une gratification pour ses loyaux services et se fit délivrer deux certificats qui témoignent de son talent et de sa moralité. En 1760, il est mentionné comme juge d'une composition à cinq parties, que dut fournir J. Corbisier et, trois ans plus tard, il est toujours cité comme chapelain d'autel de la chapelle royale, office qu'il remplissait encore en 1673. Dans le registre aux comptes de la recette générale des finances, où nous trouvons ces citations, son nom est parfois orthographié : Verlih avec une « h » finale et perd la particule « van ». Après cette dernière date, son nom disparaît; on ignore quand et où il mourut.

Ses œuvres connues sont : *Missa et moteta, nec 4 Antiphona, cum 4-6 voc., instr. et ripieni* (Anvers, Phalèse, 1661) (en tout trois messes et dix motets). — *Missa et moteta nec non 4 Antiphona 3 et 4 voc. cum 2 violonis* (Anvers, Phalèse, 1668) (en tout trois messes et sept motets). Une messe manuscrite en *do* béc. à 5 voix, 2 viol., basson, ripieni et orgue, signée Verliith, se trouve à la bibliothèque d'Upsala; dans le même fonds sont aussi les deux œuvres : *Accurite ad festa*, 5 voc., 2 viol. et basse-contre; *Laetamini omnes*, 6 voc., 5 stromenti con ripieni e basse-contre. Le Conservatoire de Bruxelles (n° 33997) possède une partie de basse continue manuscrite d'un *Credo quod Remptor* pour 3 voc. et 2 viol., daté de 1671.

Recue Vanua.

Vander Straeten, vol. I, p. 211; vol. II, p. 73; vol. V, pp. 139-409. — Eitner, *Quellen Lexicon*, vol. X, p. 63.

**VERLOOY** (*Jean-Baptiste-Chrysostome*), avocat, publiciste et homme politique, né à Oosterwijk (prov. d'Anvers) le 22 décembre 1746, mort à Bruxelles le 4 mai 1797. Il peut être considéré comme l'ancêtre du mouvement flamand. Ami intime de Vonck, il joua un rôle de premier plan dans la préparation de la Révolution brabançonne. Ses interventions pendant la première occupation française, en 1792 et 1793, furent d'un patriote clairvoyant et d'un démocrate convaincu.

De modeste origine — il était le fils d'un paysan de la Campine — Verlooy eut au Conseil de Brabant des débuts difficiles, malgré de solides connaissances juridiques, dont témoigne un important *Codex Brabanticus* dédié au chancelier Joseph de Crumpipen. Esprit indépendant, grand lecteur de Voltaire, de Montesquieu, de Raynal et de Beaumarchais, il fut frappé de l'abaissement intellectuel de ses compatriotes flamands et l'attribua au mépris dans lequel était tenue leur langue maternelle. Dans un ouvrage très original, *Verhandeling op donacht der moedertijcke Taal in de Nederlanden*, paru en 1788, il réclame pour eux l'enseignement en langue flamande et la restauration de celle-ci comme langue de la cour et des sciences, afin de rapprocher les classes supérieures du peuple; il préconise l'unification des littératures flamande et hollandaise; il vante la race germanique et son antique amour de la liberté et célèbre les anciennes institutions démocratiques des villes flamandes.

Au début de 1789, c'est lui qui suggère à Vonck, comme moyen de libérer la patrie du despotisme autrichien, l'organisation d'une société secrète *Pro Aris et Focis*, dont le but serait double : organiser simultanément le soulèvement des villes et l'émigration des patriotes, qui formeraient une armée dont l'entrée dans le pays coïnciderait avec une insurrection générale. Ce plan fut adopté par Vonck, et Verlooy

se révéla un conspirateur hardi et infatigable.

Après la fuite des Autrichiens et la prise du pouvoir en Brabant par les anciennes classes privilégiées, Verlooy devint un des membres les plus agissants de l'opposition démocratique. Il publia un *Projet raisonné d'union des Provinces Belges*, où il proposait un suffrage censitaire excluant peu de citoyens du droit de vote, concédait des élections séparées pour la noblesse et le clergé, tout en spécifiant que les délégués des trois ordres siègeraient ensemble au Grand Conseil National. Il fut vice-président de la *Société Patriotique* et signa la fameuse *Adresse* du 15 mars 1790 réclamant une meilleure représentation de la population au sein des États. Obligé de fuir de Bruxelles, il suivit Vonck à Namur, puis dans son exil à Givet et à Lille. Sous le nom de Lebrun, il groupa les démocrates exilés en une nouvelle société secrète, *Pro Patria*, et déploya une activité inlassable dans l'organisation de deux coups de main démocratiques tentés l'un dans la région de Courtrai, l'autre dans le Hainaut.

Au lendemain de la bataille de Jemappes, il fut élu représentant provisoire de Bruxelles; en cette qualité, il eut la charge de visiter les prisons et d'y libérer les prisonniers victimes de l'arbitraire ou de lois gothiques et féodales. Anxieux de voir se constituer rapidement une République belge, Verlooy entra en conflit, au sujet de la marche à suivre, avec la majorité des représentants provisoires. Ceux-ci, dirigés par Cornet de Grez, voulaient que l'on procédât tout d'abord à l'élection d'une Convention nationale. Verlooy, au contraire, était d'avis de constituer sur l'heure un gouvernement central provisoire, formé de délégués des Représentants provisoires des différentes provinces, afin de donner une existence immédiate à la République belge. Pour faire triompher ses vues, il fit appel à Dumouriez, en lui expliquant que « la corruption de l'or des ecclésiastiques, des nobles et des royalistes » entrave-

rait certainement des élections immédiates. Soucieux de garder une stricte légalité et de ménager l'opinion statiste, Dumouriez rejeta la suggestion de Verlooy. Mais les prévisions de celui-ci se réalisèrent, car, le 29 décembre 1792, l'obstruction des Statistes bruxellois fit échouer les élections de la Convention nationale belge. Les Représentants provisoires de Bruxelles se rallièrent alors au plan de Verlooy et, pour le réaliser, l'envoyèrent à Gand et à Ypres. Dans l'entre-temps, Verlooy avait été chargé de coordonner les protestations des différentes assemblées des Représentants provisoires contre le fameux décret du 15 décembre 1792, pris à Paris par la Convention et qui détruisait brutalement tout l'ancien régime dans les pays occupés par les armées françaises. Lorsque tout espoir de voir se créer une République belge démocratique fut perdu et que le gouvernement français passa de la politique d'intervention révolutionnaire à la politique annexionniste, Verlooy se prononça pour la réunion à la France. Ce fut lui qui présida l'assemblée primaire de Bruxelles et qui porta à la Convention les vœux de réunion à la République française formulés par la poignée de démocrates qui assistèrent à cette assemblée.

Nommé maire de Bruxelles le 20 avril 1795, Verlooy mourut, à peine âgé de cinquante ans, en 1797; sa santé avait été compromise par un surmenage intensif lors de la conspiration *Pro Aris et Focis*. Ses œuvres publiées comprenant : 1° *Codex Brabanticus, seu Corpus Juris edictalis Brabantiae et Limburgiae ordine alphabetico dispositum* (Bruxelles, G. Pauwels, 1781); 2° *Verhandeling op d'Onacht der moederlijcke Taal in de Nederlanden* (Maastricht, 1788; en fait, imprimé à Bruxelles, chez de Bel; réédité en 1829, à Gand); 3° *Intrigues du despotisme démasqué* (Bruxelles, 1789); 4° *Projet raisonné d'union des Provinces Belges* (Bruxelles, Imprimerie Patriotique, 1790); 5° *Zijn Geloof, Vrijheid en Eijendommen in gevaer?* (Bruxelles, E. Flon, 1793).

A. Honne et A. Wanters. *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. III (Bruxelles, 1845). — J. Britz, *Mémoire sur l'ancien droit belge* (Bruxelles, 1846). — Frederiks et Vanden Branden, *Biographisch woordenboek der Noord- en Zuid-Nederlandsche letterkunde*, 2<sup>e</sup> édit. (Amsterdam, 1888-1892). — P. Frederica, *Schets eener geschiedenis der Vlaamsche beweging* (Gent, 1906). — P. Hamelius, *Histoire du mouvement flamand au XIX<sup>e</sup> siècle* (Bruxelles, 1925). — Antoon Jacob, *Verloof en d'Onacht der moederlijke Tael* (dans *Album opgedragen aan Prof. J. Vercoullte*, 1927). — Suzanne Tassier, *Les Démocrates belges de 1789* (Bruxelles, 1930), et *Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792 et 1793* (Bruxelles, 1934).

**VERMANDOIS (Simon DE)**, évêque. Voir SIMON DE VERMANDOIS.

**VERMEEREN (Antoine)**, musicien du XVIII<sup>e</sup> siècle. La biographie d'Antoine Vermeer est encore bien incertaine; nous savons seulement qu'en 1665, il était maître de chant et organiste à Anvers, comme il s'intitule lui-même dans une de ses œuvres : *Phonaseus et organista in Castro Antwerpiano*. Mais il devait déjà professer en cette ville vers 1659. Les compositions connues à ce jour sont : *Missa et motetta* 1, 2, 3, 4 *voc. cum instrum.* (Antwerp. 1660, haer. Phalesii). — *Missa et motetta, 5-12 tam vocibus quam instrumentis decantanda* (Phalesii, 1665).

La bibliothèque d'Upsala possède de lui en manuscrit : *Caro mea vere est*, C. solo 5 viole ed organo. — *Ecce dies laetitia*, 3 *voc.*, 5 viol. et organo (1665). — *Laudate pueri*, 3 *voc.*, 5 v. org. (1664). — *O gemma pretiosa*, o C., 5 v., org. (1665). — *O Jesu Christi laetare*, 2 C., 5 viole et organo. Vander Straeten signale trois œuvres figurant au catalogue de l'église Sainte-Walburge à Audenarde.

René Vanus.

Van der Straeten, vol. I, pp. 226 et 266. — Bitner, *Quellen Lexicon*, vol. X, p. 63.

**VERMEEREN (Jean)**, peintre. Voir MEEREN (Jean VANDER).

**VERMEERSON (Ycon-Ambroise)**, peintre, né à Maldegem le 9 janvier 1810, mort à Gand le 24 mai 1852. D'après la tradition, il maniait déjà le pinceau à l'âge de treize ans.

Elève de l'Académie royale de dessin

de Gand (1824-1826), il exposa au Salon de Gand, dès 1826, une *Vue du marché au poisson de Gand*; en 1829, il expose une *Vue de l'église et du couvent des Dominicains* de cette ville. Il collabora à l'*Album pittoresque des Pays-Bas* (Bruxelles, J.-B. Jobard). Au Salon de 1838, il produisit une *Vue de ville* et une *Rentrée de procession*.

Vers 1840, il commença une série de voyages en Lorraine, Bavière, Wurtemberg, Saxe, pays rhénan, Tyrol, Italie et Sicile.

Vers 1843, il s'établit à Munich et s'y maria. Sa réputation de peintre de vues de villes lui valut la faveur du roi Louis de Bavière; les musées accueillent ses tableaux. La Pinacothèque de Munich, le Musée de Stuttgart, le Rodolphinum de Prague acquièrent de ses œuvres.

Le jour même de la mort de sa femme (24 mai 1852) il succomba lui-même à une apoplexie.

Le 6 décembre 1852, on exposa en vente, à Munich, l'héritage artistique du peintre. Le catalogue, publié par J. Aumüller, comprenait 412 numéros.

Un mausolée en marbre gris du Tyrol fut élevé à la mémoire du peintre Vermeersch et de son épouse, dans l'allée principale du cimetière de Munich; la partie supérieure, en forme de niche, renfermait les bustes en marbre des deux conjoints, exécutés par Halbig.

O. Roelants.

Registres de l'état-civil de Maldegem. — Registres des inscriptions de l'Académie royale de dessin à Gand. — Catalogues des Salons de Gand de 1826 à 1850. — Louis Hissette, *Vues et plans de villes, châteaux, monastères et monuments dans les collections du Cabinet des estampes*, 1<sup>re</sup> partie (Bruxelles, 1917). — *Messenger des sciences historiques*, 1852, 1854, 1862, 1868. — Isabella Errera, *Répertoire des peintures datées*, t. II (Bruxelles, 1921). — *La Renaissance*, 1839. — G. Caillet, *Musée de peinture et de sculpture de la ville de Courtrai*, Catalogue (1912). — *De Eendragt*, 7<sup>e</sup> jaergang, nummers 1, 2, 5 en 20; 8<sup>e</sup> jaergang, nummer 24. — Destanberg, *Gent sedert 1831, eerste reeks 1831-1840* (Gent, 1903).

**VERMEULEN (Henri)**, alias GRAVIUS ou VERMOLANUS, théologien, né à Grave (Brabant septentrional), entra au couvent des Frères Prêcheurs de Nimègue vers 1500, fut élu prieur de

la même maison vers 1548, et mourut le 22 octobre 1552.

Ce savant religieux s'acquît une grande réputation dans son ordre. On lui doit :

1° Un traité *De Ritibus antiquis baptismi et confessionis* (Cologne, 1530);

2° Des éditions des œuvres de saint Cyprien (Cologne, 1544), de saint Jean Damascène (ibid., 1546), de saint Paulin de Nole (ibid., 1560);

3° Des scholies et annotations sur les cent deux premières épîtres de saint Jérôme : une partie de ces notes parut à Anvers en 1568 par les soins de Joh. Antonianus; elles furent reproduites dans leur ensemble à Tournai, en 1610, par le P. André Schott (plusieurs réimpressions).

Vermeulen collabora également à l'édition des œuvres de saint Ambroise que Jean De Coster (voir ce nom, t. V, col. 23) donna à Bâle en 1555. Il prépara, de plus, des éditions des œuvres du pape Clément, de Didyme et d'Eucher et de saint Grégoire de Nyssa : mais ces derniers travaux ne virent jamais le jour.

Ce personnage ne doit pas être confondu avec Henri de (van) Grave ou Gravius, professeur de théologie, né à Louvain en 1536, mort à Rome en 1591 (voir ce nom, t. V, col. 127 et suiv.).

Alphonse Roersch.

Herter, *Nomenclator literarius theolog. cathol.* (Innsbrück), t. II, 8<sup>e</sup> éd. (1906), col. 1473-1474. — *Nieuw Nederl. biogr. woordenb.*, t. III (1914), p. 4296.

**VERMEULEN (Jean)**, écrivain ecclésiastique. Voir **MOLANUS (Jean)**, ou **VERMEULEN**.

**VERMEULEN (Jean)**, humaniste. Voir **MOLANUS (Jean)**, **VANDER MEULEN** ou **VERMEULEN**.

**VERMEULEN (Servais)**, organiste. Voir **MEULEN (Servais VANDER)**, ou **VERMEULEN**.

**VERMOLANUS (Henri)**, théologien. Voir **VERMEULEN (Henri)** ou **VERMOLANUS**.

BIogr. NAT. — T. XXVI.

**VERMOTE (Liévin-François)**, peintre, fils de Séraphin-François, né à Courtrai, le 16 mai 1827, y décédé le 22 juillet 1869. Élève de l'Académie de Courtrai, où professait alors Philippe de Witte (1802-1876), puis de l'Académie d'Anvers (1845-1849). En 1852, il concourut pour le prix de Rome et fut classé second. Il suivit Wappers à Paris et y fut élève d'Ary Scheffer.

Ses premiers envois aux Salons datent de 1854. En 1857, il envoya au Salon de Bruxelles *Le peuple gantois demande assistance à Jacques d'Artevelde pendant la famine de 1339*.

Le Musée de Gand possède quelques-unes de ses œuvres : *Coriolan*, *Jacques d'Artevelde*, *Jeanne d'Arc*.

Il a exécuté quelques portraits intéressants : ceux de M<sup>me</sup> Van Lerberghe, de M. Tillieux (appartenant au couvent Verrue à Courtrai) et un portrait de la famille Goethals.

O. Roelants.

État civil de Courtrai. — G. Cautlet, *Catalogue du Musée de peinture et de sculpture de Courtrai*. — *Messenger des Sciences historiques*, 1848, p. 514, 516, 518. — *Stad Kortrijk. Honderdste verjaring van 's Lands Onafhankelijkheid. Geïllustreerde Catalogus der Tentoonstelling der werken van de Kortrijksche kunstenaars vanaf 1830 (1930)*.

**VERMOTE (Séraphin-François)**, peintre et dessinateur, né à Moorsele (Flandre occidentale) en 1788, mort à Courtrai, le 3 avril 1837. Il semble avoir été un artisan. La première de ses œuvres est un album de dessins, *Teekeningen der gezigten van de dorpen, casteelen en steden (van Vlaenderen) gemaecht door Serafyn Vermote voor M. Van Huerne*, 1812-1813, précieux documents d'iconographie monumentale. A la même époque, il collabore à la *Collection historique des principales vues des Pays-Bas*, (Dewasme et Cie, Tournai, 1812 et 1823). Grâce au vicomte Carton de Winnezele, dont il fut l'hôte durant de longues années, il se rendit à Paris, peut-être aussi à Anvers vers 1816; il exécuta des peintures pour les châteaux de Zillebeke et de Proven. A cette époque il réside à Ypres; Jacques Goethals, de Courtrai, l'accueillit probable-

22



ment à la fin de ses études (vers 1822). En 1832, il succéda à J.-B. De Jonghe comme professeur à l'Académie de Courtrai.

Le Musée de Courtrai possède plusieurs de ses œuvres : *Paysage avec chapelle* (1833); *Arrivée de la diligence sur la Grand'Place d'Ypres* (1869); et quelques aquarelles.

Oscar Roelandts.

État civil de Courtrai. — Catalogues des Salons de Gand, de 1820 à 1835. — G. Caillet, *Catalogue du Musée de Peinture et de Sculpture de la ville de Courtrai* (Courtrai, 1912). — L. Hissette, *Vues et plans de villes, châteaux, monastères et monuments dans les collections du Cabinet des Estampes*, 1<sup>re</sup> partie (Bruxelles, 1917). — *Stad Kortrijk, Honderdste verjaring van 's Lands onafhankelijkheid. Geïllustreerde Catalogus der Tentoonstelling der werken van de Kortrijksche kunstenaars vanaf 1830* (1930).

**VERNACHTEN** ou **VER ACHTEN** (*Guillaume-Fr.*), chancelier de Flandre et prévôt de l'église de Saint-Donatien à Bruges, mort dans cette ville le 21 septembre 1397. Il est signalé pour la première fois comme second délégué de la ville de Bruges au grand parlement de Bergues et aux parlements d'Eekloo et d'Ûrsel tenus en septembre 1357. A la suite de certaines difficultés avec les villes de Flandre, les villes hanséatiques avaient proclamé le blocus économique de la Flandre à partir du 1<sup>er</sup> mai 1358. G. Vernachten prit une part importante aux négociations entreprises par les villes flamandes pour obtenir le retour des marchands de la Hanse. Il était le chef de trois délégations brugeoises qui se rendirent à Lübeck et à Cologne en 1358 et 1359. En septembre 1358, il fut un des délégués envoyés par la ville de Bruges à Anvers, pour liquider le différend existant entre cette dernière ville et la ville de Malines au sujet du marché du sel. En 1359, le comte Louis de Male prit ouvertement parti pour le roi de France dans la guerre de Cent Ans. Les villes de Flandre, qui étaient partisans du roi d'Angleterre pour des raisons d'ordre économique, s'insurgèrent contre le comte. Guillaume Vernachten fut premier délégué de la ville de Bruges aux différents parlements que

les villes de Flandre tinrent pendant les troubles de 1359 à 1361. Il fut également chef de l'ambassade brugeoise envoyée le 25 septembre 1360 à Calais, auprès du roi d'Angleterre qui y négociait avec le roi de France. Guillaume Vernachten passa plus tard au service du comte de Flandre, qui le nomma chancelier du comté le 23 octobre 1366. Il succéda comme prévôt du chapitre de Saint-Donatien à Sohier van der Beke, le 9 décembre 1392.

Jos. De Smet.

L. Gilliodts van Severen, *Inventaire des Archives de la ville de Bruges*, t. II, III, IV (Bruges, 1873-1876). — P. Beaucourt de Noortvelde, *Beschrijving der heerlijkheid en lande van den Proosche* (Bruges, 1764), p. 253. — Archives départementales du Nord, à Lille, série B, reg. n° 1567.

**VERNACKER** (*Jean*), théologien. Voir **VARENACKER** (*Jean*) ou **VERNACKER**.

**VERNULAEUS** ou **DE VERNULZ** (*Nicolas*), polygraphe, professeur et historiographe officiel, né à Kobelmont (près de Virton), le 10 avril 1583, mort à Louvain, le 5 janvier 1649. Fils de Pierre, capitaine dans l'armée de Farnèse, et de Marie de Merjay, il étudia à Trèves, probablement au collège des jésuites, et à Cologne où il fut inscrit à la Faculté des arts le 30 mai 1601.

En 1606, J.-B. Gramaye, professeur d'éloquence à Louvain, l'invita à venir enseigner la rhétorique au Collège du Porc dans cette ville et, le 10 novembre 1610, il lui faisait conférer la chaire d'éloquence, qu'il abandonnait, en même temps que le canonicat de second rang à la collégiale Saint-Pierre, attaché à ce professorat.

Puisque la collation de ce canonicat revenait à la Ville, celle-ci nommait virtuellement le *Rhetor publicus*; toutefois, elle ne reconnaissait généralement d'autres candidatures que celles qui lui avaient été présentées par la Faculté des arts. Elle avait fait une exception pour Vernulaeus, qui n'était pas même maître ès arts, et certainement pas de Louvain; il avait bien enseigné pendant quatre années la rhétorique au Porc-

avec grand succès, mais il n'était pas membre de la Faculté dont la chaire dépendait. Aussi, celle-ci protesta et refusa de reconnaître le nouveau nommé. Vernulaeus adressa requêtes sur requêtes qui firent l'objet de longues discussions aux réunions de la Faculté en juin et juillet 1611, et occasionnèrent des recherches historiques et juridiques au sujet des droits respectifs de l'Université et de la Ville. Ce ne fut que le 12 octobre 1611 qu'on arriva à un accord, qui fut ratifié le 11 novembre suivant : la Ville s'engagea à ne nommer dorénavant que ceux qui avaient enseigné la philosophie pendant trois années au moins, et la Faculté admit la nomination de Vernulaeus comme valide. Toutefois, elle lui garda rancune. Elle lui fit des difficultés au sujet de l'horaire du cours et du local : ainsi, en 1614 le *Rhetor* se vit même forcé de faire intervenir le recteur pour lui assurer l'accès au *Vicus* aux heures réservées à sa leçon. Ses demandes répétées pour être admis au conseil de la Faculté furent écartées aussi longtemps qu'il faisait valoir ses années d'enseignement au Pore et sa qualité de professeur public : elle ne considérait comme professorats que ceux de la philosophie dont elle revendiquait la collation. Forcé de suivre la routine, Vernulaeus commença l'étude de la théologie et, sans doute pour se faire admettre au baccalauréat, il passa en 1615 l'épreuve de la *birretatio* ou maîtrise ès arts. Tout en continuant son enseignement au Pore, il y assumait les fonctions de sous-régent, et c'est en vertu de cet office qu'il put finalement faire son entrée au conseil de la Faculté au début de 1617.

Loin d'avoir fait du tort au jeune professeur, cette opposition lui permit de devenir non seulement un brillant écrivain, mais même un innovateur. Il ne se contenta point de ses succès de débutant : il étudia et travailla opiniâtrément, et acquit cette valeur qui finalement désarma ses ennemis. C'est au cours de ces années de lutte qu'il gagna son érudition encyclopédique et ce style pur et riche, chargé d'allusions savantes

et d'ornements, que ses admirateurs ont aidé à discréditer par leur imitation servile et leurs exagérations. Il forma une pléiade de disciples, parmi lesquels se sont illustrés des Opalinski comme des d'Ave et des Houbræcken. En outre, il donna un nouvel aspect à l'enseignement de la langue et de la littérature. Ces branches étaient encore méprisées, et malgré l'éclat que leur avait donné un Juste Lipsé ou un Corneille Valerius, elles n'étaient pas considérées comme vraiment académiques. Vernulaeus, d'emblée, appliqua à son enseignement la méthode en honneur dans les facultés : dès 1612, le Conseil des arts fut saisi d'une demande de lui accorder le *vicus* quelques jours de semaine pour y faire des discussions avec ses élèves sur l'*inversa philologia*, comme il appelait la rhétorique. Ces joutes furent sans doute l'origine des célèbres *Rhetorum Orationes* et des *Certamina Oratoria*. Loin de professer sa foi dans l'efficacité des disputes médiévales, il proclama sa volonté bien nette d'élever l'étude du latin et des auteurs au niveau des autres enseignements universitaires, dont il adopta la méthode. Vue de cet angle, son opposition à la Faculté des arts se révèle comme une lutte consciente pour faire accepter déjà au début du XVII<sup>e</sup> siècle les conceptions modernes au sujet des études littéraires. Il veut, en effet, faire attribuer au cours de rhétorique une importance tout au moins égale à celle des leçons de philosophie. Déjà en 1613, il commença une controverse avec la Faculté au nom des professeurs d'éloquence latine des quatre pédagogies, et revendiqua pour ses collègues et pour lui-même les mêmes droits que les *legendes*, les professeurs de philosophie. Malgré sa défaite, il revint à la charge, en 1622, quand la question n'était plus personnelle : pendant plusieurs mois, il plaida si bien sa cause devant le Conseil Privé et devant les *visitatores* de l'Université qu'il obtint virtuellement pour les « professeurs littéraires » les mêmes prérogatives que celles dont jouissaient jusqu'alors seuls les professeurs de

philosophie. Les études des langues et des lettres admises au rang des sciences académiques y ont gagné non seulement la considération, mais aussi un intérêt qui d'année en année devient plus général et plus intense.

Dans l'entretemps, Vernulaeus, tout en continuant ses leçons et son travail au Porc, — du moins jusqu'en 1619, — s'applique à l'étude de l'Écriture sainte et des sciences divines, et fit les exercices prescrits aux bacheliers. Il put alors conquérir le grade de licencié en théologie (11 décembre 1618).

En 1619, lorsque les comtes Fugger ouvrirent le Collège de Luxembourg à Louvain, fondé par Jean Mylius, interprète de Philippe II pour la langue allemande († 1596), Vernulaeus fut nommé président de ce collège. Il fut recteur de l'Université en 1632, 1644 et 1645.

Après la mort (1646) d'Erycius Puteanus, professeur au Collège des Trois Langues et historiographe de Sa Majesté catholique, il succéda (1646) à celui-ci en cette double qualité, tout en conservant ses autres fonctions. Il fut, vers la même année, honoré des titres de conseiller et d'historiographe de l'empereur Ferdinand III.

Dans l'intervalle, il avait obtenu (avant 1626) de nouvelles prébendes, un canonicat à Renaix et un autre à Saint-Pierre de Douai, de même qu'une chapellenie à Ivoix (1631).

On trouvera dans le recueil de Paquot, mentionné ci-dessous, une liste détaillée des publications de Vernulaeus. Un grand nombre d'entre elles se rapportent à l'art oratoire et contiennent beaucoup de « modèles d'école ». Dès 1614 paraissent les *Rhetorum collegii Porcensis... Orationes*, dont plus de dix éditions se succèdent jusqu'en 1720, constamment augmentées.

Son traité *De arte dicendi libri tres una cum praxi rhetoricae et duobus de inventionis libris* (Lov. 1619) connut plus de six éditions jusque 1667. Il composa des tragédies latines d'après celles de Sénèque. Il s'inspira des préceptes que lui enseignèrent les jésuites Bidermann et Caussin.

Il composa également et fit composer par ses étudiants des discours politico-religieux, dont un grand nombre furent publiés : *Quis inter orbis Monarchas potentissimus* (1613); *Dissertatio politica de una et diversa Religione...* (1618); *Disputatio politica de Bello* (1619); *Disputatio politica de universa Republica... proposita a Nic. Lahodowsky* (1621); *Certamen oratorium inter duos oratores, Francum et Hispanum : utri de Ecclesia Romana melius meriti sint, Franciae an Hispaniae Reges?...* (1624); *Certamen Oratorium de Militari Gloria, inter septem Milites, Hispanum, Belyam, Germanum, Francum, Italem, Polonum, Hungarum* (1624). En 1629, il publie un recueil de dix discours politiques qu'il dédie aux États de Brabant, et, en 1630 : *Dissertatio oratoria de Bello feliciter gerendo*.

En 1624, il avait fait paraître *Institutionum politicarum libri IV*, qui furent réédités en 1628, 1635 et 1647; en 1625, *Institutionum Moralium libri IV* (dont la 4<sup>e</sup> édition parut en 1668); en 1626, *Institutionum Œconomicarum libri duo* (3<sup>e</sup> éd. 1649) — ces dernières sont dédiées à deux de ses disciples, Christophe et Casimir-Léon Sapieha, fils de Léon, palatin de Vilna.

En 1627, il publie une sorte de manuel de l'Université de Louvain : *Academia Lovaniensis. Ejus origo, incrementum, forma, Magistratus, Facultates, privilegia, scholae, collegia, viri illustres, res gestae* (2<sup>e</sup> éd. 1667).

En 1628, il compose *Annus Austriacus, seu Ephemeris historica, continens per singulos anni dies aliquid, quod in serenissima Austriaca familia accidit*.

A partir de 1630, il publia, outre des discours sur le culte de la Vierge et des Saints et un panégyrique de Jean Scot Brigène, toute une série de tragédies en langue latine. Avant cette date, il en avait déjà écrit quelques-unes : *Filii exilium* (1609), publiée à Cologne en 1610, *Theodoricus, rex Italiae* (1622), *Henricus VIII, seu Schisma Anglicanum* (1624), *Conradinus* (duc de Souabe) et *Crispus* (empereur romain) (1628).

En 1631 parurent *Tragœdia X*, dont la seconde édition, augmentée de quelques pièces et formée de deux gros volumes, fut publiée en 1656. Ce recueil contient notamment : *Joanna Darcia* (Jeanne d'Arc) et *Friilandus* (Waldstein). Cette dernière tragédie, dédiée au président Pierre Roose, fut jouée en octobre 1636, donc deux ans après la mort de Waldstein, et imprimée à Louvain chez Judocus Coppenius en 1635.

On trouvera la liste des quatorze tragédies « historiques » imprimées, avec l'indication des bibliothèques où elles se trouvent, dans l'ouvrage de J. Bolte mentionné ci-dessous.

En qualité d'historiographe officiel, il rédigea une série de panégyriques : *Trophœa Ambrosii Spinola... celebrata a sex oratoribus, Flandro, Trans-Rhenano, Cæsareo, Brabanto, Hispano, Italo* (1631); *Elogia oratoria Alberti Pii, Belgar. principis, Isabellae Clarae Eugeniae...* (1634); *Dissertatio oratoria de causa belli Sueco-Germanici, inter duos oratores, Germanum et Suecum* (1635); *Dissertatio oratoria de causis occupatae a Francis Lotharingiae* (1636); *Laudatio funebris... Ferdinandi II* (1637); *Panegyricus gratulatorius Ferdinandi III...* (1637).

En 1635, il écrivit *Apologia pro Augustissima, serenissima et potentissima gentis Austriaca, in qua illius magnitudo, imperium, virtus adversus eius hoc tempore aemulos asseritur* (Lovanii, Fr. Simonis et J. Zegers). *Accedunt triumphus ob receptam Bredam, et orationes aliquot miscellaneae.*

La même année, il célèbre le *Triumphus Lovaniensium*, c'est-à-dire le succès remporté par les bourgeois et les étudiants de Louvain sur les troupes franco-hollandaises sous le commandement de Frédéric-Henri, prince de Nassau, qui, le 4 juillet 1635, après dix jours de vains efforts, durent lever le siège de cette ville.

En 1641 (21 décembre), il prononce l'éloge funèbre du cardinal Ferdinand, gouverneur général des Pays-Bas. Dans une seconde série de dissertations poli-

tiques (1646) faisant suite au recueil publié en 1629, il insère un discours : *De causis Belli inter Franciae et Hispaniae Reges, hoc tempore.*

En 1643, parut à Cologne chez A. Binghius, *Discursus historico-politici tres quibus causae Belli Sueco-Germanici, Franco-Lotharingici, Armorumque Belgico-Batavicornum oratoris ventilantur. Accedit Cineas Pacificus.*

En 1646, il rassemble deux séries de *Dissertationum politicarum stylo oratorio explicatarum* (Lov., J. Vryenbosch et G. Sassenus).

H. De Voelt.

*Vita et scripta* [Vernulaei] dans le tome II des *Tragœdiae* (1636). — *Orotio in funere N. Vernulaei, habita... ab Ant. Dave* (Lov., J. Vryenbosch, 1649). — Val. Andreas, *Fasti academici*, I, 10, 48, 87, 144, 247, 248, 281, 282, 326 et 355-96. — [Paquet], *Mémoires*, in-8°, t. III (1764), p. 428-448. — *Allgemeine Deutsche Biographie*, t. XXXIX (1896), notice par J. Bolte. — J. Bolte, *Coligny, Gustav-Adolf, Wallenstein. Drei-zeitgenössische Lateinische Dramen von Rhodius, Norisius und Vernulaeus* (dans *Bibliothek des literar. Vereins in Stuttgart, Sitz Tübingen*, n° 280, Leipzig, 1933). — H. de Voelt, *Inventaire des Archives de l'Université de Louvain* (Louvain, 1927) : n° 103 (*Liber Dictatoris*); n° 710 (*Acta Fac. Artium*, XI), pp. 487, 491, 493, 494, 498, 549; n° 711 (*id.*, XI), pp. 196, 236, 31, 36r, 39v, 40, 52, 61, 71, 89, 91, 160, 167, 473-475, 488, 530-533, 547; (*id.*, XII), pp. 3r-6v, 317r; n° 729 (*Index des Acta*), pp. 185-165, 176-182, 183, etc.; n° 762 (profess. publicis); n° 4765 (controv. des prof. littéraires); n° 1442 (*Coll. de Busleyden*); n° 3517 (*Collège de Milius* : comptes); n° 5061 (*chapellenie d'Ivoix*). — Val. Andreas, *Bibliotheca Belgica* (Louvain, 1643), pp. 699-701. — J.-N. Paquet, *Fasti Academici Lovanienses* (manusc. de la Bibl. Roy. de Bruxelles, n° 47567), f. 800. — F. Nève, *Mémoire sur le Collège des Trois-Langues à l'Université de Louvain* (Bruxelles, 1856), pp. 130-132. — *Id.*, *La Renaissance des Lettres en Belgique* (Louvain, 1890), pp. 377-379, etc. — E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain* (Louvain, 1881-1902), t. III, pp. 469-470, t. IV, pp. 134-135, 211. — Antoine de la Tour, *Jeanne d'Arc, Tragédie latine par Nicolas de Vernulz* (Orléans, 1880). — Victor Brants, *Nicolas de Vernulz, publiciste, 1583-1649*; & H. De Voelt, *Les Jubilé de l'Université sous l'ancien régime, dans l'Université de Louvain à travers cinq siècles* (Bruxelles, 1927), pp. 84-97, 20-22.

**VERREPAEUS** (Simon), humaniste. Voir VERREPAEUS (Simon) ou VERREPAEUS.

**VERREPT** (Simon), humaniste. Voir VERREPAEUS (Simon), alias VERREPT.

**VERREYCKEN** (Louis), secrétaire d'État de Philippe II et des archiducs

Albert et Isabelle dans les anciens Pays-Bas. Descendant de Jean Verreycken, chevalier de Malte (dont est conservé le testament, daté du 2 novembre 1505), Louis Verreyckena appartenait à une famille seigneuriale fixée en Flandre au XVII<sup>e</sup> siècle et probablement originaire de Hollande ou de Westfrise (d'après d'anciens titres de propriétés, rappelés dans des actes de 1574 et 1601). Louis Verreycken, chevalier, seigneur de Hamme, Indervelde et autres lieux encore, épousa Louise Micault, fille de Nicolas, conseiller et maître aux requêtes du Conseil privé. Audiencier et premier secrétaire à partir d'une date que nous ne pouvons pas préciser, Louis Verreycken reçut du roi Philippe II, par acte officiel du 4 mai 1583, la charge de « trésorier » et garde des chartes « concernant les affaires d'Etat, en remplacement de feu Baptiste Berty, et sur la proposition du gouverneur général Farnèse. Dans la suite, sur rapport fait par le cardinal archiduc Albert, gouverneur général des Pays-Bas, Philippe II octroya à Louis Verreycken, son premier secrétaire audiencier, une pension annuelle de 600 livres en outre de ses appointements (lettres officielles du 20 février 1597, datées de Madrid). C'est Louis Verreycken qui, avec Richardot, fut chargé des négociations entamées à Vervins avec le roi de France Henri IV, au cours de l'été de l'année 1597, négociations qui aboutirent au traité de Vervins (1598). En février 1600, il est auprès des archiducs, à leur entrée dans la cité d'Arras et c'est de là qu'il part en Angleterre, chargé de mission diplomatique; il est de retour à Bruxelles, le 30 avril suivant. Il ne cessa pas, dans les circonstances mouvementées de la période suivante, de rendre les services les plus précieux aux archiducs, conjointement avec l'habile et dévoué Richardot et, en particulier, lors de l'armistice conclu en avril 1607, malgré la coalition des négociants d'Amsterdam, comme dans les longs pourparlers de La Haye en 1608 et jusqu'à la conclusion, le 9 avril 1609,

de la trêve d'Anvers ou de douze ans. Après la mort de Richardot, en 1609, l'influence de Louis Verreycken dans le conseil des archiducs ne fit que grandir: sa charge de premier secrétaire audiencier, qui lui avait été renouvelée en 1603 (lettres officielles du 1<sup>er</sup> janvier, émanées de l'archiduc Albert), lui fut continuée jusqu'en 1619; il l'avait de la sorte occupée, sans interruption, pendant un laps de trente-six ans (1583-1619). Son testament et celui de sa femme (signés *Verreycken et Loijse Micault*) sont datés de Bruxelles, 12 mai 1620.

La carrière brillante de Louis Verreycken procura lustre et honneurs à sa descendance. Son fils Louis-François, qui hérita de la charge de premier secrétaire audiencier, fut gratifié par le roi Philippe IV, à dater du 19 novembre 1621 (lettres patentes de cette date), de 6 livres par jour, en outre de ses émoluments; les fonctions d'audiencier lui valurent, à dater du 16 mars 1630, un traitement de 100 livres de gros par mois, sa vie durant (lettres patentes de cette date). Louis-François Verreycken, qualifié des titres de chevalier et seigneur du Sart, épousa Anne-Marie de Busleyden, dame de Leeuwerghem, Doorne, etc. (voir testaments des conjoints susdits, datés du 1<sup>er</sup> avril 1634, à Bruxelles); il était par surcroît baron de Bouler et de Dever, seigneur de Hamme, etc. (voir acte du 10 avril 1639). Un autre fils de Louis Verreycken, appelé Lambert, est cité comme seigneur de Wolverthem, Imde, etc., dans son testament du 6 mai 1629.

Le 4 mars 1650, de Madrid, le roi Philippe IV délivrait à Charles Verreycken, fils de Louis-François, les patentes de premier secrétaire et audiencier, en lui faisant allouer les mêmes émoluments dont avait joui son père durant trente années; pendant près d'un siècle, les Verreycken, aïeul, père et petit-fils gardèrent dans la même haute charge la confiance lucrative des rois d'Espagne et des gouverneurs généraux des Pays-Bas. A travers ces trois

génération, l'anoblissement leur était venu lorsque, en 1673, Anne-Louise de Verreycken entra dans la famille princière des Chimay-Aremberg, par son mariage avec Ph.-L. d'Alsace Hennin Liétard, comte de Boussu (prince de Chimay au décès de son cousin Ernest-Dominique d'Aremberg). D'autre part, dame Marie-Thérèse de Verreycken, fille de Louis-François, fut l'épouse de Guillaume de Grutere, seigneur de Mariakerke, de Vaernewyck et autres lieux.

Em. Dony.

Kervyn, *Histoire de Flandre*, t. VI (Bruxelles, 1850). — Gachard [et Piot], *Voyages des souverains des Pays-Bas*, t. IV, 1882. — H. Pirenne, *Histoire de Belgique*, t. IV, 1911. — Em. Dony, *Les archives du château de Chimay, analyses, textes et extraits*, dans les *Bull. Commission royale d'histoire*, t. LXXXVI, 1922, p. 132-136.

**VERRIER (Jean)**, amateur d'art, né à Tournai le 2 février 1721 et décédé à Leeuwarden (Frise) le 25 juin 1797. Son père, Jacques, était un officier hollandais du régiment *Sizma* qui vint tenir garnison dans la place-barrière de Tournai au lendemain des traités d'Utrecht, de Rastadt et d'Anvers ou de la Barrière (1713, 1714, 1715). Nous ignorons à quel moment de sa vie Jean Verrier [ou Verier], fils du lieutenant Jacques et d'Hermine Ketel, quitta sa ville natale. Il fut, en Hollande, l'élève de Jan-Maurits Quinkhard (1688-1772, décédé à Amsterdam), peintre de portraits, d'intérieurs et de scènes historiques, qui pratiqua également le commerce de tableaux et d'objets d'art. Jean Verrier ne se voua lui-même aux beaux-arts qu'en dilettante; il ne fut pas artiste praticien. Sa carrière nous est peu connue; dans la cité qui lui donna naissance, son souvenir s'est perdu.

Em. Dony.

Registre des naissances de l'Église wallonne calviniste de Tournai (n° 368 du classement, p. 32), aux archives de l'état civil de Tournai. — J.-B. Andry, *Histoire de l'église de Tournai, etc. (Union des églises protestantes de Belgique)*, Bruxelles, 1890, in-8°. — Wurzbach, *Künstler-Lexikon*, t. II, 1910, p. 373 et 780.

**VERRIMST (Victor-Frédéric)**, contrebassiste et compositeur, né à Paris le 29 novembre 1825, mort à Houilles (Seine-et-Oise) le 16 janvier 1893.

Son père était belge et naquit à Lokeren. Admis au Conservatoire de Paris, Verriest suivit l'enseignement de Chast (contrebasse), Elwart (harmonie) et Laborne (contrepoint). Attaché pendant quelque temps à l'orchestre de l'Opéra-Comique, il passa en qualité de première contrebasse à l'Opéra et à la Société des Concerts du Conservatoire. Il fit partie, selon Fétis, de la musique particulière de l'empereur Napoléon III. Après la maîtrise de Saint-Thomas d'Aquin, il occupa celle de Saint-Bernard. De 1882 à 1893, il fut professeur au Conservatoire de Paris. Auteur d'une méthode de contrebasse à quatre cordes (1865), il composa spécialement pour les concours de fin d'année du Conservatoire cinq concertos qui furent appréciés.

Vers 1883, il essaya d'introduire une réforme dans la structure de l'archet de contrebasse. Mais son modèle, qui nécessitait un trop grand travail du bras, dut être abandonné.

Verriest publia des compositions diverses (cinq messes, une quinzaine de motets, une fantaisie pour trombone et orchestre, des fantaisies pour piano, des mélodies) et des ouvrages didactiques (méthodes de contrebasse et de violoncelle, études pour piano) dont la liste est relevée par Fétis et Pougin.

Albert Vander Linden.

Fétis, *Biographie Universelle des Musiciens*, t. VIII, p. 331; et *Supplément*, par Pougin, t. II, p. 616. — Lavignac, *Encyclopédie*, 2<sup>e</sup> partie, vol. III (Paris, 1927), p. 1889, 1890.

**VERSCHAFFELT (Ambroise)**, horticulteur, né à Gand le 11 décembre 1825, et décédé le 16 mai 1886. Il fut appelé, bien jeune encore, à prendre la direction de l'établissement paternel, fondé en 1825. L'esprit d'entreprise conduisit le jeune Ambroise en Angleterre. Il en rapporta les premières variétés de camellia et d'azalées dont la culture et le perfectionnement furent bientôt l'objet des plus ardentes recherches et aussi des plus sérieux succès des horticulteurs gantois. Ambroise Verschaffelt envoya, au prix de grands sacrifices, des explorateurs dans les pays

exotiques afin de ramener ces admirables végétaux dont les voyageurs des pays lointains parlaient avec enthousiasme. Les premiers envois de palmiers, d'agaves, de cactées, de toutes ces plantes ornementales qui révolutionnèrent l'industrie horticole gantoise, sont, pour une part, dus à l'initiative de Verschaffelt.

Il publia, en douze volumes (1848-1860) : *Nouvelle iconographie des camélias* (avec 48 planches colorées).

Ch. Pynaert.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 258.

**VERSCHELDE** (*Karel-August*), architecte, archéologue et historien, né à Bruges le 5 juin 1842, mort dans cette ville le 30 novembre 1881. Il fit ses humanités au Collège Saint-Louis et suivit ensuite les cours de dessin et d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts de Bruges. Comme architecte, il restaura et construisit de nombreuses maisons à Bruges en s'inspirant des règles de l'ancienne architecture locale, dont il fut le grand rénovateur. C'est lui qui fut chargé de la restauration de l'hospice de la Potterie à Bruges, travail qu'il exécuta avec une maîtrise incontestable.

Ses loisirs d'architecte furent consacrés à l'archéologie et à l'histoire. En 1863, il publia en flamand une monographie sur la cathédrale de St-Sauveur à Bruges. En 1867 parut de sa main une histoire de Middelburg en Flandre, ville neuve fondée en 1452 par Pierre Bladelin. En 1871, les *Annales de la Société d'Émulation de Bruges* donnèrent de lui un article sur les anciens architectes de Bruges, où l'on trouve l'histoire de l'architecture civile de Bruges. C'est par cet article qu'il contribua puissamment au renouveau de l'architecture brugeoise. Cet article remanié parut sous forme d'album en 1875, sous le titre : *Les anciennes maisons de Bruges*. La toponymie de sa ville natale l'intéressait beaucoup aussi : en 1876, il publia, dans les *Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, une étude sur les noms des rues et des maisons de la ville de Bruges.

En 1878, il fut porté par le parti catholique sur la liste des candidats conseillers communaux et fut élu.

Jos. De Smet.

*Annales de la Société d'Émulation de Bruges*, t. XXXII (1881-1882), p. 413-442. — *Rond den Heerd*, t. XVII (1882), p. 9-10, 22-23 et 49.

**VERSCHOOT** (*Bernard*), peintre de portraits, décorateur d'appartement et de théâtre, né à Bruges en 1728 ou 1730, mort en mai 1783. Il reçoit sa première formation artistique à l'Académie de peinture de sa ville natale où il est l'élève de Jan Garemyn. Il y remporte un premier prix de peinture en 1749.

La même année, il illustre de gravures sur cuivre un ouvrage commémorant le sixième centenaire de la procession du Saint-Sang à Bruges. On perd ensuite sa trace pendant une quinzaine d'années. Ledoux, son contemporain, qui lui consacre une notice dans son recueil de biographies d'artistes brugeois, nous dit que Verschoot fait, pendant cette période, des séjours — de perfectionnement? — à Paris, à Vienne, à Rome et à Naples.

C'est à un moment où il se trouvait précisément en Italie que Charles de Lorraine le fait appeler à la cour de Bruxelles (1765). Quatre années plus tard, il est promu à la dignité de peintre officiel, au traitement annuel de 100 pistoles (lettres patentes du 23 mars 1769). Il restera attaché à la cour jusqu'à son décès.

Verschoot a occupé également, à partir de 1768, la fonction de directeur de l'Académie de peinture, sculpture et architecture de Bruxelles, réorganisée à cette époque et placée sous la protection du gouverneur général.

À côté des gravures signalées plus haut, nous ne connaissons qu'une œuvre de Verschoot : le plafond peint de l'ancienne salle des gardes du palais de Charles de Lorraine, c'est-à-dire le grand hall circulaire qui donne accès au Musée de peinture moderne (1er étage, place du Musée). Ce plafond représente la glorification d'un empereur, vraisemblablement Charles VI. La comptabilité

de la Maison de Charles VI de Lorraine mentionne d'autres travaux de même espèce exécutés par le peintre brugeois, notamment au palais de Bruxelles : la décoration de l'escalier d'honneur, qui lui est payée 5.315 florins en 1767-1768. Elle a été renouvelée depuis par le peintre Stallaert; la décoration des appartements destinés à « S. A. R. Madame » (la princesse Charlotte de Lorraine, sœur du gouverneur général), qui date de 1766.

Au château royal de Mariemont, des ouvrages divers, dont nous savons seulement qu'ils eurent lieu en 1766 et qu'ils coûtèrent 3.150 florins. En 1769-1770, le talent de décorateur de Verschoot s'exerce au profit du Théâtre de la cour, théâtre « portatif » dont il avait fait les plans. Il brosse également des décors pour les « mascarades » qui avaient lieu à la cour, à l'époque du Carnaval.

Autres aspects de son activité artistique : il peint des portraits et des tableaux à sujet allégorique ou mythologique. Nous relevons, entre autres, sur une liste dressée de sa main et comprenant les toiles peintes par lui entre 1765 et 1769 : « Un tableau représentant tant le portrait de S. A. R. Madame, « habillée en satin blanc, figure en pied, « et celui de S. A. R. Mgr, en jardinier ».

Ailleurs, Verschoot représente la Justice embrassant la Paix; ou encore, Artémise faisant apporter les cendres de son mari Mausole dans le temple.

Enfin, signalons que notre peintre fut chargé, en collaboration avec trois autres artistes, Dubois, Dumesnil et Lens, d'évaluer le fameux triptyque de Saint-Ildefonse, de Rubens, dont Marie-Thérèse voulait faire l'acquisition.

Simone Aniaux.

S. Aniaux et J. Lavalleye, *Notes sur les peintres de la Cour de Charles de Lorraine*. *Revue belge d'archéologie et d'histoire de l'art*, t. VI, fasc. 4, 1936, p. 305-330.

**VERSCHUEREN (François)**, écrivain ecclésiastique, né à Gheel en 1660, mort à Louvain le 9 septembre 1723. Il étudia la philosophie à la pédagogie

du Château et passa second à la promotion de 1682. De 1689 à 1693, il professa la grammaire au collège de la Trinité. En février 1693, il fut attaché en qualité de vice-président au collège de la Haute-Colline à Louvain. Ce collège, fondé à Cologne en 1583, transféré à Louvain en 1616, était destiné à fournir des missionnaires au clergé d'Utrecht. Verschueren en devint président en 1695 (selon quelques auteurs en 1703). Il conquist, le 17 février 1699, le grade de docteur en théologie. Le 3 mars 1703, il fut élu recteur de l'Université.

A cette époque, Pierre Codde, vicaire apostolique des Provinces-Unies depuis 1692, favorisait le jansénisme. Sous sa protection, le collège de la Haute-Colline se développa considérablement, mais président et élèves défendaient et propageaient publiquement les erreurs de Jansénius. Les missionnaires qui sortirent du collège allaient, presque tous, prendre place dans les rangs du clergé réfractaire de la petite église d'Utrecht. Cependant, vers la fin de sa présidence, Verschueren vit le nombre de ses pensionnaires diminuer considérablement. Le clergé janséniste d'Utrecht tomba dans le schisme. Pour créer et soutenir un séminaire à Amersfoort, il préleva les revenus nécessaires sur les biens du collège de la Haute-Colline, avec la connivence des proviseurs de cette maison.

Verschueren avait composé, en latin, quelques écrits théologiques, qui témoignent de ses convictions jansénistes.

Ph. Schmatz.

E. Reusens, *Les trois collèges de l'Université de Louvain destinés à former des prêtres pour la Hollande*, dans *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1875, p. 406-408; Idem, dans *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. XIX, 1883, p. 350-352; t. XXI, 1888, p. 338; t. XXII, 1898, p. 337. — C.F.A. Pirron, *Algemeene levensbeschrijving der Mannen en Vrouwen van België*, Malines, 1860, p. 434.

**VERSPECHT (Jean)**, juriconsulte et amateur d'art, baptisé à Assche le 9 juillet 1689, mort à Bruxelles le 17 novembre 1754. Fils d'Adrien, échevin d'Assche, il entra au Collège du Faucon à Louvain en 1706, fut



proclamé *Primus omnium votis* le 19 novembre 1709 et prêta le serment d'avocat devant le conseil de Brabant le 31 janvier 1717. Tout en suivant le barreau, il forma une collection renommée de tableaux et de gravures, représentant notamment les œuvres de Rubens et de Van Dyck. La liste des pièces importantes de son cabinet a été établie dans un catalogue dressé en vue de la vente publique qui eut lieu le 6 octobre 1755.

Parmi les tableaux, on signalait l'œuvre originale de Rubens *L'enlèvement de la nymphe Orythia par Borée*, qui s'est trouvée depuis au musée de l'ancien palais royal à Berlin. Ce tableau fut gravé par E.-P. Spruyt (1707-1801) et par d'autres artistes.

Il habitait à Bruxelles la maison *Au roi David*, rue Cantersteen, dans la paroisse de Sainte-Gudule.

L'un de ses frères, Henri, baptisé le 29 septembre 1703, étudia également le droit et fut professeur de philosophie au Collège du Faucon (1728-1739).

P. Verhaegen.

A. von Wurzbach, *Niederländisches Künstlerlexikon*, t. II, p. 732. — De Grave, *Geschiedenis der gemeente Aasche*, p. 139, 160, 389, 390. — Cibbert et Colin, *L'indicateur généalogique, héraldique et biographique*, IIe année, p. 94, 101. — M. Rooses, *L'œuvre de P.-P. Rubens*.

**VERSPEYEN (Guillaume - Marie)**, journaliste, né à Gand le 10 mai 1837, mort dans cette ville le 27 novembre 1912. Descendant d'une ancienne famille gantoise qui, pendant deux siècles, fit partie de l'importante corporation des Bateliers et dont plusieurs membres en furent les doyens, Guillaume Verspeyen naquit dans la vieille « Maison des Bateliers » bâtie, en 1531, au quai aux Herbes. Après des études d'humanités au Collège Sainte-Barbe, il prit son inscription à la Faculté de droit à Gand. A la suite d'un incident créé au cours de droit naturel, où le professeur Brasseur aurait nié le principe de la divinité du Christ et où Verspeyen protesta publiquement contre cette opinion, il fut expulsé de l'Université. Il suivit alors les cours de l'Université de Louvain et revint à Gand en août 1859,

porteur du diplôme de docteur en droit. Stagiaire chez l'avocat Baillu, il quitta le barreau au bout d'un an pour se consacrer entièrement au journalisme. Il entra définitivement au *Bien public*, journal d'opinion catholique, dont il devait devenir le rédacteur en chef, et y publia une série imposante d'articles consacrés surtout à la défense des libertés constitutionnelles et des manifestations de l'ordre surnaturel. Il engagea ou suscita un grand nombre de polémiques : pour juger de son talent de polémiste, il suffit de lire ses lettres à Monsieur Bara, ministre de la justice, ou ses défenses du pouvoir temporel des papes. Il se fit sans cesse l'interprète de ce qu'il crut être le vrai. Et, à ce propos, sa conception de la presse mérite une citation : « La presse n'est pas « l'écho de l'opinion publique; elle « devance cette opinion, elle la forme, « elle la dirige et quelquefois elle « l'égaré ».

Les services rendus par Guillaume Verspeyen à la cause du catholicisme lui valurent, en 1901, le titre de comte romain que lui décerna le pape Léon XIII. Le journaliste prit pour armes une nef d'or sur champ d'azur, avec la devise *In nave Petri* (en souvenir de sa maison natale : au-dessus de la porte, un navire en pierre rappelle l'ancienne destination de l'édifice).

Conférencier vivant et alerte, Verspeyen défendit par la parole les idées que, dans son journal, il défendait par la plume. C'est là l'origine du recueil *Par la parole et par la plume. Mélanges et souvenirs. Conférences de Guillaume Verspeyen* (Gand, Siffer, 1903. — Nouvelle série, *ibidem*, 1904) que, sur les instances de ses amis, il se décida à publier. Quoique l'auteur se refuse d'y avoir fait œuvre littéraire (« Il ne s'agit pas de littérature mais de propagande catholique »), on trouve dans ces pages un talent réel et une langue drue, robuste et pleine d'humour.

Le 20 janvier 1911, lors d'une manifestation de sympathie organisée en son honneur par ses confrères de la presse — et peu de temps avant la maladie qui

devait l'acheminer vers la mort — Verspeyen, journaliste impénitent, leur déclara : « Deux périls menacent la presse : le mercantilisme et le servilisme. La presse est une œuvre et ne doit pas être une affaire ».

Albert Vander Linden.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — Collection du journal *Le Bien public* (Gand). — *La Métropole* du 12 mai 1937 (article de J.-N. Raoul). — J.-N. Raoul, *Le centenaire d'un journaliste belge : Guillaume Verspeyen* (dans la *Revue générale*, 15 juillet 1937).

**VERSPILT** (Louis), humaniste, né à Bruxelles le 21 octobre 1696, mort à Ypres en avril 1777. Il entra au noviciat de la Compagnie de Jésus le 29 septembre 1716 et fut professeur dans les collèges de son ordre. Il enseigna successivement les humanités et la rhétorique à Bruges, le français à Bruxelles et la rhétorique à Ypres. Il s'adonna ensuite à la prédication et finit ses jours en qualité de ministre et de recteur de la maison d'Ypres.

Il est l'auteur des trois pièces suivantes qu'il fit jouer à Bruges par ses élèves, respectivement les 22 juillet 1722, 18 juin 1723 et 26 mai 1724 : 1° *Duo verilla, unum Christi, alterum Luciferi*. — 2° *Battus, comædia*. — 3° *Midas, comædia*. Les programmes de ces œuvres furent imprimés à Bruges, aux dates indiquées, par P. Vaude Cappelle (chaque fois en 2 p. in-4°).

Alphonse Roersch.

Sommervogel, *Biblioth.*, t. II (1891), col. 239, nos 43-44 et t. VIII (1898), col. 613.

**VERSPOEDE** (Jacques), sculpteur. Voir SPOEDE (Jacques) ou VERSPOEDE.

**VERSTOCK** (Gaspard), hagiographe. Voir VERSTOCKT (Gaspard) ou VERSTOCK.

**VERSTOCKT** (Gaspard) ou **VERSTOCK**, hagiographe, né à Anvers le 4 octobre 1614, mort à l'abbaye de Saint-Bernard le 21 janvier 1683. Il fit profession à l'abbaye cistercienne de Saint-Bernard-sur-l'Escant le 28 octobre 1639 et reçut la prêtrise le 24 juin 1640. Il fut longtemps cellerier de cette abbaye.

Il composa entre autres :

1. *Het leven ende Mirakelen van den h. ende Honighloeyenden Leeraer Bernardus*, beschreven in 't latijn door drij verscheijden Autheurs. Van nieuws overgheset uijt latijn in 't Nederduijts (Anvers, 1650).

2. *Opcompste ofte Stichtinghe der Maeghden Cloosters vande H. Ordre van Cisteaux in Nederlandt* (Anvers, 1673).

3. *'t Leven en Daden der Hertogen van Brabant... (615-1648)... Cort en bondigh Verhael getrocken uijt verscheijde Auteurs* (Anvers, 1664).

4. *Vitas ac res gestae Principum ac Ducum Brabantiae* (Amsterdam, 1685).

5. *Tractaet der voornaemste deugden van den H. Bernardus* (Anvers, 1666).

6. *Genealogica deductio abbatiarum ac monasteriorum sacri ordinis cisterciensis per universum orbem fundatorum desumpta ex variis ejusdem ordinis auctoribus* (Anvers-Paris, [1670]).

7. *Dies dominica succedans sabbatho Petris Testamenti ejusque praeslantia demonstrata ex sacris litteris ac sanctis Patribus additis generalibus Christi actionibus in Veteri Testamento praedictis et in Novo impletis* (Anvers-Paris, [1673]).

Il collabora à la publication de l'ouvrage de A. Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae*. Il rédigea la notice sur son monastère, suivie d'une *dilucidatio praecedentis cenobiographiae loci S. Bernardi*. Il y joignit une *Synopsis vitae Rev. P. D. Judoci Gillis, monasterii B. M. loci S. Bernardi primi post separationem ab episcopatu abbatis* (A. Sanderus, *Chorographia sacra Brabantiae*, t. I, 1726, p. 464-503).

Il avait laissé deux manuscrits prêts pour l'impression : *Brabantia sacro-profana ab Incarnatione domini usque ad annum 1650*. En appendice : *Brabantia docta et Brabantia sancta*, 1 vol. in-folio. — *Series Romanorum Pontificum, Imperatorum, regum, ducum, comitum praecipuarum ditionum ac provinciarum Belgii usque ad annum 1667*. Ces ouvrages sont perdus.

Ph. Schmitz.

C. De Visch, *Bibliotheca scriptorum sacri ordinis cisterciensis*, Cologne, 1658, p. 119. — J. M. Canvez, *Auctarium O. Caroli de Visch ad*

*Bibliothecam Scriptorum S. O. Cist.*, Bregenz, 1927, p. 32. — J.-F. Foppens, *Bibliotheca Belgica*, Bruxelles, t. I, 1739, p. 330. — *Bibliotheca Belgica*, *Bibliographie gén. des Pays-Bas*, 1<sup>re</sup> série, t. XXV. — B. Van Doninck, *Obituarium monasterii loci S. Bernardi*, Lérens, 1901, p. XXIII, 43.

**VERSTRAETE (Théodore)**, peintre de genre et de paysages, né à Gand le 5 janvier 1851, décédé à Anvers le 7 janvier 1907. Il avait à peine un an lorsque son père vint habiter Anvers pour y remplir les fonctions de second chef d'orchestre au *Nationaal Tooneel*, où fut établi le théâtre des « Variétés » ; sa mère était une actrice populaire. Il montra d'abord des dispositions pour la musique ; il accompagna ses parents dans leurs tournées théâtrales, notamment, en 1860, dans une tournée en Hollande. Il montra de grandes dispositions pour le dessin. En 1867 il entra à l'Académie d'Anvers, puis fut élève de Jacob Smits. Il abandonna l'Académie en 1878. Il se fixa ensuite (1879) à Brasschaet dans une maisonnette pittoresque (le *Zand*), entourée de verdure et située en pleine Campine. Il fut l'un des fondateurs du groupe des XX à Bruxelles, en 1883. Il s'en sépara déjà en 1885. D'un caractère ombrageux, il préféra les solitudes de la Campine et de la Zélande, où il travaillait avec une fièvre inlassable, aux milieux citadins d'Anvers et de Bruxelles. Il fut également attiré par les paysages maritimes, et, à Blankenberghe, s'affirma mariniste de tout premier ordre.

Le musée de Tournai possède plusieurs des œuvres principales de ce talent vigoureux, qui lui furent léguées par le collectionneur bruxellois Henri Van Cutsem. Verstraete est aussi représenté aux musées d'Anvers, de Bruxelles, de Gand, etc. La fin de sa vie fut assombrie par une longue maladie mentale.

Paul Lambotte.

E.-L. de Teyse, *Les artistes belges contemporains*, 1894, p. 649-658 (avec une liste de ses œuvres).

**VERSTRAETEN (Théodore)**, mathématicien, né à Lokeren, le 31 mai 1830, et décédé à Gand, le 11 décembre 1890.

Il obtint, en 1854, à l'École du Génie civil de Gand, le grade d'ingénieur honoraire des Ponts et Chaussées. Un arrêté ministériel du 30 octobre 1854 le chargea de faire, à la dite École, les répétitions des cours de géométrie descriptive, de géométrie analytique, de haute algèbre et de mathématiques élémentaires. Nommé professeur extraordinaire à l'Université de Gand, en 1865, et promu à l'Ordinariat en 1870, il y enseigna, jusqu'à sa mort, la géométrie descriptive pure et la géométrie descriptive appliquée. Outre ses cours, Verstraeten a publié quelques articles de géométrie pure et de géométrie descriptive dans *Mathesis*.

A. Demoulin.

J. Van Rysselberghe, Notice dans *Liber Memorialis de l'Université de Gand*, t. II, p. 429 (Gand, 1913).

**VERVAET (Philippe)**, écrivain ascétique. Voir VAEDT (*Philippe VAN DER*), alias VERVAET.

**VERVOORT (François)**, écrivain ecclésiastique, né à Malines dans le dernier quart du xv<sup>e</sup> siècle, y décédé le 24 novembre 1555. Il entra, très jeune, dans l'ordre des Frères Mineurs. Pendant les dernières années de sa vie, il fonctionna comme inquisiteur dans le diocèse de Trèves. L'archevêque Jean d'Isenborch l'appela en cette qualité en 1552. Cette même année, il publia *het Boeck van den heylighen Sacramente ghe-noemt De pane angelorum* (Louvain, R. van Diest, réédité à Anvers en 1556 et 1563), exposé apologétique du traité de l'Eucharistie. Disciple du franciscain Henri Herphius, il se rattache à la grande école de Ruysbroeck. Il publia plusieurs autres livres de dévotion inspirés de ceux de son confrère Godefridi (Goeyvaerts) (voir ce nom) : *Die Woestijne des Heeren* (Anvers, 1551, réédité sept fois jusque 1612) ; *Thantboeckken der Christenen menschen* (Bruxelles et Louvain, 1552) ; *Des Vijants Net* (Anvers, 1552, 1556, 1561, 1597 et 1609) ; *Dat gulde ghebedeboec* (Louvain, 1554, réédité six fois jusque 1683), il en existe une traduction française, par Nicolas

de Louze dict. De Fresne (Douay, 1574); *'t Bruydegoms Mantelken* (Anvers, 1554, 1563, 1607 et 1646); *Tkeyzers Munte oft het Scijs boeck* (Anvers, 1555); *Ortulus animæ oft het hoofken der Sielen* (Anvers [1556] et 1565; Louvain, 1574); *De Sermonen ende manieren van levens des godlyckste ende heylichste Bernaerds, abt van Clarendale, tot zijnder sueter* (Anvers, 1557); *Medecyn der sielen* (Anvers, 1557, réédité en 1558, 1559, 1566); *Het Bruylocht cleedt der Liefden Gods* (Anvers, 1766); *Een seer nutte bediedinghe ende uitlegghinghe vanden alderheylicsten sinte Gregorius den Paus* (Anvers, après 1552); *Sinte Augustijns boecken vander Biechten* (édité avant 1558), etc.

P. Hugolin Lippens O. F. M.

Sev. Dirks, O. F. M., *Hist. littéraire et bibliographique des Frères Mineurs de l'observance* (Anvers [1886]), p. 59-63. — *Bull. du Cercle archéol. de Malines*, t. XII (1902), p. 239; t. XV (1905), p. 314-315. — *Tijdschrift voor Boek- en Bibliotheekwezen*, t. I, p. 466. — Pat. Schlager, O. F. M., *Geschichte der Kölnischen Franciskaner Ordensprovinz* (Regensburg, 1909), p. 278; Steph. Schoutens, O. F. M., *Martyrologium Minoritico-Belgicum* (Hoogstratae [1902]), p. 200.

**VERWÉE** (*Alfred-Jacques*), peintre paysagiste et animalier, né à St-Josse-ten-Noode (Bruxelles) le 23 avril 1838, décédé à Schaerbeek le 14 septembre 1895.

Fils de Louis-Pierre, paysagiste et animalier, très apprécié de ses contemporains, et de Claire Vander Smissen, il fut élève de F.-Ch. Deweydt, peintre de genre, bon dessinateur, puis de son père et d'Eugène Verboeckhoven; il a subi aussi l'influence du peintre français Constant Troyon.

En 1857, il expose à Bruxelles un *Pré aux bestiaux*. Il voyagea en Angleterre (1867), en Hollande vers 1868 avec Louis Dubois, en Italie vers 1885 avec le baron de Hauleville. A Paris, il se lia avec le sculpteur Barye, animalier comme lui. Son portrait figure parmi ceux des fondateurs de l'*Art Libre* dans le groupe d'Ed. Lambrichs (Musée de Bruxelles) et parmi ceux des spectateurs de la *Revue des Écoles* par Jan Verhas (œuvre appartenant au Musée Moderne de Bruxelles, actuellement en

dépôt à l'hôtel communal de Laeken).

Alfred Verwée s'est spécialisé dans l'interprétation des aspects de la Flandre maritime, en bordure des dunes. Ses vastes paysages représentent généralement des sites des environs de Knocke-sur-Mer, étoffés de grands animaux, avec leurs ciels lumineux, leurs horizons clairs, leurs franches et saines colorations ont mérité de très grands succès. On a parfois reproché à Verwée le dessin incorrect de ses chevaux, de ses vaches, de ses ânes, représentés dans des attitudes que les maîtres précédents n'avaient jamais observées. Par la suite, les progrès de la photographie, en permettant d'enregistrer les mouvements successifs des êtres vivants, ont démontré combien Verwée avait justement surpris le transitoire instantané des allures de ses modèles.

Les divers musées belges et plusieurs musées étrangers possèdent les œuvres marquantes d'Alfred Verwée. Le catalogue du Musée de Bruxelles en comporte neuf. On admire particulièrement parmi celles-ci : l'*Embouchure de l'Escaut* (acquis par l'État à la vente Vimenet), l'*Attelage sélandais*, *Au beau pays de Flandre*.

Lors de la vente de la collection Marlier, deux toiles fameuses, le *Taureau aux Eupatoires* et l'*Élalon* furent acquises par des amateurs qui firent monter très haut les enchères. A la centennale de l'Art belge en 1930 (Palais des Beaux-Arts), Verwée était représenté par trois pages maîtresses : le *Taureau aux Eupatoires* (coll. M. Edmond Bonehill), la *Digue Nord de Flandre* (coll. Mme Léon Delfosse), la *Grande paix des bœufs* (coll. Will. Thys, ancienne coll. de Mme Lucie Waedemon).

De son mariage avec Hermine-Wilhelmine Vernieuwe (1868), il a laissé quatre enfants, Emma, Claire (Mme Raphaël Petrucci), Adolphe, capitaine au long cours, et Marthe (Mme Gustave Schlobach). La fille de Mme Petrucci a épousé le sculpteur Marcel Wolfers.

Le sculpteur Léon Mignon a exécuté le buste d'Alfred Verwée (Musée de Bruxelles).

Un monument lui a été élevé à Knoeke, où il travailla surtout vers 1886.

Paul Lambotte.

E.-L. de Taeye, *Les artistes belges contemporains*, 1894, pp. 41-54.

**VÉSALE (André)**, médecin, anatomiste, né à Bruxelles le 31 décembre 1514 ou le 1<sup>er</sup> janvier 1515, décédé à Zante au mois d'octobre 1564. Vesalius est la traduction latine du nom « van Wesel » que l'on fait communément dériver de celui de la ville de Wesel, dans le duché de Clèves, ce qui donnerait à Vésale une origine allemande. Wauters fait judicieusement remarquer que le nom de Wesel se rencontre également en Campine, où l'on trouve les très anciennes localités de 's Gravenwesel et Wuestwesel.

Le surnom de Wittings est celui d'une vieille famille de Nimègue et n'a probablement été donné à la famille van Wesel qu'à la suite d'une alliance. En tout cas, depuis ses bisailleurs, les ancêtres d'André Vésale sont Brabançons : au XIV<sup>e</sup> siècle, Pierre van Wesel est médecin ; il est l'auteur de commentaires sur le 4<sup>me</sup> Feu d'Avicenne. Son fils Jean entre à l'Université de Louvain en 1429 ; il y obtient le diplôme de docteur en médecine et y devient professeur, puis médecin de la ville de Bruxelles. Le fils de Jean, Everard, né vers 1440, est médecin de Maximilien d'Autriche ; il écrit un commentaire sur les livres de Rhazès et les aphorismes d'Hippocrate. Son fils naturel, André van Wesel, est pharmacien de Marguerite d'Autriche, puis de Charles-Quint ; il épouse Elisabeth Crabbe, dont il a quatre enfants : Nicolas, André le futur anatomiste, François et Anne.

Le milieu dans lequel se développe le fils du pharmacien ainsi que son ascendance de médecins, poussent l'enfant à s'intéresser aux choses de la nature : d'après le témoignage de contemporains, il ouvre des petits animaux pour en examiner l'intérieur. Un autre fait mérite d'être signalé : derrière la maison paternelle, dont la topographie a été bien établie par Wauters, s'étend

un terrain vague au bout duquel se trouve le Galgenberg, monticule où sont dressés les instruments de supplice des condamnés à mort ; c'est l'emplacement du Palais de Justice actuel ; les cadavres de suppliciés y sont abandonnés en proie aux animaux et exposés aux intempéries ; le jeune André peut, à loisir, observer des chairs, des os et des squelettes. Il est probable que ce spectacle de tous les jours a eu une influence sur la destinée du futur illustre anatomiste. Le jeune homme fait ses humanités dans une école de Bruxelles, puis va parfaire son instruction à Louvain, au Collège du Château. Sa vive intelligence se manifeste, entre autres, par la facilité avec laquelle il apprend les langues : il parle couramment le latin et est assez bon helléniste pour que, plus tard, Gonthier d'Andernach lui confie la correction des épreuves du texte de Galien qu'il publie à Venise en 1538 ; il connaît également l'arabe. A l'âge de 18 ans, il décide d'entreprendre les études de médecine et va suivre les cours à la célèbre université de Paris. L'enseignement de l'anatomie y est fait par Jacques Dubois, dit Sylvius, et par Gonthier (Günther) d'Andernach ; le premier est complètement inféodé aux idées de Galien ; quant au second, il est plus helléniste qu'anatomiste, mais il a l'esprit moins dogmatique que Sylvius ; aussi est-ce lui qui aura le plus d'influence sur l'élève, qui lui restera attaché par une fidèle amitié. Le jeune Vésale pousse l'ardeur pour la science jusqu'à se rendre, nuitamment, au cimetière des Innocents et au gibet de Montfaucon pour y ramasser des ossements qu'il rapporte chez lui. C'est ainsi qu'il fait une première découverte : la mâchoire inférieure de l'homme est un os unique et non divisé au menton comme chez l'animal. Vésale passe trois ans à Paris et acquiert une telle compétence en anatomie, qu'on lui permet, bien qu'encore étudiant, de faire, à deux reprises, une dissection humaine en public.

En 1536, la guerre éclate entre François I<sup>er</sup> et Charles-Quint. Vésale quitte Paris et retourne à Louvain. Là,

au cours d'une promenade hors la ville avec son ami le mathématicien Regnier Gemma, il découvre, au gibet, un squelette en parfait état de conservation. Il attend la tombée de la nuit pour décrocher le pendu et l'enfourer dans une cachette. Les jours suivants, par pièces et morceaux, il le rapporte chez lui et possède ainsi un précieux matériel d'étude. A l'Université de Louvain, on n'avait plus fait de dissection humaine depuis dix-huit ans; l'élève Vésale parvient à se procurer un cadavre et obtient l'autorisation de faire des démonstrations anatomiques en public. Ces séances ne se passent pas sans soulever des critiques, tant de la part des médecins qui n'admettent, en anatomie, que ce qui se trouve dans Galien, que de la part des théologiens qui prennent le jeune savant à partie au sujet du siège de l'âme. C'est à cette époque que Vésale écrit son premier ouvrage : *Paraphrasis in novum librum Rhazae ad Almanzorem, de affectuum singulorum corporis partium curatione*, qui paraît en 1537 à Louvain, en février, et à Bâle, en mars. La tournure d'esprit trop libre de Vésale a bientôt fait de le rendre suspect dans le milieu doctrinaire de l'Université de Louvain; il se sent entouré d'une atmosphère hostile et décide de quitter la ville pour se rendre en Italie, le pays de la Renaissance des idées et des choses.

En 1537, il arrive à Venise, où il rencontre son compatriote Jan Stephan van Calcar, artiste peintre qui exécutera, sous sa direction, quelques mois plus tard, ses premières planches d'anatomie. Mais il ne séjourne que peu de temps dans cette ville; en effet, le 5 décembre 1537, il est à l'Université de Padoue, où il passe brillamment les épreuves pour l'obtention du titre de docteur. Dès le lendemain, il est nommé professeur de chirurgie et d'anatomie à cette université. Il n'a pas encore 23 ans. Le jeune maître peut dorénavant donner libre cours à son initiative : faisant table rase du passé, il crée et organise l'enseignement de l'anatomie, tel qu'il se fait encore aujourd'hui, non pas *ex cathedra*, mais à la salle de dissection.

L'anatomie, qui n'était que de la dialectique plus ou moins habile, devient, avec Vésale, une science. La république de Venise est gouvernée par des hommes aux idées larges : Vésale rencontre partout de la bonne volonté; on lui facilite l'obtention de cadavres; les magistrats consentent à se mettre d'accord avec lui pour la date des exécutions; de son côté, Vésale conseille à ses élèves de surveiller les enterrements, pour procéder, en cas de nécessité, à des exhumations. Les dissections se font surtout pendant les mois d'hiver; en été, ce sont des démonstrations sur des animaux, chiens ou porcs qui sont même soumis à la vivisection. La dissection d'un cadavre humain dure parfois des semaines et se fait devant un auditoire de plusieurs centaines de spectateurs. Tout le travail est fait par le maître en personne. Vésale note soigneusement par le dessin tout ce que lui révèlent les dissections; son travail est purement objectif; il veut s'affranchir de toute idée préconçue. Il se crée ainsi une ample documentation absolument originale. Déjà en avril 1538, il publie à Venise ses *Tabulae anatomicae*, six grandes planches in-folio, sur bois, dont trois sont dessinées probablement par Vésale lui-même et les trois autres par Calcar. Ces planches sont des feuilles volantes destinées à servir de guide aux élèves pendant que le maître dissèque. Il n'en existe plus que deux séries complètes, l'une à Venise, l'autre à Londres. D'une contrefaçon assez grossière, faite en 1539 à Augsbourg, on ne connaît non plus que deux ou trois exemplaires. En mai de la même année 1538, Vésale donne une édition nouvelle des *Institutiones anatomicae* de Gonthier d'Andernach, simple commentaire de Galien, qui renferme encore de nombreuses erreurs; mais il s'acquitte de cette tâche en ménageant l'amour-propre de son vénéré maître et ami. En avril 1539, paraît à Bâle, chez Robert Winter, sa lettre sur la saignée : *Epistola docens venam axillarem dextri cubiti in dolore laterali secundam et melancholicum succum ex venae portae ramis ad sedem pertinentibus purgari*. Ce travail est destiné aux

médecins praticiens et l'auteur y fait ressortir toute l'importance de la connaissance exacte de l'anatomie. C'est l'époque à laquelle Vésale s'affranchit définitivement de l'influence de Galien qui pesait sur l'étude de l'anatomie depuis plus de treize siècles. Il a la conviction que le médecin de Pergame n'a jamais disséqué d'homme. Plein de confiance en soi-même, n'hésitant plus à heurter de front les idées préconçues, Vésale commence la rédaction de l'œuvre qui fera sa gloire; il l'achève en août 1542 et se rend à Venise pour se mettre en rapport avec un graveur sur bois capable d'exécuter ses dessins; puis il expédie manuscrit et planches à l'éditeur Oporinus de Bâle. Lui-même se rend en cette ville pour surveiller de près l'impression. Il met à profit son séjour à Bâle pour y faire une dissection publique, ce qui ne s'était plus vu depuis 1531; il fait ensuite le montage du squelette et l'offre à l'université. Cette importante pièce anatomique, la plus ancienne au monde, existe encore et toujours à la Faculté de médecine de Bâle. *De humani corporis fabrica libri septem* paraît à Bâle chez Oporinus en juin 1543. C'est un in-folio, de 12 + 660 + 18 pages, illustré de 323 figures sur bois dessinées d'après nature et une trentaine de schémas. L'ouvrage est dédié à Charles-Quint. Les planches sont non seulement une fidèle reproduction de la nature, mais elles ont de plus un caractère artistique qui les a fait attribuer au Titien, puis à Coriolano; elles sont de Jan Stephan van Calcar, élève du Titien. La manière de représenter les sujets est très originale et reflète bien la mentalité de Vésale qui, en disséquant le cadavre, se figure les organes à l'état vivant; les squelettes, les écorchés, les disséqués y prennent des poses faisant apparaître tous les détails anatomiques. Le texte latin, rédigé en termes concis mais clairs, est divisé par systèmes, en livres et en chapitres, avec de nombreux renvois aux figures, ce qui fait que ce vaste ouvrage est un instrument de travail de tout premier ordre qui a gardé sa valeur

encore aujourd'hui. En même temps que le grand traité d'anatomie, paraît, également à Bâle chez Oporinus, un résumé destiné aux débutants et moins coûteux: *Suorum de humani corporis fabrica librorum epitome* ne comprenant que quatorze pages. Les exemplaires de l'építome ont subi le sort des six planches de 1538; ils sont aujourd'hui d'une extrême rareté. L'année 1543 est une date mémorable dans l'histoire de la médecine, l'*Humani corporis fabrica* étant la première base solide sur laquelle s'est édifiée la médecine moderne. L'Académie de médecine de New-York a publié, en 1934, avec la collaboration de la Bibliothèque de Munich, une reproduction de cette œuvre capitale.

Après la publication de son œuvre, André Vésale se rend dans les Pays-Bas; il est nommé médecin de Charles-Quint et médecin de l'armée qui guerroye en Gueldre; mais dès la fin de cette guerre, en septembre 1543, il retourne en Italie où il trouve de l'hostilité émanant à la fois d'envieux et de fidèles au dogme galénique, comme Colombus et Massa. En 1544, Côme de Médicis, qui vient de réorganiser l'Université de Pise, fait venir Vésale pour y enseigner l'anatomie. Le professeur reçoit dans cette ville un accueil chaleureux; Côme de Médicis assiste à ses leçons et, comme les sujets viennent à manquer, il fait venir un cadavre de Florence. Cette période prospère est de courte durée: Vésale reçoit de son pays de mauvaises nouvelles; il a des ennemis puissants à l'Université de Louvain qui l'accusent de sympathie pour la Réforme; des envieux le desservent même auprès de l'Empereur: ils insinuent qu'il est tout au plus chirurgien et ne connaît rien de la médecine. Vésale, très affecté, dans un accès de découragement, jette au feu une partie de ses œuvres: les annotations sur Galien, la paraphrase de Rhazès et un formulaire de recettes. La même année, on le retrouve comme médecin militaire au siège de Saint-Dizier et à Vitry. Après la paix de Crépy, en septembre 1544, il accompagne Charles-Quint à Bruxelles. C'est probablement

au début de 1545 qu'il épouse Anna van Hamme, fille du conseiller et maître de la Chambre des comptes à Bruxelles. De ce mariage naît, en 1546, une fille appelée Anna; elle épousera un messire Jean de Mol, qui finit capucin. L'ambassadeur de la république de Venise, Bernardo Navaro, étant tombé gravement malade à Nimègue, Vésale reçoit, de l'Empereur, l'ordre de se rendre au lit du malade et de lui prodiguer ses soins jusqu'à la guérison. La maladie est longue. Pendant son séjour à Nimègue, Vésale écrit sa lettre sur la squine, plante que l'on vient d'importer de Chine et dont les rhizomes ont des propriétés anti-rhumatismales : *Epistola rationem modumque propinandi radice chynae decocti quo nuper invictissimus Carolus V imperator usus est, pertractans*. Cette lettre, adressée au docteur Roelants, de Malines, est publiée à Bâle, chez Oporinus, en octobre 1546. C'est également de Nimègue qu'il écrit une lettre à son ancien professeur à Paris, Sylvius, pour lui recommander le fils de son ami Roelants. Sylvius, pour qui il n'y a d'autre anatomie que celle de Galien et s'est posé, dès le début, en adversaire irréductible de Vésale, prend cette lettre pour une tentative de réconciliation. Dans sa réponse, il réclame une rétractation complète de ses attaques contre Galien. Vésale cesse de correspondre avec Sylvius, mais la réponse à celui-ci est la lettre qu'il envoie à Roelants, datée de juin 1546 à Ratisbonne, où il est allé rejoindre Charles-Quint; il y est dit qu'il n'a rien à rétracter n'ayant jamais dit que la vérité. Si la paix avec Sylvius doit être achetée au prix d'un mensonge, il n'a jamais appris à parler contrairement à sa conscience. L'échange de lettres s'arrête ici, mais Sylvius se venge du mépris de Vésale dans la préface de son traité *De ossibus* où, parmi les injures, il le traite de *bipedes asinus*.

Pendant quatre ou cinq ans, l'activité de Vésale semble se borner au rôle de médecin de Charles-Quint; il le suit dans ses déplacements à Ratisbonne, Ulm, Bruxelles. En 1551, il est à

Augsbourg, où il prépare une seconde édition de *Humani corporis fabrica*, dont une partie paraît en 1552. L'année suivante, il est à Bruxelles et se propose de s'y établir définitivement, car il se bâtit une maison, rue Haute. Il se consacre complètement à l'exercice de la médecine. Sa réputation dans ce domaine pratique est considérable et il se fait une grosse fortune. De même qu'il a fait, de l'anatomie, une science, il tente de réformer la médecine et de lui donner une tournure scientifique. Sa parfaite connaissance de la structure du corps humain lui donne de l'assurance et une rare clairvoyance; il est le premier à reconnaître l'existence d'anévrysmes. En août 1555, paraît la seconde édition du célèbre ouvrage, encore chez Oporinus de Bâle. L'impression et l'exécution des planches sont encore plus soignées que dans la première édition. Le texte est augmenté et comprend 12 + 824 + 24 pages. C'est un chef-d'œuvre d'impression du XVI<sup>e</sup> siècle. Une réimpression de cette seconde édition a paru, en format réduit, à Venise, en 1568. *De Humani corporis fabrica* sera éditée une dernière fois dans les œuvres complètes d'André Vésale, publiées par Boerhaave et Albinus, en deux volumes in-folio, à Leyde, en 1725, les planches étant cette fois gravées sur cuivre par Wandelaar. Il est à remarquer que ces *Opera omnia* ne comprennent ni les six planches de 1533, ni la lettre sur la saignée de 1539; par contre, le second volume contient un ouvrage étendu : *Chirurgia magna in septem libros digesta*, publié en 1568 par Borgatarius et qui n'est pas de Vésale (voir Roth, p. 346).

En 1556, Charles-Quint se retire au couvent de Yuste et témoigne sa reconnaissance à son médecin en lui allouant une rente viagère considérable. Vésale reste attaché à la cour de Philippe II, mais c'est Corneille Mathys qui est médecin du roi. En 1559, Philippe quitte Bruxelles pour résider à Madrid. Vésale et sa famille accompagnent la cour du souverain. C'est à Madrid qu'il écrit son dernier ouvrage :



*Anatomicarum Gabrielis Fallopii observationum examen*, daté du 27 décembre 1561, mais qui ne sera publié qu'en 1564 à Venise. Sa réputation de médecin a bientôt fait de lui valoir la confiance de grandes familles madrilènes, ce qui ne manque pas de porter ombrage à ses confrères espagnols; Vésale sent naître autour de lui la méfiance et l'antipathie. L'infant Don Carlos ayant fait une chute sur la tête, les médecins du roi le soignent sans succès; l'état du malade empire. Vésale, appelé en consultation, diagnostique un abcès du cuir chevelu; on fait une incision et le petit malade guérit en quelques jours (1562). L'intervention de Vésale dans le cas de Don Carlos a été diversement interprétée par les commentateurs. Les précisions manquent sur les occupations de Vésale à cette époque, mais tout fait supposer que la vie à Madrid ne lui plaisait pas, car, au printemps 1561, on le retrouve à Venise, dans ce pays où il a toujours trouvé bon accueil. Il y rencontre d'anciens amis, Gadaldinus et Marinus et se rend chez l'éditeur Francesco Sanese, qui doit publier sa critique des observations anatomiques de Fallope. Il annonce là qu'il compte entreprendre un voyage à Jérusalem.

Ici s'arrête l'histoire d'André Vésale. Sa fin ne nous est connue que par les papiers d'État du Cardinal Granvelle (éd. Weiss, t. VIII, p. 525) : l'écuyer Pierre Bordey écrit au Cardinal Granvelle, le 4 décembre 1564, de Bruxelles : « on vient de s'assurer que Vesalius « était mort d'un catarrhe, au retour de « Jérusalem, en une ville non désignée « de la Grèce, et en a été avertie sa « veuve (qui réside à Bruxelles) par « aucuns pèlerins qui lui ont donné sé- « pulture ». La fin de ce grand homme n'a pas manqué de donner naissance à des légendes et comme certaines se sont accréditées encore de nos jours, il est utile de ne pas les passer sous silence. Il y a la version espagnole : un grand personnage, soigné par Vésale, meurt. Le médecin obtient, de la famille, l'autorisation de pratiquer l'autopsie. A

l'ouverture du corps, les assistants constatent que le cœur bat encore. Vésale est accusé d'avoir disséqué un homme vivant et condamné à mort. Par l'intervention de Philippe II, la peine est commuée en un pèlerinage à Jérusalem. La version française est un peu différente : le sujet disséqué vivant aurait été une grande dame en catalepsie. Il est à remarquer que l'accusation d'avoir fait des vivisections sur l'homme a été le procédé habituel des adversaires de dissections humaines. La légende, qu'au xv<sup>e</sup> siècle, se pratiquaient des vivisections humaines a trouvé longtemps du crédit; elle ne repose pas toujours sur la malveillance; elle part le plus souvent d'une fausse interprétation d'arrêts de justice qui livraient les condamnés à mort, aux fins de dissection, à l'Université de Pise; là, ils étaient généralement tués par le poison, souvent l'opium, et leur cadavre servait aux dissections. Rien ne permet de supposer que l'on ait jamais pratiqué de dissection sur un homme vivant. — Une autre version de la fin de Vésale est celle du botaniste belge Carolus Clusius : Vésale, ne pouvant s'habituer à vivre en Espagne, tombe malade et ne se rétablit qu'après de longs mois. Il demande alors au roi un congé pour aller faire un pèlerinage à Jérusalem par reconnaissance pour sa guérison, ce qui lui est accordé. Il quitte l'Espagne avec sa femme; celle-ci, arrivée à Sète, se sépare de son mari pour retourner en Belgique, tandis que Vésale poursuit sa route jusqu'à Venise et de là à Jérusalem. Au retour, il meurt d'épuisement à Zante, où il est enterré par ses compagnons de voyage. — Enfin, la version italienne de Petrus Bizarus, en 1573 : Vésale accompagne l'amiral vénitien Jacopo Malatesta, à Chypre, en avril 1564. A peine arrivé, le Sénat de Venise rappelle Vésale pour reprendre la succession de Fallope, professeur d'anatomie à Padoue, qui vient de mourir. Vésale reprend la mer; une tempête survient, le bateau fait naufrage sur les côtes de Zante; Vésale, rejeté sur la grève, meurt misérable-

ment et est enterré par un orfèvre vénitien.

Pour comprendre l'importance de Vésale dans l'évolution de la médecine, il importe de jeter un coup d'œil sur ce qu'était l'anatomie avant lui : depuis la haute antiquité, les médecins ont compris que la connaissance parfaite de la composition du corps humain est indispensable à l'art de guérir; mais, la crainte superstitieuse de mutiler un cadavre était si ancrée dans l'esprit qu'il s'est fait que, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, on ne peut citer, d'une façon certaine, que le nom de deux hommes qui aient pratiqué des dissections humaines: Érasistrate et Hérophile qui, au III<sup>e</sup> siècle avant notre ère, enseignaient la médecine à l'école d'Alexandrie, sous le haut patronage d'un souverain éclairé, Ptolémée. Hippocrate, Aristote, Galien, comme les grands médecins arabes et ceux de la célèbre école de Salerne, tous ignoraient l'anatomie humaine. Au XIII<sup>e</sup> siècle, en Sicile, c'est encore un souverain aux idées larges, Frédéric II de Hohenstaufen, qui tente, mais sans succès, d'introduire la coutume des dissections humaines. Il faut attendre le réveil des esprits, luttant contre le dogmatisme médiéval, et le puissant mouvement d'idées de la Renaissance, parti des républiques italiennes, pour faire admettre la nécessité d'étudier l'anatomie humaine, non plus sur des animaux, mais sur l'homme. C'est ce que font, d'abord maladroitement, au XIV<sup>e</sup> siècle, Mondinus; puis, avec plus de hardiesse, au XV<sup>e</sup> siècle, Benedictini et Zerbi de Vérone; enfin, à la fin du XV<sup>e</sup> et début du XVI<sup>e</sup> siècle, d'une manière plus approfondie, Berengario da Carpi. Mais la lourde empreinte de Galien pesait encore et toujours sur ces anatomistes, si bien que, lorsque Vésale s'est mis à l'œuvre, presque tout était encore à faire et ce tout a été réalisé en quelques années par un jeune homme de 28 ans. Le *De Humani corporis fabrica*, rédigé de 1539 à 1542, fait table rase de tout ce qui a été écrit en anatomie dans les siècles précédents. Vésale a atteint d'emblée, sinon la per-

fection, au moins la vérité dans ses grandes lignes. Il a fait, de l'anatomie, une science positive et, comme celle-ci est à la base de toutes les connaissances médicales, on peut dire que la médecine scientifique a commencé avec André Vésale. Ce n'est pourtant pas au génie seul de ce grand savant que nous devons d'avoir fait un pas décisif dans l'histoire: son génie n'a été fécond que parce qu'il a pu se développer à cette époque de révolte des esprits contre le stérile dogmatisme des siècles passés. Ce n'est pas non plus par la quantité de faits nouveaux découverts par Vésale, ni par les erreurs qu'il a redressées, qu'il s'impose à notre admiration; c'est par le principe fécond de la recherche personnelle qu'il a proclamé et appliqué lui-même; c'est à son initiative que les sciences biologiques sont redevables des immenses progrès réalisés aujourd'hui; c'est par là qu'André Vésale se place au rang de la brillante pléiade des réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle et que nous pouvons le considérer comme une de nos gloires nationales les plus pures.

G. Lehoucq.

Ad. Burggraevé, *Études sur André Vésale* (Gand, 1824). — M. Roth, *Andreas Vesalius Bruxellensis* (Berlin, 1892). — A. Wauters, *André Vésale, ses ascendants, sa famille, etc.* (*Mém. Acad. roy. Belgique*, t. LV, 1897). — P. Hégar, *Notes sur André Vésale* (*Rev. Université Bruxelles*, 1903). — M.-H. Spielmann, *Iconography of Andreas Vesalius* (London, 1928).

VEYDT (*Maximilien*), professeur, écrivain, né à Bruxelles le 22 juin 1822, mort dans cette ville le 13 janvier 1873. Il fit ses études à l'Athénée et à l'Université de Bruxelles et fut, de son propre aveu, un très médiocre écolier. Les leçons d'Altmeyer excitèrent son enthousiasme, et il se passionna pour l'histoire et la littérature. Sur les conseils de son maître, il se rendit à Paris, où il suivit, entre autres, le cours du célèbre helléniste Boissonade, dont il a tracé un délicieux portrait dans *Le grec jugé par un duc*. Il a raconté avec autant de sincérité que de bonne humeur ses débuts dans la carrière littéraire et sa laborieuse initiation à l'art d'écrire (*Souvenirs de Paris*). Il collabora avec

Jean Yanowsky, professeur au collège Henri IV, à l'histoire de la Syrie ancienne dans la collection *L'Univers pittoresque*, publiée par la maison Didot (1846), et fit paraître la même année une étude sur Diderot dans le *Débat social*. Quelques dégoûts qu'il eussent déterminés à rentrer en Belgique. Il acheva ses études de droit et se fit recevoir avocat; mais son passage au barreau fut de courte durée. Élu conseiller provincial du Brabant en 1854 et membre de la Députation permanente en 1860, il remplit avec zèle ses fonctions administratives. (Voir dans la *Bibliographie nationale* la liste de ses rapports à la Commission provinciale.)

À la mort de Jules Tarlier (voir ce nom), le Conseil d'administration de l'Université de Bruxelles choisit Veydt pour le remplacer dans la chaire de littérature latine (3 mars 1870). D'après Paul Thomas, « le nouveau professeur » conquit immédiatement la sympathie de ses élèves. Son enseignement avait un charme irrésistible : humaniste plutôt que philologue, Veydt ne s'attardait pas aux subtilités grammaticales, mais il faisait goûter pleinement à ses auditeurs les beautés des œuvres qu'il expliquait. Ses commentaires abondaient en pensées ingénieuses et en réflexions suggestives ».

Veydt possédait une culture littéraire très étendue. Non seulement la littérature grecque et la littérature latine lui étaient familières, mais il était versé dans les principales littératures modernes, connaissant à fond aussi les œuvres du terroir, flamandes et wallonnes. Ce lettré érudit fut un écrivain original, un humoriste plein d'esprit, un moraliste aimable et un critique d'un goût délicat. Dès le second volume de la *Revue trimestrielle* (1854), paraissant sous la direction d'Eugène Van Bommel (voir ce nom), il commença une série d'articles qui furent appréciés : *Télémaque*; *Le Père Lemoine*; *T. Pomponius Atticus*; *A propos de la loi sur l'enseignement supérieur*; *Isocrate*; *Artaxerxès*; *Dion et Agathoclès*; *La légende du Rossignol*; *Maître Corbeau*; *Les voyages et mariages*

*de Thésée, prince d'Athènes*. Ces trois derniers morceaux ont pu être qualifiés de chefs-d'œuvre. Veydt y mania avec une grande aisance la langue des vieux conteurs français, leur joyeux entrain, leur bonhomie narquoise et leur malicieuse naïveté.

À la *Revue trimestrielle* succéda, en 1869, la *Revue de Belgique*. Jusqu'en 1872, Veydt fournit à ce recueil des *Chroniques* sur les sujets les plus variés. Ce qui caractérise le talent de Veydt, c'est un mélange piquant d'érudition et de fantaisie, d'ironie mordante et de douce philosophie. Nourri de la lecture des auteurs français du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle, il s'était fait un style qui rappelait celui de ses modèles, à la fois savant et naturel. Il avait le don de la satire : il cribla de fines railleries la sottise, le pédantisme, la vulgarité et surtout le pharisaïsme.

Les principaux articles de ce « gentil esprit » ont été réunis en volume par un comité d'amis : *Œuvres choisies de Max Veydt* (Bruxelles, Weissenbruch, 1873), xvi-439 pages in-8°.

Albert Vander Linden.

*Notice biographique* en tête du volume des *Œuvres choisies*. — *Nécrologie* (discours de MM. Albert Picard, Schmit, L. Macau, Charles Lacomblé et Albert Haghe), dans *Revue de Belgique*, t. XIII (1873), p. 75-81. — *Comptes rendus des Œuvres choisies*, par Lucien Solvay dans la *Revue de Belgique* (t. XV, 1873, p. 42-54), et par P. Thomas dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (t. XVI, 1873, p. 348-352). — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 267.

**VEYRAT** (*Adrien-Hippolyte*), graveur en médailles, né à Paris le 14 février 1803, décédé à Ixelles le 9 mars 1883. Élève de Jean Barre, graveur général des monnaies de France. Pendant son séjour à Paris, il grava presque exclusivement des portraits : Méhul (1822), Pierre Didot (1823), Isouard (1824), le cardinal Bembo (1824), Eustache Le Sueur (1824), etc.

Il s'établit à Bruxelles, le 15 juin 1825. Sa première médaille faite en Belgique représente Minerve d'après la Pallas de Velletri, et ne fut utilisée qu'en 1836 comme médaille de récompense du pensionnat Coveliers à Woluwe-St-Lambert.

La révolution de 1830 l'enthousiasma; il exécuta la première médaille de la Belgique indépendante : le portrait de De Potter, à l'occasion du procès de la Conspiration, puis il rappela le bombardement d'Anvers par le général Chassé, les Journées de Septembre, la convocation du Congrès national, l'installation du Gouvernement provisoire, etc.

Lorsque le calme fut rétabli en Belgique, Veyrat exécuta une série de médailles à portraits, à commencer par ceux assez mal venus de Léopold I<sup>er</sup> et de Louis-Philippe, puis ceux de Gendebien (1834), Rouppe (1838), Roland de Latre (1841), J.-B. Thorn (1845), Mellinet (1845), Van Campenhout (1846), Lelewel (1847), le comte d'Arsehot Schoonhoven (1847). Bien qu'il ait vécu jusqu'en 1883, ses productions ultérieures furent rares. Citons cependant son propre portrait, qu'il grava lui-même en 1876 et qui lui fut offert par quelques vieux amis.

Veyrat exposa aux salons de Bruxelles de 1845 et de 1848. C'était un ciseleur habile, mais d'une minutie qui engendre souvent la sécheresse. Ses meilleures œuvres sont la médaille du comte d'Arsehot Schoonhoven, où le portrait est traité avec une certaine ampleur, malgré la recherche du détail accessoire, et la médaille-diplôme de la Société royale de Numismatique de Belgique, pour la gravure de laquelle il a donné libre cours à ses goûts d'orfèvre et de décorateur : il y a représenté dans une décoration gothique les différents monétaires des principautés belges avec une précision et une harmonie qu'il serait difficile d'égalier.

En 1847, Veyrat prit part sans succès au concours organisé pour la création de nouvelles monnaies belges.

Dans la dernière partie de sa vie, il travailla surtout pour la maison des frères Würden. Excellant dans la gravure en creux, il tailla de nombreux cachets armoriés, des sceaux, des matrices de jetons, etc. Ce ne sont là que des travaux mineurs qui permirent à l'artiste de gagner sa vie, sans rien

ajouter à sa réputation. Il a aussi gravé pour A. Brichaut diverses monnaies inventées par ce dernier à l'intention des collectionneurs.

Le Musée de l'Hôtel des Monnaies de Bruxelles conserve une série de matrices des œuvres de Veyrat.

V. Tourneur.

C.-P. Serrure, *Suite du catalogue des œuvres des graveurs belges vivants*. (*Revue belge de Num.*, t. III, 1846, pp. 203 et sq.) — R. Chalon, *Revue belge de Numismatique*, t. XXXIX, 1883, p. 346. — *Exposition nationale des Beaux-Arts, Salon de 1845*, Bruxelles, 1845, p. 130, n° 813. — *Idem, Salon de 1848*, Bruxelles, 1848, p. 109, n° 1087. — *Médailles historiques de Belgique*, t. I, p. 96, n° 52. — Victor Tourneur, *Catalogue des médailles du royaume de Belgique du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale*, Bruxelles, 1911, t. I, pp. XLIX-LI. — L. Forrer, *Biographical dictionary of Medallists*, London, 1916, t. VI, pp. 237-239. — J.-L. Guiette, *Histoire numismatique de la Révolution belge*, Hasselt, 1882, *passim*. — A. de Witte, *Catalogue des poinçons et matrices du Musée de l'Hôtel des Monnaies de Bruxelles*, Bruxelles, 1912, pp. 213-218.

**VIANDEN (Guillaume DE)**, hagiographe. Voir GUILLAUME DE VIANDEN.

**VIANDEN (Philippe, comte de)**, régna de 1252 à 1272. Voir PHILIPPE, comte DE VIANDEN.

**VIANDEN (Philippe, comte de)**, régna de 1306 à 1317. Voir PHILIPPE DE VIANDEN.

**VIANE (François VAN) ou VIANEN**, théologien, né à Bruxelles le 3 octobre 1615, mort à Louvain le 5 septembre 1693. Il étudia à Louvain au collège du pape Adrien VI. Successivement professeur au séminaire de Malines et au collège du Faucon à Louvain, curé de Saint-Nicolas à Bruxelles et président du collège Adrien VI, il prit une part assez considérable dans la lutte contre le laxisme moral. Le premier il fit attaquer dans des thèses publiques le principe du probabilisme : *prudenter agit qui sequitur opinionem probabilem*. En 1677, il fut envoyé à Rome, avec Lupus, Le Drou et Steyaert, pour y demander, au nom de l'Université de Louvain, la condamnation de cent propositions de morale laxiste. Là, Viane collabora activement avec ses collègues, pendant deux

ans, à dresser de nombreux mémoires, destinés aux cardinaux et aux théologiens du Saint-Office et consacrés à la réfutation des théories relâchées. On sait qu'en 1679, le Pape condamna soixante-cinq de ces propositions. Revenu à Louvain, en 1679 ou 1680, Viane reprit ses fonctions interrompues. Il publia en 1685 un *Tractatus triplex de ordine amoris ad regulam S. Augustini, Virtus est ordo amoris* (Louvain, in-8°), dans lequel il prend position contre l'attritionnisme en défendant un contritionnisme modéré. Il composa aussi un traité *De gratia Christi*, qui n'a cependant jamais été imprimé. Janséniste convaincu, Viane était très honoré dans son parti, comme l'attestent ses relations avec J. Boonen, A. Arnould, etc. D'autre part, il semble que les heureuses qualités de son caractère aient éloigné de lui bien des attaques et des accusations. A Rome, plusieurs cardinaux le tenaient en haute estime et le célèbre cardinal Bona lui adressa, même après son départ, des lettres élogieuses et empreintes d'un caractère d'intimité.

A. De Meyer.

Manuscrit de l'archevêché de Malines : [Huylenbroucq], *Imago primi saeculi jansenistarum*, t. III (1740). — [Patouille], *Dictionnaire des livres jansénistes ou qui favorisent le jansénisme*, t. IV, Anvers, 1782. — R. Rapin, *Mémoires sur l'Église et la société, la Cour, la ville et le jansénisme*, éd. L. Aubineau, t. II, Paris, s. d. — J. v. Döllinger et H. Reusch, *Geschichte der Moralsstreitigkeiten in der römisch-katholischen Kirche seit dem XVI. Jh.*, t. I, Bördlingen, 1889. — H. Hurter, *Nomenclator literarius theologiae catholicae*, 4<sup>e</sup> éd., t. IV, Innsbruck, 1904.

**VIANEN** (*Mathieu VAN*), écrivain ecclésiastique, né à Bruxelles en 1623, mort à Louvain le 7 novembre 1663. Il étudia à la pédagogie du Faucon, à Louvain. Il sortit second de sa promotion en 1642. Il prit ensuite la licence en théologie et professa la philosophie au Faucon, à partir de 1648. Il cultiva également les langues grecque et hébraïque. Toujours il refusa les bénéfices ecclésiastiques. Mgr J. Boonen, archevêque de Malines, le fit venir auprès de lui et le garda jusqu'à sa mort (1655). François Van Vianen, frère de Mathieu, reçut alors celui-ci dans sa maison, à Louvain, où il enseignait la théologie.

Vianen a écrit une *Juris naturalis ignorantiae notitia ex sacris Litteris deprompta*, Louvain [1666]. Pierre Nicole l'a, dit-on, traduite en français et enrichie d'une préface et de notes. Cette version ne paraît pas avoir été imprimée. Dans ce petit opuscule, M. Van Vianen, qui ne cachait pas ses tendances jansénistes, s'attache à montrer de quelle ignorance souffre la raison humaine depuis la chute originelle. À l'entendre, l'ignorance du droit naturel n'excuse pas complètement de péché celui qui l'enfreint ; la connaissance de la loi naturelle, pour autant qu'elle est nécessaire au salut, ne peut faire défaut, à moins de négligence coupable. Il n'est pas licite de suivre une opinion probable qui serait contraire à la loi naturelle. C'est à lui également qu'on doit la *Prohibitio librorum Caramuelis facta ab archiepiscopo Boonen, die ... Februarii 1655*.

Ph. Schmitz.

E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain, dans Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique*, t. XXI, 1888, p. 130. — C.-F.-A. Piron, *Aig. Lebensbeschrifving*, 1860, p. 423.

**VICQ** (*Henri DE*) ou **VICQES**, juriconsulte et théologien, né à Valenciennes en 1536, décédé à Armentières en 1596. Il appartenait à une ancienne famille qui possédait, aux environs d'Armentières, les seigneuries d'Oosthove et de Warnan.

De Vicq s'adonna à l'étude de la théologie et du droit et fut l'un des premiers à conquérir le grade de licencié en droit à la nouvelle Université de Douai. Après avoir fait un voyage en Italie, il se fixa à Bergues-Saint-Winoc, où il remplit pendant douze années les fonctions de bourgmestre. Ayant dû résilier celles-ci lors des troubles, il revint définitivement s'établir dans sa ville natale. Il y vécut tout occupé par des travaux de controverse et d'apologétique religieuses et par ses devoirs de famille : *intentus studiis, numerosa prole beatus*, comme le dit un des vers de son épitaphe composée par le curé du lieu, l'humaniste François Moschus.

Cet érudit a laissé les œuvres suivantes :

1. *De Christianorum sacramentorum natura, officiis ac numero*, Louvain, J. Bogard, 1571, in-8°. — 2. *De descensu Iesu Christi ad inferos ex Symbolo apostolorum et sacris scripturis liber*, Anvers, Chr. Plantin, 1586, in-4°. Réplique aux théories de Calvin et des Centuriateurs de Magdebourg sur la matière. La dédicace à Philippe, comte d'Egmont (15 septembre 1585) fournit quelques renseignements autobiographiques. — 3. *Liber controversiarum huius temporis... de sanctorum communionem ex Symbolo, sacris scripturis et historia ecclesiastica*, Arras, J. Bourgeois, 1596, in-4°. Traité de 704 pages, comprenant 37 titres, dédié à Jean Sarrazin, abbé de Saint-Waast, archevêque nommé de Cambrai. — 4. *Consilium quo ostendit e re fore Ecclesiae Christianae ut in locum Sententiarum Petri Lombardi in scholis aliud opus substituat*, Douai, 1596, in-4°. — 5. Une *Défense des Saintes Images*, en français.

Parmi les nombreux enfants de ce personnage, il convient de citer son fils Henri de Vicq, seigneur de Meulevelt, successivement conseiller du Franc de Bruges, membre du Conseil privé (2 mai 1624) et du Conseil d'État, ambassadeur à la Cour de France, président du Grand Conseil de Malines (22 mars 1638), décédé à Malines, le 30 mai 1651, à l'âge de 78 ans.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *De scriptorib. Flandriae*, 1624, p. 73. — Sweertius, *Athenae*, 1628, pp. 337-338. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> ed., 1643, p. 371. — Paquot, *Memoires*, 1765, édit. in-fol., t. 1, p. 471 et sources indiquées.

**VICUS (Henri)**, juriconsulte et théologien. Voir VICQ (Henri DE) ou VICUS.

**VIEILLEUXE (Martial-Joseph-Louis DE LE)**, chevalier, seigneur de Hove, né à Lessines le 12 mars 1739, mort à Bruxelles le 7 août 1821. Fils de Georges-Louis, grand bailli de Lessines et de Marie-Thérèse de Brabant, il étudia le droit à Louvain et porte le titre de licencié depuis le 17 août 1767.

Il se fit inscrire comme avocat au Grand Conseil de Malines et après une dizaine d'années de pratique, il fut appelé (16 février 1777) à siéger comme conseiller au même tribunal.

En 1782, sur la proposition du comte de Nény, président du Conseil privé, il fut nommé membre de ce Conseil le 21 novembre 1782; il y siégea jusqu'à la réforme administrative de Joseph II (1787). Il fut désigné comme référendaire au Conseil souverain de justice, dont l'existence fut éphémère. Lorsqu'il eut été supprimé, en octobre 1787, Joseph II, d'accord avec Trauttmansdorf, décida d'établir au Conseil du Gouvernement général deux nouveaux départements, chargés l'un et l'autre des affaires judiciaires. Le premier d'entre eux fut confié à Martial de la Vieilleuze, qui demeura attaché au Gouvernement central jusqu'à la Révolution brabançonne.

Lors de la restauration autrichienne de 1791-1792, il reprend son siège au Conseil privé et il le garde à la seconde rentrée des Impériaux en 1793. Il ne devait pourtant pas y terminer sa carrière. En 1794, tout à la fin du régime autrichien, la présidence du Conseil souverain de Tournai-Tournais lui fut attribuée. Mais le régime français allait le forcer à la retraite. Appelé par le roi Guillaume au Conseil privé (14 août 1814), il devint, au mois d'octobre 1815, conseiller d'État et membre de la Commission spéciale des affaires du culte catholique.

Les armes de la Vieilleuze sont : *d'or à la hure de sanglier de sable, accompagnée en chef de deux coquilles de même.*

J. Lefèvre.

Archives du Conseil privé et du Conseil du Gouvernement général. Chancellerie autrichienne des Pays-Bas. — J. Lefèvre, *Le Conseil du Gouvernement général* (Mém. Ac.), Bruxelles 1926.

**VIEILLEVOYE (Joseph-Barthélemy)**, peintre, né à Verviers le 5 février 1798 (17 pluviôse, an VI), mort à Liège le 30 juillet 1855. Troisième enfant de Barthélemy, rentrayeur, et de Dieudonnée Colard, habitant rue des Raines, il fit ses études au collège de sa ville natale. En 1812, il prit des

leçons de dessin et de peinture avec Gyselin, artiste obscur qui fut son premier professeur.

A 16 ans, ayant vu des dessins de Lambert Pingray, un ami sorti du lycée de Boom, il substitua le travail au crayon au travail à l'estompe. Grâce à M. Rutten, médecin et bourgmestre de Verviers, il est accepté à l'Académie d'Anvers où il eut comme maître Mathieu Van Brée. De 1823 à 1829, Vieillevoye peint plus de cinquante portraits : *M. et Mme Dardenne; M. et Mme Touches*, la belle-mère, les enfants et d'autres membres de la famille; *M. Boyer; M. Alex-Delehaye; M. Develouis fils; Mme Otaun-Pattel; Vieuxtemps; Comtesse de Pinto; M. Iwan Simonis; M. Moretus-Dellafeuille; M<sup>lle</sup> Moretus-Dellafeuille; M. Dubois d'Oultremont*. Son habileté lui permet de travailler sans document humain, d'après portraits, dessins, miniatures, daguerréotypes ou simplement de mémoire. Avec Van Isendyck, il remplaça Van Brée à l'Académie, de 1824 à 1830.

Une *Descente de Croix* qu'il fit, d'après une gravure, en 1814, fut son premier ouvrage. A Anvers, il copia des scènes pieuses de Van Dyck et de Rubens. *Le Christ apparaissant à saint Thomas*, d'après ce dernier, fut donné à l'église d'Andrimont. Avec son ami Van der Poorten, qui se chargea du cheval et du paysage, il fit une création originale, *Saint Hubert dans la forêt*, que M. Fyon lui commanda pour la chapelle de son château de Juslenville. En 1819, *Tobie guérissant son père* servait de thème à son concours de Rome; en 1844, dans l'église Saint-Remacle de Verviers, on installait la *Sainte Vierge et deux anges adorant l'Enfant Jésus*, puis en 1846, *Saint Remacle, évêque de Tongres, prêchant le christianisme*. Un *Christ descendu de Croix* lui fit décerner la médaille d'or à l'Exposition de Bruxelles de 1842 et *La Cananéenne aux pieds du Christ, le suppliant de guérir sa fille* fut parmi les tableaux qui, en 1845, lui valurent, à l'Exposition Nationale, la croix de l'Ordre de Léopold. *L'Adoration du Sacré Cœur par les principaux saints de*

*la Compagnie de Jésus*, destiné au maître-autel de la nouvelle église du Collège Saint-Servais des R. Pères Jésuites à Liège, en 1852, dans ce domaine, apparaît comme son chant du cygne.

Sorti de l'École d'Anvers où deux courants s'affrontent, il reste dans la neutralité et aborde aussi bien l'art profane que le tableau d'autel. Un voyage à Paris l'amène à visiter la galerie de chefs-d'œuvre du Maréchal Soult, à admirer pendant des heures les *Pestiférés de Jaffa* dans l'atelier de Gros, à voir les tableaux de Girodet. Il suit le mouvement romantique. Au lieu de demander des thèmes à Ossian ou à Lamartine, il les emprunte à Gesner.

Quand il se présente à David en 1824, c'est avec *Philopoemen prenant la ciguë* et la *Mort de Timophane, tyran de Corinthe*.

*Scène du déluge* lui vaut, à Amsterdam en 1828, le diplôme de Membre de la Société « Félix Méritis » et une gratification de 300 florins du Gouvernement, tandis qu'en 1829 le *Remords de Caïn* est acquis par le roi Guillaume et placé dans un des châteaux royaux de Hollande.

A la révolution de 1830, il quitte Anvers et revient à Verviers.

Le 26 février 1836, il fut nommé directeur à l'école de dessin à Liège.

Fixé désormais dans cette ville, il réorganise cette école.

Vieillevoye, prodigieux travailleur, menait de front : portraits, tableaux d'histoire, sujets mythologiques, scènes de genre, paysages. Confiné dans sa province, il vit en contact étroit avec le sol natal. Il fait les portraits des grands bourgeois de sa ville; il rend, sur la toile, la vie à *Erard de la Marck*, à *Notger*, princes-évêques de sa cité; il se remémore les fastes de Liège l'ardente, et retrace la *Scène de Massacre sous Charles le Téméraire*, celle de *l'Incendie du Palais des Princes*, celle de *Pierre de Bez, bourgmestre de Liège, refusant de demander grâce*, et en dernier lieu, *La Mort de Laruelle*, vaste composition de vingt pieds de haut, d'environ cinquante figures, commandée par le Gouvernement et la Ville. Elle

figura au Salon de Bruxelles en 1854 et fut violemment critiquée. Ce fut son dernier grand tableau. Il ne put surmonter ces attaques, injustes en ce que sa grande narration peinte n'était ni pire ni meilleure que toutes ses congénères, et qui compromirent mortellement sa santé.

Le particularisme qui frappa Vieillevoye dès qu'il eut réintégré sa terre natale fut salutaire à son œuvre. Il se laissa reprendre par la vie liégeoise et l'atmosphère wallonne. Lui qui n'avait jamais pratiqué le paysage, parcourt les côtes de Meuse, les bords de l'Ourthe et de l'Amblève avec sa boîte à couleurs et ses pinceaux. A Liège, les types de la rue l'intéressent, les scènes entre gens du peuple l'amuse. Au lieu de ses thèmes romantiques, de ses héros de la Bible ou de l'Olympe, tous imaginaires, il représente des êtres existants qu'il côtoie dans la vie : colporteuses, gavroches, chasseurs, marchands. On ne se figure pas le rôle qu'un thème, celui de la botteresse liégeoise, a pu déterminer dans l'évolution de son art. Dès 1831, les hotteuses et les marchandes feront leur apparition dans son œuvre. Ces femmes du peuple jointes au braconnier vont constituer les éléments de : *Botteresse liégeoise* (1831); *La Marchande de légumes*, *Deux Botteresses*, *Botteresse avec hotte*, *Deux botteresses et un chasseur qui cherche à les agacer* (1832); *Étude de botteresse*, *Une verdurière et une laitière causant* (1834); *Scène de botteresses* (1838); *Scène de botteresses* (1841); *Botteresses aux prises avec un vieux braconnier* (1843).

En dépit de leur anecdote, du côté factice de la mise en scène où des figurants tiennent le rôle des véritables acteurs populaires, malgré cette reconstitution qui sent un peu le théâtre, nous savons que la scène a toute l'apparence de la vérité, qu'elle existe au naturel sans fard et sans vernis.

Quelque chose de la terre et de l'esprit liégeois flotte dans cette peinture et l'imprègne. Est-ce l'accumulation de notes pittoresques, folkloriques, de détails vestimentaires, d'accessoires

particuliers à la région; est-ce le décor des collines où se dressent des charbonnages qui la rendent spécifiquement wallonne? Peut-être. Mais c'est surtout le caractère du peuple, vivant, éveillé, frondeur, aimant rire, se gausser, volontiers ironique et railleur. Plus que par sa peinture, où je ne sais quelle buée flotte, familière, c'est par sa couleur locale que ces sujets nous frappent et retiennent notre intérêt.

C'est ici que, passant du romantisme édulcorant aux tendances réalistes, Vieillevoye marque l'extrême point de son évolution et la plus sûre empreinte de sa personnalité. Sa peinture, en dehors de cette veine, retrace tout le cycle des grands courants de l'époque.

M. Kunel.

*Mémoires de Barthélemi Vieillevoye*, publiés par Pety de Rosen (Tongres, V<sup>o</sup> J.-P. Collée, 1888). — Jules Bosmani-Mawet, *La Peinture et la Sculpture au pays de Liège de 1793 à nos jours* (Liège, 1930), chap. VI, pp. 86 et suiv. — *La Vie wallonne*, 2<sup>e</sup> année (n<sup>o</sup> 8-xvii), 15 janvier 1921 (Notes sur les Anciens peintres verviétois, par Maurice Pirenne). — *Idem*, 11<sup>e</sup> année (n<sup>o</sup> 4-cxxiv), 15 décembre 1930 (article par Jules Bosmani).

**VIEUXTEMPS (Henry)**, virtuose du violon et compositeur, né à Verviers le 17 février 1820, mort à Mustapha supérieur (Algérie) le 6 juin 1881. Il était le premier enfant de Jean-François, qui avait épousé en 1819 Albertine, fille de son protecteur, nommé le père Anselme.

Le père, luthier à ses heures, jouait volontiers du violon; voyant l'enthousiasme que, tout jeune, Henry manifeste pour cet instrument, il ne tarde pas à lui apprendre tout ce qu'il connaît.

L'enfant a la chance d'intéresser M. Génin, homme cultivé et généreux, qui lui fait donner des leçons par M. Lecloux-Dejone, professeur à Herve. Dès l'âge de six ans, après deux années de leçons, le jeune Henry Vieuxtemps se produit en public; à ce premier concert, organisé à Verviers, il joue le 5<sup>e</sup> concerto de Rode et un air varié de Fontaine. Le succès qu'il obtient décide son père et ses protecteurs à le présenter dans différentes sociétés musicales du pays.



L'année suivante, il se fait entendre au public liégeois dans un concert de la société Grétry; en 1828, c'est à Bruxelles, puis à Anvers. Dans cette dernière ville, il composa le *Chant du coq*, quadrille, pour remercier l'un de ses protecteurs qui lui avait fait don d'un bijou portant effigie de cet animal. Puis il se rend à Bréda, La Haye, Rotterdam, Utrecht et Amsterdam. Ses programmes étaient composés de ce que la littérature du temps offrait de plus banal : les airs et romances, joliment variés. Parfois, un concerto (Rode), une symphonie concertante (Lafont) dont le niveau artistique est simplement honnête.

Lors de son passage à Amsterdam, il a le bonheur de rencontrer le violoniste Charles de Bériot, alors dans l'épanouissement de son talent. Désormais, celui-ci s'intéressera au jeune Vieuxtemps et s'attachera aussi bien à cultiver son talent d'instrumentiste qu'à former son goût musical.

À la suite de cette rencontre, la famille Vieuxtemps vient s'installer à Bruxelles, afin que le jeune musicien reçoive régulièrement les conseils de son nouveau maître.

C'est alors que Henry Vieuxtemps prend connaissance des concertos de Viotti et s'attache principalement à acquérir une technique plus souple (souplesse du bras droit et variété des coups d'archet). Il est initié, en outre, aux beautés de Corelli, Tartini, Rode, Kreutzer, dont il cherche à pénétrer le sens véritable.

De Bériot, tout à fait attaché au sort de son élève et de sa famille, adresse au roi Guillaume une requête en leur faveur et leur obtient une rente de 300 fl. par an.

Pendant l'hiver, de Bériot emmène le jeune virtuose à Paris et le produit aux entr'actes de l'opéra *Tancredi* aux Italiens.

À son retour, il apprend l'harmonie sous la direction de Mlle Ragué qui lui fait connaître la musique de Haydn, Mozart, Beethoven. Il se livre alors à quelques compositions à la mode du temps : chansons et airs variés.

Lorsque de Bériot part en Italie avec la Malibran qu'il avait épousée, le jeune Vieuxtemps se trouve seul. Il est âgé de onze ans et son père, suivant le conseil de de Bériot, le laisse livré à lui-même et à son génie artistique. À partir de cette époque, Vieuxtemps n'a plus d'autre maître; il continue à travailler, à puiser aux sources de la grande musique, à recréer dans sa pensée les chefs-d'œuvre.

Il fait alors la connaissance de Pauline Garcia (Viardot) avec laquelle il fait ses débuts dans la musique de chambre; ils exécutent volontiers les œuvres de Schubert, Beethoven, Mozart.

Mais le changement de régime politique avait privé la famille du musicien du subside que lui allouait annuellement le roi de Hollande; en 1831, le roi Léopold I<sup>er</sup> accorde au père Vieuxtemps une pension de 600 francs.

L'existence d'Henry Vieuxtemps est, à cette époque, partagée entre le travail et les tournées qu'il fait toujours accompagné de son père. En 1833, il se rend en Allemagne et se fait entendre dans les principaux centres musicaux : Darmstadt, Mannheim, Carlsruhe, Baden, Munich. À Francfort, il rencontre plusieurs sommités du monde musical, dont Spohr. L'audition de *Fidelio* est pour lui une véritable révélation; désormais, il approfondira et cherchera à s'assimiler l'art du maître de Bonn.

Partout où il passe, c'est le succès, si pas le triomphe. Son jeune âge autant que son talent si impulsif lui attirent les louanges et la bienveillance de la critique. « On remarqua la justesse de mon son, ma manière simple et naturelle de phraser », dit-il dans son autobiographie.

Pendant l'hiver 1833-1834, qu'il passe à Vienne, il travaille avec conscience, et Simon Sechter l'initie aux secrets de la composition. Mayseder, à qui il est présenté, s'extasie sur la personnalité du jeune violoniste et conseille à son père de laisser se développer librement un talent aussi remarquable.

C'est le moment où Vieuxtemps entre en relation avec Czerny, Merck, Weigl et le baron de Lannoy; par eux il

pénètre plus profondément le génie de Beethoven. Ils engagent fortement le jeune homme à travailler et à présenter au public le concerto en ré; en quinze jours, il le possède suffisamment pour l'exécuter à un concert spirituel que dirigeait le baron de Lannoy. Vieuxtemps est ainsi le premier à jouer le concerto, depuis la mort de Beethoven.

Après Vienne, c'est Prague puis Leipzig où R. Schumann, dans sa *Neue Zeitschrift für Musik*, considère avec admiration le jeune Vieuxtemps, qu'il ne craint pas de comparer à Paganini.

En juillet 1834, il est à Londres où malgré la « saison » avancée, il parvient à se faire entendre à la Société philharmonique dans le 5<sup>e</sup> air varié de Bériot. Sans crier au miracle, la critique le remarque avec bienveillance.

C'est pendant ce séjour à Londres qu'il entend Paganini et lui est présenté. L'impression fut plus éblouissante que profonde; cependant Vieuxtemps devait s'en souvenir bien plus tard et il ne parviendra à comprendre la technique de Paganini que lorsque lui-même sera en possession de tous ses moyens.

Le musicien continue, dans l'entretemps, à travailler à Bruxelles ou bien à Paris; pendant l'hiver 1835-1836, il étudie la composition dans cette dernière ville, sous la direction de Reicha.

Ses premières œuvres datent de cette époque; « je pensais toujours allier la « grande forme du concerto de Viotti « au mécanisme et aux exigences modernes... » dit-il. Le *concerto en fa dièse*, publié plus tard sous le n<sup>o</sup> 2, est l'un de ces essais. Il s'attache aussi au genre de la *fantaisie* où les soli sont coupés d'épisodes symphoniques.

De 1836 à 1838, il voyage en Allemagne, en Autriche et même en Russie où il donne des concerts en collaboration avec son ami François Servais. Une maladie l'ayant contraint à y rester tout l'hiver 1838-1839, il en profite pour composer : la *Fantaisie-caprice* et le *concerto en mi* datent de cette période. Il les jouera, pour la première fois, en mars 1840, au grand théâtre de Saint-Petersbourg. Cette exécution eut une

immense répercussion : en Belgique, à Paris, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, partout où il passe ensuite, ces œuvres lui sont demandées.

A Paris, où le remarquent Baillot, Chopin, Franchomme, la presse est très enthousiaste; les articles de Berlioz dans le *Journal des Débats* sont pleins de jugements élogieux et de visions prophétiques.

C'est en 1843 qu'il fait son premier voyage en Amérique; il traverse les États-Unis, Boston, Albany, le Mexique, la Nouvelle-Orléans, Washington, Philadelphie. Il attribue le faible succès qu'il remporte au manque de préparation du public yankee. Seule sa fantaisie sur le thème national *Yankee Doodle* souleva l'enthousiasme américain. Vieuxtemps utilise les longueurs du voyage au travail et à la composition; il met au point quelques grandes œuvres et s'attache à des ouvrages de moindre importance : variations, romances, études, duos et une sonate pour piano et violon.

Le 3<sup>e</sup> *concerto en la majeur* date de l'été 1844 et fut écrit à Cannstadt où il se reposait.

En 1845, l'Académie de Belgique crée une classe des Beaux-Arts et fait appel aux musiciens Fétis, Ch. de Bériot, Ch. Hanssens et H. Vieuxtemps, alors âgé de 25 ans. Lorsqu'il retourna en Hollande, le roi le fit décorer de l'ordre de la Couronne de chêne.

A Londres, où il va pour la deuxième fois, il contribue à la formation de la « Beethoven society » et organise plusieurs séances de quatuor.

En 1844, il avait épousé la pianiste Joséphine Eder qu'il avait rencontrée à Stuttgart en 1833. Désormais tous les voyages se feront en commun : la compagnie d'Henry Vieuxtemps s'attachera à l'organisation matérielle de tous les déplacements et souvent lui servira d'accompagnatrice.

En 1846, le couple se rend à Saint-Petersbourg où Vieuxtemps est appelé à la cour et au conservatoire, d'une part comme violon solo du tsar Nicolas, d'autre part comme professeur. Dans

son autobiographie, Vieuxtemps semble regretter ces six années qu'il considère comme perdues : « J'y ai végété agréablement si l'on veut, mais végété de 26 à 32 ans, les plus belles années de la vie d'un homme. Néanmoins l'art me soutenait... ».

De cette époque date le *concerto en ré mineur* qu'il exécutera dans ses tournées européennes à son retour de Russie.

Parmi les voyages qu'il fit alors, il faut signaler sa visite à Constantinople où il fut reçu et décoré par le Sultan.

Vers 1855, il acquiert à Dreieichenheim près de Francfort une petite propriété où il travaille et d'où il rayonne. Les tournées artistiques se poursuivent : il parcourt la France, la Belgique, l'Angleterre, retourne en Amérique où cette fois l'activité musicale est nettement éveillée; en 1860, il participe, à Stockholm, aux fêtes du couronnement du roi Charles XIV; à cette occasion, il est décoré de l'ordre de Wasa.

Sa renommée tant de compositeur que de virtuose grandissant sans cesse, on lui demande pour la classe de Léonard au conservatoire de Bruxelles un concerto de concours; c'est le 5<sup>e</sup> *concerto*, dans lequel il utilise et développe le thème de Grétry « Où peut-on être mieux... ».

Les événements politiques le forcent, en 1866, à quitter l'Allemagne; il s'installe à Paris où sa maison deviendra un centre musical très actif. Fétis lui offre alors la succession de la place de Léonard au conservatoire de Bruxelles; préférant garder sa liberté, l'artiste refuse. Il n'acceptera de diriger la classe de perfectionnement qu'en 1871, sur les sollicitations de Gevaert.

Il avait perdu sa femme en 1868, emportée des suites du choléra; sa vie était partagée entre les voyages, l'enseignement et la formation de groupes de musique de chambre. En 1870, il fait un nouveau séjour en Amérique, où il donne, en trois mois, plus de cent vingt concerts.

Tandis qu'il est à Bruxelles, il crée un trio avec Louis Braasin et Joseph Servais; rien ne lui est indifférent, ni dans la musique classique, ni dans la musique contemporaine; il fut le premier à révéler, tant en France qu'en Belgique, l'œuvre de Brahms.

On dit qu'il fut moins heureux dans l'organisation des concerts populaires; son talent de compositeur et de violoniste n'était pas doublé de l'étoffe d'un chef.

Parmi ses élèves, dont il s'occupait avec conscience et bonheur, il faut citer Alex. Cornélis, Alph. Voncken, J. Hubay et Eugène Yaaye.

À la suite d'un concert qu'il donna à Nancy en 1873 au profit des victimes de la guerre de 1870, il tomba frappé de paralysie.

Dès ce moment, la carrière du virtuose est terminée. Sans doute retrouvera-t-il par moments une certaine dextérité au point de reprendre son cours au conservatoire; mais le mieux ne sera qu'éphémère. Il se consacrera désormais à la musique de chambre et à la composition. Le *quatuor en mi, Voix Intimes*, le *concerto pour violoncelle*, les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> *concertos pour violon* furent écrits à Mustapha Supérieur, en Algérie où l'avaient emmené sa fille et son gendre, le Dr Landowski.

Des quatre enfants que lui avait donnés sa femme, deux lui survécurent: Julie-Henriette, née le 14/26 octobre 1846 à Saint-Petersbourg, épouse du Dr Landowski, et Maximilien, né le 25 décembre 1847/6 janvier 1848 à Saint-Petersbourg, qui devint ingénieur.

La liste de ses œuvres comprend 61 numéros édités et différentes pièces publiées sans numéro. Il faut en retenir 7 *concertos pour violon*, 2 *concertos pour violoncelle*, 9 *fantaisies*, 3 *sonates*, 3 *quatuors*, 1 *trio*; viennent ensuite des *caprices*, des *transcriptions et arrangements*, des *études*, des *mélodies*, des *romances*.

Ses frères: VIEUXTEMPS (Jean-Joseph-Lucien), pianiste et professeur à Bruxelles. Né à Verviers le 5 juillet 1823, mort à Bruxelles en janvier 1901.

À Verviers, il reçoit, comme son aîné,

les premières leçons de musique. Plus tard, lorsque la famille émigre à Bruxelles, il travaille sous la direction de Ed. Wolff. Le 19 mars 1845, il débute dans un concert donné par Henry Vieuxtemps à la Monnaie, mais sa célébrité comme pianiste n'atteint pas l'universalité de celle de son frère.

Ses compositions sont d'honnêtes pièces pour le piano, écrites avec conscience et une connaissance sérieuse du métier; ce sont des études, des caprices, des fantaisies, impromptus, ou bien des mazurkas, valse, ballades ou barcarolles. On lui connaît en outre quelques œuvres pour chant et piano : *Aimez-vous les uns les autres*, *l'Amitié*, etc...

Le plus jeune, **VIEUXTEMPS** (*Jules-Joseph-Ernest*) est né à Bruxelles le 18 mars 1832 et mort à Belfast le 20 mars 1896. Il se manifeste au monde musical comme violoncelliste, mais ne poursuit pas une carrière de virtuose. Après avoir occupé un poste à l'orchestre du théâtre Italien de Londres, il remplit les fonctions de solo aux concerts Hallé à Manchester.

Suzanne Clercx.

*Courrier des Pays-Bas* (mars 1828). — *Journal d'Anvers* (20 mars 1828). — *Revue et gazette musicale*, Paris, 1829 (article de Fétis). — *Augsburger Tagblatt* (1830). — *Neue Zeitschrift für Musik*, 1831 (article de R. Schumann). — *Journal des Débats*, 1841 (article de Berlioz). — *Morning-Post et Morning-Cronicle* (Londres, avril 1841). — *Journal des Débats*, 1851 (article de Berlioz sur le concerto en ré). — *Journal des Débats* et *l'Univers musical*, 1862 (articles sur le concerto en la mineur).

M. Kufferauf, *Henry Vieuxtemps, sa vie et son œuvre* (Bruxelles, 1882). — Renier, *L'enfance de Vieuxtemps* (1866). — J.-Th. Radoux, *H. Vieuxtemps* dans *l'Annuaire de l'Académie royale de Belgique*, t. LVII (1891), p. 213 et suiv. — P. Bergmans, *Henry Vieuxtemps* (Turnhout, 1920). — G. Systemans, *Henry Vieuxtemps, d'après une correspondance inédite* (Bruxelles, 1920). — E. Closson, *Vieuxtemps, dans la Terre wallonne* (1920), no 2. — Grégoir, *Les artistes musiciens belges*, t. I, p. 461. — Groves, *Dictionary*, s. v° *Vieuxtemps*. — *Bibliogr. nat.*, t. IV, p. 270.

**VIERGE** (*Thomas DE LA*), écrivain ecclésiastique. Voir AUDENAERDE.

**VIGLIUS D'AYTTA**, président du Conseil privé. Voir AYTTA (*Viglius*) DE ZUICHEM.

**VILAIN XIII** (*Charles-Ghislain-Guillaume*, vicomte), homme d'État et

diplomate, né à Bruxelles, le 15 mai 1803 (25 floréal, an xi), mort à Leuth (Limbourg), le 16 novembre 1878.

Fils de Philippe-Louis, comte Vilain XIII (voir ci-dessous), et de Sophie-Zoé, baronne de Feltz, le vicomte Charles-Ghislain fit ses études successivement au lycée de Bruxelles, au collège Charlemagne à Paris, au collège des jésuites de Saint-Acheul et à la Faculté de droit de l'Université de Liège. Pour des raisons de famille, il ne les acheva pas.

Le 21 mai 1822, il épousa, à Maastricht, la baronne Pauline de Billehé de Valensart (née et décédée à Maastricht, 22 octobre 1800-9 avril 1842). Il s'établit au château de Leuth et fut, en 1825, admis dans l'ordre équestre du Limbourg.

Partisan du redressement des griefs, le jeune vicomte collabora bientôt, avec Jaminé et Weustenraad, à *l'Éclair* de Maastricht. Comme De Gerlâche, il adhéra à l'Union des oppositions (1828); il entra en relations avec les chefs du libéralisme belge, écrivit des articles dans le *Courrier des Pays-Bas* et fit circuler parmi ses amis de la noblesse limbourgeoise une pétition en faveur de la liberté de l'enseignement. Le prince d'Orange fit de vains efforts pour le ramener à la cause des Nassau.

À la révolution de 1830, le Gouvernement provisoire lui confia le gouvernement du Limbourg. Il fut élu député au Congrès national par le district de Tongres-Maastricht. Le 10 novembre, il était nommé, avec les trois autres plus jeunes membres de l'Assemblée, secrétaire du bureau provisoire, puis, peu de temps après, secrétaire du bureau définitif.

Le vicomte Charles-Ghislain était, comme la plupart de ses collègues, ardent patriote, homme loyal et désintéressé. Mais son éloquence naturelle, ainsi que la clairvoyance et la hardiesse de ses conceptions, lui assurèrent bientôt une place en vue au sein de notre premier Parlement. Admirateur de Lamennais, sans le suivre dans ses outrances, collaborateur à *l'Avenir*, il

pratiquait les principes de tolérance et de liberté absolue chers aux partisans du catholicisme-libéral.

Charles-Ghislain Vilain XIII adopta plusieurs fois une attitude très personnelle : au cours de la discussion sur le futur mode de gouvernement, il déclara que la prérogative essentielle de la monarchie ne pouvait être que l'hérédité et repoussa l'inviolabilité de la personne royale comme un vain mot (19 novembre 1830); il vota le principe d'une Chambre unique, par crainte de voir les grands propriétaires fonciers, ces « parias à manteau d'hermine », tenus à l'écart des véritables délibérations de la représentation nationale (15 décembre); mis en échec, il voulut qu'au moins les sénateurs fussent élus par le même corps électoral que celui qui élirait les députés; chaud défenseur de la liberté de la presse, il n'admettait pas qu'un publiciste pût être rendu responsable pour des écrits blessant soi-disant les « droits de la société » (24 décembre); enfin, en application des principes de la liberté de réunion et d'enseignement, il défendit, ainsi que son collègue l'abbé Andrieu, le droit des Saint-Simoniens d'ouvrir une salle de conférences à Bruxelles (18 février 1831).

Au point de vue de la politique extérieure, le vicomte Vilain XIII se rallia au groupe doctrinaire — hostile à toute intervention étrangère — dirigé par Joseph Lebeau, et prit position contre la candidature Nemours. Il craignait qu'une conflagration européenne ne fût le résultat de l'élection du second fils de Louis-Philippe. Il ne se serait résigné à se « jeter dans les bras du peuple français » qu'en désespoir de cause, devant une ligue pro-hollandaise des nations européennes. Le 29 janvier 1831, il vota pour le duc de Leuchtenberg. Après l'effondrement du parti nemourien, il fut au nombre des nonante-cinq députés qui proposèrent la candidature du prince Léopold de Saxe-Cobourg (25 mai). A cette même époque, il soutint la politique du trio Lebeau-Devaux-Nothomb, qui visait à résoudre

le problème des limites dans un sens favorable à la Belgique, moyennant renonciation à la Flandre zélandaise et offre de compensations pécuniaires pour l'acquisition du Limbourg et du Luxembourg (28 mai). Cependant il vota contre les XVIII articles, considérant que ceux-ci ne sauvegardaient pas suffisamment les droits des Limbourgeois. Le 21 juillet, ce fut lui qui, à titre de secrétaire du Congrès, lut au Roi le texte de la Constitution, lors de la prestation solennelle du serment inaugural.

Bien qu'il eût été élu député de Saint-Nicolas (il le fut de 1831 à 1836), le vicomte Charles-Ghislain se consacra spécialement à la carrière diplomatique. Nommé en 1832 envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près du Saint-Siège et des autres cours d'Italie, il commença par remettre, le 13 septembre, au président de la Confédération helvétique — auprès duquel il avait également été accrédité — des lettres de notification de l'avènement de Léopold I<sup>er</sup>. En Italie même, il dut faire preuve de doigté et de patience. Le roi de Piémont, Charles-Albert, et la veuve de Napoléon, Marie-Louise, duchesse de Parme, le reçurent avec réserve; le duc de Modène n'exprima aucun désir de le voir; le roi de Naples Ferdinand II se montra glacial; le pape Grégoire XVI sut faire bon accueil à l'ami de Lamennais (23 novembre), mais le secrétaire d'État Lambruschini et la coterie des cardinaux hostiles à la France cherchèrent à le décourager par de ridicules conflits d'étiquette et de mesquines intrigues. Cette froideur, ce mauvais gré des Cours italiennes ultra-conservatrices visaient autant le représentant d'une nation qui avait osé faire une révolution démocratique que le ministre d'un souverain uni par les liens du mariage à la Maison d'Orléans. Mécontent de l'accueil fait à son plénipotentiaire, Léopold I<sup>er</sup> le rappela en 1834.

Nommé gouverneur de la Flandre orientale, Charles-Ghislain Vilain XIII dut bientôt retourner à Rome comme ministre plénipotentiaire près les Cours italiennes. Mieux accueilli cette fois, il

resta en Italie de 1835 à 1839. Puis il rentra définitivement en Belgique, où il représenta l'arrondissement de Saint-Nicolas, de 1839 à 1848, et l'arrondissement de Maeseyck de 1848 à 1878. De 1843 à 1847 et de 1852 à 1855, il remplit les fonctions de premier vice-président de la Chambre. Au fur et à mesure que les dissentiments entre les deux grands partis historiques belges s'accroissaient, l'ancien catholique-libéral s'orientait de plus en plus dans la direction conservatrice.

En 1855, lors de la démission du cabinet libéral Henri de Brouckère, Léopold I<sup>er</sup> fit appel à M. De Decker et au groupe catholique. Le vicomte Vilain XIII occupa dans ce ministère le poste de ministre des affaires étrangères (le 30 mars), non comme homme de parti mais comme « élément essentiel » destiné à représenter dans le nouveau cabinet la politique traditionnelle du Congrès de 1830 (discours du Premier, le 24 avril). Charles-Ghislain avait toujours su conserver sa belle indépendance d'esprit et en avait, peu auparavant, encore fourni une preuve éclatante. Le célèbre chimiste Raspail, démocrate d'extrême-gauche, à peine libéré de son emprisonnement à Belle-Île, avait voulu se fixer à Bruxelles (1853). Dans la crainte de tendre des rapports déjà difficiles entre la France impériale et notre pays, M. H. de Brouckère s'était hâté — peut-être trop — de lancer contre Raspail un arrêté d'expulsion. Alors Vilain XIII avait, d'un large geste d'hospitalité, ouvert les portes de son hôtel au vétéran jacobin.

La Belgique avait à ce moment besoin d'un homme de grande réputation et de caractère ferme à la tête du département des Relations extérieures. Plus de huit cents victimes du Deux décembre 1851 s'étaient réfugiées dans nos provinces. Il fallait garder intact envers ces proscrits notre vieux renom de nation pitoyable aux vaincus de la politique et, d'autre part, contrôler le droit d'asile qui leur était octroyé. La tâche était délicate. Tandis que les libéraux accusaient Vilain XIII de se montrer

trop faible à l'égard du gouvernement de Napoléon III, la presse parisienne critiquait la « licence effrénée » de nos journaux. Le nouveau ministre se tira d'affaire à son honneur. Sans doute faisait-il preuve d'une désinvolture de grand seigneur lorsqu'il déclarait flegmatiquement à la Chambre n'avoir « jamais de sa vie ouvert un Code de commerce. » Il n'en fit pas moins largement son devoir. Tout en s'occupant de la réorganisation de notre corps consulaire et en posant les bases d'un accord futur touchant la suppression du péage sur l'Escaut, il sut faire face à toutes sortes de difficultés : règlement de l'affaire des frères Jacquin, accusés d'être venus dans notre pays pour y préparer un attentat contre Napoléon III (1855); discussion du projet du ministre de la Justice Alphonse Nothomb, assimilant le meurtre de princes étrangers à des assassinats ordinaires (décembre 1855-février 1856).

Au début de 1856, les relations avec le Second Empire devinrent extrêmement tendues. Le comte Walewski, ministre des Affaires Étrangères, avait chargé M. Barrot, représentant de la France à Bruxelles, de protester contre les attaques dirigées par les publicistes belges ou par les Français réfugiés en Belgique contre Napoléon III et l'impératrice Eugénie. Leurs écrits, disait-il, préchaient « ouvertement la révolte et l'assassinat. » Il exigeait que les délits de presse fussent, en Belgique comme au Piémont, enlevés au jury et soumis à la compétence des tribunaux correctionnels. Cette exigence, ponctuée d'une menace de rupture diplomatique, ne visait à rien moins qu'à une réforme constitutionnelle. À ce moment l'Empire était tout puissant; la guerre de Crimée venait de se terminer par une victoire dont le prestige entourait les plénipotentiaires français au Congrès de Paris.

Le 8 avril 1856, en séance plénière, Walewski avait invité les représentants des Puissances à appuyer les réclamations de la France contre la liberté de langage de la presse belge; le rusé

Cavour ne s'était montré que trop disposé à appuyer ces exigences.

En Belgique l'émotion fut grande. La fierté nationale, unie à un culte absolu de la liberté, se révoltait contre les prétentions de Walewski. Sentant venir l'orage, notre ministre des Affaires Étrangères s'était rendu en hâte à Paris; il avait vu Walewski, obtenu une audience de Napoléon III, plaidé avec chaleur notre cause. Le 7 mai, le député Orts fit une interpellation à la Chambre : il demanda si le gouvernement avait reçu une injonction officielle d'opérer une réforme quelconque de la Constitution et — le cas échéant — ce qu'il comptait faire. Le ministre des Affaires Étrangères répondit d'une voix ferme qu'aucune modification constitutionnelle n'avait été réclamée et que, si le fait devait se produire, le gouvernement belge répondrait : *Jamais!* Cette déclaration péremptoire fit sensation et fut ponctuée d'applaudissements enthousiastes (1). Elle eut également un grand retentissement en Europe, entraîna l'approbation immédiate de la presse anglaise, qui critiqua l'attitude trop servile de lord Clarendon, représentant du Royaume-Uni au Congrès de Paris, et fit reculer Napoléon III. La joie d'avoir pu surmonter victorieusement cette crise s'exprima, en Belgique, par l'éclat particulier donné aux fêtes commémoratives du vingt-cinquième anniversaire de notre indépendance, en juillet-septembre 1856.

L'agitation contre la « loi des couvents » et la chute du cabinet De Decker, qui en fut la conséquence en 1857, entraîna la retraite du vicomte Vilain XIII. Assez indifférent à l'égard du projet Nothomb, il s'était montré loyal envers ses collègues et crâne comme à l'ordinaire. Lors des manifestations de la foule devant les Chambres, il avait — voyant que le public s'en prenait spécialement à la personne du nonce du Pape — pris le bras du prélat et défilé, souriant, devant les pousseurs de huées.

(1) Pour les détails sur cette séance historique, voir les *Annales parlementaires*. Session 1855-1856, pp. 1351-1353.

Nommé ministre d'État, le vicomte Charles Vilain XIII ne joua plus qu'un rôle effacé à la Chambre (1). En 1870, il présida une session extraordinaire du Parlement. Jusqu'à la vieillesse, il conserva les allures de gentilhomme courtois et un peu dédaigneux qui lui avaient toujours été propres, allures rehaussées par un front dégagé, des lèvres rasées et minces, des yeux vifs derrière de grandes lunettes professorales. Entouré de respect, aimé de ceux qui l'approchaient pour sa bienveillance, sa conversation spirituelle et riche en souvenirs, son urbanité innée, le vicomte Charles-Ghislain Vilain XIII mourut en son château de Leuth.

De son mariage avec la baronne Pauline de Billehé, il avait eu sept filles.

Frans van Kalken.

*Nouvelle biographie générale* (Paris, F. Didot, frères), t. XLVI, 1866, p. 136, notice de E. Regnard. — E. Bochart, *Biographies des membres des deux Chambres législatives* (Bruxelles, 1858), pp. 109 et suiv. — Th. Juste, *Les fondateurs de la monarchie belge. Le vicomte Charles Vilain XIII, ministre d'État* (Bruxelles, Muquardt, 1875). — Notices nécrologiques dans le *Monteur belge, l'Indépendance belge, le Journal de Bruxelles, La Meuse, le Journal de Liège*, du 18 et du 19 novembre 1878. — P. De Decker, *Le vicomte Charles Vilain XIII* (*Revue Générale*, t. XXVIII, Bruxelles, 1878, pp. 893 et suiv.) — *Collection de précis historiques. Mélanges religieux, littéraires et scientifiques*, t. XXVII (1878, livraison de décembre, p. 781). — *Annuaire de la noblesse belge* (1898, 1<sup>re</sup> partie, pp. 2427-2428; 1913, 1<sup>re</sup> partie, pp. 300-301). — Th. Juste, *Histoire du Congrès National de Belgique* (2 vol., Bruxelles, 1861), *passim*. — Em. Huytens, *Discussions du Congrès National de Belgique*, *passim* (pour les discours du vicomte Charles Vilain XIII, voir la table générale et alphabétique à la fin du t. V).

**VILAIN XIII** (*Charles-Hippolyte*, vicomte), homme politique, diplomate, écrivain, né à Paris, le 7 mai 1796 (18 floréal an IV), mort à Bruxelles, le 19 mars 1873.

Fils de Charles-Joseph, vicomte Vilain XIII (voir ci-dessous), et de Thérèse-Caroline van de Woestyne, dame de Rooborst, le vicomte Charles-Hippolyte

(1) Les susceptibilités patriotiques du vicomte Vilain XIII restaient volontiers en éveil. Le 23 novembre 1860, il demanda par interpellation au ministre des Affaires Étrangères pour quelles raisons la reine Marie-Henriette avait fait une genuflection devant l'impératrice d'Autriche-Hongrie en lui baisant la main.

embrassa d'abord la carrière militaire. Il fut lieutenant de hussards dans l'armée hollando-belge de 1815 à 1820. Membre des États Provinciaux, à partir de 1822, et bourgmestre de Wetteren, il s'intéressa aux questions économiques d'ordre régional. Il publia successivement une étude en flamand intitulée : *Verhandeling over het voltrekken van den steenweg van Gent op Dendermonde* (Gand, 1826; in-8°, 40 pages) et un *Mémoire sur les chaussées vicinales et sur les moyens d'en compléter le développement dans la province de la Flandre Orientale* (Gand, 1829; in-12°, 90 pages).

À la Révolution de 1830, il siégea dans le « Comité de Conservation » remplaçant les États-députés de Flandre Orientale. Le district de Termonde l'envoya peu après au Congrès National, où il joua un rôle estimable mais de second plan. Il était partisan de la monarchie constitutionnelle et exprima ses idées dans un opuscule ayant pour titre : *Appel au Congrès, par un ami de la Patrie* (Gand, Van Ryckeckhem-Hovaere, 1830; in-8°, 32 pages). Peu de temps après, il exposait ses principes de gouvernement dans une *Esquisse d'un système d'institutions politiques qui semble répondre aux besoins réels du peuple belge, adressée à M.M. les Membres du Congrès National* (s. l. n. d., in-8°, 8 pages à 2 colonnes). Homme modéré, tolérant et affable (1), il eut ce mot qui le peint tout entier, lorsque fut discutée la question dynastique (novembre 1830) : « Excluons les Nassau, mais ne les insultons pas. » Beaucoup moins avancé de tendances que son cousin sous-germain, le vicomte Charles-Ghislain (voir ci-dessus), il défendait la caste des grands propriétaires fonciers, « premier soutien et vrai nourricier de l'État » (discours du 14 décembre) et aurait voulu que le Sénat fût nommé à vie par le souverain.

En janvier 1831, le Comité diplomatique du Gouvernement Provisoire l'adjoignit à son président Sylvain van de Weyer, comme commissaire délégué à la

(1) Dans *La Belgique contemporaine* (Mons, 1884), Louis Hymans rapporte (p. 97) qu'on disait couramment de lui qu'il était « l'homme le plus aimable et le plus laid du royaume ».

Conférence de Londres. Le 6 janvier, les deux diplomates remettaient aux représentants des Puissances une note du Gouvernement Provisoire, réclamant pour les Belges la possession de la Flandre des États, du Limbourg et du Luxembourg. Le même jour, le vicomte Charles-Hippolyte rédigeait à leur intention un *Mémoire sur la réunion à la Belgique de la Flandre hollandaise*, dans lequel il défendait avec ardeur les revendications des Belges.

Charles-Hippolyte Vilain XIII était « Nemourien ». Selon lui, la France était notre seul appui contre Guillaume, la Sainte-Alliance, l'Angleterre et les « hordes du Nord ! » (2 février 1831). Cependant, sa modération naturelle l'avait tenu éloigné des membres les plus combattifs du parti français. Aussi ne fut-il pas entraîné dans la chute de ce groupe, après l'insuccès de la « mésaventure nemourienne ». En avril, nous le retrouvons commissaire extraordinaire à Londres, chargé, avec quelques collègues du Congrès, de pressentir les intentions du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Entièrement rallié aux vues si personnelles et avisées de Joseph Lebeau, il entretient avec ce ministre une correspondance suivie. Le 25 mai, il figure au nombre des nonante-cinq députés qui proposent l'élection du prince Léopold. Le 4 juin, on le retrouve parmi les dix délégués choisis par le Congrès pour notifier au prince son élection. Le 6 juillet, enfin, il recommande à l'Assemblée nationale d'accepter les XVIII articles, plutôt que de risquer une guerre ou d'« ensevelir le nom belge dans le grand nom français ».

De 1831 à 1839, le vicomte Vilain XIII représenta à la Chambre l'arrondissement de Termonde. Tout en étant de nuance politique moins accusée que Lebeau, Devaux ou Charles Rogier, il participa à la fondation du *Mémorial belge*, journal libéral doctrinaire, partisan, à l'extérieur, des transactions et, à l'intérieur, de la prépondérance du pouvoir législatif. En 1832, il publia un *Coup d'œil sur les inondations des Flandres* (Bruxelles, in-8°, 54 pages), étude dans



laquelle il déplorait amèrement la perte de la Flandre des États et énumérait les tracasseries des autorités hollandaises, contrariant par des mesures administratives l'écoulement excédent des eaux pluviales des Flandres vers l'Escaut.

En 1840, Charles-Hippolyte Vilain XIII fut accrédité près les cours de Sardaigne et de Toscane comme chargé d'affaires, puis comme ministre résident. Il habita Turin jusqu'en 1848, se faisant apprécier par son caractère amène et sa distinction naturelle. Le 19 août 1841, il avait épousé, à Gand, la baronne Sidonie-Marie-Colette-Charlotte du Bois, dite van den Bossche (née et morte à Gand, 5 ou 7 avril 1806-1<sup>er</sup> décembre 1853). Cette même année, il publiait une nouvelle édition du *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs*, de son grand-père, le vicomte Jean-Jacques-Philippe Vilain XIII (Bruxelles, Meline, Cans et Cie, in-8°, 391 pages). En même temps, cet homme cultivé, associé honoraire de l'Académie des sciences et des belles-lettres de Naples, s'intéressait aux problèmes d'archéologie et aux fouilles de Pompéi (1).

En 1843, le vicomte Vilain XIII publiait des *Essais poétiques* (Bruxelles, Meline, Cans et C<sup>ie</sup>, in-8°, 220 pages). Ces *Essais*, de même qu'un recueil intitulé : *Mes loisirs poétiques* (paru après la mort de l'auteur; Gand, Vanderpoorten, 1874, in-8°, 152 pages) sont de « libres imitations » de vieilles fables et de ballades flamandes, révélées au public par Hoffmann von Fallersleben dans ses *Horae Belgicae* et expliquées à l'auteur par Jan-Frans Willems. La critique voulut bien retrouver dans ces *Essais* un « doux parfum de naïveté » (2).

En 1848, Charles-Hippolyte Vilain XIII renonçait à la carrière diplomatique et redevenait bourgmestre de Wetteren, fonction qu'il occupa jusqu'à son décès. Le 4 janvier 1856, il obtenait reconnaissance de noblesse, avec

(1) Cf. *Bulletins de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Bruxelles*, année 1843, t. X, 1<sup>re</sup> partie, pp. 308 et suiv.; lettre du vicomte Hippolyte Vilain XIII au baron de Stassart (septembre 1842).

(2) Cf. *Treasure national*, t. III (1<sup>re</sup> série), Bruxelles, 1843, pp. 146-151.

concession du titre de vicomte. Le 16 juin (ou le 4 octobre?) 1856, il épousait la baronne Léontine de Wal (née à Namur, le 20 octobre 1822), dont il eut deux fils : Adrien (né en 1861) et Maximilien (né en 1864). Il mourut à Bruxelles, en son hôtel du Quartier-Léopold, le 19 mars 1873.

Frans van Kalcken.

*Nouvelle biographie générale* (Paris, F. Didot, freres), t. XLVI (année 1866), p. 136, notice de E. Regnard — Ch. Poplimont, *La Belgique heraldique*, t. XI (Paris, 1867), p. 273. — Notices nécrologiques dans le *Moniteur belge*, l'*Indépendance belge*, l'*Étoile belge*, le *Journal de Gand* (nos des 23, 24 et 25 mars 1873). — Th. Juste, *Les fondateurs de la monarchie belge. Notices biographiques* (Bruxelles, Maquardt, 1876), pp. 47 et suiv., *Le vicomte Hippolyte Vilain XIII*. — *Annuaire de la noblesse belge*, année 1898, II<sup>e</sup> partie, pp. 2430-2431; année 1913, II<sup>e</sup> partie, p. 303. — Th. Juste, *Histoire du Congrès National de Belgique* (2 vol., Bruxelles, 1861), *passim*. — Em. Huyttens, *Discussions du Congrès National de Belgique*, *passim* (pour les discours du vicomte Charles-Hippolyte Vilain XIII, voir la table générale et alphabétique à la fin du t. V).

Pour la liste des ouvrages du vicomte Vilain XIII, cf. *Bibliographie Nationale. Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications, 1830-1880*, t. IV (3<sup>e</sup> livraison, Bruxelles, 1899), pp. 271 et 272.

**VILAIN XIII** (*Charles-Joseph-François*, vicomte), officier, écrivain militaire et polémiste, né à Gand le 22 juin 1759, mort à Wetteren (Flandre orientale), le 8 septembre 1808. Second fils de Jean-Jacques-Philippe, vicomte Vilain XIII (voir ci-dessous), et de Marie-Angélique du Bois de Schoondorp, le vicomte Charles-Joseph fut officier au régiment wallon de Clairfayt, infanterie n° 9. A la Révolution Brabançonne, il s'engagea parmi les patriotes comme simple volontaire. Dès le début de novembre 1789, il s'efforça de favoriser le mouvement insurrectionnel dans le nord de la Flandre et s'aboucha dans ce but avec M. Rens, chargé par le comité de Bréda de la correspondance de la Flandre. Il recruta à Lokeren une compagnie de cent cinquante partisans et opéra quelques coups de main dans le pays de Waes et aux environs de Hulst.

Il prit part aux opérations contre la ville de Gand, sous les ordres du major De Vaux. Lui-même jugeait cette offensive hasardeuse; il en fut cependant

considéré comme l'inspirateur par certains de ses contemporains et, à ce sujet, il rédigea deux publications justificatives intitulées : *Lettre à mes concitoyens* (Lille, 22 novembre 1789, in-4°) et *Lettre à M.M. du Comité des États réunis à Gand* (1<sup>er</sup> décembre 1789, in-4°) (1).

Après le triomphe des patriotes, le vicomte Vilain XIII devint adjudant du comte de Rosières (aux intrigues duquel il fut activement mêlé), puis quartier-maître général de l'armée des États-belgiques unis (colonne dite de Bouvignes) aux ordres du général-major Koehler. L'élaboration d'un *Mémoire pour servir à la justification de messire Charles Vilain XIII de Gand* (Gand, Spillebaut, 1790, in-8°, 10 pages), prouve que celui-ci eut à se défendre avec vigueur contre un groupe de détracteurs politiques, fait dû sans doute à ses tendances vonckistes. Le 7 septembre 1790, Charles Vilain XIII fut promu major tout en conservant son emploi auprès du général Koehler. Au moment du retour des Autrichiens, il fut licencié à Gand, le 2 décembre, et se réfugia à l'étranger, probablement en Angleterre.

Le vicomte Charles-Joseph consacra alors ses loisirs à la rédaction de *Mémoires militaires sur la campagne de l'armée belge dans les Pays-Bas autrichiens pendant la révolution de 1790, par un officier de l'armée* (Londres, Spilsbury, 1791, in-8°, avec planches). Dans cet ouvrage, dédié au duc d'York, lieutenant général de S. M. Britannique, l'auteur ne se met pas lui-même en scène; il critique constamment le baron de Schoenfeldt, successeur de Van der Mersch; en revanche, il ne tarit pas en éloges sur son chef direct, le général anglais Koehler, ex-chef de l'artillerie dans l'armée des patriotes.

Au début du régime français, le vicomte Charles-Joseph épousa, à Rupelmonde, Thérèse-Caroline van de Woestyne,

(1) Ces publications passaient pour introuvables. Il existe cependant un exemplaire de la *Lettre à M.M. du Comité*, aux Archives du Royaume : *Revolutions Brabançonne*. — *Recueil d'imprimés*, t. XVII, pp. 319-322.

tyne, dame de Rooborst (née le 17 mai 1762), fille de Jean-François van de Woestyne et femme divorcée du comte de Lichtervelde d'Herzele. De ce mariage naquit à Paris, le 7 mai 1796, Charles-Hippolyte Vilain XIII (voir ci-dessus).

Rallié au régime français, le vicomte Charles-Joseph fut maire des communes de Wetteren, Laerne et Schellebelle, lieutenant de la luveterie impériale, commandant de cohorte de la garde nationale du département de l'Escaut.

Frans van Kalken.

F.-V. Goethals, *Miroir des notabilités nobiliaires*, t. II (8<sup>e</sup> livraison, 1860), p. 583. — *Nouvelle biographie générale* (Paris, F. Didot frères), t. XLVI (ann. 1866), p. 438; notice de E. Regnard. — Ch. Popimont, *La Belgique héraldique*, t. XI (Paris, 1867), pp. 196-197.

**VILAIN XIII** (Jean-Jacques-Philippe, vicomte), grand bailli de Gand, écrivain, économiste, philanthrope, né à Alost le 1<sup>er</sup> mai 1712, mort à Wetteren le 15 août 1777.

Les premiers historiographes de la famille Vilain en firent remonter les origines à Wichman, frère du duc de Saxe Herman et gendre du comte de Flandre Arnould le Vieux. Wichman et ses héritiers auraient fondé l'illustre maison des comtes de Gand, dont une branche, celle des seigneurs de Saint-Jean Steens, avoués de Tamise, aurait acquis, au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, le surnom de Vilain, sobriquet répandu à cette époque parmi les nobles de Flandre, de Picardie et de Champagne. Ses armes étaient de sable au chef d'argent, chargé d'un lambel à trois pendans du champ. Fière de sa devise : « Vilain sans reproche », cette famille joua un rôle important aux côtés des Borluut, des de la Kéthulle et d'autres maisons, auxquelles l'unirent de fréquents mariages.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, on voit figurer, aux deux côtés des armoiries des Vilain de Gand, le chiffre XIII (et jamais XIV). Les chroniqueurs ont prétendu expliquer ce fait bizarre par des commentaires de haute fantaisie, notamment par un mouvement courtois du Roi-Soleil, autorisant un Vilain, grand bailli de Gand, à rehausser son

nom par l'adjonction de son propre chiffre de succession. En réalité, on n'en connaît pas l'origine (1).

Une glose, que je dois à l'extrême amabilité du vicomte Charles Terlinden, professeur à l'Université de Louvain, apporte peut-être la clef du mystère. Elle est tirée d'un manuscrit : « Généalogie de la famille Terlinden, ainsi que des familles alliées », rédigé au début du XVIII<sup>e</sup> siècle par un de ses membres, à une époque où, malheureusement, on ne citait guère ses sources.

Philippe Vilain, seigneur de Moerbeke et grand bailli du pays d'Alost, créé tuteur des enfants mineurs de Jean de Montmorancy et de Gudule Vilain par un arrêt du Conseil de Flandre en 1485, aurait eu un fils naturel : Josse Vilain.

Le dit Josse, greffier de Grammont et lieutenant-bailli du pays d'Alost, aurait été gratifié par son père d'une terre dénommée *Veertien Bunders* (quatorze bonniers). C'est par cette terre que le numéro quatorze aurait servi à distinguer les Vilain de la branche bâtarde de ceux de la branche légitime.

Parmi les nombreux receveurs, baillis ou bourgmestres d'Alost, de Grammont et d'autres localités de la Flandre, choisis dans la famille Vilain XIII au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous citerons Jean-François Vilain, seigneur de Dimpel, bourgmestre d'Alost. Son fils François-Ignace-Joseph, seigneur de Welle et d'Idderghem, receveur général héréditaire du pays d'Alost († 1734 ou 1740), avait épousé en secondes noces, en 1704, Isabelle-Joséphine van der Meere. De cette union naquirent :

Charles, seigneur de Welle, avocat au Conseil provincial de Flandre, receveur héréditaire du pays d'Alost ;

(1) Des anecdotes ont également couru, concernant cette particularité. Louis Hymans, dans *La Belgique contemporaine* (Mons, 1884), rapporte (p. 98) que le roi Guillaume I<sup>er</sup> de Hollande aurait dit un jour à Philippe-Louis, comte Vilain XIII : « Vous êtes donc toujours, dans votre famille, numérotés comme les sacres ? » — « Oui, Sire », aurait répondu le comte, « et comme les rois ! » Mais P. De Decker, dans la *Revue générale* de 1878, attribue la même répartie à Philippe-Mathieu, vicomte Vilain XIII, répondant à une boutade de Joseph II ?

Jean-Jacques-Philippe, né à Alost, le 1<sup>er</sup> mai 1712.

Le chevalier Jean-Jacques fit de brillantes études à l'Université de Louvain et y obtint, le 9 juin 1733, le grade de licencié en droit civil et canonique. Peu de temps après le décès de son père, il reçut la charge de bourgmestre des ville et pays d'Alost. Il épousa à Anvers, le 30 avril 1740, Constance-Caroline-Ferdinande de Lunden, fille d'un échevin d'Anvers (née le 8 juin 1713, décédée à Alost le 20 avril 1743). Il renonça à ses fonctions en 1751 et alla habiter Gand, où il épousa, en secondes noces, le 17 février 1753, Marie-Angélique-Françoise du Bois de Schoondorp (née et morte à Gand, 17 mai 1723-26 janvier 1792).

Nommé conseiller-pensionnaire des États de Flandre pour 1754, le chevalier Vilain XIII trouva, dans ces nouvelles fonctions, l'occasion d'utiliser ses connaissances approfondies en matière d'administration et de législation. Son goût naturel le portait vers l'étude des questions économiques et financières. Or, à ce moment, un gros problème d'ordre politico-fiscal se posait pour la Flandre. Les États refusaient de nouveaux subsides au gouvernement général. Au contraire, les châtelainies d'Alost, du pays de Waes, de Courtrai et de Termonde, qui n'avaient pas de droit de vote aux États, avaient promis de soutenir le gouvernement autrichien si celui-ci parvenait à y faire entrer deux députés représentant leurs intérêts. Le chevalier Vilain XIII n'hésita pas à soutenir Cobenzl dans cette controverse et ce fut surtout grâce à lui que les petites villes et châtelainies obtinrent, par ordonnance du 5 juillet 1754, deux voix aux États, modification constitutionnelle réalisée malgré la résistance acharnée du clergé, ainsi que des villes de Gand et de Bruges. Grâce à l'appui des petites villes, le gouvernement obtint le subside perpétuel qu'il désirait si vivement.

En 1755, Jean-Jacques-Philippe Vilain XIII acheva la rédaction d'un mémoire anonyme : *Réflexions sur les*

*finances de la Flandre* (s. l. n. d., in-8°), étude statistique sur les revenus et les dettes du comté, avec indication des moyens d'arriver à une bonne manière de dresser les comptes et de réaliser des économies. Dans cette œuvre courageuse, inspirée des sentiments les plus nobles, l'auteur attaquait avec vivacité, et en s'appuyant sur une documentation serrée, les méthodes secrètes des nobles et du clergé régulier en matières fiscales. Il réclamait la publicité des comptes, montrait de quelle manière imprudente les revenus de la Flandre avaient été engagés et son crédit mis en péril. Conscient des colères qu'il allait provoquer, l'écrivain avait fait tirer son ouvrage à quarante exemplaires seulement et l'imprimeur Pierre de Goesin avait pris des précautions extraordinaires pour conserver l'anonymat (1). L'intervention pressante du pensionnaire Pycke décida le gouverneur général Charles de Lorraine à interdire la publication des *Reflexions*, mais il n'en avait pas moins eu connaissance du contenu et s'en était inspiré pour ordonner, dès le 6 janvier 1755, le contrôle des finances du comté par une commission d'experts (2). Les récompenses ne tardèrent pas à venir encourager le chevalier Vilain XIII dans son œuvre réformatrice : en 1755 il fut nommé premier échevin de la Keure de Gand (fonctions qu'il conserva jusqu'en 1759) et député aux États de Flandre ; le 27 septembre 1758, des lettres patentes de Marie-Thérèse lui octroyèrent le titre de vicomte, ainsi qu'à sa descendance ; de 1761 à 1774, il fut une seconde fois premier échevin de la Keure.

Le souci du bien public dicta encore au vicomte Vilain XIII plusieurs travaux intéressants : vers 1767, il rédigea un mémoire pour encourager la pêche nationale ; en 1770, alors qu'il pour-

(1) Sur ce livre devenu extrêmement rare, voir le rapport du baron de Reiffenberg à l'Académie de Bruxelles, le 7 avril 1838 (*Bulletin de l'Acad. roy. des Sc. et Belles-Lettres de Bruxelles*, t. V, 1838, pp. 218-220).

(2) Les « *Reflexions* » servirent aux commissaires français, sous la Révolution, pour éclaircir la situation financière du pays flamand.

suivait l'achèvement des écluses de Slykens (près d'Ostende), il publia une étude en flamand, préconisant des remèdes pour combattre la grande épidémie qui sévissait depuis octobre 1769 : *Verhael ende reflexien op de verbreydinge der besmettelijke ziekte in het hoorn veer* (Gand, 1770, in-folio). En 1773-1774 parut son plan d'amortissement des dettes de la ville de Gand, œuvre d'assainissement financier déjà annoncée par un premier mémoire du 27 mars 1759.

Mais ce n'étaient là que des aspects secondaires de l'activité du vicomte Vilain XIII. En 1771, cet homme de bien entreprit la grande œuvre de son existence : la réforme du régime pénitentiaire dans les Pays-Bas autrichiens. Chez nous, comme en France, en Angleterre et dans les Provinces-Unies, les cachots étaient obscurs et malpropres ; hommes, femmes et enfants, les uns criminels, les autres simples vagabonds, y croupissaient dans la promiscuité la plus repoussante, atteints de maladies infectieuses, chargés de chaînes.

En avril 1771, le vicomte Jean-Jacques-Philippe présenta aux États de Flandre un premier mémoire, inspiré des théories de Beccaria, dans lequel il posait en principe que la punition des coupables devait être appliquée de manière à constituer un profit pour la société. En conséquence, il proposait la création d'une maison de force et de correction, où chaque détenu dormirait dans un réduit séparé et où les prisonniers travailleraient dans des ateliers dans lesquels ils seraient groupés d'après le sexe, l'âge et la nature des délits commis. Ce projet fut accueilli avec le plus grand intérêt par les milieux dirigeants et, dès le 17 janvier 1772, Marie-Thérèse ordonnait la construction d'une maison de force à Gand, selon les directives indiquées par le vicomte Vilain XIII.

Dans l'entre-temps, celui-ci avait été nommé conseiller d'État (22 septembre 1771) et chevalier de Saint-Etienne. Le 14 décembre 1774, il recevait le titre de grand-bailli de la ville de Gand

et de châtelain du Vieux-Bourg (1). Usant de la grande autorité que lui conféraient ces nouvelles fonctions, le philanthrope réformateur redoubla d'efforts pour que les prisonniers pussent désormais concourir à une œuvre d'utilité générale, pour qu'ils sortent de prison corrigés, amendés, en bons travailleurs manuels, en citoyens honnêtes. En 1775, il publia un grand *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs et les fainéants, à leur propre avantage, et de les rendre utiles à l'État* (Gand, grand in-4<sup>o</sup>), ouvrage qui fit sensation dans les milieux juridiques (2). En tête de cette étude figurait le mémoire inédit, présenté en 1771 aux États de Flandre. Aujourd'hui encore, la lecture de ces travaux frappe par leur caractère d'érudition et par l'élévation de sentiments qui les imprègne.

En mai 1775, s'ouvrit la prison modèle, bientôt surnommée *Rasphuys* (3), dont, jusqu'à sa mort, le grand-bailli ne cessa de s'occuper. C'était un édifice octogonal, à système rayonnant et panoptique; le travail y était organisé avec discipline; l'ordre et la propreté n'y laissaient rien à désirer. Le philanthrope Howard le visita plusieurs fois et en fit le plus grand éloge. La Pensylvanie réorganisa ses établissements pénitentiaires sur le modèle du *Rasphuys*. Plus tard, la plupart des États européens s'inspirèrent des méthodes en usage aux États-Unis, sans se douter que ceux-ci avaient eux-mêmes pris exemple sur l'œuvre de Jean-Jacques Vilain XIII.

De visage régulier, de maintien grave et digne, le grand-bailli de Gand était aussi aimé pour sa bonté et sa droiture

(1) Sur cette nomination et pour les détails concernant une engagerie de 70.000 florins chargeant le grand bailliage de la ville de Gand au profit des héritiers du vicomte de Nieulant, prédécesseur du vicomte Vilain XIII, voir aux Archives de l'État à Bruxelles, *Reg<sup>o</sup> Chambre des Comptes*, n<sup>o</sup> 835, f<sup>o</sup>s 278 à 283 et n<sup>o</sup> 857, f<sup>o</sup>s 182 à 185, 226-227.

(2) Sur la seconde édition de cet ouvrage, cf. ci-dessus la biographie du vicomte Hippolyte Vilain XIII.

(3) Les prisonniers y rappaient notamment du bois de campêche.

que respecté pour sa fermeté. Il mourut dans son château de Wetteren le 15 août 1777, laissant encore quelques pensées philosophiques inédites. Il fut enterré à Gand, dans le chœur de l'église Saint-Michel.

De son mariage avec Marie du Bois de Schoondorp, le vicomte Vilain XIII eut plusieurs enfants, dont deux fils : Philippe-Mathieu-Ferdinand-Jean-Ghislain, né le 3 décembre 1753, grand-bailli de Gand (voir ci-dessous sa biographie, au nom de son fils Philippe-Louis, comte Vilain XIII); Charles-Joseph-François, né le 22 juin 1759 (voir ce nom ci-dessus).

Frans van Kalken.

Sur les origines de la famille Vilain XIII :

David Lindanus, *Gandavensis de Tenevaemonda libri tres* (Anvers 1612), livre III, chap. III, pp. 199-200. — André Duchesne, *Histoire généalogique des maisons de Guines, d'Ardes, de Gand et de Concy* (Paris, 1631). — Ch.-L. Diericx, *Mémoires sur la ville de Gand* (Gand, 1814), t. I, pp. 46-47. — *Compte rendu des séances de la Commission royale d'histoire*, 1<sup>re</sup> sér., t. II (1837), pp. 61 et suiv. Rapport de M. Gachard sur un *Manuscrit de Lille relatif aux Vilain de Gand*. — J.-J. Lambin, *Esquisses historiques et biographiques sur les châtelains et les vicomtes d'Ypres* (Ypres, 1838), pp. 30 à 33. — J.-J. De Smet, *Note sur l'origine, le nom et la devise de la famille Vilain XIII* (*Bulletins de l'Acad. rou. des Sc. et Belles-Lettres de Bruxelles*), 1842, t. IX, 1<sup>re</sup> partie, pp. 274 à 282. — *Liste des familles nobles de Belgique titrées sous les anciens souverains des Pays-Bas* (*Bulletins et Annales de l'Acad. d'archéologie de Belgique*, t. I, Anvers, 1848, pp. 404-405). — J. Huytens, *L'art de vérifier les généalogies des familles belges et hollandaises* (Bruxelles, 1865). — Ch. Poplimont, *La Belgique héraldique*, t. XI (Paris, 1867), pp. 139 et suiv. : notice sur les origines des Vilain XIII. — *Annales de la noblesse belge* (1898 et 1913). — J. Proost, *Table des noms contenus dans le registre aux gages et pensions* (*Archives du royaume, Bruxelles*). — De Potter en Brouckaert, *Geschiedenis van de gemeenten van de provincie Oost-Vlaanderen*, vol. XXV, XXVI et XXVII. — J. A.-J.-L. Van den Bogaerde, *Het distrikt Sint-Nicolaas, voorheen land van Waes*, t. III (Sint-Nicolaas, 1825). — *Bulletin de la Société scientifique et littéraire du Limbourg*, t. XIV (Tongres, 1878, pp. 193 et suiv.) : José Randbert, *Le châtenu et la seigneurie de Leuth*.

Sur Jean-Jacques-Philippe Vilain XIII :

F.-V. Goethals, *Lectures relatives à l'histoire des sciences, des arts, des lettres, des mœurs et de la politique en Belgique*, t. I (Bruxelles, 1837), pp. 240-244. — *Revue nationale de Belgique*, t. IV (1840), pp. 474-491 : *Le vicomte J.-Phil. Vilain XIII, fondateur de la maison de correction de Gand en 1771*. — *Notice historique sur la vie et les ouvrages de J.-J.-Phil. Vilain XIII*, en tête de la 2<sup>e</sup> édition de son *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs*, publiée en 1841 par les soins du vicomte Hippolyte Vilain XIII (Bruxelles, Meline, Cans et Cie). — G.-F.-A. Piron, *Algemeene levensbeschrijving der*

*mannen en vrouwen van België* (Mechelen, 1860), p. 437. — *Nouvelle biographie générale* (Paris, F. Didot, frères), t. XLVI (1866), pp. 154-155 : Notice de E. Regnard.

Pour la liste des ouvrages du vicomte Vilain XIII, cf. *Bibliographie nationale. Dictionnaire des écrivains belges et catalogue de leurs publications, 1830-1880*, t. IV (3<sup>e</sup> livraison, Bruxelles, 1889), p. 274.

**VILAIN XIII** (*Philippe-Louis-Marie-Ghislain*, comte) : homme politique, né à Gand, le 17 décembre 1778, mort à Bruxelles, le 27 avril 1856.

Le comte Vilain XIII était le petit-fils du vicomte Jean-Jacques-Philippe Vilain XIII, grand-bailli de Gand (voir ci-dessus), et le fils de Philippe-Mathieu-Ferdinand-Jean-Ghislain, vicomte Vilain XIII, né le 3 décembre 1753, qui fut, lui aussi, grand-bailli de Gand (1778-1794). Ce dernier avait fait partie de la délégation envoyée par les États des Pays-Bas à Vienne, pendant l'été de 1787, dans l'espoir de trouver un terrain d'entente avec le souverain. Durant la Révolution brabançonne, il avait vécu en désaccord avec les autorités statistes; il avait résidé à Lille dans une sorte d'exil et y avait publié, avec la collaboration de Hubert-Eugène de Smet, lieutenant et grand-bailli de la ville d'Audenarde, quelques mémoires et brochures. Il avait épousé, à Gand, le 18 mai 1777, Anne-Marie-Colette de Ghellinck de Poteghem (née le 4 juillet 1758, décédée en 1779). Philippe-Mathieu était mort à Bruxelles le 19 décembre 1810 (1).

Entièrement rallié à la cause de l'Empire, comme son père et son oncle Charles-Joseph, le comte Vilain XIII parcourut une brillante carrière, sans que sa personnalité présentât un relief particulier. Il épousa, le 5 avril 1802 (15 germinal an X), la baronne Sophie-Louise-Zoé de Feltz, fille du baron de Feltz (qui fut ministre d'Autriche à La Haye, auprès du roi Louis Bonaparte, conseiller d'État et président de l'Académie royale des Sciences et des Belles-Lettres de Bruxelles, de 1816 à 1820).

(1) Sur Philippe-Mathieu, voir Ch. Poptimont : *La Belgique heraldique*, t. XI, p. 198. Sur son voyage à Vienne, en 1787, cf. *Messager des sciences historiques*, ann. 1848, pp. 238 et suiv. J. de Saint-Genois : *Relation et protocole du voyage de M. de Craene, Vilain XIII, etc.... à Vienne, devers S. M. l'Empereur et Roi.*

démie royale des Sciences et des Belles-Lettres de Bruxelles, de 1816 à 1820). Sophie-Louise était née à Bruxelles, en novembre 1780. Elle devint dame du palais de l'impératrice Marie-Louise et eut le privilège de tenir le roi de Rome sur les fonts baptismaux. Après 1831, elle fut également dame d'honneur de S. M. la reine Louise-Marie. Bonne, charitable et d'esprit distingué, elle administra l'École de la Reine. Elle mourut au château de Basel, près de Termonde, le 2 juin 1853 (2).

Philippe-Louis Vilain XIII fut maire de Gand et commandant de la garde d'honneur du département de l'Escant sous le Premier Empire. Le 30 juin 1811, il reçut concession du titre de comte de l'Empire français. Le roi des Pays-Bas Guillaume I lui octroya, le 14 avril 1816, la reconnaissance de noblesse et le titre personnel de comte, lors de sa désignation comme membre du corps équestre de la Flandre orientale; il en fit aussi un de ses chambellans. De 1816 à 1828, il fut membre de la Seconde Chambre des États-Généraux.

Les bienfaits de la Maison d'Orange n'empêchèrent pas le comte Vilain XIII de protester contre la regrettable politique du gouvernement hollandais. L'accomplissement de ce devoir le désigna aux rancunes des hautes sphères politiques; en revanche, il fut soutenu par les faveurs de l'opinion. Les milieux d'opposition firent frapper en son honneur, ainsi qu'en celui de M. De Muelenaere, une médaille avec l'inscription : « Le pouvoir les proscrit, le peuple les couronne ! »

À la révolution, le comte Vilain XIII fut député de Saint-Nicolas au Congrès national, mais il démissionna dès le 26 novembre 1830 pour aller régler à Paris d'importantes affaires de famille. Courtrai, de 1831 à 1847, puis Saint-Nicolas, le déléguèrent au Sénat, assemblée dont il fut le premier vice-président pendant dix-sept sessions successives.

(2) Sur la comtesse Sophie Vilain XIII, voir la notice nécrologique du *Moniteur belge* du 8 juin 1853, p. 1759.

En 1848, il se retira dans la vie privée, habitant de préférence son magnifique manoir gothique de Basel. La commune de Basel célébra, en 1851, le jubilé commémoratif de son bourgmestre qui, depuis cinquante ans, n'avait cessé de témoigner de sa sollicitude envers ses administrés.

Le 27 avril 1856, le comte Villain XIII mourut en son hôtel de la place Royale à Bruxelles (1). De sa longue union avec Sophie de Feltz (1802-1853) il avait eu plusieurs enfants, parmi lesquels nous citerons le vicomte Charles-Ghislain (voir ci-dessus), Alfred, sénateur et bourgmestre de Rupelmonde (1810-1886), Amédée, conseiller de légation (1815-1857).

FRANS VAN KILKEN.

Notices nécrologiques dans le *Moniteur belge* et le *Journal de Bruxelles* (28-29 avril 1856). — Aug. Schéler, *Annuaire artistique et historique belge*, 1856, p. 191. — *Collection de précis historiques. Mélanges religieux, littéraires et scientifiques*, t. VII (1856, livraison du 1<sup>er</sup> juin, p. 284). — *Nouvelle biographie générale*, t. XLVI (Ann. 1866), pp. 155-156; notice de E. Regnard. — *Annuaire de la noblesse belge*, 1898, II<sup>e</sup> partie, pp. 2425-2426; ann. 1913, II<sup>e</sup> partie, p. 300.

**VILLANUS (Jean)**, homme de guerre. Voir HORNE (*Jean DE*) ou VILLANUS.

**VILLE (Arnold DE)**, avocat, homme politique, ingénieur, diplomate, né à Huy le 15 mai 1653, décoré à Modave le 22 février 1722. Fils de Winand, descendant des anciens seigneurs de Ville (commune de My, province de Luxembourg) et de Catherine-Isabelle de Lerneux.

Il étudia au collège des Jésuites à Paris et est reçu licencié ès-lois par l'Université de Louvain le 2 septembre 1674. Il se tourne d'abord vers la carrière politique, qu'il projette de parcourir à Liège, puis se rend subitement en France. Mais il abandonne définitivement le barreau et la tribune pour se consacrer aux recherches techniques.

(1) Cet hôtel fut habité plus tard par le comte et la comtesse de Flandre, parents du roi Albert. L'immeuble est actuellement occupé par la Banque de Bruxelles.

Son titre de gloire consiste dans la direction de la construction grandiose de la machine de Marly, appareil d'exhaure destiné à alimenter en eau de la Seine le château de Marly et les parcs de Versailles. Il partage le mérite de cette réalisation avec Sualem et d'autres artisans liégeois.

Cette œuvre terminée (1687), il devient l'agent de la diplomatie française dans la principauté de Liège, surtout lors des élections épiscopales de 1688 et 1694.

Après la mort de Louis XIV (1715), il tombe en disgrâce et s'établit définitivement au château de Modave (Condroz).

A. de Ville est un esprit fort, sans grande culture, mais décidé. Il a le génie de l'organisation. Ingrat envers sa patrie, il sait cependant exploiter toutes les ressources en hommes et en matériaux qu'elle lui offre pour l'accomplissement de ses projets. Il voit grand, il est ambitieux. Il rêve de haute noblesse. Il obtient pour son père et sa postérité le titre de baron libre du Saint-Empire (14 janvier 1686), mais c'est en vain qu'il s'efforce de prendre place dans les rangs de la noblesse française.

Sa fille épousera le duc de Montmorency. Arriviste, Ville fait cependant un mariage d'amour en épousant, à l'âge de 57 ans, Barbe de Courcelles.

M. YANS.

E. Poncelet, *Lettres inédites et mémoires du baron de Ville touchant la machine de Marly*. Bruxelles, 1934 (extr. *Bull. Comm. R. Hist.*, t. XCIII (1934), pp. 239-340). — Dwelshauvers-Dery, *Quelques antiquités mécaniques de la Belgique* (extr. des *Actes du Congrès international [de mécanique] de Liège*), 1905, pp. 71 et suiv. — Suzanne Gevaert, *Modave et la machine de Marly* (dans *Chronique archéologique du pays de Liège*, 1931, p. 108). — P. Debouxhtay, *Bibliographie* (dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, t. XIII, p. 493). — Jos. Demarteau, *La machine liégeoise de Marly* (dans la *Gazette de Liège* du 27 juillet 1883). — S. Walau, *Modave* (*Bulletin de la Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège*, t. VIII, p. 122). — Ch. Piot, *Notice sur le baron Arnold de Ville, ingénieur de la machine hydraulique de Marly* (dans *Messenger des Sciences historiques, des Arts et de la Bibliographie de Belgique*, t. XIX, 1851). — P. Harsin, *Les relations extérieures de la principauté de Liège sous Jean-Louis d'Elderen et Joseph-Clement de Bavière (1688-1718)*, 1927, *Bibl. Fac. Ph. et Lett.*, Liège, fasc. 98.

**VILLE (Gérard DE)**, homme politique, né vers l'an 1290, mort en 1367, descendait d'une antique famille chevaleresque du comté de Hainaut, tirant son nom de la terre féodale de Ville-lez-Pommerœul. Son trisaïeul, Alard, seigneur de Strépy, avait fondé, en 1220, le couvent des Trinitaires d'Audregnies.

Seigneur de Ville, Pommerœul, Hautrage, propriétaire de nombreux autres biens féodaux et censaux, Gérard était l'un des grands vassaux du comté de Hainaut. Par cinq actes, dont le premier date de mars 1321 et le dernier du 17 février 1346, il affranchit, en les assainant à l'abbaye de Saint-Ghislain, un certain nombre de ses serves de Ville et d'Hautrage.

Gérard de Ville joua un rôle politique important sous les souverains du Hainaut qui se succédèrent à ce moment : la comtesse Marguerite, morte au Quesnoy le 23 juin 1356; Guillaume de Bavière, inauguré le 15 juillet 1356 et atteint de démence en 1358; enfin, le duc Aubert, nommé régent le 30 mars 1358. A cette époque, les fonctions de ministre du pays se combinaient tout naturellement avec celles d'homme de guerre et celles de gentilhomme attaché à la maison des princes. En 1340, Gérard de Ville combat dans l'« ost » du comte de Hainaut, contre le roi de France, à Naves-lez-Thun-l'Évêque. Nommé grand bailli de Hainaut en remplacement de feu Nicolas de Lalaing, il tint, en cette qualité, ses premiers plaids à la Cour souveraine de Mons, le 29 septembre 1354. Quelques jours après, le 31 octobre 1354, il obtint de Marguerite, comtesse de Hainaut, l'octroi d'un marché hebdomadaire et d'une foire annuelle pour sa seigneurie de Pommerœul. Le 26 février 1358, il fut appelé en Hollande pour prendre, avec la comtesse Mathilde et quelques hommes d'État, les mesures que nécessitait la folie reconnue incurable de Guillaume III. En 1362, il aliéna la terre de Vy, tenue en fief du chevalier Thomas de Frasne-lez-Condé. Les fonctions de grand bailli de Hainaut, qu'il avait dû abandonner temporairement en septembre 1358, lui

furent rendues de janvier 1363 au mois d'août de l'année suivante. Cette seconde période de ses fonctions fut marquée par un événement qui devait avoir de très fâcheuses conséquences pour la paix du comté de Hainaut, à savoir l'arrestation (18 mars) et l'exécution trop expéditive sinon arbitraire (21 mars 1364) de Siger, seigneur d'Enghien, le personnage le plus important de tout le pays. Gérard de Ville fut l'un des quatre chevaliers hennuyers auxquels le meurtre du seigneur d'Enghien fut reproché, « enculpé d'avoir aidé, conseillé et pourchassé la mort » dudit seigneur. C'est quelques mois après ces faits que Gérard résigna pour la seconde fois l'office de grand-bailli du comté de Hainaut, soit que les rumeurs malveillantes courant à son sujet lui eussent rendu difficile l'exercice de sa charge, soit plutôt que le comte son maître, obligé de faire face à de puissants ennemis, eût estimé que, dans les conjonctures, la place du seigneur de Ville était sur les champs de bataille plutôt qu'aux séances de la cour. Gérard fut, en effet, l'un des principaux lieutenants du duc Aubert dans la guerre de vengeance, âpre et sans merci, provoquée par la mort de Siger. Cette affaire prit, à certain moment, un caractère international : le roi d'Angleterre, voulant éviter d'y être entremêlé, refusa, le 20 octobre 1364, de comprendre Gérard de Ville et ses trois complices au nombre des ambassadeurs accrédités auprès de la cour d'Angleterre pour discuter les affaires du Hainaut. Les hostilités durèrent trois ans; la paix fut signée le 11 avril 1367. Une clause du traité stipule que Gérard de Ville et les trois autres chevaliers accusés d'avoir trempé dans le meurtre du seigneur d'Enghien devaient se disculper par serment, sous peine d'être exclus de la paix. Gérard de Ville est cité, pour la dernière fois, le 13 juillet 1367, parmi les garants de sa petite-fille, Agnès de Ployon, lors de la réception de celle-ci comme chanoinesse de Sainte-Waudru à Mons.

Gérard de Ville épousa Marie de Jauche dite de Mastaing; ils sont dits



conjointes le 21 février 1351. De cette union il ne resta qu'une fille, nommée Alix, mariée, le 8 mai 1358, à Jean de Berlaymont, sire de Floyon, et qui hérita des domaines paternels.

Étienne Fouquet.

Devillers, *Chartes du chapitre de Sainte-Waudru*. — Id., *Cartulaire des comtes de Hainaut*. — Cattier, *Le premier registre aux plaids de la cour féodale de Hainaut*. — Extraits de la recette générale du comte de Hainaut. — Menrissé, *Les armoiries de Strepy*, dans les *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. XLIII. — De Reiffenberg, *Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg*, t. VIII (Annales de l'abbaye de Saint-Ghislain). — Kervyn de Lettenhove, *Chroniques de Froissart*, t. XXIII (table). — Archives de l'État, à Mons : chartes du couvent des Trinitaires d'Audregnies.

**VILLE** (Gérard, dit PERSANT ou PERSIDÈS DE), chevalier, conseiller des comtes de Hainaut, né vers 1360, mort en 1417, était fils de Guillaume de Ville, chevalier, seigneur d'Audregnies, grand-bailli de Hainaut de 1386 à 1389, frère puîné de Gérard, seigneur de Ville, auquel est consacrée la notice qui précède, et de Jeanne de Jauche-Mastaing.

Après avoir été admis dans l'ordre de chevalerie, Persidès participa, en août 1396, ainsi que son frère aîné Jean, au raid des Hennuyers en Frise. Peu après, il fit ses débuts dans la carrière administrative comme prévôt du Quesnoy ; il occupait encore ces fonctions lorsqu'il prit part, en juillet-août 1398, à la seconde expédition contre les Frisons. En 1402, il était bailli des Bois et conseiller privé de Guillaume de Bavière, comte d'Ostrevant, gouverneur du Hainaut ; il figure, à ce moment, parmi les assesseurs de la cour souveraine de Mons. Son frère aîné Jean de Ville étant mort, Persidès devint possesseur de la terre allodiale d'Audregnies. Il fut nommé bailli de Hainaut, le 16 novembre 1403, en remplacement de Thomas de Lille, sire de Frasn-sur-Escaut, et garda ces fonctions jusqu'au 1<sup>er</sup> novembre 1408. En sa qualité de grand-bailli, il eut, durant les dissensions entre le comte de Hainaut et les Liégeois révoltés contre leur prince-évêque Jean de Bavière, à veiller à la sécurité du comté ; les

échevins de Mons lui demandèrent, en octobre 1406, comment ils devaient se régler touchant la garde de la ville.

Persidès fut un fidèle conseiller et serviteur de Guillaume IV de Bavière, comte de Hainaut, aux côtés duquel il vivait presque continuellement : c'était l'homme de confiance, sur la discrétion duquel on pouvait compter, qu'il s'agit des affaires d'État ou des questions intimes les plus délicates ; il avait son appartement dans les diverses résidences comtales, notamment dans l'hôtel du comte Guillaume à Paris (1409). Il fut l'un de ceux que l'on mit à contribution pour divertir les jeunes années de la princesse Jacqueline, née en 1401, et ce n'était pas une sinécure. Lorsque l'on eut, le 9 juillet 1406, marié cette enfant à Jean de France, duc de Touraine, alors âgé de neuf ans, Persidès fut choisi comme précepteur du jeune prince ; il percevait, de ce chef, comme gages, cinq cents francs par an. C'est lui qui, le 4 avril 1414, fut mis, au nom du duc de Touraine parvenu à sa majorité, en possession du comté de Ponthieu.

Que Jean de France et sa très jeune épouse séjournassent en Hollande ou qu'ils fissent des séjours en Hainaut, ils vivaient sous la surveillance affectueuse de la duchesse Marguerite et du seigneur d'Audregnies. Lorsque le prince Jean, devenu dauphin par la mort de son frère Louis, mort le 18 décembre 1415, commença à jouer un rôle politique, Persidès devint un de ses messagers habituels, comme il l'était pour les autres membres de la famille comtale. Le 22 avril 1417, alors que le duc Guillaume, son mari, était au plus mal, Marguerite de Bourgogne, comtesse de Hainaut, envoya une ambassade à son frère Jean Sans-Peur : elle choisit comme ses fondés de pouvoir le trésorier de Hainaut et le seigneur d'Audregnies.

On sait peu de chose de la situation personnelle de Gérard-Persidès. Indépendamment de la seigneurie patrimoniale d'Audregnies, il possédait, par sa femme, la terre d'Iwuy (canton de

Cambrai-Est) et celle de Rieulay (canton de Marchiennes, département du Nord). Comme propriétaire de cette dernière localité, il fit, le 16 janvier 1416, une convention avec l'abbaye de Cysoing, touchant un cours d'eau. Il avait aussi plusieurs fiefs de moindre importance sis à Haulchin, Houdeng, province de Hainaut, Aniche, Rœulx et Bettrechies, au département du Nord.

Persidès mourut en 1417. Coïncidence bizarre ! Cet homme, dont la vie avait été consacrée tout entière au service de la maison de Hainaut, ne survécut que quelques jours à ses deux princes : le dauphin étant mort le 4 avril 1417 et le comte Guillaume le 31 mai suivant.

Persidès épousa Marie de Molembais, dame d'Iwuy. Son principal héritier fut son fils aîné Quentin de Ville, seigneur d'Audregnies et d'Iwuy, qui épousa Jeanne de Senzeilles ; toutefois, Persidès eut d'abord comme successeur dans la seigneurie d'Iwuy, Jacques d'Audregnies.

Édouard Poncelet.

Devillers, *Cartulaire des comtes de Hainaut, de l'avènement de Guillaume II à la mort de Jacqueline de Bavière*. — Baron Kervyn de Lettenhove, *Œuvres de Froissart*, t. XIV, XX. — Cour féodale de Hainaut, cartulaire de 1410, aux Archives de l'État, à Mons.

**VILLE (Jean DE)**, homme de guerre. Voir HORNE (Jean DE) ou DE VILLE.

**VILLENFAGNE D'INGIHOUL (Hilarion-Noël, baron DE)**, chanoine, homme politique et historien liégeois, né à Hordenne lez-Dinant le 14 juin 1753, décédé à Liège le 23 janvier 1826. Il est le fils de Jean-Ignace de Villenfagne de Vogelsanck, chambellan du prince de Liège, et de M.-L.-B.-J. de Libert de Flémalle. Il compte parmi ses ancêtres le jurisconsulte Louvrex.

Il complète à Reims une formation intellectuelle peu commune chez les gentilshommes relativement ignares de cette époque.

De retour au pays (1776), il entre dans la cléricature dans un but intéressé. Chanoine à la collégiale de

Tongres, puis coadjuteur à celle de Saint-Denis à Liège, il dispose de deux prébendes qui lui assurent la douce quiétude nécessaire à la méditation et à la production littéraire. Ces honneurs ne lui ont pas interdit ni le mariage ni les joies familiales, ternies par la mort prématurée d'une jeune épouse, mère de trois enfants.

La politique, qu'il envisage en conservateur, lui confère la charge de bourgmestre de Liège en 1791. Deux de ses frères ont également rempli cette fonction : Léopold-Albert-Ignace en 1788 et Jean-Dieudonné-Philibert en 1793. Il fit partie du conseil privé du prince-évêque Hoensbroech et fut député de l'ordre équestre aux États de la principauté. Dans le domaine des lettres, il cueillit de beaux succès académiques, qui devaient le consoler de l'indifférence du public pour la plupart de ses travaux érudits, paraissant en un temps de renouveau social. Dès 1781, il est reçu membre de la Société d'Émulation, fondée et inaugurée solennellement le 2 juin 1779 par le prince-évêque Velbruck, promoteur de la culture scientifique et artistique dans la principauté de Liège. Villenfagne, bastion de l'ancien régime, prit une part active aux travaux de cette « Académie » propagatrice des idées nouvelles. En 1784, il est proclamé lauréat du concours annuel, organisé par l'Émulation. Le travail couronné, s'intitulant *Essai sur la vie de Nolger*, répondait à une question posée par Velbruck lui-même, désireux d'assurer l'éloge de ses prédécesseurs. L'œuvre principale de Villenfagne, *Recherches sur l'histoire de la ci-devant principauté de Liège*, obtint, en 1812, la médaille d'or de cette même institution. Le 28 mai 1816, Villenfagne est créé membre de la deuxième classe de l'Institut royal d'Amsterdam. La même année, le 3 juillet, il entre à l'Académie royale de Bruxelles. Ajoutons qu'il fut curateur de l'Université de Liège.

L'œuvre de Villenfagne est multiple, — nous ne pouvons songer à l'énumérer ici, — abondante et d'inégale valeur.

Comme historien, Villenfagne est parfois victime de ses conceptions politiques, qui lui ont du reste valu un exil momentané lors de la conquête française. Ainsi, il base ses *Recherches historiques sur l'ordre équestre de la principauté de Liège* sur d'excellents matériaux, puisés dans les archives de l'État-Tiers, qu'il consulte librement en qualité de bourgmestre, et dans les papiers de l'ordre équestre communiqués par Hoensbroech; l'animosité des passions contemporaines le fait malheureusement verser fréquemment dans le pamphlet. Dans d'autres travaux, tel l'*Éclaircissement sur Raes de Dammarin*, il s'est manifestement trompé. Les erreurs de Villenfagne sont nombreuses, ses mérites, immenses. Il est le pionnier de l'étude moderne de l'histoire liégeoise. Il s'est attaché à l'analyse de maintes institutions de la ville et de la principauté de Liège; l'histoire de l'art et de la littérature l'a également préoccupé; il a consacré de belles études à la vie artistique de la Cité ardente.

Pour donner un faible aperçu de la diversité de Villenfagne, signalons que dans l'*Histoire de Spa* le lecteur trouvera, entre autres, une dissertation sur les eaux de Spa, une notice sur deux astrologues et enfin l'analyse de *Li voegge di Chofontaine*, opéra wallon du XVIII<sup>e</sup> siècle, immortalisé par le talent musical de Jean-Noël Hamal.

Il ne faut toutefois pas en conclure que Villenfagne soit un esprit sans suite; son œuvre maîtresse, que nous avons déjà citée, quoique composée de diverses dissertations, répond à un plan bien ordonné.

M. Yans.

X. de Theux, *Nouveaux mélanges historiques et littéraires, œuvres inédites du Baron H.-N. de Villenfagne d'Ingihoul* (Liège, 1878). — De Chénédollé, *Notice sur M. le Baron de Villenfagne*, dans l'*Annuaire de l'Académie royale de Bruxelles*, 1887. — De Theux, *op. cit.*, et dans les *Biographies de Michaux, Becdelièvre, Delvenne, etc.* (tiré à part Desoer), in-8<sup>o</sup>, 20 p. — F. Hénaux, *Essai sur la vie et les ouvrages du baron de Villenfagne* dans *Messenger des Sciences* (Gand, 1838 et in-8<sup>o</sup>, 23 p. — H. Helbig, *A propos du cinquantième anniversaire de la mort de Villenfagne* dans *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. XII, 1876 et in-8<sup>o</sup>, 6 p. — G. de Froidcourt, *Velbruck* (Liège, 1936).

**VILLERIUS** (*Barthélemy*), jésuite, né à Bastogne en 1541; décédé à Gratz, le 21 avril 1626. Il entra dans la Compagnie de Jésus en 1560 et y fut successivement professeur d'humanités, *socius* du Père Provincial, et recteur des collèges de Gratz et d'Olmütz. Une bonne partie de son existence se passa en Autriche dans l'entourage de l'archiduc Ferdinand (petit-fils de l'empereur Ferdinand I), dont il fut le confesseur et l'homme de confiance. La correspondance de Georges Stoboeus, évêque de Lavamunde en Styrie et gouverneur de la Basse-Autriche, renferme une trentaine de lettres que ce prélat adressa au P. Villerius pendant les années 1600 à 1614. Elles nous apprennent que ce dernier assista en 1607 à la diète de Ratisbonne, qu'il séjourna en Italie en 1604, et qu'il avait relevé dans un écrit les erreurs du P. Génébrart, le fameux controversiste français. Ces épîtres fournissent également de curieux détails sur la vie que le P. de Villers menait à la cour de l'archiduc.

Alphonse Roersch.

Georgii Stoboel, *Epistolae ad diversos*, Venise, 1749, pp. 97, 106, 107, 133, 150, 152, 163, 212, 236, 237, 264, 270, 272, 274, 276, 277, 286, 288, 292, 294, 316, 317, 320, 338, 355, 362, 365, 370. — Sommervogel, *Bibl. ... de la Comp. de Jesus*, t. VIII, col. 782.

**VILLERS** (*Denis DE*), collectionneur érudit et généalogiste, né à Tournai en 1546 et y décédé le 30 novembre 1620. D'une famille d'ancienne noblesse, il se voua à l'Église. Il conquiert ses grades de docteur en droit canon à l'Université de Louvain; protonotaire apostolique, chanoine de Notre-Dame de Tournai à l'âge de 33 ans (en 1579), il fut élu chancelier de ce chapitre cathédral en 1586. À ce titre, il remplit plusieurs missions importantes; l'une d'elles, au siège de l'archevêché d'Arras, permit aux chanoines de Tournai de faire confirmer les prérogatives d'ancienneté et de préséance que le chapitre canonial d'Arras voulait s'arroger à leur détriment. En 1586, il fut délégué au concile provincial de Cambrai.

Amateur de souvenirs historiques et

en particulier de l'art antique, il réunit une collection importante de manuscrits, imprimés, médailles, antiquités égyptiennes, grecques et romaines. Il composa plusieurs manuscrits généalogiques concernant nombre de familles nobles, une dissertation sur les vases grecs et romains, une étude historique sur les saints patrons de Tournai, imprimée à Douai en 1591 : *Officium proprium SS. patronorum ecclesiae Tornacensis*. Juste Lipse, — qui l'honora d'une amitié chaude et fidèle et fit avec lui un voyage en Allemagne, — lui légua ses médailles et monnaies anciennes.

Villers fit donation au chapitre cathédral de Tournai de sa bibliothèque personnelle et de toute sa collection d'objets d'art; ce legs fut l'origine de la Bibliothèque du chapitre qui aujourd'hui appartient à la ville de Tournai et est encore installée dans la même salle (à l'étage de la *Maison des prêtres émérites*) où les chanoines de Villers et de Winghe l'établirent au XVII<sup>e</sup> siècle.

Cette bibliothèque conserve un souvenir précieux de Denis de Villers : son *Album amicorum*, qui contient des autographes des de Ligne, Aremborg, Croy, Lannoy, Melun, Bourbon, Guise, Montmorency, etc.; de Philippe de Nassau, prince d'Orange; de l'héroïne Christine de Lalaing; de Lamoral de Ligne et Marie de Melun; de Daniel Heinsius, Aubertus Miraeus, Balth. Moretus, Heribertus Rosweyde, etc., etc.; de Juste Lipse.

Em. Dony.

Burmann, *Sylloges epistol.*, etc. Leyde, 1721, I, 782, 783. — Valère André, *Bibliotheca belgica*, 190, 191. — Le Maître d'Anstaing, t. II. — Vos, *Les dignités*, etc., t. I, 307 et t. II, 83-84. — P. Bergmans, *L'Autobiographie de Juste Lipse* (dans *Messenger des Sciences histor.*, Gand, 1889). — Am. Wilbaux, *Catalogue de la bibliothèque*, etc., t. I, 126 et suiv. — Wurzbach, *Kunstler Lexikon*, t. II, 1910, p. 790. — P. Faider, *Juste Lipse*, Mons, Dequesne, 1922, p. 12. — Waucquier, *Dictionarium gestorum capitularium*.

**VILLERS (Jean DE)**, homme de guerre. Voir HORNE (Jean DE) ou DE VILLERS.

**VILLERS (Louis DE)**, historien, né à Tournai vers 1590, mort dans cette ville le 11 janvier 1667. Frère cadet de

l'érudit Jacques de Villers et neveu du chanoine-chancelier Denis de Villers, il commanda, comme capitaine, une compagnie bourgeoise de la ville et, durant quarante-cinq années, fit partie du magistrat; il est cité parmi les échevins en mai 1617, comme juré en 1635 et plusieurs fois dans les périodes suivantes, jusqu'en août 1662. Épris de recherches historiques, il compulsa avec ardeur les anciennes archives locales; il rédigea une histoire politique et ecclésiastique de sa ville natale, en deux manuscrits in-folio, qu'il dédia au marquis Gillon-Otton de Trazegnies, baron de Silly, alors gouverneur de Tournai.

Em. Dony.

*Recueil Waucquier*, t. XVI et XVII; *Livre des Lois*, no 148, fo 170, 220, etc.; *Registre des con-saux* no 217, aux archives de la ville de Tournai. — Registres des mariages, no 254, p. 21 et des décès, no 258, p. 76 de la paroisse Saint-Piat, aux archives de l'état-civil (hôtel de ville de Tournai). — Catalogue de la bibliothèque de la même ville, 1860, t. I, p. 98. — Vandembroeck, *Le magistrat de Tournai (de 1521 à 1790)*, p. 128. — E. Mathieu, *Biographie du Hainaut*, 391.

**VIN (Henri-Pierre VANDER)**, peintre, né à Anvers le 27 mars 1790, mort à Gand le 11 novembre 1871. Fils de Gilles-François et de Marie-Isabelle Habicx, il vint s'établir à Gand en 1810. Il se charge, en même temps que ses confrères De Cauwer et Duncan, de la décoration de l'hôtel Clemmen, rue des Champs. Il figure une première fois au Salon gantois de 1817, où il expose : *Caveau du palais de Venise à Rome; Un prisonnier se réchauffe aux rayons du soleil qui dardent dans sa prison*, ainsi qu'un *Paysage*.

En 1820, il expose une *Vue prise au Grand-Tocquet de Gand*; en 1823, une *Vue avec figures, prise dans les environs de Renaix*. En 1834, il est nommé membre de la Commission locale des Monuments.

Le 17 mai 1842, lors de la réorganisation de la section des Arts plastiques de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature, il en devient archiviste-adjoint, puis directeur-adjoint. En 1847, il collabore à l'aménagement d'un Musée historique.

Son fils Jean-Edmond (voir la notice

suivante) fut père de Gabrielle Vander Vin, peintre (morte à Bruxelles en 1929), élève du paysagiste Roelofs; son autre fils, Paul, fut un peintre fort estimé. Sa fille Mathilde, d'abord artiste peintre, épousa le docteur Alex. Dumont et fut mère des paysagistes Marguerite Dumont (17 avril 1847-15 janvier 1918) et Valentine Dumont (22 novembre 1848-24 juin 1928), qui travaillèrent avec Xavier De Cock. Sa fille Stéphanie épousa, le 27 mars 1845, Gustave Callier, plus tard professeur à l'Université de Gand et échevin de l'instruction publique de la même ville, mariage dont naquirent Albert et Hippolyte Callier, qui jouèrent un rôle marqué dans le mouvement politique gantois, et Alexis Callier, qui fut procureur général à Gand. Son fils Julien, né le 13 octobre 1827, mort prématurément le 28 octobre 1857, candidat-avoué, était aussi bien doué pour les arts.

O. Roelodts.

Registres de la population et de l'état civil de Gand. — Documents de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers. — Documents de l'Académie royale de dessin de Gand. — Catalogues des Salons gantois de 1817, 1820, 1823 et 1853. — Chr. Kramm, *De levens en werken der Hol. landsche kunstschilders, enz.* (Amsterdam, 1839). — Documents de la Commission locale des Monuments de la ville de Gand. — Prosper Claeys, *Les expositions d'art à Gand, 1792-1892*. — Prosper Claeys, *Les monuments de la ville de Gand (1905)*. — *De Broedermin*, 22 Juli 1846. — *Messenger des Sciences et des Arts*, t. VI, 1838, p. 171. — E. De Busscher, *Précis historique de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature (Gand, 1845)*. — *Catalogue des collections de tableaux, etc., formant le Cabinet de feu Mr le Chevalier De Coninck de Merckem (Gand, De Busscher freres, 1856)*. — A.-P. Snaert, *Catalogue descriptif du Musée de la ville de Gand (Gand, 1870)*.

**VIN (Jean-Edmond VANDEU)**, pédagogue, critique d'art et historien, né à Gand le 13 mai 1820 et mort dans cette ville le 18 août 1879.

Fils de Henri (voir notice précédente) et de Philippine Delahaut, il fréquenta l'Athénée royal de Gand où il eut comme condisciples Jean Stecher, qui devint un littérateur distingué et professeur à l'Université de Liège, Henri Colson, plus tard ingénieur et échevin de la ville de Gand, et Gustave Callier (qui épousa Stéphanie

Vander Vin, l'une des deux sœurs de Jean-Edmond), futur professeur à l'Université de Gand et échevin de l'instruction publique. Il fut l'élève préféré de H.-G. Moke, historien et littérateur, philosophe et latiniste. Une croissance précipitée et la menace d'une anémie grave compromirent un moment l'avenir du collégien privilégié qu'était le jeune homme : son père le conduisit à l'un des premiers gymnases vraiment dignes de ce nom qui aient été établis à Gand, dans les combles de l'ancienne Halle aux Draps et dont l'étage était occupé par la vénérable gilde d'escrimeurs, encore très vivante sous son ancien nom de Confrérie royale et chevalière de Saint-Michel. Edmond Vander Vin devint aussitôt un passionné de la gymnastique et de l'escrime; il se classa parmi les « escrimeurs » gantois de tout premier ordre.

Dans l'intervalle, Edmond Vander Vin avait conquis brillamment, à l'Université de Gand, les diplômes de candidat en philosophie et lettres et était proclamé lauréat du concours universitaire; au banquet qui suivit la remise solennelle des récompenses, des voisins de table du jeune *primus* le convièrent à entrer dans l'enseignement et il s'y décida d'emblée. Le 10 août 1844, par résolution des autorités communales, il était nommé (il avait vingt-quatre ans) à la chaire de quatrième de la section industrielle, à l'Athénée de Gand. Il fut chargé tour à tour de l'enseignement de la langue française, des langues anciennes et de l'histoire. Mais, c'est la littérature qui eut toujours ses préférences, avec des études de langues anciennes, et notamment du sanscrit; la philologie pure l'attirait beaucoup moins que la beauté elle-même des œuvres de l'antiquité classique. Très ardent au travail, il s'appliqua aussi à l'étude approfondie de la langue française; il annota de sa main un grand nombre de grammaires qui s'alignèrent dans sa bibliothèque. De son enseignement il sut bannir, cependant, tout pédantisme, se bornant à être un grammairien érudit et gardant contact quotidien avec les

plus belles œuvres littéraires. C'est la latinité antique qui avait surtout le don de le charmer. Horace était, entre tous les autres, son auteur favori et des mains pieuses gardent encore une édition précieuse du prince des poètes latins (Amsterdam, 1625) qu'Edmond Vander Vin a « presque usée » entre ses doigts; des éditions de classiques latins, provenant de lui, contiennent foule de traductions élégantes de « passages » qu'il estimait intéressants.

Sous l'influence de son maître Moke, Edmond Vander Vin se livra à des recherches historiques; il compulsait les anciennes chroniques latines et les textes épars, jusqu'alors inutilisés, de nos annalistes du moyen âge. En 1851, il publia dans la *Bibliothèque nationale* (Bruxelles, Jamar, in-18, 204 p.), le complément de l'*Histoire du comté de Hainaut* (1280-1436) dont le baron de Reiffenberg avait écrit précédemment les deux premiers volumes. Ce travail de synthèse, qui était tenté pour la première fois, classait le disciple de H.-G. Moke parmi nos historiens de mérite.

Au lendemain de la loi qui réorganisa l'enseignement moyen officiel, Edmond Vander Vin se vit conférer, par arrêté royal du 15 septembre 1851, les cours de langue et de littérature françaises à l'Athénée de Gand, de concert avec H.-G. Moke, titulaire de la rhétorique française. Peu de temps après, Moke fit une longue maladie; Vander Vin fut son suppléant et il brilla dans cette mission difficile. Le préfet des études, C.-G. Zickwolf, ayant été appelé à la direction de l'école technique de Pesth (Hongrie), c'est à Edmond Vander Vin que l'autorité supérieure confia l'intérim de la préfecture, à dater de 1856. A ce moment, la discipline de l'établissement laissait beaucoup à désirer. Vander Vin ne tarda pas à la rétablir; l'énergie qu'il déploya et sa haute impartialité, comme son activité attentive à la bonne marche des études, lui valurent des approbations unanimes. Un arrêté royal du 24 août 1858 lui confirma définitivement les fonctions de préfet, qu'il exerça pen-

dant plus de vingt années, avec une dignité exemplaire.

Il fit face, avec un courage calme et une droiture inflexible, aux luttes en ce temps très ardues qui se livraient sur l'interprétation de l'article 8 de la loi de 1850, article relatif aux cours de religion dans les écoles de l'État; il prit avec force la défense de l'enseignement officiel contre les attaques insidieuses dont il était l'objet. L'Athénée de Gand se classa, sous sa direction, aux premiers rangs des établissements similaires; la population passa de 300 à 400 élèves en 1876. Une des premières initiatives avait été d'y organiser un gymnase, qui était à la fois un modèle et une rareté pour l'époque; l'enseignement systématique dont Edmond Vander Vin fut l'organisateur à l'Athénée de Gand devança, dans le domaine spécial de l'éducation physique, les réalisations qui furent tardivement généralisées dans notre pays. Depuis 1844, resté un membre actif de la Confrérie chevalière de Saint-Michel, il trouva le temps, en dépit d'absorbantes occupations professionnelles, de s'adonner régulièrement au « noble jeu des armes »; il ne cessa pas de donner son concours à la phalange des escrimeurs gantois qui soutenaient alors avec éclat la réputation de la vieille gilde locale; nul ne pratiqua plus fidèlement que lui la fière et noble devise de la Confrérie de Saint-Michel: « N'évite pas; jamais ne cherche ». Secrétaire de cette gilde durant de longues années, il en devint le chef-doyen en 1874; son portrait imposant figure, de nos jours encore, au local de la Confrérie dans la collection précieuse des effigies peintes des rois de salle.

Il suivit de près le mouvement artistique dans sa cité. Dans les années de son adolescence, il s'était fait le secrétaire dévoué de son père Henri, rédigeant pour lui les catalogues, des analyses et descriptions détaillées d'œuvres d'art; il fut longtemps l'un des critiques les plus écoutés des Salons triennaux.

Il collabora activement au journal *La Flandre libérale*, dont ses neveux Albert et Hippolyte Callier furent les

fondateurs. En 1874, il publia, dans le *Messager des Sciences historiques* (p. 1-25) un inventaire analytique de la collection précieuse des 600 documents gantois qu'avait réunis Aug. Van Lokeren, ancien échevin de la ville, et dont sa veuve venait de faire donation à la bibliothèque communale.

Em. Dooy.

*Annuaire de l'enseignement moyen*, Bruxelles, années 1856 et suiv. — *Messager des Sciences historiques* (Gand, 1874). — *Journal La Flandre libérale* (21 août 1879). — Archives privées de M. Henri Vander Vin, Inspecteur général honoraire des ponts et chaussées (à Bruxelles). — *Bibliographie nationale*, t. IV, 1910. — Em. D[ony], *Une figure gantoise de naquère, Edmond Vander Vin*, dans *la Flandre libérale* (26 novembre 1922).

**VIN (Paul-Jean VANDEK)**, peintre, né à Gand le 10 décembre 1823, mort à Bruxelles le 12 avril 1887. Fils du peintre Henri-Pierre et de Philippine-Françoise-Guislain Delahaut, il eut pour premier maître son père et, peut-être, le peintre Lampe qui habitait à proximité de sa demeure, à Gand. Il partit pour Anvers le 13 octobre 1848 et y resta jusqu'au 9 avril 1850; il y fréquenta l'atelier d'Eugène De Block. Le 27 mai 1854, il établit son domicile à Bruxelles. Il participa au Salon gantois de 1847; il y expose *Chevaux à l'écurie*. Pendant toute sa carrière, il s'attache à l'interprétation du paysage avec animaux. En 1851, son œuvre : une *Écurie, effet de soleil*, est reproduite par une gravure de Félix Devigne dans l'*Album des expositions de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand* (1852). Le peintre est de toutes les expositions, alternant les *Chevaux au trot* ou à l'*Abreuvoir* avec les *Chaises de poste* descendant un tournant ou les *Charrues embourbées*, s'arrêtant devant les *Marchés de chevaux*, les *Maquignons allemands*, les *Cirques*, les *Campements de Zyngaris*, étudiant les chevaux de balage, le transport des arbres dans les sites accidentés. En 1859, son tableau *Extérieur de ferme* passe au Musée de Courtrai. Vers 1863, la Ville de Gand achète à l'artiste une *Vue des Ardennes avec figures et animaux*, qui passe au Musée des Beaux-Arts de la ville. En 1880, il participe à l'Expo-

sition rétrospective du Cinquantenaire de l'Indépendance, et expose la *Traîne des bois dans les Ardennes*. Il s'inspire du romantisme sans, cependant, se détourner du réalisme qui, vers 1870, se révélait déjà.

O. Roelants.

Registres de l'état civil et de la population de la ville de Gand. — *De Broedermijn*, 8 Augustus 1850. — *Album des expositions de la Société royale des Beaux-Arts et de Littérature de Gand*, 1852. — *Catalogues des Salons de Gand, d'Anvers, de Bruxelles*, à partir de 1847. — A.-P. Snaart, *Catalogue descriptif du Musée de la ville de Gand*, 1870. — G. Caillet, *Catalogue du Musée de peinture et de sculpture de Courtrai*, 1912.

**VINCART (Jean)**, poète latin et écrivain ecclésiastique, né à Lille le 2 janvier 1593, décédé à Tournai le 5 février 1679. Il entra, le 21 septembre 1612, dans la Compagnie de Jésus et jusqu'à un âge fort avancé y fit preuve de beaucoup de zèle, tant dans l'enseignement des humanités que dans la prédication et l'exercice du ministère.

Ses œuvres sont nombreuses; on en trouvera l'indication complète dans Sommervogel. Parmi celles-ci, nous relèverons en ordre principal :

1. *B. Virgo Cancellata in insigni Ecclesia collegiata D. Petri Insulae cultu et miraculis celebris* (Lille, P. de Rache, 1636, 124-28 pp. in-fol.). Dans cet ouvrage rédigé en prose, l'auteur fournit de nombreux détails sur le culte rendu à Lille, depuis le début du XIII<sup>e</sup> siècle, à Notre-Dame de la Treille; l'histoire de la collégiale Saint-Pierre fondée par le comte Baudouin V; les miracles qui se sont produits depuis 1519 (avec noms et dates à l'appui); les honneurs rendus à la Vierge par Philippe le Bon, les princes de la Maison d'Autriche et de nombreux prélats. Viennent ensuite seize élégies de *Deiparæ laudibus*. (Réimprimé à Lille, Lefort, 1859, in-4<sup>o</sup>.)

Une édition française corrigée et complétée parut en 1671 sous le titre : *Histoire de Notre-Dame de la Treille auguste et miraculeuse* (Tournai, Veuve Adrien Quinqué, 191 pp. in-8<sup>o</sup>). A la fin, Vincart a également « adjoucté » à sa prose « les festons de la poésie. « Car le Parnasse n'est plus comme il fut « jadis profane et incestueux et toutes

« les muses sont devenues chrétiennes ». (Réimprimé à Lille, Loleu, 1875, in-12.)

2. Plusieurs biographies en prose de saints ayant porté le nom de Jean : *Vita D. Ioann. Chrysostomi et documenta ad formandos mores ex eiusdem operibus deprompta* (Tournai, Adr. Quinqué, 1639, in-16). — *Vitae SS. Ioannis Eleemosynarii, Climaci et Damasceni* (Douai, J. Serrurier, 1650, in-12). — *Vitae SS. Ioannis Baptistae et Evangelistae* (Tournai, Veuve Adr. Quinqué, 1654, in-16).

3. *Sacrarum heroïdum epistolae* (id., ibid., 1640, in-16, 190 pp.). — Nombreuses rééditions, dont deux à Munich (1647 et 1652). — Vingt-quatre épîtres en vers directement inspirées des *Héroïdes* d'Ovide. Y interviennent des personnages empruntés à l'Écriture Sainte et au Martyrologe romain, notamment plusieurs saints et saintes de nos régions. Chaque pièce est précédée d'un argument, d'un emblème et d'une devise symbolique et accompagnée de notes. Exemple : sainte Alène de Brabant à Phosphorianus (*Plus intus quam foris*); saint Jean Berchmans à Notre-Dame de Montaigu (*Ne fors oblivio culpent*).

4. *De cultu Deiparae libri tres* (Lille, Nicolas de Rache, 1648, in-12, 140 pp.). Dédié au cardinal Carafa et traduit par Vincart en français (Saint-Omer, Carlier, 1651, in-8°). Ce traité en vers, imité de l'*Art d'aimer* et des *Fastes* d'Ovide, a comme le précédent un but à la fois religieux et didactique. Cette fois, l'auteur montre comment on inculquera à la jeunesse, et dès la plus tendre enfance, la dévotion envers la Vierge Marie.

5. *Blagia Mariana ordine alphabetico, sanctorum Patrum sententiis ac moralibus documentis illustrata* (Tournai, Veuve Adr. Quinqué, 1668, in-4°). — De même : *Eloges alphabétiques de la Sainte Vierge* (id., ibid., 1661, in-12). Deux recueils de textes développés par Vincart dans des allocutions adressées aux membres de la Congrégation de la Vierge à Tournai.

6. *Quatrains sur les idées morales... de la mort qui ont fourny la matière des*

*discours funèbres aux trespas des Congréganistes* (Tournai, Veuve Adr. Quinqué, 1671, in-fol.).

7. *Opera poetica sacra* (Tournai, Jacques Coulon, 1679, 251 pp. in-16). Ce recueil comprend les œuvres citées ci-dessus aux n° 1 (*De Deiparae laudibus*), 3 et 4.

Vincart, prêtre laborieux et zélé, fut rempli de bonnes intentions, mais son mérite scientifique et littéraire est assez mince. Il est plus compilateur qu'historien et plus versificateur que poète. En tant que poète, il manque de souffle et d'inspiration et se montre servile imitateur d'Ovide. Il a passé son temps à adapter à des sujets chrétiens les œuvres de cet auteur. Il a fait plus : il lui a emprunté de nombreux vers. Mais il l'a plagié sans la moindre malice; et on peut dire de lui ce que René Pichon a dit d'Ovide lui-même, qui lui aussi est plein de réminiscences : « il sait bien que les gens cultivés » reconnaîtront avec plaisir au passage « les vers qui leur rappellent leurs lectures antérieures. »

Alphonse Roersch.

Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 745. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. II (1768), p. 630. — Hoffman Peerikamp, *De vita*, 1822, p. 339. — Sommervogel, *Bibl. des Écrivains de la Comp. de Jésus*, t. VIII, col. 820-825. — A.-C. De Schrevel, *Les gloires de la Flandre... au XVI<sup>e</sup> s.*, 1904, p. 47.

VINCENT (Charles-Damas), architecte et archéologue, né à Peruwelz le 20 mai 1820, mort à Basècles le 1<sup>er</sup> octobre 1888. Il fréquenta le lycée et l'Académie des Beaux-Arts à Valenciennes, puis compléta ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, sous la direction de T.-F. Suys.

Rentré dans sa ville natale, il s'occupait d'études archéologiques et collabora au *Journal belge d'architecture*. Il fut nommé architecte provincial du Hainaut en 1862. Le Conseil provincial lui confia, à l'École des Mines de Mons, un cours d'archéologie. En 1861, il était élu correspondant de la Commission royale des Monuments et secrétaire du Comité provincial du Hainaut. Il construisit des maisons communales,



des écoles, la caserne de gendarmerie à Mons et le palais de justice de Tournai.

Vincent a publié : *Promenade aux environs de Péruwelz* (Péruwelz, 1846, 76 p. in-8°, 6 lith.); *Tableaux archéologiques ou classification des principaux styles d'architecture, avec leurs applications aux monuments les plus célèbres* (la 1<sup>re</sup> partie seule a paru : *Styles de l'antiquité*, Péruwelz, 1862); *Promenades archéologiques dans le Hainaut* (*Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. V et VII); *Ancien château de Mons* (*Bull. des Comm. roy. d'art et d'archéol.*, 1868, t. VII, p. 18); *Projet d'une fontaine monumentale à ériger sur la place Saint-Germain à Mons à la mémoire de Jean de Thuin, architecte du XV<sup>e</sup> siècle* (dessin gravé dans *Mémoires et publications de la Soc. des sciences, arts et lettres du Hainaut*, 3<sup>e</sup> série t. III, 1868); *Agrandissement de l'Asile des femmes aliénées de Mons* (avant-projet avec pl., Mons, 1870); *Dessins des monuments de Mons* (Mons, 1882).

Albert Vander Linden.

C. Rousselle, *Biographie montoise du XIX<sup>e</sup> siècle*. — E. Mathieu, *Biographie du Hainaut*. — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 275. — *Bull. des Comm. roy. d'art et d'archéol.*, t. I, p. 144 et 223; t. II, p. 6; t. III, p. 247; t. VII, p. 18; t. IX, p. 403; t. X, p. 342; t. XI, p. 337 et 472; t. XII, p. 15; t. XIII, p. 403; t. XIX, p. 401; t. XXV, p. 320; t. XXVI, p. 145. — Bibliothèque de Mons (manuscrit du cours professé par Vincent à l'École des Mines).

**VINCENT (Gérard)**, né à Bruxelles le 23 avril 1833, mort à Etterbeek le 14 avril 1899. Très intéressé à tout ce qui touche à l'histoire naturelle, il s'adonna d'abord à l'étude et à la pratique de la taxidermie et il montra dans cette carrière tant de goût et de savoir qu'il fut sollicité d'entrer au Musée royal d'histoire naturelle à Bruxelles pour diriger l'atelier de taxidermie. Il fut nommé aide-naturaliste à ce Musée le 27 décembre 1887. La section de zoologie lui doit de nombreux et magnifiques montages de mammifères et d'oiseaux.

Au cours de ses promenades aux environs de Bruxelles, attiré par les grands terrassements partout effectués, vers 1870, il s'intéressa d'abord à la récolte

des fossiles, puis à la fixation de leur position stratigraphique; la paléontologie stratigraphique devint ainsi une de ses études de prédilection. Il collabora avec A. Rutot à partir de 1872; les collections s'accrurent considérablement et plusieurs constatations géologiques furent faites qui éclaircissent notablement la constitution des terrains tertiaires. Il publia de nombreuses notes et descriptions de fossiles tertiaires des environs de Bruxelles ou d'autres localités du Brabant dans les *Annales* et les *Mémoires de la Société Malacologique de Belgique*. Il fut chargé de missions de recherches de fossiles pour enrichir les collections du Musée, où il fit le classement et la détermination des séries recueillies et finit par s'occuper exclusivement de paléontologie conchyliologique. Le 11 septembre 1897, il fut nommé conservateur, et, le 28 novembre 1897, il fut admis à la pension. Son fils Emile lui succéda en 1920.

A. Rutot.

*Bibliographie nationale*, t. IV. — Souvenirs personnels.

**VINCHANT (Charles-Philippe-Joseph-Agathon comte DE) DE CONTREBUL**, homme de guerre. Voir GONTRÉUL (*Charles-Philippe-Joseph-Agathon, comte DE VINCHANT DE*).

**VINCHANT (François)**, annaliste, né à Mons le 12 février 1582, y décédé de la peste le 20 août 1635. Il était fils de Gilles (voir la notice suivante) et de Marguerite Dessus-le-Moustier, dont la famille appartenait à la noblesse de robe. Il étudia, à Louvain, la philosophie et la théologie. Ordonné prêtre en 1606, il devint chapelain de l'hôpital Saint-Nicolas à Mons et obtint plus tard un bénéfice de la chapelle castrale de Noirchain.

En 1609 (16 septembre), il entreprit un voyage en France et en Italie; il revint le 18 février 1610. Il en fit une relation qu'il termina en 1619. Le manuscrit de cette relation a fait partie de la bibliothèque Thomas Phillipps et a été acquis, en 1888, par la Bibliothèque royale. Il composa les *Annales*

de la province et comté de Hainaut, contenant les événements les plus remarquables advenus dans ceste province depuis l'entrée de Jules César (56 av. J.-C.) jusqu'à la mort de l'infante Isabelle (1633). La partie de ces annales allant jusqu'à 1555 fut éditée à Mons chez Jean Havart, en 1648, par le P. Antoine Ruteau, de l'ordre des Minimes, qui prétend avoir achevé et complété l'œuvre de Vinchant, mais qui, en réalité, n'y a intercalé que des généalogies de familles nobles et a, par contre, omis des passages importants. La « Société des bibliophiles belges à Mons » a publié intégralement le manuscrit de Vinchant, qui se trouve à la bibliothèque de la ville de Mons, par les soins de A.-P.-V. Descamps (6 volumes, avec portrait, 1848-1853); la transcription du texte n'est pas toujours correcte.

Il légua l'excédent de sa succession mobilière, qui fut évaluée à 1.440 livres, à l'hôpital Saint-Nicolas à Mons.

Ses armoiries sont d'azur à la bande d'argent, chargées de trois étoiles de sable.

Herman Vander Linden.

*Voyage de F. Vinchant en France et en Italie*, éd. Félix Hachez dans *Bulletin de la Soc. roy. belge de géographie*, Bruxelles, 1896. — Chalon, *Notice sur les tombeaux des comtes de Hainaut*, p. 7 et 8. — *Bull. de la Commission royale d'histoire*, 1<sup>er</sup> s., t. I, p. 215; 5<sup>e</sup> s. t. IX, p. LVIII. — *Iconographie montoise* dans publications de la Soc. des Sciences... du Hainaut, 1860. — E. Mathieu, *Biographie du Hainaut*, t. II (1903).

**VINCHANT** (Gilles), écuyer, né à Mons en 1543, y décédé le 11 juillet 1631, était fils de François Vinchant, écuyer, et de Jeanne de Vergnies. Agé de 17 ans, il fut admis dans la suite du roi Philippe II, partant, le 27 août 1560, de Zélande pour l'Espagne; il demeura quatre ans en garnison à Gibraléon en Andalousie. Revenu en Hainaut avec le brevet de capitaine, il commanda une compagnie d'infanterie wallonne au régiment du comte de Bousu. Aspirant à la main de Marguerite Dessus-le-Moustier, il n'obtint du père de celle-ci, Michel, seigneur de Noirchain, le consentement à cette union qu'à la condition d'abandonner la carrière des armes. Le mariage fut célébré à Mons, le 4 avril 1570, et les

jeunes époux fixèrent leur résidence en cette ville. Gilles Vinchant s'efforça, dès lors, de rompre la monotonie de la vie bourgeoise en exerçant les charges civiques auxquelles pouvaient accéder les hommes dans sa situation et dont certaines étaient l'apanage presque exclusif de quelques familles patriciennes. En 1577, il était membre du conseil municipal de Mons; le 18 juin de la même année, il ratifia et signa, avec trente-huit autres notables de la ville, le traité d'union arrêté par les Etats-Généraux des Pays-Bas, le 9 janvier 1577 (*Ville de Mons*, charte n° 783). En 1578, il était, dans la garde bourgeoise, lieutenant de la compagnie de la porte du Rivage, dite aussi de la Gherlande. Au mois de décembre de cette année, alors que les partisans du duc d'Alençon restés à Mons après le départ du prince français faisaient mine de se mutiner contre le roi d'Espagne, Gilles Vinchant se mit à la tête des bourgeois loyalistes, troua d'un coup d'épieu le tambour des factieux et chassa ceux-ci hors de la ville. « Cette bravoure plut tant au Roi » qu'il le gratifia et ses descendants de « plusieurs marques et titres d'honneur »; ils ont une lettre scellée du seel de la « ville vérifiant cette action généreuse » (de Bousu). Philippe II lui envoya notamment une médaille à son effigie avec chaîne en or, et l'autorisa, lui et ses descendants, à la porter comme attribut distinctif. Gilles Vinchant fut, en 1584, promu capitaine dans la garde bourgeoise de Mons; il se fit recevoir dans la confrérie militaire des arbalétriers et fut roi de ce serment en 1592. En 1599, il était grand-maître de l'artillerie de sa ville natale. Il remplit les fonctions d'échevin de Mons en 1594-1595, 1599, 1600, 1603, 1607 et 1608; en cette dernière qualité, il fut l'un de ceux qui portèrent le baldaquin sous lequel les archiducs Albert et Isabelle firent leur joyeuse entrée à Mons, le 23 février 1600. Gilles Vinchant fut, de même que sa femme, morte le 11 avril 1630, inhumé en l'église de Ste-Waudru. L'iconographie du XVI<sup>e</sup> siècle lui doit un joli triptyque, placé comme mémorial

en l'église de Noirochain ; on n'en possède plus qu'une copie : la Vierge avec l'Enfant y est représentée dans un curieux paysage ; elle tient un phylactère entre les doigts de la main gauche ; sur les deux volets latéraux sont peints les quartiers, d'ailleurs inexacts, de Gilles et de sa femme. L'inscription est la suivante : *Mémoire de noble écuyer Gilles Vinchant seig<sup>r</sup> de la Haye, ci-devant capitaine d'une compagnie d'infanterie wallonne au service du roy catholique nostre souverain seigneur, et de sa chère compaigne Marguerite Desaulermoutier fille du seig<sup>r</sup> de ce lieu, 1580.*

De son mariage avec Marguerite Dessus-le-Moustier, Gilles Vinchant eut trois fils : Gilles, François et Jean.

Édouard Poncelet.

de Boussu, *Histoire de la ville de Mons*. — Vinchant, *Annales de la province de Hainaut*. — Devillers, *Biographie*, dans les *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. I, p. 65. — Gosseries, *Monographie de Noirochain*, dans les *Annales du Cercle archéologique de Mons*, t. XXVII, p. 204. — *Ville de Mons*, Comptes, 1578 et années suivantes.

**VINCHENT (Julien)**, directeur général des postes et télégraphes, né à Nivelles le 23 février 1822, mort en 1897. Après avoir suivi les cours de l'École militaire, il entra à l'administration des chemins de fer le 15 avril 1843, où il fut chargé de diriger la construction du premier réseau de télégraphie nationale. Sous l'habile et intelligente direction de Vinchent, le service des télégraphes prit rapidement une grande extension. Le 15 mars 1852 Vinchent fut placé, par arrêté royal, à la tête de ce nouveau service, puis nommé ingénieur en chef, directeur, le 31 août 1862, inspecteur général le 31 octobre 1871 et enfin directeur général des postes et télégraphes le 22 novembre 1877. Il s'est non seulement distingué au point de vue technique dans l'établissement du réseau télégraphique et au point de vue administratif dans l'organisation de son exploitation, mais il a, en outre, été l'un des premiers et principaux artisans des lois, règlements et conventions qui ont réglé successivement les relations

télégraphiques intérieures et internationales. C'est ainsi qu'il prit une part aussi active que brillante aux conventions télégraphiques de Berlin (1855), Turin (1857), Bruxelles (1858), Paris (1865), Vienne (1868), Rome (1871-1872), St-Petersbourg (1875), Londres (1879), ainsi qu'aux congrès des Postes de Berne (1874) et de Paris (1878).

Il fut donc à la fois l'organisateur de la télégraphie en Belgique et l'un des fondateurs de l'Union télégraphique internationale et de l'Union postale universelle. Il fut longtemps secrétaire de la commission directrice des *Annales des Travaux publics* et publia dans cette revue de nombreuses études sur le matériel des lignes télégraphiques et sur les tarifs télégraphiques, dont on trouvera l'énumération dans la *Bibliographie nationale*.

P. Dramaux.

*Bibliographie nationale*, t. IV (Bruxelles, 1910), p. 271 et 609.

**VINDILLIUS (Jean)**, évêque de Tournai. Voir VENDEVILLE (*Jean DE*) ou VINDILLIUS.

**VINEA (Jean DE) ou VAN DEN WIJNGAERDE**, né à Bruxelles, mort à Château-Landon le 4 octobre 1502. D'une famille aisée, il entra chez les chanoines réguliers de Groenendael, en 1480, et fit donation à ce monastère d'une rente de dix florins d'or. Il exerça les fonctions de procureur et de sous-prieur jusqu'au jour où il fut désigné pour accompagner, en France, Jean Mombaer et quatre autres confrères windesémiens. Le chapitre général de la congrégation de Windesheim, en effet, venait d'être saisi d'une requête de Jean Standonck. Ce Malinois, établi à Paris et président du collège de Montaigu, se dépensait avec zèle pour la réforme de la vie religieuse en France. On recourait à lui souvent, lorsqu'il s'agissait de restaurer une communauté décadente. C'est ce que fit Jacques d'Aubuisson, ex-bénédictin de Saint-Augustin de Limoges, devenu abbé commendataire de l'abbaye des chanoines réguliers de Saint-Séverin à Château-Landon, dans

le Gâtinais, au diocèse de Sens. Jean Standonck, qui avait été élève autrefois des Frères de la vie commune, aux Pays-Bas, ne crut pouvoir mieux faire que de s'adresser à Windesheim. Sa démarche eut plein succès. Jusqu'à ce moment, jamais encore les Windesémiens ne s'étaient établis en France. En 1497, le petit groupe de réformateurs prenait possession de Saint-Séverin. Jean y fut nommé procureur, parce que, nous dit-on, il connaissait le français. Les réformateurs devaient introduire dans les monastères qu'ils seraient appelés à réformer la règle et l'esprit de Windesheim et s'efforcer d'en grouper un certain nombre en chapitre, qui demeurait toutefois indépendant juridiquement de la congrégation de Windesheim. L'observance régulière était à peine restaurée à Château-Landon qu'il fallut réformer le monastère de Saint-Callixte à Cysoing, entre Lille et Tournai. On refusa d'abord d'y prêter Jean de Vinea, trop nécessaire encore à Saint-Séverin. Il semble cependant qu'il s'y rendit pour quelque temps. Lorsque Jean Mombaer quitta Saint-Séverin pour revenir abbé de Livry, Jean de Vinea lui succéda comme prieur (vers 1501). A la mort de Mombaer, il fut nommé abbé de Livry, vers ou peu après le 29 décembre 1501. Pendant neuf mois, il travailla avec succès à la prospérité de son abbaye lorsque la fièvre le terrassa, comme son prédécesseur. Il espéra guérir en changeant d'air et en retournant à Château-Landon. A peine arrivé, il y mourut. Son corps fut ramené à Livry et inhumé sous le cloître devant la salle du chapitre.

Les notices consacrées à la vie de Jean de Vinea ne manquent pas d'erreurs. Son lieu d'origine l'a fait confondre avec d'autres Jean de Bruxelles; c'est ainsi que Foppens l'identifie avec Jean Mombaer. Wauters en fait un réformateur de l'ordre bénédictin. Piron le croit prémontré. Plusieurs auteurs le disent religieux de Rouge-Cloître et fixent la date de sa mort à 1503, 1505 ou 1511!

Jean de Vinea, qui était copiste

et calligraphe très habile au dire de l'obituaire de Groenendael, a laissé, manuscrits, quelques traités de dévotion: un *Commentaire sur le Cantique des cantiques*, une *Exposition du psaume 118 (Beati immaculati)* et un *Traité de la conscience*.

D. Philibert Schmitz.

J.-N. Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, t. III, 1764, p. 368-370. — *Gallia christiana*, t. VII, 1744, col. 838. — P. Debongnie, *Jean Mombaer de Bruxelles, abbé de Livry*, Louvain, 1928. — A.-E. Genty, *Livry et son abbaye*, Paris, 1898, p. 72. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, II, 746. — Wauters, *Hist. de la ville de Bruxelles*, III, 1843, p. 638. — Piron, *Alg. Levensbeschrijving*, p. 471.

**VIRON (Jean DE)**, jésuite, né soit à Huy, soit au Bois d'Aulne - sous - Aywaille, le 27 octobre 1606, décédé à Lille le 11 novembre 1676. Il entra dans la Compagnie de Jésus le 2 octobre 1625, fut professeur de grammaire pendant sept ans dans les maisons de son ordre et dirigea successivement les Collèges de Luxembourg (de 1646 à 1652), de Saint-Omer (de 1662 à 1665) et de Namur (de 1668 à 1671).

Il envoya au Père Guillaume Gumpenberg de Munich, qui les inséra dans son *Atlas Marianus* (Munich, in-folio, 1672, n<sup>os</sup> 60, 63, 518 et 555) des notices sur les Vierges miraculeuses d'Avioth, d'Aywaille, de Luxembourg et de Geldre.

Alphonse Roersch.

Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VIII (1898), col. 835.

**VIRULUS (Carolus)**, alias KAROLUS MENNIKEN ou MEYNIGKEN, né à Cassel en 1418, mort à Louvain le 13 mai 1493. Il se fixa de bonne heure à Louvain. Maître à la Faculté des Arts en 1435, il devint peu après bachelier en droit canon et en médecine. De 1435 à 1467, il remplit successivement les fonctions de membre du Conseil et de doyen de la Faculté des Arts et, à deux reprises, celles de recteur de l'Université.

Vers 1432, il avait fondé dans sa propre maison, à l'enseigne du Lys, un Collège d'humanités. Telle fut l'origine de la première des quatre pédagogies rattachées à la Faculté des Arts. Pour réagir contre le latin « barbare » qui

était resté la langue universitaire, il voulut donner à ses élèves des modèles d'un usage courant rédigés dans une langue correcte. Il publia à Louvain, en 1476, chez Jean Veldener, les célèbres *Epistolarum formulae*, première tentative de ce genre, à laquelle son nom demeura longtemps attaché. Les étudiants les appelaient *Correctoria*. Il s'inspire des *Epistolae familiares* de Cicéron, qu'il venait d'éditer, et des *Rerum familiarum epistolae* d'Aeneas Silvius, qu'il allait publier. Pendant près de quarante ans, les *Epistolarum formulae* jouirent d'une vogue extraordinaire, attestée par plus de cinquante éditions se succédant sans arrêt dans les Pays-Bas, en Allemagne et en France de 1476 à 1520. Les *Epistolarum formulae* furent réimprimées pour la dernière fois en 1520, *acriore lima recognitae*. En 1523, Érasme constate que depuis le réveil des lettres parti de l'Italie, tout le monde dédaigne les modèles épistolaires du *cujusdam Caroli*. Desputere partage le sentiment d'Érasme. Les salutations boursoffées dont les *Epistolarum formulae* sont farcies paraissent, à ses yeux, d'ignes du régent de cette Pédagogie du Lys où il a fait ses études de syntaxe.

Il fut enterré à Louvain, dans l'église Saint-Martin. Un petit écusson dessiné par Paquot semble avoir été copié sur la pierre tombale et représenter les armoiries de Menniken : *de sinople, à la fasces d'or, accompagnée de trois fers à cheval*. La Bibliothèque royale de Belgique possède cinq volumes manuscrits du XIV<sup>e</sup> siècle rassemblant une trentaine d'écrits relatifs à l'Écriture Sainte, à la Patrologie et à la Liturgie, légués par Menneken à l'abbaye Saint-Martin. Le dernier feuillet d'un Évangélaire de cette collection (ms 456-7 Van den Gheyn, 63) porte cette mention autographe : *Hunc librum emi ego Carolus Viruli per Hugonem mol librarium Aug. VII, pro II, renensibus*.

Joseph Nève.

Valère André, *Bibliotheca Belgica* (Louvain, 1643), p. 428. — Nic. Vermlaeus, *Academia Lovaniensis* (Louvain, 1667), pp. 65 sq. — Molanus, *Hist. Lovan libri XIV*. (éd. de Ram, 1861), p. 631. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*

(Bruxelles, 1739, t. 1, 163. — E. Reusens, *Documents relatifs à l'histoire de l'Université de Louvain* (1886-1888), t. IV, 168 sq. — H. De Vocht, *Inventaire des Archives de l'Université de Louvain, 1426-1797* (1927), pp. 115 ss. — Henricus Behelus, *Commentaria epistolarum conficiendarum... Contra epistolas Caroli*. Argentinae, 1503 (Éd. de Phorce). — Th. Anselmus, 1508, pp. 20 et s. — D. Erasmus, *De conscribendis epistolis cantabriginae*, 1521 (Paris, 1533), p. 12. — L. Vives, *Opera*, Valence, 1785; *De Tradendis disciplinis*, t. VI, p. 374. — Paquot, *Fasti academici*, Bibl. r. de Belgique, Ms 17.567, p. 397 et p. 425. — A. Roersch, *Desputerius*, dans *Bibliotheca Belgica*, D. 267.

\* **VIRY** (François-Marie-Joseph-Justin, comte de), diplomate, administrateur, né à Viry (Haute-Savoie), le 1<sup>er</sup> novembre 1736, mort à Paris le 23 octobre 1813.

Fils de François-Joseph de Viry, comte de Viry et baron de la Ferrière, et de Louise-Marie-Josèphe de Rochette de Cohandier, il servit d'abord sa patrie, c'est-à-dire le royaume de Sardaigne et il fut ministre de Sardaigne auprès des Provinces-Unies (1764), puis à Madrid et enfin à Versailles. Ces fonctions lui valurent le titre de gentilhomme de la chambre du roi Louis XVI et de grand-croix des SS. Maurice et Lazare. Lorsque son pays d'origine fut conquis par les armées françaises, il accepta le régime nouveau et se soumit à l'annexion décrétée par les conquérants. Son fils entra dans l'armée impériale, devint aide de camp de Lannes et périt à la bataille d'Essling (1809).

Rallié sans peine au vainqueur de Brumaire, le comte de Viry fut nommé préfet du département de la Lys, le 2 mars 1800. Dans sa lettre d'acceptation, datée du 14 avril 1800, il adressait à Bonaparte les éloges les plus enthousiastes. Sa correspondance, analysée par M. de Lanza, le représente comme un administrateur sage s'efforçant de correspondre aux vues bienfaisantes du gouvernement et d'atténuer les ordres qu'il jugeait trop sévères. Notamment, il applaudit à la pacification religieuse, et tout en faisant profession de peu de sympathie pour le clergé ou pour certaines manifestations du culte, il protégea les prêtres de son ressort contre les ressentiments ou les poursuites des ministres français. On lui

reprocha d'avoir fait révoquer le maire de Furnes pour le seul motif que ce fonctionnaire avait toléré le rétablissement de la célèbre procession de pénitence qui parcourait chaque année la ville sous l'ancien régime. On comprend le portrait qu'a tracé de lui le savant Fouron, qui fit une tournée dans la Lys en 1802 : « Son ancien état, sa fortune, l'excellent ton de sa conversation, sa douceur, son âge, sa prestance même, tout contribue à le faire bien voir et à respecter dans sa place ».

Il a résumé ses quatre années d'administration dans un *Tableau statistique du département de la Lys*, publié par l'Imprimerie nationale en 1804, et qui fait partie des grands travaux de ce genre imposés par le gouvernement du Consulat à ses préfets. On sait que cette entreprise ne fut pas achevée.

Le 3 février 1804, Viry fut nommé membre du Sénat conservateur et remplacé dans la préfecture de la Lys par le comte de Chauvelin. En sa nouvelle qualité, il fut attaché au pape Pie VII, avec le titre de chambellan d'honneur, quand le chef de l'Eglise se rendit à Paris pour sacrer l'empereur. Il ajouta encore à ses dignités celles de chambellan de l'empereur, de comte de l'empire (28 avril 1808) et de commandeur de la Légion d'honneur. Ses armes portaient : *d'argent à trois pals d'azur, au franc-quartier de comte de l'Empire, qui est d'azur au serpent d'or entortillé à un miroir du même.*

P. Verhagen.

J. Regnier, *Les Préfets du Consulat et de l'Empire*. — L. de Lanza de Laborie, *La domination française en Belgique*, t. I, pp. 320, 332, 334, 353, 366, 367, 387, 401, 425, 434, 438, 449. — S. Sèche, *Les origines du Concordat*, t. II, p. 286. — Simon, *Armorial de l'Empire*.

**VISCH** (*Charles DE*), historien et écrivain ascétique. Voir **DE VISCH** (*Charles*).

**VISCH** (*Mathieu DE*), peintre. Voir **DE VISCH** (*Mathieu*).

**VISÉ** (*Henri DE*), prince-abbé de Stavelot. Voir **HENRI DE VISÉ**.

**VITELLIUS** (*Reynerus*) ou **TELLE**, polygraphe, né à Zierikzee vers 1558, voyagea en Italie, en France et en Allemagne; puis, fut pendant de longues années recteur du collège de sa ville natale. Il prit sa retraite vers 1610 et mourut à Amsterdam en 1618.

On lui doit : 1° Un certain nombre de poésies flamandes qui parurent dans divers recueils, notamment dans *Apollo's Harpe*, Amsterdam, 1658 et dans la *Chronyck van Zeeland de Boxhorn*;

2° *Omnium Belgii, sive Inferioris Germaniae, descriptio*, L. Guicciardini auctore. *Recens ex idiomate Italico ad exemplar tertium... in latinum sermonem conversa*, Amsterdam, Guill. Janssonius, 1613, in-fol. Excellente traduction augmentée de l'œuvre célèbre de Guicciardin. Nombreuses rééditions;

3° *Nieuw nederland. caertboeck der XVII Provinciën, met kaerten van Abrah. Goos, en beschrijving van Reinier Telle*, Amsterdam, 1616, in-4°;

4° *Guil. Camdeni Britannia... in epitomen contracta*, Amsterdam, 1617, in-12;

5° *Brief van Janus Drusius, prof. van de hebr. tale tot Franeker, aan de nederl. broeders, wt den Latijne getr. verduyscht*, s. l., 1615;

6° *Der Contra-remonstranten Kerfstock... aen de Roomsche Catholijcke*, s. l. (1617), in-4°;

7° *Gul-braecke te weghe gebracht door een Leijdsche purgatie aan den persoon van Vincent van Drielenburgh*, s. l., 1617, in-4°;

8° *Retentie, ofte Wedersteek ghegheven met de smadelijcke stift bij eenighe bittere Calvinisten ende Calumniateurs in figuren af-ghebeeldet*, s. l., 1619, in-4°;

9° *Het schilt der verdructer gemoederen*, s. l., 1619. Traduction publiée par Vitellius à l'insu de l'auteur Dirk Raphaelsz. Camphuysen;

10° *Tafereel, begriipende cortelijck het groot ende merkelijk verschil datter is tusschen de leere der H. Schrifture ende de Geref. kercken aen de eene, ende der Contra-remonstr. aen de andere zijde*, s. l. (Utrecht), 1616, in-4°;

11° *Mich. Servetus, Van de dolinghen*

in de Drievuldigheid, s. l., in Batavia, 1620, in-4°. Traduction du *de Trinitatis erroribus lib. VII* de Michel Servet, 1531. Jointe à quelques autres petits traités de l'auteur.

Alphonse Roersch.

Paquet, *Mémoires*, éd. in-fol., t. I (1763), p. 428, et auteurs cités. — *Bibliotheca Huthemiana*, Gand, 1836, nos 2026-2027; 25752 et suiv.; 30694. — Van der Aa, *Biogr. Woordenb.*, t. XVIII (1874), p. 49-50 (verbo Telte).

\***VITZTHUMB** (Ignace), né à Baden le 20 juillet 1720, mort à Bruxelles le 23 mars 1816. D'après Fétis, il fit ses premières études chez les oratoriens écossais à Vienne. La date n'est pas connue de son arrivée à Bruxelles, mais on sait qu'il fit partie, en qualité de choral, de la chapelle de l'archiduchesse Marie-Élisabeth, gouvernante des Pays-Bas. En même temps, il poursuivait son instruction générale et accomplissait ses humanités chez les Jésuites, ce qui laisse supposer qu'il vint très jeune encore dans les Pays-Bas.

Il est faux, en tout cas, qu'il était musicien à la chapelle de Charles de Lorraine en 1748. Les archives sont absolument muettes à son sujet; les nombreuses listes relatant la composition de la chapelle royale à cette époque ne font aucune mention du musicien autrichien.

Lors de la guerre de Sept ans, il s'était engagé dans les régiments du comte de Hardik (1756-1763). Entre cette date et 1766, son histoire demeure obscure. Il est signalé cette année-là, et pour la première fois, comme entrepreneur du théâtre de Bruxelles, en collaboration avec Compain. En même temps, il remplissait les fonctions de chef d'orchestre.

Son activité y fut célèbre. Il entra bientôt en relation avec Grétry afin de faire connaître au public bruxellois des œuvres du grand musicien qui jouissaient d'une immense vogue à Paris. Il fit notamment représenter les *Mariages samnites* et la *Fausse Magie*. Mais trop habile musicien, trop personnel, peut-être, il se permit des remaniements qui ne plurent guère à Grétry. Celui-ci, venu à Bruxelles pour assister à une représentation de la *Fausse Magie* en

juillet 1776, se montra fâché et cessa, dès lors toutes relations avec le chef du théâtre de Bruxelles.

En 1777, Vitzthumb échouait dans ses projets et dans son activité. Ses diverses tentatives de créer un théâtre flamand dans la capitale n'aboutirent à aucun résultat. Pendant la saison 1780-1781, il dirigea avec Meeus, Debatty et Lambert le théâtre de la ville de Gand.

Vitzthumb, cependant, gardait les yeux tournés vers la chapelle royale. Lorsque, en 1786, mourut H.-J. de Croes, maître de cette chapelle, il se posa aussitôt pour la succession. La concurrence est nombreuse et les artistes proposés font presque tous partie de la chapelle de la cour depuis de nombreuses années. Vitzthumb est préféré parce qu'il « réunit le plus de talents, de « capacité et d'expérience pour la com- « position et la direction de la musique ».

Il ne gardera pas longtemps cette place. Le 14 mars 1791, on le suspend momentanément de ses fonctions. Le 12 avril suivant, il adresse au conseil des finances une requête pour réclamer le gage qui lui est dû :

« Le suppliant, croiant s'être acquitté  
« très exactement de son devoir aux  
« services de la Chapelle Royale dite  
« de Bourgogne jusqu'au 14 de mars,  
« et se voyant frustré de ses appointe-  
« ments, supplie en très profond res-  
« pect Vos Seigneuries illustrissimes de  
« daigner lui laisser suivre ses appoin-  
« tements jusqu'au 14 de mars 1791 ».  
« C'est la grâce, etc... »

L. Vitzthumb.

La cause de cette démission est livrée par une note qu'ajoute à cette requête l'un des conseillers :

« ... Vitzthumb qui vient d'être sus-  
« pendu provisoirement de ses fonc-  
« tions... Il est vrai que ce Directeur  
« a constamment dirigé cette musique et  
« que comme son in conduite n'a guères  
« été connue que passé peu, sa suspen-  
« sion n'a pu être prononcée plus tôt;... »

Van der Straeten suppose avec vraisemblance que l'inconduite de Vitzthumb était de nature politique et se rapportait

à l'insurrection de 1789. Le fait que cette attitude ne fut connue que tardivement explique assez la suspension de son activité à la chapelle royale en 1791.

Le 23 avril de la même année, il annonce au conseil de finances son départ pour la Hollande :

• I. Vitzthumb prend la respectueuse  
• liberté d'exposer et de soumettre à la  
• connaissance de Monsieur le conseiller  
• de Limpens, chargé des affaires con-  
• cernants la Chapelle Royale qu'ayant  
• été suspendu de sa place de Maître  
• de Musique de ladite Chapelle le  
• 14 mars 1791 et le terme de cette  
• suspension étant indéterminé, sans  
• fortune ni d'autre ressource de sub-  
• sistance que ses faibles talens, il se  
• trouve forcé par la nécessité et malgré  
• lui de chercher du pain chés l'étranger,  
• à Amsterdam, en qualité de Maître  
• de Musique et régisseur de l'opéra  
• du théâtre du collège dramatique et  
• lyrique; pour y exercer sa profession  
• jusques au tems qu'il plaira au gou-  
• vernement de disposer autrement en  
• faveur de l'exposant . .

(Bruxelles, le 23 avril 1791).

Le 12 juin, il était définitivement remplacé à la chapelle royale. Il ne tarda pas, cependant, à rentrer à Bruxelles où il fit beaucoup d'efforts pour reconstituer son activité passée.

Ignace Vitzthumb laissait deux enfants :

Paul-Joseph-Ghislain, né à Bruxelles le 3 mars 1751 et mort en cette ville le 21 mai 1838. Fétis dit qu'il fut timbalier de la chapelle de Charles de Lorraine et du théâtre royal. Nous n'avons trouvé aucune mention de lui dans les archives de la maison princière;

Marie-Françoise-Ghislaine, née à Bruxelles le 24 octobre 1753. Elle fut première chanteuse du théâtre de cette ville. Elle avait épousé Henri Meeus et mourut en Russie où elle avait suivi son mari.

Parmi les compositions d'Ignace Vitzthumb, il faut signaler des symphonies, des messes, des motets, sans doute composés pour le service de la chapelle royale, et 3 opéras : *Le Soldat*

*par amour*, en 2 actes, sur des paroles de Bastide et en collaboration avec van Maldere, représenté à Bruxelles le 4 novembre 1766; *Céphalide ou les Autres Mariages Samnites*, en 3 actes, sur des paroles du Prince de Ligne en collaboration avec Cifoletti, joué à Bruxelles en 1777; enfin, la *Foire du village*, en 2 actes, joué en 1788. De ces partitions aucune ne fut imprimée.

La Bibliothèque Royale possède, en partie, 3 recueils d'ariettes d'opéras, publiés à Bruxelles pendant les années 1776-77; ces ariettes sont arrangées pour chant, basse chiffrée et deux violons. Des deux premiers recueils il reste le cahier contenant la basse et la mélodie; le troisième est représenté par les deux parties de violon. Ces airs sont empruntés aux opéras à la mode : Grétry, Fridzeri, Gluc (*sic*), Traëtta et Vitzthumb lui-même.

Suzanne Clercx.

Fétis, *Biographie universelle des musiciens et bibliographie générale de la musique*, s. v° Vitzthumb. — Fétis-Pougin, *Supplément à la Biographie de Fétis*, s. v° Vitzthumb. — Ch. Piot, *Bulletin de l'Académie Royale*, 44<sup>e</sup> année, 2<sup>e</sup> sér., t. XL, p. 408 ss. et 624 ss. — Van der Straelen, *La musique aux Pays-Bas avant le XIX<sup>e</sup> siècle*, t. II, p. 329. — Archives du Royaume, cartons du Conseil des finances, n° 304.

**VIVARIUS (Jacques) ou VAN DEN VYVER**, humaniste, né à Loemel, près d'Eindhoven, vécut durant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle. En 1577, il était régent d'humanités à Anderlecht, aux portes de Bruxelles, et il y fit représenter avec succès un drame sacré, en cinq actes, en vers, qu'il intitula *Petrus Praedicans*. Il y mettait en scène certains épisodes de la vie du prince des Apôtres : les guérisons miraculeuses opérées par saint Pierre, sa comparution avec saint Paul devant Anne et Caïphe, sa double captivité, sa merveilleuse délivrance, l'intervention de Gamaliel en sa faveur. Cette œuvre parut à Anvers en 1578 (second tirage en 1579), chez Antoine Tilenius (40 ff. in-8°), et fut dédiée aux membres du chapitre et au curé d'Anderlecht.

Une autre pièce suivit en 1579 (Anvers, André Bax pour Antoine Tilenius, 32 ff. in-8°; dédicace datée de Bruxelles, 1<sup>er</sup> mars, à Liévin van



Couwenbergh, abbé de Dieleghem). Elle portait ce titre : *Redemptio nostra comœdia nova. In qua ostenditur maxime relictos et afflictos esse maiorem consolationem consequutos : materia huic tempori admodum accommodata*. Pièce laborieusement écrite et lourdement composée : dix personnages y débitent de longs récitatifs évoquant successivement l'histoire de Noé et de la tour de Babel, l'annonce faite par l'ange de la venue du Sauveur, l'alliance de Dieu avec le peuple élu, les Tables de la Loi, les prophètes d'Israël, les guerres contre les Hébreux, la captivité de Babylone, la naissance de Jésus, la disgrâce des gentils. Mais devant l'incrédulité et l'obstination des Juifs à ne pas reconnaître le véritable Messie, Dieu se tourne vers les gentils. Ceux-ci célèbrent le Sauveur et le chef des apôtres les initie à la religion nouvelle.

En 1585, Vivarius quitta le pays et s'en fut à Prague, où il fut accueilli avec générosité par Jacques Chimarraeus, de Ruremonde, chapelain et grand-aumônier de l'empereur Rodolphe II. Il y fit preuve d'une grande activité littéraire et y vécut, semble-t-il, de leçons particulières et de gratifications. Il y publia tout d'abord, sous le titre de *Lysocilogenes sive mendicus claudus ambulans*, une deuxième rédaction, abrégée et quelque peu modifiée, de son *Petrus Praedicans* qu'il dédia au jeune Max Thrautson, fils du maréchal de la cour impériale (Prague, Georges Nigrinus, 67 p. in-8°).

Vint ensuite un poème didactique en quatre chants de *Arte mendicandi libri quatuor*, dédié à Chimarraeus (Id., ibid., 98 p. in-8°). L'auteur y envisage sur un mode plaisant les différents aspects que peut revêtir la mendicité et notamment celle qui est pratiquée par les savants et les littérateurs. Il montre comment on peut se concilier un protecteur; et, si celui qu'on a choisi est parcimonieux, comment il faut s'en concilier un autre plus généreux, sans craindre d'offrir à l'un ce qu'on avait déjà solennellement adressé à l'autre. Le tout est d'agir habilement

sans que personne ne devine la supercherie. Ces déclarations sont piquantes : faut-il le dire? en ces matières, Vivarius avait déjà prêché d'exemple.

En la même année 1585, il célébra la remise de la Toison d'Or au duc Guillaume de Bavière : *Donum Philippi regis catholici illustriss. ac generosiss. principi Guilielmo utriusque Bavariae duci... descriptum* (Prague, G. Nigrinus, 4 ff. in-4°). Puis, il offrit à l'empereur Rodolphe II et aux archiducs Charles et Ernest d'Autriche un long poème épico-dédactique retraçant l'histoire de l'ordre de la Toison d'Or depuis son institution par Philippe le Bon jusqu'à l'époque contemporaine : *Descriptio aurei Velleris* (Prague, G. Nigrinus, 102 p. in-4°). Il y chantait aussi la légende de la fameuse Toison dans l'antiquité, en dégagait le sens allégorique et s'efforçait d'en tirer un enseignement moral et religieux.

Cette œuvre, qui n'est pas sans mérite, est suivie d'un long poème intitulé *Querela belgica, quae miserum suum statum Philippo Regi suo catholico exponit*. Notre humaniste y décrit avec une réelle émotion les souffrances de la Belgique, vouée aux guerres de religion et aux discordes civiles. Il pouvait en parler en connaissance de cause : il avait vu le Brabant saccagé, ses maisons en flammes, les campagnes désertes; et lui-même, en 1579, avait dû fuir précipitamment Anderlecht.

A l'automne de 1585, Vivarius quitta Prague et rentra en Belgique. Le 20 octobre, il est à Herenthals et signe une dédicace à Alexandre Farnèse. Il compte celui-ci parmi ses protecteurs, de même que Christophe d'Assonleville, conseiller de S. M. et trésorier de la Toison d'Or. Il s'occupe alors de remanier et de rééditer sa *Descriptio aurei Velleris*. L'œuvre parut à Anvers chez Henri Henricius en 1585 et en 1589 (in-4°, 90 p.). A partir de cette date, nous perdons la trace de notre humaniste et nous ne connaissons ni la date ni le lieu de sa mort.

Vivarius écrivait toujours avec facilité et parfois élégance. Mais il apparaît

bien plus comme un versificateur habile, nourri de la lecture des auteurs classiques, que comme un poète doué d'inspiration personnelle. Ses productions dramatiques ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 376. — Valere André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 434. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1789, p. 543. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. III, 1770, p. 351. — K. Goedeke, *Grundriss zur Geschichte der d. Dichtung*, t. II, p. 141. — Joh. Bolte, *Allg. d. Biographie*, t. XL (1896), p. 84-85. — Nous avons donné dans la *Bibliotheca belgica* (9<sup>e</sup> série), la description détaillée de toutes les éditions, aujourd'hui rarissimes, des œuvres de Vivarius.

**VIVES (Jean-Louis)**, humaniste, né à Valence le 6 mars 1492, mort à Bruges le 6 mai 1540. Issu d'une famille qui avait fourni déjà des littérateurs et des érudits à l'Espagne, il prit contact à l'école de sa ville natale avec la question de la méthode d'étude et d'enseignement, et, sans doute sur l'instigation de son maître Jeronimo Amiguet, il composa des *Declamations* contre les théories de l'apôtre de la renaissance dans sa patrie, Antonio de Lebrija.

En 1508, il se rendit à l'Université de Paris et il y étudia sous la direction de dialecticiens comme Gaspard Lax, de Saricena et Jean Dullaerd, de Gand. Loin de le raffermir dans ses premières opinions, leurs leçons et l'état des études à Paris firent de lui un partisan des nouvelles idées en matière de langue et de littérature. Il rassembla les informations dont il fit usage plus tard dans son réquisitoire *In Pseudo-dialecticos*, 1519, et dans son *De Causis Corruptelarum Artium*, 1531. En attaquant la méthode, il ne s'en prit jamais aux personnes, comme il ressort de sa notice biographique de Dullaerd, 1513. Il écrivit quelques petits ouvrages, tel le *Jesu Christi Triumphus*, 1514, et pourvut à son entretien par des leçons : il expliqua en public les histoires et l'astronomie de Hyginus, dont il édita les œuvres, avec une lettre dédicatoire à son ami Juan Fuertes, datée du 31 mars 1514.

A cette époque Vives avait quitté Paris. Il avait trouvé à Bruges une

famille apparentée à celle de sa mère : le marchand Bernard Valdaura et sa femme Clara Cervent l'accueillirent à bras ouverts en 1512. Il trouva chez eux un nouveau home auquel il s'attacha, car il appréciait l'esprit de charité et de dévouement chrétien qui régnait à ce foyer : dans son *De Institutione Fæminæ Christianæ*, il décrit avec une admiration profonde l'abnégation héroïque de Clara Cervent, dont il épousa la fille Marguerite le 8 juillet 1524.

Grâce à ses nouveaux amis, il trouva des jeunes gens de bonne famille auxquels il servait de précepteur. Ce fut probablement en cette qualité qu'il accompagna Jacques de la Potterie, de Bruges, à l'Université de Louvain vers la fin de 1512, comme il ressort d'une lettre à Adrien Barlandus. Le *Studium Generale* brabançon lui fournit du travail rémunérateur, et d'amples occasions de s'instruire et de se familiariser avec la plupart des branches de la connaissance humaine. Ses succès lui valurent une influence telle qu'en 1516, il servit de protecteur au *ludus litterarius* de la ville de Valence auprès du jeune roi d'Espagne. Il était, en effet, le précepteur de Guillaume de Croy, qui devint archevêque de Tolède et cardinal, et qui l'introduisit à la cour.

A l'occasion d'un de ses séjours à la cour, Vives fit la connaissance d'Érasme ; dans la suite, il fréquenta le savant humaniste à Louvain, où son illustre élève faisait ses études et où lui-même s'occupait de l'enseignement d'autres jeunes gens, tel Antoine de Berghes. Il organisa sa maison, dans la rue Opendorp, contiguë à la porte intérieure de Diest, comme une école ; il la décrivit plus tard, avec les *gemini fontes, Græcus atque Latinus*, dans ses *Exercitationes Linguae Latinae*. Le 3 mars 1520, l'Université lui offrit gracieusement l'autorisation de lire en public aux Halles sur une matière approuvée par la Faculté compétente : comme il désirait expliquer le *Somnium Scipionis*, il fit part à un ami de son embarras, ne sachant pas laquelle des Facultés jouissait du monopole des *Somnia*.

Si Vives resta étranger aux controverses débattues à Louvain au sujet du *Collegium Trilingue* et de la *Ratio Vera Theologiae*, ses sympathies pour l'humanisme étaient clairement exprimées dans son *In Pseudodialecticos*, 1519, et dans quelques opuscules qu'il fit paraître à cette époque : ils le révélèrent comme un des promoteurs les plus puissants des idées nouvelles. Érasme, qui était devenu son correspondant régulier, le loua à des amis absents, en des passages dithyrambiques. Guillaume Budé, qui fit sa connaissance en 1519, n'était pas moins enthousiaste. Quand, en 1520, François de Crannevelt le présenta à Thomas More, il commença entre ces deux hommes moins une amitié qu'une affection tout à fait fraternelle. L'édition commentée de la *Civitas Dei*, que Vives avait entreprise pour aider Érasme dans la publication des *Opera omnia* de saint Augustin, et qu'il termina en 1522, le plaça du coup à la hauteur d'Érasme et de Budé, et forma le triumvirat littéraire qui domine la première moitié du xv<sup>e</sup> siècle. La mort prématurée de Guillaume de Croy à Worms, en 1521, priva Vives d'un protecteur et patron généreux, et l'idéal d'une vie consacrée uniquement à l'étude lui apparut à peine réalisable, surtout depuis qu'il avait essayé en vain d'intéresser Henri VIII à son sort, en lui dédiant la *Civitas Dei*. Force lui fut de se consacrer plus que jamais à l'enseignement. Malgré le succès, qui lui amena des élèves d'élite comme Robert de Croy et Jérôme Ruffault, comme Maurice Birchinshaw, Égide Wallop, Richard Warham, Nicolas Daryngton et Nicolas Wotton, le professeur cherchait à se libérer d'une charge qui lui devenait de plus en plus insupportable. Non pas qu'il se désintéressât de l'enseignement ; car, quand, en 1522, par la maladie du *Quodlibetarius*, les joutes intellectuelles célébrées chaque année vers le milieu de décembre semblaient impossibles, Vives accepta de les diriger et, quoiqu'il n'eût eu que deux jours pour se préparer, il en fit un succès sans précédent. Ayant choisi comme sujet l'étude et

l'enseignement, il fit dans ses discours le procès de la vieille routine, et démontra que les diverses sciences s'étaient corrompues, au cours des siècles, à cause de la sophistique ; comme conclusion il traita de la vraie méthode d'acquiescer et de développer les disciplines honnêtes devant un auditoire comme Louvain n'en avait jamais vu. Loin de garder jalousement ses opinions et ses préceptes en matière de pédagogie, il les exposait en toute occasion, longtemps avant qu'il ne les publiât dans son *De disciplinis*, 1531.

Au début de 1523, les malheurs qui accablaient sa famille en Espagne l'amènèrent, après beaucoup d'hésitations, à accepter la succession d'Antonio de Lebrija à l'Université d'Alcala. Comme la guerre avait éclaté entre Charles V et François I<sup>er</sup>, il résolut de regagner sa patrie sur un navire britannique, et il partit en conséquence pour l'Angleterre le 11 mai 1523. Le perspicace Thomas More parvint à le faire changer d'avis en lui obtenant une chaire dans le collège que le chancelier Wolsey faisait construire à cette époque à Oxford. En attendant l'achèvement de ce collège, les cours furent donnés au *Corpus Christi*, où Vives enseigna pendant plusieurs mois et contribua puissamment au réveil des études. Il eut parmi ses élèves des jeunes gens qui se sont illustrés plus tard dans l'histoire de leur pays, Edward Wotton, Richard Pate, John Helyar, Reginald Pole ; d'autres, tel Nicolas Udall, continuèrent le travail de leur maître, comme pédagogues ou littérateurs. Pour recommander la paix, il écrivit en ces années plusieurs mémoires adressés au Pape ou aux Souverains. Il proposa la fameuse solution à la question brûlante du paupérisme qui désolait Bruges : son *De Subventionem Pauperum*, 1525, fut accepté d'emblée, et pendant des siècles le système d'assistance publique qui y est prôné fut appliqué dans la plupart des villes de nos provinces. A la prière de l'ambassadeur impérial Louis de Praet, il composa un traité *De Consultatione*, et malgré cette diver-

sité de sujets qui l'occupaient, son attention ne se détournait jamais de l'éducation et de l'instruction. Il publia son *De Institutione Fœminæ Christianæ*, suivi plus tard du *De Officio Mariti*; le premier fut dédié à la reine Catherine, tandis que pour sa fille Marie, il écrivit un *De Ratione Studii* et le *Satellitium Animi*, qui fit tant d'impression sur la princesse qu'elle en choisit plus tard sa devise, et conforma toute sa vie à l'enseignement qui y est proposé. Au cours des dernières visites qu'il fit en Angleterre, Vives s'occupa de l'instruction de Marie Tudor, jusqu'au jour où il fut confiné, avec l'ambassadeur impérial Inigo de Mendoza, dans la maison d'un conseiller royal, à cause des sympathies trop prononcées pour la Reine dans le conflit du divorce. La menace des représailles amena leur libération d'une *custodia* qui avait duré près de quarante jours; Vives regagna Bruges le 7 avril 1528.

La perte de la faveur royale entraînait celle de la pension que Henri VIII lui avait fait payer pendant quelques années, et la nécessité de se remettre à la dure besogne de l'enseignement. Il ne pouvait guère compter sur la pension que la Reine lui avait concédée, surtout après qu'il eut encouru aussi sa disgrâce : elle l'avait fait venir des Pays-Bas, avec Louis de Schore et Gilles de la Blocquerie, pour l'assister dans son procès devant les cardinaux Camppegio et Wolsey. Il lui avait déconseillé de se défendre pour ne pas avoir l'air d'admettre même la possibilité d'un doute, et il l'avait engagée à en appeler au jugement du Pape en personne, plutôt que de se prêter à ce qu'il considérait comme une comédie inventée pour apaiser la conscience de la nation. Ce ne fut qu'après avoir subi les premiers interrogatoires que Catherine comprit que Vives avait eu raison. Dans l'entre-temps, celui-ci n'oublia jamais que l'Angleterre avait été pour lui une *hospita benignissima*; il réserva à la Reine les plus grands éloges dans ses écrits, et, encore en janvier 1531, il offrit au Roi ses conseils en le conjurant de

songer à la paix générale et à son propre honneur.

Dans sa maison à Bruges, Vives logea des jeunes gens auxquels il donna l'instruction : ce furent principalement des Espagnols, issus des premières familles; entre autres, Rodrigo Maurique, Juan Castello, Benavidius Gomez, Pedro Malvenda et Ferdinand Ruiz de Villegas. Même après avoir quitté la maison de Vives pour l'Université, ils y revinrent régulièrement, et ils en firent comme un centre de vie ibérique : de la sorte, Ignace de Loyala passa quelque temps sous son toit hospitalier, ce qui explique la grande ressemblance du système éducatif adopté dans la jeune Société avec celui de Vives.

En 1531, il publia le plus remarquable de ses travaux, le *De Disciplinis*, fruit de longues années de recherches et d'expérience. Pour mieux répandre ses théories pour le bien de l'humanité, il séjourna souvent pour quelque temps à Louvain, et y communiqua ses vues et son savoir aux jeunes générations. Il y trouva une appréciation toujours grandissante et un intérêt vivace, qui doit lui avoir fait plus de plaisir que les présents princiers que lui firent Charles V, Jean III, roi de Portugal, et l'archevêque Alphonse Manrique, primat d'Espagne, auxquels il dédia ses ouvrages. Travailleur infatigable malgré sa santé débile, il éditâ, en 1533, les trois livres *Rhetoricæ, sive de Dicendi Ratione*; en 1535, *Animi Exercitatio in Deum*, dont plusieurs passages furent insérés dans le *Book of Prayer* d'Édouard VI; en 1536, *De Conscribendis Epistolis*; en 1537, des commentaires sur les *Convivia* de Philèphi et les *Bucolica* de Virgile; en 1538, *De Anima et Vita*, de même que les *Exercitationes Linguae Latinae*. Ce dernier ouvrage, le plus populaire de ses écrits, fut composé, ou du moins remanié, pendant qu'il instruisait à Bréda Doña Menza de Mendoza, l'épouse de Henri, comte de Nassau. Un dernier ouvrage, posthume, une défense raisonnée de la religion, entrepris pour substituer une croisade pacifique aux persécutions des

Juifs et à la guerre aux Musulmans, fut édité en 1542 à Bâle par son ami intime François de Cranevelt.

Dans plusieurs de ses lettres, Vives déclara son attachement à nos provinces, qu'il appela sa patrie : *patriam Flandriam et Brabantiam nomino, in quam voluntate propria ascitus sum*. C'est dans nos provinces qu'il a trouvé sa formation définitive, et qu'il a élaboré à peu près toutes les pièces de cette vaste œuvre, dont Érasme louait déjà en 1520 l'excellence, la variété et la profondeur : *usque adeo valet illi ubiubi intruderit ingenium mire versatili*. Une édition complète de ses écrits, à part la *Civitas Dei*, parut à Bâle en 1555, en deux volumes; une autre, en huit volumes, fut publiée à Valence de 1782 à 1790 par Gregorio Mayans y Ciscar. Les nombreuses éditions et traductions de ses différents ouvrages attendent encore une bibliographie complète qui permettra de constater l'influence exercée au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> siècle par ce travailleur obscur, dont souvent le nom ne fut pas même cité, alors que des pages entières de ses ouvrages furent empruntées ou traduites.

C'est surtout au XX<sup>e</sup> siècle que ses mérites sont reconnus. Son travail *De Veritate Religionis Christianæ* est apprécié à présent comme un des premiers et des meilleurs traités d'apologétique. L'économie politique considère Vives comme un pionnier dans l'œuvre de l'assistance publique. Les pacifistes célèbrent non seulement ses ouvrages d'érudition théorique, *De Concordia Humani Generis* et *De Pacificatione*, mais les admonestations courageuses de l'humble savant aux têtes couronnées de son temps, au nom de l'humanité souffrante. Condamné naguère comme un philosophe sans valeur, Vives est devenu le « Père de la Psychologie moderne ». Il étudie, en effet, l'*Anima* et la *Vita* dans leurs manifestations internes et externes, dans les mouvements comme dans les sensations, et il remplace les considérations théoriques par des recherches expérimentales. Il voulait se servir de cette psychologie

comme d'une base solide pour ses principes pédagogiques. Il voulait dégager de cette étude de l'âme, de ses facultés et de ses rapports avec les sens et le corps, la connaissance des dangers à éviter, et des moyens à employer dans l'enseignement et l'éducation. Il dénonça, il y a quatre siècles, l'influence de l'hérédité sur le caractère, et indiqua les lois de l'association des images et des pensées, comme les meilleures formatrices de la mémoire et de l'imagination.

Vives est avant tout pédagogue : les services qu'il a rendus à l'humanité en cette matière ne se confinent pas dans la composition des colloques, qui ont communiqué à plusieurs générations la science de la vie avec la langue littéraire. Il créa, en effet, un système complet de l'éducation humaine, à commencer par l'enseignement de la mère jusqu'à la plus élevée des sciences. Dans son *De Disciplinis*, il étudie en détail chaque stade du développement intellectuel et moral, et il prodigue des conseils qui ont grandement contribué à la réorganisation rationnelle des écoles. Les pédagogues de son époque et des temps postérieurs ont appliqué ses principes et ses méthodes, et les ont proposés à leur tour dans leurs traités théoriques. Mais ils ne l'ont pas suivi jusqu'au bout. Vives, en effet, a pressenti les besoins des générations qui le suivent de trois, quatre siècles : on trouve énoncées dans son ouvrage des théories qui semblent tout à fait modernes : l'enseignement par la langue maternelle; l'éducation intellectuelle de la femme; la participation active de l'élève à son développement; la nécessité de la gymnastique et des jeux; la grande importance de la préparation adéquate du personnel enseignant et la création d'écoles d'application, où les candidats s'exercent sous l'œil de maîtres expérimentés, et où ceux qui désirent nommer des instituteurs ou des professeurs peuvent les choisir après les avoir vus à l'œuvre. Vives a devancé son temps même dans la manière dont il veut qu'on considère les branches enseignées :

ainsi, au lieu d'être une nomenclature de batailles et d'avènements, l'histoire doit servir d'introduction à la façon de penser et de vivre des époques passées, tandis que la géographie étudiera, avant tout, comment l'homme s'adapte aux différentes conditions de la nature. Il a, enfin, énoncé que, comme fin dernière, tout enseignement doit viser au développement moral et religieux de l'élève, à son *humanisation*. Il exige que le pédagogue soit pour les jeunes gens confiés à ses soins non seulement un instructeur dans les choses intellectuelles, mais un formateur du caractère moral, surtout par son exemple. En cela, Vives a été un modèle parfait : à sa vaste érudition et à son jugement sûr, il a joint une vie noble : aussi, l'illustre innovateur en matière d'étude et d'enseignement se révèle comme l'expression la plus adéquate du grand mouvement qui anime la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, comme l'humaniste idéal.

H. de Vocht.

Io. Lodovici Vivis Valentini, *Opera in duos distincta tomos* (Bâle, 1555). — Gregorius Majansius, *Joannis Ludovici Vivis Valentini Opera omnia* (Valence, 1782-1790). — Ioannis Lodovici Vivis Valentini, *Epistolarum... Farrago* (Anvers, 1756). — Desiderii Erasmi, *Opera omnia : Tomus tertius qui complectitur Epistolas* (Leyde, 1703). — Bonilla y San Martin, *Clarorum Hispanensium Epistolæ* (dans *Revue Hispanique*, VIII, 1904, pp. 261 et suiv.). — P. S. et H. M. Allen, *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami* (Oxford, 1913, et suiv., t. III, pp. 508 et suiv., t. IV à VIII). — H. de Vocht, *Litteræ Viromum Eruditorum ad Franciscum Croneveldium 1522-1528* (Louvain, 1928). — M. Bataillon, *Du Nouveau sur J.-L. Vives* (dans le *Bulletin Hispanique*, XXXII, 1930, pp. 97-113). — H. de Vocht, *Moumenta Humanistica Lovaniensia. Texts and Studies about Louvain Humanists in the first half of the XVIIth century : Vives and his Visits to England. — Rodrigo Manrique's Letter to Vives. — John Helyar, Vives' disciple* (Louvain, 1934), pp. 1-60, 425-488, 585-608.

Petrus Opmeer, *Opus chronographicum Orbis Univerſi a mundi exordio usque ad annum M. DC. XI. Prior Tomus* (Anvers, 1611), pp. 459, 476. — Valerius Andreas, *Bibliotheca Belgica* (Louvain, 1643), pp. 863-864. — Id., *Fasti Academicæ Studii Generalis Lovaniensis* (Louvain, 1650), pp. 337-338. — N. Paquot, *Mémoires pour servir à l'Histoire Littéraire des Pays-Bas* (Louvain, 1763), t. II, pp. 34-60. — Gregorius Majansius, *Joannis Ludovici Vivis Valentini Vita* (Valence, 1790). — A. J. Nameche, *Mémoire sur la Vie et les Écrits de Jean-Louis Vives* (Bruxelles, 1841, *Mém. Couronn. de l'Acad. Roy. de Belg.*, t. XV). — E. Dauw, *Joannis Ludovici Vives Præconiium*, dans l'*Annuaire de l'Univer-*

*sité de Louvain* (Louvain, 1847, pp. 224-234). — Carlos Mallaina, *Estudio biografico de Juan-Luis Vives* (Burgos, 1872). — E. van den Bussche, *Luis Vives, Notes biographiques* (Bruges, 1871, et *La Flandre*, VII, 1876, pp. 291-328). — A. Lange, *Vives* (dans K. A. Schmid, *Encyclopædie*, Leipzig, 1887, pp. 776-851). — Kaiser, *Johannes Ludwig Vives 1492-1540* (dans l'*Histor. Jahrbuch der Görresgesellschaft*, 1894, pp. 307 et suiv.). — Ad. Bonilla y San Martin, *Luis Vives y la Filosofia del Renacimiento* (Madrid, 1903). — Foster Watson, *Vives : On Education, together with an Introduction* (Cambridge, 1913). — Desdévives du Désert, *Luis Vives* (dans *Revue Hispanique*, 1903, pp. 373-412). — Foster Watson, *Luis Vives, el Gran Valenciano* (Oxford, 1922). — Henri de Vocht, *Joannes Ludovicus Vives 1492-1540 : Zijn Leven en zijne Werken* (dans *Nova et Vetera*, XV, Bruxelles, 1933, pp. 337-348).

W. Francken, *Johannes Ludovicus Vives, de Vriend van Erasmus* (Amsterdam, 1833). — G. Eulitz, *Der Verkehr zwischen Vives und Budæus* (Chemnitz, 1897). — P. S. Allen, *Ludovicus Vives at Corpus* (dans *Pelican Record*, VI, Oxford, 1902, pp. 436-460). — Th. G. A. Kater, *Johann Ludwig Vives und seine Stellung zu Aristoteles* (Erlangen, 1908). — O. Bürger, *Erasmus von Rotterdam und der Spanier Vives* (Munich, 1914). — Foster Watson, *The Spanish Element in Luis Vives* (dans *Archiv de l'Institut de Ciencias*, II, Barcelone, 1913). — Foster Watson, *Les Relations de Joan Luis Vives amb els Anglesos i amb l'Angleterra* (Barcelone, 1918). — Foster Watson, *The Influence of Valencia and its Surroundings on the later life of Luis Vives as a Philosopher and a Teacher* (Valence, 1927).

J. Massebieau, *Les Colloques scolaires du seizième siècle et leurs auteurs* (Paris, 1878), pp. 158-177. — R. Heine, *Das lateinische Übungsbuch des Humanisten J. L. Vives* (Berlin, 1880). — J. Bröring, *Die Dialoge des J. L. Vives* (Oldenbourg, 1897). — Foster Watson, *Tudor Schoolboy Life : The Dialogues of Juan Luis Vives* (Londres, 1908). — Foster Watson, *J. L. Vives and St Augustine's « Civitas Dei »* (dans *The Church Quarterly Review*, LXXVI, 1913, pp. 427-434).

H. G. Braam, *Dissertatio Theologica, exhibens J. L. Vives Theologiam Christianam* (Groningue, 1853). — P. Graf, *Ludwig Vives als Apologet*, *Ein Beitrag zur Geschichte der Apologetik* (Fribourg, Breisgau, 1932).

G. Lecigne, *Quid de rebus politicis senserit J. Ludovicus Vives?* (Lille, 1898). — Carlos Riba y Garcla, *Luis Vives y el Pacifismo* (Zaragoza, 1933).

J. de Bosch-Kemper, *J. L. Vives, geschicht als christelijk Philantroop der 16<sup>e</sup> Eeuw* (Amsterdam, 1851). — P. de la Escosura, *La Beneficencia en el siglo XVI. Consideraciones sobre el opusculo de Juan Luis Vives Del socorro de los pobres* (dans *Revista de Espana*, 1876, t. XLVIII, pp. 493-210, 339-356, 462-481; t. XLIX, pp. 68-87, 187-204). — Dr Würkert, *Die Schrift Ludwig Vives « Ueber die Armenpflege »* (Plyna, 1901). — W. Weitzmann, *Die soziale Bedeutung des Humanisten Vives. Eine Analyse und Würdigung seiner Schrift : De subventione pauperum* (Leipzig, 1905). — J. Mayer, *Die flandrische Stadt Brügge als Wiege neuerzeitlicher Armenreform* (Fribourg, Breisg., 1935).

F. de los Rios y Portilla, *Juan Luis Vives, en sus tres libros « De prima philosophia », combina las doctrinas de Platon y de Aristoteles con la de dos Padres de la Iglesia* (Madrid, 1864). —

R. Pade, *Die Affektenlehre des Vives* (Munster, 1893). — G. Hoppe, *Die Psychologie des J. L. Vives* (Erlangen, 1901). — A. Bonilla y San Martin, *Luis Vives y la Filosofia del Renacimiento* (Madrid, 1903), pp. 263-370. — R. Gunther, *In wie weit hat Ludwig Vives die Ideen Bacon von Verulam vorbereitet?* (Leipzig, 1912). — Foster Watson, *J. L. Vives, the Father of modern psychology* (dans *The Psychological Review*, XXII, 1915). — E. Rivari, *La sapienza psicologica e pedagogica di L. Vives* (Bologne, 1922). — W. Dillhey, *Die Function der Anthropologie in der Kultur des 16. und 17. Jahrhunderts* (Leipzig, 1923), t. II, pp. 423-29. — F. Pfeiffer, *Vives und seine Stellung zur Scholastik* (Cologne, 1924). — B. Michaelis, *Die philosophischen Grundlagen der Pädagogik des Johann Ludwig Vives* (Brunswick, 1931). — T. Carreras i Artau, *Historia del Pensament filosòfic a Catalunya* (Barcelona, 1931), pp. 73-82.

R. Heine, *Joh. Ludwig Vives. Ausgewählte pädagogische Schriften* (Leipzig, 1881). — J. Wychgram, *J. L. Vives ausgewählte Schriften* (dans *Lindner's pädagogische Klassiker*, Vienne, 1883). — A. Lange, *Vives* (dans K. A. Schmid, *Encyklopädie des gesamten Erziehungs- und Unterrichtswesens*, Leipzig, 1887, t. IX, pp. 776-851). — Ch. Arnaud, *Quid de pueris instituentis senserit Ludovicus Vives?* (Paris, 1887). — E. Böök, *Joannes Ludovicus Vives, en Reformator inom den pedagogiska vetenskapen* (Helsingfors, 1887). — T. Thibaut, *Quid de puellis instituentis senserit Ludovicus Vives?* (Paris, 1888). — P. Haase, *Die Pädagogik des Spaniers J. L. Vives und sein Einfluss auf J. A. Comenius* (Erlangen, 1890). — A. Nebe, *Vives, Atstedt, Comenius in ihrem Verhältnis zueinander* (Elberfeld, 1890). — O. Denk, *Juan Luis Vives. Zu seiner vierhundertjährigen Gedächtnisfeier* (Donauwörth, 1892). — P. Schäfer, *J. L. Vives* (dans A. J. Cüppers, *Zeitschr. für Erziehung und Unterricht*, XLI, 1893, pp. 437-465, 495-498, 533-548). — B. Vadier, *Un moraliste du XVI<sup>e</sup> siècle: Jean-Louis Vives et son livre de l'Éducation de la Femme chrétienne* (Genève, 1892). — F. Kayser, *J. L. Vives, pädagogische Schriften* (dans *Bibliothek der katholischen Pädagogik*, VIII, Fribourg, Breisg., 1896). — F. Kuypers, *Vives in seiner Pädagogik. Eine quellennässige und systematische Darstellung* (Leipzig, 1897). — A. Messer, *Quintilian als Didaktiker und sein Einfluss auf die didactisch-pädagogische Theorie des Humanismus* (Leipzig, 1897), pp. 437-469. — M. A. Berninger, *Joh. L. Vives, der Begründer der neuen Pädagogik* (Kempten, 1899). — W. H. Woodward, *Studies in Education during the Age of the Renaissance 1400-1600* (Cambridge, 1906, pp. 180-210). — Fr. Kuypers, *Vives* (dans Rein, *Enzyklopädisches Handbuch der Pädagogik*, IX, Langensalza, 1909, pp. 660-666). — J. M. Hofer, *Die Stellung des Desiderius Erasmus und des Johann Ludwig Vives zur Pädagogik des Quintilian* (Erlangen, 1910). — G. Siske, *Willens- und Charakterbildung bei Johann Ludwig Vives* (Breslau, 1911). — Foster Watson, *Vives and the Renaissance Education of Women* (London, 1912). — Th. Edelbluth, *J. L. Vives' pädagogische Hauptschriften* (Paderborn, 1912). — Foster Watson, *Vives: On Education. A Translation of the « De tradendis disciplinis » of Juan Luis Vives* (Cambridge, 1913). — W. Kammel, *J. L. Vives und die experimentelle Didaktik* (dans *Pharus*, IV, Donauwörth, 1913, p. 36-45). — W. Ruhmer, *Pädagogische Theorien über Frauenbildung im Zeitalter der Renaissance* (Bonn, 1915), pp. 53-77. — J. Götter, *Vives* (dans

*Roloff, Lexikon der Pädagogik*, V, Fribourg-Breisg., 1917, pp. 543-558). — Foster Watson, *J. L. Vives, A scholar of the Renaissance* (dans *Transact. Roy. Soc. Lit.*, 1931). — G. L. Michaud, *Luis Vives and Rabelais' Pedagogy* (dans *Public. Mod. Lang. Assoc.*, XXXVIII, New-York, 1923, pp. 419-424). — Foster Watson, *Vives y sus doctrinas pedagogicas*. — J. Parmentier, *Juan Luis Vives: Sus Teorias de la educacion y su influjo sobre los pedagogos ingleses*. — Ch. Peynaud, *La Pedagogia de Vives* (Madrid, 1923). — K. Wolf, *Joh. L. Vives und J. Sturm* (dans *Zeitschr. für Geschichte der Erziehung und des Unterrichts*, XVII, Berlin, 1929, pp. 154, etc.). — P. Jig, *De Selbstätigkeit als Bildungsprinzip bei Joh. Ludwig Vives* (Langensalza, 1931). — H. de Voelt, *Vives' Opvoedkundige Werken* (dans *Nova et Vetera*, XVI, Bruxelles, 1934, pp. 25-36).

**VIVIEN (Georges) ou VIVIENNUS**, juriconsulte, né à Anvers en 1536. Nous ignorons la date de sa mort. Il était le fils de Pierre Vivien, de Valenciennes, et de Jacqueline Baillard, qui, de deux mariages, eut trente-deux enfants, dont les premiers nés furent vingt-cinq fils. Georges, qui était le dixième et dernier enfant du premier lit, fréquenta les cours de l'Université de Louvain où il fut proclamé maître ès-arts en 1555. Il s'y adonna successivement à l'étude de la médecine, de la théologie et du droit et y fut l'élève du fameux juriconsulte Mudée. Il voyagea ensuite en Espagne et en Angleterre et reçut une dernière formation scientifique en France. Il y conquit le diplôme de docteur en droit et professa dans un collège à Paris.

Rentré au pays en 1562, il pratiqua d'abord en qualité d'avocat au Conseil de Brabant, puis fut pendant quelques années « jurat » de l'évêque de Cambrai. Vers 1570, les troubles l'obligèrent à se réfugier à Cologne. Il y enseigna le droit (d'abord à titre privé, puis publiquement aux frais de la ville) et y devint assesseur à la cour du prince-archevêque. Il y fut en butte à la malveillance. On lui reprocha d'avoir des complaisances pour le calvinisme et le luthéranisme, mais il n'eut pas de peine à se disculper.

Vivien a beaucoup écrit, en latin et en français. On trouvera la liste complète de ses œuvres dans Foppens; parmi celles-ci nous citerons :

1. *Oeconomicorum seu Ethopoliticorum centones*. Traité de morale en quatre

livres, dédié à Martin del Rio. Composé dès 1563. — 2. *De officio probi Patris familias libri IV* (Louvain, 1563, in-8°). — 3. *De officio probae Matris familias* (Anvers, Veuve Martin Nutius, 1563), in-8°. Dédicace à Marguerite d'Autriche, de Bruxelles, le 23 février 1563. Traduction allemande à Leipzig en 1565. Ce traité, dans lequel l'auteur étudie longuement les devoirs de la mère de famille, doit beaucoup à Érasme et à Vivès. — 4. *Synopsis utriusque iuris* (Louvain, Wellaeus, 1563, in-8°). Dédicace à Viglius d'Ayitta, de Bruxelles, 1<sup>er</sup> mai 1563. Répertoire de lois, règles, formules et brocards juridiques rangés par ordre alphabétique avec renvois aux sources. — 5. *Enchiridion de verborum ac rerum significatione adiectis scholiis* (Cologne, P. Horst, 1570, in-8°). — 6. *Iustiniani institutiones iuris civilis emendatae* (Cologne, Th. Baumius, 1571, in-8°). — 7. *Delinatio elementorum christianismi* (Cologne, A. Rosthius, 1577, in-fol). — 8. *Laetus Introitus. Die Blyde Incomst den Hertochdomme van Brabant...* (Cologne, God. Hertshorn ou Cervicornus, 1577, in-4°). Dédicace à Don Juan d'Autriche, de Cologne, le 6 mai 1577. Édition augmentée, avec commentaire de G. Vivien. Le texte est en flamand, le commentaire et les notices sont en latin.

Alphonse Roersch.

Sweetius, *Athenae*, 1628, p. 276. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 267. — Popens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 343.

**VIVIEN (Jean)**, humaniste, né à Valenciennes; décédé à Aix-la-Chapelle, le 12 septembre 1598. Ce personnage, qui était un grand négociant de la place d'Anvers et qui fut aumônier de la ville, était également un collectionneur éclairé et un archéologue averti : il possédait à Anvers une somptueuse demeure remplie d'antiquités et d'objets d'art et pourvue d'un fort beau médaillier. Il était en relations avec nombre de personnages marquants de l'époque, ainsi que l'atteste son *Album amicorum* conservé à la bibliothèque de l'Université d'Utrecht. Christophe Plantin, Hubert Goltz, Arias Montanus, Charles de l'Ecluse, Ortelius, Guicciardin, Lucas de Heere, Juste

Lipse y témoignent de leur estime et de leur attachement. Avec Lipse notamment, Vivien entretint un commerce épistolaire suivi. La plupart des lettres qu'ils échangèrent de 1584 à 1595 nous ont été conservées dans la *Sylloge epistolarum* de Burmann et dans les Centuries épistolaires de Lipse. Elles renferment de nombreux détails sur la vie et les travaux des deux amis.

Vivien a laissé des paraphrases en vers de l'Écclésiaste et du Cantique des Cantiques de Salomon que Lipse prisait fort (Anvers, Plantin, 1580 et 1582, in-32). Cependant, c'est une autre de ses publications qui a sauvé son nom de l'oubli. Nous voulons parler du récit de voyage qu'il écrivit en collaboration avec Ortelius en 1575, et qui parut à Anvers en 1584 : *Itinerarium per nonnullas Galliae Belgicae partes, Abrahami Ortelii et Ioannis Viviani ad Gerardum Mercatorem cosmographum* (Anvers, Chr. Plantin; in-12 avec planches).

Le voyage eut lieu en 1575, au début de l'automne. Partis d'Anvers en compagnie de Jérôme Scholiers, nos érudits parcoururent tout l'est de la Belgique, passant par Louvain, Gembloux, Namur, Liège, Tongres, Spa et Bastogne; puis, faisant route par Arlon et Luxembourg, gagnèrent Nancy, Pont-à-Mousson, Metz, Thionville, Grevenmacher, Igel, Trèves et Coblenze. Écrit en un style simple et familier, leur récit est des plus instructif et demeure une source de précieux renseignements. Tout en étant attentifs aux beautés du paysage et aux productions des régions qu'ils traversent, les deux auteurs relèvent une foule de particularités, décrivent les monuments et les œuvres d'art, explorent les bibliothèques, déchiffrent les inscriptions et les manuscrits, identifient les anciens noms de lieux et rendent visite aux savants et aux collectionneurs.

Vers 1590, Vivien fut chassé d'Anvers par les troubles et dut se réfugier avec sa famille à Aix-la-Chapelle. Il y acquit une maison : le 26 juin 1592, il invitait Juste Lipse à venir l'y rejoindre; il y finit ses jours.

Alphonse Roersch.



*Album amicor.* de J. Vivien à la Bibl. univ. d'Utrecht (Hs kast 7, pl. D, n° 23). — J. Lipse, *Cent. I ad Belgas*, ép. 3 et 5; *ibid.*, II, ép. 16; *Cent. I Misc.* ép. 49 (datée par erreur 1574 au lieu de 1584). — Burmann, *Sylloge*, ép. 422-434. — Swaertius, *Athenae*, 1628, p. 482. — Valère André, *Bibl. belg.*, 3<sup>e</sup> éd., 1643, p. 377. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 716.

**VIVIEN (Jean)**, religieux, chroniqueur, appartenait à une famille de la vieille bourgeoisie montoise. Vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle, il fit profession au Val-des-Écoliers, prieuré de chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, à Mons, et y obtint la charge de procureur. Il écrivit une chronique, aujourd'hui perdue, rappelant notamment l'histoire de son monastère sous l'administration de Paul Ghesquière, prieur du Val, de 1449 à 1465.

Édouard Poirelot.

G. Decamps, *Le Val des Écoliers (Annales du Cercle archéologique de Mons)*, t. XIX, pp. 72, 262). — Dom Ursmer Berlière, *Monasticon belge*, t. I, p. 447.

**VIVIENNUM (Georges)**, jurisconsulte. Voir **VIVIEN (Georges)** ou **VIVIENNUM**.

**VIVIER (Albert-Joseph)**, musicien et théoricien de la musique, né à Huy le 15 décembre 1816, mort à Bruxelles le 3 janvier 1903. Fils d'Albert Vivier, négociant, et de Marie-Thérèse Gorissen, il fait ses premières études musicales dans sa ville natale et les poursuit au Conservatoire de Bruxelles à partir de 1842. Il a comme maîtres Bosscelet, pour l'harmonie, et Fétis, pour la composition. Il est principalement attiré par les problèmes théoriques que propose l'art musical. Les traités qu'il publie de 1863 à 1897 révèlent son esprit de recherche.

Fétis insiste sur les particularités de ses théories : Vivier tend à considérer comme sons étrangers à l'harmonie naturelle toutes les appoggiatures ; il entrevoit très tôt la possibilité d'un système tonal par quart de ton. Il fait même construire un instrument à clavier accordé suivant ce principe.

Les compositions de Vivier n'ont pas laissé de traces : il faut signaler des romances avec accompagnement de

piano ; un opéra en un acte : *Padillo le Tavernier*, représenté à Bruxelles en mai 1857.

Plus tard, Vivier semble se préoccuper moins de musique. Lorsqu'en 1838 Pougin publie le supplément à la biographie de Fétis, il signale que Vivier dirige à Bruxelles un dépôt d'une fabrique de cristaux. De fait, cela ne l'empêche pas de poursuivre ses recherches puisqu'on le voit publier des ouvrages théoriques jusqu'en 1897.

Les traités écrits par Vivier sont :

1<sup>o</sup> *Traité complet d'harmonie théorique et pratique, vocale et instrumentale*, Bruxelles, 1862. Cet ouvrage fut réédité successivement en 1867, 1870, 1877, 1890 ;

2<sup>o</sup> *Des vrais rapports des sons musicaux*, Bruxelles, 1893 et 1894 ;

3<sup>o</sup> *Transformation des instruments à cordes*, Bruxelles, 1893 ;

4<sup>o</sup> *Éléments d'acoustique musicale*, Bruxelles, 1897.

Suzanne Clercx.

Fétis, et Fétis-Pougin, *Biographie universelle*, s. v<sup>o</sup> *Vivier*. — Dent, *Dictionary of modern music and musicians*, Londres, 1924, s. v<sup>o</sup> *Vivier* (Article de E. Glösson). — *Bibliographie nationale*, t. IV, p. 288.

**VIVIER (Martin DE)**, orfèvre liégeois du xvii<sup>e</sup> siècle. L. Abry cite son nom à côté de celui de H. Zutman dans la liste des orfèvres en activité vers 1508, mais les documents officiels semblent prouver que la maturité de l'artiste doit être placée à une époque plus tardive. C'est, en effet, entre 1556 et 1559 que Martin de Vivier fut inscrit au métier des orfèvres ainsi qu'il ressort d'une transcription, faite par le même Abry, d'un registre du métier. C'est aussi à la seconde moitié du siècle que se rattachent toutes les mentions d'orfèvres de ce nom relevées dans les archives de l'État, à Liège.

Martin de Vivier, orfèvre, est cité tout d'abord le 20 janvier 1553 (Greffe bourguignon, Saisies, 33,4012<sup>o</sup> 112 v<sup>o</sup>).

Le 4 avril 1567, le droit de bourgeoise de la cité est accordé à maître Martin Van den Wyer, dit de Vivier, orfèvre (Échevins de Liège, Cris du Perron, reg. 267, f<sup>o</sup> 121).

En 1553, un Martin Van de Weyer est signalé à Tongres parmi les orfèvres employés à l'exécution ou à la restauration des reliquaires de l'église Notre-Dame. S'agit-il d'un seul et même personnage? On ne peut l'affirmer car rien n'est connu encore de la carrière artistique et de la personnalité de l'orfèvre. Des renseignements d'ordre pratique fournis par les archives, on peut conclure qu'il était en relation étroite avec les orfèvres contemporains, soit par suite d'alliances, soit pour des raisons d'intérêt matériel.

C'est ainsi qu'on relève, le 28 juin 1554, une plainte déposée par Martin de Vivier, orfèvre, contre Piron Zutman, son beau-frère, également orfèvre (Échevins de Liège, Plaintes, reg. 229, f° 114).

Il avait épousé, en premières noces, Oudon de Bomershoven, dont le nom fut porté, comme on sait, par plusieurs orfèvres originaires de Tongres. Il occupait, rue Gérardrie, une maison dite « au Calice d'Or » joignant, d'une part, celle dite de « l'Arbre d'Or » et, d'autre part, celle de « la Main d'Or » habitée par Cornelis d'Ans, autre orfèvre connu.

Ces indications intéressantes sont fournies par le testament de l'orfèvre daté du 12 septembre 1578 (Échevins de Liège, Convenances et Testaments, Greffe Harenne, 1580-1583, f° 64v°) et par le codicille qu'il y ajouta le 3 juillet 1579 (ibid., f° 27v°). Ces deux pièces permettent de compléter les renseignements donnés par Th. Gobert sur l'occupant du « Calice d'Or », qu'il nomme Martin van der Wier, fils de Ghoert van de Wier, de Vuysherck.

L'instabilité de l'orthographe des noms propres au XVI<sup>e</sup> siècle ajoute à la difficulté des problèmes concernant les relations et la filiation des artistes. Jean-Martin Duvivier, qui travaillait au début du siècle, ne peut-il, de ce fait, être considéré comme un représentant de la famille de notre orfèvre?

Suzanne Gevaert.

L. Ahry, *Les hommes illustres de la nation belge*, éd. H. Nelbig et St. Bormans, 1867, p. 301. — St. Bormans, *Extraits des cris du*

*Péron de la Cité de Liège*, dans *Bulletin de la société littéraire et scientifique du Limbourg*, t. X, p. 207. — J. Breuer, *Les orfèvres du Pays de Liège. Une liste des membres du métier*, dans *Bulletin de la société des bibliophiles liégeois*, t. XIII (1935), nos 293 et 464. — Th. Gobert, *Les Rues de Liège*, s. v. Gérardrie. — E. Poncelet, *Les auteurs du buste-reliquaire de saint Lambert*, dans *Leodium*, t. XXVIII (1905), p. 44 et note 3. — Archives de l'État à Liège.

**VLADERACCUS (Christophe)**, humaniste, né à Geffen près de Bois-le-Duc en 1520; décédé en cette ville, le 15 juillet 1601. Il était le fils naturel de Gérard van Vladeracken, chevalier, seigneur de Geffen. Il fit ses études à l'Université de Louvain et y prit ses grades en 1545. En 1551, il fut nommé régent et co-recteur du collège d'Amersfoort. Il passa en 1559 au célèbre collège des Hiéronymites de Bois-le-Duc et y enseigna les humanités pendant quarante ans. Il exerça aussi les fonctions rectorales de 1589 à 1599.

Cet excellent professeur, qui était très versé en latin, en grec et en hébreu, a laissé tout une série de manuels scolaires. Nous citerons :

1. *Enrichidion selecturum precum* (Bois-le-Duc, J. Turnhautus, 1583, in-16).
- 2. *Epitome dialectices Augustini Hunnaei* (ibid., J. Schefferus, in-12). Vladeraccus connut certainement Hunnaeus à Louvain (voir t. IX, col. 711 et suiv.).
- 3. *Selectissimae latini sermonis phrasae ex Cicerone belgicae et gallice redditae* (Anvers, Plantin, 1586, in-8°). Plusieurs éditions. — *Formulae ciceronianae epistolis conscribendis utilissimae* (Anvers, Plantin, 1586, in-8°).
- 5. *Polyonyma ciceroniana vario indice, ut diversarum nationum linguis servire possint accommodatissime conscripta* (Anvers, Plantin, 1588, in-8°). Recueil de mots flamands rangés par ordre alphabétique, avec la traduction française et l'équivalent dans la langue cicéronienne (avec renvoi au passage correspondant de Cicéron). La dédicace au magistrat d'Amersfoort (de Bois-le-Duc, 30 juin 1584), est fort curieuse et a exactement été résumée par Paquot : elle renferme un pittoresque tableau de l'état des études à Amersfoort, ville où presque tout le monde sait parler le latin, où de

simples artisans le comprennent, et où les jeunes filles, voire les servantes, chantent communément des chansons en cette langue. L'ouvrage eut de nombreuses rééditions (Anvers, 1597, 1610, 1616; Utrecht, 1616; Rouen, 1625); celle d'Anvers, 1616, que nous avons sous les yeux, contient également : *Selectissimae phrasae* (voir ci-dessus, n° 3) et *Silva vocabulorum barbarorum*, recueil de barbarismes avec l'expression équivalente en belle prose cicéronienne. — 6. *Leges scholae Ducis-Silviae* (Bois-le-Duc, J. Turnhautus, 1593), in-8°. — 7. *Flores M. Accii Plauti selecti cum scholiis* (Anvers, J. Moretus, 1597, in-12). Sentences, locutions proverbiales et phrases tirées de Plaute, avec explication des termes difficiles. A été reproduit à Douai en 1619 dans *Veterum philologiae aconomia*, in-12.

On doit également à Vladeraccus quelques poèmes : notamment, un éloge de Macropodius, son prédécesseur à Bois-le-Duc (Anvers, 1565, dans une *deploratio* en l'honneur de M.), et un éloge de Christophe Plantin, demeuré manuscrit. M. Maur. Sabbe signale des lettres du grand imprimeur à Vladeraccus (dans la *Correspondance de Chr. Plantin*, VIII et IX) et des lettres de Vladeraccus à Jean Moretus (aux archives plantiniennes XCIV, 327).

De son mariage avec Christina Bellaerts, notre personnage eut plusieurs enfants, notamment Jean et Pierre Vladeraccus, dont les notices suivent.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 178. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1613, p. 139. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 181. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. I, 1765, pp. 81-82. — J.-C. van Slee, dans *Allg. D. Biogr.*, t. XL, 1896, p. 86. — Cunen, dans *N. nederl. b. woordenb.*, t. IX, 1933, col. 1214. — M. Sabbe, *De humanist. opleiding van Plantin's kleinkinderen*, Versl. kon. Vl. Akademie, 1924, pp. 17-18 du tirage à part.

**VLADERACCUS (Jean)**, surnommé FLOBAGER, FLORAGUS ou FLORAGIUS, humaniste, né à Bois-le-Duc, décédé en cette ville en 1616. Très instruit comme son père, il était en outre fort bon musicien et excellent calligraphe. Il est l'auteur de différents poèmes grecs et

latins qui parurent à Bois-le-Duc, chez J. Schoeffer, notamment : un éloge de cette ville, un éloge d'Ad. de Cortenbach, seigneur de Helmont, et un *de Observatione arcis helmoudanae*. Il traduisit également du flamand, en vers latins, un dialogue que les biographes belges du XVI<sup>e</sup> siècle ont trouvé fort plaisant : *Calvinus, dialogus poeticus* (Bois-le-Duc, J. Schoeffer, 1582, in-8°); Pluton y ordonne à Charon de ne plus transporter de calvinistes dans sa barque, de crainte qu'ils ne viennent jeter le trouble aux enfers comme ils l'ont fait en Europe.

On a confondu Jean Vladeraccus avec le poète latin Jean van Geffen (voir B. N., t. XXVI col. 410). Sweertius, Valère André et Foppens semblent cependant faire une distinction très nette entre ces deux personnages.

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, p. 424. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 501. — Foppens, *Bibl. belg.*, p. 639. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. I, p. 82. — M. Sabbe, *De humanist. opleiding...*, pp. 17-18. (vers de J. Vl. à la mémoire de Chr. Plantin aux archives plantiniennes, ms. CIII, f. 26). — Cunen, notice dans *N. nederl. b. woordenb.*, t. IX, p. 1214.

**VLADERACCUS (Pierre)** ou VLADERACKEN, humaniste, né à Bois-le-Duc, décédé à Oirschot en 1618. Entré dans la congrégation des Frères de la vie commune, puis ordonné prêtre, il fut régent d'humanités au Collège de Bois-le-Duc. Il y succéda à son père en tant que recteur. Toutefois, comme il était de complexion délicate, il dut abandonner le professorat et finit ses jours en qualité de curé à Oirschot, à quelque distance de sa ville natale. De même que Christophe et Jean Vladeraccus, il était fort instruit et capable d'enseigner aussi bien l'hébreu que le grec et le latin. Il a laissé les ouvrages suivants :

1. *Tobias, comædia sacra* (Bois-le-Duc, J. Turnhautus, 1595, in-8°). Cette pièce paraît perdue. — 2. *Carmen scholasticum seu natalitium pro anno Iubilari 1600* (ibid., 1600, in-4°). — 3. *Exsequiarum funebrium Philippo II, Hispan. Regi Sylvaeducis exhibitarum brevis et extemporaliq. quaedam descriptio*; s. l. s. a.

(Bois-le-Duc, in-4°). Description en 250 vers hexamètres des obsèques du roi Philippe II, célébrées en l'église Saint-Jean à Bois-le-Duc, le 8 novembre 1598. Cette pièce, qui fournit des indications sur les personnages qui figurèrent à la cérémonie, a été reproduite par Smit en 1910 (*Handelingen v. h. Genootsch. in N.-B.*), d'après l'exemplaire rarissime de la Bibliothèque royale de Belgique (V. H. 26683). — 4. *Diarium rerum per singulos dies in obsidione Silva-ducensi per Maur. Nassovium gestarum* (Louvain, J. Maes, 1602, pet. 8°, 24 pp.) Relation fort intéressante et précieuse des événements qui ont marqué les journées du 1<sup>er</sup> au 27 novembre 1601, lors de l'investissement de Bois-le-Duc par Maurice de Nassau. A été traduite et publiée en langue néerlandaise par Smit (*loc. laud.*) en 1910. A cette pièce devenue également rarissime, Vladeraccus a joint un poème, *Elenchus in Batavos*, rempli d'invectives à l'adresse des protestants hollandais. Ce morceau a été reproduit par Bochius en 1602 et par C.-R. Hermans en 1848. — 5. *Diva virgo Oorschootana ad sacrum Quercum*. Opuscule que l'auteur songea à publier en 1612-1614 chez Moretus et qui demeura inédit. Aug. Wichmans, qui en détenait le manuscrit autographe, en a publié un extrait en 1632 dans sa *Brabantia mariana*. — 6. Vladeraccus célébra, de son côté, en vers excellents la mémoire de Chr. Plantin. M. Sabbe, qui a signalé cette pièce, restée encore inédite, en fait grand éloge.

Alphonse Roersch.

Sweetius, *Athenae*, p. 638. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., p. 766. — Foppens, *Bibl. belg.*, p. 4017. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. I, pp. 82-83. — J. Bochius, *Historica narratio professionis SS. principum Alberti et Isab.*, 1602, p. 409. — Hoffman-Peerlkamp, *de Vita...*, 1822, p. 234. — C.-R. Hermans, *Verzameling van Kronijken, enz.*, Uitgaven Prov. Genootschap... in Noord-Brabant, 1848, p. 776 et nos XXI, XXIV, XLIV. — L.-S.-W. Smit, *Handelingen v. h. Prov. Gen. in N.-B.*, 1910, pp. 209-251. — Meindersma, notice dans *Nieuw n. biogr. woordenb.*, t. IV, 1918, col. 1393. — M. Sabbe, *de human. opleid.*, pp. 47-48.

**VLADERACKEN** (*Pierre*), humaniste. Voir VLADERACCUS (*Pierre*) ou VLADERACKEN.

**VLAMINCK** (*Louis DE*), poète flamand. Voir DE VLAMINCK (*Louis*).

**VLAMYNCK** (*Pierre-Jean DE*), dessinateur et graveur. Voir DE VLAMYNCK (*Pierre-Jean*).

**VLAS** (*Thomas*), dit LINEUS, humaniste et juriconsulte, né à Bommel (Gueldre) en 1505, mort avant 1579. Il suivit les cours de droit, à l'Université de Louvain, à partir du 27 août 1522. Il fut ensuite précepteur des fils de Madame de Laterdam, avec lesquels il séjourna à Saint-Omer. Pendant son séjour dans cette ville, il suivit les négociations de la Paix des Dames, signée à Cambrai le 3 août 1529. A cette occasion, il écrivit une apologie de la paix déguisée sous un éloge de la guerre, *Oratio in laudem belli*, publiée à Ypres et imprimée à Paris en 1531 par les soins de Christian Wechelius.

Devenu conseiller du comte Henri de Nassau, dans la baronnie de Breda, Lineus s'engagea dans l'enseignement, en donnant à l'Université de Louvain, à partir de 1536, un cours d'Institutes du droit romain. Vers 1540, il s'installa à Bruxelles en qualité d'avocat au Conseil de Brabant. Ses talents lui valurent bientôt la confiance de la ville de Bois-le-Duc, qui était pour lui une seconde patrie, et dont il devint avocat en titre. Sa science, et peut-être certaine faveur témoignée aux doctrines nouvelles le firent choisir comme défenseur des accusés dans le retentissant procès intenté pour hérésie à Marguerite de Baenst, dame de Grand-Bigard, et à son fils en 1547.

Après avoir exercé sa profession pendant une dizaine d'années, il fut appelé à Breda par Guillaume d'Orange, qui avait hérité de la baronnie et qui fit de l'avocat son conseiller officiel. On voit mentionner le nom et la qualité du conseiller jusque vers 1560. A partir de 1579, c'est un autre Vlas, portant le prénom de Jacques, qui est renseigné comme conseiller du prince d'Orange.

Il a laissé deux ouvrages de droit : 1<sup>o</sup> *Oratio in laudem belli habita ab ipso*

*Marte in postremo Cameracensi consilio ad conciliandam pacem convocato, postriedie calendis groecis, per Thomam Lineum, Buscumducis, Iperis vaenit Gaspari a Lapide 1531 (petit in-12 de 110 pages, dédicace adressée à Adolphe de Bourgogne, sire de Beveren, Vers, Tournehem, etc.);*

2° *In quatuor Institutionum juris principis Justiniani libros explicationes et annotationes, ex prolectionibus DN. Thomæ Lintii jurisconsulti clarissimi fideliter et diligenter collectae. Cum indice antinomiarum regularum juris atque aliarum rerum ac verborum memorabilium copioso.* Francforti, Christ. Egenolphus. Mense Martio MDLIII. (Petit in-4° carré de 169 feuillets). L'ouvrage se compose de notes prises par Georges ou Joseph Lorich, de Hadamar, professeur à Marbourg.

Ces œuvres se font remarquer par la pureté du style et par les citations empruntées à presque tous les auteurs de l'antiquité, tant grecs que latins, et aux principaux écrivains contemporains, notamment à Érasme.

Lineus, en effet, professait un véritable culte pour ce dernier. Il consacra à la mémoire d'Érasme quatre épitaphes, dont trois en latin et une en grec, qui sont transcrites en tête des œuvres complètes du maître, publiées en 1703 à Leyde.

P. Vorhaegen.

Sweertius, *Athenæ belgicae*, 1628, p. 694. — Valère André, *Bibliotheca Belgica*, p. 338. — Foppens, *Bibliotheca Belgica*, t. II, p. 1439. — Jöcher, *Allgemeines Gelehrtenlexicon*, v° Vlas. — Van Goor, *Beschrijving der stad Breda*, p. 308. — Galestoot, *La dame de Grand-Bigard*, pp. 23-28.

**VLEESCHOUDERE (Jean DE)**, médecin, poète. Voir DE VLEESCHOUDERE (Jean).

**VLEESCHOUDERE (Pierre DE)**, poète flamand. Voir DE VLEESCHOUDERE (Pierre).

**VLEESCHOUWER (Guillaume)**, plus connu sous le nom de CARNIFEX ou CARNIFEX, humaniste, lecteur en théologie, vécut au XVI<sup>e</sup> siècle. Il appartenait à l'ordre des Frères Prêcheurs.

Il résida pendant longtemps au monastère de Gand et en fut, à plusieurs reprises, sous-prieur; il fut également prieur du couvent de Bergues-Saint-Winoc.

Ce savant religieux avait constitué à Gand une importante collection de manuscrits anciens. Il les avait recherchés à travers la Belgique, la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Il avait visité les principales bibliothèques de ces différents pays et commencé le catalogue des *codices* qui y étaient conservés : œuvre immense et infiniment utile qu'il ne put mener à bonne fin et qui fut continuée, après sa mort, par le dominicain gantois Jean van den Bundere (voir ce nom).

Au début du XVI<sup>e</sup> siècle, le pape Léon X, dans le but d'enrichir la Bibliothèque vaticane, envoya de nombreux érudits dans les diverses régions de la chrétienté; ils avaient reçu l'ordre d'y copier et, si possible, d'y acquérir les monuments de la littérature classique. Nous savons, par les archives secrètes des papes, que le P. Vleeschouwer prêta fort utilement son concours à l'un de ces savants : Jean Heitmers de Zouhoven, clerc du diocèse de Liège, chargé en 1517 d'explorer les dépôts de l'Allemagne et des pays scandinaves.

En 1526, cet émissaire fit de nouveau appel à notre humaniste qui reçut, à cet effet, un bref de Clément VII daté du 17 janvier. Le même jour, le pape écrivit au prieur et aux Frères Prêcheurs de Gand, afin que Carnifex pût quitter le couvent pendant six mois et se livrer librement avec Heitmers à la chasse aux manuscrits grecs, latins et hébreux.

Enfin, le 20 juillet 1532, Clément VII enjoignit à Heitmers d'aller copier à Gand un certain nombre de manuscrits du fonds des Dominicains et de la bibliothèque de notre personnage, notamment un recueil de quelques traités de Cicéron.

Au dire du P. Bernard de Jonghe, le P. Vleeschouwer mourut à Gand le 23 novembre 1525. Cette date ne concorde pas avec les indications qui précèdent. Peut-être est-elle le fait d'une

erreur; sinon, il faudrait admettre que l'on ignorait à Rome au début de 1526, et même semble-t-il en 1532, la mort du savant bibliophile gantois.

Alphonse Roersch.

B. De Jonghe, *Belgium dominicanum*, 1719, p. 71. — Pastor, *Geschichte der Päpste*, t. IV, 1907, pp. 740, 763 (traduction française, t. X, 1913, pp. 247, 390, 422). — U. Berlière, *Revue des Archives et Bibli.*, t. X, 1907, p. 256. — A. Roersch, *L'Humanisme belge*, 1910, p. 89.

**VLIÉGER (Séraphin DE)**, peintre. Voir DE VLIÉGER (Séraphin).

**VLIÉGER (Séraphin DE)**, peintre. Voir DE VLIÉGER (Séraphin).

**VLIERMAEL (Nicolas)**, natif du diocèse de Liège, fit profession à l'abbaye bénédictine de Saint-Laurent, en cette ville, en 1451. L'abbé Barthélemy de Longchamp (1474-1504) le nomma prieur. N. Vliermael occupa cette charge durant trente-six ans. Sur la vie et la passion de Jésus-Christ, il écrivit un commentaire, accompagné de méditations et de prières et intitulé *Orationarium*. Dom Célestin Lombard nous en a laissé l'incipit : *Incipit prologus in vita domini N. J. C. Saepe rogatus sum ut quomodo simplex religiosus debeat polissime quantum ad interiorum hominem se habere... Inc. opusculum : quia incarnatio, nativitas...*

Ph. Schmits.

Célestin Lombard, *Bibliothecae Laurentianae specimen*, ms de l'abbaye de Melk (de l'an 1723), p. 509. — *Revue Bénédictine*, t. XII, 1895, p. 487.

**VLIÉGERQUE (Philippe DE)**, dit DESCHAMPS, seigneur de Porville, Heronval, etc., écrivain français, vécut dans la Flandre française à la fin du XVII<sup>e</sup> et au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne savons rien de son existence, si ce n'est qu'il fit ses études à Lille, à Gand et à Louvain. Il a laissé deux ouvrages :

1. *Chansons spirituelles divisées en trois livres*, Douai, Marc Wyon, 1613. Vers et musique. Recueil de chansons simples et naïves célébrant la Vie et la Passion du Christ, sa Résurrection, son Ascension, la descente du Saint-Esprit, les commandements de Dieu, les sacrements, les premiers temps de l'Église.

L'auteur s'adresse « aux dames et demoiselles du tous estats » qui ne se complaisent que trop en « chansons vaines, folles et impudiques ». Il a voulu leur fournir le moyen « en filant, « coudant ou d'autre façon corporellement besoignant, de lever leurs esprits à Dieu et de se recréer en ses « louanges et service ».

2. *La sainte et triomphante Stauro-machie ou se voironz les combatz généreux de plusieurs saintz martyrs de tout aage et tout sexe quy ont enduré le supplice de la croix depuis Jesus Christ jusques et y compris l'an 1614*, Douai (Jean Bogart, 1619). Ouvrage de vulgarisation en prose. Histoire de la Passion du Christ; biographie de 165 confesseurs de la foi; martyre de 10,000 soldats arméniens. Les pages 336 à 364 du recueil concernent des saints du XVI<sup>e</sup> siècle, suppliciés en Beauce, aux Moluques, au Maroc, au Japon. L'écrivain a moins voulu, dit-il, « décrire la turpitude de « la croix ou l'horreur du supplice que « les faitz héroïques et la magnanime « constance de ceux qui l'ont gaillardement et généreusement enduré. »

Alphonse Roersch.

H. Potez, *Qualis floreat apud Duacenses res poetica, gallice scripta*, Douai, 1897, pp. 95-96.

**VLIET (Gauthier VAN DEN)**, écrivain ecclésiastique, né à Rethy (Anvers) pendant la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, décédé en 1483. Il fut chanoine régulier de l'abbaye de Corsendonck, puis successivement directeur des religieuses du couvent des Facons à Anvers et du monastère d'Emmaüs à Hildernisse près de Bergen-op-Zoom.

La bibliothèque de Corsendonck renfermait plusieurs manuscrits que ce religieux avait transcrits : notamment un *Donat*, un *Contra Gentes* et un *Quodlibetum* de saint Thomas, et une longue lettre *contra proprietates religiosorum*. Cette épître, datée de 1453, passait pour être l'œuvre personnelle de van den Vliet.

Alphonse Roersch.

Sanderus, *Bibl. belg. manuscr.*, 1644, t. II, p. 68-70. — Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. II (1768), p. 389. — U. Chevalier, *Répertoire*, t. II (1901), col. 4173.

**VLIMMEREN** (*Jean VAN*), humaniste et théologien. Voir **VLIMMERIUS** (*Jean*) ou **VAN VLIMMEREN**.

**VLIMMERIUS** (*Jean*) ou **VAN VLIMMEREN** (1), humaniste et théologien, né à Louvain, au début du XVII<sup>e</sup> siècle; décédé en cette ville, le 3 février 1597. Il prit l'habit de chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, au couvent du Val-Saint-Martin à Louvain, et devint successivement procureur, puis prieur de cette maison (1559-1562). Il fut, par la suite, recteur du couvent des religieuses de son ordre, dites *De Oude Nonnen*, à Amsterdam. Il figure en cette qualité dans des lettres scabinales de cette ville, en date du 6 octobre 1565 et du 23 janvier 1571.

Ce savant religieux fut de ceux qui, lors des controverses avec les protestants, défendirent avec énergie le dogme de la présence réelle dans l'Eucharistie. Ses adversaires ayant fait état des écrits de certains hérétiques du moyen âge, tels que Bérenger et Ratramne, Vlimmerius entreprit, à la suite de son prieur et confrère Jean Costerius, de publier, d'une façon critique, toute une série de traités, également du moyen âge et dus à des tenants de la pure orthodoxie.

Dans ce but, il ne négligea aucune démarche et explora les bibliothèques : à l'abbaye de Saint-Laurent à Liège, à Rouge-Cloître et à Tongres, il trouva de bons manuscrits des œuvres d'Algerus de Liège; à Deventer, les œuvres de Guitmond; à Liège encore, un *codex* de Paschase Ratbert qu'il compara à un manuscrit apporté d'Angleterre par Richard Brandisbaeus. L'habile controversiste put de la sorte donner quelques textes inédits. Il put aussi améliorer les éditions existantes, d'Érasme et d'autres. Il put, enfin et surtout, revoir et mettre au point le recueil de Jean Costerius *De veritate corporis et sanguinis Domini...*, Louvain, 1551.

Les volumes que Vlimmerius fit paraître, au cours de cette polémique, portent les titres suivants :

(1) Petite commune de la province d'Anvers.

1. *D. Paschasii de corpore et sanguine Domini liber, ad multorum veterum exemplarium fidem emendatus* (Louvain, Steph. Valerius pour Hieron. Wellaeus, 1561), in-8°. Avec des inédits de Paschase et de Fulbert de Chartres. Dédicace, de Louvain, 27 février 1561, à Robert Tevelinus, abbé de Vicogne.

2. *De veritate corporis et sanguinis Domini nostri Iesu Christi in sacrosancto Eucharistiae sacramento, cum refutatione diversarum circa hoc haereson auctores vetusti* (Louvain, Hieron. Wellaeus, 1561), in-8°. Contient les œuvres de Lanfranc, Guitmond, Algerus, Pierre le Vénérable, Adelman et saint Ivon.

Vlimmerius, qui publia également les œuvres de saint Fulgence (Anvers, Plantin, 1574, in-8°), s'attacha aussi et tout spécialement aux écrits de saint Augustin. Il fut un des collaborateurs de la grande édition des œuvres augustinienes, dite des théologiens de Louvain, que Plantin imprima à Anvers et dont le dixième et dernier volume sortit de presse en 1571. Or, ce volume, consacré à des textes difficiles et défectueux, était précisément l'œuvre de notre personnage et de deux de ses anciens confrères du Val-Saint-Martin, Martin Lipse et Jean Costerius (*D. Augustini opera... per theologos Lovanienses emendata*).

Déjà, en 1564, Vlimmerius avait mis au jour cent vingt-huit sermons *De diversis*, plus quelques fragments de sermons du saint évêque d'Hippone. Il y avait joint deux homélies inédites qu'il avait découvertes à Tongres et l'*indiculus librorum Augustini* de Possidius qu'il avait retrouvé à l'abbaye de Villers (*D. Aurelii Augustini... sermonum pars una, hactenus partim mutila partim desiderata, et ex venerandae antiquitatis exemplaribus nunc recens eruta* (Louvain, Hieron. Wellaeus, 1564), in-4°. Dédicace à Martin Rythovius, évêque d'Ypres, et dédicace de l'*indiculus* à Jacques de Pamele, de Louvain, mars 1564.

On attribue aussi à notre érudit un traité demeuré manuscrit : *Quomodo Ecclesia quiesca in hac vita pergere possit*.

La date de sa mort a été indiquée diversement : Sweertius, par une erreur typographique évidente, place celle-ci en 1517; Sanderus (*Chorog. s. Brab.*, II, 125, 127) la situe en 1612. La date de 1597, donnée par Poppens et d'autres, est confirmée par la *Liste des religieux du Val-Saint-Martin* et par le *Tableau des anniversaires que l'on célébrait au prieuré* (*Analectes hist. ecclési.*, t. XII, pp. 450 et suiv., et t. XIII, pp. 71 et suiv.).

Alphonse Roersch.

Sweertius, *Athenae*, 1628, p. 482. — Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 577. — Poppens, *Bibl. belg.*, 1789, p. 747. — H. Hurter, *Nomenclator lit. theol. cathol.*, t. III, 1907, 3, p. 518. — *Nieuw ned. biogr. woordenb.*, t. VII, 1927, p. 1273. — P. Polman, *L'élément hist. dans la controverse relig.*, 1932, pp. 108, 392, 396, 454. — H. de Vocht, *Monumenta hum. Lovan.*, 1934, p. 535.

**VLOO** (*Ignace-Albert DE*), écrivain ecclésiastique. Voir **DE VLOO** (*Ignace-Albert*).

**VOERST** (*Jan VANDER*), architecte. Voir **VDORST** (*Jan VANDER*) ou **VANDER VOERST**.

**VOGELS** (*Guillaume*), peintre, né à Bruxelles, le 9 juin 1836, décédé à Ixelles-lez-Bruxelles, le 9 janvier 1896. Peintre de paysages, de natures mortes, de marines, Vogels s'est formé sans maître, en travaillant d'après nature. On s'accorde à reconnaître en lui, comme en Hippolyte Boulenger, un des interprètes les plus doués de la peinture de paysage dans l'école belge du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a beaucoup peint dans la banlieue de Bruxelles. Les musées de Bruxelles, d'Anvers, etc., possèdent ses œuvres principales (10 toiles au musée de Bruxelles). Son ami et protecteur M. J. Renard a réuni une importante collection de ses peintures. Vogels était célibataire; alcoolique, il a fini son existence dans des conditions pénibles.

Paul Lambotte.

Wurzbach, *Künstler-Lexikon*, t. II (1910), p. 809.

**VOITURON** (*Albert-Joseph*), tailleur de pierres, né à Gand le 4 août 1787, mort dans cette ville le 25 mars 1847.

Son père, Jean-Baptiste, né à Thirimont (Hainaut) le 27 février 1756, était venu s'établir à Gand, en qualité de tailleur de pierres et de marbrier, en 1778; il y mourut le 12 mars 1829.

Albert Voituron étudia à l'Académie royale de dessin de Gand de 1800 à 1812. Il apprit peut-être le modelage chez maître Van Poucke (mort en 1809). Le concours de sculpture, ouvert à l'occasion du Salon des Beaux-Arts de Gand, en 1826, demanda le buste d'Érasme. « Quoique les traits de cet illustre savant soient classiquement connus, dit le programme, on peut indiquer la gravure, d'après Holbein, par Vosterman, et celles qui se trouvent en tête des œuvres d'Érasme, édit. de 1703, et dans le Musée de Filhol. » Cinq concurrents présentèrent trois bustes en plâtre, un buste en terre glaise cuite et un buste de grandeur colossale en plâtre (ce dernier du sculpteur liégeois Salois). Le prix, consistant en une médaille d'honneur et une indemnité de cent florins des Pays-Bas fut remporté par Albert Voituron. C'est l'unique œuvre vraiment artistique dont il est fait mention, à propos de ce sculpteur. A.-J. Wauters signale dans le Catalogue de l'exposition rétrospective de l'Art belge en 1905 (le Catalogue du Musée de Bruxelles reproduit la même indication) qu'Eugène Verboeckhoven fut également élève de Voituron. Il n'est plus possible de déterminer si c'est comme praticien ou comme artiste qu'il se mit sous la direction de ce professeur. En 1840, Albert Voituron fut appelé à faire partie du jury chargé de juger le travail des élèves de la classe de sculpture de l'Académie de dessin de Gand. Philastre et Jean Franck furent ses collègues.

Aucun catalogue d'exposition ne renseigne le nom d'Albert Voituron comme participant. Il semble s'être contenté, dans la suite, de son travail de tailleur de pierres et de marbrier. Il est l'auteur de la plaque commémorative en marbre blanc qui fut placée en 1835 à l'église Saint-Macaire, dans le Château des Espagnols à Gand, pour garder le sou-



venir de la réouverture de cette église au culte. Depuis, elle fut désaffectée et remplacée par un nouveau temple, ouvert en 1882. La plaque est conservée dans une des salles inférieures du Musée lapidaire, installé dans et autour de l'église primitive. Au point de vue sculptural, cette plaque ne présente rien de spécialement intéressant, bien que la *Gazette van Gend* du 11 novembre 1835 crût devoir signaler, au moment de son inauguration : *Deze gedenksteen, gekapt door den heer Voituron, strekt tot eer aen dezelfs verveerdiger.*

Albert Voituron fut père de l'avocat Paul-Eugène Voituron (voir notice suivante).

O. Roelands.

Documents de l'Académie royale de dessin de Gand. — Programme des concours pour le salon de Gand de 1826. — *Messenger des sciences historiques*, 1886, p. 497 (pour le déplacement de la pierre sépulcrale de sainte Colette). — *Gazette van Gend*, 11 novembre 1833. — Prosper Claeys, *Les expositions d'art à Gand. Essai historique*, 1892. — Catalogues des Salons de Gand en 1796 et en 1806. — Prosper Claeys, *Notes et souvenirs*, t. II (Gand, 1904). — *Rapport der Hoofdcommissie ter beoordeeling der voorwerpen van nationale nijverheid ten toon gesteld te Gent in de maand Augustus 1820* (à Gravenhage, 1820). — *Catalogue officiel de l'Exposition retrospective de l'art belge, 15 juillet-2 novembre 1905*. Notices biographiques par A.-J. Wauters (Bruxelles).

**VOITURON (Paul-Eugène)**, avocat, homme politique, né à Gand le 14 février 1824, y décédé le 12 février 1891. Il est le fils d'Albert-Joseph et d'Angéline-Thérèse-Josèphe Claudez. Il se livra tout d'abord à l'étude des mathématiques, l'abandonna ensuite pour se consacrer à la philosophie — il fut l'élève de Huet à l'Université de Gand — et fixa définitivement son choix sur le droit. Il devint avocat et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Pourtant ses préférences allaient à la philosophie et à la littérature qu'il ne cessa de cultiver, comme en témoignent ses nombreuses critiques littéraires, éparpillées dans les journaux de l'époque, son étude sur les *Misérables* de V. Hugo, qui lui valut les éloges de l'écrivain, ainsi qu'un *Traité sur les principes de la science du Bien*, couronné par l'Institut de France. D'ardentes convictions libérales le poussèrent vers la vie politique et, en 1864, il entra au conseil com-

munal de Gand. Il y déploya une activité intense, fut de toutes les commissions, et en 1867 assumait les fonctions d'échevin des travaux publics. Sa culture très étendue, sa compétence en matières financières lui permirent de rendre les plus grands services. Les rapports qu'il présenta à ses collègues sur les questions les plus diverses sont conservés à la Bibliothèque de l'Université de Gand (fonds gantois). Des conflits politiques, notamment la fondation d'un « Cercle progressiste », qui fut son œuvre, l'écartèrent pendant quelques années de la direction des affaires communales. Il ne devait y rentrer qu'en 1882, cette fois en tant qu'échevin des finances, fonctions qui lui permirent de donner toute sa mesure. Il assuma la gestion des finances gantoises — gestion qui, à cause de ses méthodes, ne fut pas à l'abri des critiques — jusqu'en 1888. Il se retira dès lors de la vie publique.

H. Nowé.

*La Flandre libérale*, 15 février 1891 (Discours prononcé lors des funérailles de Voituron par le bourgmestre H. Lippens). — N. Destanberg, *De kiezingen te Gent sedert 1830*, passim. — On trouvera à la Bibliothèque de l'Université de Gand (fonds gantois) les innombrables travaux édités et manuscrits laissés par Voituron.

**VOLCART (Jean)**, humaniste, né à Tournai pendant la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle. Il était, en 1612, chapelain à la cathédrale de Tournai, lorsque les reliques de sainte Deppe furent solennellement transférées au noviciat des Jésuites. Il écrivit une relation de la cérémonie intitulée : *La feste célébrée en la ville... de Tournay le 26 juin 1612 en l'honneur de la glorieuse vierge et martyre sainte Deppe* (Tournai, Ch. Martin, 1612), in-12, contenant 20 pp. de vers latins et français et 83 pp. de texte en prose.

On trouve également des poèmes latins de cet auteur dans les *Miscellanea poemata* (Tournai, 1611) et dans le *Rosetum poeticum* (Douai, 1616) de Jean Rosier, curé d'Esplechin.

Alphonse Roerseh.

Lecouvet, *Harmonia poetica*, 1839, pp. 197-198. — Ern. Mathieu, *Biogr. du Hainaut*, t. II, 1903, p. 402.

**VOLCART** (*Pierre-Martyr*), dominicain du couvent de Tournai, né en Flandre, décédé vers 1690. Éclard, cité par Paquot, lui attribue cet opuscule : *La sainte quinzaine ou la communion des quinze mardis à l'honneur de S. Dominique... avec des oraisons* (Douai, Nic. d'Assignies, 1683), 155 pp. in-16.

Alphonse Roersch.

Paquot, *Mémoires*, éd. in-fol., t. I, 1765, p. 539.

**VOLDEN** (*Jean-Pierre VAN*), chevalier. Voir *VAN VOLDEN* (*Jean-Pierre*).

**VOLDER** (*Joseph-Guislain DE*), chanoine, professeur. Voir *DE VOLDER* (*Joseph-Guislain*).

**VOLDER** (*Pierre-Jean DE*), compositeur, facteur d'orgues. Voir *DE VOLDER* (*Pierre-Jean*).

**VOLSUM** (*Jean-Baptiste VAN*) ou **VOLXSOM**, peintre d'histoire, né à Gand en 1679, mort dans cette ville en 1732. Fils de Jean Van Volsom et de Marguerite Clemens, il fut élève de Robert Van Audenarde, et inscrit en 1706 dans la corporation des peintres à Gand. Les œuvres de Van Volsom sont peu connues, mais ne manquent pas de mérite. Le Musée de Gand possède un très grand tableau de ce peintre : la fête d'inauguration à Gand de l'empereur Charles VI comme comte de Flandre. Cette œuvre provient de l'hôtel de ville de Gand. Elle avait été commandée au peintre le 13 mars 1718; celui-ci ne livra l'œuvre que dix ans plus tard.

L'église Saint-Martin et l'église Saint-Nicolas d'Alost possèdent également des œuvres de Van Volsom.

Simone Bergmans.

Sunaert, *Catalogue du Musée de Gand*. — Siret, *Dictionnaire*. — Wurzbach, *Künstler-Lexikon*. — Descamps, *Voyages*, éd. 1769, p. 34. — Immerzeel, t. III, p. 204. — Kramm, t. VI, 1787. — Nagler, t. XX, p. 532. — *Invent. Archeol. de Gand*, fasc. XII, f. 116.

**VOLXSOM** (*Jean-Baptiste VAN*), peintre. Voir *VOLSUM* (*Jean-Baptiste VAN*) ou *VAN VOLXSOM*.

**VON BERGEN** (*Philippe*), musicien. Voir *MONTE* (*Philippe DE*), *DE MONS* ou *VON BERGEN*.

**VONCK** (*Jean-François*), avocat, homme politique, né à Baerdegem le 29 novembre 1743, mort à Lille le 1<sup>er</sup> décembre 1792.

D'une famille de cultivateurs aisés, il étudia au collège des Jésuites à Bruxelles et à la Faculté de droit de l'Université de Louvain. Établi à Bruxelles en 1767, il devint un des avocats les plus en vue du Conseil Souverain de Brabant et ne dut qu'à ses seuls mérites d'être choisi comme avocat fiscal du chapitre de Sainte-Gudule et comme trésorier de l'abbaye de Forest. Pendant vingt-deux ans, ses occupations professionnelles l'absorbèrent entièrement; cependant, par les livres et les journaux, il suivit le mouvement philosophique de son temps et dans sa bibliothèque Mably et Montesquieu voisinaient avec Cicéron, Horace, Ovide et Érasme.

A la fin de 1788, désolé de constater que « le despotisme autrichien prenait chaque jour des forces nouvelles », Vonck résolut d'organiser la résistance de ses concitoyens. Avec la plus grande simplicité, il va risquer sa situation, ses biens, sa liberté et sa vie, par devoir civique et sans la moindre visée d'ambition personnelle. Cet homme d'étude, jeté dans l'action politique, fera preuve d'une audace tranquille et réfléchie et d'un sens aigu des possibilités, mais il sera desservi par son extrême réserve, son horreur de la popularité et l'état précaire de sa santé.

Vonck commença par faire rédiger et distribuer des pamphlets et il fut aidé dans cette tâche par les avocats Verlooy, Willems, De Lausnay, De Brouwer et Van den Eynde, par le négociant Weemaels, le vicaire Hooge et le chanoine De Broux. Bientôt il songea à organiser une révolution armée et institua le « Comité secret de Bruxelles pour les Affaires Patriotiques ». C'était en grande partie dans l'exemple des événements révolutionnaires d'Amérique, de Hollande et de France, ainsi que

dans la littérature philosophique de son temps, qu'il puisait sa confiance profonde dans les forces nationales et populaires. Au cours du mois de mai 1789, il adopta le plan de révolution conçu par Verlooy. Une société secrète *Pro Aris et Focis* serait créée avec un double but : organiser le soulèvement des villes et l'émigration des Patriotes ; ceux-ci, réunis à la frontière, formeraient une armée dont l'entrée dans le pays coïnciderait avec une insurrection générale ; chaque membre du comité secret recruterait un certain nombre de conspirateurs et chacun d'eux, à son tour, agirait de même ; pour réduire les effets d'une trahison éventuelle, chaque enrôlé s'inscrirait sous un nom d'emprunt et ne connaîtrait que le nom de son enrôleur.

Avant d'exécuter ce plan, Vonck voulut s'enquérir des projets d'Henri van der Noot qu'une courageuse et trop bruyante opposition au despotisme autrichien avait contraint à l'exil ; il apprit, à la fin de mai, que son collègue espérait, pour libérer sa patrie, obtenir des troupes prussiennes ou hollandaises, moyennant l'engagement de choisir comme stadhouder le second fils du prince d'Orange. Vonck jugea ce projet chimérique et dangereux et n'hésita plus à entreprendre une révolution faisant appel aux seules forces nationales.

Le succès de *Pro Aris et Focis* fut rapide ; la société eut bientôt en Brabant, en Flandre et dans les villes wallonnes des adhérents qui adoptèrent des pseudonymes et un langage conventionnel. Vonck organisa une « caisse patriotique », pour laquelle il obtint 10.000 florins de l'abbé de Saint-Bernard ; il fit acheter des armes, recruter des volontaires et inciter les soldats autrichiens à la désertion. Son entreprise se trouva grandement facilitée par la violente émotion soulevée dans le pays par la suppression brutale des États de Brabant, le 18 juin 1789, et par l'exemple contagieux des événements de France où l'on assistait à l'écroulement de la monarchie absolue, à l'abdication de l'autorité et à la désfection des troupes ; de si extraordinaires

nouvelles achevaient de créer dans les provinces belges une atmosphère révolutionnaire. D'autre part, Joseph II, engagé dans une guerre contre les Turcs, était dans l'impossibilité d'envoyer du renfort dans les Pays-Bas, où les mesures contradictoires du ministre plénipotentiaire de Trauttmansdorff et du général d'Alton augmentaient encore les chances des révolutionnaires.

Au début du mois d'août, Vonck envoya à Paris l'avocat Torfs afin d'exposer ses projets au président de l'Assemblée Nationale ; celui-ci promit que l'Assemblée Nationale y donnerait secrètement secours et assistance. Certaines ouvertures en faveur d'une candidature éventuelle du duc d'Orléans furent faites à l'envoyé de Vonck, mais ce dernier ne s'y montra pas favorable.

Assuré que l'Autriche n'aurait aucun secours français, Vonck se préoccupa de trouver à la frontière l'endroit propice où il organiserait l'armée des Patriotes. C'est pourquoi il envoya à Bréda l'avocat De Brouwer, muni de fonds considérables, afin de préparer, avec Henri van der Noot, la concentration des émigrés en territoire hollandais. Van der Noot refusa sa collaboration ; déjà le 8 juillet, il avait désapprouvé le plan de Vonck : il était certain, disait-il, d'obtenir des troupes étrangères, point n'était nécessaire de faire appel aux forces populaires. En réalité, il n'avait reçu, le 28 juillet, qu'une promesse d'encouragement de la Prusse dans l'éventualité où les Belges parviendraient à renverser le gouvernement autrichien.

La Révolution liégeoise, survenant brusquement le 18 août, permit à Vonck de se passer de l'entremise de van der Noot auprès des Provinces-Unies ; Weemaels, bien accueilli par le bourgmestre Fabry, obtint sans difficulté l'autorisation de former l'armée des Patriotes dans la Campine liégeoise. Ainsi s'affirmaient en moins d'un mois les sympathies réciproques des révolutionnaires et démocrates français, belges et liégeois.

Il restait à trouver, pour diriger les opérations militaires, un chef expérimenté. Vonck se souvint avoir lu en

1779 le récit des exploits d'un officier flamand, le colonel Van der Mersch; il envoya l'avocat De Lausnay à Audenarde s'informer du lieu de sa retraite. Par l'entremise du chanoine De Broux et du curé Janssens, une entrevue eut lieu le 30 août à la cure de Beckerzeel; Vonck et Van der Mersch se découvrirent aussi démocrates que patriotes et sympathisèrent aussitôt; le colonel promit de mener à bien la révolution avec 3,000 volontaires, sans aucun secours étranger, à condition d'être assuré du soulèvement des villes; il fut d'avis que van der Noot se leurrait en comptant sur l'intervention du roi de Prusse; on devait d'ailleurs se méfier des intrigues et du machiavélisme du cabinet de Berlin.

Au lendemain de cette mémorable entrevue, Vonck envoya plusieurs de ses collaborateurs préparer dans la Campine liégeoise les cantonnements des volontaires; du comité, qui se fixa à Hasselt, firent partie Van den Eynde, De Brouwer, Emmerechts, Collinet, Cammaort, Arnaerts, Robyns et Vanderlinden. L'émigration, méthodiquement organisée, se poursuivit sans arrêt durant les mois de septembre et d'octobre; par des itinéraires préparés, les volontaires arrivèrent du Brabant, puis du Hainaut et de la Flandre. Vers le 11 octobre, 2,000 volontaires, étudiants, ouvriers, fils de commerçants, s'exerçaient avec entrain. Il fallait les pourvoir d'armes et d'uniformes; c'est à quoi travaillaient les comités de Bruxelles et de Hasselt, et spécialement le négociant Weemaels, aidé du Hutois Delloye.

Tout en organisant l'armée des Patriotes, Vonck préparait le soulèvement des villes; aidé de Verlooy, Torfs, Daubremez et Fisco, il faisait cacher en divers endroits des armes et des cartouches et répandre des *Instructions*. Ces divers préparatifs nécessitaient des dépenses considérables auxquelles Vonck avait promis de faire face, dût-il y sacrifier tous ses fonds et tous ses biens. Plusieurs collaborateurs étaient sans cesse en route à la recherche de souscriptions. Jusqu'au 15 octobre, la caisse du Comité de Bruxelles sup-

porta seule les frais des préparatifs de la révolution.

Au début d'octobre, Vonck apprit que van der Noot se ralliait à son plan, d'assez mauvais gré d'ailleurs; ce revirement était le résultat de l'échec des pourparlers de van der Noot à Berlin, où il avait vainement essayé de négocier à la fin août le passage au service des Belges d'un corps de 7.000 Prussiens; on lui avait répondu que « c'était aux Belges à opérer eux-mêmes leur révolution ».

Au moment où toutes les difficultés semblaient s'aplanir, l'entreprise de Vonck fut brusquement et doublement frappée. Les 11 et 12 octobre, des troupes autrichiennes faisaient une « traque » dans la Campine liégeoise afin d'y encercler les bandes de Patriotes; ceux-ci, alertés, purent battre en retraite vers la Hollande avec leurs armes et bagages, le Comité de Bruxelles ayant été averti en temps par un membre du Conseil de Brabant, Van den Cruyce. L'opération eut néanmoins des suites fâcheuses pour Vonck et ses amis, car elle bouleversa leur organisation et amena la fusion du Comité de Hasselt avec celui créé par vander Noot à Bréda. Le public, qui ignorait le rôle de Vonck, celui-ci ayant dû travailler sous le plus strict anonymat, attribua dès lors son entreprise à son bruyant et remuant collègue.

Le second coup qui frappa la conspiration *Pro Aris et Focis* fut l'arrestation, le 17 octobre, d'une partie du Comité de Bruxelles. Dès la fin septembre, des espions avaient rôdé, rue aux Choux, autour de la maison de Vonck; celui-ci s'était caché à Molenbeek, chez le vicaire Spinoy, mais un détachement autrichien ayant perquisitionné chez son frère, curé à Lombeek, ses amis l'avaient pressé de fuir; à contre-cœur, il s'était résigné à partir pour Molhem, où il apprit l'arrestation de Daubremez et de Fisco à la suite de la trahison du marchand de vin De Ridder; le 19, il arrivait à Bréda, déguisé en prêtre.

Malgré ces deux graves traverses la Révolution allait aboutir en moins de

deux mois, suivant le plan de Vonck : la petite armée des Patriotes commandée par Van der Mersch remportait une victoire à Turnhout, le 27 octobre, et des insurrections populaires délivraient Gand, le 17 novembre, et Bruxelles, le 12 décembre.

La libération des provinces belges était due à l'initiative prise en mai 1789 par J.-F. Vonck, et pourtant celui-ci fut écarté du gouvernement qui se constitua. Dès le mois de novembre, le créateur de *Pro Aris et Focis* était devenu suspect à l'abbé de Tongerloo et aux doyens de métiers qui siégeaient au Comité de Bréda pour leur avoir exposé un plan de réforme de la représentation au sein des États de Brabant où le Tiers-État était presque absent. Profitant de ce que Vonck, d'ailleurs malade, était absorbé par la correspondance relative aux achats d'armes et de munitions, les ambitieux van der Noot et Van Eupen prirent insensiblement une place prépondérante au sein du Comité, et finalement ils se débarrassèrent du véritable promoteur de la Révolution en l'envoyant en mission auprès des États de Flandre. Vonck eut le tort d'accepter, et, le 18 décembre, le Comité de Bréda fit sans lui une entrée solennelle dans Bruxelles; aux yeux de la foule enthousiaste, van der Noot apparut comme le seul libérateur de la patrie.

Cette circonstance facilita la prise de possession du pouvoir par les privilégiés. Le 31 décembre, les États de Brabant déclarèrent qu'ils remplaçaient Joseph II dans l'exercice de la souveraineté; le chanoine Van Eupen devint secrétaire d'État, van der Noot premier ministre. Pour renforcer leur position et par crainte de cette grande bourgeoisie qui triomphait en France, les abbés des monastères et la noblesse accordèrent aux doyens des corporations de métiers une place importante dans les affaires publiques; par contre, toute concession aux adeptes de Vonck fut écartée comme devant être le prélude fatal d'événements identiques à ceux de la Révolution française. Les Vonckistes s'indignèrent de cet accaparement de la

révolution par les privilégiés; la réunion de tous les pouvoirs entre les mains d'une même assemblée leur apparut comme une monstruosité politique, et l'absence de toute véritable représentation des citoyens de professions libérales, des industriels, des négociants, des propriétaires des campagnes et des paysans, fut ressentie par eux comme une injustice intolérable. Nullement enclins à se résigner, ils résolurent d'éclairer par des écrits l'opinion publique et d'organiser les Démocrates en un parti.

Vonck devint le centre de ce mouvement d'opposition. Il était revenu à Bruxelles le 24 décembre, d'autant plus décidé à entreprendre la lutte que, dans les autres provinces, les privilégiés faisaient preuve d'un esprit conciliant. En Flandre et dans le Hainaut, les États, se contentant de proclamer l'indépendance, réservaient la question de la souveraineté et acceptaient la collaboration de Comités généraux recrutés dans toutes les classes de la société. Le Comité général de Bruxelles, par suite de l'obstruction organisée par les commissaires des corporations de métiers, ayant été obligé de se dissoudre, Vonck groupa les Démocrates en une « Société Patriotique » et, pour mettre fin à l'incertitude que pouvaient créer les multiples projets de réformes publiés, il fixa le programme de son parti en faisant paraître, le 29 janvier 1790, des *Considérations Impartiales sur la position actuelle du Brabant*. Puisant ses arguments dans le droit public traditionnel du Brabant, dans les principes proclamés par Montesquieu et dans des raisons d'utilité générale, il réclamait une représentation plus complète des trois ordres, l'élection de tous les députés, le doublement du Tiers, l'attribution du pouvoir législatif aux États et du pouvoir exécutif à un Conseil d'État; dans un but de conciliation, il admettait la délibération séparée des différents ordres. A ce programme, il parvint à rallier les ducs d'Ursel et d'Areuherg; il pouvait de plus compter sur l'appui de Van der Mersch et d'un grand nombre de ses officiers et soldats.

Dès la fin de janvier 1790, Vonck et ses partisans critiquèrent aussi la politique extérieure de van der Noot et des privilégiés. Ils leur faisaient grief de rechercher la seule alliance des Provinces-Unies, de l'Angleterre et de la Prusse, parce que ces puissances tenaient au maintien de l'ancien régime en Belgique; or, les puissances maritimes ne visaient par là qu'à maintenir les Belges dans la stagnation économique. Ils leur reprochaient d'avoir rejeté les propositions de La Fayette et celles du successeur de Joseph II, Léopold II, qui promettaient au pays une large autonomie et un véritable régime constitutionnel et représentatif.

Pour enrayer l'effet de la propagande des Démocrates, les Statistes accusèrent ceux-ci de vouloir détruire la religion et suivre en tous points l'exemple de la Révolution française; Vonck reprocha amèrement au cardinal de Franckenberg, archevêque de Malines, d'avoir contribué à accréditer cette légende par son *Mandement* pour le Carême, dont le retentissement fut considérable.

Néanmoins, encouragés par les concessions faites aux Démocrates dans les autres provinces, les Vonckistes remportèrent un succès à Bruxelles, le 9 mars, et le 15 mars ils remirent aux États une pétition demandant l'examen du projet des *Considérations Impartiales*. Vonck s'était décidé à cette démarche, sur l'avis du pensionnaire des États De Jonghe. Ce fut le signal de trois journées d'émeutes fomentées par quelques meneurs statistes ayant d'étroites accointances avec van der Noot. Les principaux Démocrates furent contraints à la fuite. Menacé d'être pendu, Vonck, dut quitter sa maison sous un déguisement et se cacher chez madame Daubremez du 17 mars au 1<sup>er</sup> avril.

Les événements de Bruxelles indignèrent profondément nombre d'officiers et de volontaires de l'armée des Patriotes, qui adhérèrent à la pétition du 15 mars et firent parvenir à Vonck un appel éloquent : « Daignez venir aider ceux que vous avez rassemblés le premier ». Le 31, les États généraux, où de nom-

breux députés n'approuvaient pas la politique des États de Brabant, promettaient satisfaction aux Démocrates. Le 2 avril, Vonck, Verlooy, Weemaels et Daubremez arrivaient à Namur. Cependant l'ébauche de « pronunciamiento » des officiers de Van der Mersch discréditait les Vonckistes dans l'opinion publique et permettait à van der Noot de lancer sur Namur des troupes sûres, de faire arrêter Van der Mersch et de le remplacer par le Prussien Schoenfeld. Quelques brèves émeutes, fomentées par ceux-là-mêmes qui avaient organisé celles de Bruxelles, contraignirent Vonck et ses amis à fuir vers la France.

Vonck ne devait plus revoir sa patrie. Réfugié à Givet, puis à Valenciennes, il se fixa finalement à Lille en mai 1790. Miné par la maladie, il ne prit qu'une part restreinte aux nouvelles entreprises de ses amis, dont certaines d'ailleurs n'eurent pas son entière approbation. Entouré de respect et d'affection, son ascendant moral resta très grand et contribua à maintenir l'union entre les divers groupes démocratiques.

De tous les Démocrates, il fut le plus réfractaire à l'idée d'un rapprochement avec l'Autriche. A Valenciennes, il éconduisit le financier Proli, qui avait eu l'audace de lui offrir deux millions, au nom du comte de Mercy-Argenteau, pour travailler à ramener les Belges sous la maison d'Autriche; peu après, il resta sourd aux instances réitérées du comte de La Marck, qui s'offrait comme médiateur, et, après la débâcle de la Révolution brabançonne, c'est en vain que le gouvernement autrichien insista pour qu'il revint au pays; il rompit toutes négociations à ce sujet par une lettre du 19 août 1791, où il appréciait en ces termes la convention de La Haye : « ... les Belges ont été marchandés et livrés comme s'ils avaient été un vil troupeau d'esclaves, comme si les Peuples étaient créés pour les Rois, et non point les Souverains constitués pour les Peuples ».

Au début de 1791, Vonck rédigea les mémoires qui devaient être la justification de son parti aux yeux de la

postérité. Alors furent écrits l'*Abrégé historique*, publié d'abord en flamand, et les *Naerdere onzeydige Aenmerkingen of Vervoly van Staetkundige onderrigtingen voor het Volk van Brabant*.

À la fin de 1791, Vonck se reprit à espérer la libération de sa patrie : la guerre entre la France révolutionnaire et l'Europe lui paraissait inévitable; les révolutionnaires français, qui avaient solennellement répudié toute guerre de conquête, allaient libérer les Belges de la domination autrichienne et les aider à briser l'opiniâtre résistance des classes privilégiées; au fur et à mesure de la libération des provinces belges, des commissaires français requerraient les Conseils de justice d'établir un plan de convocation des électeurs conçu de telle manière que toutes les classes de la population fussent loyalement représentées; les représentants élus s'occuperaient soit à faire dans l'ancienne constitution les changements qu'ils jugeraient nécessaires, soit à en rédiger une nouvelle conforme aux mœurs et usages du pays; vu la diversité des provinces belges, il convenait de laisser chacune d'elles se réformer à sa guise; l'état des choses exigeait qu'on s'en tint, pour la future République belge, à la forme fédérative.

Ces vues modérées n'étaient pas celles de tous les Démocrates belges; plusieurs d'entre eux, subissant l'ascendant du talent et de la foi des révolutionnaires français et des réfugiés liégeois, se laissaient entraîner par ceux-ci vers les solutions radicales. Le rapprochement entre exilés belges et liégeois fut l'œuvre d'Édouard de Walckiers. En janvier 1792, se créait à Paris le Comité général des Belges et Liégeois Unis dont l'activité et les nombreux projets n'eurent pas entièrement l'approbation de Vonck. Il reprocha aux Belges et Liégeois Unis de méconnaître les réalités en voulant faire des provinces belges un état unifié et centralisé; il désapprouva également leurs tendances assez anticléricales, voire anti-religieuses. « Je n'aime d'autre liberté » écrivit-il à ce propos, « que celle qui,

« admettant un Dieu et une religion, est  
« appuyée par la bonne foi, l'humanité,  
« l'amour du prochain, la justice, l'équité  
« et par toutes les autres vertus sociales ». Cependant ces différends ne transpirèrent pas au dehors, car Vonck ne voulut désavouer ouvertement ni le *Manifeste*, ni le Comité révolutionnaire des Belges et Liégeois Unis, dans la crainte de nuire à ses opérations et faire du tort à la chose publique ».

Dès que la guerre fut certaine, les Belges et Liégeois Unis formèrent, à Lille et à Givet, deux comités locaux chargés d'organiser les légions belges qui coopéreraient à la délivrance de leur patrie. Cédant aux instances de Maret et de Bonne-Carrère, porte-parole du ministre des affaires étrangères Dumouriez, Vonck, presque mourant, accepta la présidence du Comité de Lille. Le 28 mai, il signait avec le représentant de Dumouriez un important traité; on y stipulait qu'un corps militaire serait organisé par les Belges et confié aux généraux français pour être employé à la frontière ou à l'intérieur des Pays-Bas, mais pas ailleurs; la France avancerait l'argent nécessaire, qui serait remboursé dès que le permettrait le progrès de la Révolution belge; de plus, le gouvernement français s'engageait à laisser ce corps à la disposition entière et absolue du pouvoir populaire qui viendrait à se former dans les Pays-Bas; il ne continuerait alors, éventuellement, sa collaboration qu'en qualité de contingent d'une puissance alliée. Un versement de 60,000 livres suivit immédiatement cet accord. La Légion belge organisée par le Comité de Lille compta près de 1,500 hommes. Ce fut le dernier service que Vonck put rendre à son pays. Ses jours étaient comptés; ce bon citoyen allait mourir à Lille, le 1<sup>er</sup> décembre 1792, au lendemain de la victoire de Jemappes, se demandant avec angoisse si, enfin, avait sonné pour « son ingrate patrie » l'heure de la rénovation et de l'indépendance.

Suzanne Tassier.

S. Tassier, *Les Démocrates belges de 1789*, 1 vol. 479 pp. (Bruxelles, 1930); *Histoire de la Belgique sous l'occupation française en 1792*

1793, 1 vol. 382 pp. (Bruxelles, 1934). — A. Henne et A. Wauters, *Histoire de la ville de Bruxelles* (Bruxelles, 1813-45). — A. Borgnet, *Histoire des Belges à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle* (Bruxelles, 1861-62). — Documents imprimés : J.-F. Vonck, *Abrégé historique servant d'introduction aux Considérations impartiales sur l'état actuel du Brabant* (Lille, 1792). — J.-F. Vonck, *Naerdere onzeydige aenmerkungen of Vervolg van staatkundige onderzichten voor het volk van Brabant* (Lille, 1792). — E. J. Dinne, *Mémoire historique et pièces justificatives pour M. Van der Merck* (Lille, 1791). — L.-P.-J. van de Spiegel, *Résumé des négociations qui accompagnèrent la Révolution des Pays-Bas autrichiens* (Amsterdam, 1841). — *Les aventures de J.-B. Van der Linden ou détails circonstanciés sur la Révolution du Brabant (1789-1790)*, publiés par le V<sup>e</sup> Ch. Terlinden, *Bull. C. R. H.*, 1932. — *Briefve der Erzherzogin Marie Christine, Statthalterin der Niederlanden an Leopold II*, publiées par H. Schlitter (Vienne, 1896). — *Geheime Correspondenz Josefs II mit seinem Minister in den Oesterreichischen Niederlanden, Ferdinand Grafen Trauttmansdorff*, publiée par H. Schlitter (Vienne, 1902). — *Correspondance des Ministres de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790*, publiée par E. Hubert (Bruxelles, 1920-24). — Documents manuscrits : Section des manuscrits de la Bibliothèque Royale de Belgique : *Correspondance des Vonckistes* (reg. 14890, 20474, 14891, 20443, II 3235, 19648); *Journal des troubles des Pays-Bas en 1790*, de J. Gérard. — Archives générales du Royaume : Archives des États-Belgiques-Unis : *Correspondances de H. van der Noot*, de P. Van Eupen, de J.-B. van der Noot, du général Van der Merck, de J. Somers, de la Cassé d'Yve; Chancellerie autrichienne des Pays-Bas : *Rapports du prince Albert de Saxe-Teschén et de l'archiduchesse Marie-Christine, du comte de Mercy-Argenteau*, etc.

**VON DEM BIRBAUM (Henri)**, juriste-consulte. Voir PIRO (*Henricus DE*).

**VON DEN BROECK (Henri)**, écrivain ecclésiastique. Voir PALUDANUS (*Henri*), DES MARETS, VANDEN POEL, VAN DEN BROECK ou VON DEM BROECK.

**VON EYSCHEN (Georges)**, écrivain ecclésiastique. Voir EYSCHEN (*Georges VON*).

**VON LÜXENSTEIN (François LEÛX)**, peintre. Voir LUYCX (*François*) ou LEÛX VON LÜXENSTEIN.

**VON MACHEREN (Jean)**, écrivain ecclésiastique. Voir MACHEREN (*Jean VON*).

**VON MANDERSCHYDT (Charles-Alexandre)**, écrivain ecclésiastique. Voir MANDERSCHYDT (*Charles - Alexandre VON*).

**VON PUTSCHEN (Élie)**, philologue. Voir PUTSCHUS (*Élie*), ou VON PUTSCHEN.

**VON RÜL (Jean-Baptiste)**, musicien et peintre. Voir RUEL (*Jean-Baptiste*), ou VON RÜL.

**VON ZITTARDT (Matthias)**, écrivain ecclésiastique. Voir MATTHIAS VON ZITTARDT.

**VOORST ou VOERST (Jan VAN DER)**, mort vers 1434, nommé aussi Jan Alisen, originaire de Forest. Les registres des Quatre Couronnés à Bruxelles mentionnent son admission sans préciser la date. Un élève du maître, Jan van Anderlecht, est reçu en 1416, son fils Jan Alisenone en 1425. Jan Alisen fut remplacé comme architecte de Saint-Pierre à Anderlecht par Gilles Joes en 1434, mais le chœur de cette église fut abattu en 1470 et sa nef aussi fut renouvelée.

René Maere.

Meyer, *Allgemeines Künstler-Lexikon* (Leipzig, 1872), t. I, p. 315 (article Alisen, par Pinchart). — A. Wauters, *Histoire des environs de Bruxelles*, t. I, p. 45.

**VOORT (Corneille VAN DER)**, peintre de portraits, né à Anvers, en 1576, mort à Amsterdam, le 2 novembre 1624. Son père, Pierre, quitta Anvers après la prise de la ville et acheta, le 1<sup>er</sup> avril 1592, le droit de bourgeoisie à Amsterdam; il y mourut le 27 juin 1598. Corneille épousa, le 24 octobre 1598, Truytgen Willems et en eut trois enfants. Veuf, il épousa en secondes noces, le 18 avril 1613, Cornelia Brouwer, qui lui donna cinq enfants. Il avait formé une collection de tableaux dont il vendit une partie, le 7 avril 1614, pour 3.457 gulden. Le reste de la collection fut vendu le 13 mai 1625 et produisit encore 2.617 gulden. Portraitiste très renommé, à Amsterdam, il eut de nombreux élèves : en 1601-1607, David Bailly; en 1607, Pieter Luyx; en 1612, Dirk Harmensz, ainsi que Louis du Préal, Jan Jansz et Adriaen Jansz. Son fils Pierre fut également peintre.



Les œuvres de Corneille Van der Voort sont nombreuses et passent souvent dans les ventes. Citons : *Portrait d'homme en pied* (toile) (vente Vanden Bogaerde, Muller, Amsterdam, juin 1900, n° 104). — *Laurens Reael*, 1620 (collection A. J. Binauw, Graveland, vente *Oud Holland*, 1911). — *Corneille-Pietersz Hoofd* (Amsterdam, Ryksmuseum, n° 2591). — *Pierre-Corneille de Brederode*, daté 1623 (Schmidt sale, Elbing, Munich, 10 décembre 1907, n° 24). Cette même œuvre a passé la même année dans la vente Girsberg, Cologne). — *Portrait d'homme* (toile) (vente Pettenegg, Dorotheum, Vienne, 19-20 novembre 1906, n° 1283). — *Portrait d'homme*, signé et daté 1623, *Ætatis 56*, (vente von Hallewyl, coll. Stockholm, vente Granberg, I, n° 99). — *Portrait d'homme*, *Ætatis suae 55, anno 1617* (Aascher, Koetsier und Welker, Londres, 1926). — *Portrait d'Adrien de Kies van Wissen* (bois), *Ætatis suae 33, 1616* (vente J. Goudstikker, La Haye, novembre 1920, n° 126, provenant de la collection van Brienon van Grootelint). — *Idem* (collection Rochebraune, Paris, 5 mai 1873). — *Idem* (prince Galitzine, Paris, 10 mars 1875). — *Idem* (collect. A. Janssen, Amsterdam; voir Moes, *Iconographie*, n° 4177). — *Portrait d'un seigneur* (bois) (exp. Goudstikker, Rotterdam, 1928-29, n° 90 de la collection J. A. Kruseman, La Haye; voir Exp. de portraits anciens, *Haagsche Kunstkring*, 1903; reproduct. *Les Arts*, 1903, p. 6 et 7; voir Bredius, *Amsterdam in de XVII<sup>e</sup> eeuw*). — *Portrait d'homme* (toile) (vente Charles Fiévez, Bruxelles, 16 décembre 1929). — *Portrait d'homme barbu*, signé et daté 1618 (Dresde, Kgl. Gemäld. gal., n° 1589). — *Dirck Hasselaer*, daté 1614 (Amsterdam, Ryksmuseum, n° 2589). — *Portrait d'homme tenant un livre* (Karlsruhe Gemäld. gal., no 232). — *Portrait d'homme en buste* (bois) (voir Witt.). — *Jan van den Hoeck*, daté 1624, signé « C. V. » « D. Voort fecit » (bois) (collection Bierens de Huan, Amsterdam, vendu chez Muller, Amsterdam, 1891). — *Portrait d'homme en buste* (toile) (vente

Lepke, Berlin, 21 novembre 1905; vente Galloti, Paris). — *Joost Baech, seigneur de Wulverhorst* (Lyon). — *Docteur Nicolas Tulp* (Amsterdam, Galerie Six, n° 104). — *Portrait de femme assise tenant un mouchoir* (Aascher, Koetsier and Walker, Londres, 1926). — *Portrait de femme assise tenant de la main droite un chien par le cou* (bois) (Ross sale, Sotheby, Londres, 29 janvier 1925, attribué également à Frans Floris; passa en vente chez Christie, le 28 mars 1923, avec certificat du docteur Hoofstede de Groote). — *Portrait de femme debout* (Lille, Musée, n° 509; voir Benoit, *Musée de Lille*, t. II, p. 74). — *Portrait de femme debout* (toile) (vente Charles Fiévez, Bruxelles, 16 décembre 1929, n° 97bis). — *Portrait de Madame de Kies van Wissen, née Justina van Teylingen* (bois), daté 1616 (vente Goudstikker, La Haye, novembre 1920, n° 127). — *Portrait de dame* (exposition Goudstikker, Rotterdam, 1928-29, n° 91 de la collection Kruseman). — *Portrait de dame assise*, daté 1615 (Kief, collect. Khnensko). — *Portrait de jeune dame*, daté 1613, *ætatis 24* (bois) (vente Hurcomb, Londres, 20 décembre 1928, n° 150 d.). — *Portrait de Magdalena van Bep, femme de Joost Baech* (Lyon). — *Portrait de femme* (bois). (Bierens sale, Müller, Amsterdam, 15 novembre 1881, n° 24). — *Portrait de jeune fille* (attribué, toile), (collection Maguin, Paris). — *Portrait du lieutenant Pietersz Hasselaer*, 1623, Amsterdam, Ryksmuseum (voir Riegl, *Holland. Gruppen Portr.*, 1931). — *Portrait du capitaine Jonas Witz* (Amsterdam, Ryksmuseum, n° 2554a; voir *Oud Holland*, 1911). — *Groupe corporatif* (panneau), vente Lepke, Berlin, 13 mai 1897. — *Portrait-groupe de six régents*, Amsterdam, Ryksmuseum. — *Portraits des régents des Hospices*, 1617, Ryksmuseum, Amsterdam; voir *Oud Holland*, XXXVI.

Simone Bergmans.

Van Mander, *Vie des peintres*. — Siret, *Dictionnaire des peintres*. — Wurzbach, *Künstler-Lexikon*. — Bénézit, *Dictionnaire*. — Descamps, *Vie des peintres flamands*, éd. 1753, t. I, p. 315.

**VORNIUS** (*Matthieu*), humaniste, né et décédé à Bois-le-Duc (xvi<sup>e</sup>-xvii<sup>e</sup> siècles). Il était, selon les biographes belges, très versé en grec et en latin et fut successivement placé à la tête des collèges de Grave, de Ruremonde et de Bois-le-Duc. On lui doit un *Poemation de pugna cirili Silvæ-ducensium*, Bois-le-Duc, J. Schoeffer, 1606, in-4<sup>o</sup>.

Alphonse Roersch.

Valère André, *Bibl. belg.*, 2<sup>e</sup> éd., 1643, p. 663. — Foppens, *Bibl. belg.*, 1739, p. 880. — C. R. Hermans, *Verzameling van kronijken*, enz., Bois-le-Duc, 1848, t. 1, p. 658.

**VORST** (*Sulpice VAN*), architecte, né à Diest, mort à Louvain le 19 novembre 1439. D'une famille fixée à Diest depuis un siècle, il fut l'architecte de l'église Saint-Sulpice, depuis la pose de la première pierre (24 février 1417) jusqu'en 1437. Lorsqu'il fut remplacé par Henri Serneels, le chœur seul était construit, mais n'avait ni voûtes, ni triforium, ni remplage de fenêtres.

Les actes de Louvain mentionnent Van Vorst pour la première fois en 1418. En 1425, *meester Plioris van Diest* est maître ouvrier des maçonneries de la ville. Il fut l'architecte de l'église Saint-Pierre, dont il construisit la maison du chapitre et le chœur et commença le transept (1425-1439). Il adopta le plan français, avec déambulatoire et chapelles rayonnantes, repris dans la suite par les grandes églises de style brabançon. A Louvain, il exécuta aussi des travaux aux fortifications (1425-1439), aux ponts (1434), aux halles aux draps (1432-1433) où il appropria les locaux nécessaires à la Faculté de théologie, nouvellement fondée (1431). En 1438, il fit le plan pour un nouveau corps de bâtiment à l'Hôtel de ville, construit par Jean Keldermans après sa mort et attenant à l'Hôtel de ville de Mathieu de Layens.

Son fils, Sulpice, vécut à Louvain. Il exécuta la sculpture d'ornement au chœur de l'église Saint-Pierre (1434) et à l'aile de l'Hôtel de ville dont son père avait fait le plan (1439). Il fut associé à Jean Keldermans dans l'exécution de celui-ci.

Roué Moore.

F.-J. Raymackers, *Het kerktijk en liefdadig diest* (Louvain, 1870), p. 64 et suiv. — E. Van Even, *Louvain dans le passé et dans le présent* (Louvain, 1893). — L. Bisseste, *Halles aux draps ou Halles universitaires de Louvain* (dans *Revue de l'Art chrétien*, 1900, t. LIX, p. 212). — E. Van Even, *L'ancienne école de peinture de Louvain* (Bruxelles, 1870), p. 13.

**VOS** (*François DE*), littérateur flamand. Voir DE Vos (*François*).

**VOS** (*Gérard DE*), helléniste et théologien. Voir DE Vos (*Gérard*).

**VOS** (*Laidore-Séraphin DE*), compositeur de musique, né à Gand le 23 octobre 1850, mort dans cette ville le 30 mars 1876.

Au cours d'études primaires à Mont-Saint-Amand, où son père était allé s'établir comme cordonnier et marchand de tabac, il apprit chez lui les premiers éléments du chant. Son goût pour la musique devint si grand, qu'il demanda à ses parents de pouvoir abandonner le métier de cordonnier pour s'adonner à cet art. Devenu élève du Conservatoire de Gand, en 1862, il remporta de brillants succès : premier prix dans le cours supérieur de piano de Max Heynderickx (1868), premier prix d'harmonie (Charles Miry, 1869), prix d'excellence de piano (1870).

Tout en donnant des leçons de musique pour gagner sa vie, il approfondit sa connaissance des littératures française et flamande et se livra à la composition. C'est de cette époque (1868) que datent ses premières œuvres, composées pour les deux sociétés chorales : *De Vrijheidsliefde* (hommes) et *Vreugd in Deugd* (femmes) dont il avait accepté la direction.

En 1869, De Vos fut attaché au Conservatoire de Gand en qualité de répétiteur d'un cours de piano. Le 10 mars 1874, il fut nommé pianiste accompagnateur et, la même année, il obtint la place de professeur de piano au Collège de Melle. Il écrivit un grand nombre d'ouvrages pour ce collège : des morceaux pour orchestre et chœur, des chœurs, une messe et un grand tableau lyrique avec soli, chœurs et orchestre.

En 1873, déjà connu et apprécié dans les milieux littéraires (*Zetternamskring*) et artistiques («*Mélomanes*»), il fut nommé directeur de la société symphonique «*La Fraternité*», qui avait pour objet le développement de l'art musical et l'exécution de symphonies. La même année, il concourut pour le prix de Rome. Le premier prix pour cette épreuve, «*La mort du Tasse*», fut remporté par François-Mathieu Servais, et De Vos n'obtint qu'une mention honorable.

Au concours de 1875, De Vos se présenta, la santé ébranlée par un surmenage intense, et acheva sa partition dans un état désespéré. Ramené à Gand sur les avertissements d'Aug. Gevaert, il connut son succès : sa cantate sur les paroles de Jules Sabbe, *De Meermin*, obtenait le premier prix. Mais il ne devait plus vivre longtemps : le 3 avril, veille de l'exécution de sa cantate au Grand-Théâtre de Gand, Isidore De Vos était inhumé, en grande pompe, au cimetière de Mont-Saint-Amand.

Son frère, Franz, né à Oostacker le 20 août 1856, fut professeur de piano au Conservatoire de Gand.

Albert Vander Linden.

C. Bergmans, *Le Conservatoire royal de Musique de Gand*, Gand, 1900, pp. 406 et suiv. (contient la bibliographie des œuvres de De Vos). — [Jules] W[ylsynck], *Levensschets van Isidore De Vos, lauréat in den muzikalen prijskamp van Rome van 1875* (Gand, 1876). — *Journaux de l'époque*. — H. Riemann, *Dictionnaire de musique* (édit. fr., 1931), p. 1419.

**VOS (Lambert DE)**, peintre. Voir DE Vos (*Lambert*).

**VOS (Lambert DE)**, avocat et poète. Voir DE Vos (*Lambert*).

**VOS (Laurent DE)**, musicien et poète. Voir DE Vos (*Laurent*).

**VOS (Marc DE)**, sculpteur. Voir DE Vos (*Marc*).

**VOS (Pierre DE)**, écrivain ecclésiastique. Voir DE Vos (*Pierre*).

**VOS (DE)**, familles d'artistes. Voir DE Vos.

**VOSSIUS (Gérard)**, helléniste et théologien. Voir DE Vos (*Gérard*) ou VOSSIUS.

**VOSSIUS (Lambert)**, peintre. Voir DE Vos (*Lambert*) ou VOSSIUS.

**VOSSIUS (Lambert)**, avocat et poète. Voir DE Vos (*Lambert*) ou VOSSIUS.

**VOTTEM (Ferdinand-Charles-Édouard)**, professeur à la Faculté de médecine de Liège, né à Visé le 30 août 1797, mort à Liège le 2 juin 1843. Il fit ses premières études chez un oncle curé à Lixhe, et les continua chez un autre oncle, le professeur Ansiaux à Liège. En 1811, il entra au Lycée de Liège, mais les événements de 1814 interrompirent ses études d'humanités. Il commença l'étude de la médecine sous la direction de MM. Ansiaux et Comhaire qui avaient fondé à Liège une école secondaire de médecine. En 1815, il aida à soigner les blessés de Waterloo. Lors de l'installation de l'Université de Liège en novembre 1817, Vottem fut nommé chef de clinique médicale. Il remplit ces fonctions jusqu'en 1820. Après avoir subi le doctorat en médecine le 11 août 1820 et celui en chirurgie et accouchements le 12 octobre 1820, il se rendit à Paris où il suivit pendant un an les leçons des maîtres les plus illustres, puis revint s'établir à Liège en 1821. Il consacra les loisirs que lui laissait sa clientèle à donner des répétitions d'anatomie et de matière médicale. Le 5 mai 1828, il fut nommé lecteur à l'Université, chargé d'enseigner la matière médicale et la médecine opératoire. Le 15 novembre 1830, il obtint le titre de professeur extraordinaire. À la réorganisation des Universités en 1835, il fut continué dans ses fonctions, mais échangea le cours de matière médicale contre celui de pathologie chirurgicale. En 1837, à la mort de Fohmann, il succéda en outre à ce dernier dans l'enseignement de l'anatomie descriptive et fut nommé professeur ordinaire (10 octobre 1837).  
Il fut l'un des fondateurs de l'*Obser-*

rateur médical (4 vol., depuis 1827), fondé à Liège en octobre 1827 et y publia une vingtaine de notices sur divers sujets médicaux. Citons encore de lui deux mémoires parus dans les *Annales de la Société de médecine de Gand*, en 1837 et 1841, et sa dissertation inaugurale *De ventriculi perforationibus* (Liège, 1820, in-4°). Sa *Description de deux fœtus réunis par la tête* fut citée avec éloges par Geoffroy-Saint-Hilaire fils dans son *Traité de Tératologie*.

Vottem avait été nommé membre de l'Académie royale de médecine de Belgique lors de sa fondation (19 sept. 1841). Il y fit tous ses efforts pour démontrer la nécessité de rendre la vaccination obligatoire. Il était professeur d'anatomie à l'École de peinture, chirurgien des pauvres par quartier, chirurgien des Hospices civils, chirurgien aide-major de la garde civique. Il créa le Comité de salubrité publique dont il fut président.

Élu par les Chambres membre suppléant du jury central pour l'examen de candidature en médecine en 1839, il fut nommé membre titulaire par le gouvernement en 1841.

Député en 1843 par la Faculté de médecine de Liège pour siéger en qualité de membre du jury pour le concours universitaire, la mort l'a frappé au moment où il allait accomplir son mandat. Il se noya dans la Meuse où un cheval emporté avait précipité sa voiture le 2 juin 1843. Par une singulière coïncidence, Vottem avait toujours manifesté une horreur instinctive à la seule pensée de la mort par submersion. Cette préoccupation l'avait poussé à fréquenter l'école de natation où il s'exerçait à plonger. Il avait publié en 1840 une *Instruction générale sur les secours à administrer aux noyés et aux asphyxiés* (Liège, Riga, in-8°). On n'aurait pu cependant l'accuser de pusillanimité : à l'heure du danger, il était le premier à son poste. En 1830, au combat de Sainte-Walburge, il vola au secours des blessés avant la fin de la fusillade.

Leon Frederiq.

Notice historique, par V. De Lavacherie (*Bull. Acad. méd. Belg.*, 1812-1813, II, pp. 881-892).

— *Liber memorialis*, « L'Université de Liège » pp. 389-396. — *Ann. Univ. Belg.*, t. II, p. 638. — *Journal de la province de Liège*, n° 131, des 2 et 3 juin 1843. — *Hist. Acad. roy. méd.*, 1904, t. XVI, p. 406. — Henri Delvaux, *Dict. biogr. prov. Liège*, 1848, p. 128 : « Vottem, Ferd.-Charles-Edouard, Visé, 30 août 1797 † Liège, 2 juin 1843, « un » peu plus haut que l'ancien Casino à Liège. » Sa nécrologie se trouve dans la *Revue belge*, t. XXIV, n° 90. » — Gallez, *Hist. Acad. méd.*, *Mém. couronnés*, 1904, t. XVI, p. 406.

VRÉ (Marc DE), compositeur. Voir DEVRÉE (Marc) ou DE VRÉ.

VRECKEN (Gisbert-Jean-Alexandre VAN DER), licencié en droit, juriconsulte, né à Maestricht, le 16 août 1768, mort à Liège le 7 octobre 1845. Fils de François-Jean, échevin de Maestricht et secrétaire du chapitre de Saint-Servais, ce personnage avait suivi les cours d'humanités au Collège thérésien de Ruremonde, puis conquis à l'Université de Louvain le rang de *Primus*, le 21 août 1787. Ayant obtenu le grade de licencié en droit, et suivi en outre des leçons de droit à Douai, il s'installa à Maestricht en qualité d'avocat en 1792.

Au cours de l'année 1799, le prince d'Orange, retiré en Angleterre, forma le projet de restaurer son autorité dans les Provinces-Unies et de joindre à celles-ci les provinces belges. Son envoyé, le baron d'Yvoy, sonda Michiels, receveur du prince pour les domaines de la Gueldre et le chargea d'agir sur le clergé et sur les membres des États des Pays-Bas autrichiens. En exécution de ce mandat, Michiels s'aboucha avec Gisbert Van der Vrecken et le convertit au plan du prince. Il obtint que Van der Vrecken s'entremît auprès de divers membres des États du Limbourg et du Brabant : MM. le comte de Horn, le baron van der Linden d'Hoogvorst, le comte Coloma, le baron de Poederlé, le professeur Gheune, de Louvain, le négociant Sagermans, le baron de Locquenghien, bourgmestre de Bruxelles, et d'autres, qui tous adhèrent au projet, en juillet et août 1799; mais les tentatives des partisans du prince échouèrent par suite des défaites retentissantes éprouvées en septembre et oc-

tobre 1799 par les Anglo-Russes dans la Nord-Hollande. Elles furent d'ailleurs d'étonnées par la cour de Vienne, qui les combattit énergiquement en les représentant comme attentatoires à ses droits sur les Pays-Bas.

Remarqué à cause de ses connaissances étendues par Dandrimont, premier président de la cour impériale de Liège, et proposé par lui au choix du gouvernement, Van der Vrecken devint juge suppléant au tribunal de première instance de Maestricht en 1811, et conseiller à la cour supérieure de justice de Liège en 1823. Il fut confirmé dans ces dernières fonctions le 4 octobre 1832, lorsque la cour d'appel de Liège fut réorganisée par le gouvernement belge.

Il a laissé des manuscrits traitant d'histoire et d'autres commentant les coutumes de son pays d'origine (*Ecclesiasticae historiae chronicon, Brokken van Welten, etc.*).

Sa famille blasonnait d'or à trois crémaillères de sable.

P. Verhaegen.

Habets. *De inhouding van een Leuvenschen Primus, G.-J.-A. Van der Vrecken.* — *Annuaire de l'Université catholique de Louvain*, 1846, pp. 264 et suiv. — Piron. *Algemeene Levensbeschrijving.* — *La Belgique judiciaire*, 1848, p. 1499 et 1881, p. 1439. — *Colenbrander, Gedenkstukken der algemeene geschiedenis van Nederland*, III<sup>e</sup> deel, 1798-1801, p. 1030. — Correspondance inédite du premier président Dandrimont.

**VRECKEN** (*Paul-Mathias*, comte **VAN DER**), juriconsulte et homme politique, né à Maestricht le 13 décembre 1777, mort à Houtem-St-Gerlach (Limbourg hollandais), le 25 mars 1868.

Frère cadet du précédent, Paul Van der Vrecken entra à l'Université de Louvain en octobre 1795. La suppression de l'*Alma Mater* par le gouvernement français le força à se rendre à l'étranger, où il séjourna à Erfurt pour suivre des cours de théologie qu'il alla achever à Rome en 1800, sous la haute direction de Mgr Brancadoro, ancien nonce aux Pays-Bas. Abandonnant le projet de devenir prêtre, il s'adonna ensuite à l'étude du droit et fut proclamé docteur en droit canon et en droit civil à la Sapience, le 22 juillet

1803. Rentré dans sa patrie avec le titre de protonotaire apostolique, il entretint avec ses anciens maîtres et amis de Rome une correspondance considérable, qui lui permit d'exercer en fait en Belgique, en Hollande et même en de nombreuses localités françaises les fonctions d'agent officieux du Saint-Siège. Quand les cardinaux *noirs* furent internés dans diverses villes de France et quand le pape Pie VII fut emprisonné à Fontainebleau, Van der Vrecken fit d'innombrables voyages pour recueillir des aumônes destinées aux prisonniers et pour aller visiter ceux-ci.

En août 1813, il fut désigné par Pie VII pour une mission particulièrement difficile et dangereuse. Le pape désirait mettre l'empereur d'Autriche François II au courant de sa pénible situation et implorer l'aide de ce souverain. Il fit parvenir à Van der Vrecken deux lettres destinées à l'empereur. Le voyageur réussit, malgré les périls engendrés par la guerre, à accomplir les désirs du pontife et à lui rapporter la réponse impériale, en dépit des mesures draconiennes de surveillance qui entouraient le captif de Fontainebleau.

En témoignage de gratitude pour son dévouement, Van der Vrecken reçut de Pie VII en 1814 des objets de prix et le titre de comte du palais de Latran. Au cours de voyages répétés qui se succédèrent de 1814 à 1851, il prodigua aux souverains pontifes Pie VIII, Grégoire XVI, Pie IX des preuves de son zèle pour la défense de la foi catholique. En même temps, il consacrait ses facultés à répandre les œuvres religieuses telles que la Propagation de la foi et les Conférences de Saint-Vincent de Paul. Il a laissé une correspondance volumineuse qui présente un grand intérêt pour l'histoire ecclésiastique pendant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

P. Verhaegen.

P. Verhaegen. *Le comte Paul van der Vrecken (1777-1868)*, dans *Publications de la Société historique et archéologique du Limbourg*, XXX<sup>e</sup> année (1893).

**VRÉE** (*Jean-Baptiste DE*), sculpteur. Voir **DE VRÉE** (*Jean-Baptiste*).

**VRIENDT (Floris DE)**, famille d'artistes. Voir FLORIS DE VRIENDT.

**VRIENDT (Maximilien DE)**, magistrat et poète. Voir DE VRIENDT (*Maximilien*).

**VRIENTIUS (Maximilien)**, magistrat et poète. Voir DE VRIENDT (*Maximilien*) ou VRIENTIUS.

**VRIES (Jean DE)**, peintre sur verre. Voir DE VRIES (*Jean*).

**VRIES (Paul DE)**, peintre. Voir DE VRIES (*Paul*).

**VRIESE (Jean DE)**, peintre sur verre. Voir DE VRIES (*Jean*) ou DE VRIESE.

**VRIESE (Luc DE)**, poète flamand. Voir DE VRIESE (*Luc*).

**VRIESE (Paul DE)**, peintre. Voir DE VRIES (*Paul*) ou DE VRIESE.

**VRIJSELS (Jean-Baptiste)**, architecte, né en 1644, mort le 7 août 1719. On a attribué à tort à ce frère lai du couvent des Augustins à Termonde l'hôtel de ville d'Ostende et l'abbatiale de Grimbergen, quoiqu'il ait peut-être travaillé à celle-ci. On lui doit les plans de l'église de Zele (1699).

René Maere.

A. Blomme. *Le couvent des Augustins à Termonde* (Termonde, 1904), II<sup>e</sup> partie, p. 20. — *Bulletin de la Société archéologique de Courtrai*, t. V, p. 112. — de Potter et J. Broeckaert, *Geschiedenis der Gemeenten van Oost-Vlaanderen*, IV<sup>e</sup> reeks, Arrond. Dendermonde, t. III (Zele), p. 61.

**VROEDE (Henri DE)**, écrivain religieux. Voir DE VROEDE (*Henri*).

**VROEDE (Josse) DE GAVERE**, juriconsulte et humaniste. Voir GAVERE (*Josse VROEDE DE*).

**VROYE (Josse) DE GAVERE**, juriconsulte et humaniste. Voir GAVERE (*Josse VROYE DE*).

**VUALRANT (Hubert)**, musicien. Voir WAELRANT (*Hubert*) ou VUALRANT.

**VUELSTEKIUS (Denis)**, juriconsulte, né à Ypres pendant la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, fut, au dire de Foppens, un poète plein de délicatesse. On lui doit un *Epigrammatum liber* qui parut à Middelbourg en 1612. Nous avons vainement recherché cet ouvrage dans les principales bibliothèques du pays et de l'étranger.

Alphonse Roersch.

Foppens. *Bibliotheca Belgica*, 1730, p. 246. — *Biogr. des hommes remarquables de la Flandre Occident.*, t. II (1844), p. 230.

**VULCANIUS**, helléniste. Voir DE SMET (*Bonaventure*) ou VULCANIUS.

**VULDERE (Maillard DE)**, juriconsulte. Voir DE VULDERE (*Maillard*).

**VUYCK (Michel)**, sculpteur, serait d'origine montoise, d'après Edmond Marchal. Vuyck aurait façonné, en 1630-31, au prix de 60 livres parisis, une statue de Saint-Michel pour l'abbaye des Bénédictins, à Eenamme, près d'Audenarde. Il est extrêmement difficile de contrôler la valeur de cette affirmation. Le monastère, fondé au XI<sup>e</sup> siècle, pillé par les Gueux au XVI<sup>e</sup> siècle, enrichi d'une verrière offerte, en 1610, par les archiducs Albert et Isabelle, pâtit grandement du passage des soldats de Turenne, en 1658. D'importants travaux de restauration et de décoration y furent effectués à plusieurs reprises, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle. A cette époque, les œuvres d'art ne devaient pas y abonder: c'est ce dont témoigne Charles de Colins, abbé, dans une lettre qu'il écrit, le 11 novembre 1779, à M. Maria, secrétaire du Conseil privé (original au Cabinet des Manuscrits, à Bruxelles: « Notre église ne contient rien qui mérite (sic) l'attention d'un curien (sic), non plus que le monastère »). L'abbaye ne survécut pas à la Révolution française. La documentation qui nous est parvenue concernant son histoire, au XVII<sup>e</sup> siècle, est très incomplète. L'abbé de Colins en explique la raison: « ... le tout ayant été plus d'une fois détruit, ainsi que partie de nos papiers pendant les différents troubles des Pays-Bas et par différentes

\* incendies. » Ce qui en reste est aux Archives de l'État, à Gand. Les comptes généraux présentent une lacune allant de 1615 à 1667; il n'y a pas davantage de comptes spéciaux, pour les années 1680-81; les acquits font également défaut; les inventaires sont de dates plus tardives; ils ne concernent guère que la maison abbatiale, où sont mentionnés quelques tableaux, pas de sculptures.

Mariette Françolet.

Edmond Marchal, *Mémoire sur la sculpture aux Pays-Bas pendant les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles* (Bruxelles, 1877), p. 147. — *La sculpture et les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie belges* (Bruxelles, 1895), p. 571.

**VYVER** (*Jacques VAN DEN*), humaniste. Voir VIVARIUS (*Jacques*) ou VAN DEN VYVER.

**VYVERE** (*Ernest VAN DE*), pharmacien (diplôme du 20 mai 1833, Bruges), né à Furnes le 10 mai 1811, mort à Bruges le 24 juin 1853.

C'était un des membres les plus actifs de la Société des Sciences naturelles de Bruges, 1839-1840, puis à partir de 1840 de la Société médico-chirurgicale de Bruges. Il a publié dans les *Annales* de cette Société de nombreux rapports, des travaux de chimie et de pharmacie : sur la pommade mercurielle, le liquide de Gowland, l'opium indigène, le guano, l'analyse de l'eau et de l'air de la mer, le pain, et des mémoires de botanique, notamment un catalogue des plantes phanérogames de la Flandre-Occidentale. (*Catal. Bibl. nat.*, t. III, 1302 [Bruges, 1837]), enfin plusieurs séries d'esquisses biographiques de 1400 à nos jours (1851, p. 81, 169, 253; 1852, p. 17, 115, 229, 337). Son herbarium avait été offert en 1839 à la

Société des sciences naturelles de Bruges.

Il était commissaire directeur de la Société des Sciences naturelles de Bruges, membre de la Commission médicale provinciale et depuis 1853 correspondant de l'Académie de médecine de Belgique, et membre de plusieurs sociétés savantes, collaborateur des *Annales médicales belges*, des *Annales médico-légales*, etc.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 121. — *Ann. Soc. médico-chir.*, Bruges, depuis 1840. — *Ann. Soc. sc. nat.*, Bruges, 1839-1841. — *Histoire Acad. r. méd.*, 1904, t. XVII, p. 372.

**VYVERE** (*Ernest-César-Auguste-Richard VAN DE*), pharmacien, né à Bruges le 6 mai 1840, mort à Uccle le 25 septembre 1897.

Il était vice-président de l'Association pharmaceutique de Belgique et secrétaire de la Commission médicale du Brabant, etc.

C'était un des membres les plus actifs de la Société des Sciences médicales et naturelles de Bruxelles, dont il faisait partie depuis 1874. Il y a publié diverses notices (oxyiodure d'antimoine, etc.), ainsi que dans les publications de la Société de pharmacie de Bruxelles et dans le *Journal de pharmacie d'Anvers* (Rapport sur l'enseignement pharmaceutique).

Il fut l'organisateur et le secrétaire général du VI<sup>e</sup> Congrès international pharmaceutique qui se réunit à Bruxelles du 31 août au 6 septembre 1885 et dont il publia un rapport magistral. Il y avait présenté une étude substantielle sur les eaux alimentaires.

Léon Fredericq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 121. — *VI<sup>e</sup> Congrès de Pharmacie* (1885, Bruxelles), in-8 (1448398). — *Journal de Pharmacie d'Anvers* (1897), t. LIII, p. 400.

# ERRATA ET ADDENDA

## ERRATA.

T. XXVI, fascicule 1, col. 415.  
*Au lieu de :*  
• Dès lors, la carrière politique...  
(jusqu'à la fin de la notice).  
*Lisez :*  
• Dès lors, la carrière politique de  
• Van Gobbelschroy était terminée. Mais  
• il resta jusqu'à sa mort un orangiste  
• impénitent. Il dirigea le Comité cen-  
• tral orangiste, reçut et distribua des  
• subsides, entretenit une correspondance  
• active et interrompit fréquemment sa

• résidence habituelle en son château  
• de Woluwe par des séjours à Bruxelles  
• et des voyages à Paris consacrés à  
• la propagande. Un factum anonyme,  
• daté de 1839 et dû à sa plume,  
• montre qu'il resta non seulement  
• partisan de la restauration des Nassau  
• mais même de la « fusion intime et  
• complète », formule dont l'inanité  
• avait cependant si clairement été  
• démontrée. »

Frans van Kalken.

## ADDENDA.

T. XXVI, fascicule 1, col. 461, après  
la rubrique VAN MEENEN (*Pierre-Fran-*  
*çois*), ajouter :

**VAN MEERBEECK** (*Adrien*), histo-  
rien. Voir **MEERBEECK** (*Adrien VAN*).

**VAN MEERBEECK** (*Philippe-Jacques*),  
médecin, né à Malines le 9 décembre  
1813, mort presque subitement à Anvers  
le 21 décembre 1872. Outre le diplôme  
légal de docteur en médecine, il obtint  
le 24 juillet 1839 le grade académique  
de docteur de l'Université de Louvain,  
avec une dissertation latine sur l'em-  
ploi de la compression circulaire perma-  
nente, etc.

Il était médecin-chirurgien de l'hôpi-  
tal Ste-Élisabeth à Anvers, conseiller  
communal d'Anvers depuis 1863, cor-  
respondant de l'Académie royale de  
médecine de Belgique depuis le 24 oc-

tobre 1842, de la Société des sciences  
naturelles et médicales de Bruxelles  
depuis le 8 janvier 1844. Il s'associa avec  
son ami le docteur Van Zwijgenhove  
pour fonder la *Gazette médicale belge*  
qu'il dirigea pendant sept ans. Il a col-  
laboré en outre à plusieurs journaux  
de médecine : *Annales de la Société de*  
*médecine d'Anvers*, *Annales de la Société*  
*de médecine pratique de Willebroeck* et y a  
publié de nombreux articles sur des sujets  
de médecine (bandage amidonné (1840),  
circoncision (1845), choléra (1849),  
avortement provoqué (1853), ou d'his-  
toire de la médecine (1840). On lui doit  
aussi un mémoire sur la vie et les tra-  
vaux de Dodoens (1841) et des rapports  
sur l'état de l'enseignement de la méde-  
cine à Paris, à Berlin et en Hollande  
(missions du gouvernement), sur l'esprit  
d'association chez les médecins. De nom-  
breux articles de vulgarisation scienti-



fique écrits en flamand rendirent son nom familier dans toutes les classes de la société.

Léon Frédéricq.

*Bibliographie nationale*, t. IV, p. 193. — Gallez, *Hist. de l'Acad. roy. de médecine*, Mémoires couronnés, 1904, t. XVI, p. 372. — *Bull. acad. roy. méd. Belg.*, 1872, p. 799. — *Ann. soc. méd. Auvers*, 1872, p. 693, Discours de Mertens.

Après la rubrique VAN MEETKERCKE (*Adolphe*), ajouter :

VAN MEMMELYNCKE (*Jan*), peintre. Voir MEMLING (*Hans*).

Col. 462, après la rubrique VAN MILAENEN, ajouter :

VAN MILDER (*Jean*), sculpteur. Voir MILDER (*Jean VAN*).

VAN MILDERT (*Jean*), sculpteur. Voir MILDER (*Jean VAN*) ou VAN MILDERT.

Col. 463, après la rubrique VAN MONKHOVEN (*Jean*), ajouter :

VAN MONS (*Charles-Jacques*), médecin et professeur de clinique médicale à l'Université de Bruxelles, né à Bruxelles le 28 mai 1798, y décédé le 14 avril 1837. Il était fils de l'illustre J.-B. Van Mons et neveu du docteur Curtet, professeur d'anatomie et de pathologie interne à l'École de médecine de Bruxelles et créateur en Belgique de l'enseignement de l'anatomie artistique, et du docteur Pournier, l'un des collaborateurs les plus distingués du *Dictionnaire des sciences médicales*. Au cours de ses études au lycée de Bruxelles, il s'adonna particulièrement aux mathématiques qu'il cultiva encore après avoir achevé ses humanités. Ce n'est qu'après un intervalle de plusieurs années qu'il embrassa l'étude de la médecine à l'Université de Louvain. Il y conquist le grade de docteur avec une thèse remarquable sur l'infanticide. Il alla se perfectionner à Paris d'abord en anatomie, puis en chirurgie. Il devint le répétiteur attitré du chirurgien Lisfranc et vécut dans l'intimité des Réclard, des Roux, des Dupuytren, des Desgenettes, des Pinel. Rentré à Bruxelles, il se

lança dans la pratique médicale et fut bientôt chargé à l'Université libre de l'enseignement de la clinique médicale et de la pathologie interne.

Il sut donner à son enseignement clinique un caractère essentiellement pratique, insistant pour que l'élève fût exercé à examiner directement le malade et à poser un diagnostic lui-même.

Il était médecin en chef de l'hôpital St-Pierre, vice-président du Conseil de salubrité publique, secrétaire perpétuel de la Société des Sciences naturelles et médicales de Bruxelles, membre du Conseil provincial du Brabant, etc.

Il a publié de nombreux mémoires dans les *Annales de la Société des Sciences naturelles et médicales de Bruxelles*, dans la *Bibliothèque médicale nationale et étrangère*, dans le *Bulletin médical belge*.

On lui doit un Essai (en collaboration avec Vlemineckx) sur l'ophtalmie de l'armée des Pays-Bas (1825) et en 1832, à son retour de Paris, où il avait été envoyé par le gouvernement, un Rapport sur le cholera-morbus, adressé au Conseil supérieur de santé de la Belgique (en commun avec le docteur Mareq de Charleroi).

Léon Frédéricq.

*Notice biographique sur Charles-Jacques Van Mons*, lue dans la séance du 1<sup>er</sup> mai 1837, par le docteur Meissier (dans *Ann. de méd. belge et étrangère*, Bruxelles, 1837, III, 77). — *Dict. des hommes de lettres belges*, p. 214. — Pauwels de Vis, *Dict. biogr. belge*, 1843, p. 238. — *Bibliographie nationale*, t. IV.

Col. 464, après la rubrique VAN NETHENEN (*Jean*), ajouter :

VAN NEUSS (*Henri*), archiviste, né à Hasselt le 15 août 1835 et y décédé le 29 mars 1907. Nommé secrétaire communal de Hasselt le 9 décembre 1859, il ne se laissa pas absorber par ses occupations professionnelles et, très tôt, il entreprit de faire des recherches dans les archives de sa ville natale. Il en tira la matière de nombreux articles, la plupart intéressants Hasselt, et dont je ne veux citer que les plus anciens où, d'emblée, il donna toute sa mesure comme historien : *Aperçu historique sur le Collège de Saint-Quentin à Hasselt*,

publié en 1864, la *Notice historique sur l'introduction de la Réforme à Hasselt*, qui parut l'année suivante, *Quelques recherches sur l'ancienne Chambre de rhétorique « De Rode Roos » de Hasselt*, qui vit le jour en 1866.

Ces travaux appelèrent sur lui l'attention du gouvernement qui lui confia les fonctions de conservateur des archives de l'État à Hasselt, poste qui venait d'être créé (5 avril 1869). Jusqu'au 31 janvier 1896, Van Neuss cumula les fonctions de secrétaire communal et d'archiviste de l'État. Par la suite, il conserva les seules fonctions de conservateur des archives, ce jusqu'en février 1908 où il se vit atteint par la limite d'âge.

Pendant plus de trente années, Van Neuss s'appliqua à constituer le dépôt qui lui avait été confié. *L'Inventaire sommaire des archives de l'État à Hasselt*, qu'il fit paraître en 1901, condense l'exposé de son long travail de rassemblement des documents historiques de la province actuelle de Limbourg.

Dans l'entre-temps, Van Neuss devait

publier ce bel *Inventaire des archives du chapitre noble de Munsterbilsen* (1887, in-4° de xvi-207 pages, table, 2 planches), ouvrage où il mit ce soin et cette précision qui étaient au nombre de ses qualités maîtresses.

Jusqu'en 1905, il ne cessa de collaborer au *Bulletin de la section scientifique et littéraire des Mélophiles de Hasselt*, à la *Biographie nationale*, à *L'ancien Pays de Loos*. Nommé membre correspondant de la Commission royale des monuments par arrêté royal du 15 février 1882, il se vit, en 1895, élu par ses collègues du Limbourg, vice-président du Comité provincial. Seul, ou en collaboration avec son confrère A. Bamps, il fit paraître en 1889 une notice extrêmement érudite sur une villa belgo-romaine près de Neerhaeren et, en 1890, un travail sur le pseudo-tumulus de Jesseren.

A. HANSAY.

A. HANSAY, *Henri Van Neuss, archiviste, historien et archéologue*, dans le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Mélophiles de Hasselt*, t. XXXIX, 1907, pp. IX à XX, avec la bibliographie complète des travaux de Van Neuss.

Cette page blanche remplace une illustration

# TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOTICES

CONTENUES

DANS LE VINGT-SIXIÈME VOLUME

DE LA

## BIOGRAPHIE NATIONALE.

### A

- AA (Pierre vander), juriconsulte. Voir *Vander Aa* (Pierre).
- ABEEL (Josse van den), peintre. Voir *Van den Abeele* (Josse).
- ACKER (Eugène-Ferdinand van), magistrat. Voir *Van Acker* (Eugène).
- ACKER (Jean-Baptiste van), miniaturiste. Voir *Van Acker* (Jean-B.)
- ACKERE-DOOLAEGHE (Maria-Francisca van), écrivain flamand. Voir *Van Ackere-Doolaeghe* (Maria).
- ACKERE (Jean van den), musicien. Voir *Van den Ackere* (Jean).
- AELST (Gommaire van), peintre. Voir *Vander Gracht* (Gommaire).
- AKEN (Constantin van), ecclésiastique. Voir *Van Aken* (Constantin).
- ALSTEIN (Jean van), fonctionnaire. Voir *Van Alstein* (Jean).
- ANDEL (Thierry van), prémontré. Voir *Van Andel* (Thierry).
- ASSCHE (Amélie van), miniaturiste. Voir *Van Assche* (Amélie).
- ASSCHE (Auguste-Lambert van), sculpteur. Voir *Van Assche* (Auguste-Lambert).
- ASSCHE (Auguste van), architecte. Voir *Van Assche* (Auguste).
- ASSCHE (Henri van), peintre. Voir *Van Assche* (Henri).
- ASSCHE (Joseph van), notaire. Voir *Van Assche* (Joseph).
- AUBEL (Jean-Charles van), professeur. Voir *Van Aubel* (Jean).
- AVERMAETE (François van), musicien. Voir *Van Avermaete* (François).

### B

- BAMBERE (Charles-Eugène van), naturaliste. Voir *Van Bambeke* (Charles).
- BASTELAER (Désiré van), pharmacien. Voir *Van Bastelaer* (Désiré).
- BAUWEL (Bernard van), pharmacien. Voir *Van Bauwel* (Bernard).
- BAVEGEM (Ignace van), prêtre. Voir *Van Bavegem* (Ignace).
- BAVEGEM (J.-B. van), prêtre. Voir *Van Bavegem* (J.-B.).
- BECANUS (Guillaume), poète latin. Voir *Van der Beke* (Guillaume).
- BECELAERE (Augustin van), écrivain ecclésiastique. Voir *Van Becelaere* (Augustin).
- BECELAERE (Désiré van), linguiste. Voir *Van Becelaere* (Désiré).
- BEERLERE (Ferdinand van), peintre. Voir *Van Beertere* (Ferdinand).
- BEERS (Jean van), poète flamand. Voir *Van Beers* (Jean).
- BEKE (André van der), brodeur. Voir *Van der Beke* (André).

- BEKE (Guillaume van der), poète latin. Voir *Van der Beke* (Guillaume).
- BELLE (Pierre van), peintre. Voir *Van Belle* (Pierre).
- BEMMEL (Eugène van), professeur. Voir *Van Bemmel* (Eugène).
- BENEDEN (Édouard van), zoologiste. Voir *Van Beneden* (Édouard).
- BENEDEN (Pierre van), zoologiste. Voir *Van Beneden* (Pierre).
- BERCH (Henri van den), généalogiste. Voir *Van den Berch* (Henri).
- BERCHEM (Auguste van), magistrat. Voir *Van Berchem* (Auguste).
- BERCHEM (Eugène van), brasseur. Voir *Van Berchem* (Eugène).
- BERCHEM (Henri van), médecin. Voir *Van Berchem* (Henri).
- BERG (Jean-B. van den), avocat. Voir *Van den Berg* (Jean-B.).
- BERGH (Nicolas vanden), peintre. Voir *Vanden Bergh* (Nicolas).
- BERGHE (Jean vanden), littérateur flamand. Voir *Vanden Berghe* (Jean).
- BERK (Godefroid vanden), ecclésiastique. Voir *Vanden Berk* (Godefroid).
- BEURSE (Jean vander), marchand. Voir *Vander Beurse* (Jean).
- BEVEREN (Edmond van), homme politique. Voir *Van Beveren* (Edmond).
- BIERVLIET (Albert van), physicien. Voir *Van Biervliet* (Albert).
- BIERVLIET (Antoine), médecin. Voir *Van Biervliet* (Antoine).
- BIERVLIET (Auguste), médecin. Voir *Van Biervliet* (Auguste).
- BIERVLIET (Paul), avocat. Voir *Van Biervliet* (Paul).
- BIESBROECK (J. B. van), sculpteur. Voir *Van Biesbroeck* (J.-B.).
- BIESBROECK (Jules van), dessinateur. Voir *Van Biesbroeck* (Jules).
- BIESBROECK (Louis van), sculpteur. Voir *Van Biesbroeck* (Louis).
- BUCKEL (Guillaume van), bourgmestre. Voir *Van Boekel* (Guillaume).
- BOCKSTAELE (Jean van), musicien. Voir *Van Boeckstaele* (Jean).
- BOGAERDE (Gisbert van den), facteur de clavecins. Voir *Van den Bognerde* (Gisb.).
- BOGAERT (Adam van den), médecin. Voir *Van den Bogaert* (Adam).
- BOGAERT (Jacques van den), médecin. Voir *Van den Bogaert* (Jacques).
- BOGGET (Jean van), prédicateur. Voir *Van Bogget* (Jean).
- BOGHOUT (Jean van), littérateur flamand. Voir *Van Boghout* (Jean).
- BOORN (Édouard van den), musicien. Voir *Van den Boorn* (Édouard).
- BOORN (Jean van den), musicien. Voir *Van den Boorn* (Jean).
- BORRE (Oscar van den), musicien. Voir *Van den Borre* (Oscar).
- BORSELEN (Johannes van), humaniste. Voir *Van Borselen* (Johannes).
- BOS (Georges van den), peintre. Voir *Van den Bos* (Georges).
- BOSCH (Jean van den), ecclésiastique. Voir *Van den Bosch* (Jean).
- BOSSCHE (Dominique-Ernest van den), sculpteur. Voir *Van den Bossche* (Dom.-Ernest).
- BOSSCHE (Dominique-Jean van den), peintre. Voir *Van den Bossche* (Dominique-Jean).
- BOSSCHE (Pierre van den), ecclésiastique. Voir *Van den Bossche* (Pierre).
- BRANDEN (François van den), érudit. Voir *Van den Branden* (François).
- BREE (Philippe van), peintre. Voir *Van Brée* (Philippe).
- BROECK (A. van den), médecin. Voir *Van den Broeck* (A.).
- BROECK (Charles van den), numismate. Voir *Van den Broeck* (Charles).
- BROECK (Élias van den), peintre. Voir *Van den Broeck* (Élias).
- BROECK (Jean-B. van den), médecin. Voir *Van den Broeck* (Jean-B.).
- BROECK (Othon van den), musicien. Voir *Van den Broeck* (Othon).
- BROECK (Philibert van den), théologien. Voir *Van den Broeck* (Philibert).
- BRUYSSSEL (Ernest van), érudit. Voir *Van Bruyssel* (Ernest).
- BUECKEN (Martin vander), écrivain ecclésiastique. Voir *Vander Buecken* (Martin).
- BUGGENHOUT (Emile van), musicien. Voir *Van Buggenhout* (Emile).
- BUNDERE (Jean van den), écrivain ecclésiastique. Voir *Van den Bundere* (Jean).
- BUNDERIUS (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Van den Bundere* (Jean).
- BUNDERUS (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Van den Bundere* (Jean).

## C

- CAMDONCK (Pierre van), chancelier. Voir *Van Camdonck* (Pierre).
- CAMP (Camille van), peintre. Voir *Van Camp* (Camille).

- CAMP (Mathieu van), évêque. Voir *Van Camp* (Mathieu).
- CAMPESIER (Laurent), humaniste. Voir *Velde* (Laurent vande).
- CAMPO (Heimericus de), théologien. Voir *Velde* (Henri vande).
- CAPPELLE (Jean-B. van de), architecte. Voir *Van de Cappelle* (J.-B.).
- CARNIFEX (Guillaume), humaniste. Voir *Vleschouwer* (Guillaume).
- CARNIFICIS (Guillaume), humaniste. Voir *Vleschouwer* (Guillaume).
- CASTEEL (Désiré van de), archiviste. Voir *Van de Castele* (Désiré).
- CASTEEL (Pierre van de), helléniste. Voir *Van de Castele* (Pierre).
- CASTELLANUS, helléniste. Voir *Van de Castele* (Pierre).
- CASTELLO (Pierre a), helléniste. Voir *Van de Castele* (Pierre).
- CAUWELAERT (Jean-B. van), ecclésiastique. Voir *Van Cauwelaert* (Jean-B.).
- CAUWENBERGHE (Charles van), médecin. Voir *Van Cauwenberghe* (Charles).
- CAUWENBERGHE (Édouard van), historien. Voir *Van Cauwenberghe* (Édouard).
- CLITE (Liévin de le), peintre. Voir *Van den Clite* (Liévin).
- CLITE (Liévin van den), peintre. Voir *Van den Clite* (Liévin).
- COETSEM (Charles van), médecin. Voir *Van Coetsem* (Charles).
- CORPUT (Édouard van den), médecin. Voir *Van den Corput* (Édouard).
- CORPUT (Henri van den), pharmacien. Voir *Van den Corput* (Henri).
- COSTENOBEL (Pierre van), missionnaire. Voir *Van Costenobel* (Pierre).
- COUDENHOVE (Charles van), chroniqueur. Voir *Van Coudenhove* (Charles).
- CRUGIUS (Jean), humaniste. Voir *Van der Cruyce* (Jean).
- CRUCIUS (Jean), poète latin. Voir *Van der Cruyssen* (Jean).
- CRUYCE (Jean van der), humaniste. Voir *Van der Cruyce* (Jean).
- CRUYCE (Liévin van den), humaniste. Voir *Van der Cruyce* (Liévin).
- CRUYCE (Roger van der), écrivain ecclésiastique. Voir *Van der Cruyce* (Roger).
- CRUYSSEN (Jean vander), poète latin. Voir *Van der Cruyssen* (Jean).
- CUTSEM (François van), ecclésiastique. Voir *Van Cutsem* (François).
- CUTSEM (Guillaume van), juriconsulte. Voir *Van Cutsem* (Guillaume).
- CUTSEM (Joseph van), officier. Voir *Van Cutsem* (Joseph).
- CUTSEM (Pierre), médecin. Voir *Van Cutsem* (Pierre).

## D

- DAEL (Lambert van den), théologien. Voir *Van den Dael* (Lambert).
- DAELE (Englebert van den), chancelier. Voir *Van den Daele* (Englebert).
- DAK (Jean van), missionnaire. Voir *Van Dak* (Jean).
- DALE (Hans ou Jean van), peintre. Voir *Van Dale* (Hans ou Jean).
- DAMME-SELLIER (Joseph van), horticulteur. Voir *Van Damme-Sellier* (Joseph).
- DE CAMPO (Heimericus), théologien. Voir *Velde* (Henri vande).
- DE LA VACQUERIE (Jean), juriconsulte. Voir *Vacquerie* (Jean de).
- DE LE VIEILLEUZE (Martial), chevalier. Voir *Vieilleuze* (Martial de le).
- DE PONTE (Jean), théologien. Voir *Verbruggen* (Jean).
- DESCHAMPS (Philippe), écrivain. Voir *Vlesberghe* (Philippe de).
- DE VALCKENAERE (Jean-B.), chanteur. Voir *Valckenaere* (Jean-B. de).
- DE VALCKENISSE (André-Eugène), seigneur de Monchy. Voir *Valckenisse* (André-Eug. de).
- DE VALCKENISSE (Philippe), généalogiste. Voir *Valckenisse* (Philippe de).
- DE VALCKGRAVE (Jean), écrivain dramatique. Voir *Valckgrave* (Jean de).
- DE VALLE (Jean), peintre. Voir *Van Dale* (Jean).
- DE VALLE (Lambert), théologien. Voir *Van den Dael* (Lambert).
- DE VALLEGO (Vincent-Michel), rhétoricien. Voir *Vallejo* (Vincent-Michel).
- DE VALLEJO (Vincent-Michel), rhétoricien. Voir *Vallejo* (Vincent-Michel).
- DE VALOIS (Jeanne), comtesse de Hainaut. Voir *Valois* (Jeanne de).
- DE VARSENARE (Jean), chevalier. Voir *Varsenare* (Jean de).
- DE VARSENARE (Josse), chevalier. Voir *Varsenare* (Josse de).
- DE VASONNE (Jean), évêque de Tournai. Voir *Vasonne* (Jean de).
- DE VAUT (Léonard), écrivain ecclésiastique. Voir *Vaux* (Léonard de).
- DE VAUX (Jean), inspecteur général des Mines. Voir *Vaux* (Jean de).
- DE VAUX (Léonard), écrivain ecclésiastique. Voir *Vaux* (Léonard de).

- DE VELASCO Y TOVAR (Inigo), gouverneur. Voir *Velasco y Tovar* (Inigo de).
- DE VELBRUCK (François), prince-évêque. Voir *Velbruck* (François de).
- DE VENDEVILLE (Jean), juriste, évêque. Voir *Vendeville* (Jean de).
- DE VERCHIN (Joseph), homme de guerre. Voir *Verchin* (Joseph de).
- DE VERNULZ (Nicolas), polygraphe. Voir *Vernulaeus* (Nicolas).
- DE VICQ (Henri), jurisconsulte et théologien. Voir *Vicq* (Henri de).
- DE VILLE (Arnold), avocat, diplomate. Voir *Ville* (Arnold de).
- DE VILLE (Gérard), homme politique. Voir *Ville* (Gérard de).
- DE VILLE (Gérard), chevalier. Voir *Ville* (Gérard de).
- DE VILLENFAGNE D'INGIHOUL (Hilarion, baron), historien. Voir *Villenfagne d'Inghoul* (Hilarion, baron de).
- DE VILLERS (Denis), érudit. Voir *Villers* (Denis de).
- DE VILLERS (Louis), historien. Voir *Villers* (Louis de).
- DE VINEA (Jean), ecclésiastique. Voir *Vinea* (Jean de).
- DE VIRON (Jean), jésuite. Voir *Viron* (Jean de).
- DE VIRY (François, comte), diplomate. Voir *Viry* (François, comte de).
- DIEVOET (Jean van), jurisconsulte. Voir *Van Dievoet* (Jean).
- DIXMUDE (Jean van), chroniqueur. Voir *Van Dixmude* (Jean).
- DONCK (Adrien van der), musicien. Voir *Van der Donck* (Adrien).
- DONCKT (François van der), peintre. Voir *Van der Donckt* (François).
- DONCKT (Ignace van der), médecin. Voir *Van der Donckt* (Ignace).
- DONCKT (Joseph van der), peintre. Voir *Van der Donckt* (Joseph).
- DOOLAEGHE (Maria Van Ackere-), écrivain flamand. Voir *Van Ackere-Doolaeghe* (Maria).
- DORÉN (Clément van), publiciste. Voir *Van Doren* (Clément).
- DRIES (Jean van den), musicien. Voir *Van den Dries* (Jean).
- DRIESSCHE (Léon van den), médecin. Voir *Van den Driessche* (Léon).
- DUMAEUS (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Van der Haghen* (Jean).
- DUYSE (Florimond van), magistrat et musicien. Voir *Van Duyse* (Florimond).
- DUYSE (Gustave van), publiciste. Voir *Van Duyse* (Gustave).
- DYCKE (Bonaventure van den), théologien. Voir *Van den Dycke* (Bonaventure).
- DYCKE (Martin van den), comptable. Voir *Van den Dycke* (Martin).
- DYCKE (Martinus van), mathématicien. Voir *Van Dycke* (Martinus).

## E

- EGOUTE (Jean de), écrivain ecclésiastique. Voir *Van den Eeckhoutte* (Jean).
- EECKHOUTE (Jean van den), écrivain ecclésiastique. Voir *Van den Eeckhoutte* (Jean).
- EENAEME (Antoine van), sculpteur. Voir *Van Eenaeme* (Antoine).
- ELSCHÉ (Jacques van den), facteur de clavecins. Voir *Van den Elsche* (Jacques).
- ELSEN (Jacques van), facteur de clavecins. Voir *Van den Elsche* (Jacques).
- ESSCHEN (Charles van), médecin, écrivain. Voir *Van Esschen* (Charles).
- EST (Guillaume van), théologien. Voir *Van Est* (Guillaume).
- ESTIUS (Guillaume), théologien. Voir *Van Est* (Guillaume).
- EYCKEN (Charles vander), peintre. Voir *Vander Eycken* (Charles).
- EYCKEN (Gomair vander), hagiographe. Voir *Vander Eycken* (Gomair).
- EYCKEN (Jan vander), architecte. Voir *Vander Eycken* (Jan).

## F

- FINE (Pierre a), évêque de Paris. Voir *Van den Eynde* (Pierre).
- FLORAGER (Jean), humaniste. Voir *Vladeracus* (Jean).
- FLORAGIUS (Jean), humaniste. Voir *Vladeracus* (Jean).
- FLORAGUS (Jean), humaniste. Voir *Vladeracus* (Jean).

## G

- GANSEN (Emmanuel van), chef d'insurgés. Voir *Van Gansen* (Emmanuel).
- GEEL (Pierre van), botaniste, polémiste. Voir *Van Geel* (Pierre).
- GEERAERDSBERGEN (Adrien van), missionnaire. Voir *Van Geeraerdsbergen* (Adrien).
- GEFFEN (Jean van), humaniste. Voir *Van Geffen* (Jean).
- GEFFENSIS (Jean), humaniste. Voir *Van Geffen* (Jean).
- GHEYN (Matthias van den), musicien. Voir *Van den Gheyn* (Matthias).
- GIERDEGOM (Jean van), architecte. Voir *Van Gierdegom* (Jean).

- GINDERACHTER (Jean van), mathématicien. Voir *Van Ginderachter* (Jean).
- GOBELSCHROY (Pierre, baron van), ministre. Voir *Van Gobbelschroy* (Pierre, baron).
- GOORLAECKEN (Guillaume van), théologien. Voir *Van Goorlaecken* (Guillaume).
- GOUTHOVEN (Guillaume van), calligraphe. Voir *Van Gouthoven* (Guillaume).
- GRACHT (Gédéon van der), évêque. Voir *Van der Gracht* (Gédéon).
- GRACHT (Gommaire van der), peintre. Voir *Van der Gracht* (Gommaire).
- GRAVIUS (Henri), théologien. Voir *Vermeulen* (Henri).
- GUCHT (Adrien van der), pédagogue. Voir *Van der Gucht* (Adrien).
- H**
- HAEGEN (Ferdinand vander), médecin. Voir *Vander Haegen* (Ferdinand).
- HAEGEN (Michel vander), humaniste. Voir *Vander Haegen* (Michel).
- HAER (Florent vander), historien. Voir *Vander Haer* (Florent).
- HAERT (Henri vander), peintre. Voir *Vander Haert* (Henri).
- HAESSENDONCK (Gérard van), botaniste. Voir *Van Haesendonck* (Gérard).
- HAESSENDONCK (Pierre van), vicaire général. Voir *Van Haesendonck* (Pierre).
- HAGHEN (Jean van der), écrivain ecclésiastique. Voir *Van der Haghen* (Jean).
- HAMME (Alexis van), peintre. Voir *Van Hamme* (Alexis).
- HANE (Laurent van den), juriconsulte. Voir *Van den Hane* (Laurent).
- HARÆUS (Florent), historien. Voir *Van der Haer* (Florent).
- HAUTE (Pierre van den), historiographe. Voir *Van den Haute* (Pierre).
- HECHT (Guillaume van der), peintre. Voir *Van der Hecht* (Guillaume).
- HECHT (Henri van der), peintre. Voir *Van der Hecht* (Henri).
- HECKE (Édouard van den), ecclésiastique. Voir *Van den Hecke* (Édouard).
- HECKE (Englebert van), médecin. Voir *Van Hecke* (Englebert).
- HEETVELDE (Jean van der), évêque suffragant. Voir *Van der Heetvelde* (Henri).
- HEIMERICUS DE CAMPO, théologien. Voir *Vetde* (Henri vande).
- HENDE (Jean van den), prêtre. Voir *Van den Hende* (Jean).
- HENDE (Pierre van den), évêque de Paris. Voir *Van den Eynde* (Pierre).
- HESSELS (Guillaume), théologien. Voir *Van Est* (Guillaume).
- HEURCK (Henri van), botaniste. Voir *Van Heurck* (Henri).
- HEYDEN (Antoine van der), pharmacien. Voir *Van der Heyden* (Antoine).
- HEYDEN (Cornelle van der), écrivain ecclésiastique. Voir *Van der Heyden* (Cornelle).
- HEYDEN (Jean-Marie van der), musicien. Voir *Van der Heyden* (Jean-Marie).
- HEYDEN (Jean-Michel van der), mathématicien. Voir *Van der Heyden* (Jean-Michel).
- HONSEBROUCK (Cornelle van), médecin. Voir *Van Honsbrouck* (Cornelle).
- HORENBEKE (François van), évêque de Gand. Voir *Van Horenbeke* (François).
- HOUTE (Pierre van den), humaniste. Voir *Van den Houte* (Pierre).
- HOUTTE (Louis van), horticulteur. Voir *Van Houtte* (Louis).
- HOVE (Pierre van), scripturiste. Voir *Van Hove* (Pierre).
- HUELE (François van), ritualiste. Voir *Van Huele* (François).
- HULST (Jean-B. van der), peintre. Voir *Van der Hulst* (Jean-B.).
- HUMBEECK (Pierre van), homme politique. Voir *Van Humbeek* (Pierre).
- K**
- KAROLUS MENNIGEN, humaniste. Voir *Virulus* (Carolus).
- KAROLUS MEYNIGKEN, humaniste. Voir *Virulus* (Carolus).
- KEELE (Martin van der), écrivain ecclésiastique. Voir *Van der Keele* (Martin).
- KEMPEN (Étienne van), anatomiste. Voir *Van Kempen* (Étienne).
- KERCKHOVE (Josse van den), humaniste. Voir *Van den Kerckhove* (Josse).
- KERCHOVE (Laurent van den), canoniste. Voir *Van den Kerchove* (Laurent).
- KERCKHOVEN (Isidore van de), ecclésiastique. Voir *Van de Kerckhove* (Isid.).
- KEZEL (Adam van der), humaniste. Voir *Van der Kezel* (Adam).
- L**
- LEEMPUTTEN (Frans van), peintre. Voir *Van Leemputten* (Frans).
- LERBERGHE (Charles van), littérateur. Voir *Van Lerberghe* (Charles).



LEYNSEELE (Charles van), médecin. Voir *Van Leynseele* (Charles).  
 LIERDEN (Daniel van), médecin. Voir *Van Lierden* (Daniel).  
 LIGNEUS (Pierre), humaniste. Voir *Van den Houte* (Pierre).  
 LINDEN (Charles van der), abbé. Voir *Van der Linden* (Charles).  
 LINDEN (Josse van der), théologien. Voir *Van der Linden* (Josse).  
 LINDEN (Pierre van der), naturaliste. Voir *Van der Linden* (Pierre).  
 LINEUS (Thomas), humaniste et jurisconsulte. Voir *Vlas* (Thomas).  
 LOO (Ernest van), peintre. Voir *Van Loo* (Ernest).  
 LOO (Julien, en religion Bernard van), écrivain ecclésiastique. Voir *Van Loo* (Julien).  
 LOON (Mathieu van), hagiographe. Voir *Van Loon* (Mathieu).

## M

MAESTRICHT (Philippe van), navigateur. Voir *Van Maestricht* (Philippe).  
 MAESTRICHT (Philippe-Charles van), navigateur. Voir *Van Maestricht* (Philippe-Charles).  
 MAESTRICHT (Philippe-François van), navigateur. Voir *Van Maestricht* (Philippe-François).  
 MEER (Gérard van der), ecclésiastique. Voir *Van der Meer* (Gérard).  
 MEER (Gilles, Père Hyacinthe van der), dominicain. Voir *Van der Meer* (Gilles).  
 MEER (Guillaume van der), érudit. Voir *Van der Meer* (Guillaume).  
 MEERBEEK (Philippe-J. van), médecin. Voir *Van Meerbeek* (Philippe-J.).  
 MEERSCH (Émile van der), botaniste. Voir *Van der Meersch* (Émile).  
 MENNIKEN (Karolus), humaniste. Voir *Virulus* (Carolus).  
 MEYNIGKEN (Karolus), humaniste. Voir *Virulus* (Carolus).  
 MOEREN (Adolphe van der), théologien. Voir *Van der Moeren* (Adolphe).  
 MONDE (Charles van der), médecin. Voir *Van der Monde* (Charles).  
 MONS (Charles-J. van), médecin et professeur. Voir *Van Mons* (Charles-J.).  
 MYRICA (Josse), humaniste. Voir *Van der Heyden* (Josse).

## N

NEUSS (Henri van), archiviste. Voir *Van Neuss* (Henri).

NOOT (Adolphe van der), magistrat. Voir *Van der Noot* (Adolphe).  
 NOOT (Geldolphe van der), magistrat. Voir *Van der Noot* (Geldolphe).  
 NOOT (Jean-Th. van der), vicaire apostolique. Voir *Van der Noot* (Jean-Th.).  
 NOOT (Jérôme van der), magistrat. Voir *Van der Noot* (Jérôme).

## O

ORLEY (Jérôme van), peintre. Voir *Van Orley* (Jérôme).  
 OYE (René van), médecin. Voir *Van Oye* (René).

## P

PERSANT DE VILLE, chevalier. Voir *Ville* (Gérard de).  
 PERSIDES DE VILLE, chevalier. Voir *Ville* (Gérard de).  
 PEURSE (Adam van), peintre. Voir *Van Peurse* (Adam).  
 PONTE (Jean de), théologien. Voir *Verbruggen* (Jean).

## R

RAEMDONCK (Jean van), archéologue. Voir *Van Raemdonck* (Jean).  
 RYST (Lambert van der), ecclésiastique. Voir *Van der Ryst* (Lambert).

## S

SCHERPENZEEL THIM (Jules van), directeur général des mines. Voir *Van Scherpenzeel-Thim* (Jules).  
 SCHUEREN (Gaspard van der), peintre religieux. Voir *Van der Schueren* (Gaspard).  
 SELLIER (Joseph Van Damme), horticulteur. Voir *Van Damme-Sellier* (Joseph).  
 SERVATIÏ, docteur en théologie. Voir *Vaes* (Simon).  
 SPEETEN (Prosper van der), écrivain ecclésiastique. Voir *Van der Speeten* (Prosper).  
 STAPPEN (Pierre-Charles van der), sculpteur. Voir *Van der Stappen* (Pierre).

## T

TELLE (Reynerus), polygraphe. Voir *Vitellius* (Reynerus).

## V

VAAST (Saint), évêque. — Col. 4-7.  
 VACQUERIE (Jean de la), jurisconsulte. — Col. 7-12.

- VADDER (Louis de), peintre. Voir *De Vadder* (Louis).
- VADDERE (Jean-Baptiste de), historien. Voir *Devaddere* (Jean-Baptiste).
- VAEDT (Philippe van der), écrivain ascétique. — Col. 12.
- VAELANDE, pseudonyme. Voir *Daele* (François-Donatien van).
- VAELBEKE (Louis van), musicien. — Col. 12-13.
- VAELE (Pierre), chroniqueur et poète. — Col. 13-15.
- VAENIUS (Otto), peintre. Voir *Venius* (Otto).
- VAERE (Jean de), sculpteur. Voir *De Vaere* (Jean).
- VAERMAN (Jean), maître d'école. — Col. 15-17.
- VAERNEWYCK (Marc van), poète et historien. — Col. 17-20.
- VAERNEWIJCK (Pierre-Henri van), gentilhomme et poète. — Col. 20-22.
- VAES (Jean-Libert), magistrat et diplomate. — Col. 22-24.
- VAES (Servais), abbé. — Col. 24-27.
- VAES (Simon), théologien. — Col. 27-28.
- VAES-VALCK (Henri), fondateur. — Col. 28-29.
- VAET (Jacques), musicien. — Col. 29-30.
- VAILLANT (A.), musicien. — Col. 30-31.
- VAILLANT (André), graveur. — Col. 31-32.
- VAILLANT (Bernard), peintre. — Col. 32-33.
- VAILLANT (Florent), écrivain ecclésiastique. — Col. 33.
- VAILLANT (Jacques), peintre. — Col. 33-34.
- VAILLANT (Jean), peintre. — Col. 34.
- VAILLANT (Walterant), peintre. — Col. 35-40.
- VAILLANT DE LA BASSERIE (Guillaume), poète-mathématicien. Voir *Le Vaillant* (Guillaume).
- VAINCQ (Gaspard), ecclésiastique. Voir *Vincq* (Gaspard).
- VAINCQ (Nicolas), écrivain ecclésiastique. — Col. 40-41.
- VAIRLENIUS (Hieronymus), professeur. Voir *Vertenius* (Hieronymus).
- VALCKE (Pierre-François), écrivain ecclésiastique. — Col. 41-42.
- VALCKENAERE (Albert de), ecclésiastique. — Col. 42.
- VALCKENAERE (Auguste-Cyprien), musicien. — Col. 42-45.
- VALCKENAERE (Baudouin-l'héophile), dramaturge flamand. — Col. 45-44.
- VALCKENAERE (Jean-Baptiste), chanteur. — Col. 44.
- VALCKENBORCH (Frédéric van), peintre. — Col. 44-46.
- VALCKENBORCH (Gilles van),\* peintre. — Col. 46-47.
- VALCKENBORCH (Luc van), peintre. — Col. 47-53.
- VALCKENBORCH (Martin I van), peintre. — Col. 53-56.
- VALCKENBORCH (Martin II van), peintre. — Col. 56.
- VALCKENBORCH (Martin III van), peintre. — Col. 57-58.
- VALCKENBORG (Nicolas), missionnaire. — Col. 58.
- VALCKENISSE (André Eugène de), seigneur de Monchy. — Col. 58-59.
- VALCKENISSE (Philippe de), généalogiste. — Col. 59-60.
- VALCKGRAVE (Jean de),\*écrivain dramatique. — Col. 60-61.
- VALCKX (Pierre), sculpteur. — Col. 61-63.
- VALDAUTA (Bernard), humaniste. — Col. 63-64.
- VALDOR (Jean), graveurs. — Col. 64-79.
- VALDOREAL, bourgmestre de Liège. Voir *Waldoreal*.
- VALE (Jean), cistercien. — Col. 79-80.
- VALENCIENNES (Henri de), historien. Voir *Henri de Valenciennes*.
- VALENCIENNES (Herman de), trouvère. Voir *Herman de Valenciennes*.
- VALENRODE (Jean de), évêque de Liège. Voir *Wallenrode*.
- VALENTIN (Saint), évêque de Tongres (?). — Col. 80-81.
- VALENTIN (le Père), ecclésiastique. — Col. 81-82.
- VALENTIN (Émile), bourgmestre. — Col. 82.
- VALENTIN (Émile-Godefroid), professeur. — Col. 82-86.
- VALENTIN-DECAT, bourgmestre. Voir *Valentin*.
- VALENTIN DE SAINT-AMAND, prédicateur. Voir *Leecockmans*.
- VALENTYNS (Mathias), abbé. — Col. 86-89.
- VALÈRE DE SAINTE-EUPHROSINE, carme déchaussé. — Col. 89-90.
- VALÉRIC (Saint). — Col. 90.
- VALÉRIE (Sainte). — Col. 90-91.
- VALERIUS (Adrien), historien. — Col. 91-93.
- VALÉRIUS (Antoine), médecin. — Col. 93-94.
- VALÉRIUS (Hubert), physicien. — Col. 94-96.
- VALÉRIUS (Jean-Denolt), chimiste. — Col. 96-99.
- VALERIUS (Remmerus), chroniqueur. — Col. 99-100.

- VALÉRY (Saint). Voir *Vateric*.  
 VALESCART, peintre. Voir *Walescart*.  
 VALLE (Jean de), peintre. Voir *Van Dale* (Jean).  
 VALLE (Lambert de), théologien. Voir *Van den Dael* (Lambert).  
 VALLÉE (Octave), professeur. — Col. 100-101.  
 VALLEGO (Vincent-Michel de), rhétoricien. Voir *Vallejo* (Vincent-Michel de).  
 VALLEJO (Vincent-Michel de), rhétoricien. — Col. 101-103.  
 VALLENSIS (André), canoniste. Voir *Delvaux*.  
 VALLEZ (Pierre-Joseph), médecin. — Col. 103-104.  
 VALOIS (Jeanne de), comtesse de Hainaut. — Col. 104-108.  
 VALPOERTEN (Jean van der), orfèvre. — Col. 108.  
 VALVEKENS (Martin), ecclésiastique. — Col. 108-109.  
 VAN ABSEL (Guillaume), écrivain ascétique. Voir *Abseel* (Guillaume van).  
 VAN ABSHOVEN (Ferdinand), peintres. Voir *Abshoven* (Ferdinand van).  
 VAN ABSHOVEN (Thomas), peintre. Voir *Abshoven* (Thomas van).  
 VAN ACHELEN (Igram), magistrat. Voir *Achelen* (Igram van).  
 VAN ACHTER (Adrien-François), écrivain calviniste. Voir *Achter* (Adrien-François van).  
 VAN ACKER (Eugène-Ferdinand), magistrat. — Col. 109-110.  
 VAN ACKER (Jean-Baptiste), miniaturiste. — Col. 110-111.  
 VAN ACKERE - DOOLAEGHE (Marla - Francisca), écrivain flamand. — Col. 111-122.  
 VAN AELBROECK (Jean-Louis), agronome. Voir *Aelbroeck* (Jean-Louis van).  
 VAN AELST (Gommaire), peintre. Voir *Van der Gracht* (Gommaire).  
 VAN AELST (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Aelst* (Guillaume van).  
 VAN AELST (Nicolas), graveur. Voir *Aelst* (Nicolas van).  
 VAN AELST (Paul), peintre. Voir *Aelst* (Paul van).  
 VAN AERSCHODT (François-Guillaume), prédicateur. Voir *Aerschodt* (François-Guillaume van).  
 VAN AERTRYCKE (Simon), bourgmestre. Voir *Aertrycke* (Simon van).  
 VANAISE (Gustave - Antoine), peintre. — Col. 123-126.  
 VAN AKEN (Arnould), écrivain ascétique. Voir *Aken* (Arnould van).  
 VAN AKEN (Constantin), ecclésiastique. — Col. 126-127.  
 VAN AKEN (Guillaume), historien. Voir *Aken* (Guillaume van).  
 VAN AKEN (Henri), poète flamand. Voir *Aken* (Henri van).  
 VAN AKEN (Jérôme), peintre. Voir *Aken* (Jérôme van).  
 VAN AKEN (Joseph), peintre. Voir *Aken* (Joseph van).  
 VAN AKEN (Nicolas), copiste. Voir *Aken* (Nicolas van).  
 VAN AKEN (Sébastien), peintre. Voir *Aken* (Sébastien van).  
 VAN ALSLOOT (D.), peintres. Voir *Alstoot* (D. van).  
 VAN ALSTEIN (Jean-Ferdinand), fonctionnaire. — Col. 127-128.  
 VAN ALTEN (Jeanne), calligraphe. Voir *Reynhout* (Jeanne Van Alten, *alias*).  
 VAN AMEYDEN (Chrétien), musicien. Voir *Ameijden* (Chrétien van).  
 VAN ANDEL (Thierry), prémontré. — Col. 128-129.  
 VAN ANTWERPEN (Rudolphe), peintre. Voir *Rudolphé van Antwerpen*.  
 VAN ARENBERGH (François), poète flamand. Voir *Arenbergh* (François van).  
 VAN ARENBERGH (Pierre), maréchal. Voir *Arenbergh* (Pierre van).  
 VAN ARTEVELDE (Jacques), homme politique. Voir *Artevelde* (Jacques d').  
 VAN ARTEVELDE (Phillippe), homme politique. Voir *Artevelde* (Phillippe d').  
 VAN ARTEVELT (André), peintre. Voir *Ertvelt* (André).  
 VAN ARTOIS (Jacques), peintre. Voir *Artois* (Jacques van).  
 VAN ASPEL (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Abseel* (Guillaume van).  
 VAN ASSCHE (Amélie), miniaturiste. — Col. 129-130.  
 VAN ASSCHE (Auguste-Lambert), sculpteur. — Col. 130-131.  
 VAN ASSCHE (Auguste), architecte. — Col. 131-132.  
 VAN ASSCHE (Henri), peintre. — Col. 132-133.  
 VAN ASSCHE (Joseph), notaire. — Col. 134.  
 VAN ASSELIERS (Jean), jurisconsulte. Voir *Asseliers* (Jean van).  
 VAN ASSELIERS (Robert), jurisconsulte. Voir *Asseliers* (Robert van).  
 VAN ASSENEDE (Diederick), poète flamand. Voir *Diederick Van Assenede*.  
 VAN AUBEL (Jean-Charles), professeur. — Col. 134-136.

- VAN AUDENAERDE (Daniel), écrivain ecclésiastique. Voir *Audenaerde* (Daniel van).
- VAN AUDENAERDE (Robert), peintre. Voir *Audenaerde* (Robert van).
- VAN AUWEGHEM (Charles), poète flamand. Voir *Auweghem* (Charles van).
- VAN AVERMAETE (François-Fidèle), musicien. — Col. 156-157.
- VAN AVONT (Pierre), peintre. Voir *Avont* (Pierre van).
- VAN AXELPOELE, artistes gantois. Voir *Axpoele* (van).
- VAN AXPOELE, artistes gantois. Voir *Axpoele* (van).
- VAN BAERLANDT (Adrien Baecx), juriconsulte. Voir *Baecx van Baerlandt* (Adrien).
- VAN BAERLE (Gaspard), poète. Voir *Baerle* (Gaspard van).
- VAN BAERLE (Jean), théologien. Voir *Jean van Baerle*.
- VAN BAERLE (Melchior), poète latin. Voir *Baerle* (Melchior van).
- VAN BAESDORP (Cornelle), médecin. Voir *Baesdaorp* (Cornelle van).
- VAN BALBIAN (Josse), alchimiste. Voir *Balbian* (Josse van).
- VAN BALEN (Henri), peintre. Voir *Balen* (Henri van).
- VAN BALEN (Jean), peintre. Voir *Balen* (Jean van).
- VAN BALLAER (Jean), écrivain ascétique. Voir *Ballaer* (Jean van).
- VAN BALLAERT (Henri), sculpteur. Voir *Ballaert* (Henri van).
- VAN BAMBEKE (Charles-Eugène), naturaliste. — Col. 158-144.
- VAN BASEL (Nicolas), médecin. Voir *Basel* (Nicolas van).
- VAN BASELE (Pierre), prédicateur. Voir *Basel* (Pierre van).
- VAN BASSEVELDE, peintres. Voir *Bassevelde* (van).
- VAN BASTELAER (Désiré-Alexandre), pharmacien. — Col. 144-150.
- VAN BATTELE (Jacques), peintre. Voir *Battete* (Jacques van).
- VAN BATTELE (Jean), peintre. Voir *Battete* (Jean van).
- VAN BAUHUYSSEN (Bernard), poète latin. Voir *Bauhuysen* (Bernard van).
- VAN BAURSCHEIT (J.-P.), sculpteurs. Voir *Baurscheit* (J.-P. van).
- VAN BAUWEL (Bernard-Joseph), pharmacien. — Col. 151.
- VAN BAVEGEM (Ignace), prêtre. — Col. 151-155.
- VAN BAVEGEM (J.-B.), prêtre. — Col. 153-155.
- VAN BAVEGHEM (Pierre), pharmacien. Voir *Baveghem* (Pierre van).
- VAN BAVEGHEM (Pierre-Joseph), médecin. Voir *Baveghem* (Pierre-Joseph van).
- VAN BECELAERE (Augustin-Joseph), écrivain ecclésiastique. — Col. 155-156.
- VAN BECELAERE (Désiré-Joseph), linguiste. — Col. 156-159.
- VAN BEDAFF (Antoine), peintre. Voir *Bedaff* (Antoine van).
- VAN BEDTSBRUGGHE (Gilles), poète. Voir *Bedtsbrugghes* (Gilles van).
- VAN BEERLÈRE (Ferdinand), peintre. — Col. 159-161.
- VAN BEERS (Jean), poète flamand. — Col. 161-162.
- VAN BEERVELDE (Pierre), peintre. Voir *Beerelde* (Pierre van).
- VAN BEETHOVEN (Louis), musicien. Voir *Beethoven* (Louis van).
- VAN BELLE (Pierre), peintre. — Col. 163.
- VAN BELLEGHEM (Perceval), érudit. Voir *Belleghem* (Perceval).
- VAN BEMMEL (Charles), professeur. Voir *Bemmel* (Charles van).
- VAN BEMMEL (Eugène), professeur. — Col. 163-175.
- VAN BEMMEL (Gabriel), écrivain. Voir *Bemmel* (Gabriel van).
- VAN BENEDEN (Édouard), zoologiste. — Col. 174-184.
- VAN BENEDEN (Laurent), hagiographe. Voir *Beneden* (Laurent van).
- VAN BENEDEN (Pierre), zoologiste. — Col. 184-191.
- VAN BERCHEM (Antoine), prédicateur. Voir *Berchem* (Antoine van).
- VAN BERCHEM (Auguste), magistrat. — Col. 191-195.
- VAN BERCHEM (Eugène), brasseur. — Col. 195-194.
- VAN BERCHEM (Guillaume), chroniqueur. Voir *Berchem* (Guillaume van).
- VAN BERCHEM (Henri), médecin. — Col. 194-195.
- VAN BERCHEM (Henri-Ambroise), écrivain ecclésiastique. Voir *Berchem* (Henri-Ambroise van).
- VAN BERCHEM (Jean), voyageur. Voir *Berchem* (Jean van).
- VAN BERCKEL (Théodore), graveur. Voir *Berckel* (Théodore van).
- VAN BERGEN (Adrien), homme de guerre. Voir *Bergen* (Adrien van).

- VAN BERGEN (David), écrivain protestant. Voir *Bergen* (David van).
- VAN BERGEN (Gérard), médecin. Voir *Bergen* (Gérard van).
- VAN BESSEMERS (Marie), peintre. Voir *Bessemers* (Marie van).
- VAN BEUCKELAER (Alipe), dessinateur. Voir *Beuckelaer* (Alipe van).
- VAN BEUGHEN (Charles), écrivain ecclésiastique. Voir *Benghem* (Charles van).
- VAN BEUGHEM (Jean), évêque d'Anvers. Voir *Benghem* (Jean de).
- VAN BEVEREN (Charles), peintre. Voir *Beveren* (Charles van).
- VAN BEVEREN (Edmond), homme politique. — Col. 196-197.
- VAN BEVEREN (Mathieu), sculpteur. Voir *Beveren* (Mathieu van).
- VAN BIERVLIET (Albert), physicien. — Col. 197-199.
- VAN BIERVLIET (Antoine), médecin. — Col. 199-201.
- VAN BIERVLIET (Auguste), médecin. — Col. 201-202.
- VAN BIERVLIET (Paul), avocat. — Col. 202-203.
- VAN BIESBRÖECK (J.-B.), sculpteur. — Col. 203-204.
- VAN BIESBROECK (Jules), dessinateur. — Col. 204-208.
- VAN BIESBROECK (Louis), sculpteur. — Col. 208-212.
- VAN BIVOORDE (Louis), écrivain ecclésiastique. Voir *Bivoorde* (Louis van).
- VAN BLITTERSWYCK (Guillaume), jurisconsulte. Voir *Blitterswyck* (Guillaume van).
- VAN BLOEMEN (Jean), peintre. Voir *Bloemen* (Jean van).
- VAN BLOEMEN (Norbert), peintre. Voir *Bloemen* (Norbert van).
- VAN BLOEMEN (Pierre), peintre. Voir *Bloemen* (Pierre van).
- VAN BOCHAUTE (Charles), médecin. Voir *Bochaute* (Charles van).
- VAN BOCK, peintre. Voir *Bock* (van).
- VAN BOCKEL (Guillaume), bourgmestre. — Col. 212-214.
- VAN BOCKHORST (Jean), peintre. Voir *Bockhorst* (Jean van).
- VAN BOCKSTAELE (Jean), musicien. — Col. 214-215.
- VAN BODEGHEM (Louis), architecte. Voir *Bodeghem* (Louis van).
- VAN BOECKEL (Jean), médecin. Voir *Boeckel* (Jean van).
- VAN BOECKHOUT (Jean), publiciste. Voir *Boeckhout* (Jean van).
- VAN BOEGHEM (Louis), architecte. Voir *Bodeghem* (Louis van).
- VAN BOEKEL, peintre. Voir *Bock* (van).
- VAN BOEXELAER (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Boexelaer* (Pierre van).
- VAN BOGGET (Jean), prédicateur. — Col. 215-216.
- VAN BOGHOUT (Jean), littérateur flamand. — Col. 216.
- VAN BOISSCHOT (Charles), prédicateur. Voir *Boischot* (Charles van).
- VAN BOLSWERT (Boèce), graveur. Voir *Bolswert* (Boèce van).
- VAN BOLSWERT (Schelle), graveur. Voir *Bolswert* (Schelle van).
- VAN BOMMEL (Cornelle), évêque de Liège. Voir *Bommel* (Cornelle van).
- VAN BONT (Guillaume), homme politique. Voir *Bont* (Guillaume van).
- VAN BONT (Jean), ambassadeur. Voir *Bont* (Jean van).
- VAN BURSELEN (Johannes), humaniste. — Col. 217-219.
- VAN BOSSUYT (Jacques), théologien. Voir *Bossuyt* (Jacques van).
- VAN BOTERDAEL (Augustin), écrivain. Voir *Boterdael* (Augustin van).
- VAN BOTERDAEL (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Boterdael* (Jean van).
- VAN BOTERDAEL (L.), grammairien flamand. Voir *Boterdael* (L. van).
- VAN BOUCHAUTE (Liévin), poète flamand. Voir *Bouchaute* (Liévin van).
- VAN BOUCK, peintre. Voir *Bock* (van).
- VAN BOURGOINGNE (Nicolas), historien. Voir *Bourgogne* (Nicolas de).
- VAN BRANTEGHEM (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Branteghem* (Guillaume van).
- VAN BRECHT (Liévin), poète latin. Voir *Brecht* (Liévin van).
- VAN BREDAEL (Jean-François), peintre. Voir *Bredael* (Jean-François van).
- VAN BREDAEL (Jean-Pierre), peintre. Voir *Bredael* (Jean-Pierre van).
- VAN BREDAEL (Pierre), peintre. Voir *Bredael* (Pierre van).
- VAN BREE (Mathieu), peintre. Voir *Brée* (Mathieu van).
- VAN BRÉE (Philippe), peintre. — Col. 220.
- VAN BREUGEL (Pierre), médecin. Voir *Bruegel* (Pierre van).
- VAN BRUEGEL (Pierre), médecin. Voir *Bruegel* (Pierre van).

- VAN BRUHESEN (Pierre), médecin. Voir *Bruhesen* (Pierre van).
- VAN BRUSSEL (Antoine), peintre. Voir *Brussel* (Antoine van).
- VAN BRUSSEL (Louis), peintre. Voir *Brussel* (Louis van).
- VAN BRUSSEL (Philibert), juriconsulte. Voir *Brusselles* (Philibert de).
- VAN BROUYSSEL (Ernest), érudit. — Col. 221-223.
- VAN BUGGENHOUT (Émile), musicien. — Col. 223-224.
- VAN BUKENTOP (Henri), exégète. Voir *Bukentop* (Henri de).
- VAN BUSCOM (Guillaume), sculpteur. Voir *Buscom* (Guillaume van).
- VAN BUSCUM (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Buscum* (Pierre van).
- VAN CAELEN (Henri), théologien. Voir *Caelen* (Henri van).
- VAN CALBERG (G.-F.), poète flamand. Voir *Calberg* (G.-F. van).
- VAN CAMDONCK (Pierre), chancelier. — Col. 224.
- VAN CAMP (Camille), peintre. — Col. 224-226.
- VAN CAMP (Mathieu), évêque. — Col. 224-230.
- VAN CAMPENE (Corneille), chroniqueur. Voir *Campene* (Corneille van).
- VAN CAMPENHOUT (François), musicien. Voir *Campenhout* (François van).
- VAN CAUKERCKEN (Corneille), graveur. Voir *Caukercken* (Corneille van).
- VAN CAUWELAERT (Jean-B.), ecclésiastique. — Col. 230.
- VAN CAUWENBERGHE (Charles), médecin. — Col. 230-231.
- VAN CAUWENBERGHE (Édouard), historien. — Col. 231-232.
- VAN CEULEN (Daniel), théologien. Voir *Ceulen* (Daniel van).
- VAN CEULEN (Pierre), théologien. Voir *Ceulen* (Pierre van).
- VAN CHRISTYNEN (Paul), juriconsulte. Voir *Christynen* (Paul van).
- VAN CLEEF, famille d'artistes. Voir *Cleef* (van).
- VAN CLEVE, famille d'artistes. Voir *Cleef* (van).
- VAN CLICHTOVE (Josse), théologien. Voir *Clichtove* (Josse van).
- VAN COETSEM (Charles), médecin. — Col. 232-234.
- VAN CONINXLO (Gilles), peintre. Voir *Coninxlo* (Gilles van).
- VAN CONINXLO (Jean), peintre. Voir *Coninxlo* (Jean van).
- VAN CONINXLOO (Corneille SCHERNIER, dit), peintre. Voir *Schernier* (Cornelle).
- VAN CONINXLOO (Pierre SCHERNIER, dit), peintre. Voir *Schernier* (Pierre).
- VAN COORENHUYS (Guillaume), juriconsulte. Voir *Coorenhuys* (Guillaume van).
- VAN COPPENOLE (François), chirurgien. Voir *Coppenole* (François van).
- VAN CORTBEMDE (Balthasar), peintre. Voir *Cortbemde* (Balthasar van).
- VAN COSTENOBEL (Pierre), missionnaire. — Col. 234-236.
- VAN COUDENHOVE (Charles), chroniqueur. — Col. 236-237.
- VAN COUWERVEN (Norbert), écrivain ecclésiastique. Voir *Couwerven* (Norbert van).
- VAN COXCIE, peintres. Voir *Coxcie* (van).
- VAN COXIE, peintres. Voir *Coxete* (van).
- VAN CRAEN (Gommaire), poète latin. Voir *Craen* (Gommaire van).
- VAN CRAESBEECK (Josse), peintre. Voir *Craesbeeck* (Josse van).
- VAN GRAYWINCKEL (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Craywinckel* (Jean van).
- VAN CROMBEECK (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Crombeeck* (Jean van).
- VAN CROMBRUGGHE (Joseph), magistrat. Voir *Crombrughe* (Joseph van).
- VAN CULICK (Rumold), homme politique. Voir *Uden* (Rumold van Culick, dit *Stampaert* van).
- VAN CUTSEM (François), ecclésiastique. — Col. 237-238.
- VAN CUTSEM (Guillaume), juriconsulte. — Col. 238-239.
- VAN CUTSEM (Joseph), officier. — Col. 239-240.
- VAN CUTSEM (Pierre), médecin. — Col. 240-241.
- VAN CUYCK (Henri), évêque de Ruremonde. Voir *Cuyck* (Henri van).
- VAN CUYCK VAN MIEROP (François). Voir *Cuyck van Mierop* (François van).
- VAN DAEL (Jean), peintre. Voir *Dael* (Jean van).
- VAN DAELE (François), médecin. Voir *Daele* (François van).
- VAN DAELHEM (Donatien), théologien. Voir *Daethem* (Donatien van).
- VAN DAK (Jean), missionnaire. — Col. 242-243.
- VAN DALE (Hans ou Jean), peintre. — Col. 243.
- VAN DALE, peintres. Voir *Dale* (van).
- VAN DALEM (Corneille), peintre. Voir *Dalen* (Corneille).
- VAN DALEN, peintres. Voir *Dale* (van).

- VAN DAMME (Jacques), écrivain ecclésiastique. Voir *Damme* (Jacques van).
- VAN DAMME-SELLIER (Joseph), horticulteur. — Col. 244.
- VAN DAMME (Pierre), bibliophile. Voir *Damme* (Pierre van).
- VAN DE CAPELLE (Jean-B.), architecte. — Col. 244-246.
- VAN DE CASTEELE (Désiré), architecte. — Col. 246-249.
- VAN DE CASTEELE (Pierre), helléniste. — Col. 249-254.
- VANDECLAEBUS (Pierre), helléniste. — Col. 254.
- VAN DE KERCKHOVE (Isidore), ecclésiastique. — Col. 254-256.
- VAN DE KERKHOVEN (Jean-B.), homme politique. Voir *Kerkhoven* (J.-B. van).
- VAN DELEN (Jean), sculpteur. Voir *Delen* (Jean van de).
- VAN DELFT (Gérard), poète flamand. Voir *Delft* (Gérard van).
- VAN DEN ABEELE (Josse), peintre. — Col. 256-257.
- VANDENACKERE (Jean), musicien. — Col. 257-258.
- VAN DEN AVONT (Pierre), peintre. Voir *Avont* (Pierre van).
- VAN DEN BERCH (Henri), généalogiste. — Col. 258-260.
- VAN DEN BERG (Jean-B.), avocat. — Col. 260-261.
- VANDEN BERGH (Nicolas), peintre. — Col. 261-262.
- VANDEN BERGHE (Gérard), poète latin. Voir *Montanus* (Gérard).
- VANDEN BERGHE (Guillaume), maître d'œuvres. Voir *Ruysbroeck* (Guillaume de).
- VANDEN BERGHE (Jean VAN RUYSBROECK, dit), maître d'œuvres. Voir *Ruysbroeck* (Jean de).
- VANDEN BERGHE (Jean), littérateur flamand. — Col. 262-265.
- VANDEN BERGHEN (Gérard), médecin. Voir *Bergen* (Gérard van).
- VANDEN BERK (Godefroid), ecclésiastique. — Col. 265-266.
- VAN DEN BOGAERDE (Gisbert), facteur de clavecins. — Col. 266-267.
- VAN DEN BOGAERDE (Henri), écrivain ecclésiastique. Voir *Pomerio* (Henri de ou a).
- VAN DEN BOGAERDE (Jean), imprimeur. Voir *Bogard* (Jean).
- VAN DEN BOGAERT (Adam), médecin. — Col. 267-268.
- VAN DEN BOGAERT (Jacques), médecin. — Col. 268-269.
- VAN DEN BOORN (Édouard), musicien. — Col. 269-270.
- VAN DEN BOORN (Jean), musicien. — Col. 270.
- VAN DEN BORRE (Jean BEYAERT, dit), sculpteur. Voir *Beyaert* (Jean).
- VAN DEN BORRE (Oscar), musicien. — Col. 270-271.
- VAN DEN BOS (Georges), peintre. — Col. 271-272.
- VAN DEN BOSCH (Jean), ecclésiastique. — Col. 272-275.
- VAN DEN BOSSCHE (Dominique-Ernest), sculpteur. — Col. 275-274.
- VAN DEN BOSSCHE (Dominique-Jean), peintre. — Col. 274-276.
- VAN DEN BOSSCHE (Jean), médecin. Voir *Bossche* (Jean).
- VAN DEN BOSSCHE (Pierre), ecclésiastique. — Col. 276-277.
- VAN DEN BOSSCHE (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Sivius* (Pierre).
- VAN DEN BRANDEN (François), érudit. — Col. 277-278.
- VAN DEN BROECK (A.), médecin. — Col. 278-279.
- VAN DEN BROECK (Barbe), graveur. Voir *Paludanus* (Barbe).
- VAN DEN BROECK (Crispin), peintre. Voir *Paludanus* (Crispin).
- VAN DEN BROECK (Charles), numismate. — Col. 279-280.
- VAN DEN BROECK (Élias), peintre. — Col. 280-281.
- VAN DEN BROECK (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Paludanus* (François).
- VAN DEN BROECK (Guillaume), sculpteur. Voir *Paludanus* (Guillaume).
- VAN DEN BROECK (Henri), peintre. Voir *Paludanus* (Henri).
- VAN DEN BROECK (Henri), écrivain ecclésiastique. Voir *Paludanus* (Henri).
- VAN DEN BROECK (Jean), théologien. Voir *Paludanus* (Jean).
- VAN DEN BROECK (Jean-B.), médecin. — Col. 281-282.
- VAN DEN BROECK (Othon), musicien. — Col. 282-284.
- VAN DEN BROECK (Philibert), théologien. — Col. 284-285.
- VAN DEN BROECKE (Raphaël), sculpteur. Voir *Paludanus* (Raphaël).
- VAN DEN BUNDBRE (Jean), écrivain ecclésiastique. — Col. 285-288.

- VAN DEN CLITE (Liévin), peintre. — Col. 288-289.
- VAN DEN CORPUT (Édouard), médecin. — Col. 289-292.
- VAN DEN CORPUT (Henri), pharmacien. — Col. 292-294.
- VAN DEN DAEL (Lambert), théologien. — Col. 294.
- VAN DEN DAELE (Englebert), chancelier. — Col. 294-295.
- VAN DEN DRIESCH (Jean), musicien. — Col. 295.
- VAN DEN DRIESSCHE (Jean). Voir *Drugs* (Jean).
- VAN DEN DRIESSCHE (Léon), médecin. — Col. 295-296.
- VAN DEN DYCK (Daniel), peintre. Voir *Dyck* (Daniel van).
- VAN DEN DYCKE (Bonaventure), théologien. — Col. 296-297.
- VAN DEN DYCKE (Martin), comptable. — Col. 297-298.
- VAN DEN ECK (N.), peintre. Voir *Eck* (N. van).
- VAN DEN ECKHOUTE (Jean), écrivain ecclésiastique. — Col. 298-299.
- VAN DEN ELSCHÉ (Jacques), facteur de clavecins. — Col. 299.
- VAN DE NESSE (Guillaume), prêtre. Voir *Nesse* (Guillaume van de).
- VAN DEN EYNDE (Pierre), évêque de Paris. — Col. 299-300.
- VAN DEN GHEYN (Matthias), musicien. — Col. 300-302.
- VAN DEN HANE (Laurent), juriconsulte. — Col. 302-303.
- VAN DEN HAUTE (Pierre), historiographe. — Col. 303-306.
- VAN DEN HECKE (Édouard), ecclésiastique. — Col. 306-307.
- VAN DEN HENDE (Jean), prêtre. — Col. 307.
- VAN DEN HENDE (Pierre), évêque de Paris. Voir *Van den Eynde* (Pierre).
- VAN DEN HOECK (Jean), peintre. Voir *Hoecke* (Jean van den).
- VAN DEN HOECK (Robert), peintre. Voir *Hoecke* (Robert van den).
- VAN DEN HOECKE (Gaspard), peintre. Voir *Hoecke* (Gaspard van den).
- VAN DEN HOECKE (Jean), peintre. Voir *Hoecke* (Jean van den).
- VAN DEN HOECKE (Robert), peintre. Voir *Hoecke* (Robert van den).
- VAN DEN HOUTE (Pierre), humaniste. — Col. 307-308.
- VAN DEN HOUTE (Werner), homme de guerre. Voir *Dubois* (Werner Van den Houte, dit le général).
- VAN DEN KERCHOVE (Josse). Voir *Kerchove* (Josse).
- VAN DEN KERCHOVE (Laurent), canoniste. — Col. 308-310.
- VAN DEN KERCKHOVE (Jean), généalogiste. Voir *Kerckhof* (Jean).
- VAN DEN KERCKHOVE (Josse), humaniste. — Col. 310.
- VAN DEN KERCKHOVEN (Jean), ministre protestant. Voir *Paigander* (Jean).
- VAN DEN LEENE (Joseph), généalogiste. Voir *Leene* (Joseph van den).
- VAN DEN MALE (Rombaut), écrivain ecclésiastique. Voir *Male* (Rombaut van den).
- VAN DEN NAENHOVE (Jean), fondeur de laiton. Voir *Thienen* (Jean van).
- VAN DEN NEST (Charles), écrivain flamand. Voir *Nest* (Charles van den).
- VAN DEN NIEULANDE (François), humaniste. Voir *Nieulande* (François van den).
- VAN DEN NIEUWENHUYSEN (Gérard), fondeur. Voir *Nieuwenhuysen* (Gérard van den).
- VAN DEN NITZEN (Charles), magistrat. Voir *Nitzen* (Charles van den).
- VAN DEN NOUWELAN(D)T (Henri), poète latin. Voir *Noulantius* (Henri).
- VAN DEN OOSTENDE (Jean), prédicateur. Voir *Oostende* (Jean van den).
- VAN DEN PEEREBOOM (Alphonse), homme d'État. Voir *Peereboom* (Alphonse van den).
- VAN DEN PERRE (Chrétien), peintre. Voir *Perre* (Chrétien van den).
- VAN DEN PERRE (Jean), graveur de médailles. Voir *Perre* (Jean van den).
- VAN DEN PERRE (Jean), peintre. Voir *Perre* (Jean van den).
- VAN DEN PERRE (Nicolas), peintre. Voir *Perre* (Nicolas van den).
- VAN DEN PERRE (Pierre), évêque de Namur. Voir *Perre* (Pierre van den).
- VAN DEN POEL (Augustin), poète flamand. Voir *Poel* (Augustin van den).
- VAN DEN POEL (Guillaume), sculpteur. Voir *Paludanus* (Guillaume).
- VAN DEN POEL (Henri), écrivain ecclésiastique. Voir *Paludanus* (Henri).
- VAN DEN POELE (Placide), écrivain religieux. Voir *Poete* (Placide van den).
- VAN DEN PRIEËLE (Gilles), écrivain ecclésiastique. Voir *Prieële* (Gilles van den).
- VAN DEN QUEECKBORNE (Chrétien), peintres. Voir *Queeckborne* (Chrétien van den).
- VAN DEN QUEECKBORNE (Daniel), peintre. Voir *Queeckborne* (Daniel van den).
- VAN DEN QUEECKBORNE (Jean), peintre. Voir *Queeckborne* (Jean van den).



- VAN DEN RADE (Gilles), imprimeur. Voir *Rade* (Gilles van den).
- VAN DEN REYNE (Thomas), orateur. Voir *Rinus* (Thomas).
- VAN DEN RIELE (Rombaut), chroniqueur. Voir *Riele* (Rombaut van den).
- VAN DEN RYE (Ernest), généalogiste. Voir *Rye* (Ernest van den).
- VAN DEN SANDE (Jean-Baptiste), pharmacien. Voir *Sonde* (Jean-Bapt. van den).
- VAN DEN SANDE (Jean-Georges), écrivain militaire. Voir *Sande* (Jean-Georges van den).
- VAN DEN SCHOERE (Jean ou Jacques), graveur. Voir *Schoore* (Jean ou Jacques van).
- VAN DEN SCHOORE (Jean ou Jacques), graveur. Voir *Schoore* (Jean ou Jacques van).
- VAN DEN SCHRIECK (Jacques), médecin. Voir *Schrieck* (Jacques van den).
- VAN DEN SCOORE (Jean ou Jacques), graveur. Voir *Schoore* (Jean ou Jacques van).
- VAN DEN SOMPELE (Liévin), magistrat. Voir *Sompel* (Liévin van den).
- VAN DEN SPIEGEL (Adrien), médecin. Voir *Spiegel* (Adrien van den).
- VAN DEN SPIEGEL (Jean), ministre protestant. Voir *Spieghele* (Jean van den).
- VAN DEN SPIEGHEL (Marinus), médecin. Voir *Spiegel* (Adrien van den).
- VAN DEN SPIEGHELE (Jean), ministre protestant. Voir *Spieghele* (Jean van den).
- VAN DEN STEEN (Jacques), peintre. Voir *Steene* (Jacques van den).
- VAN DEN STEEN (Jean), sculpteur. Voir *Steen* (Jean van den).
- VAN DEN STEENE ou LAPIDANUS, famille d'imprimeurs. Voir *Steene* (van den).
- VAN DEN STEENE (Auguste), peintre. Voir *Steene* (Auguste van den).
- VAN DEN STEENE (Bruno), écrivain ecclésiastique. Voir *Steene* (Bruno van den).
- VAN DEN STEENE (Érasme), maître d'école. Voir *Steene* (Érasme van den).
- VAN DEN STEENE (François), peintre. Voir *Steene* (François van den).
- VAN DEN STEENE (François-Bernard), peintre. Voir *Steene* (François-Bernard van den).
- VAN DEN STEENE (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Lapidanus* (Guillaume).
- VAN DEN STEENE (Jacques), peintre. Voir *Steene* (Jacques van den).
- VAN DEN STUCK (Ignace), peintre. Voir *Stock* (Ignace van den).
- VAN DEN TEMPEL (Marc), théologien. Voir *Tympel* (Marc van den).
- VAN DEN TEMPEL (Olivier), homme de guerre. Voir *Tympel* (Olivier van den).
- VAN DEN TYMPEL (Marc), théologien. Voir *Tympel* (Marc van den).
- VAN DEN TYMPEL (Olivier), homme de guerre. Voir *Tympel* (Olivier van den).
- VAN DEN VELDE (François), théologien. Voir *Sonnus* (François van den Velde, dit).
- VAN DEN VLIET (Gauthier), écrivain ecclésiastique. Voir *Vliet* (Gauthier van den).
- VAN DEN VYVER (Jacques), humaniste. Voir *Vivarius* (Jacques).
- VAN DEN WIJNGAERDE (Jean), ecclésiastique. Voir *Vinea* (Jean de).
- VANDE PERRE (Gautier), chirurgien. Voir *Perre* (Gautier vande).
- VANDE PLAS (Pierre), peintre. Voir *Plas* (Pierre vande).
- VANDE POELE (Florimond), architecte. Voir *Porte* (Florimond vande).
- VANDE POELE (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Lacu* (Jean de).
- VANDE POELE (Robert), juriconsulte. Voir *Poete* (Robert vande).
- VANDE PUTTE (Ferdinand), historien. Voir *Putte* (Ferdinand vande).
- VANDE PUTTE (Jean), peintre. Voir *Putte* (Jean vande).
- VANDE PUTTE (Jérôme), juriconsulte. Voir *Puteanus* (Jérôme).
- VANDE PUTTE (Joachim), écrivain ecclésiastique. Voir *Pulte* (Joachim vande).
- VANDE PUTTE (Othon), sculpteur. Voir *Putte* (Othon vande).
- VAN DER AA (Pierre), juriconsulte. — Col. 514-515.
- VAN DER ALPHENE (Jean Sire Jacob dit), abbé. Voir *Sire Jacob* (Jean).
- VANDERANUS (Pierre), juriconsulte. Voir *Vander Aa* (Pierre).
- VAN DER BEKE (André), brodeur. — Col. 316.
- VAN DER BEKE (Guillaume), poète latin. — Col. 316-320.
- VAN DER BEKE (Liévin), humaniste. Voir *Torrentius* (Laevinus).
- VAN DER BEKE (Pierre), cartographe. Voir *orrentinus* (Pierre).
- VAN DER BEKEN (Pierre), théologien. Voir *Rivo* (Petrus de).
- VAN DER BEURSE (Jean), marchand. — Col. 320-321.
- VAN DER BRUGGE (Pierre), humaniste. Voir *Pontanus* (Petrus).
- VAN DER BUECKEN (Martin), écrivain ecclésiastique. — Col. 321-325.
- VAN DER BURCH (Adrien), homme politique. Voir *Burch* (Adrien de le).

- VAN DER BURGH (Adrien), poète latin. Voir *Burch* (Adrien van der).
- VAN DER BURCH (Charles), général. Voir *Burch* (Charles van der).
- VAN DER BURCH (François), archevêque de Cambrai. Voir *Burch* (François van der).
- VAN DER BURCH (Jean), homme politique. Voir *Burch* (Jean van der).
- VAN DER BURCH (Lambert), historien. Voir *Burch* (Lambert van der).
- VAN DER CALSTEREN (Henri), écrivain ecclésiastique. — Col. 323-324.
- VAN DER CASTELEN (François), peintre. Voir *Castello* (François de).
- VAN DER CRUYCE (Jean), humaniste. — Col. 521-525.
- VAN DER CRUYCE (Lévin), humaniste. — Col. 525-530.
- VAN DER CRUYCE (Roger), écrivain ecclésiastique. — Col. 530-531.
- VAN DER CRUYSSSEN (Jean), poète latin. — Col. 531.
- VAN DER DONCK (Adrien), musicien. — Col. 531-532.
- VAN DER DONCKT (François), peintre. — Col. 532.
- VAN DER DONCKT (Ignace), médecin. — Col. 532-535.
- VAN DER DONCKT (Joseph), peintre. — Col. 535-534.
- VAN DER EYCKEN (Charles), peintre. — Col. 534.
- VAN DER EYCKEN (Gomair), hagiographe. — Col. 534-535.
- VAN DER EYCKEN (Jan), architecte. — Col. 535.
- VAN DER EYCKEN (Lenaerts), théologien. Voir *Hasselius* (Jean-Léonard).
- VAN DER FEKEN (François), théologien. Voir *Veken* (François van der).
- VAN DER GOES (Hugues), peintre. Voir *Gors* (Hugues van der).
- VAN DER GRACHT (Gédéon), évêque. — Col. 535-536.
- VAN DER GRACHT (Gommaire), peintre. — Col. 536.
- VAN DER GUCHT (Adrien), pédagogue. — Col. 537.
- VAN DER HAEGEN (Ferdinand), médecin. — Col. 538.
- VAN DER HAEGEN (Michel), humaniste. — Col. 538-539.
- VAN DER HAER (Florent), historien. — Col. 539-540.
- VAN DER HAERT (Henri), peintre. — Col. 540-542.
- VAN DER HAGHEN (Jean), écrivain ecclésiastique. — Col. 542-543.
- VAN DER HAGHEN (Honoré), magistrat. Voir *Eesbeek* (Honoré d').
- VAN DER HECHT (Guillaume), peintre. — Col. 543-544.
- VAN DER HECHT (Henri), peintre. — Col. 544-545.
- VAN DER HEETVELDE (Jean), évêque suffragant. — Col. 545-546.
- VAN DER HEYDEN (Antoine), pharmacien. — Col. 546-547.
- VAN DER HEYDEN (Balthasar), prédicateur. Voir *Merica* (Balthasar de).
- VAN DER HEYDEN (Cornille), écrivain ecclésiastique. — Col. 547-550.
- VAN DER HEYDEN (Gaspard), théologien. Voir *Heidanus* (Gaspard).
- VAN DER HEYDEN (Henri), historien. Voir *Merica* (Henri).
- VAN DER HEYDEN (Henri), dominicain. Voir *Myrica* (Henri de).
- VAN DER HEYDEN (Jean-Marie), musicien. — Col. 550.
- VAN DER HEYDEN (Jean-Michel), mathématicien. — Col. 550-551.
- VAN DER HEYDEN (Josse), humaniste. — Col. 551-552.
- VAN DER HEYDEN (Martin), écrivain ecclésiastique. Voir *Myricanus* (Martin).
- VAN DER HEYDEN (Pierre), graveur. Voir *Merica* (Pierre a).
- VAN DER HEYDEN (Pierre), historien. Voir *Thimo* (Pierre a).
- VAN DER HEYDEN (Servais), écrivain ecclésiastique. Voir *Myricanus* (Servais).
- VAN DER HOFSTADT (Adrien), théologien. Voir *Hofstadt* (Adrien van der).
- VAN DER HULST (Jean-B.), peintre. — Col. 553.
- VAN DER KEELE (Martin), écrivain ecclésiastique. — Col. 553-554.
- VAN DER KETHULLE (François), homme politique. Voir *Kethulle* (François de la).
- VAN DER KETHULLE (Louis), homme de guerre. Voir *Kethulle* (Louis de la).
- VAN DER KEZEL (Adam), humaniste. — Col. 554-555.
- VAN DER KINDERE (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Puerorum* (Pierre).
- VAN DER LEEPE (Jean), peintre. Voir *Lepe* (Jean van der).
- VAN DER LEEPE (Laurent), théologien. Voir *Lepe* (Laurent van der).
- VAN DER LEEUW (Guillaume), graveur. Voir *De Leeuw* (Guillaume).

- VAN DER LEPE (Jean), peintre. Voir *Lepé* (Jean van der).
- VAN DER LEPE (Laurent), théologien. Voir *Lepé* (Laurent van der).
- VAN DER LINDEN (Charles), abbé. — Col. 555-558.
- VAN DER LINDEN (David), historien. Voir *Lindanus* (David).
- VAN DER LINDEN (Guillaume), orateur. Voir *Linden* (Guillaume van der).
- VAN DER LINDEN (Guillaume-Damase), évêque de Gand. Voir *Lindanus* (Guillaume-Damase).
- VAN DER LINDEN (Jean), voyageur. Voir *Linden* (Jean van der).
- VAN DER LINDEN (Josse), théologien. — Col. 558-560.
- VAN DER LINDEN (Pierre), naturaliste. — Col. 560-565.
- VAN DER LORE (Baudouin), poète flamand. Voir *Lore* (Baudouin van der).
- VAN DER MAELEN (Philippe), géographe. Voir *Maeten* (Philippe van der).
- VAN DER MAESEN (Gerard), écrivain ecclésiastique. Voir *Maesen* (Gerard van).
- VAN DER MAUDE (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Maude* (Jean van der).
- VAN DER MAUDE (Liévin), philologue. Voir *Maude* (Liévin van der).
- VAN DER MEER (Gérard), ecclésiastique. — Col. 565-564.
- VAN DER MEER (Gilles, Père Hyacinthe), dominicain. — Col. 564-565.
- VAN DER MEER (Guillaume), érudit. — Col. 565-566.
- VAN DER MEERE (Cornelle), juriconsulte. Voir *Meere* (Cornelle van der).
- VAN DER MEERE (Jean), peintre. Voir *Meire* (Jean van der).
- VAN DER MEERE (Jean), traducteur. Voir *Meeren* (Jean van der).
- VAN DER MEEREN (Cornelle), imprimeur. Voir *Meeren* (Cornelle van der).
- VAN DER MEEREN (Gérard), peintre. Voir *Meire* (Gérard van der).
- VAN DER MEEREN (Jean-B.), peintre. Voir *Meiren* (Jean-B. van der).
- VAN DER MEERSCH (Auguste), biographe. Voir *Meersch* (Augusta van der).
- VAN DER MEERSCH (Désiré), médecin. Voir *Meersch* (Désiré van der).
- VAN DER MEERSCH (Émile), botaniste. — Col. 566-567.
- VAN DER MEERSCH (François), écrivain. Voir *Meersch* (François van der).
- VAN DER MEERSCH (Léopold), médecin. Voir *Meersch* (Léopold van der).
- VAN DER MEERSCH (Nicolas), peintre. Voir *Meersch* (Nicolas van der).
- VAN DER MEERSCH (Philippe), peintre. Voir *Meersch* (Philippe van der).
- VAN DER MEERSCH (Polydore), historien. Voir *Meersch* (Polydore van der).
- VAN DER MEIRE (Gérard), peintre. Voir *Meire* (Gérard van der).
- VAN DER MEIRE (Jean), peintre. Voir *Meire* (Jean van der).
- VAN DER MEIREN (Jean-B.), peintre. Voir *Meiren* (Jean-B. van der).
- VAN DER MEREN (Jean), peintre. Voir *Meeren* (Jean van der).
- VAN DER MERSCH (Jean), homme de guerre. Voir *Mersch* (Jean van der).
- VAN DER MEULEN (Adam), peintre. Voir *Meulen* (Adam van der).
- VAN DER MEULEN (André), poète. Voir *Meuten* (André van der).
- VAN DER MEULEN (Guillaume), historien. Voir *Meuten* (Guillaume van der).
- VAN DER MEULEN (Jean), avocat. Voir *Meulen* (Jean van der).
- VAN DER MEULEN (Jean), humaniste. Voir *Molanus* (Jean).
- VAN DER MEULEN (Jean-B.), écrivain flamand. Voir *Meulen* (Jean-B. van der).
- VAN DER MEULEN (Jean-Désiré), écrivain. Voir *Meuten* (Jean-Désiré van der).
- VAN DER MEULEN (Laurent), sculpteur. Voir *Meulen* (Laurent van der).
- VAN DER MEULEN (Pierre), peintre. Voir *Meulen* (Pierre van der).
- VAN DER MEULEN (Servais), organiste. Voir *Meuten* (Servais van der).
- VAN DER MEULENE (Jean), professeur. Voir *Meulene* (Jean van der).
- VAN DER MOERE (Joseph), hollandiste. Voir *Morre* (Joseph van der).
- VAN DER MOEREN (Adolphe), théologien. — Col. 568-570.
- VAN DER MONDE (Charles), médecin. — Col. 570-571.
- VAN DER MONDE (Dieudonne), peintre. Voir *Mont* (Dieudonné van der).
- VAN DER MONT (Dieudonne), peintre. Voir *Mont* (Dieudonné van der).
- VAN DER MOTEN (Jean), poète. Voir *Moten* (Jean van der).
- VAN DER MUELEN (Servais), organiste. Voir *Meuten* (Servais van der).
- VAN DER MUYDEN (Gabriel), juriconsulte. Voir *Mudée* (Gabriel).
- VAN DER NEER (Jacques), sculpteur. Voir *Neer* (Jacques van der).

- VAN DER NEER (Jacques-Joseph), sculpteur. Voir *Neer* (Jacques-Joseph van der).
- VAN DER NEER (Servais), théologien. Voir *Neer* (Servais van der).
- VAN DER NESTE (Pierre), écrivain flamand. Voir *Neste* Pierre van der).
- VAN DER NOOT (Adolphe), magistrat. — Col. 371-372.
- VAN DER NOOT (Charles), homme de guerre. Voir *Noot* (Charles van der).
- VAN DER NOOT (Geldolphe), magistrat. — Col. 372.
- VAN DER NOOT (Henri), homme politique. Voir *Noot* (Henri van der).
- VAN DER NOOT (Jean-B.), poète flamand. Voir *Noot* (Jean-B. van der).
- VAN DER NOOT (Jean-Théodore), vicaire apostolique. — Col. 373-374.
- VAN DER NOOT (Jérôme), magistrat. — Col. 374-375.
- VAN DER NOOT (Maximilien), évêque. Voir *Noot* (Maximilien van der).
- VAN DER NOOT (Philippe), évêque. Voir *Noot* (Philippe van der).
- VAN DER NOOT (Thomas), imprimeur. Voir *Noot* (Thomas van der).
- VAN DER PHALISEN (Antoine), organiste. Voir *Phalisen* (Antoine van der).
- VAN DER PHALISEN (Arnould), peintre. Voir *Phalèse* (Arnould).
- VAN DER PHALISEN (Pierre), imprimeur. Voir *Phalèse* (Pierre).
- VAN DER PIEDT (Baudouin), juriconsulte. Voir *Piet* (Baudouin van der).
- VAN DER PIEDT (Liévin), orientaliste. Voir *Piet* (Liévin van der).
- VAN DER PIET (Baudouin), juriconsulte. Voir *Piet* (Baudouin van der).
- VAN DER PIET (Liévin), orientaliste. Voir *Piet* (Liévin van der).
- VAN DER PLAETSEN (Jean), peintre. Voir *Plaetsen* (Jean van der).
- VAN DER PLAETSEN (Julien), peintre. Voir *Plaetsen* (Julien van der).
- VAN DER PLANCKE (Joseph), trésorier. Voir *Plaucke* (Joseph van der).
- VAN DER PLANCKEN (Cornelle), violoniste. Voir *Plancken* (Cornelle van der).
- VAN DER POORTEN (Arnold), lexicographe. Voir *Poorten* (Arnold van der).
- VAN DER POORTEN (Henri), peintre. Voir *Poorten* (Henri van der).
- VAN DER REST (Jean), administrateur. Voir *Rest* (Jean van der).
- VAN DER REST (Lambert), fonctionnaire. Voir *Rest* (Lambert van der).
- VAN DER RIT (Jean), architecte. Voir *Rit* (Jean van der).
- VAN DER RIVIERE, famille de peintres. Voir *Riviere* (van der).
- VAN DER RIVIERE (Gilles), sculpteur. Voir *Riviere* (Gilles van der).
- VAN DER ROOST (Jean), hautelisseur. Voir *Rost* (Jean).
- VAN DER ROSEN (Jean), orfèvre. Voir *Rosen* (Jean van der).
- VAN DER RYE (Gilles ou Égide), peintre. Voir *Rye* (Gilles van der).
- VAN DER RYST (Herman), musicien. Voir *Ryst* (Herman van der).
- VAN DER RYST (Lambert), ecclésiastique. — Col. 376-377.
- VAN DER SANDE (Barthélemi), historien. Voir *Sante* (Barthélemi vande).
- VAN DER SANDEN (Jacques), auteur flamand. Voir *Sanden* (Jacques van der).
- VAN DER SAREN (Quentin), menuisier. Voir *Saren* (Quentin van der).
- VAN DER SCHELDEN (Liévin), peintre. Voir *Schelden* (Liévin van der).
- VAN DER SCHELDEN (Pauwels), sculpteur. Voir *Schelden* (Pauwels van der).
- VAN DER SCHUERE (Jacques), poète flamand. Voir *Schuere* (Jacques van der).
- VAN DER SCHUERE (Nicaise), écrivain. Voir *Schuere* (Nicaise van der).
- VAN DER SCHUEREN (Gasparil), peintre religieux. — Col. 377-378.
- VAN DER SLOOTEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Slooten* (Jean van der).
- VAN DER SLUYS (Gilles), sculpteur. Voir *Sluys* (Gilles van der).
- VAN DER SLUYS (Paul), écrivain ecclésiastique. Voir *Sluys* (Paul van der).
- VAN DER SMISSEN (Alfred), homme de guerre. Voir *Smissen* (Alfred van der).
- VAN DER SMISSEN (Théodore, dit Michel), abbé. Voir *Smissen* (Théodore van der).
- VAN DER SPEETEN (Arnold), homme de guerre. Voir *Speeten* (Arnold van der).
- VAN DER SPEETEN (Prosper), écrivain ecclésiastique. — Col. 378-379.
- VAN DER SPURT (Jean), musicien. Voir *Spurt* (Jean van der).
- VAN DER STADT (Henri), médecin. Voir *Stadt* (Henri van der).
- VAN DER STAPPEN (Pierre), sculpteur. — Col. 379-381.
- VAN DER STEEGHEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Steeghins* (Jean).
- VAN DER STEEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Lapide* (Jean a).

- VAN DER STEGEN DE PUTTE (Joseph), magistrat, naturaliste. Voir *Stegen de Putte* (Joseph van der).
- VAN DER STEGHEM (Étienne), prélat. Voir *Steghen* (Étienne van der).
- VAN DER STERRE (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Sterre* (Jean van der).
- VAN DER STERREN (Richard), écrivain ecclésiastique. Voir *Sterren* (Richard van der).
- VAN DER STICHELEN (Jules), homme politique. Voir *Stichelen* (Jules van der).
- VAN DER STOCK (Antoine), écrivain ecclésiastique. Voir *Stock* (Antoine van der).
- VAN DER STOCK (Ignace), peintre. Voir *Stock* (Ignace van der).
- VAN DER STOCK (Jean), peintre. Voir *Stock* (Jean van der).
- VAN DER STOCK Josse. Voir *Baston* (Josquin).
- VAN DER STOCKT (Vrancken), peintre. Voir *Stockt* (Vrancken van der).
- VAN DER STRAELLEN (Jean), historien. Voir *Straellen* (Jean van der).
- VAN DER STRAET (Jean), peintre. Voir *Stradan* (Jean).
- VAN DER STRAETEN (Antoine), député. Voir *Straeten* (Antoine van der).
- VAN DER STRAETEN (Bernard), généalogiste. Voir *Straeten* (Bernard van).
- VAN DER STRAETEN (Charles), architecte. Voir *Straeten* (Charles van der).
- VAN DER STRAETEN (Edmond), musicologue. Voir *Straeten* (Edmond van der).
- VAN DER STRAETEN (Eugène), architecte. Voir *Straeten* (Eugène van der).
- VAN DER STRAETEN (Ferdinand), économiste. Voir *Straeten* (Ferdinand van der).
- VAN DER STRAETEN (Georges), peintre. Voir *Straeten* (Georges van der).
- VAN DER STRAETEN (Jacques), mystique flamand. Voir *Stratius* (Jacques).
- VAN DER STRAETEN (Jean), écrivain religieux. Voir *Straeten* (Jean van der).
- VAN DER STRAETEN (Jean), voyageur. Voir *Straeten* (Jean van der).
- VAN DER STRAETEN (Thancmar), chevalier flamand. Voir *Straeten* (Thancmar van der).
- VAN DER STRATE (Jean), voyageur. Voir *Straeten* (Jean van der).
- VAN DER STRATEN (Adrien), juriconsulte. Voir *Straten* (Adrien van der).
- VAN DER STRATEN (Antoine), député. Voir *Straeten* (Antoine van der).
- VAN DER SYPEN (Charles), publiciste. Voir *Sypen* (Charles van der).
- VAN DER TAELEN (Félix), historien. Voir *Taelen* (Félix van der).
- VAN DER TOMBE (Gabriel), tapissier. Voir *Tombe* (Gabriel van der).
- VAN DERTON (Charles PIRON), homme politique. Voir *Piron* (Charles).
- VAN DER VAEDT (Philippe), écrivain ascétique. Voir *Vaedt* (Philippe van der).
- VAN DER VALE (Jean), cistercien. Voir *Vale* (Jean).
- VAN DER VALPOERTEN (Jean), orfèvre. Voir *Valpoerten* (Jean van der).
- VAN DER VEKEN, famille de peintres verriers. Voir *Veken* (van der).
- VAN DER VEKEN (François), théologien. Voir *Veken* (François van der).
- VAN DER VEKENE, famille de sculpteurs. Voir *Vekene* (van der).
- VAN DER VELDEN (Henri, en religion Pie), théologien. Voir *Velden* (Henri van der).
- VAN DER VIN (Henri), peintre. Voir *Vin* (Henri van der).
- VAN DER VIN (Jean), pédagogue et historien. Voir *Vin* (Jean van der).
- VAN DER VIN (Paul), peintre. Voir *Vin* (Paul van der).
- VAN DER VOORT, artiste. Voir *Voort* (van der).
- VAN DER WEKEN (François), théologien. Voir *Veken* (François van der).
- VANDE SANDE (Félix), dramaturge flamand. Voir *Sande* (Félix vande).
- VANDE STEENE (Édouard), bibliographe. Voir *Steene* (Édouard vande).
- VANDE STERNE (Érasme), prêtre. Voir *Sterne* (Érasme vande).
- VANDE VELDE (Guillaume), pharmacien. Voir *Velde* (Guillaume vande).
- VANDE VELDE (Henri), théologien. Voir *Velde* (Henri vande).
- VANDE VELDE (Hippolyte), juriconsulte, littérateur. Voir *Velde* (Hippolyte vande).
- VANDE VELDE (Jean), évêque de Gand. Voir *Velde* (Jean vande).
- VANDE VELDE (Jean), professeur et bibliothécaire. Voir *Velde* (Jean vande).
- VANDE VELDE (Laurent), humaniste. Voir *Velde* (Laurent vande).
- VANDE VELDE (Philippe), juriconsulte. Voir *Velde* (Philippe vande).
- VANDE VELDE (Pierre), peintre. Voir *Campana*.
- VANDE VEN (Jean), magistrat. Voir *Ven* (Jean vande).
- VANDE VENN (Jean), magistrat. Voir *Ven* (Jean vande).
- VANDE VENNE (Jean), magistrat. Voir *Venne* (Jean vande).
- VANDE VYVERE (Ernest), pharmacien. Voir *Vyvere* (Ernest vande).

- VANDE VYVERE (Ernest-César), pharmacien. Voir *Vyvere* (Ernest-César vande).
- VAN DEYNUM (J.-B.), peintre. Voir *Deynum* (J.-B. van).
- VAN DICKELE (Gilles), sculpteur. Voir *Dickele* (Gilles van).
- VAN DIEPENBEECK (Abraham), peintre. Voir *Diepenbeeck* (Abraham van).
- VAN DIEPENDALE (Jean), peintre. Voir *Diependale* (Jean van).
- VAN DIEST (Cornelle), humaniste. Voir *Diest* (Cornelle van).
- VAN DIEST (Jean), peintre. Voir *Diest* (Jean van).
- VAN DIEVE (Pierre), historien. Voir *Dieve* (Pierre van).
- VAN DIEVOET (Jean), juriconsulte. — Col. 584-585.
- VAN DIEVOET (Pierre), sculpteur. Voir *Dievoet* (Pierre van).
- VAN DIXMUDE (Jean), chroniqueur. — Col. 585-586.
- VAN DOËVEREN (Walther), médecin. Voir *Doeveren* (Walther van).
- VAN DOEVERYN (Anne), poète flamand. Voir *Doeveryn* (Anne van).
- VAN DOREN (Clément), publiciste. — Col. 587.
- VAN DORNE (François), peintre. Voir *Dorne* (François van).
- VAN DORNE (Jean), peintre et musicien. Voir *Dorne* (Jean van).
- VAN DORNE (Martin), peintre. Voir *Dorne* (Martin van).
- VAN DORP (Martin), humaniste. Voir *Dorpus* (Martinus).
- VAN DUN (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Dun* (Pierre van).
- VAN DUVENEDE (Marc), peintre. Voir *Duvenede* (Marc van).
- VAN DUVENVOORDE (Guillaume), chambellan. Voir *Snikkerieme* (Willom).
- VAN DUYNEN (Isaac), peintre. Voir *Duynen* (Isaac van).
- VAN DUYSE (Florimond), magistrat et musicien. — Col. 588-595.
- VAN DUYSE (Gustave), publiciste. — Col. 595-594.
- VAN DUYSE (Prudent), poète flamand. Voir *Duyse* (Prudent van).
- VAN DYCK (Antoine), peintre. Voir *Dyck* (Antoine van).
- VAN DYCK (Daniel), peintre. Voir *Dyck* (Daniel van).
- VAN DYCKE (Martinus), mathématicien. — Col. 594.
- VAN ECK (N.), peintre. Voir *Eck* (N. van).
- VAN EDINGEN (François), théologien. Voir *Enghien* (François d').
- VAN EENAEME (Antoine), sculpteur. — Col. 594-596.
- VAN EERSEL (Govard), évêque de Gand. Voir *Eersel* (Govard).
- VAN EGMONT (Juste), peintre. Voir *Egmont* (Juste van).
- VAN EHRENBURG (Guillaume), peintre. Voir *Ehrenberg* (Guillaume van).
- VAN ELBURG (Jean), peintre. Voir *Elburg* (Jean van).
- VAN ELSSEN (Jacques), facteur de clavecins. Voir *Van den Elsche* (Jacques).
- VAN ENCKEVOORT (Guillaume), cardinal. Voir *Enckevoort* (Guillaume van).
- VAN ENGELLEN (Guillaume), théologien. Voir *Engelen* (Guillaume van).
- VAN ERP (Gérard), peintre. Voir *Erpe* (Gérard van).
- VAN ERP (Henri). Voir *Herp* (Henri de).
- VAN ERPE (Jean), dessinateur. Voir *Erpe* (Jean van).
- VAN ERTBORN (Florent), amateur d'art. Voir *Ertborn* (Florent van).
- VAN ERTBORN (Joseph), fonctionnaire. Voir *Ertborn* (Joseph van).
- VAN ERTVELT (André), peintre. Voir *Ertvelt* (André van).
- VAN ES (Jacques), peintre. Voir *Es* (Jacques van).
- VAN ESPEN (Félix), peintre. Voir *Espen* (Félix van).
- VAN ESPEN (Zeger), juriconsulte. Voir *Espen* (Zeger van).
- VAN ESPLEGHEM (François), peintre. Voir *Crabbe* (François).
- VAN ESSCHE (Nicolas), théologien. Voir *Essche* (Nicolas van).
- VAN ESSCHEN (Charles), médecin, écrivain. — Col. 597-598.
- VAN ESSCHEN (Pierre), médecin. Voir *Esschen* (Pierre van).
- VAN ESSEN (Jacques), peintre. Voir *Es* (Jacques van).
- VAN EST (Guillaume), théologien. — Col. 598-602.
- VAN EUPEN (Pierre), homme politique. Voir *Eupen* (Pierre van).
- VAN EVERGHEM (Henri), architecte. Voir *Everghem* (Henri van).
- VAN EYCK (Gaspard), peintre. Voir *Eyck* (Gaspard van).
- VAN EYCK (Hubert, Jean et Marguerite), peintres. Voir *Eyck* (Hubert, Jean et Marguerite van).

- VAN EYCK (Nicolas), peintre. Voir *Eyck* (Nicolas van).
- VAN EYCKEN (Jean-Baptiste), peintre. Voir *Eycken* (Jean-Baptiste van).
- VAN FALENS (Charles), peintre. Voir *Falens* (Charles van).
- VAN FORNENBERGH (Alexandre), peintre. Voir *Fornenbergh* (Alexandre van).
- VAN GAMEREN (Hannardus), humaniste. Voir *Gameren* (Hannardus van).
- VAN GAMEREN (Henri), évêque d'Anvers. Voir *Gameren* (Henri van).
- VAN GANSDAEL (Rombaut), architecte. Voir *Gansdaele* (Rombaut van).
- VAN GANSEN (Emmanuel), chef d'insurgés. — Col. 405-407.
- VAN GEEL (Jean-François), sculpteur. Voir *Geel* (Jean-François van).
- VAN GEEL (Jean-Louis), sculpteur. Voir *Geel* (Jean-Louis van).
- VAN GEEL (Pierre), botaniste, polémiste. — Col. 407-409.
- VAN GEEN (Jean, baron), homme de guerre. Voir *Geen* (Jean, baron van).
- VAN GEERAERDSBERGEN (Adrien), missionnaire. — Col. 409-410.
- VAN GEFFEN (Jean), humaniste. — Col. 410.
- VAN GELDER (Jean), philologue. Voir *Gelder* (Jean van).
- VAN GELDER (N.), peintre. Voir *Gelder* (N. van).
- VAN GELDORP (Henri), humaniste. Voir *Geldorp* (Henri van).
- VAN GELEEN (Godefroid), homme de guerre. Voir *Geleen* (Godefroid van).
- VAN GELEEN (Godefroid HUYN), homme de guerre. Voir *Huyt Van Geleen* (Godefroid).
- VAN GELRE (Godefroid), orfèvre. Voir *Getre* (Godefroid van).
- VAN GELUWE (Arnold), écrivain flamand. Voir *Geluwe* (Arnold van).
- VAN GEND (Josse), peintre. Voir *Gend* (Josse van).
- VAN GESTEL (Corneille), historien. Voir *Gestel* (Corneille van).
- VAN GESTEL (Marc), peintre. Voir *Marc Van Ghistele*.
- VAN GHEER (Thomas), graveur. Voir *Gheer* (Thomas van).
- VAN GHEESDAEL (Jean), poète latin. Voir *Gheesdael* (Jean van).
- VAN GHEIRTS (Michel), hagiographe. Voir *Gheirts* (Michel van).
- VAN GHENDT (Josse), peintre. Voir *Gend* (Josse van).
- VAN GHISTELE (Josse), voyageur. Voir *Ghistele* (Josse van).
- VAN GHISTELE (Kornells), rhétoricien. Voir *Ghistele* (Kornells van).
- VAN GHISTELE (Marc), peintre. Voir *Marc Van Ghistele*.
- VAN GHIZEGHEM (Heyn), compositeur. Voir *Ghizeghem* (Heyn van).
- VAN GIERDEGOM (Jean), architecte. — Col. 411-412.
- VAN GINDERACHTER (Jean), mathématicien. — Col. 412.
- VAN GOBBELSCHROY (Pierre, baron), ministre. — Col. 412-416 et *Supplément*.
- VAN GODSENHOVEN (Laurent), chroniqueur. Voir *Godsenhoven* (Laurent van).
- VAN GOETHEM (Jeanne), poète flamand. Voir *Goethem* (Jeanne van).
- VAN GOETSENHOVEN (Gérard), homme politique. Voir *Goetsenhoven* (Gerard van).
- VAN GOIDSENHOVEN (Laurent), chroniqueur. Voir *Godsenhoven* (Laurent van).
- VAN GUOR (Pierre van), graveur. Voir *Goor* (Pierre van).
- VAN GOORLAECKEN (Guillaume), théologien. — Col. 416-417.
- VAN GORKOM (Melchior), historien. Voir *Gorkom* (Melchior van).
- VAN GOUTHOVEN (Guillaume), calligraphe. — Col. 417-418.
- VAN GORP (Jean), médecin. Voir *Gorp* (Jean van).
- VAN GRAVE (Barthélemy), typographe. Voir *De Grave* (Barthélemy).
- VAN GRAVE (Henri), théologien. Voir *De Grave* (Henri).
- VAN GRUYTERE (Jean), philologue. Voir *Gruytere* (Jean).
- VAN GUTSCHOVEN (Gérard), philosophe. Voir *Gutschoven* (Gérard van).
- VAN HAAKEN (Alexandre), graveur. Voir *Haecken* (Alexandre van).
- VAN HABBEECK (Jean), poète latin. Voir *Habbeek* (Jean van).
- VAN HABBEKE (Gaspard), poète latin. Voir *Habbeke* (Gaspard van).
- VAN HACKEN (Alexandre), graveur. Voir *Haecken* (Alexandre van).
- VAN HAECHE (Guillaume), poète flamand. Voir *Haecht* (Guillaume van).
- VAN HAECHE (Jean), professeur. Voir *Haecht* (Jean van).
- VAN HAECKEN (Alexandre), graveur. Voir *Haecken* (Alexandre van).
- VAN HAEFTEN (Jacques, en religion Benoit), écrivain ecclésiastique. Voir *Haefsten* (Jacques van).
- VAN HAEMSTEDÉ (Adrien), théologien. Voir *Huemstede* (Adrien van).

- VAN HÆSENDONCK (Gérard), botaniste. — Col. 418-421.
- VAN HÆSENDONCK (Jean), médecin. Voir *Hæsendonck* (Jean van).
- VAN HÆSENDONCK (Pierre), vicaire général. — Col. 421-422.
- VAN HAL (Jacques), peintre. Voir *Hal* (Jacques van).
- VAN HALEN (Don Juan), homme de guerre. Voir *Halen* (Don Juan van).
- VAN HALEN, famille d'hommes politiques. Voir *Mirabelle* (les).
- VAN HALMALE (Henri), évêque d'Ypres. Voir *Halmale* (Henri van).
- VAN HAM (Jacques), jurisconsulte. Voir *Him* (Jacques van).
- VAN HAMILTON (Charles), peintre. Voir *Hamilton* (Charles van).
- VAN HAMME (Alexis), peintre. — Col. 422.
- VAN HAMME (Antoine), généalogiste. Voir *Hamme* (Antoine van).
- VAN HANSELAERE (Pierre), peintre. Voir *Hanselaere* (Pierre van).
- VAN HAREN (Adam), homme de guerre. Voir *Haren* (Adam van).
- VAN HASSELT (André), écrivain. Voir *Hasselt* (André van).
- VAN HASSELT (Augustin), imprimeur. Voir *Hasselt* (Augustin van).
- VAN HASSELT (Jean), théologien. Voir *Hasselt* (Jean van).
- VAN HAUWAGEN (Jean), sculpteur. Voir *Hauwagen* (Jean van).
- VAN HAVE (Arnold), historien. Voir *Havensius* (Arnold).
- VAN HAVRE (Jean), magistrat. Voir *Havre* (Jean van).
- VAN HECKE (Englebort), médecin. — Col. 425.
- VAN HECKE (Jean), sculpteur. Voir *Hecke* (Jean van).
- VAN HECKE (Joseph), bollandiste. Voir *Hecke* (Joseph van).
- VAN HECKE (Michel), écrivain ecclésiastique. Voir *Hecke* (Michel van).
- VAN HEEDE (Guillaume), peintre. Voir *Heede* (Guillaume van).
- VAN HEEDE (Victor ou Vigor), peintre. Voir *Heede* (Vigor van).
- VAN HEELÛ (Jean), chroniqueur. Voir *Heelû* (Jean van).
- VAN HEIL (Daniel), peintre. Voir *Heil* (Daniel van).
- VAN HEIL (Jean-B.), peintre. Voir *Heil* (Jean-B. van).
- VAN HEIL (Léon), peintre. Voir *Heil* (Léon van).
- VAN HELDERBERG (Jean), sculpteur. Voir *Helderberg* (Jean van).
- VAN HELMONT (Adrien), musicien. Voir *Helmont* (Adrien van).
- VAN HELMONT (André), humaniste. Voir *Helmont* (André van).
- VAN HELMONT (Charles), musicien. Voir *Helmont* (Charles van).
- VAN HELMONT (François), chimiste. Voir *Helmont* (François van).
- VAN HELMONT (Jean-B.), chimiste. Voir *Helmont* (Jean-B. van).
- VAN HELMONT (Mathieu), peintre. Voir *Helmont* (Mathieu van).
- VAN HELMONT (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Helmont* (Pierre van).
- VAN HELMONT (Sieger), peintre. Voir *Helmont* (Sieger van).
- VAN HEMBYZE (Jean), homme politique. Voir *Hembyze* (Jean van).
- VAN HEMEL (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Hemel* (Jean van).
- VAN HEMEL (Pierre), théologien. Voir *Hemel* (Pierre van).
- VAN HEMERT (Antoine), écrivain ecclésiastique. Voir *Hemert* (Antoine van).
- VAN HEMESSEN (Catherine), peintre. Voir *Sanders* (Catherine).
- VAN HEMESSEM (Jean), peintre. Voir *Sanders* (Jean).
- VAN HERDEGOM (Gérard), historien. Voir *Herdegom* (Gérard van).
- VAN HERENBEECK (Jean), hagiographe. Voir *Herenbeeck* (Jean van).
- VAN HERP (Gérard), peintre. Voir *Erp* (Gérard van).
- VAN HERPE (Jean), dessinateur. Voir *Erpe* (Jean van).
- VAN HESE (Jean), voyageur. Voir *Hese* (Jean De).
- VAN HESE (Jean), polémiste. Voir *Hese* (Jean van).
- VAN HESEN, sculpteur. Voir *Hesen* (van).
- VAN HEURCK (Henri), botaniste. — Col. 425-428.
- VAN HEURCK (Jean), économiste. Voir *Heurck* (Jean van).
- VAN HEURNE (Christophe), historien. Voir *Huerne* (Christophe van).
- VAN HEUSDEN (Pierre), poète flamand. Voir *Heusden* (Pierre van).
- VAN HEYLEN (Gonzalès), graveur. Voir *Heylen* (Gonzalès van).
- VAN HEYLERHOFF (Martin), archéologue. Voir *Heylerhoff* (Martin van).
- VAN HEYLWEGEN (Louis), magistrat. Voir *Heylwegen* (Louis van).



- VAN HIER (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Hier* (François van).
- VAN HILLE (Corneille), théologien. Voir *Hille* (Corneille van).
- VAN HILLE (Martin), chirurgien. Voir *Hille* (Martin van).
- VAN HINGENE (Jean), mécanicien. Voir *Jean Van Hingene*.
- VAN HOCSWINCKEL (Philippe), historien. Voir *Hocswinckel* (Philippe van).
- VAN HONDEGHEM (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Hondeghem* (François van).
- VAN HONSEBROUCK (Corneille), médecin. — Col. 429-450.
- VAN HONTSUM (Zeger), écrivain. Voir *Hontsum* (Zeger van).
- VAN HOEBROECK (Charles), homme de guerre. Voir *Hoebroek-te-Walle* (Charles van).
- VAN HOEBROECK (Constantin), général. Voir *Hoebroek* (Constantin van).
- VAN HOECHSTADT (Gerard), peintre. Voir *Hoogstadt* (Gérard van).
- VAN HOOFF (Herman), homme de guerre. Voir *Hooff* (Herman van).
- VAN HOOGHTEN (Jean), magistrat. Voir *Hooghten* (Jean van).
- VAN HUOGSTADT (Gérard), peintre. Voir *Hoogstadt* (Gérard van).
- VAN HOOL (Jean), sculpteur. Voir *Hool* (Jean van).
- VAN HOORDE (Grégoire), hagiographe. Voir *Hoorde* (Grégoire van).
- VAN HOORDE (Joseph), horticulteur. Voir *Hoorde* (Joseph van).
- VAN HOOREBEKE (Augustin), archiviste. Voir *Hoorebeke* (Augustin van).
- VAN HOOREBEKE (Ch.-J.), pharmacien. Voir *Hoorebeke* (Ch.-J. van).
- VAN HOOREBEKE (Emile), professeur. Voir *Hoorebeke* (Emile van).
- VAN HOOREBEKE (J.-Fr.), pharmacien. Voir *Hoorebeke* (J.-Fr. van).
- VAN HOORN (Charles), prédicateur. Voir *Hoorn* (Charles van).
- VAN HOREN (Jacques), peintre. Voir *Hornes* (Jacques de).
- VAN HORENBEKE (François), évêque de Gand. — Col. 451-452.
- VAN HORICKE (Baudouin), calligraphe. Voir *Horicke* (Baudouin van).
- VAN HORT (Aart), peintre verrier. Voir *Hort* (Aart van).
- VAN HOUCKE (Charles), traducteur. Voir *Houcke* (Charles van).
- VAN HOUCKE (Eloi), poète latin. Voir *Houckaert* (Egidius).
- VAN HOUT ou HOUTEN (T.), peintre. Voir *Hout* (T. van).
- VAN HOUTHEN (Libert), poète latin. Voir *Houthem* (Libert).
- VAN HOUTTE (Louis), horticulteur. — Col. 452-455.
- VAN HOVE (Laurent), instituteur. Voir *Allegne* (Laurent).
- VAN HOVE (Nivard), écrivain ecclésiastique. Voir *Hove* (Nivard van).
- VAN HOVE (Pierre), théologien. — Col. 454. Voir *Hove* (Pierre van).
- VAN HOYBERGEN (Jean), historien. Voir *Hoybergen* (Jean van).
- VAN HOYE (André), poète latin et historien. Voir *Hoye* (André van).
- VAN HOYE (Timothée), poète. Voir *Hoye* (Timothée van).
- VAN HUELE (François), ritualiste. — Col. 455.
- VAN HUERNE (Christophe), historien. Voir *Huerne* (Christophe van).
- VANHUFFEL (Pierre), peintre. — Col. 456-457.
- VAN HULLE (Anselme), peintre. Voir *Hulle* (Anselme van).
- VAN HULLE (Baudouin), poète latin. Voir *Hulle* (Baudouin van).
- VAN HULST (Jean), poète flamand. Voir *Jean van Hulst*.
- VAN HULTHEM (Charles), bibliophile. Voir *Hulthem* (Charles van).
- VAN HUMBEECK (Pierre), homme politique. — Col. 458-440.
- VAN HUMBEEK (Pierre), prédicateur. Voir *Humbek* (Pierre van).
- VAN HUSSEL (François), sculpteur. Voir *Ursel* (François van).
- VAN HUYSEN (Hyacinthe), écrivain ecclésiastique. Voir *Huyzen* (Hyacinthe van).
- VAN HUYSE, inspirateur de prophéties. Voir *Smet* (de).
- VAN IERSELE (Pierre), poète flamand. Voir *Pierre van Iersele*.
- VAN ISEGHEM (André), grammairien. Voir *Iseghe* (André van).
- VAN ISEGHEM (André-Jean), administrateur. Voir *Iseghe* (André-Jean van).
- VAN ISEGHEM (Liévin), officier de marine. Voir *Iseghe* (Liévin van).
- VAN KLERBEECK (Antoine), écrivain ecclésiastique. Voir *Kerbeeck* (Antoine van).
- VAN KEMPEN (Etienne), anatomiste. — Col. 440-441.
- VAN KERCKHOVEN (Pierre), poète flamand. Voir *Kerckhoven* (Pierre van).
- VAN KESSFL (Barthélemy), peintre et sculpteur. Voir *Kessel* (Barthélemy van).

- VAN KESSEL (Ferdinand), peintre. Voir *Kessel* (Ferdinand van).  
 Voir KESSEL (Jean), peintre. Voir *Kessel* (Jean van).  
 VAN KESSEL (Jean) II, peintre. Voir *Kessel II* (Jean van).  
 VAN KESSEL (Jean-Thomas), peintre. Voir *Kessel* (Jean-Thomas).  
 VAN KESSEL (Jérôme), peintre. Voir *Kessel* (Jérôme van).  
 VAN KIEFFELT (Henri), poète latin. Voir *Kieffelt* (Henri van).  
 VAN KIEL (Cornelle), philologue. Voir *Kiel* (Cornelle).  
 VAN KIEMDONCK (Jacques), philologue. Voir *Kiemdonck* (Jacques van).  
 VAN KOYE (Paul), écrivain ecclésiastique. Voir *Koye* (Paul van).  
 VAN KRIEKENBORCH (Jean), calligraphe. Voir *Kriekenborch* (Jean van).  
 VAN LAEKE (François), juriste. Voir *Laeke* (François van).  
 VANLAIR (Constant), médecin. — Col. 442-445.  
 VAN LANZWEERDE (Jean), médecin. Voir *Lanzweerde* (Jean van).  
 VAN LANGENDONCK (Chrétien), écrivain ecclésiastique. Voir *Langendonck* (Chrétien van).  
 VAN LANGENDONCK (Jean), juriconsulte. Voir *Langendonck* (Jean van).  
 VAN LANGHECRUYS (Jean), canoniste. Voir *Langhecruys* (Jean van).  
 VAN LANGHEMEERSCH (Jacques), généalogiste. Voir *Langhemeersch* (Jacques van).  
 VAN LANGREN (Michel), cosmographe et mathématicien. Voir *Langren* (Michel van).  
 VAN LANSBERGE (François), théologien. Voir *Lansberge* (François van).  
 VAN LANSBERGE (Jacques), médecin. Voir *Lansberge* (Jacques van).  
 VAN LANSBERGE (Philippe), ministre protestant. Voir *Lansberge* (Philippe van).  
 VAN LANSBERGE (Pierre), théologien protestant. Voir *Lansberge* (Pierre van).  
 VAN LAREN (Josse), ministre réformé. Voir *Laren* (Josse van).  
 VAN LATHEN (Jacques), peintre. Voir *Lathem* (Jacques van).  
 VAN LATHEN (Liévin), peintre. Voir *Lathem* (Liévin van).  
 VAN LATHEN (Liévin), orfèvre. Voir *Lathem* (Liévin van).  
 VAN LEDE (Maximilien), sculpteur. Voir *Lede* (Maximilien van).  
 VAN LEEMPUT (Remi), peintre. Voir *Leemput* (Remi van).  
 VAN LEEMPUTTEN (Frans), peintre. — Col. 446-447.  
 VAN LEEEST (Antoine), graveur. Voir *Leest* (Antoine van).  
 VAN LEEUWEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Leeuwen* (Jean van).  
 VAN LERBERGHE (Charles), littérateur. — Col. 447-452.  
 VAN LERIUS (Joseph), peintre. Voir *Lerius* (Joseph van).  
 VAN LEYNSEELE (Charles), médecin. — Col. 452-455.  
 VAN LIENHOUT (Gérard), poète flamand. Voir *Gérard van Lienhout*.  
 VAN LIERDEN (Daniel), médecin. — Col. 455.  
 VAN LIERE (Josse), peintre. Voir *Liere* (Josse van).  
 VAN LIEROP (Matthias), écrivain ecclésiastique. Voir *Lierop* (Matthias van).  
 VAN LIESVELD (Thierry), juriconsulte. Voir *Liesveld* (Thierry van).  
 VAN LIMBOURG (Guillaume), médecin. Voir *Limbourg* (Guillaume van).  
 VAN LINDHOUT (Henri), médecin. Voir *Lindhout* (Henri van).  
 VAN LINGE (Abraham), peintre. Voir *Linge* (Abraham van).  
 VAN LINGE (Bernard), peintre. Voir *Linge* (Bernard van).  
 VAN LINT (Henri), peintre. Voir *Lint* (Henri van).  
 VAN LINT (Pierre), peintre. Voir *Lint* (Pierre van).  
 VAN LISEBETTEN (Pierre), graveur. Voir *Lisebette* (Pierre van).  
 VAN LOCHEM (Michel), dessinateur. Voir *Lochem* (Michel van).  
 VAN LOEMEL (Gaudence), poète flamand. Voir *Loemel* (Gaudence van).  
 VAN LOKEREN (Auguste), archéologue. Voir *Lokeren* (Auguste van).  
 VAN LOMBEKE (Guillaume), peintre. Voir *Ritsere* (Guillaume de).  
 VAN LONDERSEEL (Assuérus), graveur. Voir *Londerseel* (Assuérus van).  
 VAN LONDERSEEL (Jean ou Hans), graveur. Voir *Londerseel* (Jean ou Hans van).  
 VAN LOO (Adrien), écrivain religieux. Voir *Loo* (Adrien van).  
 VAN LOO (Ernest-Valentin), peintre. — Col. 454.  
 VAN LOO (François), sculpteur. Voir *Loo* (François van).  
 VAN LOO (Jacques), peintre. Voir *Loo* (Jacques van).  
 VAN LOO (Jean), poète latin. Voir *Loo* (Jean van).

- VAN LOO (Julien, en religion Bernard), écrivain ecclésiastique. — Col. 435-456.
- VAN LOO (Thomas), pharmacien et poète flamand. Voir *Loo* (Thomas van).
- VAN LOON (Jean), médecin. Voir *Turnhout* (Jean).
- VAN LOON (Mathieu), hagiographe. — Col. 456-457.
- VAN LOON (Pierre), peintre. Voir *Loon* (Pierre van).
- VAN LOON (Théodore), peintre. Voir *Loon* (Théodore van).
- VAN LOVENDEGEM (Daniel), sculpteur. Voir *Rutaert* (Daniel).
- VAN LOY (François), sculpteur. Voir *Loe* (François van).
- VAN LUMMEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Lummius* (Jean).
- VAN LYERE (Adrien), prédicateur. Voir *Lyere* (Adrien van).
- VAN MAELCOTE (Jean), jurisconsulte. Voir *Maelcote* (Jean van).
- VAN MAELCOTE (Odon), astronome. Voir *Maelcote* (Odon van).
- VAN MAELCOTE (Robert), écrivain ecclésiastique. Voir *Maelcote* (Robert van).
- VAN MAELCOTE (Thierry), écrivain ecclésiastique. Voir *Maelcote* (Thierry van).
- VAN MAELDERGEM (Adrien), ministre calviniste. Voir *Maeldergem* (Adrien van).
- VAN MAELE (Siger), chroniqueur. Voir *Maete* (Siger van).
- VAN MAELSAECKE (Jacques), écrivain ecclésiastique. Voir *Maelsaecke* (Jacques van).
- VAN MAERE (Wauthier), peintre. Voir *Maere* (Wauthier van).
- VAN MAERLANT (Jacques), poète flamand. Voir *Maerlant* (Jacques van).
- VAN MAESTRICHT (Philippe), navigateur. — Col. 458-459.
- VAN MAESTRICHT (Philippe-Charles), navigateur. — Col. 459-460.
- VAN MAESTRICHT (Philippe-François), navigateur. — Col. 460.
- VAN MALDEGEM (Adrien), ministre calviniste. Voir *Maeldergem* (Adrien van).
- VAN MALDER (Pierre), violoniste. Voir *Malder* (Pierre van).
- VAN MALE (Aurèle), homme d'Etat. Voir *Male* (Aurèle van).
- VAN MALE (Charles), diplomate. Voir *Male* (Charles van).
- VAN MALE (Guillaume), écrivain. Voir *Male* (Guillaume van).
- VAN MALE (Jean), poète et historien. Voir *Male* (Jean van).
- VAN MALE (Siger), chroniqueur. Voir *Maete* (Siger van).
- VAN MALLERY (Charles), graveur. Voir *Mallery* (Charles van).
- VAN MANDER (Adam), médecin. Voir *Mander* (Adam van).
- VAN MANDER (Adam), poète et peintre. Voir *Mander* (Adam van).
- VAN MANDER (Charles), peintre, poète. Voir *Mander* (Charles van).
- VAN MANDER (Charles), peintre. Voir *Mander* (Charles van).
- VAN MANS (Arnold), peintre. Voir *Mans* (Arnold van).
- VAN MANSDALE (Jean), sculpteur. Voir *Mansdale* (Jean van).
- VAN MARCKE (Jean), peintre. Voir *Marcke* (Jean van).
- VAN MARISSSEN (Jean), professeur, poète. Voir *Mariissen* (Jean van).
- VAN MAUDEN (David), médecin. Voir *Mauden* (David van).
- VAN MECKEREN (Gérard), amiral. Voir *Meckeren* (Gérard van).
- VAN MEENEN (François), publiciste, philosophe. Voir *Meenen* (François van).
- VAN MEENEN (Josse). Voir *Josse de Menin*.
- VAN MEENEN (Pierre), publiciste, magistrat. Voir *Meenen* (Pierre van).
- VAN MEERBECK (Adrien), historien. Voir *Meerbeck* (Adrien van).
- VAN MEERBEEK (Philippe), médecin. — *Supplément*, t. XXVI, col. 849-851.
- VAN MEETKERCKE (Adolphe), homme d'Etat. Voir *Meetkercke* (Adolphe van).
- VAN MEMMELINGHE (Jan), peintre. Voir *Memting* (Hans).
- VAN MERBEKE (Etienne). Voir *Mylbeke* (Etienne van).
- VAN MERCHTENEN (Jean), historien. Voir *Merchtem* (Jean de).
- VAN MERLEN, famille d'artistes. Voir *Merlen* (van).
- VAN MERLEN (Jean, baron), général. Voir *Merlen* (Jean, baron van).
- VAN METELEN (Emmanuel), écrivain. Voir *Meteren* (Emmanuel van).
- VAN MEULOWE (Henri), peintre. Voir *Meulowe* (Henri van).
- VAN MEUNINCXHOVE (Jean), peintre. Voir *Meunincxhove* (Jean van).
- VAN MIERBEQUE (Etienne). Voir *Mylbeke* (Etienne van).
- VAN MIEROP (François). Voir *Cuyck van Mierop* (François van).

- VAN MIGEM (Eugène), poète flamand. Voir *Migem* (Eugène van).
- VAN MIGGRODE (Jean), théologien. Voir *Miggrode* (Jean van).
- VAN MILAENEN (Horace-Nicolas), juriste. Voir *Milaenen* (Horace-Nicolas van).
- VAN MILAENEN (Mathias), avocat. Voir *Milaenen* (Mathias van).
- VAN MILDERT (Jean), sculpteur. Voir *Mildert* (Jean van).
- VAN MILDERT (Jean), sculpteur. Voir *Mildert* (Jean van).
- VAN MINDERHOUT (Henri), peintre. Voir *Minderhout* (Henri van).
- VAN MOER (Jean), peintre. Voir *Moer* (Jean van).
- VAN MOERBEECK (Adrien), écrivain ecclésiastique. Voir *Meerbeek* (Adrien van).
- VAN MOERBEKE (Pierre), médecin. Voir *Moerbeke* (Pierre van).
- VAN MOL (Pierre), peintre. Voir *Mol* (Pierre van).
- VAN MOLD (Juan), peintre. Voir *Mold* (Juan van).
- VAN MOLDER (Jean), peintre. Voir *Mold* (Juan van).
- VAN MOLENBEKE (Jean), peintre. Voir *Molenbeke* (Jean van).
- VAN MOLLE (Ambroise), poète. Voir *Molle* (Ambroise van).
- VAN MONGKHOVEN (Désire), chimiste. Voir *Monckhoven* (Désiré van).
- VAN MONKHOVEN (Jean), capitaine flamand. Voir *Monckhoven* (Jean van).
- VAN MONS (Charles), médecin. *Supplément* t. XXVI, col. 851-852.
- VAN MONS (Jean-B.), médecin, chimiste. Voir *Mons* (Jean-B. van).
- VAN MONS (Louis), homme de guerre. Voir *Mons* (Louis van).
- VAN MONS (Théodore), magistrat. Voir *Mons* (Théodore van).
- VAN MOOR (Jean), peintre. Voir *Moor* (Jean van).
- VAN MOUR (Jean), peintre. Voir *Moor* (Jean van).
- VAN MUSSEM (Jean), rhétoricien. Voir *Mussem* (Jean van).
- VAN MUYSEN (Pierre), avocat. Voir *Muyssen* (Pierre van).
- VAN MYEROP (François). Voir *Cuyck van Myerop* (François van).
- VAN MYLBEKE (Elienne), maître d'école. Voir *Mylbeke* (Elienne van).
- VAN NEDERLANT (Joete), femme poète. Voir *Nederlant* (Joete van).
- VAN NEGHEN (Josse), théologien. Voir *Neghen* (Josse van).
- VAN NEGRE (Mathieu), peintre. Voir *Negre* (Mathieu van).
- VAN NERUM (Charles), écrivain. Voir *Nerum* (Charles van).
- VAN NERVEN (Cornelle), architecte. Voir *Nerven* (Cornelle van).
- VAN NETHENEN (Jean), poète flamand. Voir *Nethenen* (Jean van).
- VAN NEUSS (Henri), archiviste. *Supplément* du t. XXVI, col. 852-854.
- VAN NIEPE (Melchior), humaniste. Voir *Neipe* (Melchior).
- VAN NIIERS (Matthias). Voir *Nirsanus* (Matthias).
- VAN NIEULANDE (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Nieulande* (Jean van).
- VAN NIEULANDT (Adrien). Voir *Nieuwelandt* (Adrien van).
- VAN NIEULANDT (Constance), Voir *Nieuwelandt* (Constance van).
- VAN NIEULANDT (François). Voir *Nieulande* (François vanden).
- VAN NIEULANDT (Jean), peintre. Voir *Nieu-landt* (Jean van).
- VAN NIEULANDT (L.), peintre. Voir *Nieu-landt* (L. van).
- VAN NIBULANT (Adrien), peintre. Voir *Nieuwelandt* (Adrien van).
- VAN NIEUWELANDT, famille de peintres. Voir *Nieuwelandt* (van).
- VAN NIEUWENHOVE (François), prédicateur. Voir *Nieuwenhove* (François).
- VAN NIEUWENHUYSEN (Jean), dramaturge. Voir *Nieuwenhuysen* (Jean van).
- VAN NISPEN (Balthazar), prévôt de la monnaie. Voir *Nispén* (Balthazar van).
- VAN NOORT (Adam), peintre. Voir *Noort* (Adam van).
- VAN NOORT (Jean), graveur. Voir *Noort* (Jean van).
- VAN NOORT (Lambert), peintre. Voir *Noort* (Lambert van).
- VAN NOUHUYS (Herman), littérateur. Voir *Nouhuys* (Herman van).
- VAN NOYE (Sébastien). Voir *Oyen* (Sébastien van).
- VAN NYMMEGEN (Jean), orfèvre. Voir *Nym-megen* (Jean van).
- VAN OCKEGHEM (Jean), compositeur. Voir *Ockeghem* (Jean van).
- VAN OESBROECK (Daniel), poète flamand. Voir *Oesbroeck* (Daniel van).
- VAN OEVELEN (Mathieu), littérateur flamand. Voir *Oevelen* (Mathieu van).

- VAN OEYENBRUGGHEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Oeyenbrugghen* (Jean van).
- VAN OEYENBURCH (Henri), prédicateur. Voir *Oeyenburch* (Henri van).
- VAN OISTEYNDE (Jean), prédicateur. Voir *Oostende* (Jean van den).
- VAN OLMEN (Pierre), martyr protestant. Voir *Pierre de Wervicq*.
- VAN ONSENOORT (Antoine), médecin. Voir *Onsenoort* (Antoine van).
- VAN OONSEL (Guillaume), prédicateur. Voir *Oonsel* (Guillaume van).
- VAN OOST (François), peintre. Voir *Oost* (François van).
- VAN OOST (Guillaume), peintre. Voir *Oost* (Guillaume van).
- VAN OOST (Jacques), peintres. Voir *Oost* (Jacques van).
- VAN OOSTEN (Jean), peintre. Voir *Oosten* (Jean van).
- VAN OOSTENRIJK (Louis), lexicographe. Voir *Oostenrijck* (Louis van).
- VAN OPBERGHEM (Norbert), écrivain ecclésiastique. Voir *Opberghem* (Norbert van).
- VAN OPHEM (Charles), sculpteur. Voir *Ophem* (Charles van).
- VAN OPHEM (Michel), médecin. Voir *Ophem* (Michel van).
- VAN OPHEM (Michel), frère-mineur. Voir *Ophem* (Michel van).
- VAN OPHOVENS (Michel), archevêque. Voir *Ophovens* (Michel van).
- VAN OPRODE (Joachim), écrivain ecclésiastique. Voir *Oprode* (Joachim van).
- VAN OPSTAL (Antoine), peintre. Voir *Opstal* (Antoine van).
- VAN OPSTAL (Augustin), écrivain flamand. Voir *Opstal* (Augustin van).
- VAN OPSTAL (Gaspard), peintre. Voir *Opstal* (Gaspard van).
- VAN OPSTAL (Gérard), ivoirier. Voir *Opstal* (Gérard van).
- VAN ORDONIE (Edouard), graveur. Voir *Ordonie* (Edouard van).
- VAN ORLEY (Bernard), peintre. Voir *Orley* (Bernard van).
- VAN ORLEY (Jean), peintre. Voir *Orley* (Jean van).
- VAN ORLEY (Jérôme), peintre. — Col. 466-467.
- VAN ORLEY (Pierre), peintre. Voir *Orley* (Pierre van).
- VAN ORLEY (Richard), peintre. Voir *Orley* (Richard van).
- VAN ORLEY (Valentin), peintre. Voir *Orley* (Valentin van).
- VAN ORSÆGHEN (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Orsaeghen* (François van).
- VAN ORSSAGHEN (Jean), rhétoricien. Voir *Orsaghen* (Jean van).
- VAN OS. famille d'imprimeurs. Voir *Os* (van).
- VAN OSTAEYEN (Antoine), instituteur. Voir *Ostaeyen* (Antoine van).
- VAN OTTEREN (Hubert), graveur. Voir *Otteren* (Hubert van).
- VAN OUCLE (Dominique), écrivain flamand. Voir *Oucle* (Dominique van).
- VAN OUDENAERDE (Jean), architecte. Voir *Oudenaerde* (Jean van).
- VAN OUTERS (Emmanuel), écrivain ecclésiastique. Voir *Outers* (Emmanuel van).
- VAN OUTERS (François), ermite. Voir *Outers* (François van).
- VAN OVERLOOP (Eugène), homme politique. Voir *Overloop* (Eugène van).
- VAN OVERLOOP (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Overloop* (Guillaume van).
- VAN OVERLOOP (Pierre). Voir *Overloop* (Pierre van).
- VAN OVERSCHEE (Pierre), peintre. Voir *Oversee* (Pierre van).
- VAN OVERSTRAETEN (Henri), architecte. Voir *Overstraeten* (Henri van).
- VAN OVERSTRÆTEN (Pierre), diplomate. Voir *Overstraeten* (Pierre van).
- VAN OYE (Félicien), écrivain flamand. Voir *Oye* (Félicien van).
- VAN OYE (René), médecin. — Col. 468-469.
- VAN OYEN (Florent), écrivain ecclésiastique. Voir *Oyen* (Florent van).
- VAN OYEN (Jacques), sculpteur. Voir *Oyen* (Jacques van).
- VAN OYEN (Jean), savant. Voir *Oyen* (Jean van).
- VAN OYEN (Sébastien), architecte. Voir *Oyen* (Sébastien van).
- VAN PAËSSCHEN (Jean), prédicateur. Voir *Paesschen* (Jean van).
- VAN PAËSSCHEN (Thierry), navigateur. Voir *Paesschen* (Thierry van).
- VAN PALERME (Antoine), peintre. Voir *Palerme* (Antoine van).
- VAN PANDEREN (Egbert), graveur. Voir *Pandere* (Egbert van).
- VAN PANHAUSEN (Jacques), écrivain ecclésiastique. Voir *Panhausen* (Jacques van).
- VAN PANHUYSEN (Jacques), écrivain ecclésiastique. Voir *Panhausen* (Jacques van).
- VAN PAPENBROECK (Daniel), hagiographe. Voir *Papebrochius*.
- VAN PAPENHOVEN (Alexandre), architecte. Voir *Papenhoven* (Alexandre van).

- VAN PAPHOVEN (Gilles), sculpteur. Voir *Papenhoven* (Gilles van).
- VAN PARYS (Guillaume), imprimeur. Voir *Parys* (Guillaume van).
- VAN PARYS (veuve Guillaume), imprimeur. Voir *Parys* (veuve Guillaume van).
- VAN PARYS (Jacques), chanoine. Voir *Parys* (Jacques van).
- VAN PARYS (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Parys* (Jean van).
- VAN PARYS (Jean-Baptiste), chanoine. Voir *Parys* (Jean-Baptiste van).
- VAN PARYS (Silvestre), graveur. Voir *Parys* (Silvestre van).
- VAN PAS (Henri), architecte. Voir *Pas* (Henri van).
- VAN PASCHEN (Henri), architecte. Voir *Pas* (Henri van).
- VAN PEDE (Henri), architecte. Voir *Pede* (Henri van).
- VAN PEE (Engelhart), peintre. Voir *Pee* (Engelhart van).
- VAN PEE (Henri), architecte. Voir *Pede* (Henri van).
- VAN PEE (Jean), peintre. Voir *Pee* (Jean van).
- VAN PEENE (Henri), architecte. Voir *Peene* (Henri van).
- VAN PEENE (Hippolyte), médecin, dramaturge. Voir *Peene* (Hippolyte van).
- VAN PEENE (Jacques), médecin. Voir *Peene* (Jacques van).
- VAN PEENE (Jean), poète flamand. Voir *Peene* (Jean van).
- VAN PEENE (Mathilde), poète flamand. Voir *Peene* (Mathilde van).
- VAN PEGHEM (Adrien), peintre. Voir *Peghem* (Adrien van).
- VAN PELT (Théodore), théologien. Voir *Pelt* (Théodore van).
- VAN PETEGHEM, famille de facteurs d'orgue. Voir *Peteghem* (van).
- VAN PEURSE (Adam), peintre. — Col. 471-472.
- VAN PLATTENBERG (Mathieu), peintre, graveur. Voir *Plattenberg* (Mathieu van).
- VAN POTTELSBERGHE (Liévin), chevalier. Voir *Pottelsberghe* (Liévin van).
- VAN POTTELSBERGHE (Richard), poète latin. Voir *Pottelsberghe* (Richard van).
- VAN POUCKE (Charles), sculpteur. Voir *Poucke* (Charles van).
- VAN PRAET (Joseph), bibliothécaire. Voir *Praet* (Joseph van).
- VAN PRAET (Joseph-Ignace), imprimeur. Voir *Praet* (Joseph-Ignace van).
- VAN PRAET (Jules), ministre d'État. Voir *Praet* (Jules van).
- VAN PUERSSE (Jean), peintre verrier. Voir *Puersse* (Jean van).
- VAN PULAER (Félix et Pierre), sculpteurs. Voir *Pulaer* (Félix et Pierre van).
- VAN PULLEN (Périgrin), écrivain ecclésiastique. Voir *Pullen* (Périgrin van).
- VAN QUAILLE (Jacques), théologien. Voir *Quaille* (Jacques van).
- VAN QUICKENBORNE (Charles), missionnaire. Voir *Quickenborne* (Charles van).
- VAN RAUTLOO (Reinhard), magistrat. Voir *Radtloo* (Reinhard van).
- VAN RAEMDONCK (Jean), archéologue. — Col. 473-474.
- VAN RAEPHORST (Barthélemy), sculpteur. Voir *Raephorst* (Barthélemy van).
- VAN RANDENRAEDT (Jeanne), fille dévote. Voir *Randenraedt* (Jeanne van).
- VAN RANST (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Ranst* (François van).
- VAN RAVELINGHEN (François), imprimeur. Voir *Raphelengien* (François).
- VAN RAVESTYIN (Josse), théologien. Voir *Ravestyyn* (Josse van).
- VAN REES (Richard), mathématicien. Voir *Rees* (Richard van).
- VAN REESBROECK (Jacques), peintre. Voir *Reesbroeck* (Jacques van).
- VAN REETH (Pierre), graveur. Voir *Reeth* (Pierre van).
- VAN REGEMORTER (Ignace), peintre. Voir *Regemorter* (Ignace van).
- VAN REGEMORTER (Pierre), peintre. Voir *Regemorter* (Pierre van).
- VAN REKENDAELE (François), archiviste. Voir *Rekendaele* (François van).
- VAN REKENDAELE (Jean), poète flamand. Voir *Rekendaele* (Jean van).
- VAN REMONDE (Christophe), imprimeur. Voir *Remunde* (Christophe van).
- VAN REMOORTERE (Guillaume), officier. Voir *Remoortere* (Guillaume van).
- VAN REMUNDE (Christophe), imprimeur. Voir *Remunde* (Christophe van).
- VAN REMUNDE (Évrard), peintre. Voir *Remunde* (Évrard van).
- VAN RENINGHEN (Jacques), théologien protestant. Voir *Outerman* (Jacques).
- VAN RENTERGHEM (A.-F.-G.), poète flamand. Voir *Renterghem* (A.-F.-G. van).
- VAN REYSSCHOOT (Anne-Marie), femme peintre. Voir *Reysschoot* (Anne-Marie van).
- VAN REYSSCHOOT (Emmanuel), peintre. Voir *Reysschoot* (Emmanuel van).

- VAN REYSSCHOOF (Jean), peintre. Voir *Reysschoot* (Jean van).
- VAN REYSSCHOOT (Pierre-Jean), peintre. Voir *Reysschoot* (Pierre-Jean van).
- VAN REYSSCHOOT (Pierre-Norbert), peintre. Voir *Reysschoot* (Pierre-Norbert van).
- VAN RHENI (Itemi), peintre. Voir *Rheni* (Bemi van).
- VAN RIEDT (Jean), théologien. Voir *Riedt* (Jean van).
- VAN RIET (Jean), écrivain flamand. Voir *Riet* (Jean van).
- VAN RILLAER (Jean), peintre. Voir *Rillaer* (Jean van).
- VAN RINGELBERG (Joachim STERCK), polygraphe. Voir *Ringelberg* (Joachim Sterck van).
- VAN RIVIEREN (Eustache), écrivain ecclésiastique. Voir *Rivieren* (Eustache van).
- VAN RIVIEREN (Jean), écrivain. Voir *Rivius* (Jean).
- VAN RODE (Jean), traducteur flamand. Voir *Rode* (Jean van).
- VAN RODEN (Mathieu), rhétoricien flamand. Voir *Roden* (Mathieu van).
- VAN ROEL (Conrad), poète latin. Voir *Roel* (Conrad van).
- VAN ROESTHOVEN (Gautier), scribe, enlumineur. Voir *Roesthoven* (Gautier van).
- VAN ROEY (Jean), libraire. Voir *Roy* (Jean van).
- VAN ROMUNDE (Christophe), imprimeur. Voir *Remunde* (Christophe van).
- VAN ROMUNDE (Évrard), peintre. Voir *Remunde* (Évrard van).
- VAN RONSE (Adrien), sculpteur. Voir *Ronse* (Adrien van).
- VAN ROO (Jean), philanthrope. Voir *Roo* (Jean van).
- VAN ROO (Louis), écrivain. Voir *Roo* (Louis van).
- VAN ROO (Mathieu), rhétoricien flamand. Voir *Roden* (Mathieu van).
- VAN ROOME (Jean), peintre. Voir *Roome* (Jean van).
- VAN ROOMEN (Adrien), mathématicien. Voir *Romain* (Adrien).
- VAN ROOSBROECK (Jean), oculiste. Voir *Roosbroeck* (Jean van).
- VAN ROOST (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Roost* (Guillaume van).
- VAN RORMUNDE (Évrard), peintre. Voir *Remunde* (Évrard van).
- VAN ROSSEM (Martin), homme de guerre. Voir *Rossem* (Martin van).
- VAN ROSSUM (Adrien), médecin. Voir *Rossum* (Adrien van).
- VAN ROSSUM (Jean), sculpteur. Voir *Rossum* (Jean van).
- VAN ROSSUM (Martin), homme de guerre. Voir *Rossem* (Martin van).
- VAN ROTTERDAM (Jean-Baptiste), romancier flamand. Voir *Rotterdam* (Jean-Baptiste van).
- VAN ROTTERDAM (Jean-Charles), médecin. Voir *Rotterdam* (Jean-Charles van).
- VAN ROY (Daniel), musicien. Voir *Roy* (Daniel van).
- VAN ROY (Jean), libraire. Voir *Roy* (Jean van).
- VAN ROYE (Barthélemi), sculpteur. Voir *Roye* (Barthélemi van).
- VAN ROYE (Daniel), musicien. Voir *Roy* (Daniel van).
- VAN ROYEN (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Royen* (Pierre van).
- VAN RUREMUND (Christophe), imprimeur. Voir *Remunde* (Christophe van).
- VAN RUUSBROEC (Jean), écrivain mystique. Voir *Ruysbroeck* (Jean de).
- VAN RUYSBROECK (Jean), maître d'œuvres. Voir *Ruysbroeck* (Jean de).
- VAN RYCKEL (Joseph), hagiographe. Voir *Ryket* (Joseph van).
- VAN RYNSBERGE (Laurent), peintre. Voir *Rynsberge* (Laurent van).
- VAN RYSEN (Jean), canoniste. Voir *Ryssingen* (Jean van).
- VAN RYSSELBERGHE (François), électricien. Voir *Rysselberghe* (François van).
- VAN RYSSELE (Colyn), rhétoricien flamand. Voir *Ryssele* (Colyn van).
- VAN RYSSINGEN (Jean), canoniste. Voir *Ryssingen* (Jean van).
- VAN RYSWYCK (Jean), littérateur flamand. Voir *Ryswyck* (Jean van).
- VAN RYSWYCK (Jean-Théodore), poète flamand. Voir *Ryswyck* (Jean-Théodore van).
- VAN RYSWYCK (Lambert), littérateur flamand. Voir *Ryswyck* (Lambert van).
- VAN SACEGHEM (Thadée), sénateur, amateur d'art. Voir *Saceghem* (Thadée van).
- VAN SALENSON (Gérard), éditeur. Voir *Salenson* (Gérard van).
- VAN SALENSON (Jan), imprimeur. Voir *Salenson* (Jan van).
- VAN SALLAKEN (Jean), maître d'œuvres. Voir *Sallaken* (Jean van).
- VAN SAMBEECK (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Sambeeck* (Jean van).
- VAN SAMBIX (Félix), homme de lettres. Voir *Sambix* (Félix van).

- VAN SANTVOORT (Godefroid), écrivain ecclésiastique. Voir *Santvoort* (Godefroid van).
- VAN SAVOYEN (Charles), peintre, graveur. Voir *Savoyen* (Charles van).
- VAN SAVOYEN (Philippe), peintre. Voir *Savoyen* (Philippe van).
- VAN SCHAUWENBURG (Guillaume SNOUCKAERT), juriconsulte. Voir *Snouchaert Van Schauwenburg* (Guillaume).
- VAN SCHELLE (Antoine), architecte. Voir *Schelle* (Antoine van).
- VAN SCHELVEN (Aart), prédicateur. Voir *Schelven* (Aart van).
- VAN SCHERPENZBELL-THIM (Jules), directeur des mines — Col. 479-481.
- VAN SCHILLE (Jean ou Hans), peintre. Voir *Schille* (Jean ou Hans van).
- VAN SCHOENENBERGE (Henri), verrier. Voir *Schoenenberge* (Henri van).
- VAN SCHOENENBERGE (Jean), verrier. Voir *Schoenenberge* (Jean van).
- VAN SCHOENENBERGE (Tilman), verrier. Voir *Schoenenberge* (Tilman van).
- VAN SCHONENBERG (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Schonenberg* (François van).
- VAN SCHOONBEKE (Gilbert), financier. Voir *Schoonbeke* (Gilbert van).
- VAN SCHOONBROUCK (Thierry), homme de guerre. Voir *Schoonbrouck* (Thierry van).
- VAN SCHOONE (Guillaume), poète latin. Voir *Schoone* (Guillaume van).
- VAN SCHOONE (Laurent), humaniste. Voir *Schoone* (Laurent van).
- VAN SCHOONENBERGH (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Schonenberg* (François van).
- VAN SCHOOR (Charles), magistrat. Voir *Schoor* (Charles van).
- VAN SCHOOR (Joseph), sénateur. Voir *Schoor* (Joseph van).
- VAN SCHOOR (Luc), peintre. Voir *Schoor* (Luc van).
- VAN SCHOOR (Nicolas), peintre. Voir *Schoor* (Nicolas van).
- VAN SCHOORE (Étienne), graveur sur métaux. Voir *Schoore* (Étienne van).
- VAN SCHOORE (Jean ou Jacques), graveur au burin. Voir *Schoore* (Jean ou Jacques van).
- VAN SCHORE (Étienne), graveur sur métaux. Voir *Schoore* (Étienne van).
- VAN SCHORE (Louis), magistrat. Voir *Schore* (Louis van).
- VAN SCHORQUENS (Jean), graveur. Voir *Schorrens* (Jean).
- VAN SCHORRENBERGH (Henri), peintre. Voir *Schorrenbergh* (Henri van). — T. XXII, col. 889.
- VAN SGHRIECK (Adrien), linguiste. Voir *Schrieck* (Adrien van).
- VAN SCHRIECK (Anne), béguine. Voir *Schrieck* (Anne van).
- VAN SCHUPPEN (Pierre), graveur. Voir *Schuppen* (Pierre van).
- VAN SCHOENENBERGHE (Henri), verrier. Voir *Schoenenberge* (Henri van).
- VAN SCHOENENBERGHE (Jean), verrier. Voir *Schoenenberge* (Jean van).
- VAN SCHOENENBERGHE (Tilman), verrier. Voir *Schoenenberge* (Tilman van).
- VAN SECLEERS (Jooris), sculpteur, architecte. Voir *Sicleer* (Jooris van).
- VAN SECLERS (Ingelbert), peintre. Voir *Siclers* (Ingelbert van).
- VAN SEMENS (Balthazar), peintre. Voir *Semens* (Balthazar van).
- VAN SEMMENS (Balthazar), peintre. Voir *Semens* (Balthazar van).
- VAN SEVENBERGEN (Lucas), orfèvre, graveur. Voir *Sevenbergen* (Lucas van).
- VAN SEVENDONCK (Mathieu), médecin. Voir *Sevendonck* (Mathieu van).
- VAN SEYERDONCK (Joseph), peintre. Voir *Severdonck* (Joseph van).
- VAN SEVERNE (Daniel), menuisier, architecte. Voir *Severne* (Daniel van).
- VAN SICHEM (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Sichem* (Guillaume van).
- VAN SICKELEERS (Pierre), graveur. Voir *Sickleers* (Pierre van).
- VAN SICKELER (Jooris), sculpteur, architecte. Voir *Sicleer* (Jooris van).
- VAN SICLER (Jooris), sculpteur, architecte. Voir *Sicleer* (Jooris van).
- VAN SICLERS (Ingelbert), peintre. Voir *Sicle* (Ingelbert van).
- VAN SLOOTEN (Cyprien), philanthrope. Voir *Stooten* (Cyprien van).
- VAN SOLTEM (Laurent), religieux, poète flamand. Voir *Soltem* (Laurent van).
- VAN SOMER (Bernard), peintre. Voir *Somer* (Bernard van).
- VAN SOMER (Paul), peintre. Voir *Somer* (Paul van).
- VAN SOMEREN (Bernard), peintre. Voir *Somer* (Bernard van).
- VAN SOMEREN (Guillaume), écrivain ecclésiastique. Voir *Somers* (Guillaume).
- VAN SOMEREN (Jacques), écrivain ecclésiastique. Voir *Someren* (Jacques van).
- VAN SOMEREN (Paul), peintre. Voir *Somer* (Paul van).
- VAN SOMPPEL (Pieter), graveur. Voir *Sompe* (Pieter van).



- VAN SOMPELEN (Pieter), graveur. Voir *Sompel* (Pieter van).
- VAN SON (Georges), peintre. Voir *Son* (Georges van).
- VAN SON (Jean), peintre. Voir *Son* (Jean van).
- VAN SOUST DE BORKENFELDT (Adolphe), directeur des beaux-arts. Voir *Soust de Borkenfeldt* (Adolphe van).
- VAN SPAENDONCK (Corneille), peintre. Voir *Spaendonck* (Corneille van).
- VAN SPAENDONCK (Gérard), peintre. Voir *Spaendonck* (Gérard van).
- VAN SPAIGNIEN (Henri), peintre. Voir *Spaignien* (Henri van).
- VAN SPIERE (Richard), poète flamand. Voir *Spiere* (Richard van).
- VAN SPILBEECK (Désiré), publiciste. Voir *Spilbeeck* (Désiré van).
- VAN SPILBERGEN (Barthélemy), voyageur. Voir *Spilbergen* (Barthélemy).
- VAN SPILBERGEN (Georges), voyageur. Voir *Spilbergen* (Georges van).
- VAN SPOELBERCH (Ferdinand), homme de guerre. Voir *Spoelberch* (Ferdinand van).
- VAN SPOELBERCH (François), homme politique. Voir *Spoelberch* (François van).
- VAN STALBEMT (Adrien), peintre, graveur. Voir *Stalbemt* (Adrien van).
- VAN STALBURCH (Jean), graveur. Voir *Stalburch* (Jean van).
- VAN STALLE (Léopold), bibliothécaire. Voir *Stalle* (Léopold van).
- VAN STANDONCK (Jean), religieux. Voir *Standonck* (Jean van).
- VAN STAVEREN (Thierry), orfèvre, graveur. Voir *Staveren* (Thierry van).
- VAN STEEBROECK (Pierre DE SMET, dit), voyageur. Voir *De Smet* (Pierre).
- VAN STEELAND (JEAN NOLET DE BRAUWERE), littérateur flamand. Voir *Nolet* (Jean) de Brauwere van Steeland.
- VAN STEELANT (Jan), peintre. Voir *Steelant* (Jan van).
- VAN STEELANT (Philippe), musicien. Voir *Steelant* (Philippe van).
- VAN STEENBERGEN (Pierre), écrivain ecclésiastique. Voir *Steenbergen* (Pierre van).
- VAN STEENEMEULEN (Josse), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Josse van).
- VAN STEENLANT (Jan), peintre. Voir *Steelant* (Jan van).
- VAN STEENMOLEN (Josse), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Josse van).
- VAN STEENMOLEN (Pierre), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Pierre van).
- VAN STEENWINCKEL (Gérard), peintre. Voir *Steenwinckel* (Gérard van).
- VAN STERBEECK (François), botaniste. Voir *Sterbeeck* (François van).
- VAN STERREBEECK (François), botaniste. Voir *Sterbeeck* (François van).
- VAN STERTHEM (Josse), médecin. Voir *Sterdam* (Josse van).
- VAN STEVEN (Étienne), écrivain ecclésiastique. Voir *Steven* (Étienne van).
- VAN STEYNEMEULEN (Godefroid), orfèvre. Voir *Steynemeulen* (Godefroid van).
- VAN STEYNEMEULEN (Josse), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Josse van).
- VAN STEYNEMEULEN (Pierre), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Pierre van).
- VAN STEYNEMEULEN (Seger ou Schier), orfèvre. Voir *Steynemeulen* (Seger van).
- VAN STEYNEMOLEN (Josse), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Josse van).
- VAN STEYNEMOLEN (Godefroid), orfèvre. Voir *Steynemeulen* (Godefroid van).
- VAN STEYNMOLEN (Josse), graveur de monnaies. Voir *Steenmolen* (Josse van).
- VAN STICHEL (François), médecin. Voir *Stichel* (François van).
- VAN STOCHEM (Jean), maître d'œuvres. Voir *Stochem* (Jean van).
- VAN STRAELEN (Jean), publiciste. Voir *Straelen* (Jean van).
- VAN STRALEN (Antoine), administrateur, homme politique. Voir *Stralen* (Antoine van).
- VAN STRALEN (Jean), homme politique. Voir *Stralen* (Jean van).
- VAN SULPER (Marie), béguine, poétesse flamande. Voir *Sulper* (Marie van).
- VAN SUSTEREN (Henri), évêque. Voir *Susteren* (Henri van).
- VAN SWIETEN (Bertholde), femme politique. Voir *T'Serclaes* (Bertholde).
- VAN SWYGENHOVEN (Charles), médecin, poète. Voir *Swygenhoven* (Charles van).
- VAN SYNGHEL (Henri), musicien. Voir *Synghel* (Henri van).
- VAN THEMSEKE (Louis), chevalier. Voir *Themseke* (Louis van).
- VAN THENTE (Pierre), chirurgien. Voir *Thente* (Pierre van).
- VAN THIELDEN (Thomas), théologien protestant. Voir *Thielt* (Thomas van).
- VAN THIELEN (Jean), peintre. Voir *Thielen* (Jean van).
- VAN THIELEN (Marie-Thérèse), peintre. Voir *Thielen* (Marie-Thérèse van).
- VAN THIELT (Thomas), théologien protestant. Voir *Thielt* (Thomas van).

- VAN TRIENEN (Cyrille), canoniste. Voir *Thienen* (Cyrille van).
- VAN THIENEN (François), écrivain ecclésiastique. Voir *Thienen* (François van).
- VAN THIENEN (Jacques), architecte. Voir *Thienen* (Jacques van).
- VAN THIENEN (Jean), écrivain ascétique. Voir *Thienen* (Jean van).
- VAN THIENEN (Jean), fondeur de laiton. Voir *Thienen* (Jean van).
- VAN THIENEN (Pierre), médecin. Voir *Thienen* (Pierre van).
- VAN THIENEN (Regnier), fondeur en cuivre. Voir *Thienen* (Regnier van).
- VAN THULDEN (Théodore), peintre, graveur. Voir *Thulden* (Théodore van).
- VAN THUYLT (Lambert), médecin. Voir *Thuyt* (Lambert van).
- VAN THUYNE (Liévin), géomètre-arpenteur. Voir *Thuyne* (Liévin van).
- VAN TICHELT (Jean-B.), sculpteur. Voir *Tichelt* (Jean-B. van).
- VAN TIEGEN (Jan), tapissier. Voir *Tiegen* (Jan van).
- VAN TIEGHEM (Josse), dessinateur, graveur. Voir *Tieghem* (Josse van).
- VAN TIELT (Jean), peintre. Voir *Tielt* (Jean van).
- VAN TIERENDORF (Jérémie), peintre. Voir *Tierendorf* (Jérémie).
- VAN TIGHEM (Josse), graveur. Voir *Tieghem* (Josse van).
- VAN TIL (Thomas), théologien protestant. Voir *Thielt* (Thomas van).
- VAN TILBORCH (Gilles), peintre. Voir *Tilborch* (Gilles van) ou *Tilborgh* l'ancien.
- VAN TILBORGH (Gilles), peintre. Voir *Tilborch* (Gilles van).
- VAN TILBURG (Gilles), peintre. Voir *Tilborch* (Gilles van).
- VAN TOERS (Ignace), avocat. Voir *Toers* (Ignace van).
- VAN TOMBE (Jean), fondateur, écrivain ecclésiastique. Voir *Tombe* (Jean van).
- VAN TONGEREN (Pierre), imprimeur. Voir *Tengeren* (Pierre van).
- VAN TONGERLOO (Corneille), médecin. Voir *Tongerloo* (Corneille van).
- VAN TONGHEREN (Henri), orfèvre. Voir *Tongheren* (Henri van).
- VAN TONGHERLOO (Corneille), médecin. Voir *Tongerloo* (Corneille van).
- VAN TOROUT (Martin), poète flamand. Voir *Martin van Torout*.
- VAN TORRE (Antoine), humaniste. Voir *Torre* (Antoine van).
- VAN TORRE (Jean), juriconsulte. Voir *Torre* (Jean van).
- VAN TOURS (Armand), peintre. Voir *Tours* (Armand van).
- VAN TRICHT (Victor), jésuite, écrivain. Voir *Tricht* (Victor van).
- VAN TRIEST (Michel), jésuite, théologien. Voir *Triest* (Michel van).
- VAN TROÏEN (Jean), graveur. Voir *Troyen* (Jean van).
- VAN TROYEN (Jean), graveur. Voir *Troyen* (Jean van).
- VAN TSESTICH (Antoine), juriste, orthographe. Voir *Tsestich* (Antoine van).
- VAN T'SESTICH (Didier), conseiller. Voir *T'Sestich* (Didier van).
- VAN T'SESTICH (Jean), professeur. Voir *T'Sestich* (Jean van).
- VAN TULDEN (Henri), prédicateur. Voir *Tulden* (Henri van).
- VAN TULDEN (Nicolas), juriconsulte. Voir *Tulden* (Nicolas van).
- VAN TULDEN (Théodore), juriconsulte. Voir *Tulden* (Théodore van).
- VAN TULDEN (Théodore), peintre, graveur. Voir *Thulden* (Théodore van).
- VAN TURNHOUT (Jean), sculpteur. Voir *Turnhout* (Jean van).
- VAN UDEN (Lucas), peintre. Voir *Uden* (Lucas van).
- VAN UDEN (Peeter), peintre. Voir *Uden* (Peeter van).
- VAN UDEN (Rumold), homme politique. Voir *Uden* (Rumold van).
- VAN UFFEL (Jean), juriconsulte. Voir *Uffel* (Jean van).
- VAN URSEL (François), sculpteur. Voir *Ursel* (François van).
- VAN USSEL (François), sculpteur. Voir *Ursel* (François van).
- VAN UTENHOVE (Martin), architecte. Voir *Utenhove* (Martin van).
- VAN UTRECHT (Adrien), peintre. Voir *Utrecht* (Adrien van).
- VAN VAELBEKE (Louis), musicien. Voir *Vaelbeke* (Louis van).
- VAN VAERNEWYCK (Marc), poète et historien. Voir *Vaernewyck* (Marc van).
- VAN VAERNEWYCK (Pierre van), gentilhomme et poète. Voir *Vaernewyck* (Pierre van).
- VAN VALCKENBORCH (Frédéric), peintre. Voir *Valckenborch* (Frédéric van).
- VAN VALCKENBORCH (Gilles), peintre. Voir *Valckenborch* (Gilles van).
- VAN VALCKENBORCH (Luc), peintre. Voir *Valckenborch* (Luc van).

- VAN VALCKENBORCH (Martin I), peintre. Voir *Valckenborch* (Martin I van).
- VAN VALCKENBORCH (Martin II), peintre. Voir *Valckenborch* (Martin II van).
- VAN VALCKENBORCH (Martin III), peintre. Voir *Valckenborch* (Martin III van).
- VAN VEEN (Otto), peintre. Voir *Venius* (Otto).
- VAN VELDE DE MELROY (Jean, baron), évêque de Buremonde. Voir *Velde de Melroy* (Jean, baron van).
- VAN VELDEN (Martin), philosophe, mathématicien. Voir *Velden* (Martin van).
- VAN VELTHEM (Lodewijk), chroniqueur. Voir *Velthem* (Lodewijk van).
- VAN VELTWHYCK (Gérard), orientaliste, homme politique. Voir *Veltwyck* (Gérard van).
- VAN VERLIT (Gaspard), compositeur. Voir *Verlit* (Gaspard van).
- VAN VIANE (François), théologien. Voir *Viane* (François van).
- VAN VIANEN (Mathieu), écrivain ecclésiastique. Voir *Vianen* (Mathieu van).
- VAN VLIERDEN (Jean), orfèvre. Voir *Nymegen* (Jean van).
- VAN VOLDEN (Jean), chevalier. — Col. 491-493.
- VAN VOLSUM (Jean), peintre. Voir *Volsum* (Jean van).
- VAN WAUCQUIER (Martinez), érudit. Voir *Martinez Van Waucquier*.
- VAN YSENDYCK (Jules), architecte. — Col. 493-494.
- VARENACKER (Jean), théologien. — Col. 494-497.
- VARIN (Jean), graveur. — Col. 497-501.
- VARLEZ (Louis), homœopathe. — Col. 501-502.
- VARLI (Gaspard), compositeur. Voir *Verlit* (Gaspard van).
- VARSENARE (Jean de), chevalier. — Col. 502.
- VARSENARE (Josse de), chevalier. — Col. 502-504.
- VASAEUS (Jean), humaniste, historien. — Col. 504-508.
- VASON, évêque de Liège. Voir *Wazon*.
- VASONNE (Jean de), évêque de Tournai. — Col. 508-509.
- VASORIS (Guillaume), évêque. Voir *Vasseur* (Guillaume).
- VASSE (Abraham), homme de lettres. — Col. 509-510.
- VASSEUR (Guillaume), évêque. — Col. 510-511.
- VASSEUR (Jean), évêque. — Col. 511.
- VAUBRY (Saint). Voir *Valeric*.
- VAULX (Baudouin de), jurisconsulte. Voir *Delvaux* (Baudouin).
- VAULX (Remacle de), écrivain ecclésiastique. Voir *De Vaulx* (Remacle).
- VAUST (Théodore), médecin. — Col. 511-512.
- VAUT (Léonard de), écrivain ecclésiastique. Voir *Vaux* (Léonard de).
- VAUTIER (Jean), professeur. — Col. 512-515.
- VAUX (Jean de), inspecteur général des Mines. — Col. 515-515.
- VAUX (Léonard de), écrivain ecclésiastique. — Col. 515-516.
- VAUZONNE (Cloux de). Voir *Cloux de Verne*.
- VÉDASTE (évêque d'Arras). Voir *Vaast* (Saint).
- VEDASTUS, évêque d'Arras. Voir *Vaast* (Saint).
- VEEN (Otto van), peintre. Voir *Venius* (Otto).
- VEERT (Adrien de), peintre. Voir *De Weert* (Adrien).
- VEKEN (François van der), théologien. — Col. 516-518.
- VEKEN (vander), famille de peintres verriers. — Col. 518-519.
- VEKENE (vander), famille de sculpteurs. — Col. 519.
- VEKENUS (François), théologien. Voir *Veken* (François van der).
- VELAREUS (Josse), humaniste. — Col. 519-521.
- VELASCO Y TOVAR (Inigo de), gouverneur. — Col. 521-522.
- VELBRUCK (François de), prince-évêque. — Col. 523-531.
- VELDE (François van de), évêque d'Anvers. Voir *Sonnus*.
- VELDE (Guillaume van de), pharmacien. — Col. 531-532.
- VELDE (Henri van de), théologien. — Col. 532-536.
- VELDE (Hippolyte van de), jurisconsulte, littérateur. — Col. 536-537.
- VELDE (Jean vande), évêque de Gand. — Col. 537-545.
- VELDE (Jean vande), professeur et bibliothécaire. — Col. 545-555.
- VELDE (Laurent vande), humaniste. — Col. 555-557.
- VELDE (Philippe vande), jurisconsulte. — Col. 557-558.
- VELDE (Pierre vande), peintre. Voir *Campagna*.
- VELDE DE MELROY (Jean, baron van), évêque de Buremonde. — Col. 558-561.
- VELDEN (Henri, en religion Pie vander), théologien. — Col. 561-562.
- VELDEN (Martin van), philosophe, mathématicien. — Col. 562-567.
- VELDENAER (Jean), typographe. Voir *Veldener* (Jean).

- VELDENER (Jean), typographe. — Col. 567.  
 VELDENER, famille de divandiers. — Col. 568.  
 VELTHEM (Lodewijk van), chroniqueur. — Col. 568-570.  
 VELTWYCK (Gérard van), orientaliste, homme politique. — Col. 570-575.  
 VEN (Jean vande), magistrat. — Col. 575-576.  
 VENDEVILLE (Jean de), juriste, évêque. — Col. 576-578.  
 VENDUILLIUS (Jean), juriste, évêque. Voir *Vendeville* (Jean de).  
 VENIUS (Otto), peintre. — Col. 578-585.  
 VENLOE (Simon de), liturgiste. Voir *Simon de Ventoe*.  
 VENN (Jean vande), magistrat. Voir *Fen* (Jean vande).  
 VENNE (Jean vande), magistrat. Voir *Fen* (Jean vande).  
 VENNEMAN (Charles), peintre. — Col. 583-585.  
 VENNEMAN (Emile), médecin. — Col. 585-586.  
 VENNEMAN (Martin, en religion Prosper), sculpteur. — Col. 586-587.  
 VENTADOUR (Bernard de), évêque de Tournai. Voir *Guillaume de Ventadour*.  
 VER AGHTEN (Guillaume), chancelier. Voir *Vernachten* (Guillaume).  
 VERBAERE (Armand), archiviste. — Col. 587-588.  
 VERBEECK (François), chirurgien. — Col. 588-589.  
 VERBEKE (Guillaume), poète latin. Voir *Van der Beke* (Guillaume).  
 VERBIEST (Ferdinand), missionnaire, astronome. — Col. 589-591.  
 VERBOECKHOVEN (Joseph), peintre, sculpteur. — Col. 591-592.  
 VERBRUGGEN (Henri), sculpteur. — Col. 592-593.  
 VERBRUGGEN (Jean), théologien. — Col. 593.  
 VERCHIN (Joseph de), homme de guerre. — Col. 594-595.  
 VERDELOT (Philippe), musicien. — Col. 595-601.  
 VERDONCK (Rumoldus), humaniste. — Col. 601-602.  
 VERDUN (Henri de), évêque de Liège. Voir *Henri de Verdun*.  
 VERDUSSEN (Édouard), jurisconsulte. — Col. 602-603.  
 VERECKE (Jacques), historien militaire. — Col. 603-604.  
 VEREPAEUS (Simon), humaniste. — Col. 604-610.  
 VERGAUWEN (Jacques), franciscain. — Col. 610-612.  
 VERHAEGEN (baron Arthur), archéologue, homme politique. — Col. 612-617.  
 VERHAEGEN (Pierre), avocat, homme politique. — Col. 617-621.  
 VERHAEGEN (Théotime), missionnaire. — Col. 621.  
 VERHAEGHE (Louis), médecin. — Col. 621-625.  
 VERHAEREN (Émile), littérateur. — Col. 625-633.  
 VERHAGHEN (Jean), peintre. — Col. 633-634.  
 VERHAGHEN (Pierre), peintre. — Col. 634-637.  
 VERHAS (Emmanuel), peintre. — Col. 637.  
 VERHAS (Jan), peintre. — Col. 637-638.  
 VERHEYDEN (Isidore), peintre. — Col. 638-641.  
 VERHEYDEN (Pierre), graveur. Voir *Mericca* (Pierre).  
 VERHEYEN (Napoléon), magistrat, fonctionnaire. — Col. 641-644.  
 VERHEYEN (Philippe), anatomiste. — Col. 644-647.  
 VERHEYEN (Pierre), compositeur. — Col. 647-648.  
 VERHEYEN (Pierre-Joseph), vétérinaire. — Col. 648-649.  
 VERHEYL (Pierre), jurisconsulte. — Col. 649.  
 VERHOEVEN (Abraham), imprimeur, gazetier. — Col. 649-651.  
 VERHOEVEN (Guillaume), érudit, littérateur. — Col. 651-655.  
 VERHOEVEN (Marien), théologien. — Col. 655-654.  
 VERHULST (Mayke), peintre. Voir *Bessemers* (Marie van).  
 VERHULST (Philippe), théologien. — Col. 654-658.  
 VERHULST (Pierre), mathématicien. — Col. 658-663.  
 VERIS, carme déchaussé. Voir *Vatère de Sainte-Euphrosine*.  
 VERKERCK (Charles), pharmacien, littérateur. — Col. 663-664.  
 VERLENIUS (Hieronymus), professeur. — Col. 664-666.  
 VERLENSIS (Hieronymus), professeur. Voir *Verlenius* (Hieronymus).  
 VERLINDE (Pierre), peintre. — Col. 666-667.  
 VERLIT (Gaspard van), compositeur. — Col. 667-668.  
 VERLOOY (Jean), homme politique. — Col. 668-671.  
 VERMANDOIS (Simon de), évêque. Voir *Simon de Vermandois*.

- VERMEEREN (Antoine), musicien. — Col. 671  
 VERMEEREN (Jean), peintre. Voir *Meeren* (Jean vander).  
 VERMEERSCH (Yvon), peintre. — Col. 671-672.  
 VERMEULEN (Henri), théologien. — Col. 672-673.  
 VERMEULEN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Molanus* (Jean).  
 VERMEULEN (Jean), humaniste. Voir *Molanus* (Jean).  
 VERMEULEN (Servais), organiste. Voir *Meulen* (Servais vander).  
 VERMOLANUS (Henri), théologien. Voir *Vermeulen* (Henri).  
 VERMOTE (Liévin), peintre. — Col. 674.  
 VERMOTE (Séraphin), peintre. — Col. 674-675.  
 VERNACHTEN (Guillaume), chancelier. — Col. 675-676.  
 VERNACKER (Jean), théologien. Voir *Varenacker* (Jean).  
 VERNULAËUS (Nicolas), polygraphe. — Col. 676-682.  
 VERNULZ (Nicolas de), polygraphe. Voir *Vernulaeus* (Nicolas).  
 VERREPAEUS (Simon), humaniste. Voir *Verrepaeus* (Simon).  
 VERREPT (Simon), humaniste. Voir *Verrepaeus* (Simon).  
 VERREYCKEN (Louis), diplomate. — Col. 682-685.  
 VERRIER (Jean), amateur d'art. — Col. 685.  
 VERRIMST (Victor), musicien. — Col. 685-686.  
 VERSCHAFFELT (Ambroise), horticulteur. — Col. 686-687.  
 VERSCHEIDE (Karel), architecte, historien. — Col. 687-688.  
 VERSCHOOT (Bernard), peintre. — Col. 688-689.  
 VERSCHUEREN (François), écrivain ecclésiastique. — Col. 689-690.  
 VERSPECHT (Jean), juriconsulte. — Col. 690-691.  
 VERSPEYEN (Guillaume), journaliste. — Col. 691-695.  
 VERSPILT (Louis), humaniste. — Col. 695.  
 VERSPOËDE (Jacques), sculpteur. Voir *Spoede* (Jacques).  
 VERSTOCK (Gaspard), hagiographe. Voir *Verstockt* (Gaspard).  
 VERSTOCKT (Gaspard), hagiographe. — Col. 695-698.  
 VERSTRAETE (Théodore), peintre. — Col. 698.  
 VERSTRAETEN (Théodore), mathématicien. — Col. 698-699.  
 VERVAET (Philippe), écrivain ascétique. Voir *Vaedi* (Philippe vander).  
 VERVOORT (François), écrivain ecclésiastique. — Col. 696-697.  
 VERWEE (Alfred), peintre. — Col. 697-699.  
 VESALE (André), anatomiste. — Col. 699-710.  
 VEYDT (Maximilien), professeur, écrivain. — Col. 710-712.  
 VEYRAT (Adrien-Hippolyte), graveur en médailles. — Col. 712-714.  
 VIANDEN (Guillaume de), hagiographe. Voir *Guillaume de Vianden*.  
 VIANOEN (Philippe, comte de). Voir *Philippe, comte de Vianden*.  
 VIANDEN (Philippe, comte de). Voir *Philippe de Vianden*.  
 VIANE (François van), théologien. — Col. 714-715.  
 VIANEN (François van), théologien. Voir *Viane* (François van).  
 VIANEN (Mathieu van), écrivain ecclésiastique. — Col. 715-716.  
 VICQ (Henri de), juriconsulte, théologien. — Col. 716-717.  
 VICUS (Henri), juriconsulte, théologien. Voir *Vicq* (Henri de).  
 VIELLEUZE (Martial de le), chevalier. — Col. 717-718.  
 VIELLEVOYE (Jos.-Barthélemy), peintre. — Col. 718-722.  
 VIEUXTEMPS (Henry), violoniste, compositeur. — Col. 722-729.  
 VIERGE (Thomas de la), écrivain ecclésiastique. Voir *Audenaerde*.  
 VIGLIUS D'AVTTA, président du conseil privé. Voir *Aytta* (Viglius).  
 VILAIN XIII (Charles-Ch., vicomte), diplomate. — Col. 729-736.  
 VILAIN XIII (Charles-H., vicomte), diplomate, écrivain. — Col. 736-740.  
 VILAIN XIII (Charles-Jos., vicomte), officier, polémiste. — Col. 740-742.  
 VILAIN XIII (Jean-J., vicomte), grand bailli de Gand. — Col. 742-749.  
 VILAIN XIII (Philippe, comte), homme politique. — Col. 749-751.  
 VILLANUS (Jean), homme de guerre. Voir *Horne* (Jean de).  
 VILLE (Arnold de), avocat, ingénieur, diplomate. — Col. 751-752.  
 VILLE (Gérard de), homme politique. — Col. 753-755.  
 VILLE (Gérard de), chevalier. — Col. 755-757.  
 VILLE (Jean de), homme de guerre. Voir *Horne* (Jean de).

- VILLENFAGNE D'INGIBOUL (Hilarion-Noël, baron de), chanoine, historien. — Col. 757-759.
- VILLERIUS (Barthélemy), jésuite. — Col. 760.
- VILLERS (Denis de), collectionneur et érudit. — Col. 760-761.
- VILLERS (Jean de), homme de guerre. Voir *Horne* (Jean de).
- VILLERS (Louis de), historien. — Col. 761-762.
- VIN (Henri-Pierre vander), peintre. — Col. 762-763.
- VIN (Jean-Edmond vander), pédagogue et historien. — Col. 763-767.
- VIN (Paul-Jean vander), peintre. — Col. 767-768.
- VINCART (Jean), poète latin. — Col. 768-770.
- VINCENT (Charles-Damas), architecte et archéologue. — Col. 770-771.
- VINCENT (Gérard), naturaliste. — Col. 771-772.
- VINCHANT (Charles, comte de) de Gontroel, homme de guerre. Voir *Gontroel*.
- VINCHANT (François), annaliste. — Col. 772-773.
- VINCHANT (Gilles), écuyer. — Col. 773-775.
- VINCHENT (Julien), fonctionnaire. — Col. 775-776.
- VINDILLIUS (Jean), évêque de Tournai. Voir *Vendeville*.
- VINEA (Jean de), ecclésiastique. — Col. 776-778.
- VIRON (Jean de), jésuite. — Col. 778.
- VIRULUS (Carolus), humaniste. — Col. 778-780.
- VIRY (François, comte de), diplomate. — Col. 780-781.
- VISCH (Charles De), historien et écrivain ascétique. Voir *De Fisch* (Charles).
- VISCH (Mathieu De), peintre. Voir *De Visch* (Mathieu).
- VISÉ (Henri de), prince-abbé de Stavelot. Voir *Henri de Visé*.
- VITELLIUS (Reynerus), polygraphe. — Col. 782-783.
- VITZTHUMB (Ignace), musicien. — Col. 783-788.
- VIVARIUS (Jacques), humaniste. — Col. 786-789.
- VIVES (Jean-Louis), humaniste. — Col. 789-800.
- VIVIEN (Georges), juriconsulte. — Col. 800-801.
- VIVIEN (Jean), humaniste. — Col. 801-803.
- VIVIEN (Jean), religieux, chroniqueur. — Col. 803.
- VIVIENNUS (Georges), juriconsulte. Voir *Vivien* (Georges).
- VIVIER (Albert-Joseph), musicien. — Col. 803-804.
- VIVIER (Martin De), orfèvre. — Col. 804-806.
- VLADERACGUS (Christophe), humaniste. — Col. 806-807.
- VLADERACCUS (Jean), humaniste. — Col. 807-808.
- VLADERACCUS (Pierre), humaniste. — Col. 808-809.
- VLADERACKEN (Pierre), humaniste. Voir *Vladeraccus* (Pierre).
- VLAMINCK (Louis De), poète flamand. Voir *De Vlamnck* (Louis).
- VLAMYNCK (Pierre De), dessinateur, graveur. Voir *De Vlamynck* (Pierre).
- VLAS (Thomas), humaniste et juriconsulte. — Col. 810-811.
- VLEESCHOUDERE (Jean De), médecin, poète. Voir *De Vleeschoudere* (Jean).
- VLEESCHOUDERE (Pierre De), poète flamand. Voir *De Vleeschoudere* (Pierre).
- VLEESCHOUWER (Guillaume), humaniste. — Col. 811-813.
- VLEIEGER (Séraphin De), peintre. Voir *De Vliegheer* (Séraphin).
- VLEIEGHER (Séraphin De), peintre. Voir *De Vliegheer* (Séraphin).
- VLIERMAEL (Nicolas), bénédictin. — Col. 813.
- VLIESBERGHE (Philippe de), écrivain. — Col. 813-814.
- VLIET (Gauthier vanden), écrivain ecclésiastique. — Col. 814.
- VLIEMEREN (Jean van), humaniste et théologien. Voir *Vliemerijs* (Jean).
- VLIEMERIUS (Jean), humaniste et théologien. — Col. 815-817.
- VLOO (Ignace de), écrivain ecclésiastique. Voir *De Vloo* (Ignace).
- VOERST (Jan vander), architecte. Voir *Voorst* (Jan vander).
- VOGELS (Guillaume), peintre. — Col. 817.
- VOITURON (Albert), tailleur de pierres. — Col. 817-819.
- VOITURON (Paul-Eugène), avocat, homme politique. — Col. 819-820.
- VOLCART (Jean), humaniste. — Col. 820.
- VOLCART (Pierre), dominicain. — Col. 821.
- VOLDEN (Jean van), chevalier. Voir *Van Volden* (Jean).
- VOLDER (Joseph De), chanoine, professeur. Voir *De Volder* (Joseph).
- VOLDER (Pierre De), compositeur, facteur d'orgues. Voir *De Volder* (Pierre).
- VOLSUM (Jean-B. van), peintre. — Col. 821.
- VOLXSOM (Jean-B. van), peintre. Voir *Volsom* (Jean-B. van).

- VON BERGEN (Philippe), musicien. Voir *Monte* (Philippe de).
- VONCK (Jean-François), avocat, homme politique — Col. 822-833.
- VON DEM BIRBAUM (Henri), juriconsulte. Voir *Piro* (Henricus de).
- VON DEM BROICH (Henri), écrivain ecclésiastique. Voir *Paludanus* (Henri).
- VON EYSCHEN (Georges), écrivain ecclésiastique. Voir *Eyschen* (Georges von).
- VON LÜXENSTEIN (François Leëx), peintre. Voir *Luyck* (François).
- VON MACHEREN (Jean), écrivain ecclésiastique. Voir *Macheren* (Jean von).
- VON MANDERSCHEYDT (Charles), écrivain ecclésiastique. Voir *Manderscheydt* (Charles von).
- VON PUTSCHEN (Élie), philologue. Voir *Putschius* (Élie).
- VON RÜL (Jean-B.), musicien et peintre. Voir *Ruel* (Jean-B.).
- VON ZITTARDT (Matthias), écrivain ecclésiastique. Voir *Matthias von Zittardt*.
- VOORST (Jau van der), architecte. — Col. 834.
- VOORT (Cornelle van der), peintre. — Col. 834-836.
- VORNIUS (Matthieu), humaniste. — Col. 837.
- VORST (Sulpice van), architecte. — Col. 837-838).
- VOS (François De), littérateur flamand. Voir *De Vos* (François).
- VOS (Gérard De), helléniste et théologien. — Col. 838-839.
- VOS (Lambert De), peintre. Voir *De Vos* (Lambert).
- VOS (Lambert De), avocat et poète. Voir *De Vos* (Lambert).
- VOS (Laurent De), musicien et poète. Voir *De Vos* (Laurent).
- VOS (Marc De), sculpteur. Voir *De Vos* (Marc).
- VOS (Pierre De), écrivain ecclésiastique. Voir *De Vos* (Pierre).
- VOS (De), famille d'artistes. Voir *De Vos*.
- VOSSIUS (Gérard), helléniste et théologien. Voir *De Vos* (Gérard).
- VOSSIUS (Lambert), peintre. Voir *De Vos* (Lambert).
- VOSSIUS (Lambert), avocat et poète. Voir *De Vos* (Lambert).
- VOTTEM (Ferdinand), médecin. — Col. 840-843.
- VRÉ (Marc De), compositeur. Voir *Devrée* (Marc).
- VRECKEN (Gisbert van der), juriconsulte. — Col. 842-843.
- VRECKEN (Paul, comte van der), juriconsulte et homme politique. — Col. 843-844.
- VRÉE (Jean-B. De), sculpteur. Voir *De Vrée* (Jean-B.).
- VRIENDT (Floris De), famille d'artistes. Voir *Floris De Vriendt*.
- VRIENDT (Maximilien De), magistrat et poète. Voir *De Vriendt* (Maximilien).
- VRIENTIUS (Maximilien), magistrat et poète. Voir *De Vriendt* (Maximilien).
- VRIES (Jean De), peintre sur verre. Voir *De Vries* (Jean).
- VRIES (Paul De), peintre. Voir *De Vries* (Paul).
- VRIESE (Jean De), peintre sur verre. Voir *De Vries* (Jean).
- VRIESE (Luc De), poète flamand. Voir *De Vriese* (Luc).
- VRIESE (Paul De), peintre. Voir *De Vries* (Paul).
- VRIJEELS (Jean-B.), architecte. — Col. 845.
- VROEDE (Henri De), écrivain religieux. Voir *De Vroede* (Henri).
- VROEDE (Josse) DE GAVÈRE, juriconsulte et humaniste. Voir *Gavere* (Josse Vroede de).
- VROYE (Josse) DE GAVÈRE, juriconsulte et humaniste. Voir *Gavere* (Josse Vroye de).
- VUALRANT (Hubert), musicien. Voir *Waelrant* (Hubert).
- VUELSTEKIUS (Denis), juriconsulte. — Col. 846.
- VULGANIUS, helléniste. Voir *De Suet* (Bonaventure).
- VULDERE (Maillard De), juriconsulte. Voir *De Vuldere* (Maillard).
- VUYCK (Michel), sculpteur. — Col. 846-847.
- VYVER (Jacques van den), humaniste. Voir *Vivarius* (Jacques).
- VYVERE (Ernest van de), pharmacien. Col. 847-848.
- VYVERE (Ernest-César van de), pharmacien. — Col. 848.

## W

- WALDOR (Jean), graveurs liégeois. Voir *Valdor* (Jean).
- WARIN (Jean), graveur. Voir *Varin* (Jean).
- WAZONIUS, évêque de Tournai. Voir *Vasonne* (Jean de).
- WINGAERDE (Jean van den), ecclésiastique. Voir *Vinea* (Jean de).
- WOUTERS (Remi), chroniqueur. Voir *Vaterius* (Remmerus).

## Y

- YSENDYCK (Jules van), architecte. Voir *Van Ysendyck* (Jules).

## FIN DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

Imprimerie ÉTABLISSEMENTS ÉMILE BRUYLANT, à Bruxelles.  
Les administrateurs-directeurs : A. VANDERVELD et R. BRUYLANT.





Cette page blanche remplace une illustration